

L'image de Lyon d'après les guides de voyage aux XIXe et XXe siècles, une étonnante permanence

Damien Petermann

▶ **To cite this version:**

Damien Petermann. L'image de Lyon d'après les guides de voyage aux XIXe et XXe siècles, une étonnante permanence. Histoire. Université de Lyon, 2022. Français. NNT : 2022LYSE3006 . tel-03826767

HAL Id: tel-03826767
https://theses.hal.science/tel-03826767

Submitted on 24 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

N° d'ordre NNT : 2022LYSE3006

THÈSE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
Opérée au sein de
L'Université Jean Moulin Lyon 3

École Doctorale N°483 Sciences Sociales

Discipline de doctorat :
Géographie-Aménagement

Soutenue publiquement le 08/04/2022, par

Damien PETERMANN

L'image de Lyon d'après les guides de voyage aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, une étonnante permanence

---

Devant le jury composé de :

DUHAMEL, **Philippe**, Professeur des Universités, Université d'Angers	Rapporteur
RAU, **Susanne**, Professeure des Universités, Université d'Erfurt	Rapporteure
BERTRAND, **Gilles**, Professeur des Universités, Université Grenoble Alpes	Examinateur
COHEN, **Évelyne**, Professeure des Universités émérite, École Nationale Supérieure des Sciences de l'Information et des Bibliothèques	Examinatrice
LEFORT, **Isabelle**, Professeure des Universités émérite, Université Lumière Lyon 2	Examinatrice
GAUTHIEZ, **Bernard**, Professeur des Universités, Université Jean Moulin Lyon 3	Directeur de thèse

À mes grands-parents Édouard Cornier (1920-2013) et Denise Cornier (1923-2014), tous deux Lyonnais de naissance et qui m'ont suivi dans mes études jusqu'au début de mon doctorat, en me soutenant continuellement. Cette thèse sur l'image de Lyon, elle est pour vous.

Ce travail a bénéficié pendant trois ans (2013-2016) d'une allocation doctorale de recherche de la Région Rhône-Alpes, dans le cadre de l'ARC 7 – Innovations, mobilités, territoires et dynamiques urbaines.



Région RhôneAlpes

Remerciements

Un si long voyage

Mon aventure doctorale n'a pas été un long fleuve tranquille, mais je suis arrivé à bon port. À l'heure d'écrire ces lignes pour clore mon parcours, c'est une impression paradoxale qui domine. Faire un doctorat est une expérience extrêmement solitaire, difficile sur le plan personnel, avec une thèse qui a tendance à prendre toute la place, tel un parasite. Pourtant, c'est aussi un voyage collectif, au cours duquel on fait des découvertes, de belles et riches rencontres de compagnes et compagnons de route, parmi lesquel·le·s certain·e·s deviennent des personnes très importantes. Mon doctorat ne s'est pas du tout passé comme prévu, mais je souhaite garder le souvenir de ces rencontres, en particulier des doctorant·e·s et jeunes chercheur·e·s qui sont devenu·e·s de très bonnes relations professionnelles et dans certains cas, des ami·e·s. Voici venu le moment de replacer cette expérience dans son environnement collectif.

Cadre institutionnel

Tout d'abord, il me faut remercier Bernard Gauthiez pour son soutien et sa confiance en tant qu'encadrant, qui m'a permis d'aller au bout de ce projet doctoral entamé en 2013. Je ne regrette pas d'avoir suivi son conseil en 2012 et d'être passé de l'histoire à la géographie. Comme lui, je suis convaincu de l'intérêt de combiner une double approche, géographique et historique, dans l'étude des sources anciennes sur la ville, et en particulier celles relatives à Lyon.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance aux membres du jury qui ont accepté de lire et d'évaluer ma thèse. Merci à Philippe Duhamel et à Susanne Rau d'avoir accepté d'être rapporteur·e·s de ma thèse, et à Gilles Bertrand, Évelyne Cohen et Isabelle Lefort. Je suis content que nous puissions échanger ensemble sur ces sujets qui nous intéressent tous et toutes.

Ma recherche doctorale a été financée pendant 3 ans par le dispositif ARC 7 de la Région Rhône-Alpes. J'ai aussi bénéficié de divers financements ponctuels pour participer à des colloques et à des journées d'étude, par mon laboratoire EVS et par les organisateurs de divers événements. Un contrat d'ATER en géographie à Lyon 3 m'a permis de financer plus de deux ans de doctorat et de rester sur les rails à un moment critique. Enfin, une partie de ce doctorat s'est déroulée dans des conditions financières et matérielles délicates, en qualité de doctorant-demandeur d'emploi : c'est une triste réalité qu'il ne faut pas occulter. Je remercie donc les contribuables de France et de Rhône-Alpes qui ont financé ma recherche doctorale, d'une manière ou d'une autre. Et c'est dans cet esprit de retour à la communauté que j'ai décidé de rendre disponible ma thèse et de valoriser mes recherches, par le choix inconditionnel de l'open access.

Enfin, mes remerciements vont à toutes les instances qui ont évalué l'état d'avancement de mon travail au fil des années et m'ont autorisé à poursuivre jusqu'au bout : le conseil scientifique de l'ARC 7 de la Région Rhône Alpes, l'UMR 5600 EVS, l'ED 483 Sciences sociales et l'Université Jean Moulin Lyon 3.

Université, laboratoire, collègues et communauté de l'ESR

J'ai passé presque quinze ans comme étudiant à l'Université Jean Moulin Lyon 3, depuis mes débuts en licence d'histoire en 2007. Je profite de ce dernier travail universitaire pour remercier les enseignant·e·s dont j'ai suivi les cours en histoire et en géographie. Ces personnes m'ont permis de devenir progressivement le jeune chercheur que je suis aujourd'hui. Je remercie aussi les différents personnels de l'université avec qui j'ai été en contact au cours de mes études et dans le cadre de mes recherches, qui m'ont aidé et conseillé.

J'ai une pensée toute particulière pour Christine Gouzi, qui a dirigé mon mémoire de Master 1 en 2010-2011. Sans elle, je n'aurais sans doute jamais étudié les représentations de Lyon. C'est Christine Gouzi qui m'a proposé en 2010 de mener des recherches sur l'iconographie lyonnaise de l'époque moderne et qui m'a mis sur les rails de la recherche. Je lui dédie cette thèse, qui marque le point final de mes études universitaires sur ce sujet.

Parmi les collègues de Lyon 3, je tiens à remercier spécialement et très chaleureusement Leca (Enali) De Biaggi, qui a été une collègue formidable durant toute ces années de doctorat. Leca, tu es en quelque sorte le fil rouge de mes études à Lyon 3 : de notre première rencontre dans ton cours de sémiologie graphique en 2008-2009 lorsque j'étais alors étudiant en L2 Histoire, en passant ensuite par le parcours Géomarketing, intelligence géographique et aide à la décision du M2 géographie-aménagement, et enfin notre relation de collègues en recherche et enseignement, avec les divers projets ici à Lyon et au Brésil. Merci Leca pour ton aide, tes conseils avisés (notamment sur la cartographie) et surtout ton soutien pendant ces années. Je suis fier d'avoir pu développer avec toi et Gadagne le projet autour des cartes postales anciennes de Lyon, qui a permis de réaliser plusieurs stages avec les étudiants de L3 géographie-aménagement (et Histoire) de Lyon 3.

Je remercie le département de géographie de Lyon 3 et les collègues qui m'ont fait confiance pour le poste d'ATER en méthode et outils entre 2018 et 2020, et les étudiant·e·s qui ont suivi mes cours depuis 2017. Merci à Jeffrey Blain de m'avoir aidé à lui succéder dans cette fonction d'ATER et de m'avoir fourni ses supports de cours, qui m'ont grandement aidé. Merci à toutes les personnes qui m'ont aidé à concilier tant bien que mal recherche et enseignement, en particulier Marc Bourgeois, Virginie Chasles, Aurélien Christol.

Mon doctorat a été par bien des aspects un cheminement collectif, avec la participation à plusieurs projets universitaires et associatifs. Sur le plan scientifique, l'expérience du projet junior IMAGO-Image(s) de la ville (2015-2017) a été extrêmement enrichissante. Je remercie l'Université Jean Moulin Lyon 3 pour le financement et l'accompagnement, et en particulier Julie Sylvestre et Valérie Dutilleul, ainsi que tous les autres partenaires qui nous ont accordé un soutien financier. Cela a permis de réaliser plusieurs séminaires au Brésil et en France et surtout un colloque international à Lyon en février 2017. Merci aux quatre collègues qui ont participé avec moi à ce labo junior : Éliane Kuvasney, Carolina Moretti Fonseca, Nataliia Moroz et Marcos Vinícius Torres. Je suis fier de ce que nous avons accomplis ensemble !

Ce doctorat s'est déroulé au sein du laboratoire EVS et du CRGA, l'une de ses composantes. Je remercie pour leur soutien le laboratoire et les équipes de direction qui se sont succédé. J'ai une pensée particulière pour mes camarades de l'équipe des représentant·e·s des doctorant·e·s entre 2015 et 2017 : Alexandre, Anaïs, Aurore, Franck, Laëtitia, Octavie, Yannick, et bien sûr mon binôme André-Marie. L'émulation et les échanges au sein des ateliers 3, 6, 7 et 8 d'EVS m'ont permis d'évoluer dans ma réflexion personnelle et d'ouvrir des pistes de recherches intéressantes. J'ai échangé avec de nombreuses personnes au sein d'EVS pendant mon doctorat et je ne peux pas citer tout le monde ici, mais je tiens à remercier tout particulièrement Patrick Gilbert, Séverine Morin et Carla Wehbé pour leur aide et leurs conseils pratiques, ainsi que Matthieu Adam, Manuel Appert, Ninon Blond, Émeline Comby, Étienne Cossart, Thierry Egger, Romain Garcier, Bernard Guy, Anne Honegger, Thierry Joliveau, Isabelle Lefort, Hélène Mathian, Christian Montès, Hervé Parmentier.

Je retiens de ces années la participation à IMUalpha, avec une belle équipe de jeunes chercheur·e·s rassemblé·es autour de l'urbain. Ce fut une riche expérience, avec des réussites qui montrent la force de la recherche collective : je pense notamment au cycle annuel des ateliers expérimentaux. Merci au LabEx IMU et à l'Université de Lyon de nous avoir donné la possibilité d'agir en autonomie dans une perspective de pluralité scientifique autour de la ville comme objet de recherche et de pratique. Je remercie les camarades d'IMUalpha que j'ai côtoyé·e·s entre 2015 et 2021 : Amélie, Arnaud, Claire, Clémentine, Grégory, Hind, Hugo, Octavie, Laëtitia, Lény, Maël, Maïmouna, Marie, Matthieu, Nicolas L., Nicolas N., Ninon, Romain. Je garde un excellent souvenir des ateliers expérimentaux que j'ai organisés avec Clémentine Périnaud autour des imaginaires passés, présents et futurs de la ville, et avec Maël Meralli-Ballou sur le tourisme et le patrimoine.

Mon doctorat, c'est aussi le collectif associatif qui apporte énormément sur le plan humain et scientifique. Mes trois premières années ont été marquées par l'activité de responsable des outils numériques au sein du bureau de l'association ENthèSe. Cette expérience m'a permis de découvrir et de mieux comprendre l'expérience doctorale en France. Je suis très fier de ce que

nous avons réussi à faire avec le blog Hypothèses, le Pearltrees de liens utiles, les rencontres et les nombreux cafés doctorant·e·s et jeunes chercheur·e·s. Merci aux camarades d'Enthèse, et tout particulièrement à Clémentine et Élodie. L'association des Têtes Chercheuses a aussi constitué pour moi un bol d'air pendant mes premières années de doctorat, avec une large ouverture scientifique et de belles rencontres sur le plan humain. Bravo aux associations de doctorant·e·s et jeunes chercheur·e·s et à toutes les personnes qui s'y impliquent et les font vivre : ce sont des espaces indispensables qui permettent de briser la solitude du doctorat, de s'entraider et s'informer dans ce milieu universitaire qui n'est pas (toujours) rose.

En 2015, j'ai eu la chance de passer un mois au Brésil dans le cadre de plusieurs projets de recherche et du colloque de l'Association internationale de cartographie. Ce fut une très belle expérience et découverte de ce pays. Je remercie chaleureusement les personnes qui m'ont accueilli, aidé et hébergé sur place :
- à São Paulo : Ana Cristina et les collègues de l'USP : Beatriz Piccolotto Siqueira Bueno, Fernanda Padovesi Fonseca, Eliane Kuvasney, Jaime Tadeu Oliva, Letícia Falasqui Tachinardi Rocha, Eduardo Dutenkefer.
- à Presidente Prudente, les collègues de l'UNESP et du Gasperr : Maria Encarnação Beltrão Sposito, Eliseu Sposito, Cláudio Smalley Soares Pereira et Marcio José Catelan, ainsi que François Moriconi-Ebrard.
- à Rio de Janeiro : Vanessa Lacerda, sa mère et son frère (un grand merci à vous !).
Merci également à Leca De Biaggi et Virginie Chasles pour leur accompagnement pendant une partie du séjour et enfin à Carolina Moretti Fonseca pour ses conseils et son aide précieuse dans la préparation de ce séjour brésilien.

Au sein de la communauté universitaire au sens large, et notamment son site lyonnais, je remercie toutes les personnes que j'ai rencontrées et avec qui j'ai échangé à l'occasion des formations que j'ai suivies, via les ED, les laboratoires et unités associées ou encore l'URFIST. Tout particulièrement : Chérifa Boukacem-Zeghmouri ; Jean-Benoît Bouron ; Sophie Chmura à Rennes ; Martine Denoyelle ; Mylène Pardoen ; l'équipe de Persée pour les discussions et le Hackathon Persée Up en 2018, notamment Marie-Hélène Barrière, Thomas Mansier et Hélène Bégnis ; à l'UdL et à l'ED 483 : Bernard Jean, Mathieu Nivon, Élisabeth Persoud, Véronique Prudhomme, Christian Montès ; enfin, pour leurs excellentes formations doctorales : Cécile Michaut, Anthony Moulin, Éric Verdeil, Marie-Noëlle Battaglia, Matthieu Adam et Hervé Rivano. Merci aux personnes qui ont organisé les colloques internationaux et les publications auxquels j'ai pris part : tout particulièrement Annick Farina à Florence et Tatiana Debroux à Bruxelles.

J'ai commencé mes études par l'histoire et j'ai toujours gardé un pied dans cette discipline. Je remercie les chercheur·e·s, jeunes ou moins jeunes, et les personnels de soutien à la recherche

rencontré·e·s pendant mon doctorat, notamment à travers les séminaires et ateliers du LARHRA. Merci tout particulièrement à Charlotte pour sa gentillesse et sa sympathie. Je fais aussi une dédicace aux doctorant·e·s du LARHRA qui m'ont accueilli dans leur espace Discord en novembre 2020. Parmi les historiens et historiennes avec qui j'ai le plus sympathisé et échangé ces dernières années, je remercie Benoit, Camille, Caroline, Déborah, Irène, Ismérie, Johanna, Julie, Louis, Martin, Nicolas, Perrine, Raphaël, Rosemonde, Solenn, Valentine.

Enfin, je ne peux terminer cette liste qu'avec une dédicace spéciale aux pensionnaires de la 505, toutes les personnes en chair et en os (et non les fantômes) que j'ai côtoyées entre 2013 et 2022 dans cette « salle des doctorant·e·s » : Andrea, Andrés, Amélie, Anne, Arnaud B., Arnaud C., Brian, Carolina, Didier, Elsa, Emma, Fabien, Hélène, Hugo, Jessica, Julie, Kenji, Maïssa, Octavie, Pauline C., Pauline I., Sultan, Thomas, Vanessa, William. Et en particulier, je remercie Amélie, Maïssa et Pauline I. pour leur aide concernant les aspects administratifs de la fin de thèse ! Félicitations aux jeunes docteur·e·s de la 505 qui m'ont précédé et tous mes encouragements aux collègues qui le deviendront bientôt !

Institutions patrimoniales, services publics, ouverture des contenus
Je tiens à remercier les personnels des institutions patrimoniales qui m'ont conseillé dans le cadre de mes recherches, qui m'ont fourni des informations et des documents numérisés que j'ai pu intégrer dans ma thèse.

À Lyon, ma gratitude va aux équipes des musées Gadagne (musée d'histoire de Lyon) qui m'ont accueilli à de très nombreuses reprises depuis 2012, en particulier dans le cadre de mes stages de master et d'une mission salariée. Gadagne est devenue au fil des années une sorte de « maison » pour moi et j'y ai noué des liens solides avec plusieurs personnes. Je remercie tout particulièrement mes ancien·ne·s collègues du service des collections : Rebecca Duffeix, Emmanuelle Font-Bruyère, Cécile Gotterand, Anne Lasseur et bien évidemment Michaël Douvégheant, pour sa disponibilité et son efficacité dans ses réponses à mes demandes iconographiques et pour l'encadrement de nos stagiaires qui ont travaillé sur les cartes postales de Lyon. Je n'oublie pas les autres personnes de Gadagne côtoyées pendant ces années, en particulier Laëtitia Mirtain et Cécile Lonjon-Guiloineau au service des publics, Mathilde Rabatel au service communication et bien sûr Xavier de la Selle, directeur de cette institution.

Aux archives municipales de Lyon, je remercie vivement le directeur Louis Faivre d'Arcier, Anne-Marie Delattre, Sophie Sacchet et Tristan Vuillet pour leur aide et leur intérêt pour mes recherches. J'espère avoir l'occasion d'explorer plus en profondeur les fonds des AML relatifs au tourisme et aux représentations de Lyon, car il y a encore à faire sur ce sujet !

Je remercie aussi les personnes travaillant à la Bibliothèque municipale de Lyon qui m'ont aidé ces dernières années, en particulier Gérald Andrès, Virgine De Marco et Anne Meyer.
Merci également à :
- l'équipe de l'IMEC pour l'accueil que j'y ai reçu en octobre 2014 : ce lieu est formidable, la salle de lecture est magnifique, les conditions de recherche y sont excellentes.
- les Champs libres/le musée de Bretagne (Céline Chanas, Fabienne Martin-Adam et Laurence Prod'homme) pour les échanges et m'avoir invité à présenter ma thèse à Rennes en 2019.
- David Cort (Harvard Library collections) de m'avoir transmis – grâce à l'entremise d'Andrew Taylor – un fichier numérisé important pour mes recherches.
- Tatiana Bouvin et Daniel Sevenier du Service des espaces verts de la ville de Lyon, de m'avoir transmis des couches cartographiques de la Ville de Lyon.

De manière générale, je remercie les institutions patrimoniales qui ont fait numériser des guides et d'autres documents, notamment celles qui sont engagées dans une véritable politique d'ouverture (open content). C'est le cas de la BML pour ce qui est des nombreux guides de voyage que j'ai pu consulter sous cette forme numérisée. Je remercie les décideurs de ces politiques de numérisation et libre accès au patrimoine numérisé, et à travers eux, tous les contribuables en France et dans le monde qui rendent les financements de ces opérations possibles. Un grand merci également aux contributeurs et contributrices des projets Wiki (en particulier Wikisource) qui m'ont été très utiles au cours de ma recherche.

Enfin, j'ai une pensée toute particulière pour Gérard Bruyère, qui depuis 2010 a toujours été accessible, de très bon conseil et d'une grande aide dans mes recherches sur les images de Lyon. Je lui suis reconnaissant d'avoir partagé avec moi une partie de sa très grande connaissance de l'histoire et du patrimoine lyonnais.

L'importance de l'entourage et des échanges
Je remercie toutes les personnes qui m'ont accompagné, supporté et soutenu au cours de ces années de doctorat, car sans elles, ce document de thèse n'existerait pas. L'entourage proche, ma famille et mes ami·e·s, a énormément compté pour moi. Plusieurs chercheur·e·s sont aussi devenu·e·s bien plus que de simples relations professionnelles ou scientifiques. Je les cite à de multiples reprises dans la suite de ces remerciements : qu'ils et elles ne s'en étonnent pas.

Mes remerciements les plus vifs vont à Hélène Morlier, docteure en histoire contemporaine et spécialiste des guides Joanne. C'est une très belle rencontre scientifique autour de cet objet de recherche qu'est le guide de voyage et ton aide m'a été précieuse au fil des années. Je te remercie pour ton soutien sans faille, tes innombrables conseils et précisions sur les guides Hachette, et pour nos visios de travail en 2020-2021 qui m'ont permis d'échanger avec toi sur le fond, de tenir le cap et d'avancer vers la finalisation du manuscrit. Merci bien évidemment

d'avoir relu intégralement ma thèse et de m'avoir transmis ta thèse encore non publiée : sa lecture m'a apporté énormément d'éléments, comme tout le monde pourra le constater à la lecture de de manuscrit.

Merci à Matthieu Adam, rencontré grâce à IMUalpha il y a quelques années et qui est désormais chargé de recherche CNRS au sein d'EVS. Je te remercie pour nos échanges sur le marketing territorial et l'image de la ville, pour ta super formation à la création sonore que j'ai eu la chance de suivre en 2021 et pour ton soutien amical. J'espère que nous allons avoir l'occasion de travailler ensemble et continuer à parler d'Only Lyon, de la passerelle Saint-Georges, du vélo en ville et d'autres choses !

Je remercie Louis Baldasseroni pour nos échanges sur l'histoire urbaine (et la géographie !) de Lyon ces dernières années. Merci pour ton soutien et pour m'avoir transmis ta thèse en version numérique. J'ai beaucoup apprécié notre collaboration pour l'article sur les photographies anciennes en ligne et j'espère qu'il y en aura d'autres !

J'en profite aussi pour remercier Andreea Antonescu et Marie-Ève Bouillon, que je n'ai jusqu'à présent jamais rencontrées, mais qui m'ont fait confiance en acceptant de me transmettre le fichier numérique de leur thèse. C'est cela aussi, la solidarité dans la recherche.

Je pense aux autres doctorant·e·s et jeunes chercheur·e·s qui ont échangé avec moi pendant ces années. La plupart ont terminé leur doctorat avant moi et je les en félicite. Merci à toutes ces personnes pour les échanges, le soutien et les encouragements mutuels : Morgane Andry, Tiphaine-Annabelle Besnard, Jessica Blanc, Hélène Chauveau, Étienne Delay, Déborah Dubald, Claire Fonvieille, Ivanne Galant, Josselin Henno, Lucie Laplace, Rosemonde Letricot, Mélanie Meynier-Philip, David Michon, Quentin Morcrette, Akhésa Moummi, Marion Philippe, Julien Thiburce, Benoit Vaillot, Martin Vailly.

Je remercie et salue aussi toutes les personnes avec qui j'ai discuté de ma recherche doctorale dans le cadre d'autres associations et je sais que parmi elles, certaines attendent de lire ma thèse avec impatience. Mention spéciale aux camarades de Museomix AURA, d'Ateliers La Mouche, de la Cabale de la quenelle, de la Géothèque, de Lyon en 1700.

Merci à Clémence et Lucille de Cybèle de m'avoir accueilli à plusieurs reprises au bureau de Gérard Fluchte et pour nos échanges autour du tourisme à Lyon, que vous connaissez très bien par votre pratique professionnelle. J'espère que le catalogue des visites Cymoche va continuer de s'agrandir et nul doute que nous aurons encore beaucoup d'occasions de parler de ces sujets !

Comme beaucoup d'étudiant·e·s, jeunes et moins jeunes chercheur·e·s, j'ai aussi eu besoin à certains moments de l'aide de professionnel·le·s de santé, c'est une réalité qu'il ne faut pas masquer. Parmi ces personnes, je remercie mon kiné Guillaume R. qui m'a permis de rééduquer mon épaule après cette vilaine (mais salutaire ?) fracture de la clavicule à l'été 2021 et Laëtitia C., Sophie W. et Justine B.-L. pour leur écoute, leurs conseils et leur soutien durant ces années.

La thèse se construit aussi en ligne et à distance

J'ai aussi bien sûr un mot pour la communauté Twitter : toutes les personnes avec qui j'ai échangé sur ce réseau social depuis 2014, celles qui se sont intéressées à mes recherches, à mes billets de blog, voire à mes enfilades interminables sur l'open content, le patrimoine ou la situation actuelle de l'ESR… Et en particulier les personnes qui m'ont encouragé à distance dans les moments difficiles, surtout depuis le début de la pandémie en 2020. Même si ce réseau social est très chronophage, je ne regrette pas un seul instant d'y être présent. J'ai fait connaissance via Twitter avec beaucoup de personnes, j'ai eu des échanges très intéressants qui ont nourri ma recherche et j'ai reçu beaucoup de soutien ces dernières années. Je ne peux pas citer tout le monde ici car ces pages de remerciements sont déjà bien trop longues (et il ne faudrait pas qu'elles dépassent l'introduction !), mais ma thèse doit aussi beaucoup aux personnes qui m'ont aidé et conseillé sur Twitter, et avec qui j'échange régulièrement : @laurentgontier, @LucieLaplace, @SamyRabih, @Carine1848, @medie_val, @NGCMasson, @lebizarreum1, @Sophiebarel, @mln_mnd, @CedricPoivret, @MonniauxD, @Osasica, @epecontal, @marion_phlpp, @ChRabier, @TFressin, @CamMortelette, @teol03, @Bathilde_gd, @sappiotti, @GillesMartinet, @ThomasG77, @Fantaroux, @Dorialexander, @caro_ligne, @wouachna, @EWadelle, @_rlg, @PamelaChougne2, @balleverte, @belett, @YvetteBordelBk, @Thesard_es, @_marie64, @la_nuisance, @Lyoko6, @antoinentl, @DonBTRL, @DupuyLionel2 ; et la team musées/archives/patrimoine : @_omr, @JBCyrille, @CMFrancoise, @macgraveur, @NicoCG70, @agrahamt, @antoinematrion, @seeksanusername, @PierreTribhou, @cathbarra, @CultureDoug, @Larissa_Borck, @ElisaGravil ; enfin, un grand merci à @rlerignier pour sa disponibilité et ses conseils pratiques sur Word et la thèse ! Et merci aux autres twittos qui me suivent et m'ont soutenu !

Merci à Laurent Gontier et Mattia Bunel d'avoir pris du temps pour échanger avec moi sur la cartographie. Je n'ai pas réussi à faire tout ce que je voulais de ce côté-là, pour diverses raisons, mais j'espère avoir l'opportunité de continuer à explorer pleinement cette dimension cartographique dans la suite de mes recherches.

Un grand merci aussi à Perrine Camus-Joyet et Johanna Daniel d'avoir accepté de former un « club de thèse » à distance début 2021 afin de se motiver mutuellement : ce format m'a vraiment aidé à ce moment-là, dans un contexte global difficile. Je remercie aussi très

chaleureusement mon amie de master 2 patrimoine, Julie Cosson, pour les séances de travail chez elle en 2016-2017.

Relecture
Ce document de plus de 700 pages est le résultat de nombreuses relectures attentives depuis 2018. Je remercie ma tante Agnès et mon oncle François qui ont pris le temps de relire mes écrits à plusieurs reprises, m'ont soutenu et accompagné ces dernières années, notamment en m'accueillant chez eux en Bretagne au cours de l'été 2020, afin que je puisse avancer vers la finalisation de ma thèse. J'exprime ma gratitude à toutes mes autres relectrices et relecteurs, des personnes qui ont relu ponctuellement quelques pages jusqu'à celles qui ont relu des chapitres entiers, voire l'intégralité de ma première version de thèse. Un immense merci à Hélène, Clémentine, Agnès, François, Angela, Perrine, Matthieu, Noémie, Louis, Johanna, Marion, David, Brigitte, Arnaud, Mattia, Tiphaine-Annabelle, Émeline, Marie, Andrew, Céline.

Dédicaces à des acteurs lyonnais qui nous ont quittés
Je dédie ma thèse à Régis Neyret (1927-2019), qui m'a chaleureusement accueilli à son domicile en 2015 lors de notre unique rencontre et m'a fait don de plusieurs guides de voyage de sa collection, que j'ai intégrés à mon corpus de thèse. Je dédie aussi ma thèse à Bruno Voisin (1946-2018), rencontré lorsque j'étais en stage à Gadagne, et avec qui j'ai eu le plaisir d'échanger sur la Saône et Lyon.

La science, bien commun
J'en profite pour remercier Aaron Swartz (1986-2013), Alexandra Elbakyan et toutes les personnes qui œuvrent dans le monde au partage des recherches et des connaissances scientifiques, dans un esprit non lucratif d'ouverture des connaissances. Je leur dédie aussi cette thèse. En France, je souligne l'importance qu'ont eu pour mes recherches les dispositifs publics de science ouverte comme OpenEdition (OpenEditionBooks, OpenEditionJournals et bien sûr Hypothèses), Persée, HAL, Isidore.

Le meilleur pour la fin
Il est temps de terminer ces remerciements par les personnes qui comptent le plus pour moi et qui ont accompagné mon quotidien ces dernières années. Elles savent à quel point cette aventure doctorale m'en a fait voir de toutes les couleurs. Elles peuvent être enfin soulagées et contentes de voir que ce chapitre de ma vie se termine avec comme point final ce document de plusieurs centaines de pages et la soutenance. À toutes les personnes qui m'ont croisé, suivi ou accompagné depuis 2013, qui m'ont demandé « alors, ta thèse ? » : ça y est, c'est fait, ma thèse est finie et vous pouvez enfin la consulter. Mieux vaut tard que jamais ! Ma persévérance a fini par payer et j'en suis fier.

Merci aux ami·e·s de la Guill'Amap : le partage hebdomadaire des paniers de fruits et de légumes, les bières et les potifondues au Petit Bouclard ont été des moments très importants pour moi depuis 2017, de vraies bouffées d'air frais, notamment pendant les confinements. Un grand merci à vous, mes co-paniers : Bertrand et Claire, Guillaume, Hugues Louis et Lucille ! Vous voyez, ce n'étaient pas des salades, je l'ai finie cette thèse ! Merci à Clémence et Pierre-Nico, Damien et Maria (et Artémy) pour les moments passés ensemble autour de l'AMAP.

« Un esprit sain dans un corps sain » : l'activité physique est importante pour le corps et l'esprit, surtout pendant un long doctorat. Je tiens à remercier les copains du foot en salle de la MPT des Rancy pour les séances hebdomadaires avant la pandémie (et à nouveau), puis les parties de belote en ligne pendant le premier confinement et les autres moments passés ensemble. Vous voyez, finalement je l'ai terminée cette thèse !

Merci à celles et ceux qui m'ont accueilli chez eux pour des vacances ou des séjours ces dernières années : Johanna et Chris, Rosemonde et Étienne, Hélène et Pierre, Agnès et François, Claire et Kirou, Hélène et Jean, Clémence et Pierre. Merci à toutes les personnes avec qui j'ai passé de bons moments, à Lyon ou ailleurs, autour de bières ou d'un repas. Je pense notamment, parmi celles que je n'ai pas encore citées, à Lucas, Jean-Pierre, Ben, Bertrand, Claire, Pauline, Marie-Ève et les autres !

Je termine en remerciant très chaleureusement mes très proches pour le soutien affectif en particulier lors de ces deux dernières années très difficiles : mes sœurs Charlotte et Claire, ma mère Blandine et mon père Étienne (merci à vous d'avoir toujours été là pour moi, et notamment pendant ma convalescence imprévue de l'été 2021 !), mes ami·e·s Anaïs, Claire, Clémence, Clémentine, Hugues, Irène, Johanna, Julie, Julien, Louis, Lucille, Matthieu, Noémie, Perrine, Simon, Sophie. Cette thèse est aussi la vôtre, en tout cas elle n'aurait pas existé sans votre aide et votre soutien. Merci du fond du cœur !

Il est temps de conclure cet exercice particulier des remerciements publics de thèse. Pour le reste, je saurais remercier personnellement les personnes concernées. J'espère que ma thèse pourra intéresser les personnes qui aiment Lyon et/ou qui veulent en savoir plus sur la ~~deuxième~~… enfin la « troisième » ville de France. Une chose est sûre : Lyon est « capitale » dans cette recherche !

Bonne lecture !

Résumé

L'image de Lyon d'après les guides de voyage aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, une étonnante permanence

Cette recherche porte sur la construction et l'évolution de l'image de Lyon dans plusieurs grandes collections de guides de voyage imprimés, entre le milieu du XIX^e^ siècle et la fin du XX^e^ siècle. Le corpus se compose de 61 guides publiés dans deux collections anglaises (guides Murray et Blue Guides), dans une collection allemande (Baedeker) et dans deux collections françaises (guides Joanne et guides Bleus de l'éditeur Hachette). Une analyse multiscalaire de ces titres (du local au transnational) vise à comprendre la manière dont l'espace lyonnais est représenté au sein de chaque collection, en mettant en évidence les grandes tendances et les changements.

Cette thèse s'inscrit dans un cadre pluridisciplinaire, en développant une double approche géographique et historique. Après avoir passé en revue d'autres sources textuelles et iconographiques pouvant être mobilisées pour étudier l'image d'une ville, le choix du guide de voyage comme objet d'étude est motivé et son potentiel est expliqué. Ensuite, un focus est proposé sur le corpus principal, à travers l'histoire de ces grandes collections de guides et la présentation du contenu de ces ouvrages (organisation interne, couverture géographique, sections, entrée « Lyon », iconographie, cartographie). Ce travail se distingue par l'emploi d'une méthodologie qui développe largement la prise en compte de la dimension spatiale des guides : le corpus est analysé selon une approche géohistorique. Différentes étapes (repérage, extraction, spatialisation dans un SIG et analyse) ont permis d'exploiter les informations spatiales présentes dans les trois matériaux des guides : textes, cartes et vues urbaines. Cette thèse pose la question de la manière dont chaque guide construit un espace touristique lyonnais particulier, constitué de « choses à voir » et d'autres objets relevant de l'espace de circulation. En analysant ces collections de guides selon les théories du *sigthseeing* et du *tourist gaze*, l'enjeu est de comprendre et de faire apparaître les stratégies de sélection, de hiérarchisation et de mention de ces objets.

Enfin, les résultats de l'analyse des guides du corpus sont exposés et interprétés selon un découpage chronologique en deux périodes (années 1840-années 1910 et années 1920-années 1990). La spatialisation des objets urbains révèle une étonnante permanence dans le choix des « choses à voir ». L'analyse des cartes réalisées à partir du corpus met en évidence que l'espace lyonnais présenté par les guides de voyage est très restreint et marqué par une forte stabilité. Les composantes de l'image de Lyon dans ces grandes collections de guides évoluent finalement très peu au cours de la période 1840-2000, malgré quelques légères inflexions, comme la mise en valeur du passé antique de la ville sur la colline de Fourvière.

Abstract

The image of Lyon in guidebooks in the 19th and 20th centuries, a surprising permanence

This research focuses on the construction and evolution of the city of Lyon's image as presented in several major collections of printed travel guides between the mid-19th and late 20th centuries. The corpus consists of 61 guidebooks published in two English collections (Murray Guides and The Blue Guides), in a German collection (Baedeker), and in two French collections (Joanne and Bleus guides from the publisher Hachette). A multiscalar analysis of these titles (from local to transnational) aims to understand how Lyon's space is represented within each collection, highlighting major trends and changes.

This thesis is part of a multidisciplinary framework utilizing elements of both geography and history. After reviewing other textual and iconographic sources that researchers can use to study the image of a city, the choice of the travel guide as an object of study is explained and its potential is explored. Then a focus is made on the corpus, through the history of those major guidebook collections and how their content is presented (internal organization, geographical coverage, sections, "Lyon" entry, iconography, cartography). We consider the spatial dimension of the contents of the travel guides and we analyze the corpus according to a geohistorical approach. Different steps (detection, extraction, spatialization in a GIS, and analysis) allow for the use of spatial information present in the three types of materials contained in the guides: texts, maps, and urban views. The thesis raises the question of how each guidebook constructs a particular tourist space in Lyon, made up of "sights" and other objects related to the circulation space. By analyzing these guidebook collections according to the theories of sightseeing and tourist gaze, we can understand and bring to light the strategies of selection, prioritization, and mention of those objects.

Finally, the results of the analysis of the guidebooks in the corpus are separated into two chronological periods (the 1840s-1910s and the 1920s-1990s) and interpreted. The spatialization of urban objects reveals a surprising permanence in the choice of sights. The analysis of the maps produced from the corpus shows that only a small part of Lyon is represented in these travel guides and it is marked by strong stability. The components of Lyon's image in these major guidebook collections changed very little over the period 1840-2000, despite some slight inflections, such as the emphasis on the city's ancient past on Fourvière hill.

Sommaire

REMERCIEMENTS **7**

RÉSUMÉ **17**

ABSTRACT **18**

SOMMAIRE **19**

NOTE DE L'AUTEUR **21**

SIGLES ET ABRÉVIATIONS **23**

GLOSSAIRE **25**

INTRODUCTION : L'IMAGE DE LYON AU PRISME DES GUIDES DE VOYAGE **31**

CHAPITRE 1. LE GUIDE DE VOYAGE, UNE SOURCE POUR ÉTUDIER L'IMAGE DE LA VILLE **57**

CHAPITRE 2. LYON DANS LES GRANDES COLLECTIONS INTERNATIONALES DE GUIDES DE VOYAGE **111**

CHAPITRE 3. MÉTHODOLOGIE DE L'ÉTUDE GÉOHISTORIQUE DU GUIDE DE VOYAGE **249**

CHAPITRE 4. ESPACE TOURISTIQUE ET NATURE DES OBJETS DANS LES GUIDES **331**

CHAPITRE 5. CONSTRUIRE L'IMAGE DE LYON À DESTINATION DES VOYAGEURS : 1840-1920 ..... **433**

CHAPITRE 6. LYON, UNE VILLE TOURISTIQUE ? UNE IMAGE PLUTÔT FIGÉE : 1920-2000 ..... **543**

CONCLUSION : UNE MEILLEURE CONNAISSANCE DE L'IMAGE DE LYON DANS LE TEMPS 627

SOURCES ET DONNÉES 643

BIBLIOGRAPHIE 667

LISTE DES FIGURES 703

LISTE DES TABLEAUX 709

LISTE DES CARTES 711

CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES 713

ANNEXES 715

TABLE DES MATIÈRES 742

Note de l'auteur

Mention des guides du corpus

Afin de ne pas alourdir la lecture du texte, les références aux guides du corpus sont systématiquement abrégées sous la forme d'une dénomination réduite, entre crochets, qui contient trois lettres et la date d'édition. Par exemple, l'édition du guide Hachette *Lyon et ses environs*, publiée en 1914, est citée de la manière suivante : [HAC1914].
Pour davantage de détails, les lecteurs sont invités à consulter la liste complète de ces correspondances, présente en annexe (Annexe 1).

Citations de guides de voyage

Les citations extraites des guides du corpus sont présentées avec un retrait d'1,25 cm à droite et à gauche, un interligne simple, sans guillemets, et directement suivies de la mention du guide et de la page entre crochets, comme ceci :

> Le **palais de la Bourse et du Commerce** (pl. D 3,4), à g. en venant de la place de la Comédie, est un des édifices les plus remarquables de la ville.
> [BAE1885, p. 183]

Ces citations sont reproduites telles quelles, sans aucune modification, y compris lorsqu'elles comportent des coquilles ou des erreurs. Dans ce cas-là, conformément à l'usage, les mots étant mal orthographiés sont suivis de la mention « (*sic*) ». Étant donné l'importance du rôle de la typographie dans les guides du corpus (voir chapitre 4), j'ai reproduit les extraits cités en conservant systématiquement la mise en forme particulière qui est appliquée aux mots (gras, italique, petites capitales).

Lorsque cela est utile au développement, j'ai opté pour l'emploi de couleurs différentes afin de mettre en évidence des passages en particulier. Dans ce cas, je signale aux lecteurs que cette mise en forme est la mienne. Lorsque plusieurs citations portant sur le même sujet se suivent, elles sont organisées dans l'ordre chronologique de publication des textes.

Dans la mesure du possible, je me suis efforcé de citer la première édition des récits de voyage. Pour ces textes, la date de rédaction/publication est particulièrement importante, car elle permet de savoir (ou supposer) si le guide a copié le récit de voyage ou si c'est l'inverse.

Autres choix de mise en forme

Comme le faisaient les éditeurs des guides de voyage étudiés, j'ai décidé d'employer parfois (mais avec parcimonie) l'italique afin de mettre en évidence certains mots ou suites de mots importants au sein du texte. L'italique est également utilisé ici pour les titres d'ouvrages et les mots en langue étrangère, comme il est d'usage.

J'ai également fait le choix de rédiger ce document à la première personne du singulier. Cette précision n'était sans doute pas obligatoire à donner dans une thèse de géographie-aménagement en 2022, mais il est préférable d'informer les lecteurs et devancer les éventuelles interrogations ou critiques. L'emploi du « je » est désormais de plus en plus courant dans les thèses en sciences sociales et témoigne d'un besoin des jeunes chercheurs de (mieux) se situer par rapport à leur terrain ou à leur corpus. Ces dernières années, des chercheurs et chercheuses, – jeunes ou moins jeunes – ont expliqué et justifié leur choix d'écrire avec ce pronom[1]. Le « "je" de méthode » défendu par Ivan Jablonka[2] montre que le recours à cette forme d'écriture ne signifie nullement un abandon de toute volonté d'objectivation. Se rendre (parfois) présent dans le texte en écrivant sa thèse à la première personne du singulier n'est pas gage de moindre qualité, les récents exemples de mes jeunes collègues en apportent la preuve. D'autre part, comme l'a fait Hélène Morlier avant moi (dans sa thèse sur les guides Joanne), utiliser la première personne du singulier permet aussi ici de distinguer mon propos de celui des rédacteurs de guides de voyage mobilisés en citation (eux emploient souvent le « nous »). Dans cette thèse, l'usage de la première personne du pluriel est donc réservé aux passages dans lesquels j'inclus les lecteurs avec moi (exemple : « Nous avons vu que… »). Comme le nord en cartographie, l'utilisation fréquente du « nous » ou d'autres formes d'effacement dans l'écriture de la recherche ne sont ni immuables, ni obligatoires. Chacun est libre de choisir la forme de son énonciation, en étant en accord avec soi-même et en respectant les lecteurs, tout comme chaque lecteur est libre d'avoir son avis. Enfin, il m'importe de préciser que sans l'emploi du « je » dans ma rédaction, ce document n'existerait tout simplement pas aujourd'hui.

Sauf mention contraire, j'utilise le masculin pluriel pour désigner collectivement les femmes et les hommes (par exemple : « les chercheurs » signifie « les chercheurs et les chercheuses »). J'emploie les accords de proximité et de majorité, ainsi que la féminisation des noms de métiers : autrice, chercheuse, etc.

[1] Voir par exemple la synthèse suivante : Akhésa Moummi, « De l'usage du "je" dans l'écriture scientifique », *Rêves de laïcité*, 06/02/2020 [en ligne]. URL : https://laicites.hypotheses.org/43 (consulté le 31/01/2022).
[2] Ivan Jablonka, « L'historicité de l'historien ou la place des morts », *Sociétés & Représentations*, 2017, vol. 43, n° 1, pp. 83-98

Sigles et abréviations

Les abréviations et sigles définis dans le glossaire ne sont pas indiqués ici.

Institutions patrimoniales / patrimoine

ADRML : Archives départementales du Rhône et de la métropole de Lyon

AML : Archives municipales de Lyon

BDL : Bibliothèque Diderot (Lyon)

BML : Bibliothèque municipale de Lyon

BNF : Bibliothèque nationale de France (Paris)

BTV : Bibliothèque du tourisme et des voyages - Germaine Tillion (Paris)

IMEC : Institut Mémoires de l'édition contemporaine (Saint-Germain-la-Blanche-Herbe)

MH : Monument historique

MHL : Musée d'histoire de Lyon (Gadagne)

NYPL : New York Public Library

ZPPAUP : Zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager

États

RFA : République fédérale d'Allemagne (Allemagne de l'Ouest, 1949-1990)

RDA : République démocratique allemande (Allemagne de l'Est, 1949-1990)

Organismes, entreprises privées, associations

CAF : Club Alpin Français

SIL : Syndicat d'initiative de Lyon

PML : Paris-Lyon-Méditerranée (compagnie ferroviaire)

TCF : Touring Club de France

Éditeurs et collections de guides de voyage

BAE : Baedeker

BLU : Blue Guides

HAC : Hachette (éditeur des collections des guides Joanne et des guides Bleus)

IGF : Itinéraire général de la France (série de la collection des guides Joanne)

MUR : Murray

Institutions de recherche et universitaires

EVS : Laboratoire Environnement Ville Société (UMR CNRS 5600)

CRGA : Centre de recherche en géographie et aménagement (composante d'EVS)

LARHRA : Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes (UMR CNRS 5190)

Référentiels et termes géographiques

RGF93 : Réseau Géodésique Français 1993

EPSG : *European Petroleum Survey Group*

Glossaire

Ce glossaire contient les termes ou expressions importantes utilisées dans cette thèse – et signalées par un astérisque lors de leur première mention – avec une brève définition permettant de comprendre leur signification dans le contexte de ce travail sur l'image de Lyon. Les lecteurs trouveront au sein des chapitres des encadrés « ***Éléments de vocabulaire »**, qui définissent et précisent l'emploi de ces termes et locutions.

Littérature de voyage (guides) :

Les termes suivants sont utilisés à de nombreuses reprises : il convient de les distinguer.

Collection : Regroupement de plusieurs ouvrages dans le catalogue d'un éditeur, répondant aux mêmes principes de mise en forme et de politique éditoriale. Une collection de guides est composée de plusieurs titres couvrant des espaces géographiques différents.

Édition : Production, publication et diffusion d'un guide de voyage. La nouvelle édition d'un titre de guide est en général enrichie et actualisée, voire parfois complètement refondue.

Entrée : Dans un guide, section consacrée à une ville ou à une autre entité (géographique). Pour reprendre les termes d'un guide Hachette du corpus, c'est « l'article consacré à chaque localité » [HAC1873, p. VIII].

Guide (de voyage) : Ouvrage pratique destiné aux voyageurs et couvrant une étendue géographique spécifique. Dans cette thèse, selon le contexte, le terme *guide* ou la locution *guide de voyage* sont employées aussi bien pour parler d'une édition que d'un titre.

Série : Ensemble cohérent de titres regroupés au sein d'une collection de guides de voyage. Il s'agit en quelque sorte d'une sous-collection.

Titre : Nom apparaissant sur un guide de voyage. S'emploie aussi pour distinguer les divers guides couvrant un même espace, mais qui portent des noms distincts et correspondent à des contenus différents. Un titre peut connaître une seule ou plusieurs éditions.

Exemples **:**

- Le titre *Lyonnais, Beaujolais et Bresse* a connu quatre éditions entre 1890 et 1900 dans la série *Itinéraire général de la France* (IGF), au sein de la collection des guides Joanne de l'éditeur Hachette.
- Les titres *France automobile en un volume* (1re édition : 1938), *Bourgogne, Morvan, Nivernais, Lyonnais* (1re édition : 1939) et *Rhône-Alpes* (1re édition : 1991) appartiennent tous les trois à la collection des guides Bleus de l'éditeur Hachette.

Numérisation, traitements et formats numériques :

Bruit : Artefacts ou taches se trouvant dans l'image issue de la numérisation d'un document, qui nuisent à sa lecture ou à la reconnaissance optique de caractères (OCR).

DPI : *Dot per inch* (en français : PPP, points par pouce). Unité de mesure de la résolution d'un fichier image composé de pixels. Par exemple, une image numérique ayant une résolution de 300 dpi est composée de 300 pixels par pouce, c'est-à-dire que chaque pouce (2,54 cm) contient 300 pixels.

JPEG : sigle de *Joint Photographic Experts Group.* Format propriétaire de fichier image compressé, se distinguant par un poids en mégaoctets léger au détriment d'une qualité graphique plus ou moins dégradée.

Mode image : Mode de numérisation de documents qui permet d'obtenir une reproduction visuellement fidèle du document original. Les fichiers résultant de ce mode de numérisation ne possèdent pas nativement de couche d'OCR* : le texte est donc interprété comme de simples pixels, au même titre que le reste de l'image. La recherche de mots n'est alors pas possible.

OCR : *Optical Character Recognition* (en français : reconnaissance optique de caractères, parfois aussi appelée océrisation). Action qui consiste à identifier dans des pages de texte scannées en mode image les caractères typographiques ou manuscrits pour en produire une version en texte brut* numérique. Le sigle anglais OCR est d'usage courant.

PDF : *Portable Document Format.* Format propriétaire de document numérique qui présente l'avantage de préserver la mise en forme source, et donc de sécuriser et faciliter l'échange des documents. Il s'est imposé comme un standard en la matière et est très largement utilisé, y compris à des fins de conservation, pour sa capacité à maintenir dans le temps les caractéristiques visuelles du document original.

Signe : En typographie, un signe est l'élément constitutif d'un texte (caractère). Cela comprend les lettres, les chiffres, les caractères spéciaux, les signes de ponctuation et les espaces.

Texte brut numérique : Texte obtenu à la suite d'une reconnaissance optique de caractères*, qui ne comporte aucun élément de mise en forme ou de mise en page. Il est souvent nécessaire de procéder à une vérification et à une correction des erreurs présentes dans ce texte brut, car l'OCR* n'est jamais parfaite.

TIF : *Tagged Image File Format.* Format de fichier image non compressé, assurant une très bonne qualité graphique au détriment d'un poids en mégaoctets assez lourd. Il s'agit d'un standard pour la numérisation des documents patrimoniaux.

XML : *Extensible Markup Language.* Langage informatique ouvert qui permet de structurer de manière fine et hiérarchisée des données à l'aide de balises, tout en permettant de dissocier les éléments de contenu des éléments de mise en forme. Il s'agit d'un standard dans le domaine informatique, qui est utilisé pour le stockage et l'archivage de documents ainsi que pour la transmission et l'affichage de données, en particulier sur le web.

Spatialisation des objets, SIG et cartographie[3] :

Carte de chaleur : Représentation cartographique de la densité d'un phénomène sous forme d'aplats de couleur lissés, qui met en évidence les continuités de tendance dans l'espace, comme les concentrations correspondant à des regroupements de points. Ce type de carte est construit par une méthode d'interpolation, par exemple la fonction Densité de noyau*.

Carte de densité de points par maille : Représentation cartographique de la densité d'un phénomène sous la forme d'une grille régulière (carroyage) constituée de cellules identiques, le plus souvent des carreaux. La valeur de chaque cellule est calculée selon le nombre d'entités spatiales qu'elle contient.

Cluster : Dans une représentation cartographique, un cluster est le regroupement dans un même ensemble des points proches les uns des autres, en fonction d'un rayon ou d'une distance. Les points sont alors regroupés en une seule entité ponctuelle ou surfacique et ne sont plus affichés séparément.

Couche (cartographique) : Fichier ou ensemble de fichiers contenant des données géographiques définies par un type de géométrie (points, lignes ou surfaces), une table attributaire, une projection dans un système de coordonnées de référence et un index. Les couches peuvent être affichées, manipulées et modifiées dans un SIG. Le format propriétaire *shapefile* (.shp), employé dans ce travail, est actuellement l'un des plus utilisés.

Densité de noyau (fonction), aussi appelée **Estimation par noyau** ou ***kernel density estimation*** **(KDE) :** À partir d'un échantillon fini de données, méthode d'interpolation qui calcule la densité de probabilité des points dans l'espace, en fonction de leur voisinage. Elle procède à un lissage des données en générant un raster* (carte de chaleur* en aplats de couleur), qui met en évidence les continuités de tendance dans l'espace (comme les zones de concentration correspondant à des regroupements de points).

[3] Pour davantage d'informations, les lecteurs sont invités à se reporter aux manuels et aux sites web de référence sur la cartographie et la gestion des données spatiales. En particulier, je renvoie à la documentation officielle de QGIS : Manuel d'utilisation de QGIS 3.16 [en ligne].
URL : https://docs.qgis.org/3.16/fr/docs/user_manual/index.html (consulté le 07/12/2021).

Emprise spatiale : Étendue d'espace couverte par une carte ou par une couche cartographique.

Entité nommée (EN) : Dans un texte, mot ou suite de mots désignant une personne, une organisation, un lieu géographique ou une expression alphanumérique (date, montant, heure, pourcentage).

Entité spatiale : Entité qui a une matérialité dans l'espace et qui peut être localisée par ses coordonnées correspondant à un système de coordonnées de référence (SCR*).

Entité spatiale nommée (ESN) : Dans un texte, entité nommée* correspondant à une référence géographique (lieu ou objet localisable).

Géocodage : Action consistant à convertir automatiquement une adresse ou un nom de lieu en coordonnées, ce qui permet sa localisation dans l'espace (et dans le SIG*). Pour fonctionner, le géocodage nécessite un référentiel contenant des adresses précises et les coordonnées correspondantes (comme un *gazetteer** par exemple).

Identifiant (base de données) : Code unique permettant d'identifier et de distinguer chaque entité contenue dans une couche cartographique ou dans une base de données.

Jointure attributaire : Action qui permet d'ajouter dans une couche cartographique des données contenues dans un fichier externe. Ces deux fichiers partagent un champ en commun avec des données identiques (le plus souvent, il s'agit du champ contenant l'identifiant unique).

***Gazetteer* (Gazetier ou index géographique) :** Répertoire géographique composé d'adresses et des coordonnées géographiques qui correspondent à chacun de ces lieux. Un *gazetteer* bien structuré permet de procéder à un géocodage*.

Modèle numérique de terrain (MNT) : Représentation numérique en 3 dimensions d'un espace. Un MNT contient des données topographiques relatives au relief.

Raster (image matricielle) : Type de fichier image composé d'une grille de pixels. Chaque pixel correspond à une valeur particulière : l'image est formée par l'ensemble des pixels.

Système de coordonnées de référence (SCR) : Référentiel qui permet la représentation de données dans l'espace grâce à des coordonnées, via un système de projection. Il existe de nombreux SCR employés dans le monde. Le SCR utilisé dans cette thèse est le RGF Lambert 93 (EPSG:2154).

Système d'information géographique (SIG) : Système informatisé permettant d'acquérir, d'afficher, de stocker, de gérer, de traiter et d'analyser des données spatiales. Le SIG rend possible la création de cartes et leur export dans différents formats de publication et de diffusion, en particulier sur le web. Pour cette thèse, le logiciel utilisé est QGIS.

Table attributaire : Table de valeurs contenant les informations relatives à chaque entité spatiale présente dans une couche* cartographique. Chaque ligne de la table attributaire

correspond à une entité unique et chaque colonne correspond à un champ défini (identifiant, nom, etc.).

Licences et statut juridique des données/documents

Domaine public : Ensemble des œuvres et biens intellectuels pour lesquels le droit d'auteur patrimonial a expiré. En France, la durée de protection intellectuelle d'une œuvre est fixée à 70 ans après la mort de l'auteur. L'œuvre entre dans le domaine public le 1er janvier de l'année qui suit la dernière année de protection légale. Plusieurs cas de figure et exceptions existent selon les créations et œuvres de l'esprit (œuvre individuelle, collective, composite, etc.) Les œuvres du domaine public peuvent être réutilisées largement, sans autorisation des ayants droit (dans le respect du droit moral, imprescriptible et inaliénable, et sauf exceptions). Cependant, dans les faits, de nombreuses institutions patrimoniales (notamment en France) appliquent encore à ce jour des restrictions sur la réutilisation des reproductions numériques non originales[4] d'œuvres du domaine public, ce qui en limite les usages effectifs (modification, reproduction, partage, utilisation commerciale).

Open data : Politique d'ouverture des données publiques par les États, les collectivités et les institutions. L'esprit de l'open data consiste à partager les données publiques produites par et pour ces acteurs, selon plusieurs critères : transparence, gratuité ou sans coût d'utilisation, accessibilité, pérennité, qualité et mise à jour, formats ouverts, licences permettant une réutilisation effective et non contraignante. Au sens large, l'open data concerne toutes les données ouvertes par des acteurs publics ou privés et correspondant à ces principes de réutilisation.

Licence ouverte : On désigne ainsi de manière générale une licence libre qui permet une réutilisation large des contenus (téléchargement, copie, modification, diffusion, utilisation commerciale). L'État français a créé sa propre licence libre en 2011, qui s'intitule « Licence ouverte Étalab » (LO).

[4] La jurisprudence en la matière consiste à considérer que seules les créations originales peuvent être protégées par le droit d'auteur, mais pas les reproductions serviles et fidèles d'œuvres en 2 dimensions. La directive (UE) 2019/790 du Parlement européen et du Conseil du 17 avril 2019 sur le droit d'auteur et les droits voisins dans le marché unique numérique clarifie ce point dans son article 14 au sujet des œuvres d'art visuel dans le domaine public : « Les États membres prévoient que, lorsque la durée de protection d'une œuvre d'art visuel est arrivée à expiration, tout matériel issu d'un acte de reproduction de cette œuvre ne peut être soumis au droit d'auteur ni aux droits voisins, à moins que le matériel issu de cet acte de reproduction ne soit original, en ce sens qu'il est la création intellectuelle propre à son auteur. » [en ligne].
URL : https://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/PDF/?uri=CELEX:32019L0790 (consulté le 02/12/2021).

Introduction : L'image de Lyon au prisme des guides de voyage

> *Quand le Syndicat d'initiative s'est créé et qu'il a annoncé sa volonté de convier la foule des étrangers à venir, tous les Lyonnais s'écrièrent ensemble : Faire venir les étrangers à Lyon, pourquoi faire ? Il n'y a rien à voir !*
>
> Syndicat d'initiative de Lyon (SIL), 1908[5].

Si cette citation du SIL laisse entendre un fort désintérêt des Lyonnais pour le tourisme réceptif, certains acteurs n'ont pas attendu le début du XX^e^ siècle pour essayer d'attirer des voyageurs à Lyon. Au milieu du XIX^e^ siècle, plusieurs grands éditeurs à l'origine d'une nouvelle génération de guide de voyage ont consacré une entrée spécifique à cette ville, considérant qu'elle présentait un intérêt pour leur clientèle. L'objet de cette thèse est la construction et l'évolution de l'image de Lyon à destination des voyageurs entre le milieu du XIX^e^ siècle et la fin du XX^e^ siècle. Il s'agit d'une étude de documents, mobilisant essentiellement un corpus principal de guides de voyages imprimés appartenant à quatre grandes collections d'envergure internationale : les guides Murray et les Blue Guides (deux collections anglaises), les guides Baedeker (éditeur allemand) et les guides Joanne/guides Bleus de l'éditeur français Hachette. Cette thèse s'appuie sur l'analyse de ces sources de même vocation – guides à destination des voyageurs – selon une approche géohistorique, en prenant notamment en compte la dimension spatiale de ces documents, jusque-là très peu explorée. Le guide de voyage imprimé est un type spécifique d'ouvrage à vocation principalement touristique, mais pas seulement. Au XIX^e^ siècle, il s'adresse aussi à des profils de voyageurs qui se déplacent pour d'autres motifs que l'agrément, par exemple les affaires, le commerce, les arts ou la science[6]. Le guide est une source médiatique qui constitue depuis le milieu du XIX^e^ siècle l'un des vecteurs majeurs d'informations et de représentations sur le territoire. Ceux qui ont été publiés au sein de grandes collections (qui existent depuis plus de 150 ans) peuvent être qualifiés de sources sérielles. En effet, les éditions fréquentes rendent possibles l'étude et la comparaison sur une longue période.

[5] SIL, *Lyon-Touriste*, 1^er^ avril 1908, 3^e^ année, n° 4, p. 1.

[6] Sylvain Venayre, *Panorama du voyage, 1780-1920 : mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, « Chapitre V. Les figures de la curiosité », p. 165-185. Parmi les profils de voyageurs, Sylvain Venayre présente notamment « trois figures héritées des Temps modernes […] : l'antiquaire, l'artiste et le naturaliste. »

Entre les années 1840 et 2000, ces guides se caractérisent par une forte stabilité et cohérence, au niveau de la forme mais aussi du fond, de manière générale. À première vue, peu de changements sont à signaler en ce qui concerne l'emploi des différents contenus (textes, cartes, vues).

Cadre et objectifs

La manière dont l'espace urbain est présenté dans chacune des éditions permet d'interroger le rôle du guide et de ses auteurs dans l'élaboration de l'image de la ville, c'est-à-dire la manière dont Lyon est mise en scène et présentée aux non-Lyonnais. Cette image apparaît en première hypothèse assez figée et orientée. Comme l'indique l'historien Pierre-Yves Saunier, les auteurs procèdent à une sélection du contenu pour chaque site ou chaque destination : « le guide n'a pas pour fonction de restituer la ville telle qu'elle est, mais bel et bien de la mettre en scène sous son meilleur jour[7]. » Il importe donc de « considérer le tri effectué par les guides entre ce qui doit être vu, connu, habité, traversé et ce qui ne mérite pas de l'être ou ne doit pas l'être[8] ». En repérant avec précision les moments d'évolution de cette image de Lyon, il s'agit de questionner un aspect de ce qui fait la personnalité et l'identité d'une ville, et de s'interroger sur ce qui y fait intérêt, donc des effets sur la pratique de son espace. La mise en parallèle des textes, plans et vues contenues dans les guides a pour objectif de donner un éclairage nouveau sur la connaissance des espaces des voyageurs, dans la mesure où les sources, soit l'écrit, soit l'iconographie, sont en général encore mobilisées par la plupart des chercheurs selon des approches (mono)disciplinaires, sans véritable croisement. Dans une démarche exploratoire, cette recherche se caractérise par l'utilisation approfondie et systématique de la cartographie, à la fois comme outil d'analyse du corpus – selon une approche géohistorique – et comme moyen de valorisation des résultats. En ce sens, le choix adopté ici d'utiliser comme outil principal un système d'information géographique (SIG)[9] est novateur. Les apports des SIG pour les recherches en histoire et géohistoire ont été largement mis en lumière depuis une vingtaine d'années et les réflexions sur les *spatial humanities* sont très riches[10]. Ici, le traitement des

[7] Pierre-Yves Saunier, « Le guide touristique, un outil pour une possible histoire de l'espace : autour des guides de Lyon 1800-1914 », *Géographie et cultures*, 1993, nº 13 [en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002779 (consulté le 12/08/2021).
[8] Frédéric Moret, « L'espace et le temps des guides. Représentations et déformations de l'espace urbain parisien dans les guides, 1855-1900 », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 429.
[9] L'outil utilisé ici est le logiciel libre et open-source QGIS.
[10] Ian N. Gregory, *A place in history : a guide to using GIS in historical research*, Oxford, Oxbow Books, 2003 ; Ian N. Gregory et Alistair Geddes, *Toward Spatial Humanities : Historical GIS and Spatial History*, Indiana University Press, 2014.

données à l'aide du SIG vise à permettre une géolocalisation précise des images, ainsi qu'une spatialisation des contenus textuels, cartographiques et iconographiques (lieux mentionnés ou représentés dans le guide). Il devient alors possible d'élaborer une cartographie de l'espace effectivement livré au regard des voyageurs à un moment donné (dans chaque guide), et, à l'opposé, de celui qui n'apparaît pas. En outre, la capitalisation dans le SIG des données extraites de l'intégralité des guides étudiés ouvre des perspectives intéressantes sur Lyon aux XIX^e^ et XX^e^ siècles (géohistoire de la ville, histoire de la cartographie, histoire culturelle, etc.).

Cette thèse s'articule autour de deux axes étroitement liés : d'une part, la représentation de l'espace lyonnais dans les guides de voyage et de l'autre, la formation de l'image de Lyon par des acteurs extérieurs dans la littérature viatique. Ces deux questions nécessitent des approches multiscalaires différentes. La première concerne l'échelle urbaine : il s'agit de l'entrée « Lyon » dans les guides et des informations spatiales qu'elle contient. L'objectif est de parvenir à cerner ce qui constitue l'image de l'espace lyonnais (ses composantes) et comment elle évolue au cours de la période 1840-2000, du point de vue des auteurs et des éditeurs de guides. Pour l'étudier, il est nécessaire de construire une base de données spatiales regroupant pour chacun des guides du corpus – dans le SIG – les objets urbains présents dans l'entrée « Lyon ». La spatialisation de ces entités permet ensuite de croiser les données, de les analyser selon une double approche géographique et temporelle, et de réaliser des cartes donnant à voir l'espace de la ville tel qu'il est structuré dans chaque guide. Le deuxième axe est relatif au rôle, à l'importance et à la réputation de Lyon dans le domaine du tourisme pendant la période étudiée. Ici, à partir des différents documents qui présentent Lyon (et notamment les guides), ce sont les niveaux supra-urbains qui sont pertinents à étudier : les environs de Lyon, l'échelon régional (au sens touristique)[11], la place de Lyon dans les réseaux nationaux et transnationaux et son attractivité pour les voyageurs.

L'un des objectifs de cette recherche est de repérer précisément la manière dont l'image de l'espace lyonnais est construite au sein des premiers guides du corpus, puis évolue au cours de la période 1840-2000. Je m'intéresse aux choix des producteurs (auteurs et éditeurs) de guides qui construisent et diffusent un discours sur la ville. L'un des enjeux est de comprendre ce qui nourrit le changement de discours et d'image d'une édition à l'autre. Plusieurs hypothèses peuvent être formulées. Tout d'abord, il paraît manifeste que le contenu du guide évolue en fonction des modifications physiques de l'espace urbain (percement de nouvelles rues, démolitions, édifications, etc.). Il s'agit de comprendre comment les auteurs de guide réagissent

[11] Philippe Violier et al., *Le tourisme en France 2 : Approche régionale*, ISTE Éditions, 2021.

à ces transformations en les intégrant plus ou moins rapidement, ou pas du tout dans certains cas. D'autres changements immatériels, mais importants du point de vue administratif, peuvent aussi avoir un effet sur le discours du guide et la manière dont celui-ci présente la ville à ses lecteurs. On pense par exemple aux délimitations officielles de la commune de Lyon et de ses arrondissements, qui ont connu plusieurs modifications au cours des XIXe et XXe siècles. En 1852, les communes de Vaise, Croix-Rousse et Guillotière ont été officiellement rattachées à celle de Lyon. La commune de Saint-Rambert-l'île-Barbe fait quant à elle partie de Lyon depuis 1963[12]. La valeur accordée à un lieu ou un objet particulier dans le guide peut aussi évoluer en fonction des écrits de personnalités disposant d'une certaine influence ou visibilité : spécialistes (historiens de l'art, historiens, géographes, architectes, urbanistes), érudits, élus locaux, journalistes, membres du syndicat d'initiative local.

La question de l'influence des discours locaux sur les choix des autres éditeurs se pose donc. Les auteurs des guides publiés dans les grandes collections sont-ils tous extérieurs à Lyon ? Dans quelle mesure ont-ils connaissance des documents écrits et visuels qui sont l'œuvre de Lyonnais ? Comment l'image de Lyon construite et promue par les acteurs locaux agit-elle sur les choix des acteurs extérieurs lorsqu'il s'agit de présenter cette ville à un lectorat de voyageurs ? La comparaison entre les guides des grandes collections et les publications locales est nécessaire pour apporter des éléments de réponse à ces interrogations. À cette fin, ma thèse se situe dans la lignée des travaux de Pierre-Yves Saunier sur l'espace lyonnais[13] et les guides publiés à Lyon[14]. Ses diverses contributions ont montré comment l'identité lyonnaise s'est formée au cours du XIXe siècle et du début du XXe siècle[15], au travers d'emblèmes comme Guignol[16] et de certains espaces tels le Vieux Lyon[17] ou Fourvière[18]. Les guides de voyage,

[12] Décret du 1er août 1963 publié au Journal Officiel le 6 août 1963, p. 7284. Référence indiquée dans le document AML, « Date de création des arrondissements », 2021 [en ligne]. URL : https://www.archives-lyon.fr/sites/aml/files/2021-03/dates_creation_arrondissements.pdf (consulté le 21/10/2021).
[13] Pierre-Yves Saunier, « Représentations sociales de l'espace et histoire urbaine : les quartiers d'une grande ville française, Lyon au XIXe siècle », *Histoire Sociale/Social History*, juillet 1994, vol XXIX, n°57 [en ligne].
URL : http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002796 (consulté le 09/12/2018).
[14] P.-Y. Saunier, « Le guide touristique, un outil pour une possible histoire de l'espace … », 1993, *art. cit.* ; Pierre-Yves Saunier, « Lyon du fauteuil à la poche : le guide touristique au XIXe siècle », *Revue française d'histoire du livre*, 1995, no 92-93, p. 287-312 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00002794 (consulté le 09/12/2018).
[15] Pierre-Yves Saunier, *L'esprit lyonnais, XIXe-XXe siècle : genèse d'une représentation sociale*, Paris, CNRS éditions, 1995.
[16] Pierre-Yves Saunier, « De la poupée de bois à l'emblème patrimonial : Guignol de Lyon », *Le monde alpin et rhodanien*, 1992, n°3-4, p. 57-88 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002795 (consulté le 08/06/2021).
[17] Pierre-Yves Saunier, « De la pioche des démolisseurs au patrimoine lyonnais : le "Vieux Lyon" au XIXe siècle », *Le monde alpin et rhodanien*, Musée dauphinois, 1996, n°1, p. 69-82 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002846 (consulté le 08/06/2021).
[18] Pierre-Yves Saunier, « Haut-lieu et lieu haut : la construction du sens des lieux Lyon et Fourvière », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juin 1993, vol. 40, no 2, p. 203-227 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002821 (consulté le 08/06/2021).

notamment ceux rédigés et édités par des Lyonnais, constituaient une partie de ses sources. Dans le cadre de mon travail, en plus des guides des grandes collections, l'examen de deux collections de guides locaux (Syndicat d'initiative et guides POL) et d'autres documents relatifs à la mise en valeur de la ville est judicieux, afin de mesurer les influences, les similitudes et les décalages entre ces deux images : celle de Lyon par des acteurs lyonnais et celle de Lyon par des acteurs extérieurs spécialisés (grands éditeurs de guides).

Il convient d'emblée de préciser que cette recherche ne porte pas directement sur la réception, ni sur la perception du discours et des représentations urbaines par le public (habitants, voyageurs effectifs ou potentiels). Il ne s'agit donc pas d'une étude de l'imaginaire (touristique) de Lyon chez les voyageurs ou chez les Lyonnais. La thèse porte spécifiquement sur la construction par des acteurs extérieurs d'une image de Lyon à destination des voyageurs, et plus indirectement, des habitants de Lyon. À travers ce processus de formation d'une image dominante de la ville, il s'agit d'interroger les imaginaires de ces producteurs de contenu (auteurs et éditeurs de guide), et en complément, d'autres acteurs locaux qui participent quant à eux à la formation d'une image médiatique de Lyon (membres du syndicat d'initiative, journalistes, élus). Cette recherche vise aussi à approfondir les liens qu'entretiennent les différentes publications promotionnelles et touristiques, et à travers elles, les relations entre les acteurs qui produisent ces documents. Suivre la production de documents destinés aux voyageurs sur une période longue de plus de 150 ans a pour but d'avoir une vision affinée des tendances et changements dans le discours relatif à Lyon et l'image qui en est donnée, en particulier depuis l'extérieur. L'enjeu majeur de l'analyse du corpus principal est de repérer avec précision la présence ou l'absence, c'est-à-dire les sorties et les entrées d'éléments urbains dans le contenu des guides, pour permettre d'identifier les moments d'inflexion dans la formation et l'évolution de l'image de la ville.

Une recherche pluridisciplinaire, entre géographie et histoire

Déposé en 2012 par Bernard Gauthiez dans le cadre de l'appel à allocation doctorale de l'ARC 7 de la région Rhône-Alpes, le sujet initial officiellement sélectionné en 2013 s'intitulait « L'espace lyonnais représenté à l'usage des voyageurs aux époques moderne et contemporaine, histoire et construction de l'image d'un territoire, 17e-20e siècles[19] ». Ma candidature à cette allocation doctorale a été retenue à la suite d'une audition devant l'ED 483

[19] ARC n° 13-009728-01, Région Rhône-Alpes.

Sciences Sociales en juillet 2013. Les premiers mois de doctorat ont été consacrés à affiner le projet de thèse, à travers un premier défrichage de la littérature scientifique. En particulier, il a paru pertinent de réduire le cadre chronologique de l'étude, pour se focaliser sur les XIX^e^ et XX^e^ siècles, et de privilégier l'analyse approfondie d'un type de source particulier : le guide de voyage imprimé.

Le guide de voyage imprimé a été longtemps assez mésestimé par la communauté scientifique et les institutions culturelles. En France, les recherches sur ce type de document se sont multipliées depuis le début des années 1990, mais la reconnaissance du guide comme source riche et utile à la connaissance de l'espace demeure encore partielle. La plupart des recherches francophones menées ces trente dernières années se sont surtout concentrées sur les guides du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ siècle (jusqu'en 1914). La littérature touristique de l'entre-deux guerres et de la seconde moitié du XX^e^ siècle est encore peu étudiée. Il s'agit pourtant d'une période importante dans l'histoire du tourisme français et européen, marquée par des mutations considérables sur dans l'évolution des modes de transports, sur les plans politique et social, mais aussi dans le secteur de l'édition touristique. Cette thèse contribue à combler ce manque, en s'intéressant au rôle du guide de voyage dans la construction et l'évolution de l'image d'une ville – Lyon – pendant un siècle et demi. L'étude étend aussi la perspective de recherche active ces dernières années sur les récits de voyage et ce qu'ils apprennent sur la façon de visiter, de voir et de connaître un territoire, dans sa construction sociale, culturelle et médiatique. On peut citer à cet égard les travaux engagés par Gilles Bertrand sur la visite de cinq grandes villes italiennes à l'époque moderne[20]. Cette thèse s'articule d'ailleurs avec la recherche qui a été menée entre 2012 et 2015 sur les récits de voyageuses britanniques à Lyon, dans le cadre du séminaire dirigé par Isabelle Baudino[21].

Les projets portant sur les images anciennes de villes (notamment les travaux de Jim Tice et Erik Steiner de l'université de l'Oregon sur Rome, à partir du plan de la ville élaboré par Giambattista Nolli en 1748[22] et des vues urbaines gravées par Giuseppe Vasi entre 1747 et 1761[23]), où l'espace et le temps des vues demeurent très limités, n'ont pas permis d'aborder la question de l'évolution de la représentation et des images mentales associées à ces

[20] Projet « Voyage, territoire, savoirs. L'espace culturel des villes italiennes à l'époque moderne, de l'imaginaire au réel », financé par le Cluster 13 de la Région Rhone-Alpes, 2009.
[21] Voir en particulier l'ouvrage issu du colloque international qui s'est tenu à Lyon les 5 et 6 avril 2013 : Isabelle Baudino (dir.), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e^ siècle : l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, 2015. Les activités de ce projet ont été financées par l'ARC 5 de la Région Rhône-Alpes.
[22] Université de l'Oregon, *The Interactive Nolli Map Website* [en ligne].
URL : http://nolli.uoregon.edu/ (consulté le 20/12/2020).
[23] Université de l'Oregon, *Imago Urbis: Giuseppe Vasi's Grand Tour of Rome* [en ligne].
URL : http://vasi.uoregon.edu/ (consulté le 20/12/2020).

représentations. De même, jusqu'à présent, la plupart des recherches menées sur l'iconographie urbaine ancienne (cartes et plans, vues) et sur une longue période ont adopté une approche essentiellement historique ou artistique, sans que l'analyse du point de vue géographique ne soit vraiment développée à l'aide d'outils adaptés (SIG, spatialisation de l'iconographie ou des contenus textuels, cartographie numérique). D'ambitieux projets pluridisciplinaires ont toutefois été développés ces dernières années, avec l'émergence des humanités numériques[24].

Par ailleurs, si les recherches prenant comme objet d'étude les guides de voyage se sont multipliées, très peu d'entre elles adoptent une approche spatiale qui mobilise des outils spécifiques et la cartographie[25]. Pourtant, le guide de voyage est bel et bien un objet géographique. Il entretient un rapport extrêmement fort avec l'espace et il mentionne de nombreux lieux et objets spatiaux (sites naturels, cours d'eau, monuments). La très grande majorité des guides contiennent d'ailleurs dans leur titre la mention de territoires (pays, région, ville) ou d'espaces naturels (massif montagneux, fleuve). Surtout, chaque guide propose au moins une – si ce n'est plusieurs – organisation(s) de l'espace représenté. Que ce soit dans le texte (structure, hiérarchie, typographie), à travers l'iconographie (choix des lieux figurés, nombre de vues) ou la cartographie (échelle des plans, emprise, légende, choix de sémiologie graphique), chaque guide de voyage donne à voir l'espace d'une manière bien particulière. En outre, au XIX^{e} siècle, certains auteurs de guides étaient des géographes : le plus renommé d'entre eux est sans doute Élisée Reclus.

À ce jour, l'écrasante majorité des recherches menées sur les guides de voyage ont surtout porté sur le matériau textuel. Les matériaux cartographiques et iconographiques ont été beaucoup moins étudiés. Cela est d'autant plus étonnant que les plans de villes et les cartes constituent des éléments importants à l'intérieur des guides, en particulier pour ce qui relève des itinéraires et des parcours proposés, à différents échelons (national, régional, local). Le statut de la cartographie au sein des guides de voyage (qu'on peut élargir à toute l'iconographie) mériterait à lui seul une étude d'envergure, car ce matériau a connu une grande évolution depuis les premières collections du deuxième tiers du XIX^{e} siècle. Cette thèse traite de cette question pour les guides relatifs à Lyon, mais il faut signaler aux lecteurs que le choix de cette délimitation géographique contraint à laisser de côté des visuels importants pour d'autres types d'espaces, à

[24] On peut citer à ce propos le projet de recherche européen *Time Machine*, piloté par Frédéric Kaplan [en ligne]. URL : https://www.timemachine.eu/ (consulté le 21/08/2021).
[25] Il y a cependant quelques exceptions, par exemple récemment : Marie Hérault, « La diffusion d'un certain imaginaire curatif du territoire niçois à travers les guides touristiques du XIX^{e} siècle », *Histoire de l'art*, 2018, vol. 2, n^{o} 83 [en ligne]. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02289359 (consulté le 26/02/2021).

l'exemple des panoramas commentés, qui sont employés dans les guides portant sur des régions de montagne[26].

État de l'art : les guides, Lyon et l'image d'une ville

Un développement des recherches sur les guides de voyage

Il convient de retracer rapidement l'histoire de la prise en compte des guides par les chercheurs. Jusqu'au dernier tiers du XX^e^ siècle, ce type de document n'était pas jugée vraiment intéressant dans les différentes disciplines scientifiques, à quelques exceptions près[27]. Certes, au début du XX^e^ siècle, quelques travaux d'érudits locaux ont porté sur des guides de voyage, mais ils restaient situés dans une logique d'histoire locale. Au cours du XX^e^ siècle, le guide de voyage est déconsidéré par une large partie de la communauté savante, et lorsqu'un philosophe comme Roland Barthes s'y intéresse, c'est pour livrer une critique très négative de ce type de document et des éditeurs et rédacteurs[28]. Il faut attendre la fin des années 1970 pour voir les premières études approfondies consacrées à cette littérature pratique du voyage. Le mémoire de maîtrise rédigé par Gilles Chabaud et Pierre Monzani sur les guides de Paris aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles[29] met en lumière le potentiel que représente cette source pour l'histoire urbaine. En 1986[30], la contribution de l'historien Daniel Nordman à l'entreprise d'envergure dirigée par Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, marque un premier tournant majeur dans la légitimation des guides de voyage imprimés auprès de la communauté scientifique (et culturelle)[31]. En présentant l'importance historique de la collection des guides Joanne, Daniel Nordman a ouvert différentes pistes d'étude. Plusieurs recherches mobilisant les guides de voyage ont vu le jour à sa suite, en particulier en histoire et en histoire du livre. L'une d'elles concerne justement la ville de Lyon : dans sa thèse de doctorat, Pierre-Yves Saunier a étudié 71 guides lyonnais du XIX^e^ siècle et du

[26] Sur ce sujet, voir Ariane Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin, 1780-1920*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016.
[27] Ariane Devanthéry, « À la défense de mal-aimés souvent bien utiles : les guides de voyage. Propositions de lecture basées sur des guides de la Suisse de la fin du XVIII^e^ siècle et du XIX^e^ siècle », *Articulo - Journal of Urban Research*, 2008, n° 4 [en ligne].
URL : http://articulo.revues.org/747 (consulté le 21/08/2021).
[28] Roland Barthes, *Mythologies*, « Le "Guide bleu" », Paris, Éditions Points, 1970 (1957), p. 113-117.
[29] Gilles Chabaud et Pierre Monzani, *Les guides de Paris aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, Images de la ville*, mémoire de maîtrise, Paris I, 1979.
[30] La même année, il faut signaler l'article du géographe Bernard Elissalde sur les guides de voyage, à travers le cas de Paris : Bernard Elissalde, « Guides, modes d'emploi », *Espaces Temps*, 1986, vol. 33, n° 1, p. 27-30 [en ligne]. URL : http://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_1986_num_33_1_3316 (consulté le 08/06/2017).
[31] Daniel Nordman, « Les guides-Joanne. Ancêtres des Guides Bleus », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire, II. La Nation, 1*, Gallimard, 1986, p. 529-567.

début du XX[e] siècle[32]. Son corpus rassemble des ouvrages que l'on peut qualifier – pour la très grande majorité – de guides locaux, dans le sens où ils sont l'œuvre de Lyonnais et n'appartiennent pas à de grandes collections touristiques réputées. Deux thèses de géographie consacrées aussi à cet objet d'étude ont été soutenues quelques années plus tard, puis publiées sous forme d'ouvrage imprimé. La recherche de Claire Hancock porte sur les guides de Paris et de Londres au XIX[e] siècle[33] et montre comment l'image de ces deux capitales s'est construite en lien avec leur nation, et par le regard des voyageurs étrangers. Celle de de Marc Francon a pour objet l'histoire d'une grande collection française : le guide Vert Michelin[34]. En 1998, un nouveau tournant important a lieu avec l'organisation d'un ambitieux colloque international entièrement dédié aux guides imprimés des époques moderne et contemporaine. Cet événement se place dans un cadre pluridisciplinaire affirmé et rassemble de nombreux chercheurs travaillant sur la littérature de voyage, et surtout les guides, sous toutes leurs formes. Il faut souligner qu'une partie du colloque donne la parole à des professionnels de l'édition touristique. Les copieux actes parus en 2000 constituent depuis un ouvrage de référence sur les guides de voyage[35]. Ils contiennent des réflexions théoriques et générales, des échanges intéressantes autour de ce médium et de nombreuses études de cas sur des villes, des régions ou d'autres espaces traités dans les guides de voyage ou des documents proches.

La recherche francophone sur ce sujet ne se cantonne pas seulement à la France. Une journée d'études sur les guides s'est tenue en Belgique et a donné lieu à la publication d'actes en 2003[36]. Dans les années suivantes, l'intérêt porté à ce type de source continue de progresser, comme le montre la « bibliographie indicative 1990-2010 » rassemblée en 2011 par Évelyne Cohen[37]. Le guide de voyage a fait l'objet de plusieurs nouvelles thèses et recherches, dans différentes directions. D'une part, il y a les travaux portant sur la manière dont les guides présentent un espace particulier au cours des époques moderne ou contemporaine. Par exemple, Elsa Damien a étudié des guides de voyage sur l'Italie au XIX[e] siècle[38]. Le voyage en Italie est aussi le sujet des recherches de Gille Bertrand, qui s'intéresse à la littérature spécialisée, en particulier les

[32] Pierre-Yves Saunier, *Lyon au XIX[e] siècle : les espaces d'une cité*, thèse de doctorat en histoire, Université Lumière Lyon 2, 1992. À quelques rares exceptions, son corpus n'était pratiquement composé que de guides rédigés et publiés par des acteurs locaux, de Lyon ou sa région.
[33] Claire Hancock, *Paris et Londres au XIX[e] siècle. Représentations dans les guides et récits de voyage*, Paris, CNRS éditions, 2003.
[34] Marc Francon, *Le Guide Vert Michelin. L'invention du Tourisme Culturel Populaire*, Paris, Economica, 2001.
[35] Gilles Chabaud, et al., *Les guides imprimés du XVI[e] au XX[e] siècle : villes, paysages, voyages*, Actes du colloque, Université Paris VII-Denis Diderot, 3-5 décembre 1998, Paris, Belin, 2000.
[36] Serge Jaumain et Christophe Loir (dir.), « Les guides de voyages : une source pour l'histoire de Belgique », *Archives et Bibliothèques de Belgique*, 2003, vol. LXXIV, n° 1-4, p. 11-203.
[37] Évelyne Cohen, « Les guides de voyages et de tourisme. Bibliographie indicative 1990-2010 », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/726 (consulté le 07/10/2013).
[38] Elsa Damien, *La Notion de guide à l'épreuve du tourisme naissant. Les Voyageurs anglo-saxons en Italie à l'ère industrielle*, thèse de doctorat en études italiennes, Université Paris III - Sorbonne Nouvelle, 2004.

guides[39]. Par sa thèse sur les guides relatifs à la Suisse aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles – soutenue en 2008 et publiée en 2016[40] – et ses autres publications, Ariane Devanthéry apporte une très riche contribution à l'étude de cette source, notamment dans sa dimension spatiale[41]. D'ailleurs, les universitaires suisses sont très actifs sur ce thème depuis une quinzaine d'années. Ils ont publié de nombreux articles relatifs aux guides de voyage[42] et la ville de Genève a été concernée par diverses publications[43]. L'Espagne a fait l'objet d'un nombre plus limité de travaux, mais il faut indiquer qu'Ivanne Galant a soutenu une thèse sur la représentation de Séville dans les guides français et espagnols aux XIX^e^ et XX^e^ siècles[44]. D'autre part, il existe des recherches portant sur les collections de guides créées au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles. Depuis une quinzaine d'années, Hélène Morlier se consacre à l'histoire de la collection des guides Joanne. Elle a publié une bibliographie détaillée en 2007 et a récemment rédigé une thèse très approfondie sur cette collection et ses liens avec les autres guides de voyage[45]. Il ne faut pas non plus oublier de citer les travaux de Goulven Guilcher, qui s'est attaché à étudier diverses collections françaises et étrangères de guides depuis plusieurs décennies. Il a par exemple publié entre 1996 et 2001 des textes dans *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*[46]. Ses spécialités sont l'histoire des collections de guides et les liens entre celles-ci et le chemin de fer.

[39] Parmi ses diverses contributions, on peut notamment citer : Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité : Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e^ – début XIX^e^ siècle*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 2008, VIII-791 p., en particulier le chapitre 3 « Les guides et l'expérience géographique de la péninsule » [en ligne]. URL : https://books.openedition.org/efr/1974 (consulté le 19/08/2021).

[40] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*

[41] Ariane Devanthéry, « Entre espaces perçus et espaces à percevoir : une lecture du trajet de Saint-Maurice à Martigny présenté par quatre guides de voyage (1788-1908) », *Vallesia*, 2010, n° 65, p. 155-188 [en ligne]. URL : https://doc.rero.ch/record/258140 (consulté le 08/06/2017) ; Ariane Devanthéry, « Entre itinéraires et trajets : représentations des déplacements dans les guides de voyage au tournant du XIX^e^ siècle », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne]. [en ligne]. URL : : http://insitu.revues.org/661 (consulté le 07/10/2013) ; Ariane Devanthéry, « Quelles stratégies pour dire l'espace dans un guide de voyage ? L'entrée "Lausanne" dans quelques guides entre 1714 et aujourd'hui », *Études de lettres*, 2013, n° 1-2, p. 91-108 [en ligne]. URL : http://edl.revues.org/486 (consulté le 21/01/2014).

[42] On peut aussi citer les travaux menés par Bertrand Lévy et ses collègues, par exemple : Bertrand Lévy et Rafael Matos, « L'image comparée de Genève dans les sources littéraires et touristiques au XX^e^ siècle : un regard épistémologique », *Itinera*, 1999, vol. 22, p. 183-192 [en ligne]. URL : https://archive-ouverte.unige.ch/unige:18527 (consulté le 08/06/2017).

[43] Pierre Monnoyeur, *Les guides, la vitesse, les images : le tourisme à Genève et dans sa région aux XIX^e^ et XX^e^ siècles*, Genève, La Baconnière/Arts, 2012.

[44] Ivanne Galant, *Séville dans les guides de voyage français et espagnols (XIX-XX^e^ siècles)*, thèse de doctorat en Études hispaniques et hispano-américaines, Université Grenoble Alpes, 2016.

[45] Hélène Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919) : généalogie, hégémonie et renaissance d'une collection nationale de guides touristiques*, thèse de doctorat en histoire et civilisations, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2019, 2 vol.

[46] La plupart de ces textes sont présents dans la bibliographie de cette thèse.

En 2011, un numéro d'*In Situ. Revue des patrimoines* est consacré à l'objet guide de voyage[47]. Dirigé par Évelyne Cohen, Joanne Vajda et Bernard Toulier, ce volume rassemble des écrits des spécialistes du genre, dans une optique pluridisciplinaire. Le sujet choisi montre l'élargissement des considérations scientifiques, avec une orientation sur les dimensions patrimoniale et spatiale de cette source. Une place importante est faite à la géographie et à l'histoire des représentations de l'espace (notamment urbain) dans ce numéro, à travers plusieurs contributions qui abordent les guides sous cet angle[48]. Un an plus tard, le numéro 2012-3 de la revue Belgeo a conforté cette approche géographique des guides de voyage[49]. En géographie, il faut également citer les travaux de Quentin Morcrette sur les cartes d'itinéraires imprimées et numériques, en particulier le chapitre 7 de sa thèse, consacré aux « cartes et guides pré-automobiles[50] ». L'ouvrage collectif *Vaut le voyage* constitue l'une des dernières publications majeures sur les guides de voyage : il interroge la place de cette source au sein de la littérature et ses effets sur le voyage[51]. Enfin, au-delà des recherches francophones en Europe, il faut aussi signaler un certain dynamisme québécois en la matière. Plusieurs publications ont porté sur les villes de Québec[52] et Montréal[53]. Parmi les travaux récents, la thèse en études urbaines d'Hind Oualid El Alaoui sur l'image touristique de Montréal sous l'angle du patrimoine, à travers un corpus de guides publiés entre 1883 et 2005, constitue une contribution importante[54]. Enfin, on peut signaler les deux volumes d'actes du colloque organisées à Pise et

[47] Évelyne Cohen, Joanne Vajda, et Bernard Toulier (dir), « Le patrimoine des guides : lectures de l'espace urbain européen », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/111 (consulté le 09/08/2021).

[48] En particulier : Marcel Roncayolo, « Les guides comme corpus de la connaissance urbaine », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, nº 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/559 ; Marie-Vic Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin : points, lignes, surfaces », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, nº 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/566 ; Nicolas Verdier, « Les formes du voyage : cartes et espaces des guides de voyage », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, nº 15 [en ligne]. URL : https://insitu.revues.org/573 (consultés le 08/06/2017).

[49] Patricia Aelbrecht (dir.), « Géographie des guides et récits de voyage », *Belgeo. Revue belge de géographie*, 2012, nº 3 [en ligne]. URL : https://belgeo.revues.org/7132 (consulté le 08/06/2017).

[50] Quentin Morcrette, *Tracer la route : les cartes d'itinéraire du papier à l'écran, usages et représentations : contribution pour une étude diachronique comparée (France/États-Unis)*, thèse de doctorat en géographie, Université de Lyon, 2018, chapitre 7, p. 371-435 [en ligne]. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02145228 (consulté le 30/01/2022).

[51] Ariane Devanthéry et Claude Reichler (dir.), *Vaut le voyage ? : histoires de guides*, Genève, Éditions Slatkine, 2019.

[52] Danielle Léger, « L'industrie de l'hospitalité et l'édition de guides touristiques – Le cas de Québec et des hôtels d'escale, 1874-1917 », *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, 2013, nº 5 [en ligne].
URL : http://www.erudit.org/fr/revues/rbanq/2013-n5-rbanq0763/1017694ar/ (consulté le 08/06/2017).

[53] Voir Lucie Ramsay, *L'image de Montréal dans les guides touristiques*, mémoire de master, Université du Québec, Institut national de la recherche scientifique, Québec, 2003. [en ligne].
URL : http://espace.inrs.ca/id/eprint/32/ (consulté le 21/10/2021) et Michèle Lefebvre, « Les guides touristiques d'hôtels montréalais, 1857-1917 – Une stratégie publicitaire », *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, 2013, nº 5 [en ligne].
URL : http://www.erudit.org/fr/revues/rbanq/2013-n5-rbanq0763/1017693ar/ (consulté le 08/06/2017).

[54] Hind Oualid El Alaoui, *L'avènement du patrimoine et la construction de l'image touristique de Montréal*, thèse de doctorat en études urbaines, Université du Québec à Montréal, 2015 [en ligne].

Florence en juin 2015, qui contiennent des contributions en anglais, français, allemand et italien portant toutes sur le patrimoine dans les guides[55].

Le statut et le contenu du guide de voyage en font un objet au croisement de plusieurs disciplines. Les recherches menées ces dernières années reflètent la diversité des approches disciplinaires : littérature, histoire[56], géographie, histoire de l'art[57], architecture[58], études italiennes, études hispaniques, sémiologie, linguistique[59], informatique[60]. Les guides touristiques récents sont également mobilisés dans certaines recherches, notamment en histoire, géographie, sociologie[61] et sciences de l'information et de la communication, mais c'est souvent comme complément d'autres sources ou matériaux, et plus rarement en tant qu'objet d'étude principal. Par exemple, dans sa thèse sur les pratiques touristiques des lieux de pèlerinage, Marie-Hélène Chevrier a étudié plusieurs guides imprimés en les comparant avec ses enquêtes de terrain et des guides spécialisés (ecclésiaux)[62]. En résumé, la plupart des études francophones sur les guides de voyage se sont concentrées sur l'examen approfondi d'une collection spécifique[63] ou sur un espace ayant une forte identité et attractivité dès le XIX^e^ siècle (ou même

URL : https://patrimoine.uqam.ca/publication/lavenement-du-patrimoine-et-la-construction-de-limage-touristique-de-montreal-these-de-hind-oualid-el-alaoui-2015/ (consulté le 18/01/2018).

[55] Carolina Flinz, Elena Carpi et Annick Farina, *Le guide touristique : lieu de rencontre entre lexique et images du patrimoine culturel (Vol. I)*, Florence, Firenze University Press, 2018 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.36253/978-88-6453-693-4 ; Rachele Raus, Gloria Cappelli, et Carolina Flinz, *Le guide touristique : lieu de rencontre entre lexique et images du patrimoine culturel (Vol. II)*, Florence, Firenze University Press, 2017 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.36253/978-88-6453-514-2 (consultés le 27/07/2018).

[56] Voir en particulier les travaux de Gilles Bertrand sur les guides et récits de voyage en Italie au XVIII^e^ siècle qui sont cités dans cette thèse. Voir également André Rauch, « Du Joanne au Routard : le style des guides touristiques », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du xvi^e^ au xx^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 95-112 ; André Rauch, « Le voyageur et le touriste », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/533 (consulté le 08/06/2017).

[57] Voir le projet « Guides de Paris, Les Historiens d'art et les corpus numériques », dirigé par Marianne Cojannot-Leblanc (Labex Les Passés dans le Présent), en partenariat avec la Bibliothèque nationale de France : http://www.passes-present.eu/fr/node/363 (consulté le 09/08/2021).

[58] Joanne Vajda, « Les guides de voyage en Europe (XIX^e^-XX^e^ siècle), instruments de diffusion d'une culture architecturale », *Sociétés & Représentations*, 2010, vol. 30, n° 2, p. 141-156 [en ligne].
URL : http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2010-2-page-141.htm (consulté le 07/10/2013).

[59] Annabelle Seoane, *Les mécanismes énonciatifs dans les guides touristiques : entre genre et positionnements discursifs*, Paris, L'Harmattan, 2013.

[60] Voir notamment les travaux de Mauro Gaio (laboratoire LIUPPA à Pau) sur l'extraction automatique d'entités spatiales nommées dans des guides de voyages actuels.

[61] Urbain Jean-Didier, *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, 2^e^ éd., Paris, Payot, 1993 (1991) ; Jean-Didier Urbain, « Le touriste et l'Histoire. Voyages d'agrément et envies du passé », *Le Débat*, 2013, n° 177, p. 59-71 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-le-debat-2013-5-p-59.htm (consulté le 08/06/2017).

[62] Marie-Hélène Chevrier, *Pratiques et valeurs spatiales, pèlerines et touristiques : grands et petits lieux de pèlerinage aujourd'hui*, thèse de doctorat en géographie, Université de Lyon, 2016 [en ligne].
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01449623 (consulté le 03/01/2022).

[63] M. Francon, *Le guide vert Michelin…*, 2001, *op. cit.* ; H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*

avant). Il peut s'agir d'un territoire comme la Suisse[64] ou l'Italie[65] ou de très grandes villes, le plus souvent capitales, comme Paris[66] et Londres[67]. Les trente dernières années ont été marquées par un fort intérêt pour ce type de source, via différentes approches disciplinaires. Les guides de voyage (et les recherches les concernant) ont aussi connu une valorisation auprès d'un plus large public, à travers des expositions patrimoniales[68] et des émissions de radio[69]. Cependant, il convient de nuancer quelque peu cette présentation. Malgré ce développement incontestable, le guide de voyage demeure un document dont l'intérêt comme source n'est pas encore tout à fait reconnu par l'ensemble de la communauté scientifique et des institutions patrimoniales. C'est notamment le cas pour la numérisation des ouvrages et de la mise en ligne qui restent assez en retrait par rapport à d'autres sources, même si l'on observe quelques légers progrès ces dernières années. Nous sommes encore dans une période de légitimation progressive des études sur les guides et si de tels travaux se sont certes multipliés, ils restent minoritaires par rapport à ceux portant sur d'autres types de documents (en particulier la littérature de fiction, les récits de voyage, les archives administratives). Quelques limites sont donc à souligner, comme l'inégale et incomplète prise en compte du contenu des guides (par exemple, l'iconographie) et l'absence d'une méthodologie établie et reproductible pour analyser cette source dans sa diversité et sa complexité. Dernièrement, quelques publications portant sur la représentation photographique des lieux dans des guides actuels et d'autres ouvrages viatiques sont cependant à signaler[70].

---

[64] Laurent Tissot, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIXe siècle*, Lausanne, Payot Lausanne-Nadir, 2001 et Laurent Tissot, *Construction d'une industrie touristique aux 19e et 20e siècles. Perspectives internationales.*, Neuchâtel, Éditions Alphil, 2002 ; Ariane Devanthéry, « Un regard sur la Suisse des débuts du tourisme : les guides Joanne au XIXe siècle », dans Guillaume Poisson et Marie-Jeanne Heger-Étienvre (dir.), *Entre attraction et rejet : deux siècles de contacts franco-suisses, XVIIIe-XIXe s.*, Paris, M. Houdiard, 2011, p. 79-102 ; A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*

[65] Gilles Bertrand, « L'expérience géographique de l'Italie dans les guides de voyage du dernier tiers du XVIIIe siècle », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 377-390 ; E. Damien, *La Notion de guide…*, 2004, *op. cit.*

[66] Joanne Vajda, « Paris en huit jours : À la découverte de la ville à travers les guides, les journaux pour touristes et les récits de voyage, 1855-1937 », *Sociétés & représentations*, 2006, vol. 21, no 1, p. 255-273 [en ligne].
URL : http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-255.htm (consulté le 07/10/2013).

[67] C. Hancock, *Paris et Londres au XIXe siècle…,* 2003, *op. cit.*

[68] Par exemple, l'exposition « Suivez le guide ! La librairie Hachette et ses guides de voyage 1853-1936 » organisée par Hélène Morlier et présentée à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC, Caen, 2007), à la Bibliothèque de tourisme et des voyages (Paris, 2007) et à la Bibliothèque municipale de Saint-Pierre-des-Corps (2009).

[69] Notamment les émissions de la Radio Télévision Suisse (RTS) auxquelles Ariane Devanthéry a participé ces dernières années pour présenter ses ouvrages, par exemple : « Histoire des guides de voyage », *Versus-Penser*, RTS, 4 avril 2017, 38 min. [en ligne]. URL : https://www.rts.ch/audio-podcast/2021/audio/histoire-des-guides-de-voyages-25474797.html (consulté le 01/12/2021).

[70] Virginie Picon-Lefebvre, « Les représentations photographiques d'Angkor dans les guides touristiques contemporains », dans, Maria Gravari-Barbas, *Le patrimoine mondial : mise en tourisme, mise en images*, Paris, L'Harmattan, 2020, p. 57-75 ; voir aussi le numéro thématique suivant : Anne Reverseau et Galia Yanoshevsky (dir.), « Images d'un pays. Circulation iconographique et identités nationales », *Image & Narrative*, 2021, vol. 22, no 2 [en ligne].
URL : http://www.imageandnarrative.be/index.php/imagenarrative/issue/view/156 (consulté le 22/09/2021).

Par sa dimension exploratoire dans le traitement des objets spatiaux présents dans les guides sur Lyon, ma thèse vise justement à apporter de nouveaux éléments de connaissance pour comprendre la trajectoire dans le temps des « choses à voir » qui composent l'espace du voyageur pour les grands éditeurs, ainsi que la dynamique de la couverture spatiale de la ville par les guides. Je m'appuie en particulier sur la méthodologie mise en œuvre par Andreea Antonescu dans sa thèse sur la mondialisation des lieux touristiques à partir d'un corpus de guides de voyage, entre la fin du XVIII[e] siècle et les années 2000[71], qui prend place dans une nouvelle approche de la géohistoire du tourisme[72]. Elle a repéré et extrait les localités citées dans 185 guides de grandes collections[73] et a constitué une base de données permettant d'étudier l'émergence, l'arrêt, la permanence et l'intermittence de chaque lieu. Ce travail apporte des informations très intéressantes, qui permettent à la fois d'avoir une vision d'ensemble spatio-temporelle de la diffusion du tourisme dans le monde, mais aussi de suivre la trajectoire de chaque localité pendant cette période. Par exemple, elle montre que l'âge moyen des lieux touristiques cités dans les guides entre 1793 et 2000 se situe « entre 18 et 19 ans[74] » seulement : cela est dû à l'explosion quantitative et spatiale de nouvelles destinations à partir des années 1970 (en particulier, en Amérique Latine, en Asie, en Océanie et au Proche-Orient). Que ce soit à l'échelle mondiale ou à l'échelle urbaine choisie ici pour Lyon, le traitement et l'analyse systématique d'un corpus important de guides de voyage permet d'apporter des réponses aux questions posées sur l'évolution des représentations d'un espace.

Une meilleure connaissance de l'histoire et du territoire lyonnais

Les recherches sur Lyon et sa région ont aussi connu des développements considérables ces dernières décennies. Sans prétention à l'exhaustivité, je pointe ici les travaux les plus importants sur les plans géographique, historique et patrimonial qui ont été directement utiles pour cette étude. D'autres références seront citées au fil des chapitres.

---

[71] Andreea Antonescu, *La dynamique du champ mondial des lieux touristiques. Constitution et analyse d'une base de données historique à partir d'un corpus de guides de voyages*, thèse de doctorat en études du tourisme, Université de Lausanne, 2016.
[72] Il s'agit de l'approche développée par l'équipe MIT dans les années 2000 : Équipe MIT, *Tourismes 2. Moments de lieux*, Paris, Belin, 2005 ; Équipe MIT, *Tourismes 3. La révolution durable*, Paris, Belin, 2011 et poursuivie par Mathis Stock et Andreea Antonescu pour l'échelle mondiale : Andreea Antonescu et Mathis Stock, « Reconstruire la mondialisation du tourisme. Une approche géo-historique », 2011 [en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00716562/ (consulté le 08/06/2021).
[73] A. Antonescu, *La dynamique du champ mondial des lieux touristiques…,* 2016, *op. cit*., p. 318-323. Son corpus rassemble « 185 éditions comprenant environ 120 000 lieux touristiques ».
[74] *Ibid*., p. 226.

Ces vingt dernières années, les connaissances sur l'histoire et la géographie de Lyon se sont développées d'une part à travers les recherches universitaires effectuées au sein de plusieurs laboratoires de la région (UMR 5600 EVS et LARHRA notamment) et, d'autre part, via l'action des institutions culturelles – en particulier municipales – avec la programmation d'expositions auxquelles ont contribué des chercheurs. Il faut aussi signaler les travaux de l'Inventaire général du patrimoine culturel, devenu régional en 2004[75]. Plusieurs ouvrages généraux sur l'histoire de Lyon, dirigés par des universitaires, ont été publiés[76]. Pour compléter ce tour d'horizon, il est nécessaire d'évoquer de manière générale les nombreuses recherches sur Lyon dans les domaines de l'urbanisme, l'architecture ou encore la cartographie. L'année 2007 en particulier a été marquée par un cycle d'expositions et plusieurs publications consacrées au XIX^e^ siècle, sous le pilotage de la Délégation à la culture et au patrimoine de la Ville de Lyon[77]. En 2013, la dimension internationale de Lyon au XX^e^ siècle a fait l'objet d'une exposition aux archives municipales de Lyon (AML) et d'un ouvrage collectif[78]. En parallèle, le musée d'histoire de Lyon (MHL) a organisé une exposition sur l'Exposition internationale et urbaine de 1914[79]. Enfin, il faut mentionner l'activité de la Société d'histoire de Lyon, qui s'est intéressée en 2018 au territoire lyonnais dans sa revue[80].

En ce qui concerne la géohistoire et l'histoire urbaine lyonnaise, plusieurs recherches récentes sont à signaler. C'est le cas du travail de Bernard Gauthiez sur la production de l'espace lyonnais entre 1500 et 1900[81]. La collaboration scientifique franco-brésilienne menée de 2014 à 2016 dans le cadre du projet international USP-COFECUB a fait l'objet de plusieurs publications pluridisciplinaires, qui portent sur la géohistoire comparée de Lyon et São Paulo au début du XX^e^ siècle[82]. Parmi les thèses récentes, celle de Louis Baldasseroni apporte de

[75] Inventaire Général du Patrimoine Culturel de la Région Auvergne-Rhône-Alpes [en ligne].
URL : https://patrimoine.auvergnerhonealpes.fr/ (consulté le 25/10/2021).
[76] On citera notamment : André Pelletier, et. al., *Histoire de Lyon : des origines à nos jours*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2007, et plus récemment : Paul Chopelin et Pierre-Jean Souriac (dir.), *Nouvelle histoire de Lyon et de la métropole*, Toulouse, Privat, 2019.
[77] Pierre Vaisse (dir.), *L'esprit d'un siècle : Lyon, 1800-1914*, Lyon, Fage éditions, Ville de Lyon, 2007.
[78] Renaud Payre (dir.), *Lyon ville internationale : la métropole lyonnaise à l'assaut de la scène internationale*, Libel, Lyon, 2013.
[79] Cette exposition était accompagnée d'une publication : Maria-Anne Privat-Savigny (dir.), *Lyon, centre du monde ! L'exposition internationale urbaine de 1914*, catalogue d'exposition, Lyon, musées Gadagne, Fage Éditions, 2013.
[80] Benoît Faure-Jarrosson et Daniel Régnier-Roux (dir.), « Lyon et ses territoires », *Revue d'histoire de Lyon*, n° 2-3, 2018.
[81] Bernard Gauthiez, *The production of urban space, temporality and spatiality : Lyons, 1500-1900*, Oldenbourg/Berlin/Boston, De Gruyter, 2020.
[82] Projet USP-COFECUB UcSh 152-14, dont les principaux résultats ont été publiés dans les numéros 64 et 65 de la *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros* (2016), et plus récemment dans : Bernard Gauthiez et al., « Un conte de deux villes : une géohistoire comparée de São Paulo et Lyon, 500 000 habitants en 1920 », *Confins*, 2021, nº 50 [en ligne]. URL : https://journals.openedition.org/confins/36448 (consulté le 08/07/2021).

nombreux éléments de connaissance sur l'évolution de la voirie, les mobilités urbaines et les représentations des rues lyonnaises[83].

Depuis les années 1970, plusieurs chercheurs ont travaillé sur les représentations iconographiques de Lyon à l'époque moderne, en particulier celles produites par des voyageurs. Daniel Ternois s'est intéressé aux artistes d'Europe du Nord passés par Lyon entre le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècles[84]. Alain Charre a consacré son mémoire à l'étude des images topographiques de Lyon au XVIII^e^ siècle[85]. En 2009, la Bibliothèque municipale de Lyon (BML) a dédié une exposition au graveur lorrain Israël Silvestre, auteur de plusieurs dizaines de vues de Lyon au milieu du XVII^e^ siècle[86]. La même année a été publié un ouvrage traitant de l'image de Lyon au Moyen Âge et à l'époque moderne par des personnes extérieures à la ville[87]. En résumé, les divers travaux menés sur ce sujet mettent en évidence l'une des spécificités de Lyon : jusqu'au XIX^e^ siècle, la ville et ses environs ont surtout été représentés par des non-Lyonnais, c'est-à-dire des voyageurs français ou étrangers arrivés par le nord (voie terrestre ou fluviale) et passés par Lyon sur la route de l'Italie, souvent dans le cadre du Grand Tour[88]. La représentation de leur ville par des artistes lyonnais n'a commencé à se développer véritablement que dans le dernier tiers du XVIII^e^ siècle et surtout au cours du XIX^e^ siècle.

Étudier l'image d'une ville : au croisement des approches disciplinaires

D'un point de vue théorique et méthodologique, la question de l'image d'un espace (urbain) est au cœur de cette recherche. L'étude des représentations véhiculées par les guides de voyage nécessite d'analyser les différents matériaux – textes, cartes, vues illustrée – présents dans ces

[83] Louis Baldasseroni, *Du macadam au patrimoine, modernisation de la voirie et conflits d'usages : l'exemple de Lyon, fin XIX^e^-fin XX^e^ siècles*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, 2019.
[84] Daniel Ternois, « Peintres et dessinateurs néerlandais à Lyon du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle », dans *Le Rôle de Lyon dans les échanges artistiques.* Cahier 2 *: Séjours et passages d'artistes à Lyon (1500-1800)*, Lyon, Université Lyon 2, Institut d'Histoire de l'art, 1976, p. 25-68.
[85] Alain Charre, *Catalogue des vues et plans de Lyon au XVIII^e^ siècle*, mémoire de maîtrise, Université Lyon 2, 1972, 1 vol.
[86] BML, « Invitation au voyage dans l'Europe du XVII^e^ siècle. L'œuvre gravé d'Israël Silvestre (1621-1691) », exposition du 17 septembre au 31 décembre 2009 [en ligne]. URL : https://www.bm-lyon.fr/expo/09/silvestre/ (consulté le 25/10/2021).
[87] Jean-Louis Gaulin et Susanne Rau (dir.), *Lyon vu/e d'ailleurs, 1245-1800 : échanges, compétitions et perceptions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2009.
[88] Voir à ce sujet : Damien Petermann, « L'importance de l'entrée nord de Lyon dans la construction de l'image de la ville (1750-1860) », dans Tatiana Debroux, Yannick Vanhaelen et Judith Le Maire, *L'entrée en ville : aménager, expérimenter, représenter*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2017, p. 149-158 [en ligne]. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-02594336 (consulté le 19/08/2021).

ouvrages et la manière dont ils participent à construire une image particulière des espaces[89]. Elle requiert de faire appel à un certain nombre de travaux relevant de différents domaines et approches. C'est le cas de *L'image de la cité*, l'ouvrage de référence de Kevin Lynch, qui traite de la perception visuelle de la ville du point de vue de ses habitants, à partir de l'analyse de la construction iconique déduite des parcours concrets[90]. Comme il s'agit aussi de s'intéresser à l'image d'une ville destinée aux voyageurs, il convient de prendre en compte la littérature scientifique sur le voyage et le tourisme, en particulier dans sa dimension historique. Les recherches menées par l'équipe MIT à partir des années 1990 ont renouvelé les manières d'étudier le tourisme et en particulier la géohistoire des lieux touristiques[91]. L'image d'une ville dans la littérature de voyage ou d'autres documents fait partie des sujets jugés pertinents à traiter[92]. Ce domaine a été largement exploré depuis quelques décennies. Pour la sphère francophone, on peut citer par exemple les travaux de Marc Boyer, Daniel Roche, Jean-Didier Urbain, Alain Corbin, Catherine Bertho-Lavenir, Laurent Tissot. Au niveau international, de nombreuses références anglophones et germanophones ont été publiées, aussi bien sur le caractère industriel du tourisme, à travers ses grands opérateurs (éditeurs de guides, agences de voyages, compagnies de transport, États, syndicats d'initiative), que sur l'évolution du voyage en Europe et dans le monde (démocratisation, clientèle touristique, pratiques, destinations). Le voyage des Britanniques sur le continent a fait l'objet de publications de référence[93], mais plus largement, le tourisme est devenu un sujet aussi exploré en parallèle d'autres investigations thématiques.

Ces dernières années, de nombreux chercheurs en géographie, études urbaines, tourisme, sciences de gestion et sciences de l'information et de la communication ont publié autour du marketing territorial et de la promotion des villes. Si la plupart de ces travaux portent sur les années 2000-2020 et ne concernent donc pas la période étudiée ici, il convient de signaler que le projet junior IMAGO-Image(s) de la ville – dont j'ai été responsable pendant mon doctorat – portait sur ce sujet des représentations urbaines[94]. Le colloque international et

[89] « Image », dans Jacques Lévy et Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie*, Paris, Belin, 2003, p. 685-689.
[90] Kevin Lynch, *L'image de la Cité*, traduit par Marie Françoise Vénard et Jean-Louis Vénard, Paris, Dunod, 1998 (1969).
[91] Rémy Knafou et al., « Une approche géographique du tourisme », *L'espace géographique*, 1997, tome 26, n° 3, p. 193-204 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.3406/spgeo.1997.1071 (consulté le 31/01/2022).
[92] Bertrand Lévy, « L'évolution de l'image touristique de Genève dans la littérature et la paralittérature touristique aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Quelques réflexions sur le "tourisme jeune" », dans *Premiers États Généraux du Jeune tourisme lémanique*. *Genève (Suisse)*. Genève, CAHJ, 1999, p. 10-14 [en ligne].
URL : https://archive-ouverte.unige.ch/unige:18057 (consulté le 08/06/2017).
[93] Par exemple : Jeremy Black, *The British and The Grand Tour*, Abingdon, Oxon/New York, Routledge, 2011 (1985) et James Buzard, *The Beaten Track*, Oxford University Press, 1993.
[94] Projet junior *IMAGO – Image(s) de la ville*, financé par l'Université Jean Moulin Lyon 3, 2015-2017. Voir à ce sujet : Eliane Kuvasney, et al., « Retour sur les activités du projet junior IMAGO - Image(s) de la ville », *Revue*

pluridisciplinaire organisé à Lyon en 2017 dans une perspective comparative et de pluralité scientifique a rassemblé des communications interrogeant la construction de l'image des villes, notamment dans une dimension diachronique, depuis le XIXe siècle[95].

Cette thèse s'est nourrie de plusieurs projets collectifs auxquels j'ai participé pendant mon doctorat autour du sujet des représentations des villes[96]. Elle se situe également dans la lignée de plusieurs travaux portant sur l'image d'une ou plusieurs villes à travers les écrits de voyage. La thèse de Claire Hancock, qui mobilisait récits et guides, a tracé la voie sur de nombreux points, tout en se caractérisant par une confrontation des représentations croisées des deux grandes capitales européennes de l'époque, Londres et Paris. Dans le cas de cette recherche sur Lyon, je me place à la suite d'autres recherches récentes et approfondies qui ont mobilisé les guides pour étudier l'image d'une ville. Les thèses d'Hind Oualid El Alaoui sur Montréal[97] et d'Ivanne Galant sur Séville[98] sont à ce titre particulièrement intéressantes, car elles concernent des villes qui ne sont pas capitales de leur État. C'est aussi le cas de Lyon, bien qu'il existe des différences notables qu'il conviendra de présenter et de contextualiser dans la suite de ce document.

Cadre spatial et chronologique de l'étude

Jusqu'à présent, les recherches scientifiques sur l'évolution des représentations d'un territoire à travers la littérature de voyage ont essentiellement concerné des régions à forte dimension touristique. C'est le cas par exemple des travaux de Bernard Toulier sur la Normandie[99], ou encore de ceux qui ont été cités précédemment sur la Suisse et les Alpes. L'espace urbain du voyage a quant à lui surtout été étudié dans le cas des grandes villes, le plus souvent des capitales, qui ont constitué (et sont encore aujourd'hui, pour la plupart) des destinations très

Marketing Territorial, été 2018, n°1 [en ligne].
URL : http://publis-shs.univ-rouen.fr/rmt/index.php?id=211 (consulté le 25/10/2021).

[95] Colloque « Images plurielles de la ville, XIXe-XXIe siècles », organisé par le Projet junior *IMAGO – Image(s) de la ville*, Université Jean Moulin Lyon 3, 2-3 février 2017 [en ligne]. URL : https://imago2017.sciencesconf.org/ (consulté le 21/10/2021). Il a donné lieu à la publication d'un dossier dans une revue franco-brésilienne : Fernanda Padovesi Fonseca, Eliane Kuvasney et Damien Petermann, « O dossiê: "Imagens plurais da cidade, séculos XIX-XXI" », *Confins*, 2018, n° 36 [en ligne].
URL : http://journals.openedition.org/confins/14188 (consulté le 21/10/2021).

[96] En plus du projet junior IMAGO-Image(s) de la ville, j'ai aussi participé au projet USP-COFECUB UcSh 152-14 (2014-2016) dont le sujet était la comparaison de Lyon et São Paulo dans la première moitié du XXe siècle.

[97] H. Oualid El Alaoui, *L'avènement du patrimoine…, op. cit.*, 2015.

[98] I. Galant, *Séville dans les guides de voyage…,* 2016, *op. cit.*

[99] Bernard Toulier, « L'influence des guides touristiques dans la représentation et la construction de l'espace balnéaire », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 239-258.

prisées des touristes. Londres, Paris, Bruxelles, les grandes villes italiennes (Rome, Naples, Venise), ont ainsi fait l'objet de recherches prenant comme sources la littérature de voyage, en particulier les guides. Excepté Paris, les villes françaises ont fait l'objet d'un très faible nombre de travaux de ce type. L'étude de l'image de la seconde (puis troisième) ville de France, qui est liée au voyage depuis très longtemps, a paru pertinente à faire.

Au cours de la période étudiée, Lyon dispose a priori d'un statut assez particulier dans les espaces touristiques français et européen et au sein de la littérature de voyage. On peut signaler quelques éléments expliquant les spécificités de cette ville du point de vue du voyage. Historiquement, Lyon est une ville de passage, une étape dans le Grand Tour, une halte en direction des Alpes et de la Méditerranée[100]. Le carrefour de Lyon, déjà majeur pendant l'époque moderne[101], a pris encore davantage d'importance au cours du XIX^e^ siècle. L'évolution des modes de transport a renforcé cette fonction de ville de transit. La navigation à vapeur sur la Saône[102] et le Rhône, dans les années 1830, puis surtout l'arrivée du chemin de fer dans les années 1850[103], ont fait de Lyon une étape quasiment incontournable pour les voyageurs venant de Paris, des îles Britanniques, de la partie nord de la France et de l'Europe et se rendant sur la côte méditerranéenne, dans les Alpes ou en Italie. Cette position géographique particulière et ce rôle de carrefour distinguent Lyon de la plupart des villes françaises d'importance comparable. Surtout, cela donne à Lyon une place, si ce n'est unique, au moins très spécifique au sein des guides de voyage portant sur la France. En effet, c'est une ville qui a vu passer de nombreux voyageurs depuis l'époque moderne, sans pour autant constituer leur destination finale (ni réussir à les retenir très longtemps). L'image externe et touristique de Lyon a fait l'objets de plusieurs travaux ces dernières décennies, qui ont cherché à mieux comprendre l'évolution de cette ville dans le domaine du voyage. En 2013, Isabelle Lefort s'est attachée à retracer un siècle de développement de tourisme réceptif lyonnais[104], à travers les deux principaux acteurs locaux : le Syndicat d'initiative de Lyon (SIL), depuis le début du XX^e^ siècle,

[100] Jeremy Black, *France and the Grand Tour*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003 ; Gilles Bertrand, « Lyon dans le voyage d'Italie : tradition consolidée ou expérience mouvante (XVIII^e^-début XIX^e^ siècle) ? », *dans* Isabelle Baudino (dir.), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e^ siècle. L'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 35-62.
[101] François-Régis Cottin, « Le carrefour de Lyon à la fin de l'Ancien Régime », dans *Le Rhône. Naissance d'un département*, Archives départementales du Rhône, Lyon, 1990, p. 51-58.
[102] Bruno Voisin, *La Saône au cœur de Lyon. Deux mille ans d'histoire qui ont fait la ville*, Lyon, Libel, 2014.
[103] Serge Michel, *Chemins de fer en Lyonnais, 1827-1957*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986.
[104] Isabelle Lefort, « L'invention du tourisme à Lyon : du syndicat d'initiative à Only Lyon », dans Renaud Payre (dir.), *Lyon ville internationale : la métropole lyonnaise à l'assaut de la scène internationale*, Libel, Lyon, 2013, p. 260-272.

et Only Lyon, depuis le milieu des années 2000, qui est en quelque sorte le successeur du SIL[105]. Elle met en évidence le retard et le « déficit persistant d'attractivité » de Lyon pendant une grande partie du XIXe siècle, pour ce qui est du tourisme d'agrément. Alors qu'il a ouvert son musée à Lyon en 1879, Émile Guimet se plaint du manque d'attractivité touristique de la ville et propose de déménager ses collections à Paris :

> Je suis obligé de reconnaître que cette Institution qui rend quelques services à Lyon, au fond de la province, en rendrait de bien plus grands à Paris, au centre des savants de la capitale, à portée de nombreux étrangers qui viennent en France et dont bien peu s'arrêtent à Lyon.[106]

La spécificité de cette Lyon réside essentiellement dans le développement de son activité économique et commerciale, qui attire une catégorie bien particulière de voyageurs : les professionnels qui se déplacent dans le cadre de leur travail. La Foire de Lyon (créée en 1916, annuelle) en constitue l'événement-phare, qui repose sur un fort tissu industriel, des fonctions bancaires importantes et le soutien assuré de la municipalité. Pendant longtemps, Lyon « ne tient pas son rang dans le domaine touristique[107] ». En France et à l'international, son image est plutôt négative, elle manque de force. Pour le voyage d'agrément, la notoriété de Lyon repose au cours du XXe siècle essentiellement sur la dimension culinaire et gastronomique et en partie sur le patrimoine (musées, bâti ancien, panorama de Fourvière). Jusqu'à la fin du XXe siècle, malgré quelques évolutions notables en termes de valorisation patrimoniale, urbaine et événementielle (théâtres antiques de Fourvière, Vieux Lyon, auditorium Maurice-Ravel, plan Lumière, Fête des Lumières[108]), ces composantes traditionnelles ne suffisent pas à en faire une destination touristique valant à elle seule le voyage, comme le montre sa faible présence dans les brochures touristiques à l'étranger[109] et le nombre de touristes visitant la ville. « Cité

[105] Voici de manière très synthétique l'évolution du principal acteur de promotion touristique de Lyon depuis le début du XXe siècle : le SIL est devenu Syndicat d'initiative – Office de tourisme de Lyon, puis Office de tourisme de Lyon, qui est lui-même devenu Only Lyon Tourisme et Congrès au début du XXIe siècle (l'une des branches d'Only Lyon, le programme de marketing territorial de la Métropole de Lyon). Le siège de cet organisme depuis le début du XXe siècle est le pavillon est de la place Bellecour.

[106] Émile Guimet, lettre du 9 janvier 1883 envoyée au ministre de l'Instruction publique, extrait cité par Hubert Guimet, *Jean-Baptiste et Émile Guimet. À la confluence de l'art, de la science et de l'industrie*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2018, p. 143. Je remercie Hélène Morlier de m'avoir informé de l'existence de cette lettre et de m'avoir communiqué cette référence.

[107] I. Lefort, « L'invention du tourisme à Lyon… », 2013, *op. cit.*, p. 261.

[108] On peut aussi signaler la visite historique du pape Jean-Paul II en octobre 1986 et le grand concert de Jean-Michel Jarre organisé pour l'occasion, qui ont mis un coup de projecteur sur Lyon.

[109] I. Lefort, « L'invention du tourisme à Lyon… », 2013, *op. cit.*, p. 266.

longtemps hors des circuits touristiques[110] », Lyon demeure principalement une ville d'affaires avec une fréquentation soutenue des salons et congrès, qui prend encore davantage d'importance avec la construction d'Eurexpo à Chassieu au milieu des années 1980.

Le premier chapitre de *Sociologie de Lyon* (2010) expose l'existence de plusieurs images de Lyon « souvent structurées autour de couples d'oppositions, [et qui] apparaissent très marquées par l'ambivalence et la dualité[111] ». Les auteurs déclinent ces oppositions d'images : « ville bourgeoise, ville populaire[112] », ville « catholique et franc-maçonne[113] », « ville industrieuse, ville épicurienne[114] », « ville fermée, ville ouverte[115] », « ville plusieurs fois capitale qui n'est pas Paris[116] ». Ils terminent cette présentation par une section consacrée au changement alors en cours à la fin des années 2000 et au début des années 2010 : « aux images, ambivalentes, traditionnellement associées à Lyon (et aux Lyonnais) s'est ajoutée récemment une nouvelle image : celle d'une ville qui change.[117] ». Cette synthèse sur l'image de Lyon montre la complexité de sa définition, au-delà des clichés et des stéréotypes : « les représentations de Lyon, qu'elles soient locales ou extérieures à la ville, traditionnelles ou plus récentes, font ainsi apparaître une ville aux multiples facettes, qui ne se laisse guère enfermer dans une définition claire ou laconique[118] ». L'image de la ville est composée d'un enchevêtrement de représentations, dont certaines entrent en opposition ou se font frontalement concurrence, tandis que d'autres ont tendance à se compléter et bien fonctionner ensemble. Ces diverses images prennent plus ou moins d'importance suivant les périodes et de nouvelles représentations sont construites, au moyen de discours, de l'imagerie et d'actions concrètes qui transforment l'espace urbain et ses usages. En particulier, les acteurs locaux cherchent à contrôler l'image de Lyon, c'est-à-dire la manière dont la ville est présentée à ses habitants et surtout aux non-Lyonnais. Il convient dans cette thèse de voir ce qu'il en est dans les grandes collections de guides de voyage, entre les années 1840 et 2000, en termes de construction d'une image de l'espace lyonnais pour les touristes. Pour cela, je m'intéresse particulièrement au choix des

[110] Jean-Dominique Durand, « Lyon, ville du patrimoine mondial », dans Paul Chopelin et Pierre-Jean Souriac, *Nouvelle histoire de Lyon et de la métropole*, Toulouse, Privat, 2019, p. 563-564.
[111] Jean-Yves Authier et al., *Sociologie de Lyon*, Paris, La Découverte, 2010, p. 7.
[112] *Idem*.
[113] *Ibid*., p. 10.
[114] *Ibid*., p. 12.
[115] *Ibid*., p. 14.
[116] *Ibid*., p. 17.
[117] *Ibid*., p. 19.
[118] *Ibid*. p. 21.

lieux représentés et des composantes formant l'image de Lyon dans les grandes collections de guides.

Parmi ces composantes, il y a notamment la dimension visuelle qui joue un rôle important dans les représentations de la ville et les imaginaires des (potentiels) voyageurs[119]. Sa construction dans le temps long est à interroger au prisme des guides de voyage. Avant de débuter cette recherche, j'ai étudié en Master 1 et 2 les représentations iconographiques de Lyon aux XVII^e^-XIX^e^ siècles. Ce travail a notamment pris la forme de la constitution d'un répertoire détaillé des vues urbaines réalisées au XVIII^e^ siècle[120] et de plusieurs contributions cherchant à retracer les caractéristiques de la représentation de la ville (choix des lieux et points de vue, acteurs). C'est donc avec une solide connaissance des images visuelles de la ville pour la période 1600-1850 que j'ai entamé cette thèse sur les guides de voyage relatifs à Lyon dans la période suivante (milieu du XIX^e^ siècle- fin du XX^e^ siècle).

Dans les guides de voyage étudiés, l'espace lyonnais correspond généralement à une section particulière, distincte de celles relatives aux autres villes, sites et régions. Le plus souvent, celle-ci est clairement définie à l'intérieur de chaque volume, sous la forme d'une entrée intitulée « Lyon et ses environs ». La délimitation géographique de cette section (et, lorsqu'elle est présente, de la sous-section « Environs de Lyon ») diffère selon les collections, les titres et les éditions. Au sein d'un même guide, la délimitation spatiale de la ville peut également varier entre les trois matériaux que sont le texte, les cartes et plans et les illustrations. Cela signifie que pour la période et le corpus étudiés, l'espace lyonnais donné à voir dans les guides n'est pas fixe. Il est mouvant : certains quartiers, certains objets en font partie à une période, puis ce n'est plus le cas à un autre moment. Selon les guides, des lieux et des objets urbains se trouvant dans les limites de la commune de Lyon ne sont pas mentionnés, alors que d'autres, situés en périphérie (dans une autre commune), sont présents dans la partie consacrée à Lyon et ses environs. Enfin, il est important de souligner d'emblée que l'espace lyonnais dans les guides de

[119] Guenièvre Fournier-Antonini, *Barcelone, Gênes et Marseille : cartographies et images, XVI^e^-XIX^e^ siècle*, Turnhout, Brepols, 2012 ; S. Venayre, *Panorama du voyage, 1780-1920…*, 2012, *op. cit.*, p. 196-200 ; Équipe MIT, *Tourismes 1. Lieux communs*, Paris, Belin, 2008 (2002), p. 182.

[120] Cette recherche a notamment pris place dans le cadre de la préparation de l'exposition « Lyon au 18^e^, un siècle surprenant » au musée d'histoire de Lyon (Gadagne) en 2012. J'ai ensuite poursuivi ces recherches iconographiques, ce qui m'a permis de (re)découvrir des images méconnues ou inconnues. Pour plus d'informations, voir Damien Petermann, « Voyageurs et images de Lyon au XVIII^e^ siècle », texte publié en 2014 sur le site web de l'ARC 5 de la Région Rhône-Alpes dans le cadre du séminaire « Les voyageuses britanniques à Lyon au XVIII^e^ siècle ». Version revue, augmentée et illustrée publiée sur HAL en février 2016 : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01276707 (consulté le 23/08/2021).

voyage étudiés ne correspond pas à celui des périmètres administratifs, politiques ou religieux officiels, comme cela est le cas pour d'autres villes[121].

Les limites chronologiques de la présente étude sont définies par le corpus de guides établi. Celui-ci débute avec la première édition du guide *Hand-Book for Travellers in France* de John Murray III, publié en 1843[122]. Il s'agit du premier titre concernant Lyon qui appartient à une nouvelle génération de guides de voyage, dont la collection de l'éditeur anglais John Murray est pionnière. J'ai décidé de clore l'étude en 1997, soit l'année qui précède l'inscription du site historique de Lyon sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO (1998). Isabelle Lefort indique qu'un changement majeur dans l'image touristique de Lyon « prend corps dans la décennie 1990 : [avec] la métropolisation, l'innovation des pratiques de courts séjours – *city break* – dont bénéficient très largement les destinations urbaines[123] » et l'inscription du site historique de Lyon au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO en décembre 1998. Un premier examen des nouveaux titres publiés par de grands éditeurs de guides depuis 20 ans tend à montrer que cet événement (et ces autres facteurs) est en partie à l'origine d'un changement important du statut touristique de Lyon et de son image externe dans les années qui suivent, et jusqu'à aujourd'hui. Le corpus principal se clôt donc avec la 4e édition du Blue Guide *France*[124], parue en 1997.

Il avait initialement été envisagé de clore le corpus à la date d'apparition de contenus touristique sous forme électronique, associant texte, illustrations et cartes. Avec l'apparition de nouveaux formats numériques, le guide de voyage sous forme d'ouvrage imprimé n'est désormais plus l'un des seuls instruments (portables) à vocation touristique destinés à informer les voyageurs sur un territoire. Cependant, les connaissances relatives à la mutation récente de la documentation touristique demeurent à ce jour extrêmement lacunaires, en particulier pour le passage de l'imprimé à l'électronique. Mes recherches menées sur ce sujet – non sans difficulté[125] – ont permis d'établir que les premiers sites web touristiques comportant du contenu d'aide à la visite (itinéraires, descriptions de points d'intérêt) apparaissent dans le

[121] Par exemple, Claire Hancock indique que certains guides de voyage sur Paris au XIXe siècle divisent la visite de la capitale en fonction des arrondissements. C'est le cas des ouvrages publiés par l'éditeur Galignani : C. Hancock, *Paris et Londres au XIXe siècle…,* 2003, *op. cit.*, p. 39 et p. 57.
[122] [MUR1843] – John Murray III, *Hand-Book for Travellers in France*, Londres, Paris, Galignani Frères, Stassin et Xavier et Leipzig, Longman, John Murray (Handbook for Travellers), 1843, 1re édition, XXXIX-595 p.
[123] I. Lefort, « L'invention du tourisme à Lyon… », 2013, *op. cit.*, p. 260.
[124] [BLU1997] – Ian Robertson (dir.), *France*, A & C Black, London et W W Norton, New York (The Blue Guides), 1997, 4e édition, 889 p.
[125] Manque d'études sur ce sujet et difficulté à identifier des sources (beaucoup de pages web des années 1990-2000 n'ont pas été archivées).

courant des années 2000, soit plusieurs années après la clôture du corpus principal. Par ailleurs, il faut souligner que le guide imprimé est l'un des types de publications qui résistent le mieux à la concurrence des formats numériques : après une baisse dans les années 2000, les ventes de guides sont reparties à la hausse récemment[126] et leur usage demeure courant, en particulier pour les voyages à l'étranger.

Une étude articulée en six chapitres

Cette thèse comporte six chapitres. Le *premier chapitre* consiste en une présentation du guide de voyage comme objet d'étude géographique. Après avoir passé en revue d'autres sources pouvant être mobilisées pour étudier l'image d'une ville, le choix du guide de voyage est motivé et son potentiel est expliqué. Dans le *deuxième chapitre*, il est question des ensembles de documents rassemblés pour l'étude de l'image de Lyon. Un focus est fait sur le corpus principal de 61 guides, à travers l'histoire des grandes collections sélectionnées, puis la présentation du contenu de ces ouvrages (organisation interne, couverture géographique, différentes rubriques, entrée « Lyon »). Le *troisième chapitre* traite de la méthodologie employée pour l'analyse du corpus, selon une approche géohistorique. Il détaille les différentes étapes (numérisation, repérage, extraction, spatialisation dans un SIG et analyse) qui ont permis d'exploiter les informations spatiales présentes dans les trois matériaux des guides : texte, cartes/plans et illustrations. Le *quatrième chapitre* interroge la manière dont ces ouvrages construisent l'image d'un espace touristique constitué de « choses à voir » et d'autres objets relevant de l'espace de circulation. En analysant ces collections de guides selon les théories du *sigthseeing* et du *tourist gaze*, il s'agit de comprendre et de mettre en évidence les stratégies de sélection, hiérarchisation et mention des objets. Enfin, les *cinquième* et *sixième chapitres* exposent les résultats de l'analyse des guides du corpus, selon un découpage chronologique en deux grandes périodes (années 1840 - années 1910 et années 1920 - années 1990). La spatialisation des objets urbains révèle une étonnante permanence de l'image de Lyon dans les guides de voyage. L'analyse des cartes réalisées à partir du corpus permet de mettre en évidence que l'espace lyonnais présenté par ces sources est restreint. La très grande majorité des objets et itinéraires se concentrent autour de quelques lieux : la Presqu'île de Perrache à la place des Terreaux, ainsi qu'une partie de la rive droite de la Saône (Vieux Lyon) et de la colline de Fourvière. Dans ces chapitres, je

[126] Micol Mieli et Malin Zillinger, « Tourist information channels as consumer choice: the value of tourist guidebooks in the digital age », *Scandinavian Journal of Hospitality and Tourism*, 2020, vol. 20, nº 1, Routledge, p. 28 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.1080/15022250.2020.1717991 (consulté le 06/08/2021).

montre que les composantes de l'image de Lyon véhiculée par ces grandes collections de guides évoluent très peu au cours de la période 1840-2000, malgré quelques légères inflexions, comme la mise en valeur du passé antique de la ville.

CHAPITRE 1.
Le guide de voyage, une source pour étudier l'image de la ville

> *Le mieux, quand on ne connaît pas un pays, c'est de consulter le Guide des Voyageurs, et, si l'on n'a pas ce petit livre à sa disposition, de prendre un guide en chair et en os.*
>
> Jules Verne, *Clovis Dardentor*, Paris, J. Hetzel et C^ie^, 1900, p. 79.[127]

Ce premier chapitre présente la nature des différents documents et matériaux pouvant être mobilisés pour étudier la construction du discours et de l'image de Lyon entre le milieu du XIX^e^ siècle et la fin du XX^e^ siècle. Le choix du guide de voyage imprimé comme source principale de la recherche est expliqué et motivé. Ce chapitre ambitionne de montrer le potentiel des guides pour les études géohistoriques, resté jusqu'à présent encore sous-exploité.

Il existe une grande variété de sources textuelles et iconographiques à référence spatiale pouvant renseigner sur l'image d'une ville. On peut citer (entre autres) pour le texte les relations[128] ou récits de voyage, la presse généraliste et spécialisée, les guides et brochures touristiques, les monographies locales. Pour l'imagerie fixe, les affiches, les vues urbaines (dessins, tableaux, estampes ou photographies), les cartes postales, les timbres, les étiquettes commerciales offrent encore d'autres possibilités. En ce qui concerne la cartographie, les plans des réseaux de transport, les plans topographiques, les plans d'urbanisme, les cartes touristiques constituent aussi un matériau potentiellement exploitable. Avant de présenter les guides de voyage comme objet d'étude géographique (1.2) – et le corpus rassemblé pour analyser l'image de Lyon (chapitre 2) – il convient tout d'abord de dresser un panorama complet des principaux documents pouvant être mobilisés par les chercheurs (1.1) en vue d'étudier les représentations et discours portant sur un territoire. Bien qu'ils ne fassent pas partie du corpus principal d'étude, certains de ces documents ont été consultés et intégrés à la recherche, de manière ponctuelle et à titre de comparaison avec les guides analysés[129]. La prise en compte de ces documents, en parallèle des guides, se justifie dans la mesure où ils participent aussi à la production d'un discours géographique et à la construction de l'image de Lyon.

---

[127] Je remercie Lionel Dupuy (docteur en géographie et spécialiste de Jules Verne) de m'avoir indiqué ce passage. Une version de *Clovis Dardentor* est consultable sur Wikisource [en ligne].
URL : https://fr.wikisource.org/wiki/Clovis_Dardentor (consulté le 10/12/2021).

[128] Je reprends ici l'appellation relation de voyage employée pour l'époque moderne par Réal Ouellet, *La relation de voyage en Amérique, XVI^e^-XVIII^e^ siècles : au carrefour des genres*, Paris, Hermann, 2014.

[129] Les documents que j'ai consultés sont tous répertoriés dans la partie Sources et données.

1.1. Une typologie des documents renseignant sur l'image de la ville

On peut distinguer deux catégories principales de documents à l'usage des voyageurs. La première catégorie rassemble les documents que les voyageurs peuvent détourner de leur usage prévu et utiliser en tant que moyen d'aide à la visite ou comme préparation à leur voyage : relations et récits de voyage, monographies sur l'histoire de Lyon, livres ou revues de géographie régionale, encyclopédies géographiques, presse généraliste ou spécialisée, etc. La seconde catégorie, base du corpus principal, concerne les documents créés spécialement dans le but d'être consultés et utilisés par des voyageurs (effectifs ou potentiels)[130], c'est-à-dire les guides de voyage imprimés et autres supports accompagnant le visiteur : dépliants, brochures touristiques[131], agendas et horaires des compagnies de transport[132], revues ou journaux touristiques, cartes postales.

1.1.1. L'image de Lyon construite par les récits de voyage, la presse et les ouvrages spécialisés

Presse généraliste et spécialisée, périodiques

La presse est une source fréquemment mobilisée en sciences humaines et sociales pour l'étude des discours et des représentations véhiculées. C'est particulièrement le cas en sciences de l'information et de la communication, ainsi qu'en histoire. Plus récemment, certains géographes se sont emparés de cette source à travers l'usage de nouveaux outils informatiques et ont mené des analyses textométriques d'articles de plusieurs journaux. Par exemple, la thèse d'Émeline Comby porte sur les représentations des fleuves Rhône et Sacramento dans les journaux *Le Monde*, *Le Progrès*, *Le Dauphiné Libéré*, *La Provence* et *Le Sacramento Bee*[133]. La presse fait

[130] En effet, dans le lectorat des récits-guides et guides de voyage, il ne faut pas oublier les « voyageurs en chambre » qui lisaient ces ouvrages à domicile, sans faire le déplacement. Sur ce sujet, voir : Daniel Roche, « Le voyageur en chambre : réflexion sur la lecture des récits de voyage », dans *L'Histoire grande ouverte. Hommages à Emmanuel Le Roy Ladurie,* Paris, 1997, p. 550-558.
[131] Éditées par des syndicats d'initiative ou des compagnies privées (hôtellerie, transport).
[132] Par exemple : l'agenda de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée et les horaires de trains publiés par l'éditeur anglais Bradshaw. En plus des horaires et informations pratiques, l'agenda PLM contient des articles consacrés aux différents sites et localités traversées par la ligne de chemin de fer ou situées à proximité de celle-ci.
[133] Émeline Comby, *Pour qui l'eau ? Les contrastes spatio-temporels des discours sur le Rhône (France) et le Sacramento (Etats-Unis)*, thèse de doctorat en géographie, Université Jean Moulin Lyon 3, 2015, p. 18 [en ligne]. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01238033 (consulté le 17/01/2022).

également partie des matériaux mobilisés dans la thèse de Silvia Flaminio[134], afin d'étudier les discours et récits relatifs aux barrages hydrauliques. Ces deux travaux se placent dans une perspective diachronique d'analyse des discours et images portant sur des objets géographiques. En effet, l'étude d'un titre de presse sur une longue durée (plusieurs décennies) permet de suivre l'évolution des représentations et des discours portés sur un ou plusieurs objets, ou territoire(s). De tels travaux sont désormais rendus possibles par la meilleure accessibilité de cette source : de nombreux journaux (XIX^e^ siècle-première moitié XX^e^ siècle) – aujourd'hui dans le domaine public – ont été numérisés et mis en ligne par des institutions patrimoniales (bibliothèques, archives). Un portail numérique de la Bibliothèque nationale de France (BNF) répertorie et donne accès à de nombreux titres de la presse locale ancienne[135]. La BML a quant à elle numérisé plus de 280 titres de la presse lyonnaise, publiés entre 1790 et 1944, et les a rendus consultables sur le site Numelyo[136]. La plupart des journaux publiés depuis la fin du XX^e^ siècle sont aussi accessibles aux chercheurs via des bases de données numériques payantes, comme Europresse et Factiva[137].

Dans le cas de Lyon, la presse a fait l'objet de quelques études récentes en histoire[138], mais elle a jusqu'à présent été très peu exploitée dans le cadre de recherches universitaires pour mettre en évidence l'évolution des représentations de la ville, malgré l'importance de ce matériau. Si l'on considère par exemple le XIX^e^ siècle, période d'essor des grands quotidiens nationaux en Europe et le début du XX^e^ siècle, quelques titres ont consacré un numéro spécial à certains grands événements ayant eu lieu à Lyon : les expositions internationales de 1872, 1894 et 1914, la Foire de Lyon (inaugurée en 1916) ou encore les passages de présidents de la République ou de ministres à Lyon. L'exposition internationale urbaine qui s'est tenue à Lyon du 1^er^ mai au 11 novembre 1914 a ainsi été traitée par *Le Monde Illustré*[139], la *Revue internationale*[140] et le journal allemand *Illustrirte Zeitung*[141]. Ces événements sont également mentionnés et commentés dans la presse quotidienne locale (*Le Progrès*, *Lyon Républicain*, *Le Salut Public*).

---

[134] Silvia Flaminio, *(Se) représenter les barrages : (a)ménagement, concessions et controverses*, thèse de doctorat en géographie, Université de Lyon, 2018 [en ligne].
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01998701 (consulté le 05/07/2021).
[135] BNF, Les journaux d'intérêt local parus en France, des origines à 1944 [en ligne].
URL : http://presselocaleancienne.bnf.fr (consulté le 24/08/2021).
[136] BML, Presse lyonnaise de 1790 à 1944 [en ligne].
URL : http://collections.bm-lyon.fr/PER003 (consulté le 24/08/2021).
[137] É. Comby, *Pour qui l'eau ?...*, 2015, *op. cit.*, p. 210.
[138] Voir : Marc Jampy, *Expériences de presse, Lyon 1870-1914*, thèse de doctorat en histoire, Université Jean Moulin Lyon 3, 2013 [en ligne]. URL : https://theses.fr/2013LYO30016 (consulté le 23/08/2021).
[139] *Le Monde Illustré*, n° 2987, 27 juin 1914.
[140] *Revue internationale*, « Lyon à l'exposition internationale », édition spéciale, 1914.
[141] *Illustrirte Zeitung*, n° 3704, 25 juin 1914, p. 1-11 [en ligne].
URL : https://archive.org/details/IllustrirteZeitung1421914Teil3Von3MAIJUN1914/page/n397/
(consulté le 07/01/2022).

Ils possèdent aussi leur propre organe de presse : par exemple, le *Bulletin officiel de l'Exposition de Lyon universelle, internationale et coloniale* en 1894[142] et *Lyon-Exposition* en 1914[143]. Ces publications rejoignent les visées des revues spécialisées dans l'industrie, l'économie, les transports ou les techniques, qui construisent et présentent à leur manière une certaine image de la ville de Lyon. Souvent nationales, certaines de ces revues comportent parfois des articles (voire des dossiers) dédiés à la ville de Lyon et en particulier sa modernité. Par exemple, l'*Illustration économique et financière* a consacré en 1924 un supplément à Lyon et au département du Rhône[144] (Figure 1).

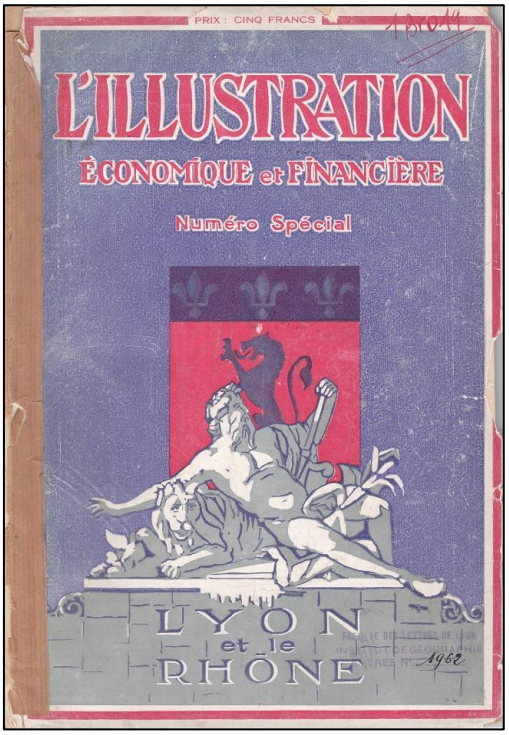


Figure 1 : Couverture du numéro spécial de l'*Illustration économique et financière* consacré à Lyon (1924)

[142] *Bulletin officiel de l'Exposition de Lyon, universelle, internationale et coloniale en 1894*, Lyon, 1893-1894 [en ligne]. URL : http://presselocaleancienne.bnf.fr/ark:/12148/cb32731781g/ (consulté le 24/08/2021).
[143] *Lyon-exposition. 1914*, 1913-1914 [en ligne].
URL : http://presselocaleancienne.bnf.fr/ark:/12148/cb32810041t (consulté le 24/08/2021).
Sur l'image de l'exposition internationale urbaine de Lyon en 1914 dans la presse locale et nationale, voir : Damien Petermann, « L'exposition à travers la presse », dans Maria-Anne Privat-Savigny (dir.), *Lyon, centre du monde ! L'exposition internationale urbaine de 1914*, catalogue d'exposition, Lyon, musées Gadagne, Fage Éditions, 2013, p. 145-149 [en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01090488 (consulté le 30/07/2021).
[144] « Lyon et le Rhône », *L'Illustration économique et financière*, numéro spécial, supplément au numéro du 8 mars 1924, 145 p. Un exemplaire est conservé au centre de documentation d'EVS-CRGA (Université Jean Moulin Lyon 3).

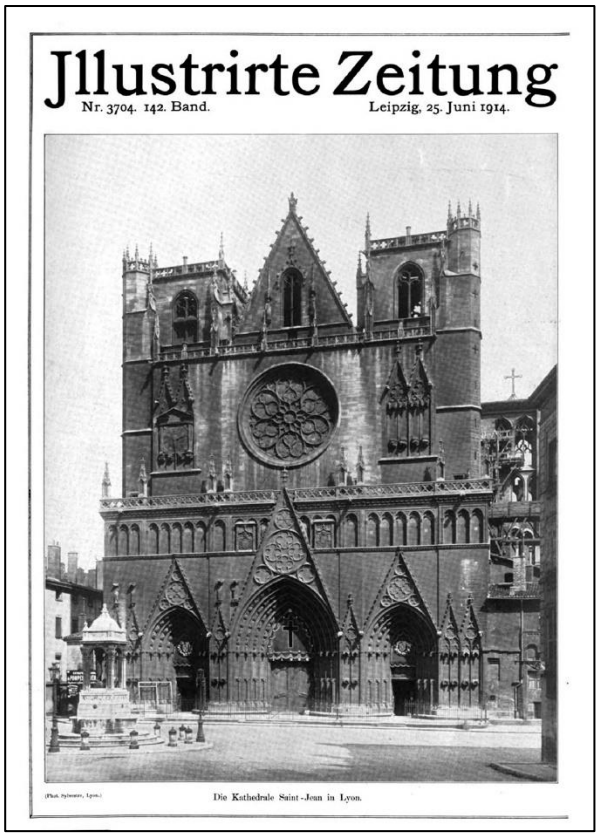


Figure 2 : Une du n° 3704 du journal *Illustrirte Zeitung* (1914)



Figure 3 : Une du numéro spécial du journal *Le Monde Illustré* (1914)

Récits de voyage

Souvent confondus avec les guides par les non spécialistes, les récits de voyage ont dominé la littérature viatique de l'époque moderne et joué un rôle encore important au XIX^e^ siècle dans l'imaginaire géographique et touristique. Les recherches portant sur l'histoire du voyage, de la mobilité et de la découverte des espaces méconnus ont pendant longtemps très largement privilégié l'étude des récits de voyage, au détriment d'autres sources littéraires à l'esthétique moins prononcée, tels les guides. Cela s'explique notamment par l'intérêt porté par les chercheurs en lettres et civilisations, qui se sont d'abord penchés sur les écrits des grands écrivains, puis d'auteurs moins connus. Les études de portée locale (érudits, sociétés savantes) se sont aussi assez tôt intéressées aux récits des voyageurs, illustres ou inconnus, venus dans leur ville ou leur région. Pour Lyon, on trouve des articles dans plusieurs revues d'histoire locale au XIX^e^ siècle, qui racontent le passage de voyageurs dans la ville et la vision qu'ils ont transmise par écrit[145]. Ces dernières années, des récits de voyage relatifs à Lyon ont encore été mobilisés à l'occasion d'expositions patrimoniales, comme « Lyon au XVIII^e^, un siècle surprenant »[146]. Surtout, le projet de recherche sur les voyageuses britanniques à Lyon au XVIII^e^ siècle, dirigée par Isabelle Baudino[147], a donné lieu à un cycle de séminaire, un colloque international et une publication des actes qui apportent de précieux éléments de connaissance sur ce corpus et la vision de la ville par des étrangers. Les récits de voyage ont aussi souvent connu une diffusion moins large que d'autres documents, comme les guides ou la presse[148].

Dans son étude sur la littérature de voyage portant sur l'Amérique du Nord à l'époque moderne, Réal Ouellet préfère utiliser « le terme générique *relation*, et non *récit*, pour désigner le texte viatique dans sa triple dimension narrative, descriptive et commentative[149] ». Selon sa définition, le récit n'est qu'une partie de la relation de voyage, au même titre que la description et le commentaire. La relation de voyage est hybride et peut prendre plusieurs formes : lettre (fictive ou non), journal, cahier, article, etc. Une autre contribution majeure sur ce sujet est celle de l'historienne suisse Ariane Devanthéry, autrice d'une thèse portant sur la littérature de voyage produite pendant la genèse du tourisme puis son développement (années 1770-1914)[150]. Ses travaux permettent de comprendre les différences entre d'une part les récits de voyage et

[145] Par exemple : A. De Montaiglon, « Un voyageur anglais à Lyon sous Henri IV », *Revue du Lyonnais*, 1880, n° 9, p. 326-336 [en ligne]. URL : https://collections.bm-lyon.fr/PER00289593 (consulté le 21/08/2021).
[146] Exposition qui s'est tenue du 22 novembre 2012 au 5 mai 2013 au MHL (Gadagne). Pour en savoir plus : https://www.gadagne-lyon.fr/mhl/lyon-au-18e-siecle (consulté le 21/08/2021).
[147] Projet « Les voyageuses britanniques à Lyon : regards sur une ville en mutation », dirigée par Isabelle Baudino et soutenu par la Région Rhône-Alpes (ARC 5) entre 2012 et 2015.
[148] Mais la presse a aussi accueilli au XIX^e^ siècle de nombreux récits de voyage, sous forme de feuilletons.
[149] R. Ouellet, *La relation de voyage en Amérique…*, 2014, *op. cit.*, p. 4.
[150] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*

d'autre part, les guides de voyage, dont certains publiés la fin du XVIII^e^-début du XIX^e^ siècle peuvent même être qualifiés de « pré-guides[151] ». Les récits de voyage sont une source utile à explorer en contrepoint des guides, pour confronter les images construites par chaque voyageur à celle des grandes collections. Dans les deux cas, les phénomènes de reprises, influence, copie ou même plagiat ne sont pas rares pour les XVIII^e^-XIX^e^ siècles. Il est d'ailleurs probable que des voyageurs ont eu en leur possession un ou plusieurs guides relatifs à Lyon. Cela expliquerait parfois pourquoi le contenu de certains récits est très proche de celui des guides. Pour la plupart des voyageurs venus à Lyon, les connaissances actuelles ne permettent pas de vérifier cette hypothèse. Un cas est néanmoins connu : celui de Charles Dickens, qui fait étape à Lyon en 1845. Sa description de la ville est très proche de celle de la première édition du guide Murray sur la France [MUR1843], ouvrage qu'il cite d'ailleurs dans son texte[152]. À la différence des guides qui visent à décrire une ville dans son ensemble (tout en sélectionnant les objets), la plupart des récits de voyage ne donnent souvent qu'un aperçu partiel de l'espace urbain et ses environs, liés aux intérêts et déplacements des voyageurs qui les ont rédigés. Certaines pratiques et certains lieux peuvent ainsi être décrits et critiqués de manière détaillée, tandis que de nombreux objets et espaces sont absents des récits de voyage.

À ce jour, il n'existe pas à ma connaissance de liste détaillée, tendant à l'exhaustivité, des récits de voyage contenant une description de Lyon. Néanmoins, on peut retrouver les références d'un certain nombre de récits de voyage au sein de plusieurs publications plus ou moins récentes, qui contiennent un répertoire de sources viatiques consultées ou étudiées[153]. La numérisation croissante des collections de bibliothèques patrimoniales – dont celle de Lyon avec Google Books/Numelyo – permet aussi de découvrir aujourd'hui beaucoup plus facilement des récits de voyage contenant un passage relatif à Lyon.

Encyclopédies et dictionnaires géographiques

Un autre type d'ouvrage – utilitaire – peut être mobilisé pour étudier l'image d'une ville et ses représentations. Au XIX^e^ et XX^e^ siècles, le genre de l'encyclopédie se développe, dans la lignée

[151] Gilles Bertrand, « Préface », *dans* Ariane Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin, 1780-1920*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016, p. 9.
[152] Bernard Gauthiez, « Géographie urbaine et espaces du voyage : les voyageuses britanniques à Lyon, fin XVIII^e^-début XIX^e^ siècle », *dans* Isabelle Baudino (dir.), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e^ siècle. L'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 89.
[153] Par exemple : Gilbert Gardes, *Le voyage de Lyon : regards sur la ville*, Lyon, Horvath, 1993 ; Susanne Rau, *Räume der Stadt : eine Geschichte Lyons 1300-1800*, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2014 ; I. Baudino (dir.), « Bibliographie sélective », *Les voyageuses britanniques au XVIII^e^ siècle…*, 2015, *op. cit.*, p. 223-229 ; D. Petermann, « L'importance de l'entrée nord de Lyon… », 2017, *op. cit.*, p. 149-158.

de la célèbre entreprise des Lumières, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Ces documents entretiennent d'ailleurs quelques points communs avec les guides de voyage. Comme eux, ils sont constitués d'entrées individuelles. Si toutes ne portent pas sur des territoires, les encyclopédies s'intéressent aussi aux villes, régions, pays, massifs montagneux, cours d'eau et autres objets géographiques. Certaines encyclopédies de la fin du XIX^e^ et début du XX^e^ siècle contiennent également des plans urbains et des cartes géographiques. On trouve par exemple des plans de Lyon dans l'encyclopédie allemande *Brockhaus' Konversations-Lexikon* de 1912 (Figure 4). Les entrées de type géographiques présentent pour les villes des informations générales (population, importance, activités), la topographie, l'histoire ancienne et plus récente, puis une description de la ville, qui peut être assez longue comme dans l'Encyclopédie générale de Berthelot (1896)[154], avec même quelques vignettes gravées présentation des monuments urbains (Figure 5). Au sein des encyclopédies, c'est l'ordre alphabétique qui structure le contenu : les entrées sont classées de A à Z, dans la langue de l'ouvrage. Par exemple, dans l'*Encyclopædia Britannica* de 1911, l'entrée « Lyons » se trouve entre celle consacrée au diplomate anglais Richard Bickerton Pemell Lyons (1817-1887) et celle dédiée aux conciles de Lyon[155].

Dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, quelques grands éditeurs ont publié des géographies illustrées et des dictionnaires géographiques portant sur l'espace français. C'est notamment le cas de l'éditeur Hachette, grâce au travail d'Adolphe et Paul Joanne, qui ont aussi dirigé la collection de guides éponyme (chapitre 2). Adolphe Joanne (1813-1881) publie des ouvrages qui connaissent plusieurs éditions jusqu'à sa mort et même après[156] : le *Dictionnaire des communes de France* (1864), le *Dictionnaire géographique, administratif, postal, statistique, archéologique de la France, de l'Algérie et des colonies* (1864), le *Petit Dictionnaire géographique, administratif, postal, télégraphique, statistique, industriel de la France* (1872). Chez Hachette, les dictionnaires géographiques et les guides de voyage sont des « publications utilisant les mêmes sources et distribuées différemment pour satisfaire d'autres buts, selon le principe des vases communicants[157] ». Comme l'indique d'ailleurs Hélène Morlier au sujet de l'activité de Paul Joanne chez Hachette :

---

[154] « Lyon », dans Marcellin Berthelot et al (dir.), *La Grande encyclopédie, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une société de savants et de gens de lettres*, *22. Lemot-Manzoni*, Paris, Lamirault et C^ie^, 1896, p. 824-836 [University of Michigan] [en ligne].
URL : https://archive.org/details/agf6662.0022.001.umich.edu/page/824/mode/2up (consulté le 30/01/2022).
Dans la bibliographie se trouvant à la fin de cette entrée « Lyon », le guide Joanne *Lyon et ses environs* [HAC1885] est cité aux côtés d'autres ouvrages (monographies sur l'histoire de Lyon).
[155] Hugh Chisholm (dir.), *The Encyclopædia Britannica, a dictionary of arts, sciences, literature and general information*, Cambridge, Encyclopaedia Britannica Company, 11^e^ édition, vol. XVII, 1910-1911, p. 174-176.
[156] Sur ce sujet, voir : H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit*. vol. 1, p. 335-338.
[157] *Ibid*., p. 336.

Ce dernier point (joindre aux informations géographiques et statistiques l'intérêt historique et pittoresque) est important puisqu'il montre que le dictionnaire et les guides sont étroitement associés et que leurs deux univers sont poreux. Toutefois, Paul Joanne sut faire évoluer les guides en les allégeant de leur imposant contenu administratif pour les transformer en vrais guides touristiques.[158]

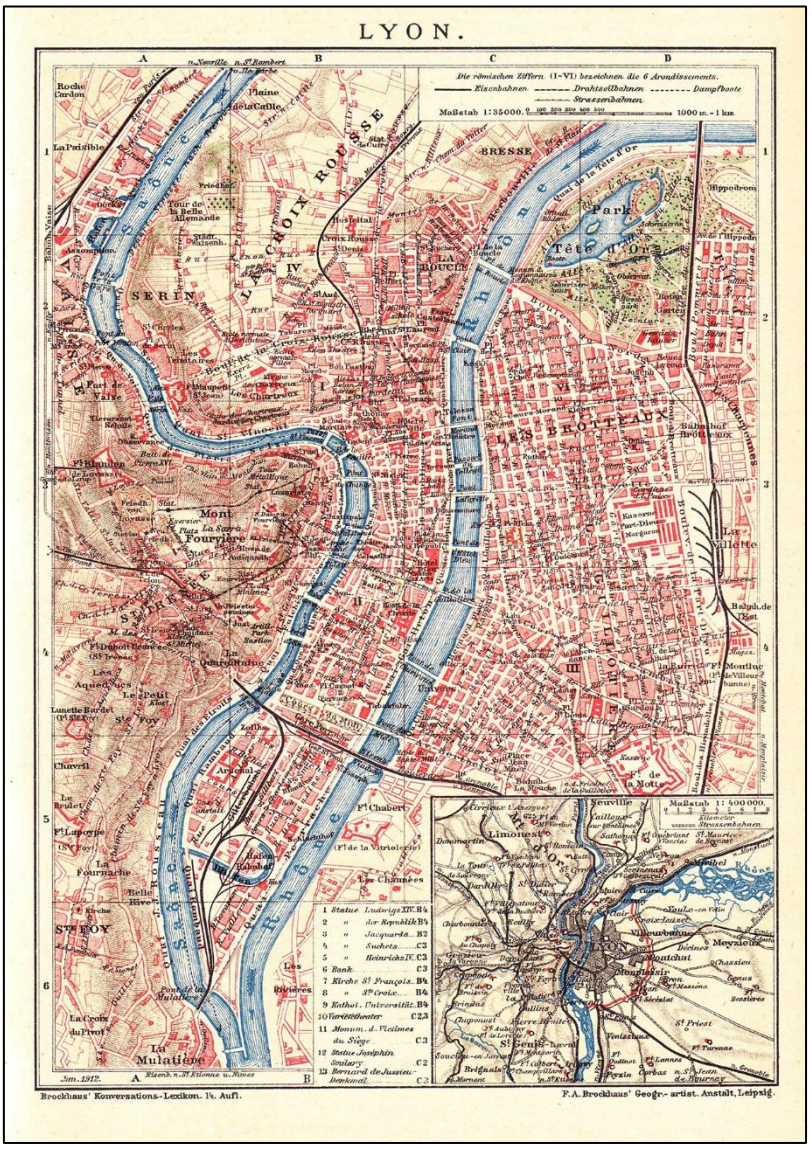
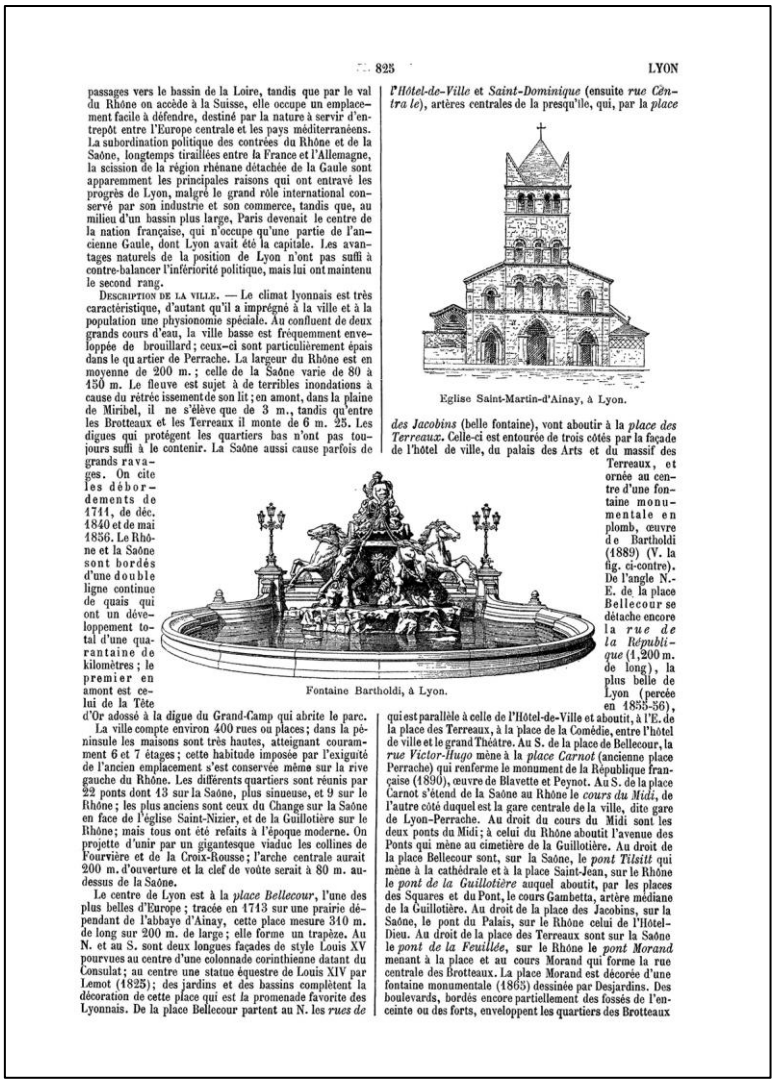


Figure 4 : Plan de Lyon présent dans l'encyclopédie *Brockhaus' Konversations-Lexikon* (14e édition, 1912)

[158] *Ibid*., p. 216.

L'autre point commun important des encyclopédies et dictionnaires avec les guides tient au rôle culturel de ces objets. Ce sont des instruments de connaissance sur le monde, qui consistent à vulgariser des informations scientifiques, historiques, culturelles. Bien qu'ils s'adressent encore à une élite cultivée au XIX^e^ siècle, ils deviennent peu à peu des ouvrages plus faciles d'accès et la plupart des grands titres sont devenus des références. Avant la création du web et l'émergence de Wikipédia, les encyclopédies et dictionnaires de noms propres constituaient bien souvent le premier instrument de connaissance au sein des foyers. Jusqu'à présent, ces ouvrages sont restés très peu étudiés par les chercheurs en sciences sociales[159]. Pourtant, il serait sans doute très éclairant de mener une étude sur l'évolution de l'image de Lyon (ou d'un autre espace) à travers les multiples éditions d'encyclopédies et dictionnaires géographiques publiées aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Confronter cette image à celles d'autres sources, comme les guides de voyage étudiés ici, permettrait de mieux comprendre comment l'image globale de la ville s'est construite à l'extérieur, notamment dans les pays étrangers (Allemagne, Grande-Bretagne, Italie, etc.).

[159] Parmi les exceptions, on peut citer le projet portant sur l'analyse du discours géographique dans les encyclopédies françaises entre le XVIII^e^ siècle et aujourd'hui : Denis Vigier et al., « Classification des entités nommées dans l'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers par une société de gens de lettres (1751-1772) », *7ème Congrès Mondial de Linguistique Française*, Montpellier, 2020 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02578029/ (consulté le 03/01/2022).



825 LYON

passages vers le bassin de la Loire, tandis que par le val du Rhône on accède à la Suisse, elle occupe un emplacement facile à défendre, destiné par la nature à servir d'entrepôt entre l'Europe centrale et les pays méditerranéens. La subordination politique des contrées du Rhône et de la Saône, longtemps tiraillées entre la France et l'Allemagne, la scission de la région rhénane détachée de la Gaule sont apparemment les principales raisons qui ont entravé les progrès de Lyon, malgré le grand rôle international conservé par son industrie et son commerce, tandis que, au milieu d'un bassin plus large, Paris devenait le centre de la nation française, qui n'occupe qu'une partie de l'ancienne Gaule, dont Lyon avait été la capitale. Les avantages naturels de la position de Lyon n'ont pas suffi à contre-balancer l'infériorité politique, mais lui ont maintenu le second rang.

Description de la ville. — Le climat lyonnais est très caractéristique, d'autant qu'il a imprégné à la ville et à la population une physionomie spéciale. Au confluent de deux grands cours d'eau, la ville basse est fréquemment enveloppée de brouillard; ceux-ci sont particulièrement épais dans le quartier de Perrache. La largeur du Rhône est en moyenne de 200 m.; celle de la Saône varie de 80 à 450 m. Le fleuve est sujet à de terribles inondations à cause du rétrécissement de son lit; en amont, dans la plaine de Miribel, il ne s'élève que de 3 m., tandis qu'entre les Brotteaux et les Terreaux il monte de 6 m. 25. Les digues qui protègent les quartiers bas n'ont pas toujours suffi à le contenir. La Saône aussi cause parfois de grands ravages. On cite les débordements de 1711, de déc. 1840 et de mai 1856. Le Rhône et la Saône sont bordés d'une double ligne continue de quais qui ont un développement total d'une quarantaine de kilomètres; le premier en amont est celui de la Tête d'Or adossé à la digue du Grand-Camp qui abrite le parc.

La ville compte environ 400 rues ou places; dans la péninsule les maisons sont très hautes, atteignant couramment 6 et 7 étages; cette habitude imposée par l'exiguité de l'ancien emplacement s'est conservée même sur la rive gauche du Rhône. Les différents quartiers sont réunis par 22 ponts dont 13 sur la Saône, plus sinueuse, et 9 sur le Rhône; les plus anciens sont ceux du Change sur la Saône en face de l'église Saint-Nizier, et de la Guillotière sur le Rhône; mais tous ont été refaits à l'époque moderne. On projette d'unir par un gigantesque viaduc les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse; l'arche centrale aurait 200 m. d'ouverture et la clef de voûte serait à 80 m. au-dessus de la Saône.

Le centre de Lyon est à la *place Bellecour*, l'une des plus belles d'Europe; tracée en 1713 sur une prairie dépendant de l'abbaye d'Ainay, cette place mesure 310 m. de long sur 200 m. de large; elle forme un trapèze. Au N. et au S. sont deux longues façades de style Louis XV pourvues au centre d'une colonnade corinthienne datant du Consulat; au centre une statue équestre de Louis XIV par Lemot (1825); des jardins et des bassins complètent la décoration de cette place qui est la promenade favorite des Lyonnais. De la place Bellecour partent au N. les *rues de l'Hôtel-de-Ville* et *Saint-Dominique* (ensuite *rue Centrale*), artères centrales de la presqu'île, qui, par la *place*

Eglise Saint-Martin-d'Ainay, à Lyon.

des Jacobins (belle fontaine), vont aboutir à la *place des Terreaux*. Celle-ci est entourée de trois côtés par la façade de l'hôtel de ville, du palais des Arts et du massif des Terreaux, et ornée au centre d'une fontaine monumentale en plomb, œuvre de Bartholdi (1889) (V. la fig. ci-contre). De l'angle N.-E. de la place Bellecour se détache encore la *rue de la République* (1,200 m. de long), la plus belle de Lyon (percée en 1853-56), qui est parallèle à celle de l'Hôtel-de-Ville et aboutit, à l'E. de la place des Terreaux, à la place de la Comédie, entre l'hôtel de ville et le grand Théâtre. Au S. de la place de Bellecour, la *rue Victor-Hugo* mène à la *place Carnot* (ancienne place Perrache) qui renferme le monument de la République française (1890), œuvre de Blavette et Peynot. Au S. de la place Carnot s'étend de la Saône au Rhône le *cours du Midi*, de l'autre côté duquel est la gare centrale de la ville, dite gare de Lyon-Perrache. Au droit du cours du Midi sont les deux ponts du Midi; à celui du Rhône aboutit l'avenue des Ponts qui mène au cimetière de la Guillotière. Au droit de la place Bellecour sont, sur la Saône, le *pont Tilsitt* qui mène à la cathédrale et à la place Saint-Jean, sur le Rhône le *pont de la Guillotière* auquel aboutit, par les places des Squares et du Pont, le cours Gambetta, artère médiane de la Guillotière. Au droit de la place des Jacobins, sur la Saône, le pont du Palais, sur le Rhône celui de l'Hôtel-Dieu. Au droit de la place des Terreaux sont sur la Saône le *pont de la Feuillée*, sur le Rhône le *pont Morand* menant à la place et au cours Morand qui forme la rue centrale des Brotteaux. La place Morand est décorée d'une fontaine monumentale (1865) dessinée par Desjardins. Des boulevards, bordés encore partiellement des fossés de l'enceinte ou des forts, enveloppent les quartiers des Brotteaux

Fontaine Bartholdi, à Lyon.

Figure 5 : *Encyclopédie générale* de Berthelot (1896), p. 825.

1.1.2. Lyon en images à travers les sources iconographiques

Estampes et dessins

La fin du XVIII[e] siècle voit se développer un genre nouveau de publications relatives au territoire et au voyage. Il s'agit des voyages pittoresques, qui consistent en des ouvrages illustrés de gravures sur cuivre, représentant des paysages urbains ou naturels (montagne, littoral). L'invention de la lithographie en 1797 par Aloys Seynefelder et son utilisation commerciale à partir des années 1810[160] bouleversent fortement la production de vues urbaines et de livres

[160] Pour Jean Adhémar, 1817 est l'« année de naissance effective de la lithographie commerciale » : Jean Adhémar, *La France romantique : les lithographies de paysage au XIX[e] siècle*, Paris, Somogy éditions d'art, 1997 (1937), p. 111.

illustrés. Cette nouvelle technique d'impression présente de nombreux avantages par rapport à la gravure sur cuivre : rapidité et facilité d'exécution, augmentation considérable des tirages. Les premières décennies du XIX^e^ siècle sont une période très riche en matière de diffusion d'images urbaines, avec la vogue des albums de vues pittoresques. S'étalant sur plus de cinquante ans, l'entreprise éditoriale de ce type la plus connue pour la France est la série des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*[161]. De manière générale, peu de chercheurs se sont intéressés de près aux vues gravées de villes françaises à cette période, alors qu'il existe depuis plusieurs décennies des recherches sur les représentations iconographiques d'autres espaces en Europe (Italie, Royaume-Uni[162], Suisse, Allemagne) et ailleurs dans le monde (États-Unis par exemple). Le cas de Lyon est évocateur : les estampes topographiques représentant la ville au XIX^e^ siècle n'ont encore jamais été étudiées dans leur ensemble. Seuls quelques rares contributions ont porté sur ce sujet, par exemple à l'occasion de l'exposition organisée en 2007 par les institutions patrimoniales de la Ville de Lyon[163].

Les principales séries de vues pittoresques relatives à Lyon nous sont parvenues principalement grâce au travail de Jean-Joseph Verzier. Cet érudit lyonnais a constitué au cours de sa vie une importante collection d'estampes représentant la ville et ses environs, qu'il a léguée au musée d'histoire de Lyon situé dans l'hôtel de Gadagne (MHL)[164]. Son ouvrage majeur, *La Lithographie dans les vues de Lyon* (1938)[165], constitue un précieux répertoire des estampes représentant Lyon au XIX^e^ siècle. Les travaux de Jean Adhémar sur la gravure en France à l'époque romantique[166] permettent de compléter en partie la liste des vues gravées et lithographiées de Lyon au XIX^e^ siècle, mais il manque encore à ce jour un catalogue actualisé tendant à l'exhaustivité, qui permettrait d'avoir une bonne connaissance de la production iconographique sur cette ville. Parmi les séries notables de vues urbaines (et paysages) diffusées dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, il faut mentionner les deux entreprises de portée nationale : *La France de nos jours* et *La France en miniature*. La première consiste en une vaste série de livraisons de 475 chromolithographies, publiées entre 1853 et 1876 par l'éditeur Sinett (situé à Paris). La ville de Lyon y est représentée par dix-sept vues. La série *La France en*

[161] Charles Nodier, Justin Taylor, Alphonse de Cailleux, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, Firmin Didot, 23 vol. et 1 fasc., 1820-1878. Il n'y a pas de volume portant sur Lyon et sa région.
[162] Par exemple le projet *Picturing Places* de la British Library, depuis 2013 [en ligne].
URL : https://www.bl.uk/picturing-places (consulté le 21/08/2021).
[163] Pierre Guinard, « 'Lyon pittoresque' : vues de Lyon à travers estampes, dessins et photographies », dans Pierre Vaisse (dir.), *L'esprit d'un siècle : Lyon 1800-1914*, Lyon, Fage Éditions, Ville de Lyon, 2007, p. 18-23.
[164] Musée d'histoire de Lyon (MHL), fonds Verzier. Comme l'indiquent les registres d'inventaire de Gadagne, Jean-Joseph Verzier a fait don au musée de 556 estampes en 1955 et de 11 estampes en 1966. La très grande majorité de ces documents sont des vues de Lyon ou des environs, datant du XIX^e^ siècle. Je remercie Michaël Douvégheant de m'avoir fourni cette information et les copies des registres d'inventaire.
[165] Jean-Joseph Verzier, *La lithographie dans les vues de Lyon*, Lyon, impr. de M. Audin, 1938.
[166] J. Adhémar, *La France romantique*, 1997 (1937), *op. cit.*

miniature (années 1850) comporte elle aussi dix-sept lithographies coloriées relatives à Lyon, dessinées d'après nature par Isidore Laurent Deroy[167]. Les lieux figurés dans ces deux séries sont les principales églises (basilique Saint-Martin d'Ainay, cathédrale Saint-Jean, église Notre-Dame de Fourvière, église Saint-Nizier, église Saint-Georges), les édifices civils remarquables (Hôtel-Dieu, Grand Théâtre, Palais du Commerce, palais de Justice, gare de Perrache) et d'autres espaces publics importants (place Napoléon, place Bellecour, place des Terreaux, rue et place impériale, parc de la Tête d'Or). On note que plusieurs de ces estampes mettent en valeur des édifices et des aménagements très récents, œuvre du pouvoir impérial dans les années 1850.

Au niveau local, on peut également citer les séries de lithographies de Victor-Nicolas Fonville, *Promenade à Lyon* (1830-1834)[168], *Histoire de Lyon* (1851) et *Mystères de Lyon* (1852-1854)[169], ainsi que celles de Théodore de Jolimont (1832-1833)[170]. Une autre entreprise notable est l'*Album Lyonnais* de la Société des amis des arts de Lyon (1840-1849)[171]. Au sein de cette abondante production lithographique, il faut également noter la réalisation des premiers panoramas de Lyon en lithographie (comme ceux publiés par l'éditeur Jean-Baptiste Gadola[172]). C'est aussi de cette période que datent les premières vues générales de la ville depuis le sommet de la colline de Fourvière, en direction de l'est.

Les vues urbaines dessinées ont un statut différent de celui des estampes. En effet, les dessins sont des documents uniques qui n'ont pas vocation à être diffusés au-delà d'un cercle restreint et sont par conséquent beaucoup moins connus que les estampes, notamment par les voyageurs. Les institutions publiques lyonnaises conservent aujourd'hui de nombreux dessins représentant la ville au XIX^e^ et XX^e^ siècle, mais leur étude approfondie reste à faire. Comme pour d'autres œuvres d'art (tableaux), il est pratiquement impossible pour les chercheurs d'avoir une vue d'ensemble de la production de vues urbaines dessinées au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles, en raison de leur abondance et de la difficulté d'établir un état des lieux documenté. De nombreux dessins appartiennent à des collections particulières, et ce depuis très longtemps. On en voit (ré)apparaître de temps en temps sur le marché de l'art, mais le plus souvent, ils passent d'une collection privée à une autre. Les institutions publiques font parfois l'acquisition de dessins représentant la ville. Le MHL a acheté en 2017 onze dessins figurant Lyon et ses environs et

[167] J.-J. Verzier, *La lithographie…*, 1938, *op. cit.*, p. 45.
[168] *Ibid*., p. 22-23.
[169] *Ibid*., p. 40-44.
[170] *Ibid*., p. 24-26.
[171] *Ibid*., p. 34-38.
[172] Par exemple : *Panorama des quais du Rhône (Vue prise du pont de la Guillotière - Rive gauche du fleuve)*, lithographie Laurant et C^ie^, édité par Jean-Baptiste Gadola, vers 1850 (MHL, N 3013.11).

datant du XIX[e] siècle[173]. Les espaces concernés sont les quais du Rhône et de la Saône et quelques édifices religieux (cathédrale Saint-Jean, église Saint-Paul, église Saint-Nizier).



Figure 6 : Becquet frères, d'après Isidore Laurent Deroy, *Lyon. Vue du Pont de Tilsitt et de la Cathédrale. 220.*, vers 1855-1857, lithographie coloriée [MHL, N 3506.17].

Malgré les travaux d'érudits locaux à fin du XIX[e] siècle et au début du XX[e] siècle (Marius Audin[174], Jacques-Jules Grisard[175]) et d'historiens de l'art à partir des années 1970 (notamment Alain Charre[176] et Gilles Chomer[177]), l'iconographie lyonnaise demeure à ce jour très mal identifiée et trop peu étudiée. Un immense travail d'identification, de catalogage et d'étude croisée des vues de Lyon réalisées aux XIX[e] et XX[e] siècles reste encore à mener. Face à l'ampleur de cette tâche, il reste à espérer que la numérisation et la mise en ligne croissantes des documents par les institutions patrimoniales, ainsi que les méthodes numériques émergentes (reconnaissance automatique de forme, annotation automatisée) pourront bientôt permettre à

[173] « Ensemble de 11 dessins de l'école lyonnaise de peinture du XIX[e] siècle représentant des vues de Lyon. Vente aux enchères Aguttes, 27 avril 2017 » (MHL, inv. 017.6.1 à 11).
[174] Marius Audin, *Bibliographie iconographique du Lyonnais*, t. II, 2[ème] partie, fascicule 1, « Plans et vues générales », Lyon, imprimerie A. Rey, 1910.
[175] Jacques-Jules Grisard, *Notice sur les plans et vues de la ville de Lyon, de la fin du XV[e] au commencement du XVIII[e] siècle*, Lyon, impr. de Mougin-Rusand, 1891.
[176] A. Charre, *Catalogue des vues et plans de Lyon au XVIII[e] siècle*, 1972, *op. cit.*
[177] Voir le fonds Chomer conservé au musée des Beaux-arts de Lyon.

des chercheurs et des spécialistes du patrimoine d'entamer un tel travail. En attendant, la très grande majorité de ces documents demeure encore mal connue, ou seulement en surface. Hormis quelques rares exceptions, la plupart des images topographiques anciennes de Lyon sont très souvent mobilisées – y compris par les chercheurs – au titre de simples illustrations au sein d'ouvrages ou de publications scientifiques, mais elles ne sont que trop rarement étudiées en tant que sources à part entière. On ne peut que déplorer ce constat, car certains artistes ont laissé derrière eux une abondante production[178], et l'étude croisée et cumulative de ces documents permettraient de mieux connaître la manière dont Lyon a été représentée par l'image.

Depuis 2010, je me suis attelé à combler en partie ce manque : les recherches menées en Master 1 et 2 et les diverses missions effectuées au MHL m'ont permis d'acquérir une expertise des représentations iconographiques de Lyon réalisées au XVIII^e^ siècle[179]. Ce travail a aussi pris la forme d'une bibliographie sur les représentations iconographiques de Lyon du XVI^e^ au XX^e^ siècle, publiée en ligne et régulièrement mise à jour depuis 2015[180]. Dans le cadre de l'étude sur l'image de Lyon, il est important de connaître aussi – au moins de manière générale, car ce n'est pas le cœur du sujet – les vues urbaines (dessins, estampes et même tableaux) réalisées au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles. En effet, la comparaison de ces images avec les illustrations présentes dans les guides de voyage imprimés est intéressante, car elle permet d'apporter des éléments de compréhension quant aux sélections des espaces représentés, des points de vue et aux raisons pouvant expliquer ces choix.

[178] On peut citer, entre autres, Balthazar-Augustin Hubert de Saint-Didier (1779-1863), Paul Saint-Olive (1799-1879), François-Amédée Gabillot (1818-1876).
[179] Voir en particulier : Damien Petermann, *La représentation de l'architecture lyonnaise dans la peinture et la gravure (1630-1815)*, mémoire de master 1 Histoire sous la direction de Christine Gouzi, Université Jean Moulin Lyon 3, 2 vol., 2011 ; Damien Petermann, « Représentations et vues de Lyon », dans Maria-Anne Privat-Savigny, *Lyon au XVIII^e^, un siècle surprenant*, catalogue d'exposition, Lyon, musées Gadagne, Paris, Somogy, 2012, p. 8-12 [en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01090498 (consulté le 30/07/2021).
[180] Damien Petermann, « Bibliographie sur les représentations iconographiques de Lyon : 1500-1900 », *L'image de Lyon* [carnet de recherche], 23/10/2015 (dernière mise à jour : 14/06/2020) [en ligne].
URL : https://imagelyon.hypotheses.org/74 (consulté le 13 novembre 2021).



Figure 7 : Théodore de Jolimont, *Lyon. Le pont de Pierre sur la Saône*, 1833, lithographie [MHL, 55.49.8a].

Cartes postales et photographies urbaines

L'abondance de la production de photographies urbaines, en particulier dans la seconde moitié du XX^e^ siècle et surtout la grande méconnaissance actuelle de ces images rendent difficile une étude systématique de ce type de document[181]. L'invention de la photographie et le développement rapide des techniques d'impressions marque une inflexion importante dans le régime des images, les rendant plus faciles à créer, produire et diffuser largement. Les cartes postales, extrêmement nombreuses au cours de la première moitié du XX^e^ siècle, demeurent encore aujourd'hui une source avec laquelle la plupart des chercheurs et des spécialistes de la conservation patrimoniale sont assez mal familiarisés. Cela tient en partie à certaines particularités de ce type de document qu'on trouve dans les collections patrimoniales. En effet, il n'y a souvent guère d'informations disponibles quant aux conditions de production, aux éditeurs, aux photographes ou aux choix des points de vue. Les indices externes sont rares, donc la plupart des informations pouvant permettre de contextualiser l'image sont contenues dans le

[181] Voir à ce sujet : Louis Baldasseroni et Damien Petermann, « Le goût des photographies anciennes en ligne : de la mise en bouche à l'indigestion », *La Gazette des Archives*, 2019, n° 253, p. 83-93.

document en lui-même[182]. La datation précise des cartes postales constitue d'ailleurs en soi une véritable difficulté pour les chercheurs et les institutions patrimoniales. Le plus souvent, une période assez large et peu précise est mentionnée dans les notices. Par exemple, il est significatif de constater que la plupart des cartes postales des archives municipales de Lyon sont datées « vers 1910 », faute d'éléments permettant d'affiner cette datation ou d'en donner une plus précise. La BML ne fournit tout simplement aucune datation pour de nombreuses cartes postales de son fonds. L'étude et la mobilisation de ces fonds iconographiques pour la recherche demeurent aujourd'hui encore très limitées, car la première étape – très chronophage et pas toujours couronnée de succès – consiste à contextualiser chaque image (à la fois dans le temps et dans l'espace : datation et géolocalisation). C'est d'ailleurs souvent par le rassemblement d'un vaste corpus iconographiques que l'on peut comparer les images urbaines anciennes et améliorer leur datation, géolocalisation et indexation. La plupart de ces images urbaines (cartes postales et albums photographiques) ont été réalisées dans un objectif premier de promotion touristique. Néanmoins, il existe aussi des séries ou recueils de vues constitués dans d'autres contextes, davantage opérationnels. C'est le cas des 2 221 photographies de Lyon effectuées sur plaques de verre par les services municipaux lyonnais. Les archives municipales de Lyon ont publié un catalogue illustré de ces clichés en 1997, *Fragile Mémoire*[183].

Depuis plusieurs années, les institutions patrimoniales françaises (et étrangères) ont numérisé une très grande quantité de cartes postales et photographies anciennes conservées dans leurs fonds. Il est souvent possible de consulter ces reproductions numériques sur le web, via les portails patrimoniaux dédiés. Les principaux fonds de cartes postales et photographies urbaines relatifs à Lyon sont conservés aux AML[184], à la BML[185], au musée d'histoire de Lyon (pas encore accessibles en ligne) et aux archives départementales et métropolitaines (ADRML)[186]. La BNF a numérisé et rendu accessible sur Gallica des albums (début du XX^{e} siècle) constitués de dizaines de photographies parmi lesquelles se trouvent quelques vues de Lyon[187]. Une étude

[182] Recto et verso des cartes postales et photographies : représentation visuelle, annotations manuscrites, nom d'éditeur, titre, etc.
[183] Gérard Bruyère et. al., *Fragile mémoire : catalogue illustré des clichés sur verre : sous-séries 3 Ph, 10 Ph, 15 Ph, 38 Ph*, Lyon, Archives municipales de Lyon, 1997. La version numérique de catalogue n'est plus consultable en ligne depuis le début de l'année 2021.
[184] AML, Cartes postales [en ligne].
URL : https://recherches.archives-lyon.fr/editorial/page/d9f72510-c7c6-4434-b0f3-2a8eb4f7260f (consulté le 30/07/2021).
[185] BML, Photographes en Rhône-Alpes [en ligne].
URL : http://numelyo.bm-lyon.fr/include/babelyo/app/01ICO001/ (consulté le 30/07/2021).
[186] ADRML, Cartes postales [en ligne].
URL : https://archives.rhone.fr/search/form/4f45d3e5-34cc-4e55-95ae-b71aca592ee8 (consulté le 30/07/2021).
[187] Par exemple : Victor Muzet, Gabriel Joguet, [Recueil. Vues de Lyon et du Dauphiné], 1846-1870, BNF, 4-VZ-317 [en ligne]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10525738v (consulté le 30/07/2021) ; Anonyme, *Lyon et l'Auvergne, 1888*, BNF, PETFOL-VE-1403 [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8446993s (consulté le 30/07/2021).

comparative des différents recueils photographiques disponibles en ligne présenterait un grand intérêt. Parmi les entreprises notables de couverture photographique à but patrimonial du territoire français, il faut citer la Mission héliographique (1851)[188]. La commission des Monuments historiques charge cinq photographes réputés[189] de reproduire des édifices sélectionnés pour leur caractère remarquable et leur importance historique et architecturale. C'est Édouard Baldus (1813-1889) qui est mandaté pour photographier un édifice à Lyon : la cathédrale Saint-Jean (façade et abside), qui n'est pourtant pas encore classée monument historique, contrairement à l'église Saint-Nizier et la basilique Saint-Martin d'Ainay. Pour des raisons que l'on ignore, il ne réalise pas les photographies de la cathédrale de Lyon (et d'autres édifices en Bourgogne et dans le Rhône)[190]. Édouard Baldus revient à Lyon à plusieurs reprises dans les années suivantes : il est l'auteur de photographies montrant les dégâts de la terrible inondation de 1856[191]. La compagnie PLM le mandate ensuite pour photographier des infrastructures ferroviaires et des monuments remarquables situés entre Lyon et Toulon.

Il est frappant de constater le choix des photographies de Lyon composant cet album intitulé *Chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée* (1861) : Hôtel de ville, gare de Perrache, viaduc du Rhône, pont de la Mulatière et une vue de la Saône montrant surtout le pont Napoléon (suspendu) au premier plan. Le seul édifice lyonnais non lié au chemin de fer est donc l'Hôtel de ville, préféré à d'autres monuments comme la cathédrale Saint-Jean ou d'autres églises importantes. On peut s'en étonner, car Édouard Baldus a photographié pour ce même album la cathédrale Saint-Maurice de Vienne, le théâtre antique d'Orange, le palais des Papes d'Avignon, plusieurs monuments antiques de Nîmes (Maison carrée, amphithéâtre, tour Magne, porte d'Auguste, temple de Diane), le cloître Saint-Trophime et l'amphithéâtre d'Arles ou encore l'abbaye de Montmajour[192]. Enfin, du côté des collections universitaires, il convient de signaler que le Centre de Recherches en Géographie-Aménagement de l'Université Jean Moulin Lyon 3 (EVS-CRGA) conserve également quelques photographies de Lyon sur plaque de verre, qui n'ont à ce jour pas encore été étudiées.

---

[188] Les numérisations des photographies de la Mission héliographique sont disponibles sur les sites web du musée d'Orsay et de la médiathèque de l'architecture et du patrimoine (via la plateforme POP). Voir à ce sujet : Anne de Mondenard, *La mission héliographique : cinq photographes parcourent la France en 1851*, Paris, Éditions du Patrimoine, 2002. Je remercie Hélène Morlier de m'avoir communiqué cette référence.

[189] Édouard Baldus, Hippolyte Bayard, Gustave Le Gray, Henri Le Secq et Mestral.

[190] A. de Mondenard, *La mission héliographique*, 2002, *op. cit.*, p. 89.

[191] Édouard Baldus, *Inondations du Rhône à Lyon et Avignon*, École nationale des ponts et chaussées, 1856, 7 photographies noir et blanc sur papier salé ? BNF, PH72P [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b1200108s (consulté le 13/11/2021).

[192] Malcolm R. Daniel et Barry Bergdoll, *The photographs of Edouard Baldus*, New York, Metropolitan Museum of Art / Montréal, Canadian centre for architecture, 1994, Appendix 8, p. 241. Ces photographies sont disponibles sur plusieurs sites web patrimoniaux, par exemple Gallica et les collections numérisées du J. Paul Getty Museum.



Figure 8 : Édouard Baldus, *Lyon, Chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée*, 1861, [J. Paul Getty Museum, 84.XO.401]

Au-delà des institutions publiques, il existe de nombreuses collections privées de cartes postales. Il est d'ailleurs possible d'en acheter, souvent en lot, chez des bouquinistes, dans les brocantes et marchés spécialisés et sur les sites web de vente d'objets d'occasion, très utilisés par les collectionneurs[193]. Actuellement, ces photographies urbaines anciennes de Lyon sont souvent reproduites comme simples illustrations dans des ouvrages d'érudition locale invitant à la nostalgie d'un passé révolu. Les recherches universitaires qui se sont réellement saisi des cartes postales comme source d'étude demeurent à ce jour encore peu nombreuses[194]. Cette iconographie urbaine abondante mériterait pourtant d'être davantage mobilisée par les chercheurs. Étudier l'évolution des espaces représentés et du choix des points de vue serait particulièrement éclairant. En ce sens, la géolocalisation des points de vue des images et leur datation précise constituent deux des principaux enjeux de l'étude de ces sources

[193] Par exemple : Ebay, Delcampe, Rakuten.

[194] Voir en particulier : Christian Malaurie, *La carte postale, une œuvre : ethnographie d'une collection*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; Sophie Chmura, *Espace bâti, urbanisme et patrimoine à Rennes XVIII^e - XXI^e siècle : représentations et images*, thèse de doctorat en histoire, Université Rennes 2, 2007 [en ligne]. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00189968/ (consulté le 23/08/2021). Plus récemment : Marie-Ève Bouillon, *Naissance de l'industrie photographique. Les Neurdein, éditeurs d'imaginaires (1863-1918)*, thèse de doctorat en histoire et civilisations, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2017.

photographiques[195]. Plusieurs projets de géovisualisation ont vu le jour pour d'autres territoires ces dernières années, sans que la méthodologie de spatialisation des images adoptée ne soit toujours expliquée.

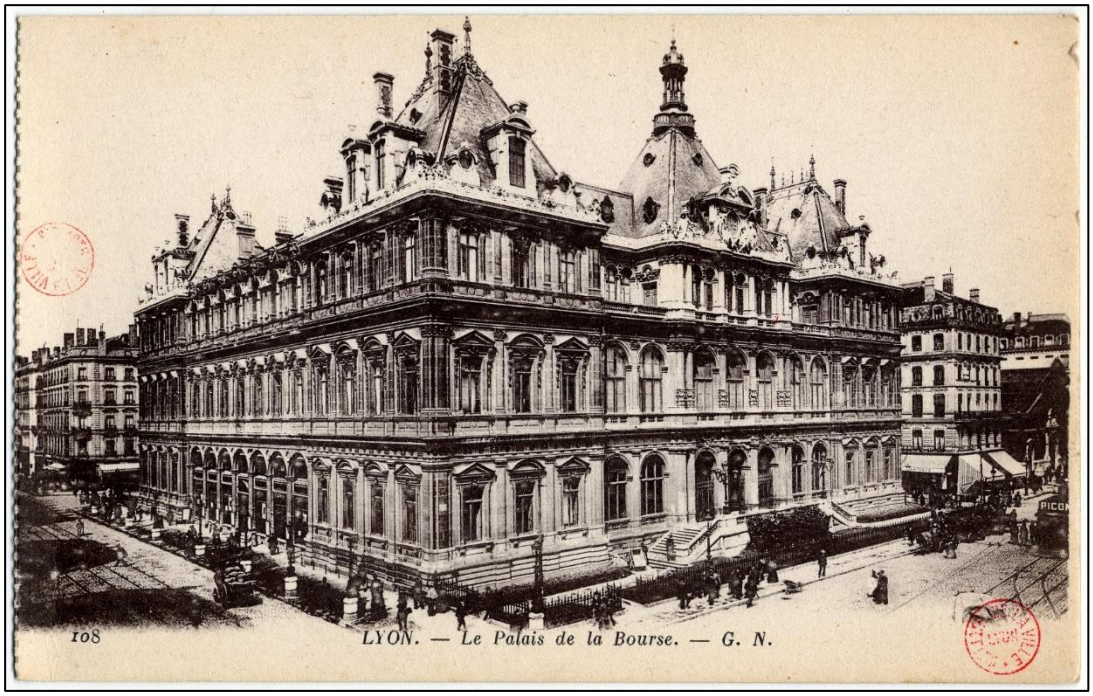


Figure 9 : Anonyme, *Lyon. – Le Palais de la Bourse*, s. d., carte postale, Neurdein [BML, B01CP69000 000672]

Affiches et publicités

Certes bien moins nombreuses que les cartes postales, les affiches imprimées sont cependant l'un des supports visuels les plus utilisés à des fins de publicité et de promotion touristique au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles[196]. À ce titre, et malgré leur caractère éphémère[197], elles agissent puissamment sur la construction de l'image touristique des lieux. Ce support connaît une forte croissance dans le dernier quart du XIX^e^ siècle. Dans un contexte de « concurrence effrénée que se livrent les stations touristiques et les réseaux ferroviaires qui les desservent ; elle est rendue

[195] La spatialisation des points de vue des cartes postales représentant des vues urbaines de Lyon a fait l'objet de deux stages de licence 3 géographie-aménagement, au musée d'histoire de Lyon (MHL, Gadagne) en juin-juillet 2019 et juin-juillet 2021, que j'ai co-encadrés avec Enali De Biaggi et Michaël Douvégheant. Les étudiants ont géolocalisé et indexé près de 700 cartes postales représentant Lyon. Des actions de valorisation ont été amorcées.
[196] Nathalie Pégé-Defendi, « Une invitation au tourisme : l'affiche ferroviaire française (1880-1936) », *Revue d'histoire des chemins de fer*, 2003, n° 27, § 22 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.4000/rhcf.1914 (consulté le 04/01/2022).
[197] *Ibid*., § 3.

possible par la mise au point de la lithographie.[198] » Les affiches publicitaires représentant les villes se divisent en plusieurs catégories que l'on retrouve dans le cas de Lyon. Certaines valorisent une marque ou un produit en figurant un élément ou une partie de Lyon en arrière-plan ou à l'intérieur d'une vignette (Chocolat des trois frères[199], par exemple). Le même procédé est employé dans des affiches mettant en valeur des établissements lyonnais privés (restaurant, tour métallique de Fourvière[200], usine, hôtel etc.). Une partie des affiches qui contiennent une représentation de l'espace urbain ont été réalisées pour communiquer sur des manifestations organisées à Lyon : congrès, concours musical, exposition philatélique, foire de Lyon, exposition internationale urbaine de 1914, semaine d'aviation de Lyon (mai 1910). Enfin, les affiches publiées par des compagnies de transport (PLM, Air France) et par le syndicat d'initiative de Lyon (SIL) font la promotion de Lyon comme destination touristique : elles visent principalement un public de touristes ne connaissant pas la ville.



Figure 10 : Charles Tichon, Semaine d'aviation de Lyon, 1910, affiche [BML, AffG0124]

198 *Ibid*., § 5.

199 Pierre Bonnaud, *Chocolat des trois frères*, 1901, affiche (photochromolithographie), 63 x 46 cm, Société lyonnaise de photochromogravure, Lyon, BML, AffP0301 [en ligne].
URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_02AFF01000AffP0301 (consulté le 21/12/2021).

200 Hugo d'Alesi, *Tour métallique de Fourvières*, sans date (fin du XIX^e^ siècle), lithographie, 105,5 x 73,5 cm, Imp. A. Bellier et cie, Paris, Bordeaux, BML, AffM0355 [en ligne].
URL : http://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_02AFF01000AffM0355 (consulté le 23/08/2021).

À en juger par les collections publiques numérisées et disponibles sur le web qui ont pu être consultées dans le cadre de cette recherche[201], les représentations de Lyon sous forme d'affiche sont rares en comparaison avec celles d'autres villes ou territoires. La majorité des affiches touristiques représentent des destinations prisées des voyageurs (côte d'Azur, villes italiennes et d'Afrique du Nord, ports de la Méditerranée, stations de montagne, villes suisses). Lyon n'appartient pas à ces catégories, ce qui explique sans doute le faible nombre d'affiches touristiques figurant cette ville au cours des XIX^e^-XX^e^ siècles. Isabelle Lefort indique par exemple qu'« aucune des affiches de la compagnie [PLM] ne lui est consacrée[202] ». En réalité, les recherches menées dans les collections publiques m'ont permis de constater qu'il existe au moins une affiche ferroviaire commanditée par la compagnie PLM et représentant Lyon comme destination. Il s'agit de celle dessinée par Roger Broders pour la Foire de Lyon, dans ses premières années d'existence, autour de 1920[203]. C'est une vue de Lyon aux couleurs vives (jaune, violet) qui figure le Rhône et le pont de la Guillotière au premier plan, l'Hôtel-Dieu au second plan et la colline de Fourvière en arrière-plan. Elle entre dans la catégorie des affiches événementielles, dont l'objectif est de promouvoir une manifestation (ici, économique). En ce sens, cela ne contredit pas la constatation d'Isabelle Lefort : la compagnie PLM ne semble pas avoir consacré d'affiche spécifique à Lyon en tant que destination touristique à part entière, hors événement, alors qu'elle l'a fait pour d'autres villes et espaces français (comme Genève, Nice, Vichy, Monaco, les Alpes). C'est d'autant plus étonnant que, parmi les réseaux ferroviaires français, la compagnie PLM est celle qui a produit le plus grand nombre d'affiches entre 1880 et 1936[204]. L'initiative de réaliser une affiche publicitaire vient souvent « des milieux touristiques, relayés ensuite par les réseaux [ferroviaires][205] ». Dans le cas de Lyon, le SIL ne paraît pas avoir cherché à produire d'affiche en partenariat avec la compagnie PLM[206]. Enfin, pour être complet sur ce thème de la réclame touristique, il ne faut pas oublier les encarts publicitaires présents dans de nombreux documents publiés à l'adresse d'un large public : presse, guides de voyage, annuaires commerciaux, brochures de compagnies ferroviaires et

[201] AML : https://recherches.archives-lyon.fr/page/-affiches, BNF : http://gallica.bnf.fr,
BML : http://numelyo.bm-lyon.fr/collection/BML:BML_02AFF01000COL01 (consultés le 23/08/2021).
[202] I. Lefort, « L'invention du tourisme à Lyon… », 2013, *op. cit.*, p. 262.
[203] Roger Broders, *Foire de Lyon. La grande réunion mondiale*, s. d. (années 1920), affiche (lithographie en couleurs), 106,5 x 76,5 cm, Cornille & Serre Imprimeurs, Paris, compagnie Paris-Lyon-Méditerranée.
Un exemplaire est conservé aux AML (2Fi 374) [en ligne]. URL : http://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ark:/18811/7ead76da184f978da87e91c2d3f98b36 et un autre à la BML (AffM0416) [en ligne]. URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_02AFF01000AffM0416 (consultés le 04/01/2022).
Je remercie Gérald Andrès, Gérard Bruyère et Anne-Marie Delattre pour les informations relatives à cette affiche.
[204] N. Pégé-Defendi, « Une invitation au tourisme… », 2003, *art. cit.*, § 19 et annexe 1. Selon Nathalie Pégé-Defendi, la compagnie PLM a produit 546 affiches ferroviaires entre 1880 et 1936, ce qui représente 28,54 % du total d'affiches des compagnies ferroviaires françaises.
[205] *Ibid*., p. 14.
[206] En tout cas, on ne connaît pas de document allant en ce sens. Le SIL a développé sa propre politique en matière de propagande touristique, privilégiant d'autres supports comme les guides, la presse et les encarts publicitaires.

aériennes, horaires de transport, revues spécialisées. La publicité est l'un des moyens privilégiés – si ce n'est le principal – de financement de ces publications. Au XIX^e^ siècle et dans la première moitié du XX^e^ siècle, elle se présente le plus souvent sous la forme de vignettes gravées, de petit format, figurant des hôtels, des magasins ou des restaurants lyonnais ou bien une vue urbaine. Certaines publicités sont l'œuvre du SIL.



Figure 11 : Hugo d'Alesi, *Tour métallique de Fourvières*, s. d. (fin du XIX^e^ siècle),lithographie, [BML, AffM0355]

Timbres

Seules quelques très rares recherches ont porté à ce jour sur les timbres en tant que source iconographique digne d'intérêt pour la recherche[207]. Le timbre est pourtant un objet de consommation courante, qui a été largement utilisé par les pouvoirs publics et les services postaux dans un but commémoratif ou promotionnel. Au cours du XX^e^ siècle, plusieurs séries de timbres postaux à visée touristique représentant des sites et monuments tels le Mont Saint-

[207] Sur ce sujet, voir les travaux de Grégory Aupiais, « Les représentations de la Bretagne dans l'iconographie postale française au XX^e^ siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2005, 112-1 [en ligne]. URL : http://journals.openedition.org/abpo/1132 (consulté le 20/06/2021).

Michel, le pont du Gard et l'Arc de triomphe à Paris ont été éditées. Aucune d'entre elles ne contient un timbre représentant la ville de Lyon. En l'état actuel des connaissances, les timbres figurant Lyon semblent être peu nombreux[208]. Voici ceux que j'ai pu répertorier, dont certains ont été réalisés à l'occasion d'un grand événement : Exposition internationale de Lyon (1914, plusieurs timbres différents), pont de la Guillotière (1939)[209], vue aérienne de Lyon (1949)[210], théâtre romain de Fourvière (1957, à l'occasion du bimillénaire de Lyon)[211], primatiale Saint-Jean (1981)[212], basilique Notre-Dame de Fourvière (1996)[213], auxquels il faut ajouter un timbre de la SNCF (Elio/Vaugirard, sans date) représentant le bassin de Saône, la rive droite et la colline de Fourvière. Des recherches plus poussées seraient nécessaires afin d'identifier d'autres timbres. Il serait aussi intéressant de confronter cette source postale à d'autres images urbaines contemporaines, notamment en ce qui concerne le choix des espaces représentés et leur symbolique.

[208] D'après le site Phil-Ouest : http://www.phil-ouest.com/Series.php?Nom_serie=Ville_de_Lyon et des échanges avec plusieurs collectionneurs de timbres.
[209] Achille Ouvré, *Lyon, Pont de la Guillotière*, timbre, 1939, 40 x 26 mm.
[210] Albert Decaris, *Vue aérienne de Lyon*, timbre, 1949, 40 x 26 mm.
[211] André Spitz, Charles Mazelin, *Bimillénaire de Lyon, Le théâtre romain de Fourvière*, timbre, 1957, 40 x 26 mm.
[212] Pierre Béquet, *Primatiale Saint-Jean de Lyon*, timbre, 1981, 26 x 40 mm.
[213] Jacques Gauthier, *Basilique Notre-Dame de Fourvière*, 1996, 26 x 40 mm.



Figure 12 : Sélection de quatre timbres représentant Lyon

Cartes et plans

Les cartes et plans de ville constituent une source importante de renseignements qui est mobilisée par de nombreux chercheurs, le plus souvent de manière ponctuelle, pour localiser un objet ou comprendre l'évolution urbaine. Les plans urbains anciens sont très utiles dès qu'il s'agit de géohistoire ou de cartographie historique. Nombreux sont les travaux qui s'appuient sur des plans urbains d'une part pour les analyser, mais aussi d'autre part pour spatialiser et valoriser des résultats de recherche. Les plans de Lyon des XIX^e^ et XX^e^ siècles ont fait l'objet de plusieurs recherches notables ces dernières décennies. En 1998, les Archives municipales de Lyon ont consacré une exposition aux plans de Lyon produits du XVI^e^ au XX^e^ siècle, qui a donné lieu à une publication de référence[214]. Une partie des travaux de Bernard Gauthiez est dédiée à l'étude de la cartographie historique lyonnaise. Ses recherches concernent l'analyse des plans à différentes échelles, mais également la constitution d'une base géohistorique de référence, par

[214] Gérard Bruyère, Noëlle Chiron et Jeanne-Marie Dureau, *Forma urbis : les plans généraux de Lyon, XVI^e^-XX^e^ siècles*, Lyon, Archives municipales de Lyon, 1997. Une deuxième édition numérique, revue et corrigée (1999), était consultable en ligne sur le site des AML jusqu'en 2021. Une version archivée en juillet 2016 est tout de même consultable sur la Wayback Machine d'Internet Archive [en ligne].
URL : https://web.archive.org/web/20160725022357/https://www.archives-lyon.fr/static/archives/contenu/old/fonds/plan-g/04.htm (consulté le 03/01/2022).

exemple à travers la vectorisation du cadastre napoléonien[215]. Enali De Biaggi s'est quant à elle intéressée à l'histoire de la cartographie lyonnaise, en présentant les principales évolutions des plans de Lyon au XIX^e^ siècle : orientation, emprise spatiale*, espaces représentés. Ses publications portent tout particulièrement sur la mise au point des plans parcellaires aux échelles 1/500 et 1/2000, conservés aux AML[216]. Elle pointe l'intérêt de ces sources cartographiques pour les chercheurs :

> This collection is an important resource for those who want to study the transformations of the urban area of Lyon, even though the pace of production is far from being uniform or regular for the whole territory. Some periods are obviously richer in editions, as the period of the 1880s, 1920s and the 1960s, which could be related to times when new urban plans were being developed.[217]

Dans le cadre cette recherche, j'ai mobilisé la cartographie de Lyon des XIX^e^ et XX^e^ siècles, à la fois comme source géohistorique et comme ressource pratique, à travers l'intégration dans le système d'information géographique (SIG, chapitre 3).

[215] Bernard Gauthiez, « Lyon en 1824-32 : un plan de la ville sous forme vecteur d'après le cadastre ancien », *Géocarrefour*, vol. 83, n° 1, 2008, p. 57-67 [en ligne]. URL : https://geocarrefour.revues.org/4542 (consulté le 13/05/2020).

[216] Enali De Biaggi, « Dinâmicas de representações espaciais e dados cartográficos em Lyon no início do século XX : uma primeira abordagem », *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, 2016, n° 64, p. 75-98 [en ligne]. URL : http://www.revistas.usp.br/rieb/article/view/119477 (consulté le 25/04/2018).

[217] Enali De Biaggi et Fernanda Padovesi Fonseca, « Mapping the Metropolis : Analysing Map Production in Lyon and São Paulo in the First Half of the Twentieth Century », dans *Dissemination of Cartographic Knowledge: 6th International Symposium of the ICA Commission on the History of Cartography*, 2016, Cham, Springer International Publishing, 2018, p. 28 [en ligne]. URL : https://www.springer.com/gp/book/9783319615141 (consulté le 25/04/2019).



Figure 13 : Plan parcellaire de Lyon au 1/2000 (secteur 11, 1933, AML, 5S 011 02]

1.1.3. La promotion de Lyon dans d'autres publications destinées aux voyageurs

En parallèle des guides, les acteurs du secteur touristique publient d'autres documents destinés aux voyageurs. Au niveau local, les syndicats d'initiative (puis les offices de tourisme) conçoivent et distribuent des brochures et livrets, en général gratuitement, afin d'assurer la promotion touristique et économique de leur territoire[218]. Ceux-ci sont généralement financés par la publicité locale. À l'échelon national, le Touring-club de France est très actif au XX^{e} siècle, avec l'édition d'une revue mensuelle[219] et de plusieurs ouvrages illustrés consacré aux villes et régions de France[220]. Le SIL a publié entre 1906 et 1944 la revue *Lyon-Touriste* et plusieurs albums de vues photographiques et brochures (chapitre 2). Les compagnies privées de transport, qu'il s'agisse du train (Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée) ou de l'avion (Air-France), mettent à disposition de leurs usagers des agendas, brochures ou revues, au sein

[218] Julie Manfredini, *Les syndicats d'initiative : naissance de l'identité touristique de la France*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2017.
[219] Touring Club de France, *Revue mensuelle*. Le premier numéro est paru en 1891 [en ligne].
URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34350057f/date (consulté le 23/08/2021).
[220] Par exemple : Onésime Reclus, *À la France*, *Sites et monuments*, Paris, Touring Club de France, 32 volumes, 1900-1906 [en ligne]. URL : http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31185614w ; Touring Club de France, *La France en images*, 2 albums, 1922 [en ligne] URL: 1re série : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10508771s.r et URL : 2^{e} série : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10508829p.r (consultés le 23/08/2021).

desquelles est parfois présent un article consacré à Lyon. Pour compléter ce rapide tour d'horizon des documents liés au voyage, il est nécessaire de citer également des productions à visée littéraire comme *Le Tour de France*[221] et *Le Pays de France*[222] qui contiennent des descriptions de ville rédigées par des écrivains et des journalistes renommés.

1.1.4. Le rôle de la documentation délibérative et administrative locale dans la promotion de Lyon

Des documents officiels comme les délibérations du conseil municipal de Lyon ou celles du conseil du département du Rhône apportent un éclairage intéressant sur la manière dont les élus locaux perçoivent leur ville en termes de statut, réputation, attractivité. Ces documents contiennent la retranscription des échanges entre élus (parfois assez vifs) sur des questions relatives à l'urbanisme, au tourisme, à l'économie, au patrimoine, etc. La mise en parallèle de ces documents avec les guides ou d'autres publications à caractère touristique permet de préciser le rôle des différents acteurs dans la formation de l'image médiatique de la ville et les initiatives en faveur du tourisme. Les délibérations originales du conseil municipal de Lyon sont conservées aux AML[223]. La BML conserve les délibérations imprimées, dont certaines années (1881-1920) ont été numérisées par Google[224]. Les rapports et délibérations imprimés du conseil général du Rhône sont conservés à la BNF et disponibles sous forme numérisée sur Gallica, pour la période 1836-1943[225]. Il existe aussi des documents d'ordre économique et statistique, qui présentent un état des lieux de Lyon et sa région dans différents domaines : commerce, industrie, économie, etc. Ce sont le plus souvent des publications ministérielles ou d'organismes dépendant de l'État français[226]. Ces documents sont utiles à consulter afin d'avoir une vision plus objective de la réalité urbaine que celle présentée dans les documents à vocation touristique.

---

[221] Jules Lermina, « Lyon », *Le tour de France*, Paris, La librairie illustrée, 22e livraison, 1876, p. 337-432 [en ligne]. URL : https://books.google.fr/books?vid=BML37001103486929 (consulté le 21/12/2021).
[222] Marcel Monmarché, Lucien Tillion, *Le pays de France*, 3 tomes, Hachette, Paris, Londres, 1925. La partie consacrée à Lyon et au Lyonnais se trouve dans le tome II.
[223] AML, *Délibérations du conseil municipal de Lyon* (1790-2000) [en ligne].
URL : http://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ac69v2/deliberation.php (consulté le 01/06/2021).
[224] Ville de Lyon, *Bulletin municipal*, BML, MAGASI MAGREG 950204.
[225] Conseil général du Rhône, *Rapports et délibérations* [en ligne].
URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb345215433/date.r (consulté le 01/06/2020).
[226] Par exemple : Armand Megglé (dir.), *Atlas, guide économique et touristique des régions de France et d'Algérie. 6. XIIIe région économique. Lyonnais, Languedoc (partie), Dauphiné (partie), Bourgogne (partie)*, Paris, Comité national des Conseillers du Commerce extérieur, 1923, BML, 148317.

Les chercheurs peuvent également étudier les dossiers de candidature déposés par une municipalité, en vue de remporter l'organisation d'une manifestation importante (Exposition Universelle, Jeux Olympiques, Championnats du Monde ou d'Europe de football, etc.)[227] ou d'obtenir une reconnaissance nationale ou internationale (label Ville ou Pays d'art et d'histoire, inscription au patrimoine mondial de l'UNESCO, capitale européenne de la Culture, cité internationale de la Gastronomie, etc.)[228]. Dans un contexte de concurrence directe entre villes, ces dossiers de candidature sont destinés à être lus et évalués par des experts ou des jurys spécialisés. Il s'agit de documents comportant une dimension promotionnelle dont le but est d'emporter l'enthousiasme des lecteurs-experts, de les convaincre en insistant sur les infrastructures existantes et projetées et la capacité d'accueil de la ville (hébergement, restauration, transport). Ces documents diffèrent des délibérations municipales à la fois par leur statut, leur objectif et leur discours. Tout comme les guides de voyage et autres documents destinés aux touristes, ces dossiers de candidature mettent en scène la ville sous un jour favorable. Ils constituent un autre exemple de la manière dont une ville se présente aux yeux du monde, sous ses meilleurs aspects. Par exemple, le dossier de candidature officiel de Lyon à l'organisation des XIX^{e} Jeux Olympiques d'été de 1968 reflète bien cette communication, qui n'hésite pas à tordre la réalité en sa faveur :

> SA POSITION GEOGRAPHIQUE DANS LE MONDE :
> Si on regarde une carte du Monde, la ville de Lyon occupe une place privilégiée.
> Elle se situe à mi-distance :
> - d'Est en Ouest, entre le Japon et l'Amérique Latine
> - du Nord au Sud, entre la Finlande et l'Afrique Noire
>
> Elle est la plaque tournante entre l'Europe du Nord et celle du Midi. Elle occupe une position avancée de l'Europe Centrale et constitue le trait d'union avec la Méditerranée et l'Afrique.
>
> Capitale régionale. Deuxième ville de France. Lyon, par son rayonnement et son expansion, prend place parmi les grandes métropoles européennes.

[227] Il est opportun de rappeler ici que Lyon a accueilli trois expositions internationales ou universelles en 1872, 1894 et 1914, a candidaté en vain à l'organisation des Jeux Olympiques de 1920, 1924 et 1968 et a fait partie des villes organisatrices du Championnat d'Europe de football en 1984, de la Coupe du monde de football en 1998 (Stade de Gerland), et plus récemment, du Championnat d'Europe de football en 2016 (Parc OL, Décines).
[228] Le site historique de Lyon a été inscrit au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO en décembre 1998. En 2010, le repas gastronomique des Français a été inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'UNESCO et Lyon a été ensuite désigné Cité de la Gastronomie, au même titre que Dijon, Paris-Rungis et Tours. Lyon a été candidat malheureux au titre de capitale européenne de la Culture en 2013, décerné à Marseille.

A 50 minutes de Paris par avion, à 3 h 55 par fer, la capitale des Gaules, riche d'un passé plus que bi-millénaire, s'enorgueillit d'être la plus moderne des villes anciennes.[229]

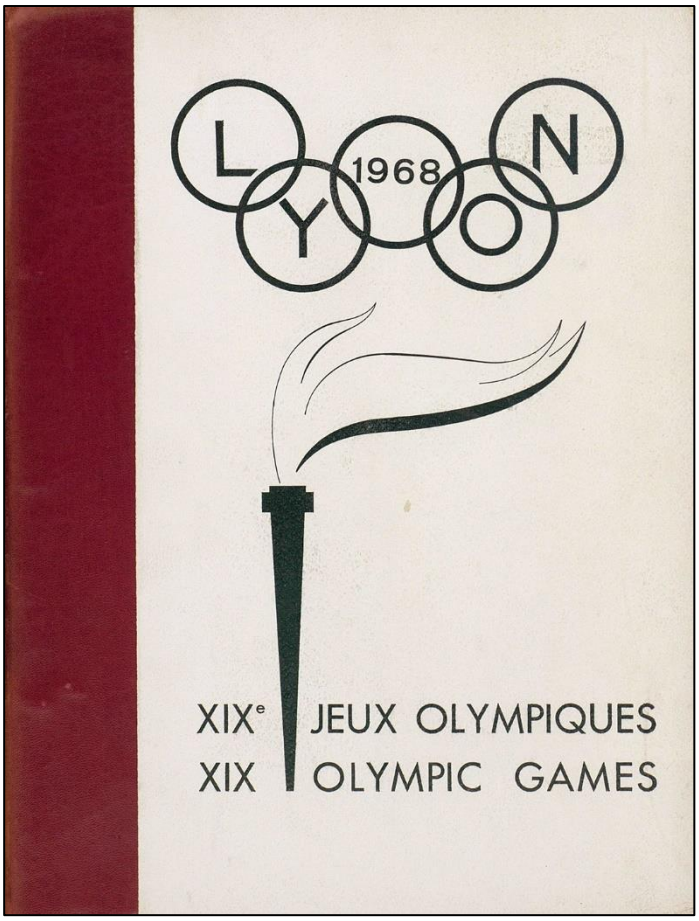


Figure 14 : Couverture du dossier de candidature de Lyon aux Jeux Olympiques de 1968

L'analyse comparée des documents officiels à finalité interne (délibérations municipales) et de ceux à finalité externe (dossiers de candidature) permettrait de mieux comprendre l'image que les élus et décideurs se font de leur ville, ainsi que l'évolution de cette image dans le temps.

1.2. Le guide de voyage : définition d'un objet géographique

Les chercheurs qui ont étudié les guides de voyage imprimés ont d'abord été confrontés au problème de la définition de ce type particulier de document. Comme le souligne Évelyne

[229] LYON 1968 : XIXe JEUX OLYMPIQUES | LYON 1968 : XIX OLYMPIC GAMES, Lyon, dossier de candidature officiel, 1964 [en ligne]. URL : https://library.olympics.com/Default/doc/SYRACUSE/25665/lyon-1968-xixe-jeux-olympiques-lyon-1968-xix-olympic-games (consulté le 23/08/2021).

Cohen à la fin des actes du colloque de 1998, il faut considérer que « la définition du guide n'est pas plus aisée hier qu'aujourd'hui[230] ». Plus récemment, Ariane Devanthéry s'est attachée à proposer des éléments de définition du guide de voyage, notamment moderne (à partir des années 1830-1840, avec les premières grandes collections)[231]. L'une des approches pertinentes est de chercher à distinguer les guides des récits de voyage.

1.2.1. Du récit au guide : évolution, porosité du genre et intertextualité

La période étudiée constitue donc un élément important, afin de déterminer précisément le type de document concerné. Au sein des publications scientifiques, le terme *guide* a été utilisé dans une acception plus ou moins large par les chercheurs qui s'intéressent à la littérature de voyage. Il est nécessaire d'expliciter ce que l'on nomme *guide*, car « selon les périodes historiques et les mondes culturels, les guides ont ainsi adopté des formes et des contenus divers, le pèlerin médiéval, le jeune noble du Grand Tour ou le touriste du XIX^e^ siècle ayant des attentes et des besoins différents[232] ». Plusieurs critères sont à prendre en compte pour déterminer ce qu'on appelle *guide*. Il existe des textes présentant l'histoire la géographie et l'art d'un territoire en particulier depuis très longtemps. Certains chercheurs jugent que les livres destinés aux pèlerins médiévaux constituent déjà des guides de voyage, bien qu'ils soient différents sur la forme et le fond des guides des siècles suivants. D'autres considèrent la *Guide des Chemins de France* de Charles Estienne (publiée en 1552) comme « le premier grand guide imprimé en France[233] ». Employer le terme de *guide* pour désigner une partie de la littérature de voyage antérieure au XIX^e^ siècle me semble en partie discutable, du fait du caractère encore hybride des publications viatiques de l'époque moderne. En effet, au XVIII^e^ siècle et même pendant le premier tiers du XIX^e^ siècle, la grande majorité d'entre elles mêlent des caractéristiques propres au récit de voyage et d'autres tenant du guidage dans l'espace (informations pratiques, distances, routes, lieux à voir). Dans ses travaux sur l'Italie au XVIII^e^ siècle, l'historien Gilles Bertrand reconnaît par exemple appeler certains de ces documents *guides* « par abus de langage[234] ». Les guillemets sont d'ailleurs parfois employés par les chercheurs lorsqu'il s'agit de désigner

[230] Évelyne Cohen, « Perspectives », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 652.
[231] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, « Chapitre 3. Les guides de voyage : un objet éditorial à définir », p. 65-112.
[232] *Ibid*., p. 16.
[233] Goulven Guilcher, « Naissance et développement du guide de voyage imprimé : du guide unique à la série, une stratégie de conquête des lecteurs ? », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 82.
[234] Gilles Bertrand, « Voyage et lectures de l'espace urbain. La mise en scène des villes renaissantes et baroques dans les guides en langue française pour l'Italie au XVIII^e^ siècle », *Histoire urbaine*, vol. 13, n° 2, 2005, p. 125.

comme guides des ouvrages pratiques liés au voyage des XVI^e^-XVIII^e^ siècles, preuve s'il en est que pour cette période, l'usage du terme *guide* demeure relativement problématique ou est tout du moins à employer avec précaution, en contextualisant bien de quels documents il est question et quelles sont leurs caractéristiques[235].

Le dernier tiers du XVIII^e^ siècle est donc marqué par une évolution importante concernant la littérature de voyage, qu'Ariane Devanthéry résume bien :

> Gilles Bertrand a proposé une première différenciation pragmatique en invitant à appeler récit-guide un récit de voyage pensé pour être utile à d'autres voyageurs. Opératoire pour de très nombreux textes du XVIIIe siècle, […] cette distinction devient moins appropriée pour des textes qui, à partir des années 1770-1780, prennent une forme différente : plus brefs, centrés sur un seul pays, les futurs guides s'éloignent alors des anciennes formes narratives. »[236]

Pour Gilles Bertrand, les guides « en un volume aisé à transporter qui nous sont aujourd'hui familiers ont commencé à se répandre dans le dernier quart du XVIII^e^ siècle[237] ». Cette période de transition[238] nécessite de suivre attentivement la forme que prennent les différents ouvrages viatiques. Il apparaît que les récits de voyage sont dès lors une catégorie que l'on peut classer à part, mais la distinction entre *récit-guide* et *pré-guide* n'est pas chose aisée.

Goulven Guilcher considère le *Guide des voyageurs en Europe* d'Heinrich August Ottokar Reichard (conseiller de guerre du duc de Saxe-Gotha), publié en 1784 en allemand[239] (puis traduit en français en 1793[240]), comme le « premier grand guide de voyage moderne[241] ». Ce guide a eu une très grande renommée et influence en Europe pendant la première moitié du XIX^e^ siècle[242]. Il a fait l'objet de plusieurs éditions successives au début du XIX^e^ siècle (1802, 1805,

---

[235] On trouve par exemple quelques textes employant les guillemets à l'intérieur de l'ouvrage de référence G. Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000. Par exemple, les contributions de : Jochen Hoock, « Introduction », p. 15 ; Gilles Chabaud, « Les guides de Paris du XVII^e^ siècle au début du XIX^e^ siècle. Remarques sur une construction historique », p. 78 (avec une définition des guides) ; Vincent Milliot, « L'espace parisien dans les imprimés de large circulation (XVI^e^-XVIII^e^ siècles) : une archéologie de la lecture des guides urbains ? », p. 67.

[236] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 22.

[237] G. Bertrand, « Préface », 2016, *op. cit.*, p. 7.

[238] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 22.

[239] Heinrich August Ottokar Reichard, *Handbuch für Reisende aus allen Ständen*, Leipzig, Weygand, 1784.

[240] Heinrich August Ottokar Reichard, *Guide des voyageurs en Europe*, Weimar, Bureau d'industrie, 2 vol., 1793.

[241] Goulven Guilcher, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », *In Situ. Revue des patrimoines*, n° 15, 2011, § 9 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/499 (consulté le 17/01/2018).

[242] Sur les guides Reichard, on lira avec intérêt : H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, chapitre 2, p. 69 et suiv. ; A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 129-143.

1807, 1810-1812, 1813, 1818 et 1820[243]). Plusieurs auteurs et imprimeurs – les Français Hyacinthe Langlois et Jean-Marie Vincent Audin en particulier – ont plagié son contenu et publié des éditions contrefaites[244]. Il s'agit d'un ouvrage pratique et cultivé qui s'adresse aux élites européennes de l'époque, et en particulier les militaires), car il contient des informations politiques et stratégiques. Ce guide se distingue notamment des autres ouvrages de l'époque par sa cartographie à visée pratique : plans de grandes villes, cartes itinéraires de plusieurs pays, et panoramas des « choses à voir » pour plusieurs villes d'Europe dans l'édition de 1805 (chapitre 4). Selon Hélène Morlier, il est aussi le premier guide de voyage à employer l'astérisque pour mettre en valeur les « choses à voir » :

> Une autre nouveauté promise à un grand avenir fut introduite dès l'édition de 1793 : la notation par un astérisque des lieux exceptionnels (ou à ne pas manquer) afin de les repérer plus facilement dans la liste intitulée.[245]

Les éditions successives publiées par Reichard apportent un certain nombre d'innovations sur la forme et le fond, comme l'a bien résumé Hélène Morlier :

> Le [*Guide des voyageurs en Europe*] avait été peu à peu perfectionné par son auteur (en partie grâce à la concurrence de Langlois) pour parvenir à une structuration des contenus (renseignements pratiques, informations générales, routes) complétés de cartes et de plans de villes simplifiés : le résultat est un guide maniable contenant tout ce dont le voyageur a besoin avant, pendant et après son voyage ; une sorte de couteau suisse… C'est d'ailleurs ce tiercé gagnant qui a assuré la notoriété des guides de Reichard : la réunion dans un seul ouvrage des renseignements pratiques complétés de données générales, d'itinéraires et d'une cartographie, un ensemble complet et utile pour le voyageur.[246]

Ariane Devanthéry souligne également plusieurs nouveautés importantes de ces éditions du *Guide des voyageurs en Europe*. Tout d'abord, Reichard innove sur le plan de la mise en forme textuelle, en facilitant la lecture des pages grâce à un système de renvois et de subdivisions, ainsi que l'emploi de plusieurs typographies différentes : « Si le repérage dans l'ouvrage n'est pas parfait dans son guide, le repérage dans le texte est revanche l'un des meilleurs de son

[243] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 2, Annexe I.2.
[244] *Ibid*, vol. 1, p. 78-83 et chapitre III.
[245] *Ibid*, vol. 1, p. 77-78.
[246] *Ibid*, vol. 1, p. 91.

temps.[247] » Ensuite, il met en place une nouvelle manière de structurer un guide de voyage, signe de sa modernité :

> Le guide de Reichard est la première réalisation du corpus élaboré ici pour laquelle on puisse parler d'une double structuration de l'espace, le plan de voyage et la description de celui-ci, permettant non seulement une consultation et des usages particuliers, mais aussi la combinaison – neuve – entre différentes manières de représenter l'espace ; tous éléments qui signent les guides et les distinguent des récits de voyage.[248]

Jusque dans les années 1830, la grande majorité des ouvrages destinés à guider les voyageurs au sein d'un espace correspondent à des titres uniques, qui ne font pas partie d'une collection dédiée. Il s'agit très souvent d'éditions successives d'un seul titre portant sur un même espace et qui reprennent largement des guides antérieurs, de manière plus ou moins assumée. Il existe bien déjà plusieurs séries de guides (Galignagni, Langlois), mais elles sont encore assez peu fournies en titres et certaines ont une durée de vie assez courte. Une étape importante est marquée par la création en 1836 d'une collection de guides par l'éditeur anglais John Murray III (1808-1892), qui publiait déjà des ouvrages relatifs au voyage dès le début du XIX^e^ siècle[249]. La nouveauté introduite par John Murray III consiste en la création d'une véritable collection de guides de voyage, uniformisée, constituée de plusieurs titres portant sur différents espaces géographiques. Chacun de ces titres fait l'objet de multiples éditions successives, très fréquentes. Progressivement, la collection des guides Murray s'agrandit : de nouveaux titres sont publiés, de nouveaux espaces sont couverts. C'est aussi la première fois qu'une collection de guides de voyage est portée par une maison d'édition de l'importance de celle de Murray. Les guides Murray connaissent rapidement un grand succès en Europe. L'éditeur allemand Baedeker crée également une collection de guides de voyage dans les années 1830. Ces deux éditeurs sont rejoints dans les années 1850 par l'éditeur français Hachette, qui devient un acteur majeur dans l'édition en France (chapitre 2). Avec l'apparition des premières collections portées par ces trois grands éditeurs et leur large diffusion en Europe, le milieu du XIX^e^ siècle est considéré par plusieurs spécialistes comme la véritable naissance des « guides modernes »[250]. Au cours de cette période se développe une littérature pratique du voyage que

[247] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit*., p. 143.
[248] *Ibid*., p. 140.
[249] Gráinne Goodwin et Gordon Johnston, « Guidebook publishing in the nineteenth century : John Murray's Handbooks for Travellers », *Studies in Travel Writing*, vol. 17, n° 1, 2013, p. 43 [en ligne].
URL : http://dx.doi.org/10.1080/13645145.2012.747791 (consulté le 17/01/2018).
[250] Elsa Damien, « Les guides dans la culture touristique de la première moitié du XIX^e^ siècle », *Chroniques italiennes*, automne 2003, n° 71/72, p. 191-206 [en ligne]. URL : http://chroniquesitaliennes.univ-

l'on peut qualifier de large diffusion, par le nombre de titres publiés et d'exemplaires vendus en Europe.

Il importe ici de présenter le contexte historique qui entoure la naissance des grandes collections touristiques. Entre les années 1820 et les années 1850, le voyage connaît d'importantes mutations, rendues possibles par les rapides progrès technologiques, en particulier dans le domaine des transports[251]. Après Waterloo et la fin des guerres napoléoniennes, l'Europe entre dans une nouvelle ère du voyage, après celle du Grand Tour. La paix revenue, le continent est à nouveau accessible aux voyageurs britanniques, qui deviennent les premiers touristes. Dès 1816, un service maritime permet de traverser la Manche entre Brighton et Le Havre et cinq ans plus tard, des bateaux à vapeur (*steamers*) font la liaison entre Douvre et Calais en seulement 3 heures[252]. Si la péninsule italienne demeure la destination principale de la grande majorité des voyageurs, d'autres régions gagnent en attractivité. C'est le cas de la vallée du Rhin, dès la fin des années 1820. La navigation sur ce fleuve – comme sur d'autres cours d'eau européens – est facilitée par la mise en service de bateaux à vapeur qui remplacent rapidement les coches d'eau traditionnels, permettant un gain de temps et un meilleur confort pour les passagers. En une trentaine d'années, le chemin de fer se diffuse en Europe de l'Ouest (Angleterre, Écosse, France, Belgique, etc.). Le maillage du territoire par le réseau ferroviaire marque une avancée majeure pour la circulation des voyageurs, en diminuant fortement les durées de trajets entre les principales villes. Ces progrès technologiques ne sont pas vus d'un très bon œil par certaines personnes, qui considèrent que les nouveaux équipements et moyens de transport dénaturent le voyage, en rendant cette expérience moins difficile et beaucoup plus accessible[253]. Un tel discours conservateur demeure néanmoins minoritaire et est surtout celui d'une élite cultivée, qui fait preuve d'un fort mépris pour cette première démocratisation du voyage. On peut qualifier cette période d'émergence du « tourisme moderne[254] » en Europe. En seulement quelques décennies, une nouvelle industrie – touristique – se développe et connaît un essor rapide. Elle se constitue grâce à l'apparition concomitante de plusieurs piliers importants[255] : les compagnies de transport de voyageurs sur terre (chemin de fer) et sur l'eau (navigation à vapeur), les grandes collections de guides imprimés (Murray et Baedeker, puis Hachette), les premières agences de voyages (Thomas Cook[256]). L'offre

paris3.fr/PDF/71-72/Damien72.pdf (consulté le 26/07/2018) ; A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 83.

[251] Sur ce sujet, voir : J. Buzard, *The Beaten Track*, 1993, *op. cit.*, chapitre 1, III, p. 47 et suiv.

[252] *Ibid*., p. 41.

[253] *Ibid*., p. 44-46.

[254] *Ibid*., chapitre 1.

[255] James Buzard les qualifie d'institutions (*Ibid*., chapitre 1, III, p. 47 et suiv.).

[256] Thomas Cook propose en 1841 le premier voyage de groupe organisé entre Leicester et Loughborough, puis la première croisière touristique sur le Nil en 1869. Sur l'histoire de Thomas Cook et la démocratisation du tourisme,

hôtelière suit dans un second temps, contrainte à l'amélioration du fait de l'augmentation du nombre de clients (les nouveaux touristes) et leurs fortes exigences de confort, ainsi que par les critiques (parfois virulentes) des premiers guides de voyage modernes[257].

La forme des guides dominant le marché de l'édition touristique européenne n'est pas encore tout à fait fixée. Il n'en demeure pas moins qu'à partir des années 1850-1860, on peut dire que les guides de voyage publiés par les grands éditeurs se distinguent de plus en plus nettement des récits de voyage et des guides du début du XIX^e^ siècle. Désormais, l'accent est clairement mis sur la description des espaces, des objets et lieux considérés comme dignes d'intérêt par les auteurs de ces ouvrages. Une place plus importante est accordée à la dimension utilitaire, avec les mentions d'informations pratiques permettant de faciliter le parcours et le séjour des voyageurs : hôtels, restaurants, moyens de transports, conseils aux voyageurs, etc. Peu à peu, les guides des grandes collections commencent à se standardiser, à devenir uniformes[258]. D'un point de vue littéraire, il y a un assèchement de la narration : l'écriture subjective et personnelle laisse place à une énonciation qui se présente comme objective et impersonnelle. La grande majorité des anecdotes et citations littéraires tendent à disparaître ou du moins, se raréfient fortement. Le style des guides s'appauvrit, il devient plus encyclopédique, voire parfois presque télégraphique. Il faut cependant noter qu'il n'y a pas de rupture franche : parmi les premiers guides Murray, Baedeker et Joanne, certains relèvent encore d'une forme moins directement pratique, davantage littéraire, demeurant finalement assez proche des guides des décennies précédentes. On retrouve encore dans certains guides des années 1860 de nombreux extraits provenant de récits de voyage : c'est le cas par exemple du *Guide du voyageur à Londres et aux environs*, écrit par Élisée Reclus et publié dans la collection des guides Joanne[259]. Par souci de cohérence, les éditeurs demandent aux auteurs d'adopter un ton unifié pour tous les ouvrages de leur collection. Pour des raisons commerciales, chaque éditeur cherche à se démarquer des concurrents en soignant l'aspect matériel de ses livres (couleur de couverture, format, volume). Cette évolution globale qui commence avec les grandes collections touristiques concerne aussi

---

voir : Paul Smith, *The History of Tourism : Thomas Cook and the Origins of Leisure Travel*, Londres, Routledge, 1998 ; Sandrine Gamblin, « Thomas Cook en Égypte et à Louxor : l'invention du tourisme moderne au XIX^e^ siècle », *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, vol. 25, n^o^ 2, 2006, p. 19-25 [en ligne]. URL : http://teoros.revues.org/1476 (consulté le 09/08/2021) ; Béatrix de l'Aulnoit et Alexandre Philippe, *Thomas Cook : 1808-1892 : l'inventeur des voyages*, Paris, Robert Laffont, 2018.

[257] Laurent Tissot, « L'hôtellerie de luxe à Genève (1830-2000). De ses espaces à ses usages », *Entreprises et histoire*, 2007, n^o^ 46, p. 17-33 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-entreprises-et-histoire-2007-1-p-17.htm (consulté le 08/06/2017).

[258] Bosse Bergman, « Guides to a geography of tourism », *Belgeo. Revue belge de géographie*, 2012, n^o^ 3, § 7 [en ligne]. URL : http://belgeo.revues.org/7176 (consulté le 08/06/2017).

[259] Élisée Reclus, *Guide du voyageur à Londres et aux environs*, 2^e^ éd., Paris, Hachette, collection des guides Joanne, 1862. Élisée Reclus cite à de nombreuses reprises des extraits provenant de textes de plusieurs écrivains-voyageurs, comme Théophile Gauthier ou Léon Faucher.

bientôt les guides locaux. Dans le cas des guides sur Lyon publiés par des éditeurs lyonnais, Pierre-Yves Saunier situe ce « tournant décisif dans les années 1860 pour les formes extérieures (format, volume) aussi bien que pour les procédures stylistiques et opératoires du genre[260] ».

J'ai fait le choix d'employer dans ma thèse une définition assez restreinte du guide de voyage imprimé, qui permet de bien cadrer la période choisie pour cette étude (milieu du XIXe siècle - fin du XXe siècle). J'appelle donc *guide de voyage* les guides qui sont publiés à partir du deuxième tiers du XIXe siècle, avec la création des grandes collections d'envergure nationale et européenne : celles des éditeurs Murray, Baedeker et Hachette. Je préfère utiliser la terminologie *guides de voyage* pour désigner les documents du corpus principal (chapitre 2). Si la plupart d'entre eux peuvent aussi être dénommés *guides touristiques*, cette appellation est assez discutable pour les premiers guides du corpus publiés par les trois grands éditeurs, comme par exemples les premières éditions du guide Murray *Handbook for travellers in France* ([MUR1843] et suivantes) ou *De Paris à Lyon et à Troyes* ([HAC1854]). Je considère la dénomination *guide touristique* comme étant plus restrictive et adaptée à une période plus récente, correspondant au moment où l'industrie touristique s'est vraiment stabilisée (à partir du début du XXe siècle en France). Quant aux autres types de documents en rapport avec le voyage ou la découverte d'un espace, souvent hybrides, s'ils ne correspondent pas à ma définition du guide de voyage, j'utilise une appellation différente. Certains de ces documents sont proches des guides de voyage, d'autres s'en distinguent plus nettement. Pourtant, comme les guides, ils entretiennent tous un lien fort avec le voyage et la découverte de nouveaux territoires.

À première vue, le terme *littérature*, considéré dans un sens restreint, ne semble pas s'appliquer aux guides de voyage[261]. Si ces ouvrages n'ont en général pas la même qualité esthétique d'écriture que des romans, poèmes ou essais, il n'en demeure pas moins qu'ils ont leur place au sein de la littérature du voyage[262]. Selon *Le Petit Robert de la langue française*, la littérature peut être définie comme « l'ensemble des ouvrages publiés (sur une question)[263] ». En ce sens, je retiens dans cette thèse une définition large de la littérature de voyage, celle-ci correspondant à l'ensemble des documents écrits (ou à dominante textuelle) relatifs au voyage et au tourisme.

---

[260] P.-Y. Saunier, « Le guide touristique, un outil pour une possible histoire de l'espace … », 1993, *art. cit.*

[261] Sophie Bonin distingue par exemple clairement les guides touristiques de la littérature : Sophie Bonin, « Paysages et représentations dans les guides touristiques. La Loire dans la collection des Guides-Joanne, Guides Bleus (1856 à nos jours) », *L'Espace géographique*, 2001, tome 30, nº 2, p. 111-126 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.3917/eg.302.0111 (consulté le 21/08/2021).

[262] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*

[263] « Littérature », *Le Petit Robert de la langue française*, 2021 [en ligne].
URL : https://dictionnaire.lerobert.com/definition/litterature (consulté le 21/08/2021).

Selon cette définition, la littérature de voyage regroupe non seulement les relations et récits de voyage, mais aussi les guides, les brochures et livrets touristiques, les revues et journaux sur le voyage, etc.

L'objectif n'est pas ici de développer longuement les différences ou similitudes entre les genres variés constituant la littérature de voyage. Cependant, il reste utile de rappeler différents éléments mis en évidence par plusieurs chercheurs spécialistes du guide de voyage[264]. L'une des questions récurrentes que se posent ces chercheurs est celle du rapport des guides avec d'autres genres littéraires[265]. Historiquement, guides et récits sont souvent associés, voire confondus lorsque l'on parle de la littérature de voyage (1.1.1). La confusion demeure aujourd'hui, tant il est vrai qu'au premier abord il paraît logique de rapprocher ces deux genres littéraires. Ce sont des documents textuels portant sur le voyage et traitant d'espaces géographiques. Dans la pratique, ces ouvrages peuvent être utilisés par des voyageurs pour s'orienter et découvrir un territoire. Guides et récits de voyage entretiennent des liens étroits, plus ou moins proches selon la période concernée. Ils partagent certains points communs, mais se démarquent également les uns des autres par divers aspects. Par exemple, l'une des caractéristiques principales du guide de voyage qui n'est pas présente dans les récits de voyage est de donner le choix entre plusieurs itinéraires. En résumé, le guide de voyage propose une sélection de parcours et visites possibles, rarement uniques, alors que la relation ou récit de voyage rend compte d'un trajet unique une fois qu'il a été effectué[266]. Par ailleurs, comme l'indique Ariane Devanthéry : « Les récits de voyage et la très grande majorité des récits-guides des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles présentent en effet l'espace de manière linéaire et narrative, sous forme de boucle[267] ».

Un autre point permet de distinguer guide de voyage et récit de voyage. Si les auteurs des guides de voyage sont en principe des voyageurs, la standardisation de ces ouvrages pratiques vers le milieu du XIX^e^ siècle a conduit à évacuer du texte ce qui relevait du récit d'une expérience personnelle et de l'anecdote, voire du style. Les grands éditeurs ont en effet veillé à conserver une certaine uniformité et cohérence entre les titres appartenant à une même collection, qui étaient pourtant l'œuvre d'auteurs différents. Comme c'est le cas encore aujourd'hui, les rédacteurs des guides devaient suivre certaines consignes pour que leur guide respecte une

[264] Marcel Roncayolo, « Deuxième partie : La porosité des guides avec d'autres genres. Introduction », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 122-128.
[265] G. Chabaud, et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle*, 2000, *op. cit.*, p. 6.
[266] Cette distinction a très bien été expliquée par A. Devanthéry, « À la défense de mal-aimés…, 2008, *art. cit.*, en particulier dans le tableau 1 [en ligne].
[267] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 126.

écriture commune à tous les titres d'une même collection. C'est le cas chez Hachette avec l'arrivée d'Adolphe Joanne dans la fonction de directeur de collection. Les anciens titres rachetés par l'éditeur à Maison et Bourdin sont assez rapidement remplacés par de nouveaux guides rédigés par Adolphe Joanne ou d'autres auteurs, selon un plan établi (chapitre 2).

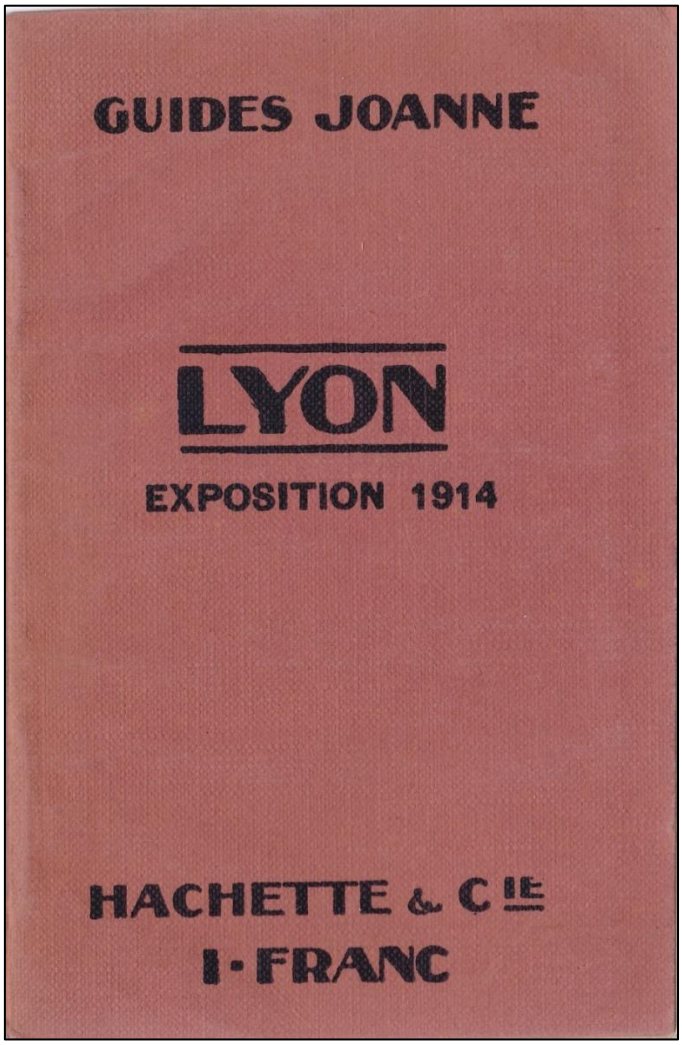


Figure 15 : Couverture du guide [HAC1914] avec mention du prix

Cela amène à mettre en avant une autre différence majeure entre les récits de voyage, qui ont assez rarement fait l'objet de plusieurs éditions ou réimpressions, et les guides de voyage des grandes collections, qui présentent une forte cohérence d'ensemble. Les guides Murray, Blue Guides, guides Baedeker et guides Hachette rassemblés au sein du corpus principal constituent une source sérielle : les éditions fréquentes d'ouvrages par ces éditeurs spécialisés rendent possible leur étude sur une période relativement longue (dans le cas de cette recherche, plus d'un siècle et demi). À ce titre, le guide constitue une source précieuse pour étudier l'image d'un territoire et la représentation des espaces, ce qui sera démontré dans les analyses qui vont

suivre. Pendant la première moitié du XX^e siècle, le guide de voyage se caractérise par une forte stabilité au niveau de la forme, mais aussi en grande partie au niveau du contenu, dans son ensemble. À la fois propagande touristique[268] et document littéraire, le guide répond à une logique éditoriale et économique très particulière, qui le distingue de nombreux autres genres. Jean-Yves Mollier rappelle « la fonction commerciale de ce produit éditorial, trop souvent confondu avec un récit, un essai ou une histoire des contrées[269] ». Comme le souligne Goulven Guilcher[270], le guide de voyage moderne est l'un des rares livres dont la couverture figurait souvent le prix de vente (Figure 15). La présence du prix comme élément d'appel est loin d'être anodine : celui-ci joue un rôle important dans le choix des voyageurs.

Le lien entre guide touristique et récit d'une expérience de voyage reste encore très fort au XX^e siècle. Lonely Planet et le guide du Routard, les deux grandes collections de guides qui ont connu un succès mondial dans les années 1970 et dominent encore aujourd'hui le marché de l'édition touristique, ont toutes les deux pour origine un voyage à l'étranger qui a donné lieu à l'écriture de notes et d'un carnet de voyage. C'est ensuite que les auteurs ont retravaillé ces notes, afin de publier une première édition de guide. Après tout, dans la très grande majorité des cas, les rédacteurs de guides sont aussi des voyageurs (et souvent les premiers d'entre eux pour certaines contrées). En revanche, pour les villes et régions des pays occidentaux, les collections s'appuient avant tout sur des correspondants locaux, qui ne peuvent donc pas être qualifiés de voyageurs lorsqu'ils écrivent un guide sur un ville ou une région qu'ils habitent ou qu'ils connaissent très bien. Enfin, si le guide n'est évidemment pas exhaustif, son ambition est de couvrir au maximum un espace donné, d'être une synthèse de tout ce qui peut intéresser les voyageurs. Le guide livre aux voyageurs un contenu rassemblant une sélection de ce qui est présenté comme *ce qu'il faut voir*, selon le point de vue de l'éditeur ou de l'auteur (chapitre 4). La relation de voyage se caractérise quant à elle par la partialité : seuls quelques fragments de l'espace sont mentionnés, sans forcément qu'il n'y ait une grande cohérence[271]. Il faut garder à l'esprit que le guide de voyage n'est pas neutre, ce qui sera attentivement analysé dans cette thèse. Le contenu présenté aux lecteurs a été sélectionné suivant différents critères, plus ou moins conscients et explicites. En règle générale, qu'il soit l'œuvre d'une maison d'édition

[268] Le terme propagande est à comprendre ici dans son sens original, celui de publicité. Il était d'ailleurs fréquemment employé ainsi par les acteurs touristiques et municipaux au début du XX^e siècle.
[269] Jean-Yves Mollier, « Septième partie. Les guides dans la construction de l'identité nationale. L'image de l'autre. Introduction », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 573-576.
[270] Goulven Guilcher, « Naissance du guide de voyage moderne au XIX^e siècle », conférence audio dans le cadre du séminaire Horizons du voyage : écrire et rêver l'univers, 12 novembre 2001, 58 min. [en ligne].
URL : https://crlv.org/conference/naissance-du-guide-de-voyage-moderne-au-xixe-si%C3%A8cle (consulté le 21/08/2021).
[271] A. Devanthéry, « À la défense de mal-aimés…, 2008, *art. cit.*,

spécialisée dans le tourisme ou d'un organisme local, le guide cherche à valoriser de manière plus ou moins évidente les espaces dont il traite[272]. Chaque producteur de guides de voyage a sa propre stratégie, mais le but principal reste le même pour tous : donner envie aux lecteurs (et donc aux potentiels voyageurs) de visiter les territoires décrits dans le guide, pour fidéliser cette clientèle autour de la collection, pour que celle-ci soit réputée et recommandée.

Le matériau principal étudié ici est le guide de voyage imprimé, car il permet des comparaisons fines sur des contenus reprenant systématiquement de mêmes rubriques, à la différence des récits, très hétérogènes de ce point de vue. Toutefois, plusieurs récits de voyage ont été mobilisés à titre de comparaison avec le corpus de guides analysés. En effet, il est très intéressant de confronter le récit d'une expérience personnelle et ponctuelle (récit de voyage) aux recommandations générales et standardisées (guide de voyage). La section suivante présente les principales caractéristiques des guides des XIX^{e} et XX^{e} siècles.

1.2.2. Les principales caractéristiques des guides de voyage (années 1840-2000)

Voici une proposition de plusieurs critères permettant de distinguer le guide d'autres types de documents proches. Il s'agit de mettre en relief les particularités de ce genre.

Le guide de voyage est un document à dominante textuelle. Il s'articule autour du texte, qui en constitue le cœur et l'élément principal. Même s'il peut être abondement illustré (en particulier de vues topographiques) et contenir des cartes, plans et panoramas, le guide est avant tout un livre. À ce titre, il fait partie de la littérature de voyage. Tous les guides analysés dans ce travail de thèse contiennent du texte, alors qu'ils ne possèdent pas systématiquement des illustrations et des cartes.

Comme l'ont souligné plusieurs chercheurs[273], l'une des spécificités principales du guide de voyage réside dans son mode de consultation. À la différence de nombreux ouvrages (dont les récits de voyage), le guide ne se lit presque jamais dans l'ordre habituel, de la première page à la dernière page, ni même forcément en intégralité. Les voyageurs sont amenés à le consulter à de multiples reprises, en se rendant directement aux passages qui les intéressent. Cette manipulation est d'ailleurs facilitée par un (ou parfois deux) cordon attaché au dos de l'ouvrage, permettant de marquer la page choisie. Une attention particulière est portée par les éditeurs à la

[272] P.-Y. Saunier, « Le guide touristique, un outil pour une possible histoire de l'espace … », 1993, *art. cit.*
[273] S. Jaumain et C. Loir, « Les guides de voyages : une source…», 2003, *op. cit.*, p. 29-30 ; A. Devanthéry, « À la défense de mal-aimés…, 2008, *art. cit*., § 6.

commodité de consultation, avec un système qui facilite le repérage rapide d'un contenu en particulier (index, table des matières et des figures, sections bien différenciées). En cela, le guide est proche des encyclopédies et dictionnaires, que l'on ouvre directement à l'entrée voulue après consultation de l'index (ou en cherchant directement la bonne lettre) et qui ne sont pas destinés à une lecture linéaire. En effet, dans les guides, il est tout à fait possible de lire des passages indépendamment les uns des autres : chaque entrée consacrée à une localité ou un site se suffit à elle-même. La proximité avec les encyclopédies et les dictionnaires spécialisés peut être davantage poussée. On retrouve dans certains de ces documents des plans urbains, des descriptions de villes et une structure de présentation similaire, avec des entrées clairement délimitées (1.1.1). Le guide de voyage se démarque cependant des dictionnaires et encyclopédies par son rapport direct avec le monde physique. Il est principalement employé sur place, dans un lieu méconnu ou inconnu, ou dans la préparation précédant la venue sur les lieux. L'utilisateur du guide – qui est alors aussi un voyageur – est amené à faire des allers-retours entre la lecture de l'entrée concernée et la vision de l'espace qui l'entoure, qu'il s'apprête à voir ou qu'il vient de quitter[274]. Le guide est parfois même support d'annotation précisant certains points ou portant sur des souvenirs associés à la visite. On peut y trouver des fleurs ou des plantes laissées entre les pages, des menus de repas, des timbres ou des tickets de musée, comme dans l'un des exemplaires de ma collection personnelle (Figure 16).

Il est difficile de saisir toute la diversité des usages qui peuvent être faits d'un guide de voyage, et ce constat se vérifie aujourd'hui comme hier[275], d'autant plus qu'un guide peut être consulté à différents moments (avant pendant ou après le séjour), mais aussi par différentes personnes, voyageurs ou non. En effet, il ne faut pas oublier que le guide peut être lu par quelqu'un qui ne fait pas le voyage, en bibliothèque ou dans une collection privée[276].

Le guide de voyage a une fonction prescriptive[277], qu'on ne rencontre pas systématiquement dans les récits de voyage. Bernard Lerivray qualifie même le discours des guides « d'impératif touristique[278] ». La manière dont le guide de voyage s'adresse au lecteur est particulière : plus ou moins directive, elle est en tout cas prescriptive. Le guide recommande fortement aux voyageurs de suivre l'itinéraire de visite établi qui leur est proposé dans l'ouvrage.

[274] *Idem*.
[275] M. Mieli et M. Zillinger, « Tourist information channels as consumer choice… », 2020, *art. cit.*, p. 28-48.
[276] B. Bergman, « Guides to a geography of tourism », 2012, *art. cit.*, § 3
[277] A. Seoane, *Les mécanismes énonciatifs dans les guides*, 2013, *op. cit.*
[278] Bernard Lerivray, *Guides bleus, guides verts et lunettes roses*, Paris, Éditions du Cerf, 1975, chap. IV, p. 79-94.

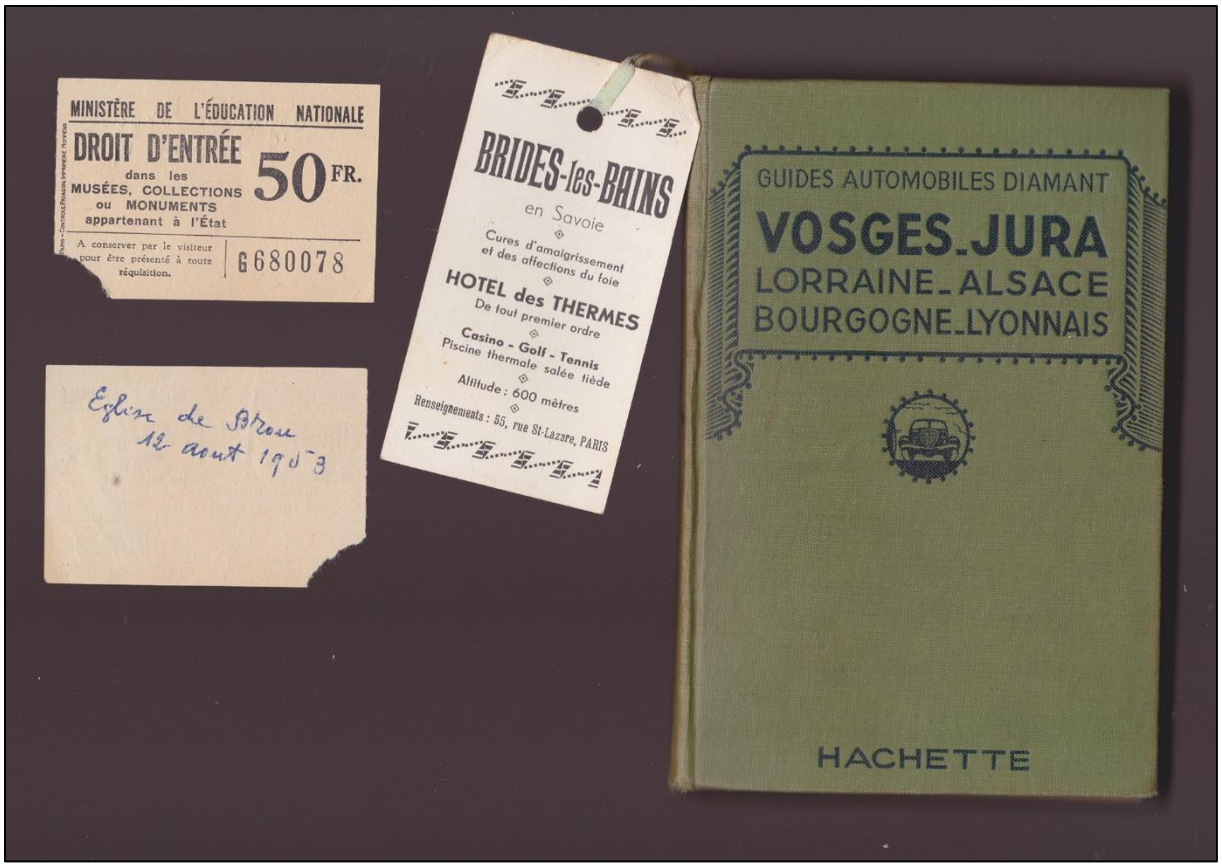
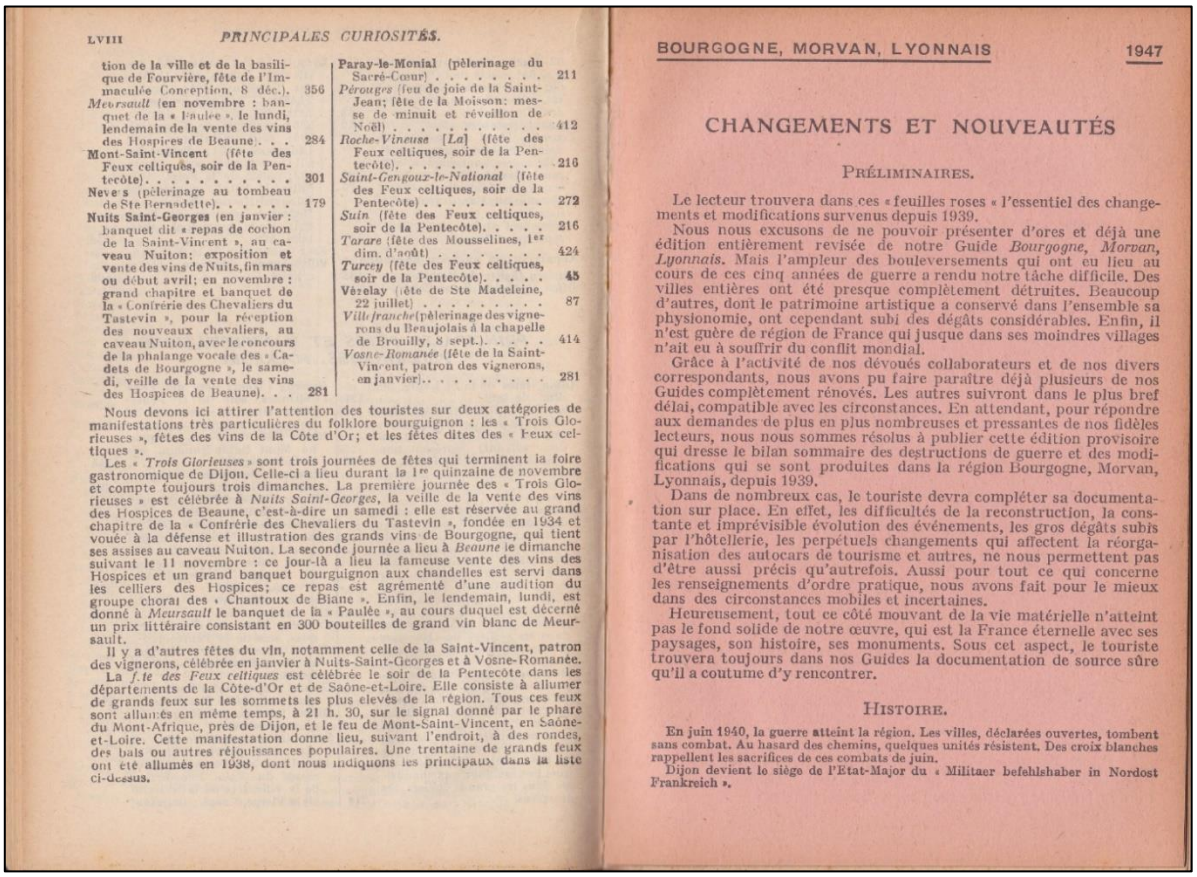


Figure 16 : Deux tickets d'entrée pour une visite de monument, retrouvés dans mon exemplaire du guide [HAC1939b]

Chaque guide de voyage a une durée d'exploitation limitée dans le temps, c'est un produit mercantile et publicitaire qui devient rapidement obsolète, ce qui le distingue de la majorité des autres ouvrages vendus en librairie[279]. Le contenu touristique – en particulier les renseignements pratiques – requiert des mises à jour fréquentes et si possible, à intervalles réguliers. Cela concerne, à des niveaux variables, les différents matériaux qui composent le guide : en premier lieu, le texte, mais aussi la cartographie et les illustrations. Il s'agit de l'une des spécificités qui caractérisent les grandes collections de guides de voyage fondées au milieu du XIX^{e} siècle. L'histoire de ces collections de guides est marquée par une tension constante entre la nécessité d'actualiser les informations présentées et les contraintes financières de cette opération, qui est à renouveler fréquemment. Les mises à jour constituent un défi permanent pour les éditeurs. Au cours de la période étudiée, les éditeurs de guides de voyage ont mis au point plusieurs procédés permettant d'aboutir à un compromis acceptable entre souci de rentabilité et actualisation du contenu. Par exemple, Hachette a introduit vers 1910 « un à deux

[279] *Ibid*., p. 10 ; G. Guilcher, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », 2011, *art.cit.*

feuillets, imprimés sur papier rose, insérés en début de volume et datés. [280] » (Figure 17). Ces feuillets roses permettaient de prolonger la durée de vie d'une édition déjà publiée, tout en fournissant au lecteur des informations mises à jour (lorsque les changements étaient peu nombreux). Les périodes de crises, en particulier les deux guerres mondiales, affectent fortement la capacité des éditeurs à mettre à jour toutes les informations. Les années d'après-guerre constituent un moment de réorganisation important pour les éditeurs. Cette nécessité de présenter un contenu à jour rapproche, dans une certaine mesure, le guide de voyage des horaires de transport ferroviaire, des annuaires commerciaux et des almanachs.



LVIII PRINCIPALES CURIOSITÉS.

tion de la ville et de la basilique de Fourvière, fête de l'Immaculée Conception, 8 déc.). 356
Meursault (en novembre : banquet de la « Paulée », le lundi, lendemain de la vente des vins des Hospices de Beaune). . . 284
Mont-Saint-Vincent (fête des Feux celtiques, soir de la Pentecôte). 301
Neves (pèlerinage au tombeau de Ste Bernadette). 179
Nuits Saint-Georges (en janvier : banquet dit « repas de cochon de la Saint-Vincent », au caveau Nuiton; exposition et vente des vins de Nuits, fin mars ou début avril; en novembre : grand chapitre et banquet de la « Confrérie des Chevaliers du Tastevin », pour la réception des nouveaux chevaliers, au caveau Nuiton, avec le concours de la phalange vocale des « Cadets de Bourgogne », le samedi, veille de la vente des vins des Hospices de Beaune). . . 281
Paray-le-Monial (pèlerinage du Sacré-Cœur) 211
Pérouges (feu de joie de la Saint-Jean; fête de la Moisson; messe de minuit et réveillon de Noël) 412
Roche-Vineuse [*La*] (fête des Feux celtiques, soir de la Pentecôte). 216
Saint-Gengoux-le-National (fête des Feux celtiques, soir de la Pentecôte) 272
Suin (fête des Feux celtiques, soir de la Pentecôte). 216
Tarare (fête des Mousselines, 1er dim. d'août) 424
Turcey (fête des Feux celtiques, soir de la Pentecôte). 45
Vézelay (fête de Ste Madeleine, 22 juillet) 87
Villefranche (pèlerinage des vignerons du Beaujolais à la chapelle de Brouilly, 8 sept.). 414
Vosne-Romanée (fête de la Saint-Vincent, patron des vignerons, en janvier).. 281

Nous devons ici attirer l'attention des touristes sur deux catégories de manifestations très particulières du folklore bourguignon : les « Trois Glorieuses », fêtes des vins de la Côte d'Or; et les fêtes dites des « Feux celtiques ».

Les « *Trois Glorieuses* » sont trois journées de fêtes qui terminent la foire gastronomique de Dijon. Celle-ci a lieu durant la 1re quinzaine de novembre et compte toujours trois dimanches. La première journée des « Trois Glorieuses » est célébrée à *Nuits Saint-Georges*, la veille de la vente des vins des Hospices de Beaune, c'est-à-dire un samedi ; elle est réservée au grand chapitre de la « Confrérie des Chevaliers du Tastevin », fondée en 1934 et vouée à la défense et illustration des grands vins de Bourgogne, qui tient ses assises au caveau Nuiton. La seconde journée a lieu à *Beaune* le dimanche suivant le 11 novembre : ce jour-là a lieu la fameuse vente des vins des Hospices et un grand banquet bourguignon aux chandelles est servi dans les celliers des Hospices; ce repas est agrémenté d'une audition du groupe choral des « Chantoux de Biane ». Enfin, le lendemain, lundi, est donné à *Meursault* le banquet de la « Paulée », au cours duquel est décerné un prix littéraire consistant en 300 bouteilles de grand vin blanc de Meursault.

Il y a d'autres fêtes du vin, notamment celle de la Saint-Vincent, patron des vignerons, célébrée en janvier à Nuits-Saint-Georges et à Vosne-Romanée.

La *fête des Feux celtiques* est célébrée le soir de la Pentecôte dans les départements de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire. Elle consiste à allumer de grands feux sur les sommets les plus élevés de la région. Tous ces feux sont allumés en même temps, à 21 h. 30, sur le signal donné par le phare du Mont-Afrique, près de Dijon, et le feu de Mont-Saint-Vincent, en Saône-et-Loire. Cette manifestation donne lieu, suivant l'endroit, à des rondes, des bals ou autres réjouissances populaires. Une trentaine de grands feux ont été allumés en 1938, dont nous indiquons les principaux dans la liste ci-dessus.

BOURGOGNE, MORVAN, LYONNAIS 1947

CHANGEMENTS ET NOUVEAUTÉS

PRÉLIMINAIRES.

Le lecteur trouvera dans ces « feuilles roses » l'essentiel des changements et modifications survenus depuis 1939.

Nous nous excusons de ne pouvoir présenter d'ores et déjà une édition entièrement revisée de notre Guide *Bourgogne, Morvan, Lyonnais*. Mais l'ampleur des bouleversements qui ont eu lieu au cours de ces cinq années de guerre a rendu notre tâche difficile. Des villes entières ont été presque complètement détruites. Beaucoup d'autres, dont le patrimoine artistique a conservé dans l'ensemble sa physionomie, ont cependant subi des dégâts considérables. Enfin, il n'est guère de région de France qui jusque dans ses moindres villages n'ait eu à souffrir du conflit mondial.

Grâce à l'activité de nos dévoués collaborateurs et de nos divers correspondants, nous avons pu faire paraître déjà plusieurs de nos Guides complètement rénovés. Les autres suivront dans le plus bref délai, compatible avec les circonstances. En attendant, pour répondre aux demandes de plus en plus nombreuses et pressantes de nos fidèles lecteurs, nous nous sommes résolus à publier cette édition provisoire qui dresse le bilan sommaire des destructions de guerre et des modifications qui se sont produites dans la région Bourgogne, Morvan, Lyonnais, depuis 1939.

Dans de nombreux cas, le touriste devra compléter sa documentation sur place. En effet, les difficultés de la reconstruction, la constante et imprévisible évolution des événements, les gros dégâts subis par l'hôtellerie, les perpétuels changements qui affectent la réorganisation des autocars de tourisme et autres, ne nous permettent pas d'être aussi précis qu'autrefois. Aussi pour tout ce qui concerne les renseignements d'ordre pratique, nous avons fait pour le mieux dans des circonstances mobiles et incertaines.

Heureusement, tout ce côté mouvant de la vie matérielle n'atteint pas le fond solide de notre œuvre, qui est la France éternelle avec ses paysages, son histoire, ses monuments. Sous cet aspect, le touriste trouvera toujours dans nos Guides la documentation de source sûre qu'il a coutume d'y rencontrer.

HISTOIRE.

En juin 1940, la guerre atteint la région. Les villes, déclarées ouvertes, tombent sans combat. Au hasard des chemins, quelques unités résistent. Des croix blanches rappellent les sacrifices de ces combats de juin.

Dijon devient le siège de l'État-Major du « Militaer befehlshaber in Nordost Frankreich ».

Figure 17 : Première page des feuillets roses pour 1947 présents dans mon exemplaire du guide [HAC1939a]

Dans la plupart des cas, le guide de voyage adopte un format maniable, portatif (de plusieurs dizaines à plusieurs centaines de pages). Ce type d'ouvrage est en effet destiné à accompagner le voyageur dans ses déplacements. Le caractère pratique du guide est donc important : il est présent jusque dans les titres des guides des trois grandes collections du XIXe siècle : *Manuel*,

[280] Hélène Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus - Itinéraire bibliographique, historique et descriptif de la collection de guides de voyage, 1840-1920*, Paris, Les Sentiers débattus, 2007, p. 47.

Handbook, *Handbuch*. Maniable et portatif, le guide de voyage n'en reste pas moins généralement assez volumineux.

Son épaisseur est aussi un critère permettant de distinguer le guide de voyage d'autres documents aux objectifs similaires. Par exemple, certains imprimés produits par des offices de tourisme ou syndicats d'initiative sont composés de seulement quelques pages. Il s'agit de prospectus, brochures ou livrets, qui ne peuvent pas vraiment être qualifiés de guides, bien que leur objectif soit similaire. Au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles, le volume des guides a fluctué assez fortement. Certains guides Hachette de la seconde moitié du XIX^e^ siècle étaient très épais, comptant plus de 1 000 pages[281], à tel point que les éditeurs avaient prévu plusieurs moyens d'alléger le livre. Baedeker conseillait à ses acheteurs de découper la partie qui les intéressait : les guides de cet éditeur étaient reliés de manière à pouvoir être divisés facilement en plusieurs livrets[282]. Hachette a aussi proposé des solutions similaires, comme des brochures reliées pouvant être détachées du guide[283]. Cependant, la solution la plus simple à mettre en œuvre consistait pour l'éditeur à diviser un titre volumineux en plusieurs guides, permettant ainsi au lecteur de ne pas s'encombrer de pages qui lui seraient inutiles dans son voyage. La série *Itinéraire général de la France* dans la collection des guides Joanne (Hachette) en est un exemple évocateur, avec de multiples subdivisions et découpages géographiques en quelques décennies, afin de s'adapter au mieux à cette contrainte[284]. À la fin du XX^e^ siècle, les éditeurs publient encore des guides volumineux, en particulier ceux qui portent sur un pays dans son ensemble. À titre d'exemple, au sein du corpus principal établi ici, le guide Bleu *France* [HAC1990] contient 1253 pages numérotées et le Blue Guide *France* [BLU1997] compte 922 pages.

[281] Hélène Morlier cite l'exemple du guide Jura et Alpes françaises [HAC1877], qui contient 1088 pages et pèse 830 grammes : H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 53.
[282] G. Guilcher, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », 2011, *art.cit.*, § 25.
[283] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 54.
[284] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 325 et suiv.



Figure 18 : Dos de plusieurs guides Baedeker, Hachette et Blue Guides (collection personnelle)

1.2.3. Le guide de voyage, un objet géographique

Comme nous l'avons vu en introduction, jusqu'à récemment, et à de rares exceptions[285], le guide de voyage n'a pas vraiment été considéré comme un objet digne d'un grand intérêt par la communauté scientifique et les institutions culturelles chargés de la conservation des documents. Certes, l'évolution récente témoigne d'un intérêt croissant pour ces documents. Dans le monde francophone, les recherches portant sur ce type particulier de littérature se sont multipliées au cours des vingt dernières années, mais la reconnaissance des guides comme source riche et utile à la connaissance de l'espace demeure encore partielle. La plupart de ces travaux ne portent que sur un nombre limité d'éditions, ce qui ne permet pas un suivi très précis dans la durée ou une analyse approfondie des variations au sein d'une même collection.

[285] Pour les recherches, voir notamment le travail de G. Chabaud et P. Monzani, *Les guides de Paris aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, 1979, *op. cit*.
Concernant la conservation, il faut mentionner le fonds de la Bibliothèque du tourisme et des voyages - Germaine Tillion (BTV) à Paris.

Le guide de voyage entretient un rapport très fort avec la géographie, d'abord parce qu'il porte sur un espace terrestre et vise à fournir à ses lecteurs des informations pour s'y déplacer, le découvrir et le visiter. Il est rare de trouver un guide dont le titre ne fait pas mention d'au moins une entité géographique : pays, région, ville, cours d'eau, massif montagneux, etc. Certes, il existe chez certains grands éditeurs quelques ouvrages génériques ayant le nom de guide sans porter sur un espace en particulier, mais ils relèvent de l'exception[286]. Parmi les guides se démarquant par leur originalité, on peut signaler l'encyclopédie de voyage Nagel consacrée à la Lune, publiée en 1970[287], bien que cet éditeur ait sciemment choisi pour tous ses ouvrages des titres ne contenant pas le terme « guide ». Comme l'indique l'auteur à la page 7, « c'est la première fois que nous consacrons un ouvrage à un sujet extra-terrestre[288] ». Dans son compte rendu du guide Nagel *Tchécoslovaquie* (1960), Paul Veyret indique l'intérêt de ces documents pour la discipline géographique :

> De bons guides sont, pour les géographes, d'excellents instruments de travail autant que d'indispensables compagnons de voyage. Car, s'ils sont rédigés par des auteurs connaissant bien le pays, le décrivant avec précision (même s'ils sont obligés d'être concis), ils apportent une masse de faits qu'il est difficile de trouver ailleurs. Encore faut-il que ces auteurs ne soient pas aveugles à tout ce qui n'est pas curiosité classée, artistique, archéologique, pittoresque et qu'ils accordent au paysage « ordinaire » – qui pour nous n'est pas le moins intéressant – une place dans leurs préoccupations.[289]

Au sein de littérature de voyage, les guides se distinguent les uns des autres avant tout par la zone géographique qu'ils couvrent et qui est indiquée dans leur titre, sur leur couverture et leur dos. À la manière des éditeurs cartographiques, chaque collection de guide de voyage d'importance propose un découpage du territoire couvert par ses différents titres. Cette division géographique est à considérer dans une dimension multiscalaire : au sein de l'ensemble de la collection, qui peut couvrir de nombreux pays, en Europe et ailleurs dans le monde ; au sein d'un territoire national ; au sein de chaque guide de couverture régionale ou locale. Chaque collection de guide de voyage construit une géographie particulière, différente de celle de ses

[286] Par exemple : Rachael Antony et Joël Henry, *Le guide Lonely planet du voyage expérimental*, Paris, Lonely planet, 2006. Je remercie Laurent Gontier de m'avoir signalé cet ouvrage.
[287] Peter Baumgarten, *La Lune : la sélénologie et son expression à travers les âges*, Genève, Les Éditions Nagel (Encyclopédies de voyage Nagel), 1970, 180 p., 7 illustrations en couleurs, 96 en noir et blanc. En 2019, cet ouvrage a fait l'objet d'une réédition en fac-similé par la Réunion des musées nationaux (RMN), dans le cadre de l'exposition « La Lune : du voyage réel aux voyages imaginaires » présentée au Grand Palais (1er avril-1 juillet 2019).
[288] *Ibid*., p. 7.
[289] Paul Veyret, « Guides Nagel. Tchécoslovaquie », *Revue de géographie alpine*, 1960, tome 48, no 1, p. 220 [en ligne]. URL : https://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1960_num_48_1_1862_t1_0220_0000_2 (consulté le 10/12/2021).

concurrents. La logique des « grands tours » en Europe n'est plus à l'ordre du jour chez les grands éditeurs du milieu du XIX^e^ siècle, qui cherchent au contraire à étoffer leur catalogue en ciblant des destinations précises[290]. Par le choix des découpages et des titres, ils construisent une géographie du tourisme particulière, qui est parfois en avance sur les constructions politiques nationales (pour l'Allemagne et l'Italie notamment). Le choix de rassembler certains pays ou espaces au sein d'un même titre, en lui donnant une unité apparente, n'est jamais anodin. On trouve ainsi chez Murray un guide portant sur la France, la Corse et la Sardaigne (1868), alors que la Sardaigne était auparavant présente dans le guide portant sur la partie centrale de l'Italie (depuis 1843). Après la guerre de 1870-1871, Murray continue de traiter l'Alsace et la Lorraine dans le guide couvrant la France et s'en justifie dans la préface de l'édition de 1873 :

> In the Twelfth Edition the changes and incidents connected with the Franco-German war of 1870-71, with some accounts of the battle-fields from personal examination, have been introduced. Alsace and Lorrain are still retained within the present volume, although nearly the whole of these two French provinces was ceded to Germany by the Treaty of Frankfurt, May 10, 1871. It will be long probably before they become attached to Germany in feeling and spirit.[291]

L'éditeur anglais fait aussi paraître un guide consacré à la Méditerranée (1881)[292], contribuant à faire de cet espace maritime un ensemble géographique cohérent. La manière dont Hachette a organisé sa collection de guides (guides Joanne puis guides Bleus) d'un point de vue géographique constitue aussi un cas très intéressant. Chez Hachette, le découpage du territoire français est pendant longtemps constitué d'un mélange de régions construites selon plusieurs logiques. D'un côté, il s'agit d'« individualiser les espaces les plus touristiques en les érigeant en régions[293] », dont certaines vont finir par correspondre aux régions administratives : Bretagne, Alsace, Normandie. De l'autre côté, l'éditeur a recours aux « appellations historiques[294] » des anciennes provinces : Bourgogne, Dauphiné, Lyonnais, Auvergne. Enfin, Hachette tente aussi quelques découpages se basant sur une approche géographique, comme pour le titre *Vallée du Rhône, Cévennes* (guide Bleu, [HAC1923a]). Les massifs montagneux,

---

[290] B. Bergman, « Guides to a geography of tourism », 2012, *art. cit.*, § 11.
[291] John Murray III, *Handbook for travellers in France. Part. I*, Londres, John Murray et Paris, Galignani and co (Handbooks for travellers), 12^e^ édition, 1873, p. VI [en ligne].
URL : https://solo.bodleian.ox.ac.uk/permalink/f/89vilt/oxfaleph014095263 (consulté le 12/12/2021).
[292] Sir Robert Lambert Playfair, *Handbook of the Mediterranean, its cities, coasts and islands for the use of general travellers and yachtsmen*, Londres, John Murray, 1^re^ édition, 1881, 2 parties en un volume, XLIV-266+VI-246 p.
[293] Maryvonne Le Berre, Patricia Mathieu et Jean-Marc Roche, « Des guides et des cartes », *Mappemonde*, décembre 1987, n° 4/87, p. 42 [en ligne].
URL : http://www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/Mappe487R.html (consulté le 12/12/2021).
[294] *Idem*.

et notamment les Alpes, sont aussi souvent employés. Michelin se distingue quant à lui par un découpage plus radical, dont la principale motivation est « une nécessité liée aux contraintes de l'édition (format et épaisseur constante pour chaque volume. Plus l'espace est touristiquement dense par le nombre des sites décrits, plus les régions touristiques sont petites[295] ». Les régions de l'éditeur Michelin composent une France hétérogène, par leur taille et leur logique de dénomination : Côtes de l'Atlantique, Châteaux de la Loire, Causse, Alpes, etc. Le résultat de ces divisions territoriales répondant avant tout à des objectifs éditoriaux et fait apparaître une carte de France avec des régions touristiques disparates, dont les limites et les noms diffèrent en fonction des éditeurs. Dans les années 1980, Hachette choisit finalement de se calquer sur les nouvelles régions administratives françaises[296]. Bosse Bergman souligne aussi l'importance des collections de guides dans l'invention ou la popularisation de certaines dénominations touristiques, en particulier les espaces littoraux qui deviennent des destinations prisées des touristes : « [la] Côte d'Argent, [la] Costa Brava, [la] Costa del Sol[297] » et bien sûr, la célèbre « Riviera », dont les délimitations entre France et Italie varient selon les éditeurs et les titres. Toujours sur leur rapport avec la géographie, il faut rappeler que les guides de voyage sont structurés autour d'itinéraires plus ou moins longs. Qu'il s'agisse de routes, lignes ferroviaires, parcours urbains ou circuits de randonnée, tous ces itinéraires ont en commun de guider le voyageur au sein d'un espace. Le choix du mode d'organisation du guide mérite à ce titre d'être étudié. Marie-Vic Ozouf-Marignier souligne la place croissante accordée à la géographie dans les guides Bleus au XX^e^ siècle, en particulier dans les introductions présentant les régions[298]. Elle montre « l'influence de la géographie scientifique et pédagogique[299] » sur les rédacteurs des guides Hachette, qui ont recours aux publications scientifiques des frères Reclus, puis de l'école de Paul Vidal de la Blache. Certains des auteurs de ces introductions sont d'ailleurs eux-mêmes géographes[300]. Enfin, la cartographie est l'un des éléments essentiels du guide de voyage et sa place au sein de ces ouvrages n'a cessé de grandir au fil du temps, que ce soit pour les itinéraires ou pour les plans de ville[301]. Elle est présente sous différente formes et avec diverses fonctions. La principale est sans doute de permettre le repérage, mais les cartes jouent aussi un

[295] *Idem*.
[296] Michel Chevalier, « Géographie et paragéographies », *Espace géographique*, 1989, vol. 18, n° 1, p. 13 [en ligne]. URL : http://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1989_num_18_1_2818 (consulté le 08/06/2017). Les titres dont la première édition est publiée entre 1984 et 1991 sont les suivants : *Alsace, Aquitaine, Auvergne, Bourgogne, Bretagne, Centre - Châteaux de la Loire, Corse, Franche-Comté, Ile-de-France, Languedoc-Roussillon, Midi-Pyrénées, Normandie, Paris, Pays de la Loire, Picardie, Poitou-Charentes, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Rhône-Alpes*.
[297] B. Bergman, « Guides to a geography of tourism », 2012, *art. cit.*, § 16.
[298] M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, art. cit., § 10, § 12, § 15-16.
[299] *Ibid*., § 15.
[300] *Ibid*., § 16. M.-V. Ozouf-Marignier cite les cas de Pierre Desfontaines (1894-1978) et Charles Vélain (1845-1925).
[301] James R. Akerman, « Travel, Tourism, and Place Marketing », dans Mark Monmonier (dir.), *The History of Cartography, Vol. 6 : Cartography in the Twentieth Century*, Chicago, University of Chicago Press, p. 1620-1639.

rôle de figuration, en tant que signe. Par exemple, les couvertures et pages de titre des guides Joanne et des guides Bleus Hachette publiés au XX^e^ siècle contiennent souvent la carte de l'espace traité dans l'ouvrage[302]. Comme l'indique Nicolas Verdier, ce type de carte « permet aussi peut-être d'ancrer d'en rattacher le contenu à la Géographie[303] ».

Pourtant, à ce jour, on constate que peu de géographes se sont réellement intéressés au guide de voyage comme document d'étude à part entière. Le guide de voyage – et particulièrement les grandes collections que sont Murray, Baedeker, Hachette et Michelin – ont surtout été étudiés par des spécialistes de l'histoire et de la littérature. Parmi les rares géographes qui ont étudié le guide de voyage comme une source à part entière, il faut citer Marc Francon, auteur d'une thèse de doctorat en géographie sur le Guide Vert Michelin[304]. Il s'est intéressé à la stratégie commerciale et éditoriale de l'entreprise Michelin, qui a fondé une véritable politique en matière de tourisme au début du XX^e^ siècle. La firme de Clermont-Ferrand a construit ses services de tourisme autour de plusieurs produits complémentaires : les cartes routières, les guides Rouges (France) et les guides Verts (régionaux). Marc Francon montre aussi dans sa thèse le rôle important joué par Michelin, un acteur privé, dans le développement du tourisme et du secteur routier au niveau national français. Michelin demeure encore aujourd'hui un acteur dominant dans plusieurs secteurs, non seulement l'équipement automobile, mais aussi les cartes routières et les guides touristiques. Une autre thèse de référence sur la littérature de voyage est celle de Claire Hancock[305]. Cette recherche porte sur la représentation de deux grandes capitales occidentales, Londres et Paris, à travers un corpus de guides et récits de voyage. À travers l'image de Londres et Paris, l'autrice s'attache à montrer que ces ouvrages liés aux voyageurs construisent une image nationale de leur nation respective, à travers les représentations de leur capitale. Selon elle, le guide est une source d'intérêt pour l'étude de l'image d'un territoire, et en particulier une ville. Il s'agit donc d'un type de document à considérer à sa juste valeur, en le mobilisant dans des études de géographie et d'histoire spatiale.

[302] N. Verdier, « Les formes du voyage… », 2011, *art. cit.*, § 5 et § 8. Il cite l'exemple du guide Bleu France de 1956, mais cette remarquable est valable pour de nombreux guides Hachette, dont plusieurs de mon corpus.
[303] *Idem*.
[304] M. Francon, *Le guide vert Michelin…*, 2001, *op. cit.*
[305] C. Hancock, *Paris et Londres au XIX^e^ siècle…*, 2003, *op. cit.*

> On ne peut en tout cas sous-estimer l'importance de ces textes qui fournissent des modalités d'appréhension de l'espace, donnent des normes qui se renouvelleront peu après eux sur comment aborder l'espace et comment le consommer : ils sanctionnent l'existence de points de vue privilégiés, de points forts du tissu urbain, établissent une hiérarchie des monuments et curiosités…[306]

Dans la première moitié du XX^e siècle, certains guides de voyage des grandes collections faisaient de temps en temps l'objet de compte rendus au sein de revues scientifiques de géographie. Par exemple, on trouve un très court compte rendu du guide Baedeker *Southern France, including Corsica* (1907, 5^e édition) dans la revue de l'*American Geographical Society*. La qualité des nombreux plans de villes contenus dans l'ouvrage de l'éditeur allemand est soulignée[307]. Dans d'autres pays du monde, des revues de géographie consacrent également des notices aux nouvelles parutions de guides dans les collections The Blue Guides[308], Baedeker[309], les guides Bleus Hachette[310] et les guides du Touring Club Italien[311]. Une recherche sur le web permet de constater que, dans les années 1960-1970, des publications scientifiques régionales comme la *Revue de géographie de Lyon*, la *Revue de géographie alpine*, la *Revue géographique de l'Est* et la *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest* continuent à faire état des nouvelles éditions des guides Bleus et des guides Nagel. Les titres des grandes collections de guides étaient également présents dans de nombreuses bibliographies au sein de ces revues et d'ouvrages de géographie[312]. Qu'en est-il aujourd'hui ? Il serait intéressant de mener une étude sur plusieurs revues savantes de géographie afin d'identifier à partir de quelle période (et dans quels pays) les comptes rendus de guide de voyage ont cessé d'être publiés. On peut s'interroger sur les raisons de cette évolution : est-elle liée à un changement de statut du guide, qui ne serait plus considéré aujourd'hui comme un ouvrage intéressant à présenter et signaler dans les publications géographiques ?

---

[306] Claire Hancock, « "City of business" contre ville du plaisir : Londres et Paris dans les guides touristiques du XIX^e siècle », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 329.

[307] « As usual, the numerous plans of the cities are excellent », extrait de « Southern France, Including Corsica. Handbook for Travellers by Karl Baedeker », *Bulletin of the American Geographical Society*, 1908, vol. 40, n°. 6, p. 368.

[308] « The Blue Guides. Wales », *The Geographical Teacher*, automne 1922, vol. 11, n° 6, p. 388.

[309] Compte rendu du guide [BAE1931] : L. C.-M., « The Riviera, South-Eastern France and Corsica, The Italian Lakes and Lake of Geneva », *The Geographical Journal*, juillet 1931, vol. 78, n° 1, p. 58-59.

[310] Par exemple, le compte rendu élogieux du guide Bleu *Dauphiné* (13^e édition, 1930) dans « Ouvrages reçus », *Les Études Rhodaniennes*, 1930, vol 6, n° 3, p. 354 [en ligne].
URL : https://www.persee.fr/doc/geoca_1164-6268_1930_num_6_3_6370 (consulté le 05/12/2021).

[311] Les cartes routières et topographiques et les atlas publiés par cet éditeur faisaient aussi l'objet de signalements dans les revues scientifiques de géographie.

[312] Et dans des publications scientifiques d'autres disciplines, en particulier l'archéologie et l'histoire.

Les guides de voyage occupent aussi une place non négligeable dans d'autres formes de littérature, en particulier la fiction. Sans revenir ici sur les nombreuses occurrences des citations de guides Murray, Baedeker ou Joanne dans les romans du XIX^e siècle, il est utile de s'arrêter un instant sur un auteur contemporain de ces grandes collections et dont l'œuvre est « fondamentalement géographique[313] » : Jules Verne. Dans la célèbre série des *Voyages extraordinaires*, il fait parfois référence de manière directe ou indirecte à ces ouvrages. Par exemple, dans *L'Agence Thompson and C^o*, il écrit que le protagoniste Robert Morgand utilise « le Bædeker des Açores[314] ». Un guide Joanne est cité à plusieurs reprises dans *Clovis Dardentor*[315]. Les recherches menées sur Jules Verne confirment que, dans sa bibliothèque personnelle[316] et au sein de la documentation cartographique[317] et géographique abondante[318] qu'il a utilisée, il y avait des guides de voyage des grandes collections. Par exemple, le romancier a largement utilisé le guide Baedeker sur les États-Unis (publié en 1893) pour écrire *Le Testament d'un excentrique*[319]. Membre de la Société de Géographie de Paris à partir de 1865[320], Jules Verne a beaucoup fait pour la vulgarisation des savoirs – en particulier géographiques – auprès d'un très large public. Le fait qu'il ait utilisé des guides Joanne et Baedeker comme ressources pour l'écriture de plusieurs de ses romans montre l'importance de ce type de document pour la connaissance des pays et des territoires dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en particulier ceux qui étaient encore méconnus ou inconnus de la très grande majorité des Européens.

Au sein du genre des guides de voyage, il est nécessaire d'opérer une distinction entre les guides généralistes (comme les principaux titres des grandes collections étudiés ici) et d'autres guides thématiques, plus spécialisés (sur le vélo, le thermalisme, les musées, l'œnotourisme, la

[313] Lionel Dupuy, « Jules Verne et la géographie française de la deuxième moitié du XIX^e siècle », *Annales de géographie*, 2011/3, n° 679, p. 226 [en ligne].
URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2011-3-page-225.htm (consulté le 10/12/2021).
[314] Jules Verne, *L'Agence Thompson and Co*, Paris, 1907, p. 68.
[315] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 64.
[316] Volker Dehs, « La bibliothèque de Jules et Michel Verne », *Verniana*, 2010-2011, vol. 3, p. 51-118 [en ligne]. URL : http://verniana.com/volumes/03/A4/Bibliotheque.pdf (consulté le 10/12/2021). À la p. 64, dans la section « Ouvrages non littéraires et de référence », Volker Dehs mentionne l'information suivante : « Baedeker, Karl : *L'Allemagne et l'Autriche avec quelques parties des pays limitrophes*. Leipzig : K. Baedeker 1884 (et d'autres titres de Baedeker) [MK, 64] »
[317] Jules Verne a également consulté la revue *Petermanns Geographische Mitteilungen* du cartographe allemand August Petermann (1822-1878), publication qui était très réputée dans la seconde moitié du XIX^e siècle pour ses articles et ses cartes sur les grandes explorations contemporaines. Jules Verne cite cette revue dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* et mentionne August Petermann dans *Cinq semaines en ballon* (« M. Petermann ») et *Voyage au centre de la Terre* (« une carte de mon ami Augustus Peterman, de Leipzig »).
[318] Lionel Dupuy cite par exemple les *Bulletins de la Société de Géographie*, la *Nouvelle Géographie universelle* d'Élisée Reclus et les récits de voyage des frères Arago : L. Dupuy, « Jules Verne et la géographie française… », 2011, *op. cit*.
[319] Herbert R. Lottman, *Jules Verne : an exploratory biography*, New York, St. Martin's Press, 1996, p. 308.
[320] *Ibid*., p. 227.

gastronomie, etc.). Il existe aussi des éditions spéciales de guides de voyage réalisées dans le cadre d'un partenariat publicitaire spécifique. Souvent, ces titres sont ponctuels et ne connaissent pas de nouvelle édition mise à jour. Tous les guides rassemblés dans le corpus principal de cette thèse sont des guides de voyage généralistes. Plusieurs catégories de guides forment les grandes collections aux XIX^e^ et XX^e^ siècles : des guides-itinéraires structurés autour d'un trajet entre une ville de départ et une ville d'arrivée (le plus souvent en train), des guides régionaux qui présentent le territoire sans qu'il n'y ait de centralité ou d'axe principal, des guides locaux qui se focalisent sur une ville et ses environs proches[321]. Le guide de voyage est un type de document qui présente une forte cohérence. À ce titre, il s'agit d'une source de choix pour étudier l'image d'un territoire et la représentation des espaces. Pendant la première moitié du XX^e^ siècle, le guide de voyage se caractérise également par une forte stabilité au niveau de la forme, mais aussi en grande partie pour le contenu. À la fois livre et produit touristique, le guide répond à une logique éditoriale et économique très particulière. L'analyse approfondie des guides permet d'interroger le rôle, les objectifs et la stratégie des différents acteurs dans l'élaboration et l'évolution de l'image touristique d'une ville, ici Lyon. Il est possible d'identifier plusieurs niveaux de lecture pour le chercheur qui étudie le guide de voyage imprimé. Tout d'abord, les différentes éditions de guides contiennent de nombreuses informations factuelles susceptibles d'intéresser les chercheurs de diverses disciplines : géographie, histoire, histoire de l'art, urbanisme, transports, architecture, etc. On peut citer par exemple les noms et adresses d'hôtels et de restaurants, les renseignements pratiques sur les horaires d'ouvertures des lieux de culture, les prix et horaires des transports publics, les mentions de travaux architecturaux ou urbains, etc. Le chapitre deux porte en partie sur la manière ces informations sont présentes dans les guides du corpus principal. Le deuxième niveau de lecture relève de l'analyse de discours, à savoir la manière dont les choses sont présentées et ce qui est absent du guide et/ou passé sous silence. Cette dimension est au cœur de cette thèse, en particulier ses trois derniers chapitres.

[321] B. Bergman, « Guides to a geography of tourism », 2012, *art. cit.*, § 4.

CHAPITRE 2.
Lyon dans les grandes collections internationales de guides de voyage

Dans ce chapitre, il est d'abord question du corpus de guides établi pour étudier la construction et l'évolution de l'image de Lyon. Face au nombre et à la diversité de documents potentiellement mobilisables, il était important de segmenter les sources en plusieurs ensembles. J'ai ainsi opté pour l'établissement d'un corpus principal clairement délimité, d'un recueil secondaire et d'un troisième rassemblement de documents beaucoup plus large. Le corpus principal regroupe 61 guides de voyage imprimés appartenant aux quatre grandes collections retenues pour l'étude (guides Murray, Blue Guides, Baedeker et Hachette). Les guides de ce corpus ont fait l'objet d'une analyse approfondie, qui sera détaillée dans les chapitres suivants : ils constituent donc le cœur de cette recherche. Le recueil secondaire doit quant à lui être vu comme un regroupement de guides touristiques de niveau local qui peuvent être comparés – en partie – à ceux du corpus principal, en particulier le titre *Lyon et ses environs* d'Hachette. Enfin, les autres documents qui composent un troisième ensemble hétérogène sont extrêmement variés : guides de voyage d'autres collections françaises (Michelin, Gallimard, etc.) et étrangères (Black, Appleton, Meyer, etc.), littérature des compagnies de transport (agenda PLM, revue Air-France), presse locale et nationale, cartes postales et photographies, etc. Dans un second temps, je présente dans ce deuxième chapitre le corpus en long et en large : composition, contenu des guides et de l'entrée « Lyon », évolution de la structure interne des guides et de l'entrée « Lyon », puis les trois matériaux composant ces guides : texte, cartes/plans et illustrations.

2.1. Rassembler trois ensembles de sources : corpus principal, recueils secondaire et tertiaire

2.1.1. Le corpus principal : quatre grands éditeurs de guides de voyage

Les choix qui ont présidé à l'établissement du corpus principal relèvent de plusieurs ordres. La cohérence et le suivi de l'évolution sur une période aussi longue (un siècle et demi[322]) nécessitait

[322] Précisément : 154 ans entre les parutions des guides [MUR1843] et [BLU1997].

d'écarter du corpus principal tout guide isolé n'appartenant pas à une collection touristique établie. Après avoir mené une première recherche bibliographique approfondie permettant d'établir une liste des guides portant sur Lyon aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, j'ai fait le choix de concentrer mon étude sur les grandes collections de guides de voyage dépendant de quatre éditeurs majeurs en Europe : Hachette, Baedeker, Murray et The Blue Guides.

Les chercheurs spécialistes de la littérature viatique et de l'histoire du tourisme considèrent que les guides publiés par l'éditeur anglais John Murray III, ceux de l'éditeur allemand Karl Baedeker et les guides Joanne de l'éditeur français Louis Hachette sont les trois collections touristiques majeures du XIX^e^ siècle[323]. Il s'agit des trois collections les plus importantes en termes de publication et de ventes dans la période 1840-1920. Elles dominent chacune leur marché national (et linguistique) et peuvent être qualifiées de collections d'envergure internationale dans le secteur de l'édition touristique. Dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, elles sont en concurrence sur de nombreux titres, car chacune couvre un large éventail de destinations en Europe et dans le reste du monde. Deux éditeurs se caractérisent également par leur longévité et stabilité. Alors que de nombreuses séries de guides moins importantes ont périclité rapidement et disparu après quelques années d'existence (pour cause de rachat ou de faillite), les guides Baedeker et les guides Hachette existent toujours en 2021. Quant aux guides anglais, la collection Murray s'est éteinte au tout du début du XX^e^ siècle, mais une autre collection, The Blue Guides, a pris indirectement la suite en 1917, en tout cas en ce qui concerne la domination du marché britannique. À plusieurs moments de leur histoire, certains de ces grands éditeurs ont d'ailleurs absorbé d'autres séries concurrentes de guides[324]. Dans le cas de ma recherche doctorale, j'ai jugé que ces grandes collections touristiques étaient les plus pertinentes à étudier, car elles permettent de confronter trois regards européens différents et complémentaires portant sur Lyon. S'il est logique que les ouvrages publiés par l'éditeur français Hachette constituent la part la plus importante du corpus principal, les guides allemands et anglais apportent des éléments intéressants et comparatifs. Chacune de ces collections a connu son évolution propre, plus ou moins mouvementée, dont voici la présentation.

[323] Voir par exemple : Joanne Vajda, et al., « Guides de voyage et lectures urbaines dans l'espace européen (XIX^e^-XX^e^ siècles) », *Le Temps des médias*, 2009, n° 13, p. 255-261 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2009-2-p-255.htm (consulté le 08/06/2017) ; G. Guilcher, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », 2011, *art.cit.* ; Ariane Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit*.

[324] C'est le cas d'Hachette avec la collection des guides du Routard.

Deux collections anglaises : les guides Murray et The Blue Guides[325]

L'éditeur John Murray III (1808-1892) est considéré comme un pionnier de l'édition touristique, car c'est le premier à avoir créé une grande collection de guides de voyage d'envergure internationale, contenant de nombreux titres consacrés à différents pays et régions. Au moment où elle se lance dans l'activité de publication de guides, la maison d'édition John Murray est une entreprise familiale importante et réputée en Europe. Dans les années précédant la publication de son premier guide de voyage en 1836, John Murray III était déjà devenu l'éditeur de plusieurs récits de voyages à succès, comme l'ouvrage de Mariana Starke sur l'Italie, *Travels in Europe Between the Years 1824 and 1828*[326]. Depuis plusieurs décennies déjà, Murray est « le principal éditeur britannique de relations viatiques[327] ». En 1836, *Handbook for travellers in the Continent* est le premier guide Murray publié dans la nouvelle collection *Murray's Handbook for Travellers*. Il couvre « la Hollande, la Belgique, le Rhin et l'Allemagne du Nord[328] ». Certaines villes du nord de la France qui se trouvent sur des routes empruntées par les voyageurs venant de Grande-Bretagne, comme Calais et Lille, sont décrites brièvement. En revanche, Lyon n'est pas présent dans ce titre. Au sein de la collection des guides Murray, un seul ouvrage est consacré à la France entière : *Handbook for travellers in France* (première édition : 1843). C'est John Murray III en personne qui en est l'auteur. À partir de la 12e édition parue en 1873, ce titre est divisé en deux volumes séparés, pour des raisons de commodité. Le premier volume est consacré à la partie occidentale du pays, tandis que Lyon est présent dans le deuxième, qui porte sur la partie orientale de la France. Il n'y a alors plus de description de Paris dans ces volumes, car la capitale est déjà traitée dans un titre à part depuis 1864[329]. La 18e et dernière édition du guide Murray *Handbook for travellers in France* est publiée en 1892.

---

[325] Les informations présentées dans cette partie proviennent des principales références bibliographiques sur les guides Murray, à savoir : William Brian Collins Lister, *A bibliography of Murray's handbooks for travellers and biographies of authors, editors, revisers and principal contributors*, Dereham, Norfolk, Dereham Books, 1993 ; E. Damien, *La Notion de guide…*, 2004, *op. cit.* ; G. Goodwin et G. Johnston, « Guidebook publishing in the nineteenth century…», 2013, *art. cit.*

[326] Mariana Starke, *Travels in Europe Between the Years 1824 and 1828*, Londres, John Murray, 1828. Une version numérisée est disponible sur Internet Archive [en ligne]. URL : https://archive.org/stream/travelsineurope03stargoog#page/n6/mode/2up (consulté le 09/08/2021).

[327] Pierrette Chapelle, *La fabrique d'une revue de voyages illustrée, 1860-1914 : « Le Tour du monde »*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 24. Sur ce sujet, voir aussi : Innes M. Keighren, Charles W. J. Withers et Bill Bell, *Travels into Print : Exploration, Writing, and Publishing with John Murray, 1773-1859*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 2015.

[328] Ariane Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 164.

[329] John Murray III, *Handbook for visitors in Paris*, Londres, John Murray, 1864, 1re édition, 259 p.

La collection des guides Murray est la plus importante dans le monde entre les années 1840 et 1870[330]. Elle s'adresse principalement au contingent des touristes britanniques, qui sont les plus nombreux à voyager et dont certains sont aussi les clients de l'agence anglaise Thomas Cook. Ces deux acteurs exercent une grande influence au milieu et dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. John Murray III travaille à élargir son catalogue de guides de voyage, tant quantitativement que géographiquement. En Europe, après le premier guide consacré à la Hollande, à la Belgique, à la Prusse et au nord de l'Allemagne avec la vallée du Rhin (1836), John Murray III enrichit rapidement son catalogue avec d'autres destinations[331] : sud de l'Allemagne (1837), Suisse (1838), Europe du Nord (Danemark, Norvège, Suède et Russie, 1839). Dans les années 1840, c'est au tour de l'Italie (1843 pour le Nord et le Centre, 1853 pour le Sud), de la France (1843) et de l'Espagne (1844) d'être traitées, tout comme la Grèce, la Turquie et l'Asie Mineure (1845). La collection des *Murray's Handbooks for Travellers* couvre progressivement des destinations extra-européennes, en commençant par l'Égypte (1847), puis la Syrie et la Palestine (1858), mais aussi l'Inde (1859), territoire de l'Empire britannique. Dans les années suivantes, des guides sont dédiés à la l'Irlande (1871), à l'Algérie et la Tunisie (1874-1878), à la Méditerranée (1881), à l'Écosse (1883), puis à des destinations lointaines comme le Japon (1884) et la Nouvelle-Zélande (1893). En revanche, il n'existe pas de guide Murray sur les États-Unis.

Dans les années 1860, l'éditeur anglais tente d'innover en créant la série des *Knapsack guides*, des ouvrages moins chers couvrant les destinations les plus populaires de la clientèle britannique (Norvège, Suisse, Italie, Tyrol et Alpes orientales), mais ceux-ci ne rencontrent pas leur public et sont assez vite abandonnés, moins de dix ans après leur lancement[332]. À partir de 1873, la collection des guides Murray est déficitaire[333]. Cette situation difficile s'explique principalement par la concurrence féroce de l'éditeur allemand Baedeker, qui domine désormais le marché de l'édition touristique en Europe et au-delà. Les guides Baedeker publiés en langue anglaise dans les années 1860-1870 permettent à l'éditeur allemand de gagner rapidement des parts de marché face aux guides Murray. Les chiffres précis de ventes des guides Murray ne sont malheureusement pas connus. Gráinne Goodwin et Gordon Johnston avancent plusieurs

[330] G. Guilcher, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », 2011, *art.cit.*, § 27.
[331] Pour davantage de détails sur les éditions publiées dans la collection des guides Murray, je renvoie à la bibliographie spécialisée établie par William Brian Collins Lister : W. B. C. Lister, *A bibliography of Murray's handbooks…*, 1993, *op. cit.*, « Fiche index », p. 1-67.
[332] *Ibid*., p. X-XI, p. XLII et p. 43-44.
[333] G. Goodwin et G. Johnston, « Guidebook publishing in the nineteenth century…», 2013, *art. cit.*, fig. 1.

raisons pour expliquer l'échec de la collection des guides Murray à la fin du XIX^e^ siècle : les prix élevés par rapport à la concurrence ; la baisse de qualité générale, avec de nombreuses erreurs et informations obsolètes présentes dans les guides au fil des années ; le public visé, car les guides s'adressent toujours à la même classe bourgeoise et pas à la nouvelle catégorie de voyageurs apparue avec le développement du chemin de fer et du bateau à vapeur. Après la mort de John Murray III en 1892, ses fils ont la charge de la maison d'édition, dans une période très difficile financièrement. Pour sauver l'entreprise, ils sont contraints de se séparer de la collection *Murray's Handbooks for Travellers* : celle-ci est vendue le 30 avril 1901 au cartographe et éditeur anglais Edward Stanford, pour la modique somme de 2 000 livres sterling[334]. Le début de la Première Guerre mondiale marque un coup d'arrêt pour l'édition touristique en général, et en particulier pour les guides destinés à une clientèle britannique, ce qui conduit au démantèlement de certaines collections. C'est dans ce contexte qu'Edward Stanford vend en 1915 la collection des guides Murray à deux frères écossais, James Fullarton Muirhead et Findlay Muirhead, qui travaillaient jusqu'en 1914 comme éditeurs associés, rédacteurs et traducteurs de guides pour le compte de Baedeker. Ces derniers achètent en parallèle certains titres de l'éditeur britannique Macmillan. Cette double acquisition ne vise pas à effectuer une mise à jour des guides Murray et Macmillan publiés avant 1914, mais avant tout à se prémunir contre un potentiel concurrent britannique dans le secteur de l'édition d'ouvrages pour les voyageurs[335].

En janvier 1917, les frères Muirhead signent un partenariat avec l'éditeur français Hachette[336], qui marque le début de la collection des guides Bleus anglais : The Blue Guides[337] (et parallèlement, celle des guides Bleus Hachette : Figure 21). L'objectif est de créer une collection franco-anglaise pour concurrencer Baedeker. Comme l'indique Hélène Morlier, « les nouveaux "Blue Guides Bleus" sont jumeaux : même couleur des couvertures et graphisme intérieur semblable[338] ». Les deux éditeurs mettent en commun leur documentation (« cartes, plans, informations[339] ») : les premiers Blue Guides portant sur la France consistent en des

[334] W. B. C. Lister, *A bibliography of Murray's handbooks…*, 1993, *op. cit.*, p. XLII ; G. Goodwin et G. Johnston, « Guidebook publishing in the nineteenth century…», 2013, *art. cit.*, p. 43.
[335] W. B. C. Lister, *A bibliography of Murray's handbooks…*, 1993, *op. cit.*, p. XLIV.
[336] Hélène Morlier, « Les guides Joanne devenus Bleus : d'autres vainqueurs de la Grande Guerre », dans Yves-Marie Evanno et Johan Vincent (dir.), *Tourisme et Grande Guerre - Voyage(s) sur un front historique méconnu (1914-2019)*, Plœmeur, Codex, 2019, p. 213-214.
[337] Outre la possibilité de rechercher un guide actuel et d'avoir accès à sa présentation, le site web de la collection *The Blue Guides* contient une page d'archives recensant tous les titres publiés depuis 1918 dans cette collection : *The Blue Guides*, All Blue Guides since 1918 [en ligne]. URL : https://www.blueguides.com/our-titles/all-blue-guides-since-1918/ (consulté le 08/06/2020).
[338] H. Morlier, « Les guides Joanne devenus Bleus… », 2019, *op. cit.*, p. 213.
[339] *Idem*.

traductions anglaises des guides Hachette et les premiers guides Bleus consacrés au Royaume-Uni sont des traductions françaises des guides anglais. Cependant, il ne s'agit pas de traductions exactes : les deux associés conservent chacun leur liberté éditoriale et le contrôle du contenu de leurs guides[340]. Ces ouvrages sont publiés sous la direction conjointe de Findlay Muirhead et Marcel Monmarché, directeur de la collection des guides Bleus Hachette. En 1919, « une nouvelle alliance des deux précédents éditeurs est conclue avec le Touring Club Italien (TCI) représenté par L. V. Bertarelli[341] ». Elle donne lieu à la publication de deux titres en anglais et d'un titre en français portant sur l'Italie[342]. Le partenariat international entre Muirhead et Hachette est renouvelé en 1927[343]. En 1931, l'éditeur Ernest Benn rachète la collection The Blue Guides aux frères Muirhead. Le partenariat entre Hachette et Benn prend fin en 1933. Le fils de Findlay Muirhead, L. Russell Muirhead, est directeur de la collection The Blue Guides entre 1934 et 1963. À partir de 1954, il est assisté de Stuart Rossiter, qui dirige ensuite la collection entre 1963 et 1973. Stuart Rossiter est crédité comme auteur principal du guide [BLU1966]. Ernest Benn Limited est à son tour racheté en 1984 par la maison d'édition A & C. Black. Les Blue Guides *France* des années 1980-2000 sont l'œuvre d'Ian Robertson[344]. Cette collection a été rachetée par Somerset Books en 2004[345].

[340] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 568.
[341] *Ibid*., p. 565.
[342] *Ibid*., p. 566. Il s'agit de *Northern Italy* (1924) et *Southern Italy* (1925), et d'un guide Bleu sur l'Italie en deux volumes (1922-1924).
[343] *Idem*.
[344] Goulven Guilcher indique qu'Ian Robertson est l'« auteur de nombreux Blue Guides et d'une histoire de cette collection restée en manuscrit. » Voir : Goulven Guilcher, « Entre continuité et innovation : les guides touristiques en langue française de 1900 à 1960 », dans Martine Breuillot et Thomas Beaufils (dir.), *Les Guides de voyage : au fil du Rhin et ailleurs…,* Strasbourg, Université Marc Bloch, 2005, p. 10, note 4.
[345] *The Blue Guides*, History of the Blue Guides, *op. cit.*

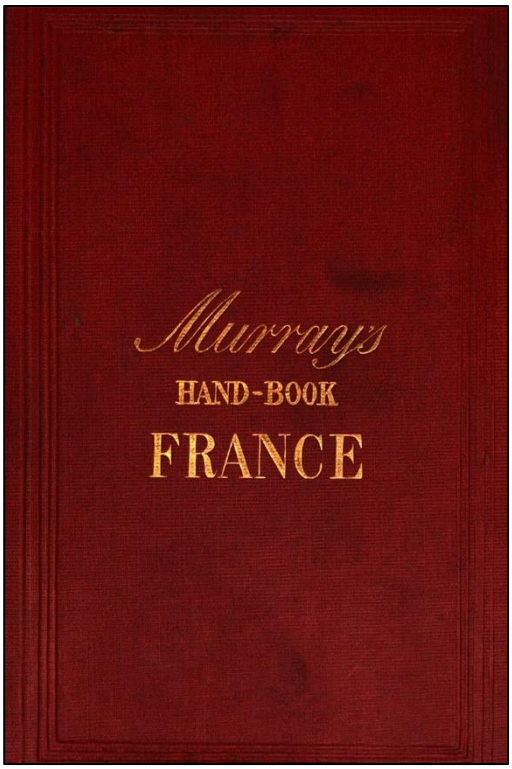


Figure 19 : Couverture du guide [MUR1873]

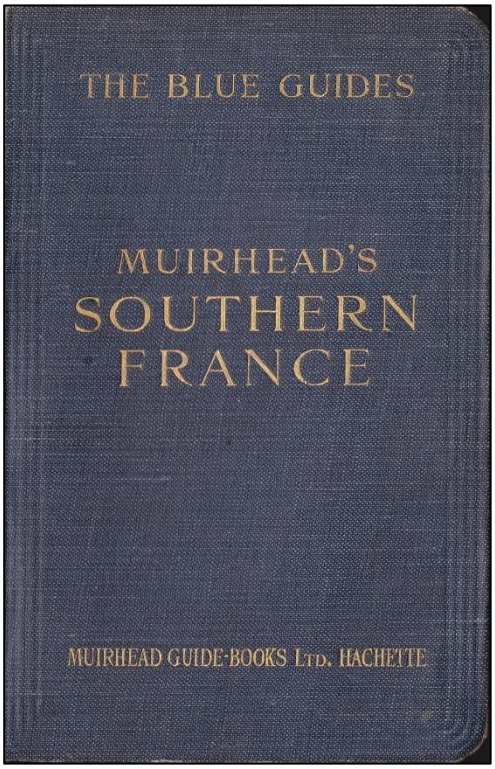


Figure 20 : Couverture du guide [BLU1926]

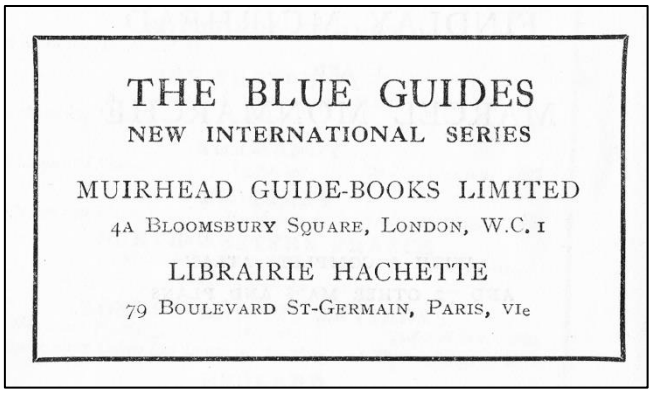


Figure 21 : Le partenariat entre les collections *The Blue Guides* et les guides Bleus présenté au début du guide [BLU1926]

William Brian Collins Lister définit les Blue Guides comme les successeurs des *Handbooks for Travellers* de Murray[346] tout en précisant que leur contenu n'est pas une reprise ou une simple actualisation des guides Murray. Dans les années 1980 et encore aujourd'hui, la collection The Blue Guides met en avant sa filiation avec celles des guides Murray[347]. Harold M. Otness écrit quant à lui que les Blue Guides se situent dans la lignée des guides Baedeker, étant donné que les frères Muirhead ont d'abord travaillé pour l'éditeur allemand[348]. Ce n'est pas l'avis d'Hélène Morlier : selon elle, il s'agit bien d'une nouvelle entreprise éditoriale et de titres originaux qui sont publiés à partir de 1918 dans la collection The Blue Guides[349]. Et s'il y a une proximité à souligner, c'est celle avec Hachette, car l'objectif du partenariat Blue Guides/guides Bleus est de créer « une collection internationale[350] » de guides. Il importe également de préciser que la plupart de ces guides visent aussi progressivement une clientèle nord-américaine (en particulier des États-Unis). En effet, de nombreux titres de cette collection sont co-publiés par un éditeur américain (W. W. Norton, New York) et vendus aux États-Unis.

À ses débuts, la collection des Blue Guides se caractérise par une faible couverture géographique, limitée aux îles britanniques et à la France : *London* (1918), *England* (1919), *Paris and its Environs* (1920), *North-Eastern France* (1922), *Wales* (1922). Puis des titres sont publiés pour la Belgique et le Luxembourg (1922), la Suisse et les lacs italiens (1923), les Alpes

[346] W. B. C. Lister, *A bibliography of Murray's handbooks…*, 1993, *op. cit.*, p. XLIV.
[347] « The Muirheads had for many years been the English-language editors of the German Baedeker series; when they also acquired the rights to John Murray's famous travel "handbooks" they established the Blue Guides as heir to the great 19th century guide book tradition. » – *The Blue Guides*, History of the Blue Guides [en ligne]. URL : https://www.blueguides.com/about/history-of-the-blue-guides/ (consulté le 08/06/2020). Cette page web sur l'histoire de la collection inclut les guides Murray, ce qui montre que la filiation entre les deux collections anglaises est revendiquée.
[348] Harold M. Otness, « A Baedeker to Travel Guide Series », *Reference Services Review*, 1980, vol. 8, nº 2, p. 15 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.1108/eb048678 (consulté le 03/01/2022).
[349] H. Morlier, « Les guides Joanne devenus Bleus… », 2019, *op. cit.*, p. 216.
[350] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 563.

(1923), l'Italie du nord (1924), la Normandie et la Bretagne (1925). Ce n'est qu'à partir des années 1950 que des destinations européennes moins classiques sont abordées séparément : le Danemark (1955), l'Espagne (1958), Athènes et ses environs (1962) puis la Grèce (1967), Malte (1968) et la Yougoslavie (1969). En 1980, un guide est dédié à Moscou et trois ans plus tard, ce sont New York, Istanbul et l'Égypte qui sont traitées. À la fin des années 1980, les Blue Guides publient leurs premières éditions consacrées au Maroc (1988) et à Jérusalem (1989). Dans les années 1990, cette extension géographique se poursuit, avec de nouveaux titres concernant la Chine (1992), la Corse (1992), Amsterdam (1993), Berlin et l'Allemagne de l'Est (1994), la Jordanie (1996), le Mexique (1997), la Malaisie et Singapour (1998), puis Prague (1999). Jusqu'aux années 1970-1980, cette collection anglaise est donc essentiellement centrée sur quelques pays et destinations en Europe : elle n'a pas un catalogue aussi riche que celui des guides Bleus Hachette.

Une collection allemande : les guides Baedeker

Depuis 1832, l'éditeur allemand Baedeker, originaire de Coblence (puis établi à Leipzig en 1872-1873) fait paraître des guides de voyage qui sont très réputés en Europe[351]. À ses débuts, Karl Baedeker a commencé comme libraire et marchand d'estampes, en vendant différents types de documents destinés aux voyageurs : guides de voyage d'autres éditeurs (dont John Murray), panoramas, vues topographiques. À la différence de Murray et d'Hachette qui sont des maisons d'édition généralistes, Baedeker se spécialise dans le tourisme et publie presque exclusivement des ouvrages destinés aux voyageurs. La plupart des guides existent en trois versions linguistiques différentes (allemand, anglais et français) : c'est la particularité de Baedeker par rapport à ses principaux concurrents que sont Hachette pour la France et Murray pour d'autres destinations européennes. Les titres francophones s'adressent non seulement aux Français, mais aussi aux Belges, Luxembourgeois et Suisses. Cet éditeur allemand a dominé le secteur mondial des guides de voyage imprimés en Europe entre les années 1870 et la Première Guerre mondiale, à tel point que Baedeker est devenu un nom commun signifiant « guide de voyage », au même titre que Robert ou Larousse en France pour les dictionnaires[352]. Les guides

[351] Voir la bibliographie des guides Baedeker : Alex W. Hinrichsen, *Baedeker's Reisehandbücher, 1832-1990 : Bibliographie 1832-1944 : Verzeichnis 1948-1990 : Verlagsgeschichte mit Abbildungen und zusätzlichen Übersichten*, Bevern, U. Hinrichsen, 2e édition, 1991. Une version électronique a été publiée en 2008.

[352] Jean-Yves Mollier et Marie-Françoise Cachin, « A Continent of Texts : Europe 1800-1890 », dans *A Companion to the History of the Book*, Malden, Blackwell Publishing, 2007, p. 310 ; Paul-Laurent Assoun, « L'"effet Baedeker" : note psychanalytique sur la catégorie de guide de tourisme », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, no 15 [en ligne].
URL : https://journals.openedition.org/insitu/582 (consulté le 23/08/2021).

Baedeker ont aussi été surnommés « la Bible » des voyageurs[353]. Baedeker a été directement affecté par la Seconde Guerre mondiale et ses conséquences. Comme ceux d'autres grands éditeurs allemands situés dans le même quartier, les bâtiments abritant les précieuses archives de Baedeker ont été détruits lors du bombardement de Leipzig par la Royal Air Force, dans la nuit du 3 au 4 décembre 1943[354]. Dans les années 1950, à la suite des contraintes résultant de la partition politique de l'Allemagne entre RFA et RDA, la maison d'édition Baedeker est elle aussi divisée en deux : Karl Baedeker Verlag à Fribourg-en-Brisgau et Baedeker Autoführer Verlag à Stuttgart. Ces deux firmes ont été réunies en 1987 sous le nom Karl Baedeker GmbH[355]. En 1997, la maison d'édition Karl Baedeker GmbH a été rachetée par Mairs Geographischer Verlag, devenu depuis le groupe MairDumont[356]. La collection des guides Baedeker est toujours active et demeure encore aujourd'hui une référence de la littérature touristique pratique dans le monde germanophone.

Les premiers ouvrages viatiques publiés par Baedeker sont en langue allemande et couvrent des pays germaniques et du nord de l'Europe : vallée du Rhin (*Rheinreise*, 1828), Hollande (*Holland*, 1839), Belgique (*Belgien*, 1939), Allemagne (*Deutschland*, 1842, divisé en plusieurs volumes à partir de 1851), Suisse (*Schweiz*, 1844). À partir des années 1860, c'est l'Italie qui est traitée par trois titres distincts : Nord (*Ober-Italien*, 1861), Centre et Rome (*Mittel-Italien und Rom*, 1866) et Italie du Sud (*Unter-Italien*, 1866). Des guides Baedeker portant sur la France entière divisée en quatre volumes sont publiés seulement à partir du milieu des années 1880. Il faut noter que des guides Baedeker dédiés à Paris (et au Nord de la France) existent en revanche depuis 1855 en allemand[357] et 1865 en français[358] et anglais[359]. Une courte partie portant sur Lyon a d'abord été présente dans certains guides Baedeker consacrés à l'Italie du Nord, à partir de 1861. La présence de Lyon dans ces guides sur l'Italie est directement liée à l'évolution des réseaux de chemins de fer. Jusqu'à la création d'une ligne permettant de passer par la Suisse, Lyon était un carrefour ferroviaire obligatoire pour les voyageurs britanniques ou parisiens se rendant dans les régions du nord de l'Italie.

---

[353] David M. Bruce, « Baedeker : the Perceived "Inventor" of the Formal Guidebook - a Bible for Travellers in the 19th Century », dans *Giants of Tourism*, CABI, 2010, p. 93-110.
[354] A. W. Hinrichsen, *Baedeker's Reisehandbücher…*, 1991, *op. cit*., p. 4.
[355] *Ibid*, p. 80-81.
[356] MairDumont, guides Baedeker [en ligne].
URL : https://www.mairdumont.com/marken-produkte/marken/baedeker/ (consulté le 19/08/2021).
[357] Karl Baedeker, *Paris und Umgebung, nebst Rouen, Havre, Dieppe, Boulogne und den Eisenbahn-Strassen vom Rhein bis Paris*, Handbuch für Reisende, Coblence, 1855, XVIII-368 p.
[358] Karl Baedeker, *Paris, Rouen, Le Havre, Dieppe, Boulogne et les chemins de fer de la frontière à Paris*, Manuel du voyageur, 1865, XVIII-286 p.
[359] Karl Baedeker, *Paris including routes from London to Paris and from Paris to the Rhine and Switzerland*, Handbook for travelers, 1865, XVIII-282 p.

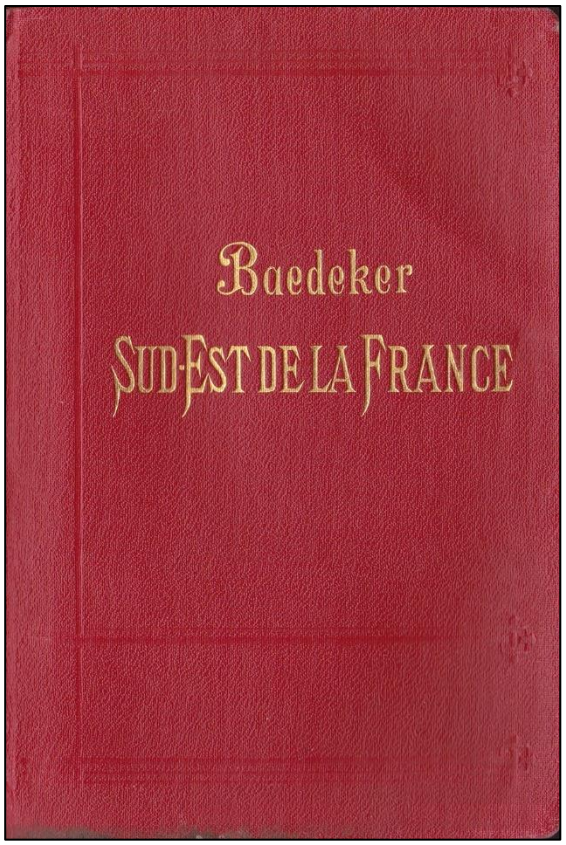


Figure 22 : Couverture du guide [BAE1910]

Dans les premiers guides Baedeker concernant la France, une partie consacrée à Lyon se trouve à l'intérieur de ceux portant sur la partie Sud-Est de la France, mais il y a aussi une entrée « Lyon » dans les titres *Nord de la France*, *Midi de la France* et *Sud-Ouest de la France*. Le dernier guide francophone publié par Baedeker qui comporte une description de Lyon date de 1910 [BAE1910]. La Première Guerre mondiale marque une rupture importante dans l'histoire de la maison d'édition Baedeker, qui est contrainte de mettre fin à sa collaboration avec les frères Muirhead (responsables jusqu'alors des versions en anglais). Baedeker n'édite pratiquement plus de guides en langue française, à l'exception des titres portant sur la Belgique et le Luxembourg. Les ouvrages dédiés à la France deviennent beaucoup plus rares. La sixième édition du guide allemand consacré au sud-est de la France et à la Riviera, qui contient une partie relative à Lyon, est publiée en 1930 [BAE1930], suivie un an plus tard de la version en langue anglaise [BAE1931]. Ensuite, il faut attendre 1959 pour retrouver une partie portant sur Lyon dans le catalogue de Baedeker. Il s'agit de la première édition du titre *Frankreich von Flandern bis Korsika*[360] qui fait partie d'une nouvelle série de guides s'adressant explicitement aux automobilistes germanophones (*Baedekers Autoreiseführer*). Cette série est publiée dans le

[360] Traduction : « La France, des Flandres à la Corse ».

cadre d'un partenariat économique avec la compagnie pétrolière anglo-néerlandaise Shell, dont le logo est visible sur la jaquette des guides. Ce titre *Frankreich…* connaît au total onze éditions, la dernière étant publiée en 1980 [BAE1980]. Un titre en anglais, *France, including Corsica*, est publié en 1961 [BAE1961]. Une autre série de guides Baedeker (*Baedeker-Allianz Reiseführer*) voit le jour en 1979, fruit de la collaboration avec la société d'assurance Allianz. Dès 1979, un titre est consacré à la France[361]. La grande nouveauté de cette série est l'adoption d'une structure principale par ordre alphabétique pour présenter les villes[362], et non plus par routes comme c'était le cas dans les guides automobiles de la série *Baedekers Autoreiseführer*. La 17e édition du titre *Frankreich* est parue en 2020[363].

Baedeker se démarque de ses concurrents Murray et Hachette en faisant très tôt le pari du trilinguisme pour ses guides, afin de toucher un très large public en Europe. Cette spécificité permet aujourd'hui aux chercheurs de pouvoir comparer les titres équivalents portant sur un même espace et publiés en allemand, anglais, français. Il est intéressant de relever et d'interpréter les différences entre les guides de ces trois langues. En effet, les traductions ne s'effectuent pas toujours au mot près et certaines mentions sont spécifiques à une seule langue. Les guides Baedeker sont également réputés en Europe pour la qualité de leur cartographie[364]. La maison d'édition Baedeker s'était alliée dès 1843 avec le lithographe Eduard Wagner, situé alors à Darmstadt, qui lui fournissait tous les plans pour ses guides. En 1873, les deux firmes se retrouvent à Leipzig et continuent à collaborer très activement, grâce à l'arrivée du cartographe Ernst Debes comme nouveau partenaire d'Eduard Wagner[365]. Ernst Debes avait auparavant travaillé à l'institut Justus Perthes de Gotha[366], considéré comme l'une des plus grandes entreprises cartographiques d'Europe à cette époque. Enfin, Baedeker a aussi pu dominer l'édition touristique européenne grâce à la rapidité de ses mises à jour et la fiabilité des informations présentes dans ses guides[367].

---

[361] Rosemarie Arnold, *Frankreich*, Baedeker-Allianz Reiseführer, Stuttgart, 1re edition, 1979, 332 p.
[362] A. W. Hinrichsen, *Baedeker's Reisehandbücher…*, 1991, *op. cit.*, p. 79-80.
[363] Bernhard Abend, Anja Schliebitz, *Frankreich*, Baedeker, Ostfildern, 17e édition, 2020, 842 p.
[364] Vincent Elias Weirauch, *Struktur, Funktion und Entwicklung der Karten in den Baedeker-Reiseführern der Jahre 1827 – 1945*, mémoire, Technische Universität, Dresde, 2013 [en ligne].
URL : https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:14-qucosa-140788 (consulté le 04/01/2022).
[365] La firme spécialisée dans la cartographie prend alors le nom de Wagner & Debes. On le retrouve au bas des cartes présentes dans les guides Baedeker à partir de cette date.
[366] A. W. Hinrichsen, *Baedeker's Reisehandbücher…*, 1991, *op. cit.*, p. 41-42. L'institut Justus Perthes employait notamment Adolf Stieler (1775-1836), auteur du célèbre *Hand-Atlas* et August Petermann (1822-1878), fondateur de la revue cartographique d'audience internationale *Petermanns Geographische Mitteilungen* (publiée de 1855 à 2004).
[367] G. Goodwin et G. Johnston, « Guidebook publishing in the nineteenth century…», 2013, *art. cit.*, p. 49.

Il importe de signaler qu'un projet de recherche autrichien a récemment porté sur des guides Baedeker en allemand[368]. Le corpus rassemblé se compose de sept volumes correspondant aux titres Baedeker publiés entre 1875 et 1914 qui couvrent des destinations extra-européennes : Palestine et Syrie, Égypte, Amérique du nord, Constantinople et l'Asie mineure occidentale, la mer Méditerranée et l'Inde. Ces guides avaient déjà fait l'objet d'une numérisation préalable par l'Austrian Academy Corpus, puis d'un balisage en XML-TEI. Les chercheuses ont ensuite pu étudier le matériau textuel, en s'intéressant à deux thèmes : les monuments et les acteurs (noms de personnes, désignation de groupes). Les axes de travail étaient « l'annotation linguistique des textes intégraux (lemmatisation, Part-of-Speech-Tagging), la création de vocabulaires contrôlés et leur connexion aux ressources LOD (Linked-Data/Linked-Open-Data)[369] ». Les résultats et la documentation peuvent être consultés sur le site web du projet. Il est notamment possible de lire en parallèle la version numérisée et la version annotée d'un guide et d'effectuer des recherches ciblées grâce à la réalisation d'un thésaurus spécifique.

Un éditeur français : Hachette (guides Joanne puis guides Bleus)

Les guides de voyage publiés par l'éditeur Hachette constituent la troisième grande collection[370] touristique d'envergure internationale créée au milieu du XIX^{e} siècle, devenue la référence en langue française[371]. La naissance de cette collection est contemporaine du développement du réseau de chemin de fer en France. La maison d'édition Hachette a été fondée en 1826 par Louis Hachette (1800-1864)[372]. Après avoir débuté son activité d'éditeur dans le secteur de la littérature scolaire, il se lance à partir de 1848 à l'assaut de la littérature générale[373]. Hachette est « une entreprise de librairie à caractère familiale mais gérée comme une authentique société commerciale[374] ». Les guides de voyage ne constituent donc qu'une partie du catalogue de cet éditeur, dont le cœur demeure la littérature scolaire et universitaire. Louis Hachette commence son activité d'édition touristique en rachetant des ouvrages existants. Le 25 mars 1853, il fait

[368] Ulrike Czeitschner (dir.), travel!digital. Exploring *People* and *Monuments* in Baedeker Guidebooks (1875-1914), projet de recherche, Austrian Centre for Digital Humanities, 2014-2017 [en ligne].
URL : https://traveldigital.acdh.oeaw.ac.at/projekt/kurzinfo (consulté le 03/01/2022).
[369] *Ibid*., « Forschungskontext », [en ligne].
URL : https://traveldigital.acdh.oeaw.ac.at/projekt/forschungskontext (consulté le 03/01/2022).
[370] Dans cette thèse, pour des raisons de fluidité de lecture, j'emploie parfois le terme « collection » au sens large pour désigner dans le même ensemble les deux collections de guides de l'éditeur Hachette qui se sont succédé (guides Joanne et guides Bleus).
[371] G. Guilcher, « Entre continuité et innovation… », 2005, *op. cit*., p. 9.
[372] Sur la vie de Louis Hachette et l'histoire de la maison d'édition jusqu'à la mort de son fondateur en 1864, voir : Jean-Yves Mollier, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999. Sur la maison d'édition Hachette, voir aussi : Jean Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Paris, Hachette, 1964.
[373] *Ibid*., p. 13.
[374] *Ibid*., p. 222.

l'acquisition de quelques guides appartenant à l'éditeur Ernest Bourdin, notamment « le *Guide à Londres*, publié à l'occasion de l'Exposition universelle de 1851[375] ». Sont aussi achetés à Bourdin plusieurs manuscrits de guides à paraître. Deux ans plus tard, le 18 juin 1855, Hachette frappe un grand coup en rachetant « le fonds de guides et de récits de voyage de l'éditeur Louis Maison[376] », son concurrent direct en France. Ce fonds comprend notamment les guides Richard, publiés depuis 1824 par Jean-Marie-Vincent Audin, puis à partir de 1836 par l'éditeur Maison[377], qu'« Hachette eut le bon sens commercial de conserver[378] ». Surtout, Hachette recrute à cette occasion Adolphe Joanne, qui avait rejoint Louis Maison quatre ans plus tôt et rédigé plusieurs guides de voyage, dont le fameux *Itinéraire de la Suisse* paru en 1841 chez Paulin et réédité en 1853 chez Maison[379]. Adolphe Joanne devient dès lors un collaborateur permanent de Louis Hachette. Les deux hommes s'entourent de nombreux auteurs pour leurs guides, certains réguliers, d'autres de manière ponctuelle[380]. Par exemple, Élisée Reclus, rédacteur de la *Géographie Universelle* publiée par Hachette entre 1876 et 1894[381], a aussi écrit plusieurs guides de voyage pour cet éditeur, dont celui sur Londres et ses environs[382]. La stratégie d'Hachette est claire avec ces deux acquisitions successives : par les contrats signés avec Bourdin et Maison, Hachette procède à l'acquisition de « tout le matériel éditorial et d'impression afin de couper court à toute concurrence ultérieure[383] ».

La Bibliothèque des Chemins de fer (1853-1857) et le réseau des bibliothèques de gare

S'inspirant vraisemblablement du modèle de l'anglais W. C. Smith, Louis Hachette décide de créer à partir de 1852 la Bibliothèque des Chemins de fer, une série qui réunit des ouvrages destinés à être vendus dans des kiosques situés à l'intérieur des gares françaises. Le 1er juillet 1852, il parvient à obtenir des compagnies ferroviaires le monopole des bibliothèques de gare, sous la forme d'une concession de cinq ans[384]. La Bibliothèque des Chemins de fer se compose

[375] J. Mistler, *La librairie Hachette…,* 1964, *op. cit.*, p. 257.
[376] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 20.
[377] Goulven Guilcher, « Les guides Richard (1824-1836) », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 6 février 1997, nº 54, p. 4.
[378] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 194.
[379] J. Mistler, *La librairie Hachette…,* 1964, *op. cit.*, p. 258.
[380] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 555-607.
[381] Voir à ce sujet : Federico Ferretti, *Élisée Reclus : pour une géographie nouvelle*, Paris, éditions du CTHS, 2014.
[382] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 608.
[383] *Ibid*., p. 195.
[384] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 18. Voir aussi : Christine Haynes, *Lost Illusions: The Politics of Publishing in Nineteenth-Century France*, Cambridge (Massachussetts)/Londres, Harvard University Press, 2010, p. 159.

de huit sections, la première étant celle des Guides des voyageurs[385]. Ceux-ci se répartissent en trois catégories : les guides-itinéraires, les guides-cicérones et les guides-interprètes (manuels de conversation)[386]. L'année 1852 constitue un tournant important dans le secteur de l'édition en France, car ce contrat permet à un seul éditeur – Hachette – de contrôler l'intégralité du réseau de diffusion dans les gares du pays, ce qui lui procure un avantage considérable sur ses concurrents français.

Pendant plusieurs années, la position monopolistique d'Hachette sur les bibliothèques de gare est contestée par certains de ses rivaux. Le plus virulent adversaire d'Hachette dans ce domaine est Napoléon Chaix, directement affecté par cette situation. Cet imprimeur-éditeur a fondé en 1845 une maison d'édition, l'Imprimerie et la Librairie Centrale des Chemins de Fer. Il est surtout réputé pour la publication d'horaires et d'autres brochures ferroviaires : le *Livret-Chaix* (mensuel), l'*Indicateur des Chemins de fer* (hebdomadaire) et l'*Annuaire officiel des Chemins de fer*. Quelques années avant la création de la Bibliothèque des Chemins de fer par Louis Hachette, Napoléon Chaix avait mis au point une collection de guides ferroviaires, la Bibliothèque du voyageur[387]. Parmi les principaux titres publiés par Napoléon Chaix, on peut citer le *Nouveau guide à Paris et dans ses environs* (1852), *Paris à Lyon et la Méditerranée* (1852), *Bordeaux aux Pyrénées* (1852) et aussi l'*Atlas des Chemins de fer* (1864)[388]. Il fait également preuve d'innovation (et d'une prise de risque importante) en publiant en 1860 « le premier guide touristique français des États-Unis[389] ». La grande majorité de ses publications sont donc en lien direct avec le chemin de fer. Chaix avait obtenu l'autorisation de vendre ses horaires, journaux et guides de voyage aux abords des gares dès 1847. La concession accordée par les compagnies ferroviaires à Hachette en 1852 change complètement la donne, car elle confère à cet éditeur l'exclusivité de la vente d'imprimés à l'intérieur des gares, au détriment de Chaix. Pendant plusieurs années, Chaix et Hachette se livrent une bataille féroce par presse et publications interposées[390]. La collection de guides de voyage éditée par Chaix s'arrête définitivement après la mort de son créateur (1865). Ses fils abandonnent cette activité qui

[385] Pour la liste complète des guides publiés dans la Bibliothèque des Chemins de fer, voir H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 24-31 et H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 196-199.
[386] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 19.
[387] Goulven Guilcher, « Les Guides-Chaix », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 juillet 1997, nº 57, p. 4 ; G. Guilcher, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », 2011, *art.cit.*, § 36. Le nom complet de la collection est la Bibliothèque du voyageur en chemin de fer et en bateaux à vapeur.
[388] Pour davantage d'informations sur les guides Chaix, voir : G. Guilcher, « Les Guides-Chaix », 1997, *art. cit.*, p. 4-6.
[389] Tangi Villerbu, « Fabrication et usage du guide de voyage », *Sociétés & Représentations*, 2006, vol. 21, nº 1, § 13 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-275.htm (consulté le 16/03/2015).
[390] Pour davantage d'informations sur la concurrence Hachette-Chaix, voir : H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 179-185.

n'était pas suffisamment rentable, pour se concentrer sur la publication des horaires de train. Grâce à son monopole sur les bibliothèques de chemin de fer, puis l'acquisition des messageries Faivre et des messageries de journaux, Hachette est alors un acteur incontournable dans le secteur de l'édition et de la presse en ce qui concerne la diffusion et la distribution[391]. C'est dans la Bibliothèque des Chemins de fer que l'on trouve le premier guide itinéraire Hachette contenant une description de la ville de Lyon : *De Paris à Lyon et à Troyes*, rédigé par Frédéric Bernard ([HAC1854]).

Comme l'indique Hélène Morlier, la Bibliothèque des Chemins de fer est « une collection disparate[392] » qui se caractérise par une forte hétérogénéité liée aux différentes origines des ouvrages rassemblés : « trois couleurs de fond repèrent les guides Bourdin (gris foncé), les guides Maison (bleu-gris) et les guides de la Bibliothèque des Chemins de fer avant le rachat des guides Maison (rouge brique)[393] ». On retrouve d'abord dans le catalogue de nombreux guides itinéraires couvrant les principales lignes ferroviaires françaises, mais aussi des monographies de villes (essentiellement des environs de Paris) et des titres portant sur des destinations d'agrément en France et à l'étranger, telles Londres, les Bords du Rhin, Dieppe, Vichy, Le Tréport et le Mont-Dore. En jouant sur la division et la combinaison des parties d'itinéraire, Hachette multiplie très vite les titres présents dans son catalogue : « une manière artificielle mais habile de le gonfler est de réunir des parties distinctes déjà publiées séparément pour créer un nouveau titre[394] ». Puis l'acquisition des guides Maison en 1855 permet d'élargir la couverture géographique par des titres portant sur d'autres destinations à l'étranger (Algérie, Suisse, Constantinople et Turquie, Allemagne du Sud et du Nord, Écosse). Dans leur contenu, ces guides n'ont pas encore un caractère pratique très affirmé ; ils ne fournissent guère d'informations précises sur les hôtels, ni d'indications facilitant le repérage et la visite sur place[395]. La plupart des guides sont illustrés de gravures qui mettent en valeur les monuments et les paysages, mais aussi les infrastructures industrielles et ferroviaires (viaducs, tunnels)[396]. Hélène Morlier pointe la proximité entre ces guides Hachette et le pouvoir impérial. La ligne éditoriale de ces ouvrages suit les grandes orientations politiques de Napoléon III : « le contenu des guides soutenait à la fois la politique de développement industriel du Second Empire et ses artisans, à savoir les directeurs de compagnies de chemin de fer auxquels la Librairie Hachette

[391] Karine Taveaux-Grandpierre, « De la transformation de la presse en industrie culturelle par la diffusion », *Communication et langages*, 2001, vol. 130, nº 1, p. 97 [en ligne].
URL : http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_2001_num_130_1_3111 (consulté le 23/10/2017).
[392] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 205.
[393] *Ibid*, p. 196.
[394] *Ibid*., p. 191.
[395] *Ibid*., p. 202.
[396] *Ibid*, p. 205.

était entre autres redevable de l'ouverture de points de vente dans les gares[397] ». Louis Hachette était d'ailleurs très proche des dirigeants politiques et des hommes d'affaires qui comptent à cette époque, en particulier le comte « Auguste de Morny, l'influent demi-frère du futur Napoléon III[398] ».

Les Guides Joanne (1857-1919)[399]

« Fruit d'une transformation d'une collection existante, elle-même créée à partir de rachats divers[400] », la collection des guides Joanne est fondée en 1857. Elle prend la suite de la Bibliothèque des Chemins de fer qui cesse officiellement d'exister à cette date[401]. L'histoire de la collection des guides Joanne est désormais très bien connue grâce aux recherches récentes d'Hélène Morlier, en particulier sa thèse de doctorat en histoire contemporaine[402], ainsi que sa bibliographie[403] qui constitue un outil précieux pour les chercheurs. Ce livre recense près de 1950 références publiées dans la collection des guides Joanne par l'éditeur Hachette.

Adolphe Joanne est directeur de cette collection des guides éponymes jusqu'à sa mort en 1881, date à laquelle c'est son fils Paul Joanne (1847-1922) qui lui succède dans cette fonction. Marcel Monmarché remplace ce dernier en février 1911. Ces trois figures ont chacune imprimé leur patte sur la collection et ses sous-séries. En tant que fondateur, Adolphe Joanne[404] a créé une structure qui a permis le développement de la plus importante collection de guides de voyage française. Les guides Joanne ont connu une grande renommée dans le pays, mais aussi au-delà, sans toutefois égaler à l'international celle de son concurrent Baedeker qui dominait le marché de l'édition touristique à cette époque. En 1841, alors employé par l'éditeur Paulin (qui est ensuite racheté par Louis Maison), Adolphe Joanne est l'auteur d'un guide itinéraire de la Suisse[405]. Avant d'être recruté par Hachette, il a aussi été journaliste en tant que sous-rédacteur en chef de *L'Illustration* (dont certains articles sont d'ailleurs parfois cités dans les guides

[397] *Ibid*, p. 206.
[398] *Ibid*., p. 178.
[399] Pour une histoire plus détaillée de la collection des guides Joanne, voir en priorité les travaux d'Hélène Morlier, spécialiste de ce sujet : H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 18 et suiv. et H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.* On lira aussi avec intérêt : D. Nordman, « Les guides-Joanne… », 1986, *op. cit.*
[400] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 22.
[401] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 207.
[402] *Ibid*.
[403] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*
[404] Pour en savoir plus sur le rôle d'Adolphe Joanne, voir H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, chapitre IV, p. 211 et suiv.
[405] Sven Raffestin, « Le manuel du voyageur en Suisse de Adolphe Joanne », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 2002, vol. 142, nº 1, p. 9-18 [en ligne].
URL : https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2002_num_142_1_1450 (consulté le 02/04/2018).

Joanne). Hélène Morlier explique qu'Adolphe Joanne jouait un rôle très important au sein de la collection dont il était directeur. Il s'occupait non seulement de diriger une équipe d'auteurs qui devaient suivre sa méthode établie pour la rédaction des guides[406], mais aussi de réviser les guides précédemment acquis par Hachette. Il traduisait lui-même des guides de l'anglais vers le français et il a rédigé des ouvrages à vocation géographique. Adolphe Joanne est également une figure bien connue dans le monde de l'alpinisme : il fait partie des fondateurs du Club Alpin Français (CAF) en 1874, puis en est l'un des premiers présidents (1876-1879)[407]. Hélène Morlier souligne d'ailleurs qu'il mit les membres du CAF à contribution pour lui fournir des informations permettant la rédaction ou la mise à jour des guides Joanne[408]. Dans le corpus principal, on retrouve plusieurs guides Joanne rédigés par Maurice Paillon (1855-1938), un collaborateur d'Hachette résidant dans l'agglomération lyonnaise. Également alpiniste et membre du CAF, il a été l'un des principaux rédacteurs des revues *La Montagne* et la *Revue Alpine*[409].

Dès les premières années d'existence de la collection, les guides Joanne se caractérisent par une structure commune fixée par Adolphe Joanne. Il s'agit de guides itinéraires : la présentation des localités et des sites ne suit pas l'ordre alphabétique, mais elle est organisée par routes. Les renseignements directement utiles aux voyageurs occupent une bonne place dans la partie introductive du guide, puis dans les sections consacrées à chaque espace traité. Adolphe Joanne et ses collaborateurs ont recours à une bibliographie considérable, qui rassemble notamment des travaux scientifiques et érudits de diverses disciplines se rapportant au voyage et à chaque territoire traité (la géographie y occupe une place importante). D'ailleurs, comme le souligne Hélène Morlier, « Adolphe Joanne mettait un point d'honneur à attribuer ses sources et citations[410] ». Les guides Joanne sont des ouvrages très documentés – à visée encyclopédique et au fait des dernières publications scientifiques – qui s'adressent à une élite cultivée. L'équipe fixe de collaborateurs dirigée par Adolphe Joanne regroupe des hommes cultivés et compétents, ayant tous une formation solide. Parmi eux, on peut citer le géographe Élisée Reclus (1830-1905), le critique d'art Augustin-Joseph Du Pays (1804-1879) et le professeur de médecine

[406] Pour davantage d'informations sur la méthode mise au point par Adolphe Joanne, voir H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 225.
[407] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 213-214.
[408] *Ibid*., p. 228.
[409] Maurice Paillon est issu d'une famille d'alpinistes qui s'est installée à Oullins : sa mère Jeanne et sa sœur Mary (1848-1946) furent parmi les premières femmes alpinistes de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Comme son frère, Mary Paillon a aussi écrit des articles dans plusieurs revues consacrées à la montagne. Sur ce sujet, voir : Cécile Ottogalli-Mazzacavallo, « Des femmes à la conquête des sommets : Genre et Alpinisme (1874-1919) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 2006, n° 23 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.4000/clio.1896 (consulté le 13/11/2021).
[410] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 229.

Émile Isambert (1827-1876)[411]. Plusieurs de ces collaborateurs sont d'ailleurs membres de la Société de géographie.

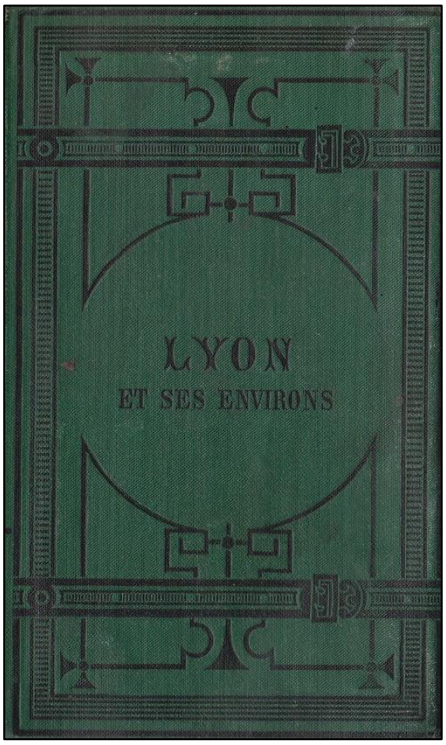


Figure 23 : Couverture du guide [HAC1885]

Il est assez difficile d'y voir clair aux premiers abords en ce qui concerne la composition et l'évolution de la collection des guides Joanne. Hélène Morlier a finement décortiqué dans les archives de l'éditeur Hachette les textes qui permettent de mieux comprendre la stratégie et les grandes orientations des directeurs de cette collection. D'après ses recherches, il convient ici de donner quelques jalons importants permettant de distinguer les différentes sous-séries et d'avoir un aperçu intelligible de l'évolution des guides Joanne entre 1857 et 1919. Les premières années ont consisté pour Adolphe Joanne à donner une cohérence à un ensemble de guides hétéroclite, hérité de la Bibliothèque des Chemins de fer et des diverses acquisitions faites par Hachette au cours des années 1850. En 1857 et dans les années qui suivent, Hachette continue de publier des éditions de guides itinéraires ferroviaires. Dans le corpus principal, c'est le cas du [HAC1858], qui est un nouveau titre paru à l'occasion de l'inauguration de la ligne complète de chemin de fer permettant de relier Paris à Genève en passant par Lyon. Ces premiers guides itinéraires Joanne se placent dans la continuité de ceux publiés dans la

[411] *Ibid*., p. 231.

Bibliothèque des Chemins de fer : ils sont très élogieux envers les compagnies ferroviaires, vantant les infrastructures et la modernité de ce mode de transport.

L'un des tournants importants est la création de la série principale des guides Joanne au début des années 1860 : l'Itinéraire général de la France (IGF), « fleuron de la collection[412] ». L'IGF débute en 1861 avec la publication du premier volume du guide *Réseau du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée* ([HAC1861]), qui est réédité deux ans plus tard. En 1865 sort le second volume *De Paris à la Méditerranée*, couvrant l'Auvergne, le Dauphiné, la Provence, les Alpes-Maritimes et la Corse. Il faut préciser que l'IGF ne remplace pas immédiatement les guides itinéraires antérieurs : il s'agit bien d'une nouvelle série qui cohabite avec les autres guides publiés par Hachette. La distinction n'est d'ailleurs pas toujours claire pour l'éditeur lui-même, comme le montre l'exemple des guides suivant la ligne ferroviaire de la compagnie PLM. En effet, en plus du [HAC1861] et sa réédition de 1863, le guide *De Paris à Lyon* de 1866 fait aussi partie de l'IGF, mais ce n'est pas le cas des éditions [HAC1873] et [HAC1882].

Au total, la série comporte dix volumes couvrant les grandes régions françaises et se distingue par une conception nouvelle de l'espace français pour les voyageurs, comme l'explique Hélène Morlier :

> Il est notable que la conception de la série eut du mal à s'affranchir de la répartition des guides par compagnies, comme l'indiquent les titres qui pourraient être ceux de guides ferroviaires. Finalement, la nouveauté des guides de l'IGF réside dans la volonté de concevoir l'espace en départements, chacun étant illustré d'une carte spécifique, sans toutefois se départir complètement des appellations de l'Ancien Régime. La série complète devait comprendre huit volumes pour couvrir l'intégralité du territoire français, auxquels s'ajoutaient les deux guides de Paris illustré (1863) et des Environs de Paris illustrés (1868) ; ce dernier était la refonte du guide rédigé par A. Joanne en 1856. Le total est donc de dix volumes.[413]

C'est une entreprise très ambitieuse (et qui n'existe pas chez les autres grandes éditeurs), comme l'indique la présentation qu'en fait Hachette : « nous avons voulu publier une

[412] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit*., vol. 1, p. 32. Je renvoie ici pour l'IGF plus précisément au chap. VII de sa thèse, partie IV. « L'Itinéraire général de la France (IGF) : une série phare », p. 325 et suiv.
[413] *Ibid*., p. 328.

description de la France tout entière[414] ». L'éditeur français prend ici un risque afin de se distinguer fortement de ses potentiels concurrents : en effet, « aucun autre compétiteur n'avait lancé à la même époque un projet du même genre et de la même ampleur[415] ». L'IGF est une série qui a connu plusieurs découpages différents au fil des décennies et dont l'évolution est assez difficile à suivre. Grâce au travail d'Hélène Morlier, on dispose désormais d'une vision plus claire des parutions successives[416]. Lyon a d'abord été présent dans le titre *Réseau du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée*, avec deux éditions ([HAC1861]), puis dans certaines éditions du titre de *De Paris à Lyon* faisant partie de l'IGF. Dans les années 1870, de nouvelles subdivisions régionales sont créées. Lyon se retrouve alors dans le titre *Jura et Alpes françaises* (2 éditions, [HAC1877] et 1882). Quelques années plus tard, c'est au tour du guide *Lyonnais, Beaujolais et Bresse*, qui connaît quatre éditions ([HAC1890], 1892, 1896, 1900). Enfin, Lyon est intégré au guide *Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais* ([HAC1902], 1903, 1907, 1909, [HAC1912]). En résumé, l'IGF est la série des guides Joanne régionaux. Elle consiste en une subdivision du pays selon un découpage en régions plus ou moins grandes, qui a fluctué au cours de la période 1860-1919. Hélène Morlier distingue trois périodes importantes[417]. Entre 1862 et 1870, la série compte une dizaine de titres, avec des guides volumineux. La deuxième période, entre 1881 et 1900, est celle de « l'extension maximale de l'IGF avec de nombreux titres (autour d'une vingtaine)[418] ». Enfin, au début du XX^e^ siècle, la logique est à une diminution du nombre de titres, avec la fusion de plusieurs guides (comme *Lyonnais, Beaujolais et Bresse* avec *Bourgogne, Morvan, Jura*). À la veille de la Première guerre mondiale, le catalogue de l'IGF compte une quinzaine de guides régionaux.

Au début du XX^e^ siècle, Hachette inaugure plusieurs autres séries et types de guides dans la collection Joanne. Il y a tout d'abord les guides Joanne illustrés, créés en 1907[419]. Ces ouvrages portent sur des espaces restreints : ce sont des « régions très circonscrites ou […] des villes qu'il est possible de visiter soit lors d'un circuit en voiture (Châteaux de la Loire, Forêt Noire), soit pendant un court séjour (Paris ou Rome en 8 jours).[420] » Hélène Morlier précise qu'Hachette recycle pour cette nouvelle série la cartographie, le texte et les illustrations de ses précédents guides, notamment les monographies de ville. Les guides Joanne illustrés apportent cependant quelques nouveautés, comme l'emploi d'un appareil illustratif abondant, des vues de

[414] *Notice sur la Librairie de MM. Hachette et Cie, Juin 1873*, Hachette, 1873, p. 32-33, extrait cité par H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 272.
[415] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 272.
[416] *Ibid*., « Tableau 14. Tableau récapitulatif de la répartition des guides de l'IGF », p. 329-330.
[417] *Ibid*., p. 329.
[418] *Idem*.
[419] *Ibid*., p. 537-545.
[420] *Ibid*., p. 537.

monuments en couleur (pour Paris)[421], des plans figurant le tracé des itinéraires de visite[422] et une organisation rendant la consultation du guide plus pratique. La principale innovation de cette série est la publication de versions en anglais et en allemand, ce qui montre pour la première fois la volonté d'Hachette de s'adresser à une clientèle non-francophone, afin de concurrencer Baedeker. On peut distinguer deux catégories de guides Joanne illustrés : d'une part, ceux portant sur des grandes villes (Paris, Versailles, Le Caire, Londres, Rome) et d'autre part, ceux dédiés à des stations balnéaires (Bretagne, Normandie, mer du Nord, Côte d'Azur, Pays Basque).

L'une des propositions les plus intéressantes est la création de guides destinés aux automobilistes[423]. Constatant l'absence de signalisation routière et de cartes pratiques permettant de se déplacer facilement en voiture (ou à vélo), l'éditeur innove en publiant « des sortes de *road books* touristiques[424] ». Ils se présentent sous la forme d'un itinéraire constitué de « photographies de la route, prises aux carrefours et complétées de flèches tracées dessus, [indiquant] la direction à prendre.[425] » Le premier guide concerné est celui portant sur les *Châteaux de la Loire* (1910). Il est suivi de guides portant sur les environs de Paris.

Enfin, en 1919, Hachette publie les Joanne Brief Guides, des brochures en anglais destinées aux armées alliées (soldats anglais et américains). Il s'agit de « 16 fascicules de huit pages chacun, vendus 0,50 F[426] ». Les villes concernées sont Amiens, Angers, Blois, Bordeaux, Boulogne, Bourges, Brest, Caen, Le Havre, Marseille, Nantes, Orléans, Poitiers, La Rochelle, Rouen et Tours. On remarque l'absence de Lyon dans cette liste. Comme le précise Hélène Morlier, « les villes concernées (principalement portuaires ou réparties sur le réseau de chemin de fer de l'État) correspondent à des cantonnements, hôpitaux alliés et gares d'acheminement des troupes[427] ».

L'observation de la segmentation éditoriale des guides Joanne met en évidence le manque d'attractivité touristique de la région lyonnaise. Le fait que Lyon ne soit présent ni dans les guides Joanne illustrés, ni dans les Joanne Brief Guides montre qu'à l'époque et pour cet éditeur, cette ville ne constitue pas une destination de premier ordre. De même, la place

[421] *Ibid*., p. 539.
[422] C'est notamment le cas dans les guides Joanne illustrés sur Paris et sur Londres. Je remercie Hélène Morlier de m'avoir confirmé cette information.
[423] *Ibid*., p. 545-549.
[424] *Ibid*., p. 546.
[425] *Idem*.
[426] *Ibid*., p. 557.
[427] *Ibid*., p. 558.

fluctuante de la région lyonnaise dans les découpages régionaux de la série IGF – tantôt avec le Jura et les Alpes, tantôt avec la Bourgogne, le Morvan et le Jura[428] – est un autre exemple du manque de notoriété touristique de cet espace. La comparaison est frappante avec les régions voisines, toutes caractérisées par une forte identité : Auvergne, Bourgogne, Dauphiné, Savoie, Suisse. Il convient de préciser qu'il ne s'agit pas exclusivement d'une question touristique. En matière d'histoire et de géographie, la petite taille et la faible notoriété du Lyonnais est un fait admis par bon nombre d'historiens, de géographes et d'autres universitaires. Par exemple, Louis Gueneau (1887-1974), docteur en droit et agrégé de la Faculté de Lyon, écrit en 1923, en citant Sébastien Charléty :

> Ainsi « le Lyonnais ne correspond ni à une donnée physique claire, ni à une individualité historique immuable, ce serait forcer la nature que de vouloir lui découvrir les frontières naturelles qui lui manquent, et la vérité que de choisir arbitrairement entre ses frontières historiques, qui ont tant varié. Cet être indécis, indéterminé, existe pourtant, mais à sa manière, qui n'est pas celle de l'Auvergne, de la Provence, ou de la Bretagne » (CHARLÉTY). La force et l'étendue de ce corps varient suivant la puissance d'action et de rayonnement de la tête qui est Lyon.[429]

Cette caractéristique dessert Lyon sur le plan touristique et contribue à son instabilité dans les découpages régionaux des grands éditeurs de guides, au contraire d'autres territoires : Paris, Normandie, Bretagne, Pyrénées, Alpes, Côte d'Azur. C'est une partie du paradoxe lyonnais en matière de tourisme au XIX^e^ siècle (et encore pendant une bonne partie du XX^e^ siècle). Lyon est une ville importante, la deuxième ou la troisième du pays, c'est un carrefour fluvial, ferroviaire et routier majeur entre nord et sud de la France, mais elle constitue rarement une destination touristique finale. À l'époque du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée, de nombreux voyageurs y passent, mais peu s'y arrêtent (ou seulement pour très peu de temps). D'ailleurs, l'objectif principal du SIL lors de sa création et dans ses premières années d'existence au début du XX^e^ siècle est de capter cette clientèle de touristes français qui vont en Suisse, dans les Alpes ou sur la Riviera.

[428] Les cartes de ces guides montrent que Lyon est toujours situé à la limite du découpage régional d'Hachette.
[429] Louis Gueneau, « I. Historique de la région », dans Armand Megglé (dir.), *Atlas, guide économique et touristique des régions de France et d'Algérie. 6. XIII^e^ région économique…*, 1923, *op. cit.*, p. 20.

Les guides Bleus (depuis 1919)

En juillet 1919, la collection des guides Bleus succède à celle des guides Joanne[430]. Cette même année, « la Librairie Hachette se transforme en société anonyme[431] ». Comme il n'existe pas à l'heure actuelle de bibliographie des guides Bleus, il est parfois difficile d'y voir clair sur les divers titres et éditions publiées depuis un siècle, d'autant plus que cette collection a regroupé plusieurs sous-séries différentes au fil des décennies. En 1991, Hachette a publié un ouvrage consacré aux 150 ans des guides Bleus[432]. Gratuit, ce livre est avant tout à visée publicitaire (voire hagiographique) : il raconte l'histoire de cette « collection-mère » de l'éditeur Hachette. Cet anniversaire d'un siècle et demi est en effet calculé à partir de la première édition de *l'Itinéraire descriptif et historique de la Suisse* d'Adolphe Joanne, publié en 1841 chez Paulin. On note que les auteurs se défendent des critiques adressées par plusieurs universitaires aux guides Hachette dans les années 1950-1970, en indiquant notamment qu'elles portaient sur des guides « non encore "renovés"[433] ». En l'absence de recherches approfondies sur la collection des guides Bleus, cet ouvrage constitue l'une des principales sources d'informations à son sujet. On peut toutefois regretter que ce livre ne contienne pas de liste des titres publiés dans cette collection.

Le premier directeur de collection des guides Bleus est Marcel Monmarché (1872-1945), collaborateur des guides Joanne depuis 1890[434]. Il avait pris les rênes des guides Joanne en 1911 à la suite de Paul Joanne. Ses premières années sont marquées par le partenariat avec la collection anglaise *The Blue Guides* des frères Muirhead (puis d'Ernest Benn) et le Touring Club Italien[435]. En parallèle des nouveaux guides Bleus, la série des guides Diamant – moins chers et visant un autre public – continue d'être publiée pendant les années 1920-1930[436]. Les monographies Hachette sur Lyon publiées en 1918, 1921 et 1925 appartiennent à cette série des guides Diamant. Ces monographies de ville sont ensuite publiées dans la série des guides Bleus illustrés[437]. Rapidement, Hachette se démarque de ses deux partenaires anglais et italien en construisant sa nouvelle collection selon plusieurs objectifs. Il s'agit notamment

[430] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 16, note 11.
[431] Isabelle Jendron (dir.), *L'art du voyage : 150e anniversaire des Guides Bleus*, Paris, Hachette, 1991, p. 46.
[432] *Ibid*, 126 p.
[433] *Ibid*., p. 126, note 9. Il s'agit des critiques de Roland Barthes, Jules Gritti et Bernard Lerivray. En particulier, l'ouvrage de Benard Lerivray fut « ressenti comme une condamnation globale de la collection [et] déclencha une vive polémique ».
[434] G. Guilcher, « Entre continuité et innovation… », 2005, *op. cit.*, p. 9.
[435] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 563.
[436] Au sein du corpus principal, le guide [HAC1939b] correspond à un nouveau guide Diamant, qui n'a connu qu'une seule édition.
[437] G. Guilcher, « Entre continuité et innovation… », 2005, *op. cit.*, p. 10-11. Pour Lyon, c'est l'édition 1932 du titre *Lyon et ses environs* qui est la première à être publiée dans cette série.

d'accompagner les changements à l'œuvre dans le domaine du tourisme et du voyage. Cela passe par la prise en compte de l'importance de l'automobile comme moyen de transport dans cette période d'entre-deux guerres. Cependant, les guides Bleus demeurent des guides généralistes : ils ne deviennent pas des guides automobiles comme c'est le cas des ouvrages publiés par l'éditeur Michelin. Hachette se rapproche de divers acteurs du tourisme en France : « Dès les années 1920, les Guides-Bleus sont sous le patronage du Club Alpin Français, du Touring Club de France, puis de l'Automobile Club de France[438] ». Le catalogue des guides Bleus s'étoffe progressivement, dans plusieurs directions, ce qui ne facilite pas toujours la compréhension des logiques à l'œuvre et de la stratégie de l'éditeur. Plusieurs nouvelles destinations sont couvertes : le Maroc dès 1919 (qui est alors un protectorat français) et l'Europe centrale en deux volumes (1934-1937)[439]. La Méditerranée orientale et le Proche Orient sont couverts au début des années 1930[440]. Marcel Monmarché dirige les guides Bleus jusqu'à sa mort en 1945. La croissance est au rendez-vous, avec une augmentation du nombre de titres et de tirage[441].

En juin 1945, Francis Ambrière lui succède[442]. L'après-guerre est une période extrêmement compliquée : à cause des nombreuses destructions et de la réorganisation des pays, il faut plusieurs années pour relancer les mises à jour et les nouvelles publications de guides. Georges Monmarché, le fils de Marcel, est nommé à la tête des dix-huit guides régionaux qui divisent la France[443]. Cette période est celle du tourisme de masse[444]. Les Français sont de plus en plus nombreux à voyager dans leur pays, mais aussi à partir à l'étranger. Le catalogue des guides Bleus continue de s'étoffer pour accompagner cette évolution. En 1955, le titre *Pays Nordiques* est publié : il regroupe le Danemark, l'Islande, la Suède, la Norvège et la Finlande[445]. En 1959, Hachette sort la première édition du guide Bleu sur la République Fédérale d'Allemagne (RFA). Les années 1960 sont celles de l'élargissement de la collection aux pays du bloc soviétique : *Moscou, Léningrad, Iasnaia Poliana, Zagorsk, Pétrodvoretz* (1963), *Roumanie* (1966), *Pologne* (1967), *Bulgarie* (1969)[446]. Des guides Bleus sont publiés sur des destinations plus lointaines. L'Afrique est traitée à travers plusieurs titres : *Madagascar, Comores, Réunion, Ile*

[438] *Ibid*., p. 11.
[439] I. Jendron (dir.), *L'art du voyage…*, 1991, *op. cit*., p. 57.
[440] G. Guilcher, « Entre continuité et innovation… », 2005, *op. cit*., p. 11.
[441] I. Jendron (dir.), *L'art du voyage…*, 1991, *op. cit*., p. 47.
[442] *Ibid*, p. 80.
[443] *Idem*. ; G. Guilcher, « Entre continuité et innovation… », 2005, *op. cit*., p. 10.
[444] Saskia Cousin et Bertrand Réau, « L'avènement du tourisme de masse », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, 2011, nº 22, p. 14 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-les-grands-dossiers-des-sciences-humaines-2011-3-p-14.htm (consulté le 08/06/2017).
[445] I. Jendron (dir.), *L'art du voyage…*, 1991, *op. cit*., p. 89.
[446] *Ibid*, p. 91.

Maurice (1955), *Afrique occidentale française, Togo* (1958) et *Afrique Centrale* (1962). En parallèle, d'autres guides portent sur le continent américain : *Rio de Janeiro* (1955), *New York* (1964), *Canada* (1967), *Antilles, Guyane, circuit des Caraïbes* (1963). Les territoires d'outre-mer français d'Océanie sont aussi concernés : *Nouvelle-Calédonie* (1965), *Tahiti, Moorea, Bora-Bora* (1965). Enfin, plusieurs guides sont consacrés au Proche et Moyen-Orient : *Israël* (1955), *Moyen-Orient* (1956), *Turquie* (1958). En résumé, « à la fin des années soixante les Guides Bleus ont étendu leurs travaux aux cinq continents[447] ». La collection s'est internationalisée : certaines éditions font désormais l'objet de traductions en anglais et français, dans les séries « "Hachette World Guides" et "Die blauen Fürhrer"[448] ». Les chiffres de vente communiqués par l'éditeur indiquent l'importance de cette collection dans la période d'après-guerre :

> Les trois millions de Guides Bleus vendus entre 1945 et 1965 se répartissent à parts égales entre les guides étrangers et les dix-huit ouvrages de la collection françaises auxquels s'ajoute le guide *France* qui les résume.[449]

Progressivement, la vente des guides sur les pays étrangers prend de plus en plus d'importance. En 1972, la collection des guides Bleus change de directeur : Gérard Gassiot-Talabot (1929-2002) prend la succession de Francis Ambrière. Sous son impulsion, plusieurs changements majeurs ont lieu : nouvelle couverture des guides[450], modification du format, nouvelle maquette avec des changements sur le plan typographique, plan en deux couleurs au sein d'un cahier central[451]. Dans la forme, les guides évoluent aussi significativement. La direction des guides Bleus demandent en effet aux auteurs de faire preuve d'« une narration subjective[452] » : ils ont droit de recourir à la critique et aux anecdotes. Il s'agit là d'une réforme capitale, qui tranche avec les directives imposées par Adolphe Joanne un siècle plus tôt et qui étaient jusque-là une marque des guides Hachette. La politique de Gérard Gassiot-Talbot est d'élargir le public des guides Bleus. Pour cela, il crée « une panoplie d'une dizaine de collections dont les Guides Bleus [sont] l'élément moteur[453] ». Parmi ces différentes séries, on peut citer les « guides à ». Les guides du Routard sont aussi publiés par Hachette à partir du milieu des années 1970, mais ils constituent en quelque sorte une collection parallèle, avec une très grande autonomie. En

[447] *Ibid*, p. 92.
[448] *Ibid*, p. 93.
[449] *Idem.*
[450] *Ibid*., p. 104 : « […] dessinée par le graphiste Roman Cieslewicz, [cette couverture] représente la Terre vue de la Lune sur fond dégradé bleu nuit ».
[451] *Ibid*, p. 104-105.
[452] *Ibid*., p. 106.
[453] *Ibid*., p. 108.

termes de publications, le catalogue des guides Bleus s'étoffe encore, avec des titres portant sur l'Asie : *Japon* en 1975, puis *Inde, Népal, Bhutan, Ceylon (Sri Lanka)* en 1976. Au tournant des années 1980, les États-Unis sont enfin traités par plusieurs guides qui sont le résultat d'une collaboration avec l'éditeur allemand Baedeker.

Une nouvelle génération de guides Bleus voit le jour dans la deuxième moitié des années 1980, sous la direction d'Adelaïde Barbey. Le découpage régional de la France est entièrement refondu entre 1984 et 1994, avec 22 nouveaux titres correspondant aux 22 régions administratives[454]. Au milieu des années 1990, Hachette lance une nouvelle série, intitulée « Un grand week-end à… ». Il s'agit de guides dédiés au tourisme urbain, « pour des courts séjours ou des séjours consacrés au plaisir d'être dans une ville.[455] » La collection des guides Bleus existe toujours en 2021 chez Hachette Tourisme, où elle côtoie d'autres séries de guides touristiques, notamment les célèbres guides du Routard[456] mais aussi les guides Voir, les guides Week-end et les guides Évasion[457].

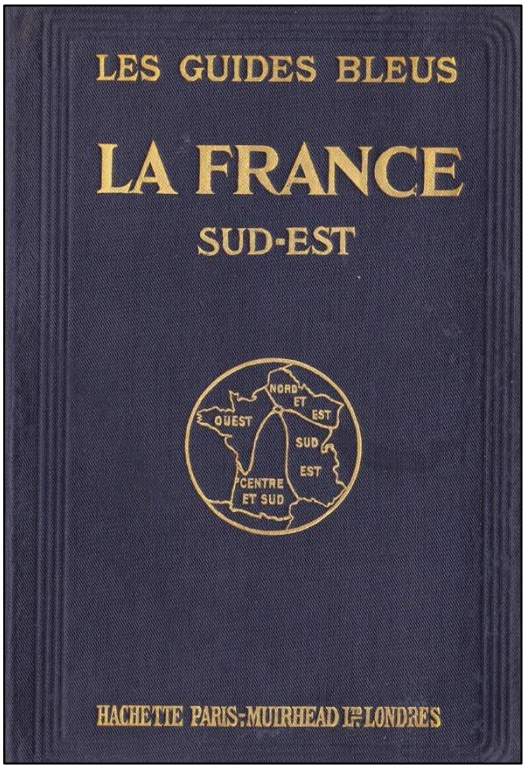


Figure 24 : Couverture du guide [HAC1923b]

[454] *Ibid*., p. 121.
[455] Parole prononcée par Catherine Marquet dans « Table ronde II. Conception et élaboration d'un guide de tourisme de nos jours », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 669.
[456] Les guides du Routard appartiennent à la maison d'édition Hachette depuis 1975.
[457] Hachette Tourisme [en ligne]. URL : http://www.guides-hachette.fr/ (consulté le 08/06/2020).

Hachette et le voyage

En parallèle de sa collection de guides, Hachette s'est aussi investi dans d'autres publications relatives au voyage, à la découverte des territoires et à la diffusion des connaissances géographiques sur la France et l'étranger. Sans entrer dans les détails du catalogue de cet éditeur, on peut tout de même citer quelques entreprises majeures. En 1860, Édouard Charon et Louis Hachette créent la revue *Le Tour du Mond*e. *Nouveau Journal des voyages*[458]. Ce « périodique de vulgarisation géographique[459] » se compose de récits contemporains de voyageurs, en France et à l'étranger. Il se distingue par la large place faite à l'image et a pour objectif de diffuser l'actualité géographique et les récits de voyage[460]. Le Tour du Monde est publié de 1860 à 1914, avec une évolution notable à partir de la mort d'Édouard Charon en 1890[461]. Dans l'entre-deux guerres, les publications viatiques se développent : « sur la période 1929-1935, livres de géographie, récits de voyage et guides touristiques représentent de 3 à 4 % de l'édition française[462] ». Il y a un fort attrait pour l'étranger et les diverses aventures d'explorateurs, voyageurs lettrés, photographes, sportifs (raids automobiles à travers l'Asie ou l'Afrique). En France, « c'est Hachette qui occupe la plus grande partie du marché[463] », avec notamment la collection des guides Bleus qui est alors en plein essor. Au XX^{e} siècle, Hachette a aussi publié des ouvrages qui ne sont ni des guides, ni des récits, mais qu'on peut classer dans la catégorie des portraits de pays. C'est le cas du *Pays de France* (années 1920), puis des *Albums des Guides bleus* (années 1950). Ces derniers « sont un complément des guides, mais aussi une publication qui peut se suffire à elle-même : d'ailleurs, albums et guides ne se superposent pas servilement[464] ». Ils font une large place à l'illustration.

Les guides Hachette constituent la part la plus importante des guides de voyage relatifs à Lyon qui ont pu être répertoriés pour la période 1840-2000. Cela s'explique assez aisément : d'une part, Hachette est un éditeur français : il est donc tout à fait logique que de nombreux titres portent avant tout sur les régions et villes françaises, dont Lyon. D'autre part, la collection des guides Joanne et celle des guides Bleus sont divisées en plusieurs sous-collections ou séries,

[458] Une thèse récente a été consacrée à cette revue : P. Chapelle, *La fabrique d'une revue de voyages illustrée… »*, 2019, *op. cit*.
[459] *Ibid*., p. 9.
[460] *Ibid*., p. 19.
[461] *Ibid*. p. 20. Dans la même page, il est écrit qu'« au total, le Tour du Monde a publié de 1860 à 1914 909 récits rédigés par 524 voyageurs dont 30 voyageuses ».
[462] I. Jendron (dir.), *L'art du voyage…*, 1991, *op. cit*., « Et les guides Joanne devinrent les guides Bleus », p. 51.
[463] *Idem*.
[464] René Clozier, « *Les Albums des Guides Bleus*, Hachette, 1955 », *L'information géographique*, 1956, vol. 20, n° 2, p. 80 [en ligne]. URL : www.persee.fr/doc/ingeo_0020-0093_1956_num_20_2_6458_t1_0080_0000_5 (consulté le 20/12/2021).

caractérisées par des échelons géographiques différents. Se côtoient ainsi chez Hachette des guides consacrés à la France entière, d'autres qui couvrent un espace régional plus ou moins vaste et enfin des monographies locales, portant sur une grande ville et ses environs proches. En revanche, dans les collections étrangères Murray, Blue Guides et Baedeker, il n'existe pas pour la France cette multiplicité de titres différents[465].

La constitution du corpus principal

Le corpus principal se compose de 61 guides appartenant à ces quatre collections. Pour constituer cet ensemble, un sondage ou échantillonnage régulier n'a pas paru adapté, étant donné l'irrégularité de fréquence de publication de certains titres. Si le guide de voyage (en tout cas dans les grandes collections) peut être qualifié de source sérielle, la publication de nouvelles éditions suit rarement un rythme parfaitement régulier et systématique. De ce point de vue, le guide diffère des archives fiscales, de la presse ou des délibérations municipales. J'ai préféré identifier précisément les éditions les plus intéressantes pour l'étude. La constitution du corpus s'est faite en deux étapes : le recensement des titres et éditions (a) et la sélection des guides les plus pertinents pour l'étude au sein de cette première liste (b).

(a) Le recensement des guides traitant de Lyon

Tendant à l'exhaustivité, la première étape en vue de l'établissement du corpus a consisté à repérer un maximum de guides parus dans ces quatre collections au cours de la période choisie (milieu du XIX^e^ siècle - fin du XXe siècle). Il n'est pas aisé de s'y retrouver parmi les dizaines de titres et d'éditions de guides publiés pendant 150 ans par chacun de ces éditeurs, d'autant que le guide de voyage demeure une source peu connue. Les bibliographies et inventaires spécialisés existant pour les guides Murray[466], les guides Baedeker[467] et les guides Joanne[468] ont été des outils précieux dans la constitution de ce premier répertoire. En revanche, la recherche bibliographique de guides Bleus Hachette s'est avérée beaucoup plus difficile, car il n'existe pas encore à ce jour de bibliographie pour cette collection. Il a fallu consulter de nombreux catalogues de bibliothèques afin d'identifier des titres pouvant contenir une

[465] À l'exception de Paris, qui est la plupart du temps traitée dans un titre à part.
[466] W. B. C. Lister, *A bibliography of Murray's handbooks…*, 1993, *op. cit.*
[467] A. W. Hinrichsen, *Baedeker's Reisehandbücher…*, 1991, *op. cit.* et le site web Bdkr.com : Ingrid Nilson et Åke Nilson, *Baedeker Datenbank und Kenner-Referenz*, 2015 [en ligne].
URL : http://bdkr.com (consulté le 08/06/2020).
[468] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus…*, 2007, *op. cit.*

description de Lyon. À l'issue de cette première phase, j'ai relevé un total de 196 ouvrages contenant une partie sur Lyon[469] (en comptant les multiples éditions).

(b) Sélectionner des guides

Après ce repérage, la deuxième phase consistait à consulter un maximum d'ouvrages parmi les 196 répertoriés, afin de voir lesquels étaient les plus pertinents pour la recherche. Ce travail s'est révélé fort compliqué et chronophage, en raison notamment de la difficile accessibilité de ce type de source, qui est bien réelle[470]. Il m'a permis d'acquérir une bonne connaissance des différences existant d'une édition à l'autre, ce qui s'est révélé très utile pour constituer un corpus principal cohérent et maîtrisable.

Plusieurs raisons ont guidé les choix d'intégrer ou non une édition de guide dans le corpus principal. Le premier critère était de pouvoir comparer plusieurs éditions successives d'un même guide, ou en tout cas, plusieurs guides de la même collection, afin de repérer les évolutions dans le discours touristique relatif à Lyon. Dans la mesure du possible, j'ai retenu dans le corpus principal la première édition de chaque nouveau titre contenant une partie consacrée à Lyon. La première édition d'un guide constitue en général une source très intéressante, car elle est la preuve matérielle d'une évolution dans la stratégie éditoriale de la collection dont elle fait partie. La création d'un nouveau titre est un choix mûrement réfléchi par l'éditeur ou le directeur de collection et il est souvent la conséquence d'un changement de couverture géographique du guide. Par exemple, Baedeker introduit dans les années 1860 un guide consacré à l'Italie du Nord, en trois langues (allemand et français dès 1861, anglais en 1868), alors que ce pays n'était jusque-là pas couvert par l'éditeur allemand. Chez Hachette, le titre *France automobile en un volume* débute en 1938 et marque un tournant pour la collection des guides Bleus, tant au niveau du public visé que de la structuration interne du guide. Le titre *Rhône-Alpes* (1re édition en 1991) est la conséquence de l'adoption par Hachette d'un nouveau découpage régional du pays, calqué sur la division administrative.

[469] Je n'ai pas compté dans cette liste les guides Richard. Cette série, qui existait avant son acquisition par Hachette, a connu une évolution particulière au sein de la collection des guides publiés par cet éditeur. De même, les guides *De Paris à la Méditerranée* n'ont pas non plus été pris en compte, car il s'agit de la réunion en un seul volume des titres *De Paris à Lyon* et *De Lyon à la Méditerranée*.

[470] Mes recherches m'ont permis de constater que contrairement à ce que l'on pourrait penser, les institutions patrimoniales françaises (bibliothèques, archives, musées) conservent finalement peu d'éditions différentes du même titre. D'ailleurs, les guides touristiques de la seconde moitié du XXe siècle font régulièrement partie des ouvrages désherbés par les bibliothèques.

Cependant, pour certains titres, je n'ai pas intégré la première édition au corpus. Le plus souvent, il s'agit d'un choix par défaut, conséquence de l'impossibilité d'accéder facilement à l'édition recherchée. C'est par exemple le cas des titres *L'Italie Septentrionale* (1re édition en 1861) et *Frankreich von Flandern bis Korsika* de Baedeker (1re édition en 1959). Concernant le titre *Lyon et ses environs* d'Hachette, c'est aussi la facilité d'accès physique au guide que j'ai prise en compte, mais pas uniquement. Alors que j'ai consulté et photographié la première édition (1870) à la Bibliothèque nationale de France, j'ai finalement décidé de ne pas l'intégrer au corpus principal, en lui préférant l'édition suivante (1872). Cette dernière est pratiquement identique à celle de 1870, mais elle comporte un appendice de dix-sept pages (dont un plan et deux gravures) consacré à l'Exposition internationale de 1872, qui s'est déroulée à Lyon [HAC1872, p. XXVIII- XLIII].

Au-delà de ce cas, les éditions rassemblées dans le corpus final sont celles qui m'ont paru les plus intéressantes. Le plus souvent, il s'agit d'éditions qui apportent des changements notables, comme une nouvelle organisation interne de la partie consacrée à Lyon ou un élargissement important des secteurs et des objets représentés. Ainsi, les guides qui ne consistent qu'en de simples réimpressions d'une précédente édition ou ceux qui n'apportent que des changements mineurs n'ont pas été retenus dans le corpus principal.

J'ai aussi construit le corpus en excluant certaines éditions qui n'apportaient pas vraiment d'éléments nouveaux et qui étaient en général extrêmement proches des éditions antérieures et postérieures. Ainsi, certains ouvrages reprennent totalement l'édition précédente, sans modification dans le texte du guide, hormis une mise à jour des renseignements pratiques. C'est le cas par exemple des éditions de 1892, 1896 et 1900 du titre *Lyonnais, Beaujolais et Bresse* (Hachette), qui sont en tous points identiques – pour la partie consacrée à Lyon – à la première édition, publiée en 1890. Par ailleurs, il n'est pas toujours aisé de distinguer clairement les éditions les unes par rapport aux autres. Par exemple, plusieurs guides Murray sur la France comportent le même numéro d'édition mais une date de publication différente. C'est le cas pour la 3e (1847 et 1848), la 4e (1852 et 1853), la 6e (1856 et 1858), la 11e (1869 et 1870) et la 14e édition (1877 et 1878). J'ai ainsi répertorié 25 guides Murray sur la France avec des dates de publications différentes, alors qu'il y a eu officiellement dix-huit éditions différentes entre 1843 et 1892.

L'objectif de cette revue des guides de voyage était de cibler ceux qui étaient les plus pertinents à étudier. Il a aussi fallu consulter les guides[471] pour s'assurer que les titres ou éditions repérées à travers les recherches bibliographiques contiennent bien une description de la ville de Lyon. Certains guides, contrairement à ce que leur titre laisse penser, comportent une partie relative à Lyon. C'est par exemple le cas du guide *Jura et Alpes françaises* [HAC 1877] et de *South-Western France* (Baedeker, 1895). Pour les repérer, il a fallu suivre attentivement la chronologie des publications au sein des différentes collections. L'absence d'un titre consacré au Lyonnais est un premier indice, qui incite à regarder si une partie relative à Lyon est présente dans des guides relatifs à des régions voisines.

Fort logiquement, c'est le périmètre géographique de la recherche (Lyon) qui a dirigé certains choix. Étudier l'image d'un espace à travers la littérature viatique présente des spécificités directement liées à l'importance de cet espace au sein des collections de guides. Ainsi, les chercheurs qui étudient une capitale, comme Paris, Londres ou Rome, une région à forte vocation touristique comme la Riviera ou la Suisse, ou une ville de moindre importance, n'auront pas d'emblée la même quantité de guides à constituer en corpus d'étude. Des villes capitales d'État comme Paris, Londres et Bruxelles ont été traitées dans de nombreux guides de voyage, ce qui n'est évidemment pas le cas de villes moins importantes. La littérature de voyage est donc inégale en fonction du statut des villes et régions. Les éditeurs de guides de voyage agissent principalement dans une optique commerciale, leur but premier étant de vendre un maximum d'ouvrages, sur de multiples destinations différentes. Par souci de rentabilité, ils privilégient avant tout les destinations qu'ils considèrent comme les plus réputées et prisées des voyageurs (ce qui dépend de l'image que ces acteurs extérieurs spécialisés ont et construisent de ces espaces). Enfin, il faut rappeler que chaque ville fait partie d'un espace géographique plus large (région, pays) dont l'attractivité touristique est plus ou moins forte. Cette dimension conditionne aussi la présence de certains sites ou villes au sein de guides publiés par les éditeurs.

Les 61 guides qui composent le corpus principal ont fait l'objet d'une analyse approfondie, avec à chaque fois la retranscription intégrale du texte de la partie sur Lyon et la numérisation des illustrations et des plans (lorsque cela était possible). La méthodologie adoptée pour le traitement et l'étude des trois matériaux qui composent le guide (texte, cartographie, illustrations) est détaillée dans le chapitre 3.

[471] En ligne pour ceux qui ont fait l'objet d'une numérisation accessible et en bibliothèques ou archives pour les autres.

2.1.2. Le recueil secondaire : deux collections lyonnaises de guides

Chaque ville a une histoire propre en matière de promotion touristique locale. L'existence d'une association, d'un syndicat d'initiative ou d'un éditeur spécialisé joue un rôle non négligeable dans la production de guides sur cette ville. À partir de la fin du XIX^e^ siècle, de nouveaux guides portant sur Lyon et ses environs proches sont publiés par des acteurs locaux. Certes, depuis le début du XIX^e^ siècle[472], il existait des guides édités par des Lyonnais présentant leur ville, mais deux nouveaux acteurs qui apparaissent au tournant du XX^e^ siècle acquièrent un rôle plus important : le SIL et la Société des Guides POL. Les collections de guides lyonnais produites par ces deux éditeurs m'ont permis de constituer un recueil secondaire constitué de plusieurs éditions du guide POL sur Lyon et des livrets-guides du SIL. Contrairement au corpus principal, il a été décidé de ne pas retranscrire le texte et de ne pas mener une analyse approfondie de ces guides. Le recueil secondaire sert essentiellement d'appui et de comparaison à l'étude du corpus principal. Il est mobilisé ponctuellement, en parallèle du corpus principal, car il est pertinent pour éclairer le contexte et apporter des éléments de comparaison entre l'image de Lyon construite par les grands éditeurs et celle construite par ces acteurs locaux.

Le Syndicat d'initiative de Lyon et de ses environs (SIL)

À la fin du XIX^e^ siècle, un nouveau type de structure se crée en France pour favoriser le tourisme réceptif, dans un objectif premier de développement économique local : les syndicats d'initiative[473]. Le premier voit le jour à Grenoble en 1889[474]. Fondé au tout début du XX^e^ siècle, le Syndicat d'initiative de Lyon et de ses environs (SIL) est pionnier dans la mise en tourisme du territoire lyonnais, à une période où le pouvoir municipal se désintéresse fortement de ces questions.

Date et contexte de création

La date de création du SIL est sujette à incertitude. Plusieurs années (1901, 1902 et 1905) ont été avancées par différents chercheurs et l'examen des sources confirme l'existence d'une ambiguïté. Il convient d'essayer de démêler ces éléments, afin de bien comprendre le contexte

[472] Le premier ouvrage à visée pratique présentant plusieurs espaces urbains lyonnais est la *Description de la ville de Lyon ; avec des notes sur les hommes célèbres qu'elle a produits* d'André Clapasson, publié en 1741 à Lyon chez Aimé Delaroche. La plupart des guides de Lyon rédigés par des Lyonnais au XIX^e^ siècle ont été étudiés par Pierre-Yves Saunier dans sa thèse : P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e^ siècle*…, 1992, *op. cit.*, chap. 1.
[473] Voir à ce sujet : J. Manfredini, *Les syndicats d'initiative…*, 2017, *op. cit.*
[474] *Ibid*., p. 30-31.

de fondation de cet organisme. Tout d'abord, 1905 est l'année de création la plus souvent rencontrée dans des écrits universitaires[475] mais aussi dans de nombreuses publications du Syndicat d'initiative/Office de tourisme de Lyon au cours du XX^e siècle. Par exemple, le SIL a célébré plusieurs fois ses anniversaires lors des années en « 5 », comme en 1965 :

> 1905-1965... RIEN DE PAREIL... RIEN NE CHANGE !
> C'est en 1905 que le Syndicat d'initiative de Lyon naquit, au 19 de la place Bellecour. Ses statuts, aujourd'hui jaunis, sont signés de Lyonnais dont le souvenir demeure et, en citant le nom du Président fondateur, M. Antoine RIVOIRE, c'est à toute l'équipe de pionniers que l'on rend hommage, en y associant M. Eugène SIMON qui marqua, lui, la naissance du Syndicat d'initiative des temps modernes.[476]

Surtout, le *Journal officiel de la République française*, en date du 16 mars 1905[477], annonce officiellement que cette association a été créée le 24 février 1905.

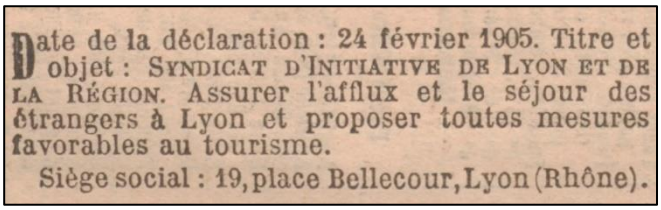

Date de la déclaration : 24 février 1905. Titre et objet : SYNDICAT D'INITIATIVE DE LYON ET DE LA RÉGION. Assurer l'afflux et le séjour des étrangers à Lyon et proposer toutes mesures favorables au tourisme.
Siège social : 19, place Bellecour, Lyon (Rhône).

Figure 25 : Déclaration du SIL en qualité d'association (1905)

L'année 1902 revient aussi dans quelques publications scientifiques[478] et sources primaires. Il est incontestable que le SIL est déjà actif au cours de l'année 1902 : il publie la première édition de son livret-guide *Lyon-Pittoresque*[479]. Un document du SIL datant probablement de 1904 confirme aussi son début d'activité en 1902.

---

[475] Date de création indiquée par : I. Lefort, « L'invention du tourisme à Lyon… », 2013, *op. cit.*, p. 262.
[476] SIL, *Avec les compliments du Syndicat d'initiative de Lyon et Région à l'occasion de ses 3 x 20 ans*, 1965, p. 2, AML, 1C/651023. Je remercie Sophie Sacchet de m'avoir communiqué des scans de ce document.
[477] *Journal officiel de la République française*, 37^e année, n° 75, 16 mars 1905, p. 1720 [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6253426m/f16.item (consulté le 21/08/2021).
[478] Année indiquée par : P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 1190 ; Sébastien Gardon, *Gouverner la circulation urbaine : des villes françaises face à l'automobile (années 1910 - années 1960)*, thèse de doctorat en science politique, Université Lumière Lyon 2, 2009, p. 71 [en ligne]. URL : https://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2009/gardon_s (consulté le 21/11/2021) ; Étienne Faugier, *L'économie de la vitesse : l'automobilisme et ses enjeux dans le département du Rhône et la région de Québec (1919-1961)*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, Université Lumière Lyon 2/Université Laval (Québec), 2013, p. 218 [en ligne]. URL : http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2013/faugier_e/ (consulté le 21/11/2021) ; L. Baldasseroni, *Du macadam au patrimoine…*, 2019, *op. cit.*, p. 81.
[479] SIL, *Lyon-Pittoresque*, Lyon, 1902, 64 p., BML, 446552 [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=-tzWf5adEaIC (consulté le 21/11/2021).

> En 1901, alors que le Syndicat d'initiative n'existait pas, nous avons fait relever le nombre de voyageurs descendus à la gare de Perrache, du 1er juin au 30 septembre, puis le même travail a été fait pour la même période de l'année 1902, première année de son existence.[480]

Enfin, la date de 1901 est moins fréquente[481], mais on la trouve aussi dans au moins une publication du SIL. En effet, la page de titre du livret-guide Lyon-pittoresque de 1913 contient la mention suivante dans un encadré : « 1913 | Livret-guide illustré | publié par le Syndicat d'initiative de Lyon | Fondé en 1901 ».

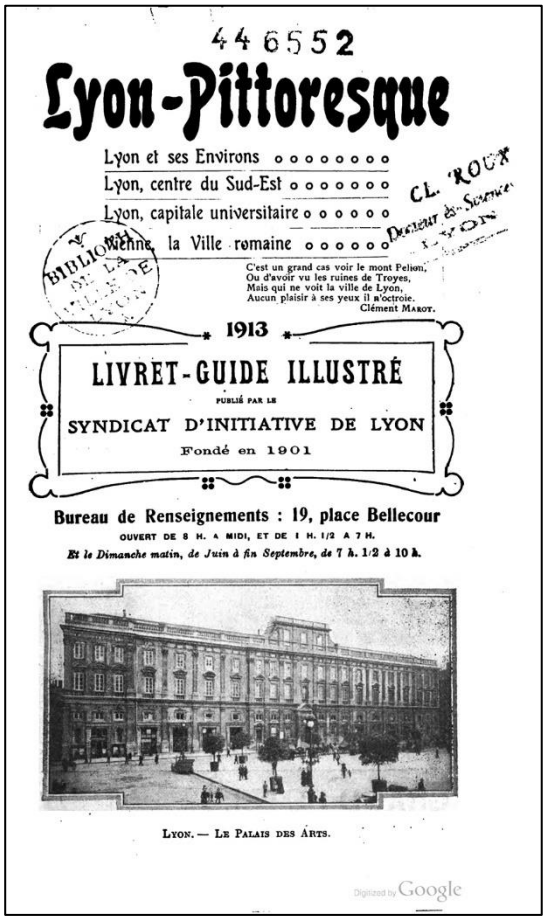


Figure 26 : Page de titre du livret-guide du SIL, *Lyon-Pittoresque* (1913)

[480] *Le Syndicat d'initiative de Lyon et de ses environs*, vers 1904, p. 1, MHL, N 1724.2.
[481] C'est la date de fondation que j'avais indiquée dans Damien Petermann, « A imagem de Lyon nos guias de viagem (1900-1950) : uma abordagem geo-histórica das representações urbanas », *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, décembre 2016, nº 65, p. 120-144 [version française disponible en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01429573/document (consulté le 10/06/2017).

En réalité, aucune de ces trois dates n'est fausse : à la lumière des sources et références connues, on peut affirmer qu'elles correspondent chacune à trois moments différents dans le processus de création du SIL. En 1901, les acteurs impliqués dans le projet de création d'un syndicat d'initiative à Lyon sont déjà en phase de préparation, comme le montre le relevé du nombre de voyageurs effectué à la gare de Perrache[482]. Le SIL commence à développer ses premières actions publiques et concrètes au cours de l'année 1902, et notamment la publication du livret-guide *Lyon-Pittoresque*. En 1905, le SIL se constitue officiellement en association, comme en atteste la déclaration au Journal Officiel. Entre 1902 et 1905, le SIL a publié plusieurs éditions de son livret-guide (1902, 1903, 1904) et a commencé à recevoir quelques subventions d'autres organismes. En l'état des connaissances actuelles, la question qui demeure est la raison de cette création en association seulement en 1905 et pas dès 1902, alors que la récente loi le permettait déjà[483].

Un document non daté conservé au MHL[484] présente le projet de création du SIL, proposé par une « commission d'initiative provisoire ». En quatre pages, ce texte expose les motifs de l'intérêt de fonder un syndicat d'initiative à Lyon, Ce document contient une description des atouts de Lyon en matière de curiosités artistiques, historiques et naturelles, panoramas (Fourvière), mais aussi sur le plan pratique (réseau de tramways, funiculaires, bateaux à vapeur). Une partie de l'argumentaire repose sur la position privilégiée de Lyon comme ville permettant de rayonner sur une région plus ou moins vaste, avec les excursions possibles dans les environs : « au confluent du Rhône et de la Saône, aux vieux aqueducs Romains, de Beaunand (*sic*) et Chaponost[485] », mais aussi à Francheville, à Charbonnières, aux grottes de la Balme, à Poleymieux. Les auteurs insistent sur l'importance de la publicité à faire pour attirer des voyageurs à Lyon – en particulier ceux qui se rendent en direction des Alpes – dans le but les retenir […] quelques journées ». Les retombées économiques pour le commerce lyonnais sont bien évidemment mises en avant et on retrouve dans la liste des membres de la commission d'initiative provisoire (présente en page 4) les noms d'industriels et de commerçants lyonnais, comme les frères Lumière et le brasseur Winckler. L'un des points importants présents dans ce premier document exposant les orientations du futur SIL est l'absence regrettable d'une politique de propagande à destination des voyageurs. Les auteurs reprochent cette inaction lyonnaise en matière de tourisme réceptif :

[482] *Le Syndicat d'initiative de Lyon et de ses environs*, vers 1904, *op. cit.*, p. 1.
[483] Loi du 1er juillet 1901 relative au contrat d'association, publiée le 2 juillet 1901 dans le *Journal Officiel de la République française*, 33e année, no 177, p. 4025-4027.
[484] *Création d'un Syndicat d'initiative dans l'intérêt de la Ville de Lyon et ses environs*, s. d., 4 p., MHL, 1895.8.
[485] *Ibid*., p. 3.

> *Et puis enfin, le voyageur va où on l'appelle.*
> *L'avons-nous jamais appelé ? A-t-on fait jamais la moindre publicité, la moindre réclame, dans ce sens, pour notre région lyonnaise ?*[486]

Dès sa création, le SIL joue un rôle majeur dans la valorisation touristique et patrimoniale de Lyon, en France et à l'étranger. Ses objectifs sont clairement annoncés dans chacune de ses publications, notamment les livrets-guides et la revue *Lyon-Touriste* :

> Le Syndicat d'initiative a pour but :
> 1° D'attirer à Lyon les étrangers par une publicité incessante en brochures, journaux et affiches.
> 2° De les y retenir en leur donnant tous les renseignements nécessaires pour la visite de la ville et de ses environs, et en favorisant de tout son pouvoir, en les provoquant au besoin, les fêtes, concours et expositions.
> 3° De donner à nos compatriotes toutes les indications utiles pour les voyages et excursions qu'ils veulent entreprendre, aussi bien que pour les aider dans le choix d'un lieu de villégiature estivale ou hivernale.[487]

Le SIL entretient des liens étroits avec la sphère politique, économique et commerciale lyonnaise. Les membres les plus actifs du SIL à ses débuts sont Achille Lignon (1854-1936)[488] et Antoine Rivoire (1857-1932) : le second succède d'ailleurs au premier à la présidence du syndicat. Au sein du conseil d'administration en 1902, il y a aussi (entre autres) Maurice Paillon (1855-1938), Auguste Bleton (1834-1911) et Félix Desvernay (1852-1917), alors directeur de la bibliothèque municipale de Lyon (Annexe 6). La liste des membres du SIL en 1906 comporte les noms de commerçants, d'hôteliers, de banquiers, d'industriels, d'avocats, de médecins[489]. Plusieurs personnalités politiques locales en font aussi partie : l'avocat Justin Godart (1871-1956), adjoint au maire de Lyon ; les conseillers municipaux Henri Gorjus (1853-1925) et Louis Nové-Josserand (1862-1943) ; le professeur Georges Beauvisage (1852-1925), adjoint au maire de Lyon et élu sénateur du Rhône en 1909. Parmi les industriels, les artisans et les commerçants membres du SIL, on note la présence du chocolatier Casati, des frères Louis et Auguste Lumière, des imprimeurs Rey, Vitte et Waltener. Il y a aussi une dizaine de chambres syndicales ou syndicats professionnels (soierie, épicerie, pharmacie, transports, banque et bourse, fabrication de chaussure, cuirs et peaux). Le SIL est soutenu financièrement par la Chambre de

[486] *Idem*.
[487] SIL, *Lyon-Touriste*, 1er septembre 1906, 1re année, n° 9, p. 1.
[488] Achille Lignon fut notamment « juge et président du tribunal de commerce de Lyon, membre de la chambre de commerce de Lyon [et] président du conseil d'administration de la Société de la Foire de Lyon ». Voir la notice « Lignon, Achille » (Actr9128) sur *Symogih* [en ligne].
URL : http://www.symogih.org/resource/Actr9128 (consulté le 07/12/2021).
[489] SIL, *Lyon-Touriste*, 1er mars 1906, 1re année, no 3, p. 3-5.

Commerce de Lyon, le Conseil général du Rhône, le Touring-Club de France[490], plusieurs banques, des syndicats patronaux, des industriels, des négociants et enfin par la Ville de Lyon à partir de 1906[491]. Il occupe une place centrale et stratégique dans la ville : d'abord situé au n° 4 place Le Viste (1902), puis au n° 19 place Bellecour, son siège est ensuite établi dans le pavillon est de la place Bellecour[492]. Le SIL est également en lien avec l'éditeur français Hachette. Un numéro de *Lyon-Touriste* (1909) fait mention d'une lettre envoyée au SIL par Marcel Monmarché, directeur de la collection des guides Joanne, « demandant son inscription comme membre du syndicat[493] ».

Actions en faveur de la promotion touristique et économique de Lyon

Fort de ces moyens, le SIL agit à plusieurs échelons. Au niveau local, ses démarches visent principalement à peser sur les décisions municipales : envoi de lettres au maire de Lyon, protestations ou propositions pour l'embellissement de Lyon. Le SIL se fait le relais des habitants et des commerçants pour tout ce qui concerne l'image de la ville et l'accueil des voyageurs. Le rayon d'action du SIL est assez varié et ne se limite pas seulement aux questions purement touristiques : il s'intéresse aux tramways (publicités, bruit), au patrimoine culturel et bâti (musées, pont de la Guillotière), à la végétation (arbres sur les quais), à la voirie (pistes cyclables, embellissement[494] . Par l'intermédiaire de sa revue et de son président, cet organisme est force de proposition, par exemple pour le projet d'une exposition internationale urbaine à Lyon[495]. Il n'hésite pas à prendre des positions fortes en matière de défense du patrimoine, notamment en ce qui concerne le quartier du Vieux-Lyon ou le crépissage du pont de la Guillotière (1907). Au niveau régional, le SIL organise des excursions dans les environs de Lyon. Il met aussi en place des collaborations avec d'autres syndicats d'initiative de villes ou régions voisines (échanges et ventes de guides, promotion de ces territoires). Il n'y a pas de concurrence entre les syndicats d'initiative de la région : au contraire, des partenariats sont créés**,** permettant par exemple de diffuser des publicités communes à plusieurs syndicats d'initiative locaux. Au niveau national, le SIL est membre de l'Union des fédérations des syndicats d'initiative de France, colonies et protectorats. Le SIL est l'un des syndicats

[490] Le TCF accorde une subvention de 500 francs au SIL à partir de 1903 : « Tourisme », *Le Petit Parisien*, 30 décembre 1903, p. 6 [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k561287r/f4.item.r (consulté le 5/12/2021).
[491] La subvention versée au SIL par la Ville de Lyon était de 1 000 francs en 1906 et de 1 500 francs en 1907 : SIL, *Lyon-Touriste*, 1er mars 1907, 2e année, n° 3, p. 3.
[492] Ce pavillon abrite aujourd'hui l'Office de tourisme de Lyon (Only Lyon Tourisme et Congrès).
[493] SIL, *Lyon-Touriste*, 1er janvier 1909, 4e année, n° 1, p. 3.
[494] Par exemple pour l'installation de candélabres porte-bouquets rue de la République (1909) : L. Baldasseroni, *Du macadam au patrimoine…*, 2019, *op. cit.*, p. 62.
[495] L'exposition internationale et urbaine a finalement eu lieu à Lyon en 1914.

d'initiative français les plus actifs au début du XX^e siècle. À ce titre, il est significatif que les représentants des régions de tourisme de la zone libre se réunissent le 8 mars 1941 à Lyon, « au pavillon Bellecour, siège du Syndicat d'Initiative de Lyon et de la Fédération des ESSI de la vallée du Rhône.[496] » Les syndicats d'initiative forment une solidarité nationale et agissent de concert contre la concurrence internationale[497]. Leur principal objectif est en effet de détourner les touristes français des destinations étrangères. Dans un but patriotique (et surtout économique), il s'agit de faire découvrir les régions françaises et de capter le flux de touristes français qui se rend à l'étranger.

Enfin, au niveau international, le SIL est en relation avec plusieurs journaux étrangers. Dans le premier tiers du XX^e siècle, il y fait paraître des publicités comportant « une vue de Lyon portant cette mention : "Touristes, venez à Lyon, l'une des plus belles villes de l'Europe" » (Annexe 5). Entre 1906 et 1910, cette image publicitaire en noir et blanc est présente dans le *Graphic*, journal anglais, et dans trois journaux allemands : *Illustrirte Zeitung*, *Weltcourrier* et *Modern Kunst.* Les comptes rendus de la revue *Lyon-Touriste* mentionnent des contacts avec le *Daily Telegraph* pour la négociation d'un encart publicitaire[498]. Une version légèrement différente de cette réclame touristique a également été publiée dans l'agenda PLM de 1921. Une recherche dans la presse ancienne numérisée et disponible en ligne a permis de trouver plusieurs versions de cette publicité (avec ou sans vue de Lyon) dans diverses publications françaises[499]. Les AML et la BML conservent une grande affiche en couleur, réalisée par l'artiste Marcel Jacquier (1877-1957), qui reprend cette vue (Figure 27)[500]. Le choix du point de vue n'est pas anodin : la vue de la rive droite de la Saône et de la colline de Fourvière depuis le quai de la Presqu'île est l'image la plus emblématique de Lyon dans l'iconographie de cette époque, dans la lignée de représentations topographiques plus anciennes[501]. Le SIL cherche aussi à attirer les touristes

[496] Ministère de l'intérieur (régime de Vichy), Informations générales, 18 mars 1941, p. 53 [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64771367/f53.image.r (consulté le 23/08/2021). Cette réunion est également mentionnée dans J. Manfredini, *Les syndicats d'initiative…*, 2017, *op. cit.*, p. 103.
Selon elle (p. 29), l'abréviation ESSI a été choisie par les syndicats d'initiative français : « D'un accord commun, ils se sont rassemblés sous l'appellation abrégée "ESSI", utilisée sur une partie de leurs documents ».
L'Encyclopédie Universalis donne l'explication suivante quant à cet acronyme : « D'autre part, certains "faux acronymes" sont formés à partir de l'épellation de vrais sigles non retenus par l'usage : ainsi Essi /ɛsi/ au lieu de S.I. (syndicat d'initiative) » : Louis-Jean Calvet, « Sigle & Acronyme », Encyclopédie Universalis [en ligne]. URL : https://www.universalis.fr/encyclopedie/sigle-et-acronyme/ (consulté le 22/01/2022).
Merci à Patrick Fournier et Rémy Lérignier de m'avoir fourni cette information.
[497] J. Manfredini, *Les syndicats d'initiative…*, 2017, *op. cit.*, p. 23 et p. 75.
[498] SIL, *Lyon-Touriste*, 1^er janvier 1909, 4^e année, n° 1, p. 3.
[499] Par exemple : *Le Guide Sam : pour l'expansion économique française dans le Levant*, 1^er janvier 1927, p. 234 [en ligne]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k30679208/f240.item.r (consulté le 03/01/2022).
[500] Marcel Jacquier, *Lyon, une des plus jolies villes d'Europe*, sans date, lithographie, 97 x 135 cm, AML, 2Fi 790 et BML, AffG0137. URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_02AFF01000AffG0137 (consulté le 08/06/2020).
[501] Le bassin de Saône a été représenté par Israël Silvestre (milieu du XVII^e siècle), par François Cléric (1719-1720) et par de nombreux artistes à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

américains qui se rendent en Europe, par l'intermédiaire de publicités insérées dans le *Journal de l'Atlantique*, publication distribuée dans les paquebots transatlantiques[502]. La revue catholique mensuelle *Le Correspondant* s'en fait l'écho en 1912 :

> Il va sans dire qu'une telle publication est rédigée en plusieurs langues ; peut-être ces langues varient-elles suivant le port d'attache du paquebot auquel elle est destinée ? L'exemplaire que j'ai sous les yeux comporte du français, de l'anglais et de l'allemand, et, naturellement, la réclame en anglais et en français y occupe la place d'honneur. Les « hôtels recommandés » y abondent et les sites fameux qui leur ont donné la vie. Locarno (Lago Maggiore, Gotthard railway) est chanté, oserai-je dire, sur le mode… majeur, auprès des bords du Rhin, et – surprise ineffable – d'une cité purement française. Je ne parle pas de Nice, « queen of the Riviera », mais de Lyon, de la bonne et brumeuse ville de Lyon. Et je lis cette réclame, si amusante en sa double rédaction « Lyons is the center of the most beautiful automobile excursions. Touristes, venez à Lyon ! une des plus jolies villes de l'Europe. » Les Français se décideraient-ils à mettre en valeur, comme elles méritent de l'être, les beautés de leur pays ?[503]

Le SIL se félicite des résultats de ces publicités dans la presse étrangère et négocie des encarts publicitaires avec d'autres journaux[504]. Une autre réclame similaire est mentionnée dans le compte rendu de l'assemblée générale du SIL en 1908 et montre les liens étroits du SIL avec le milieu hôtelier lyonnais. Elle vise les touristes fréquentant d'autres villes de la région.

> Nos guides sont distribués le plus souvent à des personnes qui viennent chez nous ou à des organisations analogues à la nôtre : nous avons pensé que cette publicité était insuffisante et qu'il fallait atteindre les touristes chez eux.
> Pour y arriver, nous avons fait imprimer avec le concours de quelques hôteliers de Lyon, auxquels nous adressons nos sincères remerciements, un dépliant reproduisant sur une de ses faces la vue générale de Lyon prise de Fourvière, sur l'autre, une série de vues caractéristiques de Lyon et l'indication avec leurs tarifs des hôtels qui avaient bien voulu nous aider dans notre entreprise. La couverture du dépliant porte en caractères de couleur rouge et bleu la mention : « Ne rentrez pas chez vous sans avoir visité la ville de Lyon, une des plus belles villes de l'Europe. »
> Nous avons adressé ce dépliant aux baigneurs d'Aix-les-Bains et de Vichy, convaincus qu'après examen, ils s'arrêteraient quelques heures à Lyon en rentrant chez eux.[505]

[502] SIL, *Lyon-Touriste*, 1er mars 1909, 4e année, n° 3, p. 3.
[503] Louis Joubert, « Les Œuvres et les Hommes. Le "journal de l'Atlantique" », *Le Correspondant*, 1er janvier 1912, p. 811 [en ligne]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k415146c/f864.item (consulté le 07/12/2021).
[504] SIL, *Lyon-Touriste*, 1er avril 1908, 3e année, n° 4, p. 2.
[505] SIL, *Lyon-Touriste*, 1er mars 1908, 3e année, n° 3, p. 4.



Figure 27 : Marcel Jacquier, *Lyon, une des plus jolies villes d'Europe*, s. d., lithographie, [AML, 2Fi 790]



Figure 28 : Publicité du SIL dans l'Agenda PLM de 1921

Dès sa première année d'activité (1902), le SIL publie un livret-guide annuel consacré à la visite de Lyon. Ce guide est distribué gratuitement aux personnes qui le demandent et envoyé à d'autres syndicats d'initiative en France pour attirer des touristes. D'abord nommé *Lyon-Pittoresque*, il évolue sensiblement à partir de 1929 et devient *LYON - Guide officiel illustré*[506]. Le livret-guide du SIL est riche en illustrations (photographies en noir et blanc) et contient de nombreuses publicités pour des établissements lyonnais (hôtels, restaurants, commerces, entreprises). L'édition de 1905 est imprimée en 50 000 exemplaires[507]. Ce guide est l'instrument principal de la politique de promotion touristique de la ville et de sa région proche par le SIL. J'ai pu consulter plusieurs éditions de ce livret-guide, entre 1902 et 1939[508], date de sa probable dernière édition.

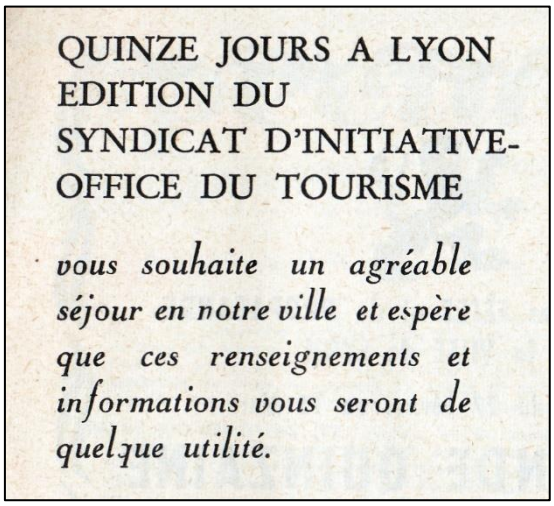
En parallèle des livrets-guides, le SIL a édité entre 1906 et 1944 une revue intitulée *Lyon-Touriste*. D'abord mensuelle, elle devient ensuite trimestrielle. L'objectif de cette publication est présenté dans le premier numéro :

> LYON-TOURISTE, *organe mensuel du Syndicat d'initiative de Lyon, sera adressé à tous nos adhérents, à dater du 1er janvier 1906 ; il les tiendra au courant des travaux du Syndicat, leur permettra de se rendre compte des efforts tentés et de mesurer le chemin parcouru, d'apprécier les résultats obtenus*.[509]

Cette publication contient des « comptes rendus [des] séances, l'indications des démarches faites auprès de la municipalité lyonnaise ou des Compagnies de transport pour l'embellissement de [la] cité, la sauvegarde [des] promenades et monuments ou pour obtenir des facilités d'accès et de communication[510] ». Elle reproduit parfois intégralement certains articles parus dans des titres de la presse lyonnaise (*Le Salut Public*, *Lyon-Républicain*) relatifs au tourisme ou à la promotion de Lyon à l'extérieur, à l'embellissement de la ville et aux problèmes pouvant nuire au tourisme. La revue du SIL joue aussi un rôle de relai de la presse lyonnaise concernant le projet d'exposition internationale urbaine et celui de création d'un musée d'histoire de Lyon. Cette revue est tirée à 1 500 exemplaires en 1906, à 2 000 dès 1907[511]. Elle coûte d'abord 2 francs, puis 1 franc 50, et est distribuée dans les hôtels de la région, les

[506] Et il est désormais payant.
[507] SIL, *Lyon-Touriste*, 1er mars 1906, 1re année, no 3, p. 3.
[508] La BML conserve plusieurs éditions des livrets-guides du SIL, qu'elle a d'ailleurs fait numériser par Google. Quelques éditions sont aussi accessibles aux AML et au centre de documentation des musées Gadagne. J'ai moi-même fait l'acquisition de cinq éditions (1928, 1929, 1930, 1931 et 1933). La liste des toutes les éditions que j'ai consultées est présente dans les Sources.
[509] SIL, *Lyon-Touriste*, 1er janvier 1906, 1re année, no 1, p. 1.
[510] SIL, *Lyon-Touriste*, 1er mars 190, 2e année, n° 3, p. 2.
[511] *Idem*.

bibliothèques municipales et envoyée à d'autres syndicats d'initiative locaux. Elle sert également à la communication interne avec les membres du syndicat. Le SIL est aussi l'un des éléments moteurs de la création de la Foire de Lyon en 1916, à travers les personnalités d'Achille Lignon et d'Antoine Rivoire, respectivement ancien président et actuel président du SIL à cette époque[512]. Aux côtés de sa collection principale de guides et de sa revue spécialisée, le SIL publie aussi dans les années 1920-1960 plusieurs albums de photographies et des brochures, qui participent de cette action de promotion de Lyon en France et à l'étranger. L'histoire du SIL après la Seconde Guerre mondiale demeure encore très mal connue. Au vu des quelques recherches bibliographiques et documentaires menées, il semble que les publications de cet organisme sont moins nombreuses dans les années 1940 et au début des années 1950, avant de connaître un nouvel essor à la fin des années 1950, à l'occasion du bimillénaire de Lyon. En 1965, le SIL compte treize salariés permanents[513]. La BML conserve des photographies, qui montrent qu'en 1968 le SIL possédait un bureau mobile de renseignement (Renault Estafette)[514]. Le SIL-Office du tourisme est devenu l'Office de tourisme de Lyon-Communauté en 1976[515].


QUINZE JOURS A LYON
EDITION DU
SYNDICAT D'INITIATIVE-
OFFICE DU TOURISME

vous souhaite un agréable séjour en notre ville et espère que ces renseignements et informations vous seront de quelque utilité.

Figure 29 : Présentation de *Quinze jours à Lyon*, brochure publiée par le SIL

[512] Pierre Jourdan, *Foire de Lyon : cent ans d'histoires, 1916-2016*, Lyon, GL EVENTS, 2016, p. 18-19.
[513] « […] six hôtesses d'accueil bi ou trilingues, un Chef du Service Central des Congrès et Visites de Ville, une responsable du Central-Hôtelier Télex, une responsable du Service des Renseignements, une Secrétaire de Direction, une Secrétaire administrative et du personnel d'entretien », extrait de : SIL, *Avec les compliments du Syndicat d'initiative de Lyon et Région à l'occasion de ses 3 x 20 ans*, 1965, p. 3, AML, 1C/651023.
[514] Voir par exemple : Georges Vermard, *Des hôtesses du syndicat d'initiative (offensive touristique)*, 22 février 1968, photographie en noir et blanc, 6 x 6 cm, BML, P0702 B02 03 13 730. 00015 [en ligne]. URL : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_01ICO00101P0702_B02_03_13_730_00015, (consulté le 08/06/2020).
[515] Janine Renucci, « Aperçus sur le tourisme culturel urbain en Rhône-Alpes : l'exemple de Lyon et de Vienne », *Géocarrefour*, 1992, nº 67-1, p. 6.

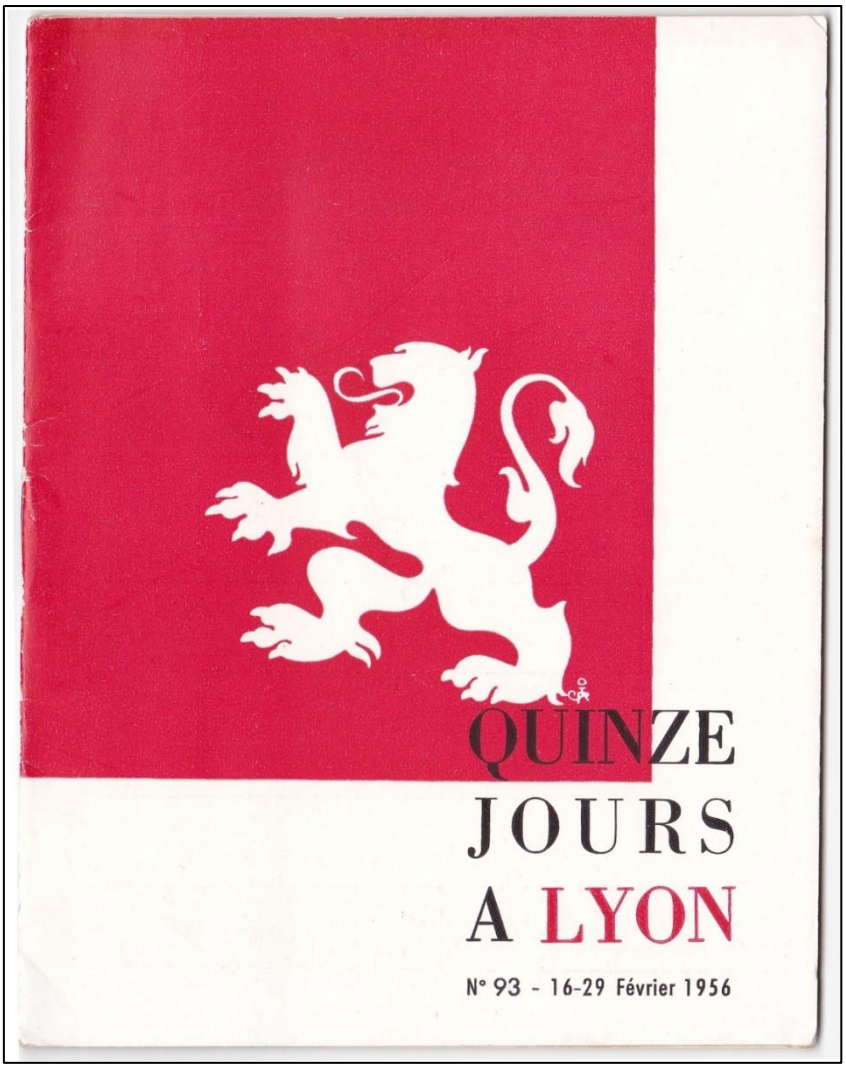


Figure 30 : Couverture d'un numéro de *Quinze Jours à Lyon*, une publication bimensuelle du SIL dans la seconde moitié du XX^e^ siècle

Les guides POL

La Société des guides POL a été fondée par le publiciste Gustave Toursier[516] en 1896. On ne connaît pratiquement rien de l'histoire de cette collection, car les informations disponibles sont extrêmement rares et fragmentaires et aucune étude n'a été effectuée à son sujet. À ce jour, la principale source de renseignements sur cette société est constituée par les guides eux-mêmes. Les bureaux de la Société des guides POL étaient situés au 19, place Bellecour, à seulement quelques mètres du bureau du SIL. À la suite de Gustave Toursier, Francis Bérerd a dirigé cette

[516] Gustave Toursier (1869-1950) est connu dans la vallée du Rhône, car il a fondé l'Union général des Rhodaniens, le musée de Tournon et la Fête du Rhône. Je remercie Michel Plantier de m'avoir communiqué des informations à son sujet. Pour plus d'informations, voir : Michel Plantier, *Gustave Toursier et l'Union Régionale des Rhodaniens*, Nîmes, éditions Lacour, 2011.

collection[517]. Les recherches dans les catalogues de bibliothèques en ligne et dans les guides ont permis d'établir que la Société des guides POL a édité depuis la fin du XIX^e^ siècle des guides en langue française portant sur différentes villes et régions, en France et dans quelques pays frontaliers. Il existe ainsi des titres consacrés à Paris, Lyon, Grenoble, Avignon, Marseille, Dijon, Vichy, Genève, Chamonix, Le-Puy-en-Velay, Gênes, ainsi qu'aux Alpes, à la côte d'Azur et à la vallée du Rhône. Ceux consacrés à Lyon – le titre *Guide pratique de Lyon et de sa région* – ont connu des éditions fréquentes au cours de la première moitié du XX^e^ siècle. Les guides POL sur Lyon se caractérisent par une cartographie abondante et innovante pour l'époque, en particulier en ce qui concerne les itinéraires de visite recommandés. Le cartographe des guides POL est Édouard Fonné[518]. Les illustrations (photographies en noir et blanc) sont également nombreuses, à la fois dans le contenu éditorial (vues urbaines) et dans les publicités pour des commerces ou services lyonnais. Pierre-Yves Saunier indique aussi que « la série des guides Pol se remarque tout particulièrement par ses efforts pour calibrer ceux du voyageur[519] ». Les conditions et la date de cessation d'exploitation de la Société des guides POL reste à éclaircir. Elle est encore active dans les années 1970, mais on perd ensuite sa trace. Seules des recherches archivistiques et documentaires approfondies permettraient d'en savoir plus.

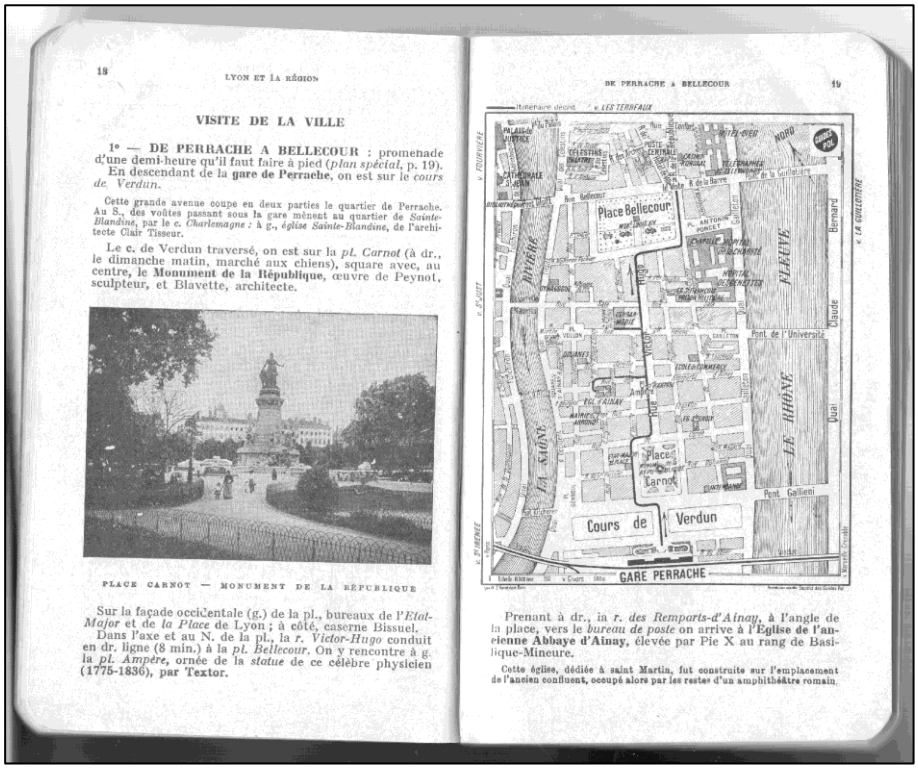
Si l'on en croit les indications présentes dans les pages de titre des guides POL, cet éditeur a obtenu plusieurs prix et récompenses au début du XX^e^ siècle : « Honorée de la Médaille de la Société de Géographie, Marseille 1907. – Médaille d'or, Lyon, 1914[520] ». En 1907, le *Bulletin de la Société de géographie et d'études coloniale de Marseille* consacre une notice bibliographique élogieuse à cette collection de guides :

> Cette importante collection des Guides Pol embrasse tout le sud-est de la France, remontant au nord jusqu'à Dijon et débordant même sur la Suisse et l'Italie. Elle est tout à fait recommandable et notre Société de Géographie vient de lui décerner une médaille de bronze, comme la meilleure publication récente sur notre région provençale et ses alentours. M. Toursier doit être félicité, en effet, du labeur considérable ainsi réalisé, et pour lequel il a su réunir des collaborateurs compétents, en tête desquels nous remarquons avec plaisir M. Henri Barré, bibliothécaire de la ville de Marseille et de notre société. Non seulement des textes précis, dans un ordre méthodique, renseignent en détail le voyageur, mais aussi des cartes et plans nombreux et clairs facilitent les

[517] Son adresse était alors : 7, rue des Archers, Lyon.
[518] Très peu d'informations à son sujet : dans les guides POL des années 1940, il est présenté comme « ancien chef cartographe du maréchal Foch ».
[519] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e^ siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 52. Il a étudié pour sa thèse deux éditions du guide POL consacré à Lyon : celle de 1903 et celle de 1909, mais ne cite cette série qu'une seule fois.
[520] *Guide pratique de Lyon et de sa région*, Lyon, Société des Guides POL, 11^e^ édition, s. d. (vers 1922), page de titre.

déplacements, tandis que de jolies illustrations séduisent le touriste ou fixent ses souvenirs. La conception pratique et l'allure géographique de ces guides sont fort louables, et leur emploi est certainement appelé à se généraliser pour le grand bien des régions décrites. Ils forment une œuvre d'ensemble digne des plus grands éloges.[521]

Le SIL et la Société des guides POL semblent avoir entretenu au début du XX^e siècle de bonnes relations, dans un esprit de non-concurrence. En l'absence de sources complémentaires, on ne peut ici se baser que sur les informations présentes dans les publications de ces deux éditeurs, mais celles-ci permettent d'avoir un premier aperçu de ces liens. Les guides POL contiennent parfois la fameuse vue publicitaire du SIL « Touristes, venez à Lyon ! L'une des plus jolies villes de l'Europe (Annexe 5)[522]. Gustave Toursier est aussi cité parmi les membres du SIL.


18 LYON ET LA RÉGION

VISITE DE LA VILLE

1° — DE PERRACHE A BELLECOUR : promenade d'une demi-heure qu'il faut faire à pied (*plan spécial*, p. 19). En descendant de la **gare de Perrache**, on est sur le *cours de Verdun*.

Cette grande avenue coupe en deux parties le quartier de Perrache. Au S., des voûtes passant sous la gare mènent au quartier de *Sainte-Blandine*, par le *c. Charlemagne* : à g., *église Sainte-Blandine*, de l'architecte Clair Tisseur.

Le c. de Verdun traversé, on est sur la *pl. Carnot* (à dr., le dimanche matin, marché aux chiens), square avec, au centre, le **Monument de la République**, œuvre de Peynot, sculpteur, et Blavette, architecte.

PLACE CARNOT — MONUMENT DE LA RÉPUBLIQUE

Sur la façade occidentale (g.) de la pl., bureaux de l'*Etat-Major* et de *la Place* de Lyon ; à côté, caserne Bissuel. Dans l'axe et au N. de la pl., la *r. Victor-Hugo* conduit en dr. ligne (8 min.) à la *pl. Bellecour*. On y rencontre à g. la *pl. Ampère*, ornée de la *statue* de ce célèbre physicien (1775-1836), par Textor.

DE PERRACHE A BELLECOUR 19

Itinéraire décrit

Place Bellecour

Cours de Verdun

Place Carnot

GARE PERRACHE

Pont de l'Université

Pont Galliéni

LA SAÔNE

LE RHÔNE

Prenant à dr., la *r. des Remparts-d'Ainay*, à l'angle de la place, vers le *bureau de poste* on arrive à l'**Eglise de l'ancienne Abbaye d'Ainay**, élevée par Pie X au rang de Basilique-Mineure.

Cette église, dédiée à saint Martin, fut construite sur l'emplacement de l'ancien confluent, occupé alors par les restes d'un amphithéâtre romain.

Figure 31 : Pages du guide POL (12^e édition, s. d.)

[521] *Bulletin de la Société de géographie et d'études coloniale de Marseille*, 1907, tome 31, p. 414 [en ligne]. URL : https://books.google.fr/books?id=zZ5IAQAAMAAJ (consulté le 08/12/2021).

[522] J'ai pu constater sa présence dans plusieurs éditions des guides POL sur Lyon, mais aussi celles relatives à d'autres destinations, comme la Riviera italienne (3^e édition, vers 1914).

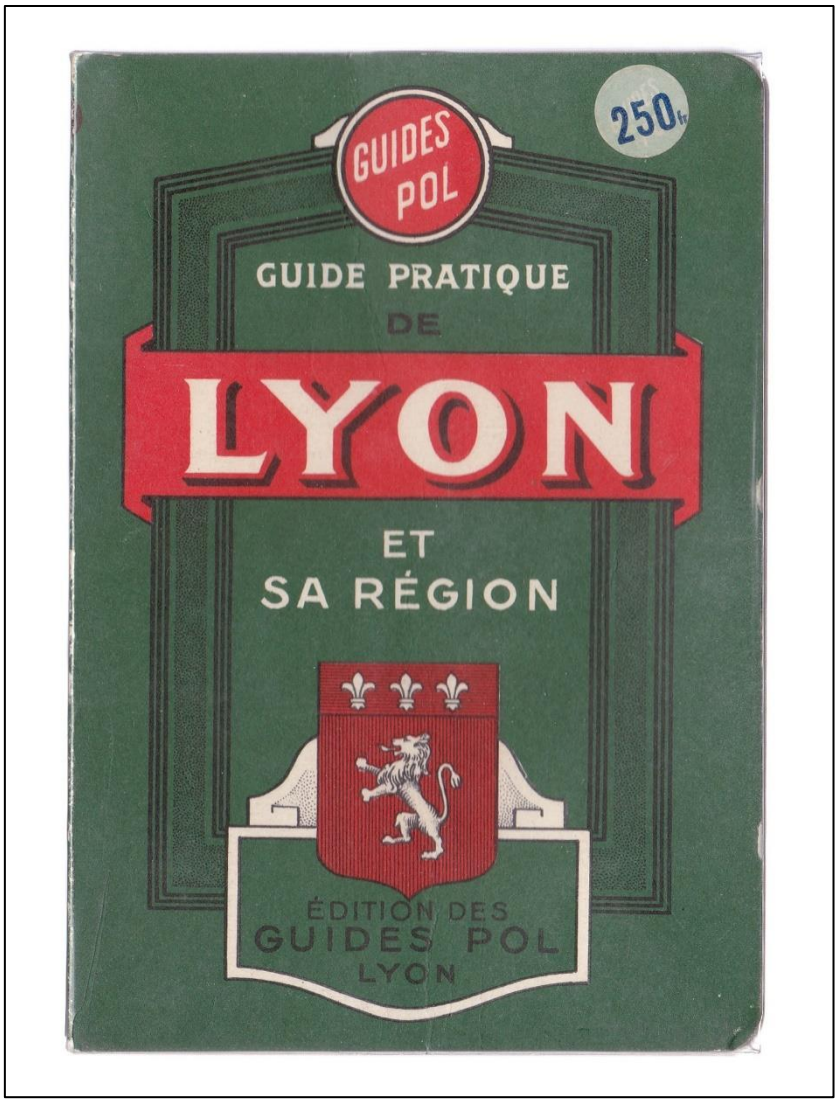


Figure 32 : Couverture du *Guide pratique de Lyon et sa région*, 1955 (POL)

2.1.3. Autres documents utilisés : un regroupement tertiaire hétérogène

Un troisième regroupement de documents, non délimité, complète le corpus principal et le recueil secondaire. Il ne s'agit pas d'un corpus à proprement parler, car il rassemble des sources d'une grande diversité, que l'on peut classer en deux catégories : les publications à vocation touristique d'une part et les documents relatifs à la commune de Lyon et l'agglomération lyonnaise d'autre part. Dans le chapitre 1, les différentes catégories de documents pouvant servir à l'étude de la construction de l'image de Lyon ont été présentées par genre et par thème. Il s'agit maintenant de préciser quels sont ceux que j'ai consultés et utilisés dans cette recherche, en complément des guides du corpus principal et de ceux du recueil secondaire.

Une grande variété de documents produits par divers acteurs du tourisme

En parallèle des grandes collections de guides de voyage retenues dans le corpus principal (Murray, The Blue Guides, Baedeker, Hachette) et des deux acteurs lyonnais mentionnés précédemment (SIL et Société des guides POL), il existe une multitude de producteurs de guides et ouvrages pratiques destinés aux voyageurs qui comportent une partie consacrée à la visite de Lyon. Il ne s'agit pas ici d'en dresser une liste exhaustive[523], mais de citer les principaux ouvrages et les titres associés qui ont été repérés et consultés. Ces documents n'ont pas été intégrés au corpus principal et au recueil secondaire en raison de leur trop forte hétérogénéité. En effet, ils ne présentent pas la même cohérence d'ensemble que les grandes collections analysées. Ils permettent toutefois parfois d'apporter des éclairages ponctuels intéressants. Parmi les guides comportant une description de Lyon, il convient de distinguer ceux appartenant à des collections constituées (contenant plusieurs éditions d'un même titre et avec une durée de vie d'au moins quelques décennies) et les guides indépendants (publications ponctuelles). Certains documents présentent un itinéraire national ou régional, au sein duquel Lyon n'est bien souvent qu'une étape parmi d'autres.

C'est le cas des agendas publiés par la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée (PLM) et des guides portant sur les Alpes ou la Côte d'Azur. Plusieurs agendas ferroviaires ont été numérisés et sont consultables en ligne[524]. Par exemple, l'agenda PLM de 1921 est très intéressant pour l'étude de l'image de Lyon. Il contient un texte intitulé « Lyon, métropole du commerce », écrit par le maire Édouard Herriot. Il y présente sa ville dans le cadre de la promotion de la jeune Foire de Lyon, en mettant en avant sa riche histoire, son développement industriel et sa vocation « de grand marché européen[525] » avec cet événement créé en 1916. Cet article est illustré de vues de monuments et décors lyonnais. L'agenda est aussi riche en publicités pour des commerces, artisans ou usines lyonnaises. Et on y trouve la fameuse publicité du SIL « Touristes, venez à Lyon ! Une des plus jolies villes de l'Europe » (p. 225). Ce document n'est qu'un exemple parmi les publications relatives au voyage éditées par des acteurs intéressés par le développement du tourisme en France. Comme nous l'avons vu précédemment, la compagnie Air-France a aussi publié des articles mettant en valeur la destination Lyon.

---

[523] La liste des documents consultés se trouve dans la partie Sources et données.

[524] Sur Google Books et Gallica notamment. Le portail Wiki PLM est aussi à mentionner, car il, contient de nombreux documents d'archives sur la compagnie PLM (gares, matériel, infrastructures, documents dont les agendas PLM) [en ligne]. URL : http://wikiplm.railsdautrefois.fr/ (consulté le 20/01/2022).

[525] Édouard Herriot, « Lyon, métropole du commerce », *Agenda PLM 1921. Vers la renaissance du tourisme*, Compagnie PLM, 1921, p. 37-40.

Du côté des guides de voyage, si la deuxième moitié du XIXe siècle est dominée par Murray, Baedeker et Hachette, le marché de l'édition touristique est vaste. Plusieurs éditeurs français et étrangers tentent de se faire une place dans ce secteur. La plupart d'entre eux ne parviennent pas à s'installer durablement et ils périclitent rapidement, mais certains réussissent tout de même à publier des titres notables qui trouvent leur public. En Allemagne, la maison d'édition Bibliographisches Institut (fondée à Gotha puis située à Hildburghausen) a publié les guides Meyer entre 1832 et 1936, en allemand[526]. Sans toutefois parvenir à concurrencer Baedeker, cette collection est l'une de celles qui lui a le mieux résisté, dans son propre pays. Elle a notamment rassemblé une vingtaine de titre régionaux sur l'Allemagne ainsi que des guides sur les bains de mer[527]. Une entrée « Lyon » est présente dans les guides Meyer dédiés au Sud de la France et à la Riviera. Celui de 1869 (p. 96-120) contient un plan de Lyon en couleurs (orienté au nord) et deux vues représentant le palais du Commerce et l'hôtel de ville[528].

En Grande-Bretagne, les guides Black connaissent également un certain succès. Moins chers que les guides Murray, ces ouvrages rédigés en anglais couvrent essentiellement l'Écosse, l'Angleterre, le Pays de Galles et l'Irlande, puis des destinations plus lointaines en Europe et autour de la Méditerranée (Constantinople, Le Caire et Jérusalem)[529]. La ville de Lyon est décrite dans le titre *Guide to the South of the France and to the North of Italy* en 1873 (p. 515-520), avec deux plans de Lyon orienté au nord, ce qui est à signaler[530]. D'autres éditions sont publiées dans les années 1870-1890. Aux États-Unis, la collection de guides la plus importante à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle est celle de l'éditeur Appleton. Plusieurs guides en anglais portant sur l'Europe paraissent à partir des années 1860[531]. Pour davantage d'informations sur ces différentes collections moins importantes que Baedeker, Murray et

[526] G. Guilcher, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », 2011, *art.cit.*, § 46-47.
[527] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 356-357.
[528] Theodor Gsells-Fells et Hermann Alexander von Berlepsch, *Süd-Frankreich und seine Kurorte*, Hildburghausen, Bibliographisches Institut (Meyer's Reisebücher), 1869, XXVII-747 p. [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=x_NCAAAAcAAJ (consulté le 22/01/2022).
[529] G. Guilcher, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », 2011, *art.cit.*, § 45. ; H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 356.
[530] C. B. Black, *Guide to the South of the France and to the North of Italy*, Londres, Sampson Low, Marston, Low, & Searle, 1873, XXXIV-237 p. et publicités. [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=elcDAAAAQAAJ (consulté le 22/01/2022).
[531] Henry Morford, *Appleton's short-trip guide to Europe*, New York, D. Appleton & Co., 1868, 335 p. et publicités [en ligne]. URL : https://books.google.fr/books?id=ibmYy2KWsgYC (consulté le 22/01/2022). Le titre *Appleton's European guide book illustrated* a connu près d'une trentaine d'éditions entre les années 1860 et 1890.+

Hachette, les lecteurs sont invités à se reporter aux publications de Goulven Guilcher qui a étudié ces différents éditeurs et leur production[532].

Au cours du XX^e^ siècle, de nouveaux acteurs sont apparus et certains ont réussi à s'implanter durablement, jusqu'à dominer le secteur de l'édition touristique mondiale ces dernières décennies. Avec Hachette (guides Bleus et guides du Routard), l'entreprise Michelin est aujourd'hui l'un des acteurs dominants dans le secteur de l'édition touristique en France (et dans le monde). L'histoire de la collection de guides de voyage Michelin est désormais bien connue grâce aux recherches de Marc Francon[533] et aux travaux de Stephen Harp[534]. La manufacture française de pneumatique Michelin, basée à Clermont-Ferrand (Auvergne), a a publié en 1900 son premier guide destiné aux automobilistes. J'ai sciemment choisi de ne pas inclure dans mon corpus principal cette collection, pourtant importante pour le XX^e^ siècle. Il convient d'en expliquer les raisons. Tout d'abord, Michelin a débuté dans le secteur de l'édition de guides en 1900, soit environ un demi-siècle après Murray, Baedeker et Hachette. Ensuite, la place de Lyon et de la région lyonnaise au sein de la collection des guides régionaux Michelin est mineure pendant une bonne partie du XX^e^ siècle. Alors que Michelin a publié son premier guide touristique régional en 1926 (Bretagne)[535], ce n'est qu'en 1969 qu'un guide Vert comportant une partie consacrée à Lyon a vu le jour[536]. Compte tenu du caractère tardif de cette publication, j'ai jugé préférable de conserver un corpus homogène, centré sur les collections de guides de voyage pionnières et majeures qui ont publié des guides concernant Lyon sur toute la période étudiée (milieu XIX^e^-fin XX^e^ siècle)[537]. Le choix des collections de guides du corpus aurait sans aucun doute été différent si cette thèse avait porté sur un autre espace que Lyon, comme Paris, la Bretagne ou les Alpes, car ils ont été couverts beaucoup plus tôt par les guides Michelin. Cependant, j'ai quand même consulté plusieurs guides Verts comportant une partie

[532] En particulier, voir ses articles publiés entre 1996 et 2001 dans *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion* et cités dans la Bibliographie de cette thèse.
[533] Marc Francon, « L'univers touristique Michelin », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 113-120 ; M. Francon, *Le guide vert Michelin…*, 2001, *op. cit.* ; Marc Francon, « Les lieux du drame : l'histoire théâtralisée du Guide Vert », dans *La visite du monument*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2004, p. 145-157.
[534] Stephen L. Harp, *Marketing Michelin : advertising & cultural identity in twentieth-century France*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2001 ; Stephen L. Harp, « Time and tourism : taylorism in guides to the french regions », *Entreprises et histoire*, 2007, n° 47, p. 61-72 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-entreprises-et-histoire-2007-2-p-61.htm (consulté le 08/06/2017).
[535] Manufacture française du pneu Michelin, *Bretagne*, Clermont-Ferrand, 1926, XXIV-396 p.
Voir M. Francon, *Le guide vert Michelin…*, 2001, *op. cit.*, p. 41.
[536] Manufacture française du pneu Michelin, *Vallée du Rhône, Vivarais, Lyonnais*, « Guides Verts Michelin », Paris, 1969, 179 p.
[537] En considérant que les deux collections anglaises ont une forme de filiation, et donc que les Blue Guides se situent dans une certaine continuité (d'ailleurs revendiquée) des guides Murray.

relative à Lyon, ainsi que des plans de la ville publiés dans des guides Rouge Michelin. Il convient également de signaler qu'au même titre que de nombreuses autres villes et sites français, Lyon est d'abord présent dans les guides Rouges Michelin *France*, puis dans les guides Verts *France*, tous deux d'échelle nationale.

Certaines collections étrangères ont connu une importance au cours du XX^e^ siècle. C'est le cas des guides Fodor. Eugene Fodor (1905-1991) – né en Hongrie puis naturalisé citoyen américain en 1942 – publie en 1936 un ouvrage intitulé *On the Continent – The Entertaining Travel Annual*, qui porte sur l'Europe, Turquie et Russie incluses[538]. Destiné aux voyageurs britanniques, ce guide volumineux (1200 pages) se présente comme étant fort différent de ceux des grands éditeurs, car il prend en compte les véritables centres d'intérêt et besoin des touristes. La préface est éloquente :

> This brings us to the essence of the innovation which we are introducing in regard to the text of our Travel Annual. Our interpretation of what constitutes information of interest to travellers in foreign countries is as different from the traditional conception as a *soufflé* is different from haggis. We have proceeded on the assumption that your thirst for historical knowledge is nothing like so great as your thirst for the beer of Pilsen or *slivovitsa* of Belgrade. When travelling with us on the Continent you will not require a foot rule, for we will never call your attention to the size of an ancient monument ; on the other hand, we will tell you the size of the tip that will earn you a smile from a pretty waitress in Vienna.[539]

L'année suivante, Fodor publie *1937 in Europe*, qui s'adresse cette fois aux touristes américains. Ces deux guides sont une réussite. Il a travaillé pour les services de renseignements de l'armée américaine dans les années 1940[540]. En 1949, Eugène Fodor fonde la maison d'édition Fodor Modern Guides, Inc à Paris[541]. Les guides Fodor publiés après la Seconde Guerre mondiale sont destinés avant tout aux soldats américains présents en Allemagne. Cette collection a connu un fort développement dans la seconde moitié du XX^e^ siècle, devenant l'une

[538] Eugene Fodor, *On the Continent – The Entertaining Travel Annual*, Londres, W. Aldor, 1936. Ce guide a été réédité en fac-similé dans la collection Fodor's Travel Guides en 1985, à l'occasion des cinquante ans de sa publication.
[539] Eugene Fodor, *On the Continent – The Entertaining Travel Annual*, New York, Fodor's Travel Guides, 1985 (fac-sim. 1936), p. XIII-XIV.
[540] « Eugene Fodor », *Encyclopaedia Britannica*, 1998 (révisé en 2021) [en ligne].
URL : https://www.britannica.com/biography/Eugene-Fodor (consulté le 12/01/2022).
[541] « 80 years of Fodor's Travel », *Fodors.com* [en ligne]. URL : https://www.fodors.com/about-us/timeline (consulté le 12/01/2022).

de celles couvrant le plus grand nombre de destinations dans le monde[542]. Il s'agit de guides pratiques et peu chers, visant une large clientèle. La première édition du guide Fodor *France* est parue en 1951[543].

Pour des raisons similaires – parutions tardives au regard des grandes collections étudiées ici – je n'ai pas inclus dans mon corpus principal les livres des collections créées dans les années 1970 et après, comme les guides du Routard, Lonely Planet, Petit Futé. De son côté, Gallimard n'a commencé à publier un ouvrage sur Lyon et sa région qu'à partir de 2000[544], soit cinq ans après celui sur Paris. J'ai tout de même consulté plusieurs exemplaires de guides publiés par ces éditeurs dans les années 2000-2010.

Enfin, quelques titres isolés ont été consultés car ils apportent une vision particulière de la France et de Lyon. C'est le cas d'un guide consacré aux villes du Sud de la France publié en 1944 par le département de guerre américain à l'usage des soldats venus combattre en France[545]. La préface de cet ouvrage recommande aux militaires de profiter de l'opportunité qui se présente à eux de visiter le pays, tout en les avertissant des destructions et changements qui pourraient avoir lieu au cours du conflit :

> About the only thing in this booklet that can be guaranted is the terrain. The rest of it is up to the fortunes or misfortunes of war. […] The short historical notes and city plans concerning most of the towns are correct as of the outbreak of the war. But the changes of war were still happening in many places when this pocket guide went to press. […] Anyhow, so far as your military duties permit, see as much as you can. You've got a great chance to do now, major expenses paid, what would cost you a lot of your money after the war. Take advantage of it.[546]

[542] H. M. Otness, « A Baedeker to Travel Guide Series », *art. cit.*, p. 16.
[543] Eugene Fodor, *France*, New York, D. McKay (Fodor's Modern Guides), 1re édition, 1951.
[544] Pierre Jamet et al., *Lyon-Rhône*, Paris, Nouveaux-Loisirs (Guides Gallimard), 1re édition, 2000.
[545] United States, Army Service Forces, Information and Education Division, *Pocket Guide to the Cities of Southern France*, Washington D.C., 1944, VI-82 p. [en ligne].
URL : https://archive.org/details/PocketGuideToTheCitiesOfSouthernFrance. (consulté le 06/06/2015).
[546] *Ibid*, p. III-IV.

Les documents produits par les institutions publiques et les spécialistes

D'autres documents produits en majorité par des acteurs lyonnais ont été mobilisés pour compléter ces lectures. Il s'agit d'un ensemble hétéroclite comprenant des numéros de revues spécialisées, des publications municipales, des publications de la Chambre de commerce et d'industrie, des articles de revues géographiques, des monographies, des numéros de journaux généralistes, des cartes postales et photographies, des plans de Lyon. Ces catégories de documents ont déjà été présentée dans le chapitre 1, il n'est donc pas utile d'y revenir ici. Je me contente simplement de quelques mots au sujet de quelques ouvrages et articles importants, car ils sont caractéristiques des logiques de promotion de Lyon par les acteurs locaux.

Parmi les monographies importantes qui mettent en scène la ville, il faut citer l'ouvrage en deux tomes *Lyon et la région lyonnaise en 1906*, préfacé par Édouard Herriot. Il est « offert par le comité local d'organisation aux membres du 35e congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences[547] ». Ce congrès est organisé à Lyon du 2 au 7 août 1906. L'avant-propos du premier tome indique son objectif :

> Nous nous sommes efforcés de grouper dans ces deux volumes tous les renseignements que nous avons jugés capables d'intéresser les membres du Congrès, sur les ressources scientifiques, artistiques et économiques de notre cité, et de leur donner une idée aussi juste que possible, sinon complète, de sa physionomie en 1906.
> Notre publication n'est ni un guide, ni une monographie de la Ville de Lyon. C'est une suite d'études coordonnées suivant un plan logique.[548]

Les listes des membres du comité local, des contributeurs du livre et des donateurs montrent l'importance de cet événement qui a lieu au tout début du mandat du maire Édouard Herriot[549]. On y retrouve beaucoup d'acteurs du monde politique, universitaire, culturel, socio-économique et industriel de la région lyonnaise. Sans entrer ici dans les détails, il est utile de passer rapidement en revue les différentes sections du livre. Dans le tome 1, la première partie (Introduction) débute par un aperçu géographique et se poursuit par une histoire de Lyon, écrite par Sébastien Charléty. La deuxième section est consacrée à l'« Instruction publique », la

[547] *Lyon et la région lyonnaise en 1906*, Lyon, A. Rey & Cie, tome 1, page de titre.
[548] *Ibid*., avant-propos.
[549] Il est devenu maire de Lyon le 3 novembre 1905.

troisième aux « Beaux-arts, sciences et lettres ». Ensuite, il y a les travaux publics et l'architecture, puis l'hygiène et enfin l'assistance publique et privée. Le tome 2 se compose de six grandes parties : économie sociale, agriculture, alimentation, commerce, industrie, transports. Comme le voit, il s'agit d'une somme des connaissances sur la ville (et même l'agglomération), qui présente un grand intérêt non seulement pour les membres de ce congrès, mais aussi pour les Lyonnais eux-mêmes comme l'indique Édouard Herriot dans la préface :

> Il n'y a rien de plus utile que ces inventaires périodiques. En essayant de dresser pour nos invités la liste de nos ressources, nous sommes amenés à nous renseigner nous-mêmes, et ce ne sont pas nos concitoyens qui auront le moins à profiter des résultats de ce travail, conçu non pas en forme d'apologie, mais avec les intentions les plus loyales d'impartialité scientifique.[550]

On peut ajouter qu'aujourd'hui, cet ouvrage constitue aussi une source de premier ordre pour les chercheurs, notamment les géographes et les historiens qui étudient Lyon au début du XX^e^ siècle[551]. La cinquième partie du tome 2 reflète l'importance industrielle de la région lyonnaise à cette époque, de l'industrie de la soie à l'industrie électrique, en passant par la chimie, la photographie, l'imprimerie, la métallurgie et la mécanique. Ce document regorge d'informations, de données statistiques, de renseignements généraux mais aussi détaillés sur chacun des thèmes abordés. Un thème est cependant absent de ce tableau lyonnais : le tourisme, ce qui est significatif. L'unique section de ce livre qui aborde rapidement le sujet des voyageurs est celle consacrée aux transports. Dans la préface, Édouard Herriot regrette le manque de notoriété des musées lyonnais[552]. Pourtant, en 1906, des guides de voyage relatifs à Lyon existent depuis déjà plusieurs décennies, notamment dans les grandes collections. Le SIL est déjà actif depuis plusieurs années, mais n'est encore que très peu soutenu par les acteurs publics. En résumé, l'action municipale en faveur du tourisme réceptif et de la promotion de la ville comme destination est quasiment inexistante à Lyon en ce début du XX^e^ siècle. Les seules actions d'envergure, dont la visée est avant tout commerciale, techniques et industrielle, sont les grandes expositions organisées à Lyon, telles celles de 1872 et de 1894.

[550] *Ibid*., p. XV.
[551] Jusqu'à présent, elle semble ne pas avoir été exploitée à la hauteur de son potentiel, à quelques exceptions près. Par exemple : Gérard Fontaines, *La culture du voyage à Lyon de 1820 à 1930*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2003, « Sources », p. 317-318.
[552] *Ibid*., p. XVI : « nos Musées mériteraient d'être mieux connus ».

Le deuxième document présenté ici montre l'évolution rapide de la prise en compte de ce sujet par les acteurs lyonnais. L'ouvrage *Lyon : guide historique et artistique* est publié par le Comité de patronage de l'exposition internationale urbaine de 1914[553]. Il s'agit d'un guide événementiel, préparé spécialement pour cette manifestation majeure. La préface est là encore signée d'Édouard Herriot, maire de Lyon et devenu également sénateur du Rhône en 1912. Ce livre a une vocation touristique affirmé. Le président du comité de rédaction n'est autre qu'Antoine Rivoire, alors président du SIL. Par son intermédiaire, le SIL a été depuis des années l'un des plus fervents promoteurs de ce projet d'exposition internationale à Lyon, comme le montre les numéros de la revue Lyon-Touriste. Dès les premières lignes de la préface, Édouard Herriot place ce guide dans la continuité de l'ouvrage publié en 1906 :

> A l'occasion de l'Exposition urbaine internationale, nous avons jugé nécessaire de mettre à la disposition de nos visiteurs et aussi de nos concitoyens, un Guide historique et artistique de Lyon. Cette tentative n'est pas sans précédents. Déjà, lorsque nous avions, en 1906, l'heureuse fortune de recevoir le trente-cinquième congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, un ouvrage a paru, décrivant toutes les institutions essentielles de notre ville, ses principaux efforts, résumant son passé et laissant entrevoir son avenir. Ces deux volumes demeurent le plus précieux des répertoires.[554]

Pierre-Yves Saunier indique que ce guide, comme la revue du SIL Lyon-Touriste ou d'autres publications mettent en avant l'esprit lyonnais[555]. Selon les propres mots d'Édouard Herriot, les voyageurs qui se rendent à Lyon pour l'exposition internationale de 1914 doivent être cultivés et s'intéresser à l'histoire, aux arts, donc à ce « génie lyonnais » :

> Au seuil de ce *Guide*, si nous invoquons ce témoignage et ces faits, c'est que le visiteur « intelligent » auquel nous nous adressons ne saurait emporter une idée exacte de notre ville, contemplée dans ses monuments, s'il n'éclaire sa promenade par ces idées. La grandeur de Lyon ne se révèle qu'à l'homme instruit et sous l'effort de la réflexion.[556]

[553] Comité de patronage de l'exposition de 1914, *Lyon : guide historique et artistique*, Lyon, A. Rey, 1914 [en ligne]. URL : https://archive.org/details/lyonguidehistori00lyon (consulté le 10/06/2020).
[554] *Ibid*., p. VII.
[555] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIXe siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 904-905.
[556] *Ibid*., p. XI.

Le guide de 1914 se présente comme une synthèse pratique et utile des deux tomes de 1906[557]. Richement illustré de photographies en noir et blanc ce guide de 228 pages se compose de plusieurs sections. La cartographie y occupe une place importante, puisque le guide contient un plan général et six plans partiels de Lyon, en bichromie. Tous ces plans sont orientés au nord. Le plan général « comporte les lignes de tramways et les principaux monuments[558] ». De nombreuses vues anciennes ou actuelles de Lyon sont également reproduites (en noir et blanc) au sein de l'ouvrage. On en trouve quasiment à toutes les pages de la partie dédiée à la visite de la ville. Certaines photographies ont été fournies par le SIL, d'autres sont l'œuvre de Lucien Bégule et de Jules Sylvestre, tous deux mentionnés dans la liste des collaborateurs en début d'ouvrage. D'autres clichés proviennent d'agences photographiques (Neurdein, Victoire). Après plusieurs sections introductives consacrées à l'histoire, au « Lyon pittoresque et artistique », à « Guignol et son théâtre », puis à « l'enseignement », on trouve une section présentant les ponts. La suite du guide adopte un plan « purement topographique[559] », divisant la ville en six quartiers : les Terreaux, Bellecour-Perrache, la Guillotière, les Brotteaux, la Croix-Rousse et les Pentes, la Rive droite de la Saône.

À travers ces deux exemples, on voit que ces documents sont très intéressants pour les chercheurs qui s'intéressent à la manière dont les acteurs locaux construisent et diffusent dans plusieurs domaines l'image de leur ville. Ils sont riches en informations statistiques, historiques, géographique, scientifiques, sociales. Cependant, comme tout discours, ils sont situés dans un contexte particulier, et à la lecture de ces textes, on arrive à percevoir les objectifs sous-jacents. Il s'agit donc d'une catégorie de documents fort utiles en parallèle des guides de voyage. D'autres ouvrages et articles du même intérêt sont répertoriés dans la liste des Sources[560].

Enfin, il convient de s'arrêter un instant sur un dernier document déjà cité dans le chapitre 1 : l'*Atlas, guide économique et touristique des régions de France et d'Algérie. 6. XIII^e^ région économique. Lyonnais, Languedoc (partie), Dauphiné (partie), Bourgogne (partie)*[561]. Dirigé par Armand Megglé, cette publication de 1923 fait partie d'une série consacrée aux régions économique de France, publiée sous le patronage du ministère du commerce et de l'industrie. Comme indiquée dans l'introduction du volume portant sur le Lyonnais, il s'agit d'« un

[557] *Idem.* : « outre qu'ils sont devenus rares, [ils] demeurent d'un maniement assez difficile ; on ne les trouve plus guère que dans les bibliothèques. »
[558] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e^ siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 45.
[559] *Idem*.
[560] Parmi eux, on peut citer notamment : Société de géographie de Lyon, *Lyon et la région lyonnaise. Études et documents*, Lyon, Imprimerie Emmanuel Vitte, 1894 et Maurice Zimmermann, *Lyon et la Région lyonnaise*, Lyon, Société des Études locales dans l'enseignement public, 1913.
[561] A. Megglé (dir.), *Atlas, guide économique et touristique des régions de France et d'Algérie. 6. XIII^e^ région économique…*, 1923, *op. cit.*

fascicule spécial qui [contient] l'ensemble de la documentation historique, touristique et économique de la Région[562] ». Il est rédigé avec le concours de nombreux organismes locaux, comme la Chambre de commerce de Lyon et la Foire de Lyon. La liste des contributeurs mentionnent des personnalités de la région, parmi lesquelques Antoine Rivoire, président du SIL. C'est lui qui est l'auteur du chapitre « IV. Tourisme » présent dans cet ouvrage (p. 33-44). Ce texte est illustré de vues de Lyon fournies par le SIL. Il commence par une présentation de Lyon dans laquelle on percçoit bien la vision du SIL :

> Située au confluent de deux magnifiques voies fluviales : le Rhône et la Saône, Lyon jouit au pont de vue géographique d'une situation admirable. Cette grande cité dont l'agglomération comprend près d'un million d'habitants, offre tous les signes distinctifs d'une capitale. De tout temps elle a été un centre de rayonnement tant commercial qu'artistique et scientifique.[563]

Ce chapitre se rapproche d'un guide. En effet, Antoine Rivoire indique passer « d'abord en revue les principaux monuments de Lyon qui sont particulièrement dignes de retenir l'attention[564] » avant de présenter d'autres sites et curiosités de la région. L'ordre de mention des objets est thématique : d'abord les « palais, musées et monuments », puis les églises et les quais de Lyon. Ce texte est complètement représentatif d'un discours de promotion touristique locale, qui met en valeur les richesses de sa ville. Il contient de nombreux adjectifs mélioratifs et de superlatifs. Ce type de publication officielle nationale montre bien le rôle joué par des acteurs locaux dans la mise en discours et image de leur ville. Le SIL est à cette époque, par l'activité de son président et de ses membres, un parfait exemple de collectif qui pèse au niveau local mais aussi au-delà.

2.2. Focus sur le contenu des guides du corpus principal

La partie qui suit porte uniquement sur les 61 guides du corpus principal. Elle présente les principales caractéristiques de ce corpus, en commençant par des informations externes, avant de passer en revue le contenu de ces guides et les principales évolutions au sein des ouvrages des quatre collections.

---

[562] *Ibid*., p. 5.
[563] Antoine Rivoire, « IV. Tourisme », dans A. Megglé (dir.), *Atlas, guide économique et touristique des régions de France et d'Algérie. 6. XIII^e^ région économique…*, 1923, *op. cit.*, p. 33.
[564] *Idem*.

2.2.1. Un corpus international et multilingue

Les guides Hachette représentent un peu plus de la moitié du corpus principal, suivis des guides Baedeker et puis des guides Murray et des Blue Guides.

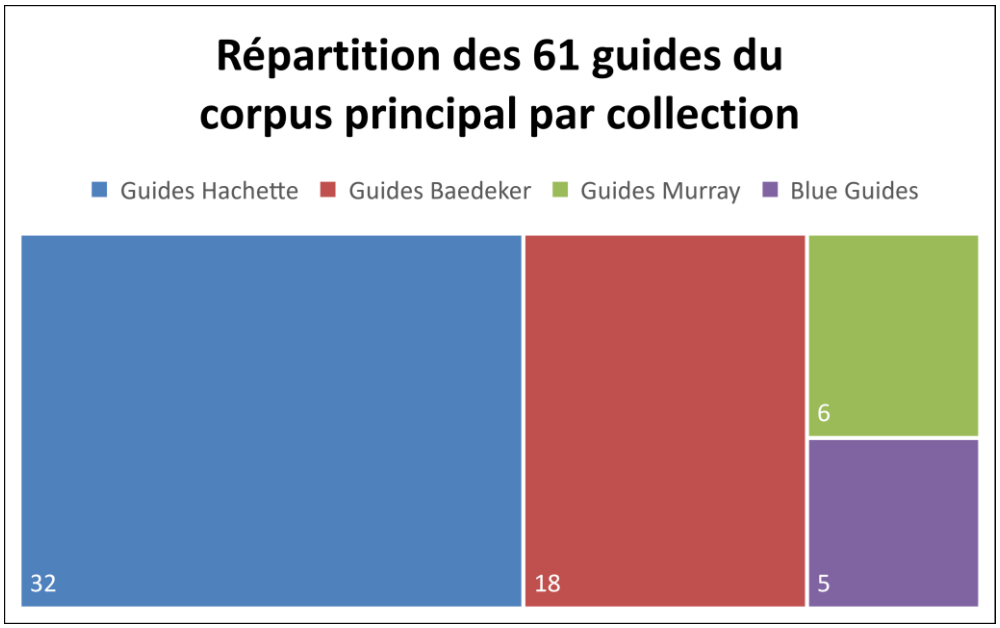


Figure 33 : Répartition des 61 guides du corpus principal par collection

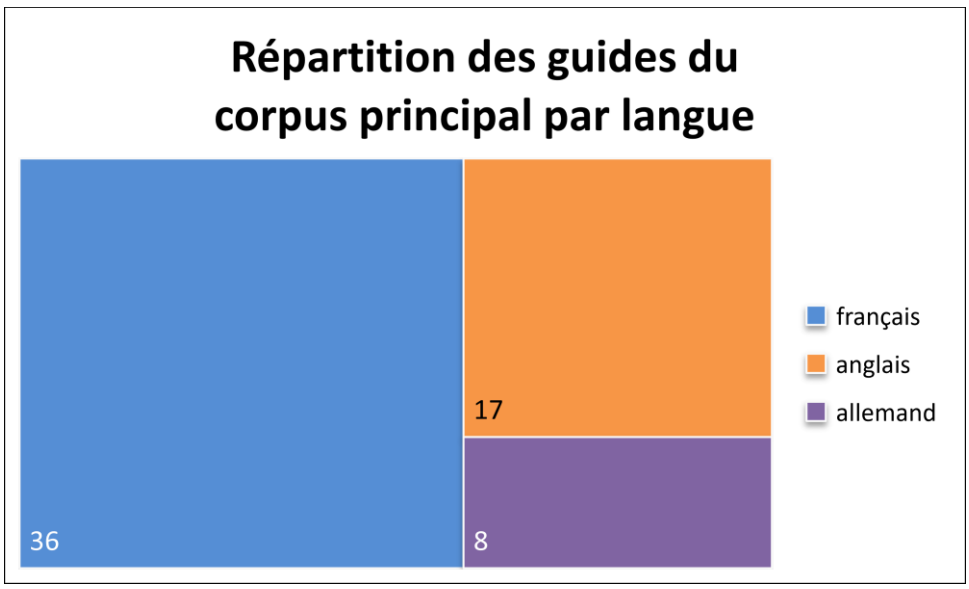


Figure 34 : Répartition des guides du corpus principal par langue

En qui concerne le volume, la pagination des guides retenue est celle qui est indiquée dans les bibliographies de référence (Hinrichsen et Bdkr.com pour Baedeker, Lister pour les guides Murray et Morlier pour les guides Joanne) et dans les catalogues de bibliothèques consultés (Worldcat et BNF principalement). Certains guides contiennent des pages intercalées non numérotées, elles ne sont donc pas prises en compte dans le nombre total de pages, mais il s'agit d'une infime proportion qui n'a pas réellement d'incidence sur le volume annoncé ici pour chaque guide. Pour que le compte soit encore plus précis, il aurait fallu transcrire l'intégralité de chaque guide, du début à la fin, et ensuite rapporter le nombre de signes consacrés à la partie « Lyon » au total de signes du guide. Ce travail aurait été extrêmement chronophage, tout en apportant finalement peu d'éléments supplémentaires intéressants. Dans le cadre d'un projet de thèse, il est important d'adapter les moyens aux objectifs. C'est pourquoi on se contentera ici du nombre de pages comme indicateur de la part que représente l'entrée « Lyon » par rapport à l'ensemble du guide.

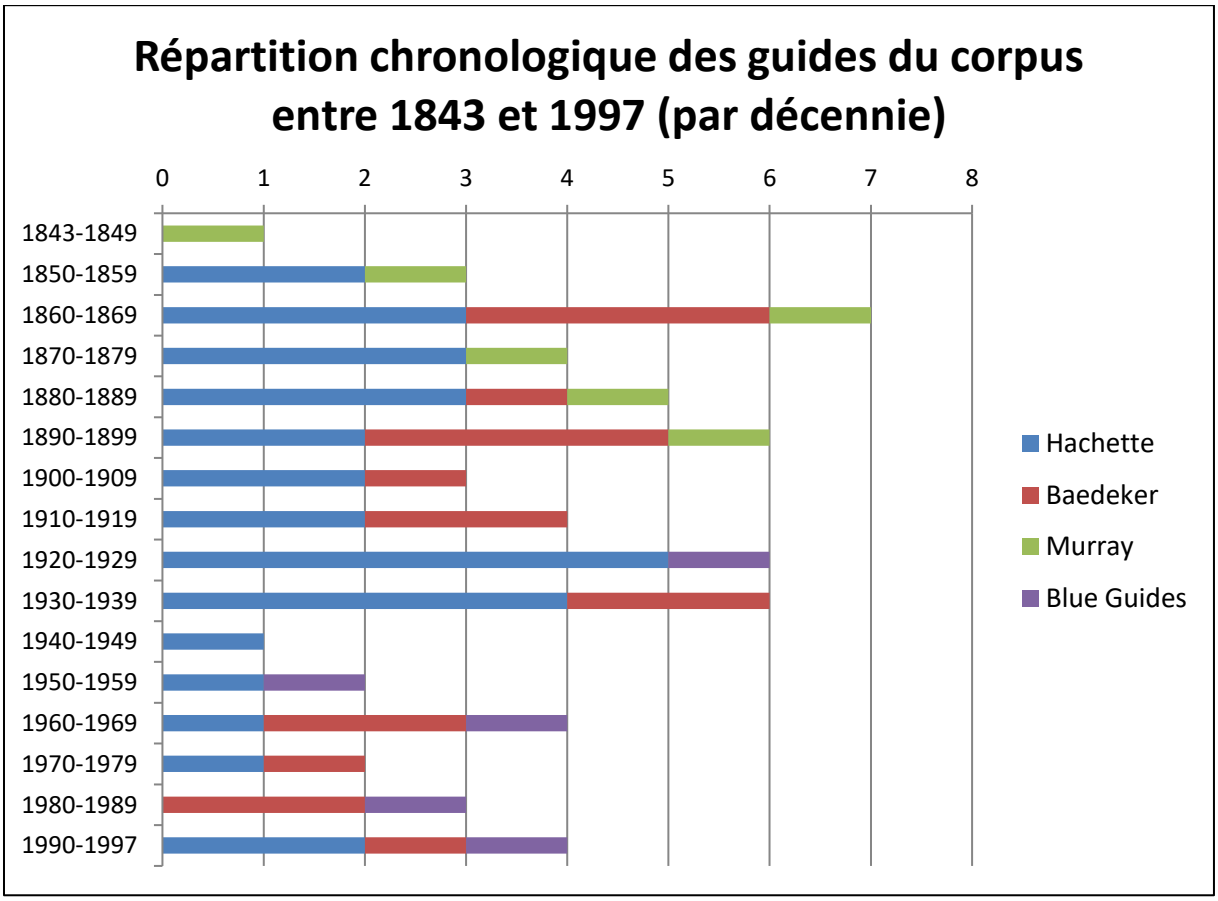


Figure 35 : Répartition chronologique des guides du corpus principal

2.2.2. De l'échelle locale à l'échelle continentale

L'une des particularités des guides de voyage est qu'ils portent sur un espace géographique qui peut aller du niveau local (site, ville) au niveau transnational (plusieurs pays, un continent, voire le monde entier). Au sein du catalogue de l'éditeur Hachette se côtoient ainsi des monographies locales (*Lyon et ses environs*), des guides couvrant une région plus ou moins large (*Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais* ; *Lyonnais, Beaujolais, Bresse* ; *Vallée du Rhône, Cévennes, Lyonnais, Velay, Vivarais, Gorges du Tarn*), une partie du pays (*Sud-Est*), le pays tout entier (*France*) ou plusieurs pays (*Guide du voyageur en Europe*). Dans le cas de la France et de Lyon, les deux collections anglaises et la collection allemande étudiées ne comportent pas autant de divisions. Les ouvrages sélectionnés au sein des collections Murray, Blue Guides et Baedeker sont le plus souvent constitués d'un seul volume portant sur la France entière. Il existe bien quelques titres qui correspondent seulement à une partie du pays, mais il s'agit le plus souvent d'un découpage extrêmement basique (Est, Sud ou Sud-Est de la France) qui ne tient pas compte des anciennes provinces, des régions naturelles ou des divisions administratives (département, région).

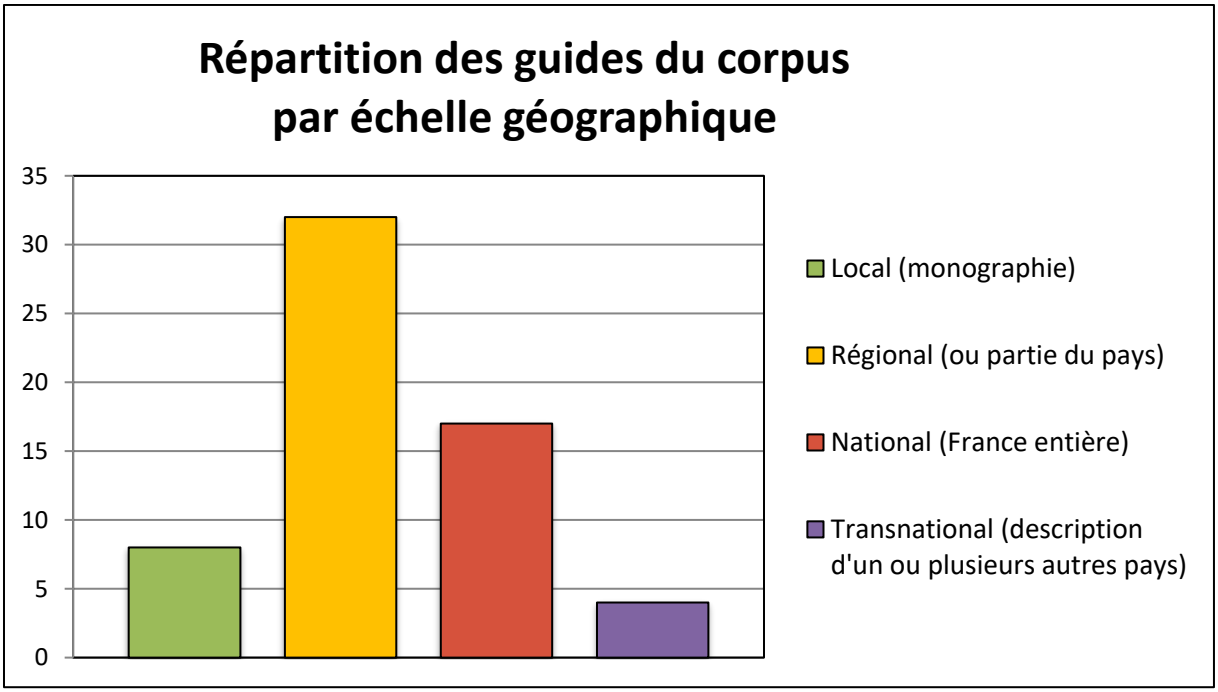


Figure 36 : Répartition des guides du corpus principal par échelle géographique

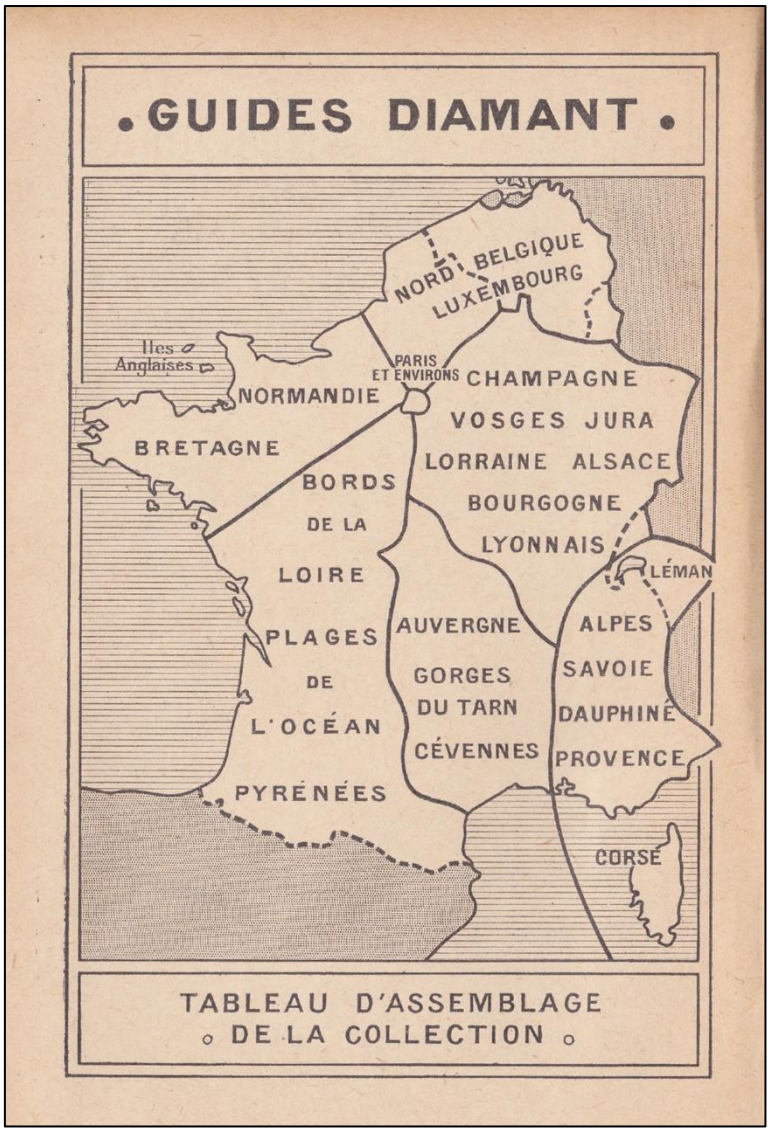


Figure 37 : Tableau d'assemblage de la série des guides Diamant (Hachette) présent en regard de la page de titre du guide [HAC1939b]

Les monographies locales

Il s'agit de titres portant sur une station balnéaire ou grande ville et ses environs proches[565]. Au sein du corpus, seul l'éditeur Hachette a publié un titre portant uniquement sur Lyon, qui s'intitule *Lyon et ses environs*. Il y a eu plusieurs générations de monographies locales chez Hachette. La première voit le jour dans la série des guides Diamant. Sept éditions du titre *Lyon et ses environs* sont publiées entre 1870 et 1885[566]. Ce sont des guides de petit format (8,5 x

[565] Pour davantage d'information sur les monographies publiés par Hachette, voir H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit*., vol. 1, chapitre XI, p. 503-535.
[566] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.,* p. 554.

14 cm : in-32[567]), portant une couverture cartonnée verte et comptant entre 160 et 200 pages. Ils contiennent un plan de Lyon, une carte des environs de Lyon et une vingtaine de gravures. Hélène Morlier indique que ces guides peu chers visent – dans le cas de Lyon et de Marseille, villes étapes du PLM – « les voyageurs qui se rendent précisément dans une grande ville et ne visitent que les environs, mais pas la région en entier[568] ». La deuxième génération de monographies de villes fait partie des guides Joanne et possèdent une couverture souple rouge. Ils sont assez fragiles et font partie des guides Hachette qui se conservent le moins bien. Seize éditions de *Lyon et ses environs* paraissent entre 1886 et 1918[569]. Elles ont entre 64 et 78 pages et contiennent également un ou des plans de Lyon et plusieurs gravures, le plus souvent des vues urbaines. Ces parutions fréquentes semblent indiquer que ces monographies peu chères et pratiques ont du succès parmi la clientèle des touristes[570]. Après 1919, plusieurs monographies *Lyon et ses environs* basculent à nouveau dans la série des guides Diamant : c'est le cas de l'édition de 1921 et du guide [HAC1925]. Enfin, à partir des années 1930, le titre *Lyon et ses environs* fait partie des guides Bleus illustrés. Les parutions deviennent beaucoup plus espacées dans le temps, puisqu'on ne compte plus que quatre éditions entre 1932 et 1971. Il s'agit alors de petits guides souples d'une soixantaine de pages, avec une couverture bleu foncé ou bleu clair. Ils sont tous illustrés et contiennent un ou plusieurs plans de la ville. La dernière édition de ce titre est le guide [HAC1971]. À partir de cette date, il n'y a plus de monographie relative à Lyon au sein de la collection des guides Bleus.

Les guides de niveau régional

Les guides régionaux représentent la moitié du corpus principal. Au sein des collections touristiques, c'est l'échelon le plus représenté. Il s'agit de titres qui couvrent une partie du pays. Ils peuvent être organisés selon plusieurs critères géographiques. Au fil des titres et des années, le découpage régional des guides Hachette a connu différentes variations, plus ou moins importantes selon les espaces concernés. Certains espaces à forte identité touristiques comme la Bretagne ou les Pyrénées sont restés stables, tandis que d'autres, la région lyonnaise en particulier, ont connu de multiples changements. La partie consacrée à Lyon s'est ainsi retrouvée dans des guides couvrant des espaces assez distincts : *Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais* (1902, 1903, 1907, 1912) ; *Bourgogne, Franche-Comté, Morvan, Jura, Lyonnais* (1920, 1931) ; *France en 4 volumes. De Paris aux Alpes et à la Méditerranée* (1920) ; *Vallée*

[567] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 470.
[568] *Ibid*. p. 476.
[569] H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 419-420.
[570] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 507.

du Rhône, Cévennes, Lyonnais, Velay, Vivarais, Gorges du Tarn (1923, 1927) ; *France en 4 volumes. Sud-est : le réseau P.-L.-M.* (1923, 1928, 1935) ; *Bourgogne, Jura, Lyonnais* (1933) ; *Vosges-Jura, Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Lyonnais, Franche-Comté* (1939) ; *Bourgogne, Morvan, Nivernais, Lyonnais* (1939, 1951, 1955, 1959, 1965). Le titre *À Lyon : Lyonnais, Beaujolais, Forez*, n'a connu qu'une seule édition (1982). Comme on le constate, les régions couvertes par chaque guide peuvent être plus ou moins vastes. Enfin, le titre *Rhône-Alpes*, dont la première édition date de 1991, appartient à une nouvelle série de guides Bleus qui a débuté en 1984-1985. L'éditeur Hachette adopte alors une nouvelle division du territoire national : les guides régionaux correspondent désormais aux régions administratives françaises[571]. Chez Baedeker et dans la collection des Blue Guides, il s'agit de guides portant sur la partie Sud-Est de la France ([BAE1885] à [BAE1914], [BLU1926] et [BLU1954]), la Riviera ([BAE1898] à [BAE1931]) ou bien une grande région « Sud de la France » contenant les Alpes ([BLU1966]). La grande majorité de ces guides sont structurés par itinéraires ferroviaires ou routiers.

Les guides de niveau national

Un titre *La France* apparaît dans la sous-collection Diamant des guides Joanne en 1868 [HAC1868] et il connaît dix éditions, la dernière étant publiée en 1889. Après la Première Guerre mondiale, Hachette crée une nouvelle série de guides à l'échelon national, qui consistent en un découpage du territoire en plusieurs volumes, fortement liée aux lignes de chemin de fer (à l'époque, il existe encore des compagnies ferroviaires régionales). Lyon est présent dans le volume portant sur le Sud-Est de la France, qui connaît plusieurs éditions (1920, 1923, 1928, 1935) : il s'agit donc ici d'un guide de niveau régional. Hachette lance en 1938 un nouveau guide portant sur la France entière, *France automobile en un volume*. Comme son nom l'indique, cet ouvrage marque un changement majeur par rapport aux guides précédents de l'éditeur, car il s'adresse désormais en priorité aux automobilistes et autres utilisateurs de véhicules motorisés. La préface de cette édition est riche d'informations concernant cette évolution éditoriale. Ce guide connaît de nombreuses rééditions, sur un rythme annuel[572]. Dans le corpus principal, j'ai retenu les éditions [HAC1938], [HAC1950], [HAC1960] et [HAC1990]. Les guides Murray sur la France publiés entre 1843 et 1892 sont tous des guides de niveau national. Chez Baedeker, on trouve des guides nationaux destinés aux automobilistes

[571] M. Chevalier, « Géographie et paragéographies », 1989, *art. cit.*, p. 13.
[572] Au milieu des années 1980, un nouveau titre est lancé à la suite d'un partenariat avec l'entreprise américaine Firestone (fabricant de pneumatiques) : *Nouveau guide Hachette France : La France de A à Z*. J'ai pu consulter en 2014 l'édition de 1986 qui était alors conservée à la BML, mais ce guide a ensuite été désherbé (enlevé des collections) et n'est plus consultable aujourd'hui.

dans la seconde moitié du XX^e siècle, avec les titres *Frankreich von Flandern bis Korsika* (onze éditions entre 1959 et 1980) et *Frankreich* (depuis 1979). Enfin, les guides [BLU1984] et [BLU1997] font partie des quatre éditions du titre *France* parues dans la collection des Blue Guides à la fin du XX^e siècle.

Les guides transnationaux

Le corpus principal contient très peu de guides portant sur plusieurs pays. Il y a le *Guide des voyageurs en Europe* chez Hachette [HAC1860] et les trois guides Baedeker couvrant l'Italie du nord, qui comprend une partie dédiée à Lyon ([BAE1865], [BAE1868a] et [BAE1868b]). La logique adoptée ici est intéressante, car l'éditeur allemand s'affranchit des frontières nationales. Cependant, il adopte ensuite un découpage plus classique, par pays ou partie de pays. On remarque que ces guides de niveau transnational ou continental correspondent au début de la période étudiée ici (années 1860) et sont dans la lignée des guides de voyage du début du XIX^e siècle, comme le guide Reichard et les guides Richard/Audin/Maison (qui font partie de ceux rachetés par Hachette en 1855)[573]. La structuration progressive des grandes collections dans le dernier tiers du XIX^e siècle se caractérise par une réorganisation qui privilégie des titres portant sur des espaces nationaux ou régionaux.

En résumé, quelle que soit l'échelle géographique de couverture de ces 61 guides, ils comportent tous une section consacrée à la présentation touristique de Lyon, d'une longueur assez variable qui est le plus souvent directement corrélée à l'étendue spatiale traité par l'ouvrage.

2.3. Le contenu des guides et de l'entrée « Lyon »

Lors de la phase de sélection, il était important d'identifier clairement les guides concernant Lyon, c'est-à-dire ceux dans lesquels se trouve une présentation de la ville avec ses principales curiosités (« choses à voir »). Les autres guides de voyage, qui n'ont pas été retenus ici, correspondent à des ouvrages dans lesquels Lyon est absent (il n'y a pas de description de la ville). On remarque cependant que Lyon peut être parfois cité dans ces autres guides car la ville

[573] Au sujet du guides Reichard et de ses multiples copies, dont les guides Richard publiés par Audin, puis des guides Richard édités par Maison, voir : H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit*., vol. 1, chap. II, III et IV, puis listes aux p. 654-655, p. 681-687 et p. 694-700.

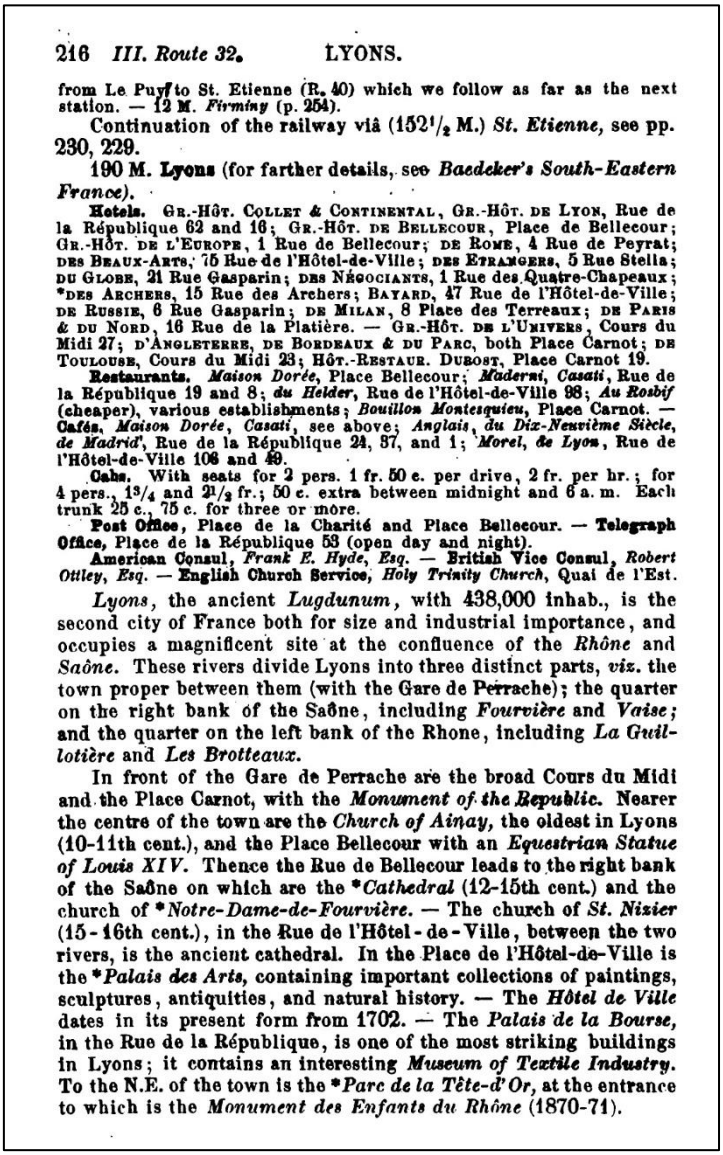
constitue un point de départ ou une étape de l'itinéraire permettant de se rendre dans la région concernée. Dans les guides du corpus, la taille de la partie consacrée à Lyon dépend souvent du niveau géographique de couverture : pour les guides nationaux ou transnationaux, il s'agit seulement d'une très brève section (une ou quelques pages). En revanche, dans les monographies locales, la totalité du guide porte sur Lyon et ses environs. Entre ces deux extrêmes, au sein des guides couvrant une large région, l'entrée « Lyon » est en général assez importante (d'une dizaine à plusieurs dizaines de pages).

À ce propos, le cas des guides Baedeker portant sur la France qui consistent en un découpage du territoire en plusieurs volumes (fin XIX^e^ siècle) est assez intéressant à présenter. Publiés à partir des années 1880, il s'agit des premiers guides de cette collection consacrées à la France entière (la capitale, Paris, était déjà traitée par Baedeker dans un titre distinct depuis 1855 : voir 2.1.1.). En effet, une description de Lyon est à la fois présente dans le titre *Le Midi de la France* (quatre éditions : 1885, 1886, 1889, 1892), puis *Le Sud-Est de la France* (à partir de 1894), mais aussi dans les titres *Nord de la France*, *Centre de la France* et *Sud-Ouest de la France*. Dans ces trois derniers guides, la description est très courte[574] et l'auteur renvoie le lecteur au titre *Sud-Est*, au sein duquel la partie consacrée à Lyon est la plus développée.

Si la ville est traitée principalement dans ce titre, il y a donc eu un moment où Lyon était présent simultanément dans les quatre guides de Baedeker consacrés à des parties de la France. La raison tient sans doute à son importance logistique pour des voyageurs venant d'Allemagne, de Suisse ou d'Autriche. Lyon est également traité dans un titre consacré à la Riviera, qui commence à être publié à la toute fin du XIX^e^ siècle, d'abord en allemand ([BAE1898b]), puis dans une unique édition en anglais [BAE1931]. Chez cet éditeur, pendant une période, il y a aussi eu une description de Lyon dans des guides couvrant un espace large, transnational. Il est éclairant que les premiers guides Baedeker en langue française qui consacrent une partie significative à la présentation de Lyon soient des titres portant sur l'Italie et pas sur la France. À partir des années 1860, les premières éditions des guides *Italie du Nord*, *Ober-Italien* et *Northern Italy* contiennent ainsi une entrée « Lyon », certes succincte, mais qui présente l'espace urbain, les « choses à voir » et contient un plan de la ville. La présence d'une ville française dans un guide qui couvre un autre pays n'est pas spécifique à Lyon. On trouve par exemple quelques pages sur Marseille au sein de guides portant sur l'Orient[575]. Les guides de voyage de cette période (seconde moitié du XIX^e^ siècle) sont structurés en itinéraires. Il est donc

[574] Par exemple : une seule page dans la deuxième édition du guide Baedeker *South-Western France* publiée en 1895.
[575] Adolphe Joanne et Émile Isambert, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, Paris, Hachette, 1861, introduction, p. XXXIV.

assez logique que des villes-étapes importantes se voient accorder une brève description au début des guides consacrés à des destinations étrangères, plus ou moins lointaines. Quoiqu'il en soit, l'une des spécificités importantes du statut de Lyon à cette époque est son rôle d'étape, de carrefour logistique au sein d'itinéraires français ou européens. C'était déjà le cas aux siècles précédents[576], mais le développement rapide du chemin de fer au milieu du XIX^e^ siècle et l'importance de la ligne PLM ont consolidé cette place quasiment incontournable de Lyon dans l'espace français (voire européen) au XIX^e^ siècle. Sans égaler cependant le rôle de Paris, Lyon constitue un nœud ferroviaire et routier majeur en France tout au long de la période étudiée et encore aujourd'hui.



216 *III. Route 32.* LYONS.

from Le Puy to St. Etienne (R. 40) which we follow as far as the next station. — 12 M. *Firminy* (p. 254).

Continuation of the railway viâ (152½ M.) *St. Etienne*, see pp. 230, 229.

190 M. **Lyons** (for farther details, see *Baedeker's South-Eastern France*).

Hotels. Gr.-Hôt. Collet & Continental, Gr.-Hôt. de Lyon, Rue de la République 62 and 16; Gr.-Hôt. de Bellecour, Place de Bellecour; Gr.-Hôt. de l'Europe, 1 Rue de Bellecour; de Rome, 4 Rue de Peyrat; des Beaux-Arts, 75 Rue de l'Hôtel-de-Ville; des Etrangers, 5 Rue Stella; du Globe, 21 Rue Gasparin; des Négociants, 1 Rue des Quatre-Chapeaux; *des Archers, 15 Rue des Archers; Bayard, 47 Rue de l'Hôtel-de-Ville; de Russie, 6 Rue Gasparin; de Milan, 8 Place des Terreaux; de Paris & du Nord, 16 Rue de la Platière. — Gr.-Hôt. de l'Univers, Cours du Midi 27; d'Angleterre, de Bordeaux & du Parc, both Place Carnot; de Toulouse, Cours du Midi 23; Hôt.-Restaur. Dubost, Place Carnot 19.

Restaurants. *Maison Dorée*, Place Bellecour; *Madersi*, *Casati*, Rue de la République 19 and 8; *du Helder*, Rue de l'Hôtel-de-Ville 98; *Au Rosbif* (cheaper), various establishments; *Bouillon Montesquieu*, Place Carnot. — **Cafés**, *Maison Dorée*, *Casati*, see above; *Anglais*, *du Dix-Neuvième Siècle*, *de Madrid*, Rue de la République 24, 37, and 1; *Morel*, *de Lyon*, Rue de l'Hôtel-de-Ville 108 and 49.

Cabs. With seats for 2 pers. 1 fr. 50 c. per drive, 2 fr. per hr.; for 4 pers., 1¾ and 2½ fr.; 50 c. extra between midnight and 6 a. m. Each trunk 25 c., 75 c. for three or more.

Post Office, Place de la Charité and Place Bellecour. — **Telegraph Office**, Place de la République 53 (open day and night).

American Consul, *Frank E. Hyde, Esq.* — **British Vice Consul**, *Robert Ottley, Esq.* — **English Church Service**, *Holy Trinity Church*, Quai de l'Est.

Lyons, the ancient *Lugdunum*, with 438,000 inhab., is the second city of France both for size and industrial importance, and occupies a magnificent site at the confluence of the *Rhône* and *Saône*. These rivers divide Lyons into three distinct parts, *viz.* the town proper between them (with the Gare de Perrache); the quarter on the right bank of the Saône, including *Fourvière* and *Vaise*; and the quarter on the left bank of the Rhone, including *La Guillotière* and *Les Brotteaux*.

In front of the Gare de Perrache are the broad Cours du Midi and the Place Carnot, with the *Monument of the Republic*. Nearer the centre of the town are the *Church of Ainay*, the oldest in Lyons (10-11th cent.), and the Place Bellecour with an *Equestrian Statue of Louis XIV*. Thence the Rue de Bellecour leads to the right bank of the Saône on which are the **Cathedral* (12-15th cent.) and the church of **Notre-Dame-de-Fourvière*. — The church of *St. Nizier* (15-16th cent.), in the Rue de l'Hôtel-de-Ville, between the two rivers, is the ancient cathedral. In the Place de l'Hôtel-de-Ville is the **Palais des Arts*, containing important collections of paintings, sculptures, antiquities, and natural history. — The *Hôtel de Ville* dates in its present form from 1702. — The *Palais de la Bourse*, in the Rue de la République, is one of the most striking buildings in Lyons; it contains an interesting *Museum of Textile Industry*. To the N.E. of the town is the **Parc de la Tête-d'Or*, at the entrance to which is the *Monument des Enfants du Rhône* (1870-71).

Figure 38 : La page 288 du guide Baedeker *South-Western France* (1895), comportant une description synthétique de Lyon

[576] G. Bertrand, « Lyon dans le voyage d'Italie… », 2015, op. cit., p. 35-62.

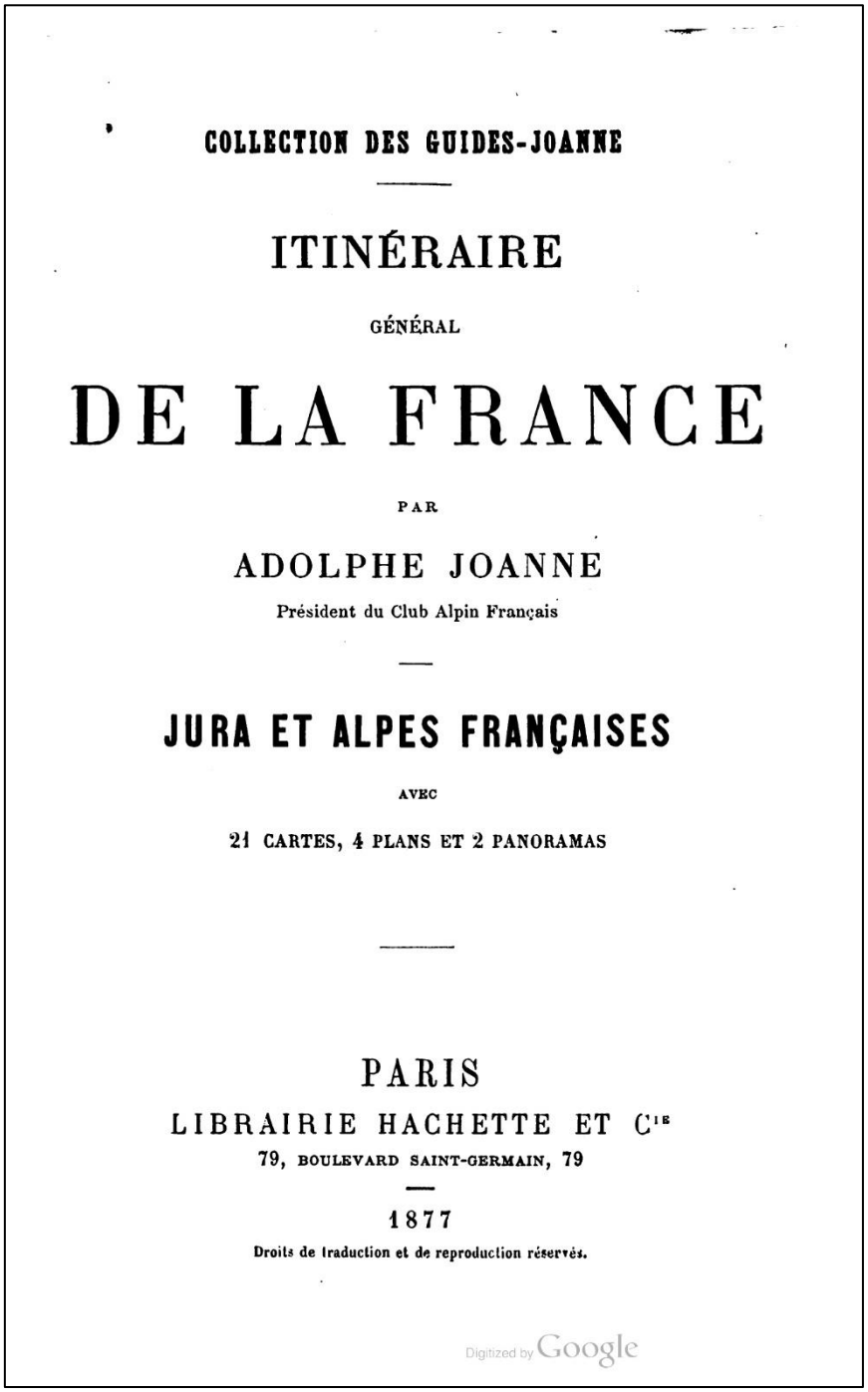
2.3.1. Présentation du contenu général des guides

Dans cette partie, il est question des différents contenus et sections que l'on trouve dans les guides du corpus. Cette présentation vise à passer en revue les éléments communs à la grande majorité des ouvrages étudiés et à contextualiser les permanences et changements dans leur structure générale entre 1840 et 2000.

Les pages de titre des guides publiés par Murray, Baedeker et Hachette au cours de la période 1840-1900 sont extrêmement similaires, preuve d'une grande stabilité dans l'apparence du guide (Figure 39). Y figurent tout d'abord le nom de la collection et le titre de l'ouvrage, qui est en général assez long, et parfois complété par un sous-titre énumérant les espaces couverts. Plus bas, la composition de l'iconographie est fréquemment mentionnée : nombre de gravures, nombre de cartes et de plans. La date de publication et le numéro de l'édition sont aussi indiqués, ainsi que le nom et l'adresse de l'éditeur. Les guides de voyage – notamment les Murray et les Baedeker – ont souvent plusieurs lieux d'éditions : par exemple, Londres, Paris et Leipzig pour la première édition du guide Murray sur la France [MUR1843] et Coblence, Londres et Paris pour la première édition en anglais du guide Baedeker portant sur les régions d'Italie septentrionale [BAE1868a].

Les préfaces et introductions des guides ne sont pas une partie à négliger par les chercheurs, car elles apportent des éléments très instructifs sur divers sujets, et notamment les évolutions éditoriales au sein d'une collection. La préface d'une nouvelle série ou d'un nouveau titre nous éclaire sur les motivations de l'auteur ou du directeur de collection. Elle peut présenter une importante réorientation de la collection, comme c'est le cas chez Hachette avec la création d'un guide national destiné aux automobilistes en 1938. L'introduction comporte quant à elle souvent de nombreuses indications et conseils d'ordre utilitaire destinée aux voyageurs. Elle est parfois très longue (plusieurs dizaines de pages), en particulier dans les guides de la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Il y est par exemple question des documents indispensables (passeport), du budget du voyage et prix des services, des moyens de transports, des itinéraires possibles en France ou dans une grande région. L'introduction contient aussi souvent une présentation géographique, historique et culturelle du pays ou de la région traitée. Les principaux sites et curiosités naturelles et artistiques sont ainsi mentionnées. La cartographie joue également un rôle de plus important dans ces introductions, notamment dans les publications d'Hachette. Marie-Vic Ozouf-Marignier souligne l'importance progressive des renseignements d'ordre

géographique et géologique dans les guides Hachette au cours du XX^{e} siècle, qui montrent le lien fort entre guide de voyage et science géographique à cette époque[577].



COLLECTION DES GUIDES-JOANNE

ITINÉRAIRE

GÉNÉRAL

DE LA FRANCE

PAR

ADOLPHE JOANNE

Président du Club Alpin Français

JURA ET ALPES FRANÇAISES

AVEC

21 CARTES, 4 PLANS ET 2 PANORAMAS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1877

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Figure 39 : Page du titre du guide [HAC1877] appartenant à la série IGF des guides Joanne

[577] M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, *art. cit.*, § 10-11 et § 14-16.

Avant le début de la description des sites et localités, d'autres informations liminaires sont également souvent présentes dans ce type d'ouvrage. La grande majorité des guides contient une table des matières ou « table méthodique » listant les sujets traités et les entrées de localités. Les tables méthodiques des guides Joanne sont très précises et parfois longues[578]. Au fil du temps, les guides monographiques *Lyon et ses environs* se distinguent au sein du corpus par l'absence parfois totale de tout contenu liminaire. Par exemple, les éditions [HAC1897] et [HAC1925] commencent directement par la description de la ville, sans aucune introduction préalable.

On trouve dans la plupart des guides une liste de l'iconographie : les cartes et plans, les gravures ou photographies sont indiquées avec leur titre et renvoi vers leur page. La liste des abréviations utilisées (tendant parfois à l'exhaustivité, est aussi l'un des incontournables des guides de voyage. Certains titres ont aussi un « avis important aux touristes[579] » ou équivalent, dans lequel est indiqué à quoi correspond l'emploi des astérisques, le marquage typographique (gras, italique), la localisation et la structure des renseignements pratiques (en fin d'ouvrage ou au sein des entrées des localités).

Au sein du corpus, quelques guides contiennent une bibliographie dans les pages précédant le contenu proprement touristique. Par exemple, le guide [HAC1858] comporte une liste de références longues de 2 pages au tout début de l'ouvrage (p. III-IV). On y trouve des annuaires, des descriptions de musées, des monographies comme l'*Histoire de la ville de Lyon* de Jean-Baptiste Monfalcon et d'autres ouvrages érudits, notamment sur Lyon (archéologie, patrimoine). Plusieurs guides de voyage locaux sont aussi utilisés, comme celui de Chambet aîné pour Lyon[580]. Le *Manuel du voyageur en Suisse* d'Ebel est cité. Enfin, cette bibliographie contient également des récits de voyage d'hommes de lettres (Prosper Mérimée, Horace-Bénédict de Saussure). À cette époque, les auteurs des guides Joanne – Adolphe Joanne en tête – citent systématiquement les documents qu'ils ont mobilisés pour rédiger ces ouvrages[581]. Dans le guide [HAC1877] – qui contient une longue bibliographie (dix pages), classée par département – Adolphe Joanne en fournit un exemple représentatif :

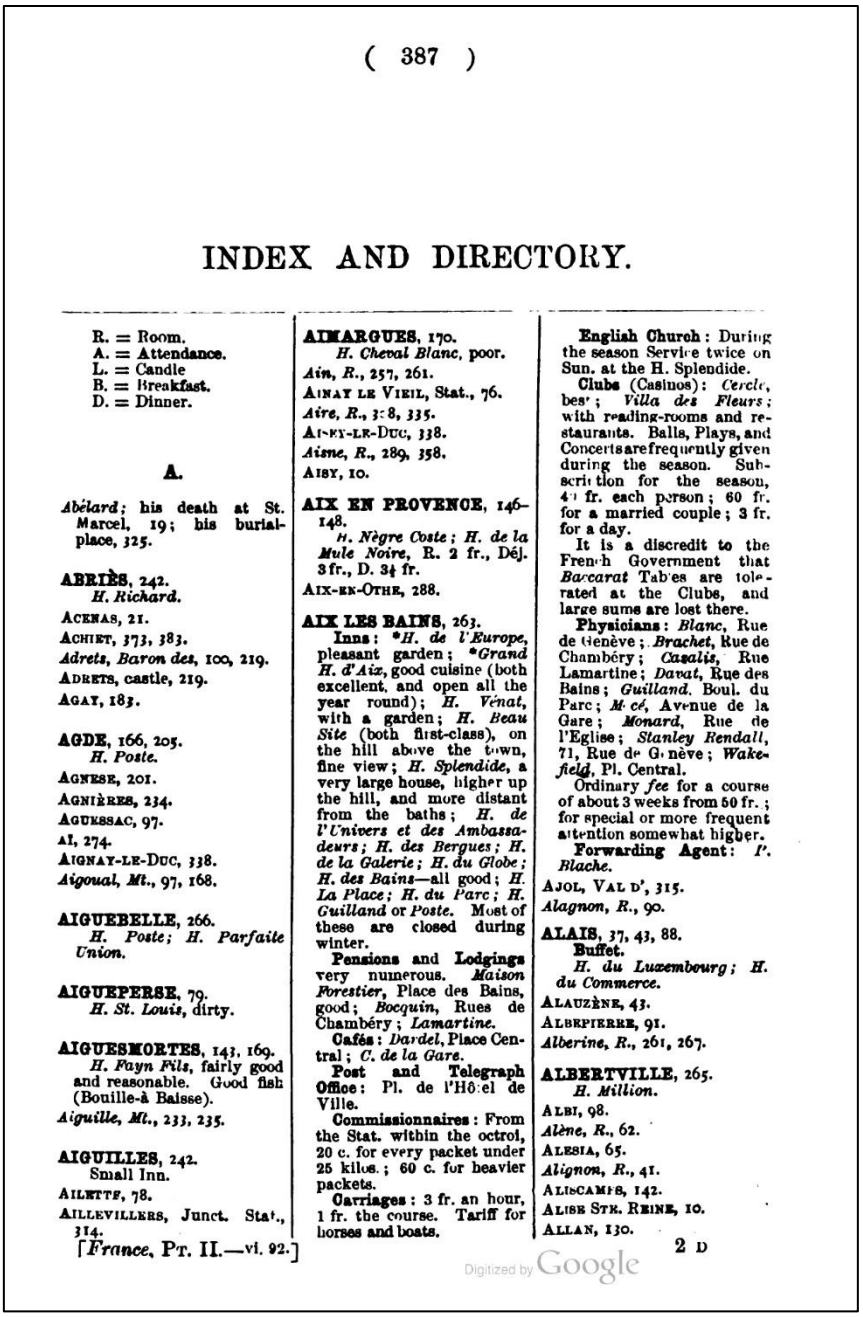
[578] Par exemple, la table méthodique des matières du guide [HAC1877] *Jura et Alpes françaises* compte seize pages (p. I-XVI).
[579] C'est le cas des guides Joanne de la série IGF, comme le guide [HAC1890].
[580] Chambet (aîné), *Nouveau guide pittoresque de l'étranger à Lyon*, Lyon, Ballay et Conchon, 1856, 286 p.
[581] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, vol. 1, *op. cit.*, p. 225.

> Je ne puis citer dans cette préface, à la suite de mes collaborateurs, tous les ouvrages que j'ai consultés avec le plus de profit. On en trouvera la liste complète à la Bibliographie (*V.* p. XLVII). Je n'ai du reste, selon mon habitude, emprunté aucun renseignement à des ouvrages généraux ou à des monographies locales sans les citer.
> [HAC1877, p. XX]

Dans la partie des renseignements pratiques, les guides mentionnent les adresses des restaurants, hôtels, cafés, lieux de spectacles, etc. Leur emplacement diffère selon les guides. Dans certains ouvrages, ils se situent au début de chaque description de ville, avant les « choses à voir » et la visite. Dans d'autres guides, les renseignements pratiques de toutes les villes sont regroupés en fin de volume. Pour cette recherche, j'ai fait le choix de me focaliser sur la visite de la ville et de ne pas analyser les renseignements pratiques, mais il importe de signaler parmi les perspectives de recherche qu'une spatialisation systématique de ces adresses permettrait de proposer une reconstitution de l'espace des voyageurs à Lyon. Bernard Gauthiez a déjà mené ce type de travail pour l'espace pratiqué par plusieurs voyageurs et voyageuses britanniques, d'après un corpus de plusieurs récits de voyage de la période 1700-1840[582]. Il serait intéressant de faire de même à partir d'un corpus de guides.

La présence d'un index alphabétique est un élément très important dans tout type d'ouvrage imprimé. En fait, c'est surtout son absence qui constitue un problème majeur, car les lecteurs ne peuvent alors pas retrouver facilement les pages où sont mentionnés un nom de personne, une notion, un toponyme. L'index est donc un élément indispensable pour des ouvrages utilitaires destinés aux voyageurs. La plupart des guides du corpus contiennent en fin d'ouvrage un index topographique des lieux mentionnés, renvoyant vers les pages où se situent les entrées correspondantes (Figure 40). D'autres index thématiques sont parfois présents. Le Blue Guide *France* 1984 [BLU1984] contient par exemple un index des artistes.

[582] B. Gauthiez, « Géographie urbaine et espaces du voyage… », 2015, *op. cit.*, p. 77-96.



(387)

INDEX AND DIRECTORY.

R. = Room.
A. = Attendance.
L. = Candle
B. = Breakfast.
D. = Dinner.

A.

Abélard; his death at St. Marcel, 19; his burial-place, 325.

ABRIÈS, 242.
H. Richard.

ACENAS, 21.

ACHIET, 373, 383.

Adrets, Baron des, 100, 219.

ADRETS, castle, 219.

AGAY, 183.

AGDE, 166, 205.
H. Poste.

AGNESE, 201.

AGNIÈRES, 234.

AGUESSAC, 97.

AI, 274.

AIGNAY-LE-DUC, 338.

Aigoual, Mt., 97, 168.

AIGUEBELLE, 266.
H. Poste; H. Parfaite Union.

AIGUEPERSE, 79.
H. St. Louis, dirty.

AIGUESMORTES, 143, 169.
H. Fayn Fils, fairly good and reasonable. Good fish (Bouille-à Baisse).

Aiguille, Mt., 233, 235.

AIGUILLES, 242.
Small Inn.

AILETTE, 78.

AILLEVILLERS, Junct. Stat., 314.

AIMARGUES, 170.
H. Cheval Blanc, poor.

Ain, R., 257, 261.

AINAY LE VIEIL, Stat., 76.

Aire, R., 318, 335.

AISEY-LE-DUC, 338.

Aisne, R., 289, 358.

AISY, 10.

AIX EN PROVENCE, 146–148.
H. Nègre Coste; H. de la Mule Noire, R. 2 fr., Déj. 3 fr., D. 3½ fr.

AIX-EN-OTHE, 288.

AIX LES BAINS, 263.
Inns: **H. de l'Europe*, pleasant garden; **Grand H. d'Aix*, good cuisine (both excellent, and open all the year round); *H. Vénat*, with a garden; *H. Beau Site* (both first-class), on the hill above the town, fine view; *H. Splendide*, a very large house, higher up the hill, and more distant from the baths; *H. de l'Univers et des Ambassadeurs; H. des Bergues; H. de la Galerie; H. du Globe; H. des Bains*—all good; *H. La Place; H. du Parc; H. Guilland* or *Poste*. Most of these are closed during winter.
Pensions and Lodgings very numerous. *Maison Forestier*, Place des Bains, good; *Bocquin*, Rues de Chambéry; *Lamartine.*
Cafés: *Dardel*, Place Central; *C. de la Gare.*
Post and Telegraph Office: Pl. de l'Hôtel de Ville.
Commissionnaires: From the Stat. within the octroi, 20 c. for every packet under 25 kilos.; 60 c. for heavier packets.
Carriages: 3 fr. an hour, 1 fr. the course. Tariff for horses and boats.
English Church: During the season Service twice on Sun. at the H. Splendide.
Clubs (Casinos): *Cercle*, best; *Villa des Fleurs*; with reading-rooms and restaurants. Balls, Plays, and Concerts are frequently given during the season. Subscription for the season, 40 fr. each person; 60 fr. for a married couple; 3 fr. for a day.
It is a discredit to the French Government that *Baccarat* Tables are tolerated at the Clubs, and large sums are lost there.
Physicians: *Blanc*, Rue de Genève; *Brachet*, Rue de Chambéry; *Casalis*, Rue Lamartine; *Davat*, Rue des Bains; *Guilland*, Boul. du Parc; *Macé*, Avenue de la Gare; *Monard*, Rue de l'Eglise; *Stanley Rendall*, 71, Rue de Genève; *Wakefield*, Pl. Central.
Ordinary *fee* for a course of about 3 weeks from 50 fr.; for special or more frequent attention somewhat higher.
Forwarding Agent: *P. Blache.*

AJOL, VAL D', 315.

Alagnon, R., 90.

ALAIS, 37, 43, 88.
Buffet.
H. du Luxembourg; H. du Commerce.

ALAUZÈNE, 43.

ALBEPIERRE, 91.

Alberine, R., 261, 267.

ALBERTVILLE, 265.
H. Million.

ALBI, 98.

Alène, R., 62.

ALESIA, 65.

Alignon, R., 41.

ALISCAMPS, 142.

ALISE STR. REINE, 10.

ALLAN, 130.

Digitized by Google

Figure 40 : Première page de l'index du guide [MUR1892]

Certains guides du corpus contiennent des encarts publicitaires, regroupés le plus souvent sous forme d'appendice (après le contenu du guide, et parfois également avant). La publicité apparaît comme un sujet clivant parmi les éditeurs touristiques : son absence peut être utilisée comme argument commercial. Si l'éditeur Baedeker réaffirme dans chacun de ses préfaces qu'il refuse toute forme de publicité[583], cela n'a pas toujours été le cas d'Hachette. À partir de 1874[584],

[583] « On sait que nos recommandations ne s'achètent à aucun prix, pas même sous forme d'annonce ; il ne peut par conséquent y avoir de doute sur notre impartialité. » [BAE1910, p. V].
[584] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, vol. 1, *op. cit.*, p. 478.

certains guides Joanne intègrent un cahier publicitaire, parfois très volumineux, pouvant « avoir un caractère extrêmement envahissant et dépasser en nombre de pages le corps du guide lui-même, en particulier dans les monographies[585] » (Figure 41). La première page de ce cahier publicitaire (dont les pages sont en couleur) est généralement datée. On pourrait penser que cela constitue une information précieuse pour les chercheurs qui étudient ce type de document, mais Hélène Morlier invite à la prudence, car « ces cahiers peuvent être aussi ajoutés au moment de la reliure à des ouvrages parus bien des années auparavant[586] ». Jusqu'à présent, le matériau publicitaire a été fortement négligé par les recherches sur les guides de voyage, à quelques exceptions près[587].

Chaque guide publié et vendu constitue aussi pour l'éditeur un moyen de promouvoir l'ensemble de sa collection auprès du public. La présence d'un catalogue des derniers ouvrages parus relève alors d'un double objectif éditorial et publicitaire : replacer un titre au sein d'une collection ou d'une série, tout en incitant les lecteurs à faire l'acquisition d'autres guides publiés par la même maison d'édition et donc d'essayer de fidéliser une clientèle[588]. Le catalogue peut prendre la forme d'une simple liste située en contregarde (verso de la première de couverture). C'est le cas dans les premiers guides du corpus. Dans certains ouvrages, il s'agit d'un feuillet situé en fin d'ouvrage. Puis peu à peu, plusieurs grands éditeurs, Hachette en tête, optent pour une présentation sous forme cartographique, avec un tableau d'assemblage représentant les titres de la collection, qui fait apparaître leur découpage géographique et leur prix.

[585] *Ibid*., p. 265.
[586] *Ibid*., p. 264.
[587] Voir par exemple : G. Guilcher, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », section « Les publicités dans les guides », 2011, *art.cit.*, § 103-113 ; Nikol Dziub, « Voyage et publicité dans les *Murray's Handbooks for Travellers* », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, 2018, vol. 10, nº 1 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.7202/1055403ar (consulté le 21/12/2021) ; H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, vol. 1, *op. cit*., p. 264-266.
[588] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, vol. 1, *op. cit*., p. 258-263.



PUBLICITÉ DES GUIDES JOANNE

EXERCICE 1905-1906

I. Adresses utiles — Sociétés financières
Journaux — Chemins de fer — Agences de voyages
Indicateurs — Compagnies maritimes

ADRESSES UTILES

AMEUBLEMENT

AMEUBLEMENT ET DÉCORATION
Vente et achat
Location de meubles en tous genres
Garde-meuble public
PERRICHET & BELZACQ
TÉLÉPHONE 521-58
BELZACQ, Succr
4 et 6, rue de la Pépinière

ANTISEPTIQUE

OZONATEUR Breveté s. g. d. g.
DÉSINFECTEUR AUTOMATIQUE
9, chaussée d'Antin, Paris
TÉLÉPHONE 124-66

ARMES

GUINARD & Cie
Armuriers brevetés
8, avenue de l'Opéra, 8
(Près de la rue Sainte-Anne)

FUSILS GUINARD
HAMMERLESS ÉJECTEURS
Très soignés
Meilleur marché que partout ailleurs
Vainqueur au Concours international Paris 1902
Voir toutes les nouveautés de l'armurerie : Pistolets automatiques, Revolvers de tous systèmes, Carabines d'exploration et de chasse aux fauves.

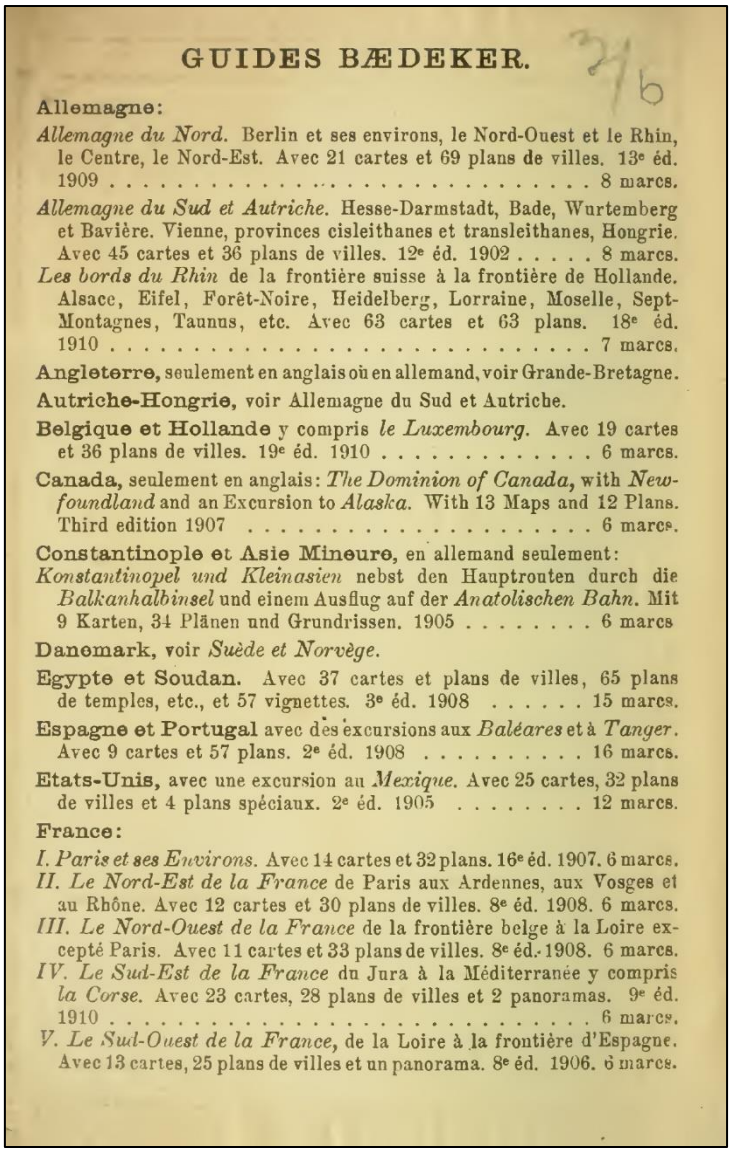
8, avenue de l'Opéra, 8
(Près de la rue Sainte-Anne)
TÉLÉPHONE 216-17

Publicité des GUIDES JOANNE
Exercice 1905-1906.

TYPE B

Digitized by Google

Figure 41 : Première page du cahier publicitaire du guide [HAC1905]



GUIDES BÆDEKER.

Allemagne:

Allemagne du Nord. Berlin et ses environs, le Nord-Ouest et le Rhin, le Centre, le Nord-Est. Avec 21 cartes et 69 plans de villes. 13e éd. 1909 . . . . . 8 marcs.

Allemagne du Sud et Autriche. Hesse-Darmstadt, Bade, Wurtemberg et Bavière. Vienne, provinces cisleithanes et transleithanes, Hongrie. Avec 45 cartes et 36 plans de villes. 12e éd. 1902 . . . . . 8 marcs.

Les bords du Rhin de la frontière suisse à la frontière de Hollande. Alsace, Eifel, Forêt-Noire, Heidelberg, Lorraine, Moselle, Sept-Montagnes, Taunus, etc. Avec 63 cartes et 63 plans. 18e éd. 1910 . . . . . 7 marcs.

Angleterre, seulement en anglais où en allemand, voir Grande-Bretagne.

Autriche-Hongrie, voir Allemagne du Sud et Autriche.

Belgique et Hollande y compris *le Luxembourg.* Avec 19 cartes et 36 plans de villes. 19e éd. 1910 . . . . . 6 marcs.

Canada, seulement en anglais: *The Dominion of Canada,* with *Newfoundland* and an Excursion to *Alaska.* With 13 Maps and 12 Plans. Third edition 1907 . . . . . 6 marcs.

Constantinople et Asie Mineure, en allemand seulement:
Konstantinopel und Kleinasien nebst den Hauptrouten durch die *Balkanhalbinsel* und einem Ausflug auf der *Anatolischen Bahn.* Mit 9 Karten, 34 Plänen und Grundrissen. 1905 . . . . . 6 marcs

Danemark, voir *Suède et Norvège.*

Egypte et Soudan. Avec 37 cartes et plans de villes, 65 plans de temples, etc., et 57 vignettes. 3e éd. 1908 . . . . . 15 marcs.

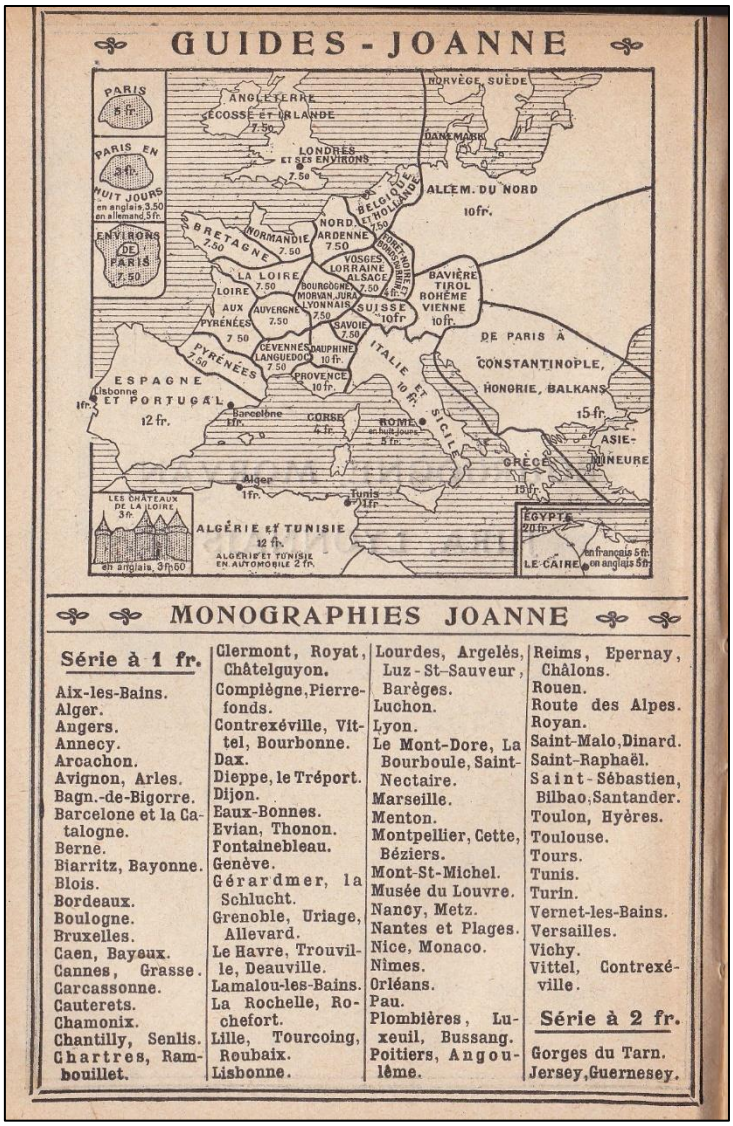
Espagne et Portugal avec des excursions aux *Baléares* et à *Tanger.* Avec 9 cartes et 57 plans. 2e éd. 1908 . . . . . 16 marcs.

Etats-Unis, avec une excursion au *Mexique.* Avec 25 cartes, 32 plans de villes et 4 plans spéciaux. 2e éd. 1905 . . . . . 12 marcs.

France:

I. Paris et ses Environs. Avec 14 cartes et 32 plans. 16e éd. 1907. 6 marcs.
II. Le Nord-Est de la France de Paris aux Ardennes, aux Vosges et au Rhône. Avec 12 cartes et 30 plans de villes. 8e éd. 1908. 6 marcs.
III. Le Nord-Ouest de la France de la frontière belge à la Loire excepté Paris. Avec 11 cartes et 33 plans de villes. 8e éd. 1908. 6 marcs.
IV. Le Sud-Est de la France du Jura à la Méditerranée y compris *la Corse.* Avec 23 cartes, 28 plans de villes et 2 panoramas. 9e éd. 1910 . . . . . 6 marcs.
V. Le Sud-Ouest de la France, de la Loire à la frontière d'Espagne. Avec 13 cartes, 25 plans de villes et un panorama. 8e éd. 1906. 6 marcs.

Figure 42 : Première page du catalogue de la collection Baedeker, présent au début du guide [BAE1910]



MONOGRAPHIES JOANNE

Série à 1 fr.

Aix-les-Bains.
Alger.
Angers.
Annecy.
Arcachon.
Avignon, Arles.
Bagn.-de-Bigorre.
Barcelone et la Catalogne.
Berne.
Biarritz, Bayonne.
Blois.
Bordeaux.
Boulogne.
Bruxelles.
Caen, Bayeux.
Cannes, Grasse.
Carcassonne.
Cauterets.
Chamonix.
Chantilly, Senlis.
Chartres, Rambouillet.
Clermont, Royat, Châtelguyon.
Compiègne, Pierrefonds.
Contrexéville, Vittel, Bourbonne.
Dax.
Dieppe, le Tréport.
Dijon.
Eaux-Bonnes.
Evian, Thonon.
Fontainebleau.
Genève.
Gérardmer, la Schlucht.
Grenoble, Uriage, Allevard.
Le Havre, Trouville, Deauville.
Lamalou-les-Bains.
La Rochelle, Rochefort.
Lille, Tourcoing, Roubaix.
Lisbonne.
Lourdes, Argelès, Luz-St-Sauveur, Barèges.
Luchon.
Lyon.
Le Mont-Dore, La Bourboule, Saint-Nectaire.
Marseille.
Menton.
Montpellier, Cette, Béziers.
Mont-St-Michel.
Musée du Louvre.
Nancy, Metz.
Nantes et Plages.
Nice, Monaco.
Nîmes.
Orléans.
Pau.
Plombières, Luxeuil, Bussang.
Poitiers, Angoulême.
Reims, Epernay, Châlons.
Rouen.
Route des Alpes.
Royan.
Saint-Malo, Dinard.
Saint-Raphaël.
Saint-Sébastien, Bilbao, Santander.
Toulon, Hyères.
Toulouse.
Tours.
Tunis.
Turin.
Vernet-les-Bains.
Versailles.
Vichy.
Vittel, Contrexéville.

Série à 2 fr.

Gorges du Tarn.
Jersey, Guernesey.

Figure 43 : Catalogue des guides Joanne présent dans le guide [HAC1912]

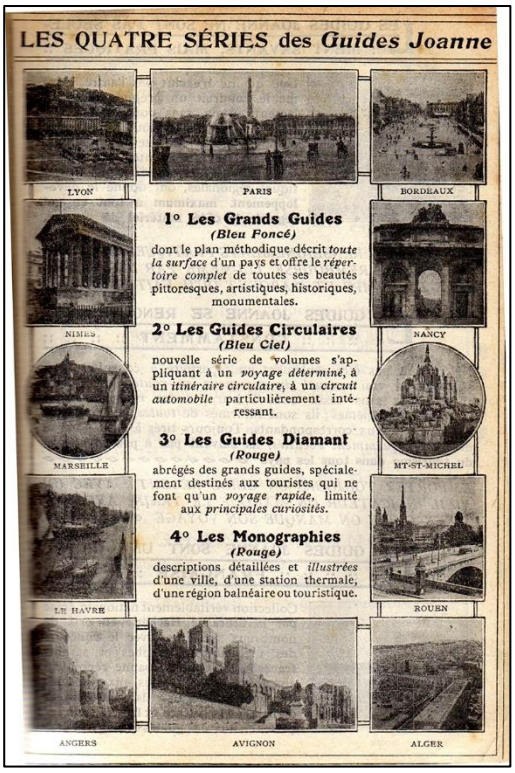


Figure 44 : Catalogue illustré des guides Joanne (1911)

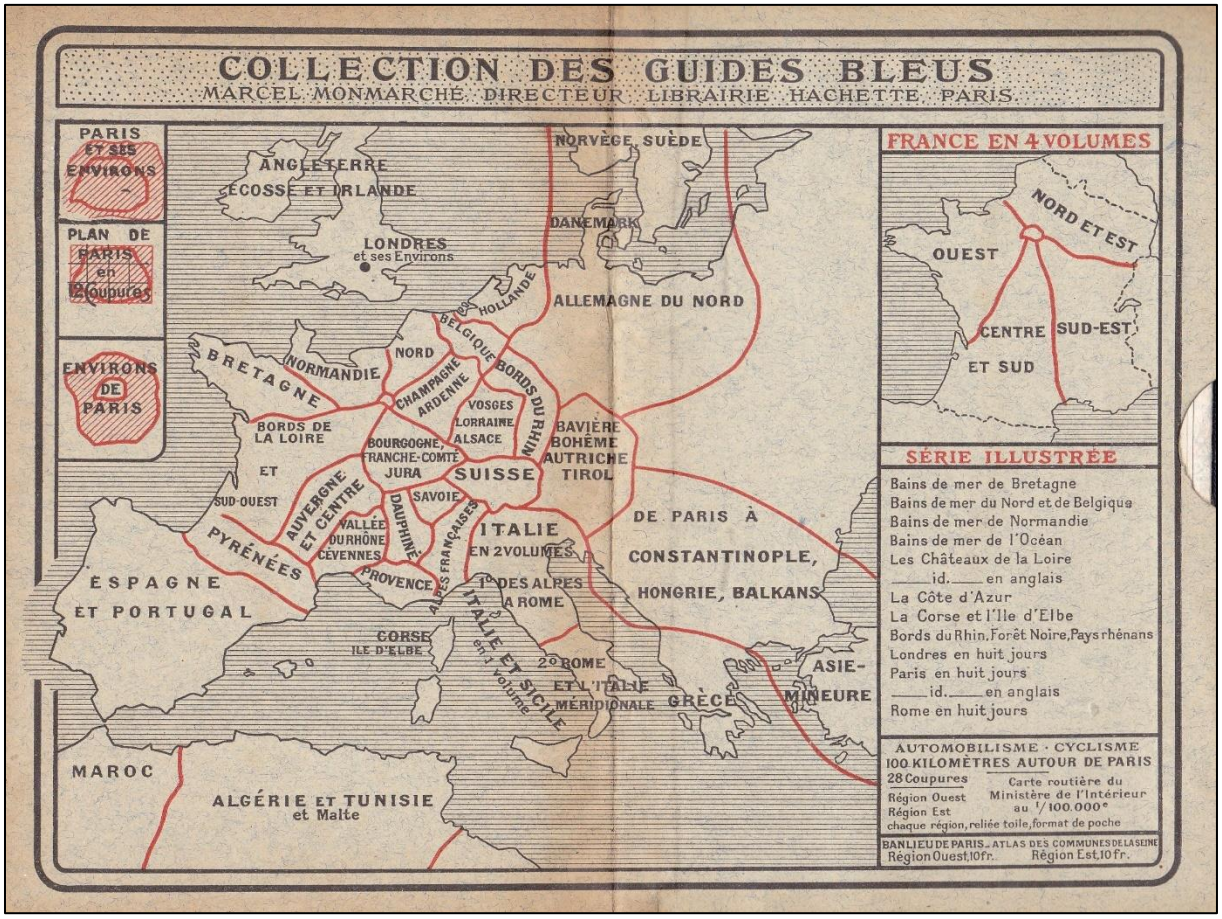
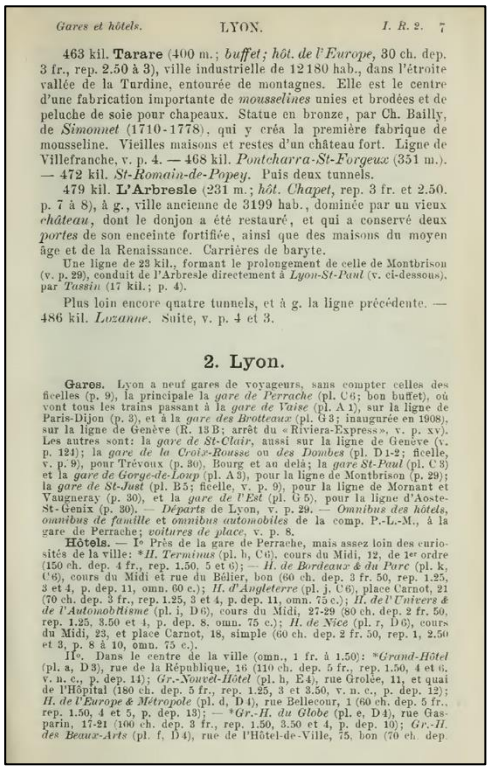


Figure 45 : Catalogue des guides Bleus présent à la fin du guide [HAC1923a]

2.3.2. L'entrée « Lyon » et ses sections

Il convient maintenant d'exposer le contenu que l'on trouve dans l'entrée « Lyon ». Il faut signaler que tous les guides étudiés ne présentent pas exactement la même structure ou le même type d'information, mais dans l'ensemble, on constate finalement assez peu de changements au cours de la période 1840-2000 au sein des quatre collections étudiées. Voici donc à quoi ressemble une entrée-type consacrée à Lyon.



Gares et hôtels. LYON. *I. R. 2.* 7

463 kil. **Tarare** (400 m.; *buffet; hôt. de l'Europe,* 30 ch. dep. 3 fr., rep. 2.50 à 3), ville industrielle de 12180 hab., dans l'étroite vallée de la Turdine, entourée de montagnes. Elle est le centre d'une fabrication importante de *mousselines* unies et brodées et de peluche de soie pour chapeaux. Statue en bronze, par Ch. Bailly, de *Simonnet* (1710-1778), qui y créa la première fabrique de mousseline. Vieilles maisons et restes d'un château fort. Ligne de Villefranche, v. p. 4. — 468 kil. *Pontcharra-St-Forgeux* (351 m.). — 472 kil. *St-Romain-de-Popey.* Puis deux tunnels.

479 kil. **L'Arbresle** (231 m.; *hôt. Chapet,* rep. 3 fr. et 2.50, p. 7 à 8), à g., ville ancienne de 3199 hab., dominée par un vieux *château,* dont le donjon a été restauré, et qui a conservé deux *portes* de son enceinte fortifiée, ainsi que des maisons du moyen âge et de la Renaissance. Carrières de baryte.

Une ligne de 23 kil., formant le prolongement de celle de Montbrison (v. p. 29), conduit de l'Arbresle directement à *Lyon-St-Paul* (v. ci-dessous), par *Tassin* (17 kil.; p. 4).

Plus loin encore quatre tunnels, et à g. la ligne précédente. — 486 kil. *Lozanne.* Suite, v. p. 4 et 3.

2. Lyon.

Gares. Lyon a neuf gares de voyageurs, sans compter celles des ficelles (p. 9), la principale la *gare de Perrache* (pl. C 6; bon buffet), où vont tous les trains passant à la *gare de Vaise* (pl. A 1), sur la ligne de Paris-Dijon (p. 3), et à la *gare des Brotteaux* (pl. G 3; inaugurée en 1908), sur la ligne de Genève (R. 13 B; arrêt du « Riviera-Express », v. p. xv). Les autres sont: la *gare de St-Clair,* aussi sur la ligne de Genève (v. p. 124); la *gare de la Croix-Rousse* ou *des Dombes* (pl. D 1-2; ficelle, v. p. 9), pour Trévoux (p. 30), Bourg et au delà; la *gare St-Paul* (pl. C 3) et la *gare de Gorge-de-Loup* (pl. A 3), pour la ligne de Montbrison (p. 29); la *gare de St-Just* (pl. B 5; ficelle, v. p. 9), pour la ligne de Mornant et Vaugneray (p. 30), et la *gare de l'Est* (pl. G 5), pour la ligne d'Aoste-St-Genix (p. 30). — *Départs* de Lyon, v. p. 29. — *Omnibus des hôtels, omnibus de famille* et *omnibus automobiles* de la comp. P.-L.-M., à la gare de Perrache; *voitures de place,* v. p. 8.

Hôtels. — I^e^ Près de la gare de Perrache, mais assez loin des curiosités de la ville: **H. Terminus* (pl. b, C 6), cours du Midi, 12, de 1^er^ ordre (150 ch. dep. 4 fr., rep. 1.50, 5 et 6); — *H. de Bordeaux & du Parc* (pl. k, C 6), cours du Midi et rue du Bélier, bon (60 ch. dep. 3 fr. 50, rep. 1.25, 3 et 4, p. dep. 11, omn. 60 c.); *H. d'Angleterre* (pl. j, C 6), place Carnot, 21 (70 ch. dep. 3 fr., rep. 1.25, 3 et 4, p. dep. 11, omn. 75 c.); *H. de l'Univers & de l'Automobilisme* (pl. i, D 6), cours du Midi, 27-29 (80 ch. dep. 2 fr. 50, rep. 1.25, 3.50 et 4, p. dep. 8, omn. 75 c.); *H. de Nice* (pl. r, D 6), cours du Midi, 23, et place Carnot, 18, simple (60 ch. dep. 2 fr. 50, rep. 1, 2.50 et 3, p. 8 à 10, omn. 75 c.).

II^e^. Dans le centre de la ville (omn., 1 fr. à 1.50): **Grand-Hôtel* (pl. a, D 3), rue de la République, 16 (110 ch. dep. 5 fr., rep. 1.50, 4 et 6, v. n. c., p. dep. 14); *Gr.-Nouvel-Hôtel* (pl. h, E 4), rue Grolée, 11, et quai de l'Hôpital (180 ch. dep. 5 fr., rep. 1.25, 3 et 3.50, v. n. c., p. dep. 12); *H. de l'Europe & Métropole* (pl. d, D 4), rue Bellecour, 1 (60 ch. dep. 5 fr., rep. 1.50, 4 et 5, p. dep. 13); — **Gr.-H. du Globe* (pl. e, D 4), rue Gasparin, 17-21 (100 ch. dep. 3 fr., rep. 1.50, 3.50 et 4, p. dep. 10); *Gr.-H. des Beaux-Arts* (pl. f, D 4), rue de l'Hôtel-de-Ville, 75, bon (70 ch. dep.

Figure 46 : Début de l'entrée "Lyon" dans le guide [BAE1910]

Le plus souvent, l'entrée « Lyon » débute par une partie introductive, qui peut être assez brève (un court paragraphe) ou plus longue (une page, voire davantage). Cette section a pour objectif de présenter rapidement la ville, sous forme de synthèse. En ce sens, elle est très proche de ce que l'on trouve à la même époque dans les encyclopédies et dictionnaire géographiques :

20. — LYON ET SES ENVIRONS

LYON, 561,592 hab., ch.-l. du départ. du Rhône, siège d'un archevêché, d'une cour d'appel et d'une Université, immense camp retranché dont l'importance s'est accrue pendant la guerre, enfin station de tourisme, s'étend au confluent du Rhône et de la Saône et sur les collines abruptes qui dominent à l'O. la rive dr. de la Saône et au N. la presqu'île entre Saône et Rhône.

> Lyon est séparé par ses deux fleuves en trois parties bien distinctes 1° la *ville centrale,* entre Rhône et Saône, au pied de la colline de la Croix-Rousse, centre de la vie commerciale ; 2° *l'ancienne ville,* étagée sur la rive dr. de la Saône, sur les pentes des collines de Fourvière ; 3° la *nouvelle ville* qui s'est développée dans la plaine de la rive g. du Rhône, comprenant le quartier industriel de la Guillotière et le centre bourgeois des Brotteaux.
> [HAC1923, p. 131]

Dans cette introduction générale, on trouve des informations sur le statut de Lyon, sa population, ses fonctions administratives et de commandement, son statut et son importance touristique (station de tourisme, à partir de 1921). Ensuite, la situation géographique de la ville et sa topographie sont présentées. Parfois, le guide décrit – de manière globale et rapide – les principaux quartiers de la ville. Enfin, à partir de l'adoption d'une structure spatiale pour la visite de la ville (2.5.2.), les guides indiquent toujours ce découpage de Lyon en plusieurs parties.

L'histoire de Lyon est souvent présente soit à la fin de cette partie introductive, soit dans la rubrique suivante, mais en tout cas presque systématiquement avant la section consacrée à la visite de la ville. Il s'agit d'un condensé de l'histoire de la ville depuis sa fondation supposée[589] ou attestée, jusqu'à la période actuelle du guide. Une place importante est faite à l'Antiquité (rôle de Lyon dans l'Empire romain, martyrs chrétiens), puis l'on passe très vite sur le Moyen Âge. La Renaissance est traitée sous l'angle du commerce et de l'industrie (foires de Lyon, développement de la soierie). Puis l'épisode révolutionnaire du Siège de Lyon est cité. L'histoire récente est le plus souvent une succession d'événements (inondations, émeutes, crises). En général, une liste assez longue de « Lyonnais célèbres » conclut cette partie historique. On y trouve pêle-mêle des artistes, des militaires, des scientifiques et inventeurs et des hommes d'État[590]. Jusqu'à présent, les chercheurs ne se sont pas intéressés de près aux présentations historiques se trouvant dans les entrées relatives aux localités touristiques. Il faut signaler à ce titre une étude récente qui fait exception : celle de Serge Jaumain sur l'histoire du Québec dans un corpus de guides en anglais et en français, publiés entre 1963 et 2016[591].

[589] Plusieurs guides du corpus indiquent que la ville de Lyon a été fondée par des Grecs en 690 av. J.-C. Cette mention disparaît par la suite.
[590] Mais la présence de femmes dans cette énumération relève de l'exception : parmi celles qui sont parfois citées dans les guides du corpus, il y a la poétesse Louise Labé (la « Belle Cordière », ca. 1524-1566), les sœurs Stella (graveuses), les écrivaines Sophie Gay (1776-1852) et Juliette Récamier (1777-1849).
[591] Serge Jaumain, « Écrire l'histoire du Québec pour les touristes », *IdeAs*, automne-hiver 2018, n° 12 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.4000/ideas.4330 (consulté le 03/01/2022).

Lorsqu'ils font partie de l'entrée « Lyon » et pas de l'index général en fin de volume, les renseignements pratiques peuvent être placés à l'un des trois endroits suivants : immédiatement après le nom de l'entrée (avant la partie introductive) ; tout de suite après la partie introductive ; à la fin de l'entrée « Lyon », en dernière rubrique. Le plus souvent, cette section contient des informations sur les transports (gares de chemin de fer, voitures de places et taxis, tramways, etc.) et les hôtels, restaurants et cafés. Petit à petit, elle s'étoffe avec d'autres informations relatives au tourisme, à la gastronomie, aux loisirs. Dans les guides destinés aux voyageurs britanniques, on remarque la mention de l'église anglicane de Lyon, consacrée en 1873 et située au quai de Serbie. Marie-Christine Bonneau et Philippe Violier ont constaté « l'effacement des renseignements pratiques[592] » dans les guides Hachette au cours du XX^e^ siècle. Dans le cas des guides sur Lyon, les grandes collections étrangères étudiées ici connaissent sensiblement la même évolution. S'ils ne disparaissent pas complètement, les renseignements pratiques occupent de moins en moins de place dans ces guides au fil des décennies.

La partie « Visite de la ville » est de loin la plus développée au sein de l'entrée « Lyon ». C'est ici que l'on trouve le contenu touristique au sens strict, c'est-à-dire les « choses à voir » et les itinéraires formés par l'espace de circulation (chapitre 4). Cette partie a connu au cours de la période 1840-2000 deux grands types d'organisation : thématique puis géographique, avec une division de la ville en plusieurs zones (2.5). C'est cette partie que j'ai traitée et analysée pour chaque guide dans son intégralité, afin de relever et de spatialiser tous les objets urbains présents (chapitre 3). Cette partie est de loin la plus importante de l'entrée « Lyon ». Par exemple, elle représente 26 pages sur 36 dans le guide [HAC1902] et 10 pages sur 12 dans le guide [BLU1984].

Enfin, l'entrée « Lyon » s'achève le plus souvent par une dernière rubrique consacrée aux « Environs de Lyon ». C'est ici que sont listées et décrites les excursions recommandées aux alentours de la ville. Le lieu le plus souvent cité est l'île Barbe, sur la Saône au nord de Lyon, qui ne fait pas encore partie de la commune de Lyon avant 1963. On trouve aussi les monts d'Or (mont Cindre, mont Thou et mont Verdun) et Charbonnières-les-Bains, station prisée des touristes pour sa source thermale et son casino. Les vestiges de l'aqueduc du Gier, à Beaunant (Sainte-Foy-lès-Lyon) et à Chaponost sont aussi régulièrement mentionnés. Cette rubrique permet de comprendre quels sont les « satellites touristiques de Lyon », c'est-à-dire les localités et sites naturels qui sont dans l'aire touristique de Lyon, selon les collections. La comparaison

[592] Marie-Christine Bonneau et Philippe Violier, « Lecture et invention de l'espace dans les guides des villes de l'Ouest de la France de 1898 à 1998 », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 567.

des ouvrages du corpus avec des guides locaux (livrets-guides du SIL, guides POL) montre que les guides des grandes collections sélectionnent un faible nombre de lieux pour cette rubrique des « Environs de Lyon », tandis que les auteurs lyonnais dressent le portrait d'une plus vaste région touristique dépendante ou liée à Lyon (vallée du Rhône, Pérouges, les grottes de la Balme et le nord-Dauphiné, voire parfois des sites beaucoup plus éloignés, tels Avignon et la Grande Chartreuse)[593].

2.4. Évolution de la structure des guides du corpus

Les guides de voyage du corpus n'ont pas tous la même organisation interne. Il convient tout d'abord de présenter le premier niveau d'organisation interne, celui du guide (livre), avant de voir le deuxième niveau qui nous intéresse davantage, celui de la partie consacrée à Lyon. Plusieurs grands types de structuration du guide peuvent être mis en avant à partir de l'analyse du corpus. Chacune d'entre elles est caractéristique d'une période dominée par un type de mobilité, car comme l'indique Nicolas Verdier, « tous ces ouvrages sont liés plus ou moins intimement à des moyens de transport depuis les malles-postes jusqu'à l'automobile en passant par le train[594] ». Les entrées sont présentées dans un certain ordre, qui relève lui-même d'une logique particulière. Au sein du corpus, il existe trois grands types d'organisation interne utilisés alternativement afin d'ordonner les entrées au niveau national et régional : l'itinéraire ferroviaire (2.4.1), la division par routes terrestres pour l'automobile (2.4.2) et le classement alphabétique (2.4.3). Chaque guide étudié adopte l'une d'elles comme structure principale, mais certains se caractérisent par une organisation hybride, plus complexe. Ce choix a évidemment une incidence sur la présentation géographique des villes et des sites sélectionnés.

2.4.1. L'itinéraire ferroviaire

Les guides de voyage Murray, Baedeker et Hachette sont contemporains du développement du train en Europe de l'Ouest. Les premiers ouvrages du corpus sont des guides-itinéraires, nommés ainsi car ils entretiennent un lien très fort avec le réseau de chemin de fer. Par conséquent, l'itinéraire ferroviaire est le système d'organisation générale le plus utilisé dans les

[593] La spatialisation et l'évolution des localités et des sites présents dans les « Environs de Lyon » n'est pas abordée ici, mais j'ai traité ce sujet dans une communication en 2016, en comparant les guides Hachette, les guides POL et les livrets-guides du SIL : Damien Petermann, « Structuration et essor du tourisme dans la région lyonnaise (fin XIX^e^-début XX^e^ siècle) », atelier expérimental IMUalpha *Les échelles territoriales du tourisme et du patrimoine*, Rize, Villeurbanne, 10 juin 2016.
[594] N. Verdier, « Les formes du voyage… », 2011, *art. cit.*, § 4.

guides de la seconde moitié du XIXe siècle[595] en Europe, mais aussi aux États-Unis[596]. C'est particulièrement le cas dans les guides Hachette des années 1850-1880, comme le souligne Adolphe Joanne dans l'introduction du guide [HAC1877] :

> Les chemins de fer sont aujourd'hui, dans toute la France comme dans le reste de l'Europe, le mode de transport le plus prompt, le plus sûr, le plus commode et le moins coûteux.
> [HAC1877, p. XXXIII]

Les relations privilégiées d'Hachette avec les différentes compagnies régionales de chemin de fer depuis les années 1850 sont l'une des raisons principales de ce choix, mais on constate aussi que ce système d'organisation était fort logique à cette époque, puisque l'itinéraire ferroviaire est présent dans la très grande majorité des collections européennes. Dans ces ouvrages, la description des localités et des curiosités suit littéralement la ligne de chemin de fer : « le Guide Joanne construit une perception du territoire faite de points alignés le long du tracé ferroviaire[597] ».

Chez Hachette, il existe dans la seconde moitié du XIXe siècle de nombreux titres qui adoptent une telle structure. Ce sont des guides présentant un itinéraire au départ de Paris et à destination d'une ou plusieurs grandes villes françaises[598] : *De Paris à Agen* ; *De Paris à Orléans ; De Paris à Tours ; De Paris à Nantes* ; *De Paris à Caen* ; *De Paris à Strasbourg* ; *De Paris à Bordeaux* ; *De Paris à Rouen et au Havre* ; *De Paris à Boulogne, à Calais et à Dunkerque* ; *De Paris à Dieppe ; De Paris à Genève et à Chamonix* ou étrangères : *De Paris à Constantinople*, *De Paris à Cologne, De Paris à Bruxelles*. Le guide contenant une présentation détaillée de Lyon est *De Paris à Lyon.* Il a connu différents noms selon l'édition (la première date de 1854), avant d'appartenir pendant un temps à la série Itinéraire Général de la France (IGF), pour quelques éditions : 1861, 1863, puis d'en sortir pour les suivantes : 1866, 1873, 1882. Lyon est aussi le point de départ du titre *De Lyon à la Méditerranée*[599], qui constitue en fait la suite

[595] Goulven Guilcher, « Les guides des chemins de fer, pratiques anglaises et françaises », dans *Écritures du chemin de fer*, Paris, Klincksieck, 1997, p. 34.
[596] Tangi Villerbu indique que « les compagnies de chemin de fer sont au cœur du développement du tourisme national qui se développe dans l'Ouest » des États-Unis et qu'elles publient leurs propres guides à l'adresse des touristes. Les autres collections de guides de voyage portant sur ce pays – par exemple les guides Appleton – adoptent aussi les itinéraires ferroviaires comme structure principale. Pour plus d'informations : T. Villerbu, « Fabrication et usage du guide de voyage », 2006, *art. cit*.
[597] M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, *art. cit.*, § 1.
[598] Hélène Morlier, « Les Guides Joanne : invention d'une collection », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, nº 15, § 12 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/524 (consulté le 06/11/2015).
[599] Lyon n'est pas décrit dans ce titre : la première section du guide débute à la gare de Perrache et le texte suit la ligne de chemin de fer de la compagnie PLM en direction de Marseille. La première station citée est Saint-Fons.

logique du titre *De Paris à Lyon*. D'ailleurs, Hachette a publié plusieurs éditions d'un autre titre, *De Paris à la Méditerranée*, qui correspond à la réunion de ces deux sections en un seul ouvrage[600]. La particularité de l'itinéraire ferroviaire est de présenter une apparente continuité, tout en occultant de nombreux espaces[601]. Les stations présentes sur le parcours de la ligne de chemin de fer sont mentionnées dans le guide, mais les communes et curiosités situées à proximité ou à distance des voies ferrées en sont généralement absentes. Cependant, le texte propose parfois un détour, en signalant une localité accessible en voiture et qui présente un intérêt touristique[602].

Au début des années 1860, Hachette inaugure une nouvelle série intitulée Itinéraire général de la France (IGF), qui couvre le pays en fonction des grands réseaux de chemin de fer. La description de Lyon est présente dans le premier volume du guide de 1861 (réédité à l'identique en 1863). Le guide *De Paris à Lyon*, qui connaît plusieurs éditions successives (1866, 1873, 1882), est ensuite divisé en plusieurs autre titres. Lyon est alors présent dans le guide *Jura et Alpes françaises*[603], puis *Lyonnais, Beaujolais et Bresse* et enfin *Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais.* À l'instar du titre [HAC1858], les guides se font l'écho des ouvertures de nouvelles lignes ferroviaires, avec une dimension promotionnelle assumée. Dans les années 1920-1930, le découpage et la structure interne des guides Hachette évoluent sensiblement. Peu à peu, l'axe ferroviaire s'efface au profit de l'itinéraire routier (automobile). La couverture du guide [HAC1931] est révélatrice de ce changement : elle contient une illustration représentant ensemble « le chemin de fer et la route » (Figure 47). Cet ouvrage est d'ailleurs placé sous quatre patronages officiels : en plus des cautions antérieures (Office national du tourisme, Club Alpin français, Touring-club de France), ces nouveaux guides Bleus sont désormais aussi patronnés par l'Automobile Club de France (Figure 48).

Le terme « routes » présent dans la table des matières ou le sommaire de certains ouvrages peut être trompeur à première vue : il est utilisé non seulement pour désigner « la route de terre » (empruntée au XIX^e^ siècle par les voitures hippomobiles, cavaliers et piétons, puis plus tard par les automobiles), mais aussi la ligne de chemin de fer ou la voie fluviale (*steamers*). La route est devenue la catégorie organisatrice des guides de cette époque[604]. Ariane Devanthéry

[600] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 201.
[601] M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, *art. cit.*, § 6.
[602] *Ibid*., § 5. Marie-Vic Ozouf-Marignier cite l'exemple de l'abbaye de Cîteaux dans le guide Joanne *De Paris à Lyon* (1866).
[603] On remarque l'absence de toute référence au Lyonnais ou à Lyon dans ce titre.
[604] N. Verdier, « Les formes du voyage… », 2011, *art. cit.*, § 11.

considère que cette structure par « routes » est caractéristique des grandes collections, ces « guides modernes » publiés à partir des années 1830[605].

> Il semble que c'est à l'Anglais John Murray qu'il faut attribuer cette innovation, car c'est dans son guide que se trouve son découpage dès 1838, découpage qui sera repris par Adolphe Joanne en 1841 et par Karl Baedeker en 1844.[606]

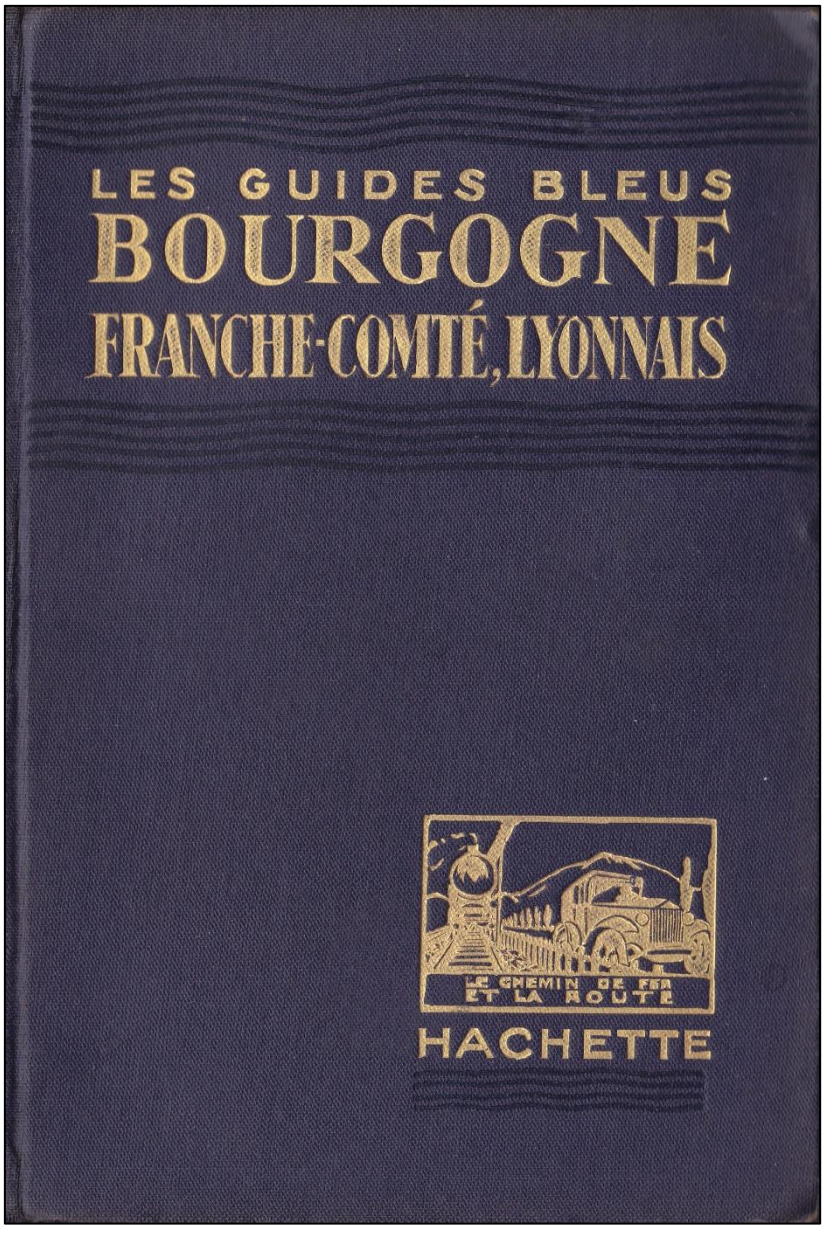


Figure 47 : Couverture du guide [HAC1931]

[605] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 83.
[606] *Idem.*

Lorsque le parcours n'est pas possible en train, le guide indique une voie terrestre, praticable par les chevaux et les piétons. Par exemple, le guide [HAC1858] est organisé en douze routes, qui correspondent en réalité à plusieurs lignes ferroviaires et terrestres[607]. Cependant, la préférence va au chemin de fer, en cette période où le rail se développe rapidement dans le pays. Le guide [HAC1868] manifeste cela avec clarté, en signalant également « toutes les routes qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, seront remplacées par des voies ferrées[608] ». Il ne faut pas oublier également l'importance de certaines voies fluviales en France jusqu'au moins au milieu du XIX^e^ siècle, avec la navigation à vapeur, bien qu'elle ait périclité très rapidement à cause de la concurrence du chemin de fer. Les deux premières éditions du corpus, les guides [MUR1843] et [1852], adoptent une structure hybride, mêlant voies fluviales (ex : descente par la Saône de Chalon à Lyon), voies terrestres (routes nationales) et chemin de fer là où des lignes ont été ouvertes récemment.

Comme le texte l'exprime à plusieurs reprises de manière explicite, les guides itinéraires publiés à partir dans les années 1850 suivent scrupuleusement le tracé ferroviaire : « Le chemin de fer, décrivant une forte courbe, traverse une contrée rocheuse où il a dû se creuser plusieurs tranchées.[609] » Les guides Baedeker portant sur l'Italie du Nord ([BAE1865], [BAE1868a] et [BAE1868b]) sont aussi divisés en routes qui présentent les différentes localités se trouvant sur les lignes de chemin de fer. Il faut noter que les itinéraires ferroviaires ne sont pas tous organisés de la même manière. Dans certains guides, « la table méthodique se contente d'énumérer les stations, classées selon une numérotation allant du point de départ à l'arrivée de l'itinéraire[610] ». Dans ce cas, il y a un seul itinéraire ferroviaire décrit. Par exemple, le guide [HAC1873] est organisé autour la ligne de de Paris à Lyon, gérée par la compagnie PLM. Il contient 72 stations plus ou moins importantes (Lyon étant la dernière). D'autres guides sont en revanche divisés en plusieurs parcours, qui correspondent à autant de lignes de chemin de fer (et parfois de routes terrestres) différentes.

[607] Comme l'indique la « table méthodique des matières » de ce guide [HAC1858, p. I-II], les trois premières routes sont des itinéraires ferroviaires : « Route 1. De Paris à Genève », « Route 2. De Paris à Lyon », « Route 3. De Lyon à Genève ». Ce dernier parcours emprunte la toute nouvelle ligne Lyon-Genève inaugurée en mars 1858. Les neuf autres routes sont presque exclusivement des itinéraires terrestres : seule la « Route 6. De Genève à Lausanne » propose plusieurs options : « A. Par le chemin de fer, B. Par le lac, C. Par la route de terre »).
[608] [HAC1868, p. X].
[609] [HAC1858, p. 42].
[610] M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, *art. cit.*, § 6.

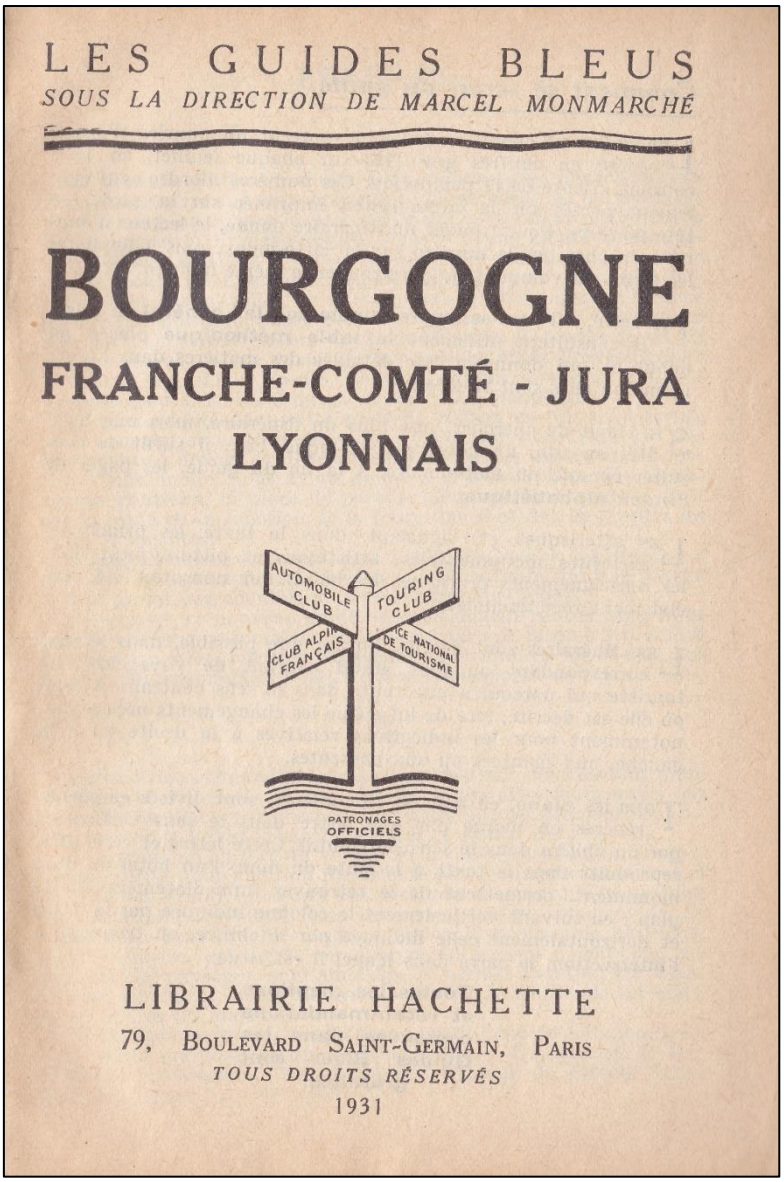


Figure 48 : Page du titre du guide [HAC1931] figurant les quatre patronages officiels

2.4.2. L'itinéraire automobile

L'itinéraire automobile « qui caractérise le vingtième siècle[611] » structure également le guide par routes, mais celles-ci sont terrestres et destinés à la circulation des véhicules motorisés (et des bicyclettes). Les ouvrages pratiques de voyage utilisaient déjà une organisation interne calquée sur les routes avant l'apparition du chemin de fer, lorsque les voitures de postes et les diligences constituaient les moyens de transport privilégiés entre les villes du pays[612]. Deux périodes peuvent être distinguées au sein du corpus concernant le choix d'une organisation par

[611] Q. Morcrette, *Tracer la route…*, 2018, *op. cit.*, p. 113.
[612] *Ibid*., p 54-55.

routes pour automobiles. La première se situe entre les années 1910 et la Seconde Guerre mondiale : c'est celle de l'avènement de l'automobile, qui gagne progressivement de la place dans les guides, derrière le train. Après la Première Guerre mondiale, Hachette prend de plus en plus en considération les automobilistes, tout en maintenant la place historique accordée au chemin de fer au sein de sa collection[613]. Les premiers guides Bleus publiés au début des années 1920 reflètent bien cette période d'hésitation de la part de l'éditeur français et le compromis qu'il choisit. Un nouveau découpage géographique du pays est adopté, par la division du territoire national en quatre grandes parties : 1. Centre et Sud, 2. Sud-Est, 3. Nord et Est, 4. Ouest. Ces titres composent la nouvelle série intitulée *La France en 4 volumes.* Hélène Morlier souligne que ce découpage est le même que celui que Baedeker avait mis en place pour la France dans les années 1880[614]. Ces nouveaux guides Bleus – à l'instar des guides Joanne de l'IGF – prennent d'abord la forme d'itinéraires structurés autour des grandes lignes de chemin de fer. En parallèle de la série *France en 4 volumes*, Hachette continue de publier des titres couvrant un espace régional plus ou moins vaste. Les premiers guides Bleus régionaux reprennent quasiment le même découpage du territoire qu'avant la Première Guerre mondiale et sont encore organisés selon des itinéraires ferroviaires. Au tournant des années 1930, la place de la voiture devient encore plus prégnante. Plusieurs guides parus à cette période reflètent la cohabitation entre la route et le rail au sein de la collection des guides Bleus. La concurrence grandissante entre l'automobile et le train pour la mobilité des voyageurs est alors manifeste. Le guide [HAC1931] est révélateur de l'attention portée au public automobiliste croissant et représentatif de cette évolution dans les choix éditoriaux d'Hachette[615]. Parrainé (entre autres) par l'Automobile club de France, il constitue un tournant majeur dans la collection des guides Bleus. Il contient des cartes-index présentant les routes du guide (Figure 49), ainsi qu'une carte routière rangée dans une pochette à la fin de l'ouvrage. La préface de ce guide [HAC1931] est équivoque sur la nouvelle place accordée à l'automobile par l'éditeur français :

> Le plan adopté dans cette nouvelle édition en fait un ouvrage tout nouveau et marque dans notre collection une évolution très importante : devant le développement toujours croissant du tourisme automobile, nous avons donné à la description des **itinéraires routiers** la place de premier plan qui leur revient. C'est sur la route et en fonction de la route que sont décrites toutes les villes et localités.
> Toutefois, nous avons maintenu, à côté des routes, les itinéraires par chemins de

[613] M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, *art. cit.*, § 8.
[614] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 567.
[615] Il faut rappeler que depuis 1900 l'éditeur Michelin publie des guides destinés aux automobilistes, qui intègrent progressivement des informations touristiques. L'année 1926 est celle de la parution du premier guide Michelin régional (Bretagne).

> fer qui, de leur côté, ont gardé toute leur importance et intéressent une clientèle plus nombreuse que jamais.
> En un mot, ce nouveau guide, essentiellement routier, est rédigé pour le tourisme automobile, mais il est conçu de façon à être utilisé également par les touristes voyageant en chemin de fer et utilisant les services automobiles publics qui se développent de plus en plus.
> [HAC1931, p.V]

Avec le titre [HAC1938], Hachette change aussi de formule pour les guides de couverture nationale : désormais, il n'y a plus qu'un seul volume sur la France, au lieu des quatre comme auparavant. Le choix du titre – France automobile en un volume – montre l'importance prise par la voiture comme mode de déplacement et acte ce « renversement de perspective[616] » en ce qui concerne la mobilité des voyageurs.



Figure 49 : Détail d'une carte-index présente dans le guide [HAC1931]

Le guide [HAC1939a] correspond à la première édition d'un nouveau titre régional : *Bourgogne, Morvan, Nivernais, Lyonnais*. Il correspond à un nouveau choix éditorial, avec la séparation de la Bourgogne et du Jura/Franche-Comté qui faisaient partie du même guide depuis 1902 (d'abord dans la série IGF des guides Joanne, puis dans la collection des guides Bleus à partir de 1920). La préface de cet ouvrage publié en 1939 est extrêmement intéressante car Marcel Monmarché, le directeur de la collection des guides Bleus, y explique l'importance prise par l'automobile pour le tourisme en France. Tout d'abord, il justifie la création de ce nouveau titre, focalisé essentiellement sur la Bourgogne[617], par l'avantage que procure le déplacement en voiture :

[616] G. Guilcher, « Entre continuité et innovation… », 2005, *op. cit.*, p. 11.
[617] La première édition du guide Bleu régional *Franche Comté, Monts Jura* est publiée par Hachette en 1946.

> Depuis que les automobilistes parcourent en tous sens cette région si riche au point de vue artistique et monumental, abondant (*sic*) aussi en sites charmants, où passent toutes les grandes routes reliant l'Ouest et le Nord de la France au Jura, à la Suisse, aux Alpes et à la Côte d'Azur, la Bourgogne est beaucoup plus visitée qu'autrefois où la plupart des touristes la traversaient en chemin de fer sans s'arrêter, pour gagner ces objectifs lointains. L'automobile a ainsi révélé, on peut le dire, au grand public quantité de petites villes et de bourgs pittoresques, d'églises précieuses et pleines d'objets d'art, de monuments et de châteaux, que connaissaient seuls les archéologues et les artistes ; il (*sic*) lui a révélé aussi, en dehors du Morvan qui avait déjà une certaine notoriété touristique, le charme des petites montagnes à peu près inconnues de la Côte d'Or, du Mâconnais, du Charolais, du Beaujolais et du Lyonnais.
> [HAC1939a, p. V][618]

Dans la suite de la préface, il nous présente les choix opérés pour concilier itinéraires automobiles et ferroviaires dans la structure du guide. Si les deux moyens de transport cohabitent encore, ce texte consacre la primauté de la route sur le rail pour Hachette en cette fin des années 1930 :

> Comme dans toutes notre collection, la description des itinéraires routiers occupe dans ce volume la place prépondérante qui leur revient aujourd'hui. C'est sur la route et en fonction de la route que sont rangées et décrites toutes les villes et localités.
> Toutefois, les itinéraires par chemin de fer qui, de leur côté, ont gardé toute leur importance et intéressent une clientèle plus nombreuse que jamais, ont été intégralement maintenu et, pour ne pas gêner le touriste qui use de l'un ou de l'autre moyen de transport, par le mélange continuel des deux formes de description, nous avons groupé en tête du Guide et imprimé sur papier bleu tous les renseignements ferroviaires et la description des lignes de chemin de fer. Aucune confusion ne sera donc possible et, de cette façon, ce guide pourra être consulté avec la même facilité par les touristes voyageant en automobile et par les touristes voyageant en chemin de fer, ou passant alternativement du rail à la route. Car on ne peut plus faire aujourd'hui de distinction nette entre les deux modes de voyages. De plus en plus le chemin de fer se complète et se prolonge par les services automobiles qui tendent non seulement à remplacer les chemins de fer à voie étroite et certaines lignes secondaires, mais encore à remplacer les trains omnibus parallèlement à certaines grandes lignes.
> [HAC1939a, p. V]

[618] Ce texte est encore présent vingt ans plus tard, dans l'édition 1959 du même titre, mais la préface est cette fois-signée par Francis Ambrière, le nouveau directeur des guides Bleus. Les coquilles ont été corrigées. L'extrait de 1959 est cité par M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, *art. cit.*, § 8.

Cette cohabitation des deux modes de transport se retrouve dans la cartographie : on trouve au début du guide une « Carte-index des routes du Guide » (avec des numéros renvoyant aux sections correspondantes dans l'ouvrage) et, quelques pages plus loin, une « Carte des chemins de fer ». Comme indiqué dans la préface, ce guide contient des feuillets imprimés sur papier bleu qui correspondent à la « Section préliminaire. Chemins de fer » ([HAC1939a, p 1-24]). Les itinéraires ferroviaires y sont présentés, à la suite de renseignements généraux sur le chemin de fer, expliquant le contexte actuel avec la récente création de la Société nationale des chemins de fer français. On remarque d'ailleurs la présence d'une publicité de la SNCF incitant les touristes à prendre le train (p. 5)[619].

Enfin, la série des guides Diamant qui existe encore à l'époque en parallèle de celle des guides Bleus connaît la même évolution. Le titre *Voges-Jura, Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Lyonnais, Franche-Comté* ([HAC1939b]) fait partie de la nouvelle série des « guides automobiles Diamant ». Sa couverture et sa page de titre figurent le dessin d'une voiture. Sa préface confirme l'orientation prise par l'éditeur Hachette dans la refonte de ses ouvrages :

> La collection depuis longtemps réputée des *Guides Diamant* se présente ici sous une forme toute nouvelle, adaptée à l'évolution moderne du tourisme. Bien que les chemins de fer soient toujours et même de plus en plus utilisés comme moyens de transport, il est évident que le tourisme routier s'est développé de son côté par un essor si rapide et si puissant qu'il a pris en quelques années la première place.
> [HAC1939b, p.V]

La suite du texte souligne que « les touristes voyageant en chemin de fer […] deviennent de plus en plus tributaires de la route grâce aux services publics d'autobus ou d'autocars[620] », puis valide explicitement l'évolution de cette série avec la phrase suivante : « Les nouveaux Guides Diamant sont et veulent être avant tout les guides de l'automobiliste.[621] »

[619] Texte de la publicité : « Pour visiter | la | **FRANCE** | *prenez le train* | Rapide et confortable, il vous permettra de tout voir en voyageant sans fatigue, sans perte de temps et de profiter ainsi pleinement de votre voyage. | SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS | Adressez-vous dans les gares, agences et Bureaux de renseignements S.N.C.F. ».
[620] [HAC1939b, p.V].
[621] *Idem*.

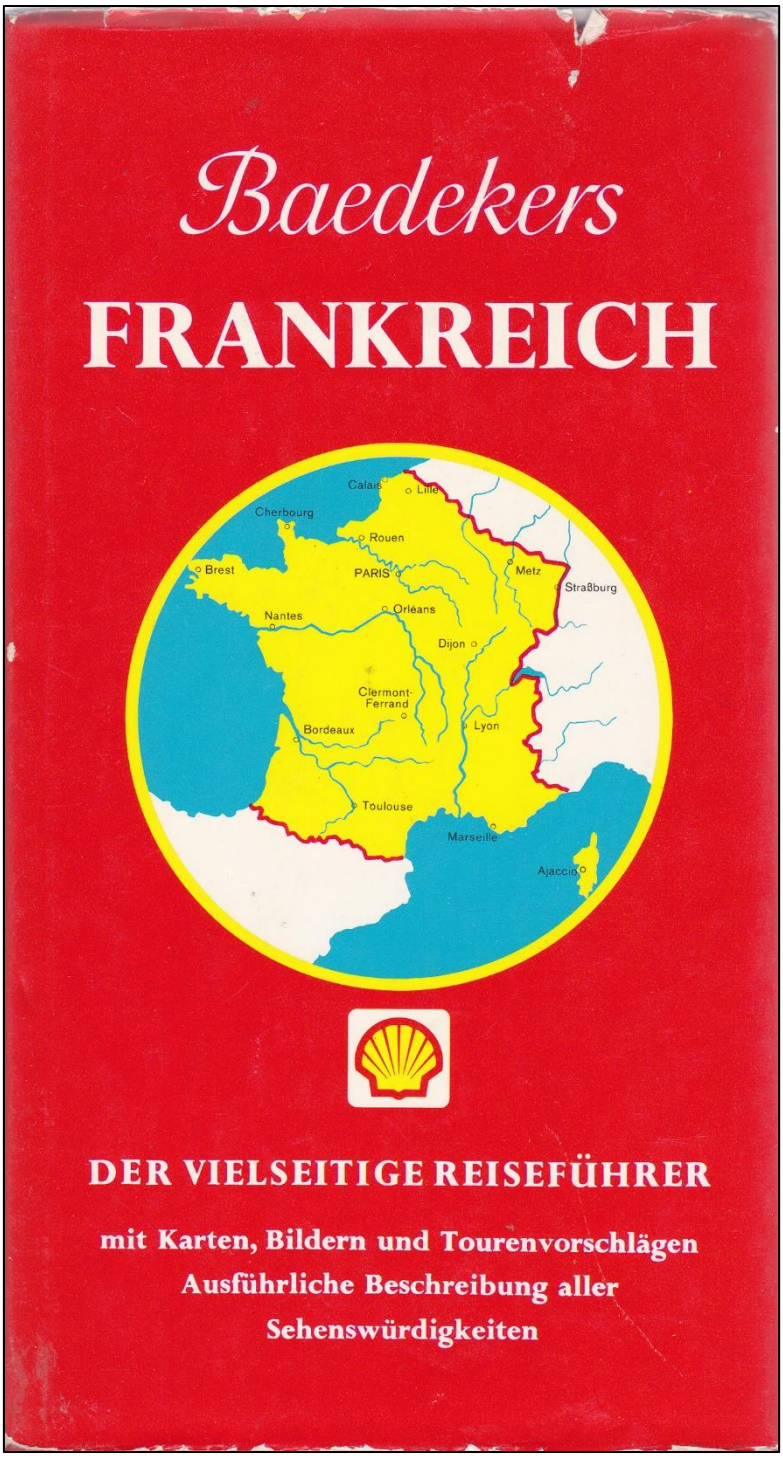


Figure 50 : Jaquette du guide [BAE1961b]

Cette évolution éditoriale qui fait une large place à l'automobile a lieu tôt chez Hachette, dès l'entre-deux guerres. En effet, l'éditeur français entérine la primauté de la route sur le rail au cours des années 1930, alors qu'on constate que ce changement est plus tardif chez d'autres

éditeurs, en tout cas pour les guides portant sur la France étudiés ici[622]. Cette deuxième période qui voit la prédominance de l'itinéraire automobile est en effet surtout celle de l'après-Seconde Guerre mondiale, marquée par le développement du tourisme de masse.

Dans les années 1950, Baedeker conclut un partenariat avec la compagnie pétrolière anglo-néerlandaise Shell, qui consiste en la création d'une nouvelle série de guides destinés aux voyageurs se déplaçant en voiture en Europe. Le nom de la série est *Baedeker Autoführer* (Guide automobile Baedeker) et la couverture rouge comporte le logo de Shell, bien visible (Figure 50). Le titre *Frankreich von Flandern bis Korsika* est structuré en quatre parties distinctes (Teil A / Teil B / Teil C / Teil D[623]). La première section, « *Allgemeine Angaben* » (Informations générales), présente le pays : aperçu géographique, évolution du territoire français, vue d'ensemble historique, histoire de l'art. Ensuite, le lecteur trouve des informations pratiques sur la monnaie, la législation douanière, les frontières, la langue, etc. La partie « *Ortsbeschreibungen* » (Descriptions des lieux) regroupe la description des villes et des destinations touristiques les plus importantes[624], classées par ordre alphabétique. La section consacrée à Lyon est donc située entre celle sur Lourdes et celle sur Saint-Malo. Les localités et curiosités jugés secondaires d'un point de vue touristique ne sont pas présentes dans cette section. Elles sont rapidement décrites dans la partie précédente, « *Landschaftbeschreibungen* » (Descriptions des paysages), qui présente le pays suivant les grandes routes pour les automobilistes. Enfin, la dernière partie « *Unterkunft* » (Hébergement) répertorie, par ville, la liste des hôtels et des restaurants recommandés par le guide.

Fort logiquement, du fait de leur partenariat, les Blue Guides suivent au début les mêmes choix qu'Hachette. L'itinéraire ferroviaire forme la structure principale du guide [BLU1926], mais des indications concernant des itinéraires automobiles sont également présentes, comme l'indique la préface :

> MOTORING. Many of the most interesting roads are described in detail in the text, and at the beginning of the chief railway routes the corresponding road routes, with mileages, are given in skeleton with cross references, so that motorists and cyclists will find the Guide easily adaptable to their special needs.
> [BLU1926, p. v-vi]

[622] Pour confirmer ou infirmer cette hypothèse, il serait nécessaire d'étudier les guides Baedeker portant sur l'Allemagne et les Blue Guides portant sur les îles britanniques dans les années 1920-1950.
[623] der Teil : la partie.
[624] « *wichtigeren Städte und Fremdenverkehrziele* » [BAE1980, p. 3.].

La seconde édition de ce guide parue après la Seconde Guerre mondiale (BLU1954]) est significative de l'évolution des modes de transport en matière de tourisme. Comme chez Hachette, le guide est organisé d'abord en fonction de l'itinéraire automobile, comme cela est expliqué dans la préface :

> Like other volumes of the Blue Guides series, the present Guide is arranged in a sequence of carefully planned routes, paying special attention to the practical details of travel. For the most part the routes are based on the road system, but the requirements of the traveller by rail have not been forgotten, though almost all the numerous light railways have now been replaced by motor-buses.
> [BLU1954, p. v]

Ce guide contient également une carte-index (« Index map ») figurant les principales routes du Sud de la France. Des numéros noirs sont indiqués pour chacune des routes, tandis que des numéros rouges renvoient aux pages dans lesquelles sont décrites les localités correspondantes. À la fin du volume se trouve un atlas cartographique du Sud de la France, en 24 feuilles (en couleur). Les titres postérieurs – [BLU1966], [BLU1984] ET [BLU1997] – ont également une structure construite sur les routes pour les automobilistes[625].

2.4.3. Le classement par ordre alphabétique

Il s'agit de la structure qui rapproche le plus les guides de voyage des encyclopédies et des dictionnaires géographiques. Les localités décrites sont classées par ordre alphabétique, de A à Z. On trouve surtout cette organisation interne dans les guides de la seconde moitié du XX^{e} siècle qui couvrent l'intégralité d'un pays et sont en général des ouvrages assez volumineux. C'est par exemple le cas de tous les guides Baedeker du corpus publiés après 1950, soit en tant qu'option (guides automobiles Baedeker) ou en tant que structure principale (guide Baedeker Allianz *Frankreich*). À titre de comparaison, les guides Vert Michelin présentent aussi les entrées par ordre alphabétique[626]. Cette structure présente l'avantage de faciliter la consultation : les lecteurs recherchent directement une entrée par sa première lettre, comme il est d'usage dans les dictionnaires et encyclopédies. Le classement alphabétique peut tout à fait être combiné avec une autre structure : Baedeker et Hachette utilisent cette solution. Par exemple, le guide Hachette *France* de 1960 (un épais volume de 1 050 pages) est divisé en deux

[625] Comme l'indique la préface du guide [BLU1997], avec ses treize régions « explored in routes for drivers ».
[626] M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, *art. cit.*, § 23.

grandes sections : un guide itinéraire méthodique de 770 pages, structuré par routes automobiles et un guide alphabétique de 275 pages. Ce choix est justifié dans la préface :

> À notre époque où la vitesse est reine, la formule alphabétique a ses partisans, car elle est la plus rapide et la plus simple. De nombreux lecteurs, anciens et nouveaux, seront heureux de pouvoir l'utiliser, tout en profitant des avantages incontestables du guide itinéraire.
> [HAC1960, p. V.]

La partie alphabétique présente les différentes localités à la manière d'un dictionnaire, avec seulement les renseignements pratiques jugés utiles (hôtels, restaurants, adresse du syndicat d'initiative, etc.). La section itinéraire est beaucoup plus fournie pour chaque ville et permet aux touristes voyageant en automobile de pouvoir se déplacer facilement d'une ville à l'autre. Des renvois entre les deux parties sont présents, si bien que le « guide alphabétique est donc en même temps un index, qui permet de trouver rapidement, dans la partie descriptive, non seulement une ville, mais encore un site ou monument isolé » ([HAC1960, p. VII]). Avec cette formule hybride, Hachette tente de combiner les avantages de la présentation par routes et par ordre alphabétique (index).

Comme on le voit, ces trois grands types d'itinéraires ne sont pas exclusifs les uns autres. Au contraire, au XX^{e} siècle, la plupart des guides du corpus utilisent une formule hybride, en cherchant à trouver le meilleur compromis entre itinéraire ferroviaire, itinéraire automobile et ordre alphabétique.

2.5. La structure de l'entrée « Lyon » dans les guides du corpus

Le deuxième niveau d'organisation du guide est donc celui de chaque localité (villes/curiosités) traitée à part, et dans le cas ici pris en compte, celui de l'entrée « Lyon ». Le plus souvent, la partie consacrée à Lyon est très clairement délimitée dans les guides. Il s'agit de voir comment les objets lyonnais cités sont présentés et ordonnés à l'intérieur de cette section. Tous ces objets ont une matérialité dans l'espace : ville, cours d'eau, massif, monument, etc. À ce titre, on les a considérés comme des objets spatiaux. Au cours de la période étudiée, deux grands types de structures se distinguent (et se succèdent) au sein du corpus pour l'entrée « Lyon » : une organisation thématique et une organisation géographique. Dans les guides étudiés, aucune entrée « Lyon » n'est organisée selon le classement alphabétique. Il faut donc noter ici une

différence avec ce qui a été constaté pour plusieurs guides sur Londres et sur Paris[627], mais aussi pour des guides sur Lyon édités par des acteurs locaux au XIX^e siècle[628]. Il importe de préciser une évidence : dans le cas d'un guide monographique, c'est-à-dire présentant un seul espace (une seule localité, comme dans le titre *Lyon et ses environs*), les deux niveaux d'organisation (général et particulier) ne font qu'un, puisqu'il n'y a pas d'autre entrée que celle concernant cet espace.

2.5.1. L'organisation thématique et l'inventaire

Les premiers guides publiés dans les collections Murray, Baedeker et Joanne au milieu du XIX^e siècle adoptent une structure thématique pour présenter la ville de Lyon. Il existe quelques différences selon les éditeurs, mais dans l'ensemble, le mode d'organisation principal distingue les objets jugés dignes d'intérêt en fonction de grandes catégories.

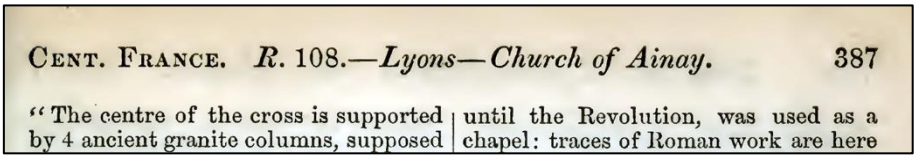
Les six éditions du guide Murray *France* étudiées ici ont une telle structure, bien que les différentes thématiques ne soient pas toutes explicites. Le guide [MUR1843] est un peu particulier, car la présentation des éléments n'est pas encore complètement fixée et mélange plusieurs logiques. D'ailleurs, si la visite de Lyon adopte une structure essentiellement thématique, d'autres villes de France sont déjà présentées selon une logique spatiale, sous forme d'itinéraire au sein de ce guide[629]. Après les informations générales sur Lyon, l'auteur enjoint les voyageurs à immédiatement monter au sommet de la colline de Fourvière pour observer le panorama et voir la chapelle. Il y a donc là une sorte d'itinéraire piéton, très succinct. Cependant, l'écrasante majorité des objets est ordonnée d'abord en fonction d'une typologie qui n'est pas explicitement indiquée, mais que l'on repère assez facilement à la lecture du texte. Ici, les édifices religieux les plus importants sont décrits les uns après les autres : chapelle de Fourvière, cathédrale Saint-Jean, basilique Saint-Martin d'Ainay, église Saint-Nizier, église Saint-Bonaventure des Cordeliers. Ensuite vient le tour de la place des Terreaux et de l'hôtel de ville, puis du Palais Saint-Pierre et ses collections artistiques (« Museum »), suivis de l'Hôtel-Dieu et de la place Bellecour. La structure n'est pas très claire : elle mélange ici deux catégories (édifices civils, places) avec en arrière-plan une logique de proximité qui n'est pas

[627] Évelyne Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris au XX^e siècle. Les étoiles dans les guides de tourisme consacrés à Paris », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 441 ; C. Hancock, *Paris et Londres au XIX^e siècle…,* 2003, *op. cit.,* p. 207-211.
[628] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e siècle*…, 1992, *op. cit.,* p. 49. Il cite le cas des guides de Nicolas-François Cochard qui adoptent un plan hybride, avec un premier niveau d'organisation thématique puis, au sein de chaque thème, la présentation des objets par ordre alphabétique.
[629] C'est par exemple le cas d'Orléans, Rouen, Tours et Toulouse.

systématique, mais utilisée à plusieurs reprises. Par exemple, le palais de justice est mentionné à la suite de la longue description consacrée à la cathédrale Saint-Jean :

> On the quai, a little above the cathedral, opposite the Pont Seguin, destroyed by the flood of 1840, is the new *Palais de Justice*, a handsome building, faced with a colonnade of 24 Corinthian pillars. Baltard is the architect.
> [MUR1843, p. 367-368]

Plus loin, le texte annonce explicitement une autre catégorie : les ponts (« The Bridges[630] »). Une autre catégorie apparaît à la page suivante : les fortifications. Enfin, l'entrée « Lyon » s'achève sur le thème de la soierie lyonnaise, avec mention du quartier de la Croix-Rousse et de la Condition des soies. Si environ la moitié de ces catégories ne sont pas annoncées, certaines sont mentionnées dans le titre courant en haut de page (Figure 51). Toutefois, dans l'ensemble, on note le caractère assez confus de l'enchaînement des descriptions, parfois entremêlées de citations et d'anecdotes historiques (sur le Siège de Lyon principalement).


CENT. FRANCE. *R.* 108.—*Lyons—Church of Ainay.* 387

"The centre of the cross is supported by 4 ancient granite columns, supposed | until the Revolution, was used as a chapel: traces of Roman work are here

Figure 51 : Titre courant du guide [MUR1861]

La structure de l'entrée « Lyon » dans ce guide Murray subit en réalité très peu de changements, jusqu'aux années 1890. Dans la dernière édition de ce titre – [MUR1892] – il y a au tout début de la partie consacrée à Lyon un sommaire contenant une trentaine d'entrées classées par ordre alphabétique. Il mélange plusieurs types d'éléments : des catégories thématiques d'objets (« Bridges », « Churches », « Fortifications », « Public Libraries »), des édifices isolés (« Archbishop's Palace », « Bourse », « Cathedral », « Condition des Soies », « Hospice de l'Antiquaille », « Hôtel-Dieu », « Hôtel de Ville », etc.), des places, des quartiers ou lieux et d'autres éléments qui ne concernent pas directement des objets (« History », « Martyrs of Lyon », « Silk Weaving »). La visite de Lyon est encore structurée en fonction de ces catégories, à la différence d'autres villes françaises présentes dans le même ouvrage[631]. L'ordre de descriptions des différents objets est le même que dans les éditions précédentes, mais la

[630] [MUR1843, p. 373].
[631] Dans ce guide [MUR1892], un nombre non négligeable de villes est présenté selon un itinéraire principalement spatial, par exemple : Dijon (p. 11), Auxerre (p. 56), Autun (p. 64), Marseille (p. 148), Montpellier (p. 163), Saint-Quentin (p. 360).

structure apparaît plus clairement, notamment par une mise en page plus aérée (paragraphes distincts) et lisible (marquage typographique).

Les guides Joanne adoptent l'organisation thématique jusqu'au début du XX^{e} siècle pour décrire Lyon. Le choix des catégories et leur ordre de présentation connaît certes quelques légères variations au fil des titres et des éditions, mais dans l'ensemble, peu de changement sont à signaler. Le guide [HAC1854], publié dans la Bibliothèque des Chemins de fer, divise la visite de Lyon en deux grandes parties. La première prend la forme d'un itinéraire dans la ville (donc une structure spatiale), introduit par la phrase suivante :

> Avant d'examiner en détail chaque monument digne d'attention, nous ferons, s'il vous plaît, dans l'intérieur et autour de la ville, des excursions vagabondes en apparence, mais qui nous la feront mieux voir et mieux connaître sous ses aspects les plus beaux et les plus caractéristiques.
> [HAC1854, p. 212]

Le parcours guide les voyageurs d'abord sur la colline de Fourvière, puis au pont Tilsitt, les fait descendre la rive droite de la Saône jusqu'au pont de la Mulatière (confluent). Ensuite, il faut remonter les quais du Rhône par la rive droite (Presqu'île), jusqu'au quai et faubourg Saint-Clair. Il faut monter à la Croix-Rousse, puis redescendre par la montée de la Grande-Côte et le Jardin des plantes. La suite de la promenade mène les voyageurs aux Brotteaux, puis à la Guillotière, et enfin revenir sur la Presqu'île. La seconde partie de la visite est consacrée à la description des « choses à voir », par catégories, comme l'indique explicitement le texte après avoir clos la promenade :

> Aussi bien il nous faut maintenant repasser les ponts et nous mettre en quête des monuments, des places, des curiosités, des établissements publics de la seconde ville de France.
> [HAC1854, p. 219]

Elle contient plusieurs catégories explicites, annoncées dans le texte, que le tableau suivant répertorie.

Catégorie		Pages
Monuments, places, statues, promenades, établissements publics et particuliers		219-233
	Églises et édifices religieux	
	Édifices civils, places, statues, théâtres	224-233
Antiquités		233-234

Tableau 1 : Catégories du guide [HAC1854]

Comme on le voit, il y a un début de structure thématique, mais les catégories sont encore très déséquilibrées. La deuxième sous-catégorie ne distingue d'ailleurs pas les édifices civils d'autres objets comme les places, les statues et les théâtres. L'auteur lui-même admet un certain désordre, comme le montre l'extrait suivant, situé entre la description de la Loge du Change et celle de la place Sathonay :

> Le temps nous presse et nous force à abandonner l'ordre méthodique que nous avions adopté jusqu'ici. Puisque nous sommes dans le quartier Saint-Jean, allons voir sur la place de ce nom la *Manécanterie*, vieux monument qui remonte à Charlemagne, et la fontaine où M. Bonassieux a modelé en bronze le *Baptême de Jésus*.
> [HAC1854, p. 231]

Cet exemple tiré du premier guide Hachette du corpus laisse percevoir déjà la tension entre structure thématique et géographique, qui est un écueil rencontré par tous les auteurs de guide. Aucune formule n'est parfaite et c'est donc toujours un compromis qui doit être fait entre une organisation qui regroupe les curiosités par type (classement par catégorie) et une autre qui permet de guider les touristes d'une « chose à voir » à l'autre (logique de proximité et d'itinéraire).

Chez Hachette, les éditions suivantes montrent une évolution notable dans la mise en ordre des objets. Une structure plus claire, par grandes catégories, est rendue visible au moyen de titres en gras ou lettres capitales. Par exemple, le plan de l'entrée « Lyon » dans le guide [HAC1861] est le suivant :

Titre		Pages
Renseignements généraux		57-58
Situation. – Aspects général. – Population. – Notre-Dame de Fourvières		58-60
Histoire		60-62
Quais et ponts		62-66
	Quais et ponts de la Saône	62-64
	Quais et ponts du Rhône	64-65
	Ponts projetés	65-66
Places. – Statues. – Monuments. – Fontaines		66-67
Rues. – Passages		67
Chemin de fer de la Croix-Rousse		67
Service des eaux		67
Fortifications		68
Édifices religieux		68-72
Édifices civils		72-74
Théâtres. – Salles de concerts et de réunions		74
Instruction publique		74-75
Sociétés savantes		75
Établissements de bienfaisance et de prévoyance		75
Cimetières		75
Musées. – Collections		75-80
Industrie et commerce		80-81
Promenades		81-82
Excursions		82

Tableau 2 : Catégories du guide [HAC1861]

Ces sections se maintiennent dans les guides Hachette au cours des années 1860-1890, avec quelques légères variations. Certaines disparaissent au fil du temps (Service des eaux, Fortifications, Sociétés savantes, Cimetières), mais les catégories principales restent stables. Les édifices religieux sont traités à part des édifices civils, les quais et les ponts sont présentés ensemble (Saône puis Rhône), les rues, places, statues et fontaines forment le plus souvent une seule catégorie.

Dans les trois premiers guides Baedeker étudiés ici ([BAE1865], [BAE1868a] et [BAE1868b]), le plan est un mélange d'organisation thématique et spatiale. La visite de la ville ne contient

aucun titre apparent, mais son plan est proche de celui des guides Murray. La présentation commence par la montée à Fourvière (panorama, chapelle), accompagnée de la mention d'objets situés à proximité du parcours (palais de justice, Antiquaille). Ensuite, les principales églises sont présentées selon la même hiérarchie que dans la collection anglaise : cathédrale Saint-Jean, église d'Ainay. Le texte se poursuit avec la place des Terreaux, l'hôtel de ville, la chapelle expiatoire des Brotteaux et le palais Saint-Pierre (et ses collections). Après cela, c'est au tour du palais du Commerce, de la bibliothèque municipale (alors située dans le Lycée Ampère) et de la statue du maréchal Suchet, située place Tolozan, près du Rhône. Le guide décrit ensuite les grandes artères de la Presqu'île, récemment percées (rue de l'Impératrice et rue Impériale), puis la place Bellecour et la place Napoléon (actuelle place Carnot), et enfin le confluent du Rhône et de la Saône. La visite de la ville se termine par la mention du Jardin des plantes (pentes de la Croix-Rousse) et du tout nouveau parc de la Tête-d'Or, sur la rive gauche du Rhône. Ces trois guides – au contenu identique pour Lyon – peuvent être perçus comme un premier essai pour l'éditeur allemand. Comme il s'agit d'ouvrages portant sur l'Italie du nord, l'entrée « Lyon » est très brève : elle ne compte qu'environ cinq pages. Les descriptions des objets sont courtes, voire minimes, y compris pour des curiosités importantes. Par exemple, la cathédrale Saint-Jean n'est décrite qu'en un paragraphe de deux phrases, mesurant six lignes et quelques. Comme dans les guides Murray, une logique spatiale (proximité) est déjà présente, mais pas encore affirmée. À l'exception de la montée à Fourvière, il n'y a aucun itinéraire principal et le texte passe d'un quartier à l'autre sans aucune information précise pour guider les touristes. Les seuls renseignements d'ordre utilitaire pour le déplacement des touristes concernent ce qui touche au repérage sommaire dans la ville. Ils prennent plusieurs formes, que récapitule le Tableau 3.

Type d'information	Exemple tiré du guide [BAE1865]
mention des rives des cours d'eau	« Sur la rive g. de la Saône » (p. 15)
mention d'une rue et/ou d'un quartier	« dans l'avenue des Martyrs (quartier des Broteaux) (*sic*) » (p. 15)
repérage par rapport à un autre objet	« un peu avant [le Jardin des Plantes] » (p. 17)
indication temporelle	« à 10 min. de la cathédrale » (p. 15)
vague indication de proximité	« Près de là » (p. 16)
renvoi au plan (indication d'un numéro)	« l'église de *Notre-Dame-de-Fourvières* (pl. 25) » (p. 15)

Tableau 3 : Informations de repérage dans le guide [BAE1865]

Dans ce guides Baedeker des années 1860, les indications temporelles ne sont jamais utilisées seules. Elles viennent en renfort d'une autre information de repérage, comme dans l'exemple suivant :

> Sur la rive g. de la Saône, à 10 min. de la cathédrale, se trouve l'église de *l'abbaye d'Ainay* (pl. 24), l'un des temples les plus anciens du pays, construit du 9^{e} au 10^{e} siècle.
> [BAE1865, p. 15]

En résumé, la structure thématique (par catégories) est le premier mode d'organisation utilisé pour l'entrée « Lyon » dans les guides étudiés ici. Ce plan par catégories est surtout caractéristique des guides Joanne, qui sont ceux qui l'emploie le plus longtemps, avec des titres mis en évidence par le marquage typographique. Dans les guides Murray et Baedeker, la formule adoptée se révèle déjà en partie hybride. Quelques ébauches d'itinéraires existent dans les trois collections, en particulier pour guider les touristes sur la colline de Fourvière. Par ailleurs, certains objets sont parfois présentés immédiatement après un autre, sans respecter strictement l'ordre des catégories. Il s'agit là d'une logique de proximité, sous-jacente, mais ne à ce stade, il ne s'agit pas encore d'une organisation géographique ou spatiale de la visite de la ville. Celle-ci n'est pas divisée en grandes zones, il n'y a pas de parcours principal avec des indications précises et systématiques de guidage : les « choses à voir » ne sont pas constituées en réseau selon une logique spatiale. Les quelques entorses au sein d'une présentation par catégories concernent surtout des objets d'un intérêt secondaire, qui ont une description textuelle beaucoup plus courte que celle des « choses à voir » principales. Cependant, on remarque déjà la présence d'indications de repérage dans ces guides qui mobilisent un ordre thématique.

2.5.2. La division géographique et l'itinéraire

La grande évolution caractéristique du guide de voyage aux XIX^{e} -XX^{e} siècles est l'adoption progressive d'une division géographique de la ville de Lyon dans chacune des grandes collections de guides étudiées. Dans leur grande majorité, les guides sur Lyon adoptent une organisation similaire, divisant la ville en plusieurs itinéraires ou espaces. La division géographique de Lyon n'est pas toujours strictement identique au sein d'une même collection, il existe des variations. Elle est parfois explicite, avec des sections bien délimitées, mais ce n'est pas le cas dans tous les guides du corpus adoptant cette organisation spatiale.

Le plus souvent, la visite de la ville est séparée en trois grandes parties de taille inégale, en fonction de la topographie. Ce sont les cours d'eau qui forment les limites de ce découpage : Presqu'île (et Croix-Rousse) / rive droite de la Saône (Vieux Lyon et Fourvière) / rive gauche du Rhône (Brotteaux et Guillotière). Cette division tripartite de Lyon semble s'imposer naturellement pour les auteurs des guides. Il faut dire qu'elle présente l'avantage de la simplicité et de l'efficacité, elle facilite le regroupement des objets et elle a aussi une logique temporelle, lié au développement historique de la ville. La rive droite de la Saône est celle des quartiers anciens, avec ses quelques vestiges antiques sur la colline de Fourvière, ses églises (Saint-Jean, Notre-Dame de Fourvière, Saint-Just, Saint-Irénée, Saint-Paul) et ses maisons anciennes. La Presqu'île est le centre de la ville, voire « la ville proprement dite[632] ». C'est pourtant celle qui semble la plus hétérogène, avec des quartiers anciens, des quartiers récents (aménagement du Second Empire) et des zones peu attractives (quartier Perrache jusqu'au confluent). La presqu'île, et en particulier l'espace situé entre la gare de Perrache et la place des Terreaux, est pendant longtemps la partie de Lyon qui contient les « choses à voir ». C'est là que sont situés les grands musées (Palais Saint-Pierre, musée d'art et d'industrie, puis musée historique des Tissus et musée des arts décoratifs). On y trouve les places majeures (Bellecour, Terreaux, Carnot, Jacobins), la plupart des statues et fontaines jugées dignes d'intérêt, les belles rues modernes et une bonne part des monuments intéressants, sans oublier les théâtres. Enfin, la troisième partie est la rive gauche du Rhône, qui correspond à l'urbanisation la plus récente. Là aussi, il y a un certain paradoxe : alors que les guides opposent nettement les Brotteaux et la Guillotière dans leur présentation des quartiers, on constate finalement que ces espaces sont présentés dans la même section. Il sera question en détail de ces logiques géographiques dans les chapitres 5 et 6.

Alors qu'elle était apparue dans certains guides locaux au milieu du XIX^e^ siècle[633], cette partition spatiale de Lyon se met progressivement en place dans les grandes collections. On en constate la première apparition en 1885 au sein des guides Baedeker, dans la première édition en français portant sur le Sud-Est du pays ([BAE1885)]. Cette logique géographique est approfondie dans la première édition allemande du guide [BAE1898b] consacré à la Rivera, avec des subdivisions délimitées cette fois-ci par des titres explicites : (a. *Der Stadteil zwischen Rhone und Saône* ; b. *Der Stadteil am rechten Saône-Ufer* et c. *Die Stadteile am linken Rhone-Ufer*)[634]. Dans les titres Baedeker en anglais, l'adoption de ce découpage est plus tardive, avec le guide

[632] [BAE1901, p. 9].
[633] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e^ siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 50.
[634] Traduction : a. Le quartier situé entre le Rhône et la Saône ; b. Le quartier situé sur la rive droite de la Saône ; c. Les quartiers de la rive gauche du Rhône.

[BAE1914]. L'édition allemande de 1930 et sa version anglaise de 1931 reprennent une structure identique. Baedeker est donc la première des grandes collections à diviser la ville de Lyon en fonction de la topographie et non plus des catégories thématiques utilisées auparavant (édifices religieux, édifices civils, places, rue, etc.). L'éditeur allemand fait ici preuve de perspicacité et d'innovation, en adoptant définitivement cette formule beaucoup plus tôt que ses concurrents (pour Lyon en tout cas).

Cette division géographique apparait en effet plus tardivement dans la collection des guides Joanne, avec les titres *Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais* [(HAC1902)] et *Lyon et ses environs* [HAC1905][635]. Cependant, elle est encore marquée par une relative instabilité, tant dans la forme que dans les choix de sections géographiques. Par exemple, les titres de section qui étaient indiqués en gras dans le guide [HAC1902] sont absents de l'édition de 1907. L'éditeur semble chercher la meilleure division géographique de la visite de la ville. Plusieurs découpages différents sont essayés, comme le montre la comparaison des plans de la visite de Lyon dans les guides [HAC1902] et [1905] (Tableau 4).

HAC1902	HAC1905
• Centre de Lyon (de Perrache aux Terreaux) • Rive droite de la Saône (Fourvière) : de la cathédrale au pont de la Feuillée • Quartier des Terreaux • Les Brotteaux et la Guillotière ; parc de la Tête-d'Or • La Croix-Rousse • Rive dr. de la Saône du pont de la Feuillée à la gare de Vaise • Principaux édifices religieux • Musées et collections	• Quartier de Perrache • Quartier Bellecour • Quartier Saint-Jean • Quartier de Fourvière • Quartier Saint-Paul • Quartier des Terreaux • Quartier de la Bourse • Quartier des Ecoles • Quartier de la Guillotière • Quartier des Brotteaux et Parc de la Tête-d'Or • Quartier de la Croix-Rousse • Quartier de Vaise

Tableau 4 : Structure des guides [HAC1902] et [HAC1905]

[635] C'est plus tardif que pour Paris : Paul Joanne adopte en 1889 l'itinéraire comme mode de visite de la capitale, par « sections correspondant à un groupement rationnel des quartiers ». Paul Joanne, *Paris*, Paris, Hachette, 1889, préface, cité par Évelyne Cohen, « Cartographies et images du centre de Paris dans les guides de tourisme des XIXe et XXe siècles », dans *Paris, cartographies littéraires*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2007, p. 201-222 p. 205-206. Voir aussi : H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 303-305.

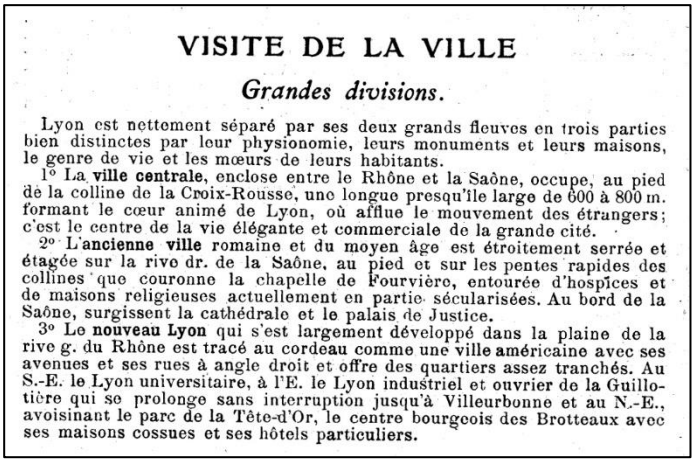
On remarque ici la survivance de deux sections thématiques dans le guide [HAC1902], ce qui produit des doublons. En effet, les principales églises sont citées dans les itinéraires mais décrites dans la section thématique. De même, le Palais Saint-Pierre et le Palais du Commerce sont mentionnés en tant qu'édifices dans la section géographique qui les concernent, mais leurs collections sont décrites dans la section « Musées et collections ». Le guide [HAC1905], rédigé par Maurice Paillon, un acteur local qui connaît donc bien Lyon, se caractérise par une partition spatiale très fine, avec douze quartiers.

Hachette tâtonne encore en ce début de XX^e^ siècle, tandis que d'autres éditeurs font le choix de l'itinéraire. C'est le cas des deux acteurs locaux étudiés ici à travers le recueil secondaire. Dès leur première édition (1902), les livrets-guides du SIL proposent une visite de Lyon organisée selon un découpage géographique. L'édition de 1902 comporte ainsi six espaces distincts : « Lyon-Bellecour » (de la gare de Perrache à l'église Saint-Nizier), « Lyon-Fourvière » (Fourvière, Saint-Jean et Vieux-Lyon), « Lyon-Vaise, Lyon-Terreaux et Croix-Rousse » (dont l'Hôtel de Ville et le Palais des Arts), « Lyon-Brotteaux » (dont le Parc de la Tête-d'Or), « Lyon-Guillotière » (dont l'Université et la Préfecture) auxquels s'ajoute une rubrique consacrée aux quais de Lyon. L'édition suivante, en 1903, adopte pratiquement la même structure. Seule différence, l'ajout d'une partie « Lyon-Perrache » qui correspond à l'espace situé entre la gare de Perrache et la place Bellecour. L'édition de 1913 et les suivantes, jusqu'à celle de 1928, n'ont plus une organisation par quartiers, mais elles conservent la logique géographique. Un seul itinéraire, qui part de place des Terreaux « pour y revenir[636] », est proposé, avec des indications précises sur les rues à emprunter. Quant aux guides POL, ils font le choix d'une structure assez similaire, avec une séparation en plusieurs sections. L'édition 1909 du *Guide pratique de Lyon et de sa région* est ainsi divisée en parties numérotées : « 1) De Perrache à Bellecour », « 2) De Bellecour aux Terreaux », « 3) Fourvière, Saint-Jean, Saint-Paul », « 4) Promenade sur la Saône : Perrache, Bellecour, Vaise et l'Ile Barbe », « 5) La Guillotière », « 6) Les Brotteaux, le Parc de la Tête d'Or », « 7) La Croix-Rousse, la Martinière », « 8) Saint-Just et Saint-Irénée ». Chaque section comporte un plan partiel de la ville avec le tracé de l'itinéraire de visite correspondant. L'édition de 1941 reprend la même organisation, à l'exception de la partie consacrée à la promenade sur la Saône, qui a été supprimée.

Chez Hachette, ce n'est qu'à partir des années 1910 qu'une organisation tripartite (« Ville centrale » - « Ville ancienne » - « Nouvelle ville ») correspondant quasiment au même

[636] SIL, *Lyon-pittoresque*, Lyon, 1913, p.19.

découpage topographique que les guides Baedeker fait son apparition. On la trouve dans le guide monographique [HAC1914]. Cette division devient la règle dans les guides Hachette sur Lyon après la Première Guerre mondiale, au sein de la nouvelle collection des guides Bleus.



VISITE DE LA VILLE

Grandes divisions.

Lyon est nettement séparé par ses deux grands fleuves en trois parties bien distinctes par leur physionomie, leurs monuments et leurs maisons, le genre de vie et les mœurs de leurs habitants.

1° La **ville centrale**, enclose entre le Rhône et la Saône, occupe, au pied de la colline de la Croix-Rousse, une longue presqu'île large de 600 à 800 m. formant le cœur animé de Lyon, où afflue le mouvement des étrangers; c'est le centre de la vie élégante et commerciale de la grande cité.

2° L'**ancienne ville** romaine et du moyen âge est étroitement serrée et étagée sur la rive dr. de la Saône, au pied et sur les pentes rapides des collines que couronne la chapelle de Fourvière, entourée d'hospices et de maisons religieuses actuellement en partie sécularisées. Au bord de la Saône, surgissent la cathédrale et le palais de Justice.

3° Le **nouveau Lyon** qui s'est largement développé dans la plaine de la rive g. du Rhône est tracé au cordeau comme une ville américaine avec ses avenues et ses rues à angle droit et offre des quartiers assez tranchés. Au S.-E. le Lyon universitaire, à l'E. le Lyon industriel et ouvrier de la Guillotière qui se prolonge sans interruption jusqu'à Villeurbonne et au N.-E., avoisinant le parc de la Tête-d'Or, le centre bourgeois des Brotteaux avec ses maisons cossues et ses hôtels particuliers.

Figure 52 : Grandes divisions du guide [HAC1914, p. 15]

Ces trois parties ont des tailles variables. Celle consacrée à la Presqu'île est de loin la plus longue (en raison notamment de la description des collections muséales), suivie de celle portant sur la rive droite de la Saône et Fourvière. Enfin, la partie relative à la rive gauche du Rhône est la plus courte. Par exemple, dans le guide [HAC1923b], la section « I. LA VILLE CENTRALE » commence en bas de la page 133 et se termine au milieu de la page 145 ; à sa suite, la section « II. LA VILLE ANCIENNE » s'achève en haut de la page 148 ; enfin, la section « III. LA NOUVELLE VILLE » ne va que jusqu'au premier tiers de la page 149.

L'édition 1944 du guide Bleu *Lyon et ses environs* est à signaler : en plus de la division géographique désormais classique chez Hachette, une quatrième section est présente, consacrée à « l'urbanisme moderne à Lyon » ([HAC1944]). Dans cette partie sont présentés les aménagements récents et projetés : quartier des Gratte-Ciel à Villeurbanne, quartier des Hôpitaux à l'est de Lyon, aéroport de Bron, quartier de Gerland au sud de la ville (Stade municipal et bâtiment des Abattoirs, port industriel). Elle ressemble beaucoup plus à l'exposé du programme municipal d'Édouard Herriot, visant à montrer la modernité de la ville et de l'agglomération lyonnaise, qu'à une section classique de guide touristique. Derrière l'apparition de cette nouvelle section dans ce titre d'Hachette, on peut fortement suspecter ici l'influence du maire de Lyon et de ses collaborateurs, mais malheureusement je n'ai pas trouvé d'éléments permettant de vérifier cette hypothèse.

Les Blue Guides adoptent également tous une structure géographique pour la visite de la ville. Bien que l'introduction de l'entrée « Lyon » du guide [BLU1926] mentionne les trois grandes parties qu'on trouve chez Hachette (« The CENTRAL TOWN », « The OLD TOWN », « The NEW TOWN »[637]), aucun titre de section n'est apparent dans le texte. L'itinéraire débute par la gare de Perrache, passe par la place Bellecour, l'église Saint-Nizier, la place des Cordeliers puis la place des Terreaux. Il reprend place Bellecour et mène les touristes sur la rive droite de la Saône et à Fourvière. Enfin, un seul paragraphe, très court, est consacré à la rive gauche du Rhône : il contient les mentions des bâtiments de l'université, du parc de la Tête-d'Or et du musée Guimet. Ce n'est qu'avec le guide [BLU1966] que des sections bien distinctes apparaissent : « A. CENTRAL LYONS », « B. The OLD TOWN », « C. FOURVIÈRE AND ROMAN LYONS », « D. MODERN QUARTERS »[638]. Les guides [BLU1984] et [BLU1997] conservent exactement le même découpage géographique, avec ces quatre sections.

En résumé, l'adoption d'une logique géographique pour la visite de Lyon est une constante dans les grandes collections de guides étudiées ici (et se retrouve aussi dans les collections locales). Cependant, on note une différence assez forte suivant les éditeurs : Baedeker est le premier à faire ce choix, au milieu des années 1880, bien plus tôt que Hachette (années 1900). Enfin, du côté des collections anglaises, Murray conserve la structure thématique jusqu'à la dernière édition sur la France ([HAC1892] et ce n'est qu'avec le premier Blue Guide contenant une entrée « Lyon » qu'il y a l'apparition d'une structure géographique. Ce type d'organisation sert avant tout à optimiser la visite de la ville. Elle présente un énorme avantage : par l'utilisation d'un ou plusieurs itinéraires, que les touristes peuvent suivre grâce aux indications de déplacement et de repérage, la visite est rationnalisée[639]. Les touristes n'ont plus besoin de sauter d'une page à l'autre pour voir les différentes curiosités situées dans le même quartier : la logique de proximité est prédominante et les « choses à voir » sont désormais constituées en réseau. On remarque cependant que tous les guides ne vont pas jusqu'à déterminer un découpage de la ville en plusieurs sections ou que certains ne rendent pas apparente cette division géographique par l'emploi de titres. Néanmoins, le changement est acté et à partir des années 1920, tous les guides du corpus présentent cette formule.

[637] [BLU1926, p. 26].
[638] Ce guide contient aussi une cinquième section, mais celle-ci ne correspond pas à une subdivision de Lyon : « E. EXCURSIONS FROM LYONS ».
[639] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 51.

2.6. Synthèse des combinaisons d'organisation interne

En résumé, il importe de bien distinguer les deux niveaux d'organisation interne qui sont présents au sein de ces ouvrages. Le premier – général – concerne l'intégralité du guide (2.4). Le deuxième – particulier – est celui de la partie consacrée à chaque localité, dont Lyon (2.5). Au sein du corpus, l'existence de différentes combinaisons peut être mise en évidence (Tableau 5)[640].

Guides	**Organisation générale (principale)**	**Structure principale de l'entrée « Lyon »**
MUR1843, MUR1852	Hybride (voie fluviale, voie terrestre, chemin de fer)	Thématique
HAC1854	Hybride (chemin de fer, voie fluviale)	Thématique (avec aussi une partie sous forme de promenade)
HAC1858, HAC1861, HAC1873, HAC1882	Itinéraire ferroviaire	Thématique
HAC1860, HAC1868, HAC1887	Itinéraire ferroviaire	Thématique
MUR1861, MUR1873, MUR1881, MUR1892	Itinéraire ferroviaire	Thématique (avec un index alphabétique dans le MUR1892)
BAE1865, BAE1868a, BAE1868b	Itinéraire ferroviaire	Thématique
HAC1872, HAC1885, HAC1897	–	Thématique
HAC1877, HAC1890	Itinéraire ferroviaire	Thématique
BAE1885, BAE1891, BAE1898a, BAE1898b,	Itinéraire ferroviaire	Géographique

[640] Pour les huit guides monographiques *Lyon et ses environs*, la case « Organisation générale » est laissée vide, étant donné qu'ils ne concernent que l'agglomération lyonnaise : leur structure est celle de l'entrée « Lyon ».

BAE1901, BAE1910, BAE1914		
HAC1902, HAC1912	Itinéraire ferroviaire	Géographique
HAC1905, HAC1914, HAC1925, HAC1944, HAC1971	–	Géographique
HAC1920a, HAC1920b, HAC1923a, HAC1923b,	Itinéraire ferroviaire (avec indications d'itinéraires automobiles)	Géographique
BLU1926	Itinéraire ferroviaire	Géographique
BAE1930, BAE1931	Itinéraire ferroviaire (avec indications d'itinéraires automobiles)	Géographique
HAC1931, HAC1938	Routes automobiles	Géographique
HAC1939a, HAC1939b	Routes automobiles (présence d'une section préliminaire détaillant les lignes de chemin de fer)	Géographique
HAC1950	Routes automobiles (et index alphabétique des localités)	Géographique
BLU1954, BLU1966, BLU1984, BLU1997	Routes automobiles	Géographique
HAC1960	Hybride : « guide automobile » avec les descriptions des localités et « guide alphabétique » contenant les renseignement pratiques	Géographique
BAE1961a, BAE1961b, BAE1980	Routes automobiles	Géographique
BAE1979, BAE1988, BAE1994	Ordre alphabétique	Géographique
HAC1990, HAC1991	Ordre alphabétique	Géographique

Tableau 5 : Exemple de combinaisons (structure interne des guides)

2.7. Les trois matériaux du guide

Après avoir présenté les principales rubriques du guide de l'entrée Lyon, il convient de s'intéresser plus précisément au contenu. Dans le cas des guides contenant une partie consacrée à Lyon, trois matériaux relevant de régimes différents sont à distinguer[641] : le texte, la cartographie (cartes et plans) et les illustrations (estampes, photographies)[642].

Le guide est avant tout un livre : le texte y occupe la première place. Les images – cartes et illustrations – sont le plus souvent secondaires, mais elles ont aussi leur importance. Par exemple, le fait qu'un guide soit illustré est un argument de vente. Pour cette raison, les pages de titre des guides et les catalogues publicitaires des collections mettent en avant le nombre de cartes, plans et illustrations présentes dans chacun des ouvrages. Les lecteurs pourront s'étonner de la distinction qu'opérée ici entre cartographie et illustration, puisqu'après tout, ces deux catégories relèvent de l'iconographie. En effet, cartes, plans, vues urbaines, détails architecturaux ou panoramas – qu'il s'agisse de gravures, de lithographies, de photographies ou d'autres procédés techniques de reproduction – ont comme point commun d'être des représentations visuelles. Cependant, il est important de faire la distinction entre ce qui est de l'ordre de la cartographie et ce qui n'en relève pas, notamment parce que vues et plans n'ont pas la même fonction dans un guide. Plusieurs arguments justifient cette distinction entre la cartographie et les illustrations.

2.7.1. Le primat du texte

Tous les guides du corpus contiennent du texte, qui en constitue le cœur, la colonne vertébrale. Un ouvrage destiné aux voyageurs qui ne contient pas de texte ou dans lequel le texte n'est qu'un élément mineur ne peut pas être vraiment considéré comme un guide de voyage[643]. À la différence d'autres genres littéraires, le contenu textuel ne se résume pas ici uniquement aux lettres formant des mots, qui constituent eux-mêmes des phrases. Outre la présence de nombreux chiffres et nombres (adresse, distance, dimensions, prix, etc.), le guide de voyage

[641] B. Bergman, « Guides to a geography of tourism », 2012, *art. cit.*, n° 3, § 5.
[642] Au sein de guides concernant d'autres espaces, notamment les massifs montagneux (Alpes, Pyrénées), un quatrième matériau peut être distingué des trois autres : le panorama. Cette représentation visuelle se situe entre les dispositifs cartographiques et les illustrations, car le panorama a une double fonction : donner à voir une représentation visuelle du paysage, à hauteur d'homme, et permettre au lecteur de se repérer dans ce paysage, en lui fournissant des informations d'ordre géographique, par la mention de toponymes particuliers (sommets, cols).
[643] On pense ici aux brochures touristiques, aux atlas, aux portraits de pays, aux albums illustrés d'estampes et même aux plans-guides ne contenant que des listes de toponymes comme éléments textuels.

imprimé se distingue d'autres documents à dominante textuelle par l'utilisation de symboles typographiques particuliers. Les plus connus sont l'astérisque et l'étoile, car ils sont devenus des éléments indissociables des guides de voyage et de tourisme (Figure 53). Certaines collections en ont même fait des indicateurs très recherchés par ceux qui ont le privilège d'en bénéficier (c'est le cas des étoiles du guide gastronomique Michelin pour les restaurants). Quelques guides du corpus contiennent aussi au sein du texte d'autres symboles à visée pratique, représentant les hôtels, les restaurants, les gares, les aéroports, le syndicat d'initiative, les numéros de téléphone, les parcs de stationnement automobiles, etc. À la fin du XX^{e} siècle, longtemps après Michelin, Hachette adopte lui aussi des symboles visuels plus évocateurs, sous la forme de pictogrammes (Figure 54).

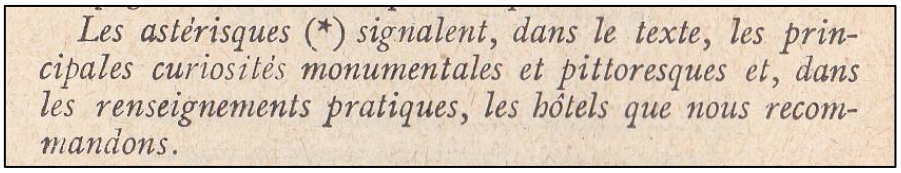
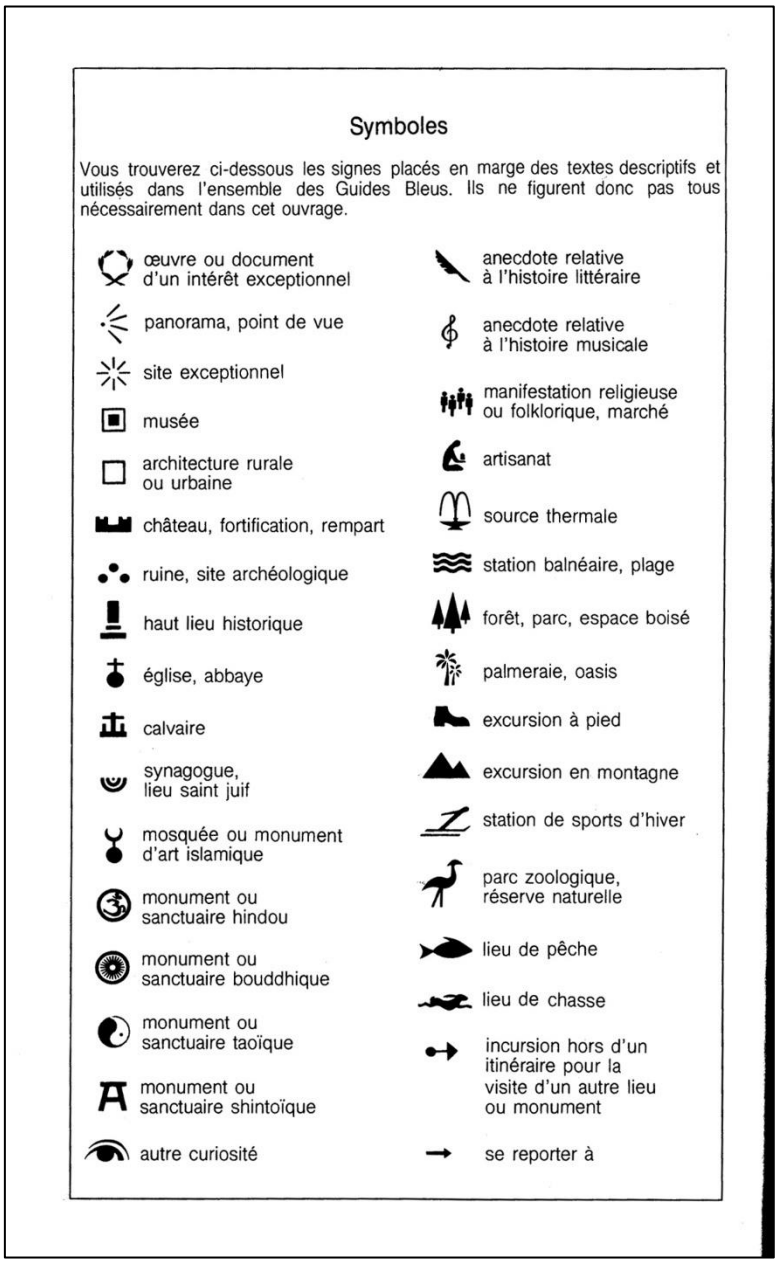

Les astérisques (*) signalent, dans le texte, les principales curiosités monumentales et pittoresques et, dans les renseignements pratiques, les hôtels que nous recommandons.

Figure 53 : Brève explication de l'usage des astérisques dans le guide [HAC1923a]

Le nombre de pages d'un guide n'est qu'un indicateur parmi d'autres concernant le volume de contenu et la première impression peut être trompeuse. Par exemple, si l'on compare les premières éditions du titre *Lyon et ses environs* d'Hachette (1870-1876) à celles des années 1920-1940, on constate que le guide est passé d'un volume de 200 pages environ à moins de 70 pages. Cette évolution ne signifie pas pour autant que le guide a perdu plus de la moitié de son contenu. En effet, la mise en forme textuelle varie suivant les titres et éditions, pour des raisons pratiques d'économie de papier et de place. Les premières éditions de *Lyon et ses environs* ou de la série IGF (guides Joanne) adoptent une taille de caractères plus grande et le texte est disposé en une seule colonne, alors que certaines éditions ultérieures ont quant à elles une typographie serrée avec une taille de caractères beaucoup plus petite et, surtout, le texte est disposé sur deux colonnes, ce qui permet de présenter davantage de contenu par page. Les guides Joanne de couverture européenne ([HAC1860] et nationale ([HAC1868] et [HAC1887]) comportent aussi deux colonnes. Il est donc important lorsque l'on traite des guides d'avoir cette différence en tête et de ne pas comparer seulement le nombre de pages de ces ouvrages. Le choix du signe comme unité de comparaison est beaucoup plus adapté. Le Tableau 6

récapitule la moyenne de signes par ligne dans plusieurs guides du corpus (par ordre croissant)[644].



Symboles

Vous trouverez ci-dessous les signes placés en marge des textes descriptifs et utilisés dans l'ensemble des Guides Bleus. Ils ne figurent donc pas tous nécessairement dans cet ouvrage.

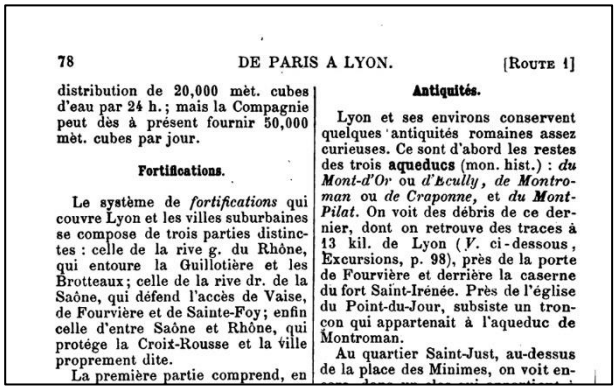
- œuvre ou document d'un intérêt exceptionnel
- panorama, point de vue
- site exceptionnel
- musée
- architecture rurale ou urbaine
- château, fortification, rempart
- ruine, site archéologique
- haut lieu historique
- église, abbaye
- calvaire
- synagogue, lieu saint juif
- mosquée ou monument d'art islamique
- monument ou sanctuaire hindou
- monument ou sanctuaire bouddhique
- monument ou sanctuaire taoïque
- monument ou sanctuaire shintoïque
- autre curiosité
- anecdote relative à l'histoire littéraire
- anecdote relative à l'histoire musicale
- manifestation religieuse ou folklorique, marché
- artisanat
- source thermale
- station balnéaire, plage
- forêt, parc, espace boisé
- palmeraie, oasis
- excursion à pied
- excursion en montagne
- station de sports d'hiver
- parc zoologique, réserve naturelle
- lieu de pêche
- lieu de chasse
- incursion hors d'un itinéraire pour la visite d'un autre lieu ou monument
- se reporter à

Figure 54 : Liste des symboles utilisés dans le guide [HAC1990]

[644] Moyenne calculée sur plusieurs lignes d'une même page prise au hasard, au sein de la partie consacrée à la visite de la ville. Ce calcul vise surtout à donner un ordre de grandeur et demanderait à être élargi à l'ensemble des pages pour pouvoir être jugé totalement représentatif.

Guides	Présentation du texte	Moyenne de signe / ligne
HAC1872	1 colonne	Environ 47-50
HAC1854, HAC1858, HAC1873, HAC1902, HAC1905	1 colonne	Environ 55-60
HAC1920a, HAC1923a	1 colonne	Environ 60
BLU1926, BLU1954, BLU1966	1 colonne	Environ 60
HAC1868	2 colonnes	Environ 60 (30 + 30)
BAE1868a, BAE1868b	1 colonne	Environ 65
HAC1914, HAC1939b	1 colonne	Environ 65
BLU1984	1 colonne	Environ 65
BAE1865	1 colonne	Environ 70
BAE1994	1 colonne	Environ 70
MUR1843 à MUR1881 (5 éditions)	2 colonnes	Environ 70 (35 + 35)
HAC1877, HAC1890	2 colonnes	Environ 70 (35 + 35)
MUR1892	2 colonnes	Environ 74 (37 + 37)
BAE1979, BAE1988	2 colonnes	Environ 74 (37 + 37)
BAE1961a, BAE1961b, BAE1980	1 colonne	Environ 80
HAC1991	2 colonnes	Environ 80 (40 + 40)
BLU1997	1 colonne	Environ 80

Tableau 6 : Moyenne de signes par ligne dans les guides du corpus



78 DE PARIS A LYON. [ROUTE 1]

distribution de 20,000 mèt. cubes d'eau par 24 h.; mais la Compagnie peut dès à présent fournir 50,000 mèt. cubes par jour.

Fortifications.

Le système de *fortifications* qui couvre Lyon et les villes suburbaines se compose de trois parties distinctes : celle de la rive g. du Rhône, qui entoure la Guillotière et les Brotteaux; celle de la rive dr. de la Saône, qui défend l'accès de Vaise, de Fourvière et de Sainte-Foy; enfin celle d'entre Saône et Rhône, qui protége la Croix-Rousse et la ville proprement dite.

La première partie comprend, en

Antiquités.

Lyon et ses environs conservent quelques antiquités romaines assez curieuses. Ce sont d'abord les restes des trois **aqueducs** (mon. hist.) : *du Mont-d'Or* ou *d'Ecully*, *de Montroman* ou *de Craponne*, et *du Mont-Pilat*. On voit des débris de ce dernier, dont on retrouve des traces à 13 kil. de Lyon (*V.* ci-dessous, Excursions, p. 98), près de la porte de Fourvière et derrière la caserne du fort Saint-Irénée. Près de l'église du Point-du-Jour, subsiste un tronçon qui appartenait à l'aqueduc de Montroman.

Au quartier Saint-Just, au-dessus de la place des Minimes, on voit en-

Figure 55 : Une page du guide [HAC1877] avec le texte présenté en deux colonnes

Dans les guides de la fin du XX^e^ siècle, l'espace de la page est reconfiguré. Les éditeurs se permettent de briser l'uniformité du texte, en utilisant des encadrés ou des notes marginales. Par exemple, le guide [HAC1991] contient de nombreux paragraphes thématiques au sein des pages consacrées à la visite de la ville. Le texte est en italique et ces passages sont limités par

une bordure inférieure et supérieure. Ils permettent un focus sur une figure historique lyonnaise, un quartier ou un sujet en lien avec la ville (Figure 56). Le guide [BAE1994] contient des indications marginales correspondant aux « choses à voir » décrites dans les paragraphes situés à côté (Figure 57).



538 / Lyon

la ficelle y a été déposé. De là, le Mont Blanc peut être aperçu par temps clair.

Descendre, enfin, ce boulevard qui date du Second Empire et a pris la place des remparts. Une impression de quartier, de village, aiment à dire certains, surtout les matins de marché et les jours de « vogue » (fête foraine). Sur la place de la Croix-Rousse s'articule la ***Grande-Rue de la Croix-Rousse***, artère principale qui mène à la ***maison des Canuts***, à l'hôpital et à la ***maison de la Danse***.

Au nord du boulevard et à l'est de la Grande Rue, les ***maisons*** des canuts construites au XIX[e] s. ont des fenêtres nombreuses et des hauteurs de plafond conséquentes pour laisser entrer la lumière et les métiers à tisser Jacquard (→ *encadré*).

▸ Le boulevard se continue sur un bon kilomètre. On peut y voir une mairie typique de l'art officiel de la III[e] République, des jeux de boules, quelques hôtels particuliers qui reculent devant l'appétit des promoteurs, les écoles normales d'instituteurs et d'institutrices dont le portail est celui de l'ancien château de Tourette, et le clocher de Saint-Bruno.

▸ A la hauteur du Clos-Jouve, la ***rue Ph.-de Lassalle*** mène au ***cimetière de la Croix-Rousse*** où se trouvent, entre autres, les tombes du peintre *Carrand* et du chansonnier *Pierre Dupont*.

▸ La ***rue des Chartreux*** puis la ***rue Pierre-Dupont*** conduisent à la Chartreuse de Saint-Bruno (→).

▸ Revenir sur ses pas jusqu'à la ***rue J.-B. Say*** pour redescendre en ville par les traboules.

▷ Le circuit des traboules *CD1*

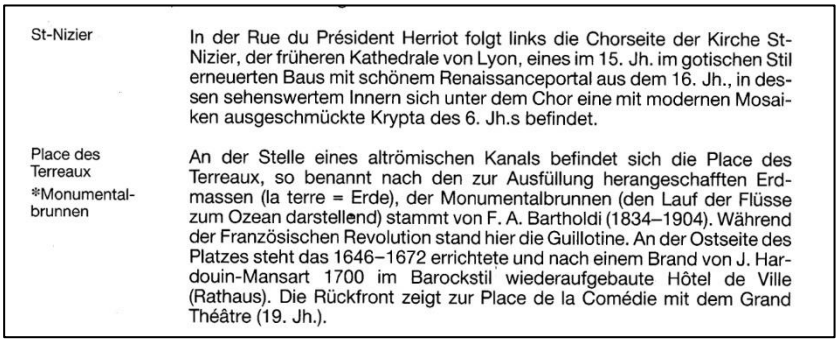
Trabouler signifie passer d'une rue à une autre en empruntant les couloirs des

Joseph-Marie Jacquard

Fils d'un maître ouvrier en étoffes d'or, d'argent et de soie, Joseph-Marie Jacquard, né en 1752, est employé dès l'enfance comme tireur de lacs sur les métiers à la tire de l'atelier familial. La dureté de ce travail donne l'idée à cet ingénieux bricoleur de créer une machine destinée à le supprimer. Il attire l'attention de Bonaparte qui pousse la ville de Lyon à l'aider. En 1804, il invente une machine à fabriquer des filets de pêche. Il découvre alors, au Conservatoire des arts et métiers, la machine que Vaucanson avait créée puis démontée entre 1750 et 1774, pour supprimer les tireurs de lacs. De 1804 à 1809, il met au point, à Lyon, le métier « à la Jacquard » qui, par un système de cartons perforés placé au-dessus du châssis et mu mécaniquement, permet de supprimer les lacs, d'aller plus vite et donc de produire en plus grande quantité. Si les fabricants voient immédiatement l'intérêt de l'invention, les ouvriers sont plus réticents : Jacquard manque d'être noyé dans le Rhône. Mais, progressivement, la mécanique Jacquard triomphe et c'est couronné de la Légion d'honneur que meurt en 1834, à Oullins, le conseiller municipal Jacquard.

pour en accueillir de nouveaux, immigrés, jeunes, et tous ceux qui acceptent d'occuper des petits logements sans confort et à faibles loyers. Face à cet habitat usé par le temps, la Croix-Rousse ne veut être ni un musée ni un espace de spéculation pour les promoteurs. La Croix-Rousse veut vivre et ne pas se réduire à une colline-dortoir. Si la rénovation de la montée de la Grande-Côte a dénaturé cette voie historique, elle a permis à certains de vivre plus décemment. Cependant, cette politique suscite de violentes réactions et les murs parlent de

Figure 56 : Exemple de paragraphe thématique dans le guide [HAC1991]



St-Nizier

In der Rue du Président Herriot folgt links die Chorseite der Kirche St-Nizier, der früheren Kathedrale von Lyon, eines im 15. Jh. im gotischen Stil erneuerten Baus mit schönem Renaissanceportal aus dem 16. Jh., in dessen sehenswertem Innern sich unter dem Chor eine mit modernen Mosaiken ausgeschmückte Krypta des 6. Jh.s befindet.

Place des Terreaux
*Monumentalbrunnen

An der Stelle eines altrömischen Kanals befindet sich die Place des Terreaux, so benannt nach den zur Ausfüllung herangeschafften Erdmassen (la terre = Erde), der Monumentalbrunnen (den Lauf der Flüsse zum Ozean darstellend) stammt von F. A. Bartholdi (1834–1904). Während der Französischen Revolution stand hier die Guillotine. An der Ostseite des Platzes steht das 1646–1672 errichtete und nach einem Brand von J. Hardouin-Mansart 1700 im Barockstil wiederaufgebaute Hôtel de Ville (Rathaus). Die Rückfront zeigt zur Place de la Comédie mit dem Grand Théâtre (19. Jh.).

Figure 57 : Indications marginales dans le guide [BAE1994]

2.7.2. La cartographie : de l'accessoire à l'indispensable

L'emploi de la cartographie dans les livres illustrés relatifs au voyage est une pratique ancienne[645]. De nombreux récits-guides du XVIII^e siècle comportent des cartes et des plans de ville, en plus des planches gravées représentant des paysages, monuments ou espaces urbains[646]. Dans les guides publiés aux XIX^e et XX^e siècles, il existe un certain nombre de différences entre les cartes et plans d'un côté et les illustrations de l'autre, qu'il convient d'exposer ici. Tout d'abord, les plans de ville et les cartes n'ont pas la même fonction que les vues urbaines extérieures ou intérieures illustrant le guide. En effet, la cartographie est essentiellement utilisée pour permettre aux lecteurs-voyageurs d'identifier des lieux précis et leur localisation, de se repérer et de s'orienter dans les villes et régions parcourues. Elle connaît une évolution spécifique au sein des grandes collections.

La cartographie est d'abord absente ou très peu présente au sein des titres publiés par les grands éditeurs au milieu du XIX^e siècle. Les premiers guides étudiés ici ne comportent pas de plans de Lyon, alors que certains ouvrages sont pourtant illustrés de petites images figurant l'espace urbain : c'est par exemple le cas du titre [HAC1854], qui contient dix vignettes gravées représentant des parties de Lyon[647]. La seule carte présente dans cet ouvrage est celle du réseau de chemin de fer (compagnie PLM). À partir du titre [HAC1858], les guides du corpus principal contiennent presque tous au moins un plan général de Lyon. La cartographie urbaine des guides est multiscalaire : la majorité des ouvrages ont des plans généraux (grands, dépliants, souvent en couleur). Certains guides, en particulier les monographies Hachette du XX^e siècle, contiennent des plans partiels (petits, le plus souvent en noir et blanc, à l'intérieur des pages). Ces plans jouent un rôle d'information et d'orientation des voyageurs, mais aussi de promotion des points d'intérêt et des services disponibles à Lyon. La dimension utilitaire de la cartographie dans les guides de voyage commence à prendre une plus grande importance à partir du milieu du XIX^e siècle : les plans et cartes deviennent progressivement un matériau indispensable en complément du texte. Pour les voyageurs, ils constituent un instrument permettant de s'orienter et de se déplacer dans l'espace urbain, en repérant facilement les lieux et les objets intéressants et utiles. Cette évolution ne se dément pas jusqu'à la fin du XX^e siècle.

---

[645] N. Verdier, « Les formes du voyage… », 2011, *art. cit.*, § 1.

[646] Gilles Bertrand, « La bataille des images à l'heure des premiers voyages pittoresques illustrés. Quelle place pour Florence et la Toscane dans la vogue éditoriale francophone des années 1780-1820 ? », *Image & Narrative*, 2021, vol. 22, n° 2, p. 9-24 [en ligne].
URL : http://www.imageandnarrative.be/index.php/imagenarrative/article/view/2707 (consulté le 23/08/2021).

[647] Le guide [HAC1854] contient au total « 80 vignettes dessinées d'après nature par Lancelot », d'après l'indication se trouvant en page de titre.

La présence de la cartographie dans le guide est presque systématiquement mentionnée dans la page de titre. On note également que les guides de voyage eux-mêmes opèrent une distinction entre la cartographie et les autres images, dès les débuts des grandes collections. Les guides illustrés qui comportent un sommaire (appelé parfois « table méthodique ») en sont la preuve concrète (Figure 58). Ce sommaire sépare de manière explicite les cartes et plans des autres représentations iconographiques. La rubrique « cartes et plans » – qui répertorie la présence et l'emplacement de ces documents – est en effet distincte de celle qui annonce les illustrations : c'est une constante tout au long de la période étudiée. Il faut noter que les plans de niveau de bâtiments publics sont comptabilisés dans la liste des cartes et plans. Les édifices représentés visuellement par des plans de niveau sont les musées et d'autres bâtiments abritant des collections artistiques et patrimoniales : dans le cas de Lyon, il s'agit exclusivement du musée des Tissus et du Palais Saint-Pierre (Figure 69). Enfin, il importe de rappeler que la cartographie est régie par un certain nombre de conventions (échelle, orientation, sémiologie graphique) qui ne concernent pas les autres images présentes dans le guide, ces dernières se caractérisant par une plus forte hétérogénéité. Ces règles et conventions cartographiques se sont établies au fur et à mesure des siècles, et en particulier au cours du XIX^{e} siècle.

Les guides de la seconde moitié du XX^{e} siècle de couverture nationale intègrent en général une carte routière, qui est soit pliée en fin d'ouvrage, soit divisée en plusieurs pages devant être feuilletées deux à deux (atlas cartographique). Enfin, il importe de signaler que certains guides recommandent d'autres cartes géographiques aux voyageurs, en particulier celles qui peuvent leur être utiles pour le repérage et le déplacement au sein de vastes régions ou dans les massifs montagneux. C'est le cas des guides Joanne de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, comme l'édition [HAC1877], qui conseille plusieurs cartes pour les Alpes, et en particulier celles de l'État-major :

> La meilleure carte de la France est celle de l'État-major de la guerre au 1/80 000. Elle se compose de 267 feuilles. Chaque feuille pleine se vend séparément 4 fr., chaque demi-feuille 2 fr. (1). Les piétons qui entreprendront des courses dans les régions montagneuses feront bien de se procurer cette carte.
> […]
> (1) Moitié prix pour les membres du Club Alpin Français.
> [HAC1877, p. XLIV-XLV]

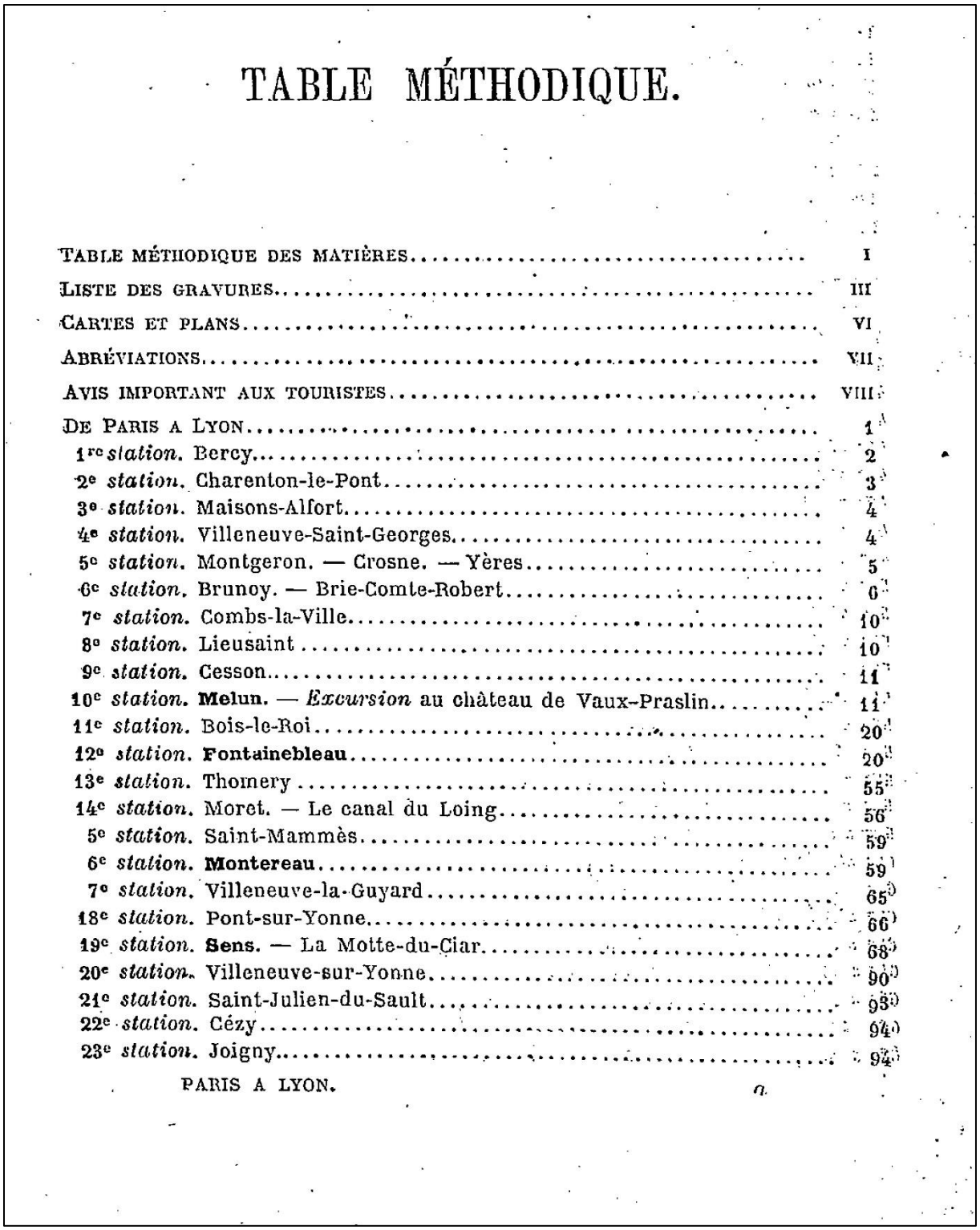


TABLE MÉTHODIQUE.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES I
LISTE DES GRAVURES III
CARTES ET PLANS VI
ABRÉVIATIONS VII
AVIS IMPORTANT AUX TOURISTES VIII
DE PARIS A LYON 1
1re *station.* Bercy 2
2e *station.* Charenton-le-Pont 3
3e *station.* Maisons-Alfort 4
4e *station.* Villeneuve-Saint-Georges 4
5e *station.* Montgeron. — Crosne. — Yères 5
6e *station.* Brunoy. — Brie-Comte-Robert 6
7e *station.* Combs-la-Ville 10
8e *station.* Lieusaint 10
9e *station.* Cesson 11
10e *station.* **Melun.** — *Excursion* au château de Vaux-Praslin 11
11e *station.* Bois-le-Roi 20
12e *station.* **Fontainebleau** 20
13e *station.* Thomery 55
14e *station.* Moret. — Le canal du Loing 56
5e *station.* Saint-Mammès 59
6e *station.* **Montereau** 59
7e *station.* Villeneuve-la-Guyard 65
18e *station.* Pont-sur-Yonne 66
19e *station.* **Sens.** — La Motte-du-Ciar 68
20e *station.* Villeneuve-sur-Yonne 90
21e *station.* Saint-Julien-du-Sault 93
22e *station.* Cézy 94
23e *station.* Joigny 94

Figure 58 : Table méthodique du guide [HAC1873], distinguant les gravures des cartes et plans

Dans le cas de Lyon, on peut suivre l'évolution de la cartographie urbaine des guides tout au long de la période 1840-2000, avec la mise en évidence de plusieurs grandes caractéristiques qui s'uniformisent à certains moments-clés. Voici quelques jalons à partir du corpus principal et d'exemples représentatifs de ces changements.

Sur les 61 guides étudiés, 54 contiennent un ou plusieurs plans de Lyon. Les premières éditions (ainsi que quelques éditions suivantes) n'en ont pas[648]. C'est à la fin des années 1850 et au début des années 1860 que les guides des grandes collections commencent à être pourvus de plans de Lyon : à partir du [HAC1858] chez Hachette, du [MUR1861] chez Murray et du [BAE1865] chez Baedeker. Les plans des guides Murray et Hachette des années 1850-1860 sont orientés à l'ouest (la colline de Fourvière est située en haut du plan), ce qui est encore l'usage le plus courant à l'époque[649], dans la lignée des siècles précédents[650]. Ils contiennent une légende, dont l'évolution est particulièrement intéressante à suivre. Celle du guide [HAC1858] est structurée par ordre alphabétique en 49 entrées numérotées en chiffres arabes (de 1 à 49), correspondant à diverses catégories d'objets.

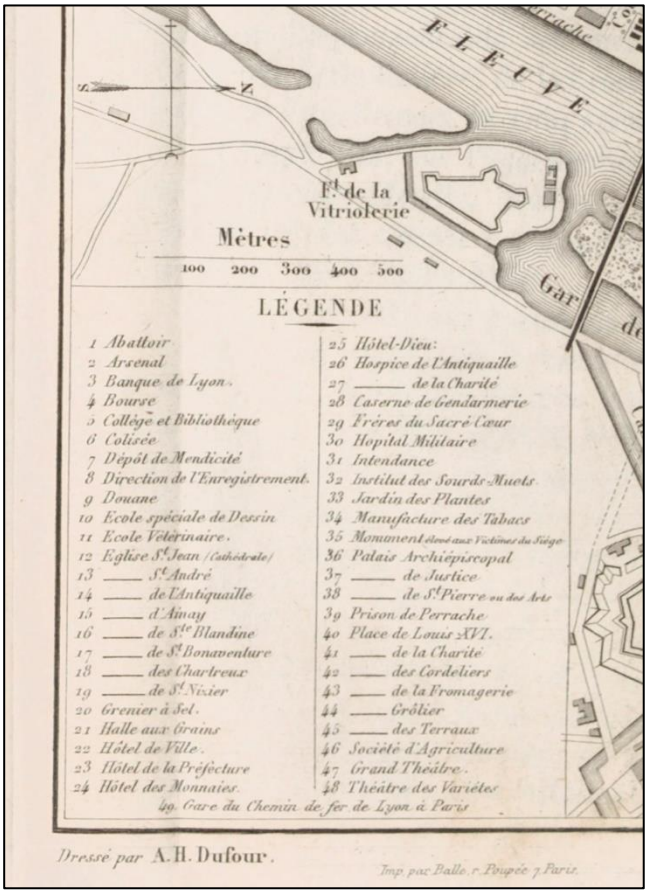


Figure 59 : Légende du plan de Lyon du guide [HAC1858]

[648] Les six éditions du corpus qui ne contiennent aucun plan de Lyon sont : [MUR1843], [MUR1852], [HAC1854], [HAC1860], [BAE1865], [BAE1868a], [HAC1887].
[649] E. De Biaggi et F. Padovesi Fonseca, « Mapping the Metropolis… », 2018, *op. cit.*, p. 23.
Par exemple, le *Plan topographique de la ville de Lyon et de ses environs en 6 feuilles*, de Laurent et Claude-Joseph Dignoscyo (1861) est orienté à l'ouest.
[650] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIXe siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 58.

Chaque objet est identifié dans le plan par son numéro. On remarque en particulier la mention d'édifices civils et religieux, sans qu'une logique particulière en relation avec la visite de la ville ne ressorte. En effet, parmi les objets listés vont des abattoirs et de l'arsenal au théâtre des Variétés et à la gare du chemin de fer de Lyon à Paris, en passant par la douane, le grenier à sel, l'hôtel de ville, les principales églises et places, le « Monument élevé aux Victimes du Siège » ou la « Prison de Perrache ». Le texte du guide [HAC1858] est organisé par thématiques : le plan suit la même logique, dans une visée que l'on peut qualifier d'encyclopédique. Ce plan est en niveau de gris : les éléments remarquables ou jugés importants (ceux qui sont en légende, mais pas seulement) sont représentés sur fond noir, le bâti est représenté sur fond gris et le reste est en blanc. Il comporte le tracé des voies de chemin de fer, la direction des cours d'eau, la ceinture de forts militaires, quelques rares éléments de végétation (jardin des Plantes et place Bellecour par exemple) et le tracé des voies urbaines. Il n'y a aucune représentation du relief. Le plan et la légende n'indiquent aucun hôtel de voyageur. Ce type de plan vise à permettre aux voyageurs (dont les motifs de venue à Lyon sont divers) à repérer les monuments remarquables, les lieux de spectacle et les bâtiments à vocation utilitaire pouvant leur être utile lors du séjour (notamment pour les affaires, le commerce).

En revanche, les plans des guides Baedeker des années 1860 sont orientés à l'est (la colline de Fourvière est en bas). Chez Hachette et Murray, un changement se produit dans le dernier quart du XIX^e^ siècle : les deux éditeurs adoptent l'orientation à l'est pour les plans de Lyon. C'est le cas du guide [MUR1881], de l'édition 1888 du titre *Lyon et ses environs* et du guide [HAC1897]. L'orientation systématique des plans de Lyon au nord, comme « la norme cartographique l'impose[651] » n'est adoptée qu'à partir de la fin du XIX^e^ siècle, avec un grand décalage entre les grandes collections étudiées ici. C'est encore l'éditeur allemand qui est le premier à faire ce choix, pour la première édition du guide [BAE1885]. Tous les guides Baedeker publiés après celui-ci adoptent également cette orientation pour les plans de Lyon. Pour Hachette et les Blue Guides, le changement est bien plus tardif. L'éditeur français continue d'inclure des plans généraux de Lyon orientés à l'est jusqu'à la fin des années 1920. Il faut attendre le guide [HAC1931] pour trouver un plan de Lyon en couleur orienté au nord. Ce choix est entériné dans les années 1930 : tous les guides Bleus publiés à partir de cette période contiennent un plan général de Lyon avec cette orientation. Enfin, dans la collection des Blue Guides, il n'existe pas de plan général de Lyon. Les guides [BLU1926], [BLU1954] et [BLU1966] ont encore un plan partiel de la ville orienté à l'est, sur deux pages. En revanche,

[651] N. Verdier, « Les formes du voyage… », 2011, *art. cit.*, § 12.

le plan partiel du Vieux Lyon présent dans le guide [BLU1966] (sur une seule page) est orienté au nord. C'est également le cas des plans partiels des guides [BLU1984] et [BLU1997].

Comment expliquer cette différence entre les collections ? Deux raisons peuvent être avancées. La première tient à l'histoire de la cartographie lyonnaise. Les plans des guides suivent globalement la même évolution que les plans topographiques en ce qui concerne la succession des trois modalités d'orientation : ouest, est, puis nord. Hormis quelques exceptions comme les plans de Jean-Antoine Morand (1764) et Maurille-Antoine Moithey (1786), l'orientation à l'ouest est la norme jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle[652]. Ce n'est qu'au début des années 1860 qu'il commence à y avoir des plans topographiques de Lyon orientés à l'est, avec ceux des ingénieurs-cartographes Eugène Rembielinski et Laurent Dignoscyo, assistés de son fils Claude Dignoscyo[653]. L'urbanisation est alors en développement sur la rive gauche du Rhône. L'orientation au nord des plans de Lyon ne devient systématique qu'au début du XX^e^ siècle[654]. Cependant, Enali De Biaggi indique que des cartes et plans orientés au nord existaient déjà dès le milieu du XIX^e^ siècle[655]. La seconde moitié du XIX^e^ siècle, ce sont d'abord les plans d'origine militaires et les plans parcellaires qui ont commencé à adopter cette orientation. Par exemple, c'est le cas du plan parcellaire à l'échelle 1/500 levé par les géomètres de la ville à partir de 1861[656]. Il est important de souligner que ces trois modalités d'orientation (ouest, est et nord) des plans de Lyon ont cohabité pendant plusieurs décennies, avant que l'orientation au nord devienne la norme. Concernant les guides des grandes collections, l'exemple lyonnais montre que la réputation cartographique de Baedeker n'est pas usurpée : l'éditeur allemand a fait montre ici de sa capacité d'innovation, en adoptant définitivement l'orientation au nord pour ses plans de Lyon, quinez à vingt ans avant que les Lyonnais eux-mêmes ne l'entérinent. En revanche, ce n'est pas le cas des collections anglaises et d'Hachette. Elles ont finalement bien suivi l'évolution en trois phases de l'histoire de la cartographie lyonnaise du XIX^e^ siècle, mais beaucoup plus tardivement.

La deuxième explication tient à la dimension pratique et matérielle du guide de voyage. On constate en effet que certains plans partiels de Lyon présents dans les guides Joanne du début du XX^e^ siècle sont orientés au nord. C'est le cas du plan du quartier de Perrache dans le guide

[652] E. De Biaggi et F. Padovesi Fonseca, « Mapping the Metropolis… », 2018, *op. cit.*, p. 23.
[653] *Ibid*., p. 25-26.
[654] E. De Biaggi, « Dinâmicas de representações espaciais… », 2016, *art. cit*., p. 91.
[655] Elle cite notamment deux plans d'Eugène Rembielinski en 1955 : E. De Biaggi et F. Padovesi Fonseca, « Mapping the Metropolis… », 2018, *op. cit.*, p. 25, note 10.
[656] Jeanne-Marie Dureau et al., « Guide provisoire des sources sur les plans généraux de Lyon aux Archives municipales », dans Gérard Bruyère, Noëlle Chiron et Jeanne-Marie Dureau, *Forma urbis : les plans généraux de Lyon, XVI^e^-XX^e^ siècles*, Lyon, AML, 1997.

[HAC1905], intégré dans la page 21, ainsi que d'un autre plan partiel (p. 59). En revanche, dans ce même ouvrage, le plan du quartier de la Croix-Rousse (p. 65) est orienté à l'est. Dans l'édition [HAC1925], le plan de la partie centrale de la ville, sur deux pages (entre les p. 16 et 17) est encore orienté à l'est. Le choix semble essentiellement lié ici à une question de format : les plans partiels situés sur deux pages, donc adoptant un format horizontal (paysage), sont orientés à l'est. Ceux qui sont présents sur une seule page sont plus souvent orientés au nord, ce qui correspond au format portrait de la page. Par conséquent, il convient de nuancer ce retard de certains éditeurs touristiques dans l'évolution de la représentation cartographique de Lyon. Il n'est pas forcément le signe d'un désintérêt ou d'un manque de compétence cartographique, mais résulte plus probablement d'un choix conscient. Des contraintes propres au livre de voyage entrent également en jeu et peuvent expliquer pourquoi l'orientation à l'est – qui a l'avantage de présenter Lyon en format paysage – a perduré aussi longtemps dans certaines collections.

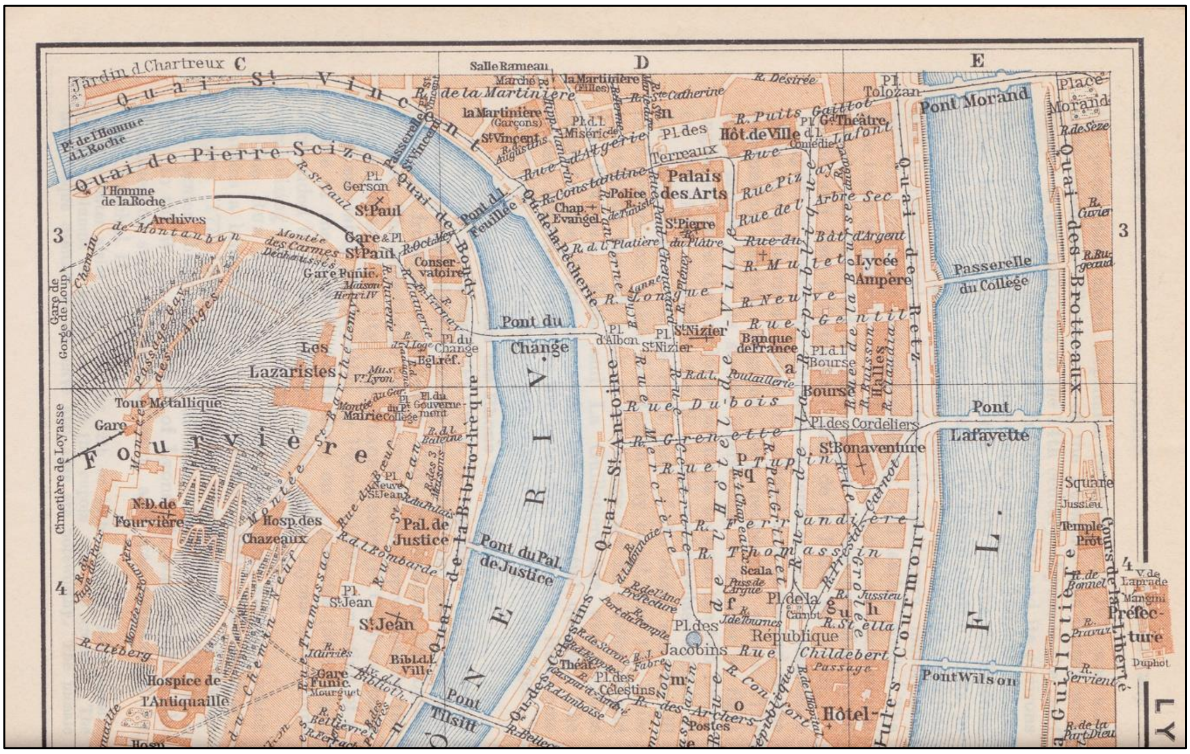


Figure 60 : Extrait du plan du centre de Lyon du guide [BAE1931]

Le principal changement concernant la cartographie des guides aux XIX^{e}-XX^{e} siècles est l'adoption du quadrillage (carroyage) pour les plans de ville, avec des coordonnées alphanumériques (lettres en axe horizontal, chiffres en axe vertical) qui sont reportées dans la légende, le texte du guide et les index de noms de voies. Il s'agit d'une évolution pratique qui marque un tournant capital dans la relation entre le texte et la cartographie au sein de ces

ouvrages destinées aux voyageurs. Une nouvelle étape est franchie dans la dimension utilitaire de la cartographie touristique. Ce système facilite la lecture des plans et un repérage plus rapide des lieux représentés grâce à leur position au sein du carroyage. L'examen du corpus permet de constater que, pour les plans de Lyon, ce système de quadrillage apparaît chez Baedeker dès le milieu des années 1860[657]. Hachette commence à l'employer pour Lyon de manière partielle au début des années 1870[658], soit quelques années après le plan de Paris publié dans la collection des guides Joanne (1867)[659]. Enfin, dans les guides Murray, un plan de Lyon quadrillé est attesté dans l'édition [MUR1881]. Une recherche effectuée dans les versions numérisées de plusieurs guides de voyage a permis de vérifier que des plans urbains avec quadrillage sont présents un plus tôt ou au même moment chez Baedeker, pour d'autres espaces, comme la Suisse (au moins dès 1859[660]) et l'Italie du Sud (au moins dès 1867[661]). Il faut signaler que des plans quadrillés existent déjà depuis beaucoup plus longtemps, y compris à Lyon[662]. Le repérage et le déplacement du voyageur n'était cependant pas l'intérêt principal de ces documents. En ce qui concerne le tourisme, Pierre-Yves Saunier mentionne que l'un des premiers guides de Lyon de Nicolas-François Cochard, publié en 1815, contient « un plan quadrillé à la manière de nos plans actuels, à la seule différence que des lettres y figurent aussi bien en abscisses qu'en ordonnées[663] ». Cependant, il précise que ce plan n'est pas encore très pratique pour les voyageurs car aucune référence n'est faite aux coordonnées du quadrillage dans la légende et dans le texte du guide. Il convient donc d'examiner de près les relations entre plan de ville et description textuelle afin de mieux comprendre le rôle joué par la cartographie dans ces ouvrages[664]. Ce système de quadrillage est définitivement adopté par l'édition touristique dans le dernier tiers du XIX^e^ siècle (guides, plans-guides, plans touristiques vendus à part), pour d'évidentes raisons de commodité. Au sein du corpus, parmi les 54 pourvus d'au moins un plan de Lyon, l'écrasante majorité des guides adopte ce système de quadrillage et de renvois des

[657] Le plan de Lyon du guide [BAE1865] est le premier du corpus – tous éditeurs confondus – à disposer d'un quadrillage avec lettres et chiffres.
[658] Présence d'un quadrillage dans le plan général de Lyon du guide [HAC1872]. En revanche, celui du guide [HAC1877] n'est pas carroyé.
[659] Le nouveau plan de Paris de 1867, publié par Adolphe Joanne contient un quadrillage composé de 12 lettres (A-L) et de 11 chiffres (1-11). Je remercie Hélène Morlier de m'avoir communiqué cette information à partir de sa collection personnelle de guides.
[660] Karl Baedeker, *La Suisse, les lacs italiens, Milan, Turin, Gênes et Nice*, Coblence, Karl Baedeker (manuel du voyageur), 4^e^ édition, 1859. Dans ce guide, les plans de Bâle, Zurich, Lucerne, Genève, Gênes, Lausanne, Milan et Turin comportent un carroyage alphanumérique. Seul celui de Berne en est dépourvu.
[661] Karl Baedeker*, L'Italie. Troisième partie : L'Italie du Sud, la Sicile et les Iles Lipari*, Coblence, Karl Baedeker (manuel du voyageur), 1^re^ édition, 1867. Dans ce guide, les plans de Naples, Palerme et Messine comportent un carroyage alphanumérique. Ceux de Pompéi et Agrigente en sont dépourvu.
[662] C'est le cas du plan de Jacquemin en 1747, comme l'indiquent Olivier Zeller et Bernard Gauthiez, « Se repérer à Lyon à l'époque moderne », *Histoire urbaine*, 2018, vol. 53, n° 3, p. 50 [en ligne].
URL : https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2018-3-page-37.htm (consulté le 23/08/2021).
[663] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e^ siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 57.
[664] N. Verdier, « Les formes du voyage… », 2011, *art. cit.*, § 3.

coordonnées du texte au plan. En revanche, il faut signaler que certains ouvrages de la seconde moitié du XX^e siècle n'emploient plus ce système (les Baedeker des années 1960-1990 par exemple).

Une autre évolution notable est la disparition progressive des légendes au sein des plans de guides. On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit là d'une conséquence directe de l'adoption du carroyage. Le renvoi aux coordonnées alphanumériques du plan permet de limiter le nombre d'indications en légende, voire de s'en passer complètement. C'est alors le texte du guide, dans les renseignements pratiques (pour les hôtels, restaurants, etc.) et dans la partie consacrée à la visite de la ville pour les « choses à voir » qui joue le rôle qui était précédemment celui de la légende. Le repérage des lieux et objets étant désormais possible de cette manière, on constate que les grands éditeurs font tous le même choix. Les lacunes de numérisation de certains plans de guides par Google ne permettent pas d'apporter ici une réponse définitive, mais il est toute de même possible de donner quelques éléments quant à l'évolution des légendes dans les grandes collections étudiées. Baedeker semble encore être l'éditeur qui renonce le premier à la présence d'une légende dans le plan général de Lyon. Les plans des guides [BAE1901], [BAE1910], [BAE1914], [BAE1930] et [BAE1931] n'en ont pas. En revanche, la série des guides automobiles Baedeker se distingue par la présence attestée d'une légende pour les plans de Lyon, dans les guides [BAE1961a], [BAE1961b] et [BAE1980]. Située en-dessous du plan, cette légende se résume à l'indication de neuf objets par des chiffres (Figure 61)[665]. C'est donc en quelque sorte un retour en arrière, à l'ancien système qui prévalait avant l'adoption du quadrillage pour les plans de guides. Dans le nouveau titre *Frankreich* publié à partir de 1979 (série *Baedeker-Allianz Reiseführer*), le plan de Lyon est à nouveau dépourvu de légende. Chez Hachette, la disparition de la légende coïncide avec le choix de l'orientation au nord des plans généraux de Lyon. C'est en effet dans les guides des années 1930 – [BAE1931], [BAE1938], [BAE1939a] et [BAE1939b] – qu'on trouve pour la première fois des plans sans légende. L'éditeur français accuse ici encore un retard de 30 ans par rapport à Baedeker. Entre 1858 et 1925, tous les guides Joanne et Bleus étudiés contiennent un plan général de Lyon pourvu d'une légende indiquant plusieurs dizaines d'objets et d'autres informations comme les principaux hôtels ou le tracé des tramways.

En résumé, le corpus comprend une très grande majorité de guides contenant au moins un plan de Lyon. Dans la plupart des guides, il y a un plan général de la ville, d'assez grande dimension

[665] Les neuf objets sont la statue équestre de Louis XIV (1), la place Ampère (2), l'église Saint-Martin d'Ainay (3), le musée des arts décoratifs (4), le musée des Tissus (5), l'église Saint-Bonaventure des Cordeliers (6), la bibliothèque municipale située dans le palais Saint-Jean (7), le musée du Vieux-Lyon (Gadagne, 8) et le théâtre gallo-romain de Fourvière (9).

le plus souvent dépliant et en couleur. On trouve aussi dans certains ouvrages un ou plusieurs plans partiels de Lyon. C'est celui représentant « la partie centrale » de la ville qui est le plus fréquemment présent (Figure 62), mais on trouve aussi des plans d'autres quartiers, dans les guides monographiques Hachette *Lyon et ses environs*. Le guide [BLU1966] est à signaler, car il contient un plan du Vieux Lyon entre l'église Saint-Paul au nord et l'église Saint-Georges a sud, avec la numérotation de 29 « choses à voir » (maisons anciennes, édifices religieux, places)[666]. Il s'agit d'un plan en noir et blanc, très simple, ne figurant que le tracé des rues, les îlots, les ponts et une partie de la Saône. La cartographie des guides participe à construire une certaine géographie (visuelle) de la ville, par un découpage en plusieurs zones. Cette géographie ne correspond pas forcément à celle qui est construite par le texte.

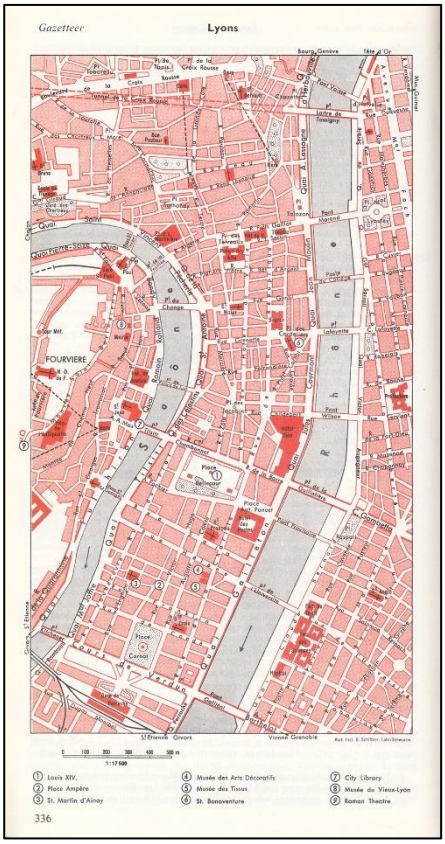


Figure 61 : Plan de Lyon dans le guide [BAE1961a]

Le changement majeur dans la cartographie des guides, que l'on retrouve dans l'ensemble des collections, est l'adoption dans les années 1860-1880 du système de quadrillage avec coordonnées alphanumériques, auxquelles le texte des ouvrages renvoie directement, sous la forme suivante : « L'*hôtel de ville (pl. D3)[667] ». Cependant, cette relation entre texte et plan

[666] « Lyon | Vieux Lyon », [HAC1966, p. 15]. Ce plan comporte donc une légende.
[667] [BAE1910, p. 15].

n'est pas réciproque : aucun plan de guide ne contient de renvoi vers le numéro de page où se trouve la description d'un objet présent dans le plan. Le système du quadrillage s'impose rapidement dans l'édition touristique et demeure largement utilisé aujourd'hui. Cependant, certains éditeurs l'abandonnent dans la seconde moitié du XX^e^ siècle, dans des guides de couverture nationale, qui contiennent surtout des plans partiels de Lyon se focalisant sur la partie centrale de la ville. La légende des plans connaît aussi une évolution au cours de la période 1840-2000. L'adoption du carroyage alphanumérique a pour conséquence une réduction du nombre d'objets listés en légende, car désormais celle-ci n'est plus l'outil principal de repérage des objets. Progressivement, certains guides localisent des hôtels à l'aide de numéros (chiffres arabes) dans le plan, qui sont reportés dans la légende. C'est donc un double système de repérage des objets urbains qui est à l'œuvre dans la plupart des plans de Lyon du corpus : les coordonnées alphanumériques (quadrillage auquel renvoie le texte) et la légende (numéros). Enfin, l'adoption du quadrillage représente l'aboutissement d'un processus déjà en marche dans les décennies précédentes et qui est particulièrement caractéristique des grandes collections. À la différence de nombre d'ouvrages viatiques de l'époque moderne[668], les guides de la fin du XIX^e^ et du XX^e^ siècle contiennent des cartes et plans spécifiquement réalisés pour eux. La présence du carroyage et des coordonnées alphanumériques sont alors devenus une part essentielle du repérage des lecteurs-voyageurs dans l'espace urbain et dans le guide lui-même.

Une manière d'étudier les relations entre cartographie et texte des guides est d'examiner si le contenu de la carte ou du plan correspond à ce qui est décrit dans le texte. Dans les plans de Lyon présents dans les guides, c'est très souvent le cas. Les objets cités et décrits dans le texte sont figurés dans le plan, avec le plus souvent une mise en exergue par divers procédés (sémiologie graphique, numéro et indication en légende). L'adoption du quadrillage ne fait que renforcer ce lien entre texte et plan. Toutefois, il faut également noter que certains objets mentionnés dans le texte ne sont pas visibles dans le plan de Lyon, pour une raison simple : ils sont hors-cadre, en dehors de l'emprise spatiale. Cela est aisément compréhensible dans le cas du musée de l'automobile de Rochetaillée-sur-Saône (à 11 km au nord de Lyon) cité dans le guide [BAE1980] ou de l'hospice du Perron (asile d'incurables) situé à Oullins (au sud de Lyon) et mentionné dans plusieurs guides Joanne des années 1860. En revanche, dans d'autres cas, l'absence de certaines « choses à voir » dans la cartographie met en lumière les choix tranchés des éditeurs, qui privilégient des plans figurant l'espace central de la ville. Par exemple, le plan quadrillé présent dans le guide [HAC1991] ne couvre qu'une partie de Lyon, excluant de fait un très grand nombre d'objets pourtant mentionnés dans le texte. Les quartiers Saint-Irénée

[668] N. Verdier, « Les formes du voyage… », 2011, *art. cit.*, § 3.

(p. 506), Perrache (p. 519), Brotteaux (p. 540), la Préfecture et Part-Dieu (p. 544), la Guillotière (p. 547), Gerland (p. 550), Montplaisir et les États-Unis (p. 552), Montchat et le quartier des Hôpitaux (p. 554), Vaise, La Duchère, l'Île-Barbe (p. 556) contiennent tous la mention « hors plan ».

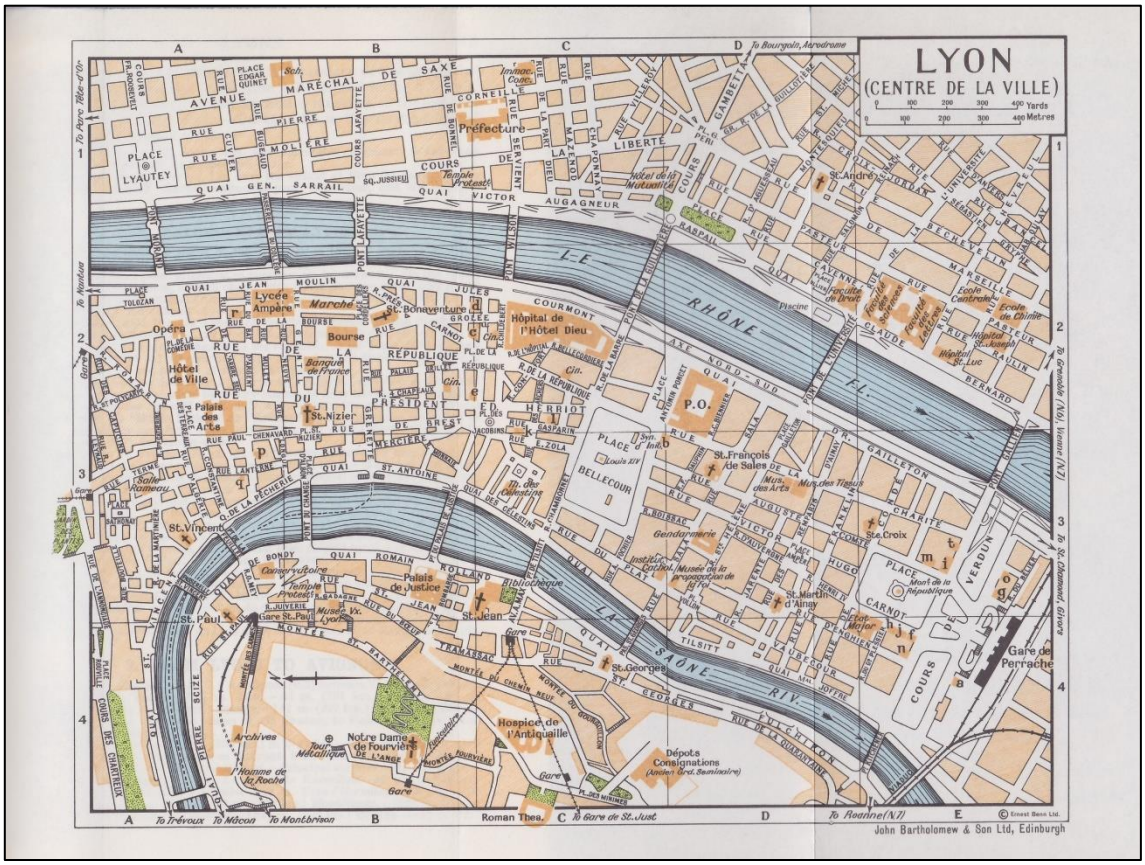


Figure 62 : Plan du centre de Lyon dans le guide [BLU1966]

En termes de contenu représenté, on note aussi une évolution de la cartographie urbaine des guides. Dans les années 1850-1860, les plans sont encore en niveau de gris (du noir au blanc). Le plan du guide [HAC1858] figure les îlots (gris), les places, les rues, les lignes de chemin de fer, les forts et le bâti militaire, les cimetières, les cours d'eau (avec leur direction). Une quarantaine d'édifices sont représentés avec un fond noir : il s'agit surtout de ceux qui sont numérotés et indiqués en légende. Quelques éléments de végétation apparaissent (jardin des plantes, arbres des places). En revanche, le relief n'est pas représenté. À partir du guide [HAC1872], les plans de Lyon de l'éditeur français adoptent la couleur. Les îlots sont représentés avec un fond de couleur saumon. Le chemin de fer du funiculaire Lyon-Fourvière est figuré par un trait noir, tout comme certaines statues ou fontaines sur les principales places. On note aussi le dessin précis du parc de la Tête d'Or, récemment aménagé. À partir des années 1880, les lignes de tramways sont figurées. Elles sont présentes sous la forme de traits pleins

bleus dans les plans Hachette des années 1910-1920, avec le numéro de chaque ligne. Les plans sont alors chargés et difficilement lisibles pour certaines parties où le bâti, les toponymes et le réseau de transport se superposent (Figure 63). Dans les années 1930, Hachette abandonne l'usage du fond noir pour le bâti remarquable : les éléments bâtis sont désormais figurés avec des teintes d'orange (clair pour le bâti ordinaire, foncé pour le bâti remarquable). Le plan du guide [HAC1971] est quant à lui caractérisé par l'emploi du gris pour les parcelles (tache urbaine) et le rouge pour le bâti remarquable, les grands axes routiers. Ceux du guide [HAC1991] sont imprimés en niveaux de gris. L'une des constantes des plans de Lyon dans les guides Hachette entre le milieu du XIX^{e} siècle et la fin du XX^{e} siècle est l'absence totale de représentation du relief.



Figure 63 : Extrait du plan de Lyon du guide [HAC1912]

L'éditeur allemand Baedeker est très réputé pour la qualité de sa cartographie, et comme nous l'avons vu précédemment, il est fréquemment en avance sur ses concurrents dans ce domaine. Dans les plans de Lyon des années 1900-1930, le relief est figuré par des hachures. Il s'agit de « la technique des lignes de plus grande pente[669] », qui est privilégiée dans la cartographie du XIX^{e} siècle. Les plans Baedeker se caractérisent par l'emploi d'une gamme de rouge-orange pour la figuration du bâti. On retrouve des choix similaires à ceux d'Hachette : lignes de chemin de fer, funiculaires et tramways, embarcadères et parcours des bateaux-mouches, direction des cours d'eau, végétation des parcs et places, cimetières et fortifications. Il y a également une abondance des toponymes : noms de rues, édifices, ponts, places. Les plus importants apparaissent en gras (Figure 64). Un grand changement se produit dans la seconde moitié du XX^{e} siècle dans les guides Baedeker. Les plans sont désormais allégés : seuls les noms des rues

[669] Nicolas Jacob, « La carte topographique en courbes de niveaux : une difficile genèse au XIX^{e} siècle », *Cartes & Géomatique*, revue du Comité français de cartographie, décembre 2018, n° 238, p. 59 [en ligne].
URL : https://www.lecfc.fr/new/articles/238-article-5.pdf (consulté le 22/01/2022).

les plus importantes sont indiqués, il n'y a plus de représentation du relief, la figuration de la végétation et de l'hydrographie est simplifiée. Les plans de Lyon du titre *Frankreich* publié à partir de 1979 utilisent des couleurs vives qui permettent de distinguer rapidement les espaces verts et les espaces non bâtis. Il figure aussi l'emplacement de l'Office du tourisme par le signe conventionnel ⓘ.

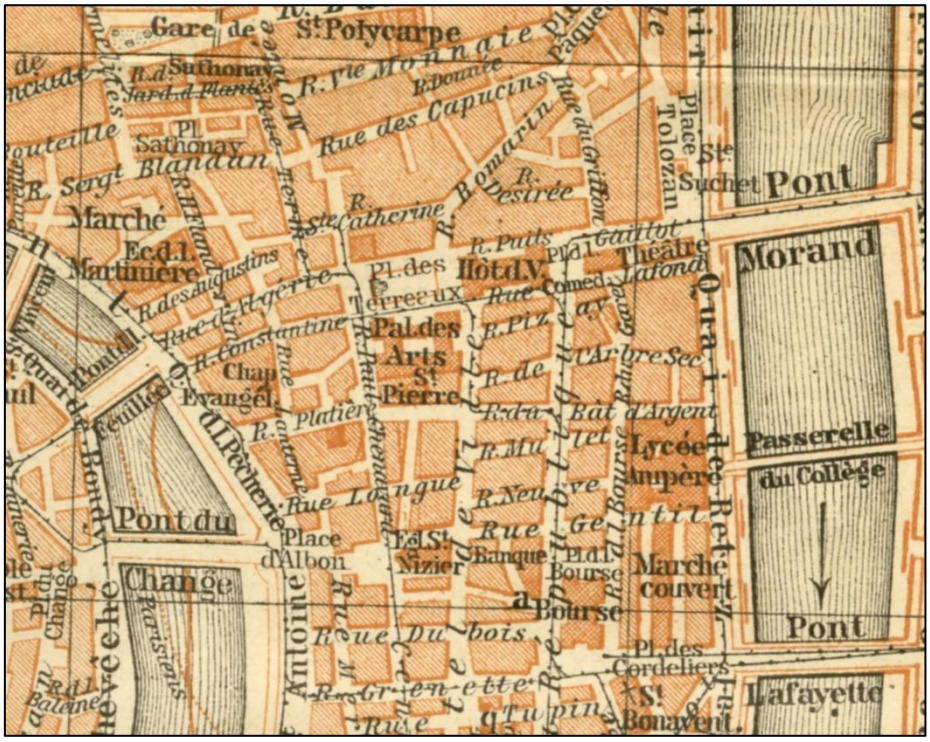


Figure 64 : Extrait du plan du guide [BAE1910]

Enfin, du côté des collections anglaises, l'évolution est globalement similaire, mais en l'absence de certains plans numérisés[670], il est difficile de la suivre avec précision. Les plans des guides Murray ne figurent pas le relief et il en va de même pour ceux des Blue Guides. Du fait du partenariat avec Hachette, le plan du centre de Lyon présent dans le guide [BLU1926] provient en fait des guides Bleus, comme cela est indiqué dans le coin supérieur gauche. En revanche, à partir de l'édition [BLU1954], on note une évolution, avec un plan plus lisible : moins de toponymes, usage de lettre capitales, couleurs plus vives. C'est encore renforcé dans le plan du guide [BLU1966], notamment pour la végétation représentée en vert clair. Enfin, les plans des guides [BLU1984] et [BLU1997] sont imprimés en niveau de gris, avec l'usage du noir pour mettre en évidence les éléments remarquables.

[670] Pour les guides Murray.

En résumé, la cartographie urbaine des guides de ces grandes collections connaît une évolution globale semblable pour ce qui concerne la figuration des éléments. Le principal changement tient à l'abandon d'une représentation topographique précise et visant à l'exhaustivité (par la mention des odonymes par exemple). Au cours du XX^e^ siècle, et en particulier dans sa seconde moitié, les plans de guides deviennent beaucoup plus aérés et simplifiés. Si on note un sens de l'économie visuelle, il faut souligner que les grandes collections étudiées conservent – dans l'ensemble - une cartographie urbaine qui ne déforme pas les distances et les formes (à la différence de Michelin par exemple, qui met en avant les grands axes de circulation automobiles en exagérant leur largeur dans certains de ses plans urbains). Les producteurs locaux accordent davantage d'attention que ces grands éditeurs aux éléments directement utiles aux touristes. Par exemple, les plans de certains guides POL et livrets-guides du SIL affichent le tracé des itinéraires de visite. Les guides POL se caractérisent par des plans couvrant largement l'agglomération lyonnaise (Figure 67), alors que les autres éditeurs se focalisent uniquement sur Lyon (et surtout la partie centrale de la ville).

Comme pour toute carte, le compromis entre pas assez et trop d'informations est un choix parfois difficile. En examinant les plans de Lyon des guides du corpus, on peut s'interroger sur leur degré d'efficacité pratique pour les voyageurs qui les utilisaient. En effet, certains plans sont très chargés visuellement, avec la superposition de plusieurs couches d'information : bâti (souvent deux couleurs), voirie, hydrographie, végétation, lignes de transport, toponymes. La comparaison entre plusieurs extraits de plans représentant le même espace permet de se rendre compte de la différence entre plusieurs guides publiés à la même époque.

L'une des caractéristiques des plans de villes touristiques est l'indication de chaque côté du cadre des localités plus ou moins proches se trouvant dans les différentes directions. Il s'agit d'informer les touristes des grands axes routiers ou ferroviaires (Figure 66). Cet usage est attesté dans les plans de Lyon des guides Hachette publiés à la fin du XX^e^ siècle, tels le [HAC1897]. Il concerne d'abord les lignes de tramway et de chemin de fer : ce n'est donc pas une nouveauté apparue avec le tourisme automobile. Enfin, on remarque également que la plupart des plans de Lyon dans ces guides contiennent des crevés[671], c'est-à-dire des éléments qui sortent du cadre du plan (Figure 68).

[671] Je remercie Delphine Montagne de m'avoir appris ce terme technique.

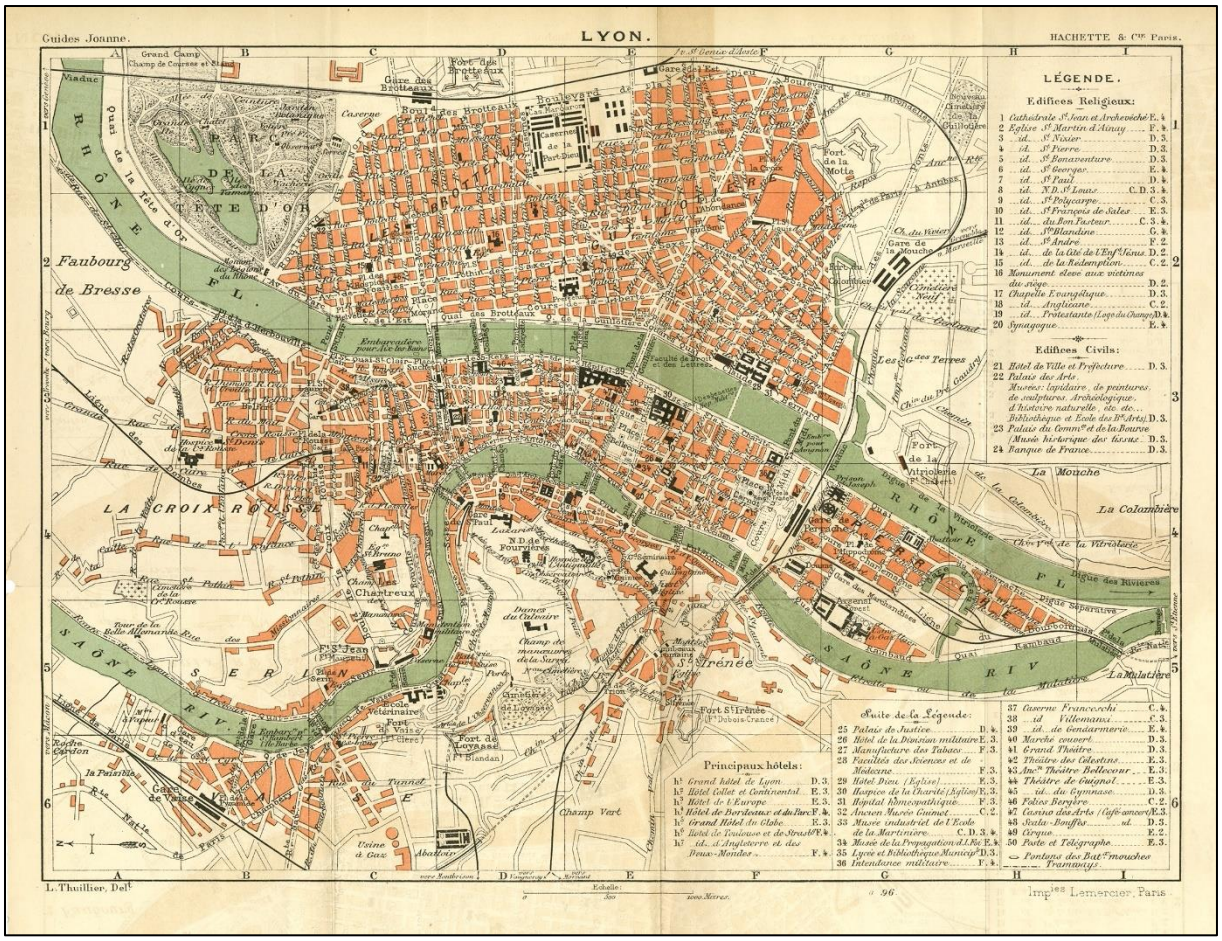


Figure 65 : Plan dépliant (quadrillé) de Lyon présent dans le guide [HAC1897].
[Le plan est orienté à l'est : le nord est à gauche.]

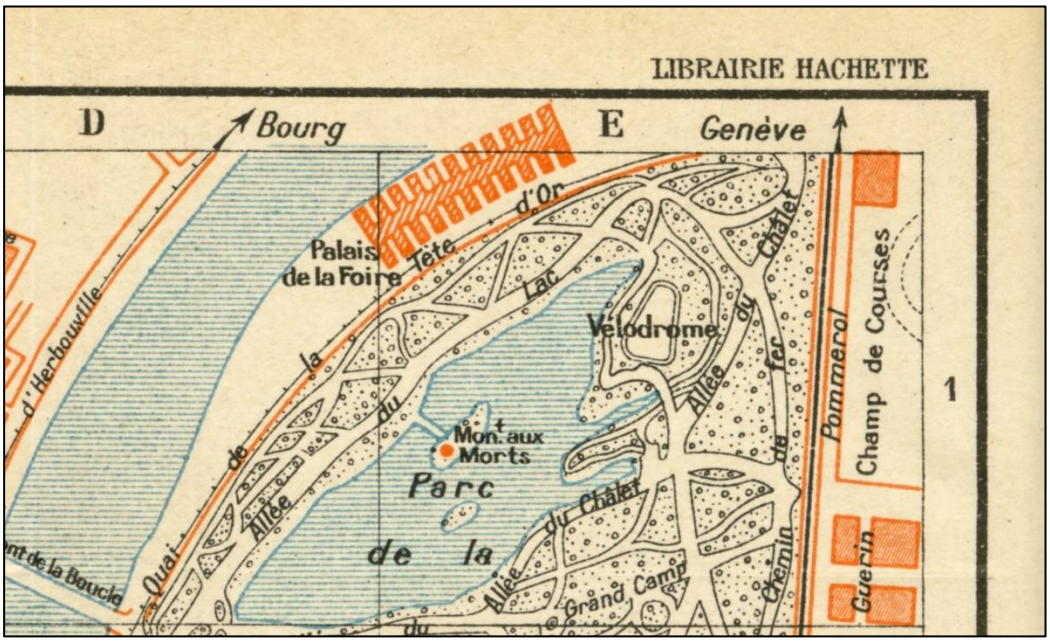


Figure 66 : Extrait du plan de Lyon du guide [HAC1931] avec des indications de villes

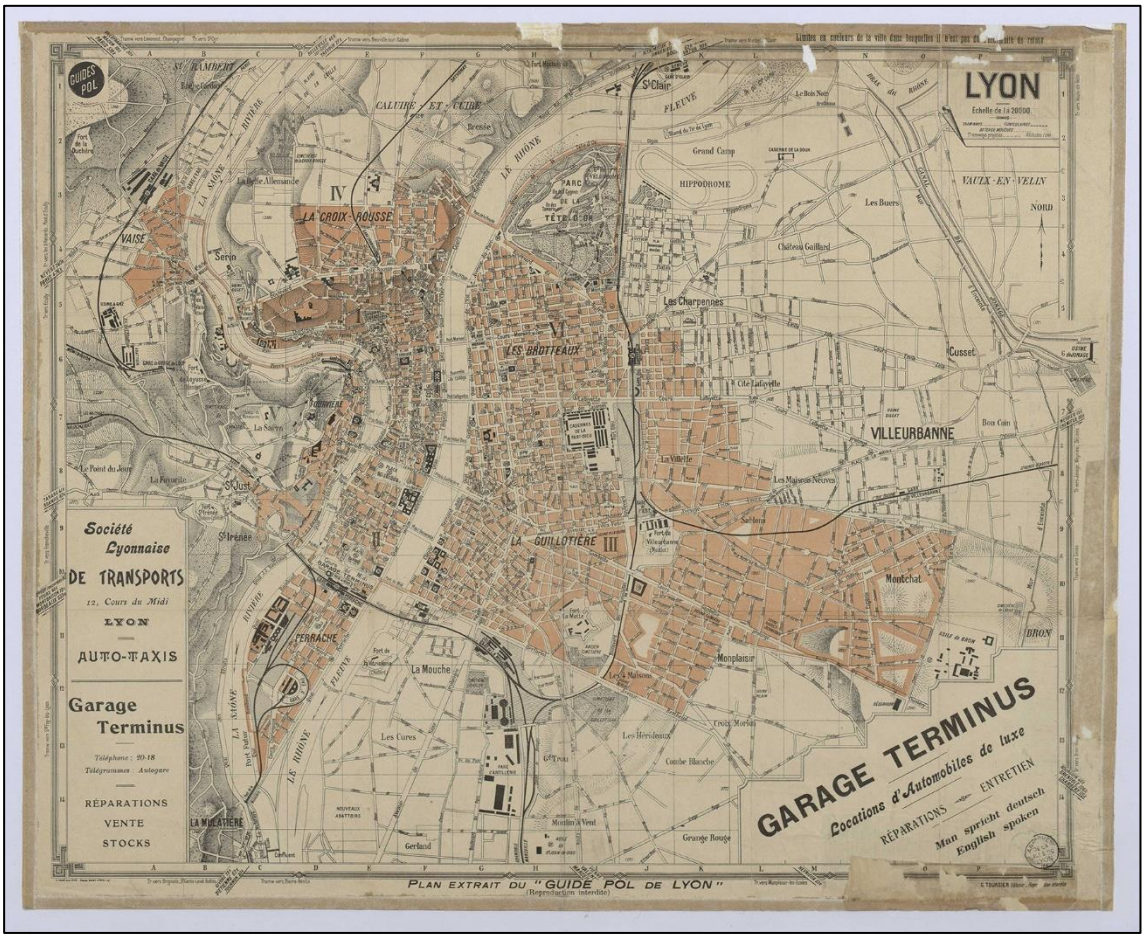


Figure 67 : Plan de Lyon dans un guide POL (1910, AML)

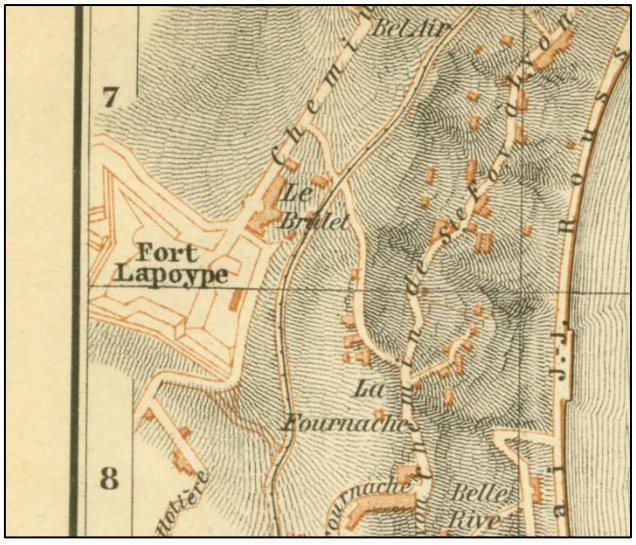
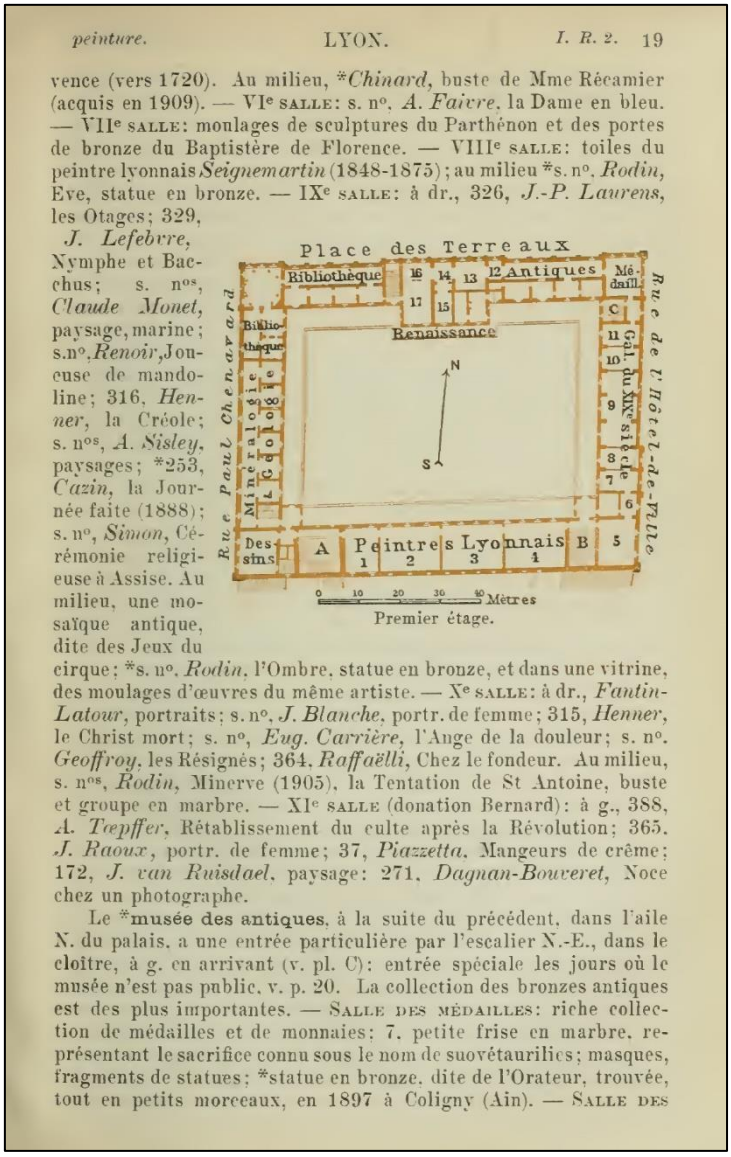


Figure 68 : Exemple de crevé dans le plan de Lyon du guide [BAE1910]

Les plans de niveau sont présents dans un tiers du corpus (22 guides sur 61). C'est le palais Saint-Pierre qui est le plus souvent représenté de cette manière, avec souvent 3 plans (rez-de-chaussée, premier et deuxième étages), suivi du musée des Tissus. Le guide [HAC1991, p. 511] contient un plan de la cathédrale Saint-Jean. Il donne à voir la datation du monument et la localisation des tableaux y étant conservés, « qui représentent l'ensemble pictural le plus considérable de Lyon, hors musées ». Les guides [HAC1872] et [HAC1914] se distinguent au sein du corpus, car ils comportent respectivement un plan de l'exposition universelle (1872) et un plan de l'exposition internationale urbaine (1914), organisées à Lyon.



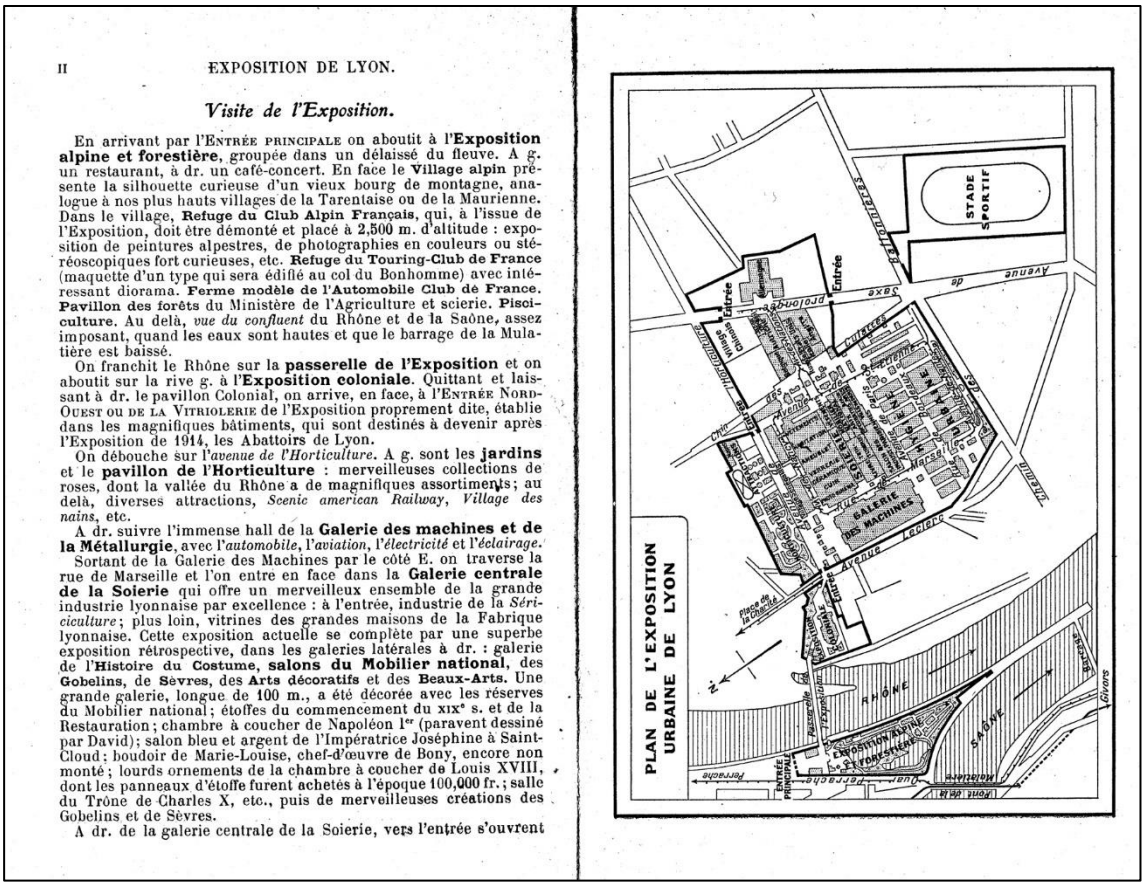
peinture. LYON. I. R. 2. 19

vence (vers 1720). Au milieu, *Chinard, buste de Mme Récamier (acquis en 1909). — VIe SALLE: s. no, A. Faivre, la Dame en bleu. — VIIe SALLE: moulages de sculptures du Parthénon et des portes de bronze du Baptistère de Florence. — VIIIe SALLE: toiles du peintre lyonnais Seignemartin (1848-1875); au milieu *s. no, Rodin, Eve, statue en bronze. — IXe SALLE: à dr., 326, J.-P. Laurens, les Otages; 329, J. Lefebvre, Nymphe et Bacchus; s. nos, Claude Monet, paysage, marine; s.no, Renoir, Jeuse de mandoline; 316, Henner, la Créole; s. nos, A. Sisley, paysages; *253, Cazin, la Journée faite (1888); s. no, Simon, Cérémonie religieuse à Assise. Au milieu, une mosaïque antique, dite des Jeux du cirque; *s. no, Rodin, l'Ombre, statue en bronze, et dans une vitrine, des moulages d'œuvres du même artiste. — Xe SALLE: à dr., Fantin-Latour, portraits; s. no, J. Blanche, portr. de femme; 315, Henner, le Christ mort; s. no, Eug. Carrière, l'Ange de la douleur; s. no, Geoffroy, les Résignés; 364, Raffaëlli, Chez le fondeur. Au milieu, s. nos, Rodin, Minerve (1905), la Tentation de St Antoine, buste et groupe en marbre. — XIe SALLE (donation Bernard): à g., 388, A. Tœpffer, Rétablissement du culte après la Révolution; 365, J. Raoux, portr. de femme; 37, Piazzetta, Mangeurs de crême; 172, J. van Ruisdael, paysage: 271, Dagnan-Bouveret, Noce chez un photographe.

Premier étage.

Le *musée des antiques, à la suite du précédent, dans l'aile N. du palais, a une entrée particulière par l'escalier N.-E., dans le cloître, à g. en arrivant (v. pl. C): entrée spéciale les jours où le musée n'est pas public, v. p. 20. La collection des bronzes antiques est des plus importantes. — SALLE DES MÉDAILLES: riche collection de médailles et de monnaies: 7, petite frise en marbre, représentant le sacrifice connu sous le nom de suovétaurilies; masques, fragments de statues; *statue en bronze, dite de l'Orateur, trouvée, tout en petits morceaux, en 1897 à Coligny (Ain). — SALLE DES

Figure 69 : Page du guide [BAE1910] contenant un plan de niveau (Palais Saint-Pierre)



II EXPOSITION DE LYON.

Visite de l'Exposition.

En arrivant par l'ENTRÉE PRINCIPALE on aboutit à l'**Exposition alpine et forestière**, groupée dans un délaissé du fleuve. A g. un restaurant, à dr. un café-concert. En face le **Village alpin** présente la silhouette curieuse d'un vieux bourg de montagne, analogue à nos plus hauts villages de la Tarentaise ou de la Maurienne. Dans le village, **Refuge du Club Alpin Français**, qui, à l'issue de l'Exposition, doit être démonté et placé à 2,500 m. d'altitude : exposition de peintures alpestres, de photographies en couleurs ou stéréoscopiques fort curieuses, etc. **Refuge du Touring-Club de France** (maquette d'un type qui sera édifié au col du Bonhomme) avec intéressant diorama. **Ferme modèle de l'Automobile Club de France. Pavillon des forêts** du Ministère de l'Agriculture et scierie. **Pisciculture.** Au delà, *vue du confluent* du Rhône et de la Saône, assez imposant, quand les eaux sont hautes et que le barrage de la Mulatière est baissé.

On franchit le Rhône sur la **passerelle de l'Exposition** et on aboutit sur la rive g. à l'**Exposition coloniale**. Quittant et laissant à dr. le pavillon Colonial, on arrive, en face, à l'ENTRÉE NORD-OUEST OU DE LA VITRIOLERIE de l'Exposition proprement dite, établie dans les magnifiques bâtiments, qui sont destinés à devenir après l'Exposition de 1914, les Abattoirs de Lyon.

On débouche sur l'*avenue de l'Horticulture*. A g. sont les **jardins** et le **pavillon de l'Horticulture** : merveilleuses collections de roses, dont la vallée du Rhône a de magnifiques assortiments; au delà, diverses attractions, *Scenic american Railway*, *Village des nains*, etc.

A dr. suivre l'immense hall de la **Galerie des machines et de la Métallurgie**, avec l'*automobile*, l'*aviation*, l'*électricité* et l'*éclairage*.

Sortant de la Galerie des Machines par le côté E. on traverse la rue de Marseille et l'on entre en face dans la **Galerie centrale de la Soierie** qui offre un merveilleux ensemble de la grande industrie lyonnaise par excellence : à l'entrée, industrie de la *Sériciculture*; plus loin, vitrines des grandes maisons de la Fabrique lyonnaise. Cette exposition actuelle se complète par une superbe exposition rétrospective, dans les galeries latérales à dr. : galerie de l'**Histoire du Costume**, **salons du Mobilier national**, des **Gobelins**, de **Sèvres**, des **Arts décoratifs** et des **Beaux-Arts**. Une grande galerie, longue de 100 m., a été décorée avec les réserves du Mobilier national; étoffes du commencement du XIX^e^ s. et de la Restauration; chambre à coucher de Napoléon I^er^ (paravent dessiné par David); salon bleu et argent de l'Impératrice Joséphine à Saint-Cloud; boudoir de Marie-Louise, chef-d'œuvre de Bony, encore non monté; lourds ornements de la chambre à coucher de Louis XVIII, dont les panneaux d'étoffe furent achetés à l'époque 100,000 fr.; salle du Trône de Charles X, etc., puis de merveilleuses créations des Gobelins et de Sèvres.

A dr. de la galerie centrale de la Soierie, vers l'entrée s'ouvrent

Figure 70 : Plan de l'Exposition de 1914 dans le guide [HAC1914]

2.7.3. Les vues illustrées : une place secondaire

Les illustrations constituent le troisième matériau rencontré dans les guides du corpus. Il s'agit essentiellement de vues urbaines extérieures qui représentent des portions de l'espace urbain : vues générales, places ou rues, façades de monument. Plus ou moins étoffé selon les éditions, l'appareil illustratif est un élément important qui est régulièrement mis en avant par les éditeurs. En ce sens, c'est un argument de promotion commerciale. On constate que la présence de gravures ou photographies au sein du guide est directement liée à l'échelle de couverture spatiale. Au sein du corpus principal, les guides d'échelon national ne sont pas illustrés[672] (à une exception près, chez Baedeker). Certains guides itinéraires contiennent des illustrations, mais ce n'est pas le cas de tous. En fait, ce sont surtout les monographies locales qui sont illustrées. Par exemple, le titre *Lyon et ses environs* publié par Hachette est systématiquement

[672] Les éditeurs (et les chercheurs à leur suite) appellent « guide illustré » un guide qui contient des vignettes ou des photographies dans le contenu principal (les entrées des localités, et en particulier la section consacrée à la visite de la ville). Les guides n'étant pourvus que de cartes, plans et vignettes publicitaires ne sont donc pas considérés comme des guides illustrés.

illustré, de la première édition (1870) à la dernière édition portant ce titre (1971). Plusieurs éditions du guide *De Paris à Lyon*, dont les [HAC1854] et [HAC1873], sont aussi abondamment illustrées. Le guide *Rhône-Alpes* [HAC1991] (1re édition) contient dix images relatives à Lyon, dont six vues urbaines. Les autres guides Hachette du corpus ne sont pas illustrés. Jusqu'à la seconde moitié du XXe siècle, les guides Baedeker ne contiennent pas d'illustration ou de vue de Lyon. Le titre *Frankreich, von Flandern bis Korsika* (en allemand) connaît onze éditions entre 1959 et 1980. L'édition de 1961 comporte 60 petits dessins d'ordre topographique, représentant des vues urbaines, des châteaux, des et paysages naturels. Un seul dessin illustre l'entrée « Lyon » : il s'agit d'une vue du pont Bonaparte prise depuis la rive gauche de la Saône, qui figure au second plan le palais Saint-Jean et la cathédrale Saint-Jean, et en arrière-plan la colline de Fourvière que surplombent la basilique Notre-Dame-de-Fourvière et la tour métallique. La même image est reprise à l'identique dans l'édition de 1980 (Figure 71). Ce point de vue situé sur la rive gauche de la Saône à proximité du pont Bonaparte/Tilsitt est classique : il a été régulièrement adopté par les artistes au XIXe siècle[673] et on le trouve aussi en photographie dans les guides Hachette *Lyon et ses environs* du corpus (Figure 72).



Von der Nordwestecke der Place Bellecour (S. 341) gelangt man westlich durch die kurze Rue Colonel-Chambonnet, dann über den *Pont Bonaparte* auf das rechte Saône-Ufer. Vom Kai vor der Brücke rechts prächtiger Blick auf den Chor der Kathedrale, den Justizpalast und die Höhe von Fourvière. Gleich hinter der Saône-Brücke rechts in dem ehem. erzbischöflichen Palast die *Stadtbibliothek*. Nördlich anstoßend die ***Kathedrale St-Jean,** im XII.–XV. Jahrh. erbaut, mit spätgotischer Fassade und Fensterrose von 1393; in dem eindrucksvollen frühgotischen Innern *Glasmalereien des XIII.–XIV. Jahrhunderts, in dem romanischen Querschiff links eine astronomische Uhr von dem Basler Nik. Lippius (1598), im rechten Seitenschiff (vorletzte Kapelle) die reiche Chapelle St-Louis oder des Bourbons (Ende des XV. Jahrh.); berühmter Kirchenchor.

Figure 71 : Dessin présent dans l'entrée « Lyon » du guide [BAE1980]

En ce qui concerne les collections anglaises, aucun guide Murray ne contient d'illustration représentant Lyon. C'est aussi le cas des Blue Guides, à l'exception du guide *France* [BLU1984] (1re édition). Cependant, la seule image présente dans la partie consacrée à Lyon n'est pas une vue urbaine ou architecturale, mais la photographie d'une soierie lyonnaise du XVIIIe siècle[674].

[673] C'est par exemple le cas d'une lithographie de Becquet frères d'après un dessin d'Isidore Laurent Deroy : *Lyon. Vue du Pont de Tilsitt et de la Cathédrale. 220.*, vers 1855-1857, lithographie coloriée, 20,9 x 30 cm, série « La France en miniature », MHL, N 3506.17.
[674] Légende de cette photographie : "*An example of mid 18C silk-weaving*" [BLU1984, p. 696].



Photo Neurdein.
La Saône, la cathédrale et le côteau de Fourvière.

LYON

Situation. — Aspect général.

Figure 72 : La Saône, la cathédrale et le coteau de Fourvière - guide [HAC1925]

Au total, seuls dix-sept guides du corpus (sur 61) contiennent au moins une ou plusieurs vues de Lyon, pour un total de 173 vues (dont certaines sont strictement identiques). Il y a beaucoup moins de guides avec des illustrations que de guides contenant des cartes et plans. La distinction des trois matériaux composant les guides du corpus est donc pertinente, car elle permet de mettre en évidence une hiérarchie claire. En premier, le texte est le matériau principal, omniprésent dans l'intégralité des ouvrages du corpus. En deuxième, les cartes et plans (d'abord absents) deviennent rapidement indispensables et se démarquent progressivement par leur rôle utilitaire affirmé (repérage et orientation). Enfin, en troisième, les illustrations (vues urbaines principalement : gravures ou photographies) ne sont présentes que dans certains titres bien précis, qui sont une minorité : il s'agit donc d'un média accessoire, qui ne devient important dans les grandes collections que vers la fin du XX^e^ siècle, avec les facilités d'impression en couleur pour la photographie[675]. Il faut noter que d'une édition à l'autre, de grandes portions de textes, des plans et des illustrations sont souvent reprise telles quelles, sans mise à jour. C'est le cas des vignettes gravées sur bois dans les guides Joanne de la seconde moitié du XIX^e^ siècle[676]. La réutilisation d'éléments au sein d'éditions successives peut durer longtemps. Par exemple, une photographie représentant la fontaine Bartholdi sur la place des Terreaux est reproduite à l'identique dans plusieurs titres *Lyon et ses environs* : sa présence est attestée dans

[675] Et surtout la baisse du coût d'impression couleur pour les ouvrages illustrés.
[676] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 300.

les guides [HAC1905, p. 39] et [HAC1944, p. 34]. En fonction des objectifs commerciaux et des contraintes matérielles, les éditeurs font des choix concrets (nombre d'images, couleur, couverture illustrée, lieux représentés, etc.). Le réemploi des mêmes visuels dans plusieurs éditions successives est donc une pratique courante, que ce soit pour les plans ou pour les vues (ou pour le texte également).



FONTAINE BARTHOLDI. — PALAIS DES ARTS. 39

Vers le VI^e s., un gouverneur de Lyon, nommé Albert ou Adelbert, s'étant converti au christianisme, fonda, dit-on, une *recluserie* où Radegonde et Aldegonde, ses deux filles, et Sibylla, sa nièce, se consacrèrent à Dieu. Ce couvent était bâti dans une île couverte de bois, le lieu qu'occupe actuellement l'église Saint-Pierre. Enrichi par de nombreuses donations, détruit en 732 par les Sarrasins, doté en 805 par le roi Lothaire, il

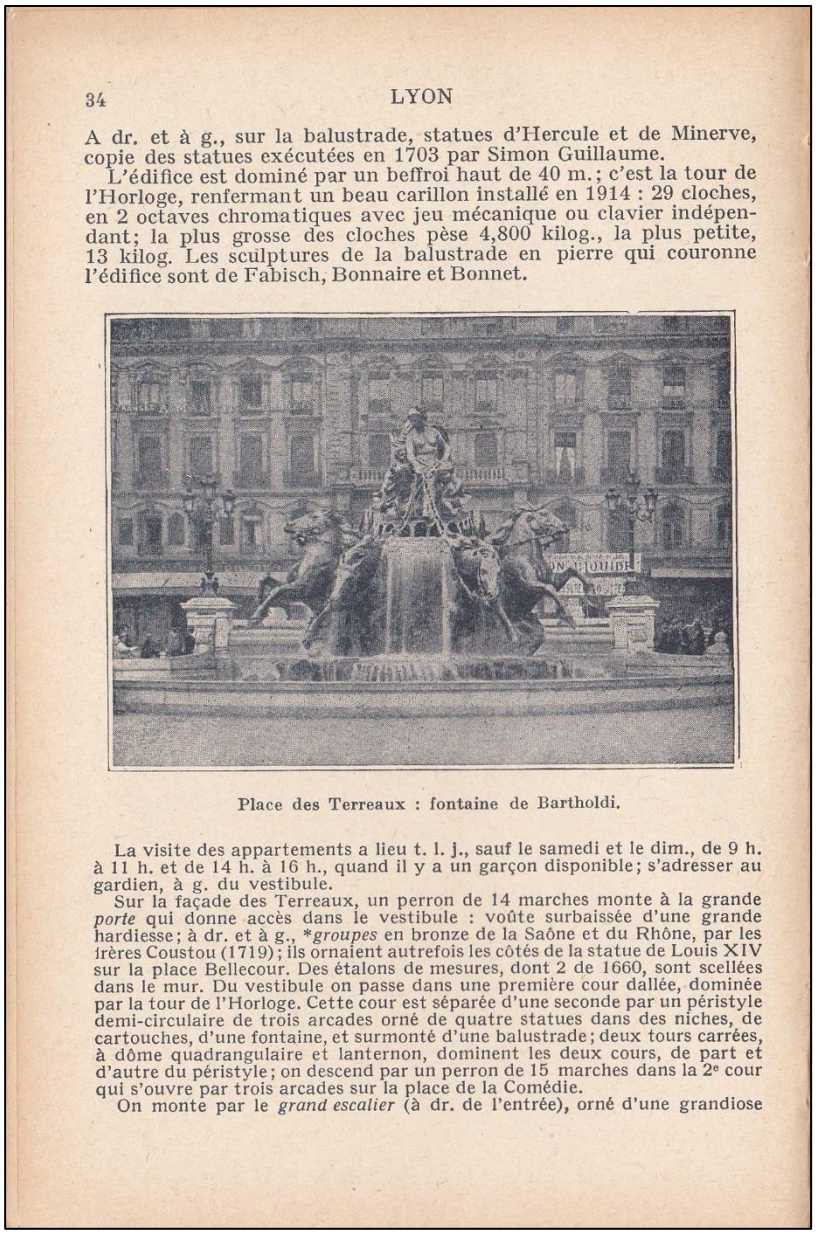
Place des Terreaux : fontaine Bartholdi.

prit une importance considérable. On l'appelait le monastère de Saint-Pierre-les-Nonnains. Au XIV^e s., les religieuses de Saint-Pierre soutinrent une vigoureuses lutte contre les archevêques et les chanoines, qui voulaient s'opposer à ce qu'elles débitassent directement les produits de leurs vignobles; elles finirent par avoir gain de cause. En 1562 leur couvent fut saccagé par le baron des Adrets; elles le rebâtirent sur l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui, et le firent ériger en abbaye royale noble des Bénédictines. En 1667, l'abbesse Anne d'Albert de Chaulnes fit construire par un gentilhomme d'Avignon, François de Royers de la Valfenière, le palais qu'elles ont habité jusqu'à la Révolution, et qui, sauvé de la destruction par Cochard, administrateur du département du Rhône, en 1798, fut cédé à la ville en 1802.

On entre dans le palais par un portail orné de deux colonnes : plus loin à dr. et à g., deux hauts reliefs : la Force et la Loi par *Diébolt*.

Dans la cour intérieure, un frais et gracieux jardin entoure un bassin avec une statue d'Apollon, par *Vietti*; dans ce jardin sont disséminées des sculptures : — *Courtet*. Centauresse et faune. — *Cugnot*. Faune ivre.

Figure 73 : Photo de la fontaine Bartholdi dans le guide [HAC1905]



34 LYON

A dr. et à g., sur la balustrade, statues d'Hercule et de Minerve, copie des statues exécutées en 1703 par Simon Guillaume.

L'édifice est dominé par un beffroi haut de 40 m.; c'est la tour de l'Horloge, renfermant un beau carillon installé en 1914 : 29 cloches, en 2 octaves chromatiques avec jeu mécanique ou clavier indépendant; la plus grosse des cloches pèse 4,800 kilog., la plus petite, 13 kilog. Les sculptures de la balustrade en pierre qui couronne l'édifice sont de Fabisch, Bonnaire et Bonnet.

Place des Terreaux : fontaine de Bartholdi.

La visite des appartements a lieu t. l. j., sauf le samedi et le dim., de 9 h. à 11 h. et de 14 h. à 16 h., quand il y a un garçon disponible; s'adresser au gardien, à g. du vestibule.

Sur la façade des Terreaux, un perron de 14 marches monte à la grande *porte* qui donne accès dans le vestibule : voûte surbaissée d'une grande hardiesse; à dr. et à g., **groupes* en bronze de la Saône et du Rhône, par les frères Coustou (1719); ils ornaient autrefois les côtés de la statue de Louis XIV sur la place Bellecour. Des étalons de mesures, dont 2 de 1660, sont scellées dans le mur. Du vestibule on passe dans une première cour dallée, dominée par la tour de l'Horloge. Cette cour est séparée d'une seconde par un péristyle demi-circulaire de trois arcades orné de quatre statues dans des niches, de cartouches, d'une fontaine, et surmonté d'une balustrade; deux tours carrées, à dôme quadrangulaire et lanternon, dominent les deux cours, de part et d'autre du péristyle; on descend par un perron de 15 marches dans la 2e cour qui s'ouvre par trois arcades sur la place de la Comédie.

On monte par le *grand escalier* (à dr. de l'entrée), orné d'une grandiose

Figure 74 : Photo de la fontaine Bartholdi dans le guide [HAC1944]

L'illustration urbaine des guides connait aussi une évolution au cours de la période 1840-2000, sur deux plans : la technique de reproduction et d'impression d'une part, le choix des sujets d'autre part, en particulier la manière de représenter l'espace urbain. La très grande majorité des illustrations sont des vues extérieures, mais on trouve aussi quelques rares vues d'intérieur de bâtiments (cour, salle de musée). Sur le plan technique, les guides Joanne de la seconde moitié du XIXe siècle sont illustrés de vignettes qui sont des gravures sur bois (xylographie). Il s'agit d'une technique très ancienne, largement utilisée pour l'illustration d'ouvrages depuis plusieurs siècles, car elle permet une insertion peu contraignante des vignettes au sein des pages contenant du texte, ce qui est plus compliqué avec la gravure sur cuivre ou la lithographie.

Hélène Morlier précise aussi que l'éditeur Hachette profite des gravures sur bois réalisées pour le magazine *L'Illustration* pour illustrer ses guides[677]. Progressivement, des procédés de reproduction photographiques commencent à être employés pour les vues insérées dans les guides. Ainsi, au début du XX^e^ siècle, certains guides Joanne se caractérisent par l'emploi combiné de vignettes gravées et de photographies. C'est le cas du guide [HAC1905] qui contient encore une estampe représentant la basilique Saint-Martin d'Ainay (Figure 75), alors que les autres vues de l'ouvrage sont toutes des photographies en noir et blanc. Dans l'édition [HAC1914], cette vignette gravée a été remplacée par une photographie de l'église en question. Chez Hachette, certaines vues sont créditées au nom d'agences ou ateliers photographiques (Neurdein, Victoire, Sylvestre), ce qui montre que cet éditeur réutilisait des photographies déjà existantes. À ce sujet, l'étude de l'iconographie des guides gagnerait à être croisée avec celle de la presse, des albums photographiques (comme ceux du TCF), des portraits de pays et des cartes postales, afin de tracer la provenance des vues et les réutilisations de mêmes visuels sous différents modes de publication[678]. Sur le plan quantitatif, on note une légère baisse du nombre d'illustrations avec l'emploi de la photographie. Les guides Joanne de la seconde moitié du XIX^e^ siècle contenaient entre dix et 28 vignettes relatives à Lyon (pic à 27-28 pour les éditions [HAC1872] et [HAC1873]), alors qu'au XX^e^ siècle, les guides monographiques Hachette comptent entre huit et 21 images.

En termes de représentation urbaine, l'illustration des guides sur Lyon suit une évolution peu originale. On retrouve deux grands types d'images dès le milieu du XIX^e^ siècle : des vues rapprochées d'édifices et des vues générales figurant des parties de la ville. Les premières consistent en des gravures ou photographies de façades de bâtiments religieux et civils, adoptant un point de vue situé au niveau du sol. Parmi les bâtiments fréquemment représentés de cette manière, on peut citer la basilique Saint-Martin d'Ainay, la cathédrale Saint-Jean, la manécanterie, l'église Saint-Nizier, l'hôtel de ville, le Palais du Commerce et de la Bourse. Plus rarement, quelques fontaines et statues sont aussi concernées par ces vues rapprochées : la fontaine Bartholdi, le monument des enfants du Rhône, la place des Jacobins. Une évolution notable a lieu dans la première moitié du XX^e^ siècle, avec l'édition [HAC1944] de *Lyon et ses environs*. Quatre détails architecturaux de maisons anciennes du quartier Saint-Jean sont représentés au sein d'une même page et une autre photographie concerne la maison Henri IV (tous ces clichés sont signés de l'atelier du photographe Jules Sylvestre). Il s'agit ici de vues intérieures figurant un escalier, des galeries et cours, une porte qui ne sont pas visibles depuis

[677] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 251.
[678] À ce propos, voir notamment : M-E. Bouillon, *Naissance de l'industrie photographique*, 2017, *op. cit.*, partie 3, p. 557-682.

la rue, mais auxquelles les touristes peuvent sans doute accéder (le guide ne précise pas cette information d'ordre pratique).



PLACE BELLECOUR. 23

Quartier Bellecour.

Moyens de communication. — Presque tout le réseau des trams passe ou aboutit à la pl. Bellecour (*V.* ci-dessous).

Aspect général. — C'est le quartier des élégances de Lyon. Au S. et sur la pl. même se concentre la vie de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie. Au N. commence le mouvement commercial.

Saint-Martin d'Ainay.

Continuant à remonter la rue Victor-Hugo on voit à l'angle de la *rue Sala* (entrée par la rue Boissac) l'ancien hôtel Varissan, auj. *Hôtel du Gouverneur*, commandant le 14e Corps d'armée et généralissime de l'armée des Alpes.

La superbe **place Bellecour** (Pl. E, 3; 310 m. de long. sur 200 m. de larg.), encadrée par deux belles façades construites en 1800 pour remplacer celles détruites en 1793, qui avaient été exécutées sur les dessins de Mansart, est ornée de jardins, de fontaines (puissants jets d'eau) et décorée au centre de la *statue* équestre *de Louis XIV*, par Lemot. Elle est par excellence la promenade lyonnaise à la mode et le rendez-vous des étrangers, surtout aux heures des concerts (musique militaire de 2 à 3 ou

Digitized by Google

Figure 75 : Gravure figurant la basilique Saint-Martin d'Ainay - guide [HAC1905]

Il faut souligner que dans le cas des guides sur Lyon des grandes collections, contrairement à ce que l'on pourrait penser, il existe très peu de vues prises depuis le sommet de la colline de Fourvière. De manière générale, tous supports de publications confondus, la représentation visuelle de la ville depuis Fourvière est tardive, car elle commence à apparaître dans les estampes au milieu du XIXe siècle. Dans le corpus, la première (et la seule) vue prise depuis la colline de Fourvière est présente dans le [HAC1944]. C'est une « Vue aérienne prise au-dessus de Fourvière, qui montre surtout la basilique, bien qu'on aperçoive la ville en arrière-plan ». Le guide [BAE1979, p. 155] contient une photographie légendée « Panorama von Lyon » qui est

prise depuis les pentes de la colline de Fourvière, au-dessus du quartier Saint-Georges, en regardant vers la cathédrale Saint-Jean. La même image est reprise pour l'édition [BAE1988, pagination identique]. En revanche, on trouve des vues de la colline de Fourvière prises depuis la place Bellecour (une vue classique depuis le XIX^e^ siècle, et même avant[679]) et la rive gauche de la Saône (là aussi, ils s'agit sans doute de l'une des vues les plus emblématiques de Lyon, comme le montre son emploi par le SIL pour ses publicités). Parmi les vues générales adoptant un point de vue éloigné, il y a des photographies prises depuis des immeubles le long de la Saône. Plusieurs guides Hachette *Lyon et ses environs* contiennent une vue ne montrant qu'une petite partie du sommet de la colline de Fourvière (chapelle et basilique), qui a sans doute été prise depuis un immeuble ou un toit de la Presqu'île, avec un objectif permettant un grossissement. Le même type de vue est présent dans le guide [BAE1994, p. 395].

Les photographies aériennes commencent à être utilisées à partir du milieu du XX^e^ siècle. Le guide [HAC1971] en contient deux, réalisées par V. Cuyl. La première (pl. I) est une vue générale prise au-dessus du quartier des universités, sur la rive gauche du Rhône. Elle montre une partie de la ville (Presqu'île, Brotteaux, Saône et rive droite de la rivière). La seconde (pl. VI) est une vue aérienne rapprochée des théâtres romains de Fourvière. Dans ce guide, certaines illustrations sont signées de photographes réputés : la planche IV représentant la maison Henri IV (montée Saint-Barthélémy) est par exemple l'œuvre de Blanc et Demilly. Il est aussi indiqué que deux photographies (pl. V et VII) « ont été gracieusement communiquées par le Syndicat d'initiative de Lyon[680] ».

[679] Dès la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, avec par exemple la *Vue de la place de Bellecourt à Lyon*, dessinée par Jean-Baptiste Lallemand, gravée à l'eau-forte par Claude Fessard et publiée dans le *Voyage pittoresque de la France* de Jean-Benjamin de Laborde (1785).

[680] [HAC1971, p. 6 : « Illustrations »]. La pl. V est une photographie de la cour de la maison Bullioud (8 rue Juiverie) et la pl. VII est une vue de l'« échangeur de circulation du pont de Lattre de Tassigny ».

CHAPITRE 3.
Méthodologie de l'étude géohistorique du guide de voyage

Après avoir présenté les principales caractéristiques du corpus principal, il convient maintenant d'expliquer concrètement de quelle manière cette source a été mobilisée afin de tirer parti des informations – en particulier spatiales – nécessaires à l'étude. Les résultats de cette analyse seront présentés dans les trois chapitres suivants, à travers des exemples de spatialisation des contenus extraits des guides du corpus principal.

L'approche géohistorique du guide de voyage adoptée ici consiste en une analyse, parallèle dans un premier temps, puis croisée dans un second temps, des trois matériaux qui composent les guides de voyage du corpus principal (présentés dans le chapitre 2). Jusqu'à présent, la très grande majorité des recherches portant sur le guide de voyage imprimé se sont concentrées presque exclusivement sur le texte. En revanche, la cartographie et les illustrations (vues urbaines) présentes dans ces documents ont rarement été analysées, que ce soit pour elles-mêmes ou dans le rapport qu'elles entretiennent avec le texte. Parmi les exceptions notables, il faut citer les travaux de Nicolas Verdier[681] et d'Ariane Devanthéry[682], qui prennent davantage en considération l'intérêt de l'iconographie des guides (cartographie et illustrations), sans toutefois pousser jusqu'à une spatialisation effective de ce matériau.

Chacun de ces trois matériaux (texte, illustrations, cartes) contient des informations intéressantes du point de vue géographique, qu'il convient d'identifier, d'extraire et d'analyser. Quelles sont les informations spatiales que l'on peut retirer de chaque matériau ? Afin de répondre à cette question et de traiter le corpus, j'ai décomposé le contenu de chaque guide en isolant les trois matériaux (lorsqu'ils étaient présents), afin de les étudier séparément, selon la méthode qui a paru la plus appropriée à leurs caractéristiques intrinsèques. Cette approche était nécessaire, car comme cela a été présenté dans le chapitre 2, si tous les guides étudiés contiennent du texte, 54 possèdent au moins un plan de Lyon (cartographie) et 18 seulement comportent des illustrations. Je me suis ensuite intéressé à la nature (ou l'absence) des relations existant entre ces matériaux pris deux à deux : texte et cartographie, texte et illustrations,

[681] N. Verdier, « Les formes du voyage… », 2011, *art. cit.*
[682] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, en particulier les chap. 7 et 8.

cartographie et illustrations. Enfin, dans une dernière étape, il a été nécessaire de décentrer le regard, afin de recomposer l'unité du guide et d'étudier l'image de la ville qu'il propose.

Après l'exposé de quelques considérations préliminaires (3.1.), ce chapitre présente la méthodologie adoptée pour exploiter et étudier séparément chacun des trois matériaux composant le guide, par ordre d'importance (d'abord le texte, ensuite le cartographie, enfin les illustrations)[683]. Enfin, la dernière partie du chapitre porte sur l'analyse des données à travers le système d'information géographique (SIG).

3.1. État de l'art et considérations méthodologiques

3.1.1. Étude des relations entre texte et espace dans la littérature de voyage

Depuis les années 1990, avec le tournant spatial dans les sciences humaines et sociales et dans le sillage des travaux de Mikhaïl Bakhtine[684], Franco Moretti[685] et Barbara Piatti[686], de nombreuses recherches ont porté sur les rapports entre littérature et spatialité. L'intérêt pour l'approche spatiale des textes et « la mise en carte des récits[687] » n'est pas tout à fait nouveau. Il existe depuis longtemps des travaux cherchant à spatialiser l'itinéraire d'un personnage de roman ou le récit d'un voyage réel ou supposé, avec ses différentes étapes. On pense par exemple aux nombreuses tentatives de représentation cartographique du périple d'Ulysse à partir du récit d'Homère[688] ou celles portant sur les voyages de Marco Polo[689]. Cependant, les études croisant approche géographique et littérature connaissent un regain d'intérêt depuis une vingtaine d'années, en particulier – mais pas seulement – grâce au développement récent des humanités numériques, qui fournissent des outils informatiques adaptés et de nouvelles pistes de valorisation des résultats. Ces travaux relevant de plusieurs champs disciplinaires (lettres,

[683] Les méthodes employées ici pour extraire les données géospatiales des trois matériaux composant les guides sur Lyon sont applicables, directement ou en les adaptant, à d'autres sources similaires : brochures touristiques, livres de voyage, encyclopédies et dictionnaires géographiques (qui contiennent souvent un plan), etc.
[684] Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit par Olivier Daria, Paris, Gallimard, 1978.
[685] Franco Moretti, *Atlas of the European novel, 1800-1900*, Londres/New York, Verso, 1999.
[686] Barbara Piatti, *Die Geographie der Literatur : Schauplätze, Handlungsräume, Raumphantasien*, Göttingen, Wallstein, 2008.
[687] Sébastien Caquard et Thierry Joliveau, « Penser et activer les relations entre cartes et récits », *Mappemonde*, 2016, nº 118 [en ligne]. URL : http://mappemonde.mgm.fr/118as1/ (consulté le 24/11/2021).
[688] Pour une synthèse sur ce sujet, voir Sylvain Genevois, « Le voyage d'Ulysse. Comment cartographier un mythe ? », *Cartographie(s) numérique(s)*, 31 mars 2019 [en ligne].
URL : https://cartonumerique.blogspot.com/2019/03/le-voyage-d-ulysse.html (consulté le 24/11/2021).
[689] Voir par exemple : Sir Henry Yule, *The book of Ser Marco Polo, the Venetian : concerning the kingdoms and marvels of the East*, Londres, John Murray, 1871, 2 vol., cartes et illustrations.

histoire, géographie, histoire de l'art) adoptent une méthodologie qui peut potentiellement être appliquée à tout type de document textuel portant sur un espace réel ou imaginaire : poèmes, romans, presse, archives, récits de voyage (entre autres).

Un rapide état de l'art mené sur la cartographie littéraire (*literary mapping*) montre qu'en réalité, cette approche porte en très grande partie sur la littérature de fiction, en particulier les romans. Pour Bertrand Lévy, « les outils les plus modernes de l'analyse spatiale sont appliqués avec un certain succès au domaine du roman dans une perspective de science culturelle[690] ». En 2017, la revue Mappemonde a consacré un numéro à la cartographie des récits, avec des articles portant sur le roman policier, le roman urbain, la bande dessinée et l'usage des storymaps sur le web[691]. On constate aussi que peu de projets actuels utilisent comme outil principal un SIG ou des bases de données spatiales avec système de géovisualisation. Les travaux mobilisant des outils numériques et adoptant une approche géographique des textes demeurent à ce jour encore fort rares en ce qui concerne la littérature de voyage des XIX^e^ et XX^e^ siècles. Au sein de cet ensemble, ce sont surtout les récits de voyage qui ont été étudiés sous cet angle particulier. En revanche, la littérature touristique commerciale n'a pas fait l'objet de tels travaux ou seulement de manière extrêmement partielle. Lorsqu'ils font partie d'un corpus hétérogène, les guides de voyage sont rarement analysés pour eux-mêmes, mais plutôt en tant qu'appui comparatif à l'étude d'autres documents textuels se rapportant à un territoire ou au thème du voyage. Et les chercheurs ne mobilisent presque jamais de multiples éditions successives de guides, ce qui ne permet pas une étude fine des évolutions sur une longue durée concernant la mention des lieux et objets géographiques.

Malgré ces limites relatives à l'étude des guides selon une approche géographique, il est pertinent de présenter cinq exemples intéressants qui ont en commun la cartographie du contenu de guides de voyage (ou de tourisme), résultant d'un travail de collecte et d'analyse. Les deux premiers sont des publications datant de la fin des années 1980 et de la fin des années 1990-début 2000, une période où la cartographie et les traitements de données se faisaient surtout manuellement et où il n'y avait pas encore de possibilité de valorisation sur le web. Les trois autres cas présentés sont plus récents : ils tirent parti des avancées numériques en termes de spatialisation, d'analyse et de cartographie des données.

---

[690] Bertrand Lévy, « Géographie et littérature : une synthèse historique », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 2006, vol. 146, n° 1, p. 38 [en ligne].
URL : https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2006_num_146_1_1513 (consulté le 08/06/2017).

[691] *Mappemonde*, n° 121, 2017 [en ligne]. URL : http://mappemonde.mgm.fr/rubriques/121/ (consulté le 24/11/2021).

En 1987, Maryvonne Le Berre, Patricia Mathieu et Jean-Marc Roche ont publié dans la revue *Mappemonde* un article consacré à la cartographie de l'image du territoire français construit par deux grandes collections : les guides Bleus Hachette et les guides Verts Michelin. L'échantillon se compose du guide Bleu *France* 1985 (1 volume) et des 19 éditions régionales des guides Verts Michelin qui, rassemblés, couvrent la même échelle géographique, permettant la comparaison. En testant plusieurs types de représentation cartographique, l'objectif de ce travail est de montrer « l'image globale, complexe et hétérogène du territoire national[692] » élaborée par chaque collection, par son découpage de la France et par la sélection des sites mentionnés et hiérarchisés (étoiles). L'article présente plusieurs cartes réalisées après une localisation manuelle exhaustive des sites présents dans chacun des guides. Plusieurs méthodes ont été employées : carte en cercles proportionnels (quatre niveaux de hiérarchie des sites naturels dans le guide Vert), carte de localisation d'« un terme de référence touristique » (le Midi dans le guide Bleu), cartes de densité par maille* (carroyage avec des carreaux de 10 km de côté) en 2D. Il y a aussi trois cartes de densité par maille en 3D, réalisées grâce à l'utilisation de blocs-diagrammes qui ont permis de tester une grande variété de paramètres de représentation. L'utilisation d'une grille régulière de carreaux de 10 km x 10 km sur l'ensemble du territoire national permet de comparer les données issues des deux collections, en s'affranchissant de tout découpage géographique officiel (région, département) et celui propre à chaque collection (« régions touristiques » de taille et d'attrait très variables). Ce type de carte se révèle particulièrement intéressant pour faire apparaître les « pleins » et les « vides », c'est-à-dire les concentrations de sites jugés dignes d'intérêt et, en négatif, tous ceux laissés de côté par les guides. En résumé, cet article montre le potentiel d'étude qu'offre le relevé, la spatialisation et le traitement cartographique automatisé des données géographiques extraites des guides (lieux mentionnés). Les cartes réalisées font apparaître l'image de la France touristique pour chaque collection : elles mettent notamment en évidence « la primauté de la moitié sud-est de la France[693] ». L'articulation d'une cartographie en positif et d'une cartographie en négatif[694] se révèle pertinente pour l'étude de l'image d'un territoire à travers ce type de document.

Le deuxième exemple correspond à la thèse de Claire Hancock, déjà cité précédemment à plusieurs reprises[695]. Soutenue en 1998 et publiée sous forme d'ouvrage imprimé en 2003, cette

---

[692] Maryvonne Le Berre, Patricia Mathieu et Jean-Marc Roche, « Des guides et des cartes », *Mappemonde*, n° 4/87, décembre 1987, p. 41 [en ligne].
URL : http://www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/Mappe487R.html (consulté le 12/12/2021).
[693] *Ibid*., p. 44.
[694] *Ibid*., cartes 6, 7 et 8, p. 45. Les termes « positif » et « négatif » sont ici employés selon leu sens en photographie : il s'agit de montrer d'une part l'espace construit par les sites mentionnés dans les guides (positif) et d'autre part les lieux et espaces absents des mêmes guides (négatif).
[695] C. Hancock, *Paris et Londres au XIX^e siècle…*, 2003, *op. cit.*

thèse contient plusieurs croquis et schémas[696] réalisés à partir du relevé du nombre de pages relatives à chaque espace dans des guides sur Londres et Paris. Pour le schéma 9[697], Claire Hancock a opéré un traitement statistique de cette donnée quantitative absolue en calculant pour les découpages urbains des guides Galignani sur Paris « les pourcentages des pages de la description qui leur est consacrée par rapport au total[698] ». Ces figures demeurent très simples car leur objectif principal est de faire la synthèse du traitement des deux capitales par les guides, mais elles sont néanmoins intéressantes en ce qu'elles révèlent du potentiel d'une approche géographique de cette source viatique. À travers ces réalisations cartographiques, Claire Hancock fait apparaître la différence de prise en compte des arrondissements parisiens et des grandes divisions des deux capitales. En particulier, son schéma 13 est éclairant sur le « déséquilibre des rives dans le traitement des guides touristiques » Baedeker sur Paris et Londres[699]. Dans le cas parisien, plus des deux tiers du contenu est consacré à la rive droite de la Seine. Si les mêmes données peuvent être exposées sous forme de tableaux ou de graphiques, ces exemples cartographiques montrent l'intérêt de la spatialisation du contenu des guides, même sommaire[700]. Son travail comporte aussi quelques cartes de localisation des points d'intérêt à Paris et à Londres selon les guides du corpus, avec une distinction en plusieurs grandes catégories : « rues principales et quais », « boulevards, promenades plantées, jardins », « monuments et édifices publics », « institutions (hôpitaux, prisons, marchés) »[701].

Le projet *Mapping the Lakes*, mené entre 2007 et 2008 par une équipe de l'université de Lancaster[702] sous la direction de Ian Gregory et Sally Bushell, avait pour objectif de tester les capacités d'un SIG dans la spatialisation de témoignages historiques et littéraires concernant cette région du Lake District (comté de Cumbria, Nord-Ouest de l'Angleterre). Résolument exploratoire, ce projet collaboratif s'est concentré sur les écrits de deux auteurs : d'une part, le *Journal of his Tour in the Lake District* de Thomas Gray (1769) et d'autre part, un ensemble composé des notes et lettres écrites par Samuel Taylor Coleridge en août 1802 lors de son voyage dans cette région. Ces textes - relativement courts - ont été retranscrits sous forme numérique (texte brut), puis les mentions de lieux ont été annotées manuellement à l'aide du

[696] *Ibid*., chap 1, p. 31-121. C'est Claire Hancock qui présente elle-même les figures qu'elle a réalisées comme des « croquis » et des « schémas ».
[697] *Ibid*., schéma 9, « Les arrondissements touristiques de Paris d'après Galignani (1838 à 1851) », p. 40.
[698] *Ibid*., p. 39.
[699] *Ibid*., schéma 13, « Le déséquilibre des rives dans le traitement des guides touristiques : pourcentages des pages consacrées par les guides Baedeker, 1865-1866 », p. 51.
[700] Ces schémas cartographiques représentant la proportion de contenu par quartier ne respectent pas les règles de sémiologie graphique : pour représenter correctement des données quantitatives relatives en implantation zonale, ce sont les variables visuelles valeur, couleur grain et/ou texture qu'il faut employer.
[701] *Ibid*., schéma 8, « Les lieux d'intérêt touristique à Paris dans les premières décennies du XIX^{e} siècle », p. 38.
[702] Université de Lancaster, *Mapping the Lakes : A Literary GIS* [en ligne].
URL : http://www.lancaster.ac.uk/mappingthelakes (consulté le 30/07/2021).

langage XML[703]. Ensuite, les coordonnées géographiques de chaque lieu identifié ont été récupérées automatiquement en utilisant comme référentiel l'*Ordnance Survey's 1:50,000 gazetteer*[704]. Ces données ont été intégrées dans un SIG, ce qui a permis de faire émerger pour chacun des textes la distribution spatiale des lieux et objets mentionnés. Les premières cartes réalisées par l'équipe du projet représentent ainsi le parcours des deux auteurs dans le Lake District, à partir des lieux cités par chacun. Le SIG a ensuite été utilisé pour créer des cartes de densité (à l'aide de la fonction Densité de noyau), qui donnent à voir les espaces regroupant le plus grand nombre de lieux dans ces deux textes. Ce type de représentation permet de mettre en lumière les convergences ou divergences entre plusieurs textes. Par exemple, dans celui de Thomas Gray, les villes et vallées sont les lieux les plus mentionnés[705]. L'équipe du projet a également utilisé un modèle numérique de terrain (MNT) afin de prendre en compte l'altitude de chacun des lieux cités. Enfin, la valeur sensible des lieux a été prise en compte. Les chercheurs ont attribué à chaque lieu un score, en fonction des adjectifs utilisés par l'auteur pour les qualifier, allant d'une échelle de 1 (pour « *dull* » et « *tedious* ») à 10 (pour « *sublime* » et « *terrifying* »)[706].

Le projet *Mapping the Lakes* illustre plusieurs points intéressants quant à la prise en compte du caractère spatial de textes décrivant des lieux réels. Premièrement, il démontre que le SIG est un outil adapté à l'étude croisée de textes portant sur le même espace. À partir d'une liste des entités spatiales répertoriées, le SIG permet de réaliser plusieurs types de cartes – exploratoires, d'analyse ou de synthèse – tout en favorisant leur complémentarité et leur comparaison. On peut tout d'abord réaliser pour chaque texte une simple carte des lieux mentionnés, dans laquelle chaque lieu est représenté par un figuré ponctuel. À la suite de cette première étape, il est possible d'approfondir l'analyse en créant des cartes de densité, qui mettent en évidence les zones de concentration. Après avoir cartographié les lieux mentionnés dans le texte, l'approche spatiale peut être complétée en s'intéressant à la manière dont l'auteur parle de ces lieux. La prise en compte des adjectifs associés à chacun des lieux et de leur valeur (négative, neutre, positive) permet de réaliser des cartes sensibles qui montrent la différence d'attraction ou de rejet selon les espaces. Ce dernier point semble très intéressant à mettre en œuvre dans le cas de la littérature et des guides de voyage, car ces ouvrages emploient de nombreux qualificatifs pour décrire les objets selon l'intérêt qui leur est porté du point de vue touristique. Forts de ces

[703] Ian N. Gregory et al., « Crossing Boundaries : Using GIS in Literary Studies, History and Beyond », dans *Keys for architectural history research in the digital era*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2014 [en ligne]. URL : http://journals.openedition.org/inha/4931 (consulté le 30/07/2018).
[704] Il s'agit d'un répertoire toponymique contenant tous les noms de lieux présents sur les cartes topographiques Landranger à l'échelle 1/50 000 publiées par l'Ordnance Survey.
[705] Ian N. Gregory et al., « Crossing Boundaries…», *art. cit.*, 2014, § 6.
[706] *Ibid*., § 9 et fig. 4.

résultats, Ian Gregory et d'autres chercheurs ont poursuivi les travaux sur la constitution d'un SIG littéraire à travers un projet de plus grande ampleur, intitulé *Spatial Humanities*, qui a été financé par le Conseil européen de la recherche entre 2012 et 2016. Ce projet s'est placé directement dans le champ des humanités numériques, avec pour ambition d'appliquer ces méthodes à un corpus beaucoup plus large et en automatisant ce qui pouvait l'être. Ce projet est particulièrement intéressant car il mobilise plusieurs documents à vocation touristique. Le corpus établi rassemble 80 textes, pour une période comprise entre 1622 et 1900. Il comprend des récits et journaux de voyage, des essais, des poèmes, des récits de fictions et 18 ouvrages identifiés comme des guides à caractère touristique ou historique[707].

De la même manière, les quelques autres travaux récents qui consistent en une approche spatiale des guides se concentrent sur les informations pouvant être extraites du texte. Par exemple, Laurie Lepan et Philippe Duhamel[708] ont étudié au moyen d'un SIG quatre éditions du guide Hachette *Paris*, publiées respectivement en 1863, 1905, 1955 et 2010. Présenté comme un travail exploratoire, leur article montre l'intérêt du SIG pour analyser l'évolution des mentions d'entités spatiales dans les guides. Plusieurs éléments de cette recherche sont particulièrement intéressants à souligner. Tout d'abord, l'analyse d'un échantillon cohérent et homogène, bien que très réduit (quatre éditions du même titre, publiées pendant une période de 150 ans, et choisies selon un intervalle régulier : environ 50 ans entre deux éditions), permet de suivre l'évolution de la structure interne de la présentation de la capitale au sein des guides Hachette. Les auteurs montrent que les parcours dans la ville construits selon une logique spatiale, prennent peu à peu le pas sur une structure figée, qui était auparavant organisée par thématique et typologie de lieux.

En ce qui concerne l'étude du matériau textuel, la méthode employée dans ce travail est sensiblement proche de celle que j'ai choisi de mettre en œuvre ici. Les auteurs ont dépouillé les quatre guides, élaboré une base de données spatiales à partir des éléments relevés dans ces ouvrages, puis spatialisé les résultats pour les présenter sous forme de cartes comparables, dans une perspective diachronique. Pour répondre à leur question de départ, ils ont pris en compte les mentions des lieux dans le guide, selon plusieurs approches qui se veulent complémentaires. Afin de comprendre les logiques de hiérarchie entre les éléments présentés par les guides, les auteurs ont mesuré la quantité de discours consacrée à chaque lieu ou objet. L'unité choisie ici

[707] Les métadonnées de ce corpus sont accessibles en ligne à l'adresse suivante : https://github.com/UCREL/LakeDistrictCorpus (consulté le 16/08/2021).
[708] Laurie Lepan et Philippe Duhamel, « Un discours mis en image : Paris à travers les Guides Joanne - Guides Bleus (1863 à 2010). Une approche exploratoire et diachronique de l'espace touristique », *Mondes du Tourisme*, n° 6, 2012, p. 6-22 [en ligne]. URL : https://tourisme.revues.org/231 (consulté le 30/07/2021).

pour ce décompte est le caractère (signe), qui permet une très grande précision. Par ailleurs, ils ont également tenu compte de la typographie associée à chaque élément. Ensuite, ils ont systématiquement spatialisé les éléments relevés, au moyen d'un système d'information géographique. Au total, la base de données constituée par Laurie Lepan et Philippe Duhamel à partir de ces quatre guides contient plus de 800 lieux et 318 voies. Ils ont mis au point une périodisation de ces éléments, selon plusieurs grandes périodes historiques de la capitale (le Paris de Charles V, le Paris du XVIII^{e} siècle, le nouveau Paris de 1860).

Les résultats mettent en évidence l'importance de la Seine qui est située à proximité de nombreux lieux mentionnés dans le guide. Leur article est d'autant plus intéressant qu'il mobilise la cartographie à la fois comme outil d'analyse du corpus et de communication des résultats. Les cartes présentées sous forme de mini-atlas donnent à voir de manière efficace l'extension de l'espace touristique parisien dans le guide Hachette entre 1863 et 2010. Les auteurs pointent notamment une extension vers l'ouest de la capitale, particulièrement visible dans l'édition de 1905, qu'ils expliquent par la présence de nouveaux monuments construits pour les Expositions Universelles que Paris a accueillies au cours de la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Il faut aussi noter, entre les éditions de 1905 et de 1955, l'augmentation importante du volume de texte accordée à certains espaces (verts) dédiés à la promenade (bois de Boulogne, bois de Vincennes), que les auteurs qualifient de « satellites ». Enfin, l'édition de 2010 se caractérise par une emprise spatiale très considérable, qui couvre quasiment la totalité de l'espace urbain communal de Paris. Les auteurs constatent l'entrée dans le guide de nouveaux lieux (en particulier ceux situés dans les 13^{e}, 14^{e} et 15^{e} arrondissements). L'article s'intéresse ainsi à la dimension non seulement spatiale mais aussi temporelle du discours touristique, en d'autres termes, les permanences et les changements dans le choix des lieux cités, et la manière dont ils sont décrits. Ils montrent une logique qui pouvait sembler attendue, mais que la spatialisation des entités spatiales présentes dans les guides met en lumière et confirme.

Le cas de Lyon n'est pas vraiment comparable à celui de Paris, du moins en ce qui concerne l'importance touristique de ces deux villes au cours des XIX^{e} et XX^{e} siècles. Par ailleurs, le corpus principal que j'ai rassemblé est beaucoup plus fourni (nombre de collections et de guides étudiés) que l'échantillon étudié par Laurie Lepan et Philippe Duhamel, ce qui pose des contraintes différentes. Cependant, nous verrons dans la suite de cette thèse que la plupart des méthodes utilisées par Laurie Lepan et Philippe Duhamel ont été également pertinentes à mettre en œuvre pour l'analyse des guides sur Lyon, en ce qui concerne le matériau textuel. Les problématiques particulières de ce type de source seront aussi détaillées : comment exploiter au

mieux ses potentialités dans le cadre d'une étude géohistorique, mais aussi quelles sont ses principales limites dont il faut tenir compte.

Le dernier exemple pertinent à présenter est *Navigating the Green Book*, un projet de valorisation historique et patrimoniale mené par Brian Foo de la New York Public Library (NYPL) en 2016[709]. Le *Negro Motorist Green Book* est un guide touristique créé en 1936 par Victor H. Green. En pleine période de ségrégation raciale aux États-Unis, ce guide s'adresse aux touristes noirs voyageant dans le pays. À la manière du guide Michelin, il s'agit d'un guide destiné aux automobilistes, mais sa caractéristique principale est de répertorier des adresses pratiques de lieux pouvant accueillir les personnes noires sans présenter de risque pour leur sécurité : hôtels et motels, restaurants, bars, stations-services, etc. Le *Green Book* a connu un réel succès aux États-Unis dès sa première édition et a été publié tous les ans (ou presque) jusqu'en 1966[710]. La New York Public Library a numérisé et rendu disponible en ligne 22 éditions du guide[711]. Brian Foo et son équipe (NYPL Labs) ont extrait, après avoir effectué une reconnaissance optique de caractères (OCR) sur le texte, toutes les adresses contenues dans l'édition 1947 du Green Book. En parallèle, ils ont aussi récupéré les adresses mentionnées dans l'édition 1956 du Green Book, mais cette fois-ci, à partir de la carte des États-Unis présente dans ce guide (et non du texte). Les coordonnées géographiques ont été ensuite associées à chaque adresse grâce à un géocodage*. La carte numérique du projet contient au total 2301 adresses géolocalisées sur le territoire des États-Unis. Elle rend possible la comparaison de la spatialisation des lieux mentionnés dans l'édition de 1947 et dans celle de 1956. Deux types de visualisation cartographique sont possibles : cluster* ou carte de chaleur*. La manière dont ont été analysées et traitées les données de ces deux guides montre là aussi le potentiel d'une approche spatiale des textes à vocation touristique.

[709] New York Public Library, Navigating the Green Book [en ligne].
URL : https://publicdomain.nypl.org/greenbook-map/ (consulté le 23/08/2021).
[710] Ce guide est le prétexte du film *Green Book* (2018), réalisé par Peter Farrelly, avec Viggo Mortensen et Mahershala Ali dans les rôles principaux. Le film a remporté de nombreuses récompenses, dont trois oscars.
[711] New York Public Library, The Green Book [en ligne].
URL : https://digitalcollections.nypl.org/collections/the-green-book (consulté le 23/08/2021).



Figure 76 : Capture d'écran de la carte numérique du projet *Navigating the Green Book* (Cluster View)

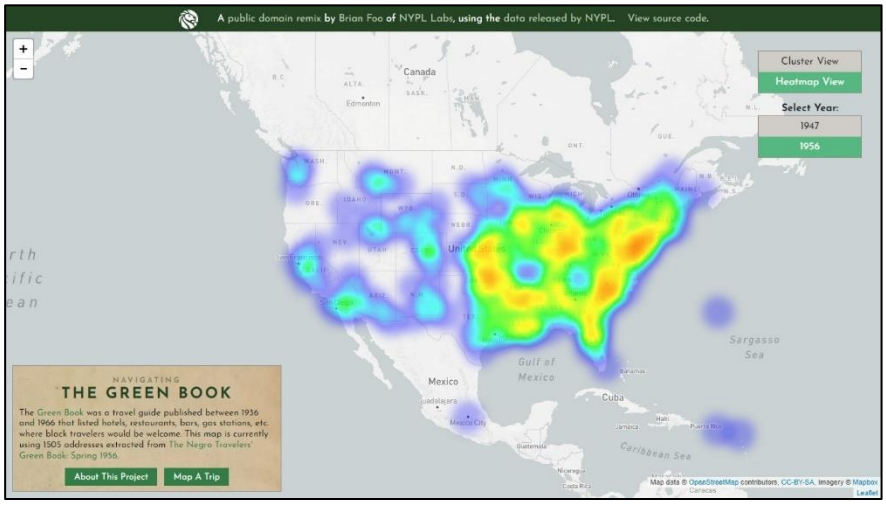


Figure 77 : Capture d'écran de la carte numérique du projet *Navigating the Green Book* (Heatmap View)

Ces trois projets récents ont en commun la mobilisation d'un corpus de textes relatifs au voyage, étudié selon une approche spatiale plus ou moins approfondie. Les données spatiales sont extraites du texte, manuellement ou de manière automatisée, puis intégrées à un SIG ou à une cartographie numérique, qui permet ensuite leur analyse et la valorisation des résultats sous forme de cartes thématiques (cartes de chaleur, cartes de densité). Les deux derniers exemples, qui portent exclusivement sur des guides de voyage, montrent que la spatialisation des informations contenues dans ce type de source peut présenter un grand intérêt, à la fois en termes de recherche et de valorisation. Ils prouvent que, même à partir d'un échantillon restreint d'ouvrages (quatre pour Lepan et Duhamel, deux pour le projet *Navigating the Green Book*),

l'approche géographique et la représentation cartographique d'entités spatiales extraites des guides de voyage mettent en lumière un certain nombre d'informations intéressantes. Visuellement, la concentration d'entités spatiales dans certains quartiers (pour Paris) ou états (pour les États-Unis) ressort particulièrement. Par ailleurs, la comparaison des cartes de localisation des lieux mentionnés dans chacune des éditions de guide étudiées permet de suivre l'évolution des espaces considérés comme importants par les producteurs de guides, selon les périodes prises en compte.

Afin de répondre à la problématique posée en introduction, j'ai décidé de mettre en œuvre une approche géohistorique des guides de voyage relatifs à Lyon pendant un siècle et demi. L'ambition est d'explorer en profondeur les possibilités d'étude des trois matériaux (texte, cartes, illustrations) par la mobilisation de plusieurs outils numériques adaptés. Ce chapitre présente de manière détaillée la méthodologie appliquée au corpus principal. Il est question des prérequis, des outils utilisés, des obstacles et des limites rencontrées. L'objectif de ce chapitre à caractère méthodologique est de montrer et d'expliquer clairement les choix opérés en fonction des objectifs de la recherche, des moyens à disposition et des contraintes de temps. En outre, les différentes étapes du travail sont exposées en détail, de manière qu'à l'avenir les personnes intéressées par cette approche puissent les appliquer à d'autres corpus de guides ou ouvrages similaires.

3.1.2. Freins actuels à l'accessibilité et à l'exploitation des guides

Avant d'entrer dans le cœur de la méthodologie, il est nécessaire d'évoquer la contrainte la plus importante actuellement pour les recherches scientifiques sur les guides de voyage. Les chercheurs qui choisissent d'étudier ces documents se retrouvent vite confrontés à un problème d'accessibilité aux sources, qui constitue un premier obstacle dans l'optique d'un traitement numérique du corpus (acquisition de données dans une qualité suffisante). J'ai rapidement constaté que peu d'exemplaires sont conservés dans les collections publiques, que ce soit dans les bibliothèques, les archives ou les musées[712]. Les recherches dans un fonds privé d'éditeur touristique se sont avérées plus fructueuses, sans toutefois être complètement suffisantes. Ainsi, le fonds d'archives de l'éditeur Hachette[713] contient un grand nombre d'éditions des guides

[712] À l'exception notable de quelques bibliothèques comme la BTV et la BNF (Paris), et dans une moindre mesure, la BML, la grande majorité des bibliothèques patrimoniales françaises ne semblent pas avoir une collection fournie de guides, en particulier si l'on prend en compte la conservation de toutes les éditions successives d'un même titre.
[713] Le fonds de l'éditeur Hachette a été déposé en 1993 à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC, Abbaye d'Ardenne, 14280 Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, France). Ce fonds a été classé monument historique en 2002. Pour plus d'informations, voir la description du fonds Hachette sur le site internet de l'IMEC [en ligne].

Joanne et guides Bleus, tout en étant cependant loin de l'exhaustivité des publications. Depuis une dizaine d'années, un nombre considérable d'éditions de guides publiées au XIX^e^ siècle et au tout début du XX^e^ siècle ont été numérisées par différentes institutions patrimoniales d'Europe et d'Amérique du nord principalement (via des prestataires le plus souvent). Ces ouvrages qui appartiennent désormais au domaine public peuvent être consultés sur des sites web spécialisés comme Google Books, HathiTrust, Gallica ou Internet Archive. Cependant, la qualité des numérisations est assez inégale et peut poser plusieurs problèmes, en particulier dans le cas des ouvrages scannés par Google Books. En général, la totalité du texte est disponible, sauf erreur de numérisation ou mauvaise manipulation (page oubliée, déformée ou pliée). En revanche, les illustrations sont peu exploitables (faible résolution, image trop sombre pour distinguer le contenu), et les plans et planches, repliés, n'ont pratiquement jamais été numérisés dans leur intégralité par Google. Ce problème a été identifié par certaines bibliothèques[714], mais actuellement, la conséquence directe de ces numérisations incomplètes est l'impossibilité d'étudier correctement la cartographie et l'iconographie des guides de voyages scannés. Finalement, la meilleure solution demeure le plus souvent la consultation de l'exemplaire physique. Il est parfois possible de consulter et numériser (photographie ou scan) des guides appartenant à des collectionneurs privés, qui sont en général assez enclins à accorder leur autorisation pour des recherches scientifiques[715]. Enfin, cette étape m'a permis de me rendre compte que les chercheurs ont tout intérêt à constituer leur propre collection personnelle par l'achat de guides d'occasion qui sont régulièrement en vente chez les bouquinistes et sur Internet[716]. C'est le choix que j'ai fait et qui s'est avéré judicieux, en particulier pour les guides de la première moitié du XX^e^ siècle[717]. La constitution d'une collection personnelle constitue un investissement très judicieux sur le moyen et le long terme, car elle permet d'avoir les guides sous la main, sans contrôle externe restreignant la manipulation et l'exploitation[718] (en

URL : https://portail-collections.imec-archives.com/ark:/29414/a0114315290493T3p7U (consulté le 16/06/2020).

[714] C'est le cas de la BML.

[715] Je remercie d'ailleurs Régis Neyret (†) et Bernard Gauthiez de m'avoir prêté pour mon étude plusieurs guides de voyage de leur collection personnelle.

[716] Il importe ici de signaler que malheureusement, le coût d'achat des guides nécessaires à la constitution du corpus « retombe souvent sur le doctorant » (ou chercheur), comme l'avait souligné le conseiller scientifique de la Région Rhône-Alpes (ARC 7) qui a évalué l'état d'avancement de ma thèse en 2015. Néanmoins, sur le long terme, je confirme qu'il est largement plus judicieux d'acquérir des guides d'occasion dont le prix varie entre 5 et 15 € environ, plutôt que de payer des allers-retours à Paris afin de consulter des exemplaires qu'on ne pourra pas manipuler aussi facilement que chez soi.

[717] Je remercie Hélène Morlier et Bernard Gauthiez pour ce conseil. J'ai publié en juin 2020 un billet de blog présentant ma collection personnelle de guides de voyage et documents touristiques : Damien Petermann, « Liste des guides de voyage/tourisme de ma collection personnelle », *L'image de Lyon* [carnet de recherche], 08/06/2020 [en ligne]. URL : https://imagelyon.hypotheses.org/1395 (consulté le 06/08/2021).

[718] Choix d'autant plus judicieux lorsqu'une situation exceptionnelle empêche les chercheurs d'accéder aux collections publiques, comme nous en avons tous fait la désagréable expérience en 2020 avec les fermetures des institutions patrimoniales, conséquence de la pandémie de Covid-19 et des confinements… La question de la conservation sur le long terme de ces ouvrages rassemblés au domicile de chercheurs demeure néanmoins une préoccupation non négligeable.

particulier pour leur reproduction numérique et leur réutilisation dans des projets ou publications)[719].

3.2. L'étude des données spatiales à partir du texte

La méthodologie portant sur le matériau textuel est celle qui est à ce jour la plus renseignée et employée, comme nous l'avons vu avec les trois projets présentés précédemment. Il a été indiqué dans le chapitre 2 que le texte constitue le matériau principal des guides du corpus. Une première lecture permet de se rendre compte qu'il contient de nombreuses mentions d'objets localisés dans l'espace urbain : cours d'eau, édifices, places, rues, parcs, fontaines, statues, quartiers, collines, etc.

Différentes méthodes – manuelle ou automatisées – peuvent être employées pour étudier ce matériau textuel. L'objectif principal de la méthode mise en œuvre ici est de pister avec une très grande précision les entrées et sorties d'objets urbains d'un document à l'autre. Plusieurs étapes composent cette méthode d'étude du texte : la numérisation du guide et les opérations permettant d'obtenir le texte au format brut (préparation du matériau textuel), le relevé systématique des objets spatiaux (collecte des données), la spatialisation de ces lieux dans un SIG.

3.2.1. Étapes d'acquisition et de traitement des informations textuelles

La numérisation du matériau textuel

Les difficultés rencontrées pour accéder aux guides ont déjà été pointées précédemment. À la différence de l'iconographie (cartographie et illustrations), le texte demeure le matériau le plus facile à obtenir à partir des numérisations et à exploiter ensuite, ce qui explique sans doute qu'il est beaucoup plus étudié par les chercheurs encore aujourd'hui. Selon le mode d'accès au document, j'ai opté pour deux méthodologies différentes en ce qui concerne la numérisation du texte.

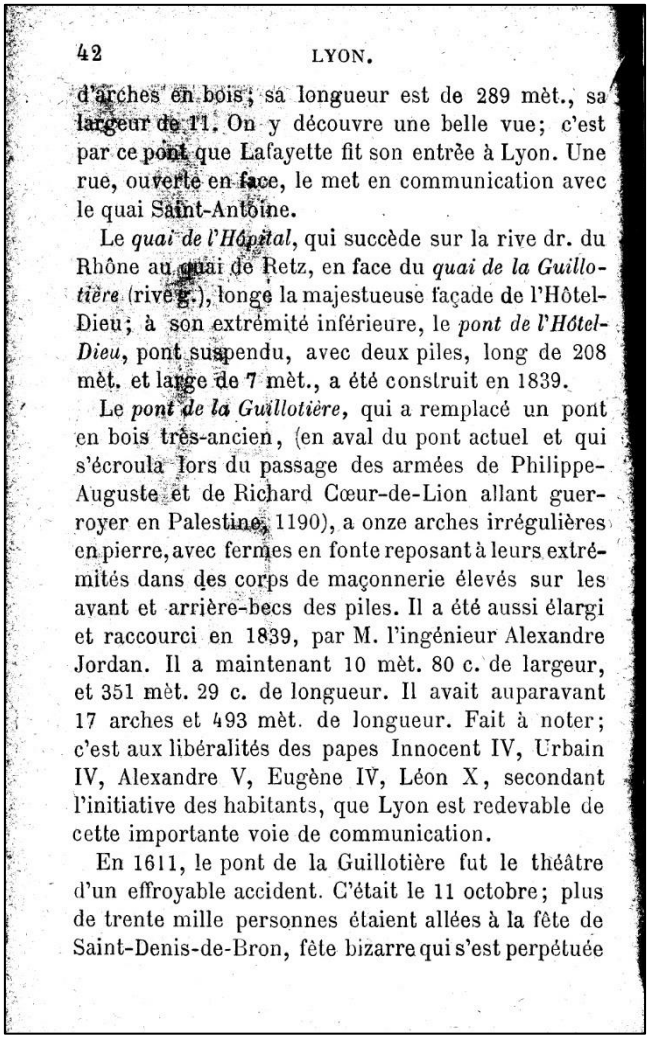
[719] Il faut rappeler qu'actuellement, de nombreuses institutions patrimoniales françaises appliquent encore des licences peu claires (voire abusives) sur les reproductions numériques et la réutilisation des images de documents du domaine public, ce qui constitue un blocage très ennuyeux pour les recherches, les projets et les publications.

Dans le meilleur des cas, j'ai eu en ma possession sur une période longue une partie des guides du corpus principal[720]. J'ai scanné par mes propres moyens 21 guides portant sur Lyon[721] : partiellement pour les ouvrages couvrant un large espace géographique (régional, national) ou en totalité pour le titre *Lyon et ses environs*. Pour récupérer le texte, les pages ont été numérisées en mode bitonal (noir et blanc), avec une résolution de 600 dpi* (à l'échelle 1/1). Il a fallu scanner certains guides en mode niveau de gris, car la numérisation en mode bitonal occasionnait trop d'artefacts (taches noires), qui rendaient alors le texte illisible à certains endroits. Pour chaque guide, les pages scannées individuellement ont été combinées en un unique fichier PDF, afin de faciliter les manipulations et recherches ultérieures. La majorité des guides du corpus qui font partie du domaine public étaient quant à eux déjà disponibles sous forme scannée au sein de bibliothèques numériques ou services en ligne spécialisés (les trois principaux étant Gallica, Google Books et Internet Archive)[722]. Ces fichiers ont été téléchargés au format PDF. Dans la plupart des cas, il s'agit de numérisation en mode image, mode bitonal (noir et blanc). À ce stade, d'un point de vue technique, le texte n'est pas encore identifié comme un élément particulier différent du reste de l'image (composée de pixels noirs et blancs) et il n'est donc pas possible d'effectuer des recherches de mots ou de sélectionner le texte[723].

Afin de pouvoir exploiter pleinement le texte, il est nécessaire de procéder à une reconnaissance optique de caractères (OCR*) à l'aide d'un logiciel spécialisé. L'OCR est une opération automatique qui consiste à convertir chaque page du fichier PDF (préalablement scannée en mode image) en texte brut*, qui peut ensuite être manipulé dans divers logiciels, dont ceux de traitement de texte[724]. Pour les cinq guides qui n'étaient consultables qu'en service d'archives ou bibliothèques (à la BNF, principalement), il a fallu procéder différemment. J'ai photographié chaque page de la partie concernant Lyon au moyen d'un appareil photographique numérique personnel. Les photographies ne pouvant pas être prises strictement à plat (verticalement) pour des raisons pratiques de consultation, l'OCR sur de telles images donne des résultats médiocres. J'ai donc préféré saisir moi-même à l'ordinateur le texte de chacune des pages photographiées (retranscription manuelle). En fonction du nombre de pages à traiter, cette étape nécessite un temps plus ou moins long. Enfin, un guide du corpus a pu être seulement consulté sur place à

[720] Cela concerne les guides de ma collection personnelle et ceux que plusieurs collectionneurs privés m'ont prêtés.
[721] J'ai acheté ces guides chez des bouquinistes ou via des sites spécialisés dans la vente d'ouvrages d'occasion (Ebay, Priceminister, Delcampe, Abebooks, etc.).
[722] Il s'agit d'ouvrages conservés dans des institutions patrimoniales françaises et étrangères, qui ont été scannés et mis à disposition du public, en ligne.
[723] Sauf dans les PDF téléchargés depuis Google Books depuis quelques années, à la suite d'une amélioration technique qui rend possible la recherche par mot-clé (mais l'OCR de Google fonctionne différemment).
[724] Catherine Mocellin, « Partie I. Maîtriser les aspects techniques de la numérisation » dans *Numériser et mettre en ligne*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2010 [en ligne].
URL : http://books.openedition.org/pressesenssib/423 (consulté le 21/08/2021).

l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC). Cette association conserve des fonds d'archives privées, dont celui de l'éditeur d'Hachette. Comme ces archives sont en dépôt à l'IMEC, les photographies des documents ne sont pas autorisées dans la salle de lecture. La seule option a été de dactylographier sur place le texte de la partie Lyon du guide Joanne *La France* [HAC1887], qui est fort heureusement très courte (ce guide ne contient ni carte ni illustration relative à Lyon). En définitive, que ce soit par une océrisation ou par une retranscription manuelle, cette première étape a permis de disposer du texte brut de chaque guide du corpus principal, pour la partie consacrée à Lyon.



42 LYON.

d'arches en bois; sa longueur est de 289 mèt., sa largeur de 11. On y découvre une belle vue; c'est par ce pont que Lafayette fit son entrée à Lyon. Une rue, ouverte en face, le met en communication avec le quai Saint-Antoine.

Le *quai de l'Hôpital*, qui succède sur la rive dr. du Rhône au quai de Retz, en face du *quai de la Guillotière* (rive g.), longe la majestueuse façade de l'Hôtel-Dieu; à son extrémité inférieure, le *pont de l'Hôtel-Dieu*, pont suspendu, avec deux piles, long de 208 mèt. et large de 7 mèt., a été construit en 1839.

Le *pont de la Guillotière*, qui a remplacé un pont en bois très-ancien, (en aval du pont actuel et qui s'écroula lors du passage des armées de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion allant guerroyer en Palestine, 1190), a onze arches irrégulières en pierre, avec fermes en fonte reposant à leurs extrémités dans des corps de maçonnerie élevés sur les avant et arrière-becs des piles. Il a été aussi élargi et raccourci en 1839, par M. l'ingénieur Alexandre Jordan. Il a maintenant 10 mèt. 80 c. de largeur, et 351 mèt. 29 c. de longueur. Il avait auparavant 17 arches et 493 mèt. de longueur. Fait à noter; c'est aux libéralités des papes Innocent IV, Urbain IV, Alexandre V, Eugène IV, Léon X, secondant l'initiative des habitants, que Lyon est redevable de cette importante voie de communication.

En 1611, le pont de la Guillotière fut le théâtre d'un effroyable accident. C'était le 11 octobre; plus de trente mille personnes étaient allées à la fête de Saint-Denis-de-Bron, fête bizarre qui s'est perpétuée

Figure 78 : Page du guide [HAC1872] scannée en mode bitonal (artefacts)

La reconnaissance optique de caractères et la vérification du texte brut

La qualité de l'OCR permettant d'obtenir du texte brut varie en fonction de plusieurs critères. Tout d'abord, les caractéristiques matérielles du document original ont leur importance et plusieurs éléments sont à prendre en compte lors de l'océrisation, afin de trouver les meilleurs réglages. C'est le cas de la typographie utilisée dans l'ouvrage (police et taille des caractères). La reconnaissance optique de caractères est ainsi meilleure sur des guides de la seconde moitié du XX^e^ siècle que sur ceux de la fin du XIX^e^ siècle. J'ai aussi constaté que l'OCR effectuée sur les guides qui contiennent du texte présenté sur deux colonnes est en général moins bonne que celle portant sur les guides adoptant une seule colonne. La qualité de conservation de l'exemplaire, celle de l'impression d'origine et celle du papier utilisé influent également fortement sur la qualité de l'OCR. Certains guides Hachette de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle (par exemple, le titre *Lyon et ses environs*) sont imprimés sur du papier de moins bonne qualité que les éditions antérieures. Ce papier – très fin et fragile – rend la numérisation plus complexe, car on voit à travers la feuille une partie du contenu de la page située au verso. Certains exemplaires de guides contiennent des taches dues à l'usure et à une conservation pas toujours optimale : ces taches peuvent aussi compliquer la reconnaissance optique de caractères, car celles-ci peuvent être interprétées à tort par le logiciel comme des caractères textuels.

Ensuite, les réglages opérés lors de la numérisation au moyen d'un scanner (profondeur d'acquisition, résolution, format) sont fondamentaux. Par exemple, la présence de nombreuses marques ou taches sur les pages d'un guide rend la numérisation en mode bitonal peu adaptée au traitement ultérieur (OCR). Il est donc nécessaire de régler au mieux le contraste lors des choix de numérisation, afin d'éliminer un maximum de bruit (il s'agit de taches qui peuvent ressortir lorsque l'on scanne en mode bitonal). D'après ma propre expérience, ces réglages sont différents d'un guide à l'autre et il faut faire plusieurs essais pour trouver celui qui est le plus adapté à chaque ouvrage. Les textes bruts résultant d'OCR que proposent Google Books et Gallica ont aussi été testés (pour les guides présents sur ces sites), mais leur qualité n'a pas semblé meilleure que l'OCR du logiciel employé. J'ai donc fait le choix d'utiliser le même logiciel pour obtenir le texte brut de tous les guides du corpus, par souci de cohérence.

Une fois l'OCR effectuée, il a paru indispensable de procéder à une relecture très attentive du texte obtenu, afin de vérifier et corriger les erreurs de reconnaissance, qui peuvent être assez nombreuses. Souvent, certains caractères ne sont pas interprétés correctement par le logiciel d'OCR et l'on retrouve des « r » à la place de « t », des « n » à la place de « u », etc. À la

différence d'autres documents littéraires, le guide présente la particularité de contenir des symboles typographiques et pictogrammes qui sont en général mal reconnus par le logiciel d'OCR. De même, la présence de plans de niveaux (de certains musées lyonnais) entre deux paragraphes de texte provoque aussi quelques complications d'OCR. L'utilisation d'une liseuse électronique personnelle s'est révélée particulièrement adaptée à la relecture du corpus textuel traité par OCR. L'écran spécial de ces appareils rend la lecture très agréable, ce qui favorise la concentration sur le texte. Les coquilles et autres erreurs d'OCR apparaissent alors beaucoup plus clairement que sur un écran d'ordinateur. De plus, le petit format de la liseuse est pratique car l'on peut s'en servir devant un ordinateur et ainsi comparer directement ce que l'on lit avec le PDF scanné du guide. Les multiples relectures du texte de chaque guide selon cette méthode ont permis de repérer les diverses erreurs d'OCR et de les corriger. La phase de transcription et vérification textuelle est certainement la plus chronophage de tout le processus méthodologique, mais elle est nécessaire pour pouvoir disposer d'un texte de qualité (vérifié et validé), qui présente alors un très grand potentiel pour la recherche de mots-clés et les analyses ultérieures.

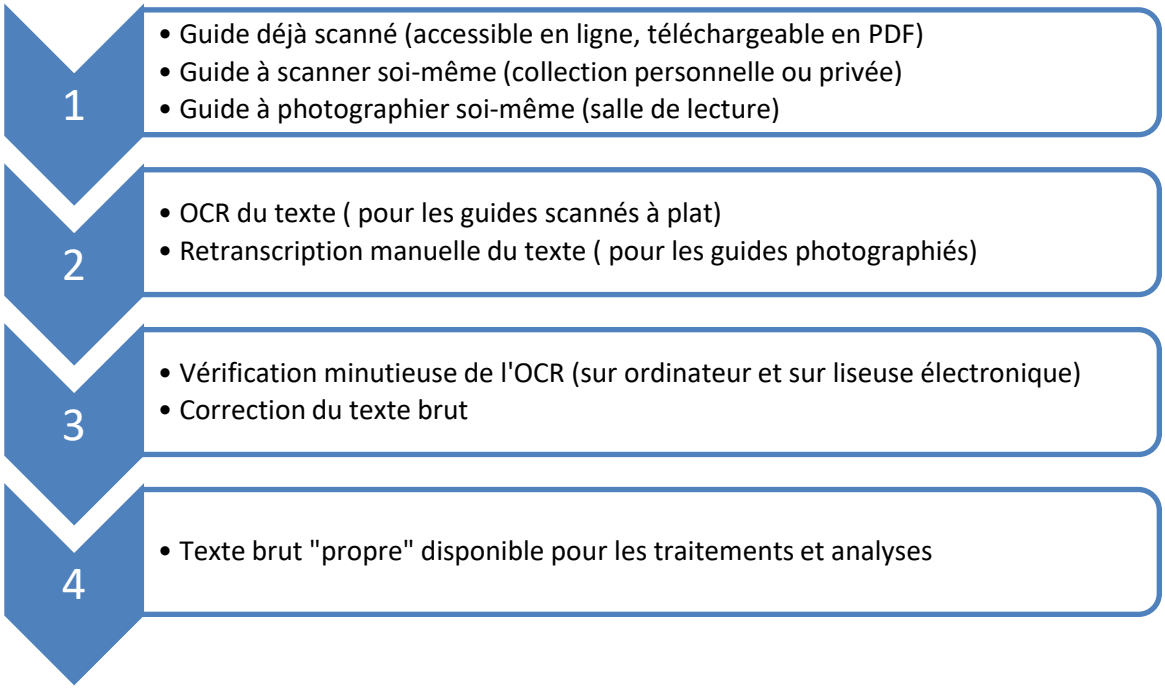


Figure 79 : Synthèse des étapes d'acquisition de la donnée textuelle à partir des guides

Le repérage et le relevé exhaustif des informations spatiales

Une fois que le contenu de la partie consacrée à Lyon est disponible en texte brut vérifié pour tous les guides du corpus, il devient beaucoup plus aisé de repérer les différents objets urbains mentionnés. L'objectif principal étant de parvenir à spatialiser et représenter sous forme cartographique l'évolution de l'espace lyonnais dans les guides du corpus, la catégorie d'élément textuel à étudier en priorité est ce que l'on peut nommer *objet spatial* ou *entité spatiale**.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de définir ce que j'entends par ces appellations. Dans le cadre des procédés de reconnaissance automatique de mots ou ensembles de mots dans un corpus textuel, l'expression généralement employée est *entité nommée** (en anglais : *named entity*). Cette notion a été établie en 1995 lors de la sixième *Message Understanding Conference* (MUC-6), rencontre scientifique portant sur le traitement automatique du langage naturel, qui s'est tenue aux États-Unis dans la ville de Columbia (Maryland). Selon sa première définition, une *entité nommée** (EN) est un mot (ou suite de mots) désignant dans un texte une personne, une organisation, un lieu géographique ou une expression alphanumérique (date, montant, heure, pourcentage)[725]. Dans le cas de cette recherche sur l'image de Lyon, ce sont les mentions de lieux et d'objets ayant une matérialité dans l'espace urbain qui sont pertinentes à prendre en compte. Justement, il existe une catégorie d'entité nommée qui correspond à ce type d'objet. L'expression *entité spatiale nommée** (ESN) désigne une EN correspondant à une référence géographique, un lieu qui peut être localisé dans l'espace. Par exemple, « Uruguay », « Paris », « lac Léman », « gare Saint-Charles », « avenue Jean-Jaurès » ou encore « place de la Comédie » sont toutes des *entités spatiales nommées**. Actuellement, de nombreux travaux de recherches au croisement de la géographie, de l'informatique, des sciences du langage ou de l'histoire s'attachent à la reconnaissance et l'extraction d'ESN au sein de corpus textuels[726]. Comme le plus souvent ces noms sont ceux de lieux existants, ils présentent l'intérêt majeur de pouvoir être ensuite associés directement à leurs coordonnées dans un système de référence (SCR), ce qui ouvre de nombreuses perspectives en termes de spatialisation, puis d'analyse du point de vue géographique.

[725] Ralph Grishman et Beth Sundheim, « Message understanding conference - 6 : A brief history », Copenhague, 1996, p. 466-471 [en ligne]. URL : http://www.aclweb.org/anthology/C96-1079 (consulté le 19/08/2021).
[726] Voir par exemple : Carmen Brando et al., « Introduction. Humanités numériques et analyses spatiales : enjeux et perspectives », *Humanités numériques*, 2021, n° 3 [en ligne].
URL : https://journals.openedition.org/revuehn/2038 (consulté le 16/08/2021).

Que ce soit manuellement ou par l'intermédiaire de logiciels spécialisés (traitement automatique du langage, textométrie), il est possible de traiter et d'analyser des corpus textuels (comme les guides) de diverses manières. Ces méthodes d'analyse de discours et de contenu textuel sont utilisées dans de nombreux projets de recherches en sciences humaines et sociales[727]. Cependant, les techniques actuelles d'automatisation informatique ne permettent pas toujours de résoudre efficacement les problèmes complexes inhérents aux projets géohistoriques et à leurs sources. Il convient alors de faire un choix, par exemple ne prendre en compte qu'une catégorie d'objets parmi ceux pouvant être étudiés. Dans sa thèse sur la modernité parisienne dans les romans du XIX^e^ siècle, Noémie Boeglin a décidé de restreindre le relevé automatique d'entités spatiales nommées aux odonymes (noms de voie)[728]. Ici, la question de recherche étant différente, j'ai fait le choix de ne pas me limiter à un seul type d'entité spatiale, mais bien de prendre en compte les diverses catégories présentes dans le guide : statue, place, bâtiment, voie, parc, gare, etc. En effet, l'objectif est de suivre la dynamique des « choses à voir » et des autres objets qui composent l'espace lyonnais dans les guides.

Lors de la lecture des guides du corpus, on se rend vite compte que se limiter à extraire automatiquement les *entités spatiales nommées* posait un problème de taille par rapport à l'objectif de recherche. En effet, comme il s'agit de répertorier tous les objets urbains présents dans chaque (partie de) guide consacré(e) à Lyon, il est important de ne pas manquer quelques mentions. Or, dans les guides de voyage ou d'autres documents, il arrive parfois que des objets soient présents de manière implicite, sans être cités par leur nom[729]. Certains sont mentionné sous la forme d'une référence à un autre objet. C'est par exemple le cas de l'hôpital de la Charité dans le guide [HAC1890, p. 79] : « la *place de la Charité* longe l'hôpital du même nom ». De même, dans le guide [BLU1926, p. 28], une rue est présente sans que son nom ne soit livré explicitement aux lecteurs : « the Rue Victor-Hugo leads straight to the Place Bellecour, passing the Place Ampère (Pl. D 3), with a statue of the famous physicist, whence a street on the left leads to the basilica of ***St-Martin-d'Ainay** ». Cette rue (la rue des Remparts d'Ainay) peut être identifiée par déduction, grâce aux autres toponymes cités, mais il est nécessaire pour cela de bien connaître l'espace urbain lyonnais ou d'utiliser un plan de Lyon contemporain (celui

[727] Émeline Comby, Yannick Mosset, et Stéphanie de Carrara (dir.), *Corpus de textes : composer, mesurer, interpréter*, Lyon, ENS Éditions, 2016 [en ligne].
URL : https://books.openedition.org/enseditions/7328 (consulté le 19/08/2021).
[728] Noémie Boeglin, *Représentations romanesques de la modernité parisienne dans le « Grand XIX^ème^ siècle », 1830-1913*, thèse de doctorat en histoire, Université de Lyon, 2018 [en ligne].
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02080254 (consulté le 15/06/2020).
[729] Ludovic Moncla et. al., « Mapping urban fingerprints of odonyms automatically extracted from French novels », *International Journal of Geographical Information Science*, 2019, vol. 33, n° 12, p. 2 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02070456 (consulté le 30/10/2021).

du guide ou un autre plan). Dans ces deux cas précis, une reconnaissance automatique des ESN n'aurait pas permis de répertorier ces objets, ils n'auraient tout simplement pas été pris en compte.

Le projet mené sur les romans parisiens a également montré la difficulté de repérage automatique des monuments et points d'intérêt, c'est-à-dire ce qui correspond dans les guides aux « choses à voir[730] ». Il existe une littérature scientifique spécialisée traitant de ce sujet (en science de l'information et de la communication, linguistique et en informatique). Les projets récents montrent que la reconnaissance automatique d'ESN dans des corpus textuels donne des résultats encourageants, mais qu'une intervention manuelle reste encore à ce jour indispensable pour s'assurer de la qualité des données[731]. Étant donné l'approche avant tout géographique choisie ici, j'ai préféré conserver une méthode d'extraction des objets spatiaux majoritairement manuelle, afin de garder un contrôle fin et précis lors de cette étape capitale. L'utilisation d'un logiciel de textométrie a donc été écartée, au profit d'un relevé manuel des entités spatiales présentes dans le guide. En effet, après une phase de test sur un échantillon de guides, j'ai jugé qu'une lecture et un relevé manuel attentifs étaient plus efficaces qu'une reconnaissance automatique, afin d'éviter ces pièges et d'identifier tous les objets présents, grâce aux éléments de contexte. Pour l'étude des documents littéraires à dimension spatiale (et historique), il est en effet indispensable de prendre en compte le contexte des entités mentionnées explicitement ou implicitement[732]. Sur ce point, je partage l'avis d'Andreea Antonescu qui a aussi préféré utiliser une méthode manuelle pour identifier les localités dans sa thèse de géographie portant sur la mondialisation du tourisme à partir d'un corpus de guides de voyage[733].

Le relevé manuel des entités spatiales était certes fastidieux et long (en fonction du volume de texte de chaque guide), mais il a pu être mis en œuvre facilement et directement. J'ai opté pour cette solution en prenant en compte les moyens matériels à ma disposition et les contraintes temporelles. Le choix d'un logiciel de textométrie, aurait nécessité une formation spécifique pour apprendre à l'utiliser, car la thèse ne faisant pas partie d'un projet de recherche plus large, il n'était pas possible de mobiliser sur ce type de taches du personnel technique spécialisé, (comme c'est le cas parfois pour d'autres recherches). Ensuite, le corpus principal est multilingue (français, anglais, allemand), ce qui pose des problèmes dans le processus

[730] *Ibid*., p. 3.
[731] *Ibid*., p. 17. Dans ce projet sur les romans relatifs à Paris, le travail manuel restant a consisté à vérifier qu'une voie identifiée est bien située à Paris, ainsi qu'à rechercher la localisation exacte d'une ancienne voie dans un *gazetteer** historique ou d'autres sources.
[732] *Ibid*., p. 18.
[733] A. Antonescu, *La dynamique du champ mondial des lieux touristiques…,* 2016, *op. cit*., p. 103-104.

d'identification semi-automatique des ESN par les logiciels de textométrie. Enfin, les projets qui utilisent une méthodologie de reconnaissance automatique ou semi-automatique d'ESN mentionnent tous un certain nombre de contraintes et problèmes. Le premier concerne la désambiguïsation des noms de lieux. Trois grands types d'ambiguïtés relatives aux entités spatiales ont été mises en évidence par David A. Smith and Gideon S. Mann[734]. La première catégorie d'ambiguïté est liée au référent. Il est fréquent que plusieurs types d'objets spatiaux partagent une même dénomination, ce qui peut entraîner des erreurs dans la reconnaissance automatique d'entités nommées. Par exemple, dans le cas de Lyon, « Saint-Jean » correspond dans les guides à la fois à une place, à une rue, à un fort, à une gare (station du funiculaire pour Fourvière), à un bâtiment religieux (primatiale Saint-Jean) et à un quartier. Par ailleurs, au sein d'un corpus s'étalant sur plus de 150 ans, il arrive qu'un même nom désigne deux éléments différents en fonction de la période. La dénomination « église de Fourvière » était ainsi utilisée dans les guides pour désigner la chapelle surmontée de la statue dorée de la Vierge, jusqu'à la construction de la basilique, puis c'est cette dernière qui a été par la suite surtout concernée par cette appellation. Comme on le voit, les risques d'ambiguïtés et de confusion entre plusieurs entités spatiales ne sont pas négligeables et une lecture humaine est bienvenue pour résoudre ces problèmes.

***Éléments de vocabulaire**

Afin d'éviter toute ambiguïté, j'ai choisi d'employer dans cette thèse les expressions ***entité spatiale*** ou ***objet spatial*** de manière interchangeable, pour désigner les lieux/toponymes présents dans la partie « Visite de la ville », qui ont été répertoriés puis spatialisés pour chaque guide du corpus principal. L'expression *entité spatiale nommée* sera quant à elle uniquement utilisée pour qualifier les lieux qui sont explicitement mentionnés par leur nom dans les guides.

Comme aucune méthode automatique n'a été employée, et afin d'éviter toute confusion, il semble préférable d'employer le terme « repérage » plutôt que « reconnaissance » pour désigner cette étape qui consiste à identifier dans chaque guide les entités spatiales afin de les répertorier exhaustivement.

La phase de repérage comporte deux facettes. D'une part, il s'agit de lister pour chacun des guides du corpus principal tous les objets spatiaux mentionnés au moins une fois, afin de recenser leur présence ou leur absence. Comme indiqué précédemment, il faut préciser

[734] David A. Smith et Gideon S. Mann, « Bootstrapping toponym classifiers », dans *Proceedings of the HLT-NAACL 2003 workshop on Analysis of geographic references - Volume 1*, Stroudsburg, 2003, p. 45-49 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.3115/1119394.1119401 (consulté le 23/01/2022), cité par L. Moncla et. al., « Mapping urban fingerprints… », 2019, *art. cit.*, p. 13.

d'emblée que le relevé des entités spatiales ne concerne que la partie « Visite de la ville » (lorsqu'elle est présente). J'ai pris la décision de me concentrer sur cette partie qui est la plus longue et intéressante et de ne pas répertorier toutes les adresses présentes dans les autres rubriques des guides (renseignements pratiques, histoire, situation, etc.). Cela signifie que les restaurants, hôtels, cafés et autres lieux présents dans la partie des informations pratiques n'ont pas été listés, ni spatialisés. Ce choix a été guidé par des contraintes temporelles, mais aussi scientifiques : en effet, les entités spatiales présentes dans les autres rubriques ont une nature différente de celles qu'on trouve dans la partie « Visite de la ville » (chapitre 4). Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, la plupart des guides les plus anciens du corpus (jusqu'au début du XX^{e} siècle) adoptent une structure thématique et ne contiennent pas d'itinéraire explicite, ni de partie distincte consacrée de manière évidente à la visite de la ville en tant que telle. Pour ces guides-là, j'ai choisi de ne répertorier que les entités spatiales qui se rapportent directement à la visite touristique (et toujours à l'exception de celles présentes dans les parties « situation », « histoire », « industrie et commerce », etc.).

Le repérage implique ici de relire une nouvelle fois chaque texte très attentivement pour en extraire manuellement les entités spatiales et constituer une base de données sous forme de tableur. Le fichier ainsi créé[735] comporte deux feuilles séparées. La première feuille correspond au relevé des entités spatiales dans l'ordre de lecture du texte. Il est important de conserver cette information relative à l'ordre de présentation, car elle a son importance dans l'analyse du statut des objets et de la hiérarchie dans le discours touristique. Le premier champ « ID » correspond à l'identifiant alphanumérique qui sert pour la jointure attributaire* avec la couche cartographique* dans le SIG. Chaque ID est unique et identique pour le même objet quelque que soit le guide concerné. Par exemple, la primatiale Saint-Jean correspond à l'ID « Ob_005 » dans la base de données. Le deuxième champ « Objet » correspond à l'intitulé de chaque objet (sous une forme unique). Le troisième champ « Typologie » correspond à la catégorie de l'objet (voie, place, parc, monument, bâtiment, pont, etc.). Enfin, le quatrième champ « Symbole » répertorie la présence d'astérisque(s) ou d'étoile(s) associée(s) à un objet spatial, car cette information n'est pas anodine dans les guides de voyage : elle témoigne du niveau d'intérêt porté aux éléments. La deuxième feuille du fichier tableur contient exactement les mêmes informations que la première, mais l'ordre des entités spatiales est différent, car cette feuille est utilisée pour effectuer les manipulations (par exemple : filtrer ou regrouper les objets de même type).

[735] Ces fichiers sont nommés de la manière suivante : « Liste_objets_HAC1872 », « Liste_objets_BAE1885 », etc.

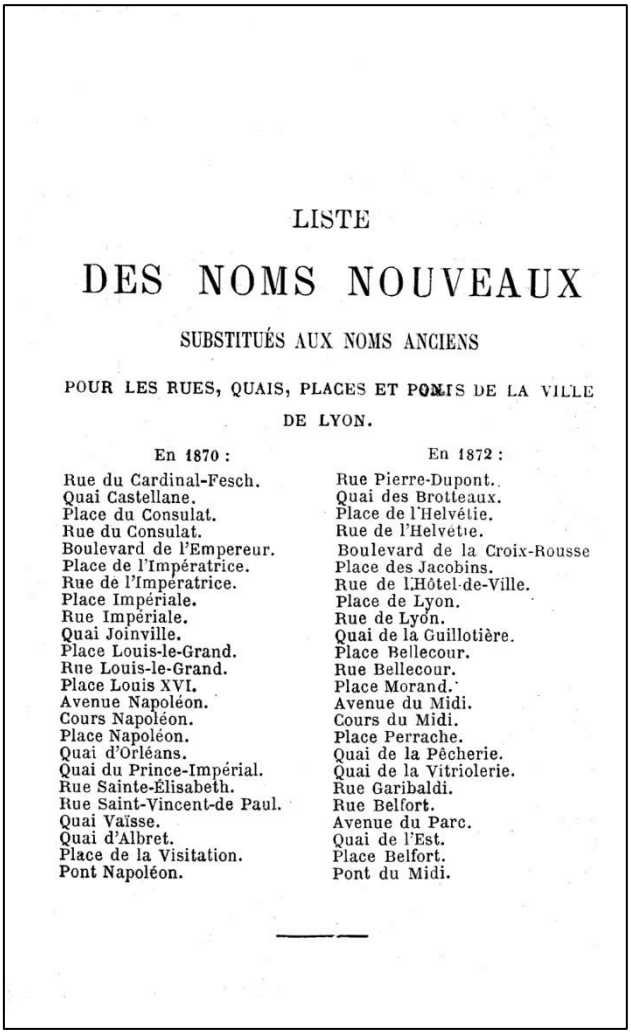
Ce premier relevé permet déjà d'établir une chronologie détaillée de la présence ou de l'absence d'objets spatiaux dans chaque édition de guide du corpus principal. Il est alors possible d'avoir un état par guide, mais aussi de suivre la trajectoire d'un élément urbain particulier (édifice, voie, statue, etc.) en termes de mentions sur toute la période étudiée (années 1840-2000). Suivre la trajectoire d'un objet consiste à repérer à quel moment il fait son entrée dans les guides de chaque collection, puis s'il se maintient durant toute la période ou bien s'il sort à un moment donné, au fil des éditions successives. Afin d'avoir une bonne vision de ces évolutions, un document textuel a été constitué en parallèle, pour noter précisément les objets qui entrent et sortent du guide entre chaque édition[736]. Cela permet de bien comprendre les logiques au sein des quatre collections, d'un guide à l'autre.

Nommer les entités spatiales dans la base de données

La multiplicité de dénomination d'un même objet spatial est un problème de taille auquel se heurtent tous les travaux portant sur une période de plusieurs décennies ou siècles. Il comporte deux facettes. La première est directement liée à l'histoire de la ville : il s'agit du changement du nom officiel d'un espace. Dans le cas lyonnais, cela concerne principalement les voies, les places et les espaces verts publics. Les lieux sont en général rebaptisés après un changement de régime politique au niveau national, ce qui est caractéristique du XIX^{e} siècle en France. Pour la période qui nous intéresse, c'est le passage du Second Empire à la Troisième République qui a été suivi du plus grand nombre de changement de nom de voies et places. Les exemples ne manquent pas à Lyon, les plus notables concernant bien évidemment les noms liés directement au régime impérial.[737] Par exemple, la rue du Président Édouard-Herriot a d'abord été nommée rue de l'Impératrice lors de son ouverture en 1864, puis elle a été appelée rue de l'Hôtel-de-Ville en 1871. Son nom actuel date de 1957. Il existe plusieurs outils permettant de suivre l'évolution des noms des rues lyonnaises, parmi lesquels l'ouvrage de Maurice Vanario[738] et plus récemment, l'« Index des voies de Lyon » élaboré par les AML[739]. Certains guides

[736] Ce fichier contient tous les guides du corpus principal, dans l'ordre chronologique de publication avec une distinction par collection. Toutes les entrées et sorties d'objets spatiaux d'une édition à l'autre y sont renseignées.
[737] Sur les changements de noms des rues lyonnaises en fonction des régimes politiques, voir : Pierre-Yves Saunier, « Tempêtes dans une petite plaque d'émail bleu, les noms de rues à Lyon au XIX^{e} siècle », *Cahiers d'histoire*, Comité historique du Centre-Est, 1990, p. 133-154 [en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002818/ (consulté le 12/08/2021).
[738] Maurice Vanario, *Les rues de Lyon à travers les siècles (XIV^{e} au XXI^{e} siècles)*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2^{e} éd., 2002.
[739] Ce fichier a été publié en open data en juillet 2021 par les AML, avec les précisions suivantes : « L'index des voies de Lyon comporte à ce jour 4 171 noms et est constamment mis à jour au fur et à mesure de la création de nouvelles voies ou des changements de noms. Le fichier mis en ligne sera mis à jour plusieurs fois par an pour intégrer ces mises à jour. ». Pour plus d'informations : AML, Rues de Lyon [en ligne].

comportent aussi une table de correspondance entre les noms anciens et les nouveaux des rues, ce qui montre que ce changement radical de dénomination des voies a dû être répercuté rapidement dans ce type d'ouvrage, pour d'évidentes raisons pratiques.



LISTE

DES NOMS NOUVEAUX

SUBSTITUÉS AUX NOMS ANCIENS

POUR LES RUES, QUAIS, PLACES ET PONTS DE LA VILLE DE LYON.

En 1870 :	En 1872 :
Rue du Cardinal-Fesch.	Rue Pierre-Dupont.
Quai Castellane.	Quai des Brotteaux.
Place du Consulat.	Place de l'Helvétie.
Rue du Consulat.	Rue de l'Helvétie.
Boulevard de l'Empereur.	Boulevard de la Croix-Rousse
Place de l'Impératrice.	Place des Jacobins.
Rue de l'Impératrice.	Rue de l'Hôtel-de-Ville.
Place Impériale.	Place de Lyon.
Rue Impériale.	Rue de Lyon.
Quai Joinville.	Quai de la Guillotière.
Place Louis-le-Grand.	Place Bellecour.
Rue Louis-le-Grand.	Rue Bellecour.
Place Louis XVI.	Place Morand.
Avenue Napoléon.	Avenue du Midi.
Cours Napoléon.	Cours du Midi.
Place Napoléon.	Place Perrache.
Quai d'Orléans.	Quai de la Pêcherie.
Quai du Prince-Impérial.	Quai de la Vitriolerie.
Rue Sainte-Élisabeth.	Rue Garibaldi.
Rue Saint-Vincent-de Paul.	Rue Belfort.
Quai Vaïsse.	Avenue du Parc.
Quai d'Albret.	Quai de l'Est.
Place de la Visitation.	Place Belfort.
Pont Napoléon.	Pont du Midi.

Figure 80 : Liste des noms nouveaux substitués aux noms anciens [HAC1872, p. XLIV]

La deuxième facette à prendre en compte n'est pas liée à un changement officiel de nom, mais elle est fonction – entre autres – de la pluralité d'éditions de guides, souvent rédigées par des auteurs différents. Malgré les consignes de l'éditeur qui visent une uniformisation du contenu des guides au sein de la collection, on constate qu'un même objet peut ne pas être désigné par un nom tout à fait identique dans plusieurs guides publiés à seulement quelques années d'écart. Il s'agit là de la deuxième catégorie d'ambiguïtés mise en évidence par David A. Smith et

URL : https://recherches.archives-lyon.fr/editorial/page/a9a1838c-bccf-4c1d-999d-02aaa3bc45cb (consulté le 06/08/2021).

Gideon S. Mann[740]. À titre d'exemple, le tableau ci-dessous répertorie différentes appellations de l'église Saint-Bruno des Chartreux dans quelques guides Hachette.

Guides	Appellation
HAC1861	« l'*église des Chartreux* »
HAC1872	« L'**église des Chartreux** ou **Saint-Bruno** »
HAC1887	« *Les Chartreux* ou *Saint-Bruno* »
HAC1902	« l'***église Saint-Bruno*** (Pl. C, 4), ancienne chapelle des Chartreux »
HAC1914	« L'**église Saint-Bruno-des-Chartreux** »
HAC1925	« **L'*église Saint-Bruno-les-Chartreux** »
HAC1960	« l'*église Saint-Bruno*, ancienne église des Chartreux »
HAC1971	« L'**église Saint-Bruno-les-Chartreux** »
HAC1990	« Église Saint-Bruno *(plan A1)*, ancienne église des Chartreux »
HAC1991	« L'église Saint-Bruno-des-Chartreux*** »

Tableau 7 : Exemple de variations de noms pour un objet spatial dans les guides du corpus principal

Les variations de forme sont souvent légères, mais d'un point de vue technique et pratique, cela signifie qu'il faut choisir dans la base de données un nom de référence pour chaque objet et lier toutes les autres dénominations du même objet à ce nom de référence. C'est indispensable pour être certain que chaque désignation corresponde bien à objet unique, ce qui permet d'éviter les erreurs et confusions, en particulier lors de l'étape de spatialisation (jointure attributaire). En termes de temporalités, le même nom peut désigner deux objets dont l'un a préexisté à l'autre, sur le même emplacement ou sur un emplacement proche. Par exemple, les noms « monument des Victimes du siège de 1793 » ou « monument élevé aux Brotteaux » désignent d'abord la chapelle expiatoire en forme de pyramide, construite en 1817-1819 et démolie en 1906, puis le nouveau monument élevé à proximité entre 1898 et 1908[741]. De même, il est fréquent que les ponts successifs situés au même endroit portent exactement le même nom. Étant donné le

[740] D. A. Smith et G. S. Mann, « Bootstrapping toponym classifiers », 2003, *art. cit.*, cité par L. Moncla et. al., « Mapping urban fingerprints… », 2019, *art. cit.*, p. 13.

[741] Région Auvergne-Rhône-Alpes, Inventaire général du patrimoine culturel, « Mausolée dit chapelle expiatoire ou second monument des Brotteaux ; couvent de capucins, actuellement école Ozanam », dossier IA69000667 [en ligne].
URL : https://patrimoine.rhonealpes.fr/dossier/mausolee-dit-chapelle-expiatoire-ou-second-monument-des-brotteaux-couvent-de-capucins-actuellement-ecole-ozanam/2189e003-4837-4e67-9cc7-ef3c95858e3b (consulté le 23/08/2021) ; Mairie du 6e arrondissement de Lyon, *Plan historique et patrimonial du 6e arrondissement de Lyon*, 2012 [en ligne].
URL : https://mairie6.lyon.fr/sites/mairie6/files/content/migrated/109/523/PLan%20%20historique%20et%20patrimonial%20du%206e.pdf (consulté le 23/08/2021).

nombre de ponts à Lyon, c'est un point non négligeable. Il y a par exemple eu plusieurs ouvrages nommés « pont Morand » entre 1774 et aujourd'hui (et l'actuel pont n'est pas exactement situé au même emplacement que le précédent). L'appellation « pont de la Guillotière » peut faire référence au pont construit au XII^e^ siècle et démoli en 1952-1953, mais aussi au pont métallique qui lui a succédé sur le même emplacement et qui existe encore aujourd'hui. Un autre cas est celui d'objets désignés par plusieurs noms dans le même texte. Étant donné la fréquence de publication des éditions de guides, notamment dans la période 1850-1920, il n'est pas rare de voir la double ou triple dénomination d'un même objet. C'est particulièrement le cas pour les places ou les voies qui sont concernés par des transformations urbaines. Par exemple, le guide [HAC1882] utilise pas moins de quatre noms dans la phrase mentionnant la place des Jacobins :

> La *place des Jacobins*, autrefois *place de la Préfecture*, *place Confort* et *place de l'Impératrice*, est ornée d'une fontaine en pierre construite sur les plans de M. André.
> [HAC1882, p. 265]

Une lecture experte se révèle indispensable dans ce type de projet géohistorique, car suivre la trajectoire touristique d'un objet spatial n'est pas forcément aisé et les confusions sont possibles si l'on ne prend pas suffisamment de précautions dans l'identification et la spatialisation des objets. Néanmoins, les logiciels d'analyse de contenu ou de textométrie peuvent être d'un grand intérêt pour l'exploration de corpus textuels, à condition que les principales contraintes citées précédemment soient mieux prise en compte ou résolues à l'avenir. Le logiciel TXM[742] (développé à Lyon) a été utilisé dans plusieurs thèses récentes en géographie et histoire[743] et semble constituer un outil adapté, selon ce que l'on cherche à faire. Cependant, comme tout outil numérique, la prise en main nécessite une formation préalable, qu'il faut prendre en compte dans la gestion du projet de recherche. Le champ de l'analyse de textes à référence spatiale est en pleine progression ces dernières années, en particulier sur les villes, dans une approche géohistorique ou portant sur des données spatiales à dimension temporelle. Les méthodes seront sans doute encore améliorées dans les prochaines années, grâce aux projets en cours et futurs.

[742] Site web de présentation de TXM : http://textometrie.ens-lyon.fr (consulté le 17/06/2020). D'autres logiciels permettant de faire des manipulations similaires existent : c'est le cas par exemple d'Iramuteq.
[743] É. Comby, *Pour qui l'eau ?...*, 2015, *op. cit.* ; S. Flaminio, *(Se) représenter les barrages…,* 2018, *op. cit.* ; N. Boeglin, *Représentations romanesques…*, 2018, *op. cit.*

3.2.2. Méthodologie d'analyse du texte des guides

L'acquisition et la mise en forme des données extraites rendent possible l'utilisation de différentes analyses spatiales destinées à tirer parti du contenu textuel des guides.

La quantité de discours des entités spatiales

La quantité de discours est l'un des éléments qu'il est intéressant d'investiguer, en lien avec l'objectif de la recherche : spatialiser les entités et pouvoir ainsi représenter la quantité de discours sous forme cartographique. Il s'agit d'une hypothèse classique, selon laquelle le volume de texte accordé à un objet est représentatif de son importance et participe à la hiérarchie des éléments mentionnés (chapitre 4). Cette approche quantitative a été employée par plusieurs chercheurs qui ont étudié les récits ou les guides de voyage[744]. Dans le cas du corpus principal, elle permet aussi de suivre l'évolution de l'importance d'un objet au fil des différentes éditions. Il s'agit de relever le volume de texte accordé à chaque entité spatiale, que l'on considère être un indicateur de son importance du point de vue touristique pour l'auteur du guide. Concrètement, il peut s'agir de paragraphes ou de notices clairement délimitées, mais aussi de simples parties de phrases (pour les objets à très faible quantité de discours). Cette méthode est rendue possible par la numérisation du guide, son océrisation puis la vérification de la qualité de l'OCR pour obtenir un texte brut exploitable. Ces étapes préalables permettent de pouvoir évaluer le volume de texte selon une unité de mesure très fine, au mot ou au signe près.

Au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles, quelques édifices lyonnais combinent plusieurs fonctions qui présentent un intérêt pour les voyageurs. C'est en particulier le cas des musées, pour la plupart situés dans des bâtiments assez anciens, qui se caractérisent par leur architecture et leur histoire. L'exemple le plus évocateur est le Palais Saint-Pierre, ancienne abbaye bénédictine reconstruite au XVII^e^ siècle, qui abrite un musée depuis 1802[745]. Dans les guides du corpus, cela concerne aussi – entre autres – le palais du Commerce, l'hôtel de Lacroix-Laval, l'hôtel de Villeroy, l'hôtel de Gadagne et l'Hôtel-Dieu. Sur le plan méthodologie, il est important de présenter ici un choix qui a des conséquences directes sur la réalisation et le commentaire des cartes

[744] Par exemple : Laurent Tissot, « "On entre par le portail ouest". Soif de connaissances et exigences utilitaires dans les guides de voyage au XIX^e^ siècle », dans Catherine Bertho-Lavenir (dir.), *La visite du monument*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2004, p. 123-144.
URL : https://libra.unine.ch/Publications/Laurent_Tissot/8124 (consulté le 08/06/2017) ; G. Bertand, « Voyage et lectures de l'espace urbain…», 2005, *art. cit.* ; L. Lepan et P. Duhamel, « Un discours mis en image… », 2012, *art. cit.* ; G. Bertrand, « La bataille des images… », 2021, *art. cit.*

[745] Gérard Bruyère, « Brève histoire du musée des Beaux-Arts, 1re partie 1800-1830 », *Bulletin municipal de la Ville de Lyon*, n° 5849, 31 mai 2010.

représentant la quantité de discours de chaque guide. Deux options sont possibles au sujet des lieux conservant des collections que les voyageurs peuvent visiter. La première option consiste à considérer ces bâtiments et les musées qui s'y trouvent comme une seule et unique entité spatiale et d'y associer l'intégralité du contenu textuel qui s'y rapporte. Dans ce cas, on compte l'ensemble des signes décrivant le bâtiment et ses collections. Puisque les collections artistiques et patrimoniales sont largement décrites dans les guides et par conséquent, les édifices abritant des musées sont parmi les entités spatiales ayant la plus forte quantité de discours selon cette option. Le deuxième choix consiste à distinguer bâtiment et collection, en partant du principe que ce qui intéresse ici est la matérialité de l'objet dans l'espace urbain. Dans ce cas-là, on ne compte pour les musées et autres lieux patrimoniaux que les signes se rapportant au bâtiment, ce qui a pour effet de diminuer très fortement le poids de ces entités spatiales dans les cartes réalisées. Ici, j'ai opté pour la première option : le volume de texte comprend l'intégralité du texte associé à l'objet, y compris les descriptions d'intérieur d'édifices, de collections et autres éléments (panorama, anecdote). Des exemples de cartes statistiques représentant la quantité de discours sont présents dans la suite de la thèse, en particulier la partie 3.5.3.

La plupart des travaux qui ont déployé une approche quantitative sur des corpus textuels ont choisi comme unité de mesure la page ou la ligne. Les chercheurs ont sans doute été contraints d'opter pour ces options car ils ne disposaient ni du texte brut ni du temps nécessaire pour l'obtenir de manière satisfaisante (par les étapes vues précédemment : scanner, océriser, vérifier l'OCR). Ici, j'ai exclu de compter le nombre de pages relatives à chaque entité spatiale, car la page est l'unité de mesure la moins précise pour ce type de corpus, surtout lorsque l'on compare des documents à l'épaisseur et à la mise en page différentes. Dans le cadre d'une précédente publication, j'avais opté pour une mesure par ligne afin de comparer la hiérarchie des entités spatiales dans deux guides Hachette[746]. Cependant, en fonction des guides, le choix de la ligne comme unité de comptage peut poser plusieurs problèmes qui limitent les possibilités de comparaison et la qualité de l'analyse. En effet, le corpus contient des guides se distinguant selon plusieurs critères qui affectent directement le nombre de lignes utilisées pour décrire un objet : le format de la page et des marges (hauteur et largeur), la présentation du texte sur une ou deux colonnes, la taille des signes (police), le marquage typographique (gras, italique, capitales). Cela signifie que mesurer le volume de discours en comptant le nombre de pages ou de lignes n'est pas suffisamment précis et peut même constituer un biais important selon les guides étudiés. Certes, cela peut fonctionner au sein d'un seul guide, afin de comparer plusieurs

[746] Damien Petermann, « Le patrimoine lyonnais représenté dans les guides de voyage Hachette (XX^e siècle – début XXI^e siècle) », *dans* Carolina Flinz, Elena Carpi & Annick Farina, *Le guide touristique : lieu de rencontre entre lexique et images du patrimoine culturel (Vol. I)*, Florence, Firenze University Press, 2018, p. 79-98 [en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02516116 (consulté le 21/08/2021).

objets décrits, mais dès que l'on dispose d'un corpus composé de guides de tailles et formats différents, seules les mesures au mot ou au signe permettent une comparaison réellement fiable et précise. Pour ces raisons et comme il était possible ici d'exploiter le texte numérique brut, j'ai opté pour l'unité de mesure la plus fine, à savoir le signe* (caractères espaces compris). À l'aide de la fonction automatisée d'un logiciel de traitement de texte, le nombre de signes consacrés à chaque entité spatiale présente dans la partie « Visite de la ville » a été compté. Des outils plus adaptés existent pour effectuer ce type d'opération (logiciels de textométrie ou d'analyse de contenu par exemple), mais il a paru préférable d'utiliser celui qui était mobilisable rapidement et facilement pour attendre l'objectif fixé.

Il est maintenant temps d'entrer dans les détails afin d'expliciter quelques choix faits dans la manière de compter ces signes, car ils entraînent des conséquences directes sur les résultats obtenus. De prime abord, on peut penser que mesurer le nombre de signes relatifs à chaque entité spatiale est une opération très simple et qui peut être complètement automatisée. Pourtant, quelques écueils sont assez vite apparus lors de cette étape. Lorsque l'on effectue cette opération à l'aide d'un outil informatique, il faut faire un premier choix pour chaque entité spatiale : comment déterminer la sélection exacte du passage relatif à un objet précis (début et fin du passage) ? Cela ne pose pas de problème lorsque l'objet est uniquement décrit dans une entrée ou un paragraphe complètement distinct du reste du texte (par un retrait ou un saut de ligne). Au sein du corpus, ce cas de figure se présente finalement moins fréquemment que l'on pourrait le penser. Dans certains guides, quelques objets sont décrits les uns à la suite des autres, sans qu'une séparation évidente ne marque le début ou la fin du passage les concernant. Par conséquent, il est nécessaire de clarifier la façon dont on procède à la délimitation des extraits mesurés. Il y a toujours une part d'incertitude sur la manière de découper ces extraits, mais le plus important est d'adopter une méthode cohérente et uniforme pour l'ensemble du corpus, et de l'expliquer clairement.

Un autre cas fréquent nécessite également de prendre une décision claire sur la part de texte consacrée à une entité spatiale par rapport à une autre. Il s'agit du cas d'emboîtements de plusieurs objets ou discours associés. Il y a d'abord les imbrications d'objets : le plus courant concerne les statues ou fontaines situées sur une place. Les deux objets doivent être pris en compte et spatialisés car ils se trouvent dans l'espace urbain, mais le texte les concernant est souvent entremêlé, comme dans l'exemple suivant.

> La rue Victor-Hugo, à laquelle on revient, aboutit plus loin à la **place Bellecour** (« bella curia » ; pl. D 5), la plus importante de Lyon, de 310 m. de long sur 200 de large, tracée en 1617. Elle est décorée depuis 1825 d'une *statue équestre de Louis XIV*, en empereur romain, chef-d'œuvre de Frédéric Lemot, sculpteur lyonnais (1775-1827). C'est la promenade à la mode de la ville, et la haute société habite les alentours. Concert militaire l'après-midi et le soir dans la bonne saison : entrée dans l'enceinte, le soir, 50 c. à 1 fr. — La rue Bellecour, au N.-O. de la place, conduit au pont de Tilsitt (p. 24). Du même côté se voit l'église de Fourvière (p. 25).
> [BAE1910, p. 12]

Pour ce cas de figure, le volume de texte a été compté de la manière suivante : la totalité des signes se rapportant à la place Bellecour (a) d'un côté et seulement ceux concernant la statue équestre de Louis XIV (b) de l'autre. Il y a donc un passage identique qui est pris en compte pour chacun de ces deux objets spatiaux.

a/ Place Bellecour (texte bleu) : 602 signes

> La rue Victor-Hugo, à laquelle on revient, aboutit plus loin à la **place Bellecour** (« bella curia » ; pl. D 5), la plus importante de Lyon, de 310 m. de long sur 200 de large, tracée en 1617. Elle est décorée depuis 1825 d'une *statue équestre de Louis XIV*, en empereur romain, chef-d'œuvre de Frédéric Lemot, sculpteur lyonnais (1775-1827). C'est la promenade à la mode de la ville, et la haute société habite les alentours. Concert militaire l'après-midi et le soir dans la bonne saison : entrée dans l'enceinte, le soir, 50 c. à 1 fr. — La rue Bellecour, au N.-O. de la place, conduit au pont de Tilsitt (p. 24). Du même côté se voit l'église de Fourvière (p. 25).

b/ Statue équestre de Louis XIV (texte rouge) : 148 signes

> La rue Victor-Hugo, à laquelle on revient, aboutit plus loin à la **place Bellecour** (« bella curia » ; pl. D 5), la plus importante de Lyon, de 310 m. de long sur 200 de large, tracée en 1617. Elle est décorée depuis 1825 d'une *statue équestre de Louis XIV*, en empereur romain, chef-d'œuvre de Frédéric Lemot, sculpteur lyonnais (1775-1827). C'est la promenade à la mode de la ville, et la haute société habite les alentours. Concert militaire l'après-midi et le soir dans la bonne saison : entrée dans l'enceinte, le soir, 50 c. à 1 fr. — La rue Bellecour, au N.-O. de la place, conduit au pont de Tilsitt (p. 24). Du même côté se voit l'église de Fourvière (p. 25).

Certaines descriptions de panoramas sont parfois présentes dans celle d'un édifice. Le panorama depuis Fourvière est un exemple assez complexe puisque le guide décrit une seule

fois la vue, au sein de la présentation d'un bâtiment (le plus souvent l'église de Fourvière, puis la basilique de Fourvière après sa construction), tout en mentionnant que le voyageur aura la même vue depuis d'autres points situés à proximité (esplanade de Fourvière, tour métallique jusqu'à sa fermeture au public). Lorsque ce cas se présente, j'ai fait le choix de compter ces descriptions dans celles de l'entité spatiale qui y est directement associée. De même, certains récits d'événements ou anecdotes historiques se situent au sein du passage décrivant une entité spatiale. Le plus souvent, c'est tout à fait logique, car l'événement ou l'anecdote est directement liée à l'objet en question. Ce n'est pas toujours le cas ou alors, il arrive que certains événements soient en relation avec de multiples lieux dans la ville, tout en n'étant racontés qu'une seule fois dans le guide. L'exemple le plus significatif est le Siège de Lyon en 1793. Au sein du corpus, cette période est tour à tour narrée en lien avec la place Bellecour (démolition des façades), les Brotteaux ou la place des Terreaux (exécutions)[747]. Ici aussi, j'ai comptabilisé ces récits et anecdotes dans le volume de texte de l'entité spatiale qui y est directement associée. C'est le choix qui paraît le plus logique, car si l'auteur du guide a décidé de raconter ce passage au sein de la description d'une entité spatiale, il semble que ce n'est pas sans raison.

L'une des particularités des guides de voyage par rapport à d'autres documents – comme les récits de voyage, les dictionnaires et encyclopédies ou encore les monographies – est le recours à des symboles ou pictogrammes pour mettre en valeur certains éléments. Il est important de différencier deux types de symboles. Il y a d'un côté des symboles qui jouent un rôle très particulier dans le guide, au point qu'ils en constituent un élément structurel et indissociable depuis plusieurs décennies. Il s'agit tout d'abord des symboles qui servent à hiérarchiser les objets entre eux. Au sein du corpus, l'astérisque ou l'étoile est le marqueur typographique le plus utilisé. Il y a aussi des pictogrammes qui servent à catégoriser les objets, sans créer de hiérarchie, mais en les distinguant selon des thèmes. Certains guides de la seconde moitié du XX^{e} siècle utilisent un véritable code élaboré, par l'emploi récurrent de nombreux symboles et pictogrammes ([HAC1990] par exemple).

Il est nécessaire de préciser ici un choix qui a son importance dans l'action de mesurer le volume de texte associé à chaque entité spatiale. Je n'ai pas intégré au texte océrisé et vérifié les symboles complexes. Pour être plus clair, cela signifie qu'à l'exception des astérisques et des étoiles, les autres pictogrammes sont remplacés dans le texte brut par un symbole unique, un carré blanc □ (pour des raisons de compatibilité de police de caractères et car la conservation

[747] C'est surtout dans les guides Murray que des anecdotes concernant la période révolutionnaire sont présentes. Plusieurs autres objets sont aussi concernés : l'hôtel de ville (tribunal révolutionnaire), le pont Morand (mort de Jean-Antoine Morand), la bibliothèque publique (destructions dues au Siège).

de chaque pictogramme n'était pas nécessaire ou possible)[748]. J'ai donc fait le choix de compter qu'un pictogramme équivaut à un signe, comme indiqué ici :

* = 1 signe ; ⓘ = □ = 1 signe
** = 2 signes ; ¶¶ = □□ = 2 signes
*** = 3 signes ; ¶¶¶ = □□□ = 3 signes

Spatialisation des itinéraires de visite

Une autre information présente dans les guides concerne l'espace de circulation présenté aux voyageurs (chapitre 4). Sans entrer à ce stade dans les détails, il importe d'expliquer le choix fait pour la prise en compte spatiale des itinéraires. Dans la plupart des guides étudiés (mais pas dans tous), la partie « visite de la ville » est divisée selon une logique géographique[749], le plus souvent en trois grands secteurs : Presqu'île, rive droite de la Saône et colline de Fourvière, rive gauche du Rhône. Au sein de ces parties, et notamment des deux premières, certaines « choses à voir » sont structurées en itinéraires de visite. Ces parcours ont plusieurs caractéristiques à prendre en compte lors de la spatialisation et que l'on peut rendre visible par la cartographie. Tout d'abord, il y a la manière dont ces parcours sont présentés et les recommandations de déplacement mentionnées au sein du guide. Au sein du corpus, seul le texte exprime des indications de repérage et de déplacements à l'adresse des voyageurs. En revanche, dans ces grandes collections, aucun des plans de Lyon ne contient de tracé explicité des itinéraires, alors que cela existe dans d'autres guides Joanne et dans des collections locales (SIL et guides POL). Le texte est donc ici l'unique matériau qui construit et structure un espace de circulation pour les voyageurs. C'est l'analyse approfondie du texte de chaque guide qui permet de relever les informations nécessaires à la spatialisation des parcours. La précision des mentions du déplacement à effectuer varie fortement selon les guides, mais aussi au sein d'un même ouvrage. Comme cela a déjà été mis en avant pour d'autres villes, en fonction des collections, le degré d'information fournit aux lecteurs peut aller (dans le meilleur des cas) d'un itinéraire explicite et continu, sans interruption, jusqu'à l'absence presque totale de toute indication de déplacement : l'espace livré aux touristes est alors complètement fragmenté , parcellisé[750]. Dans la plupart des cas, une première lecture attentive du texte permet de repérer les informations de

[748] Le caractère spécial utilisé est : « Carré blanc », Unicode U+25A1.
[749] Pour plus d'éléments à ce sujet, se reporter au 2.5 afin de distinguer l'organisation thématique des premiers guides du corpus et la division géographique de la majorité des ouvrages de la période 1840-2000.
[750] M.-C. Bonneau et P. Violier, « Lecture et invention de l'espace… », 2000, *op. cit.*, p. 564-565.

déplacement : verbes, adverbes, mention de toponymes et objets, points de repères spatiaux. L'extrait suivant illustre bien ce qu'est une mention explicite de portion d'itinéraire dans le texte :

> Dépassant l'église on aboutit au *quai de Retz* qu'on suit à g. : on passe devant le *lycée Ampère*, ancien collège des jésuites (jolie chapelle du XVII^e^ s.) et on arrive à la *place Tholozan* (statue du maréchal Suchet), face au pont Morand. On prend à g. la rue Puits-Gaillot, on longe à g. le *Grand-Théâtre* (1830) et on arrive sur la *place de la Comédie* qu'encadrent le Grand-Théâtre et la façade postérieure de l'hôtel de ville.
> [HAC1938, p. 202-203]

Ce texte fournit aux voyageurs des informations très détaillées, avec à chaque fois une direction, un mouvement et des points de repère, ainsi que le lieu à atteindre. Dans ce cas-là, on dispose de suffisamment d'éléments pour spatialiser avec précision l'itinéraire dans le SIG. Ici, j'ai opté pour une lecture proche du corpus (*close reading*) et un relevé manuel des informations permettant de spatialiser et de caractériser chaque portion d'itinéraire. Il convient de signaler qu'il existe actuellement des recherches en informatique et géomatique qui visent à automatiser au maximum la spatialisation des parcours à partir de textes[751]. Les chercheurs s'intéressent à plusieurs éléments : les entités spatiales nommées, les verbes de mouvement/déplacement (comme « tourner », « aboutir », « arriver »), les adverbes à caractère spatial (comme « devant », « derrière »), les mots exprimant la direction (droite, gauche) et les mentions de points cardinaux (nord, est, sud, ouest). Plusieurs thèses ont été consacrées ces dernières années à ce sujet et des développements sont en cours, sur des corpus de récits de voyage, guides de randonnée et romans[752].

Malheureusement, la spatialisation des itinéraires présents dans les guides n'est pas toujours aussi simple que dans l'extrait précédent. En effet, dans d'autres cas, les informations fournies par le texte sont fragmentaires ou imprécises, comme dans ce passage du guide [HAC1925,

[751] Voir notamment les travaux entrepris au sein du Laboratoire Informatique de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, autour de Mauro Gaio et Ludovic Moncla, et notamment l'outil en ligne PERDIDO : http://erig.univ-pau.fr/PERDIDO/ (consulté le 12/08/2021). Voir à ce sujet : Ludovic Moncla et al., « An automatic extraction method of static and dynamic spatial contexts from texts », *Conférence Internationale Francophone sur l'Extraction et la Gestion de Connaissance (EGC 2018)*, Paris, 23 janvier 2018 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01695643 (consulté le 03/01/2022).

[752] Par exemple : Pierre Loustau, Mauro Gaio et Thierry Nodenot, « Interprétation automatique d'itinéraires à partir d'un corpus de récits de voyages pilotée par un usage pédagogique », *Revue des Nouvelles Technologies de l'Information*, 2008, E 13, p. 177-206 [en ligne]. URL : https://editions-rnti.fr/?inprocid=1001237 (consulté le 03/01/2022) ; Ludovic Moncla, *Automatic reconstruction of itineraries from descriptive texts*, thèse de doctorat en informatique, Université de Pau et des Pays de l'Adour et Universidad de Zaragoza, 2015 [en ligne]. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01249999 (consulté le 04/01/2022).

p. 30] : « Longeant l'hôtel de ville on aboutit à la place des Terreaux. » L'indication précédente de déplacement était de se rendre place de la Comédie, derrière l'hôtel de ville. Or, pour atteindre la place des Terreaux depuis cette place en longeant l'hôtel de ville, il y a deux possibilités : une rue au nord du bâtiment (rue Puits-Gaillot) et une rue au sud (rue Lafont, actuelle rue Joseph Serlin). Le texte ne nomme pas de rue : en l'absence d'indice, il est donc impossible de savoir laquelle de ces deux rues est à emprunter dans cette portion d'itinéraire. On touche là aux limites relatives au niveau d'information présent dans la source. Ici, la précision est insuffisante pour confirmer la voie concernée par le déplacement. Le niveau d'incertitude est un élément inhérent à la plupart des sources, notamment anciennes, qui a pour conséquence de limiter la qualité des informations que l'on peut en tirer. Néanmoins, l'absence d'information précise est une information en soi, relative à cette portion d'itinéraire. Cette information peut aussi être intégrée comme attribut de cette entité linéaire dans le SIG et représentée dans la carte produite. La spatialisation et la cartographie de l'incertitude est une dimension de la recherche géohistorique, qui a son intérêt et qui ne peut pas être évacuée sans réflexion.

L'étude approfondie d'un large corpus de guides présente ici un grand avantage pour pallier ce problème. En effet, on peut recourir aux éditions antérieures et postérieures pour essayer de repérer des informations plus précises. Dans le cas présent, le guide [HAC1914] contient exactement la même phrase que l'édition [HAC1925] : là aussi, la rue Lafont ou la rue Puits-Gaillot n'est pas indiquée. En revanche, si l'on remonte encore à une édition antérieure, le guide [HAC1905], on trouve un indice intéressant :

> En sortant de l'hôtel de ville on prendra à sa g. (à dr. du monument en le regardant), la *rue Lafont* qui conduit à la *place de la Comédie,* dont une façade est occupée par l'hôte1 de ville et l'autre par le **Grand-Théâtre** (Pl. 41), construit de 1817 à 1830, sur les dessins de Chenavard et Pollet.
> [HAC1905, p. 50]

Dans l'édition de 1905, cette portion du parcours n'est pas organisée dans le même sens qu'en 1914 et 1925 : les touristes sont d'abord invités à voir l'hôtel de ville, puis à se rendre place de la Comédie. Néanmoins, le guide mentionne ici explicitement la rue Lafont, celle qui se trouve au sud de l'hôtel de ville. On peut donc supposer que dans l'itinéraire adopté dans les éditions postérieures, c'est toujours la rue Lafont qui est privilégiée, bien qu'elle ne soit pas citée. Ce n'est pas une certitude, en l'absence d'information explicite dans ces éditions [HAC1914] et [HAC1925], mais il s'agit tout de même d'une hypothèse appuyée par une édition antérieure

du même titre. Cette hypothèse est d'autant plus solide que l'étude des guides de voyage de ces grandes collections montre qu'en règle générale, il y a très peu de modifications dans les itinéraires d'une édition à l'autre, sauf en cas de changement important nécessitant de reconfigurer le parcours (ajout ou suppression d'un objet par exemple).

Un deuxième type d'information à prendre à compte pour les itinéraires est le caractère principal ou secondaire de ceux-ci dans la visite de la ville. Dans certains guides, il y a un itinéraire principal, accompagné d'un parcours secondaire, facultatif. Ce parcours est parfois visuellement distinct par la taille des signes ou la mise en page. Sa position (à la toute fin d'une partie de la visite de la ville) est aussi un indice pour les chercheurs. Enfin, c'est l'usage des mots eux-mêmes qui permet de distinguer le caractère principal ou secondaire de l'itinéraire. Dans un cas, le discours incite – voire enjoint – les voyageurs à suivre un parcours présenté comme principal (donc presque obligatoire). Dans l'autre cas, l'auteur du guide indique que les voyageurs ont la possibilité de suivre un deuxième itinéraire, s'ils en ont l'envie et le temps. Cette modalité est mise en œuvre par différents procédés : l'emploi de formes verbales au conditionnel et de formulations exprimant la possibilité, voire la combinaison des deux, comme dans l'extrait suivant :

> De la place Sathonay on pourrait aussi gagner, par la *rue du Sergent-Blandan,* à dr., la *passerelle Saint-Vincent,* pour traverser la Saône et remonter *le quai de Pierre-Scize,* où se voit dans un enfoncement du rocher la **statue**, par Bonnaire, artiste lyonnais, **de Jean Cléberger**, surnommé *l'Homme de la Roche* ou le *Bon-Allemand* […]
> [HAC1902, p. 366]

Ce sujet est étudié par des chercheurs en linguistique, qui s'intéressent au mode d'énonciation des guides, et notamment aux incitations à l'adresse des voyageurs[753]. L'étude du langage des guides n'est pas l'objectif de cette thèse : j'en reste ici aux informations permettant de caractériser et de spatialiser les objets présents dans le corpus.

Enfin, au-delà des lignes tracées représentant les itinéraires, il convient aussi de d'intéresser aux extrémités : le point de départ et le point d'arrivée de chaque parcours. Dans le cas des itinéraires touristiques, c'est une information qui est pertinente à étudier, car elle renseigne sur

[753] En particulier : A. Seoane, *Les mécanismes énonciatifs dans les guides*, 2013, *op. cit*. Je signale aussi : Morgane Andry « La mise en tourisme de la Réunion », thèse de doctorat en sciences du langage (en cours, soutenance prévue en 2022), Université de la Réunion. Je remercie Morgane Andry de m'avoir communiqué des éléments de sa thèse.

la structuration de l'espace par les auteurs des guides. Le choix du lieu servant de point de départ n'est pas anodin. Plusieurs raisons peuvent l'expliquer, mais c'est souvent le mode d'arrivée dans la ville qui conditionne le départ de l'itinéraire. Certains chercheurs qui étudient les guides de voyage ont mis en évidence l'existence de plusieurs formes d'itinéraires touristiques (sans toutefois les spatialiser et les cartographier). Par exemple, il existe des parcours circulaires ou en boucle, qui partent d'un lieu pour y revenir[754]. Il s'agit souvent d'un espace central, par exemple une place majeure. Il y a aussi des itinéraires qui rayonnent à partir d'un seul lieu (cette forme concerne surtout les excursions depuis une ville)[755]. Lorsque la ville est divisée en plusieurs parcours de visite, il convient d'examiner si ceux-ci s'enchaînent logiquement ou pas. Est-ce qu'à la fin de chaque itinéraire, le guide fait revenir les voyageurs en arrière, jusqu'au point de départ ou à un autre endroit qui permet de commencer l'itinéraire suivant ? Dans certains cas, tous les parcours recommandés ont le même point de départ. C'est le cas de plusieurs guides Hachette du XX^{e} siècle, comme le [HAC1938, p. 201] : « Le centre de la ville est la place Bellecour : c'est de là que partent nos itinéraires. » Au XX^{e} siècle, la place Bellecour est en effet un lieu central, en particulier pour les automobilistes. Elle accueille depuis 1930 une trentaine d'emplacements de stationnement pour des abonnés[756], puis un parking de 280 places à partir de 1957[757].

3.3. L'étude des données spatiales contenues dans les plans

Les plans urbains présents dans les guides du corpus contiennent des informations qui gagnent à être extraites et intégrées dans un SIG. La prise en compte de la cartographie des guides est rendue difficile par plusieurs entraves et limites (accessibilité et numérisation), mais les technologies actuelles offrent de meilleures possibilités d'exploitation de ce matériau spécifique. En particulier, le géoréférencement des plans dans le SIG (rendu possible par une qualité de numérisation suffisante) ouvre un certain nombre de pistes intéressantes, qui n'ont jusqu'à présent pas été empruntées en ce qui concerne la littérature touristique[758].

[754] M.-C. Bonneau et P. Violier, « Lecture et invention de l'espace… », 2000, *op. cit.*, p. 564 ; M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, *art. cit.*, § 27.
[755] *Ibid.*, § 9.
[756] L. Baldasseroni, *Du macadam au patrimoine…*, 2019, *op. cit.*, p. 225.
[757] *Ibid.*, p. 377.
[758] À l'exception de quelques rares projets, comme *Navigating the Green Book* par exemple.

3.3.1. Numérisation : de fortes contraintes d'acquisition de la donnée cartographique

Le plan présente plusieurs écueils qui rendent difficile sa numérisation et son étude. Les premières limites sont d'ordre matériel. Dans sa thèse[759], Claire Hancock constatait la difficulté d'étudier la cartographie des guides de voyage, à cause de l'absence fréquente des plans et cartes au sein des ouvrages consultés en bibliothèque ou archives. De même, les cartes et plans sont parfois manquants dans les guides achetés d'occasion chez des bouquinistes ou sur des sites web spécialisés[760]. Sans indices, il est presque impossible de connaître avec certitude la raison de l'absence du plan de Lyon dans un guide. Plusieurs hypothèses peuvent être émises. Le plan a pu être découpé et séparé du guide par son premier utilisateur, lors du voyage, afin de faciliter son maniement sur place. En effet, bien que les éditeurs touristiques aient essayé de trouver la meilleure solution pratique pour l'utilisation du plan, on se rend compte en feuilletant les guides qu'il ne devait pas être aisé de consulter en même temps le texte du guide et le plan déplié. Une erreur de manipulation peut aussi être en cause : en général les cartes dépliantes sont imprimées sur du papier fin qui se déchire facilement s'il n'est pas manipulé avec soin. Dans le cas des guides conservés dans des collections publiques[761], il est possible que le plan ait été volontairement séparé du guide par les agents (découpe, mise à plat, rangement à part), dans le but d'assurer une meilleure conservation de ce document. Cette pratique a été largement utilisée dans certains services patrimoniaux et elle a parfois occasionné la perte du lien intellectuel entre le guide et les plans conservés à part (car ceux-ci avaient été recotés sans que la trace de l'origine ne soit conservée). Cela pose un sérieux problème lors la consultation de ces sources par les lecteurs, qui ne savent pas de quel ouvrage a été extrait le plan qu'ils ont sous les yeux. Les institutions patrimoniales françaises ont aussi été touchées par des vols de cartes et planches d'ouvrages imprimés ces dernières décennies[762]. En ce qui concerne les guides vendus sur le marché de l'occasion, ils ont pu connaître plusieurs lecteurs successifs, être ainsi manipulés à de nombreuses reprises, ce qui augmente le risque de perte ou dégradation du plan. Enfin, il apparaît également qu'aujourd'hui certains vendeurs de guides d'occasion peu

[759] C. Hancock, *Paris et Londres au XIXe siècle…*, 2003, *op. cit.*, p. 69.
[760] J'ai pu en faire la désagréable expérience. Pour des recherches sur ce type de source, s'assurer de la présence du plan, en bonne qualité, dans les guides achetés est une condition indispensable.
[761] Je remercie Julien Benedetti (Archives départementales des Bouches-du-Rhône) et Anne-Marie Delattre (AML) d'avoir accepté de répondre en 2021 à mes questions sur les contraintes d'accès, de conservation et d'exploitation des guides de voyage conservés en archives – en particulier sur ce le lien entre cartographie et ouvrage imprimé.
[762] Par exemple, en 2018, sept Hongrois ont été jugés à la suite du démantèlement d'un trafic de cartes anciennes des XVIe et XVIIe siècles, qu'ils avaient dérobées dans plusieurs bibliothèques patrimoniales françaises : Laurence Boffet, « Ils découpaient des cartes anciennes à la bibliothèque de Toulouse : sept voleurs jugés à Bordeaux », France 3 Occitanie, 14/05/2018 [en ligne]. URL : https://france3-regions.francetvinfo.fr/occitanie/haute-garonne/toulouse/ils-decoupaient-cartes-anciennes-bibliotheque-toulouse-sept-voleurs-juges-bordeaux-1474857.html (consulté le 10/12/2021).

scrupuleux découpent systématiquement les plans et cartes présents dans des guides anciens qu'ils possèdent, afin de vendre séparément l'ouvrage et les différents documents cartographiques à des prix plus élevés[763].

Lorsque le plan de Lyon est encore présent dans le guide, intact ou dans un état permettant son exploitation comme matériau d'étude, la première étape consiste à le scanner. Dans la plupart des cas, le plan est rattaché au guide par une fine bande de papier, à la fin du volume ou entre deux pages. Il faut donc le déplier soigneusement en plusieurs étapes pour pouvoir le consulter. Numériser correctement les plans des guides est une opération très délicate, plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. En bibliothèque ou archives, il est très rarement possible de numériser ces documents cartographiques soi-même, pour d'évidentes raisons de conservation. Bien que certains services mettent à disposition des lecteurs des appareils de numérisation, ceux-ci sont en général adaptés à la reproduction de pages d'ouvrages, mais pas à celles de plans de grandes dimensions, dépliants et fragiles. Le plus souvent, les chercheurs doivent se contenter de photographier eux-mêmes ces plans avec leur smartphone ou leur appareil photo numérique, afin de ne pas abîmer le document patrimonial[764]. Or, comme les plans sont souvent de grandes dimensions, pliés en plusieurs parties et sont rattachés au guide, il est pratiquement impossible de les fixer complètement à plat pour prendre une photographie de bonne qualité. La seule solution adéquate pour obtenir une image du plan permettant son exploitation ultérieure (dans le SIG) est de payer la numérisation ou la photographie par le service de reprographie de l'institution qui le conserve. Une réponse favorable à cette demande n'est pas garantie, s'il est jugé que cette opération peut quand même abîmer le guide ou compromettre son intégrité matérielle. Il apparaît donc essentiel pour le développement des recherches sur la cartographie des guides de voyage que les institutions patrimoniales numérisent ces documents dans leur intégralité, en couleur et dans une bonne qualité (définition et résolution), en prenant en compte la diversité des matériaux présents : texte, cartes et plans, illustrations (et panoramas pour certains guides). Que ce soit par des prestataires ou en interne, ces services ont effet des possibilités plus avancées de numérisation des documents cartographiques et fragiles, grâce à l'utilisation de matériels adaptés.

[763] J'ai repéré cette pratique chez des vendeurs présents sur le site Ebay, qui vendent des plans de villes extraits de guide Baedeker.

[764] Depuis quelques années, certaines institutions se sont dotées de numériseurs à livre qui permettent de scanner des documents sans les abîmer. Ces appareils ne permettent toutefois pas de scanner les plans de guides correctement (car ils n'ont pas le même format et ne sont pas adaptés à la numérisation de ce matériau fragile).

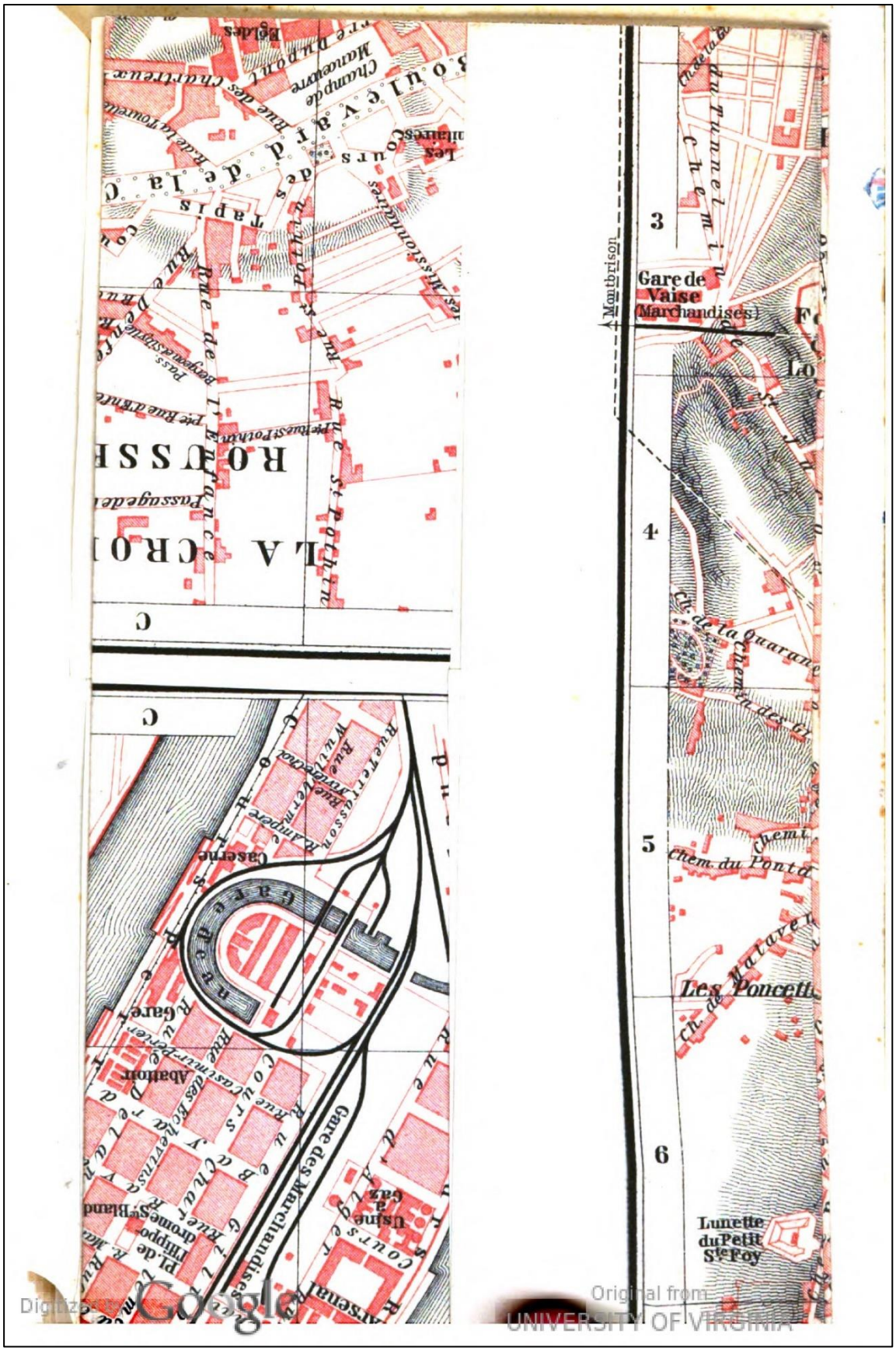


Figure 81 : Un plan de Lyon (quadrillé) non déplié lors de la numérisation par Google Books

J'ai exploité en priorité les plans des guides de ma collection personnelle. Lorsque cela était possible, je les ai scannés moi-même. En général, cela ne posait pas de difficulté pour les plans partiels, présentés sur une page du guide, sauf lorsqu'ils sont imprimés sur deux pages en regard : dans ce cas-là, il est impossible de les scanner complètement à l'horizontale, car la reliure est trop épaisse et la partie centrale du plan subit une courbure entre les deux pages. Un scanner A4 permet d'effectuer cette opération pour les plans de petites dimensions. Pour les guides de voyage en ma possession, j'ai décidé de ne pas porter atteinte à leur unité et intégrité matérielle, c'est-à-dire de ne pas extraire les plans et cartes dépliantes qui en font partie intégrante. Il est évident que leur numérisation aurait été beaucoup plus simple si je les avais découpés et séparés du guide, mais j'ai privilégié le caractère patrimonial du document. Les plans généraux de Lyon, pliés en plusieurs parties, ont été numérisés au moyen de scanners de plus grandes dimensions. Au total, quinze plans de guide de ma collection personnelle ont été reproduits en utilisant le scanner A3 du laboratoire EVS-CRGA. Quelques autres plans, dont le format dépassait le A3, ont pu être numérisés sur le scanner à plat (format A0) de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée de Lyon[765].

La numérisation de la cartographie des guides exige un maximum de précautions. Il faut veiller à ne pas abîmer le document lors de la manipulation. La difficulté consiste à poser le plan à plat, sur la vitre du scanner, tout en maintenant le guide strictement à l'horizontale, afin d'éviter que son poids ne le fasse tomber et ne déchire le plan. Comme il s'agit de plans dépliants qui ont été conservés pliés depuis plusieurs décennies, il subsiste des marques de plis plus ou moins visibles sur l'image numérisée. Dans certain cas, lorsque le plan était plié entre deux pages de texte, il arrive même que des morceaux de texte se retrouvent encrés en miroir sur la partie du plan avec laquelle ils sont en contact lorsque le livre est fermé (à cause de la pression entre les pages). Cela peut rendre l'exploitation de cette partie du plan plus difficile, voire impossible. Chacun des plans et cartes que j'ai numérisés l'a été en mode couleur et avec une résolution de 600 dpi à l'échelle 1/1, ce qui correspond à de la haute définition, permettant des agrandissements sans perte de qualité (ce qui est particulièrement important pour la cartographie).

Comme nous l'avons vu, un autre problème relatif à la cartographie des guides concerne la numérisation des guides de voyage conservées dans certaines institutions publiques. Dans le cas des ouvrages scannés par Google (Google Books), les plans et cartes dont le format dépasse celui des pages du livre n'ont pas été dépliés et n'ont pas été numérisés dans leur intégralité

[765] Grâce à l'autorisation de Patrick Desfarges (†) et l'aide de Julie Erismann, que je remercie.

(Figure 81). Il est frustrant pour les chercheurs de constater cela lors de la consultation du fichier numérisé : seule une petite partie du plan est visible, ce qui permet d'attester de la présence de la cartographie, mais comme le plan n'a pas été scanné, ce matériau est alors totalement inexploitable dans le cadre d'une approche géohistorique. Il s'agit d'un obstacle très handicapant pour l'étude actuelle de la cartographie des documents anciens numérisés. Au sein du corpus, cela concerne tout de même douze guides, pour lesquels il a été impossible d'exploiter les plans de Lyon. Il faut également préciser que lorsque le plan a été entièrement scanné et est disponible en ligne, la qualité de l'image et les modalités de numérisation peuvent être très variables. L'exemple du guide [HAC1858] est représentatif de cette dimension. Il contient un plan de Lyon en niveaux de gris, entre les p. 64 et 65. Ce plan se présente au format paysage, sur une feuille pliée en deux, car il est orienté à l'ouest (Fourvière est en haut). Dans le guide, il est replié sur lui-même. Au cours de cette recherche, j'ai pu consulter trois exemplaires numérisés de cette édition conservés à la NYPL, à la BNF et à la British Library. Chacun a fait l'objet de choix de numérisations différents, notamment en ce qui concerne la cartographie et l'iconographie. Le premier exemplaire consulté est celui de la NYPL. Il a été scanné par Google, et comme souvent, ce prestataire n'a pas jugé pertinent de déplier entièrement les cartes et les planches. Par conséquent, seule une partie du plan de Lyon a été numérisée. Il n'est donc pas exploitable. La version numérisée de la BNF a été mise en ligne en mai 2016. Je l'ai découverte quelques temps après et j'ai pu constater qu'elle était de bien meilleure qualité que celle de Google. En effet, ici, les deux parties du plan ont bien été scanné, chacune comme une page. Il est donc nécessaire de télécharger ces deux images et de reconstituer le plan en les combinant, dans un logiciel de retouche d'image, ce que j'ai fait. Enfin, j'ai découvert l'exemplaire de la British Library plus tardivement. Le plan de Lyon a été scanné en une seule image, de bonne qualité[766]. Ce n'est pas encore de la très haute qualité[767], mais la légende et les indications textuelles sont lisibles, et cette image peut être géoréférencée.

3.3.2. Géoréférencement des plans numérisés

Après avoir scanné les plans (à plat), l'étape suivante est le géoréférencement des plans de guides dans le SIG. Cette action spécifique consiste à rectifier l'image ancienne de manière à la superposer à des couches cartographiques vectorielles ou une photographie aérienne actuelles. Le géoréférencement des plans de guides a été effectué dans le logiciel QGIS, en

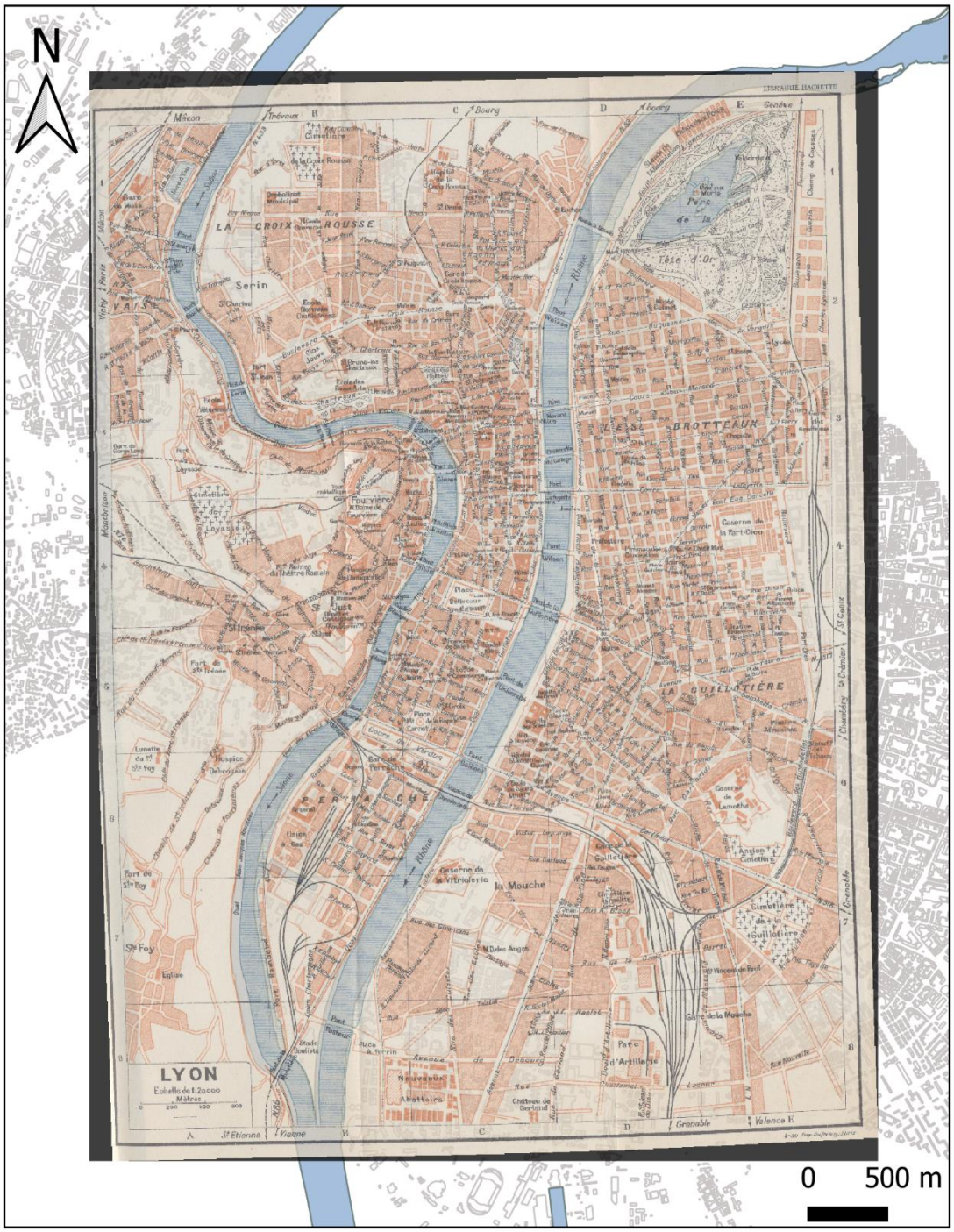
[766] Fichier de 2479 pixels de large sur 1851 pixels de haut, en résolution 300 dpi (poids total : 18,8 mégaoctets).
[767] Pour la cartographie ancienne, il est plutôt d'usage de numériser dans une résolution de 400 dpi ou supérieure. Les fichiers créés ont alors des dimensions en pixels plus importantes et la qualité est meilleure (zoom maximal permettent de voir des détails et de lire les indications textuelles).

utilisant le plugin intégré Géoreferenceur GDAL. Pour chaque plan, on positionne une vingtaine de points de calage correspondant à des objets urbains existant dans le plan scanné et dans la couche de référence. Pour que le géoréférencement soit de qualité et fonctionne, il faut que ces objets n'aient pas été déplacés dans l'espace urbain entre les deux dates (celle du plan ancien et aujourd'hui) : on privilégie des éléments stables dans le temps, comme les clochers, statues, angles de bâtiments anciens dont on est certain de l'emplacement identique entre les deux dates. J'ai utilisé la méthode de transformation utilisée *Thin Plate Spline (global)* qui déforme l'image grâce à un algorithme[768]. Le résultat est convaincant, sans être toutefois d'une qualité parfaite (Carte 1[769]), mais cela convient pour l'étape suivante qui consiste à tracer l'emprise spatiale des plans. Il faut aussi souligner que le géoréférencement des plans permet de tirer pleinement parti du potentiel cartographique de ces documents : ils passent alors du statut d'image numérique issue d'un scan à celui de fichier raster* possédant des attributs géographiques (coordonnées, correspondances avec d'autres couches vectorielles et raster). Cette transformation des plans imprimés en données numériques à caractère spatial est un enrichissement technique majeur. Grâce à cette étape, les plans des guides deviennent plus que de simples documents visuels d'étude : ils peuvent aussi être utilisés – accompagné d'une nécessaire critique – comme autant de sources cartographiques servant à repérer des lieux, des objets et des transformations urbaines (au même titre que les autres plans de Lyon, non touristiques). Cette approche géohistorique de la cartographie des guides (et d'autres documents anciens et plus récents) est très importante. Elle ouvre de nouvelles perspectives d'étude, de croisement, de compréhension et de valorisation de ces sources matérielles, comme la comparaison dans le temps de sources cartographiques portant sur un même espace.

[768] QGIS Desktop User Guide/Manual (QGIS 3.16), 15. Working with Raster Data, 15.3. Georeferencer, 15.3.1.2.1. Available Transformation algorithms [en ligne].
URL : https://docs.qgis.org/3.16/en/docs/user_manual/working_with_raster/georeferencer.html?highlight=thin%20plate#available-transformation-algorithms (consulté le 24/08/2021).

[769] Cette carte montre le plan général du guide [HAC1944] géoréférencé, au-dessus des couches vectorielles de l'hydrographie et du bâti actuel. Afin de bien voir la superposition du plan numérisé avec ces couches, une faible transparence lui a été appliqué (opacité = 75%).

Géoréférencement du plan général du guide [HAC1944] *Lyon et ses environs*



Conception et réalisation : D. Petermann, 2021.
Méthode de transformation utilisée : Thin Plate Spline (global)

Carte 1 : Le plan du guide [HAC1944] géoréférencé dans le SIG

3.3.3. Tracé de l'emprise des plans

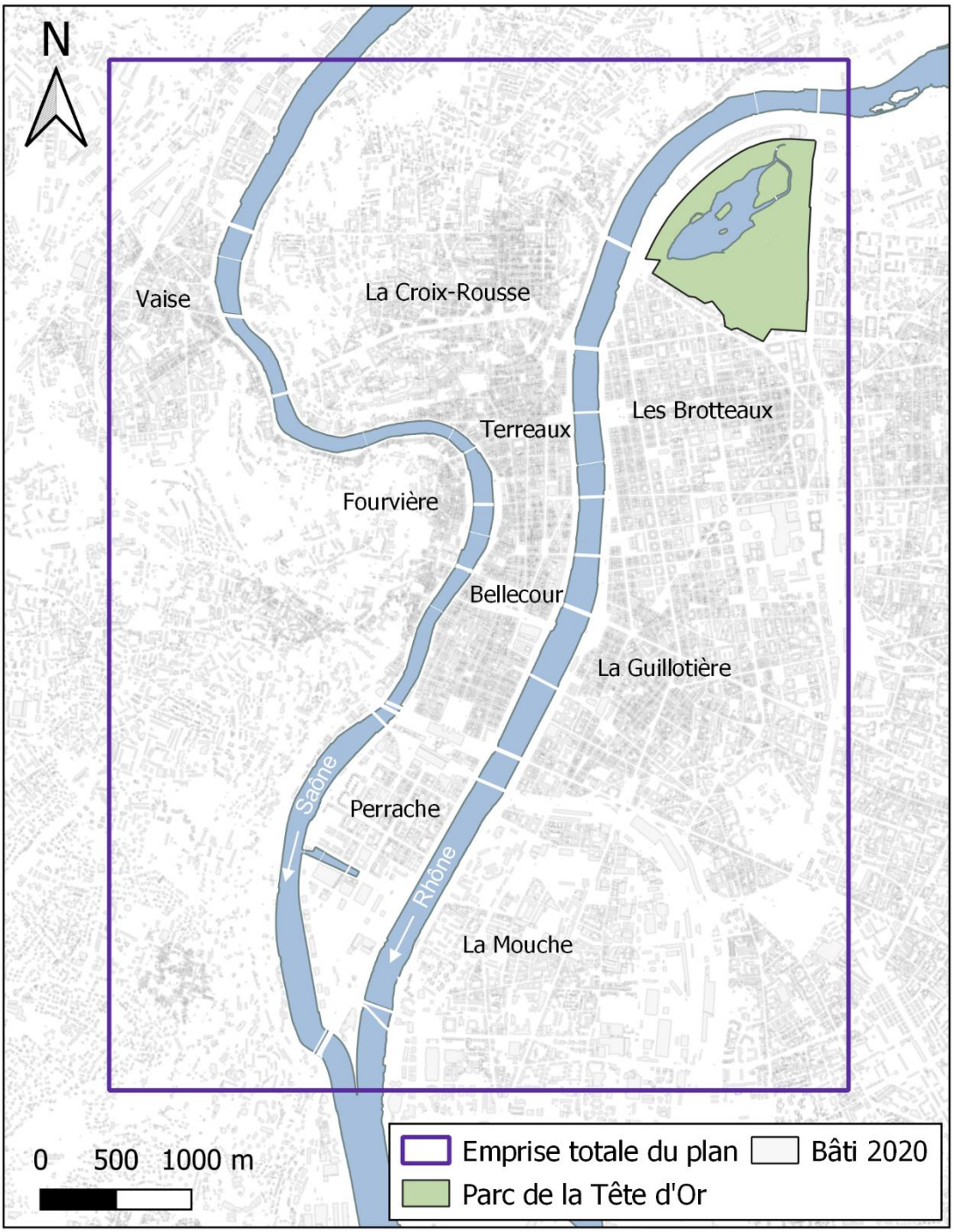
Tout d'abord, il est pertinent de tracer l'emprise spatiale* de chacun des plans, c'est-à-dire le polygone qui correspond à la zone couverte par le plan. Deux types d'emprise peuvent être données à voir. La première option – la plus simple – consiste à figurer l'emprise totale du plan, sous la forme d'un rectangle. Dans ce cas-là, c'est l'intégralité du cadre du document cartographique qui est prise en compte. La Carte 2 correspond au tracé de l'emprise totale du plan général du guide [HAC1925]. Elle présente l'avantage de pouvoir être tracée rapidement et facilement, puisqu'il ne s'agit que d'un seul et unique rectangle. Une deuxième option permet une représentation plus fine de l'emprise. Il s'agit cette fois-ci de ne conserver que les espaces qui sont visibles dans le document cartographique (c'est-à-dire que l'on exclut les parties masquées par des éléments comme la légende ou le titre)[770]. L'emprise peut alors prendre la forme d'un polygone (rectangle « évidé ») ou de plusieurs polygones distincts.

Que l'on opte pour l'une ou l'autre option, la comparaison des différentes emprises spatiales permet de voir très clairement quels sont les espaces lyonnais qui sont le plus souvent représentés au cours de la période étudiée dans la cartographie des guides et de percevoir les variations plus finement que par une simple étude visuelle des plans numérisés non géoréférencés. La Carte 3 montre la comparaison entre trois plans généraux de guides de la première moitié du XX^{e} siècle, à travers le tracé de leur emprise totale (rectangles). On voit l'une des particularités des plans de Lyon chez Baedeker : le confluent du Rhône et de la Saône n'est pas présent dans le plan. Dans cet exemple, hormis quelques légères variations au nord et au sud, le tracé de l'emprise totales des plans fait apparaître une certaine uniformité des plans touristiques de Lyon. À l'est, la limite est formée par la voie ferrée. Sur ce sujet, la collection des guides POL se démarque fortement des autres, car les plans de Lyon réalisés par Édouard Fonné se caractérisent par une emprise beaucoup plus importante, notamment à l'est, en représentant Villeurbanne et une partie de Vaulx-en-Velin et Bron[771].

[770] Un exemple d'emprise de ce type est fourni par la spatialisation de la carte industrielle de Lyon en 1932 par Olivier Chareire et Letícia Falasqui Tachinardi Rocha dans B. Gauthiez et al., « Un conte de deux villes… », 2021, *art. cit.*, figure 4.

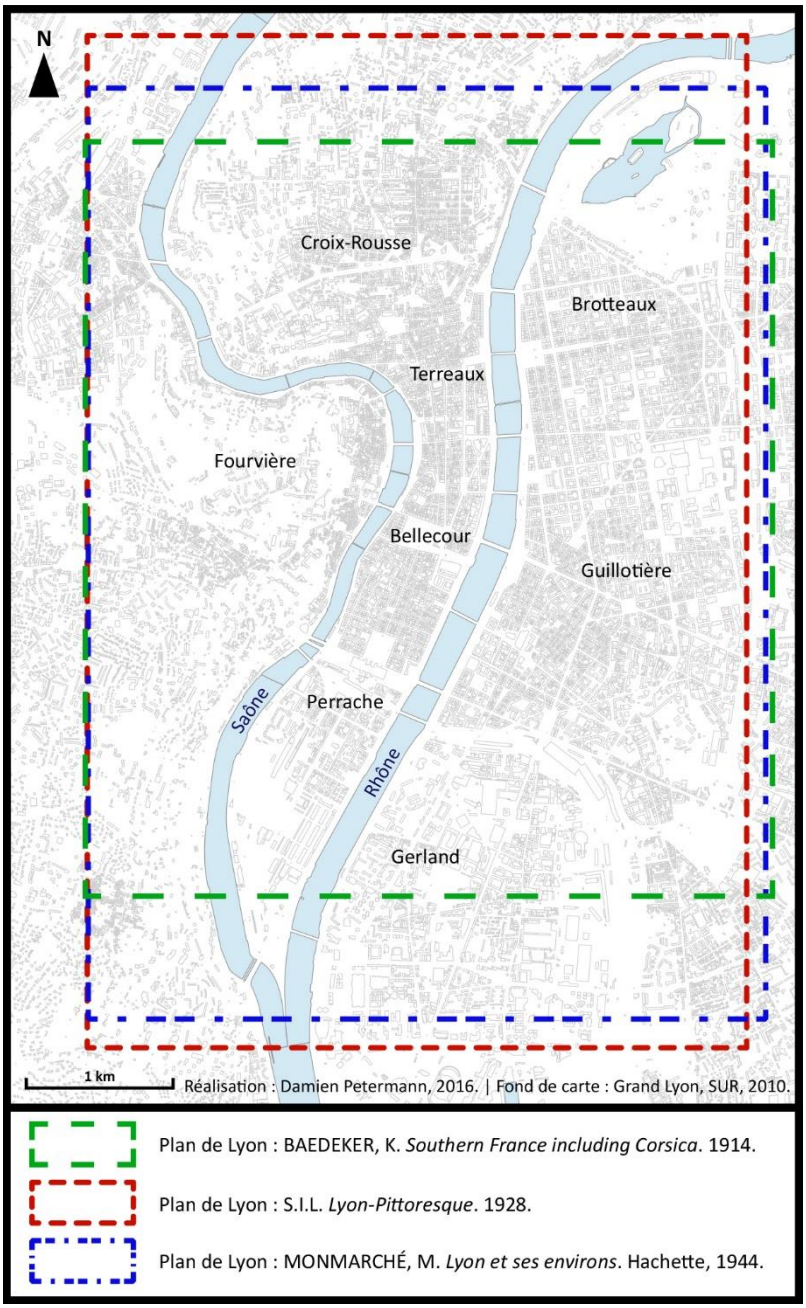
[771] Voir le plan de Lyon reproduit au 2.7.2, ainsi que les deux plans des guides POL numérisés et disponibles en ligne (ils sont listés dans la partie Sources).

Emprise du plan général de Lyon du guide [HAC1925] *Lyon et ses environs*



Conception et réalisation : D. Petermann, 2021.
Couches du bâti : Data Grand Lyon, 2020 (licence ouverte).

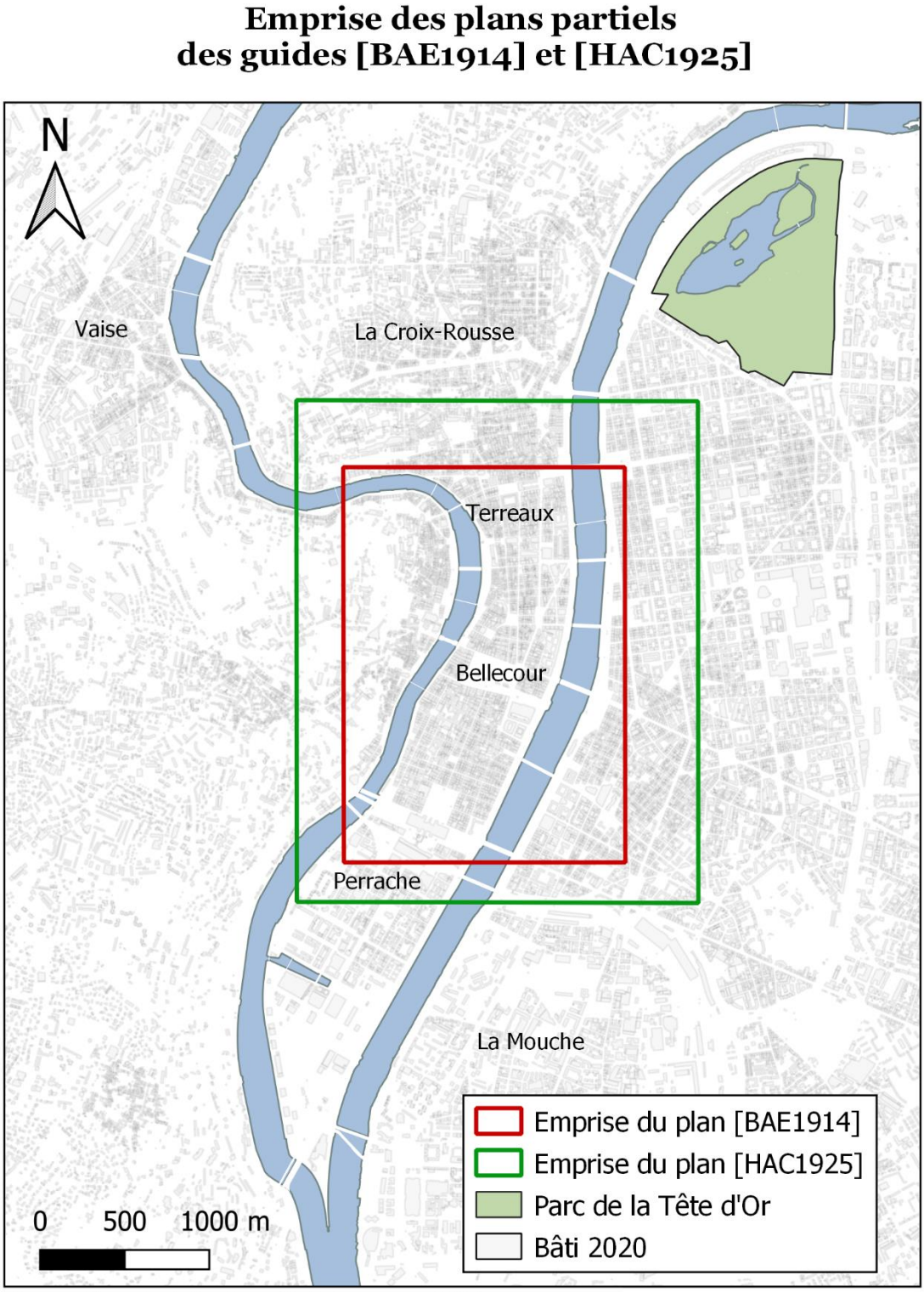
Carte 2 : Emprise du plan général du guide [HAC1925]



Carte 3 : Comparaison de l'emprise des plans de trois guides (Baedeker, SIL, Hachette)

Cette méthode rend aussi possible la géovisualisation et l'analyse – en négatif – de tous les espaces qui ne sont pas représentés dans la cartographie des guides. Il s'agit d'un élément important ici, afin de mieux comprendre les logiques de sélection des objets, lieux et quartiers constituant l'espace touristique lyonnais au sein de chaque collection (et l'évolution dans le temps). Au-delà de celui relatif aux plans généraux, le tracé de l'emprise des plans partiels est également intéressant. La Carte 4 représente l'emprise du plan du centre de Lyon du guide [BAE1914] et de celui du guide [HAC1925]. La comparaison des deux montre que la collection allemande se limite à un espace plus resserré pour le centre de la ville. Hachette présente un

plan couvrant un espace plus vaste, englobant notamment une partie des pentes de la Croix-Rousse et du quartier Perrache.



Conception et réalisation : D. Petermann, 2021.
Couches du bâti : Data Grand Lyon, 2020 (licence ouverte).

Carte 4 : Emprise des plans partiels des guides [BAE1914] et [HAC1925]

3.3.4. Étude et spatialisation des légendes

Plusieurs traitements et opérations sont possibles à partir des plans numérisés contenant une légende. Pour chaque légende, il est intéressant de répertorier puis de spatialiser dans le SIG tous les éléments qui y sont indiqués. Cette étape est relativement similaire à celle employée pour le texte (repérage et relevé). Pour chaque plan, il s'agit d'identifier et de lister tous les objets et lieux présents dans la légende. Dans un second temps, on crée une couche cartographique dans le SIG (points), puis les entités correspondant à ces objets. Il existe depuis peu des techniques d'automatisation de cette tâche (OCR de toponymes et légendes de cartes), mais étant donné la grande diversité de plans touristiques de Lyon numérisés (et des légendes), j'ai également opté ici pour un repérage et un relevé exhaustifs manuels, suivis d'une vérification minutieuse, qui permettaient un total contrôle de cette étape. Cette opération de spatialisation des légendes prend tout son intérêt lorsque l'on compare les objets cités dans le texte et ceux cités dans le plan. Néanmoins, comme la plupart des grands éditeurs abandonnent la légende dans leur plans généraux de Lyon au début du XX^{e} siècle (Baedeker) ou plus tard (années 1930 pour Hachette), l'étude de cet élément a ici été jugé secondaire.

3.4. L'étude des vues de Lyon présentes dans les guides

Les illustrations constituent le troisième matériau présent dans les guides du corpus principal. Nous avons vu dans le chapitre 2 qu'une faible part des guides que j'ai étudiés contient des images (18 guides sur 61). La majorité de ces images sont des vues de Lyon, le plus souvent des photographies en noir et blanc (et des estampes dans les guides Hachette de la seconde moitié du XIX^{e} siècle). Dans le cadre de ma recherche, il a semblé incontournable de prendre en compte cette iconographie urbaine et de l'analyser. Jusqu'à présent, ce matériau iconographique (vues urbaines touristiques) a rarement fait l'objet de travaux spécifiques, et lorsque c'est le cas, la dimension spatiale des vues urbaines n'a pas été exploitée. Pourtant, une approche spatiale des vues urbaines présente un potentiel important pour l'étude de l'évolution de l'image d'une ville[772]. Par exemple, il est possible de géolocaliser avec une certaine précision les emplacements de prise de vue de ces images dans le SIG. Dans de précédents travaux sur l'iconographie ancienne de Lyon, j'ai ainsi spatialisé les points de vue d'estampes, dessins et tableaux représentant Lyon au XVIII^{e} siècle[773]. Dans le cas des guides, cette cartographie permet notamment de faire apparaître les espaces qui sont le plus souvent mis en valeur par les

[772] Jean-Luc Arnaud, *Analyse spatiale, cartographie et histoire urbaine*, Marseille, Éd. Parenthèses, 2008.
[773] D. Petermann, « Représentations et vues de Lyon », 2012, *op. cit.* ; D. Petermann, « L'importance de l'entrée nord de Lyon… », 2017, *op. cit.*

illustrations touristiques et de les comparer, par exemple, avec la cartographie des panoramas recommandés dans le texte. On peut ensuite envisager d'affiner la précision des informations associées aux images : angle de vue, distinction des différents plans de la vue, etc.

Les questionnements qui ont dirigé l'étude des illustrations des guides sont multiples. Ils ont orienté la construction d'une base de données relatives aux images des guides, selon un protocole en plusieurs étapes, préalable à leur spatialisation dans le SIG. La première interrogation concerne le choix des lieux représentés visuellement dans le guide. On fait l'hypothèse – assez classique – que la reproduction de lieux ou objets urbains par la gravure et la photographie est en relation directe avec leur importance au sein du guide. Ensuite, il faut s'interroger sur les raisons de la présence de telle ou telle vue urbaine dans le guide.

3.4.1. Relevé exhaustif des vues urbaines

La première étape consiste à répertorier les illustrations présentes dans les guides du corpus, afin de constituer une liste exhaustive des vues urbaines extérieures à étudier. Au sein des guides, les gravures ou les photographies sont en général accompagnées d'une légende. Certains ouvrages contiennent des listes numérotées des illustrations : c'est notamment le cas des guides de la seconde moitié du XIX^{e} siècle qui sont illustrés de vignettes gravées. En l'absence de listes il faut procéder manuellement et répertorier une à une chaque image et sa légende. J'ai systématiquement reporté les légendes des illustrations dans un document correspondant à chaque guide étudié. Au-delà de leur simple présence, il s'agit de relever dès cette étape tous les éléments de contexte pouvant être utiles : technique (gravure, photographie), légende, position dans le guide (numéro de page), mode colorimétrique (noir et blanc, niveau de gris, couleur), dimensions (en millimètres, mais aussi en proportion par rapport à la page : pleine page, demi-page, quart de page), etc. Ces métadonnées ont été renseignées pour chaque guide illustré. Dans un second temps, j'ai fait la distinction entre les illustrations qui sont des vues urbaines et les autres, étant donné que cette recherche porte sur les espaces urbains extérieurs (espace public). Les vues urbaines ont été prises en compte, tandis que les images qui sont des vues de l'intérieur d'un édifice ou de détails architecturaux/sculpturaux ont été exclues de l'étude.

La troisième étape a consisté à scanner les pages des guides de ma collection personnelle qui comportent des vues urbaines. La numérisation a été effectuée en mode niveau de gris ou couleur, avec une résolution de 400 dpi. Les fichiers obtenus sont au format .TIF (non

compressé, la meilleure qualité possible). Pour les guides téléchargés en PDF, chaque page contenant une vue urbaine a été extraite individuellement. La qualité de ces images est souvent médiocre à cause de la numérisation en mode bitonal et du choix du format PDF[774]. Ensuite, dans une quatrième étape, j'ai travaillé sur ces pages individuellement dans un logiciel de traitement d'images, en effectuant des opérations simples (rotation, détourage) de manière à obtenir en sortie un fichier image contenant uniquement la vue urbaine. Tout au long de ce protocole, j'ai renseigné et complété, pour chaque illustration étudiée, une « fiche illustration » contenant les métadonnées et autres informations indispensables à leur étude dans un cadre de recherche reproductible (Annexe 4)[775]. Les informations d'ordre spatial, tels que les éléments identifiés dans l'image et l'emplacement (supposé ou vérifié) de la prise de vue, ont aussi été notées.

3.4.2. Recherche du point de vue : une métadonnée particulière

Il est nécessaire de rappeler que, de la même manière que pour le texte et les cartes, l'objectif est de spatialiser les vues urbaines retenues afin de pouvoir ensuite croiser ces trois matériaux et analyser de manière approfondie la représentation de l'espace urbain lyonnais dans les guides du corpus. Pour cette raison, la base de données iconographique créée présente les attributs d'une base de données spatiales, avec les limites et les difficultés inhérentes aux images urbaines anciennes. Cela signifie qu'elle contient non seulement des métadonnées descriptives pour chaque image, mais aussi des métadonnées relatives aux objets spatiaux et aux lieux. La métadonnée spatiale la plus importante est sans conteste le point de vue de l'image (et l'angle de vue associé). Il s'agit de l'emplacement précis dans l'espace urbain où s'est positionné l'auteur de l'image. En d'autres termes, c'est le lieu de prise de vue de la photographie (ou du dessin préparatoire à la gravure ou la lithographie). La géolocalisation précise du point de vue des images urbaines anciennes est l'un des enjeux principaux d'une approche géographique de ces sources. Actuellement, cette dimension spatiale a encore été très peu prise en compte en ce qui concerne les collections patrimoniales, bien que des projets commencent peu à peu à voir

[774] Le choix du format PDF par les institutions culturelles qui numérisent des guides de voyage et les mettent à disposition en ligne montre encore une fois la primauté du matériau textuel sur la cartographie et l'iconographie. Pour les images (vues et cartes), un format adapté comme le TIF permet une bien meilleure qualité et favorise l'étude et les réutilisations de ces matériaux. Il serait intéressant de creuser ce sujet en échangeant entre chercheurs et professionnels du patrimoine, afin de mettre en évidence les problématiques actuelles relatives à la numérisation.
[775] Voici les principales métadonnées et informations renseignées dans cette « fiche illustration » : 1. Informations générales : Légende complète ; Info auteur/agence ; Guide ; Localisation dans le guide ; Type (couleur ou noir et blanc) – 2. Caractéristiques de l'image : Format ; Dimensions – 3. Datation de la prise de vue – 4. Contenu de l'image : Éléments génériques ; Éléments identifiés – 5. Informations spatiales : Localisation du point de vue ; Orientation du point de vue.

le jour[776]. Spatialiser les vues urbaines permet de les intégrer à un SIG et de les croiser avec des données issues d'autres sources mais relatives au même espace. Nous verrons dans la suite de cette thèse les informations que l'on a pu tirer d'une approche spatiale de l'iconographie urbaine ancienne.

Il faut préciser immédiatement qu'en matière de spatialisation des images urbaines anciennes dans un SIG (ou carte sous forme numérique), il existe deux méthodes qui adoptent des logiques différentes, voire opposées. La première méthode consiste à localiser la vue urbaine par son sujet principal, le plus souvent un édifice. Par exemple, selon cette méthode, une image représentant la cathédrale Saint-Jean sera localisée sur le plan (ou dans le SIG) à l'emplacement de ce bâtiment. Cette pratique est souvent adoptée par les institutions culturelles, dans une perspective de valorisation du patrimoine iconographique. Leurs modules de cartographie numérique en ligne permettent ainsi au public de découvrir de multiples images représentant le même édifice, à plusieurs dates et selon plusieurs angles et points de vue. Par exemple, Gallica (BNF) a lancé en février 2020 le service Gallicarte/L'arpenteur, qui consiste en une géolocalisation participative des documents numérisés (essentiellement l'iconographie), selon cette méthode[777]. Les internautes sont invités à proposer eux-mêmes la spatialisation d'images et cartes anciennes à travers l'outil en ligne. L'équipe de Gallica se charge ensuite de vérifier la bonne géolocalisation du document. À la suite de cette validation, le document apparaît pour tous les internautes dans la carte interactive[778]. Il s'agit donc d'une logique de recherche et navigation dans les collections numérisées par l'intermédiaire d'une interface cartographique, qui présente l'avantage de centraliser par édifice les nombreuses images le représentant.

Cette méthode présente cependant plusieurs inconvénients notables. Premièrement, elle se focalise sur le contenu de l'image (sujet principal), en négligeant son contexte de réalisation. De ce fait, elle a tendance à amplifier l'importance des édifices considérés comme majeurs, en diminuant celles d'autres éléments jugés secondaires également présents dans l'image. Deuxièmement, elle ne prend pas du tout en compte le point de vue de l'image, donc sa dimension géographique, mais uniquement son contenu (et partiellement, comme on vient de le voir). Enfin, cette méthode tend à réduire la vision de la ville à travers l'iconographie, en

[776] L'un des premiers et plus importants projets géonumériques qui a consisté à géolocaliser avec précision les points de vue et angles de vue d'images urbaines anciennes est *Imago Urbis: Giuseppe Vasi's Grand Tour of Rome* [en ligne]. URL : http://vasi.uoregon.edu/ (consulté le 20/12/2020).
[777] Mattieu Gioux, « Géolocaliser les documents numérisés avec Gallicarte », *Gallica*, février 2020 [en ligne]. URL : https://gallica.bnf.fr/blog/21032018/gallicarte-arrive-dans-gallica (consulté le 19/06/2020).
[778] La carte des Gallicanautes, réalisée avec UMap [en ligne].
URL : https://umap.openstreetmap.fr/fr/map/la-carte-des-gallicanautes_409214#6/51.000/2.000 (consulté le 19/06/2020).

favorisant presque exclusivement une approche par l'architecture ou l'élément bâti, au détriment d'autres constituants de l'espace urbain qui sont aussi représentés dans ces images (bâti ordinaire, véhicules, individus, voirie, végétation, cours d'eau). Certes, cette méthode peut être jugée pertinente dans le cas des vues isolées de monuments (vues d'élévation), mais elle n'est pas bien adaptée aux vues urbaines générales ou figurant un nombre considérable d'éléments. Par exemple, si l'on suit cette méthode, de quelle manière faut-il spatialiser une image représentant à la fois la Saône, la cathédrale Saint-Jean, l'église de Fourvière, le palais de justice et de multiples autres bâtiments ? Auquel de ces objets urbains faudrait-il associer l'image ? On constate que cette méthode présente des limites qui posent des problèmes dans le cadre d'une étude approfondie de la représentation de l'espace urbain à travers l'iconographie. Elle néglige des informations qui sont pourtant primordiales pour mieux comprendre le choix de l'emplacement de prise de vue, de l'angle de vue et des éléments représentés, c'est-à-dire contextualiser cette documentation visuelle du territoire. Par conséquent, cette méthode ne consiste pas en une approche réellement géographique.

Dans le cadre d'une analyse approfondie de la manière dont la ville a été représentée à différents moments par l'iconographie, il paraît essentiel de se placer à un autre niveau, en adoptant la deuxième méthode, qui consiste à faire du point de vue (et de l'angle de vue) de l'image l'élément primordial de toute spatialisation. Autrement dit, c'est grâce à l'identification la plus précise possible de l'emplacement de prise de vue que l'on peut définir les métadonnées spatiales de l'image et l'intégrer ensuite dans un SIG ou toute autre cartographie numérique. Cette méthode présente elle aussi quelques inconvénients, mais ceux-ci sont liés à un manque d'information sur la source visuelle et non à des choix volontaires provoquant une perte d'information. Ainsi, on peut résumer cette méthode de la manière suivante : soit l'on parvient à identifier précisément le point de vue de l'image et cette image peut alors être spatialisée dans un SIG, soit la localisation du point de vue demeure imprécise ou impossible en l'état des connaissances actuelles, et dans ce cas-là, il est préférable de ne pas intégrer l'image au SIG. Cela peut sembler un choix radical et dans le cadre d'autres projets, il a été décidé d'assigner un degré d'incertitude aux géolocalisations[779].

L'étape d'identification précise du point de vue d'une image urbaine ancienne est sans doute l'une des plus chronophages, d'autant que sa réussite n'est pas garantie. Il paraît nécessaire de présenter ici plusieurs méthodes permettant de retrouver cet emplacement de prise de vue. Tout d'abord, il est particulièrement utile de mobiliser les documents cartographiques contemporains

[779] C'est le cas du projet sur les cartes postales urbaines anciennes de Lyon, conçu et mis en place avec Enali De Biaggi (Lyon 3/EVS), en partenariat avec le service des collections des musées Gadagne (MHL, voir chapitre 1).

des vues urbaines. En effet, l'étude croisée d'images prises au niveau du sol (ou en tout cas depuis un emplacement réel, praticable par un humain) et de plans datés de la même période permet souvent d'identifier le point de vue de ces illustrations. Dans le cas de Lyon, l'utilisation des plans parcellaires de la Ville de Lyon se révèle très utile, car ils sont consultables sous forme numérisée sur le site web des AML[780]. Il s'agit de plans à l'échelle 1/500 et 1/2000. Ils ont permis de repérer l'emplacement du point de vue, par le report sur le plan des lignes verticales de croisement des éléments urbains situés au premier et à l'arrière-plan[781]. J'ai également utilisé d'autres plans de Lyon, disponibles sur le web[782], ainsi que des plans présents dans les guides POL et les livrets-guides du SIL.

D'autres outils numériques peuvent également s'avérer très utiles pour retrouver plus facilement le point de vue d'une image. C'est le cas du service (propriétaire) Google Street View qui permet de consulter des photographies actuelles prises depuis la rue par une voiture munie de nombreuses caméras. Google Street View peut être utilisé pour essayer d'identifier avec précision l'emplacement de prise de vue d'une illustration présente dans le guide. Ce site présente l'avantage d'être consultable depuis n'importe quel appareil connecté à internet. En revanche, les photographies présentes dans Google Street View ne permettent pas d'avoir une couverture exhaustive de la ville et bien évidemment, elles donnent à voir l'état actuel de l'espace urbain, ce qui peut ne pas suffire à repérer le point de vue d'une image ancienne si le lieu a beaucoup changé entre temps. Il existe un outil similaire, collaboratif, libre et open-source, Mapillary[783] (cependant, la couverture demeure moins complète que celle de Google Street View). Si elle est possible, la pratique physique du terrain par le chercheur constitue donc souvent le meilleur moyen pour vérifier plus précisément l'emplacement d'un point de vue. Parcourir la ville muni d'un appareil photographique et de la reproduction (numérique ou imprimée) de l'image ancienne permet souvent de confirmer, in situ, le lieu exact de prise de vue d'une image ancienne. Cependant, il faut insister sur la difficulté résidant dans l'identification du point de vue de certaines images, en particulier les plus anciennes. Il faut noter aussi que l'emplacement exact de prise de vue peut ne pas être situé à hauteur du sol ou

[780] Archives municipales de Lyon, Plans parcellaires de Lyon : 1861 à 1995 [en ligne].
URL : https://recherches.archives-lyon.fr/editorial/page/994b6a3b-ef9b-4e93-8878-b2a96a7307ee (consulté le 05/08/2021).
[781] Pour plus d'informations sur cette méthode que j'avais déjà mise en œuvre pour localiser les points de vue d'images urbaines de Lyon au XVIII^e siècle, voir : Damien Petermann, « Apports de la cartographie numérique à la valorisation du patrimoine culturel. Création d'un outil numérique pour le Musée d'histoire de Lyon », *Cartes & Géomatique*, revue du Comité français de cartographie, décembre 2015, n° 226, p. 117-125 [en ligne].
URL : http://www.lecfc.fr/new/articles/226-article-11.pdf (consulté le 24/08/2021).
[782] Principalement sur Gallica et le portail web des AML. Quelques autres collections numérisées ont aussi été consultées.
[783] Mapillary [en ligne]. URL : https://www.mapillary.com/ (consulté le 19/06/2021).

ne plus être praticable actuellement (modification urbaine, propriété privée, etc.). Dans ce cas-là, la vérification sur le terrain aujourd'hui est devenue quasiment impossible, pour des raisons pratiques (pas d'accès). C'est par exemple le cas de photographies prises depuis des appartements situés dans les étages d'un immeuble. La précision de la géolocalisation des vues urbaines est rarement exacte, mais elle est de l'ordre de quelques mètres en général, ce qui est amplement suffisant pour les analyses ultérieures.

3.4.3. Création d'une base de données iconographique

Ce protocole de numérisation et d'identification des images a donc permis de constituer une base de données iconographique sous la forme d'un fichier tableur associé aux fichiers images. Chacune des images possède un identifiant unique. Il est particulièrement important de disposer d'une base de données permettant de distinguer clairement chaque image, car dans le cas de éditions successives de guides, certaines vues urbaines sont très proches visuellement les unes des autres (points de vue et cadrage similaires). Par ailleurs, certaines illustrations sont réemployées dans plusieurs éditions du même titre : il convient donc de pouvoir suivre ces réutilisations avec précision et de prendre les précautions qui s'imposent pour ne pas confondre deux images identiques, mais appartenant à deux guides différents. En résumé, l'approche spatiale des vues urbaines extérieures présentes dans les guides se décompose en deux parties. Il s'agit d'abord d'identifier précisément l'emplacement de prise de vue de l'image (et l'angle de vue), puis de géolocaliser ce point de vue dans un SIG, en utilisant comme cartographie de référence les couches cartographiques de la Métropole de Lyon[784]. Ensuite, il est possible de procéder à plusieurs types d'analyses et représentations cartographiques à partir du SIG. Par exemple, les cartes de densité (analyse par maille), présentent l'avantage de mettre en évidence la densité d'images au sein de l'espace urbain et de pouvoir suivre l'évolution au cours de la période étudiée (3.5.3).

3.5. La constitution d'un SIG sur les guides de Lyon

L'un des aspects majeurs de cette recherche sur les guides de voyage consacrés à Lyon est la prise en compte de leur dimension géographique, à travers l'analyse spatiale des données dans

[784] Couches de la voirie, du parcellaires, du bâti, des voies ferrées, des ponts disponibles sur Data Grand Lyon (anciennement système urbain de référence du Grand Lyon) [en ligne]. URL : https://data.grandlyon.com (consulté le 19/06/2021).

un SIG. L'étude de l'image de Lyon dans ce corpus de 61 guides a nécessité la constitution d'un SIG dédié, afin de rassembler, spatialiser, gérer, traiter et cartographier les données extraites des trois matériaux (texte, plans, vues).

3.5.1. Choix du système cartographique de référence

Pour des raisons pratiques, j'ai fait le choix d'utiliser les couches cartographiques de la Métropole de Lyon (disponibles en open data) comme système de référence pour la cartographie dans le SIG. Elles correspondent à l'état urbain actuel. Comme dans toute recherche à dimension géohistorique, il était nécessaire de composer avec la qualité des données spatiales déjà existantes et mobilisables pour l'espace lyonnais des XIX^e^-XX^e^ siècles. Il n'existe pas à ce jour de couches cartographiques de Lyon correspondant à toutes les dates ou périodes des 61 guides du corpus. Les seules couches géohistoriques disponibles depuis quelques années en accès ouvert sont celles réalisées par Bernard Gauthiez d'après le cadastre napoléonien (pour la période 1824-1832)[785]. L'objet de cette thèse n'est pas de constituer une cartographie historique de l'espace lyonnais entre le milieu du XIX^e^ siècle et la fin du XX^e^ siècle. Un projet de SIG historique de Lyon visant cette finalité a débuté à la fin des années 1990[786]. Il est toujours en cours, mais à part pour le cadastre napoléonien, les couches géographiques créées pour les différentes dates ne sont actuellement pas accessibles et exploitables. Pour cette raison, cette cartographie historique n'a pas pu être employée comme référence pour spatialiser les données extraites des guides de mon corpus (ou seulement ponctuellement, pour vérifier la localisation correcte d'un objet). Cependant, en 2020 et 2021, j'ai pu utiliser d'autres couches géohistoriques de Lyon réalisées par Bernard Gauthiez et Leca De Biaggi, correspondant à l'occupation du sol (bâti indifférencié, canal hydroélectrique, lotissement, équipement) et aux transports (lignes de tramway, dépôts, gares) pour la période 1881-1930[787].

Le choix d'utiliser des couches géographiques actuelles mises à disposition par la Métropole de Lyon revêt plusieurs avantages. Tout d'abord, cette cartographie est produite par un opérateur officiel qui s'assure de la qualité des données. Les fichiers numériques sont accessibles et téléchargeables par tous depuis la plateforme open data de la métropole de Lyon. Ils sont placés sous licence ouverte (LO), ce qui permet une réutilisation large et peu

[785] B. Gauthiez, « Lyon en 1824-32… », 2008, *art. cit.*
[786] Bernard Gauthiez et Olivier Zeller, « Lyon, the spatial analysis of a city in the 17-18th centuries. Locating and crossing data in a GIS built from written sources », dans Susanne Rau, Ekkehard Schönherr, *Mapping spatial relations, their perceptions and dynamics*, Heidelberg/Londres/New-York, Springer Verlag, 2014, p. 97-118.
[787] B. Gauthiez et al., « Un conte de deux villes… », 2021, *art. cit.* Je remercie Enali De Biaggi et Bernard Gauthiez de m'avoir transmis ces couches cartographiques réalisées dans le cadre du projet USP-COFECUB.

contraignante. J'ai opté comme système de projection pour le RGF 93/Lambert-93 France (EPSG:2154). Toutes les couches intégrées dans le SIG ont ce système de projection. Il en va de même pour les couches créées, ce qui assure une compatibilité optimale et minimise le risque d'erreur pouvant être lié à l'utilisation de plusieurs systèmes de projection différents. Cela signifie également que toutes les entités spatialisées dans le SIG pourront – à terme – être compatibles avec les couches historiques de Lyon qui emploient un SCR basées sur le RGF93/Lambert-93[788] (celles du projet de Bernard Gauthiez et Olivier Zeller et celles d'autres projets sur Lyon). Enfin, l'utilisation comme système de référence de couches actuelles permet d'éviter la plupart des problèmes liés aux différences entre les diverses sources cartographiques mobilisées, en particulier anciennes (décalages, superposition). Tous les plans anciens intégrés dans le SIG le sont via une opération de géoréférencement dans le système de projection RGF93/Lambert-93 (EPSG:2154). Une même entité spatiale a donc toujours des coordonnées géographiques identiques (sauf exceptions bien particulières). Concrètement, cela signifie que pour toutes les couches de guides mentionnant l'hôtel de ville, le point correspondant à cet édifice se situe toujours strictement au même emplacement (il n'y a aucun décalage). Le choix de représenter l'intégralité des objets par des points (et non des polylignes et polygones) a été fait en particulier pour cette raison. En effet, il était indispensable de faire un compromis entre la représentation la plus précise des objets d'une part et le suivi le plus fin de ces objets dans le temps, sur une période de 150 ans. J'ai décidé ici de privilégier la dimension géohistorique de la spatialisation, en m'assurant que chaque objet correspondait à la même entité spatiale dans le SIG, à toutes les dates concernées (et donc dans chaque couche cartographique de guide). Pour cette raison, à laquelle s'ajoute la présence de différentes catégories d'objets (de nature fort différentes[789]), l'emploi de couches de points plutôt que de couches de polygones ou de polylignes était préférable. Cette option fait perdre en précision au niveau de chaque objet, car le choix des points ne permet pas de représenter les éventuelles évolutions de forme et surface de l'objet dans le temps (pour un bâtiment, une place ou un espace vert par exemple). En revanche, elle fait gagner en cohérence au niveau de l'ensemble des objets et des couches géohistoriques. Par ailleurs, un tracé fin de chaque entité à chaque date aurait constitué un travail extrêmement chronophage, nécessitant l'utilisation de nombreuses sources cartographiques et documentaires pour vérifier la qualité des tracés. Je rappelle que l'objectif de cette thèse n'est pas de constituer une cartographie précise de l'espace matériel de la ville aux dates des guides, mais bien de montrer quels objets sont présents ou absents dans chaque édition étudiée et de pouvoir comparer les couches des guides entre elles. Il était donc très

[788] Par exemple, les SCR RGF93/Lambert-93 – France (EPSG:2154) et RGF93/Lambert-93 – zone CC 46 (ESPG:3946), qui sont les plus usités pour la région lyonnaise.
[789] Cela va de la petite statue ou fontaine jusqu'au grand parc urbain, en passant par des vestiges antiques, des maisons et immeubles, des édifices civils et religieux monumentaux, des ponts, des voies et des places.

important d'opter pour une méthodologie commune à tous les guides et permettant de confronter leur représentation de l'espace lyonnais à travers le choix des « choses à voir ».

3.5.2. Création des couches cartographiques et spatialisation des objets

Méthodologie de spatialisation des objets

Pour chaque guide, plusieurs couches cartographiques distinctes au format shapefile (.shp) ont été créées. Une première catégorie de couche vectorielle correspond à la spatialisation des « choses à voir » relevées dans le texte du guide. J'ai opté ici pour une géolocalisation des « choses à voir » sous forme de figurés ponctuels. Il s'agit là aussi d'un compromis : en l'absence de cartographies de référence sur la période 1840-2000, la spatialisation de chaque objet sous forme de polygone aurait nécessité beaucoup plus de temps, de recherche et des difficultés pour créer des entités compatibles entre les différentes dates. Chaque point correspond au centroïde de l'objet, ce qui garantit que le même objet est toujours positionné exactement au même endroit, s'il n'a pas subi de modifications affectant sa matérialité et sa localisation (déplacement, destruction). L'inconvénient de ce choix est que chaque objet est réduit à un point (son centroïde), qu'il s'agisse d'une statue, d'un bâtiment, d'une place ou d'un espace vert. Ce choix est lié à la volonté de prendre en compte l'intégralité des objets présents dans le guide et de les étudier de la même manière, en pouvant comparer l'évolution de leur prise en compte dans les guides au fil des éditions. Cet objectif contraint à traiter toutes les « choses à voir » selon la même méthodologie. D'autres projets de spatialisation géohistorique ont opérés des choix différents, en ne prenant en compte qu'un type d'objet urbain et en laissant les autres de côté[790]. Chaque choix de représentation spatiale dans le SIG présente des avantages et des inconvénients. Il est important d'en être conscient, afin de mesurer les limites posées par la décision que l'on prend. Ici, il était nécessaire de perdre un peu en précision de la représentation spatiale (points plutôt que polygones) afin de garantir la fiabilité de la comparaison entre tous les guides du corpus, sur une période de plus de 150 ans. Dans le cas des guides sur Lyon, la très grande majorité des objets ont une matérialité qui peut être réduite à un point car leur emprise spatiale est de l'ordre de quelques mètres (statues, fontaines, bâtiments, vestiges). C'est plus embêtant pour des objets qui sont vastes (place, voie, parc). On touche là à l'une des difficultés de la spatialisation et représentation cartographique des objets, qui se posent dans tous les projets géohistoriques. Il n'existe pas de solution parfaite, car chaque

[790] C'est le cas par exemple des recherches menées par Noémie Boeglin sur les romans traitant de Paris au XIX^e^ siècle, qui se focalisent sur les voies (odonymes) au détriment des autres objets.

projet a par ailleurs ses propres contraintes (temps, financement, compétences techniques pouvant être mobilisées, sources et données spatiales de référence directement mobilisables). Afin de pallier le problème que pose la représentation des espaces verts sous la forme d'un simple point, j'ai décidé de faire figurer dans les cartes réalisées pour la thèse l'emprise actuelle du parc de la Tête d'Or : il s'agit d'une information supplémentaire qui permet de rendre visible son étendue. La couche cartographique contenant les « choses à voir » sert de base à plusieurs analyses spatiales et représentations cartographiques.

Une autre couche de points est celle des vues illustrées présentes dans 18 guides du corpus. Elle contient les données correspondant aux images de chacune de ces éditions. Plusieurs attributs sont renseignés pour chaque point dans la table attributaire : n° de l'image, titre, angle de vue (orientation). Chaque couche permet d'avoir la représentation cartographique des points de vue de l'iconographie de chaque édition. Enfin, l'étape suivante étape a consisté à fusionner ces dix-huit couches en une seule couche contenant tous les points de vue identifiés des images pour l'ensemble de la période. Ainsi, on dispose des données sur l'ensemble de la période, ce qui permet de procéder à une analyse par maille ou à une cartographie en symboles proportionnels.

Un autre type de couche vectorielle est celui concernant la spatialisation des itinéraires de visite recommandés dans les guides. Il s'agit de couches cartographiques contenant des entités linéaires (polylignes), qui correspondent à des tronçons de chaque parcours. Les portions d'itinéraires peuvent être caractérisées par un attribut et donc représentées différemment : c'est ce que j'ai fait pour distinguer itinéraire principal et potentiel, et rendre visible l'incertitude (itinéraire supposé). Un troisième type de couche vectorielle contient l'emprise des plans. Ce sont des couches de polygones, au sein desquels un ou plusieurs polygones a été tracé. Toutes les couches vectorielles peuvent être paramétrées en ce qui concerne la symbologie (apparence visuelle). Par exemple, pour les couches de polylignes et de polygones, il est possible de modifier la couleur et l'épaisseur du trait. Pour les points, on peut faire varier la taille du point, choisir le figuré ponctuel et même attribuer un figuré ponctuel différent en fonction d'un attribut. C'est ce que j'ai fait pour les cartes de « choses à voir », avec un figuré ponctuel distinct pour chaque catégorie d'objet.

Les plans géoréférencés correspondent chacun à une couche raster*. On peut gérer leur transparence afin de vérifier la superposition correcte à la cartographie de référence utilisée. En fonction des analyses spatiales et traitements réalisés, d'autres couches ont été créées au fur et

à mesure dans QGIS (par exemple, les grilles permettant de faire les cartes d'analyse par maille*).

Contraintes de la spatialisation dans le cadre d'une approche géohistorique

Dans un souci de transparence méthodologique et afin de fournir des informations utiles en vue d'autres projets similaires, il est important de signaler que la spatialisation exacte de certains objets disparus au cours de la période a posé des difficultés considérables. Cela concerne avant tout les objets qui n'existent plus aujourd'hui, parce qu'ils ont été démolis, remplacés, transformés ou démantelés. Contrairement à Paris[791], on ne dispose pas encore pour Lyon de *gazetteer** historique qui permettrait de procéder à une spatialisation automatique des ESN par géocodage*. Il a fallu géolocaliser manuellement l'intégralité des objets relevés dans les 61 guides du corpus. Cette étape s'est révélée extrêmement chronophage et complexe, mais elle est au cœur du travail de recherche géohistorique. En effet, l'adoption d'une double approche – historique et géographique – contraint les chercheurs à identifier et à vérifier la localisation précise de chaque objet à spatialiser dans le SIG. On ne peut donc pas se contenter d'une localisation approximative : il faut pouvoir être certain qu'un objet était bien localisé à un emplacement précis à la date correspondante.

Certes, la spatialisation n'était pas l'objectif en soi de ce projet de thèse, mais elle en a constitué une étape capitale et indispensable. Diverses sources, ressources et outils ont fourni de l'aide pour spatialiser chacun des objets le plus précisément possiblement. Dans la grande majorité des cas, les couches cartographiques de référence de la Métropole de Lyon (bâti, ponts, voies, etc.) ont permis de localiser facilement les objets qui existent encore aujourd'hui. L'une des difficultés qu'il convient de soulever concerne les déplacements d'objets au cours de la période 1840-2000. Les statues, fontaines et petits monuments sont ceux qui ont le plus changé d'emplacement pendant ces seize décennies. Il n'est pas rare qu'une fontaine ou statue (ou même des éléments particuliers de ces édifices) aient connu plusieurs localisations successives dans la ville. Pour les statues et fontaines, j'avais déjà procédé à une première géolocalisation à partir de photographies et de plans anciens (en particulier les plans parcellaires), en faisant bien attention de vérifier l'emplacement à chaque date. Je suis ensuite allé sur le terrain afin d'essayer de confirmer cette géolocalisation, mais les transformations urbaines n'ont pas toujours permis de le faire. Enfin, le service des espaces verts de la Ville de Lyon m'a transmis

[791] Noémie Boeglin et al., « Pour une cartographie romanesque de Paris au XIX^e siècle. Proposition méthodologique », *Conférence Spatial Analysis and GEOmatics*, Nice, 2016, p. 7-8. [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01619600 (consulté le 21/08/2021).

des couches SIG correspondant aux statues et fontaines[792]. Grâce à ces données géospatiales, j'ai confirmé l'intégralité des localisations des petits monuments encore en place aujourd'hui. En revanche, pour certains emplacements anciens ou objets disparus, la difficulté était d'un tout autre niveau. On touche ici à l'une des contraintes des SIG historiques. La qualité des données dépend fortement des sources consultées, qui permettent ou non de s'assurer avec une grande précision de la géolocalisation des objets. Quoiqu'il en soit, la précision de la géolocalisation que j'ai effectuée est de l'ordre de moins d'un mètre pour les statues, ce qui correspond à la meilleure qualité que l'on peut trouver actuellement, en l'absence de couches SIG historiques spécifiques à ces objets aux dates concernées.

Concernant les vestiges antiques, les publications scientifiques sur l'archéologie de Lyon ont été d'une aide précieuse, afin de vérifier la localisation précise de certains objets. Elles ont aussi permis de mieux comprendre le contexte de découverte ou redécouverte de ces vestiges et leur pris en compte au fil des décennies[793].

3.5.3. Analyses spatiales et cartographie : quelques exemples

Les opérations menées sur le texte (repérage, spatialisation, mesure du volume de texte, etc.) peuvent faire l'objet de multiples traitements et analyses spatiales dans le SIG. Afin d'associer en une seule fois pour chaque guide les données présentes dans chaque fichier tableur « Liste_objets_"Guide" » portant sur les objets spatiaux (constitué à partir du matériau textuel) et la couche cartographique correspondant aux entités spatiales sous forme de points, il est nécessaire de procéder à une jointure attributaire*. Cette opération réalisée dans QGIS permet de joindre des données externes au sein de la couche cartographique : celle-ci sont alors stockées dans la table attributaire*. Elle consiste en « la mise en relation de deux tables ayant un champ attributaire commun[794] ». Pour chaque guide, il s'agit d'intégrer les données du fichier tableur « Liste_objets_"Guide" dans la couche cartographique correspondante. La Figure 82 représente le fonctionnement de la jointure. Ici, le champ commun aux deux tables est l'identifiant unique assigné à chaque « chose à voir », sous la forme « Ob_001 », « Ob002 », etc.

[792] Je remercie Tatiana Bouvin et Daniel Sevenier du Service des espaces verts de la Ville de Lyon de m'avoir transmis ces couches cartographiques.
[793] En particulier les nombreuses publications des chercheurs du Service archéologique de la Ville de Lyon disponibles en accès ouvert sur le web, ainsi que l'ouvrage de référence récent : Michel Lenoble (dir.), *Atlas topographique de Lugdunum. Volume I, Lyon-Fourvière*, Dijon, Société archéologique de l'Est de la France, 2018.
[794] Christina Aschan-Leygonie, Claire Cunty et Paule-Annick Davoine, *Les systèmes d'information géographique : principes, concepts et méthodes*, Malakoff, Armand Colin, 2019, p. 159.

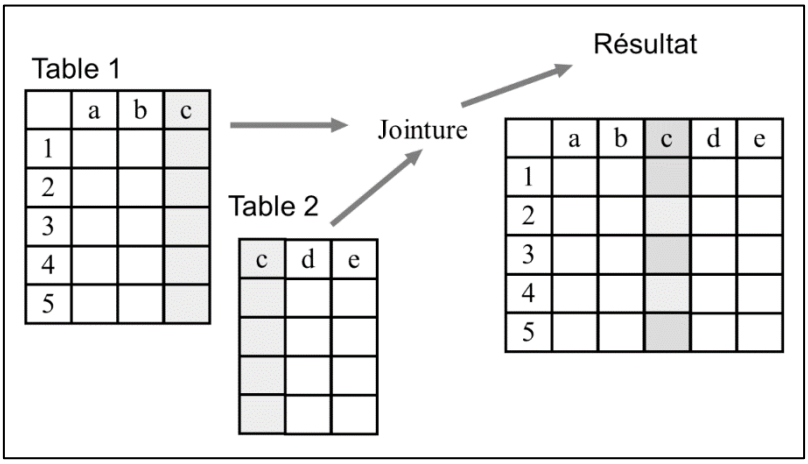


Figure 82 : Fonctionnement d'une jointure attributaire[795]

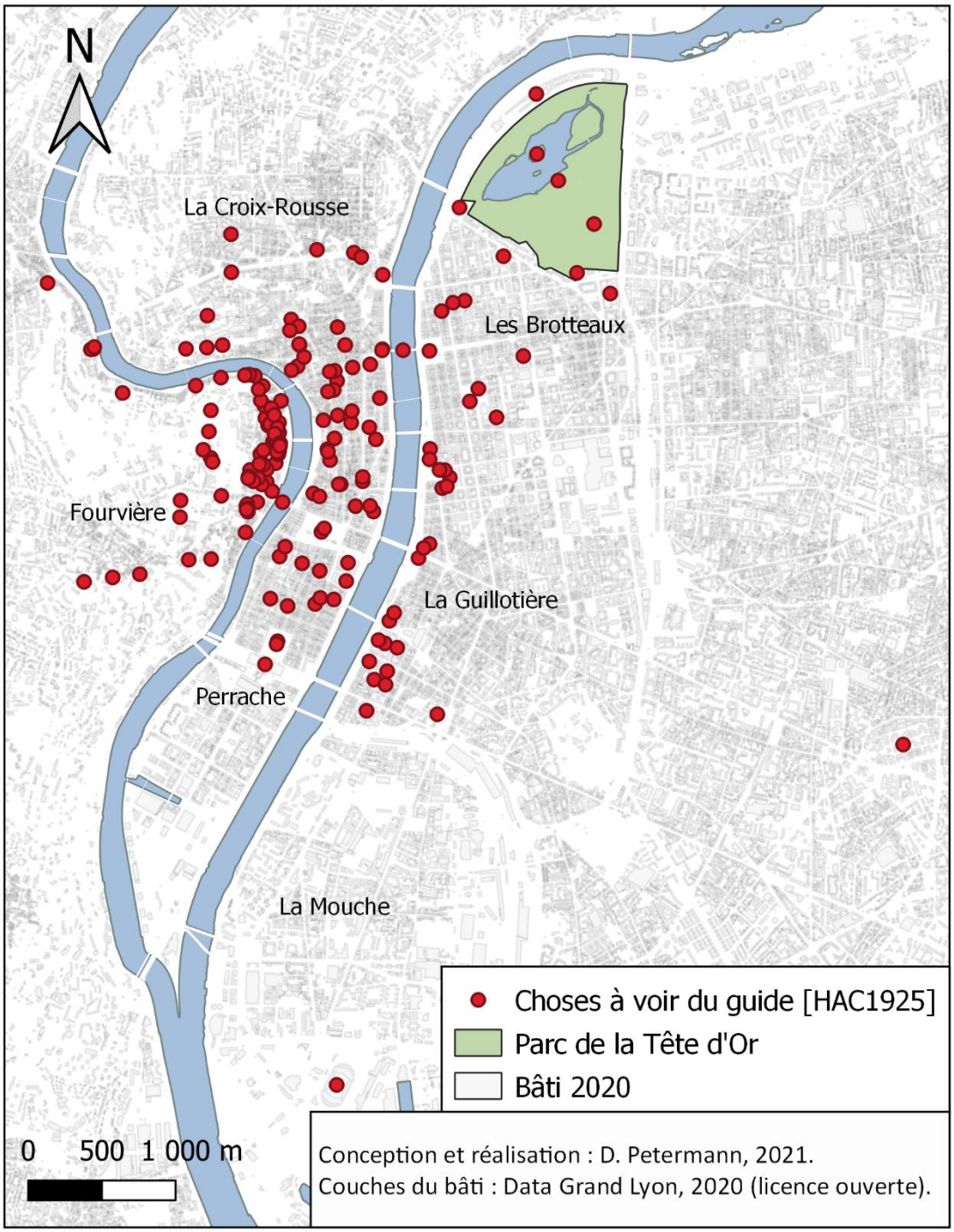
Plusieurs types d'analyses et de représentations cartographiques sont possibles à partir de ces données spatialisées. Les sous-parties suivantes en présentent quelques-unes à travers l'exemple du guide [HAC1925] *Lyon et ses environs*.

Cartes de localisation

On peut tout d'abord créer une simple carte de localisation figurant les objets spatiaux présents dans chaque guide et constituer ainsi une sorte d'atlas des « choses à voir » du corpus, qui permettant de comparer côte à côte ces cartes. Par exemple, la Carte 5 correspond à la localisation des 182 « choses à voir » du guide [HAC1925]. Ici, chaque objet est représenté par un point, sans qu'il n'y ait de distinction visuelle entre ces entités. Ce type de carte permet de visualiser rapidement la localisation des « choses à voir » et d'avoir un premier aperçu de leur répartition. Ici, on remarque que la très grande majorité des « choses à voir » sont situées dans la Presqu'île entre la gare de Perrache et les pentes de la Croix-Rousse, sur la rive droite de la Saône (quartiers Saint et le long de la rivière jusqu'à Pierre-Scize, colline de Fourvière). Sur la rive gauche du Rhône, les objets sont surtout localisés près du fleuve. Deux objets sont très excentrés et éloignés des autres : à l'est, il s'agit de l'hôpital de Grange-Blanche et au sud du stade municipal dans le quartier de la Mouche (stade de Gerland). À cette échelle qui correspond à l'emprise de l'intégralité des 182 points, on ne distingue pas bien toutes les entités situées dans les parties qui concentrent le plus grand nombre de « choses à voir ».

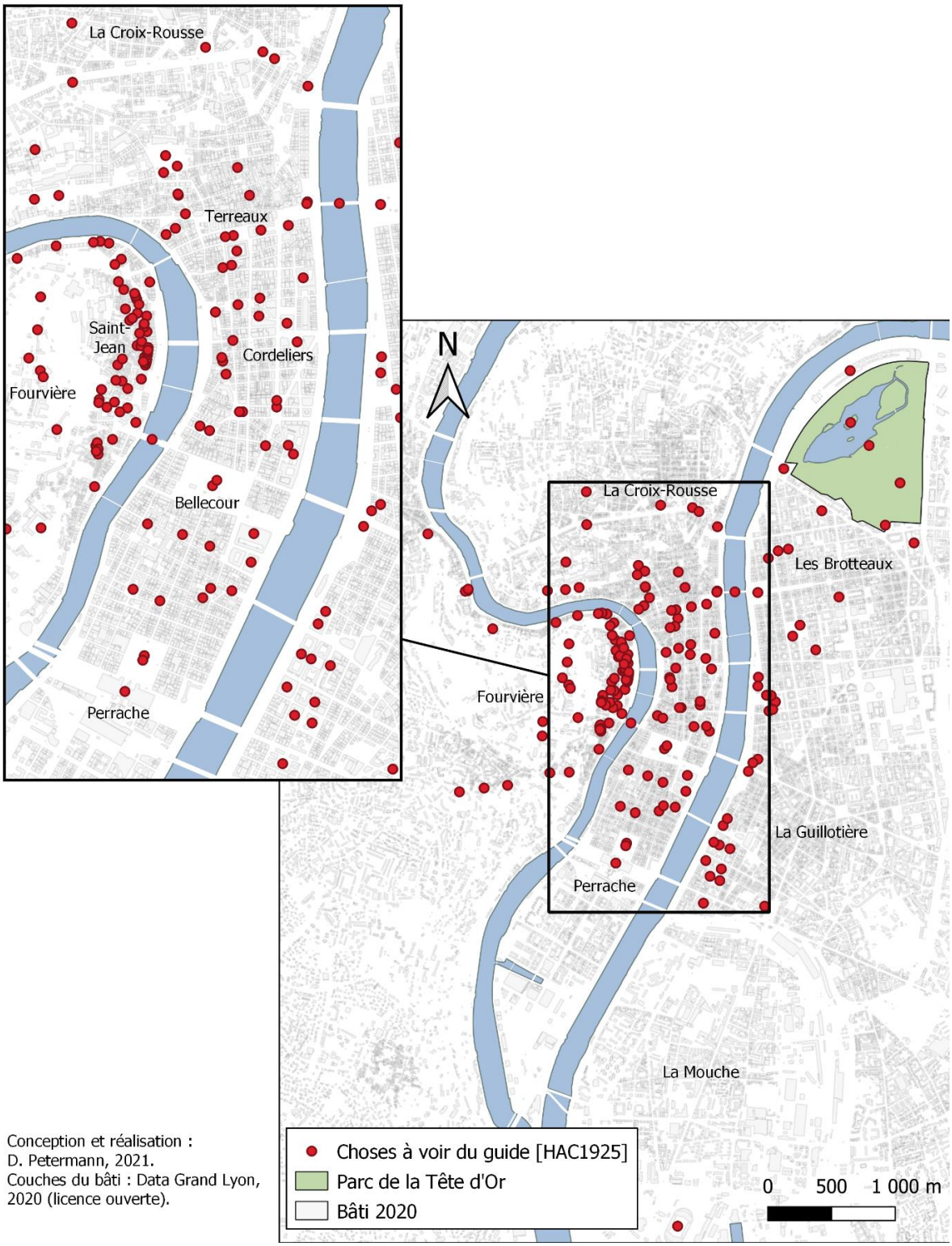
[795] Source : Université Virtuelle Environnement et Développement durable, Glossaire des SIG, licence CC BY-NC [en ligne].
URL : https://www.emse.fr/tice/uved/SIG/Glossaire/co/Jointure_attributaire.html (consulté le 03/01/2022).

Localisation ponctuelle des choses à voir présentes dans le guide [HAC1925] *Lyon et ses environs*



Carte 5 : Localisation ponctuelle des « choses à voir » dans le guide [HAC1925]

Localisation ponctuelle des choses à voir présentes dans le guide [HAC1925] *Lyon et ses environs*

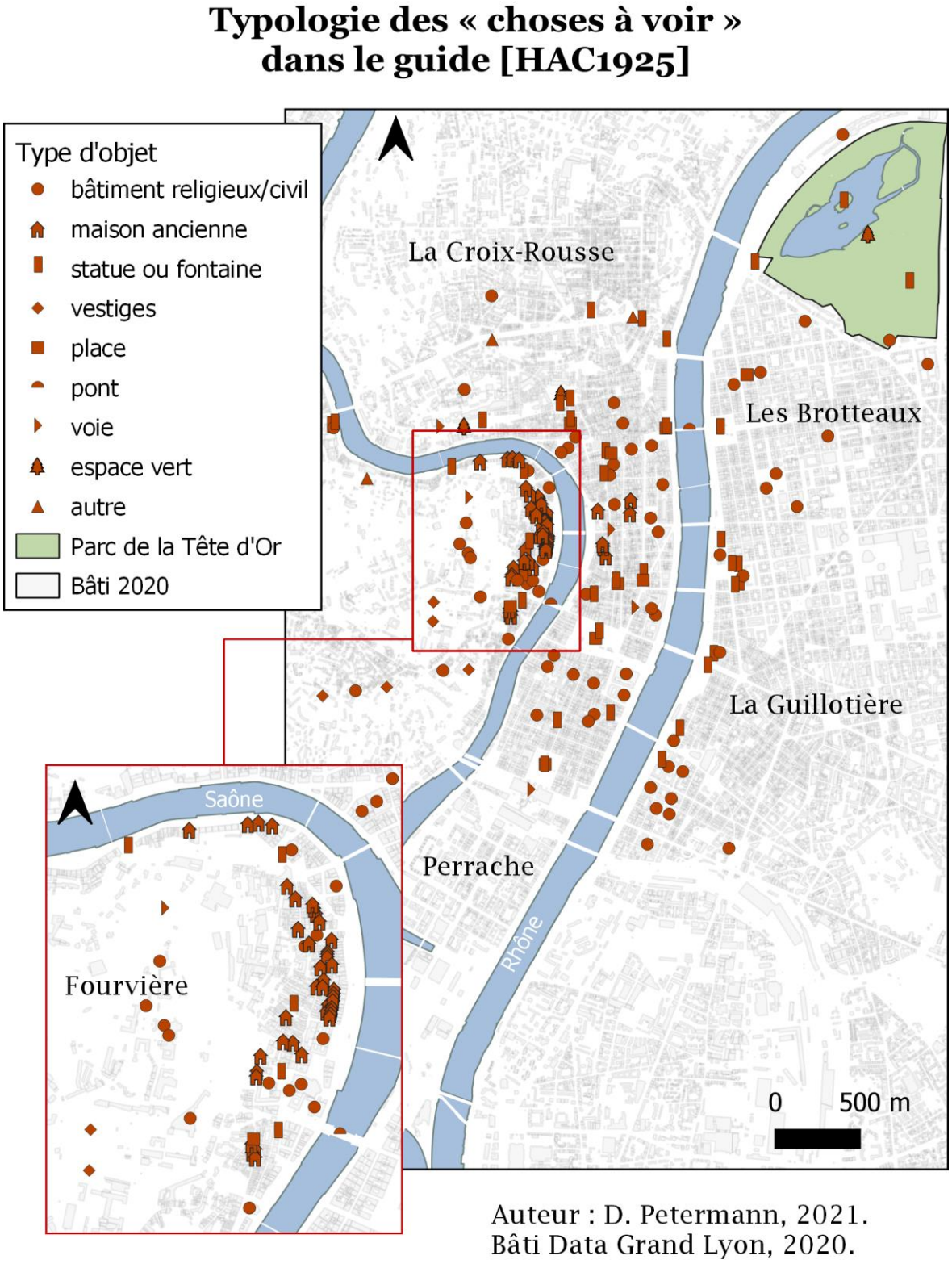


Carte 6 : Localisation ponctuelle des « choses à voir » du guide [HAC1925] (centre de Lyon)

Il est donc nécessaire de réaliser une carte à une autre échelle, toujours avec les mêmes informations et la même symbologie, afin de faire un focus sur la Presqu'île et une partie de la rive droite de la Saône. Les cartes de localisation sont une première étape, qui a l'avantage de faire apparaître la localisation exacte de l'intégralité des « choses à voir ». Cependant, on ne peut pas se contenter de ce type de cartes, car elles ne contiennent pas certaines informations très utiles pour mieux comprendre les logiques à l'œuvre dans les guides. Il est utile de créer d'autres représentations visuelles qui permettent de mettre en évidence plusieurs informations.

Une deuxième catégorie de cartes est alors intéressante à réaliser : il s'agit des cartes de localisation par catégories (typologie). On utilise ici des figurés ponctuels distincts pour chacune des catégories d'objets, et non plus de simples points, ce qui permet de rendre nettement visible la localisation de chaque type de « chose à voir ». Sur le plan méthodologique, il s'agit d'une donnée qualitative. La variable visuelle utilisée ici est la (variation de) forme : chaque catégorie de « chose à voir » correspond à un figuré ponctuel de forme différente. La forme présente l'avantage d'être l'une des variables visuelles les plus facilement identifiables[796]. Il est conseillé d'opter pour des formes simples, si possible géométriques ou aisément perceptibles, car la variable visuelle forme a des limites : elle ne permet pas la sélectivité, ne facilite pas la mémorisation et « n'est identifiable qu'à partir d'une certaine taille[797] ». Il est aussi conseillé de limiter le nombre de formes différentes à « 10 au maximum[798] » pour conserver l'efficacité de ce type de carte. Pour cette raison, j'ai décidé de regrouper dans la même catégorie tous les bâtiments civils et religieux. Ce choix était nécessaire pour que la carte reste compréhensible. En effet, selon les règles de sémiologie graphique, il faut éviter de multiplier les figurés ponctuels différents. Pour ces cartes thématiques de localisation, j'ai séparé les « choses à voir » en neuf grandes catégories : bâtiment, statue ou fontaine, maison ancienne, vestiges antiques, place, voie, pont, espace vert, autre[799]. La Carte 7 relative au guide [HAC1925] apporte cette information thématique. On remarque la présence de nombreuses maisons anciennes dans le quartier Saint-Jean, la localisation des statues et des fontaines, le plus souvent sur des places, et la présence de vestiges antiques sur la colline de Fourvière. La très grande majorité des « choses à voir » sont des édifices civils et religieux.

[796] Michèle Béguin, Denise Pumain et Élisabeth Pascard, *La représentation des données géographiques : statistique et cartographie*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 42.
[797] Jacques Bertin, *La graphique et le traitement graphique de l'information*, Bruxelles, Zones sensibles, 2017 (1977), p. 225.
[798] M. Béguin, D. Pumain et É. Pascard, *La représentation des données géographiques…*, 1994, *op. cit.*, p. 43.
[799] La catégorie « autre » regroupe des objets particuliers qui ne correspondent à aucune des sept autres catégories. Par exemple, dans le guide [HAC1925], cela concerne le Gros Caillou, le rocher de Pierre-Scize et le portail de l'ancienne demeure Mazuyer (XVII^e siècle), situé à l'entrée de l'école normale d'institutrices (boulevard de la Croix-Rousse).

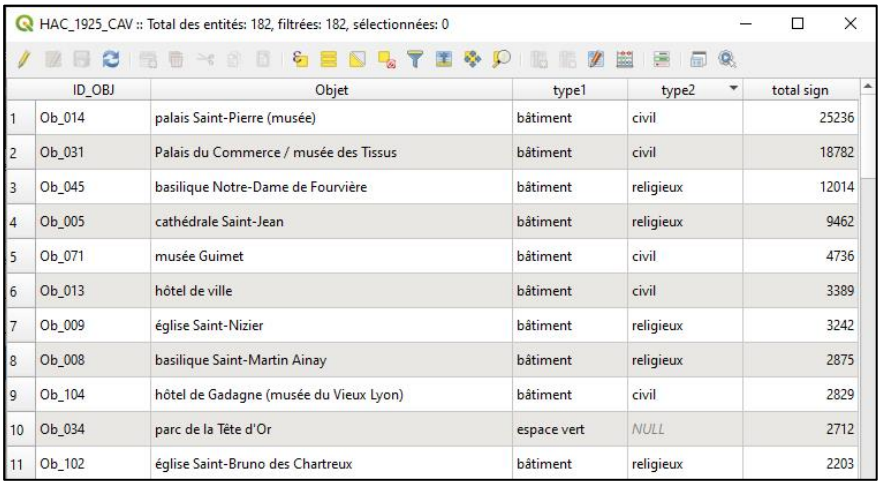


Carte 7 : Typologie des « choses à voir » dans le guide [HAC1925]

Les cartes de localisation par catégories gagnent à être complétées dans le commentaire la mention du nombre de « choses à voir » selon le type. Voici ce que cela donne pour le guide [HAC1925], sous forme de tableau :

Catégorie d'objet		**Nombre**
Bâtiment	religieux : 26	70
	civil : 42	
	militaire : 2	
Maison ancienne		50
Statue / Fontaine		37
Place		9
Voie		5
Espace vert		3
Vestiges antiques		3
Autre		3
Pont		2
Total des « choses à voir »		**182**

Tableau 8 : Typologie des « chose à voir » du guide [HAC1925]



	ID_OBJ	Objet	type1	type2	total sign
1	Ob_014	palais Saint-Pierre (musée)	bâtiment	civil	25236
2	Ob_031	Palais du Commerce / musée des Tissus	bâtiment	civil	18782
3	Ob_045	basilique Notre-Dame de Fourvière	bâtiment	religieux	12014
4	Ob_005	cathédrale Saint-Jean	bâtiment	religieux	9462
5	Ob_071	musée Guimet	bâtiment	civil	4736
6	Ob_013	hôtel de ville	bâtiment	civil	3389
7	Ob_009	église Saint-Nizier	bâtiment	religieux	3242
8	Ob_008	basilique Saint-Martin Ainay	bâtiment	religieux	2875
9	Ob_104	hôtel de Gadagne (musée du Vieux Lyon)	bâtiment	civil	2829
10	Ob_034	parc de la Tête d'Or	espace vert	NULL	2712
11	Ob_102	église Saint-Bruno des Chartreux	bâtiment	religieux	2203

Figure 83 : Extrait de la table attributaire de la couche des « choses à voir » du guide [HAC1925]

L'avantage de ces cartes de localisation par catégories est de distinguer assez nettement les « choses à voir » selon leur type. En revanche, on reste ici au stade de la simple localisation, et ce genre de cartes ne permet pas de rendre compte de l'importance relative de chaque objet dans le texte du guide.

Les cartes de spatialisations des points de vue des images sont également intéressantes. Ici, chaque photographie du guide [HAC1925] est géolocalisée et représentée sous la forme d'un figuré dont l'orientation correspond à celle de la prise de vue (angle de vue). La distinction est faite entre les vues rapprochées (photographie de la façade d'un bâtiment) et les vues générales sur une partie de la ville. De même, on peut géolocaliser les points de vue recommandés dans le texte. Le principe est le même : donner à voir d'où et dans quelle direction le regard sur la ville est conseillé dans le guide.

Géolocalisation du point de vue des photographies du guide [HAC1925] *Lyon et ses environs*



Conception et réalisation : D. Petermann, 2021.
Couches du bâti : Data Grand Lyon, 2020 (licence ouverte).

Carte 8 : Géolocalisation du point de vue des photographies du guide [HAC1925]

Localisation des points de vue cités dans le texte du guide [HAC1925] *Lyon et ses environs*



Conception et réalisation : D. Petermann, 2021.
Couches du bâti : Data Grand Lyon, 2020 (licence ouverte).

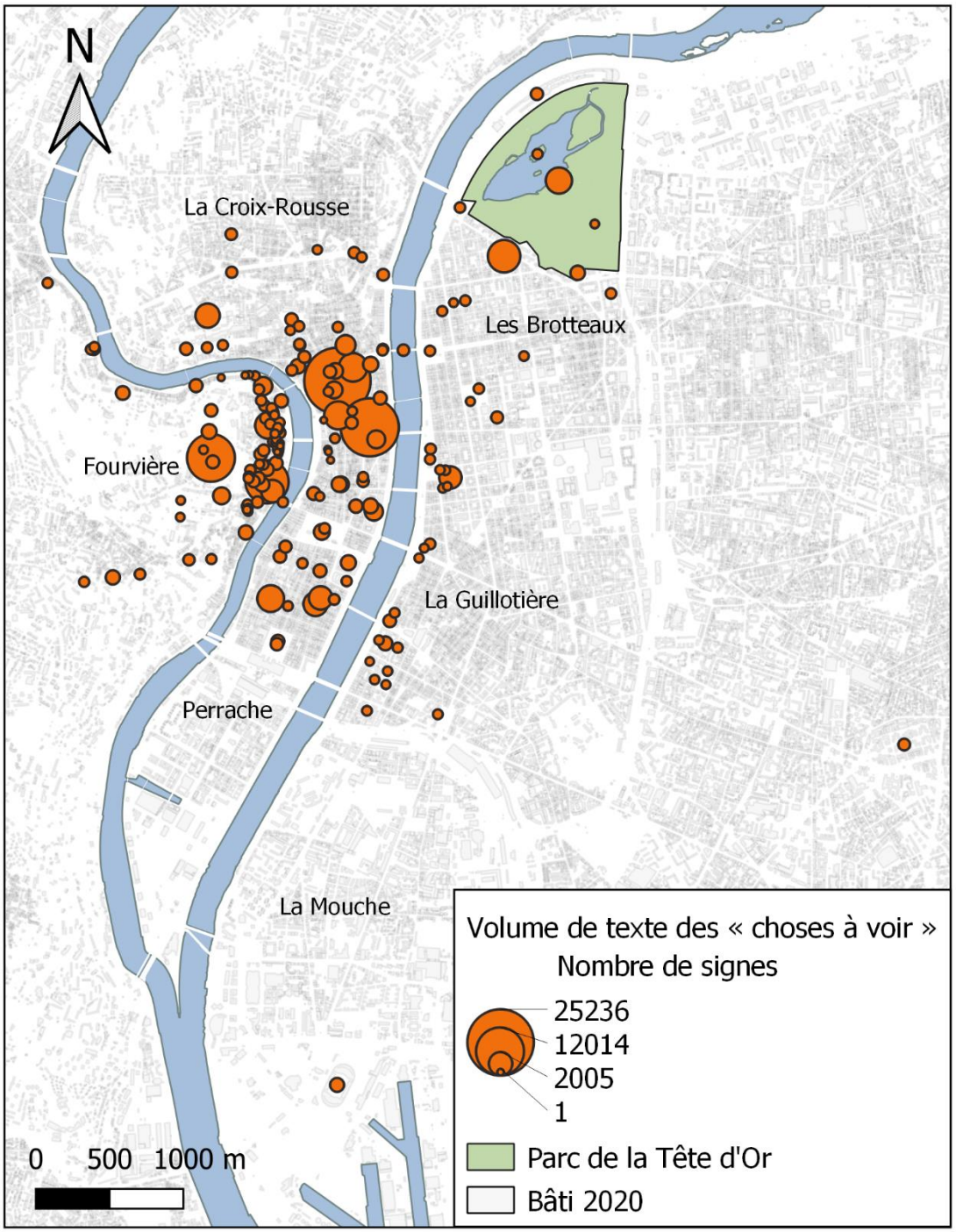
Carte 9 : Localisation des points de vue cités dans le texte du guide [HAC1925]

Cartes statistiques

Dans cette optique, il convient de créer des cartes statistiques. Nous avons vu précédemment l'intérêt de mesurer le volume de texte de chaque objet grâce au texte brut numérique obtenu à la suite de l'océrisation des pages scannées. La prise en compte du volume de texte est également une donnée cartographiable, comme cela a été effectué dans d'autres projets portant sur la littérature (fiction) et les guides de voyage[800]. Dans cette optique, il faut choisir le champ de la table attributaire qui correspond à la quantité de signes relative à chaque objet. Selon les règles de sémiologie graphique, comme il s'agit d'une donnée quantitative absolue, c'est la variable visuelle « taille » qu'il convient d'utiliser. La représentation en symbole proportionnel (cercles en implantation ponctuelle) est ici choisie : cela signifie que pour chaque entité spatiale, la surface du cercle qui la représente est directement proportionnelle au nombre de signes la concernant dans le texte du guide[801]. Les cartes suivantes correspondent à la quantité de discours des « choses à voir » du guide [HAC1925]. Elles apportent une nouvelle information, dont l'on ne disposait pas avec les cartes de localisation : l'importance de chaque objet selon un paramètre quantitatif, à savoir le volume de texte lui étant dédié dans le guide. Plusieurs commentaires peuvent être faits. Tout d'abord, on remarque l'énorme différence de taille entre les cercles représentant chaque « chose à voir ». L'écrasante majorité des curiosités ont en réalité une très faible quantité de discours. Quelques objets se distinguent nettement par la taille des cercles : il s'agit avant tout des grands musées (palais Saint-Pierre, musée des Tissus dans le Palais du Commerce et de la Bourse, musée Guimet), dont les collections sont abondamment décrites, et des principaux édifices religieux (basilique de Fourvière, cathédrale Saint-Jean, église Saint-Nizier, basilique Saint-Martin-d'Ainay). L'hôtel de ville fait aussi partie des objets les plus longuement décrits dans le texte. Cet exemple est caractéristique de la logique de quantité de discours dans les guides sur Lyon du corpus principal. La prise en compte et la spatialisation de cette information révèle que les longues descriptions sont réservées à seulement quelques objets, qui sont les principales « choses à voir ».

[800] Par exemple : L. Lepan et P. Duhamel, « Un discours mis en image… », 2012, *art. cit.*
[801] J. Bertin, *La graphique…*, 2017, *op. cit.*, p. 207.

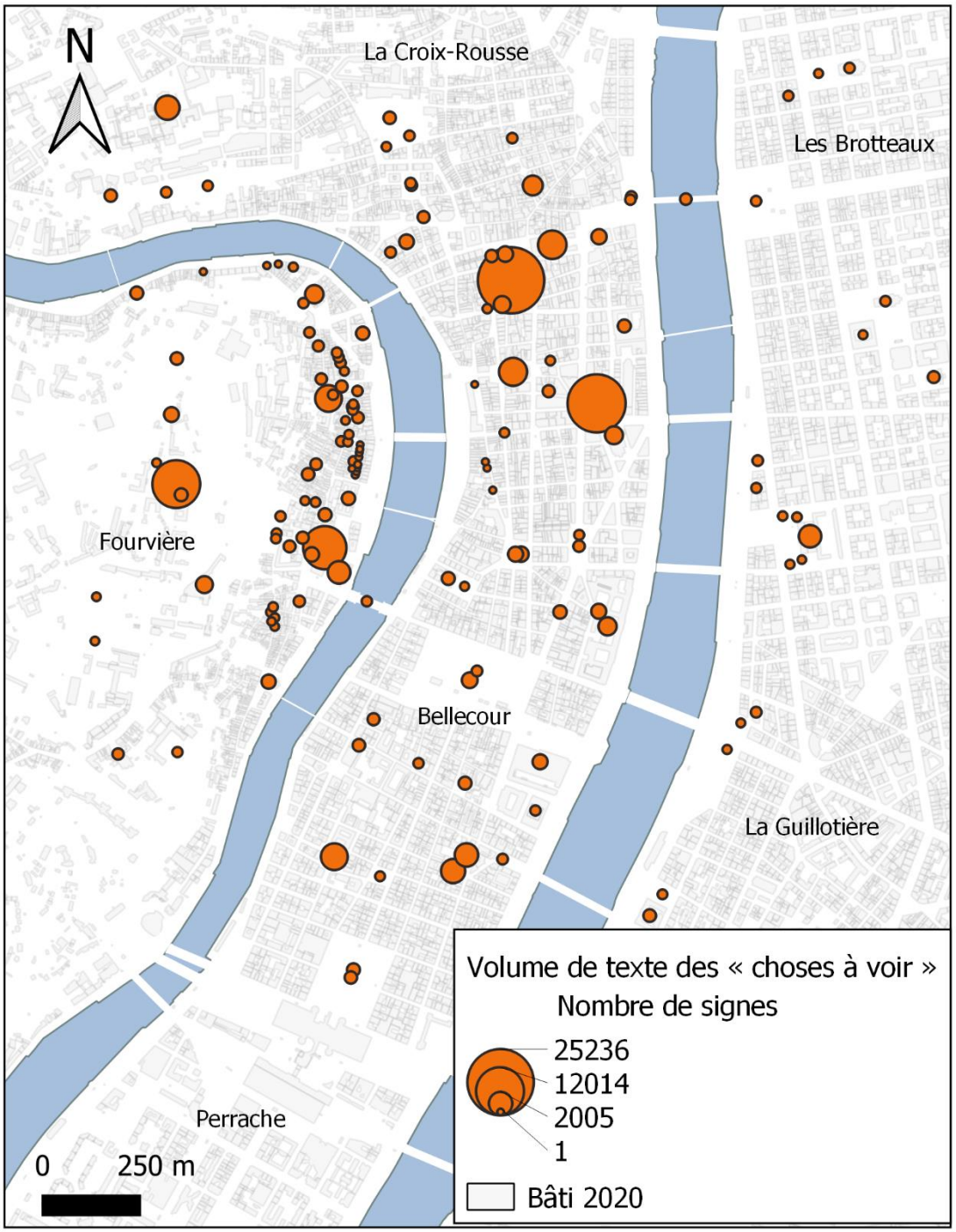
Quantité de discours des « choses à voir » présentes dans le guide [HAC1925] *Lyon et ses environs*



Conception et réalisation : D. Petermann, 2021.
Couches du bâti : Data Grand Lyon, 2020 (licence ouverte).

Carte 10 : Quantité de discours des « choses à voir » du guide [HAC1925]

Quantité de discours des « choses à voir » du [HAC1925] *Lyon et ses environs* (partie centrale)



Conception et réalisation : D. Petermann, 2021.
Couches du bâti : Data Grand Lyon, 2020 (licence ouverte).

Carte 11 : Quantité de discours des « choses à voir » du guide [HAC1925] (partie centrale)

Concernant l'analyse de la répartition spatiale des points de vue des images urbaines présentes dans les 18 guides illustrés du corpus, j'ai adopté la méthode du carroyage ou analyse par maille*. Il s'agit de partitionner l'espace selon une grille régulière, pour permettre une analyse de la répartition statistique d'un phénomène. En effet, en général pour la cartographie statistique on utilise une unité de base qui est souvent administrative : l'IRIS, la commune, le département, l'arrondissement, etc. Dans le cas des points de vue des images, aucun découpage préexistant ne fait sens, puisque la représentation iconographique de la ville par divers acteurs (dessinateurs, photographes) se fait sans tenir compte d'une quelconque division de l'espace. L'analyse par maille permet de mettre en évidence les zones où il y a une concentration des points de vue. Nous allons voir deux types d'analyse et de représentations cartographiques utilisant la méthode l'analyse par maille.

Tout d'abord, plusieurs éléments sont indispensables à indiquer. Au sein du corpus, dix-huit guides comportent des illustrations. Au total, si l'on exclut les vues intérieures, il y a 173 vues urbaines contenues dans dix-sept guides : six guides Baedeker et onze guides Hachette. La spatialisation dans le SIG porte sur 130 vues géolocalisées. Cela signifie que sur les 173 vues urbaines du corpus, il y en a 43 dont le point de vue n'a pas pu être retrouvé avec précision : cela concerne certaines vues aériennes et certaines vues prises en hauteur depuis un immeuble. J'ai jugé préférable de conserver uniquement celles dont le point de vue est confirmé. Il s'agit donc d'une analyse qui ne concerne pas la totalité des vues de Lyon présentes dans ces dix-sept guides.

Dans QGIS, je dispose de dix-sept couches de points, chacune correspondant à la spatialisation des vues urbaines d'un guide de voyage illustré (Figure 84). Afin de pouvoir analyser la répartition spatiale de la totalité des 130 vues urbaines contenues dans ces dix-sept couches, il faut d'abord créer une nouvelle couche qui contient les 130 points (correspondant à chaque point de vue géolocalisé). C'est possible automatiquement en utilisant la fonction « fusionner les couches vecteurs » de QGIS.

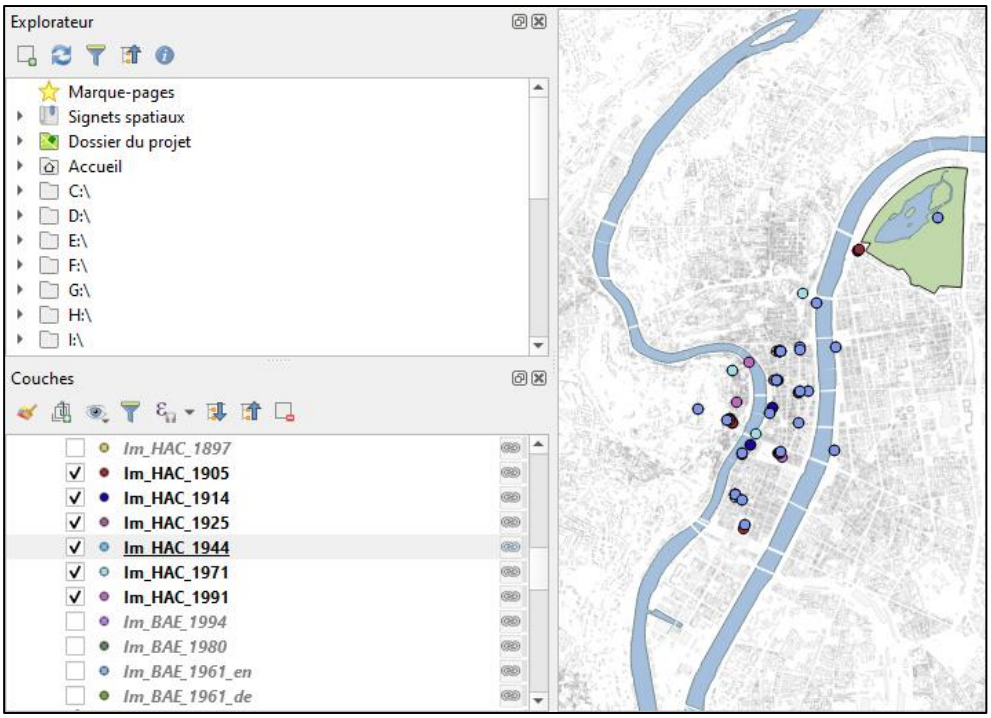


Figure 84 : Capture d'écran de QGIS - la géolocalisation des points de vue

Sans entrer outre mesure dans des détails trop techniques, il convient d'expliquer les principales étapes de l'analyse par maille. Tout d'abord, le choix le plus important concerne la maille (grille régulière) qui va être utilisée. J'ai opté pour une grille contenant des cellules de forme carrée, ce qui assure que chaque cellule est strictement identique, avec des côtés de même dimension. L'élément qui est primordial est la longueur de ces côtés. Des travaux portant sur l'analyse spatiale par maille ont montré que selon les dimensions des cellules, les résultats peuvent être très différents[802]. En effet, la variation de la maille, par exemple le passage d'une maille de 100 m de côté à une maille de 500 m de côté a pour effet de faire basculer certains points dans la cellule voisine, car la grille est reconfigurée. Ce problème a été identifié depuis les années 1970 avec les travaux de Stan Openshaw : on l'appelle le *Modifiable Areal Unit Problem* (MAUP)[803]. Pour faire simple, cela signifie que selon le découpage que l'on choisit, les variations observées et donc l'interprétation d'un phénomène peuvent être très différentes. Il faut donc être vigilant à ce point. Dans le cas traité ici, j'ai fait plusieurs tests de mailles avec des dimensions de cellules différentes : 100 m, 250 m, 500 m de côté. J'ai finalement opté pour une maille de 500 m de côté, car l'objectif de ces cartes est de montrer la concentration des points de vue dans l'espace lyonnais. Une maille trop petite (100 m de côté par exemple) ne

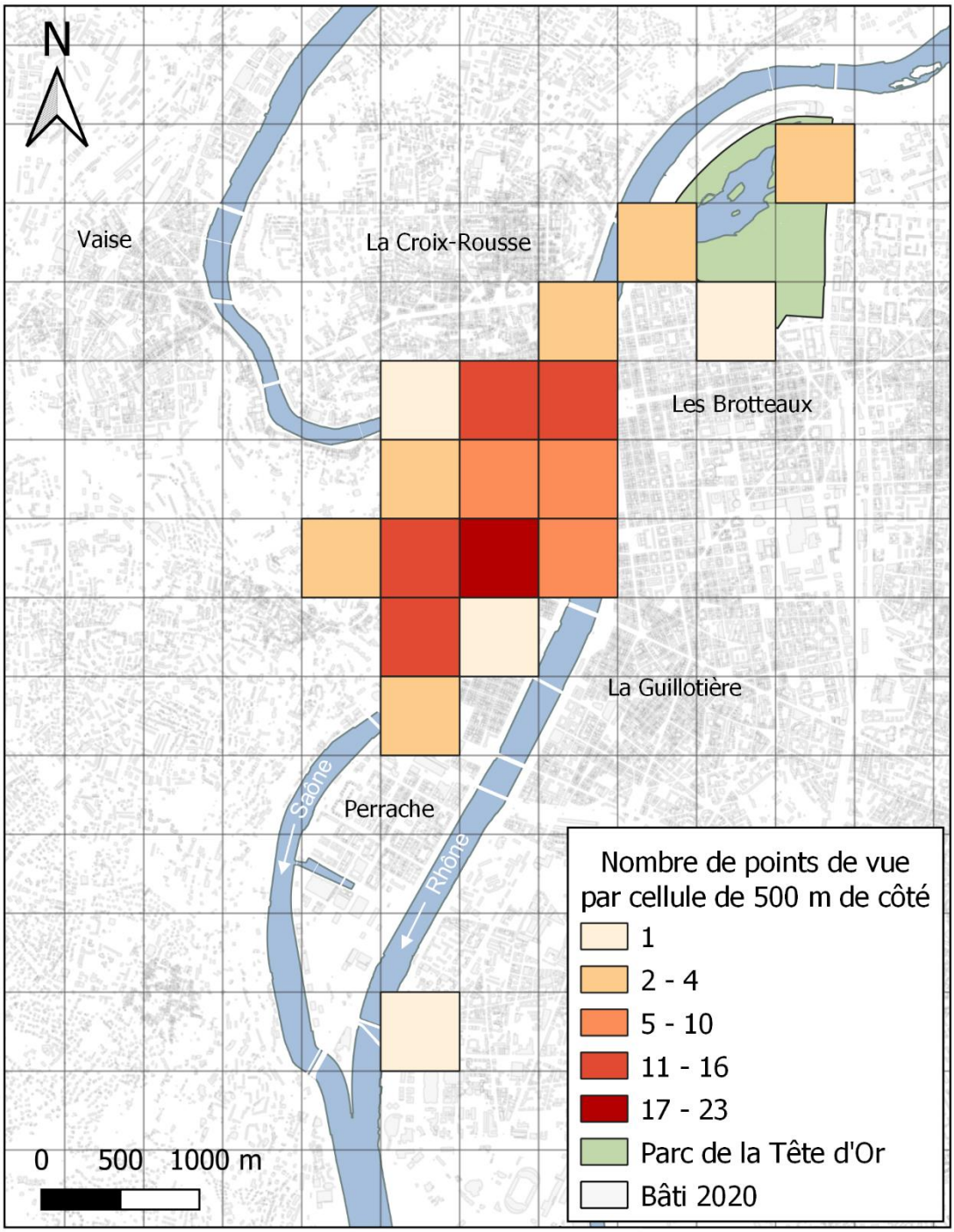
[802] Nicolas Verdier et Ludovic Chalonge, « La question des échelles en géohistoire. Les bureaux de la poste aux lettres du XVIII[e] siècle à nos jours », *Cybergeo*, 2018 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.4000/cybergeo.29116 (consulté le 23/01/2022).
[803] *Ibid*., § 23.

permet pas de mettre en évidence cette logique. Il est nécessaire de choisir une taille de cellule qui a pour conséquence d'agréger un nombre suffisant de points. Une nouvelle couche contenant une grille orthogonale composée de cellules carrées de 500 m de côté a été créée en utilisant la fonction « Grille de QGIS » disponible dans les outils de recherche du menu « Vecteur. ». À ce stade, on dispose de deux couches qui vont être mises en relation : d'un côté, la couche fusionnée contenant les 130 points de vue (couche de points) et de l'autre, la couche contenant la grille (couche de polygones). La deuxième étape consiste à récupérer dans la couche de polygones le nombre de points présents dans chaque cellule. L'option « Compter les points dans les polygones » de QGIS permet de faire cela de manière automatique. Une nouvelle couche est créée : visuellement, elle correspond à la grille carrée mais désormais, chaque cellule de 500 m de côté a un attribut supplémentaire : le total de points de vue présents dans ce périmètre spatial. Une première observation peut être fait à ce stade : dans le cas des données traitées ici, la majorité des cellules de la grille ne contiennent aucun point (de vue). Une troisième étape permet de se débarrasser de ces cellules vides, car elles ne sont pas utiles pour la représentation cartographique. La couche est désormais prête pour les deux cartes à réaliser.

La première carte correspond à une analyse par maille classique. Il s'agit de représenter sous forme de carte choroplèthe (aplats de couleurs) la valeur de chaque cellule (nombre de points) en créant plusieurs classes ordonnées. L'examen de l'histogramme de distribution des données montre une distribution dyssimétrique à gauche, c'est-à-dire qu'il y a une majorité de petites valeurs. Cela signifie que parmi les cellules contenant des points de vue, la plupart en ont un faible nombre. Il est nécessaire de choisir une méthode de discrétisation et un nombre de classes adaptées à la forme de cette distribution. Ici, j'ai choisi la méthode des seuils naturels (aglorithme de Jenks)[804], avec cinq classes. Comme la donnée traitée ici est un point de vue d'image, j'ai préféré adapter très légèrement les bornes des classes pour qu'elles correspondent à des nombres entiers.

[804] Il s'agit d'une discrétisation automatique qui maximise la variance inter-classe et minimise la variance intra-classe. Elle est particulièrement adaptée aux distributions plurimodales et dyssimétriques, et présente l'avantage de préserver la forme de la distribution tout en créant des classes homogènes.

Densité des 130 points de vue spatialisés
(5 classes, Jenks, maillage de 500 m de côté)



Conception et réalisation : D. Petermann, 2021.
Couches du bâti : Data Grand Lyon, 2020 (licence ouverte).

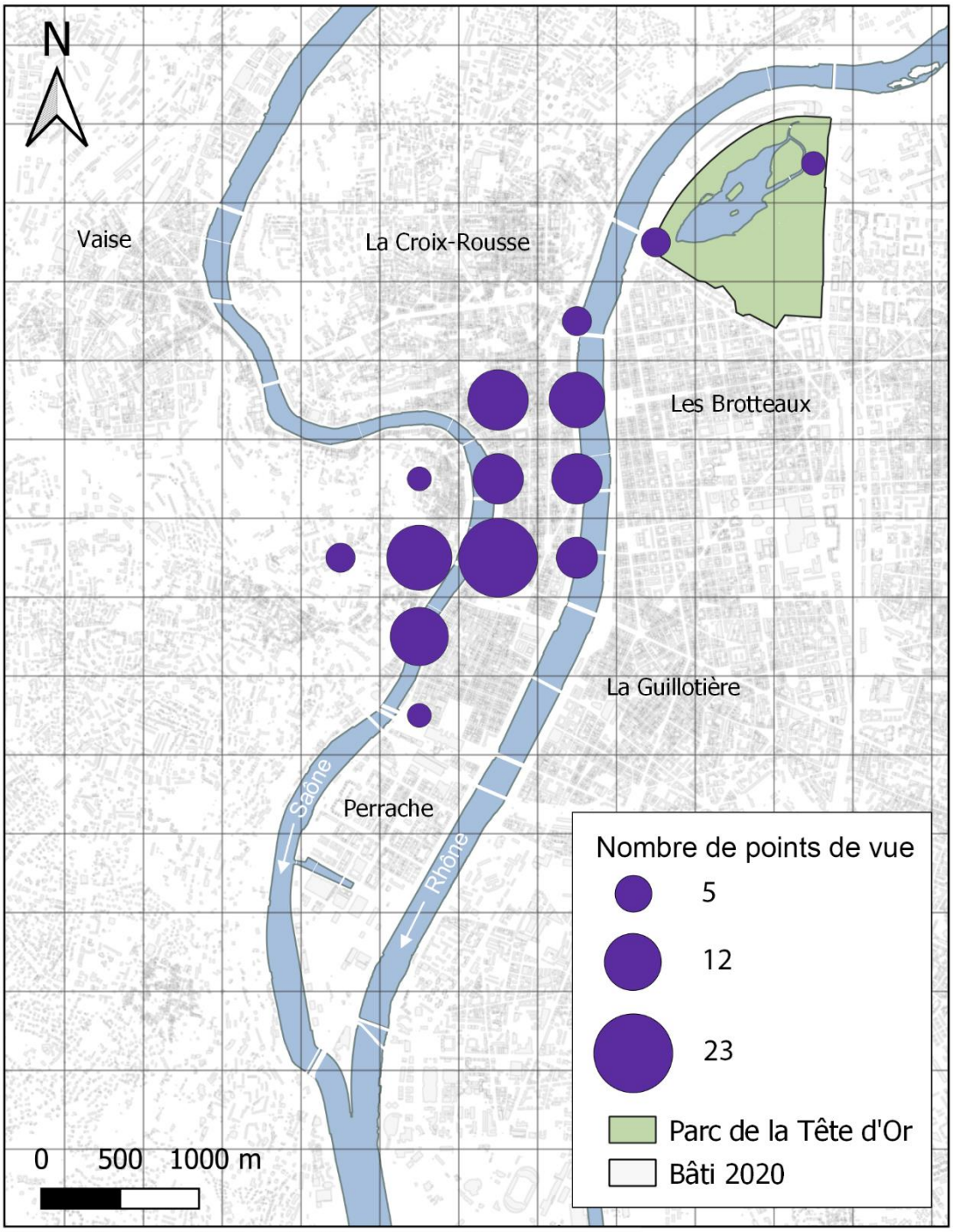
Carte 12 : Densité des 130 points de vue spatialisés (5 classes, Jenks)

La deuxième carte reprend la même méthode (analyse par maille), mais cette fois-ci, il s'agit de représenter la même donnée par des cercles proportionnels. Concrètement, il faut créer une couche de centroïdes à partir de la couche de polygones (grille avec le nombre de points par cellule), via la fonction « Centroïdes » de QGIS. Ensuite, dans les paramètres de symbologie, on choisit de faire varier la taille des cercles en fonction du nombre maximal de points (le nombre de la cellule qui en contient le plus). Dans le cas présent, ce nombre est 23 : la cellule de 500 m de côté contient un maximum de 23 points de vue. Dans la symbologie de QGIS, il faut choisir « Symbole simple », puis « unité de carte ». Enfin, il convient de configurer l'assistant taille en choisissant la surface comme méthode de calcul des cercles proportionnels et l'échelle des cercles. Pour résumer cette méthode, cela signifie que la carte figure des cercles proportionnels avec la pondération suivante : celui qui correspond à la valeur maximale remplit toute la surface de la cellule carrée (500 m de côté) et ensuite, chaque autre cercle est proportionnel au nombre de points de vue présents dans la cellule concernée.

Les deux cartes réalisées font apparaître la densité des points de vue. Plusieurs espaces se démarquent fortement. La zone située au cœur de la Presqu'île, contenant une grande partie de la place Bellecour et le quai de la rive gauche de la Saône, représente 17,7 % des points de vue spatialisés (23 sur 130). Ensuite, c'est la place Saint-Jean qui arrive en deuxième position, avec 16 points de vue (12,3 %). Les deux autres zones qui concentrent au moins 10 % (13 points de vue ou plus) sont les quais de Saône au niveau de Saint-Georges et la place des Terreaux. Globalement, on voit que l'écrasante majorité des points de vue sont situés dans un espace restreint : surtout la Presqu'île entre Bellecour et Terreaux, et puis la rive droite de la Saône autour de Saint-Jean. Quelques autres lieux (Fourvière, Ainay, parc de la Tête d'Or) sont également à noter. Ces cartes de densité donnent une représentation synthétique qui permet de comprendre la grande permanence de la localisation des points de vue tout au long de la période. Cette très forte stabilité est surtout liée à un phénomène : la reprise des mêmes vues d'une édition à l'autre, que ce soit chez Hachette ou dans certains guides Baedeker. Si la réutilisation des mêmes images suit une logique avant tout éditoriale (économie, aspect pratique), le fait que l'iconographie urbaine des guides sur Lyon ne se renouvelle que très peu montre bien que les images utilisées satisfont les éditeurs. Cette spatialisation des points de vue porte sur les trois quarts des vues urbaines de Lyon dans les guides du corpus. Si l'on prend aussi en compte les 43 autres vues non spatialisés, un constat important est à faire. Les espaces les plus représentées par l'image dans les guides Hachette et Baedeker illustrés sont les places Bellecour, Saint-Jean (cathédrale et manécanterie) et des Terreaux (fontaine Bartholdi, hôtel de ville). Parmi les vues rapprochées, il y a aussi d'autres édifices religieux notables : l'église Saint-Nizier, la chapelle et la basilique de Fourvière, l'Hôtel-Dieu, l'église Saint-Martin d'Ainay. Enfin, les vues

distantes prises depuis les quais de la Saône et du Rhône sont également à signaler, tout comme celles qui figurent le parc de la Tête d'Or. Le monument des Enfants du Rhône, située devant l'entrée monumentale du parc est aussi un lieu plusieurs fois photographié. On remarque surtout que des quartiers entiers de Lyon ne sont pas concernés par les images présentes dans ces guides. Il n'y a aucune vue prise sur les pentes ou le plateau de la Croix-Rousse, les images de Fourvière représentent les façades des édifices religieux (donc quasiment pas de vue depuis la colline de Fourvière). Il n'y a pas d'images prises dans le quartier de Perrache et sur la rive gauche du Rhône, seulement quelques rares vues ponctuelles. Le guide [HAC1991] se distingue par une photographie de la halle Tony Garnier.

Densité des 130 points de vue spatialisés
(cercles proportionnels à partir d'un maillage de 500 m de côté)



Conception et réalisation : D. Petermann, 2021.
Couches du bâti : Data Grand Lyon, 2020 (licence ouverte).

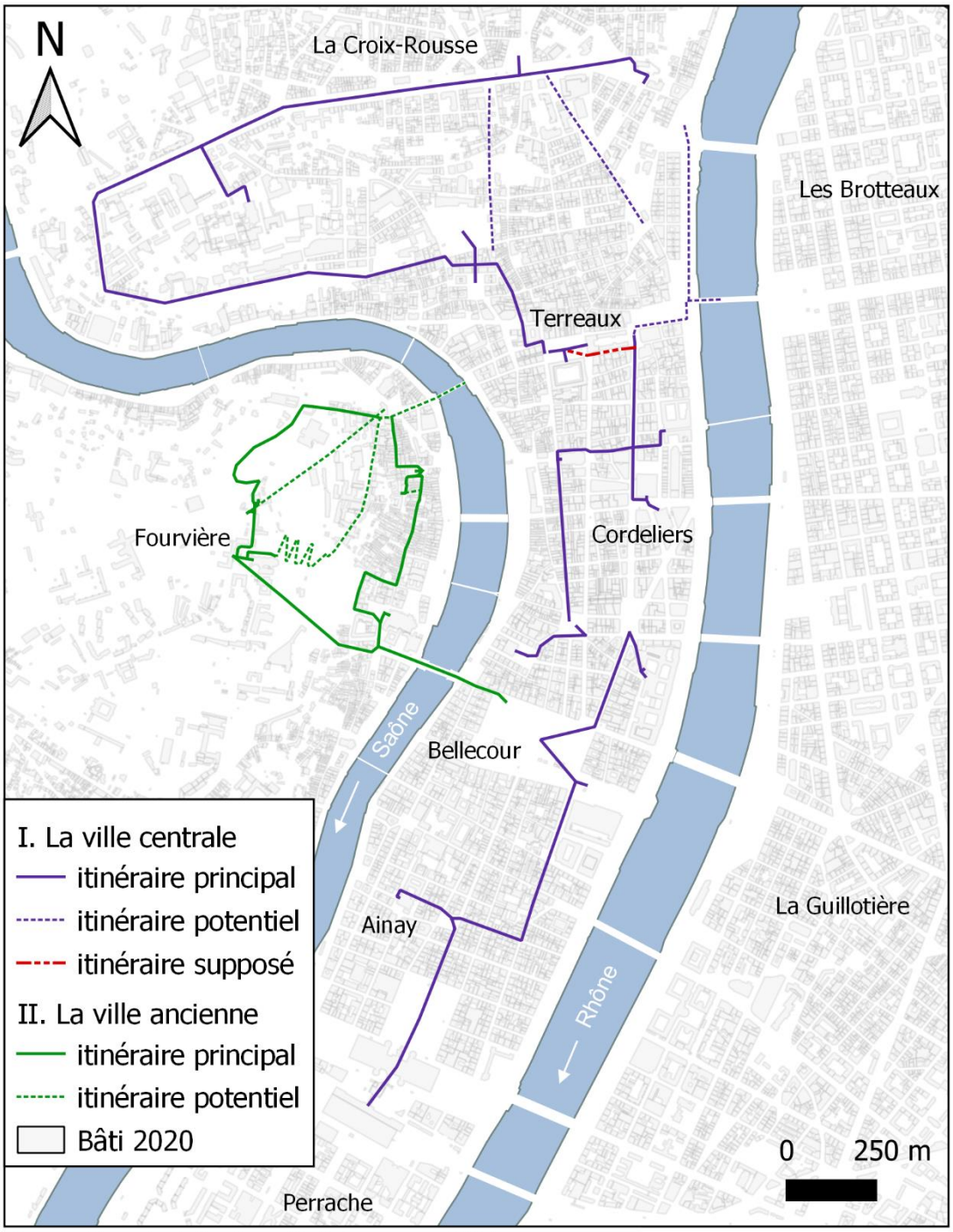
Carte 13 : Densité des 130 points de vue spatialisés (cercles proportionnels)

Carte d'itinéraires

La carte suivante correspond à la localisation d'un itinéraire de visite. Elle contient le tracé sous forme de polylignes du parcours recommandé dans le texte du guide. La distinction des parcours correspondant aux différentes parties de la ville est opérée par l'emploi de la variable visuelle couleur car il s'agit d'une donnée qualitative nominale. J'ai également rendu visible les portions des itinéraires qui sont potentielles, c'est-à-dire celles qui sont présentées comme optionnelles ou secondaires dans le texte. Ici, le guide [HAC1925] offre dans la partie II plusieurs possibilités pour descendre de la colline de Fourvière (chemin du rosaire, funiculaire Lyon-Saint-Paul) tout en privilégiant le passage Gay. Dans la partie I, l'auteur propose aussi de redescendre de la colline de la Croix Rousse en empruntant l'un des deux funiculaires (celui de la rue Terme ou celui de Croix-Paquet). Entre la place de la Comédie et le Rhône, la portion menant à la place Tolozan (statue de Suchet) et à la place Saint-Clair (statue de Joséphin Soulary) est présentée comme optionnelle. Enfin, j'ai fait le choix de distinguer par une autre forme et couleur la portion dont la spatialisation se base sur une hypothèse et non sur le texte explicite du guide (il s'agit de la rue Lafont). On remarque que la partie III de la visite de la ville, celle concernant la rive gauche de la Saône n'a pas d'itinéraire. Ce n'est pas un choix ou un oubli de ma part : dans la grande majorité des guides du corpus, cette partie de la ville n'est pas structurée en itinéraire. Les quelques objets présentés ne sont pas reliés entre eux.

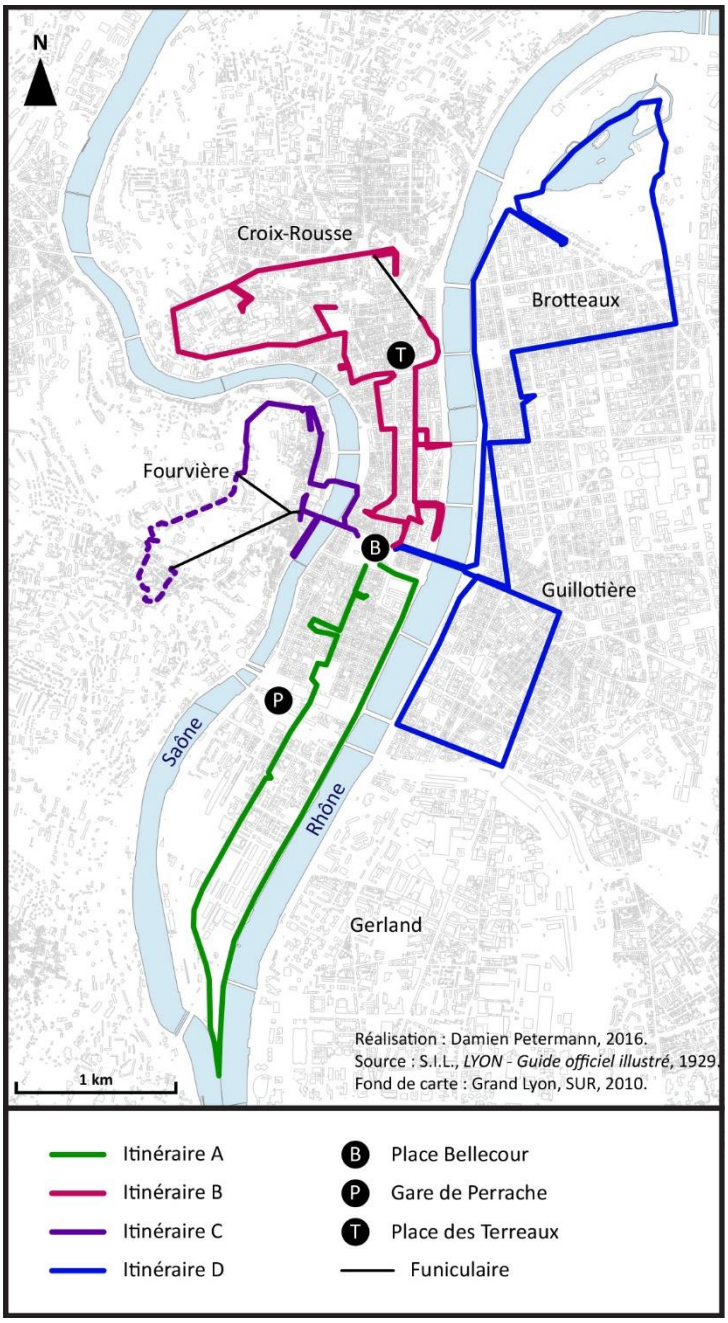
La Carte 15 correspond au tracé des quatre itinéraires proposés par le livret-guide du SIL en 1929. On voit que cette publication couvre un espace beaucoup plus large, avec notamment un parcours dans le quartier des Brotteaux et un autre dans le quartier Perrache.

Spatialisation des itinéraires de visite du guide [HAC1925] *Lyon et ses environs*



Conception et réalisation : D. Petermann, 2021.
Couches du bâti : Data Grand Lyon, 2020 (licence ouverte).

Carte 14 : Spatialisation des itinéraires de visite du guide [HAC1925]



Carte 15 : Spatialisation des quatre itinéraires de visites recommandés dans le livret-guide du SIL de 1929

CHAPITRE 4.
Espace touristique et nature des objets dans les guides

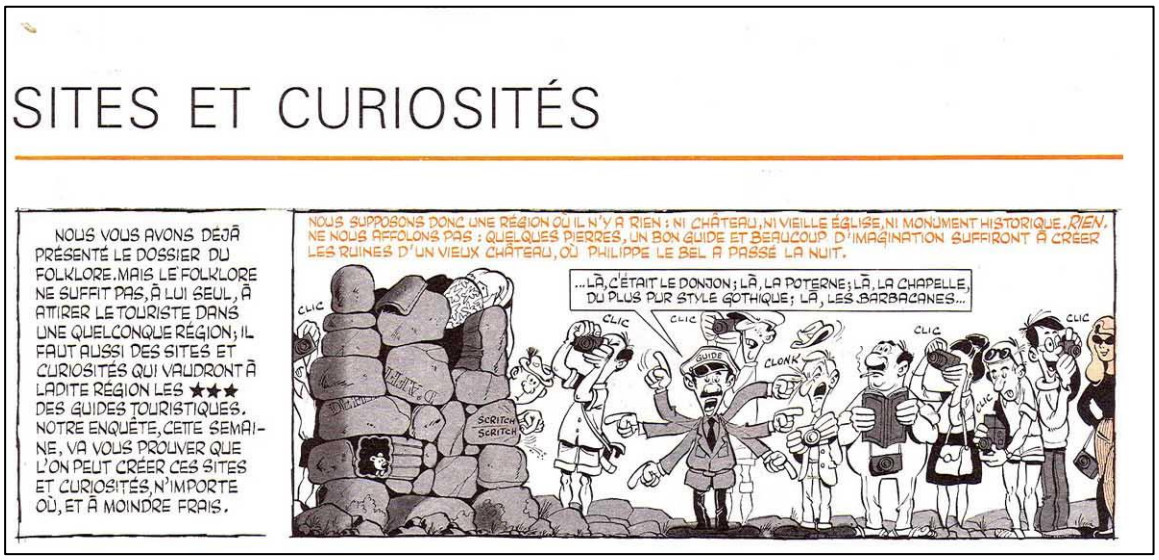


Figure 85 : Gotlib et René Goscinny, « Sites et curiosités », 1965, extrait d'une planche publiée dans les Dingodossiers

Ce chapitre présente la manière dont chaque guide de voyage construit un espace touristique particulier, dans la partie qu'il consacre à la visite d'une ville. Cet espace s'articule autour de plusieurs objets qui n'ont pas tous la même fonction ou utilité dans le guide et pour les voyageurs. À travers les théories du *sightseeing* et du *tourist gaze*, il s'agit de discuter la notion de « chose à voir » qui est fondamentale dans la pratique touristique[805] et par conséquent dans l'image des villes et des sites élaborée par les guides de voyage. Sont mobilisés ici non seulement le corpus principal de 61 guides, mais aussi d'autres guides et documents portant sur divers espaces français et étrangers. La bibliographie spécialisée est analysée sous l'angle de l'espace touristique et de la typologie des objets.

[805] É. Cohen, « Perspectives », 2000, *op. cit.*, p. 652.

4.1. Spécificités du guide de voyage

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 3, la première phase de la méthodologie adoptée consiste en la définition et la sélection d'entités spatiales pertinentes pour l'analyse du corpus. Il a été expliqué plus tôt que, dans les guides de voyage étudiés, le texte a une primauté sur les images (cartographie et vues illustrées). Mon attention s'est donc principalement portée sur ce matériau. Ces dernières années, les travaux relatifs à la reconnaissance et à l'extraction automatique (ou semi-automatique) d'entités spatiales nommées se sont développés et multipliés, autour de la géographie littéraire et des humanités numériques (chapitre 3). Ils mobilisent essentiellement des ouvrages de fiction et, dans une moindre mesure, des récits et témoignages de voyageurs. À ma connaissance, il n'existe pas encore de tels travaux réalisés sur des corpus de guides de voyage des XIX^e^ et XX^e^ siècles[806]. Par ailleurs, la très grande majorité des recherches consistant en une spatialisation d'entités nommées ne procèdent pas à une catégorisation particulière (ou alors celle-ci reste très simpliste) : tous les objets extraits du texte et ensuite spatialisés sont mis sur le même plan, sans qu'une typologie approfondie ne soit élaborée. L'analyse du corpus principal, a permis de constater que ces méthodes automatiques (reconnaissance d'entités nommées, géocodage) n'étaient pas – pour l'instant – très bien adaptées au type de document qu'est le guide de voyage, principalement en raison de la différence de nature entre les objets (qu'il s'agisse d'entités spatiales nommées explicitement ou seulement présentes de manière implicite). En effet, au sein du guide, et notamment dans les deux matériaux principaux que sont le texte et la cartographie, les objets mentionnés n'ont pas tous la même fonction, le même statut ou le même intérêt.

En parallèle de ces travaux de spatialisation d'entités présentes dans des corpus textuels, il existe quelques recherches sur la littérature touristique à vocation commerciale, qui comparent plusieurs guides de voyage. L'objectif est souvent de comprendre quel est le discours des guides sur les espaces étudiés, quels objets sont présents, quelles hiérarchies ou systèmes de valeur sont adoptés dans ces ouvrages. Certains chercheurs ont réfléchi à des typologies permettant de distinguer les objets spatiaux cités dans les guides, selon différents critères[807]. Par exemple, Bouke van Gorp a étudié un petit corpus de guides en s'intéressant aux monuments, aux lieux

[806] Je signale tout de même le projet suivant qui a débuté en 2020 : Cécile Tardy et Julien Schuh, BaOIA – Boîte à Outils d'Intelligence Artificielle, Université Paris Nanterre/BNF/Collex Persée. L'un des quatre corpus d'étude est composé de guides de voyage [en ligne]. URL : https://baoia.huma-num.fr (consulté le 08/01/2022).

[807] Par exemple : B. Lerivray, *Guides bleus, guides verts et lunettes roses*, 1975, *op. cit. ;* Bouke van Gorp, « Guidebooks and the Representation of "Other" Places », dans *Strategies for Tourism Industry - Micro and Macro Perspectives*, InTech, Rijeka, 2012, p. 3-32 [en ligne].
URL : https://www.intechopen.com/books/strategies-for-tourism-industry-micro-and-macro-perspectives/guidebooks-and-the-representation-of-other-places (consulté le 08/06/2017).

(places, rues, quartiers) et aux collections (musées)[808]. Cependant, l'immense majorité de ces travaux ne constituent pas des approches géographiques des guides : ils ne visent pas à proposer une cartographie ou spatialisation des objets touristiques. L'une des caractéristiques principales des guides de voyage concerne la différence de statut ou nature : ce genre d'ouvrage opère une distinction entre les entités spatiales, selon plusieurs critères que nous allons voir dans ce chapitre. Afin de pouvoir sélectionner ceux qui sont pertinents, il s'est agi d'identifier dans un premier temps les différentes natures des objets spatiaux figurant dans les guides. Cette étape a permis de définir les catégories d'objets retenues pour le travail d'analyse et de spatialisation.

4.2. Distinguer les natures des objets spatiaux

À la suite des premières lectures de la littérature scientifique et de celle du corpus principal (section « visite de la ville »), plusieurs natures différentes d'objets spatiaux ont pu être distinguées, que l'on peut répartir en deux catégories principales :

- « Chose à voir » : objet digne d'intérêt. Le guide considère que cet objet vaut la visite/le déplacement et doit être regardé. En général, la « chose à voir » implique une forte quantité ou densité de discours, mais ce n'est pas toujours le cas. Certaines sont nettement mises en relief par le guide, via plusieurs procédés qui seront présentés ci-après, alors que l'identification d'autres « choses à voir » nécessite une analyse approfondie du contenu et du contexte.
- « Espace de circulation[809] » **:** espace formé par les objet permettant le déplacement d'une « chose à voir » à une autre. A priori, en raison de cette fonction, l'objet n'est pas présent dans le guide pour son intérêt touristique, mais pour son caractère pratique, dans le tissu urbain (repérage, déplacement). Il s'agit essentiellement du réseau viaire : voies, ponts, places. Ces objets font en général partie d'un parcours de visite, qui peut être principal ou secondaire. On peut aussi inclure dans cette catégorie les équipements et les infrastructures d'ordre pratique pour le déplacement du voyageur dans la ville (comme les stations de funiculaire ou de tramway).

[808] *Ibid*., p. 18-19. Cette chercheuse utilise aussi d'autres catégories un peu plus précises : « Monumental buildings and streetscapes », « Monumental interiors », « Museum collection », « Statues », « Modern buildings », « Rural and natural areas », « Industry », « People », « Else ».
[809] Cette locution a été utilisée par Jules Gritti et est détaillée plus loin dans ce chapitre : Jules Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », *Communications*, 1967, vol. 10, n° 1, p. 51-64 [en ligne].
URL : http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1967_num_10_1_1143 (consulté le 04/06/2016).

En plus de ces deux natures identifiées, une autre dimension est importante à souligner, car elle peut concerner un grand nombre d'objets présents dans la partie « Visite de la ville » des guides consacrés à Lyon : il s'agit de ce qui relève de la perception visuelle et donc du paysage urbain**.** Il est possible de distinguer plusieurs sous-catégories dans ce registre visuel :

- Point de vue : emplacement/objet depuis lequel une vue particulière est recommandée par le guide. Il peut s'agir d'une infrastructure dédiée à l'observation (observatoire ou belvédère équipé) ou non. Dans le cas de Lyon, les ponts et les quais sont souvent cités pour les belles vues qu'ils offrent. D'autres lieux situés en surplomb sont également mentionnés (place Bellevue, cours et jardin des Chartreux, terrasse de Fourvière et bien sûr les divers observatoires aménagés à Fourvière dont il sera question dans le chapitre 5).
- Point de repère visuel[810] **:** objet qui est visible dans le paysage urbain, de loin, et qui constitue un point de repère (exemple : basilique de Fourvière). Dans ce cas, le guide mentionne qu'on le voit depuis certains endroits de la ville. Une telle indication peut avoir plusieurs objectifs : mettre en avant une vue particulière pour les touristes, leur donner des indications pour repérer leur chemin et parcourir la ville, etc.
- Élément du paysage urbain : cela concerne surtout les objets qui sont « vus de loin », sans qu'ils ne soient décrits ou ne fassent partie d'un itinéraire. Il s'agit souvent d'édifices notables pour leur hauteur et leur architecture (bâtiments de l'Université, stade municipal de la Mouche, etc.), mais qui se situent en dehors d'un itinéraire de visite. Ils ne sont toutefois pas utilisés comme points de repère visuels. Leur mention semble surtout s'expliquer par leur importance à la fois sur le plan visuel et en tant qu'équipement urbain d'une grande ville comme Lyon.

La différence entre ces sous-catégories relevant de la perception visuelle tient notamment à la situation de l'individu. La première (point de vue) correspond *à un endroit d'où l'on voit des objets*, tandis que les deux autres (point de repère visuel et élément du paysage urbain) concernent *des objets ou un paysage que l'on voit depuis un endroit particulier*.

[810] Les points de repère sont l'un des cinq types d'éléments constitutifs du paysage urbain selon Kevin Lynch (les autres étant les voies, les limites, les quartiers et les nœuds : K. Lynch, *L'image de la Cité*, 1998 (1969), *op. cit.*, p. 54-56 et p. 92-96.

Cette première tentative de catégorisation des natures des objets spatiaux n'est pas sans difficultés. En effet, dans certains guides – notamment ceux qui adoptent une organisation thématique – divers objets sont difficiles à catégoriser. Ils peuvent être cités à titre d'information, pour signaler les grands équipements et les institutions présentes à Lyon, sans toutefois devoir être vus par les touristes lors de leur visite de la ville. C'est particulièrement le cas des catégories pour lesquelles les guides du début de la période (seconde moitié du XIX^e^ siècle) tendent à l'exhaustivité ou à communiquer une information qui est à visée encyclopédique : ponts et quais, instruction publique, fortifications, établissements de bienfaisance et de prévoyance, cimetières, instruction publique, service des eaux.

> *Fortifications.* — Lyons is fortified by 18 detached forts arranged in a circle of 12½ m. round the town, crowning the heights of St. Croix (*sic*) and Fourvière, on the rt. bank of the Saône, and of la Croix-Rousse, above the suburb of that name on the l. ; and the circuit is completed round the fauxbourgs Brotteaux and Guillotière by the strong forts of des Brotteaux, du Colombier, and de la Vitriolerie, the whole connected by intermediate works. They owe their origin to the insurrections of the workmen and others which took place in 1831 and 1834 ; and are as much designed to repress intestine revolt as to withstand invasion from without. The chief work, the *Fort Montessuy*, is so constructed that its guns entirely command the suburb of *La Croix Rousse*, the Faubourg St. Antoine of Lyons, a moral volcano teeming with turbulence and sedition ; while a fortified barrack on the Place des Bernardines separates it, at will, from the rest of the city. La Croix Rousse is inhabited principally by silk-weavers, who live in densely crowded narrow streets, where 12 to 20 families are piled one above another in the lofty houses.
> [MUR1881, p. 55-56]

Il convient aussi de préciser que certains objets peuvent cumuler plusieurs natures ou fonctions, en étant convoqués à de multiples reprises et de manière différente dans le guide. Par exemple, dans de nombreux guides, la basilique de Fourvière est à la fois une « chose à voir », caractérisée par une forte quantité de discours, mais elle constitue également un point de repère visuel (vue depuis la place Bellecour, entre autres) et un point de vue (panorama depuis Fourvière, décrit depuis la tour nord-est de la basilique).

> L'*église de Notre Dame de Fourvière (pl. C 4), à côté de laquelle subsiste l'anc. chapelle (p. 13), est un monument fort curieux par son originalité, massif à dessein, en vue de l'effet d'ensemble à distance, mais d'un goût douteux comme style. Elle a été entreprise en 1872, à la suite d'un vœu du clergé lyonnais pendant la guerre de 1870-71, et consacrée en 1896. Elle est sur les plans de P. *Bossan* (m. 1888) et dans une sorte de style byzantin modernisé. Elle se trouve

à 122 m. au-dessus de la place Bellecour et elle a 86 m. de long, sur 35 de large et 38 de haut.
[BAE1901, p. 11]

Nous revenons à la rue Victor-Hugo, qui aboutit plus loin à, la place Bellecour (« Bella Curia » ; pl. D 5), la plus importante de Lyon, de 310 m. de long sur 200 de large. Elle est décorée d'une *statue équestre de Louis XIV*, en empereur romain, chef-d'œuvre de *Lemot*, sculpteur lyonnais (1775-1827). C'est la promenade à la mode de la ville, et la haute société habite les alentours. Il y a concert l'après-midi ou le soir dans la bonne saison : entrée dans l'enceinte, 50 c. Les grands bâtiments à l'O. et à l'E. sont occupés par la direction de l'enregistrement et la poste centrale. L'édifice imposant sur la hauteur à l'O. est l'église de Fourvière (V. ci-dessous).
[BAE1901, p. 10-11]

On peut monter, pour jouir de la vue, à la tour à g. du chœur, qui a 48 m. 50 de haut et qui compte 316 degrés. Prix : 50 c.
Le *PANORAMA, détaillé par une table d'orientation, peinte tout autour sur lave émaillée, est superbe, quand le temps est clair. Outre qu'on y a une vue d'ensemble de la ville et qu'on peut en admirer de là le site très pittoresque et les environs, le regard embrasse une étendue de plus de 200 kilomètres.
[BAE1901, p. 12][811]

De ces catégories ainsi définies, on ne peut éliminer aucune dans le cadre d'une approche géographique du corpus de guides. Cependant, une analyse raisonnée nécessite de mener d'abord un examen indépendant de chacune d'entre elles. Avant d'aller plus loin, il est donc nécessaire de s'intéresser à la manière dont les « choses à voir » sont présentes dans la littérature de voyage de la seconde moitié du XIX^e^ siècle et du XX^e^ siècle, ainsi que dans les travaux des chercheurs spécialistes de ce sujet.

4.2.1. Les « choses à voir » dans la littérature de voyage

Pour introduire ce sujet, un passage du livre de Mark Twain, *The Innocents Abroad* (1869)[812] permet de bien comprendre ce qu'est une « chose à voir » pour un voyageur du milieu du XIX^e^ siècle. Mark Twain a écrit ce récit à la suite d'un voyage collectif en bateau en Méditerranée,

[811] Le texte mentionne ici deux objets distincts mais complémentaires : la vue en elle-même d'abord, puis son interprétation, sa mise en image sur l'emplacement aménagé pour observer ce panorama (table d'orientation).
[812] Je remercie vivement Hélène Morlier de m'avoir indiqué ce texte et sa traduction française.

en 1867, dont il avait d'abord rendu compte sous la forme d'une série de lettres publiées dans un journal californien. Dans le chapitre XIII, il consacre un court extrait à la description de la petite ville italienne de Civitavecchia (Latium), proche de Rome :

> Il fait abominablement chaud à Civitavecchia. Les rues sont très étroites, et les maisons très solides, très massives et très hautes pour se protéger contre la chaleur. C'est la première ville italienne que j'ai vue qui n'a apparemment pas de saint patron ; je suppose que nul autre saint que celui qui est parti sur un chariot de feu ne pourrait supporter le climat.
> Il n'y a rien à voir ici. Ils n'ont même pas de cathédrale avec onze tonnes d'archevêques en argent massif dans l'arrière-salle ; et ils ne vous montrent pas d'édifices à moulures vieux de sept cents ans ; ni de vieux écrans de cheminées desséchés par la fumée qui sont des chefs-d'œuvre de Rubens, Simpson, Titien ou Ferguson ; ils n'ont pas de fragments de saints en bouteille, pas même un clou de la Vraie Croix. Nous allons à Rome. Il n'y a rien à voir ici.[813]

Comme on le voit, Mark Twain brosse un portrait extrêmement négatif de cette ville, en forçant volontairement le trait. Le premier paragraphe contient des critiques – sur le climat (chaleur) et le tissu urbain (rues étroites, maisons hautes) – somme toutes assez courantes dans la littérature de voyage du XIX^e^ siècle. Cependant, il faut remarquer que celles qui concernent le tissu urbain dénotent un intérêt de l'écrivain-voyageur, puisqu'ils les mentionnent en insistant sur ces caractéristiques singulières (usage du superlatif absolu, par l'emploi de « très » devant chaque qualificatif). La remarque concernant l'absence de Saint Patron relève plutôt de l'exagération. Le paragraphe suivant est encore plus intéressant. La répétition d'une formule identique en première et dernière phrase, « Il n'y a rien à voir ici », qui encadre les griefs de Mark Twain envers Civitavecchia, a le mérite d'être très claire. En indiquant ce qui n'existe pas dans cette ville, c'est-à-dire ce que le visiteur ne peut *ni voir, ni visiter,* Mark Twain dresse en réalité une liste explicite de ce que doivent être pour lui les « choses à voir ». En réalité, on a là une liste des principales catégories mentales du tourisme contemporain : ce qu'un voyageur s'attend à trouver d'intéressant dans une ville italienne ou méditerranéenne (par extension, occidentale). On comprend à la lecture de ces griefs appuyés que pour intéresser les visiteurs de passage – en tout cas selon Mark Twain – une ville (touristique) d'Europe se doit de posséder au moins une cathédrale ou une église majeure, de préférence ancienne et se caractérisant par une architecture remarquable ; des œuvres d'art de grands maîtres (collections artistiques) ; des reliques de saints ou tout objet d'importance lié à l'histoire religieuse. Bien évidemment, cette

[813] Traduction française, extraite de Mark Twain, *Le Voyage des innocents – Un pique-nique dans l'Ancien Monde*, Paris, François Maspéro, traduit par Fanchita Gonzalez-Batlle, 1982, p. 221. L'ouvrage original en anglais (1869) a été numérisé et peut être consulté sur Internet Archive.

liste n'est pas exhaustive et ne peut s'appliquer telle quelle à toutes les villes du monde, d'autant qu'ici Mark Twain use d'un certain humour, en se moquant à demi-mots des attendus des touristes et de leurs guides, et donc du système de valeurs partagé par l'élite voyageuse de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Toutefois, ce passage constitue quand même une déclaration explicite de ce qu'un voyageur de cette époque recherche avant tout lorsqu'il visite une ville pour l'agrément : des édifices religieux, remarquables pour leur architecture et leur ancienneté, des collections artistiques (peinture, sculpture, objets), si possible liées elles-aussi à la religion et au passé.

Plus loin dans le même récit, Mark Twain évoque à nouveau les « choses à voir ». Dans le chapitre XXXIV, au sujet d'Odessa, il s'appuie cette fois-ci sur les guides de voyage qui ne mentionnent aucun objet digne d'intérêt dans cette ville pour le touriste (« *no sights* » : « rien à voir »). Il est intéressant de noter que dans ce cas-là, Mark Twain indique que la première chose qu'il fait à Odessa est de consulter un guide imprimé pour qu'il lui indique *ce qui vaut la visite*, en fonction du temps dont il dispose. En ce sens, cet extrait témoigne de la dimension prescriptive du guide (recommandations et gestion efficace du temps). Il est intéressant de relever dans cet extrait que Mark Twain considère que la flânerie dans une ville inconnue ne relève pas de la même pratique que celle qui est dictée par les guides de voyage (jugée d'ailleurs ici comme contraignante : un devoir pour les voyageurs).

> Nous ne devions rester ici qu'un jour et une nuit et charger le charbon ; nous avons consulté les guides de voyage et nous avons été heureux d'apprendre qu'il n'y avait rien à voir à Odessa ; nous avions donc devant nous un jour de congé sans contraintes, sans rien d'autre à faire que flâner dans la ville et nous amuser.[814]

Sans multiplier outre mesure les exemples, il convient de signaler que la locution « choses à voir » est littéralement utilisée dans plusieurs guides de voyage du XIX^e^ siècle, et ce dès les premières éditions de ces ouvrages. C'est en particulier le cas d'une référence, le *Guide des voyageurs en Europe* de Reichard dans son édition de 1805, qui présente l'une de ses innovations dédiées aux « choses à voir » selon une approche spatiale :

> Les *Panoramas* des curiosités de quelques villes principales, remplacent d'une manière nouvelle et plus utile les anciens plans, et en procurant au voyageur un

[814] *Ibid*, p. 316.

> *mémorandum* des choses à voir, ils le mettent en même tems (sic) à portée, d'économiser son temps dans ses courses, par un seul coup d'œil.[815]

On retrouve également ce type de mention dans les grandes collections publiant des ouvrages en français. Le guide Baedeker *L'Italie. Manuel du Voyageur* (édition de 1870) contient cette locution à propos de la ville de Lucerne :

> […] la rangée de beaux hôtels qui se sont élevés sur la rive du lac dans ces dix dernières années, prêtent à Lucerne une physionomie imposante qu'on n'attendrait guère d'une ville de si peu d'importance, car, sauf le Lion et peut-être l'Arsenal, elle offre peu de choses à voir.[816]

Toujours chez l'éditeur Baedeker, on la retrouve à plusieurs reprises dans le guide *Espagne et Portugal*[817] (édition de 1900), par exemple dans la description de Castellon de la Plana (p. 281) : « La ville offre peu de choses à voir à l'exception du clocher (*Torre de las Campanas*) haut de 46 m. » Cette locution n'est pas seulement utilisée pour les villes ; elle l'est également pour la visite de monuments (église, château) : « Le château proprement dit offre peu de chose à voir[818] ». On trouve aussi la trace de cette expression dans plusieurs éditions de guides Joanne consacré à la Suisse (par exemple : 1865, 1887), au sujet de la ville de Soleure, pourtant distinguée par un astérisque : « C'est une ville où les touristes ont peu de choses à voir, mais dont les environs méritent une journée[819]. »

La préface du guide Baedeker Paris (édition de 1878) contient une indication assez claire de cette différence de nature entre les divers objets urbains et du procédé employé par l'éditeur pour mettre en évidence les « choses à voir » :

> L'auteur a voulu donner au visiteur les indications nécessaires pour voir en peu de temps et à peu de frais tout ce qui mérite d'être vu.

---

[815] August Ottokar Reichard, *Guides des voyageurs en Europe*, Weimar, Bureau d'industrie, 3e édition, 1805, « Avant-propos », tome premier, p. III. Ce passage est cité par H. Morlier, *Les guides-Joanne (1841-1919)…*, 2019, vol. 1, *op. cit.*, p. 72.

[816] Karl Baedeker, *Italie Septentrionale, jusqu'à Livourne, Florence, Ancône, et l'Ile de Corse*, Coblence, Karl Baedeker (manuel du voyageur), 5e édition, 1870, p. 43.

[817] Karl Baedeker, *Espagne et Portugal, manuel du voyageur*, K. Baedeker, Leipzig et P. Ollendorff, Paris, 1900.

[818] *Ibid*., p. 515 (au sujet du Castello da Pena à Sintra, Portugal).

[819] Cette mention est présente à l'identique dans les guides suivants : Adolphe Joanne, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Mont- Blanc, de la Vallée de Chamonix et des vallées du Piémont*, Paris, Hachette, 1865, p. 412 (Disponible sur Google Books : https://books.google.fr/books?id=KtrVAAAAMAAJ) et Paul Joanne, *La Suisse : Chamonix et les vallées italiennes*, Hachette, Paris, 1887, p. 307 (Disponible sur Google Books : https://books.google.fr/books?id=b7SapjymDVMC).

> Une description complète de Paris dépasserait naturellement les limites et le but d'un ouvrage de ce genre. Bien des choses d'un intérêt secondaire y sont passées sous silence, tandis que les curiosités principales y sont désignées par des astérisques.[820]

Dans cet extrait, plusieurs éléments importants sont à relever. Transparaît tout d'abord la raison d'être du guide de voyage : rationaliser la visite de la ville, livrer au voyageur un plan détaillé qui va lui permettre de gérer au mieux le temps dont il dispose, afin de voir et de visiter un maximum de lieux et monuments jugés intéressants. Le deuxième paragraphe souligne quant à lui deux dimensions complémentaires : l'indispensable sélection dont chaque guide de voyage doit faire preuve, pour des raisons pratiques (place, volume), qui s'accompagne nécessairement d'une hiérarchisation des objets. Certains objets – les « choses à voir » ou ici ce que l'auteur nomme « les curiosités principales » – sont retenus, décrits et mis en avant dans le texte, tandis que d'autres sont absents, l'auteur ayant jugé qu'ils n'avaient pas leur place dans le guide. Les différents degrés composant cette échelle de valeurs, entre ces deux extrêmes ne sont toutefois pas explicités ici. En effet, on comprend qu'il y a encore des objets qui sont considérés comme « choses à voir », mais qui bénéficient d'un marquage typographique moins fort (ou absent), tout en étant quand même présents dans le guide. Il convient aussi de souligner ici autre chose à propos des choix effectués dans la conception du guide. L'auteur revendique explicitement avoir sélectionné « tout ce qui mérite d'être vu », c'est-à-dire n'avoir omis aucune « chose à voir », aucun objet digne d'intérêt. Et pourtant, en parallèle de cette exhaustivité prétendue, il concède avoir laissé de côté d'autres objets qui – selon lui – ne présentent pas un intérêt suffisant pour ses lecteurs.

Cet extrait est à rapprocher d'autres préfaces de guides de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Dans celle d'un titre sur l'Italie publié par l'éditeur Maison en 1855, l'auteur Augustin-Joseph Du Pays résume l'objectif des guides de voyage de l'époque, alors appelé « itinéraires ». Selon lui, ceux-ci ont pour but de « donner une information utile et synthétique[821] », tout en signalant ce qui doit être vu par les voyageurs.

> Un itinéraire [...] n'est ni la description géographique complète d'un pays, ni un voyage où l'auteur peut [...] porter son attention sur tel côté pittoresque, moral, politique, industriel, artistique [...]. Un itinéraire doit donner à la fois moins et plus ; – plus car non seulement il doit fournir aux voyageurs une foule de renseignements pratiques, indispensables, mais il ne doit laisser dans chaque

[820] Karl Baedeker, *Paris et ses environs, avec les principaux itinéraires entre les pays limitrophes de la France et Paris*, Karl Baedeker, Leipzig (manuel du voyageur), 1878, 5^e^ édition, p. V.
[821] N. Verdier, « Les formes du voyage… », 2011, *art. cit.*, § 20.

> ville aucun objet remarquable ou curieux sans le signaler ; – moins, car les longs développements lui sont interdits en général.[822]

La locution exacte « choses à voir » demeure relativement peu employée dans les guides du XIX^e^ siècle. On trouve en revanche beaucoup plus fréquemment « à voir » pour insister sur l'intérêt supposé ou au contraire le manque d'intérêt d'une ville (selon le guide), parfois amplifiée par une autre formule soulignant l'intérêt (ou non) du lieu ou objet en question. Par exemple, dans le *Guide des voyageurs en Europe* de Reichard (1805), au sujet de Southampton : « Vous n'avez rien à voir dans cette dernière ville que la cathédrale ; et elle en vaut bien la peine[823]. » Autre exemple, avec un commentaire laconique dans le guide Joanne *De Paris à Constantinople* (1890), pour la courte description de Sofia :

> D'ailleurs, rien ou presque rien à voir ni dans la ville, ni dans les environs. Deux églises sans caractère, dans la vieille ville : celle de *Saborna* et celle d'*Yspas*. Sources thermales au N. de la nouvelle ville, près d'une vieille église abandonnée que les Turcs avaient transformée en mosquée. Bibliothèque et musée rudimentaire. Voilà pour la ville.[824]

Ce passage pose une autre question, liée aux « choses à voir ». En écrivant que ces églises de Sofia sont « sans caractère », l'auteur du guide mentionne des objets qu'il juge intéressants par le fait même qu'ils illustrent un manque d'intérêt selon les catégories mentales classiques auxquelles sont habitués les voyageurs (et donc les guides, en tant que prescripteurs). Cette dimension de l'injonction à voir certains objets et pas d'autres est au cœur de l'intérêt touristique attaché aux lieux et devient très vite un enjeu pour les villes et territoires qui cherchent à attirer des voyageurs. Dans le cas de Lyon, c'est même la rengaine du Syndicat d'initiative dès sa création au tout début du XX^e^ siècle. Comme nous l'avons vu, celui-ci critique le discours porté sur Lyon jusqu'à cette période, y compris par ses habitants et élus, qui consiste à dire qu'« il n'y a rien à voir à Lyon[825] ».

Il convient aussi d'expliquer que cette notion de « chose à voir » est multiscalaire : elle s'applique à des objets de fonctions et de tailles différentes, ce qui transparaît très bien dans les guides eux-mêmes. En effet, une ville est considérée comme particulièrement intéressante si

---

[822] Augustin-Joseph Du Pays, *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie, enrichi de 22 cartes et plans*, Paris, Maison, 1855. Cet extrait est cité par N. Verdier, « Les formes du voyage… », 2011, *art. cit.*, § 10, qui cite lui-même H. Morlier, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus*…, 2007, *op. cit.*, p. 39-40.
[823] August Ottokar Reichard, *Guides des voyageurs en Europe*, 3^e^ édition, 1805, *op. cit.*, p. 213.
[824] Paul Joanne, *De Paris à Constantinople*, Paris, Hachette, 1890, p. 60.
[825] SIL, *Lyon-Touriste*, 1^er^ avril 1908, 3^e^ année, n° 4, p. 1.

elle contient des « choses à voir », c'est-à dire des lieux et des édifices qui sont eux-mêmes dignes d'intérêt parce qu'ils abritent des objets ou sont constitués d'éléments qui méritent d'être vus. L'exemple le plus évocateur concerne les collections patrimoniales : une ville vaut le voyage en particulier pour ses musées, qui eux-mêmes valent la visite pour les œuvres qui y sont exposées.

Autres expressions et formules employées

Au sein des guides du corpus, il est relativement fréquent de rencontrer d'autres termes ou locutions spécifiques qui désignent les « choses à voir ». En général, ils sont de l'ordre du registre visuel (« à voir », « *sights* », « *sehenswertes* ») ou du mérite (« mérite la visite », « digne d'intérêt »). Il est à noter que le terme « remarquable » combine ces deux registres. Depuis deux siècles, à force d'être employées dans les guides, récits de voyage et autres documents promotionnels à destination des voyageurs, certaines formules sont devenues des clichés du discours touristique.

C'est sans doute la collection des guides Michelin qui a poussé le plus loin la logique de distinction des objets et lieux mentionnés, par la combinaison de pictogrammes, marqueurs typographiques et expressions touristiques dans son système de classement de ce qui est censé faire intérêt pour les touristes. En effet, les guides Michelin ordonnent les « choses à voir » au moyen d'étoiles (une, deux ou trois), chaque niveau d'étoile correspondant à une valeur (et une formule) particulière. Ce classement est différent selon l'échelon touristique (et géographique) concerné, mais la logique demeure la même : hiérarchiser les lieux et les objets que le touriste doit voir et visiter[826]. Ainsi, à l'échelon national ou régional, les guides Michelin distinguent aujourd'hui les sites étoilés de la manière suivante[827] :

3 étoiles : vaut le voyage
2 étoiles : mérite un détour
1 étoile : intéressant
Pas d'étoile : à voir

[826] Récemment, des chercheurs en géographie ont proposé une expérimentation à partir des guides Michelin : le calcul d'un indice de « touristicité des villes » d'après les étoiles du guide Michelin, et sa représentation cartographique pour faire apparaître les hiérarchies de villes en France d'après ce médium. Philippe Violier et al., *Le tourisme en France 2 : Approche régionale*, 2021, *op. cit*., p. 93.
[827] Exemple tiré du guide Michelin travel partner, *Lyon & sa région : St-Étienne, Vienne, Beaujolais Forez, Dombes, Bugey*, Boulogne-Billancourt, Michelin travel partner (Le Guide Vert), 2018.

Au niveau urbain, par exemple dans le cas de Lyon, le code Michelin est le suivant :

> Trois étoiles : Très vivement recommandé
> Deux étoiles : Recommandé
> Une étoile : Intéressant
> Pas d'étoile : Autre site décrit dans ce guide

Michelin distingue aussi dans son index général les sites, mis en gras :

> **Lyon** : villes, curiosités et régions touristiques.[828]

Chez Michelin, ce code de valeurs est explicitement indiqué au lecteur-voyageur, à plusieurs emplacements dans l'ouvrage, en particulier à travers la cartographie. C'est là une grande différence avec les grandes collections étudiées pour Lyon : chez Baedeker, Hachette, Murray et dans les Blue Guides, la hiérarchie des sites et des « choses à voir » est très rarement expliquée de manière partielle, et le plus souvent totalement implicite. Ces collections ont chacune mis en place leur propre code de valeurs, sans fournir toutes les clés de compréhension aux lecteurs. Pourtant, force est de constater que cette dimension est devenue un incontournable du guide de voyage et du système de prescription touristique, puisqu'on la retrouve aujourd'hui très ancrée dans le domaine du voyage, mais aussi dans beaucoup d'autres secteurs[829].

Le terme « curiosités » est le synonyme le plus fréquemment employé pour désigner les « choses à voir ». Ainsi, le guide Reichard (1805) présente la plupart des villes par une catégorie à part entière consacrée aux « Edifices remarquables. Curiosités[830] ». Cependant, celle-ci n'inclut pas toutes les « choses à voir », puisque d'autres catégories plus précises lui font suite (« Fabriques. Manufactures », « Etablissemens (*sic*) littéraires et utiles », « Collections. Cabinets », « Promenades », etc.).

Au sein du corpus principal, le guide [HAC1854] mentionne à plusieurs reprises ces objets qui ont le statut de « chose à voir » :

---

[828] *Ibid*., « Index général », p. 464.
[829] Le système d'avis, de recommandations et de notations permettant de classer les services ou lieux jugés les plus intéressants pour les clients se retrouve aujourd'hui dans de nombreux domaines de la vie courante : vente en ligne, livraison de nourriture ou d'objets, covoiturage, contenus culturels, shopping.
[830] C'est par exemple le cas pour Lyon (p. 61), Nice (p. 82), Paris (p. 85), Messine (p. 277), Rome (p. 319), Vérone (p. 373), Vicence (p. 376), etc.

> Avant d'examiner en détail chaque monument digne d'attention, nous ferons, s'il vous plaît, dans l'intérieur et autour de la ville, des excursions vagabondes en apparence, mais qui nous la feront mieux voir et mieux connaître sous ses aspects les plus beaux et les plus caractéristiques.
> [HAC1854, p. 212]

En particulier, la phrase qui sert de transition entre cette partie et celle consacrée à la présentation des objets par thème donne quelques informations qui permettent d'entrevoir le mode de sélection et de hiérarchisation :

> Aussi bien il nous faut maintenant repasser les ponts et nous mettre en quête des monuments, des places, des curiosités, des établissements publics de la seconde ville de France.
> [HAC1854, p. 219]

Il n'y a pas lieu de se consacrer ici à une étude linguistique approfondie du texte du guide, mais ces formulations propres au discours touristique sont intéressantes à prendre en compte, car il s'agit d'éléments qui concernent la nature et la hiérarchie des objets dans le guide (au même titre que l'astérisque ou la mise en forme typographique, par exemple).

Les manuels de conversation à l'usage des voyageurs

Les manuels de conversation destinés aux voyageurs sont une autre source qui se révèle très utile pour mieux comprendre la notion de « chose à voir ». Les éditeurs Murray, Baedeker et Hachette ont tous les trois publié dès leurs débuts des ouvrages pratiques de petites dimensions à l'usage des personnes voyageant à l'étranger. Ces manuels contiennent des phrases avec la traduction correspondante, dans une ou plusieurs autres langues. Jusqu'à présent, les manuels touristiques de conversation n'ont pas fait l'objet d'études particulières. Une telle recherche serait pourtant pertinente, car leur contenu apporte des éléments très intéressants sur la pratique des voyageurs telle qu'elle était pensée par les éditeurs à partir des années 1830 et tout au long du XIX^{e} siècle.

Ainsi, la préface de la première édition du manuel quadrilingue anglais-allemand-français-italien publié par Murray présente l'objectif visé :

> For the use of those travellers, whose residence is too limited in its duration, to permit them to obtain any useful knowledge of the language of the country,

> through which they may be travelling, the editor has added a number of brief questions upon the most ordinary topics, relatively to which a tourist may desire information.[831]

Ces ouvrages sont divisés en grandes catégories, qui vont du déplacement en lui-même (franchir la frontière ; voyager en diligence, train ou bateau à vapeur) aux activités pratiques (se loger et manger ; visiter la ville ; connaître ses interlocuteurs et leurs métiers, etc.). Pour les « choses à voir », la rubrique pertinente à étudier est celle consacrée à la visite de la ville. Par exemple, dans la 15e édition du manuel quadrilingue édité par John Murray (1858)[832], est présent un chapitre XXII intitulé en anglais « Hiring a Valet-de-place or Cicerone ─ Sight-seeing » et en allemand « Miethung eines Lohndieners ─ Merk-würdigkeiten ». Étonnamment, en français et italien, le titre ne contient aucune référence à la deuxième partie, mais est nommé « Pour louer un Valet-de-Place » et « Per prendere un Servitor di Piazza ». On constate qu'en anglais, c'est le terme *sightseeing* qui est employé : il renvoie bien à l'idée de *voir ce qu'il y a à voir*. Le terme allemand *Merkwürdigkeiten* est quant à lui plutôt à traduire par celui de *curiosités*. Si l'on regarde maintenant le contenu de ce chapitre, on se rend compte que ce manuel comporte en effet des références aux « choses à voir » ou curiosités :

> Very well ! I want to see all remarkable buildings, the town-hall, the finest churches, the libraries, the collections of nature and of the arts, statues, the squares and markets, the gardens and public walks, &c.
> [en anglais, p. 108]

> Gut ! Ich wünsche alle merkwürdigen Gebaüde zu sehen : das Rathaus, die schönsten Kirchen, die Bibliotheken, die Naturalien- und Kunst-sammlungen, Statuen, die Plätze, die Märkte, die Gärten und öffentlichen Spazier-gänge.
> [en allemand, p. 108]

[831] John Murray III, *The handbook of travel-talk : or, Conversations in English, German, French and Italian*, Londres, John Murray, 1844, p. VI.
[832] John Murray III, *A Handbook of Travel-Talk, being a collection of questions, phrases, and vocabularies, in English, German, French and Italian ; intended to serve as interpreter to English travellers abroad, or foreigners visiting England*, Londres, John Murray, 15e édition, 1858. Le chapitre XII se trouve aux pages 107-109. Une numérisation est disponible sur Google Books [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=Qbs9AAAAYAAJ (consulté le 09/08/2021).

> Très-bien. Je désire voir tous les édifices les plus remarquables, la maison de ville, les plus belles églises, les bibliothèques, les collections d'histoire naturelle et d'arts, les statues, les places et les marchés, les jardins et les promenades publiques.
> [en français, p. 109]

Ces phrases sont très intéressantes : il s'agit ici d'une liste des objets urbains que les voyageurs doivent voir et visiter, selon les catégories mentales partagées par les élites voyageuses de cette époque. Très clairement et explicitement, le manuel indique quels sont ces objets. Il y a le principal édifice public de la ville, à savoir l'hôtel de ville. Ensuite, les principales et plus belles églises (on comprend donc en filigrane que toutes les églises ne présentent pas le même intérêt pour les voyageurs), puis les lieux de culture : bibliothèques, musées et autres bâtiments abritant des collections qui peuvent être admirées. Enfin, la liste mentionne aussi des objets et espaces publics : les statues et monuments présents en extérieur, les places, les jardins et parcs, les promenades. Cette énumération d'objets correspond en effet aux grandes catégories que l'on retrouve dans les guides de voyage de cette période, qui adoptent encore une organisation thématique de la visite de la ville : édifices religieux, édifices civils, places, rues et statues, parcs et promenades, collections publiques (chapitre 2). On peut s'étonner ici de ne pas trouver de mentions des théâtres et autres lieux de spectacles. Ce sujet sera évoqué un peu plus loin dans le cas lyonnais, car les lieux de spectacle ont un statut un peu particulier dans ces textes normatifs à l'usage des voyageurs.

4.2.2. Analyse de la notion de « chose à voir »

La grande majorité des chercheurs qui étudient les guides de voyage font souvent référence à cette catégorie d'objets spatiaux dans leurs travaux (sous diverses appellations), mais dans la grande majorité des cas observés, ils ne la définissent pas explicitement. Est-ce que cela signifie que l'expression « chose à voir » est si transparente qu'elle ne requiert pas d'explicitation, qu'elle va de soi ? Sans doute que non. Néanmoins, c'est bien ce que l'on semble comprendre – à première vue du moins – à la lecture de presque tous les travaux des trente dernières années. Certains chercheurs proposent parfois une ou plusieurs catégorisation(s) des objets présents dans les guides, mais la plupart n'indiquent pas aux lecteurs sur quelles bases ils définissent les objets qui sont des « choses à voir » et les objets qui n'en sont pas. Pourtant, la notion de « chose à voir » est au cœur de la pratique touristique telle que pensée et développée par les éditeurs et auteurs de guides au XIX^{e} et XX^{e} siècles. À ce titre, elle est l'un des éléments indispensables à étudier dans le cadre d'une approche géographique portant sur les représentations de l'espace

urbain dans les collections de guides[833]. Ici, la question de la distinction des objets présents dans les guides sur Lyon est donc fondamentale. Une approche géographique approfondie de ce corpus, passant notamment par une spatialisation de ces objets, nécessite une prise en compte de cette dimension caractéristique du guide de voyage.

Après avoir vu dans la section précédente comment cette notion est présente dans les guides eux-mêmes et dans la littérature de voyage aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, il convient désormais de dresser un état de l'art spécifique. La lecture des écrits scientifiques a permis de déceler un moment important pour l'étude des « choses à voir », qui se situe dans les années 1960-1970 en France. Avant d'y venir, il faut remonter aux années 1950 et au texte de l'auteur allemand Hans Magnus Enzensberger – « Une théorie du tourisme » – pour trouver une approche critique de cette notion de « chose à voir ». Ce texte a d'abord été publié en allemand en 1958[834], puis traduit en français en 1965[835] et en anglais en 1996[836]. La comparaison des trois versions linguistiques est intéressante à propos du vocabulaire employé pour désigner cette notion, fondamentale dans les discours et la pratique touristique depuis au moins deux siècles. Dans les années qui suivent la publication de ce texte, plusieurs chercheurs français s'intéressent de près au discours touristique et à la notion de « chose à voir ». Il faut citer tout particulièrement le numéro 10 de la revue *Communications*, portant sur « Vacances et tourisme », publié en 1967. Il contient deux articles (qui se suivent) : « Les contenus culturels du Guide Bleu » de Jules Gritti et « Le tourisme jugé » d'Olivier Burgelin. Quelques années plus tard, en 1975, paraît l'ouvrage de Bernard Lerivray, *Guides Bleus, guides verts et lunettes roses*. Tous ces travaux s'appuient sur le texte d'Hans Magnus Enzensberger. Ils proposent une analyse du discours des guides et de la manière dont ceux-ci orientent le regard touristique. Ces publications scientifiques cherchent à déconstruire le système de valeurs qui est présenté aux touristes. L'article de Jules Gritti concerne les guides Bleus (Hachette), tandis que l'ouvrage de Bernard Lerivray porte sur les guides Bleus et les guides Verts (Michelin) : il s'agit des deux grandes collections qui dominent le marché de l'édition touristique française à cette époque.

Revenons au texte d'Hans Magnus Enzensberger. Il consiste en une forte critique du système touristique et de son idéologie. Il convient de signaler que dans ce chapitre 4, on se borne à

[833] Mais aussi d'autres types d'espaces, comme la montagne ou le littoral par exemple.
[834] Hans Magnus Enzensberger, « Vergebliche Brandung der Ferne : Eine Theorie des Tourismus », Merkur, n° 126, 1958, p. 701-720.
[835] Hans Magnus Enzensberger, « Une théorie du tourisme », dans *Culture ou mise en condition ?*, trad. par Bernard Lortholary, Paris, René Julliard, 1965, p. 151-74.
[836] Hans Magnus Enzensberger, « A Theory of Tourism », trad. par Gerd Gemünden et Kenn Johnson, *New German Critique*, n° 68, 1996, p. 117-35 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.2307/3108667 (consulté le 06/08/2021).

l'étude de la notion de « chose à voir », en laissant de côté une partie de la théorie d'Enzensberger sur le tourisme, qui est plus large que cette seule notion. Pour lui, la « chose à voir » est au cœur du système touristique : « L'élément qui sert de norme au voyage est la *sight*, la chose à voir ; elle est, selon sa valeur, classée au moyen d'une, deux ou trois étoiles.[837] » Il est intéressant de noter qu'il emploie ici d'abord le terme anglais *sight*, qui ne possède pas de strict équivalent en français, autre que cette expression « chose à voir » (ou éventuellement, le terme « curiosité », mais c'est déjà plus discutable). Dans la version originale du texte en allemand, Enzensberger emploie également le terme anglais *sight*, qu'il fait immédiatement suivre du mot allemand : *Sehenswürdigkeit.* Ce terme renvoie à la valeur de quelque chose à voir, et on peut le traduire par *ce qui mérite d'être vu* ou *ce qui est digne d'être vu*[838]. Au sens large, lorsqu'il s'agit du domaine touristique, il correspond également au terme français « curiosité[839] ».

> Das genormte Grundelement der Reise ist die „sight", die Sehenswürdigkeit, sie wird nach ihrem Wert durch einen, zwei oder drei Sterne klassifiziert.[840]

La traduction anglaise publiée bien plus tardivement, en 1996, contient le terme *sight*, le mot allemand *Sehenswürdigkeit* entre crochets, mais aussi une autre expression, qui est davantage utilisée en cette fin du XX^e^ siècle et de nos jours :

> The basic standard element is the sight, the point of interest [Sehenswürdigkeit]; according to its value, it is classified with one, two, or three stars.[841]

Sight. Ce terme n'a pas seulement un sens dans le registre visuel : la *sight* est à la fois une vue, une attraction touristique, un arrêt, un but, et souvent un lieu que l'on peut visiter. Claire Hancock le souligne pour les guides en langue anglaise au XIX^e^ siècle : « les choses à voir dans une ville sont communément désignées sous le terme générique de "sights" – qu'il s'agisse d'églises, de monuments, de places, tout n'est que "vues".[842] » En français, traduire *sight* par le simple terme de « vue » n'est cependant pas satisfaisant, car l'on perd plusieurs autres dimensions essentielles de cette notion. D'ailleurs, les dictionnaires anglophones actuels

[837] H. M. Enzensberger, « Une théorie du tourisme », 1965, art. cit., p. 167.
[838] Je remercie Angela Göbel pour ses conseils concernant la traduction de ce terme.
[839] « Sehenswürdigkeit », *Dictionnaire allemand-français Langenscheidt*, 2021 [en ligne].
URL : https://fr.langenscheidt.com/allemand-francais/sehenswuerdigkeit#Sehensw%C3%BCrdigkeit (consulté le 21/11/2021).
[840] H. M. Enzensberger, « Vergebliche Brandung der Ferne…», 1958, *op. cit.*
[841] H. M. Enzensberger, « A Theory of Tourism », 1996, *op. cit.*, p. 129.
[842] C. Hancock, « "City of business" contre ville du plaisir…, 2000, *op. cit.*, p. 330.

précisent bien que le terme *sight* a une signification particulière dans le domaine du tourisme : il correspond aux monuments, aux attractions touristiques, aux curiosités. Ces trois traductions ne signifient pas forcément la même chose. La langue française n'a pas de mot ou d'expression assez précise qui permette de traduire *sight* et *sightseeing*. Une recherche dans plusieurs dictionnaires anglais-français actuels montre bien le problème : ces deux termes peuvent être traduits différemment, mais aucune traduction française ne comprend toutes les dimensions des termes anglais. Par exemple, Wordreference propose comme traduction de *sight*, soit « vue » (dans le sens général), soit « principales attractions » ou « monuments » (dans le sens touristique)[843]. On comprend donc que faute de mieux, la locution « chose à voir » est celle qui demeure l'une des plus usitées encore actuellement par les chercheurs, bien que l'on trouve aussi d'autres expressions – comme « curiosité » – qui expriment toutes la même idée, celle de *sight*. Les locutions signifiant l'idée de mérite ou de valeur d'un objet par rapport aux autres reviennent souvent dans le discours touristique et dans les études sur ce sujet.

Sightseeing et tourist gaze

Dans le premier paragraphe de son article publié en 1967, Jules Gritti souligne l'importance d'analyser ce sujet en citant un extrait du texte d'Hans Magnus Enzensberger : « La notion de chose-à-voir, d'une importance décisive pour le touriste, mérite une analyse attentive. Il ressort d'abord de cette notion que le touriste n'est pas à l'abri du remords. Elle dément le caractère gratuit du voyage, seule garantie de la liberté à laquelle on aspire. Car la chose-à-voir ne mérite pas seulement d'être vue, elle exige de l'être. Est à voir ce qu'on est tenu d'avoir vu »[844].

Olivier Burgelin, à travers son analyse du texte d'Hans Magnus Enzensberger, donne sa propre définition du *sightseeing* :

> Nous appellerons arbitrairement théorie du sight-seeing, la théorie selon laquelle le touriste va non pas vers les choses mais vers les images des choses, et donc qui réduit la chose à voir touristique à l'image. La *sight*, la chose à voir est précisément, dans cette théorie, ce en quoi la chose se confond avec l'image de la chose, autrement dit la chose réduite au signe ou même au signal. […]

[843] Wordreference, « *sight* », [en ligne].
URL : https://www.wordreference.com/enfr/sight (consulté le 29/04/2021).
[844] H. M. Enzensberger, « Une théorie du tourisme », 1965, *op. cit.*, p. 167, cité par J. Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », 1967, *art. cit.*, p. 51.

> Le tourisme est une activité qui se présente comme fondamentalement positive : le touriste est un homme qui va voir des choses généralement considérées comme dignes d'être vues […][845]

Pour Hans Magnus Enzensberger (repris ensuite par Olivier Burgelin), ce sont les grands éditeurs de guide de voyage qui ont normalisé le tourisme au XIX^e^ siècle et institutionnalisé la « chose à voir », à travers leur classement hiérarchique opéré au moyen d'astérisques ou d'étoiles[846]. À cette époque, les guides de voyage sont devenus les médiateurs du *sightseeing*. Ils rationalisent l'espace du voyage en sélectionnant, ordonnant et classant les objets à voir. Olivier Burgelin qualifie même ces acteurs – Baedeker et Hachette en tête – d'« instance de censure[847] ». Ce discours rejoint la célèbre critique de Roland Barthes sur le guide Bleu formulée quelques années plus tôt :

> En général, le *Guide bleu* témoigne de la vanité de toute description analytique, celle qui refuse à la fois l'explication et la phénoménologie : il ne répond en fait à aucune des questions qu'un voyageur moderne peut se poser en traversant un paysage réel, *et qui dure*. La sélection des monuments supprime à la fois la réalité de la terre et celle des hommes, elle ne rend compte de rien de présent, c'est-à-dire d'historique, et par là, le monument lui-même devient indéchiffrable, donc stupide. Le spectacle est ainsi sans cesse en voie d'anéantissement, et le *Guide* devient par une opération commune à toute mystification, le contraire même de *son* affiche, un instrument d'aveuglement.[848]

Le *sightseeing* participe du *tourist gaze* (regard touristique) tel que défini et étudié par John Urry, d'abord seul, puis en collaboration avec Jonas Larsen[849]. Avant d'entrer dans les détails de cette théorie qu'ils estiment applicable à partir du milieu du XIX^e^ siècle, il est nécessaire d'indiquer quelques éléments concernant les périodes précédentes. Dans un texte sur les origines de la notion de *sightseeing*, Judith Adler apporte de nombreux éléments de contextualisation historique[850]. Si le *sightseeing* existe depuis plusieurs siècles, cette pratique a fortement changé entre le début et la fin de l'époque moderne. En effet, cette chercheuse explique que le regard n'a pas toujours été le sens principal dans l'expérience du voyage :

---

[845] Olivier Burgelin, « Le tourisme jugé », *Communications*, 1967, vol. 10, n° 1, p. 66 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.3406/comm.1967.1144 (consulté le 09/05/2021).
[846] *Idem.*
[847] *Ibid*., p. 81, note 1.
[848] R. Barthes, « Le "Guide bleu" », 1957, *op. cit.*
[849] John Urry et Jonas Larsen, *The tourist gaze 3.0*, Londres, Sage, 2011.
[850] Judith Adler, « Origins of sightseeing », *Annals of Tourism Research*, 1989, vol. 16, n° 1, p. 7-29 [en ligne]. URL : https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/0160738389900285 (consulté le 15/03/2021).

> […] it urges that the strong present link between tourism and sightseeing should not be taken for granted or regarded as static in nature. For not only is sight just one of several sense modalities around which styles of travel have been elaborated, but sight itself has been differently conceived in the course of tourism history[851]

Elle rappelle que la place des images topographiques dans les livres de voyage était encore assez réduite à l'époque moderne : ce sont les discours textuels et donc leur lecture qui prédominaient largement sur les autres matériaux, en particulier l'iconographie. La vision était surtout mobilisée via la lecture, qui servait à confirmer les textes classiques, ceux qui étaient considérées comme des références. À cette époque, l'observation directe n'avait pas encore le même rôle qu'elle aura plus tard. Judith Adler explique qu'aux XVI^e^-XVII^e^ siècles, d'autres sens comme l'audition et la parole étaient aussi déterminants, et même davantage que la vue (elle souligne en particulier l'importance de l'oralité). Regarder une « chose à voir » se faisait alors dans un but bien précis : vérifier sa correspondance au texte ancien utilisé par le voyageur. Il s'agissait d'un regard informé, nourri par les lectures savantes. C'est au cours du XVII^e^ siècle qu'un changement se produit progressivement, en lien avec la philosophie naturaliste. Désormais, le voyageur est encouragé à observer directement, à être attentif à ce qu'il voit autour de lui, à devenir un témoin oculaire (*eyewitness*) du monde qui l'entoure. Au XVIII^e^ siècle, il y a une demande croissante pour des ouvrages consistant en des catalogues classant les « choses à voir » par ordre de mérite[852]. Il y a donc déjà à cette époque la volonté de pouvoir compter sur un travail préalable de sélection et hiérarchisation des objets pouvant être rencontrés lors d'un voyage. Judith Adler explique également que l'intérêt pour les collections patrimoniales et les paysages est assez tardif : il n'existe quasiment pas aux XVI^e^ et XVII^e^ siècle dans la littérature de voyage. Les curiosités naturelles apparaissent aussi plus tardivement dans les catégories mentales du voyage.

Dans leur définition de la théorie du *tourist gaze*, John Urry et Jonas Larsen placent également la vision au centre de l'expérience touristique[853]. Ils soulignent le rôle qu'a joué un objet en particulier – le miroir noir (*Claude Glass* en anglais) – à la fin de l'époque moderne dans l'évolution du regard touristique, en lien notamment avec les récits-guides de cette période. Ce petit objet portatif permettait au voyageur, dos à la scène, de pouvoir observer et dessiner ce qui se trouvait derrière lui : par exemple un monument ou un paysage. Dans la première moitié

[851] *Ibid*., p. 8.
[852] *Ibid*., p. 13 : « the best articles to be seen in every town in order of merit » et p. 14 : « checklists of thing worthy of notice ».
[853] J. Urry et J. Larsen, *The tourist gaze 3.0*, 2011, chapitre 7, p. 155.

du XIX^e^ siècle, de nombreux voyageurs ont transporté avec eux ce type de miroir. John Urry et Jonas Larsen considèrent 1840 comme un tournant majeur pour les pratiques touristiques, notamment dans la dimension visuelle. L'invention de la photographie, contemporaine de la naissance et du développement rapide du chemin de fer, modifie fortement le rapport des voyageurs à l'espace et aux objets. Le développement de la pratique du *sightseeing* s'est accompagnée de la création de dispositifs favorisant l'observation et la contemplation des « choses à voir ». C'est notamment le cas pour les paysages et les points de vue qui passionnent les voyageurs[854] : aménagement de belvédères, lunettes touristiques, tables d'orientation, panoramas. Ils montrent aussi qu'au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles, la vue s'est peu à peu imposée comme le sens premier, se séparant des autres sens : odorat, ouïe, toucher. Ce changement est attribué à plusieurs facteurs. Tout d'abord, John Urry et Jonas Larsen pointent l'évolution des moyens de transport : train, automobile et avion, qui induisent chacun un type de vision particulier. Ils citent aussi la transformation des villes, l'urbanisation privilégiant alors les grandes avenues ouvertes. La manière dont l'espace est présenté aux individus – en particulier par la cartographie – est aussi un aspect important de ce primat de la vision sur les autres sens. Les guides de voyage jouent aussi un rôle très important à ce sujet, en invitant les touristes à « considérer et observer des éléments auxquels [ils] ne [prêteraient] pas attention dans [leur] vie quotidienne[855] ». Toutefois, dans leur chronologie, John Urry et Jonas Larsen oublient le rôle des images topographiques de l'époque moderne, qui circulaient sous formes d'estampes volantes ou dans divers ouvrages illustrés. Que ce soient les portraits de villes, les vues d'optique ou les estampes des voyages pittoresques, toutes ces images comportaient déjà une dimension proche de celle que l'on retrouve avec les débuts du tourisme moderne. En particulier, les lithographies publiées tout au long du XIX^e^ siècle et les vignettes gravées sur bois pour illustrer les livres imprimés (dont les guides) diffusent aussi en parallèle des photographies une certaine vision des monuments et des lieux touristiques, qui ne montre pas de rupture franche, mais plutôt une forte permanence dans le choix des sujets urbains et la manière de les représenter. Dans son étude des récits de voyageurs lyonnais entre 1820 et 1930, Gérard Fontaines souligne également la primauté de la vue sur les autres sens et le rôle joué par le mode de transport :

[854] Alain Corbin, *Le territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, 1990 (1988), p. 165.
[855] C. Hancock, « "City of business" contre ville du plaisir…, 2000, *op. cit.*, p. 330.

> Voyager, c'est tout d'abord faire travailler la vue, selon Balador[856]. De fait, voir est la première approche cognitive de l'Ailleurs. Encore faut-il distinguer diverses manières de voir, et conséquemment, diverses motivations. Pour certains, il s'agit avant tout de contempler, d'admirer des sites choisis pour leur beauté ou leur caractère exceptionnel. Voir est alors davantage lié à une quête du pittoresque qu'à une volonté de connaître. Le plaisir est procuré par l'émotion ressentie. D'autres associent plus explicitement la vision des paysages à la connaissance du pays visité, tel Germain Trezel pour qui la "bécane" est le meilleur moyen de locomotion pour "tout voir" et connaître une région. Henri de Chabanne préfère quant à lui l'automobile, car elle permet de "bien voir en détail les paysages". […] Voir est donc une modalité perceptive de l'Ailleurs qui peut satisfaire le "touriste visiteur" mais qui ne suffit pas à celui qui veut « vraiment connaître » un pays.[857]

Une autre analyse du regard touristique est celle de Dean Maccanell[858]. S'intéressant à la relation entre le touriste et « l'attraction touristique », il met en évidence « le caractère *construit* des sites à regarder.[859] » Entre le touriste et l'objet regardé, il faut un marqueur pour diriger ce regard et l'informer :

> The attractions are often indistinguishable from their less famous relatives. If they were not marked, it would be impossible for a layman to distinguish, on the basis of appearance alone, between moon rocks brought back by astronauts and pebbles picked up at Craters of Moon. National Monument in Idaho.[860]

Les guides de voyage – en particulier les plus consultés, ceux des grandes collections – sont depuis plusieurs siècles des marqueurs qui jouent un rôle important dans la manière de visiter et voir les sites touristiques.

Mention des « choses à voir » par les chercheurs

La recherche plein-texte a permis de relever un certain nombre d'emplois de la locution « choses à voir » dans les publications scientifiques récentes portant sur le tourisme et les guides

[856] Balador est l'un des voyageurs lyonnais étudiés par Gérard Fontaines, à travers son récit « Voyage neigeux » publié dans *Mer et montagne* en octobre 1913.
[857] G. Fontaines, « La culture du voyage à Lyon… », 2003, *op. cit.*, p. 229.
[858] Voir notamment : Dean MacCannell, *The tourist : a new theory of the leisure class*, Londres, Macmillan, 1976 ; Dean MacCannell, *The Ethics of Sightseeing*, Berkeley, University of California Press, 2011.
[859] Tourismes 1, p. 183.
[860] Dean MacCannell, *The tourist…, op. cit.*, p. 41, cite par Tourisme 1, p. 183.

de voyage. Certains chercheurs utilisent des guillemets[861] et d'autres non, ce qui montre que l'usage de cette locution soulève des questions et demeure sujette à discussion. L'article de Jules Gritti en 1967 – l'une des références importantes sur lesquelles ce chapitre s'appuie – contient cette locution avec des traits d'union (« chose-à-voir »), ainsi que d'autres termes ou locutions se rapportant à la même notion. À ma connaissance, dans la littérature francophone sur le tourisme, Maurice Agulhon est le premier à l'utiliser de manière explicite dans un titre de publication (« Le choix des "choses à voir" »[862]), suivi quelques années plus tard de Vincent Coeffë dans le titre du chapitre IV de sa thèse de géographie (« L'apparition du guide touristique : voir les choses, choses à voir »[863]). Plusieurs thèses de doctorat soutenues ces dernières années font aussi une large place à l'emploi de cette locution[864].

D'autres termes ou formulations ont aussi été adoptées pour signifier plus ou moins la même chose. Par exemple, Marc Boyer a choisi d'utiliser le terme latin *videnda* pour désigner ces objets dans plusieurs de ses travaux[865]. Le mot *videndum* avait déjà été employé auparavant par Jules Gritti dans son texte de 1967. Toutefois, ce terme latin est absent des dictionnaires généralistes français et son usage dans la bibliographie spécialisée demeure vraiment très limité. Si Marc Boyer l'utilise, il est pratiquement le seul : très peu d'autres exemples ont pu être relevés dans les travaux de chercheurs étudiant le tourisme[866]. Le mot *videnda* présente néanmoins un avantage intéressant : il s'agit d'un terme unique et spécifique qui est moins lourd à l'usage que la locution « chose à voir ». Pour être compris des lecteurs, il nécessite cependant d'être bien défini et expliqué lorsqu'on l'emploie (ce qui est loin d'être toujours le cas).

---

[861] Parmi les chercheurs utilisant les guillemets, on peut citer : É. Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris… », 2000, *op. cit.* ; Hécate Vergopoulos, *Tourisme et curiosités : approche communicationnelle du légendaire dans les guides de voyage imprimés*, thèse de doctorat en communication, Université d'Avignon et des pays de Vaucluse/Université du Québec (Montréal), 2010 [en ligne].
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00585410 (consulté le 08/06/2021).

[862] Maurice Agulhon, « Le choix des "choses à voir" », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 577-586.

[863] Vincent Coëffé, « Chapitre IV. L'apparition du guide touristique : voir les choses, choses à voir », dans *Hawaï : La fabrique d'un espace touristique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 51-56 [en ligne].
URL : http://books.openedition.org/pur/34557 (consulté le 21/08/2021).

[864] Ivanne Galant l'utilise une quarantaine de fois dans sa thèse (I. Galant, *Séville dans les guides de voyage…*, 2016, *op. cit.*) et Hind Oualid El Alaoui l'emploie à plus de 70 reprises (H. Oualid El Alaoui, *L'avènement du patrimoine…*, *op. cit.*, 2015).

[865] Par exemple : Marc Boyer, *Histoire de l'invention du tourisme, XVIe-XIXe siècles : origine et développement du tourisme dans le Sud-Est de la France*, La Tour d'Aigue, Éd. de l'Aube, 2000 ; Marc Boyer , « Comment étudier le tourisme ? », *Ethnologie française*, 2002/3 (Vol. 32), p. 393-404 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.3917/ethn.023.0393 (consulté le 16/08/2021).

[866] Parmi les quelques autres chercheurs qui emploient le terme *videnda*, on peut citer : Anne-Marie Thiesse, « Le tourisme sauveur de la France », dans *Ils apprenaient la France : l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997 [en ligne].
URL : http://books.openedition.org/editionsmsh/2486 (consulté le 23/08/2021).

Parmi les spécialistes de la littérature viatique, on peut citer d'autres exemples : Rudy Koshar emploie l'expression « What ought to be seen »[867] ,tandis que Joanne Vajda utilise « ce qui mérite d'être vu »[868]. Il apparaît donc que cette notion de « choses à voir » est largement répandue dans les travaux portant sur la littérature touristique. Cependant, le sens semble être tellement évident que cette formulation n'est jamais explicitement définie et très rarement interrogée par ceux qui y ont recours. Il semblerait pourtant que selon les chercheurs, elle ne revêt pas systématiquement les mêmes catégories d'objets. Ce chapitre 4 s'appuie principalement sur le texte de Jules Gritti qui distingue d'un côté l'espace des « choses à voir » et de l'autre « l'espace de circulation ». Cette distinction entre deux régimes d'objets cités dans les guides de voyage est très importante, dès lors que l'on se pose la question de la sélection et de la localisation des objets cités dans les guides de voyage, et de l'image de l'espace touristique que ces ouvrages construisent. Plus loin, Jules Gritti précise sa réflexion sur cette nature particulière d'objets dans les guides : « la chose réclamant arrêt et regard, le *videndum*, ville, site ou monument »[869]. Les « choses à voir »/curiosités/videnda sont le plus souvent des objets qui présentent un intérêt culturel, selon les normes en valeur dans les guides[870]. On peut rajouter aussi que la « chose à voir » réclame la visite, dans le cas des bâtiments ouverts au public. Ces chercheurs soulignent cette injonction omniprésente et indissociable du discours touristique : la notion de « choses à voir » sous-entend que c'est un acte obligatoire, indispensable, pour les touristes, sous peine de rater une expérience que tout touriste doit avoir lors de son séjour dans ces lieux. Cette injonction est présente dans différentes langues, par exemple en anglais avec l'expression « *ought to be seen* ». En fait, le *sightseeing* est l'accomplissement d'un devoir institutionnalisé par les acteurs du tourisme (et notamment les éditeurs de guides) : c'est une injonction à regarder, à faire l'expérience personnelle et individuelle de la contemplation (et de la vérification de ce qu'on a lu). Il s'agit d'avoir tout vu, au sens de tout ce qui est intéressant, en tout cas selon les normes intellectuelles en vigueur et qui sont relayées par les auteurs des guides. Il ne faudrait pas que le touriste manque une curiosité, un objet qui mérite la visite alors que celui-ci est indiqué dans son guide. Il y a là une dimension relevant de la consommation des espaces culturels et naturels : on parle souvent de « faire » une ville ou un pays, ce qui signifie avoir vu et visité un maximum de choses recommandées dans le guide, en tout cas celles qu'il ne faut pas rater dans ce territoire. Marc Boyer souligne le rôle des grandes collections de guide dans la construction des « choses à voir » :

---

[867] Rudy Koshar, « "What Ought to Be Seen" : Tourists' Guidebooks and National Identities in Modern Germany and Europe », *Journal of Contemporary History*, 1998, vol. 33, nº 3, p. 323-340 [en ligne].
URL : http://www.jstor.org/stable/261119 (consulté le 06/08/2021).
[868] Joanne Vajda, « Introduction », *In Situ. Revue des patrimoines*, nº 15, 2011 [en ligne].
URL : http://insitu.revues.org/769 (consulté le 08/08/2021).
[869] J. Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », 1967, *art. cit.*, p. 54.
[870] Jules Gritti cite également les paysages et les curiosités naturelles : cirques, falaises, etc.

> À partir de l'époque romantique, les références sont les grandes collections de *Guides*, Murray, Baedeker, Joanne qui énumèrent les lieux qui *méritent* la visite, le voyage, le détour. Leurs choix sont censés être fondés sur des critères objectifs. Ils classent, ils authentifient ; leurs signes standards – caractères gras, étoiles et toques – sont moins des signifiants que des *indicateurs* ou *markers*, comme dit Mac Cannell. Une ville, un monument, un espace naturel ne deviennent *sights* (sites à voir) ou *stations*, ou en anglais, *resorts* (lieux où séjourner) que dans la mesure où ils ont été signalés commet tels. Ainsi les *Guides* sont les médiateurs et les *documents d'appel*, ou la presse spécialisée, les diffuseurs de ce désir de voir.[871]

Le système de valeurs des curiosités

En cherchant à distinguer les objets touristiques en fonction de plusieurs statuts, en procédant à une classification entre « choses à voir » et autres entités, l'objectif ici est de comprendre les logiques de sélection et hiérarchisation qui sont à l'œuvre dans ces ouvrages. En effet, Jules Gritti explique que le guide touristique, par essence, est un document qui hiérarchise et rationalise les objets, l'objectif étant de « renferme[r] tout l'essentiel, rien que l'essentiel ». On retrouve ce discours dans les préfaces de nombreux guides. Ainsi, les premières pages de l'édition [HAC1950] sont intitulées « La grande nouveauté de ce guide » et déroulent la liste des arguments destinés à convaincre les lecteurs (et potentiels acheteurs) de sa richesse et de sa valeur, en soulignant le plus important par l'usage du gras :

> **C'est un véritable Guide**, enfin, parce qu'il offre dans les localités elles-mêmes, non pas une sèche nomenclature de curiosités, mais, pour tout ce qui vaut la peine d'être vu ou visité : monuments, églises, musées, objets d'art, etc., une **description** ou des indications concises mais substantielles.
>
> […]
>
> **Le lecteur de ce Guide** est donc réellement « guidé » tout au long de ses voyages. Grâce à un choix judicieux qui a écarté volontairement tout ce qui est secondaire et négligeable, il est sûr de voir sur sa route **tout ce qui est essentiel et seulement cela**.
> [HAC1950, p. V-VI]

[871] Marc Boyer, *Le tourisme de l'an 2000*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1999, p. 63.

Les auteurs et éditeurs de guides effectuent donc un travail de sélection parmi la multitude d'objets potentiellement intéressants pour les touristes présents dans un territoire. Ces choix – ce qui est retenu et ce qui est écarté – ne sont jamais neutres. Ils sont opérés selon plusieurs raisons. Il y a les consignes éditoriales, souvent très cadrées pour ce type d'ouvrage, que ce soit au XIX^e^ siècle (instructions d'Adolphe Joanne à ses collaborateurs) ou au XX^e^ siècle[872]. D'autres éléments entrent en jeu. C'est le cas des canons esthétiques, des critères qui font que tel ou tel objet est considéré comme digne d'intérêt ou pas. Et comme l'indique Marc Francon :

> En sélectionnant et en hiérarchisant les curiosités, le guide contribue à établir une norme de ce qui doit être vu, à définir l'accessoire et le superflu. C'est le guide ou tout du moins les guides qui façonnent le profil touristique d'une région. Certes, cette classification s'appuie généralement sur le sens commun, la tradition, une sorte de consensus culturel, mais il arrive cependant que des sites ou monuments intéressants restent longtemps ignorés des guides.[873]

Il importe de rappeler que les grandes collections étudiées ici sont les plus élitistes. Les guides Murray, Baedeker et Joanne coûtent cher et s'adressent à un public aisé[874]. Malgré des séries à bas prix visant d'autres profils de voyageurs, ces grands éditeurs ont dominé le marché de l'édition touristique pendant plus d'un siècle en publiant des guides généralistes qui étaient aussi de beaux livres, documentés, et donc des produits culturels. Le niveau de discours et les références littéraires montrent bien que ces ouvrages sont à destination d'une clientèle cultivée. Baedeker ne s'en cache pas dans la préface du guide [BAE1865] :

> L'auteur a voulu donner au touriste les indications nécessaires pour voir tout ce qui est digne d'être remarqué, sans le fatiguer d'une foule de détails sans intérêt. Ces indications, fruits de sa propre expérience, s'adressent surtout aux voyageurs possédant un certain fonds d'instruction générale ; ce sont les personnes de cette catégorie auxquelles il a voulu servir de guide à travers les grandes villes de l'Italie septentrionale, auxquelles il a voulu montrer les monuments, les collections les plus remarquables, en désignant spécialement les objets dignes d'attention, et en marquant d'un astérisque ceux de premier ordre.
> [BAE1865, p. III]

[872] Cette dimension apparaît nettement dans la table ronde II du colloque de 1998 : « Table ronde II… », 2000, *op. cit.*, p. 663-690. Jean-Michel Dulin (Michelin) mentionne par exemple l'importance des cahiers des charges et Catherine Marquet (Hachette Tourisme) indique : « Nous donnons des grilles à nos auteurs et nous sommes même, je pense, très dirigistes » (p. 670).
[873] M. Francon, *Le guide vert Michelin…*, 2001, *op. cit.*, p. 48.
[874] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 52-54.

Les auteurs et éditeurs de guides participent à définir ce qui doit être vu, ce qui mérite la visite ou le regard de loin dans une ville, dans un territoire. Par leurs choix d'objets, par la manière dont ils présentent ces objets à leurs lecteurs, ils jouent un rôle non négligeable dans la diffusion de certaines normes culturelles, et plus largement dans l'image des lieux. Plusieurs questions se posent alors : quelles sont ces normes ? En fonction de quels canons, de quels critères le choix et la hiérarchisation des curiosités sont-ils faits par les auteurs et éditeurs de guides ? Ce sujet a été étudié par la recherche sur les guides de voyage et la littérature touristique.

Dans son texte, Jules Gritti met en évidence « l'échelle des valeurs touristiques[875] » des guides Bleus. Selon lui, « le *videndum* est pris dans un premier système à référence perceptive, système vertical déterminé par l'opposition du dominant et du dominé.[876] ». Le regard du touriste est guidé par cette opposition entre ce qui domine et ce qui est vu en surplomb. Dans le guide, cette dimension est renforcée par l'usage d'adjectifs connotés exprimant la position favorable ou la grande taille d'un objet. Jules Gritti indique que « la domination peut prendre une triple forme : le surplomb, le resserrement, l'enveloppement[877] ». Il cite dans son article essentiellement des exemples de sites naturels (bois, étang, cirque, montagnes). Les guides du corpus principal en contiennent également pour la ville de Lyon. Par exemple, le guide [BLU1997, p. 668] mentionne la tour de la Part-Dieu qui domine ce quartier récemment aménagé[878]. Dans le guide [HAC1858], c'est la position des installations militaires (fort Saint-Jean, fort de Loyasse, batterie de Pierre-Scize) par rapport aux quais de la Saône et aux bâtiments s'y trouvant qui correspond à cette opposition dominant/dominé. L'un des procédés très largement utilisé dans les guides sur ce rapport dominé/dominant qui encadre le regard « est la mensuration[879] ». Les auteurs des guides Joanne en sont notamment très friands. On retrouve dans ces ouvrages d'innombrables mentions des dimensions des ouvrages d'arts (ponts, viaducs) et des monuments à voir.

[875] J. Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », 1967, *art. cit*., p. 54.
[876] *Ibid*., p. 55.
[877] *Idem*.
[878] « Crossing to the E bank of the Rhone by the Pont Wilson, you can follow the Rue Servient past (left) the Préfecture du Rhone (1890) to approach beyond the Rue Garibaldi (near which is the colourful food market), the recently developed area – on the site of former barracks – known as La Part-Dieu (although some have suggested that other powers have inspired it), the whole dominated by the Tour de la Part-Dieu. a cylindrical structure with a pyramidal roof. »
[879] J. Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », 1967, *art. cit*., p. 56.

> Le palais du Commerce et de la Bourse, œuvre remarquable de M. Dardel (le plan en fut adopté à la suite d'un concours), forme un parallélogramme dont les côtés, correspondant exactement aux quatre points cardinaux, ont 65 mèt. 45 c. de longueur, sur 57 mèt. 80 c. de largeur, soit 3783 mèt, (*sic*) carrés de superficie.
> [HAC1872, p. 100]

Les guides Baedeker donnent aussi les dimensions des édifices, mais ils y ont cependant moins recours que les guides Hachette. C'est surtout pour les bâtiments imposants que l'on trouve ce genre de mention, par exemple pour la récente basilique de Fourvière.

> Begun in fulfilment of a vow made by the clergy of Lyons during the war of 1870-71, it was consecrated in 1896. It stands 400 ft. above the Place Bellecour. The dimensions are 94 by 38 yds., and 125 ft. in height.
> [BAE1914, p. 253]

Dans le cas de Lyon, c'est justement la situation depuis le sommet de la colline de Fourvière et le panorama qui est visible qui sont accompagnés d'informations de ce type. Comme l'indique Jules Gritti : « Tout le Guide bleu est parsemé de "belles vues sur", "de superbes" ou de "grandioses panoramas" qui s'offrent au touriste omni-voyant.[880] » Il sera question du panorama depuis Fourvière dans le chapitre 5, mais on peut déjà affirmer ici qu'il correspond totalement aux dimensions de surplomb et d'embrassement. Le beffroi de l'hôtel de ville et la tour métallique figurent aussi parmi les édifices lyonnais qui sont le plus souvent décrits par la mention de leur hauteur et cette relation de surplomb sur leur environnement immédiat ou plus lointain (dans le cas de la vue depuis Fourvière).

L'étude de Jules Gritti se révèle encore plus pertinente en ce qui concerne les objets urbains dans la dimension de « verticalité historique et esthétique[881] ». L'auteur propose une analyse fine des strates relatives à l'histoire et à l'histoire de l'art qu'on peut déceler dans les guides Bleus. Il met en évidence trois découpages historiques. Le premier est celui des grandes divisions chronologiques par périodes, avec notamment le désintérêt pour la préhistoire[882]. Le deuxième correspond aux époques historiques et aux styles qui peuvent concorder ou différer[883]. Enfin, le dernier découpage est celui des siècles, auquel il ajoute les règnes. Dans

[880] *Idem*.
[881] *Ibid*., p. 57.
[882] *Ibid*., p. 58. « La préhistoire se perd, sur une sorte de continent minéralisé (âges de pierre, âge du bronze) ; l'histoire est jalonnée par des monuments et des traces d'événements. »
[883] *Idem*.

les guides Bleus, les objets sont classés et décrits selon un rapport de verticalité que Jules Gritti explique ainsi :

> Un rapport fondamental, qui sous-tend tous les autres, est celui de hiérarchie verticale. Le prix d'un monument est proportionnel à son ancienneté. Les parties anciennes valent davantage que les plus récentes. Le jeu fonctionne aussi bien entre le plus ancien et le moins ancien, qu'entre l'ancien et le récent.[884]

À partir de ce rapport, il désigne quatre grandes oppositions[885] que le Tableau 9récapitule, avec des citations de son article (p. 59-60).

Opposition	Explications
conservation ≠ détérioration	« la totale conservation mérite d'être signalée » « la conservation valorise les parties qu'elle concerne » « La conservation se double d'une valorisation des restes, vestiges, et même du simple emplacement » « À la conservation s'oppose la détérioration, criminelle quand elle est de main d'hommes. Guerres de religion, Révolution, Commune, invasions étrangères […] »
originalité ≠ remaniement	« le "pur" et le "typique" tendent à s'identifier » « En regard de la pureté originelle, le remaniement à mauvaise presse »
restauration ≠ défiguration	« En vertu du primat de la conservation, toute opération de restauration (et de dégagement) bénéficie normalement du préjugé favorable » « Davantage marquée, reste l'identification entre "le réparé" et le "défiguré " »
imitation ≠ différenciation	« Conformément à une norme culturelle héritée des "humanistes", pour le *Guide bleu*, l'Antiquité reste le modèle irrécusé pour l'œuvre d'imitation »

Tableau 9 : Les rapports d'opposition mis en évidence par Jules Gritti (1967)

[884] *Ibid*., p. 59.
[885] *Idem*.

Jules Gritti cite d'ailleurs un exemple lyonnais pour montrer la valeur négative du remaniement dans les guides : « Lyon, église Saint-Nizier, la crypte dont l'origine remonte peut-être aux débuts du IXe siècle a subi de tels remaniements qu'elle a perdu tout intérêt.[886] ». Ce passage est présent dans plusieurs éditions précédentes du guide Bleu portant sur la France entière, avec une variation mineure, qui ne modifie pas son sens.

> La crypte, dont l'origine remonte peut-être aux débuts du christianisme, a subi de tels remaniements qu'elle a perdu tout intérêt ; on y voit de belles mosaïques modernes.
> [HAC1938, p. 202] et [HAC1950, p. 211] et [HAC1960, p. 216][887]

Des jugements de valeurs portant sur les restaurations d'édifices (le plus souvent religieux) sont également présents dans les guides du corpus. Le guide déplore certaines restaurations architecturales ou modifications urbanistiques, considérées comme nuisibles au caractère esthétique et patrimonial des édifices. Par exemple, un paragraphe mentionne le pont de la Guillotière « plusieurs fois restauré et défiguré par l'adjonction de trottoirs métalliques » [HAC1944, p. 20]. Dans le guide [HAC1925, p. 26], il est écrit que « plusieurs restaurations modernes ont malheureusement altéré le caractère » de la manécanterie, dans le quartier du Vieux Lyon.

On trouve aussi quelques jugements de valeur artistique et esthétique de la part de l'auteur du guide, comme c'est le cas dans l'édition [HAC1905, p. 66], au sujet de l'église Saint-Bruno des Chartreux, qui abrite « un baldaquin de mauvais goût mais monumental ». La présence d'une critique négative est souvent équilibrée par une remarque positive : « L'église Saint-Bonaventure, édifice gothique à trois nefs et chapelles latérales, des XIVe et XVe s., est assez médiocre comme architecture mais remarquable par sa décoration, son mobilier et ses vitraux modernes » ([HAC1925, p. 28]). De même, comme le souligne Jules Gritti : « La crypte de Niziers (*sic*), à Lyon, pourtant défigurée par les remaniements, comporte de "*belles mosaïques modernes*"[888]. » Dans le corpus, plusieurs édifices illustrent bien la dualité qui concerne certaines « choses à voir », jugées d'une part dignes de remarque pour un aspect mais déconsidérées pour le reste, et notamment les canons esthétiques relevant du système de valeurs

[886] *Ibid*., p. 60.
[887] La phrase est strictement identique dans ces trois éditions. Jules Gritti a quant à lui utilisé l'édition de 1965 du guide Bleu *France en un volume*.
[888] J. Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », 1967, *art. cit*., p. 61. Il cite cet exemple pour montrer que dans certains cas, la modernité d'un objet (ou d'une de ses parties) peut renverser ponctuellement cette hiérarchie des valeurs.

employé par les rédacteurs. Deux églises lyonnaises entrent particulièrement dans ce cas de figure : Saint-Just et Saint-Irénée.

Le texte du guide Joanne cite bien l'église Saint-Just comme une « chose à voir », comme le montre sa présence dans la liste des églises importantes et l'usage des petites capitales, mais sa description est mitigée :

> SAINT-JUST (au quartier de ce nom, près de la place des Minimes et de l'Antiquaille) était, dans l'origine, un oratoire dédié aux saints Machabées Quand le corps de saint Just, mort en Égypte, y eut été apporté, l'archevêque saint Patient remplaça cette modeste chapelle par une belle église, détruite en 1562 ; rebâtie en 1661, restaurée il y a peu d'années, mais indigne d'une visite. Les statues de saint Irénée et de saint Just, qui décorent la façade, sont de M. Legendre-Hérald.
> [HAC1858, p. 122]

Ce passage est évocateur. Voici une église qui ne vaut pas la visite, contrairement à la cathédrale, Saint-Martin d'Ainay ou Saint-Nizier. Cependant sa décoration extérieure et son histoire (ici l'ancienne église détruite lors des guerres de religion) justifient sa mention en tant que « chose à voir ». La description – plus longue – de l'église Saint-Irénée située non loin de là est dans la même veine :

> SAINT-IRÉNÉE (pour y aller de Saint-Just il faut sortir de l'enceinte fortifiée et gravir la rue des Machabées) offre plus d'intérêt que Saint-Just, quoiqu'elle soit encore plus moderne. (Le chœur ne date, en effet, que de 1830.) Mais on peut y voir encore quelques débris, bien faibles, il est vrai, de son ancienne crypte, dont la construction remonte au deuxième siècle, c'est-à-dire aux premiers temps du christianisme à Lyon. Cette crypte, trop souvent agrandie et restaurée (la dernière restauration est de 1846), contient les tombeaux de saint Irénée, de saint Épipode et de saint Alexandre, inhumés dans l'ancienne église et solennellement reconnus le 8 avril 1410, ainsi que le constate une inscription, par le cardinal de Tureyo.
> [HAC1858, p. 122-123]

En quelques ligne, pour un seul monument, le texte coche ici plusieurs critères mis en évidence par Jules Gritti : une construction trop récente (soulignée avec insistance), la présence d'éléments anciens jugés dignes d'intérêt (mais trop peu), des remaniements et restaurations qui portent préjudice à l'architecture de l'édifice. Il est utile de s'attarder encore sur l'exemple de l'église Saint-Irénée. Ce n'est pas un édifice religieux majeur parmi les « choses à voir »

sélectionnées dans les guides du corpus, comme le montre son instabilité dans l'espace construite par les guides, surtout à partir du moment où la visite de la ville est organisée en itinéraires (chapitres 5 et 6). Ce qui « vaut le détour » dans le cas de cet édifice, c'est d'abord sa crypte, pour son ancienneté (époque romaine) et son importance historique et symbolique (martyrs chrétiens[889]), et ensuite son calvaire qui offre une « belle vue[890] ».

Les remarques négatives subissent parfois une atténuation dans les éditions ultérieures, peut-être pour lisser le discours du guide. L'exemple d'une phrase décrivant l'hôtel de ville permet d'illustrer cela. Dans les guides Hachette publiés entre le milieu du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle, la notice concernant cet édifice comporte l'énoncé suivant : « En 1702, Mansart le répara tel qu'on le voit aujourd'hui, et le gâta beaucoup en voulant l'embellir[891] » ([HAC1858, p. 126). Cette phrase est reprise presque à l'identique dans les éditions [HAC1914], [HAC1920a], [HAC1923a], [HAC1925], [HAC1944] et [HAC1971], à une exception significative : le mot « beaucoup » est remplacé par « peut-être », sans que l'on ne sache pourquoi l'éditeur a jugé utile de procéder à cette petite modification qui adoucit la critique architecturale initiale.

Plus rarement, quelques restaurations d'édifices sont soulignées par un jugement positif : l'église Saint-Paul a été « complètement mais intelligemment restaurée » ([HAC1944, p. 57-58]). Dans la rue Mercière, « ce qui subsiste est très souvent heureusement restauré, telle la curieuse *maison du Chameau*, au n° 58 » ([HAC1991, p. 534]). Ces quatre oppositions sont proches et il est parfois difficile d'appliquer cette grille de lecture au texte des guides étudiés. Néanmoins, elle se révèle la plupart du temps opératoire : l'analyse du corpus selon ces rapports fonctionne bien, surtout pour les guides Hachette.

Quelques années plus tard, Bernard Lerivray a mené le même type d'analyse sur un corpus de guides Bleus et de guides Verts Michelin. Ses deux premiers chapitres sont consacrés aux

[889] Élément souligné avec emphase par Frédéric Bernard dans le guide [HAC1854, p. 213] : « "Mais ce n'est pas le télégraphe qui vous intéresse en ce moment. Ce faubourg que vous voyez à votre gauche, au-dessous de vous, c'est Saint-Just, c'est Trion, c'est Saint-Irénée." C'est le berceau de Lyon, c'est là qu'était la ville détruite par les flammes, et que fit rebâtir Néron ; là que coula le sang des martyrs ; là que s'élevaient les monuments pompeux de l'art romain, détruits par le zèle des premiers chrétiens autant que par les invasions des barbares. »
[890] [HAC1877, p. 82]. Mentions similaires dans d'autres guides Joanne du corpus.
[891] Phrase identique dans les éditions [HAC1872, p. 94], [HAC1873, p. 352], [HAC1885, p. 67], [HAC1890, p. 89], [HAC1905, p. 49]. Mention similaire avec ce terme « beaucoup » dans le guide [HAC1877, p. 83].

« curiosités touristiques » et au « système de valeurs qui oriente les choix »[892]. Il reprend largement les conclusions de Jules Gritti, à partir d'un échantillon plus large de guides.

> […] les valeurs fondamentales qui permettent à l'accès à l'existence esthétique et donnent droit à la citation semblent être les trois suivantes (la première concerne davantage les monuments et œuvres artistiques, la deuxième les "curiosités naturelles et pittoresques") :
> - l'ancienneté
> - la dominance
> - un certain insolite[893]

Selon lui, « pour les Guides, fondamentalement, est digne de visite ce qui est ancien. *Ancienneté confère automatiquement valeur*[894] ». À partir de l'échantillon analysé, il rejoint Jules Gritti en soulignant la hiérarchie des siècles, dans l'ordre croissant : le plus ancien est jugé plus intéressant. Les monuments et œuvres d'art de la période XI^e^-XVI^e^ siècle font ainsi l'objet de davantage de mentions que celles des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Et tout ce qui est postérieur à la Révolution française est moins considéré. Bernard Lerivray l'affirme catégoriquement : à la lecture de ces guides, « il semblerait qu'après la Révolution française rien d'intéressant n'a été créé en France dans le domaine architectural[895]. » Il est vrai que ce sont les édifices et monuments des périodes médiévales et moderne qui sont les plus mis en avant, comme le souligne aussi Évelyne Cohen dans le cas de Paris[896]. Cependant, Il faut tout de même relativiser : au sein du corpus principal, certaines réalisations lyonnaises du XIX^e^ siècle sont citées et leurs architectes également.

Le guide [HAC1991] constitue ici une exception notable. Les deux auteurs, des professeurs d'université, ont délibérément choisi de mettre en avant certaines réalisations architecturales du XX^e^ siècle qui étaient absentes de presque tous les guides précédents. On y trouve des descriptions de l'ancienne manufacture des Tabacs, de l'immeuble Cateland, de la cité des États-Unis (Tony Garnier), le garage Citroën, la Bourse du Travail, la bibliothèque municipale de la Part-Dieu, l'auditorium Maurice-Ravel, la tour du Crédit Lyonnais, la Halle Tony Garnier ou encore l'École Normale Supérieure de Lyon. Les architectes sont abondamment cités, à l'instar de Tony Garnier, présenté dans un encadré (p. 553).

---

[892] B. Lerivray, *Guides bleus, guides verts et lunettes roses*, 1975, *op. cit.*, chapitre I, p. 23-44 et chapitre II, p. 45-61.
[893] *Ibid*., p. 45.
[894] *Idem*.
[895] *Ibid*., p. 46.
[896] É. Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris… », 2000, *op. cit.*, p. 447 : « L'architecture du XIX^e^ siècle est déconsidérée jusque dans les années 1980 ».

Premier gratte-ciel

> 24, quai Jaÿr, Emmanuel Cateland, assisté par l'ingénieur Blazin, construit en 1910 un immeuble de forme irrégulière, réalisé entièrement en béton armé. La modernité de son volume et l'élancement de ses lignes surprennent d'autant que ce carrefour est à priori peu propice à l'élévation d'un immeuble d'habitation. Le choix du béton a permis un jeu d'encorbellements qui compense la superficie réduite du rez-de-chaussée.
> [HAC1991, p. 557]

Hormis ce guide bien particulier, le constat est quand même valable pour une bonne partie des choix des « choses à voir » dans les guides du XX^e^ siècle. Bernard Lerivray indique même que certains objets cessent d'être mentionnés dans les guides lorsque leur ancienneté supposée est contestée par de nouvelles connaissances, qui prouvent « une origine beaucoup plus récente[897] ». Il rejoint les grandes oppositions mises en lumière par Jules Gritti, en constatant que le guide donne « un avantage au non-remanié, au non-restauré, à ce qui a gardé la pureté primitive[898] ». Ce qui apparaît clairement avec les analyses de ces deux collections françaises est l'importance donnée aux réalisations d'Ancien Régime et par opposition, aux destructions des guerres de religion et de la période révolutionnaire[899].

> The ***Cathedral** (*St-Jean* ; C 3), the third on this site, begun between 1165 and 1180, presents towards the square its elaborate W. front, the latest part of the structure (1308-1481), mutilated by Huguenots and revolutionaries and badly restored since.
> [BLU1966, p. 16]

Enfin, la place de l'architecture du XX^e^ siècle et surtout de l'architecture contemporaine est mineure dans ces guides. Là aussi, il faut relativiser : si ce constat est en grande partie valable – comme le montre le corpus principal sur Lyon – certaines réalisations récentes sont tout de même des « choses à voir ». Le cas de la basilique de Fourvière dès la fin du XIX^e^ siècle en fournit un exemple évocateur : l'édifice et son architecture sont largement commentés, en particulier dans les guides Hachette. Cependant, on peut rejoindre l'avis de Bernard Lerivray au sujet de la manière dont l'architecture contemporaine, « surtout qualifiée d'originale, de déconcertante[900] ». En effet, les guides anglais et allemands sont beaucoup mieux élogieux que

[897] B. Lerivray, *Guides bleus, guides verts et lunettes roses*, 1975, *op. cit.*, p. 47.
[898] *Ibid*., p. 48.
[899] *Ibid*., p. 49.
[900] *Ibid*., p. 51.

les guides Hachette au sujet de la basilique de Fourvière. Les commentaires dénotent une certaine incompréhension face aux choix architecturaux et ornementaux de l'édifice.
La dernière édition du guide Murray sur la France critique cette nouvelle église, en utilisant une analogie utilisée par ses détracteurs[901] :

> **N. D. de Fourvière**, whose lofty dome is crowned by a colossal gilt Statue of the Virgin. There are two churches, the more modern of which is a sad exhibition of bad taste, heavy though costly, and overladen with incongruous ornament. The Lyonnais call it an Elephant on its back, in allusion to the clumsy pinnacles at the corners (1872-81). It was designed by the late M. Bossan of Lyons.
> [MUR1892, p. 23]

Les guides Baedeker sont un peu plus nuancés, mais rejoignent en partie l'avis du guide Murray :

> The ***Church of Notre-Dame-de-Fourvière** (Pl. C,4), although heavy and of doubtful taste, is remarkable for its originality and presents a massive appearance when viewed from a distance. The style is a modernized Byzantine, by *Bossan*.
> [BAE1898a, p. 18]

De manière générale, on constate que le système des valeurs adopté, adapté et véhiculé par les guides Bleus est très proche de celui qui concerne l'inventaire du patrimoine et des richesses artistiques. D'ailleurs, Catherine Bertho-Lavenir souligne le rôle du tourisme dans la mise en valeur des monuments historiques, depuis l'émergence d'une industrie touristique au cours du XIX^e^ siècle[902]. En France, le XIX^e^ siècle est marqué par une prise en compte progressive de l'héritage ancien des espaces urbains et ruraux (notamment architectural) et de la nécessité de préserver des édifices ou des objets construits aux siècles précédents. La nomination en 1830 d'un inspecteur général des monuments historiques, Ludovic Vitet (1802-1873) auquel succède Prosper Mérimée (1803-1870) quatre ans plus tard montre la volonté du roi Louis-Philippe dans

[901] Voir à ce sujet : Élisabeth Hardouin-Fugier, « Qui a renversé l'éléphant ? Constructeurs et détracteurs de la basilique de Fourvière (1870-1896) », *Cahiers d'Histoire*, 1982, vol. 27, p. 97-124.
Une autre analogie similaire est celle de l'écrivain Joris-Karl Huysmans (1848-1907) : « Lyon est célèbre par ses charcuteries, ses marrons et ses soies ; et aussi par ses églises ! Tous les sommets de ses voies en escalade sont sillonnés par des chapelles et des couvents de Notre-Dame de Fourvière les domine tous. De loin, ce monument ressemble à une commode du XVIII^e^ siècle, renversée, les pieds en l'air, mais l'intérieur qu'on parachève encore, déconcerte. — Tu devrais aller le visiter, un jour. » : Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, Paris, Tresse & Stock, 11^e^ édition, 1895 (1891), chapitre XX, p. 410 [en ligne]. URL : https://fr.wikisource.org/wiki/L%C3%A0-bas/Chapitre_XX (consulté le 22/01/2022).
[902] Catherine Bertho-Lavenir, « Suivre le guide ? », *Les cahiers de médiologie*, 1999, vol. 1, n° 7, p. 160 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-mediologie-1999-1-p-151.htm (consulté le 08/06/2017).

ce domaine[903]. La création en 1837 de la Commission des monuments historiques en 1837 constitue une étape très importante[904]. Elle est chargée de sélectionner les monuments les plus intéressants, afin de financer leur sauvegarde. Pour ce faire, « la Commission établit un classement, c'est-à-dire une hiérarchie entre les édifices, selon leur intérêt, l'importance et l'urgence des travaux à effectuer.[905] » Plusieurs listes de monuments historiques sont publiées en 1840 et dans les années qui suivent. Il est frappant d'observer les similarités entre le système de valeurs à l'œuvre dans les guides Bleus, mis en évidence par Jules Gritti, et les commentaires que fait Prosper Mérimée sur les églises lyonnaises qu'il visite en 1834 :

> Il s'attarde dans les différentes églises de Lyon : Ainay, Saint-Pierre, "*toute moderne à l'intérieu*r", Saint-Paul, "*d'un vandalisme encore plus extraordinaire*", Saint-Irénée, "*complètement restaurée*", Saint-Jean, Saint-Nizier, qui est "*avec la cathédrale, le plus intéressant monument gothique* [...] *vu à Lyon*".[906]

À la fin du XIX^e^ siècle et dans le premier tiers du XX^e^ siècle, plusieurs lois permettent de renforcer la protection du patrimoine[907]. Après les églises et les châteaux, d'autres types d'objets comme les vestiges antiques et les maisons anciennes sont classés ou inscrits comme en tant que monument historique. Avec la création de l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France en 1964 (qui devient ensuite l'Inventaire général du patrimoine), la France se dote d'un service qui doit s'attacher « à recenser, à étudier et à faire connaître toute œuvre qui, du fait de son caractère artistique, historique ou archéologique constitue un élément du patrimoine national.[908] » Bernard Gauthiez souligne que pendant longtemps, l'Inventaire du Patrimoine s'est surtout intéressé aux objets remarquables construits avant le XIX^e^ siècle, et selon des logiques propres à l'histoire de l'art[909]. On constate ici que le choix des « choses à voir » dans les guides de voyage, encore dans les années 1960, suit la même logique. Ce n'est que dans la seconde moitié du XX^e^ siècle qu'il y a « un considérable

---

[903] Nathalie Mathian, Céline Ferriol et Isabelle Hallereau, *Sur les traces de Mérimée : naissance d'un sentiment patrimonial*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2003, p. 24-27.
[904] *Ibid*., p. 29.
[905] *Idem*.
[906] *Ibid*., p. 27.
[907] La loi du 30 mars 1887 sur la conservation des monuments historiques et objets d'art, la loi du 31 décembre 1913 sur les monuments historiques (qui prend en compte les édifices privés) et la loi du 2 mai 1930 ayant pour objet de réorganiser la protection des monuments naturels et des sites de caractère artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque.
[908] *L'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France*, Paris, Imprimerie nationale, 1964, p. 17.
[909] Bernard Gauthiez, « Un inventaire, des inventaires », dans *Secteurs sauvegardés, ZPPAUP et PLU patrimoniaux, actes du séminaire de Chinon*, Paris, Association nationale des villes et pays d'art et d'histoire et des villes à secteur sauvegardé et protégés/ministère de la Culture et de la Communication, 2007, p. 122 et p. 125.

élargissement du champ d'intérêt patrimonial[910] » au niveau français, pour le service de l'Inventaire et plus largement dans les études et publications relatives aux villes et autres espaces. Visiblement, d'après les recherches sur les guides de voyage, il semble que cette littérature pratique a globalement suivi le même mouvement, en intégrant progressivement (mais timidement) des objets datant du XIX^e^ ou du XX^e^ siècle et qui relèvent du patrimoine industriel, balnéaire, ordinaire (« petit patrimoine »).

Quoiqu'il en soit, cette évolution du corpus des « choses à voir » est tardive. Les musées et les églises sont les objets les plus importants dans les guides de voyage de la période 1840-2000[911]. Cependant, ce sont surtout les collections artistiques – peinture et sculpture en tête – conservées dans des musées, des bâtiments religieux ou publics qui constituent le sommet de la hiérarchie des « choses à voir ». L'étude du corpus principal sur Lyon confirme ce constat : le palais Saint-Pierre est de très loin le lieu qui concentre le plus grand volume de texte. Ses collections artistiques, historiques et archéologiques sont citées largement, à tel point que la description du Palais Saint-Pierre représente plus du tiers de la partie « Visite de la ville » dans certains guides. De même, on constate pendant très longtemps dans ces collections l'importance accordée à l'art visible dans les édifices civils et religieux.

Pendant une bonne partie de la période, les mentions relatives à l'accessibilité des collections et de l'intérieur de certains bâtiments reflètent l'existence d'un système de recommandation des voyageurs, qui est dans une certaine continuité avec celui du XVIII^e^ siècle[912]. L'évolution du tourisme est intéressante à étudier aussi sous cet angle des conditions d'accessibilité aux collections, et les guides constituent ici une source de premier choix. Dans ceux sur Lyon, le texte indique aux lecteurs les contacts indispensables pour accéder à certains espaces : le sacristain de l'église Saint-Nizier, le directeur de l'école de la Martinière, les gardiens de la basilique de Fourvière, le directeur de l'Hôtel-Dieu, etc. Certaines collections artistiques sont conservées dans des bâtiments civils, qui ne sont habituellement pas ouverts au public. Par exemple, le récent hôtel de la Préfecture, édifié cours de la Liberté, est notamment mentionné pour ses collections, visibles à certaines personnes sur autorisation : « **Pour visiter** faire passer sa carte au cabinet du Préfet ; un huissier accompagne. » ([HAC1905, p. 54)]. Les guides de 1944 et 1971 signalent encore qu'il faut « faire une demande spéciale adressée au préfet » ([HAC1971, p. 82]).

[910] *Ibid*., p. 122.
[911] B. Lerivray, *Guides bleus, guides verts et lunettes roses*, 1975, *op. cit.*, p. 27.
[912] G. Bertrand, « Le Grand Tour revisité… », 2008, *op. cit.*, « Chapitre 2. La comédie humaine des voyageurs ».

À ce sujet, la comparaison des mentions présentes dans les éditions successives est éclairante quant aux changements dans l'accès à certains lieux. Afin d'entrer dans l'hôtel de ville, les conditions ont été différentes selon les périodes : il est nécessaire de s'adresser au gardien [HAC1944, p. 34], et plus tard, de téléphoner pour avoir une « (*visite sur demande, 78.27.70.31* ») [HAC1991, p. 533]. On apprend aussi dans le guide [HAC1905, p. 38] que le Palais Saint-Pierre, normalement fermé le lundi, est exceptionnellement ouvert ce jour-là aux « étrangers, sur leur demande et en donnant leurs noms ». M'intéressant surtout aux objets dans l'espace lyonnais, je n'ai pas exploré en profondeur le sujet de l'accessibilité des collections. Cependant, la lecture de ces guides révèle un certain paradoxe : certes, le tourisme s'est élargi progressivement aux différentes classes sociales, avec une massification au cours du XX^e^ siècle. Des lieux auparavant peu accessibles, ou seulement à certaines catégories de visiteurs, sont désormais ouverts à tous. En revanche, on constate que d'autres lieux sont aujourd'hui moins accessibles qu'au XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle, ou uniquement selon des conditions particulières (sur réservation de visites guidées ou lors d'événements spéciaux[913]). La plupart des musées lyonnais avaient des horaires plus larges qu'aujourd'hui, mais il est nécessaire de remettre en contexte, car les contraintes ne sont pas comparables : à ces époques, il y avait souvent très peu de visiteurs, des musées plus petits et un personnel en effectif réduit. Aujourd'hui, les ordres de grandeur ne sont plus les mêmes (dans les grands musées tout du moins), tant concernant l'affluence de visiteurs que les équipes chargées de l'accueil, la surveillance et la médiation des collections. Enfin, certains lieux sont désormais très difficiles d'accès ou complètement inaccessibles : c'est le cas de la tour métallique, qui a fermé au public au début des années 1950) pour devenir une antenne relai de télécommunications.

L'échelle des valeurs qui préside à la sélection et à la hiérarchie des « choses à voir » dans les grandes collections de guides est expliquée en partie par leur cible. Leur clientèle, leur lectorat correspond à une classe sociale particulière : « c'est un citadin qui manie ces livres, précisons même : un citadin bourgeois, un citadin quelque peu XIX^e^ siècle[914] ». Ces valeurs sont-elles réellement partagées par les lecteurs de ces guides, c'est-à-dire les touristes ? Dans son étude des récits de voyage écrits par des Lyonnais entre 1820 et 1930, Gérard Fontaines a mis en évidence les grandes catégories d'objets et thèmes qui intéressent ces voyageurs.

[913] Telles les Journées européennes du patrimoine.
[914] *Ibid*., p. 60. Bernard Lerivray va même plus loin en écrivant dans la même page que les guides de voyage visent « essentiellement […] le citadin bourgeois du XIX^e^ qui quitte Paris pour la première fois ».

> Un siècle durant, les voyageurs ont eu les mêmes centres d'intérêt en voyage et ont été curieux de « tout voir », comme ils aiment à le souligner. Pourtant cet éclectisme n'empêche pas une hiérarchie d'exister, elle-même révélatrice d'une évolution. Dans l'ordre l'intérêt pour la nature prédomine, suivi de l'histoire, de l'archéologie et de l'art, puis des questions touchant l'économie et les cultures locales.[915]

Tout au long de cette période, l'intérêt porté aux monuments historiques et aux collections historiques ne se dément pas. Peu importe le profil, « tous les types de voyageurs, expérimentent, chacun à leur manière, une curiosité historique.[916] ». Qu'ils se revendique voyageurs ou qu'ils admettent être de simples touristes[917], on retrouve dans leurs écrits les grandes catégories de « choses à voir » qui correspondent bien souvent à celles sélectionnées et promues par les guides. Certes, l'intérêt pour la nature (curiosités, paysages) évolue fortement entre le début du XIX^e^ siècle et la fin du XX^e^ siècle, avec l'attrait croissant pour les loisirs de plein air et les bienfaits pour le corps. Il en va autrement pour la visite des villes : on note une continuité avec les codes véhiculés au XVIII^e^ siècle par la littérature de voyage et les textes sur l'art de voyager. Comme le note Gérard Fontaines pour la période 1820-1860 :

> Curieux de sites culturels, le voyageur visite les bâtiments importants des villes qu'il traverse : hôtel de ville, palais de justice, tours et remparts, mais aussi les hôpitaux, lycées, collèges ou écoles, théâtres, bibliothèques. Autant de visites qui témoignent d'un goût pour l'architecture associé à un intérêt pour le bâti public, et qui signalent d'ailleurs un attachement à la culture lettrée.[918]

Dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, plusieurs profils de voyageurs continuent à porter un intérêt important aux églises, châteaux, musées, bâtiments publics et antiquités[919]. Il y a d'une part ceux qui « revendiquent une mission d'étude[920] » et d'autre part les « simple curieux[921] » : tous deux sont motivés par les connaissances sur ces « choses à voir ». La curiosité intellectuelle demeure l'un des motifs du voyage d'agrément, en particulier dans le cas de la visite de villes. D'abord réservée à une élite aristocrate et rentière, puis partagée par « la bourgeoise [qui] a inventé le voyage de "vacances"[922] », la découverte de la culture et du patrimoine des villes

[915] G. Fontaines, « La culture du voyage à Lyon… », 2003, *op. cit.*, p. 237.
[916] *Ibid*., p. 134.
[917] *Ibid*., p. 126.
[918] *Ibid*., p. 80.
[919] *Ibid*., p. 133.
[920] *Ibid*., p. 126.
[921] *Idem*.
[922] *Ibid*., p. 227.

s'est peu à peu élargie à d'autres classes sociales. La visite du monument[923], et en particulier du monument urbain, est une constante du voyage et du tourisme depuis plusieurs siècles. Au XXe siècle, on trouve de plus en plus parmi les touristes les « métiers de l'éducation[924] ». Par hasard, j'ai dans un exemplaire de guide de mon corpus [HAC1939b] une preuve matérielle montrant cette pratique de visite soutenue par l'État : deux tickets du ministère de l'Éducation nationale donnant un « droit d'entrée dans les musées, collections ou monuments appartenant à l'État » et qui ont été utilisés en 1953 pour visiter l'« église de Brou », comme en atteste la mention manuscrite au dos (voir Figure 5, chapitre 1). Une grande ville comme Lyon, qui possède un patrimoine architectural, historique et artistique pouvant intéresser les voyageurs sans être toutefois l'une des principales destinations pendant toute la période étudiée, c'est le thème du tourisme culturel qui s'applique. À la fin du XXe siècle et encore au début du XXIe siècle, la curiosité pour les catégories traditionnelles continue d'être présente chez un certain nombre de personnes, lectrices de guides ou non :

> […] Qu'ils voyagent individuellement, le *Guide Bleu* à la main, ou qu'ils choisissent des voyages culturels organisés, certains voyageurs d'aujourd'hui s'apparentent à ceux qui partaient au XIXe siècle et jusque dans les années 1920, pour le tourisme et pour l'étude.[925]

Évelyne Cohen a montré que pour Paris, les hiérarchies monumentales sont fixées dans l'entre-deux guerres et n'évoluent que très peu par la suite[926]. Cette permanence est notamment fixée par les reprises à l'identique ou avec de très légères modifications des descriptions des édifices. La comparaison des éditions des guides Bleus entre les années 1930 et les années 1960-70, que ce soit pour Paris[927] ou ici pour Lyon, en fournissent de nombreux exemples.

Bernard Lerivray a résumé de manière tranchée le système de valeurs à l'œuvre dans les guides de grandes collections, et qui est valable depuis leur création et encore pendant tout le XXe siècle :

[923] Catherine Bertho-Lavenir (dir.), *La visite du monument*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2004.
[924] G. Fontaines, « La culture du voyage à Lyon… », 2003, *op. cit.*, p. 222.
[925] *Ibid*., p. 315.
[926] É. Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris… », 2000, *op. cit.*, p. 444.
[927] *Ibid*., p. 448.

> L'ancien, le dominant, l'insolite, ce sont les valeurs qui orientent les choix touristiques. Ils partagent villes et campagnes en parties non intéressantes qu'il faut nécessairement traverser, et en parties intéressantes qu'il faut, aussi nécessairement, visiter. Ils établissent les hiérarchies, ils font les sélections, ils permettent la classification des curiosités. Mais cette sélection, nous le devinons déjà, est faite par des citadins pour des citadins, par des bourgeois pour des bourgeois, par un groupe social bien déterminé, vivant dans une époque donnée, participant d'une culture très caractérisée, pour des personnes de ce même groupe social.[928]

Il est d'ailleurs significatif de constater que plusieurs de ces critiques des guides Bleus dans les années 1950-1970 – Roland Barthes, Jules Gritti et Olivier Burgelin, Bernard Lerivray – ont été contestées par l'éditeur. L'ouvrage publié en 1991 à l'occasion des 150 ans de la collection en fait mention de ces polémiques et des justifications des directeurs de collection en réponse à ces analyses[929]. C'est surtout le livre de Berard Lerivray qui a bousculé Hachette :

> […] cet essai, ressenti comme une condamnation globale de la collection, déclenchera une vive polémique dans les colonnes du journal *Le Monde* notamment. Dans un article intitulé « Les Guides Bleus voient rouge (14 juin 1975), Gérald Gassiot-Talbot[930] écrira : « Le Guide Bleu n'est pas ce "corpus" sclérosé et frappé d'immobilisme sur lequel des analystes peuvent se pencher en manipulant des conceptions péremptoires et utopistes, en cachant à peine, derrière une critique où nous les suivons aisément, leur désir de voir disparaître purement et simplement le guide de voyage, en tant qu'instrument de tourisme. Cet excès […] recouvre un procès de société, auquel nous pouvons nous associer, mais qui repose sur une fausse appréciation du rôle du guide. Instrument de tourisme certes, et revêtu d'une responsabilité réelle par le fait qu'il projette une vision organisée sur les pays ou les régions où il introduit le lecteur, il est aujourd'hui infiniment plus ouvert, plus accessible, plus varié et plus libre que naguère.[931]

La défense de l'éditeur est double. Il rejette une partie des critiques en arguant qu'elle porte sur des anciennes éditions et que les nouvelles marquent un changement : les critiques des années 1950-1960 ne sont donc plus valables pour ces nouveaux guides. L'autre ligne de défense concerne le rôle du guide comme objet d'aide à la visite et à la découverte des territoires. Ici, il s'agit de minimer l'importance de cet ouvrage sur les pratiques des touristes. Un article du

[928] B. Lerivray, *Guides bleus, guides verts et lunettes roses*, 1975, *op. cit.*, p. 61.
[929] I. Jendron (dir.), *L'art du voyage…*, 1991, *op. cit*., p. 101-103.
[930] Alors directeur de collection des guides Bleus Hachette.
[931] I. Jendron (dir.), *L'art du voyage…*, 1991, *op. cit*., note 9, p. 126.

Monde en 1967, écrit en réaction au numéro de la revue *Communications* contenant les articles de Jules Gritti et Olivier Burgelin, résumait simplement la position de l'éditeur sur ce sujet :

> Que répond à une telle analyse le directeur des Guides Bleus ? M. Francis Ambrière, que nous avons vu, semble d'abord s'en amuser beaucoup. Sur le fond, il dira qu'un guide n'est pas plus « impératif » qu'un journal proposant, dans la masse des spectacles à voir ou des livres à lire, une sélection. Certes, tout est « fragmenté, évalué, étiqueté », mais un guide est d'abord, comme son nom l'indique, un livre pratique, qui prend le lecteur par la main.[932]

C'est donc le guide de voyage en lui-même en tant qu'outil d'aide à la découverte comme un autre ou, au contraire, « instrument d'aveuglement » des touristes qui est le cœur du sujet[933]. Il s'agit là d'un débat qui a traversé l'histoire du voyage et du tourisme depuis au moins deux siècles, et qui a donné lieu à de nombreuses études et avis. On se rappelle que les nouvelles collections de guides créées au cours du XX^e^ siècle se sont justement présentées comme fort différentes des grandes collections déjà établies. Elles ont été présentées par leurs fondateurs comme celles qui renouvelaient non seulement la sélection des « choses à voir », mais surtout la manière de guider les touristes. C'était le cas du premier guide d'Eugene Fodor en 1936, c'étaient aussi le cas du guide Lonely Planet et du guide du Routard dans les années 1970.

Pour ou contre les guides de voyage ? C'est justement le sujet de la dernière publication collective importante en date sur cette source. Dans *Vaut le voyage ? Histoire de guides*[934], Ariane Devanthéry, Claude Reichler et les autres contributeurs traitent du rapport que l'on peut avoir avec ce type de document. La place du guide comme genre littéraire, la mauvaise réputation qu'il a eu pendant longtemps (et ont encore) ou au contraire sa richesse et son intérêt sont interrogés[935]. Parmi les diverses contributions, celle d'André Hélard est particulièrement intéressante, car elle porte sur la notion de « choses à voir »[936]. Les relations de l'écrivain et

---

[932] Charles Vanrecke, « Faut-il suivre le Guide Bleu ? », *Le Monde*, 19 décembre 1967, cité par I. Jendron (dir.), *L'art du voyage…*, 1991, *op. cit.*, p. 102.

[933] Avec le célèbre texte de Roland Barthes, l'article d'Olivier Burgelin constitue à ce titre sans doute la critique la plus virulente à l'égard des guides de voyage et du *sightseeing*. Il emploie des termes très forts : « Il ne reste à vrai dire qu'une solution logiquement concevable : les touristes sont contraints ou trompés. Contrainte et tromperie qu'on peut imaginer soit comme le résultat aveugle d'un mécanisme impersonnel, le fruit de l'histoire ou de la fatalité, soit comme le résultat des manigances de manipulateurs machiavéliques ou de la société qu'ils dominent. », O. Burgelin, « Le tourisme jugé », 1967, *art. cit.*, p. 72.

[934] A. Devanthéry et C. Reichler (dir.), *Vaut le voyage ?...*, 2019, *op. cit.*

[935] Ariane Devanthéry avait déjà écrit sur le rejet des guides de voyage qui traverse une partie du XIX^e^ siècle et du XX^e^ siècle, jusqu'à sa reconnaissance partielle par la recherche et le public : A. Devanthéry, « À la défense de mal-aimés…, 2008, *art. cit.*, § 1-2.

[936] André Hélard, « *The things to be seen* : John Ruskin et Mr. Murray », dans Ariane Devanthéry et Claude Reichler (dir.), *Vaut le voyage ? : histoires de guides*, Genève, Éditions Slatkine, 2019, p. 155-164.

critique d'art John Ruskin (1819-1900) avec les guides Murray y sont analysées. Dans un premier temps, John Ruskin a échangé avec l'éditeur John Murray III pour lui signaler, « en toutes amabilités[937] », des oublis et des erreurs dans certains ouvrages. Puis les échanges deviennent plus tendus lorsque John Ruskin émet des critiques quant aux choix des « choses à voir ». Par exemple, il juge que dans les guides Murray, « plusieurs œuvres sont […] "surestimées" alors qu'elles "ne valent rien"[938] ». Au fil de ses voyages successifs, John Ruskin continue d'utiliser ce guide, mais le rejette de plus en plus, comme l'explique André Hélard :

> « L'intelligent voyageur anglais » à qui Murray prétend s'adresser devient pour Ruskin le voyageur pressé, voire bousculé (« *hurried traveller* »), pauvre victime des programmes imposés par son *Handbook* […][939]

Son principal grief envers les guides Murray concerne justement ce système à l'œuvre dans les grandes collections, qui rationnalise à l'extrême la visite d'une ville : il faut tout voir sans perdre de temps. En fait, John Ruskin écrit qu'il préférait la période d'avant les Murray, lorsqu'en tant que voyageur, il faisait appel à un guide humain, un courrier personnel, qui connaît les véritables « choses à voir ».

> Les livres de référence publiés par Mr. Murray, bien que d'un grand intérêt pour les voyageurs qui ont pour objectif de voir tout ce qui doit être vu, n'en présentent aucun pour les voyageurs qui ne veulent voir que ce qu'ils peuvent avoir simplement plaisir à comprendre, et à se rappeler.[940]

Cette remise en cause de l'autorité du guide imprimé par John Ruskin doit être interprétée dans le contexte de l'opposition entre voyageur et touriste qui se développe au XIX^e^ siècle : il y a évidemment là une dimension sociale à ne pas négliger[941]. Cette critique de l'objet guide, à travers les choix de l'éditeur ou du rédacteur, témoignent aussi d'un mépris pour les touristes qui en sont les lecteurs[942]. James Buzard a montré que de nombreux écrivains et auteurs de récits de voyage détestent ce nouvel instrument qu'est le guide de grande collection et prennent

---

[937] *Ibid*., p. 157.
[938] *Idem*.
[939] *Ibid*., p. 158.
[940] John Ruskin, *On the Old Road*, XXXIV, p. 129, traduit et cité par A. Hélard, « *The things to be seen*… », 2019, *op.cit*., p. 160.
[941] Bertrand Lévy, « Voyage et tourisme : malentendus et lieux communs », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 2004, vol. 144, n° 1, p. 123-136 [en ligne].
URL : http://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2004_num_144_1_1490 (consulté le 08/06/2017).
[942] Claude Reichler, « Les guides dans le mouvement du tourisme », dans Ariane Devanthéry et Claude Reichler (dir.), *Vaut le voyage ? : histoires de guides*, Genève, Éditions Slatkine, 2019, p. 257.

un malin plaisir à le critiquer[943]. La critique du guide de voyage pour son aspect despotique[944], privant les voyageurs de toute liberté et les assommant d'injonctions à voir telle œuvre et visiter tel site, ne sont pas nouvelles. André Hélard souligne que John Ruskin a lui-même écrit des guides, mais dans une perspective différente des ouvrages standardisés de Murray :

> Aux antipodes d'un regard formaté et des « descriptions neutres de ce qui est à voir », le « voir ruskinien » se déploie dans toute la liberté du grand écrivain, sa fantaisie, son expressivité, voire ses outrances, sans jamais craindre de déstabiliser son lecteur.[945]

Dans ce débat entre d'un côté les éditeurs et rédacteurs de guides et de l'autre les lecteurs critiques ou rejetant totalement cette forme de littérature, chaque partie a des arguments valables et défendables. Lorsque John Murray III ou, un siècle plus tard, le directeur de collection des guides Bleus se défendent des attaques en indiquant proposer une sélection d'objets parmi d'autres, c'est un fait. Les guides donnent à voir une sélection d'objets, ils prescrivent des itinéraires mais ne forcent pas les voyageurs à respecter à la lettre leurs recommandations (ou injonctions selon leurs détracteurs). D'ailleurs, même s'ils le voulaient, ils n'en ont pas le pouvoir. Les grandes collections, et notamment Murray et Baedeker, ont justifié leur rôle dès l'origine : redonner de la liberté au voyageur en lui fournissant en un volume tout ce qu'il faut savoir pour visiter un lieu. Les guides sont alors promus par leurs éditeurs et rédacteurs comme un instrument qui permet de reprendre le contrôle, de se passer d'un guide humain (cicérone). Il est particulièrement ironique que depuis la création des grandes collections, le principal discours critique porte sur le pouvoir que ces ouvrages normatifs ont sur ceux qui les utilisent, par le choix des « choses à voir », les parcours à emprunter, la manière de voyager et de regarder. Sans prendre parti dans cette querelle intemporelle et qui a sans doute encore de beaux jours devant elle, il paraît judicieux de clore ce sujet avec les propos d'Ariane Devanthéry :

> En tant que formes, on l'a dit, ils sont pensés pour faciliter la lecture et la consultation de leurs pages, signes de la grande attention que leur(s) auteur(s) accorde(nt) à leur public et aux conditions d'utilisation particulières que sont une lecture non linéaire et un emploi qui vise le plus souvent des recherches d'informations ponctuelles. C'est probablement le dernier point, celui qui en fait des invitations à des pratiques à concrétiser dans l'espace physique, qui a suscité

[943] Tout en l'utilisant parfois… : J. Buzard, *The Beaten Track*, 1993, *op. cit.*, p. 167-168.
[944] « 'it is the prerogative of the guide-book that it dictates to its passive subject the tourist with an absolute despotism… », extrait de « Hints for the Vacation Ramble, by an Old Tramp », *Blackwood's Magazine*, août 1881, 130/790, p. 164, cité par J. Buzard, *The Beaten Track*, 1993, *op. cit.*, p. 167.
[945] A. Hélard, « *The things to be seen*… », 2019, *op.cit.*, p. 163.

> le plus d'incompréhension, les gestes des voyageurs étant attribués en dernier ressort aux livres. En quittant leur matérialité pour entrer dans les usages que l'on peut faire de ces ouvrages, on quitte aussi leur objectivité pour entrer dans la liberté de choix du voyageur. Un voyageur autonome, maître de ses actes, libre de suivre ou non le guide comme « *la loi et les prophètes* ». Rendre ce pouvoir à l'homme qui utilise un guide, c'est parallèlement enlever celui que l'on a attribué en trop à l'imprimé. On pourrait tout au plus considérer que l'auteur d'un guide de voyage est co-responsable d'un geste touristique qui sera réalisé suite à ses conseils. Mais rien de plus.
> Si nous voulons juger les réalisations très particulières que sont donc les guides de voyage, tâchons ainsi de le faire selon les formes et codes que leurs auteurs ont eux-mêmes déterminés et non par l'intermédiaire de normes qui leur sont extérieures.[946]

4.3. Identifier les « choses à voir » dans le texte

Dans cette partie sont indiquées plusieurs critères qui ont permis d'identifier les objets catégorisés comme « chose à voir » dans la partie textuelle des guides (« Visite de la ville »). Il convient de signaler tout de suite que la catégorisation de ces objets spatiaux n'est jamais totalement évidente et nécessite la mise en série d'un certain nombre de paramètres par les chercheurs, à travers la lecture et l'analyse du corpus. Je présente ci-après, par ordre d'importance, les critères que retenus pour identifier les « choses à voir ». En général, un objet ayant le statut de « chose à voir » cumule plusieurs de ces paramètres. Comme l'indique Évelyne Cohen, les rédacteurs de guide de voyage usent de divers procédés afin de mettre en relief certains objets au sein du texte : « le graphisme (caractères gras, italiques), l'illustration, le nombre et la proportion des pages accordée à un monument.[947] » Il s'agit de signaler à ses lecteurs – en particulier visuellement – quels sont les objets les plus intéressants, ceux qu'il faut observer, admirer et visiter.

4.3.1. Quantité et densité de discours

La principale différence entre les « choses à voir » et les autres objets spatiaux cités au sein du guide est la quantité de discours (volume de texte) qui leur est associée, et qui les met plus ou moins en avant. En règle générale, seules les « choses à voir » possèdent une description d'au

[946] A. Devanthéry, « À la défense de mal-aimés…, 2008, *art. cit.*, § 19-20.
[947] É. Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris… », 2000, *op. cit.*, p. 444.

moins deux-trois lignes[948] ou beaucoup plus. Cette description contient le plus souvent des dates (de construction ou de restauration), des noms de personnes (architecte, sculpteur), une description architecturale ou artistique et pour les bâtiments que l'on peut visiter, comme les églises et les musées, une description des espaces intérieurs et des collections s'y trouvant, qui est parfois extrêmement longue[949]. Des mentions historiques ou des anecdotes sont aussi associées à certains objets. Dans le cas de Lyon, les principales « choses à voir » (qu'on peut qualifier d'incontournables) ne sont pas difficiles à identifier, d'autant plus qu'il s'agit souvent d'un type limité d'objets : musées, églises, hôtel de ville, Hôtel-Dieu, etc. Sans grande surprise, ce sont les principaux édifices civils et religieux. Cette première liste révèle un très grand conformisme dans le choix des objets mis en valeur par le guide, avec la primauté des catégories traditionnelles (art, architecture monumentale et ancienne), alors que d'autres ne sont pas ou très peu prises en compte (architecture récente, petit patrimoine, industrie) :

> The *Hotel de Ville* (1447-55), with its lofty roofs and bold projections, is not unworthy of the ancient consulate of Lyons, who, before the Revolution, were a most influential and useful magistracy, though much reduced in authority by Henri IV. In this building sat the Revolutionary Tribunal which, under Challier before the siege, and after it under Couthon, Collot d'Herbois, and Fouché, despatched so many thousand victims to perish by the guillotine and the fusillade. Collot d'Herbois, the chief of these tyrants, had been an actor, and in that capacity had been hissed off the stage of Lyons. He vowed vengeance against the town in consequence of this affront ; and amply did the savage glut his desire for it.
> [MUR1873, p. 433]

La densité de discours est une autre dimension du commentaire textuel associé aux objets. Il s'agit du degré d'information qui est contenu dans la mention ou description de l'objet. Cette densité n'est pas toujours corrélée à la quantité de texte, au contraire : une phrase courte peut être porteuse d'informations ou d'appréciations importantes. Pour les « choses à voir », la densité de discours peut être évaluée en fonction des informations livrées aux touristes sur un objet. Que ce soit pour les statues, les fontaines, les monuments ou les ponts, c'est la mention de plusieurs éléments qui permet de qualifier cette densité. La date de construction ou réalisation, le nom de l'artiste ou de l'architecte, les matériaux utilisés (fer, bronze, marbre, etc.), le nom, la fonction et les dates de naissance et de mort de la personne honorée ou encore les dimensions sont des renseignements importants et utiles, qui peuvent être transmis de

[948] Ce qui correspond à plus d'une phrase.
[949] En particulier pour le palais Saint-Pierre (place des Terreaux), qui conserve l'essentiel des collections artistiques et historiques de Lyon pendant une grande partie de la période étudiée.

manière détaillée ou au contraire, au sein d'un passage très bref. Au sein des guides, les choix sont différents selon le type d'objet décrit. Par exemple, les statues et les fontaines possèdent en général un très faible volume de texte, quantitativement. Catherine Bertho-Lavenir indique que dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, ces objets urbains sont seulement mentionnés de manière très succincte, avec des « notations lapidaires[950] ». Ce n'est qu'à la toute fin du siècle que « les statues […] ont désormais droit à une description standardisée [qui] comprend la mention du nom du sujet représenté avec une brève précision si besoin est sur son titre de gloire ("ancien maire"…)[951] ». Dans les guides Hachette sur Lyon, les statues et les fontaines ont une forte densité de discours.

> […] sur la *place Meissonier*, en face de l'église St-Pierre, le *buste* en marbre *de Pléney*, bienfaiteur de la Ville, sur une stèle portant assis sur son socle un génie de marbre élevant une palme de bronze ; – sur la place Tolozan, la *statue* en bronze *du maréchal Suchet*, par Dumont ; – et au delà, à la limite du quartier Saint-Clair, sur la place Saint-Clair, dans un petit square, le *monument* (par Suchetet) du délicat poète *Joséphin Soulary* (1815—1891), buste en bronze sur une stèle portant une statue de la Poésie.
> [HAC1905, p. 50-51]

Il faut rappeler que le guide de voyage se distingue généralement d'autres types de documents par un souci accru de l'économie, qui peut parfois être qualifié de « style télégraphique[952] ». Hormis les « choses à voir » les plus importantes, qui réclament l'arrêt et la visite et sont des buts au sein des itinéraires de visite, la plupart des autres objets d'intérêt sont souvent décrit de manière courte. Les auteurs des guides cherchent alors à transmettre des éléments de connaissance, des informations historiques, des jugements esthétiques, de la manière la plus efficace possible, en limitant le nombre de mots. Dans ces brefs passages, qui concernent la majorité des « choses à voir », il s'agit de faire en sorte que chaque mot employé soit utile, qu'il n'y ait pas terme superflu ou dispensable.

Enfin, puisqu'il est question ici du contenu des descriptions, il ne faut pas oublier de mentionner que l'indice le plus évident qu'un objet est considéré comme une « chose à voir » est la mention explicite dans sa description de termes ou formulations qui ne laisse aucun doute. Ici aussi, c'est

[950] Catherine Bertho-Lavenir, « La statuaire publique dans les guides de voyage (1850-1930) », dans Ségolène Le Men, Aline Magnien et Sophie Schvalberg (dir.), *La Statuaire publique au XIX[e] siècle*, Paris, Centre des Monuments nationaux/MONUM/Éditions du Patrimoine, 2005, p. 58.
[951] *Ibid*., p. 63.
[952] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit*., p. 78.

en quelque sorte une très forte densité de discours relative au statut de cet objet, au très fort intérêt qui lui est porté par l'auteur du guide.

> Le 2e étage est occupé par le **__musée historique des tissus__, public les dim. et jeudi ; les autres jours il suffit de sonner. C'est une des principales curiosités et peut-être la plus caractéristique de Lyon.
> [HAC1920b, p. 135]

4.3.2. Termes axiologiques : adjectifs qualificatifs et superlatifs

Les auteurs de guides utilisent de nombreux termes axiologiques pour qualifier des lieux ou des objets. Il ne s'agit pas ici de s'intéresser à l'étude approfondie de ces termes (que ce soit leur quantité ou leur valeur), mais l'objectif est de montrer que leur présence peut être un critère d'appréciation de la nature d'une entité spatiale. Au sein des guides, l'emploi d'adjectifs qualificatifs et surtout de superlatifs associés à des objets urbains semble ainsi être un signe évident qu'ils sont considérés comme des « choses à voir ». Jarukan Jitwongnan a formulé dans sa thèse une définition des adjectifs axiologiques dans le contexte du discours touristique :

> Dans le cadre de la subjectivité, les adjectifs axiologiques sont des adjectifs qui servent à exprimer un jugement de valeur d'un énonciateur vis-à-vis de cibles d'évaluation. Cela concerne tous les adjectifs portant un jugement de valeur positive ou négative, que cette valeur soit intrinsèque à l'adjectif ou liée à l'influence d'autres unités lexicales. En outre, la plupart du temps, ces adjectifs peuvent être gradables à l'exception de certains adjectifs portant déjà un sens superlatif comme *délicieux, magnifique, extraordinaire*. Cela signifie que les adverbes d'intensité sont compatibles avec ces adjectifs axiologiques pour les modifier (ex. des chambres *très confortables*). [953]

Dans la très grande majorité des cas, les termes axiologiques sont employés avec une valeur positive. Rares sont les adjectifs connotés négativement dans les guides de voyage. L'analyse de la valeur de ces termes (positive, neutre, négative) n'est cependant pas toujours aussi simple qu'il n'y paraît de prime abord et cette valeur dépend fortement du contexte de leur emploi. En effet, « il n'est pas toujours évident de déterminer la valeur axiologique ou la polarité de tel ou tel adjectif. En outre, un adjectif "neutre" peut être positif ou négatif en contexte »[954].

[953] Jarukan Jitwongnan, *Les marques axiologiques dans les guides de voyage sur la Thaïlande : typologie, cibles de l'évaluation et stéréotypes*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université Grenoble Alpes, 2019, p. 115-116 [en ligne]. URL : http://www.theses.fr/2019GREAL021 (consulté le 05/12/2021).
[954] *Ibid*., p. 135.

Bernard Lerivray a consacré le chapitre III de son livre *Guides Bleus, Guides Verts et lunettes roses* à l'étude du « langage décoratif des guides »[955], qu'il définit comme « toutes ces qualifications ajoutées aux objets et qui ne leur apportent aucune précision réelle[956] ». Il est extrêmement critique sur l'usage des ces qualificatifs dans le discours touristique. Pour lui, ces adjectifs axiologiques ne présentent guère d'intérêt pour les lecteurs-voyageurs, car ils sont empreints de subjectivité tout en ne fournissant aucune information utile, contrairement aux termes qui renseignent précisément sur la forme ou sur les dimensions d'un objet. Il avait aussi relevé la difficulté d'étudier l'emploi des adverbes et adjectifs désignant des « choses à voir » : « Certaines qualifications sont-elles purement décoratives ou bien apportent-elles un complément d'information sur la chose à voir ? Le discernement n'est pas toujours facile […][957] ». À la fin du chapitre, il résume les limites que rencontrent les chercheurs qui s'intéressent à l'analyse des termes axiologiques présents dans le texte des guides :

> Mais le caractère stéréotypé de l'ensemble des qualifications rend difficile une précision dans la classification et l'interprétation de ce foisonnement de qualificatifs. Les associations entre les choses à voir (monuments, sites...) et les adjectifs décoratifs qui les accompagnent sont trop floues pour que nous puissions poursuivre de façon plus précise.[958]

Dans son étude d'un échantillon de quinze pages du guide Bleu et quinze pages du guide Vert, il note que les deux adjectifs axiologiques les plus fréquents sont « beau » (très largement en tête) et « ancien ». Cette exploration lui permet d'affirmer que « l'importance de ce langage décoratif est plus grande dans le Guide Vert que dans le Guide Bleu[959] ». Bernard Lerivray souligne aussi que « l'on peut affirmer, sans crainte d'erreur, que chaque "curiosité" signalée (église, musée, château, forêt, falaise…) est accompagnée d'une épithète destinée à la valoriser[960] ».

C'est particulièrement le cas pour les jugements d'ordre esthétique ou artistique, relatifs à des statues, fontaines ou décors urbains. Bien souvent, certains objets font l'objet d'une simple mention, sans que le texte n'indique de complément d'information de type historique ou artistique (architecte, sculpteur, date d'érection, dimensions). Cependant, parmi ces objets,

[955] B. Lerivray, *Guides bleus, guides verts et lunettes roses*, 1975, *op. cit.*, chapitre III, p. 63-77.
[956] *Ibid*., p. 63.
[957] *Ibid*., p. 64.
[958] *Ibid*., p 76.
[959] *Ibid*., p. 67.
[960] *Ibid*. p. 67-68.

plusieurs se voient attribuer par l'auteur un adjectif axiologique qui peut alors être interprété comme une marque désignant qu'ils sont des « choses à voir ».

> La *place des Célestins* (devant le théâtre de ce nom) est entourée de cafés chantants ou non chantants. Un hideux passage, heureusement fort court, la met en communication avec la rue Saint-Dominique. On y a construit une jolie fontaine.
> [HAC1858, p. 99-100].

> Sur la rue Chenavard, l'ancienne chapelle conserve un beau portail roman.
> [HAC1960, p. 218]

L'emploi d'adjectifs et d'adverbes axiologiques pour qualifier les « choses à voir » se retrouve dans les trois langues du corpus (français, anglais et allemand), sans qu'on ne relève de différence notable selon le choix de la langue. De même, toutes les grandes collections étudiées ici se caractérisent par l'usage de ce type de termes.

> The *Palais du Commerce,* in the Rue de Lyon, including the *Bourse,* is a very handsome building in the same open space as the chs. of S. Bonaventura and of the Cordeliers.
> [MUR1881, p. 52]

> Am Nordende der nahen Rue Juiverie das schöne Renaissancehaus *Maison Henri IV* (XVI. Jahrh.), von wo die Montée St-Barthélemy zur Höhe von Fourvière führt (s. unten).
> [BAE1961b, p. 343].

Dans son étude du langage décoratif des guides, Bernard Lerivray constate également que l'emploi des adjectifs ne suit pas une logique cohérente :

> Enfin ces attributs se retrouvent curieusement interchangeables, sans réelle spécificité, pour toute altitude, toute époque, aussi bien que pour des curiosités de nature différente. Ce qui compte, ce n'est pas la précision qu'ils apportent, mais c'est leur fonction pédagogique implicite : conduire le lecteur au choix proposé.[961]

[961] *Ibid*., p. 70.

Il conclut par une formule lapidaire : « comme on le voit, tous ces attributs, qui qualifient tout, en fait ne qualifient rien, et ils n'apportent au lecteur aucune précision intéressante[962] ». Ce jugement sans appel est sans doute exagéré, mais il rejoint d'autres analyses plus récentes qui montrent que l'étude de ces termes et des jugements de valeur associés aux objets mentionnés dans les guides est plus complexe qu'il n'y paraît. En résumé, le texte des guides se caractérise par l'emploi abondant de termes axiologiques, sans qu'il n'y ait une logique claire (et explicite) qui régisse cet usage. Les adjectifs et adverbes sont utilisés pour qualifier différentes catégories d'objets, mais leur emploi indique que ces objets sont considérés comme dignes d'intérêt par les auteurs. Ils sont un moyen d'attirer plus particulièrement l'attention des lecteurs sur ces entités et de souligner qu'elles sont des « choses à voir ». L'étude de ces termes axiologiques est néanmoins intéressante pour mieux comprendre l'échelle des valeurs à l'œuvre dans les guides de voyage[963].

De nombreuses recherches portent sur l'étude des termes axiologiques présents dans le discours touristique[964]. En particulier, l'exploration textométrique de ces corpus textuels s'est fortement développée ces dernières années, dans diverses disciplines. Permettant de croiser approches quantitatives et qualitatives, l'analyse de données textuelles a été facilitée et rendue plus abordable grâce au développement d'outils très utiles pour ce type d'analyse. Ils rendent possible de manière automatique ou semi-automatique le calcul de fréquence des occurrences, ou l'observation du voisinage des termes. Cependant, comme nous l'avons vu précédemment, dans le cas des guides et du discours touristique, l'interprétation du sens, de la valeur et de l'emploi de chaque terme axiologique ne va pas de soi. Comme j'ai aussi pu le constater dans le corpus principal sur Lyon, l'adjectif « beau » (et ses variations) est le plus utilisé dans les guides, mais cela ne signifie pas pour autant que toutes ses occurrences répondent systématiquement à la même logique d'usage. Il convient de faire preuve de prudence et de ne pas surinterpréter les emplois de ces termes. Dans ce travail, j'ai fait le choix de ne pas mener d'analyse linguistique du discours des guides. Une étude qualitative et qualitative des termes axiologiques des guides présente un intérêt indéniable, mais elle ne peut faire l'économie d'une formation théorique et méthodologique en sciences du langage et à la prise en main des outils de textométrie. La combinaison des approches quantitatives, qualitatives et spatiales de corpus

[962] *Ibid*., p. 71.
[963] *Ibid*., p. 69-70.
[964] Voir par exemple : A. Seoane, *Les mécanismes énonciatifs dans les guides*, 2013, *op. cit.* ; William Martinez, « Vers une cartographie géo-lexicale », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/590 (consulté le 08/06/2017) ; Marie-France Merger, « Patrimoines et points de vue : images de la Toscane dans quelques Guides Bleus du XX^e siècle (éd. 1921, 1932, 1950, 1968 et 1985) », dans Rachele Raus, Gloria Cappelli, et Carolina Flinz, *Le guide touristique : lieu de rencontre entre lexique et images du patrimoine culturel (Vol. II)*, Florence, Firenze University Press, 2017, p. 31-45 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.36253/978-88-6453-514-2 (consulté le 27/07/2018).

textuels touristiques présente un fort potentiel qui nécessite l'apport de spécialistes de différents champs disciplinaires. En particulier, les géographes et spécialistes de la gestion des données spatiales peuvent apporter des compétences en cartographie qualitative et sensible, qui permettraient de compléter l'approche géohistorique adoptée ici.

4.3.3. Codes et marquages typographiques

Un deuxième indice concerne la typographie associée aux objets. Dans son étude des guides Bleus, Jules Gritti indiquait que la collection française d'Hachette « n'entend disposer que de dix signaux typographiques : majuscules, minuscules en caractères gras, italiques et cursifs (ces trois derniers pouvant se dédoubler selon leurs dimensions), chiffres d'étoiles (trois, deux, une) »[965]. Il comptait alors 23 combinaisons possibles, dont 18 effectivement employées, tout en soulignant que les guides Michelin avaient de leur côté 189 signaux typographiques et une infinité de combinaisons. Si les procédés sont sensiblement les mêmes pour tous les guides de voyage, il existe donc des différences entre collections et éditeurs dans la manière de les employer. Il convient de distinguer deux formes d'éléments qui sont mobilisés par les guides de voyage : le marquage typographique et l'usage de signes particuliers.

Un signe particulier – l'astérisque (ou étoile) – s'est imposé au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles comme le marqueur typographique par excellence des guides de voyage. Chaque grande collection a progressivement intégré ce signe pour signaler les points d'intérêt touristiques et les « choses à voir », mais aussi les hiérarchiser. Certains éditeurs, tel Michelin, ont même poussé très loin l'utilisation de pictogrammes ou signes destinés à distinguer les différents objets, créant un code visuel qui permet au lecteur de repérer rapidement au sein de l'ouvrage ce qui est – d'après le guide - digne d'intérêt et mérite la visite. Au sein du corpus, c'est bien l'astérisque (qui prend parfois la forme d'une étoile), simple ou double, qui joue ce rôle. Lorsqu'il précède un nom d'objet urbain, ce signe indique au lecteur que l'objet est digne d'intérêt, donc qu'il a *de facto* le statut de « chose à voir ».

> **L'*église Saint-Bruno-les-Chartreux**, ancienne église conventuelle de la Chartreuse du Lys-Saint-Esprit, fondée en 1584, est, par sa décoration intérieure du XVIII^e^ s., un des monuments les plus intéressants de Lyon.
>
> [HAC1925, p. 41]

[965] J. Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », 1967, *art. cit.*, p. 52.

Comme d'autres chercheurs[966], je privilégie ici le terme « étoile » plutôt qu'« astérique » pour désigner de manière générale ce marqueur, car selon les éditions et les collections, il a pu prendre des aspects légèrement différents (étoile à cinq ou six branches). Plusieurs travaux ont porté ces dernières années sur l'histoire et l'emploi de ce marqueur devenu caractéristique des guides de voyage. Il apparaît dans ces ouvrages au cours du XIX^e^ siècle, mais il est intéressant de constater que son premier emploi n'est pas le même qu'aujourd'hui. Au XVIII^e^ siècle et même avant[967], des procédés de signalement des curiosités à l'aide de marqueurs typographiques existent déjà ponctuellement, sans qu'elles ne soient standardisées dans les récits ou les guides de voyage. Gilles Bertrand l'évoque à plusieurs reprises au sujet des ouvrages viatiques sur l'Italie. Il signale que certains voyageurs emploient eux-mêmes un système de marquage hiérarchique des « choses à voir » dans les guides dont ils se servent. C'est le cas de Charles d'Herculais qui indique :

> […] je renvoie à l'abbé Richard dans le livre duquel je mets en marge des croix simples, doubles ou triples selon le degré de merite que j'ai trouvé aux choses. je ne ferai ici qu'une simple énumération des objets qu'il faut voir à Florence […].[968]

Comme le souligne Gilles Bertrand, cela fait déjà plusieurs décennies que des auteurs emploient un tel système, mais ce n'est qu'avec les guides modernes du milieu du XIX^e^ siècle qu'il s'impose progressivement pour désigner de manière systématique les principales « choses à voir ».

> Le système des astérisques fut, on le sait, lancé dès le siècle précédent par Malvasia dans les *Pitture di Bologna* (1686). Cochin avait salué cette initiative, mais il fallut attendre le XIX^e^ siècle pour que la pratique s'en généralise dans quelques éditions des *Travels on the continent* de M. Starke, dans les *Handbooks* de Murray à partir de 1842 et surtout dans les Baedeker.[969]

La paternité de « l'invention du système d'attribution des astérisques (ou étoiles) pour signaler les curiosités remarquables » a pendant longtemps été attribuée à Baedeker[970]. Il faut dire que

[966] É. Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris… », 2000, *op. cit.*
[967] Évelyne Cohen indique que la Guide des chemins de France de Charles Estienne, publiée au XVI^e^ siècle, « avait déjà un jeu de sigles pour indiquer les itinéraires. » : *Ibid*., p. 442.
[968] Charles d'Herculais, *Journal de mon voyage d'Italie,* 1781-1782, pièce 1, fasc. 9 [p. 13 et 16, non numérotées], Bibliothèque municipale de Grenoble, Ms R 8840, cité par G. Bertrand, « Le Grand Tour revisité… », 2008, *op. cit*., « Chapitre 12. La naissance du touriste », § 16.
[969] G. Bertrand, « Le Grand Tour revisité… », 2008, *op. cit*., « Chapitre 12. La naissance du touriste », note 45.
[970] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 608.

l'éditeur allemand en avait fait l'un des arguments forts de son discours publicitaire, si bien que cette information a pu tromper certains chercheurs[971]. La page de garde du guide [BAE1988] contient d'ailleurs une référence à cette « invention de Baedeker » (Figure 86). Les travaux récents permettent d'y voir plus clair dans l'évolution des systèmes de signalement des « choses à voir » dans ce type d'ouvrage. Comme nous l'avons dans le chapitre 1, Hélène Morlier attribue à Heinrich August Ottokar Reichard l'invention d'un code de hiérarchisation des curiosités utilisant l'astérisque, dès l'édition de 1793 de son Guide du voyageur en Europe[972]. Elsa Damien a également montré que Mariana Starke a utilisé dans ses *Letters from Italy* un système de notation assez proche pour noter les œuvres d'art :

> Enfin, la compulsion de cet ouvrage nous révèle un système de points d'exclamation, qui peuvent aller de un à quatre et qui sont généralement placés après le nom d'une œuvre d'art : l'auteur introduit ainsi une accroche visuelle qui met en valeur ce qu'elle juge le plus digne d'intérêt et qui contribue à hiérarchiser les objets touristiques.[973]


* **Sternchen** *(Asterisken)* als typographisches Mittel zur Hervorhebung bedeutender Bau- und Kunstwerke, Naturschönheiten, Aussichten, aber auch guter Unterkunfts- und Gaststätten hat Karl Baedeker im Jahre 1844 eingeführt; sie werden auch in diesem Reiseführer verwendet:
** Besonders Beachtenswertes ist durch einen vorangestellten 'Baedeker-Stern', einzigartige Sehenswürdigkeiten sind durch zwei Sternchen gekennzeichnet.

Diese rote **Signatur** steht in Baedekers Allianz-Reiseführern symbolisch für **Information** und weist den Benutzer auf kompetente **Auskunftsquellen** hin.

Figure 86 : Explication et histoire des étoiles dans le guide [BAE1988]

Il est intéressant de noter que l'astérisque n'a pas toujours été utilisée dans les guides pour signaler les « choses à voir » et les hiérarchiser. En effet, l'étude des grandes collections créées dans le deuxième tiers du XIX^e^ siècle permet de mettre en évidence plusieurs autres usages, qui peuvent être exclusifs au sein d'un ouvrage ou au contraire fonctionner en parallèle du signalement des curiosités. Ariane Devanthéry et Hélène Morlier citent l'utilisation de l'astérisque dans l'index des noms de lieux présent dans certains guides Joanne, pour informer

[971] *Ibid*., p. 78. Hélène Morlier cite Edward Mendelson qui indique que l'éditeur allemand adopte ce système en 1844 : c'est donc plusieurs décennies après Reichard, dont Baedeker avait forcément connaissance.
[972] H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 77.
[973] E. Damien, « Les guides dans la culture touristique… », 2003, *art. cit.*, p. 202.

le lecteur de la présence d'hôtels[974]. Dans ce cas, « l'astérisque ou l'étoile ne véhiculent […] aucun codage esthétique[975] ». Au sein du corpus, ce procédé est également utilisé dans quelques guides Bleus Hachette, par exemple pour mettre en avant des spécialités gastronomiques (c'est le cas du guide [HAC1939b]). Ici, l'astérisque n'a pas de rôle évaluatif, il sert simplement à permettre le repérage rapide parmi la liste des nombreuses localités de celles qui possèdent des services d'hébergement et des restaurants. C'est donc un usage à finalité pratique, dans la continuité de celui des guides Joanne qui signalaient les hôtels. Chez Baedeker, puis dans d'autres séries, l'astérisque a également servi à signaler des œuvres d'art au sein des collections muséales, comme l'avait fait Mariana Starke plus tôt.

Dans les actes du grand colloque de 1998, Évelyne Cohen a consacré un texte à l'utilisation et au rôle des étoiles dans les guides relatifs à Paris[976]. Elle y souligne l'intérêt d'étudier l'évolution de leur usage dans plusieurs éditions successives d'une même collection et de comparer les choix des différents éditeurs traitant d'un même territoire. Ce marqueur est en effet l'un de ceux qui est le plus aisé à identifier et dans un système ordonné (2 ou 3 étoiles), il est aussi quantifiable.

> Les étoiles largement utilisées dans les grandes collections de guides […] matérialisent et chiffrent cette valeur et permettent donc de suivre l'évolution des choix monumentaux réalisés par les rédacteurs de guides.[977]

Il est alors possible de suivre chaque objet doté d'une ou plusieurs étoiles au fil des éditions, afin de voir si leur valeur est stable ou fluctuante[978]. Cet examen permet de juger de la « continuité dans les valeurs esthétiques[979] » ou au contraire de mettre en évidence des changements dans ce système de valeurs.

En ce qui concerne les « choses à voir » au sein du corpus principal, c'est dans les premières éditions des guides Baedeker sur l'Italie du nord – [BAE1865], [BAE1868a] et [BAE1868b] – que l'on relève le premier usage d'étoile pour désigner des objets situés dans l'espace lyonnais.

---

974 A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 68 ; H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.*, vol. 1, p. 317.
975 A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 68.
976 É. Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris… », 2000, *op. cit.*
Voir aussi : Évelyne Cohen, « *Chapitre IV. La ville lumière s'expose aux regards du monde* » dans *Paris dans l'imaginaire national de l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.1248 (consulté le 23/01/2022).
977 É. Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris… », 2000, *op. cit.*, p. 440.
978 *Ibid*., p. 450.
979 *Ibid*., p. 452.

Dans ces trois éditions, ce signe est employé pour les hôtels, les œuvres d'art mais aussi quelques monuments et espaces. C'est le cas du sommet de Fourvière, qui se voit attribuer deux étoiles :

> Pour juger de la situation et de l'importance de Lyon, il faut monter sur la ***Hauteur de Fourvières,* dont l'église, surmontée d'une statue dorée de la Vierge, domine toute la contrée.
> [BAE1865, p. 14]

Ce n'est donc pas un objet en tant que tel qui est mis en relief, mais la vue que l'on a depuis le sommet de la colline. Les guides Baedeker (comme d'autres après eux) utilisent l'étoile aussi bien pour « des paysages, […] des points de vue, […], des quartiers[980] ». Le seul autre objet urbain signalé par une étoile dans l'entrée « Lyon » est le parc de la Tête d'Or. Dans son étude des guides sur la Suisse, Ariane Devanthéry indique que l'éditeur allemand use déjà de ce système dans les années 1850[981]. Elle souligne d'ailleurs le caractère systématique et standardisé de ce code par Baedeker.

> À partir du moment, en effet, où les guides Baedeker emploient l'astérisque, c'est d'une manière tout à fait régulière et stable, comme l'indice d'une sélection pratique *et* esthétique que l'éditeur a toujours cherché à justifier comme la moins subjective possible.[982]

Cette remarque est intéressante, car elle montre l'intérêt de ce système pour les éditeurs de guide. L'emploi systématique de ce signe revêt plusieurs avantages : il permet de renforcer le classement hiérarchique des « choses à voir », il est très pratique pour signaler visuellement aux lecteurs ces objets au sein du texte et il estompe encore un peu plus la présence de l'auteur, tout en lui donnant beaucoup de pouvoir dans ce choix des « choses à voir » mises en valeur. En effet, l'astérisque occupe progressivement un rôle de plus en plus important dans les guides de voyage et ce n'est pas un hasard si la très grande majorité des éditeurs a adopté un système similaire. Michelin en fournit un exemple éclairant : le nombre d'étoiles que le guide Rouge attribue aux restaurants est chaque année sujet à polémique (voire bien pire en cas de retrait)[983],

[980] *Ibid*., p. 442.
[981] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit*., p. 69.
[982] *Idem*.
[983] La perte d'une étoile dans la nouvelle édition du guide gastronomique Michelin est l'une des choses les plus redoutées par les grands chefs, à en croire les nombreux témoignages dans la presse et dans plusieurs livres évoquant la pression que ce système de notation crée dans ce milieu. Des rumeurs largement relayées laissaient entendre que le suicide de Bernard Loiseau en 2003 était directement lié à la crainte de perdre sa troisième étoile. En 2017, le chef Sébastien Bras a même demandé que son établissement, pourtant noté trois étoiles ne soit plus

tandis que les villes et territoires se félicitent de gagner une étoile supplémentaire dans la nouvelle édition du guide Vert.

Dans la collection Baedeker, on retrouve la même logique de hiérarchisation au sein du guide [BAE1885] portant sur le Sud-Est de la France. Fourvière a toujours sa double étoile. Dans cet ouvrage, un simple astérisque est aussi employé devant plusieurs types d'objets relevant de l'art, comme les « *musées que renferme » le palais Saint-Pierre (p. 179). Alors qu'on comptait au total treize emplois d'une ou deux étoiles dans l'entrée « Lyon » du guide [BAE1865] – dont deux seulement pour des objets situés dans un espace extérieur[984] – il y en a une cinquantaine dans le guide [BAE1885]. Il faut cependant remarquer que la très grande majorité de ces étoiles sont attribuées à des œuvres d'art, au sein de la description des musées du Palais Saint-Pierre. Le panorama de Fourvière a une étoile, tout comme le parc de la Tête d'Or (p. 185) et le musée Guimet (p. 184). L'attribution de cette distinction demeure donc encore très sélective. Dans le guide [BAE1898a], il y a une trentaine d'étoiles, mais davantage d'objets urbains sont concernés : la basilique de Fourvière (et aussi le panorama depuis Fourvière), la cathédrale Saint-Jean, la fontaine de la place des Jacobins, l'hôtel de ville, la fontaine Bartholdi, le parc de la Tête d'Or. Les musées du Palais Saint-Pierre et le musée historique des Tissus (Palais du Commerce) ont aussi une étoile.

Contrairement à ce qu'indique Ariane Devanthéry[985], les guides Murray ont bien recours au système d'astérisque pour les curiosités, mais tardivement. En effet, on en trouve l'emploi dans la dernière édition du guide sur la France, pour signaler le sommet de la colline de Fourvière, considéré ici comme un tout (panorama et édifices) : l'influence de Baedeker paraît nette.

> These topographical details will be best understood when the traveller has scaled the **Heights of **Fourvière,** which he is recommended to do as soon as possible, for the sake of the view.
> [MUR1892, p. 22]

On note ici qu'il s'agit d'un double astérisque, qui renforce l'importance accordée à ce lieu. C'est le seul emploi du double astérisque dans l'entrée « Lyon » de ce guide. Dans cet ouvrage, d'autres objets sont signalés par un simple astérisque : cathédrale Saint-Jean (p. 23), église

présent dans ce guide : Géraldine Houdayer, « Las de la pression, le chef trois étoiles Sébastien Bras demande à sortir du guide Michelin », *France Bleu Haute-Garonne*, 20/09/2017 [en ligne].
URL : https://www.francebleu.fr/infos/economie-social/las-de-la-pression-le-chef-trois-etoiles-sebastien-bras-demande-a-sortir-du-guide-michelin-1505919284 (consulté le 26/01/2022).

[984] Les autres étoiles (simples) concernent les restaurants et les collections artistiques.

[985] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 68.

Saint-Martin d'Ainay (p. 24) et parc de la Tête d'Or (p. 29). L'astérisque est également employé pour la galerie des peintures du Palais Saint-Pierre et pour deux tableaux du Pérugin (*L'Ascension* et *Saint Herculan et Saint Jacques le Majeur*). Les cinq éditions des Blue Guides étudiées contiennent toutes des astérisques, largement utilisées pour les édifices et monument, mais aussi pour des œuvres d'art.
Dans les guides du corpus, l'astérisque (ou l'étoile) est presque toujours placé immédiatement avant le nom de l'objet que ce signe met en valeur. Il existe cependant quelques exceptions, dans lesquelles ce signe typographique est situé après le nom de l'objet.

> Au n° 34 a été transféré en 1950 le ***musée historique des Tissus**, naguère installé dans le Palais du Commerce.
> [HAC1950, p. 211]

Concernant les guides Hachette, l'examen des éditions du corpus permet de confirmer le constat d'Évelyne Cohen[986]. Ce code est adopté par l'éditeur français pour désigner les curiosités seulement à partir de l'après Première Guerre mondiale. C'est dans les éditions [HAC1920a] et [HAC1920b] que l'on trouve ce signe, qui peut être simple ou double (pour les musées). Les étoiles sont utilisées dans toutes les éditions suivantes.

> La ***basilique de Saint-Martin-d'Ainay** (Pl. C5) le plus ancien édifice religieux de Lyon et le plus remarquable après la cathédrale, fut consacrée en 1107 par le pape Pascal II.
> [HAC1971, p. 34]

Dans le cadre de l'étude des guides, la présence de ce marqueur permet de procéder à des relevés et statistiques sur les « choses à voir » qu'il signale. Les guides de voyage du corpus se caractérisent également par l'emploi généralisé de marquages typographiques destinées à faire ressortir visuellement certains mots : ceux qui concernent les objets spatiaux. L'italique, le gras, les petites capitales ou les capitales sont ainsi utilisées[987]. En général, les « choses à voir » se distinguent au sein du texte par une typographie qui attire l'œil[988], comme le montrent les divers exemples suivants :

[986] É. Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris… », 2000, *op. cit.*, p. 444.
[987] Marc Boyer, *Histoire générale du tourisme du XVI^e^ au XXI^e^ siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 205.
[988] C. Bertho-Lavenir, « La statuaire publique dans les guides de voyage… », 2005, *op. cit.*, p. 62.

> The *Palais des Beaux Arts*, or *Museum*, in the ancient convent of Saint Pierre, contains some very remarkable specimens of Roman antiquity.
> [MUR1852, p. 373]

> Le **palais de la Bourse et du Commerce** (pl. D 3,4), à g. en venant de la place de la Comédie, est un des édifices les plus remarquables de la ville.
> [BAE1885, p. 183]

> Le **Grand Théâtre** fut construit de 1817 à 1830 sur les dessins de Chenavard et Pollet.
> [HAC1914, p. 28]

> The *PLACE BELLECOUR (Pl. D 5), laid out in 1617, is the chief square in the city.
> [BAE1931, p. 7]

À première vue, la typographie est donc un indicateur qui semble très pertinent pour distinguer la hiérarchie des objets spatiaux dans le guide, mais il convient de nuancer cela. En effet, dans la très grande majorité des guides du corpus, le fonctionnement du marquage typographique n'est tout simplement pas expliqué[989]. L'éditeur ou l'auteur du guide n'indique pas à quoi correspondent ces mises en forme particulières appliquées à certains mots. On ne sait donc pas si le gras est censé exprimer une hiérarchie plus forte que l'italique ou les petites capitales.

Par ailleurs, on constate qu'au sein de la même collection, au cours de la période étudiée, la manière dont la typographie est employée revêt des différences importantes, parfois même d'une édition à l'autre. Par conséquent, la typographie peut certes constituer un indice permettant de considérer l'importance d'un objet spatial pour les auteurs de guides/l'éditeur, mais son instabilité n'en fait pas un indicateur aussi fiable que l'astérisque ou la quantité de discours. Chez Hachette, les guides monographiques ne contiennent pas d'explication claire à ce sujet. En revanche, dans la seconde moitié du XX^e^ siècle, les guides Hachette portant sur la France entière comportent une indication précise en introduction, qui explique aux lecteurs l'emploi des marquages typographiques et des astérisques pour la hiérarchie des « choses à voir » et localités. L'édition [HAC1960] en fournit un bel exemple :

[989] C'est encore le cas aujourd'hui dans la plupart des guides de tourisme : B. van Gorp, « Guidebooks and the Representation… », *op. cit.*, 2012, p. 17.

> ***Classement des localités, monuments et curiosités.*** — Le soin le plus attentif a été apporté à ce classement matérialisé par une gamme de caractères qui permet au lecteur d'estimer à première vue l'importance relative d'une localité, d'un monument ou d'une curiosité.
> Le nom des grandes villes ou des villes offrant un intérêt touristique de premier ordre est imprimé en capitales grasses : **BORDEAUX ;** — celui des villes d'importance moyenne en minuscules grasses : **Péronne ;** — celui des petites localités en italiques : *Verberie*.
> Les monuments ou curiosités de première importance sont indiqués en caractères gras : **cathédrale Notre-Dame ;** — les autres en italiques : *église Saint-Jean*.
> En outre, l'astérisque (*) placé devant un nom indique une recommandation toute particulière à l'attention du touriste. A plus forte raison, le double (**) ou le triple (***) astérisque signale les monuments, sites ou œuvres d'art tout à fait hors de pair, qu'il est absolument indispensable de voir.
> Dans l'intérieur d'un monument, d'une église ou d'un musée, l'astérisque, même placé devant un nom en italique : **Adoration des Bergers*, **tapisserie*, **vitraux*, indique toujours une œuvre d'art de 1er ordre. S'il s'agit, non plus d'un objet d'art, mais d'un édifice, l'astérisque précédant un nom en italiques signifie que ce monument offre un intérêt particulier pour l'amateur averti : **balneum gallo-romain*.
> Nous devons toutefois insister sur le fait que tous les monuments et curiosités mentionnés dans le Guide sont intéressants, car nous en avons retranché ce qui est secondaire.
> [HAC1960, p. VIII]

On peut supposer que ce code typographique qui est valable pour les guides de couverture nationale l'est aussi pour ceux portant sur une région ou sur une ville, mais aucun indice explicite ne permet cependant de confirmer cela. L'examen de plusieurs éditions de ce titre *France* a permis de constater que c'est à la fin des années 1950 qu'Hachette adopte le triple astérisque dans ce guide, sans doute sous l'influence de son concurrent Michelin.

4.3.4. Ordre de présentation

Un autre critère qu'il convient de signaler concerne l'ordre dans lequel les objets sont mentionnés et décrits dans les guides. Lorsque l'organisation n'est pas alphabétique ou géographique, mais thématique, l'ordre de présentation des objets est loin d'être neutre. La partie « Visite de la ville » commence très souvent par ce qui est considéré comme étant le plus important, c'est-à-dire par les objets qui présentent le plus grand intérêt supposé, selon l'auteur (et l'éditeur). Les premiers guides du corpus – encore organisés de manière thématique – illustrent parfaitement cela. En effet, les objets cités en premier sont les églises et les édifices

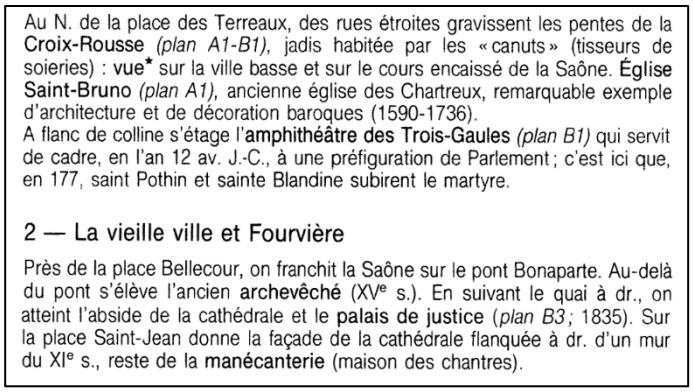
religieux, en commençant toujours par ceux qui sont considérés comme étant les principaux. C'est particulièrement le cas dans les guides Joanne, même lorsqu'une structure géographique commence à être adoptée[990], mais on retrouve aussi une logique proche dans les guides Murray. Nous verrons dans le chapitre 5 que dans le cas lyonnais, un espace (Fourvière) est à part : son rôle est si important qu'il est souvent extrait de la partie « Visite de la ville » et placé avant celle-ci, car Fourvière est devenu un préalable à la visite de la ville.

Ce critère s'applique donc essentiellement aux guides structurés par thèmes, comme le soulignent Marie-Christine Bonneau et Philippe Violier :

> Les guides qui proposent des listes hiérarchisées des édifices et curiosités adoptent implicitement un ordre selon lequel on classera en premier les édifices religieux, plus anciens (avant le XII^e^ siècle), proposant un style homogène et localisé au centre politique de la ville.[991]

L'ordre de présentation n'est plus aussi signifiant dans les guides qui adoptent une division géographique de la ville (par itinéraires), car les objets y sont présentés selon une logique spatiale, dans l'ordre de parcours, en fonction de leur proximité dans la ville. Cependant, on retrouve tout de même une certaine forme de hiérarchie, par exemple dans le choix des points de départ des itinéraires, qui conditionnent ensuite l'ordre dans lequel sont présentés la plupart des objets constituant la visite de la ville. Enfin, au niveau urbain, l'ordre de présentation des divisions de Lyon montre clairement la hiérarchie des quartiers touristiques. Les guides commencent systématiquement la visite de la ville par l'espace jugé le plus important et terminent par celui jugé le moins important. Dans la très grande majorité des guides des grandes collections, la visite de Lyon – divisée en trois parties – débute par la « ville centrale » (Presqu'île entre Perrache et Terreaux, voire jusqu' au plateau de la Croix-Rousse), se poursuit par la « vieille ville et Fourvière » (rive droite de la Saône et colline de Fourvière) et s'achève par la « nouvelle ville » (rive gauche du Rhône). D'ailleurs, ces parties sont souvent numérotées 1, 2 et 3 ou A, B, C (fig XXX). : cet ordre correspond à une hiérarchie qui se maintient pendant de longues décennies.

[990] M.-C. Bonneau et P. Violier, « Lecture et invention de l'espace… », 2000, *op. cit.*, p. 564.
[991] *Ibid*., p. 569.



Au N. de la place des Terreaux, des rues étroites gravissent les pentes de la **Croix-Rousse** *(plan A1-B1)*, jadis habitée par les « canuts » (tisseurs de soieries) : **vue*** sur la ville basse et sur le cours encaissé de la Saône. **Église Saint-Bruno** *(plan A1)*, ancienne église des Chartreux, remarquable exemple d'architecture et de décoration baroques (1590-1736).
A flanc de colline s'étage l'**amphithéâtre des Trois-Gaules** *(plan B1)* qui servit de cadre, en l'an 12 av. J.-C., à une préfiguration de Parlement ; c'est ici que, en 177, saint Pothin et sainte Blandine subirent le martyre.

2 — La vieille ville et Fourvière

Près de la place Bellecour, on franchit la Saône sur le pont Bonaparte. Au-delà du pont s'élève l'ancien **archevêché** (XV^e^ s.). En suivant le quai à dr., on atteint l'abside de la cathédrale et le **palais de justice** (*plan B3* ; 1835). Sur la place Saint-Jean donne la façade de la cathédrale flanquée à dr. d'un mur du XI^e^ s., reste de la **manécanterie** (maison des chantres).

Figure 87 : Numérotation d'une division spatiale dans le guide [HAC1990]

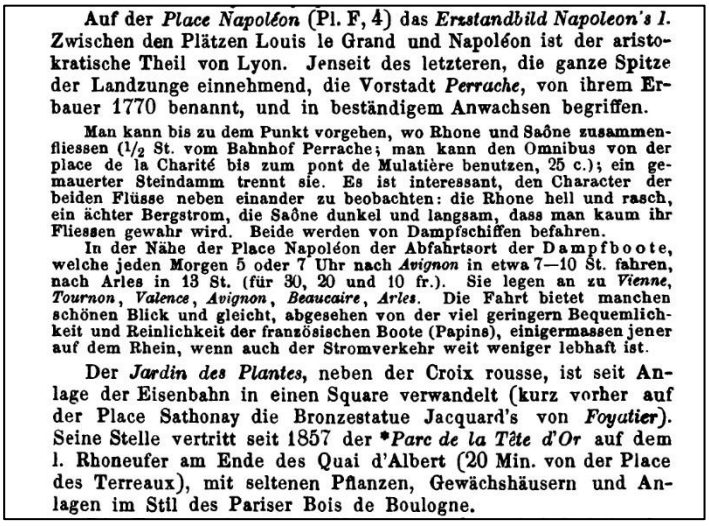
L'ordre de présentation s'accompagne parfois d'une mise en forme particulière, au moyen de la typographie, pour faciliter le repérage des informations jugées les plus importantes[992]. En effet, dans la plupart des guides du corpus, l'itinéraire principal est affiché dans des paragraphes qui ont une taille de police plus grande que celle relative aux informations secondaires. La différenciation du contenu des pages par deux tailles de caractères sert un objectif pratique, directement lié au mode de consultation du guide, sur place. Il faut que les voyageurs qui font des allers-retours entre les pages du guide et l'observation des « choses à voir » puissent retrouver très rapidement ce qui relève du niveau principal et ce qui est secondaire. Dans l'affichage du texte au sein de la page et dans l'ordre de présentation des éléments, les itinéraires facultatifs ou secondaires sont moins visibles que le contenu principal. C'est le cas du guide [HAC1925] : à la fin de chaque partie consacrée à un quartier de Lyon, on trouve une liste d'autres « choses à voir », avec une formule sous-entendant un intérêt secondaire.

> Le quartier environnant contient encore : *rue de la Poulaillerie*, n^o^ 13, l'*hôtel de la Couronne*, du XV^e^ s., qui a servi d'hôtel de ville de 1604 à 1652 (porte, allée et galeries gothiques ; sur la cour, joli fronton avec figures du Rhône et de la Saône) ; *rue Mercière*, de nombreuses maisons avec d'intéressants détails du XVI^e^ s., notamment les n^os^ 4, 54, 58 et 68.
> [HAC1925, p. 22]

Il existe en réalité une combinaison de plusieurs procédés, puisque ces objets jugés d'importance secondaire sont également exclus de l'itinéraire de visite présenté dans le guide. Ils sont cités pour les lecteurs-voyageurs qui ont envie d'aller plus loin, d'en savoir plus ou qui ont davantage de temps pour visiter la ville. Il s'agit bien là d'une forme de hiérarchisation et de sélection, avec la relégation de certains objets au second plan. Le même traitement

[992] A. Devanthéry, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin…*, 2016, *op. cit.*, p. 84-88.

typographique est appliqué aux informations complémentaires sur certains objets, comme la visite détaillée d'un édifice. Dans les guides portant sur l'espace suisse, Ariane Devanthéry indique que « l'emploi de blocs de caractères beaucoup plus petits que le corps courant pour donner des informations secondaires[993] » est une innovation de Baedeker à la fin du XIX[e] siècle. L'analyse des guides sur Lyon permet d'affirmer qu'en fait, l'éditeur allemand a opté pour ce double niveau de corps plusieurs décennies auparavant. En effet, les premiers guides Baedeker du corpus, ceux sur l'Italie du nord – BAE1865, BAE1868a et BAE1868b – contiennent déjà des phrases en caractères plus petits pour ce qui est considéré comme secondaire. C'est par exemple le cas de la promenade permettant d'aller jusqu'au confluent du Rhône et de la Saône (Figure 88). Hachette utilise également le même système à partir du guide [HAC1882], mais seulement pour présenter l'intérieur de quelques édifices culturels[994]. Ce n'est qu'à compter du guide [HAC1905] que des paragraphes avec des caractères plus petits sont employés pour des itinéraires jugés secondaires, donc optionnels : les « choses à voir » faisant partie de ces parcours sont considérées comme moins importantes que celles qui sont décrites à partir des itinéraires de visite principaux (Figure 89). Murray n'emploie pas ce système. Enfin, il est présent dans le premier Blue Guide du corpus – [BLU1926] – mais à cette époque c'est devenu une pratique instituée dans la plupart des guides de voyage.



Auf der *Place Napoléon* (Pl. F, 4) das *Erzstandbild Napoleon's I.* Zwischen den Plätzen Louis le Grand und Napoléon ist der aristokratische Theil von Lyon. Jenseit des letzteren, die ganze Spitze der Landzunge einnehmend, die Vorstadt *Perrache*, von ihrem Erbauer 1770 benannt, und in beständigem Anwachsen begriffen.

Man kann bis zu dem Punkt vorgehen, wo Rhone und Saône zusammenfliessen (1/2 St. vom Bahnhof Perrache; man kann den Omnibus von der place de la Charité bis zum pont de Mulatière benutzen, 25 c.); ein gemauerter Steindamm trennt sie. Es ist interessant, den Character der beiden Flüsse neben einander zu beobachten: die Rhone hell und rasch, ein ächter Bergstrom, die Saône dunkel und langsam, dass man kaum ihr Fliessen gewahr wird. Beide werden von Dampfschiffen befahren.

In der Nähe der Place Napoléon der Abfahrtsort der Dampfboote, welche jeden Morgen 5 oder 7 Uhr nach *Avignon* in etwa 7—10 St. fahren, nach Arles in 13 St. (für 30, 20 und 10 fr.). Sie legen an zu *Vienne*, *Tournon*, *Valence*, *Avignon*, *Beaucaire*, *Arles*. Die Fahrt bietet manchen schönen Blick und gleicht, abgesehen von der viel geringern Bequemlichkeit und Reinlichkeit der französischen Boote (Papins), einigermassen jener auf dem Rhein, wenn auch der Stromverkehr weit weniger lebhaft ist.

Der *Jardin des Plantes*, neben der Croix rousse, ist seit Anlage der Eisenbahn in einen Square verwandelt (kurz vorher auf der Place Sathonay die Bronzestatue Jacquard's von *Foyatier*). Seine Stelle vertritt seit 1857 der **Parc de la Tête d'Or* auf dem l. Rhoneufer am Ende des Quai d'Albert (20 Min. von der Place des Terreaux), mit seltenen Pflanzen, Gewächshäusern und Anlagen im Stil des Pariser Bois de Boulogne.

Figure 88 : Différents corps de caractères dans le guide [BAE1868b]

[993] *Ibid*., p. 88.

[994] Un corps plus petit est utilisé dans les descriptions du Palais Saint-Pierre (histoire, collections muséales), le musée d'art et d'industrie, le musée Guimet, le musée de la Propagation de la foi,



a peint le plafond et Perlet décoré le foyer. On y donne le grand opéra, l'opéra-comique et le drame lyrique. Le rez-de-chaussée est entouré de portiques occupés par des magasins divers.

Prenant à dr. la **rue de la République**, principale artère de la ville, on la descendra vers le quartier de la Bourse.

[Le quartier des Terreaux comprend encore l'*école de la Martinière* (Pl. 33 : rue des Augustins, 5), fondée à l'aide d'un legs que le major général Claude Martin avait fait à la ville de Lyon, pour venir en aide aux classes ouvrières du département du Rhône ; destinée à l'enseignement gratuit des sciences et des arts appliqués à l'industrie, elle possède un musée industriel, ouvert le dimanche ; — le **Musée de la Condition des soies** (rue Saint-Polycarpe, 7; ouvert au public le jeudi, de 2 h. à 5 h.), établissement qui ramène à un degré uniforme d'humidité les soies qui lui sont confiées et indique le poids marchand qui fait loi entre le vendeur et l'acheteur. A cet établissement est annexé un *Laboratoire de l'étude de la soie*. Le musée comprend : 1° des collections de cocons de soie, types des races domestiques de tous les pays séricicoles ; 2° des collections de cocons des races sauvages connues et inédites ; 3° des collections en vitrines de papillons, larves et chrysalides ; 4° des collections d'insectes nuisibles ; 5° un herbier de plantes alimentaires des vers à soie ; 6° des préparations anatomiques ; 7° un album d'aquarelles de lépidoptères producteurs de soie ; 8° une collection de grèges et de soies ouvrées ; 9° une collection de tissus et spécimens de teinture ; 10° un portefeuille de plans d'appareils de séricicultur et de filature ; — l'*église Saint-Polycarpe* (Pl. 9 ; rue Vieille-Monnaie), construite en 1760, agrandie depuis ; à l'int. : décoration exécutée sous la direction de Desjardins ; belle chapelle du Sacré-Cœur : *fresque* de Janmot (*la Cène*) ; tableau de Blanchet (*la Nativité*) ; peintures de Denuelle ; tombeau de l'abbé Rozier, fondateur du Jardin des Plantes, tué par une bombe en 1793 ; — l'**église Saint-Pierre** (Pl. 4) ; d'ordre corinthien (XVII^e s.), avec un portail roman du XII^e s., très caractéristique, précédé d'un porche voûté en arêtes que surmonte une tour carrée, moins élevée que les maisons qui l'encadrent ; St-Pierre appartenait à une abbaye de Bénédictines (*V.* p. 39 : *Palais des Arts*) ; à l'int., *toiles* de La Fosse et de Restout ; — sur la *place Meissonier*, en face de [l'église St-Pierre, le *buste* en marbre *de*

Figure 89 : Itinéraire secondaire en corps plus petit dans le guide [HAC1905, p. 50]

Pour conclure sur les indices présents dans le texte, il convient de souligner que ces critères ne sont pas exclusifs les uns des autres. Bien au contraire, c'est par l'emploi cumulé de plusieurs d'entre eux que l'on peut avoir la certitude qu'un objet est une « chose à voir ». La description suivante de l'hôtel de ville – bien que brève car se trouvant dans un guide Hachette de couverture nationale – montre l'usage combiné de plusieurs critères : gras, astérisque, renvoi à son emplacement dans le plan de la ville, paragraphe bien distinct des autres objets, usage d'un superlatif, volume de texte couvrant plusieurs lignes (329 signes), mentions des architectes et dates de construction/restauration, indications de plusieurs détails et parties du bâtiment.

> **Hôtel de ville*** *(plan B2).* — C'est l'un des plus remarquables de France ; il fut construit de 1646 à 1655 par le Lyonnais Simon Maupin ; en partie incendié en 1674, il fut réparé en 1702 par Mansart ; au fronton, statue équestre de Henri IV ; beffroi renfermant un beau carillon. Deux cours s'ouvrent sur la place de la Comédie.
> [HAC1990, p. 1027]

4.4. Les « choses à voir » dans la cartographie des guides

Le texte n'est pas le seul matériau qui peut apporter des informations sur le statut des objets dans le guide. Nous avons vu dans le chapitre 2 que la cartographie a progressivement joué un rôle de plus en plus important dans les grandes collections de guides de voyage. Cependant, les

éditeurs du milieu du XIX[e] siècle ne sont pas les premiers à utiliser les plans et cartes à l'usage des voyageurs pour mettre en valeur les principales « choses à voir ». Comme indiqué dans le chapitre 1, le guide des voyageurs en Europe de Reichard (3[e] édition, 1805) contient « les Panoramas des curiosités de XIII Villes principales »[995] au sein desquels sont localisées les « choses à voir », également signalées par un astérisque dans le texte (Figure 90).

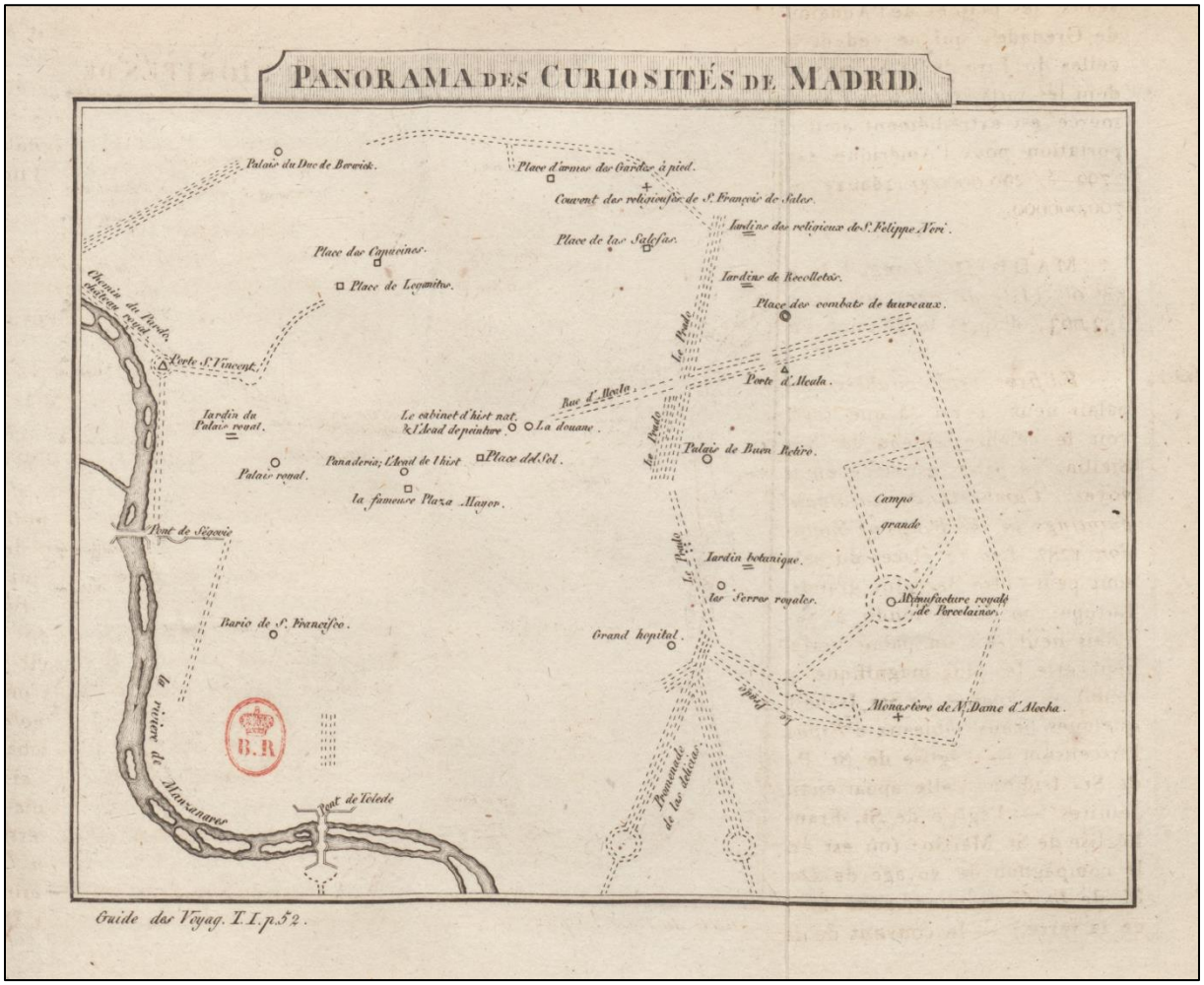


Figure 90 : Panorama des curiosités de Madrid, guide des Voyageurs en Europe (1805, p. 52)

Comme dans le texte, il existe aussi dans la cartographie des guides une hiérarchie et une différence de nature entre les objets spatiaux, qui est perceptible à plusieurs niveaux. Tout d'abord dans la légende, lorsque celle-ci exprime un ordre particulier, mettant en avant certains éléments. On constate d'ailleurs que les principales « choses à voir » sont indiquées en légende dans les plans des guides Hachette des années 1850-1920[996]. Cependant, tous les éléments

[995] Heinrich August Ottokar Reichard, *Guides des voyageurs en Europe*, 3[e] édition, 1805, *op. cit.*, page de titre.
[996] Avec une subdivision de la légende qui reprend l'organisation thématique du texte, en la simplifiant. Par exemple, le guide [HAC1872] distingue les « Édifices religieux », les « Édifices civils » et les « Places ».

présents en légende ne sont pas des « choses à voir » : il y a aussi des informations à caractère pratique (hôtels, gares ou éléments relatifs aux transports). Ensuite, c'est par la sémiologie graphique que les cartes expriment cette différence de statut ou nature entre les objets. Tout au long de la période étudiée, les plans de guides emploient de multiples procédés pour mettre en valeur certains objets ou catégories d'objets. Le cas le plus fréquent est la mobilisation de différentes couleurs pour distinguer les entités spatiales. Les édifices remarquables et les points d'intérêt bénéficient ainsi d'une couleur plus foncée (noir, rouge) qui permet de les repérer très rapidement (Figure 91). Cependant, les plans ont aussi pour but de faciliter le repérage et le déplacement des touristes, donc là aussi, il n'y a pas que les « choses à voir » qui sont mises en avant via ce procédé. Parmi les grands éditeurs, c'est Michelin qui a poussé le plus loin cette logique de distinction visuelle, avec l'emploi de nombreux symboles cartographiques évocateurs[997]. La sémiologie graphique des plans touristiques reste un sujet encore très peu étudié, mais il serait pertinent de s'y intéresser afin de mieux comprendre les logiques de représentations de l'espace des « choses à voir » et de l'espace de circulation selon les éditeurs.

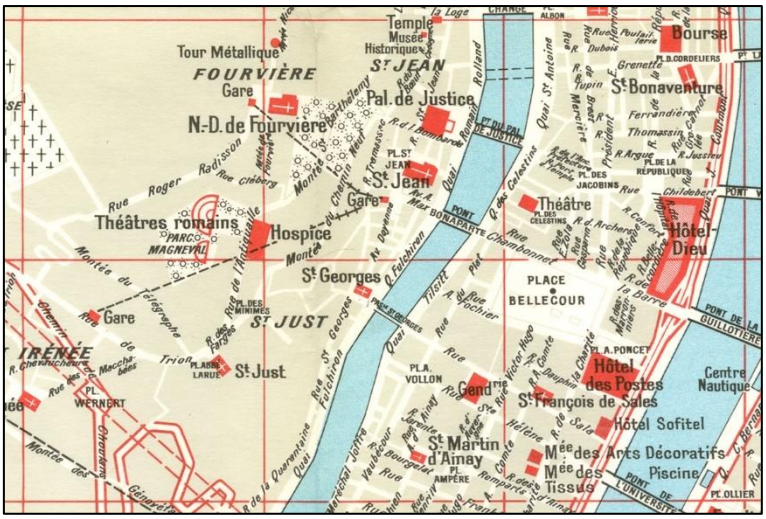


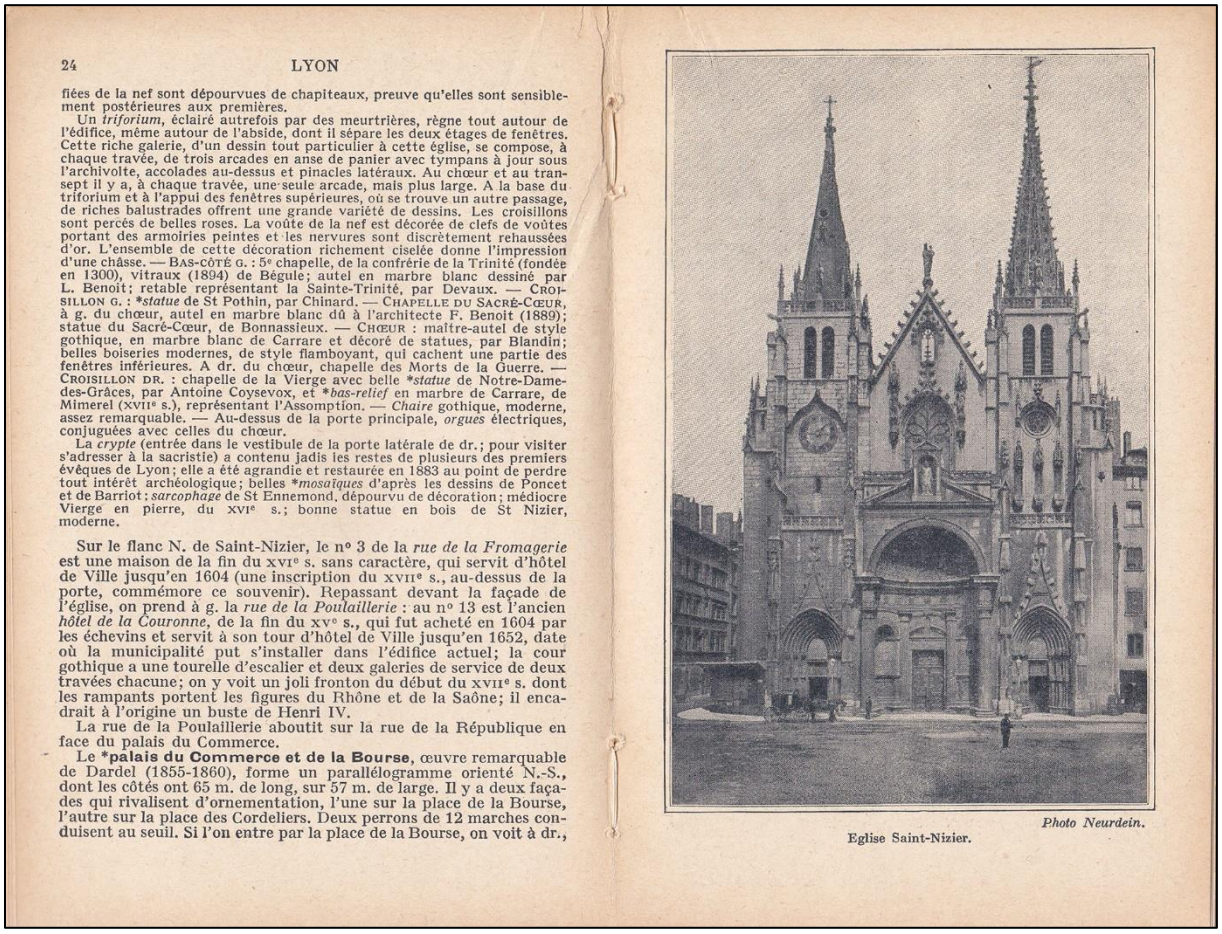
Figure 91 : Extrait du plan dépliant de Lyon du guide [HAC1971]

4.5. Les « choses à voir » dans l'appareil illustratif des guides

La distinction des « choses à voir » dans les illustrations (vues urbaines) présentes dans les guides du corpus n'est pas toujours aisée à opérer. Dans certains cas, le statut des objets représentés ne laisse pas de place au doute. C'est le cas des estampes et photographies

[997] Kory Olson, « Maps for a New Kind of Tourist : The First Guides Michelin France (1900–1913) », *Imago Mundi*, vol. 62, nº 2, 2010, p. 205-220 [en ligne].
URL : http://dx.doi.org/10.1080/03085691003747142 (consulté le 21/08/2021).

représentant la façade d'un grand bâtiment public ou religieux, qui est clairement le sujet principal de l'image (Figure 92).



24 LYON

fiées de la nef sont dépourvues de chapiteaux, preuve qu'elles sont sensiblement postérieures aux premières.

Un *triforium*, éclairé autrefois par des meurtrières, règne tout autour de l'édifice, même autour de l'abside, dont il sépare les deux étages de fenêtres. Cette riche galerie, d'un dessin tout particulier à cette église, se compose, à chaque travée, de trois arcades en anse de panier avec tympans à jour sous l'archivolte, accolades au-dessus et pinacles latéraux. Au chœur et au transept il y a, à chaque travée, une seule arcade, mais plus large. A la base du triforium et à l'appui des fenêtres supérieures, où se trouve un autre passage, de riches balustrades offrent une grande variété de dessins. Les croisillons sont percés de belles roses. La voûte de la nef est décorée de clefs de voûtes portant des armoiries peintes et les nervures sont discrètement rehaussées d'or. L'ensemble de cette décoration richement ciselée donne l'impression d'une châsse. — BAS-CÔTÉ G. : 5e chapelle, de la confrérie de la Trinité (fondée en 1300), vitraux (1894) de Bégule; autel en marbre blanc dessiné par L. Benoit; retable représentant la Sainte-Trinité, par Devaux. — CROISILLON G. : **statue* de St Pothin, par Chinard. — CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR, à g. du chœur, autel en marbre blanc dû à l'architecte F. Benoit (1889); statue du Sacré-Cœur, de Bonnassieux. — CHŒUR : maître-autel de style gothique, en marbre blanc de Carrare et décoré de statues, par Blandin; belles boiseries modernes, de style flamboyant, qui cachent une partie des fenêtres inférieures. A dr. du chœur, chapelle des Morts de la Guerre. — CROISILLON DR. : chapelle de la Vierge avec belle **statue* de Notre-Dame-des-Grâces, par Antoine Coysevox, et **bas-relief* en marbre de Carrare, de Mimerel (XVIIe s.), représentant l'Assomption. — *Chaire* gothique, moderne, assez remarquable. — Au-dessus de la porte principale, *orgues* électriques, conjuguées avec celles du chœur.

La *crypte* (entrée dans le vestibule de la porte latérale de dr.; pour visiter s'adresser à la sacristie) a contenu jadis les restes de plusieurs des premiers évêques de Lyon; elle a été agrandie et restaurée en 1883 au point de perdre tout intérêt archéologique; belles **mosaïques* d'après les dessins de Poncet et de Barriot; *sarcophage* de St Ennemond, dépourvu de décoration; médiocre Vierge en pierre, du XVIe s.; bonne statue en bois de St Nizier, moderne.

Sur le flanc N. de Saint-Nizier, le n° 3 de la *rue de la Fromagerie* est une maison de la fin du XVIe s. sans caractère, qui servit d'hôtel de Ville jusqu'en 1604 (une inscription du XVIIe s., au-dessus de la porte, commémore ce souvenir). Repassant devant la façade de l'église, on prend à g. la *rue de la Poulaillerie* : au n° 13 est l'ancien *hôtel de la Couronne*, de la fin du XVe s., qui fut acheté en 1604 par les échevins et servit à son tour d'hôtel de Ville jusqu'en 1652, date où la municipalité put s'installer dans l'édifice actuel; la cour gothique a une tourelle d'escalier et deux galeries de service de deux travées chacune; on y voit un joli fronton du début du XVIIe s. dont les rampants portent les figures du Rhône et de la Saône; il encadrait à l'origine un buste de Henri IV.

La rue de la Poulaillerie aboutit sur la rue de la République en face du palais du Commerce.

Le ***palais du Commerce et de la Bourse**, œuvre remarquable de Dardel (1855-1860), forme un parallélogramme orienté N.-S., dont les côtés ont 65 m. de long, sur 57 m. de large. Il y a deux façades qui rivalisent d'ornementation, l'une sur la place de la Bourse, l'autre sur la place des Cordeliers. Deux perrons de 12 marches conduisent au seuil. Si l'on entre par la place de la Bourse, on voit à dr.,

Photo Neurdein.

Eglise Saint-Nizier.

Figure 92 : Une photographie de la façade de l'église Saint-Nizier [HAC1944, p. 24-25]

En revanche, d'autres vues plus larges représentant un paysage urbain (point de vue frontal sur la colline de Fourvière, par exemple) ou plusieurs quartiers dans leur ensemble (vues aériennes, panorama depuis Fourvière) ne permettent pas toujours d'identifier avec certitude les objets urbains auxquels on peut accorder le statut de « chose à voir » dans ces images. Un indice se trouve dans la légende accompagnant l'illustration : les objets explicitement cités sont alors à considérer comme sujets principaux de l'image, donc comme « choses à voir ».

L'analyse croisée de chaque illustration et de sa légende, ainsi que celle de l'évolution des légendes et choix iconographiques dans les éditions successives permet de mieux comprendre les logiques de mise en lumière d'espaces ou d'objets urbains particuliers. Cependant, en l'absence d'autres procédés de mise en valeur et d'explication de la part des auteurs de guides,

la classification par les chercheurs des objets représentés en illustration comme « chose à voir » ou toute autre nature n'est pas aussi précise qu'elle peut l'être pour le texte et la cartographie. Il paraît plus approprié de tenir compte de ces éléments sur les illustrations en complément d'une étude de la nature des objets spatiaux dans le texte et la cartographie des guides.

4.6. La construction d'un espace touristique par les guides : articuler les « choses à voir » et la circulation

Depuis plusieurs décennies, les recherches portant sur les guides de voyage s'intéressent de plus en plus au rapport à l'espace de ce type d'ouvrage. Pendant longtemps – et encore aujourd'hui dans certaines publications – seules les « choses à voir » étaient étudiées, sans qu'il n'y ait forcément d'intérêt pour leur environnement, leur rôle dans les itinéraires de visite ou au sein de quartiers. Pourtant, comme l'indique Évelyne Cohen, « le propre des guides de tourisme est de tracer le chemin et d'aider à faire le choix entre "les choses à voir".[998] » Il est donc important de prendre en considération la dimension géographique du contenu des guides et d'essayer de mieux comprendre quel espace particulier chacun d'entre eux construit par la mention des objets, la cartographie et les vues illustrées.

Pour Jules Gritti, l'espace touristique peut être décomposé en deux types d'espace : « l'espace de circulation qui s'oppose à celui de la chose-à-voir »[999]. Il y a donc d'un côté le « devoir-regarder » et de l'autre le « devoir-circuler » : le premier étant supérieur au deuxième. En effet, le guide doit répondre à deux objectifs, qui sont contradictoires. D'une part, il s'agit de guider les voyageurs devant chaque objet digne d'intérêt, qui mérite l'observation et/ou la visite. Mais d'autre part, il faut également donner des indications pratiques pour aider ces voyageurs à se déplacer d'une « chose à voir » à l'autre, de la manière la plus efficace possible : cela suppose donc de trouver l'itinéraire le plus rapide et court. En matière touristique, nombreux sont les exemples d'organisations collectives qui fonctionnent ainsi : on pense par exemple aux voyages de groupe en car ou en bateau de croisière, qui fonctionnent sur le principe du trajet : arrêt dans un lieu jugé intéressant, puis nouveau trajet jusqu'à la station suivante. Le rôle du guide de voyage est le même : il lui faut rationaliser l'espace, le décomposer en stations, qui sont le véritable but touristique, reliées entre elles par des chemins qui eux ne présentent pas d'intérêt, qui ne méritent pas le détour ou l'arrêt (ni même le regard). Le guide de voyage imprimé se doit de correspondre à ce double impératif. Il lui faut sélectionner, indiquer et présenter au lecteur

[998] É. Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris… », 2000, *op. cit.*, p. 439.
[999] J. Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », 1967, *art. cit.*, p. 52.

les objets les plus intéressants (les « choses à voir »), mais cela ne suffit pas. En effet, s'il n'y avait que des listes de « choses à voir » dans ces ouvrages[1000], le voyageur serait livré à lui-même quant au parcours possible et risquerait de perdre un temps précieux, voire tout simplement de se perdre. Cela serait alors contre-productif, car il n'aurait plus la possibilité de voir tout ce qu'il devrait voir dans un temps imparti.

L'espace touristique construit par le guide se compose d'arrêts (si ce n'est indispensables, au moins fortement recommandés) et de traversées d'autres espaces qui ne sont souvent cités que parce qu'ils permettent la jonction d'une « chose à voir » à une autre. C'est notamment le cas dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle avec les guides qui adoptent un itinéraire ferroviaire[1001]. Nous verrons plus tard que dans les guides du corpus, d'autres mises en ordre de l'espace urbain à des fins touristiques existent. Et dans certains cas, ce n'est pas forcément le chemin le plus court qui est conseillé par le guide : il convient alors de chercher à comprendre pour quelle raison ce choix a été fait. Comme le souligne Jules Gritti, le guide peut parfois présenter des variantes, des itinéraires alternatifs qui sont indiqués car il a été jugé qu'ils présentent un intérêt particulier[1002]. Ces parcours sont en quelque sorte un entre-deux, entre la « chose à voir » et les voies qui permettent d'y arriver. S'ils servent avant tout à se déplacer dans l'espace, ils contiennent aussi une dimension visuelle : en ce sens, ils ne sont pas inintéressants pour le voyageur, du moins, c'est ce qu'en pense l'auteur du guide. On peut dire qu'ils permettent d'allier l'utile à l'agréable : rejoindre une curiosité touristique en passant par une rue plus intéressante que la voie principale d'accès.

Une autre exception à la règle (mais qui la confirme en quelque sorte) est le fameux détour : l'expression « vaut le détour » est devenue caractéristique du discours touristique. Le détour, comme son nom l'indique, consiste à sortir pendant un moment – court – de l'itinéraire principal[1003], à faire un pas de côté pour aller spécialement voir un objet isolé, qui est censé le mériter. Les guides Bleus de la fin du XX^e^ siècle comportent même un symbole visuel correspondant à ces « choses à voir » situés à l'écart des itinéraires recommandés.

[1000] C'est presque le cas dans certains guides portant sur un très large espace et ne livrant que quelques informations rapides sur chaque ville (par exemple, les guides Diamant *France* tels le [HAC1868] et [HAC1887].
[1001] M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, *art. cit.*, § 6.
[1002] J. Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », 1967, *art. cit.*, p. 53.
[1003] M.-V. Ozouf-Marignier, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin… », 2011, art. cit., § 6.

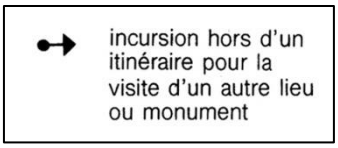


Figure 93 : Symbole du guide [HAC1990]

Dans son étude, Jules Gritti a surtout analysé la structuration de l'espace touristique à un niveau supra-urbain, c'est-à-dire régional ou national, pratiqué en automobile. Dans un contexte urbain, l'organisation spatiale du discours touristique ne correspond pas exactement au même critère, car l'espace à parcourir est plus resserré, et dans la plupart des cas, la ville est visitée en qualité de piéton. Néanmoins, en matière de tourisme, on retrouve à tous les échelons géographiques et peu importe le mode de déplacement la même logique sous-jacente : parcourir une étendue géographique, de la manière la plus efficace possible, pour aller voir les objets les plus intéressants. Dans cette entreprise, le guide de voyage imprimé joue un rôle majeur, en prescrivant aux lecteurs ce qu'il faut voir et comment s'y rendre. En particulier, la cartographie prend de plus en plus d'importance au fil des décennies : on le voit à travers son évolution au sein des guides (carroyage). Quant aux illustrations (photographies, gravures), leur rôle est différent : elles servent surtout à mettre en valeur ce qu'il faut voir, mais ne concernent pratiquement pas l'espace de circulation, car elles ne figurent que rarement des voies ou espaces publics n'étant pas des « choses à voir ».

Les études portant sur la littérature touristique se sont jusqu'à présent essentiellement intéressées à l'espace des « choses à voir », négligeant l'espace de circulation et les itinéraires. Il est vrai que cette espace de circulation se profile en négatif dans les guides de voyage : il est en quelque sorte à l'arrière-plan et pourtant, il joue un rôle structurant. Comme le souligne Jules Gritti, si l'on prend le temps de mener un examen attentif, on se rend compte que l'espace de circulation est en réalité omniprésent dans ces textes. Il est la toile qui tisse l'espace des « choses à voir ». Il convient donc de le prendre en compte et d'essayer de chercher à comprendre plusieurs choses : quels sont les objets spatiaux qui le composent, pour quelle raison ces objets-là ont été choisis et comment cet espace de circulation est lié à celui des « choses à voir ». Mais là aussi, le guide doit constamment maintenir son objectif principal et ne pas multiplier les détours. L'analyse des objets spatiaux présents dans le guide et de leur statut permet de mieux comprendre comment cet espace touristique est construit.

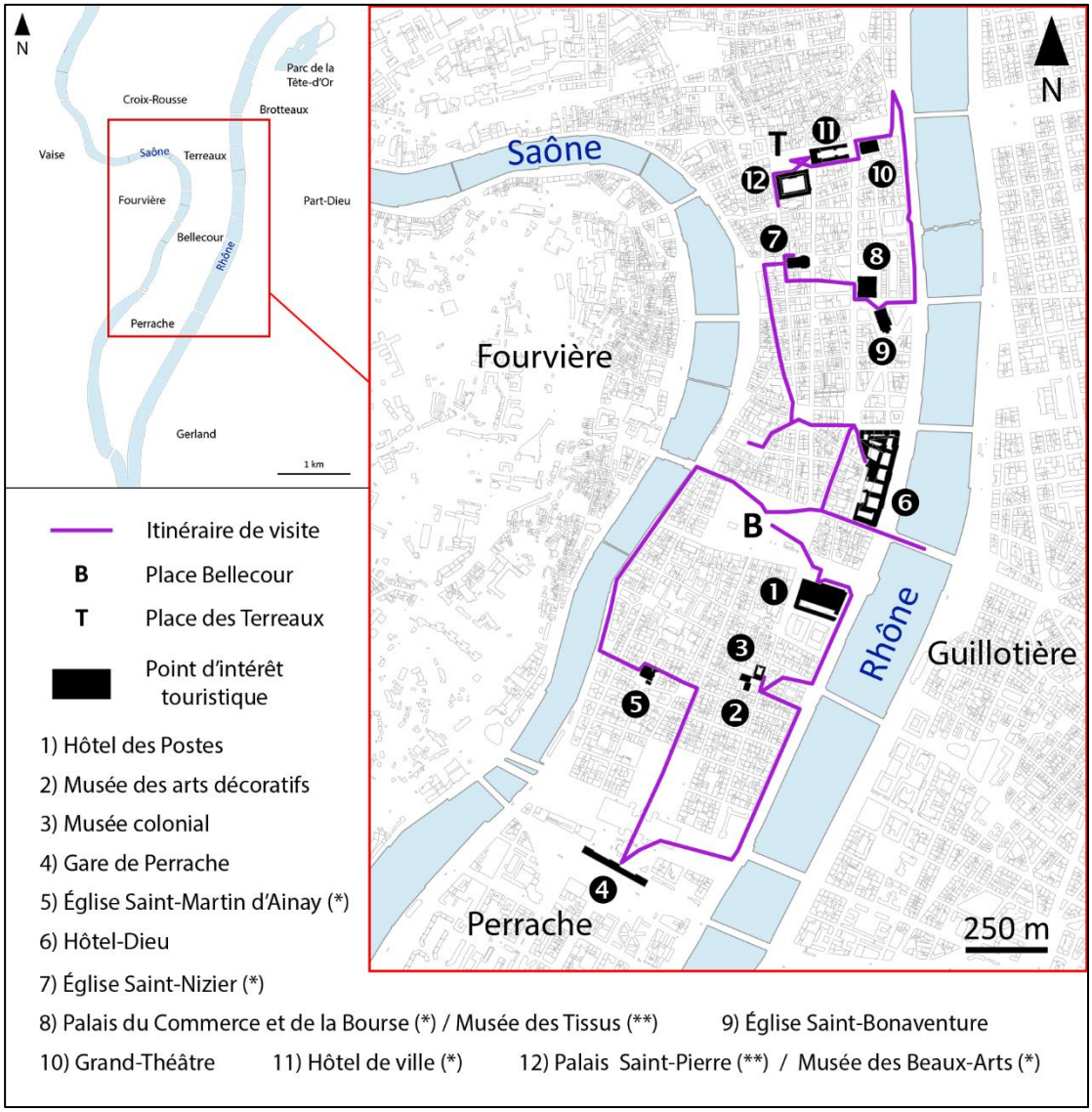
Si l'étude de Jules Gritti concerne surtout la visite du pays en automobile, plusieurs remarques sont cependant applicables au tourisme urbain. D'ailleurs, il évoque aussi cette dualité de

l'espace touristique urbain dans les guides : « du côté de la circulation (en voiture ou à pied), les rues qu'il faut nécessairement traverser et les parties non intéressantes de la ville ; du côté du stationnement touristique, les monuments et quartiers intéressants, de préférence anciens »[1004]. Pour une ville de la taille de Lyon, la principale particularité tient au mode de déplacement et à l'espace resserré des « choses à voir » dans un périmètre assez limité, comme le montrent les cartes de synthèses réalisées dans cette thèse (chapitre 5 et 6). Les sites et monuments intéressants – sélectionnés et mis en avant par le guide – sont souvent peu éloignés les uns des autres. À première vue, dans la plupart des villes, l'espace touristique correspond globalement au centre ancien, qui concentre le plus de « choses à voir »[1005] et que les voyageurs parcourent à pied. Cependant, il convient d'approfondir l'étude des objets présents dans le corpus, afin de matérialiser – sous la forme d'une spatialisation dans le SIG et de cartes – ce à quoi correspond concrètement l'espace touristique lyonnais, pour chaque guide, chaque collection et chaque période. Cette étape paraît indispensable afin de pouvoir déconstruire efficacement l'espace des « choses à voir » et par extension l'image de la ville que construisent et véhiculent des acteurs extérieurs, les éditeurs et rédacteurs de guides.

La carte suivante présente une partie de l'itinéraire principal du guide [HAC1944]. Ici, j'ai spécifiquement mis en évidence seulement les « choses à voir » apparaissant en gras dans le texte et autour desquelles est structuré le parcours, en employant la variable visuelle couleur (fond noir des polygones)[1006]. Les numéros (de 1 à 12) montrent l'ordre de cheminement dans le cœur de la Presqu'île. Le parcours débute place Bellecour, qui est le centre de la ville dans les guides Hachette du milieu du XX^{e} siècle. La première « chose à voir » est le récent hôtel des Postes, construit en 1935[1007] à la place de l'hôpital de la Charité. La promenade se poursuit sur le quai du Rhône. L'étape suivante concerne la visite des deux musées situés rue de la Charité (musée des arts décoratifs au n° 30 et musée colonial au n° 34). Le guide fait ensuite reprendre le quai, pour rejoindre la gare de Perrache. Les touristes sont enjoints à traverser la place Carnot pour se rendre à l'église Saint-Martin d'Ainay. Plutôt que de remonter la rue Victor-Hugo, le guide fait emprunter le quai Tilsitt, qui longe la Saône. Ce choix est explicitement fait pour profiter des « belles vues à g. sur la colline de de Fourvière, au pied de laquelle se montrent la cathédrale et la colonnade du palais de Justice. » ([HAC1944, p. 20]). Le parcours repasse par la place Bellecour et se poursuite par la rue de la République. Plusieurs options sont offertes, mais le texte invite les touristes à se rendre à l'Hôtel-Dieu et sa chapelle, situés juste à proximité.

[1004] J. Gritti, « Les contenus culturels du Guide bleu », 1967, *art. cit.*, p. 54.
[1005] *Idem.*
[1006] Carte réalisée en 2016 pour la publication suivante : D. Petermann, « Le patrimoine lyonnais représenté… », 2018, *op. cit.* La couche de référence est celle du bâti de 2016 (Grand Lyon, licence ouverte).
[1007] Architecte : Michel Roux-Spitz (1888-1957).

La place des Jacobins est ensuite traversée (avec mention de sa fontaine), puis le parcours passe par la rue Mercière, ce qui permet d'admirer ses maisons anciennes. L'église Saint-Nizier est décrite. Ensuite, c'est au tour de la place des Cordeliers et des eux édifices la bordant. Le Palais du Commerce et la Bourse est un passage obligé, car il abrite les collections du musée des Tissus (encore pour quelques mois). L'église Saint-Bonaventure est également à visiter. L'itinéraire fait une nouvelle repasser par le quai du Rhône (ici le quai de Retz), et enfin, c'est la dernière étape de ce parcours principal. Tour à tout sont décrits le Grand Théâtre (place de la Comédie), puis l'Hôtel de ville et le Palais Saint-Pierre sur la place des Terreaux.



Carte 16 : Tracé de l'itinéraire de visite principal du guide [HAC1944]

Cette carte ne figure ici pas toutes les choses à voir mentionnées dans cet espace, mais seulement celles qui sont mises en lumière par le marquage typographique comme étant les plus

importantes. Ce choix permet de rendre visible les logiques de sélection à la fois des curiosités principales (hiérarchie) mais surtout la manière dont elles structurent l'espace de circulation. Les douze objets patrimoniaux représentés en gras dans le texte occupent un rôle fondamental et organisent le parcours de visite, qui laisse de côté une bonne partie des rues de la Presqu'île. Néanmoins, cet exemple fait apparaître plusieurs choses supplémentaires. Tout d'abord, contrairement à ce que l'on pourrait penser, le parcours principal n'est pas seulement régi par un souci d'efficacité. La visite de cette partie centrale de la ville est certes rationalisée, mais la forme de l'itinéraire n'est pas linéaire. L'objectif ici n'est pas que les touristes relient le plus vite possible chaque objet, en empruntant le chemin le plus court et direct. Le parcours est marqué par des détours (gare de Perrache) qui répondent aussi à une logique touristique particulière. Les trois sections qui sont constituées par les quais du Rhône et de la Saône illustrent parfaitement cela. À chaque fois, il s'agit de faire profiter des vues et des perspectives ouvertes sur les cours d'eau (et les collines). De même, le passage par la rue Mercière est caractéristique de la manière dont une voie ancienne, présentant un intérêt architectural, est préféré à un chemin plus direct. L'itinéraire propose aussi des alternatives (des « branches » qui ne sont pas toutes représentées ici) : ainsi, la place des Célestins et son théâtre peut être rejointe. Une carte de spatialisation comme celle-ci est éclairante sur l'articulation entre espace des « choses à voir » et espace de circulation. On comprend qu'un seul objet peut être considéré comme suffisant important pour mériter un détour assez long, mais que les auteurs de guides sont très attentifs au paysage urbain et aux éléments situés entre deux curiosités principales. La conception de l'itinéraire touristique est donc plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. L'espace de circulation n'est pas qu'un faire-valoir des « choses à voir » : il occupe un rôle important, en particulier pour ce qui relève du paysage urbain. La mise en valeur des vues se fait par la combinaison de plusieurs composantes du texte. Il y a bien sûr les mentions explicites : par exemple, cette édition [HAC1944, p. 67] loue « la majestueuse façade de la ville sur les quais du Rhône ». Les indications spatiales de déplacement, qui constituent l'itinéraire, ne sont pas à considérer uniquement comme des informations relevant du pratique : elles participent aussi à la construction de l'espace des « choses à voir ». Constituantes de l'espace de circulation, elles relient entre elles les curiosités selon la même logique de valeurs, qui met en avant le beau et l'ancien.

4.7. Les rubriques « Emploi du temps » et « Principales curiosités »

4.7.1. Une section calibrée pour voir l'essentiel

À partir de la fin du XIX^e^ siècle, on voit apparaître dans certains guides du corpus une nouvelle rubrique – plus ou moins brève – qui présente très rapidement au lecteur les « principales curiosités » ou un « emploi du temps » pour visiter la ville dans un temps limité. Il s'agit notamment de s'adresser aux touristes qui ne font que passer à Lyon, au sein d'un voyage dont la destination finale est toute autre (Alpes, Riviera, vallée du Rhône). Cette entrée est le plus souvent placée immédiatement après les renseignements pratiques ou la partie historique et elle précède la « visite de la ville ». La présentation prend la forme d'un itinéraire spatial ou d'une simple liste. Il convient de préciser que cette rubrique existe déjà plus tôt au sein de guides portant sur d'autres espaces que Lyon. Le guide Baedeker consacré à Paris (1878) est un bon exemple pour comprendre son intérêt et sa place au sein d'un guide de voyage, en particulier en ce qui concerne les logiques à l'œuvre dans la construction de l'espace touristique :

> **19. Emploi du temps.**
>
> **Plan général. —** Quinze jours suffisent à peine pour voir Paris et ses environs, même en ne perdant pas de temps et en se contentant d'une visite tout à fait superficielle ; il vaut même mieux compter trois semaines. La division du texte dans ce livre peut être prise comme programme pour la distribution du temps dans la visite de Paris. L'aperçu suivant pourra aussi servir de guide ; nous avons eu égard, en le composant, à la situation des diverses curiosités, aux heures où elles sont visibles et au temps qu'on met ordinairement à les visiter. Il faudra naturellement intervertir l'ordre des visites indiquées ci-dessous, quand les choses à voir ne seront pas visibles le jour où, dans l'ordre de ce programme, on devrait les visiter ; par ex. si le deuxième jour du séjour à Paris était un lundi, où l'on ne peut voir les collections du Louvre.[1008]

Chez Hachette, le premier guide du corpus relatif à Lyon qui contient une rubrique similaire est le [HAC1882][1009]. Intitulée « Direction », elle propose un itinéraire des « choses à voir » en deux jours, selon une logique spatiale :

[1008] Karl Baedeker, *Paris et ses environs*, manuel du voyageur, Leipzig, Karl Baedeker, 1878, 5^e^ édition, p. 55.
[1009] Les huit guides Hachette du corpus publiés dans les années 1850-1870 ne comportent pas de rubrique « Direction » ou « Emploi du temps ».

Aux personnes qui n'auraient qu'un temps fort limité à passer à Lyon, nous recommanderons l'itinéraire suivant, qui permet de visiter en deux jours les principales curiosités de la ville, en prenant pour point de départ la place Bellecour.

1er JOUR. — Colline et chapelle de Fourvière. — Observatoire Gay. — Cathédrale. — Palais de justice. — Église Saint-Paul. — Hôtel de ville. — Palais Saint-Pierre (musées de peinture, de sculpture et d'antiquités). — Palais du commerce et musée industriel. — Église Saint-Bonaventure. — Église Saint-Nizier. — Retour à la place Bellecour par la rue de la République. Le soir, au Grand-Théâtre.

2e JOUR. — Église d'Ainay. — Hospice de la Charité. — Hôtel-Dieu. — Monument des victimes du siège. — Musée Guimet. — Parc de la Tête-d'Or. — Place Morand. — Quai Saint-Clair. — Le soir, au théâtre Bellecour.

Une troisième journée pourrait être consacrée à la visite de l'île-Barbe ; au retour de cette excursion, on aurait le temps de monter à la Croix-Rousse ou aux Chartreux pour admirer un des plus beaux panoramas de Lyon. — Une quatrième journée serait agréablement employée soit à une excursion au Mont-d'or, soit à l'exploration des ruines de l'aqueduc du Mont-Pilat, par Oullins, Bonnant et Chaponost, jusqu'à Soucieu.

[HAC1882, p. 235-236]

La rubrique « Direction » présente dans les guides [HAC1890] et [HAC1897] – presque identique dans ces deux ouvrages – est beaucoup plus approfondie. Elle constitue même en quelque sorte un véritable itinéraire (avant la lettre, pour cette collection qui adopte alors encore une organisation thématique de la visite de Lyon) permettant de visiter la ville, avec des renvois vers les pages où se trouvent les descriptions des principaux objets :

Pour bien connaître Lyon et ses environs, il est indispensable d'y consacrer plusieurs journées. Cependant le voyageur pressé arrivant par la gare de Perrache peut suivre l'itinéraire suivant :

Devant lui, le cours du Midi et la *place Carnot* (monument de la République française) ; à dr., intendance militaire et manufacture des tabacs, à l'angle du quai de la Charité. — Traverser la place Carnot et suivre la *rue Victor-Hugo* ; à g., *place* et statue *d'Ampère* (visiter par la *rue Bourgelat* **l'église d'Ainay**, p. 85), on atteint la *rue Sala* (à l'angle, hôtel de la division militaire), que l'on suit à dr. (à g., église Saint-François, p. 88) jusqu'au *quai de la Charité*. Par ce quai, à g., et la *place de la Charité* (hôpital militaire, hospice de la Charité et son église, en face bureaux de la Poste), gagner la *place Bellecour* (jardins, statue, façades, musée de la Propagation de la Foi, p. 110).

Au N.-E. de la place Bellecour, par la place Le Viste, prendre la *rue de la République* : à dr., théâtre Bellecour, *place des Cordeliers* avec le marché et l'**église Saint-Bonaventure** (p. 87), palais de la Bourse et du Commerce avec son **musée industriel** (p. 110) ; à g. , Banque de France ; à l'extrémité à dr.,

Grand-Théâtre (p. 91), et a g. **hôtel de ville** (p. 89). Par la *rue Lafont*, on débouche sur la place de l'Hôtel-de-Ville (palais Saint-Pierre, **musée**, muséum, bibliothèque, etc., p. 95 et 111).
Par la *rue Centrale*, visiter à g. **l'église Saint-Nizier** (p. 86) ; aller jusqu'à la *place des Jacobins* (fontaine monumentale) ; par la *rue Saint-Dominique*, et à dr. la *place des Célestins* (théâtre, p. 91), on arrive aux quais de la Saône.
Par le *pont Tilsitt* on gagne à dr. l'archevêché, la **cathédrale Saint-Jean** (p. 84), le palais de justice (p. 91). En face du pont Tilsitt prendre le chemin de fer funiculaire de Saint-Just (p. 71) ; à 3 min. de la station, voir sur la *place de Choulan* les tombeaux romains (p. 83) ; à 15 min. à l'O., le cimetière de Loyasse.
Revenir par la gare de Saint-Just à la station de Fourvière ; à 10 min., visiter la chapelle et l'église de **Fourvière** (p. 71 : panorama splendide) ; descendre par le *passage Gay* (observatoire, belle vue), et déboucher sur le quai de la Saône près de la gare de Saint-Paul.
Prendre le *pont de la Feuillée*. Par la *rue d'Algérie* (à g. école de la Martinière et son musée industriel, p. 93, et plus loin, *place Sathonay* et la statue de Jacquard), jusqu'à la *rue Terme*. Monter à la Croix-Rousse par le chemin de fer funiculaire (à g., square de l'ancien jardin des plantes) ; station du boulevard de la Croix-Rousse ; à 12 min., à g., visiter l'église Saint-Bruno (p. 88) ; à dr., descendre par *le boulevard*, la *côte Saint-Sébastien* (à dr., église Saint-Bernard, p. 88 ; à g., hôpital des Colinettes, jardins de l'ancien séminaire), la *place Croix-Paquet*, la *rue des Feuillants*, pour déboucher *place Suchet* (statue du maréchal Suchet), autrefois place Tolozan.
Traverser le Rhône par le *pont Morand ;* en face, *place Morand* (fontaine monumentale) ; par le quai à g. en allant au N., visiter le **parc de la Tête-d'Or** (p. 112 ; monument des Enfants du Rhône, traverser le lac en bateau, visite aux chalets, volières, parcs d'animaux, jardin botanique et terminer par les splendides serres) ; revenir par la porte de la *rue Tête-d'Or*, le *cours Morand*, la *rue de Créqui* (à dr., église Saint-Pothin, p. 88 ; à g., monument des victimes du siège de 1793), le *cours Lafayette*, *cours de la Liberté* (à g., le nouvel hôtel de la préfecture) et le *cours Gambetta*, on rejoint le Rhône (rive g.) en face du *pont de la Guillotière* (à g., sur le quai Claude-Bernard, Faculté de médecine et des sciences, p. 92).
[HAC1890, p. 78]

Dans le guide [HAC1902], cette rubrique change de nom et devient plus succincte. Si elle ne comporte pas non plus d'énumération des principales curiosités, comme c'était le cas dans le guide [HAC1882], celles-ci sont tout de même présentes au sein d'un itinéraire réduit :

Emploi du temps ; principales curiosités.

Lyon possède des monuments, des musées et des établissements industriels assez importants pour retenir longtemps les archéologues, les artistes, les commerçants et les industriels. Aux touristes qui veulent voir en peu de temps ce qu'il y a de

> plus saillant dans la ville, une journée bien employée suffira à emporter une idée assez complète de Lyon. Tout d'abord, il faut monter à Fourvière (V. p. 361) par l'un des deux funiculaires ; ne pas manquer de monter, si le temps est clair, à l'observatoire (p. 368), descendre par un des funiculaires ou mieux à pied par le chemin Gay (péage, 5 c. ; inscriptions ; p. 362) et la montée des Anges ; ensuite, visiter la cathédrale Saint-Jean (p. 369), le Musée épigraphique (p. 371) et le Musée de peinture (surtout la Galerie des peintres lyonnais, p. 373), le Musée historique des tissus (surtout la salle des Tapis d'Orient, p. 381) ; se promener entre la place Bellecour (p. 359) et les Terreaux (p. 362), par la rue de la République (p. 359) ou par la rue de l'Hôtel-de-Ville (p. 360), pour se rendre compte de l'activité lyonnaise ; et, si l'on a du temps de reste, faire une promenade au parc de la Tête-d'Or (p. 364). Le soir on peut assister à une représentation du Guignol lyonnais.
> [HAC1902, p. 358]

Véritable condensé de la visite de la ville, ce type de rubrique se maintient assez longtemps dans la collection Hachette au XX^e^ siècle, mais surtout dans la monographie de niveau local nommée *Lyon et ses environs*, avec une présence attestée dans les éditions [HAC1897], [HAC1905], [HAC1914], [HAC1925], [HAC1944], et dans la dernière, [HAC1971]. On remarque aussi que la rubrique existe dans certains guides itinéraires comme *De Paris à Lyon* [HAC1882], et plusieurs titres appartenant à la série Itinéraire général de la France (IGF) : *Lyonnais, Beaujolais et Bresse* [HAC1890], *Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais* [HAC1902] et [HAC1912]. En revanche, à partir de la refonte de la collection en 1919 (devenue les guides Bleus), elle n'est plus systématiquement présente dans les nouveaux guides d'échelon régional. On la retrouve dans l'édition [HAC1931] de *Bourgogne, Franche-Comté, Morvan, Jura, Lyonnais*[1010], puis dans la première édition du titre *Bourgogne, Morvan, Nivernais, Lyonnais* [HAC1939a]. Elle est absente du guide Diamant *Vosges-Jura, Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Lyonnais, Franche-Comté* [HAC1939b] et du guide *Rhône-Alpes* [HAC1991]. Enfin, les guides de niveau national, portant sur la France entière, ne comportent pas de rubrique de ce type, que ce soit ceux du XIX^e^ siècle ([HAC1868], [HAC1887]) ou du XX^e^ siècle ([HAC1920b], [HAC1923b], [HAC1938], [HAC1950], [HAC1960], [HAC1990]).

Dans la collection Baedeker, les guides du corpus publiés avant les années 1890 ne contiennent pas de rubrique similaire. Elle fait son apparition dans les éditions en anglais [BAE1898a] et en allemand [BAE1898b], puis est présente dans l'édition suivante en français [BAE1901]. Ce passage est alors constitué de la mention des « principales curiosités », sous forme d'une liste succincte (sans itinéraire), avec renvoi vers les pages décrivant les objets concernés :

[1010] En revanche, elle ne figure pas dans le guide [HAC1920b].

Chief attractions. Place Carnot and Place Bellecour (p. 16), Notre Dame de Fourvière (p. 18), Cathedral of St-Jean (p. 19), Hôtel de Ville (p. 20), Palais des Arts (p. 21), Exchange and the Musée Historique des Tissus (p. 25), Parc de la Tête-d'Or (p. 27).
[BAE1898a, p. 15]

Bei beschränkter Zeit : *Place Carnot* und *Place Bellecour* (s. unten u. S. 179), *Notre-Dame de Fourvière* (S. 185), Kathedrale *St-Jean* (S. 184), *Hôtel de Ville* (S. 181), *Palais des Arts* (S. 180), *Börse* und das historische *Weberei-Museum* (S. 180), *Parc de la Tête-d'Or* (S. 187).
[BAE1898b, p. 178]

Principales curiosités, dans l'ordre de la description ; *places Carnot* et *Bellecour* (p. 10), *N.-D.-de-Fourvière* (p. 11), *St-Jean* (cathédrale ; p. 13), *hôtel de ville* (p. 15), *musées* du palais des Arts (p. 16), *Bourse* et *musée historique des tissus* (p. 21), parc *de la Tête-d'Or* (p. 23).
[BAE1901, p. 9]

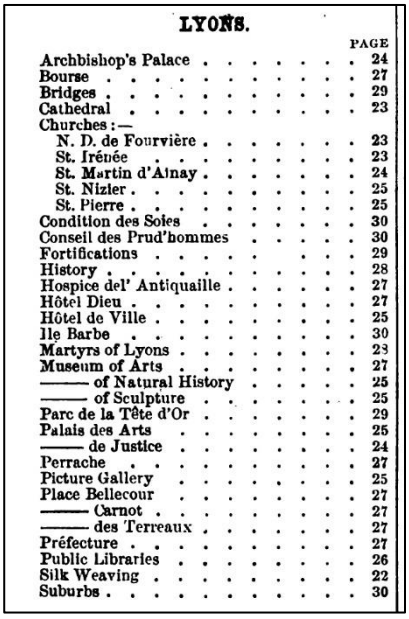
On retrouve la rubrique dans l'édition en français [BAE1910]. Ensuite, elle est (étrangement) absente de l'édition en anglais [BAE1914], avant de réapparaître dans les guides [BAE1930], en langue allemande, et [BAE1931], la version en langue anglaise, avec en outre une indication d'ordre temporel.

Bei beschränkter Zeit (1-1½ Tage) : Place Bellecour (S. 300), Kirche *St-Martin-d'Ainay* (S. 300), Kathedrale *St-Jean* (S. 309), *Notre-Dame-de-Fourvière* (S. 310 ; Aussicht), *Webereimuseum* (S. 301), *Palais des Arts* (S. 303), *Rathaus* (S. 303), *Parc de la Tête-d'Or* (S. 312).
[BAE1930, p. 298]

Chief Attractions (1-1½ day). Place Bellecour (p. 7), St-Martin-d'Ainay (p. 6), Cathedral of St-Jean (p. 15), Notre-Dame-de-Fourvière (p. 16 ; view), Musée Historique des Tissus (p. 8), Palais des Arts (p. 10), Hôtel de Ville (p. 9), Parc de la Tête-d'Or (p. 18).
[BAE1931, p. 5]

Les autres guides Baedeker du corpus, publiés dans la seconde moitié du XX^{e} siècle – des éditions [BAE1961a] et [BAE1961b] jusqu'à [BAE1994] – ne comportent plus de rubrique présentant de manière brève les principales curiosités.

Il n'y a aucune rubrique de ce type dans les guides des deux collections anglaises qui font partie du corpus principal. L'édition [MUR1892] contient certes un sommaire au début de l'entrée consacrée à Lyon, auquel on pourrait attribuer la même fonction, mais celui-ci est constitué à la fois d'objets individuels étant des « choses à voir » (Bourse, Cathédrale, Hôtel de ville, etc.), d'entrées thématiques (Fortifications, Bibliothèques publiques, Tissage de la soie) et d'entrées spatiales (Perrache, Faubourgs). Il est plus étonnant que les Blue Guides, publiés au XX^{e} siècle, ne disposent pas d'une telle rubrique, alors que c'était semble-t-il la norme dans les grandes collections concurrentes, au moins pendant la période 1890-1930.



LYONS.

	PAGE
Archbishop's Palace	24
Bourse	27
Bridges	29
Cathedral	23
Churches :—	
N. D. de Fourvière	23
St. Irénée	23
St. Martin d'Ainay	24
St. Nizier	25
St. Pierre	25
Condition des Soies	30
Conseil des Prud'hommes	30
Fortifications	29
History	28
Hospice del' Antiquaille	27
Hôtel Dieu	27
Hôtel de Ville	25
Ile Barbe	30
Martyrs of Lyons	23
Museum of Arts	27
—— of Natural History	25
—— of Sculpture	25
Parc de la Tête d'Or	29
Palais des Arts	25
—— de Justice	24
Perrache	27
Picture Gallery	25
Place Bellecour	27
—— Carnot	27
—— des Terreaux	27
Préfecture	27
Public Libraries	26
Silk Weaving	22
Suburbs	30

Figure 94 : Sommaire de l'entrée "Lyon" dans le guide [MUR1892]

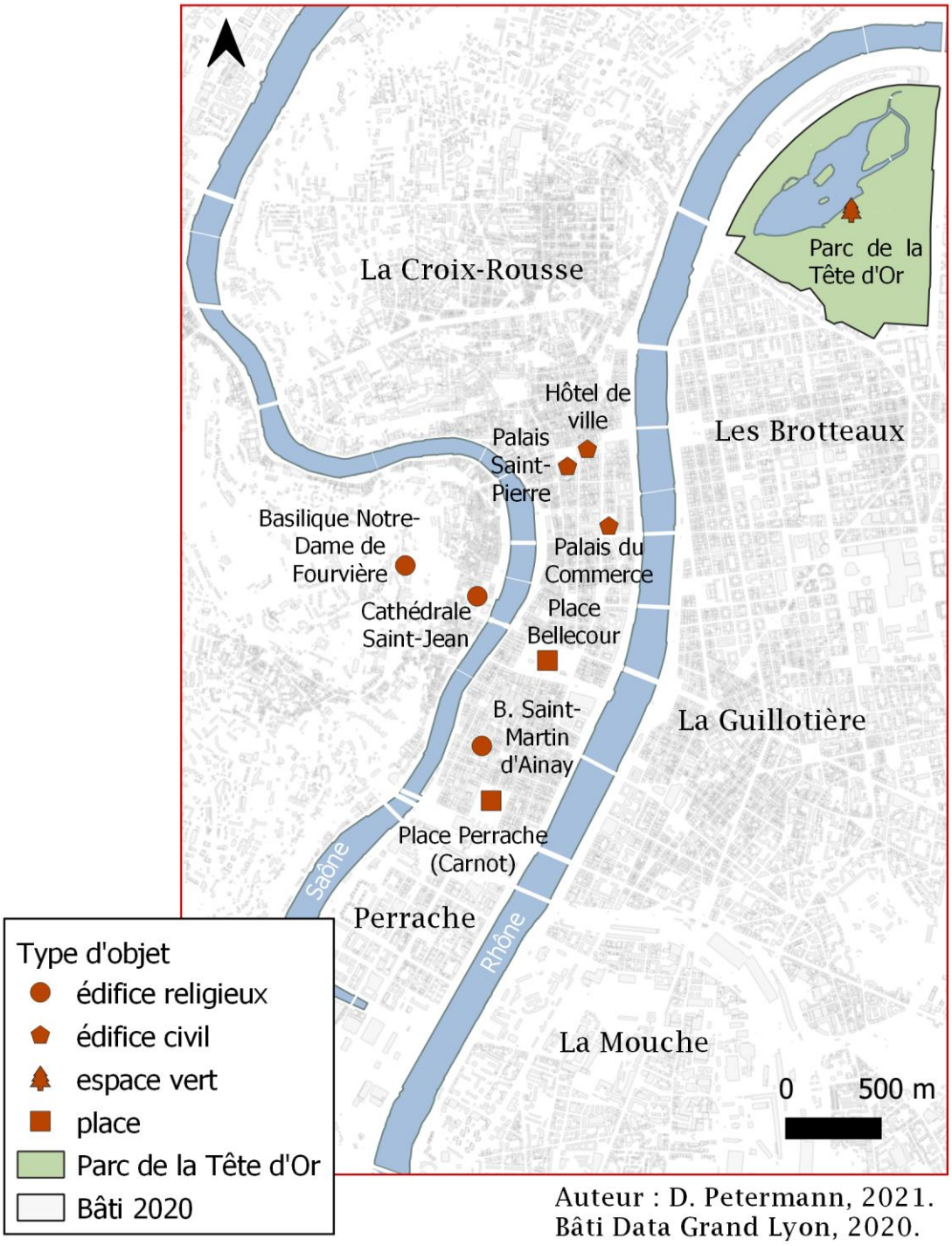
4.7.2. Spatialisation des rubriques « Emploi du temps »/« Direction »

Il est intéressant d'examiner l'espace correspondant à ce type de rubrique, à travers la spatialisation des « choses à voir » et des itinéraires (lorsqu'ils sont indiqués). Au total, au sein du corpus, dix-neuf guides sur 61 contiennent une rubrique de ce type (six guides Baedeker et treize guides Hachette). Les objets spatiaux présents dans ces rubriques « Direction »/« Emploi du temps »/« Principales curiosités » sont ceux qui sont jugés par les auteurs de guides comme étant les plus importants pour les voyageurs : il s'agit bel et bien de « choses à voir » (sauf dans le cas d'itinéraire comportant aussi des objets appartenant à l'espace de circulation : voies et

ponts). Leur spatialisation a permis de réaliser des cartes constituant une synthèse de l'espace touristique, un condensé des « choses à voir », constitué des objets incontournables (du point de vue des auteurs de guide). La carte suivante est une carte de synthèse figurant tous les objets présents dans au moins une rubrique de ce type dans les six guides Baedeker et la fig. 2 correspond à la carte de synthèse pour les douze guides Hachette[1011]. On trouve de manière stable dans ces dix-huit guides les principaux édifices religieux (cathédrale Saint-Jean, église Saint-Martin d'Ainay, basilique Notre-Dame de Fourvière), les édifices civils notoires, en particulier les musées (hôtel de ville, palais des Arts et ses collections, musée des Tissus) et le principal parc de la ville, le parc de la Tête d'Or. Ces objets correspondent aux grandes catégories mentales du système de valeurs que nous avons vu dans les guides de conversation à destination des voyageurs, qui restent prédominants pendant des décennies.

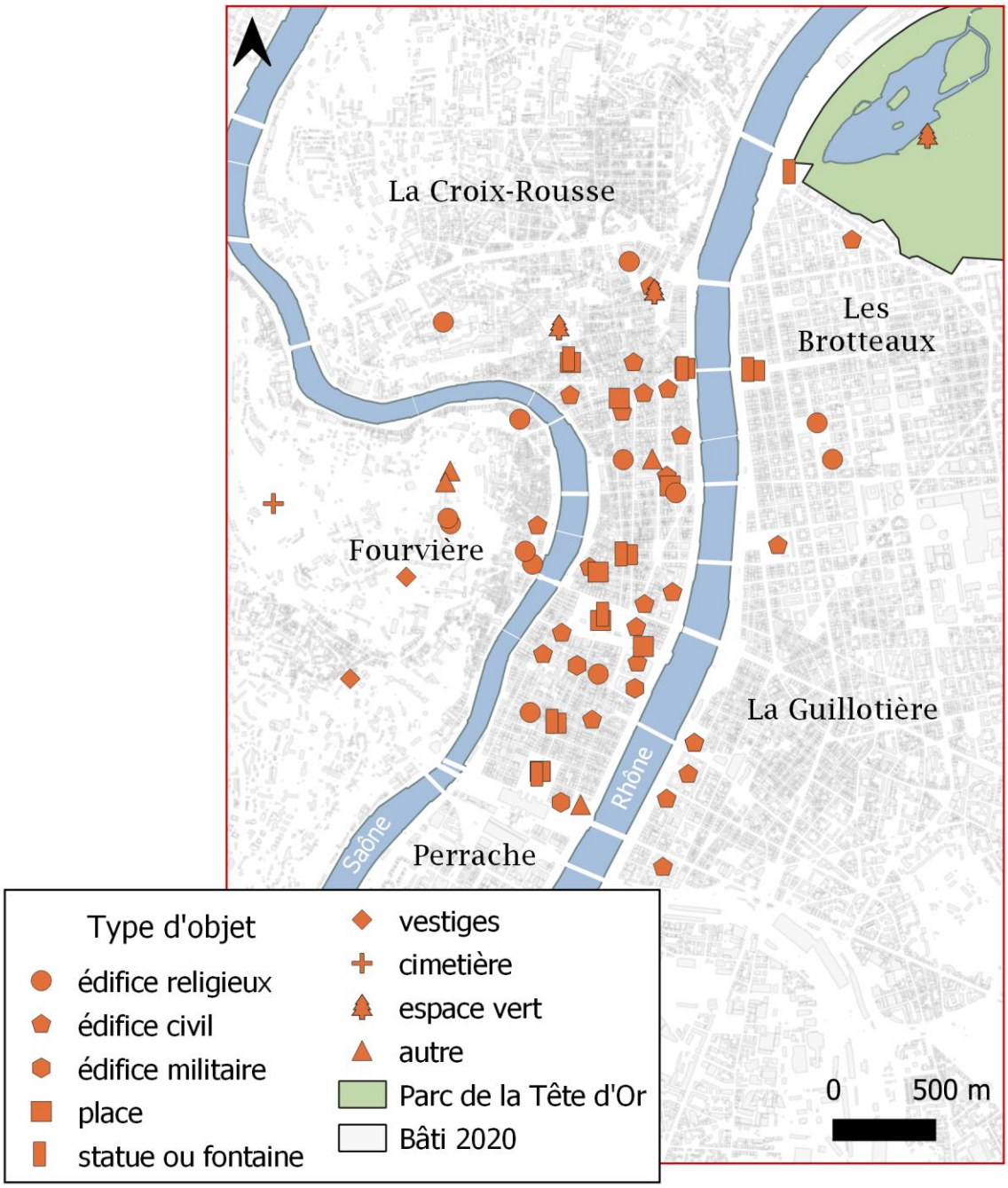
[1011] La rubrique « Emploi du temps » du guide [HAC1925] ne comporte pas de liste d'objets (hormis les théâtres), donc je ne l'ai pas spatialisée.

Les objets présents dans au moins l'une des rubriques « Principales curiosités », « Chief attractions » et « Bei beschränkter Zeit » des guides [BAE1898a], [BAE1898b], [BAE1901], [BAE1910], [BAE1930], [BAE1931]



Carte 17 : Carte de synthèse des objets présents dans au moins l'une des rubriques « Principales curiosités », « Chief attractions » et « Bei beschränkter Zeit » des guides [BAE1898a], [BAE1898b], [BAE1901], [BAE1910], [BAE1930], [BAE1931]

Les objets présents dans au moins l'une des rubriques « Principales curiosités », « Direction », « Emploi du temps » des guides [HAC1882], [HAC1890], [HAC1897], [HAC1902], [HAC1905], [HAC1912], [HAC1914], [HAC1923a], [HAC1931], [HAC1939a], [HAC1944], [HAC1971]



Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 18 : Carte de synthèse des objets présents dans au moins l'une des rubriques « Principales curiosités », « Direction », « Emploi du temps » des guides [HAC1882], [HAC1890], [HAC1897], [HAC1902], [HAC1905], [HAC1912], [HAC1914], [HAC1923a], [HAC1931], [HAC1939a], [HAC1944], [HAC1971]

Comme on le voit, au sein des douze guides Hachette spatialisés ici, le nombre de « choses à voir » présentes au moins une fois dans ces rubriques est bien plus important que dans les six guides Baedeker. Ce sont surtout les rubriques « Direction » des guides [HAC1890] et [HAC1897], constituées d'un itinéraire très précis, qui contribuent à ce nombre élevé, car elles comptent chacune 56 objets identifiés comme « choses à voir » (alors que la rubrique « Principales curiosités » du guide [HAC1905] liste quant à elle seulement quatorze objets).

Cette rubrique préliminaire est intéressante car elle met en place une hiérarchisation des objets (seules les « choses à voir » considérées comme les plus importantes y sont citées), un condensé de la visite de la ville (les visiteurs pressés peuvent s'en contenter et se passer du reste du texte) et dans certains cas, une organisation de l'espace urbain dans un but touristique et dans un temps limité. Elle consiste en une synthèse prête à l'emploi pour certains profils de voyageurs. Cela apparaît d'autant plus adapté dans le cas de Lyon, qui est souvent visitée en tant qu'étape par des personnes qui se dirigent vers une autre destination. Chez Hachette en particulier, cette dernière dimension apparaît d'abord pour la première fois au sein de cette rubrique (à la fin du XIX^{e} siècle), avant que ne soit adoptée ensuite pour les guides sur Lyon une structure spatiale de la présentation de tous les objets (au début du XX^{e} siècle, ponctuellement, puis systématiquement après la Première Guerre mondiale). On voit également que la dimension temporelle est présente et importante, l'objectif du guide étant de proposer à ses lecteurs une visite calibrée de la ville, dans un souci d'efficacité, afin de perdre le moins de temps possible.

4.8. Une définition complexe de l'espace touristique construit par chaque guide

Avant de conclure, il est nécessaire de présenter les grandes catégories d'objets. Comme expliqué précédemment, toutes les entités du guide appartiennent (au moins) à une double catégorisation. Il y a d'une part les natures qui relèvent de l'intérêt porté à l'objet (« chose à voir » ou espace de circulation). D'autre part, on doit aussi prendre en compte les catégories classiques, les types d'objets que les guides eux-mêmes emploient (notamment lorsque l'organisation thématique est de mise). Les paragraphes qui suivent présentent succinctement chaque grand type d'objet qui peut être considéré comme « chose à voir ».

4.8.1. Typologie des « choses à voir »

Les édifices religieux

Les édifices, ou bâtiments, monuments, représentent la catégorie principale dans les guides. Celle-ci est composée des édifices religieux (en premier lieu les églises) et des édifices civils. Comme nous l'avons vu précédemment, il est attesté que les édifices religieux sont placés en premier dans la hiérarchie, en tout cas dans l'histoire de ces grandes collections. Les églises les plus anciennes sont celles qui sont mises en avant. Dans le cas de Lyon, ce sont la cathédrale Saint-Jean, les églises Saint-Martin d'Ainay et Saint-Nizier. La manécanterie est aussi un incontournable des guides : ce bâtiment est indissociable de la cathédrale attenante. Les deux églises de Fourvière constituent un cas particulier : c'est en partie l'ancienneté et l'importance du culte marial qui font de l'ensemble Fourvière une « chose à voir » principale, mais il est frappant de constater que la construction de la basilique a très vite relégué la chapelle dans l'ombre. L'examen des guides fait nettement apparaître ce phénomène presque immédiat.

> Fourvière doit son nom à un forum romain, construit par Trajan, et appelé *forum vetus.* L'ancienne *chapelle* fut construite à la suite du vœu des échevins de Lyon, en 1643, de bâtir un sanctuaire à la gloire de la Vierge Marie, si la ville était préservée de la peste, qui décimait l'Europe ; elle a remplacé un sanctuaire plusieurs fois reconstruit, qui n'est plus qu'une *annexe* de la nouvelle basilique et qui est dominé par un clocher roman moderne, haut de 52 m., surmonté d'une statue de la Vierge, haute de 5 m. 60, par Fabisch. La nouvelle basilique a été érigée, de 1872 à 1884 (consécration le 16 juin 1896), en exécution du vœu porté, le 8 octobre 1870, au pied de l'autel de l'ancienne chapelle, par Mgr Ginoulhiac, archevêque de Lyon, de construire un nouveau sanctuaire à Marie Immaculée, si la ville et le diocèse étaient préservés de l'invasion ennemie. La construction a coûté plus de 8 millions.
> [HAC1902, p. 366-367]

D'autres édifices religieux secondaires sont également présents dans les guides. On compte essentiellement des églises dans diverses parties de Lyon, y compris des quartiers quasiment pas traités par les guides (Vaise, Perrache, les Brotteaux, la Croix-Rousse). Dans les guides Hachette, surtout dans la période 1860-1920, de nombreuses chapelles d'institutions religieuses sont également citées comme « choses à voir ». Enfin, l'archevêché et les séminaires successifs sont également parfois présents en cette qualité. Parfois, l'édifice en question est mentionné pour une dimension particulière, comme ici pour l'église Saint-Bruno des Chartreux :

> L'**église Saint-Bruno-des-Chartreux**, ancienne église conventuelle de la Chartreuse du Lys-Saint-Esprit, fondée en 1584, est, par sa décoration intérieure Louis XIV et Louis XV, un des monuments intéressants de Lyon.
> [HAC1914, p. 40]

Les édifices civils

Parmi les édifices civils, ceux abritant des collections muséales dominent nettement tant du point de vue de la quantité de discours que du marquage typographique (astérisques, petites capitales et gras). Les grands monuments caractérisés tant par leur intérêt architectural que leur fonction (pouvoir, loisir, santé) font aussi partie de cette liste : hôtel de ville, Grand-Théâtre, préfecture, palais de justice, Hôtel-Dieu. D'autres sous-catégorie d'édifices civils sont à mentionner, notamment pour la seconde moitié du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle : les hôpitaux, les prisons, les grandes écoles et instituts d'enseignement, le bureau de poste principal. On remarque également que dans les premiers guides du corpus (années 1840-1860), certains lieux importants pour les voyageurs (qui ne sont pas tous des touristes) sont signalés comme importants : douane, bourse.

Les espaces verts

Un espace vert est « un espace libre consacré au vert et destiné à la récréation, au sport, aux jeux ou à l'agrément visuel[1012] ». Cette catégorie n'existe pas en tant que telle dans les guides, mais elle est opérante au fur et à mesure de la période. Au XIX^e^ siècle, la création de grands parcs devient l'une des composantes de l'aménagement des grandes villes, comme Paris[1013]. Les guides de la seconde moitié du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ siècle qualifient souvent ces lieux de promenades, les classant dans cette section qui se situe généralement à la fin de l'entrée consacrée à la localité. Les espaces verts sont peu nombreux à Lyon à être jugés digne d'intérêt au cours de la période 1840-2000. Parmi eux, le parc de la Tête d'Or est de très loin le plus important. Bien qu'excentré, il mérite la visite et est omniprésent dans l'image de la ville, à quelques exceptions près. Le jardin des Chartreux, le jardin des plantes et le parc de Parilly sont aussi des « choses à voir » dans certains guides. La majorité des autres squares, parcs et promenades sont surtout citées parce qu'ils abritent des objets jugés dignes d'intérêt, comme des statues ou des fontaines.

[1012] Bernard Gauthiez, *Espace urbain : vocabulaire et morphologie*, Paris, Monum, éditions du patrimoine, 2003, p. 180.
[1013] *Idem.*

Le bâti militaire

Ce type d'objet est très présent dans les guides de la période 1840-1880, avant de disparaître complément par la suite. Le plus souvent, c'est le système défensif de Lyon qui est présenté dans une section distincte nommée « Fortification ». Il est assez difficile d'analyser la nature de la mention du bâti militaire. Dans certains cas, il apparaît que quelques objets sont bien des « choses à voir », le texte laissant peu de doute à ce sujet. Il est cependant rare que le guide recommande la visite d'un fort ou d'un bâtiment militaire.

> Au fort Sainte-Foy, d'où l'on découvre une plus grande partie du cours inférieur du Rhône, on pourra visiter, avec la permission du commandant, les casemates basses, dont la construction est très-remarquable.
> [HAC1872, p. 56]

Dans cette catégorie sont aussi présents les bâtiments dépendant de l'armée, où sont formés et regroupés les militaires. C'est le cas des casernes, de l'établissement d'artillerie, de l'arsenal, de l'hôpital militaire (Desgenettes) et des écoles militaires. Ce sont surtout les guides Joanne qui font une large place à ce type de bâtiment, les citant dans la section consacrée aux édifices civils, à l'instruction publique ou aux établissements de bienfaisance. Dans les premiers guides Murray, la mention de certains forts est aussi l'occasion d'évoquer les révoltes populaires et le maintien de l'ordre à Lyon.

Les vestiges antiques

Les ruines sont l'un des types d'objets qui est très tôt présent dans la littérature viatique. Dans le cas d'une ville comme Lyon, avec un riche passé gallo-romain, les vestiges constituent depuis longtemps une catégorie importante de « choses à voir ». Le terme « Antiquités » désignent dans les guides à la fois les traces matérielles présentes dans l'espace urbain, mais également les objets antiques conservés dans les collections patrimoniales publiques. À la fin du XVIII^{e} siècle et au début du XIX^{e} siècle, les voyageuses britanniques mentionnent ainsi la visite du musée de Lyon, qui conserve plusieurs pièces exceptionnelles : le taurobole, la table claudienne, des mosaïques et des inscriptions. Cette composante de « ville romaine » est très importante dans l'image de Lyon diffusée par les récits de voyage, mais aussi les guides. Parmi les vestiges, ce sont pendant longtemps les restes d'aqueduc qui focalisent l'attention dans les récits et guides de voyage. Cependant, les plus importantes traces matérielles visibles ne sont pas situées à Lyon même, mais à quelques kilomètres plus loin : vestiges de l'aqueduc du Gier, à Beaunant (Sainte-

Foy-lès-Lyon) et à Chaponost. Les guides de la seconde moitié du XIX^e^ siècle mentionne tout de même régulièrement les quelques vestiges mis au jour sur la colline de Fourvière. Il s'agit encore d'objets isolés et qui ne sont caractérisés par une totale stabilité dans les ouvrages des grandes collections. Néanmoins, il faut noter que certains guides Joannes proposent une promenade dédiée à la découverte des quelques vestiges d'aqueducs situés sur la colline de Fourvière et alentours :

> Au chapitre *Excursions*, nous conduirons le voyageur aux magnifiques ruines de l'aqueduc du Mont-Pilat qui se trouvent près de Bonnant (*sic*), de Chaponost et de Soucieu ; pour visiter les débris d'aqueducs les plus voisins de Lyon, voici l'itinéraire le plus commode.
> [HAC1872, p. 59]

Ce parcours fait voir tour à tour les vestiges situés rue du Juge-de-Pais (actuelle rue Roger-Radisson), ceux situés dans l'enceinte du fort Saint-Irénée, les quatre arcades situées au bout du « chemin des *Aqueducs-des-Massues* » (rampant des Massues, p. 60). Il se termine par les « ruines de l'hémicycle d'un théâtre », dans le quartier Saint-Just. Enfin, d'autres vestige sont cités à la fin de la section « Antiquités » : celles mises au jour « à l'emplacement de l'ancien hôtel du Parc » à côté de la place des Terreaux, « les nombreux vestiges d'un *canal souterrain* » (aujourd'hui appelé « arêtes de poisson ») et les inscriptions et objets antiques présentés dans le passage Gay (p. 61). L'amphithéâtre et le théâtre sont également souvent mentionnés, dès les premiers guides Murray et Joanne, mais ce n'est qu'à partir du milieu du XX^e^ siècle qu'ils deviennent durablement des « choses à voir », après leur « redécouverte » lors de fouilles et surtout leur valorisation patrimoniale (parc archéologique, musée gallo-romain).

Les statues et les fontaines

Composantes du décor urbain, les statues et les fontaines sont une catégorie de « choses à voir » qui connaît une évolution vraiment particulière au cours de la période 1840-2000. D'abord peu mentionnées, car aussi peu présentes dans l'espace public, ces objets deviennent ensuite très présents dans les guides, à partir des années 1880. Ce phénomène n'est pas spécifique à Lyon : il est attesté dans toute la France. C'est la vague de statuomanie qui a fait l'objet de nombreuses

études ces dernières décennies[1014], et en particulier dans les guides de voyage[1015]. Suivre la trajectoire de ces objets dans les guides des grandes collections est extrêmement intéressant. On remarque que jusqu'à la seconde moitié du XX^{e} siècle, ils occupent une place majeure aux côtés des édifices civils et religieux. Les statues et monuments des « grands hommes » sont l'objets de jugements d'ordre esthétique, mais leur rôle dans le guide est aussi didactique. On trouve plusieurs mentions explicites à ce sujet dans les guides Hachette. Par exemple, en lieu et place d'une liste des Lyonnais célèbres, le guide Bleu régional de 1920 indique :

> Lyon a vu naître un trop grand nombre d'hommes remarquables pour que nous puissions les énumérer ici : les plus célèbres sont rappelés dans la ville par des statues et des monuments cités dans notre description ; on trouvera mention de la plupart des autres au musée Saint-Pierre (p. 325) et, pour les peintres, a la galerie des Peintres lyonnais (p. 319).
> [HAC1920a, p. 303]

Pour Lyon, les travaux de Gilbert Gardes sur l'art et le décor urbain constituent une référence[1016]. Je me suis intéressé de près aux fontaines et statues lyonnaises présentes dans les guides du corpus et notamment leur rapport à l'espace. Certains de ces objets sont caractérisés par une forte instabilité matérielle. Le travail de spatialisation qui nécessite un suivi très fin aux différentes dates des guides a permis de constater que plusieurs fontaines et statues ont été démantelées ou déplacées au cours de la période 1840-2000[1017]. Enfin, suite à la demande de l'occupant allemand, de nombreuses statues de « grands hommes » situées dans les villes et villages de France ont été envoyées à la fonte par le régime de Vichy, dans le cadre de l'application de la loi du 11 octobre 1941, qui stipule qu'« il sera procédé à l'enlèvement des statues et monuments en alliage cuivreux sis dans les lieux publics et dans les locaux

[1014] Parmi les travaux notables, on peut citer les recherches de Maurice Agulhon, par exemple : Maurice Agulhon, « La "statuomanie" et l'histoire », *Ethnologie française*, 1978, vol. 8, n^{os} 2/3, p. 145–172 ; l'ouvrage collectif édité par Ségolène Le Men, Aline Magnien et Sophie Schvalberg (dir.), *La Statuaire publique au XIX^{e} siècle*, 2005, *op. cit.*, ; et aussi : Christel Sniter, « La fonte des Grands hommes. Destruction et recyclage des statues parisiennes sous l'Occupation », *Terrains & travaux*, 2007/2, n° 13, p. 99-118 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.3917/tt.013.0099 (consulté le 23/01/2022) ; Jacqueline Lalouette, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (France, 1801-2018)*, Paris, Éditions Mare et Martin, 2018.
[1015] M. Agulhon, « Le choix des "choses à voir" », 2000, *op. cit.* ; C. Bertho-Lavenir, « La statuaire publique dans les guides de voyage… », 2005, *op. cit.*
[1016] Gilbert Gardes, *Lyon, l'art et la ville*, Paris, CNRS Éditions, 1988, 2 vol.
[1017] Si l'on prend le cas de la place Carnot, elle a été décorée successivement d'une statue de Napoléon I^{er} (inaugurée en 1852, déboulonnée en 1870), d'une fontaine (initialement installée place des Jacobins) et du monument de la République (inauguré en 1889, démembré en 1975 à l'occasion des travaux de la première ligne du métro lyonnais). Aujourd'hui, seule des parties du monument de la République sont encore installées sur cette place. Autre exemple : le monument Carnot qui se trouvait place de la République depuis 1900 a aussi été démantelé lors des travaux du métro en 1975 : la statue de l'ancien président de la République est désormais reléguée dans un coin du petit square Delestraint (3^{e} arrondissement).

administratifs, qui ne présentent pas un intérêt artistique ou historique[1018] ». À Lyon, les statues concernées sont les suivantes : « Ampère, sergent Blandan, Bourgelat, Gailleton, Jacquard, Lang, Ollier, Martin, Soulary, Suchet, Thiers et celle de Burdeau[1019] ». Le guide [HAC1944] mentionne à plusieurs reprises la disparition récente de ces objets : celle d'Ampère (p. 18), celle de Suchet (p. 32), celle du sergent Blandan (p. 46) et celle de Jacquard (p. 47).

> […] on suit la rue Victor-Hugo qui relie la place Carnot à la place Bellecour, en laissant à d. la petite place Ampère, (la statue, par Textor, du célèbre physicien lyonnais, a été envoyée à la fonte en 1943).
> [HAC1944, p. 18][1020]

Les ponts et les quais

Bien qu'étant des artères de circulation[1021], les ponts et les quais doivent être classés dans la même catégorie, distincte de celles des autres voies (rues, passages). En effet, c'est le cas dans les guides qui adoptent une structure thématique : ils sont décrits d'amont en aval dans une section à part. Ponts et quais sont évidemment tous deux étroitement liés aux deux cours d'eau qui traversent Lyon, le Rhône et la Saône. D'ailleurs, il convient de souligner la très grande importance du Rhône et de la Saône dans les guides sur Lyon des XIX^e^ et XX^e^ siècles, et ce peu importe la période. Ces deux cours d'eau sont évidemment incontournables, ils sont cités dans tous les guides et à maintes reprises. Ils font partie des paysages urbains dont les points de vue sont recommandés. Ils jouent aussi un rôle majeur comme élément de repérage, par la mention des rives. Cependant, je ne les ai pas pris en compte dans la spatialisation des « choses à voir » et ils n'apparaissent pas comme tel dans les cartes réalisées. En effet, les cours d'eau posent un problème majeur dès qu'il s'agit de localisation. Ils parcourent toute la ville, du nord au sud, et les textes ne précisent presque jamais quelle portion est plus importante qu'une autre. Sur le plan pratique, spatialiser le Rhône et la Saône comme « choses à voir » n'apporte pas grand-chose visuellement. C'est pourquoi il est préférable de l'exprimer ici une seule fois : le Rhône et la Saône sont des éléments prépondérants de l'image de Lyon, et cela est particulièrement visible à travers la dimension visuelle (iconographie et texte). La spatialisation et l'étude de la représentation des cours d'eau, à travers les points de vue (d'où l'on regarde) et les portions

[1018] *Loi du 11 octobre 1941 relative à l'enlèvement des statues et monuments métalliques en vue de la refonte*, article 1, « Journal officiel de la République française », 15 octobre 1941, p. 4440.
[1019] Benoit Vaillot, *La mémoire retrouvée d'Auguste Burdeau. Construction et déconstruction d'une postérité*, mémoire de séminaire de 4^e^ année, Institut d'étude politiques de Lyon, 2012, p. 87.
[1020] Benoit Vaillot indique que la statue d'Ampère est finalement sauvée de la destruction in extremis et réinstallée après la guerre (*Idem*.).
[1021] B. Gauthiez, *Espace urbain : vocabulaire et morphologie*, 2003, *op. cit.*, p. 327.

concernées (ce qui mérite le regard) serait un sujet intéressant à creuser, mais ce n'est pas le choix qui a été retenu ici, pour des raisons pratiques et de cohérence. Néanmoins, l'analyse portant sur les quais et les ponts permet de les prendre en compte en partie, comme cela est le cas dans le chapitre 5.

Il sera question dans ce chapitre de l'importance des ponts et des quais dans l'image de Lyon au milieu du XIX^e^ siècle. Ce sont des objets qui bénéficient d'une image extrêmement positive et sont avec les cours d'eau l'une des composantes essentielles des représentations littéraires et iconographiques de la ville. Ils sont très présents dans les guides de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, mais il est difficile de savoir si ponts et quais sont des « choses à voir ». Il semble que seuls ceux qui disposent d'un certain volume de texte, d'un astérisque ou d'une forte densité de discours peuvent être qualifiés de « choses à voir ». En tout cas, mon analyse de ces objets rejoint totalement celle de Pierre-Yves Saunier :

> Les quais sont en effet beaucoup plus mis en valeur dans les guides organisés selon le schéma de l'inventaire, où ils apparaissent en bloc dans la rubrique qui leur est réservée. Leur présence est plus diluée dans ceux qui s'organisent selon une division topographique, où selon un itinéraire.[1022]

Comme les autres voies, les quais font partie des objets qui ont le plus fréquemment changé de nom au cours de la période 1840-2000. Les évolutions relatives à la circulation routière ont rendu certains quais inaccessibles aux piétons au cours du XX^e^ siècle (c'est notamment le cas des quais du Rhône).

Les maisons anciennes

Une nouvelle catégorie d'objets apparaît progressivement dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle et devient l'une des plus importantes dans les guides de Lyon, en tout cas d'un point de vue quantitatif. Il s'agit des maisons anciennes signalées pour leur caractère architectural. À la différence d'édifices publics (ou privés) comme les hôtels particuliers construits au XVIII^e^ siècle, il s'agit ici d'immeubles d'habitation contenant des logements privés. Les maisons anciennes sont une catégorie établie par les auteurs de guides, comme le montre l'emploi récurrent de cette locution au fil des décennies. Elles font sans conteste partie des « choses à voir », comme

[1022] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e^ siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 93.

le montrent plusieurs extraits et critères. Les maisons anciennes se distinguent d'autres catégories d'objets spatiaux par plusieurs caractéristiques.

Tout d'abord, dans l'écrasante majorité des guides, ce sont les « choses à voir » qui ont la plus faible quantité de discours. Leur mention est extrêmement succincte et se résume à un ou deux chiffres, correspondant à leur adresse précise. Les auteurs de guides énumèrent les maisons anciennes intéressantes présentes dans une rue, par exemple ici la rue Saint-Jean : « Belles façades ou enseignes intéressantes aux n^{os} 29, 40, 36, 46, 7 » ([HAC1971, p. 67]). Cette catégorie d'objets est signalée pour son intérêt – donc il s'agit bien de « choses à voir » – par plusieurs termes explicites.

> On continue par la *rue de la Juiverie* (maisons gothiques et Renaissance ; n^{os} 20, 22, 23, 8), à l'extrémité de laquelle, à g., il faut voir la **maison de Henri IV* (fin du XVI^{e} s.), à l'entrée de la montée Saint-Barthélemy.
> [HAC1950, p. 214]

> […] – *rue Tramassac,* 18, superbe imposte en ferronnerie (nombreuses maisons intéressantes) ; – *les rues Saint-Georges, Saint-Pierre-le-Vieux,* offrent aussi d'intéressants sujets de remarque.
> [HAC1905, p. 30]

Dans certains guides, la cartographie et la photographie viennent encore renforcer cette nature de « chose à voir ». Dans le cas lyonnais, la mention de maisons anciennes concerne essentiellement un seul ensemble urbain, le quartier qu'on nomme désormais Vieux Lyon (voir chapitre 5). Les autres quartiers lyonnais ne sont pas concernés, sauf en quelques exceptions. Sur la Presqu'île, la rue Mercière est aussi citée seule ou avec plusieurs adresses précises. Dans les chapitres 5 et 6, nous verrons en détail quelles maisons anciennes font partie de l'espace lyonnais des « choses à voir » dans les guides du corpus.

Les voies (rues)

Joanne Vajda résume bien le rôle des voies dans les guides, et en particulier leur appartenance à l'espace de circulation, mais presque jamais celui des « choses à voir » (hormis quelques exceptions, dans le cas des rues anciennes).

> Paradoxalement, alors que la rue est omniprésente dans les guides et que l'on s'attendrait à ce qu'elle soit donc davantage caractérisée, pas uniquement par son ambiance (commerçante et animée), c'est surtout son rôle utilitaire qui émerge. C'est l'élément qui dessert l'ensemble des objectifs touristiques et les lieux urbains que le touriste est invité à pratiquer.[1023]

Les voies font presque toujours partie de l'espace de circulation, même lorsqu'elles sont aussi mentionnées pour leur intérêt. Dans les guides du corpus, plusieurs types de voies accèdent parfois au statut de « chose à voir ». Il y a d'abord le cas des rues où les touristes peuvent voir des maisons anciennes et même entrer dans les cours. Dans certains guides, les adresses précises des maisons anciennes ne sont pas indiquées et c'est donc la rue dans sa globalité qui est désignée comme curiosité, par le marquage typographique.

> Sur cette place, on prendra la **rue Mercière* presque entièrement composée de maisons gothiques ou Renaissance.
> [HAC1938, p. 202]

Elle peut d'ailleurs être « chose à voir » en parallèle de la mention d'adresses particulières.

> On prendra la **rue Mercière*** bordée de maisons gothiques ou Renaissance, notamment les n^{os} 68, 58, 6, 4 et 2.
> [HAC1990, p. 1027]

Un autre type de voie dont le statut est fluctuant est la grande artère commerciale. En réalité, à Lyon, cela concerne essentiellement la rue de la République (anciennement rue Impériale), qui relie les places Bellecour et des Cordeliers. Dans les guides de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, il est évident qu'elle est mise en valeur pour sa modernité (urbanisme, magasins). Les mentions ne laissent guère de doute sur le fait qu'elle est jugée digne d'intérêt.

> La plus belle rue de Lyon, digne d'être citée pour sa largeur, sa longueur et la beauté de ses maisons, est la **rue Impériale,** percée en 1855 et 1856. Cette rue réunit la place du Grand-Théâtre à la place Bellecour.
> [HAC1861, p. 67]

[1023] Joanne Vajda, « Espaces publics en Europe dans les guides de voyage : pratiques et représentations. 1950-1970 », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n^{o} 15, § 87 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/683 (consulté le 07/10/2017).

Cependant, au fil des décennies, son statut est plus difficilement identifiable. Elle dispose d'une très faible quantité de discours, n'est pas signalée par un astérisque, mais est souvent distinguée par le gras ou l'italique. La rue de l'hôtel-de-ville a aussi parfois le statut de « chose à voir », mais là aussi, ce n'est pas toujours évident.

> We now enter the *Rue de la République* which runs parallel with the Rue de l'Hôtel-de-Ville, from the Place de la Comédie to the Place Belcour (p. 222). This new street is one of the handsomest in Lyons.
> [BAE1891, p. 221]

Dans les guides Joanne qui emploient une structure thématique, plusieurs rues sont citées sans que la raison ne soit précisée. On y trouve à la fois des rues anciennes et des rues modernes.

> **Voies publiques ; statues ; fontaines.** – *Boulevard de la Croix-Rousse* ; *cours de Rouville ou des Chartreux* ; *cours du Midi* ; *cours de Charlemagne* ; *cours Morand* ; *cours de Brosses ; cours de la Liberté. – Rue de la République (1855)* ; *rue Centrale* ; *rue de l'Hôtel-de-Ville* ; *rue Bourbon* ; *rue de la Bourse, rue Saint-Dominique* ; *rue Mercière*.
> [HAC1887, p. 11]

Enfin, on remarque que quelques grandes voies sont citées parfois de manière plus appuyée. C'est le cas du boulevard de la Croix-Rousse, du cours des Chartreux ou de la montée de Choulans. Elles sont mentionnées comme promenades ou en tout cas pour les points de vue qu'elles offrent. Leur statut de « chose à voir » n'est donc pas toujours explicite ni certain.

Les places

Au sein du corpus, la place est une catégorie d'objet urbain dont la nature (« chose à voir » / espace de circulation) est sans doute la plus difficile à établir. Il est utile ici de rappeler la définition de « place » donnée par Bernard Gauthiez :

> Espace public non bâti, desservi par des voies, affecté aux piétons ou/et aux véhicules, au revêtement généralement minéral, entouré principalement par des bâtiments, et agrémenté de mobilier urbain et d'édicules divers.[1024]

[1024] B. Gauthiez, *Espace urbain : vocabulaire et morphologie*, 2003, *op. cit.*, p. 132.

Dans les guides qui emploient une organisation thématique, les places sont distinguées d'autres objets : il s'agit donc bien d'une catégorie pertinente pour les auteurs. Dans les guides Joanne, les places sont alors regroupées le plus souvent avec les rues et avec les statues. Ces premiers guides n'adoptant pas encore d'organisation géographique de la visite de la ville sont intéressants, car ils permettent de mieux comprendre le rôle et la nature de certaines places. En effet, seules les places les plus importantes ont droit à la mention dans ces ouvrages, et c'est d'ailleurs un critère de sélection parfois explicitement précisé. Par exemple, le guide [HAC1858, p. 98] contient une section intitulée « PLACES. – STATUES. – MONUMENTS. – FONTAINES », qui montrent bien que pour l'auteur du guide, les places sont directement liées aux édicules s'y trouvant (et vice-versa). Sont décrites dans l'ordre la place Bellecour, la place des Terreaux, la place des Cordeliers, la place des Célestins, la place de la Préfecture (actuelle place des Jacobins), la place Sathonay, la place Louis-Napoléon (au nord de la gare de Perrache, actuelle place Carnot), la place Impériale (actuelle place de la République) et la place Saint-Jean. Ces neuf places sont jugées comme étant les plus importantes de la ville et elles ont toutes comme point commun d'être dotées d'une statue ou d'une fontaine.

Place	**Statue, fontaine, monument**
« PLACE BELLECOUR »	« *statue équestre de Louis XIV* »
« PLACE DES TERREAUX »	« jolie fontaine[1025] »
« *place des Cordeliers* »	« colonne cannelée […] que surmonte une statue d'Uranie indiquant le méridien »
« *place des Célestins* »	« jolie fontaine »
« *place de la Préfecture* »	« fontaine en fonte moins digne d'éloges que celle des Terreaux»
« *place Sathonay* »	« au-dessus d'une fontaine, une statue en bronze de Jacquart, par M. Foyatier »
« *place Louis-Napoléon* »	« statue de Napoléon »
« *place Impériale* »	« la fontaine qu'on vient d'y construire est une large vasque taillée dans un bloc de pierre colossal et supportée par un stylobate de forme cubique »
« *place Saint-Jean* »	« un charmant monument en marbre blanc servant de fontaine »

Tableau 10 : Les places dans le guide [HAC1858]

[1025] Il s 'agit d'une fontaine ronde inaugurée en 1856.

La typographie et l'ordre de présentation expriment ici une hiérarchie, avec deux groupes de places jugées dignes d'intérêt : les places Bellecour et des Terreaux en tête, puis les sept autres. Plusieurs de ces places font l'objet de critiques pour leur forme. C'est le cas de la place des Terreaux (p. 99) : « Malheureusement elle n'a pas une direction perpendiculaire à la façade de l'hôtel de ville, et elle manque d'un prolongement direct vers le quai d'Orléans ». Quant à la place de la Préfecture (p. 100), elle « ne se distingue que par son irrégularité. » De même, les statues de Jacquard et de Napoléon sont vivement critiquées : l'auteur reprend ici les critiques des Lyonnais à l'égard de ces objets et les confirment. Comme on le voit, ces places et leurs monuments font bien partie des « choses à voir », au sens d'objet méritant le commentaire et le regard. La quantité de discours associée à ces places est aussi un indice supplémentaire. Après avoir décrit ces neuf places, le texte se poursuit avec une phrase qui vient confirmer et renforcer leur nature de « chose à voir », par l'opposition avec toutes les autres places de Lyon ;

> Les autres places de Lyon, ne se distinguant ni par leur étendue, ni par leurs souvenirs, ni par des fontaines ou monuments, ne méritent pas même une mention.
> [HAC1858, p. 101]

Cette phrase est extrêmement intéressante : l'auteur nous livre ici explicitement quelques critères qui font qu'une place est jugée intéressante et digne d'être décrite dans le guide. La présence d'une fontaine ou d'une statue est l'un des critères cités ici, mais on en note également deux autres. L'étendue peut être comprise au sens large comme la forme et la superficie de la place, c'est-à-dire un jugement d'ordre urbanistique. Joanne Vajda souligne d'ailleurs qu'un siècle plus tard, dans les guides « la forme n'est mentionnée que lorsqu'elle semble contribuer à la qualité esthétique[1026] » de la place. Il s'agit de l'une des caractéristiques de la place « en tant qu'élément du dispositif urbain[1027] ». Quant aux « souvenirs », il s'agit ici de l'histoire de la place et plus spécifiquement les événements qui y ont eu lieu.

Enfin, cette section sur les places dans le guide [HAC1858] se termine avec la phrase suivante (p. 101) : « Il est question d'ériger une statue au maréchal Suchet sur le quai Saint-Clair. » Là aussi, cette phrase est intéressante, surtout par la comparaison avec le guide suivant. En effet, dans le guide [HAC1861, p. 66-67], la section relative aux places en contient désormais une nouvelle : « Depuis le 15 août 1858, la *statue en bronze* du maréchal *Suchet*, par le sculpteur

[1026] J. Vajda, « Espaces publics en Europe… », 2011, *art. cit.*, § 57.
[1027] *Ibid.*, § 39.

Dumont, décore la *place Tholozan*, près du pont Morand. » C'est donc l'érection de cette statue qui fait que la place où elle se trouve est jugée digne d'être mentionnée.

La difficulté d'établir avec certitude la nature de la plupart des places dans les guides tient à plusieurs éléments. Tout d'abord, comme nous venons de le voir, quelques places sont incontestablement des « choses à voir » dans certains guides. Cela signifie que ces places sont citées pour elles-mêmes, comme objet urbain digne d'intérêt. En général, ce sont les places les plus importantes dans l'espace urbain, qui se caractérisent par leur étendue, leur décor urbain et leur rôle (centralité, importance historique[1028]). Dans le cas de Lyon, la place la plus importante et qui est systématiquement une « chose à voir » est la place Bellecour. Elle a une quantité de discours assez importante (au moins plusieurs phrases, voire plusieurs paragraphes), est signalée par un astérisque ou une étoile dans certains guides et mise en valeur par une typographie spécifique (gras, italique ou petites capitales).

> The finest square in Lyons is the spacious *PLACE BELLECOUR, between the Rhone and the Saône, laid out in 1617.
> [BAE1961a, p. 335]

Pour la plupart des autres places mentionnées, la donne est beaucoup moins claire, surtout dans les guides qui adoptent une structure géographique, avec des itinéraires de visite. Nous avons vu précédemment que les statues et les fontaines constituent une catégorie de « choses à voir » dans les guides. Une question se pose alors pour la majorité des places citées dans la visite de la ville : cette place est-elle mentionnée aussi pour elle-même, comme objet digne d'intérêt à part entière ou bien uniquement parce qu'une statue ou fontaine s'y trouve ? En d'autres termes, la place est-elle une « chose à voir » ? Ou bien fait-elle partie de l'espace de circulation, au sein du parcours indiqué par le guide ? La réponse n'est pas simple. Il faut ici revenir aux différents critères établis plus tôt dans ce chapitre pour apporter des éléments de réponse permettant de trancher et de justifier qu'une place est « chose à voir » tandis qu'une autre fait partie de l'espace de circulation. Ici, ce sont essentiellement trois éléments qui sont utiles. Tout d'abord, en sa qualité de marqueur d'intérêt touristique, l'astérisque ou l'étoile est en général le critère principal permettant de constater qu'une place a une nature de « chose à voir ». Au sein du corpus, ce privilège n'est cependant accordé qu'à la place Bellecour. Ensuite, la quantité de discours permet le plus souvent de vérifier qu'une place est citée pour elle-même. Dans ce cas,

[1028] *Ibid*., § 43-47. Joanne Vajda définit plusieurs types de centralités pour les places dans les guides touristiques des années 1950-1970 : « historique », « administrative », « de représentation », « géographique », « touristique », « de la cité moderne », « commerciale » et « de mobilité ».

il y a au moins une phrase ou une partie de phrase qui se rapporte à la place et pas seulement au monument s'y trouvant. La place des Terreaux est par exemple parfois associée à une anecdote ou explication historique.

> The square called *Place des Terreaux,* one side of which is occupied by the Hôtel de Ville, and another by the Museum or Palais des Beaux Arts, was the scene of the execution of Cinq Mars and De Thou : "they perished on the scaffold, the one like a Roman, the other like a saint ;" thus atoning for their share in a conspiracy against the unrelenting Cardinal Richelieu. Here also, in 1794, the guillotine was erected, and actively kept at work until the square became so flooded with human blood, that the Terrorist chiefs, fearing to rouse the sensibility of the people, resolved on a wholesale massacre, by musketry and grape, in the Brotteaux, on the other side of the Rhône.
> [MUR1861, p. 387-388]

La présence d'un adjectif axiologique confirme également l'intérêt – même minime – porté par l'auteur du guide à la place en tant qu'objet à part entière.

> Dans le **quartier des Brotteaux**, nous signalerons : – la belle *place Morand* (squares ; marché aux fleurs), qui s'ouvre sur le quai du Rhône dans l'axe du *pont Morand* et du *cours Morand*, et que décore au centre une fontaine monumentale en pierre d'après Desjardins, avec statue de la ville de Lyon, par Bonnet […]
> [HAC1925, p. 57]

En revanche, le marquage typographique n'est pas vraiment d'une grande utilité, car les places (comme les voies) sont la plupart du temps toutes distinguées par l'emploi de l'italique, du gras ou des petites capitales, sans que cela ne préjuge forcément de leur nature et rôle dans le guide. Il est donc nécessaire d'examiner chaque cas à la lumière des différents indices présentés dans ce chapitre.

Dans son étude de guides publiés entre les années 1950 et 1970, Joanne Vajda écrit : « Lorsque la place met en scène des monuments ou des ouvrages (statues, fontaines), c'est sur ces derniers que se concentre le discours des guides.[1029] » Ce constat est aussi valable pour les guides sur Lyon étudiés ici. Au sein du corpus, l'analyse approfondie des guides tend donc à établir que la majorité des places lyonnaise relèvent davantage de l'espace de circulation que de celui des « choses à voir ». En effet, à part la place Bellecour, et parfois d'autres (place des Terreaux,

[1029] J. Vajda, « Espaces publics en Europe… », 2011, *art. cit*., § 39.

place Morand, place Carnot), les places sont souvent caractérisées par une simple mention (donc une très faible quantité de discours), l'absence d'adjectif axiologique et d'astérisque ou d'étoile, et les autres critères ne permettent pas de confirmer la nature de « chose à voir ». Dans la plupart des cas, ces places sont citées avant tout car elles sont le lieu où se trouve une statue ou une fontaine qui est la « chose à voir » mise en valeur par le guide. C'est le cas des petites places comme la place Tolozan (statue du maréchal Suchet), de la place Sathonay (statue de Jacquard puis du sergent Blandan) et même de places plus importantes comme celles des Jacobins (fontaine), des Célestins (fontaine, théâtre), de la République (fontaine puis monument Carnot) et Saint-Jean (fontaine). En revanche, la plupart des places jouent un rôle important au sein des itinéraires, notamment dans la Presqu'ile. L'axe sud-nord Perrache (place Carnot) – Bellecour – Terreaux est ainsi structurant dans de nombreux guides, en particulier ceux qui font débuter l'itinéraire principal à la descente de la gare de Perrache.

Les autres objets

Enfin, il y a aussi parmi les entités spatiales mentionnées dans les guides et pouvant être considérées comme « choses à voir » des objets qui n'entrent dans aucune des catégories précédentes. Je les ai donc rassemblées dans une catégorie « Autre », par défaut. C'est par exemple le cas du Gros caillou, ce « morceau de moraine, vestige du quaternaire[1030] », situé sur le plateau de la Croix-Rousse et qui est cité dans plusieurs guides à partir de la fin du XIX^e^ siècle. La Tour de la Belle-Allemande, située sur la rive gauche de la Saône entre l'Île-Barbe et la ville de Lyon, est aussi classée dans cette catégorie « Autre ». Il s'agit d'une tour dont on sait peu de chose, mais elle est présente dans plusieurs guides du milieu du XIX^e^ siècle, car elle est très souvent associée dans les textes sur Lyon de cette époque à une anecdote (légendaire) mêlant évasion de la forteresse de Pierre-Scize et rôle du Bon allemand (Jean Cléberger, dont la statue est présente quai Pierre-Scize depuis 1849). De même, le portail de l'ancien couvent de la Tourette, devenu portail de l'école normal d'institutrices (boulevard de la Croix-Rousse) ne correspond à aucune autre catégorie précitée. C'est un détail architectural qui a été préservé et classé monument historique en 1910[1031]. Le confluent du Rhône et de la Saône est également considéré comme un objet « Autre ». Enfin, parmi les objets notables classées dans cette

[1030] Bruno Benoit, « Gros-Caillou », dans Patrice Béghain et al., *Dictionnaire historique de Lyon*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2009, p. 594.
Le Gros Caillou a changé d'emplacement et de contexte de présentation dans les années 2000, à l'occasion de la construction d'un parking souterrain qui porte son nom. Il était auparavant situé à quelques mètres plus au
[1031] Catherine Guillot, « Le Portail de la Tourette à Lyon : un témoignage des demeures champêtres de la Croix-Rousse », *Les carnets de l'Inventaire : études sur le patrimoine – Région Rhône-Alpes*, 27 janvier 2012 [en ligne]. URL : http://inventaire-rra.hypotheses.org/603 (consulté le 26/01/2022).

catégorie par défaut, il y a le rocher de Pierre-Scize, qui est mentionné dans de nombreux guides dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle.

4.8.2. Le rôle des « choses à voir » et des itinéraires dans la construction d'un espace touristique

Avant de passer dans les deux derniers chapitres à l'évolution de l'espace lyonnais dans les guides du corpus, il était important de consacrer ce quatrième chapitre à la nature des objets spatiaux présents dans les guides. Comme nous l'avons vu, il est nécessaire de ne pas se contenter d'une simple spatialisation de toutes les entités relevées dans le texte du guide, car cela ne permet pas de comprendre la raison de leur présence et leur rôle dans le guide. L'approche géographique des objets apporte ici une grille de lecture féconde pour les distinguer en fonction de leur nature. Au-delà des catégories thématiques présentes dans les guides et d'autres assez classiques (par type d'objet), l'analyse qui consiste à distinguer espace des « choses à voir » et espace de circulation permet d'aller plus loin et de mieux comprendre comment les rédacteurs des guides construisent dans chacun de ces ouvrages l'image d'un espace touristique particulier. La mise en évidence de plusieurs critères de définition des « choses à voir » permet d'outiller l'analyse des guides et de répartir les objets répertoriés entre « choses à voir » et espace de circulation. Bien qu'il s'agisse ici d'une tentative de classification qui nécessiterait d'être consolidée par l'étude d'autre corpus de guides, elle me paraît indispensable dans toute approche se voulant géographique. Ce chapitre montre la complexité de cette entreprise. Si certaines catégories d'objets relèvent presque exclusivement de l'une ou de l'autre nature, il convient néanmoins d'insister sur un point. Comme j'ai cherché à le démontrer ici avec l'exemple des places, on ne peut faire l'économie de l'analyse individuelle de chacun des objets, afin de déterminer sa nature dans une édition de guide. Ce serait une erreur de penser que parce qu'un objet est une « chose à voir » dans un ouvrage particulier, c'est forcément aussi le cas dans les éditions suivantes. Tout comme il est réducteur de juger que tous les objets d'une même catégorie thématique ont forcément la même nature, le même statut. L'objectif principal de ce chapitre était de dépasser une approche spatiale superficielle des guides, en allant analyser en profondeur – au niveau le plus fin, l'objet spatial – les logiques de citation des entités et la manière dont ces ouvrages construisent leur propre espace touristique d'une ville, et donc son image à destination d'un public de voyageurs.

Il est possible de dresser plusieurs constats à la suite de cette analyse. Tout d'abord, à la différence d'autres textes, le guide de voyage opère une distinction entre les objets urbains qu'il

cite. Si l'on met de côté la partie sur les renseignements pratiques et que l'on s'intéresse surtout à la visite de la ville, on remarque que cette différenciation est avant tout fondée sur l'intérêt supposé de chaque objet pour le voyageur (selon l'auteur ou l'éditeur). Le guide distingue d'un côté ce qui est communément appelé les « choses à voir » et de l'autre des objets qui ne sont pas cités pour leur intérêt, mais pour une caractéristique d'ordre pratique, liée principalement au déplacement dans la ville. Parmi les « choses à voir », le guide opère une hiérarchisation qui peut être explicite ou implicite, plus ou moins visible dans le texte, la cartographie et les illustrations. Plusieurs critères entrent en jeu, selon une échelle de valeurs partagée par les auteurs de guide, qui correspond à celle d'une classe sociale bourgeoise et cultivée, avec certains codes. Dans ces grandes collections, l'ancienneté d'un objet est l'une des composantes les plus importantes pour juger de son intérêt comme « chose à voir ». Plusieurs procédés sont ainsi employés pour mettre en relief les objets sélectionnés et les hiérarchiser : longueur de la description, qualificatifs, ordre de présentation, marquage typographique. On remarque dans plusieurs sources viatiques que les « choses à voir » sont avant tout des monuments et en particulier des édifices, religieux et civils (dans cet ordre). Les lieux abritant des collections artistiques, historiques ou naturelles font également partie des objets dignes d'intérêt pour les touristes et se distinguent par leur très forte quantité de discours, dans la continuité des ouvrages viatiques de l'époque moderne (Grand Tour). Enfin, certains espaces urbains publics entrent dans cette typologie des « choses à voir » : il s'agit notamment des places (et statues), des parcs et jardins, des promenades. Quelques voies et ponts ont aussi droit à ce statut, mais leur nombre est faible, surtout après l'adoption de l'organisation géographique de la visite de la ville.

Cet espace touristique construit par le guide se compose de deux sous-espaces, complémentaires, mais aussi opposés. D'une part, il y a l'espace des « choses à voir », qui correspond à l'ensemble des objets cités pour leur intérêt architectural, historique, artistique, symbolique, etc. D'autre part, l'espace de circulation – composé des voies et lieux qui présentent une utilité pratique pour les touristes – leur permet de se déplacer dans la ville et d'aller d'une « chose à voir » à une autre. Les itinéraires de visite qui apparaissent progressivement dans les grandes collections de guides (pour Lyon, dans le dernier tiers du XIX^{e} siècle) permettent de réconcilier ces deux espaces, en tirant parti des avantages de l'un et de l'autre. Dès lors, c'est une logique spatiale qui prévaut pour la visite de la ville : les parcours urbains prescrits relient les « choses à voir » entre elles, grâce aux voies de circulation soigneusement choisies par les auteurs des guides, selon plusieurs logiques, alternant entre l'efficacité ou la promenade qui permet de profiter des belles vues depuis les quais et des rues anciennes intéressantes pour leur architecture. L'espace lyonnais dans les guides subit alors sa plus forte mutation : certains objets disparaissent, tandis que d'autres font leur apparition. La

liste des « choses à voir » est renouvelée en fonction de cette nouvelle logique géographique, qui structure la visite de la ville. Cette dimension est au cœur de l'étude : il s'agit de comprendre pourquoi certains objets entrent dans le guide et d'autres en sortent, et dans quelle mesure ces choix relèvent de la structure de présentation de l'espace urbain adoptée dans le guide ou d'autres raisons.

CHAPITRE 5.
Construire l'image de Lyon à destination des voyageurs : 1840-1920

Il est temps désormais de suivre précisément cette évolution dans le cas de Lyon, entre les années 1840 et la fin des années 1990. Les chapitres 5 et 6 présentent les résultats de l'analyse approfondie des 61 guides du corpus principal, appuyée ponctuellement par d'autres sources (recueils secondaire et tertiaire). Le plan adopté est chronologique, avec un découpage en deux grandes périodes de durée équivalente (1840-1920 et 1920-2000). L'objectif est de donner à voir pour chacune de ces périodes l'espace touristique lyonnais dans les collections étudiées (périmètre, espace des « choses à voir » et espace de circulation) et l'image qui est construite et diffusée par les auteurs de ces ouvrages. Ces deux chapitres font une large place à la spatialisation des objets présents dans les guides, ce qui permet d'interroger la construction de l'espace et de l'image de la ville selon une double approche, géographique et historique. Je replace à chaque fois le discours des collections étudiées par rapport au discours local de promotion touristique qui est l'œuvre d'acteurs lyonnais : élus, écrivains et érudits, syndicat d'initiative. Ce contrepoint permet de mettre en parallèle les discours, d'en retirer les similitudes et différences, pour mieux comprendre quelles sont les spécificités de l'image de Lyon construite par les acteurs extérieurs spécialisés de l'industrie touristique que sont les éditeurs des grandes collections de guides de voyage, et l'évolution de cette image dans le temps.

Il s'est agi de repérer les moments d'évolution dans le discours touristique : d'une part dans l'image dominante de la ville et d'autre part dans la représentation de l'espace urbain lyonnais. Pour cela, je me place à l'échelle infra-urbaine, en choisissant le grain le plus fin pour étudier le changement dans le guide, à savoir l'objet urbain (entité spatiale). Certaines de ces cartes font apparaître la dynamique des « choses à voir » entre les éditions successives : en particulier, les sorties, les entrées et la permanence des curiosités[1032]. Elles permettent de mettre en évidence les grandes tendances et les changements observés dans la représentation de l'espace lyonnais au sein des guides. Dans la même optique, des extraits du corpus sont fréquemment

[1032] Dans les chapitres 5 et 6, j'utilise « choses à voir » et « curiosités » de manière interchangeable, afin de ne pas alourdir le texte.

mobilisés. Lorsque cela est pertinent, j'utilise des passages d'autres sources, par exemple quelques guides locaux (recueil secondaire) et récits de voyage.

5.1. Lyon vu par des acteurs extérieurs : années 1840-1860

5.1.1. Les guides de voyage, producteurs d'un discours standardisé

Il existe déjà une image dominante de Lyon dans la littérature de voyage de l'époque moderne et du début du XIX^e^ siècle. Avant de commencer à étudier celle que les guides du corpus principal construisent à partir des années 1840, il est important de connaître quelles sont ses grandes composantes dans la période 1750-1840. Ces dernières années, plusieurs travaux ont apporté de nouveaux éléments de connaissance sur ce sujet. Le projet sur les voyageuses britanniques à Lyon au XVIII^e^ siècle a permis de beaucoup mieux comprendre la vision qu'ont donné de la ville plusieurs femmes (et hommes) qui y sont passées lors d'un séjour sur le continent, à travers les relations de voyage écrites entre 1718 et 1839[1033].

L'étude croisée de plusieurs sources viatique (iconographie, récits, guides) relatives à Lyon dans la période 1750-1860 a aussi mis en lumière l'importance de l'entrée nord de Lyon dans l'image générale de la ville[1034]. On peut retenir que Lyon a une image duale pour l'essentiel des voyageurs et écrivains. D'une part, les espaces extérieurs sont loués pour leur beauté et leur caractère pittoresque. Cela concerne essentiellement la Saône et ses rives, l'île Barbe (à quelques kilomètres au nord), le défilé de Pierre-Scize, le confluent, mais aussi les quais et les ponts qui commencent à se multiplier au début du XIX^e^ siècle. Moins fréquenté car il est à l'écart des principales routes et navigué seulement sur la partie sud de Lyon, le Rhône fait l'objet d'un plus faible nombre de mentions et de représentations que la Saône. Il commence à prendre davantage d'importance à partir du milieu du XVIII^e^ siècle. En effet, la construction de l'Hôtel-Dieu par Soufflot offre une façade remarquable sur le quai du Rhône et cette vue devient rapidement prisée à la fois des artistes et des voyageurs[1035]. Espace ouvert également, la place Bellecour est souvent décrite de manière positive. En revanche, l'intérieur de la ville souffre d'une très mauvaise image. De nombreux auteurs et voyageurs critiquent les maisons trop hautes, le brouillard, la saleté, le bruit, les odeurs des rues de Lyon[1036]. Nous le verrons, ces

[1033] I. Baudino, *Les voyageuses britanniques au XVIII^e^ siècle…*, 2015, *op. cit.*, p. 15.
[1034] D. Petermann, « L'importance de l'entrée nord de Lyon… », *op. cit.*
[1035] D. Petermann, « Voyageurs et images de Lyon au XVIII^e^ siècle », 2014 (mis à jour en 2016), *op. cit.*, p. 3 ; B. Gauthiez, « Géographie urbaine et espaces du voyage… », 2015, *op. cit.*, p. 88.
[1036] D. Petermann, « L'importance de l'entrée nord de Lyon… », *op. cit.*, p. 8.

aspects négatifs restent attachés longtemps à l'image de cette ville et les locaux en ont bien conscience, dès le XIX^e siècle[1037].

Ces éléments peuvent être complétés par quelques autres travaux portant sur la représentation visuelle de Lyon au XVIII^e et début du XIX^e siècle. Il en ressort que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la très grande majorité des vues de la ville sont réalisées par des voyageurs français et étrangers (donc non Lyonnais)[1038]. Il est frappant de constater que là aussi, ce sont les espaces extérieurs et ouverts qui ont la faveur des artistes : nombreuses sont les vues de la Saône et de ses rives, en particulier le défilé de Pierre-Scize (château et rocher), l'île Barbe et le bassin de Saône situé entre le pont du Change et celui de l'Archevêché.



Figure 95 : Vue de la Saône vers 1776 (Lallemand)

5.1.2. Lyon dans les guides au milieu du XIX^e siècle : une ville peu attractive

C'est dans ce contexte de représentations et d'appréciations fort mitigées de Lyon que les grandes collections commencent à publier leurs premiers guides contenant une description de cette ville, à partir des années 1840. On peut diviser la période 1840-1860 en deux sous-

[1037] Bernard Gauthiez, *Lyon, entre Bellecour et Terreaux : urbanisme et architecture au XIX^e siècle*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1999, p. 41-42.
[1038] D. Petermann, « L'importance de l'entrée nord de Lyon… », *op. cit.*, p. 5-7.

périodes. La première ne regroupe que les trois premiers guides du corpus principal : [MUR1843], [MUR1852] et [HAC1854]. Ils correspondent respectivement à la 1re et à la 4e édition du guide Murray *A hand-book for travellers in France* et à la 1re édition du guide Hachette *De Paris à Lyon*. Par leur forme et leur contenu, ils sont à rapprocher de la génération de guides publiés dans les années 1820-1840, celle qui précède ce que plusieurs chercheurs nomment les « guides modernes » (chapitre 1). Ces trois guides ne contiennent pas de plans de Lyon. Ils se caractérisent par un style parfois lyrique, recourant à de nombreuses anecdotes et n'hésitant pas à citer d'autres auteurs ou documents (parfois très longuement). En cela, ils ne présentent pas encore le niveau de commodité qui caractérise les guides de voyage postérieurs. Dans ces ouvrages, Lyon jouit d'une image contrastée, constituée de plusieurs composantes négatives. La deuxième période correspond aux guides [HAC1858], [MUR1861], [BAE1865], [BAE1868a], [BAE1868b] et [HAC1868] qui marquent une première évolution, par le rôle de la cartographie, des changements dans le contenu et la manière de présenter la ville.

Intérieur / Extérieur

Comme le faisaient les guides et les récits de voyage antérieurs, l'édition [MUR1843] oppose les espaces ouverts, en particulier ceux offrant des vues sur la ville (quais, ponts, confluent du Rhône et de la Saône, colline de Fourvière, places Bellecour et des Terreaux), aux espaces intérieurs, qui font l'objet de fortes critiques :

> The appearance of grandeur, however, is limited to its quais, bridges, and noble rivers, to the steep and commanding heights of Fourvières on the rt. of the Saône, and to the two Places de Bellecour and Des Terreaux ; it is deficient in fine streets, and long open thoroughfares. The interior is one stack of lofty houses, penetrated by lanes so excessively narrow and nasty as not to be traversed without disgust.
>
> [MUR1843, p. 365]

Frédéric Bernard, l'auteur du guide [HAC1854], émet également un certain nombre de critiques à l'encontre de la deuxième ville de France :

> Faut-il maintenant, avant de quitter Lyon, vous faire remarquer que les rues sont étroites, que les maisons, colossales casernes, aux allées noires, aux escaliers sans lumière la nuit, avec les portiers qui logent aux étages supérieurs, ont l'aspect singulièrement tristes et moroses, quand elles plongent leurs pieds dans la boue, et que leurs vastes façades, noircies par la fumée de la houille, sont

> encapuchonnées dans un manteau de brouillard, que Lyon manque d'air, qu'il n'y a pas un seul de ces beaux jardins publics qui donnent tant de charme à une grande ville ; que les trottoirs y sont rares, et les monuments sont mal entretenus.
>
> [HAC1854, p. 234-235]

On perçoit dans ces textes une critique appuyée sur ce qui manque à une ville du rang de Lyon, qui est à cette époque la plus grande ville française après Paris, une grande ville commerçante, une étape importante en France pour de nombreux voyageurs. Pour les auteurs de ces premiers guides Murray et Hachette, Lyon déçoit les étrangers sur plusieurs plans.

Parmi les espaces lyonnais disposant d'une image très positive à cette période, les quais et les ponts occupent une place de choix. Une section thématique y est consacrée dans la plupart des guides de la seconde moitié du XIX^e^ siècle qui adoptent encore ce mode d'organisation. Cependant, le discours est dual : dans la plupart des cas, ce ne sont pas les objets particuliers « quai » et « pont » qui sont mis en avant pour eux-mêmes, mais bien la promenade le long des cours d'eau, car elle permet d'avoir de belles vues sur la ville, comme le montre de manière explicite cet extrait du guide [HAC1858] :

> QUAIS ET PONTS.
>
> Les QUAIS de Lyon sont une de ses principales curiosités. Ils méritent tous d'être vus, non pour eux-mêmes, car la plupart sont étroits, mal pavés, mal *tenus*, encombrés de voitures ou de piétons, mais pour les points de vue pittoresques, variés, qu'ils offrent de tous côtés. Une série de tableaux animés s'y succède sans interruption aux regards étonnés et ravis du promeneur qui les descend ou qui les remonte. Nous ne saurions trop vivement engager les étrangers à aller à pied ou dans une voiture découverte des quais de Vaise et du cours d'Herbouville à la Mulatière. Ils ne regretteront pas le temps qu'ils emploieront à cette promenade. Nous allons donc descendre la Saône et le Rhône en donnant quelques indications sur les quais des deux rives, les principaux monuments qui les bordent, les ponts qui les réunissent, mais sans essayer de décrire les paysages que l'on y découvre, car ils se modifient et changent, pour ainsi dire, à chaque pas.
> [HAC1858, p. 87]

C'est encore une vision pittoresque qui régit la promenade, même si l'on note ici une certaine contradiction, puisque l'auteur du guide indique à la fin du paragraphe qu'il va décrire non pas les paysages, mais bien les quais, les monuments et les ponts. Dans les guides Hachette du milieu du XIX^e^ siècle, la description des quais et des ponts (et des cours d'eau) adopte ainsi une logique géographique – de l'amont vers l'aval, donc du nord au sud – alors que le reste de la

ville est présenté autrement, par thème et par ordre hiérarchique. Cette sous-partie est généralement construite de la manière suivante : d'abord une description des quais de Saône, de chaque côté de la rivière, puis celle des quais du Rhône, selon le même principe. La logique est clairement visuelle : le guide décrit les principaux éléments qu'il faut voir, avec quelques mots sur chacun (dimensions, matériaux, date de construction). Le texte est structuré par de nombreuses indications de repérage :

> Le *quai de la Charité*, qui s'étend de la place de la Charité jusqu'au cours Napoléon, commence à l'hôpital qui lui donne son nom, et se termine à la manufacture des tabacs. Au delà de l'hôpital de la Charité on remarque l'hôpital militaire. Ce quai est planté d'arbres, comme presque tous les quais du Rhône, et il fait face à la Vitriolerie. A son extrémité inférieure on a construit, il y a peu d'années, le *pont Napoléon*, pont suspendu avec deux piles.
> [HAC1858, p. 97]

Dans ces guides, la description des deux rives de la Saône et du Rhône donne aux voyageurs une autre vision de la ville que celle décrite depuis le sommet de la colline de Fourvière. La construction et l'aménagement des quais lyonnais entre le milieu du XVIII^e^ siècle et le milieu du XIX^e^ siècle apparaissent dans les guides et les récits de voyage comme l'un des grands points fort de cette ville. Au milieu du XIX^e^ siècle, Lyon est loué pour ses quais et ses ponts, qui mettent en valeur les cours d'eau et le paysage urbain. Il s'agit là d'un sujet important pour les voyageurs et les auteurs de guides. Comme l'indique Claire Hancock, une grande ville comme Londres fait l'objet de fréquentes critiques pour l'état de ses rives qui ne permettent pas de belles perspectives[1039]. L'absence d'aménagements des quais londoniens est perçue comme un handicap, pour les guides français tout du moins. Ils déplorent « qu'il soit si difficile de contempler la Tamise, faute de quais appropriés[1040] ».

Le climat de Lyon

Une composante importante de l'image dominante de Lyon pendant cette période – et encore longtemps après – concerne les conditions météorologiques et l'atmosphère générale de la ville. Les reproches adressés au climat lyonnais portent sur la présence très fréquente de brouillards, qui empêchent certains jours les passants (dont les voyageurs) de voir à plus de quelques

[1039] C. Hancock, *Paris et Londres au XIX^e^ siècle…,* 2003, *op. cit*., p. 97.
[1040] C. Hancock, « "City of business" contre ville du plaisir…, 2000, *op. cit*., p. 334.

mètres[1041]. On comprend que, du point de vue touristique, il s'agisse d'un sujet important. En effet, les guides recommandent à leurs lecteurs un certain nombre de vues pittoresques et de panoramas sur la ville. Or, en pratique, ces vues sont totalement inexistantes en présence de brouillard, ce qui est fréquent à Lyon. L'expérience de la visite de la ville est alors fortement gâchée pour les voyageurs. La critique de Lyon par Stendhal est célèbre[1042], mais il est loin d'être le seul à se plaindre de cet aspect du climat lyonnais.

> […] Lyon est le pays de la *boue noire* et des brouillards épais, cent fois plus que Paris […] A Lyon, un brouillard épais règne deux fois la semaine pendant six mois : alors tout paraît noir ; on n'y voit pas à dix pas de soi au fond de ces rues étroites formées par des maisons de sept étages.[1043]

L'article de Félix Mornand paru dans l'*Illustration*[1044] et qui est cité par le guide [HAC1858] contient par exemple une critique très forte du climat lyonnais.

> […] les ténèbres à peine visibles de magasins que le soleil n'a jamais égayés de ses reflets dorés, et où la lampe mélancolique s'allume quelquefois dès le milieu du jour ; [...] une atmosphère grise, humide, saturée neuf mois de l'année de ces brouillards tamisiens qui portent la moitié d'*Old merry England* à l'expatriation, et l'autre au suicide, tel est l'aspect riant, le polyorama qui frappe tout d'abord l'étranger à Lyon, et le prédispose à un spleen double consigné dans mainte page écrite *ab irato* sur cette grande et industrieuse cité.
> [HAC1858, p. 65.]

Cette référence à la capitale de l'Empire britannique n'est pas anodine. À la même époque, Londres représente l'exemple le plus frappant de ville brumeuse dans la littérature européenne, ce que les guides français ne se privent pas de mentionner, comme l'indique Claire Hancock : « Le *Guide illustré* voit en Londres "une ville où un rayon de soleil peut être considéré comme un événement" et la baptise "capitale des brouillards"[1045] ».

[1041] Bruno Benoit, « Brouillard », dans Patrice Béghain et al., *Dictionnaire historique de Lyon*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2009, p. 206-207.
[1042] *Ibid*., p. 206 ; Gilbert Gardes, *Le voyage de Lyon : regards sur la ville*, Lyon, Horvath, 1993, p. 326.
[1043] Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, Paris, Ambroise Dupont, 1838, p. 147-148. Cité par B. Benoit, « Brouillard », 2009, op. cit., p. 206 et G. Gardes, *Le voyage de Lyon*, 1993, *op. cit*., p. 326.
[1044] Félix Mornand, « La ville de Lyon. Physionomie générale. Édifices modernes. Ouverture d'un jardin d'hiver. », *L'Illustration, journal universel*, n° 255, vol. X, 15 janvier 1848, p. 311-314, cité par le guide [HAC1858], p. 65. L'exemplaire conservé à la BML (cote : 23326) a été numérisé par Google [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=ysSRV6UkQwwC. (consulté le 21/08/2021).
[1045] C. Hancock, *Paris et Londres au XIX^e siècle…,* 2003, *op. cit*., p. 115.

En comparant Lyon à Londres, les journaux et les guides soulignent cette dimension qui relève à la fois de l'ordre du visuel, de l'hygiène et de la salubrité. Le climat lyonnais est donc cité par les guides comme un élément important à prendre en compte par les voyageurs, car fortement susceptible d'affecter négativement la visite de la ville :

> La nature a tout fait pour cette ville ; incomparable artiste, elle en a dessiné les sites d'un crayon ferme et plein de style, souple et varié pourtant, tantôt souriant, tantôt sévère ; elle y a ajouté un coloris puissant, vigoureux, d'une richesse de tons à ternir l'éclat des plus brillantes peintures. Malheureusement aussi elle a donné au climat, d'ordinaire tiède et clément, des pluies fréquentes, des brouillards épais. C'est par un jour de soleil qu'il faut voir Lyon.
> [HAC1854, p. 212]

Le mauvais climat dominant à Lyon est une constante du discours sur la ville aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Pendant plusieurs décennies, Lyon est très souvent associée dans les textes au brouillard et dans une certaine mesure, aux précipitations récurrentes. Ces principaux griefs – « ville noire » à cause des fumées et du brouillard, étroitesse et saleté des rues, hauteur exagérée des immeubles et maisons qui cachent le soleil et gênent la bonne circulation de l'air, absence de voies de circulation larges et ouvertes et d'espaces verts (promenades et parcs) – ne sont pas nouveaux. L'opposition entre ces deux types d'espaces, ouverts et fermés, revient fréquemment dans les guides antérieurs, ainsi que dans les récits de voyage.

En résumé, dans les années 1840-1850, la littérature viatique brosse un portrait bien peu flatteur de Lyon. Les textes reprochent à la deuxième ville de France de ne pas présenter l'image d'une grande ville moderne. Le tissu urbain resserré (maisons très hautes, rues étroites) continue de représenter l'essentiel des critiques portées contre Lyon. La ville est toujours marquée par l'image de noirceur, due aux fumées industrielles et d'habitations, au brouillard et à la saleté des rues. Les guides de cette période ne dérogent pas à la règle, mais trouvent aussi quelques éléments positifs à Lyon. Ils insistent particulièrement sur les espaces ouverts, en particulier les quais de la Saône et du Rhône. Il y a là une forte continuité avec l'image de Lyon transmise par les textes et l'iconographie au début du XIX^e^ siècle.

5.1.3. Une image héritée : le cas de l'entrée nord de Lyon

À l'époque moderne et encore au XIX^e^ siècle, plusieurs possibilités s'offrent aux nombreux voyageurs arrivant à Lyon, en fonction de leur mode de transport et de leur lieu de départ.

L'entrée depuis le nord-ouest (défilé de Pierre-Scize) constitue depuis longtemps la voie principale d'accès à la ville[1046].

Un lieu pittoresque, qui frappe les esprits

Le site de Pierre-Scize[1047] est l'un des lieux de ce secteur présents dans certains guides des années 1840-1860. Cet espace occupe une forte place dans les représentations de Lyon depuis au moins l'époque moderne et encore dans la première moitié du XIX^e^ siècle. Élément constitutif de l'entrée de Lyon par le nord (que ce soit par la route ou par la Saône), ce site remarquable impressionne les voyageurs et constitue le signal de l'arrivée à Lyon. Au XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, de nombreux auteurs ont décrit l'aspect monumental du rocher de Pierre-Scize :

> This rock is a very striking object on entering the town from Paris, as the road runs directly underneath it.[1048]

> La saillie verticale du roc de Pierre-Scise est une superbe horreur qui a toujours fait l'admiration des peintres, surtout lorsqu'il était couronné par le château gothique auquel il a donné son nom.[1049]

> En face, le rocher de Pierre-Scise semble sortir du sein des eaux ; autrefois la Saône baignait en son pied.[1050]

Pierre-Scize est l'espace lyonnais le plus représenté dans l'iconographie entre le milieu du XVI^e^ siècle et la fin du XVIII^e^ siècle[1051]. À l'époque, le château, la porte fortifiée et l'escalier étroit taillé dans le roc renforcent le caractère pittoresque de cette partie de la ville. La plupart de ces représentations visuelles sont l'œuvre d'artistes étrangers ou français de passage à Lyon sur le

---

[1046] Je reprends ici, en la développant, une partie de mon texte portant sur l'importance de l'entrée nord de Lyon entre 1750 et 1860 : D. Petermann, « L'importance de l'entrée nord de Lyon… », 2017, *op. cit*.

[1047] Dans les ouvrages de la période moderne et encore au XIX^e^ siècle, ce lieu est fréquemment orthographié « Pierre Scise » ou « Pierre encise », voire « Pierre incise ». J'adopte ici la graphie actuelle du toponyme qui s'est imposée au cours du XX^e^ siècle : Pierre-Scize. Il existe encore aujourd'hui à Lyon un quai Pierre-Scize, longeant la Saône.

[1048] Anne Plumptre, *A Narrative of a Three Year's Residence in France…,* vol. 1, Londres, 1810, p. 251.

[1049] Jean Vaysse de Villiers, *Description routière et géographique de l'Empire français,* Paris, Potey, 1813, tome 1, p. 190-191 [en ligne]. URL : https://books.google.fr/books?id=KX__4D7K-LsC (consulté le 03/01/2022).

[1050] J.-T. Verneur, *Journal des voyages*, 1824, Paris, Tome 7, p. 211.

[1051] D. Ternois, « Peintres et dessinateurs néerlandais à Lyon… », 1976, *op. cit.*, p. 25-68 ; Delphine Estier, « Paysages urbains de Lyon aux XVI^e^-XVII^e^ siècles : le regard des artistes forains et étrangers », dans Jean-Louis Gaulin et Susanne Rau (dir.), *Lyon vu/e d'ailleurs, 1245-1800 : échanges, compétitions et perceptions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2009, § 27 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.4000/books.pul.13242 (consulté le 03/01/2022) ; D. Petermann, « Représentations et vues de Lyon », 2012, *op. cit.*, p. 9.

chemin de l'Italie. Le peintre anglais William Marlow (1740-1813) a dessiné le château lors de son passage vers 1765-1766 et l'on connaît de lui une dizaine d'œuvres figurant ce site depuis la rive gauche de la Saône, à hauteur du couvent Sainte-Marie-des-Chaînes[1052].



Figure 96 : William Marlow, [Une vue du château de Pierre-Scize à Lyon], seconde moitié du XVIIIe siècle, huile sur toile (collection privée)

[1052] On a connaissance à ce jour de dix versions différentes : sept tableaux et trois dessins. Pour plus d'informations, voir : Michael Liversidge, « '… A Few Foreign Graces and Air…' : William Marlow's Grand Tour Landscapes » dans Clare Hornsby (dir.), *The Impact of Italy : The Grand Tour and Beyond*, Londres, British School at Rome, 2000, p. 89 ; Silvia Blasio, « '(An) emotion recollected in tranquillity'. Le voyage en France de William Marlow et son étape à Lyon », dans Isabelle Baudino (dir.), *Les voyageuses britanniques au XVIIIe siècle. L'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 63-76.



Figure 97 : Alexandre-Hyacinthe Dunouy, *Vue de Pierre Scize*, vers 1788-1793 [MHL, 240]

Le site de Pierre-Scize est mentionné dans le texte de nombreux guides de voyage de la première moitié du XIX^e^ siècle, qu'il s'agisse d'ouvrages édités à Lyon ou ailleurs. La plupart des descriptions textuelles de Pierre-Scize comportent trois types de mentions relatives à l'histoire du lieu, qu'on retrouve aussi dans les guides du corpus principal publiés entre 1840 et 1860. Leur fréquence peut s'expliquer par des reprises et copies de la part de certains auteurs, pratique assez répandue dans la littérature de voyage[1053]. C'est tout d'abord l'origine du rocher – et de son nom – qui est évoquée. La tradition rapporte que ce rocher a été taillé sous le commandement du général romain Agrippa (et ami d'Octave) :

> Pierre-Scize, en latin *Petra excisa*, est un rocher qu'Agrippa fit couper lorsqu'il construisit ces fameux chemins que les auteurs latins nomment *voies militaires.*[1054]

[1053] Véronique Magri-Mourgues, « Les enjeux pragmatiques du récit de voyage », *Travaux du cercle linguistique de Nice*, 1996, n° 18, p. 17-34.
[1054] Nicolas-François Cochard, *Le conducteur de l'étranger à Lyon ou description des curiosités, des monuments et des antiquités que cette ville renferme*, Lyon, Chambet, 1815, p. 106 [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=WveDTv2_me8C (consulté le 27/01/2022).

Pierre-Scise, en latin *Petra Scissa*, est un rocher qu'Agrippa fit couper, dit-on, lorsqu'il construisit ces voies militaires auxquelles il donna son nom.

[HAC1858, p. 88]

[…] the scanty remains of the escarped rock of *Pierre Scise,* or Encise, so called from its having been cut through by Agrippa, in order to open a military road.
[MUR1861, p. 387]



Figure 98 : Adrian Zingg, *Ancien château de Pierre-Scize*, s. d., dessin [MHL, 53.220]

La deuxième mention historique relative au site de Pierre-Scize concerne le château. Les différents auteurs rappellent que cet édifice a été construit au Moyen Âge par les archevêques de Lyon qui étaient alors seigneurs temporels de la ville.

Upon this rock stood a castle, formerly the dwelling of the Archbishops, and of which the central tower was remarkable for its symmetry.
[MUR1843, p. 371]

Un château fort s'éleva plus tard à son sommet. Il fut longtemps la résidence des archevêques […]
[HAC1858, p. 88]

Enfin, le troisième point historique est souvent le plus développé dans les textes. Il s'agit de la fonction de prison royale que la forteresse de Pierre-Scize a occupée du règne de Louis XI à la Révolution. Dans la plupart des textes, ce passage est surtout l'occasion pour les auteurs de mentionner les prisonniers célèbres qui ont été enfermés à Pierre-Scize. Parmi eux, les noms les plus cités sont ceux de Ludovic Sforza, du baron des Adrets et surtout du marquis de Cinq-Mars et de François-Auguste de Thou, qui avaient conspiré contre Richelieu et Louis XIII. Plusieurs ouvrages relatent également des évasions. La fonction carcérale de la forteresse de Pierre-Scize lui valut même dans un texte de la fin du XVIII^e^ siècle le nom de « bastille[1055] » lyonnaise. Cette image du château comme symbole de l'oppression royale est fréquemment présentée par les auteurs comme la principale cause de sa destruction en 1793.

> It was demolished during the Revolution, perhaps in consequence of the odium which it acquired by having been anciently employed as a state prison, and also because it was offensive to the inhabitants from its domineering over the town. In this castle Ludovico Sforza, called Moro, was confined by Louis XII.
> [MUR1843, p. 371]

> […] puis il servit de prison. Parmi les personnages célèbres qui y furent enfermés, on cite le duc de Milan, Louis Sforce, surnommé le Maure, le baron des Adrets, le duc de Nemours, qui s'en évada sous les habits de son valet de chambre, de Thou et Cinq-Mars, qui n'en sortirent que pour être conduits à l'échafaud, dressé sur la place des Terreaux. En 1792, le peuple, s'en étant emparé, en commença la démolition.
> [HAC1858, p. 88]

Le guide Murray se situe dans la lignée des ouvrages antérieurs en faisant précéder la partie consacrée à Lyon d'une mention relative à l'entrée par le nord (Saône), qui souligne la présence des rochers, et parmi-eux, celui de Pierre-Scize :

> As the town is entered, by the quay of the Saône, it assumes a most picturesque character, the grey rough rocks forcing themselves, as it were, into the city, protruding beween *(sic)* the lofty houses, — a singular mixture of nature and art. One of these rocks is the celebrated " Pierre Scise.". See p. 368. — *F. P.*
> [MUR1843, p. 365]

[1055] Joseph Lavallée, *Voyage dans les départements de la France*, tome 7, Paris, s. éd., 1796, p. 56.

Par l'intermédiaire d'une citation (non sourcée), l'édition [MU1852] contient une référence spatiale comparant l'entrée nord de Lyon à celle d'une ville anglaise, Bristol :

> l. La Tour de la Belle Allemande (described p. 378), and
>
> rt. Pierre Scise. (See p. 374.)
>
> The entrance to Lyons has been compared to the "approach to Bristol under the slopes of Durdham and King's Down, and the rocks of Clifton Hot Wells ; but the river Saône is larger, and the cliffs not so high."
> [MUR1852, p. 369]

Cette analogie avec l'arrivée à Bristol depuis le nord-ouest était déjà présente dans le récit de voyage de John Hughes, publié en 1822 : « we arrived at the Pierre Incise […], which reminded me of St. Vincent's rocks, near Clifton[1056] ».

Si Pierre-Scize est présent dans le texte de la plupart des guides du corpus principal pendant les années 1840-1860[1057], on ne trouve en revanche pas d'image représentant ce lieu au sein de l'unique guide illustré publié [HAC1854], ce qui tranche avec l'iconographie de Lyon à la même époque. Ce guide est d'ailleurs l'un des seuls de cette première période à ne pas mentionner le site de Pierre-Scize[1058]. Il faut aussi noter que les éditions successives du *Guide du voyageur en Europe* de Richard ne mentionnaient pas ce lieu, depuis 1828 (au moins). Les guides Hachette portant sur l'Europe ([HAC1860]) ou la France entière ([HAC1868, HAC1887]) n'évoquent pour le site de Pierre-Scize que l'existant – la batterie militaire située sur ce qu'il reste du rocher – et ne contiennent pas de description historique du site, ni de commentaire sur l'entrée dans Lyon.

La disparition progressive d'un paysage urbain remarquable

Après la démolition du château de Pierre-Scize, dans les années 1800-1810, quelques images du château, dessinées avant la Révolution, sont gravées et diffusées par des artistes locaux,

[1056] John Hughes, *Itinerary of Provence and the Rhone, Made During the Year 1819*, Londres, J. Cawthorn, 1822, p. 52.
[1057] Ce lieu est mentionné dans les guides [MUR1843], [MUR1852] et [MUR1861], ainsi que dans les guides [HAC1858], [HAC1860], [HAC1861], [HAC1868].
[1058] Avec les guides Baedeker : [BAE1865], [BAE1868a] et [BAE1868b], mais ces derniers ne contiennent qu'une courte partie sur Lyon, qui laisse de côté de nombreux lieux et objets.

comme Jean-Pierre-Xavier Bidauld[1059] et Joseph Fructus[1060]. Plusieurs représentations à visée commémorative sont également réalisées au début du XIX^e siècle. La plus représentative de ces images est une estampe publiée dans le *Voyage pittoresque et historique à Lyon* de François-Marie Fortis[1061], qui est une reconstitution de l'entrée d'Henri IV à Lyon par la porte de Pierre-Scize en 1595. Cet épisode historique est l'occasion de représenter les éléments fortifiés, porte et château, qui ont été rasés pendant la Révolution. Les représentations littéraires et iconographiques de la première moitié du XIX^e siècle témoignent de l'évolution du site de Pierre-Scize. Plusieurs guides et récits de voyage soulignent la disparation progressive du paysage existant jusqu'alors, à la suite de la démolition du château, la destruction d'une grande partie du rocher puis son exploitation comme carrière[1062]. Par exemple, Jules Janin regrette l'aspect actuel du lieu : « ces hauteurs sont dépouillées de leurs ruines et le roc nu a remplacé toute cette histoire[1063]. » Le guide [MUR1843, p. 371] mentionne la destruction massive de ce paysage pittoresque : « It is now used as a quarry, and the proprietors are destroying the picturesque and beautiful by wholesale. »

Quelques images – dont une lithographie de Nicolas Victor Fonville (Figure 99) – montrent l'état du rocher de Pierre-Scize, qui se réduit de plus en plus chaque année, comme le note le guide [HAC1858, p. 88] : « Il n'en reste aujourd'hui aucun débris ; le rocher lui-même finira par disparaître. On en enlève chaque année d'énormes blocs qui le diminuent et dont l'extraction en modifie sans cesse les aspects. »

[1059] Jean-Pierre-Xavier Bidauld, *Vue de Lyon, Château de Pierre Scise*, 1812, gravure sur cuivre, 54 x 40,7 cm, BML, Coste 313.
[1060] Joseph Fructus, *Vue du château de Pierre Scise et du quartier de Bourg-Neuf, dessiné d'après nature avant le Siège de Lyon*, 1812, gravure sur cuivre, 42,9 x 51 cm, BML, Coste 312.
[1061] François-Marie Fortis, *Voyage pittoresque et historique à Lyon, aux environs et sur les rives de la Saône et du Rhône*, Paris, Bessange, 1821, 2 vol.
[1062] J. Vaysse de Villiers, *Description routière et géographique…*, 1813, op. cit., p. 191.
[1063] Jules Janin, *Voyage en Italie*, Paris, E. Bourdin, 1838, p.13-14.



Figure 99 : Nicolas-Victor Fonville, *Vue du quai de Bourg-Neuf (prise du Rocher de Pierre-Scize)*, lithographie [MHL, 55.69.5]

L'évolution précise de ce lieu entre la Révolution et la fin du XX^e^ siècle demeure encore méconnue aujourd'hui, mais l'examen des sources administratives, de la presse lyonnaise et nationale, de la littérature touristique et de l'iconographie permet d'apporter quelques éléments de connaissance. Il est attesté dans les sources que le rocher de Pierre-Scize a été exploité comme carrière pendant une bonne partie du XIX^e^ siècle[1064]. Des éboulements sont attestés à plusieurs reprises[1065]. Le 29 janvier 1816, le maire de Lyon écrit au préfet pour demander une intervention à la suite du détachement d'une « masse énorme de rochers[1066] » : il faut rapidement sécuriser les lieux et déblayer la voie. Une autre source fait état de blessures occasionnées par la carrière. Le 3 janvier 1826, un dénommé Randu avait gagné un procès contre le sieur Maggia, « entrepreneur de l'exploitation du rocher de Pierre-Scize », à la suite

[1064] Baron de l'Horme, « Le lieutenant-colonel Péchiné d'Esperrières du régiment Royal-Pologne-cavalerie », *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, 15 décembre 1933, n° 134, p. 283 [en ligne]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97619010/f22.image.r (consulté le 03/01/2022).
[1065] Je remercie Gérard Bruyère de m'avoir transmis plusieurs informations et sources au sujet de ces éboulements.
[1066] N° 199, lettre au préfet : Lyon, le 29 janvier 1816, Minutes de la correspondance du maire, 1^er^ janvier-31 mars 1816 (n° 1-641), AML, 92 II 3.

d'une grave blessure causée par un éboulement le 18 novembre 1825[1067]. Le 16 février 1826, un arrêt de la quatrième chambre de la cour royale de Lyon infirme ce jugement et « décharge Maggia des condamnations prononcées contre lui[1068] ». Cette décision de justice nous livre plusieurs informations intéressantes. L'exploitation de ce rocher a été autorisée par arrêté du préfet en date du 21 août 1812 et « les entrepreneurs de travaux publics qui font escarper le rocher de Pierre-Scize ne peuvent tirer des mines que depuis onze heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi[1069] ». Afin d'assurer la sécurité publique, le maire fait d'ailleurs « stationner un agent de police pour interdire le passage pendant ce temps[1070] ». Ici, la cour d'appel considère que « le fait dont se plaint Rendu (*sic*) doit être imputé à son imprudence et à son inobservation des réglemens (*sic*)[1071] » car il a circulé sous le rocher en connaissance de cause, à une heure où ce n'était pas autorisé.

En mars et avril 1841, un journal local se fait l'écho de plusieurs autres éboulements, en soulignant le danger représenté par la carrière :

> Un énorme bloc s'est détaché dernièrement du rocher de Pierre-Scize, et est venu se précipiter sur le quai où il a failli écraser un omnibus rempli de voyageurs. L'autorité a aussitôt donné l'ordre à un ingénieur de visiter le rocher et de s'assurer que le travail d'extraction sera fait de manière à empêcher le retour de ces accidents qui ont été assez fréquents jusqu'ici.[1072]

Une autre source mentionne « le grand éboulement du rocher de Pierre-Scize, survenu en juin 1856, à la suite des pluies et des débordements du Rhône et de la Saône[1073] ». Et en 1872, le journal *Le Crédit* indique que, dans la cadre des travaux du percement du tunnel de Loyasse pour la ligne de chemin de fer de Lyon à Montbrison, des perforateurs à air comprimé sont utilisés pour creuser une galerie dans le rocher de Pierre-Scize[1074].

[1067] Jurisprudence de la Cour royale de Lyon, « Responsabilité civile. – Imprudence, inobservation des réglemens. Le sieur Randu c. Maggia », 16 février 1826, p. 127-131 [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54579545/f132.image.r (consulté le 03/01/2022).
[1068] *Ibid*., p. 130.
[1069] *Idem.*
[1070] *Idem.*
[1071] *Ibid*., p. 131.
[1072] « Chronique de Lyon et du département du Rhône », *Le Rhône : journal de Lyon, de l'Est et du Midi : politique, littéraire, artistique, scientifique et industriel*, 31 mars-1er avril 1841, n° 10, p. 2.
[1073] M. J. Fournet, « Notice sur les matériaux destinés au pavage de la ville de Lyon », *Annales des chemins vicinaux. Première partie, Travaux d'art, mémoires et documents*, 1858, tome XIV, p. 9 [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65023781/f15.image.r (consulté le 03/01/2022).
[1074] « Lyon à Montbrison », *Le Crédit*, 16 décembre 1872, 2e année, n° 50, p. 5 [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5625554t/f5.item.r (consulté le 03/01/2022).

Ce site subit de profondes transformations au cours du XIX[e] siècle, qui affectent l'image de l'entrée de Lyon par le nord. L'ouvrage le plus représentatif d'une conscience patrimoniale naissante au sujet du paysage urbain est sans doute le guide de Girault de Saint-Fargeau, publié en 1838. L'auteur regrette le nouvel aspect du site de Pierre-Scize et rappelle l'importance de ce lieu dans l'iconographie lyonnaise des siècles précédents :

> Au moment où nous écrivons, il ne reste plus rien de ce château gothique qui, par sa position pittoresque sur un rocher au bord de la Saône, avait mérité tant de fois d'être dessiné, et dont il nous a paru intéressant de conserver le souvenir *(Voy. la gravure)*.[1075]

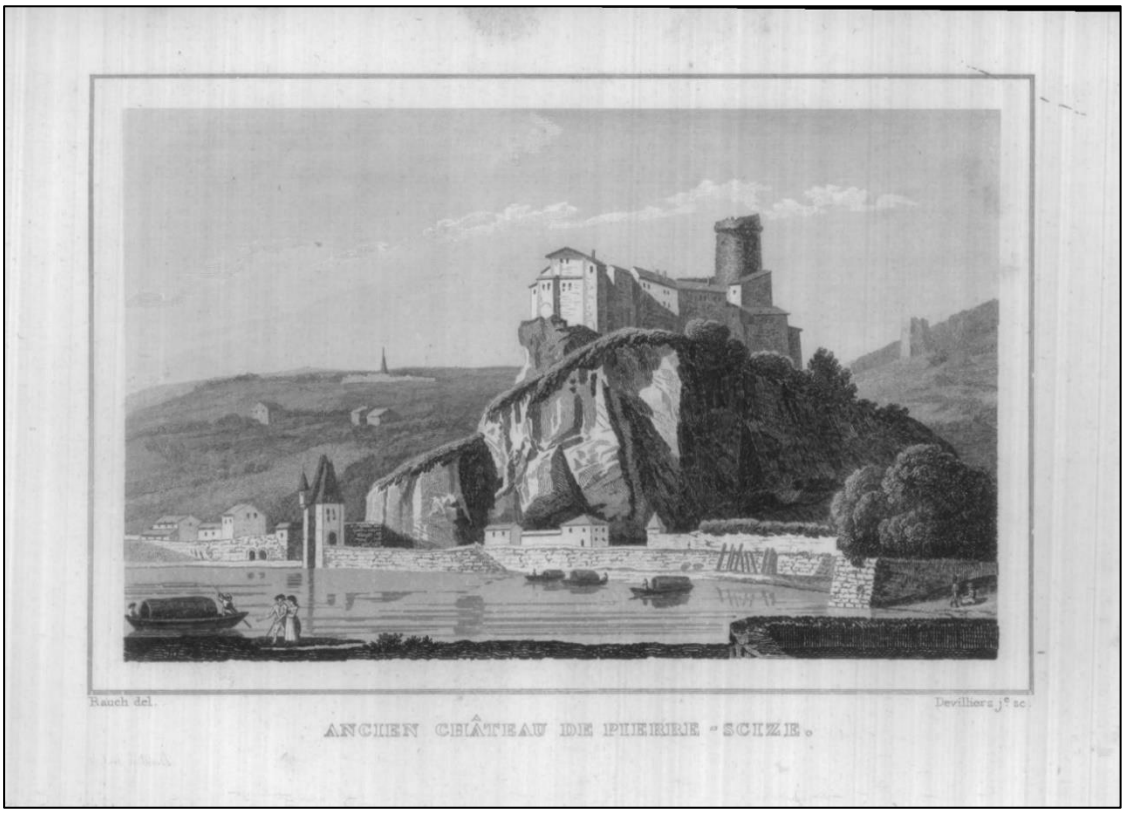


Figure 100 : Rauch et Devilliers, *Ancien château de Pierre-Scize*, estampe figurant dans le *Guide pittoresque du voyageur en France* de Girault de Saint-Fargeau (1838)

[1075] Eusèbe Girault de Saint-Fargeau, *Guide pittoresque du voyageur en France*, tome 2, Paris, Firmin Didot Frères, 1838, p. 32.

Les nombreuses représentations iconographiques connues du lieu au XIX^e^ siècle permettent de se faire une idée générale de la diminution progressive du rocher au fil des décennies. Toutefois, cette connaissance demeure incomplète et il est difficile de suivre avec précision la transformation de ce site lyonnais qui n'a quasiment pas intéressé les chercheurs jusqu'à présent. L'histoire de Pierre-Scize reste encore à écrire, à partir d'un large panel de sources iconographiques, cartographiques, journalistiques et administratives.



Figure 101 : Théodore de Jolimont, *Le Rocher de Pierre-Scize*, lithographie [MHL, 55.47.39]

Les textes et les images produites jusqu'au dernier tiers du XIX^e^ siècle montrent que le site de Pierre-Scize a occupé une place singulière dans l'image de Lyon. Le cas lyonnais constitue un exemple frappant de la disparition de l'image dominante d'une ville (surtout dans sa dimension visuelle, pour cette partie du paysage urbain). La démolition du château et la destruction presque totale du rocher ont complètement modifié les représentations du site de Pierre-Scize et de la partie nord de la ville. Malgré ces changements urbains survenus pendant la Révolution, la transformation de l'image médiatique de l'entrée nord de Lyon (et de la ville dans son ensemble) n'a pas été immédiate. Cet espace ne disparaît pas tout de suite de l'image de Lyon, surtout celle destinée aux voyageurs. C'est en réalité au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle et au XX^e^ siècle que l'histoire du site de Pierre-Scize a été peu à peu oubliée par les auteurs locaux et extérieurs, et par la population locale. De nos jours, peu de gens savent qu'il existait à Lyon un château fort construit sur un rocher dominant la Saône. Pourtant, pendant plusieurs décennies, la mémoire de ce lieu emblématique a été conservée et transmise par diverses

sources littéraires et iconographiques. Les guides de voyage publié par les grands éditeurs ont participé à ce processus, mais presque exclusivement par le texte (et plus timidement par la cartographie). En revanche, le site de Pierre-Scize n'a pas été retenu parmi les diverses vues illustrant les guides Joanne sur Lyon, malgré l'abondante production iconographique existant par ailleurs.

Nous verrons dans la partie suivante que l'arrivée du chemin de fer à Lyon dans les années 1850 est la raison principale qui explique la disparition des mentions du site de Pierre-Scize (et des espaces voisins). Ce lieu est en effet presque toujours présent dans les guides et les récits de voyage qui suivent les voies principales d'accès à Lyon depuis le nord et le nord-ouest : terrestres (routes de la Bourgogne et du Bourbonnais) et fluviale (Saône). Une fois la connexion ferroviaire mise en place à Lyon entre les deux portions de la ligne Paris-Lyon-Méditerranée (1856)[1076], l'entrée principale dans la ville se situe en Presqu'île, à la gare de Perrache. Les espaces situés au nord-ouest de Lyon (faubourgs de Vaise et de Serin, quai Pierre-Scize) tendent alors à disparaître de ces ouvrages, car ils ne sont plus pratiqués par les voyageurs.

5.2. Les changements dans l'image de Lyon (seconde moitié du XIXe siècle)

5.2.1. Une ville transformée sous le Second Empire

On relève une première inflexion dans l'image générale de la ville au cours des années 1850. Les collections Murray, Baedeker et Joanne deviennent élogieuses envers les grands travaux d'urbanisme opérés dans la Presqu'île, entre les places Bellecour et des Terreaux. Ce changement est particulièrement perceptible lorsque l'on compare les éditions successives [MUR1852] et [MUR1861]. En effet, la phrase présente au début de la partie consacrée à Lyon, portant sur l'image d'ensemble de la ville, subit une modification qui n'est pas anodine. Les éléments critiques disparaissent et l'appréciation globale devient alors positive :

> The appearance of grandeur, however, is limited to its quais, bridges, and noble rivers, to the steep and commanding heights of Fourvières on the rt. of the Saône, and to the two Places Bellecour and des Terreaux ; it is deficient in fine streets,

[1076] S. Michel, *Chemins de fer en Lyonnais… ,* 1986, *op. cit.*, p. 40. Il précise qu'au nord, la liaison ferroviaire Chalon-Lyon (gare de Vaise) est effective le 10 juillet 1854 ;qu'au sud, la jonction Lyon-Valence est faite le 16 avril 1855 (gare de Perrache) et qu'enfin, les deux gares lyonnaises sont raccordées le 10 novembre 1856, après le percement du tunnel Saint-Irénée (sous la colline de Fourvière).

> and long open thoroughfares. The interior is one stack of lofty houses, penetrated by lanes so excessively narrow and nasty as not to be traversed without disgust.
> [MUR1852, p. 370] [1077]

> The appearance of grandeur is no longer limited to its quais, bridges, and noble rivers, to the steep and commanding heights of Fourvières on the rt. of the Saône, and to the Places Bellecour, des Terreaux, and de Louis Napoléon. Few town *(sic)* in France have more improved of late years. The construction in 1856-7 of a grand avenue — parallel with the Rhône — called *Rue Impériale*, and of another called *Rue Centrale*, has admitted light and air into the interior of the town, and has afforded two fine wide streets.
> [MUR1861, p. 384-385]

La même évolution est visible dans les guides Joanne. Le guide [HAC1858] consacre presque deux pages à expliquer au lecteur que la ville de Lyon a changé de manière extrêmement positive lors des dix dernières années. Pour cela, il cite d'abord copieusement l'article de Félix Mornand[1078] paru dans l'*Illustration* en 1848, qui brossait un portrait très peu flatteur de la vision d'ensemble de Lyon par les voyageurs[1079] :

> Il n'est qu'une voix parmi les nombreux voyageurs qui visitent, en la traversant, la vieille ville fondée par Munatius Plancus, et cette voix n'est pas favorable à la seconde cité de France, écrivait en 1848 M. Félix Mornand (*Illustration*, n° 255, vol. X). Des rues noires, étroites, ou plutôt des ruelles, se frayant un chemin sinueux au travers de maisons colossales enduites d'une couche uniformément sombre par la vétusté jointe aux fumées de la houille ; un pavé boueux en toutes saisons, constellé de pointes aiguës comme les souliers d'un Auvergnat, de bâtardes allées, vomissant dans les rues des ruisseaux d'une onde suspecte ; des boutiques obscures et de mince étalage ; de grandes portes cintrées, munies de barreaux de fer, éclairant, pour toute ouverture les ténèbres à peine visibles de magasins que le soleil n'a jamais égayés de ses reflets dorés, et où la lampe mélancolique s'allume quelquefois dès le milieu du jour [...]
> [HAC1858, p. 64-65]

Si le guide cite cet article, c'est pour ensuite mieux montrer le contraste avec la situation en 1858 :

[1077] Il s'agit exactement de la même phrase, mot pour mot, que dans la première édition du guide *Handbook for travellers in France* [MUR1843].
[1078] Hélène Morlier indique que Félix Mornand était l'un des rédacteurs des guides de la Bibliothèque des Chemins de fer, mais il fut évincé par Hachette en 1856 car il n'avait pas respecté les délais de livraison de ses manuscrits à l'éditeur : H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.* vol. 1, p. 204.
[1079] F. Mornand, « La ville de Lyon... », 1848, *art. cit.*

> Ce tableau satirique, peut-être vrai en 1848, ne l'est plus aujourd'hui. Depuis dix ans Lyon a subi une transformation si merveilleuse, qu'on a peine à la reconnaître : hommes et choses, tout y est changé. Sans doute, la vieille ville n'a pas été entièrement détruite, et les amateurs en retrouveront encore dans tous les quartiers des vestiges considérables ; mais, chaque mois, ses rues les plus étroites, les plus sombres, les plus puantes, les plus insalubres, tombent sous la pioche des démolisseurs. De larges et longues voies de communication ont été ouvertes ou vont s'ouvrir à travers les épais massifs que sillonnaient un trop grand nombre d'allées. Si la rue Centrale a mérité de sévères critiques, la rue Impériale peut rivaliser, sous tous les rapports, avec la rue de Rivoli. Les maisons qui la bordent sont encore trop hautes ; mais elles ont été bâties avec plus ou moins de goût sur un plan nouveau.
> [HAC1858, p. 66]

Le guide [HAC1861] reprend la même idée, dans un passage plus réduit, en soulignant cette transformation en cours, jugée très encourageante :

> Si elle continue à marcher aussi rapidement dans la voie de l'amélioration, Lyon sera bientôt une des plus belles villes de la France, comme elle en est déjà la plus pittoresque.
> [HAC1861, p. 59]

Cette transformation urbanistique de Lyon, raison principale du changement de l'image générale de la ville, continue d'être rappelée dans les guides Hachette pendant plusieurs décennies. À partir de 1858 et jusqu'au tournant du XX^e^ siècle, on retrouve toujours ce type de mention dans la description générale de Lyon (partie « Situation »), au sein des titres et éditions successives : [HAC1872, p. 1-2], [HAC1873, p. 292], [HAC1877, p. 68], [HAC1882, p. 68], [HAC1890, p. 70], [HAC1897, p. 11]. Elle est ensuite absente des guides Hachette à partir du titre [HAC1902] *Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais*.

Dès la première édition du corpus principal ([BAE1865]), les guides Baedeker font également le même constat :

> Lyon est une des villes les mieux bâties de France ; des constructions entreprises sur une grande échelle dans les années 1850 et suiv. lui ont donné un cachet tout particulièrement moderne.
> [BAE1865, p. 14]

Les éditions en anglais et allemand du même titre contiennent le même propos :

> Lyons is one of the best built towns in France. Grand alterations have been accomplished within the last 50 years, so that the general aspect of the city is modern.
> [BAE1868a, p. 9]

> Lyon ist eine der am Besten gebauten Städte Frankreichs; umfassende Neubauten in den fünfziger Jahren haben ihr ein vorwiegend modernes Gepräge gegeben.
> [BAE1868b, p. 7]

Dans le nouveau guide Baedeker *Le Midi de la France depuis la Loire et y compris la Corse*, dont la première édition [BAE1885] est en français, une appréciation similaire est présente, bien que cette fois-ci, elle ne soit plus mentionnée dans la partie présentant la ville, mais dans la section relative à l'histoire de Lyon :

> Napoléon I^{er} releva Lyon de ses ruines, et alors commença une nouvelle période de prospérité sans égale, qui ne fut plus troublée que d'une manière transitoire, par une crise commerciale en 1831, par une insurrection politique en 1834 et par une inondation terrible en 1856. C'est surtout de ce temps que datent ses beaux quais et les grandes transformations qui en ont fait une des plus belles villes modernes.
> [BAE1885, p. 174]

Cette mention est attestée dans les éditions successives, en langue française et anglaise, jusqu'aux années 1910 : [BAE1891, p. 212], [BAE1898a, p. 15], [BAE1901, p. 9], [BAE1910, p. 11]. Elle est en revanche absente de l'édition en allemand [BAE1898b].

5.2.2. Une nouvelle image de modernité

Comme d'autres types de documents littéraires[1080], les guides de voyage accompagnent les évolutions techniques et le progrès. Les descriptions de villes sont l'occasion pour les auteurs de faire des comparaisons ou des jugements sur l'avance ou le retard en termes de modernité.

[1080] Par exemple les romans, comme l'a étudié Noémie Boeglin pour le cas de Paris : N. Boeglin, *Représentations romanesques…*, 2018, *op. cit.*

Un thème retient particulièrement l'attention dans les guides à ce sujet : les aménagements urbanistiques. En particulier, les changements à l'œuvre sous le Second Empire puis la Troisième République sont décrits et souvent mis en valeur.

Promenades, jardins et parcs

Les premiers guides du corpus relèvent l'absence d'espace publics aménagés avec de la végétation pour une ville de la taille et l'importance de Lyon. Nous avons déjà vu que Frédéric Bernard mentionne dans ses griefs qu'à Lyon « il n'y a pas un seul de ces beaux jardins publics qui donnent tant de charme à une grande ville » ([HAC1854, p. 235]). Un peu plus loin, il évoque le jardin des plantes, situé sur les pentes de la colline de la Croix-Rousse :

> De là nous irons au Jardin des Plantes. Des ombrages du Jardin des Plantes, dont la situation est heureuse, mais qui n'a pas l'étendue et la magnificence qui conviendraient à une ville de premier ordre […]
> [HAC1854, p. 234]

C'est avec le titre suivant ([HAC1858]) que la disparition effective ou prochaine de cet espace public est annoncée :

> Il y a quelques années, Lyon ne possédait pas, à part le *jardin des plantes* qui va être détruit ou qui l'est déjà, de promenades proprement dites. Les allées de la place Bellecour, le cours Napoléon, les plantations des quais, le cours Rambaud, le cours d'Herbouville, ne méritaient pas un pareil titre.
> [HAC1858, p. 156]

Les guides Baedeker des années 1860 évoquent aussi l'état de ce lieu :

> Le *Jardin des Plantes*, à côté de la Croix-Rousse, se trouve, depuis l'établissement du chemin de fer, transformé en square […]
> [BAE1865, p. 17]

Pour les auteurs de guide de cette période, les promenades existant à Lyon ne sont pas dignes de cette ville. La création du parc de la Tête d'Or (1856-1857[1081]), sur la rive gauche du Rhône,

[1081] Ce parc est l'œuvre des frères Denis et Eugène Bühler. Il ouvre au public en juillet 1857. Pour plus d'informations : Gérard Corneloup, « Parc de la Tête-d'Or », dans Patrice Béghain et al., *Dictionnaire historique de Lyon*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2009, p. 959-963.

entre le quartier des Brotteaux et le Rhône, constitue donc un moment important pour Lyon du point de vue touristique et urbanistique. Dans l'ensemble, les guides du corpus principal se font très rapidement l'écho de cette opération d'envergure. Au sein du corpus, c'est encore le guide [HAC1858] qui le premier mentionne à deux reprises le parc de la Tête d'Or : celui-ci n'est alors pas encore entièrement achevé au moment de la publication, mais il est déjà ouvert au public. C'est tout d'abord dans la présentation des quartiers de la ville qu'il est fait état du nouveau parc :

> à l'extrémité de l'avenue de Saxe prolongée près de la Tête-d'Or, on vient de dessiner et de planter le parc qui sera le bois de Boulogne lyonnais.
> [HAC1858, p. 73]

Puis, vers la fin du guide, dans la nouvelle section intitulée « Promenades », le parc est décrit assez longuement et précisément (en une page et demie) :

> Enfin, Lyon va avoir, que dis-je, elle a déjà son bois de Boulogne, le PARC DE LA TÊTE-D'OR, situé, sur la rive gauche du Rhône, à l'extrémité du quai d'Albret, l'un des plus beaux quais de Lyon qui sert d'avenue au parc, et à 1,700 mèt. seulement de la place des Terreaux.
>
> Le parc de la Tête-d'Or couvre une superficie d'environ 114 hectares, acquise des hospices de Lyon à des conditions très-modérées. Il est limité : à l'ouest, par le Rhône, au nord, par la chaussée qui doit prolonger le viaduc du chemin de fer de Genève, à l'est, par le bourg des Charpennes, au sud, par la ligne des fortifications qui enceignent le territoire des Brotteaux. Il a été dessiné d'après un plan de M. Bülher, architecte-paysagiste de Paris, présenté par M. Bonnet, ingénieur en chef de la ville de Lyon, et approuvé, le 25 octobre 1856, par l'administration municipale avec de légères variantes. Il est divisé du sud au nord en deux parties à peu près égales. La ligne séparative est figurée par la chaussée en terre qui, s'écartant du Rhône au point où finit le quai d'Albret, décrit une courbe au-devant de la ferme de la Tête-d'Or et va aboutir au champ de manœuvres qu'on appelle le Grand-Camp.
>
> Toute la portion du parc située à l'ouest de cette chaussée n'est autre chose que l'ancien domaine de la Tête-d'Or, dont l'excellent territoire se prête à toute espèce de culture. C'est dans cette moitié, garantie des envahissements du fleuve par une double ligne de chaussées qu'ont été établis les parterres, les jardins botaniques, les collections d'arbustes exotiques du Jardin des Plantes. — On y a élevé une galerie d'histoire naturelle, et des serres destinées à recevoir les collections actuellement réparties entre le Jardin des Plantes et le Palais des Arts. — On doit prolonger la digue du Grand-Camp jusqu'à Jonage, point où l'escarpement des balmes viennoises rejoignant le Rhône oppose à ses

> emportements une berge de 15 à 20 mèt. d'élévation. Cette chaussée aura de 14 à 15 kil. Elle rendra de vastes terrains à l'agriculture.
>
> Aussitôt l'acquisition consommée, l'administration s'était mise à l'œuvre, et, dès le mois de juillet 1856, une étendue de 65 hectares était plantée et convertie en pelouses. Des allées pour les piétons, d'autres allées pour les voitures, avaient été tracées et disposées sur un parcours de 8,232 mètres, et le parc était ouvert au public.
>
> Les travaux ont continué depuis ; on a tracé d'autres allées, comblé des excavations, transporté des terres, creusé la pièce d'eau. — Enfin l'entretien du parc a été assuré par une vaste et riche pépinière.
> [HAC1858, p. 157-158]

Il est à noter que le guide [MUR1861] ne contient aucune référence au parc de la Tête d'Or. Il faut attendre l'édition [MUR1873] pour trouver la mention du parc nouvellement créé, sans que son nom ne soit cité, ce qui ne manque pas d'interpeller. Les guides Murray accusent un certain retard dans la mise à jour effective des informations récentes au sein des nouvelles éditions :

> Near the extremity of Les Brotteaux a park has been laid out and planted ; it contains a lake, a zoological garden, and a cricket ground !
> [MUR1873, p. 438]

L'édition suivante ([MUR1881]) est plus précise, mentionnant le nom et la date de création du parc :

> Near the extremity of Les Brotteaux, a park (*Parc de la Tête d'Or*) was laid out and planted in 1856 ; it contains a lake, a zoological garden, and a cricket ground !
> [MUR1881, p. 55]

Le parc de la Tête d'Or devient dès ses premières années d'existence (puis durablement) une curiosité incontournable de Lyon et un objet d'intérêt pour les touristes. Il est cité dans tous les guides du corpus principal, à l'exception du guide [MUR1861] et du guide [HAC1990][1082]. Dès les années 1860, les guides Baedeker du corpus lui accordent un astérisque :

[1082] Et le parc de la Tête d'Or est bien évidemment absent des trois guides publiés avant sa création : [MUR1843], [MUR1852] et [HAC1854].

> Il est remplacé depuis 1857 par le **Parc de la Tête d'Or*, sur la rive g. du Rhône, à l'extrémité du Quai d'Albert (20 min. de la place des Terreaux), avec des plantes rares, des serres et des allées dans le genre du Bois de Boulogne.
> [BAE1865, p. 17]

Les guides Murray suivent à leur tour. Dans l'édition [MUR1892], le parc de la Tête d'Or est l'un des quatre objets lyonnais signalé par un astérisque :

> The ***Parc de la Tête d'Or,** laid out and planted in 1856, contains a lake, a zoological garden, and many fine trees.
> [MUR1892, p. 29]

L'emploi de l'astérisque pour désigner le parc de la Tête d'Or est une constante des guides Baedeker pour l'intégralité de la période étudiée : c'est le cas de toutes les éditions de cette collection rassemblées dans le corpus principal, de [BAE1865] à [BAE1988], à l'exception de la dernière ([BAE1994]).

> Le ***parc de la Tête-d'Or** (pl. F G 1-2 ; tramw., p. 7) est une promenade digne d'une grande et riche cité comme celle de Lyon. Il *a 114* hectares de superficie, et il est établi dans des terrains autrefois marécageux, préservés maintenant, comme les Brotteaux, des terribles inondations du Rhône par une puissante digue, qui a coûté 2 530 000 fr. Il n'existe que depuis 1856, mais il a déjà de beaux arbres. Au milieu est un vaste *lac* avec des îles, ce qui lui donne une certaine ressemblance avec le bois de Boulogne de Paris. Il y a un chalet-restaurant à l'E. de ce lac *(v.* le plan). Une partie du parc, à l'opposé du Rhône, a été transformée en *jardins zoologique* et *botanique.* Les serres y renferment des collections d'orchidées, de palmiers et de cycadées très remarquables. Le *conservatoire botanique*, où sont les collections botaniques du Muséum (p. 19), est ouvert tous les jours, excepté le dim., de 8h. à midi et de 2 à 6. Il *y* a dans le même local un petit *observatoire*. Le chemin de fer de Genève longe le parc à. l'E.
> [BAE1901, p. 23-24]

Comme on le voit dans certains passages, le parc de la Tête d'Or est très fréquemment comparé au Bois de Boulogne. Cette référence spatiale parisienne est loin d'être la seule dans le corpus, mais elle est sans doute celle qui perdure le plus dans le discours touristique sur Lyon au sein de plusieurs grandes collections, pendant une quarantaine d'années (jusqu'au tout début du XX^{e} siècle). Elle est présente dans les guides Joanne publiés dans les années suivant l'aménagement du parc ([HAC1858], [HAC1860], [HAC1861]). C'est dans la collection Baedeker qu'elle se

maintient dans la durée : du guide [BAE1865] au guide [BAE1901]. En revanche, elle n'apparaît pas dans les guides de la collection anglaise Murray.

La mise en valeur des progrès techniques

Les guides de la seconde moitié du XIX^e^ siècle sont caractéristiques de ce discours qui fait une large place aux changements récents, en particulier concernent l'architecture, l'urbanisme et les transports. On remarque un fort intérêt porté aux constructions et aux aménagements techniques. Plusieurs travaux ont bien montré l'attrait des auteurs des guides Joanne pour les ouvrages d'art et les infrastructures en lien avec le chemin de fer[1083]. La plupart de ces constats concernaient les espaces naturels traversés par le chemin de fer. En ce milieu du XIX^e^ siècle, le guide est alors un instrument de valorisation des réalisations modernes et de la conquête de l'homme sur la nature (ouvrages d'art : viaducs, tunnels), « une ode au progrès et à la modernisation de la France[1084] ». Si l'on s'intéresse à l'échelon urbain, on retrouve aussi le même type d'éléments mobilisés, bien que le caractère monumental des réalisations techniques et industrielles soit souvent moins frappant (étant donné l'environnement de ces installations). Les guides publiés par Hachette sont ceux qui représentent le mieux cette mise en valeur de la technique. Il a déjà été question précédemment de l'utilisation fréquente par les auteurs de l'indication dans le texte des mensurations des édifices. Ce procédé est utilisé à la fois pour les « choses à voir » classiques que sont les monuments et bâtiments mentionnés pour leur architecture (églises, statues, hôtel de ville et autres édifices civils). Nous avons également vu que les ponts de Lyon qui se multiplient au cours du XIX^e^ siècle font l'objet de descriptions très précises dans les guides Joanne, à grands renforts de mention des dimensions, des matériaux et parfois des architectes. Plusieurs exemples supplémentaires permettent de comprendre la manière dont les guides de la période 1840-1920 mettent en valeur les objets techniques[1085].

Le premier est caractéristique du XIX^e^ siècle à Lyon : il s'agit du projet de construction d'un viaduc (ou pont) entre les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse, au-dessus du défilé de la Saône, à l'emplacement où la largeur de la rivière est la plus faible. Véritable serpent de mer,

[1083] Sophie Bonin, « Voir la Loire dans la collection des Guides Joanne, Guides Bleus », dans Gilles Chabaud et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 513-514 ; H. Morlier, *Les Guides Joanne (1841-1919)…,* 2019, *op. cit.* vol. 1, p. 221, p. 294 et p. 322.
[1084] *Ibid*., p. 505.
[1085] Au-delà des « ouvrages d'art » que sont les ponts, viaducs et tunnels, il y a aussi tout ce qui relève du bâti industriel et scientifique (c'est-à-dire ce qu'on désigne aujourd'hui sous l'appellation « patrimoine scientifique et technique »).

cette idée a récemment fait l'objet d'une étude par l'historienne Françoise Bayard[1086]. Elle indique qu'« après la Révolution et jusqu'en 1990, selon un rythme très inégal, […] 34 individus ou entreprises […] ont présenté 44 projets divers, toujours localisés au même endroit.[1087] ». C'est surtout dans les années 1850 et dans les années 1890 que le plus grand nombre de propositions ont été faites. Parmi les auteurs, on trouve plusieurs industriels comme Gustave Eiffel, qui soumet trois propositions (en 1875, 1890 et 1891)[1088]. Finalement, aucun de ces projets n'aboutit. Les raisons des échecs sont diverses (insuffisance du projet ou du financement, impossibilités techniques, projet inadapté, raisons politiques). Deux projets ont failli être réalisés : celui de Lehaître (1847) et celui de Clavenad (1890). Le premier était bien engagé entre 1848 et 1852, mais fut stoppé à la suite du changement de préfet[1089]. Le deuxième était le plus proche de la réussite : Clavenad avait reçu le soutien du conseil municipal, du conseil général et de la presse lyonnaise enthousiaste[1090]. Malgré la signature d'une convention et l'approbation de plusieurs autorités, le projet ne voit pas le jour, car la municipalité lyonnaise ne donne pas suite[1091]. En dépit de plusieurs dizaines de projets dont certains très crédibles, l'échec de cette « utopie » s'explique surtout par le manque de volonté et d'investissement au niveau municipal. Les désaccords entre la municipalité lyonnaise et l'État (en particulier sur la question du financement) ont eu raison de ces propositions, comme ce fut le cas d'autres aménagements dans le domaine des transports aux XIX^e^ et XX^e^ siècles[1092].

S'il n'y a jamais eu de pont construit entre les deux collines lyonnaises, cette idée a pesé dans les imaginaires de l'époque, surtout dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. À cette époque, de grandes infrastructures de franchissement sont réalisées en France et Europe[1093]. C'est notamment le cas des viaducs construits pour le chemin de fer, comme celui de Chaumont (1857, Eugène Décombe) et celui de Garabit sur la Truyère (1880-1884, Léon Boyer et Gustave Eiffel)[1094]. Plusieurs ponts sont également construits en contexte urbain ou à la proximité directe d'une ville, dans des sites comparables au défilé de la Saône. Françoise Bayard cite les exemples

[1086] Françoise Bayard, « Relier les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse à Lyon (1847-1990) », dans *Mondes réels, mondes virtuels*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2021 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.4000/books.cths.15920 (consulté le 21/12/2021).
[1087] *Ibid*., § 2.
[1088] *Ibid*., tableau 1, § 3.
[1089] *Ibid*., § 27.
[1090] *Idem*.
[1091] *Idem*.
[1092] Par exemple, certains projets de ponts, tunnels et prolongements ou élargissements de voies de circulation. Pour plus d'informations, voir : L. Baldasseroni, *Du macadam au patrimoine…*, 2019, *op. cit.*, p. 299-300.
[1093] Parmi les nombreux exemples, on peut mentionner le grand pont suspendu de plus de 400 m construit entre 1836 et 1864 au-dessus du défilé de la rivière Avon à Clifton, près de Bristol (lieu auquel le défilé de Pierre-Scize à Lyon a été comparé dans plusieurs textes viatiques anglais, dont le guide Murray).
[1094] Anne Fortier-Kriegel, « Les "grands sites" créés par les ouvrages d'art ferroviaires », *Revue d'histoire des chemins de fer*, 2005, n° 32-33 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.4000/rhcf.571 (consulté le 03/01/2022).

du pont suspendu de Fribourg (Suisse, au-dessus de la rivière Sarine, 1832-1834) et du pont ferroviaire sur la Vistule à Dirschau (achevé en 1857)[1095], dont s'inspirent certains auteurs de projet pour Lyon. Ce sont surtout les représentations iconographiques de ces projets de jonction des deux collines lyonnaises qui ont marqué les esprits. Les mentions littéraires sont aussi à signaler. Plusieurs guides du corpus évoquent ce projet de pont. Le guide [HAC1861] contient une sous-section nommée « Ponts projetés » qui mentionnent les projets de Chipier (1847 et 1853) et de Vergnais (1852)[1096].

> Il a été plusieurs fois question de faire communiquer, par un pont jeté dans les airs, la Croix-Rousse et Fourvières. Deux architectes, M. Chipiez (*sic*) et M. Vergniais, ont présenté des projets qui se réaliseront peut-être un jour.
> [HAC1861, p. 65-66][1097]

À la fin du XIX^e^ siècle, plusieurs guides Baedeker traitent aussi d'un projet (sans mentionner son auteur) :

> Le cours sinueux de cette rivière est traversé dans Lyon par 13 ponts et passerelles, auxquels doit s'ajouter un pont gigantesque entre les collines de la Croix-Rousse et de Fourvière, à env. 83 m. de hauteur.
> [BAE1901, p. 11][1098]

Comme le souligne Françoise Bayard, les années 1890 sont une période de réactivation des projets de pont entre Croix-Rousse et Fourvière : elle en compte onze entre 1890 et 1897[1099]. Il n'y a plus d'évocation de cette idée dans les guides postérieurs. Il convient d'indiquer que la mention de projets pas encore réalisés n'est pas une exception dans les guides de voyage, même si celui-ci est particulier, par sa persistance dans les imaginaires lyonnais.

C'est le développement d'une autre innovation technique dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle qui explique en partie le désintérêt des pouvoirs publics lyonnais pour les projets de pont entre les deux collines : les funiculaires urbains. Ce nouveau moyen de transport est inauguré en juin 1862 avec le premier funiculaire lyonnais sur les pentes de la Croix-Rousse, qui relie la station

[1095] F. Bayard, « Relier les collines de Fourvière… », 2021, *op. cit.*, § 11.
Le pont de Dirschau (aujourd'hui Tczew en Pologne) est qualifié de « grandiose » et abondamment décrit par ses mensurations dans le guide Baedeker consacré à l'Allemagne (1860).
[1096] *Ibid*., tableau 1, § 3.
[1097] Le même passage est aussi présent dans le guide [HAC1860, p. 123].
[1098] Mention similaire dans la version anglaise parue trois ans plus tôt : [BAE1898a, p. 17].
[1099] F. Bayard, « Relier les collines de Fourvière… », 2021, *op. cit.*, tableau 1, § 3.

de la rue Terme à celle du boulevard de la Croix-Rousse[1100]. Surnommée « la ficelle » par les Lyonnais, cette ligne est considérée comme le premier funiculaire au monde[1101]. Au total, cinq funiculaires sont mis en place à Lyon entre 1862 et 1900. Il y en a deux pour la Croix-Rousse : ficelle de la rue Terme et ficelle de Croix-Paquet, ouverte en 1891. Les trois autres desservent la colline de la Croix-Rousse : les principaux sont le funiculaire de Saint-Just (1878) et le funiculaire de Fourvière (1900), dont la station inférieure est située au sud du quartier Saint-Jean[1102]. Enfin, le funiculaire Saint-Paul-Fourvière a été inauguré en 1900, entre la station inférieure située à Saint-Paul[1103] et la station supérieure située à côté de la tour métallique de Fourvière. Ce funiculaire avait une fonction particulière : surnommé la « ficelle des morts », il servait à transporter les cercueils au cimetière de Loyasse (un tramway prenait ensuite le relais à la station Fourvière).

Les guides Baedeker et Joanne mentionnent immédiatement les funiculaires, alors que la mise à jour est plus tardive chez Murray. Preuve de cet intérêt, le guide [HAC1861 en contient déjà une mention dans une section dédiée intitulée « Chemin de fer de la Croix-Rousse », alors que la construction n'est pas encore achevée :

> Jusqu'à présent la Croix-Rousse ne communique avec le centre de Lyon que par des chemins rapides, dont la pente est, en certains endroits, de 25 c. par met. Un décret impérial a ordonné l'établissement d'un chemin de fer constamment en activité, qui, partant de la place Neuve-des-Carmes, derrière les Terreaux, conduira en quelques minutes les piétons et les voitures au sommet du plateau. Le prix de la montée est déjà fixé à 10 c., celui de la descente à 5 c ; mais le chemin de fer n'est pas encore exécuté. Par un décret du 14 janvier 1861, ce chemin de fer doit être continué jusqu'au camp de Sathonay.
> [HAC1861, p. 67]

À l'intérieur des guides Baedeker des années 1860 sur l'Italie du nord, le funiculaire de la Croix-Rousse est mentionné avec les fortifications dans la partie introductive, juste après la présentation de la ville :

[1100] *Ibid*., note 41.
[1101] Elle est d'ailleurs ouverte quelques mois avant la première section du métro londonien.
[1102] Ces deux lignes, rénovées au XX^e^ siècle, existent toujours aujourd'hui, tout comme la station Vieux Lyon qui accueille également le métro D.
[1103] La station du funiculaire de Saint-Paul était située au 2, rue Juiverie. Le tunnel existe toujours, mais la ligne a été définitivement fermée en 1937.

> La ville est fortifiée, sur une périphérie de près de 4 lieues, par 18 forts détachés, depuis *S^te^-Foy, Fourvières* et les hauteurs dominant le faubourg ouvrier de la *Croix-Rousse,* que relie à la ville basse un chemin de fer remarquable par sa forte pente (1^re^ classe 15, 2^e^ 10 c.), jusqu'aux *Broteaux* et à La *Guillotière.*
> [BAE1865, p. 14]

Dans les guides [HAC1872], [HAC1873], [HAC1877] et [HAC1882], la ficelle de la Croix-Rousse est décrite dans une section « Chemins de fer » qui contient aussi les mentions des autres lignes ferroviaires (extra-urbaines : Paris, Marseille, Genève, Saint-Étienne, Grenoble, Bourg-en-Bresse, Tarare, Roanne). Il est intéressant de noter qu'à cette époque, les chemins de fer et le funiculaire sont présents dans une section distincte, qui ne fait pas partie des renseignements pratiques. Chez Hachette, ce n'est qu'à la fin du XIX^e^ siècle que les informations relatives aux lignes ferroviaires intra-urbaines (funiculaires) et extra-urbaines sont intégrées dans la partie des renseignements pratiques. Baedeker le fait plus tôt, dès l'édition [BAE1885].

> CHEMINS DE FER FUNICULAIRES, dits *Ficelles.* 1° De la place Sathonay (pl. D 3) à la *Croix-Rousse* (p. 182) ; départ toutes les 5 min. ; prix, 10 c. Ce petit chemin de fer, qui monte de 30 m. sur une longueur de 600 environ et abrège beaucoup, se rattache à la ligne de Sathonay-Bourg, qui a des bureaux dans le bas, même pour les bagages. Deux trains y sont attachés aux extrémités d'un câble en fer, et une machine fixe fait monter l'un et descendre l'autre simultanément. – 2° De l'avenue de l'Archevêché (pl. C 4) à *St-Just ;* même système ; prix : 1^re^ cl.. 25 c. ; 2^e^ cl., 15 c., sur lesquels on rend 5 c. dans la semaine à ceux qui s'arrêtent à la « stat. des Minimes », qui dessert Fourvière (p. 176).
> [BAE1885, p. 173]

Dans les guides Hachette, c'est surtout le funiculaire de la rue Terme au boulevard de la Croix-Rousse, le plus ancien à Lyon, qui est décrit.

> Entre la place Sathonay et le square qui remplace l'ancien Jardin des plantes, s'élève la *gare du chemin de fer des Dombes* ; en face de cette gare est une halle couverte servant d'embarcadère pour le *chemin de fer de la Croix-Rousse*. Ce chemin de fer, appelé vulgairement à Lyon *la Ficelle*, et qui n'a guère plus de 600 mèt. de longueur, conduit, par une pente très-rapide (16 cent, par mèt.), jusqu'aux hauteurs de la Croix-Rousse; il a été établi d'après un système particulier. Les voitures y sont remorquées par une machine fixe et des cordages en fer ; et, tandis qu'un train monte, il en descend toujours un autre. La construction de ce singulier chemin de fer a nécessité d'immenses travaux d'art, et l'invention de freins nouveaux. Il traverse le square à ciel ouvert, et passe presque constamment dans, des tunnels jusqu'au plateau de la Croix-Rousse. Il

> aboutit à un débarcadère en forme de halle, à côté de la station où commence le chemin de fer de Sathonay, suivi de la ligne des Dombes.
> [HAC1873, p. 310-311][1104]

Chez Murray, ce n'est qu'avec le guide [MUR1881] que le funiculaire de la Croix-Rousse est mentionné :

> A *Rly.* now connects the heights with the lower ground near the St. Vincent bridge. A second *inclined Railway,* the terminus being in *Faubourg Sathonay,* conveys passengers up the hill to La Croix Rousse by the aid of wire ropes, on a rise of 70 metres in a length of 500 metres.
> [MUR1881, p. 56]

Le funiculaire qui permet de monter à Fourvière est aussi immédiatement intégré dans les guides à partir des années 1880. Alors que les précédents guides indiquaient plusieurs chemins pour atteindre le sommet de la colline, le texte présente désormais le funiculaire de Saint-Just comme l'option principale. Ici, c'est clairement le caractère pratique de ce moyen de transport qui est mis en avant : il permet de s'épargner la montée à pied et de se rendre à Fourvière sans effort ou presque. En effet, dans les années 1880-1890, il n'existe pas encore de funiculaire menant directement au sommet de la colline : il faut s'arrêter à la station des Minimes et terminer le parcours à pied, comme l'expliquent les guides Hachette et Baedeker.

> Le mode d'ascension le plus rapide et le moins fatigant consiste à prendre le chemin de fer qui part de la place située à l'extrémité du pont de Tilsitt, jusqu'à la station des Minimes (10 c.) ; de cette station, un large chemin conduit en moins de 10 min. sur la place de l'église.
> [HAC1885, p. 2]

> Au bout de l'avenue de l'Archevêché, au delà du pont, est la modeste gare de St-Just ou de la *Ficelle de Fourvière et St-Just* (v. p. 173). Il vaut beaucoup mieux prendre ce chemin de fer, qui abrège et épargne la fatigue d'une montée pénible (autres chemins, v. ci-dessous). De la stat. des Minimes, il y a encore 7 min. de chemin pour arriver à l'église de Fourvière. On tourne à dr., puis à g. et en core (*sic*) une fois à dr.
> [BAE1885, p. 176]

[1104] Ce même passage est aussi présent dans plusieurs autres guides Hachette du corpus.

Chez Murray, le funiculaire est cité, mais le parcours piéton demeure indiqué à la suite.

> An *inclined Railway* of steep gradients, on which the ascending train is counterbalanced by a descending train, has been constructed to the top, commencing from near the Palais de Justice. There are several paths up ; the best is by the road which passes between the Palais de Justice and the Cathedral, ascending the steep and narrow streets above the latter.
> [MUR1881, p. 48]

Ce n'est qu'au tout début du XX^e^ siècle que la ligne Saint-Jean-Fourvière est construite et ouverte à la circulation. Les guides Baedeker et Hachette s'en font là aussi immédiatement l'écho.

> Au bout de l'avenue de l'Archevêché, au delà du pont, est la modeste *gare de l'Archevêché* ou des F*icelles de Fourvière* et *de St-Just* (v. p. 8). Il vaut beaucoup mieux prendre ce ch. de fer, qui abrège et épargne la fatigue d'une montée pénible (autres chemins, v. p. 13).
> [BAE1901, p. 11]

Il faut également signaler que les guides Baedeker et Hachette indiquent les lignes de tramways dès les années 1880, avec les stations de départ, de terminus et le prix du trajet[1105]. Chez Murray, seul le guide [HAC1892, p. 406] mentionne très brièvement et de manière générale les tramways, dans l'index alphabétique situé en fin de volume : « **Tramcars** traverse the town in all directions, between 8. A.M and 10 P.M. Fares 15 c to 25c. » Après quelques années de mise en avant dans les guides Baedeker et Hachette, les moyens de transports deviennent seulement des informations pratiques et font partie de l'espace de circulation. Leur présence est timide dans la partie dédiée à la visite de la ville. Ce sont surtout les funiculaires qui sont recommandées, afin d'éviter de monter à pied sur les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse, mais à part cela, la très grande partie du parcours dans Lyon se fait à pied.

Les deux exemples suivants sont particulièrement représentatifs des liens pouvant exister entre un éditeur de guides et des acteurs locaux ou nationaux dans les secteurs politique et économique. Tout commence avec le guide [HAC1858]. Il faut rappeler que ce guide est la

[1105] Cependant, aucune grande collection ne contient autant d'informations au sujet des tramways que les guides POL de la première moitié du XX^e^ siècle, dans lesquels est présent un plan des lignes de tramway et un tableau indiquant les numéros de ligne, les stations de départ de terminus et les principales stations intermédiaires et la durée du trajet.

première (et la seule) édition du titre *De Paris à Genève et à Chamonix, par Mâcon et par Lyon*, publié à l'occasion de l'inauguration de la ligne ferroviaire Lyon-Genève. À la lecture de cet ouvrage, il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'une guide faisant la promotion des compagnies de chemin de fer dont les itinéraires sont présentés : le compagnie PLM, déjà mise en valeur par de précédents guides dans la Bibliothèque des Chemins de fer et la compagnie du chemin de fer de Lyon à Genève. Au début de la section « Route 3. De Lyon à Genève », le guide consacre une page et demie à la présentation de la nouvelle ligne de chemin de fer. Il est notamment question de l'« embarcadère actuel (mai 1858) […] situé à l'extrémité septentrionale de la ville, sur la rive droite du Rhône, dans le faubourg de Saint-Clair[1106] ». Puis les futurs développements ferroviaires sont mentionnés : jonction avec la gare de Perrache et la ligne PLM, construction d'une gare aux Brotteaux. Le nouveau pont construit sur le Rhône pour cette ligne ferroviaire fait l'objet d'une description de dix lignes, avec dix mentions de chiffres relatives à ses dimensions et son coût (2 millions). On apprend aussi que « ce beau pont […], dont les matériaux proviennent des carrières de Villebois, a été construit par MM. Marchon et Guimard[1107] ». Ensuite, le texte cite un long extrait du rapport du conseil d'administration de la compagnie de Lyon à Genève, daté d'avril 1858. il s'agit d'indiquer au lecteur que le raccordement à Lyon (Perrache) était prévu pour le printemps 1858, mais qu'il ne pourra être réalisé que pour la fin de cette année, à cause d' « incidents administratifs ». Le retard est imputé aux tractations avec les différents acteurs concernés : « la ville de Lyon, […] les ponts et chaussées, […] le génie militaire[1108] ». Ce type de mention dans un guide de voyage peut aujourd'hui surprendre, mais dans les années 1850, il s'inscrit totalement dans la logique de l'éditeur Hachette qui est partenaire des grands réseaux ferroviaires français.

Toujours dans ce même guide de 1858, une section particulière attire l'attention dans l'entrée consacrée à Lyon (p. 103). Intitulée « LE SERVICE DES EAUX », elle décrit de manière extrêmement détaillée la mise en place et le fonctionnement du nouveau service d'approvisionnement en eau des édifices publics.

> Jusqu'à l'année 1856, la ville de Lyon, qui a si souvent et si cruellement souffert des inondations de ses deux fleuves, a manqué d'eau. De 1830 à 1853, divers projets furent discutés pour lui en fournir une quantité suffisante ; plusieurs services partiels et provisoires satisfirent même les besoins les plus urgents. Mais ce fut seulement le 15 août 1856 qu'eut lieu l'inauguration du service général, concédé en 1853 à la *Compagnie générale des eaux de France,* et organisé par

[1106] [HAC1858, p. 164].
[1107] *Idem.*
[1108] [HAC1858, p. 165].

> M. Bonnet, ingénieur en chef de la voirie de Lyon, et M. Aristide Dumont, ingénieur des ponts et chaussées, auteur du projet. L'acte de concession a été basé sur une distribution de 20,000 mètres cubes d'eau du Rhône par 24 heures, soit 100 litres par jour et par tête d'habitant. Les dépenses, évaluées à 7 millions et demi, n'ont pas dépassé, dit-on, 6 millions et demi.
> [HAC1858, p. 103]

La longueur de cette section ne manque pas d'interroger : elle s'étend sur plus de deux pages (près de 4 700 signes) et dépasse celle consacrée aux rues et passages. Surtout, c'est la dimension extrêmement technique de la description qui est à souligner. Le texte mentionne ainsi l'usine de la Compagnie générale des eaux situées « aux Petits-Brotteaux » les galeries d'infiltration (avec leur superficie et profondeur), la température de l'eau, les réservoirs, « l'appareil générateur de la distribution ».

> Le service se divise en *haut* et *bas.* Le *bas service* est alimenté par un réservoir établi sur le flanc du coteau de Montessuy. Ce réservoir, divisé en deux parties contenant chacune 5,000 mètres cubes, est à 45 mètres au-dessus de l'étiage. Un réservoir spécial de 5,000 mètres cubes a été construit en outre au Jardin des Plantes pour l'arrosage public. Le réservoir du *haut service* se trouve au sommet du coteau de Montessuy ; il est à 94 mètres au-dessus de l'étiage. Il a une capacité de 6,000 mètres.
> La Compagnie, d'après ses engagements, a posé 78,000 mètres de conduits en fonte d'un diamètre qui varie de $0^{m},60$ à $0^{m},080$. Elle a en outre construit 20,000 mètres d'égouts. Elle entretient à ses frais 175 bornes-fontaines ; elle doit alimenter toutes les fontaines monumentales que la ville jugera à propos de faire construire.
> Des *fontaines* ont déjà été établies sur les places des Terreaux et de la Préfecture ; enfin une application des eaux, aussi nouvelle qu'utile, a été tentée : c'est leur emploi, comme moteur, à toutes les industries qui ont besoin de petites forces variables de un à dix hommes. Dans ce système, la pression des eaux se trouve dépensée par leur passage dans une turbine, à la sortie de laquelle elles peuvent être utilisées, comme à l'ordinaire, sans avoir perdu aucune de leurs qualités. Ces moteurs, plus économiques et plus maniables que la vapeur, trouveront un emploi à Lyon, où il existe un grand nombre d'industries qui n'exigent qu'une petite force. Les expériences faites, notamment pour l'impression du journal le *Salut public*, ont complètement réussi. Il y, a là, pour la Compagnie, disait le dernier rapport du conseil d'administration, une source importante de produits.
> [HAC1858, p. 104-105]

Ce passage est éclairant. Malgré l'absence d'informations, il permet de supposer des liens particuliers entre Hachette et la Compagnie des eaux, car ce type de description n'est pas fréquent dans les guides de voyage. Par exemple, ni les guides Baedeker, ni les guides Murray

de la même période n'évoquent l'adduction en eaux de la ville. Cela interroge sur le choix d'Hachette. Adolphe Joanne juge que le service des eaux est digne d'intérêt pour les voyageurs consultant son guide, mais pour quelle raison ? La section dédiée au service des eaux de Lyon se maintient dans les guides Joanne pendant plusieurs éditions. On la retrouve – certes moins longue – dans les titres *De Paris à Lyon* ([HAC1861], [HAC1873] et [HAC1882]), *Jura et Alpes françaises* ([HAC1877]), France ([HAC1887]) et *Lyon et ses environs* ([HAC1872] et [HAC1885]). Le maintien de cette présence pendant une trentaine d'années n'est pas anodin. Une étude plus approfondie de ce cas serait nécessaire afin d'essayer de vérifier cette hypothèse et de mieux comprendre les raisons de ce choix. Dans le guide [HAC1877], le passage est beaucoup plus court, mais il est là encore équivoque :

> L'acte de concession avait été basé sur une distribution de 20,000 mèt. cubes d'eau par 24 h. ; mais la Compagnie peut des a présent fournir 50,000 mèt. cubes par jour.
> [HAC1877, p. 77-78]

Enfin, comme pour les autres villes, l'industrie lyonnaise fait l'objet d'une présentation plus ou moins longue selon les collections. La spécificité de Lyon est son importance pour le tissage et le commerce des soieries. Tous les guides en font mention : la soierie est omniprésente dans les guides des grandes collections, mais son traitement évolue légèrement au fil des éditions. Citant Francis Palgrave, dans le premier guide du corpus ([MUR1843]), John Murray III mentionne les ouvriers en soierie de la rive droite de la Saône, dont des Anglais :

> « This is a very steep hill immediately in front of the cathedral. The streets, which partially cover its face, are principally inhabited by weavers, and through every open window you hear the click of the looms, and see the bright webs upon which they are employed in gaining their daily bread — if they can. They are wretchedly poor. Amongst them are very many English, who are in the lowest state of degradation, imbibing, in addition to their own vices, all the corruptions of the country to which they have migrated, without adopting any of the better parts of the French character. They are wholly without religious instruction. The very excellent and pious Protestant minister, M. Monaud, established, at his own expense, a chapel, in which he caused service to be performed in English, but none attended, and it has been since discontinued. » – *F. P.*
> [MUR1843, p. 366]

La critique des compatriotes anglais est sévère, mais elle montre aussi une attention particulière portée à cette activité du tissage. Bernard Gauthiez a montré que pendant longtemps, les ateliers

de canuts étaient essentiellement situés sur la rive droite de la Saône[1109]. Sa carte des métiers à tisser à Lyon en 1833 fait apparaître plusieurs concentrations dans cet espace : quartier Saint-Georges, quai Pierre-Scize, quartier Saint-Jean et sur le bas des pentes de la colline de Fourvière, le long de la montée qui mène au quartier Saint-Just et enfin dans le quartier Saint-Irénée[1110]. Il indique qu'à cette date, environ 40 % des métiers à tisser sont situés sur la rive droite de la Saône[1111]. Cependant, le guide [MUR1843, p. 365-366] souligne que c'est le quartier de la Croix-Rousse qui est celui des ouvriers en soierie :

> The Croix Rousse is principally inhabited by silk weavers, who live in densely-crowded, narrow streets, where 12 to 20 families are piled, one above another, in the lofty houses.
> [MUR1843, p. 374][1112]

Dès les premiers guides du corpus, le commerce de la soierie, qui emploie et fait vivre de nombreux Lyonnais (et étrangers établis à Lyon) suscite l'intérêt des rédacteurs de guides. Le fonctionnement de cette industrie fait l'objet de commentaires historiques et d'explications techniques, à grands renforts de chiffres.

> There are no huge factories here ; the master, instead of having a certain number of workmen constantly employed in his own premises, merely buys the raw material, and gives it out to be manufactured by the weavers, dyers, &c., at their own houses, by themselves and their families. The patterns are produced by draughtsmen (generally a partner of the master manufacturer), and the laying or preparing of the pattern (mise en carte) is the province of. another artiste. There are about 31,000 silk looms in and about Lyons.
> [MUR1843, p. 374]

Les ouvriers en soierie sont décrits de manière négative (pour leur physique), mais cette mention montre aussi aux lecteurs la dureté de leur métier[1113]. Enfin, un lieu est particulièrement cité dans les guides relatifs à Lyon : la condition des soies. Situé rue Saint-Polycarpe depuis

[1109] Bernard Gauthiez, « What mapping reveals : silk and the reorganization of urban space in Lyons, c. 1600-1900 », *Urban History*, 2020, vol. 47, nº 3, p. 448-466.
[1110] *Ibid*., figure 7, p. 17.
[1111] *Ibid*., p. 18.
[1112] Une autre mention est présente p. 365-366, dans la presentation des quartiers lyonnais : « Lyons stands on both banks of the Saône and Rhone, but the largest part occupies the tongue of land between these two rivers, extending from the heights covered by the populous suburb of La Croix Rousse, the residence of the silk-weavers, and the hot-bed of insurrection, down nearly to the confluence of the rivers, towards which the quarter of Perrache is rapidly spreading its buildings. ».
[1113] [MUR1843, p. 374] : « The silk weavers are, bodily and physically, an inferior race ; half the young men of an age for military service are exempted, owing to weakness or deformity. »

1808 (au nord de la place des Terreaux)[1114], cet établissement est au cœur du commerce de la soierie à Lyon. C'est ici qu'est contrôlée la qualité des lots de fil de soie (taux d'humidité fixé à 11%), ce qui permet « au vendeur et à l'acheteur de faire une opération commerciale en toute confiance.[1115] ». Cet établissement est géré par la Chambre de commerce[1116].

Ce sont les guides Joanne qui décrivent le plus précisément le fonctionnement de la Condition des soies, dans la section « Industrie et commerce ». Ils insistent sur la dimension technique novatrice du système de contrôle mis en œuvre par les Lyonnais :

> Rue Saint-Polycarpe, s'élève un bâtiment construit en 1809 par M. Gay et appelé la Condition des soies. Cet établissement, créé par un décret du 23 germinal an XIII, avait pour but de ramener à un degré uniforme d'humidité toutes les soies qui y étaient déposées. Le poids auquel la dessiccation les avait réduites faisait foi entre le vendeur et l'acheteur. Une ordonnance royale du 13 avril 1841 a complètement changé le procédé de conditionnement prescrit par le décret de fondation, et celui qui est actuellement suivi a pour base la dessiccation absolue de la soie et la constatation des matières étrangères dont la soie est chargée, ce qui s'appelle le *décreusage*.
> [HAC1872, p. 160]

On sait que la visite des manufactures est une pratique courante pour les voyageurs étrangers passant par Lyon au XIX^e^ siècle[1117]. Elle joue un rôle majeur dans la constitution de réseaux commerciaux et leur développement, en particulier avec les Britanniques et les Américains[1118]. Le guide [MUR1892] est cependant le seul à mentionner l'adresse précise d'un atelier (celui de M. Carquillat)[1119]. Le Palais du Commerce est également cité en lien avec la soierie, surtout à partir des années 1860 et l'ouverture du musée d'art et d'industrie qui expose de nombreux tissus et étoffes. Les guides Joanne mentionnent la soierie dans la description de l'École des Beaux-arts, située dans le Palais Saint-Pierre. Cet établissement a pour « but de fournir aux manufactures d'étoffes de soie des dessinateurs habiles » ([HAC1858, p. 135]). Et la figure de Jacquard est aussi l'occasion de présenter l'inventeur lyonnais et l'innovation technologique des métiers portant son nom[1120]. Sa statue est d'abord située place Sathonay, puis elle est

[1114] B. Gauthiez, « What mapping reveals… », 2020, *art. cit.*, p. 13.
[1115] Brunot Benoit, « Condition des soies », dans Patrice Béghain et al., *Dictionnaire historique de Lyon*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2009, p. 325-326.
[1116] *Idem.* ; B. Gauthiez, « What mapping reveals… », 2020, *art. cit.*, p. 13.
[1117] B. Gauthiez, « Géographie urbaine et espaces du voyage… », 2015, *op. cit.*, p. 90-92.
[1118] *Ibid.*, p. 85-86 ; B. Gauthiez, « What mapping reveals… », 2020, *art. cit.*, p. 16. Bernard Gauthiez souligne le rôle du consulat américain situé tout près de l'hôtel de ville et du bureau de la Condition des soies.
[1119] [MUR1892, p. 30] : « The only place in Lyons where looms may be seen at work is the Office of *Carquillat*, 8, Rue d'Isly. »
[1120] Cette mention est le plus souvent présente dans la partie racontant l'histoire de la ville.

déplacée au tout début du XX^e^ siècle sur la place de la Croix-Rousse, mais continue d'être citée comme « chose à voir » dans les guides Baedeker et Hachette. En résumé, c'est tout un système propre à Lyon et fort bien rôdé que les guides des grandes collections donnent à voir. À travers les explications sur le fonctionnement de ce système propre à Lyon, les guides mentionnent l'importance industrielle de la ville : « *Lyon*, le *Lugdunum* des anciens, actuellement la seconde ville de France, la première pour ses manufactures (surtout de soieries), renferme 324,000 hab. » ([BAE1865, p. 14]). Matériellement, peu de lieux précis sont cités en lien direct avec la Fabrique, mais en volume de texte, les mentions relatives à cette industrie qui est la spécialité de Lyon sont nombreuses. Si la Condition des soies est une « chose à voir », ce n'est pas le cas des pentes et du plateau de la Croix-Rousse :

> Le quartier de la *Croix-Rousse*, sur la colline au N. de la ville, est principalement habité par les ouvriers en soierie, nommés vulgairement *canuts*, et n'offre rien de curieux au simple visiteur.
> [BAE1885, p. 182]

Enfin, il faut souligner que les guides anglais et allemands sont élogieux envers Lyon quant à la qualité des soieries produites : ils notent la supériorité des étoffes lyonnaises par rapport à celles des manufactures anglaises et européennes en général[1121]. Au début du XX^e^ siècle, un certain déclin de la Fabrique lyonnaise est constaté par les guides Baedeker, tout comme les changements dans la localisation des métiers à tisser (dans les campagnes autour de Lyon) :

> Lyon fut longtemps la première ville du monde pour l'*industrie de la soie* qui y fut introduite en 1536 par François I^er^. Les tarifs protectionnistes de 1897 ont eu pour résultat de faire passer le centre du marché des soies à Milan. Néanmoins, Lyon achète encore tous les ans pour env. 400 millions de francs de soie brute et exporte pour plus de 500 millions de soie manufacturée. On compte à Lyon et dans les environs plus de 90 000 métiers à tisser la soie occupant env. 150 000 ouvriers.
> [BAE1910, p. 11]

Pour terminer sur ce sujet, il convient aussi de signaler que d'autres activités industrielles sont mentionnées dans les guides de la période 1840-1820, mais de manière très brève, le plus

[1121] [MUR1843, p. 374] : « In variety of design, in taste, in elegance of pattern, and in certain colours, the manufacturers have a superiority over the English. »

souvent en une phrase. Il s'agit notamment de la charcuterie, de l'industrie métallurgique, du tirage de l'or, mais aussi de la fabrication de bougies et de savonneries ([HAC1890, p. 111])[1122].

5.2.3. Un corpus de « choses à voir » en expansion

Dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, les guides se font aussi les témoins de l'augmentation des « choses à voir », en particulier de nouveaux bâtiments et monuments qui donnent à Lyon un aspect plus moderne. Outre le parc de la Tête d'Or déjà cité, il faut signaler le palais du Commerce et de la Bourse (1856-1860) et son musée d'art et d'industrie (ouvert au public en mars 1864), qui fait partie des « choses à voir ». Le recensement des curiosités dans les guides de la période 1850-1900 (et suivantes) montre une nette augmentation, en particulier chez Hachette et Baedeker. Par exemple, dans les guides Baedeker, on relève pour la partie consacrée à Lyon 21 « choses à voir » en 1865-1868 ([BAE1865, BAE1868a et BAE1868b]). Ce nombre passe à 47 dans le [BAE1885], puis se stabilise autour de 50 dans les éditions des années 1890, avant de quasiment doubler dans le guide [BAE1901], qui contient 81 curiosités. Avec le nombre de 92, l'édition [BAE1910] est celle qui compte le plus de « choses à voir » dans les guides Baedeker du corpus principal. Comment expliquer cette hausse du nombre d'objets spatiaux considérés comme dignes d'intérêt ? Il apparaît très clairement que la collection allemande et la collection française suivent de très près les nouvelles édifications et transformations urbaines. Par exemple, le guide [BAE1885] – qui comporte 30 nouvelles entrées d'objets étant des « choses à voir » – mentionne le monument des Enfants du Rhône, situé à proximité du parc de la Tête d'Or, « érigé depuis peu en mémoire de la défense nationale en 1870-71 » (p. 185), alors qu'il n'a pas encore été officiellement inauguré[1123]. Ce même monument est cité pour la première fois chez Hachette dans le guide [HAC1890] et chez Murray dans l'édition [MUR1892]. Il y a beaucoup d'autres exemples qui témoignent de cette efficacité d'actualisation des guides à cette période, en particulier pour le patrimoine bâti et la statuaire publique.

Pour aller plus loin, il est nécessaire d'étudier de manière approfondie la trajectoire des objets urbains décoratifs – fontaines, statues et monument aux morts – érigés à Lyon à partir des années 1840 dans l'espace public, et en parallèle, leur présence ou absence dans les guides du corpus. Cette histoire n'est pas toujours aisée à reconstituer pour certains objets et leurs divers emplacements au fil du temps. Les travaux de Gilbert Gardes constituent une référence très

[1122] La même page du guide indique « En résumé il y a à Lyon 720 établissements industriels, comptant 80 000 ouvriers, disposant de 2 000 chevaux-vapeur. »
[1123] Son inauguration a lieu le 30 octobre 1887.

précieuse sur ces monuments[1124]. Il convient de dissocier ici deux éléments importants, qui sont d'ailleurs valables pour l'ensemble de l'étude de l'image de Lyon dans les guides de voyage. Il y a d'une part les transformations matérielles de la ville : constructions, démolitions, restaurations, disparitions d'objets urbains, qu'ils soient petits ou grands. L'histoire urbaine de Lyon au XIX^e^ et XX^e^ siècle est bien connue, grâce aux travaux de plusieurs chercheurs en histoire, histoire de l'art et de l'architecture, géographie-aménagement[1125]. Cependant, la connaissance de certains éléments demeure encore partielle : c'est le cas des petits monuments (statuaire, fontaines), en particulier lorsque l'on adopte une approche avant tout spatiale de l'évolution urbaine. Ces objets présents dans l'espace public font partie de ceux qu'il est le plus difficile de suivre au fil des années, notamment lorsqu'il s'agit de les contextualiser et les localiser avec la meilleure précision possible (quelques mètres). L'apport de plusieurs travaux et bases documentaires[1126] m'a permis d'avoir une vision assez claire de l'évolution de ce décor urbain.

5.3. Une première mise en tourisme de Lyon : fin du XIX^e^ siècle-début XX^e^ siècle

5.3.1. La montée en puissance de Fourvière, préalable de la visite

Découvrir Lyon depuis le sommet de la colline de Fourvière

Le rôle didactique de la vue depuis Fourvière dans les guides de voyage du XIX^e^ siècle a été mis en évidence par Pierre-Yves Saunier[1127]. Il explique qu'à partir des années 1860, le sommet de la colline de Fourvière devient le préalable de toute visite de Lyon pour les voyageurs et son panorama sur la ville est vanté dans les guides, en particulier ceux écrits par des Lyonnais. À la suite de la construction de la basilique de Fourvière (1872-1884), cet espace mêlant intérêts touristique et religieux est devenu un lieu incontournable, « omniprésent dans toutes les représentations picturales ou schématisées de la métropole rhodanienne[1128] », jusqu'à

[1124] Gilbert Gardes, *Lyon, l'art et la ville*, Paris, CNRS Éditions, 1988, 2 vol.
[1125] Voir en particulier les publications de Dominique Bertin et Nathalie Mathian, Anne-Sophie Clémençon, Philippe Dufieux, Bernard Gauthiez, Jean-Luc Pinol et Pierre-Yves Saunier.
[1126] J'ai pu utiliser le fichier « Inventaire des statues lyonnaises établi par la Direction des Affaires Culturelles (Gérard Corneloup, Bruno Thévenon, Isabelle Guédel) » dont les Archives municipales de Lyon possède une copie ; je remercie Tristan Vuillet de me l'avoir transmis.
[1127] P.-Y. Saunier, « Haut-lieu et lieu haut… », 1993, *art. cit.*, p. 203-211.
[1128] *Ibid*, p. 202.

aujourd'hui. Le panorama depuis Fourvière a une dimension didactique, avec comme fonction d'expliquer au touriste les grandes divisions spatiales de la ville et son organisation. Les voyageurs ont pu utiliser plusieurs points d'observation situés sur la colline de Fourvière qui se sont succédé ou ont coexisté aux XIX^e^ et XX^e^ siècles et qui sont mentionnés par les guides.

Dans sa thèse, Pierre-Yves Saunier avait relevé que la montée à Fourvière comme préliminaire à la visite de Lyon était présente dans les guides Joanne (Hachette) au moins dès 1882, dans le guide *De Paris à Lyon* [HAC1882]. Mon étude du corpus principal permet d'affirmer que c'est en réalité déjà le cas plus de vingt ans auparavant, dans le titre [HAC1858][1129]. La description de l'église de Fourvière et du panorama est en effet placée dans la partie « Situation. – Aspect général. – Population. – Notre-Dame de Fourvières » (p. 64-73). Cet ensemble – édifice(s) religieux et panorama – occupe une place tout à fait particulière, en étant présenté à part des autres objets, avant la partie consacrée à la visite de la ville. C'est le seul espace lyonnais traité de cette manière dans les guides du corpus. Par ailleurs, le rôle préalable de Fourvière pour toute visite de Lyon est attesté dans la collection Murray dès la première édition du guide sur la France ([MUR1843]) et ce, jusqu'à la dernière édition, à la fin du XIX^e^ siècle ([MUR1892]). Enfin, chez Baedeker, la première présence au sein du corpus principal correspond au premier titre de cette collection contenant une partie relative à Lyon, au milieu des années 1860 ([BAE1865]). Par conséquent, l'analyse menée ici confirme ce qu'avait écrit Pierre-Yves Saunier sur l'importance de la montée à Fourvière dans les guides de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Que ce soit dans les guides locaux ou ceux des grandes collections nationales, cet espace s'impose des années 1840 aux années 1890 (voire plus tard selon les titres) comme un incontournable du voyage à Lyon, par la convergence des fonctions qu'il revêt.

Les guides de cette période enjoignent le voyageur à monter au sommet de la colline de Fourvière, pour admirer la vue, mais aussi pour comprendre à travers le panorama quels sont les quartiers qui composent Lyon, c'est-à-dire examiner la topographie urbaine :

> These dry topographical details will be best understood when the traveller has scaled the Height of *Fourvières*, which he should do the first thing after his arrival, on account of the view it commands.
> [MUR1843, p. 366]

[1129] Le guide [HAC1854, p. 212] enjoint aussi les voyageurs à monter à Fourvière, mais en passant par le quartier Saint-Just. L'auteur Frédéric Bernard cite un extrait du livre d'A.-Sébastien Kauffmann, *Les Bords de la Saône, de Lyon à Chalon*, publié en 1851.

« Outil didactique[1130] », ce panorama participe à une vision positive de la ville. Il devient dans les années 1830-1860 la vue de Lyon par excellence. Comme l'a souligné Pierre-Yves Saunier, ce panorama permet aux rédacteurs des guides de présenter les grandes divisions de Lyon, ses principaux quartiers[1131]. Les rédacteurs de guides ne sont pas les seuls à user de ce procédé : nombreux sont les documents (géographies, dictionnaires, revues, manuels scolaires) qui mettent à profit le panorama de Fourvière pour faire découvrir la ville, ses grandes divisions et sa topographie[1132]. Et comme l'écrit Adolphe Joanne : « Le panorama de Fourvière vaut à lui seul le voyage de Paris à Lyon. » ([HAC1873, p. 292]).

Le guide Murray compare d'ailleurs ce panorama à une carte déroulée devant les yeux des voyageurs :

> From the dome of the Ch., 360 ft. above the Saône, a magnificent view may be obtained, (Ascent of the dome 25 c.) The city of Lyons appears unrolled as a map beneath one's feet ; including the two noble rivers visible to their junction, the Saône crossed by 12 bridges, the Rhône by 9. Beyond it stretch fields, plains, and hills, dotted over with country houses, and the distance is closed (in clear weather) by the snowy Alps, including. the *Mont Blanc*, nearly 100 m. off, this being one of the farthest points from which it is visible.
> [MUR1873, p. 431]

Le guide [HAC1858], le premier de cet éditeur à faire du panorama de Fourvière le début de la description de Lyon, est un bel exemple de l'usage de cette vue à des fins didactiques et géographiques :

> Négligeons les détails, ils sont trop nombreux ; mais, avant de descendre dans l'agglomération lyonnaise, pour la décrire sous tous ses aspects, distinguons du haut de Fourvières les principaux groupes dont elle se compose.
> [HAC1858, p. 71]

Après cette phrase, le guide [HAC1858] présente les quartiers lyonnais tour à tour. Certains sont aussitôt évacués pour leur manque d'intérêt :

> VAISE est une ville industrielle et commerçante, détruite en partie par l'inondation de 1840, reconstruite depuis. Elle n'a rien d'intéressant pour un

[1130] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 68.
[1131] P.-Y. Saunier, « Haut-lieu et lieu haut… », 1993, *art. cit.*, p. 210-211.
[1132] *Idem.*

> étranger, si ce n'est sa nouvelle église. On vient d'y percer de belles rues et d'y prolonger le quai de la Gare jusqu'au quai de Serin, car la gare du chemin de fer y avait tellement augmenté la circulation, qui y était pourtant déjà trop active, que les anciennes rues devenaient complètement insuffisantes. Malgré ces améliorations, on est toujours pressé d'en sortir quand on y arrive.
> [HAC1858, p. 71-72]

Dans l'ordre, ce guide cite les quartiers suivants (en petites capitales) : VAISE, FAUBOURG DE SERIN, CROIX-ROUSSE, COMMUNE DE LYON, LES BROTTEAUX, LA GUILLOTIÈRE. Comme dans les guides locaux[1133], ces deux quartiers de la rive gauche du Rhône sont souvent opposés dans la présentation géographique de la ville. Si les Brotteaux sont désignés comme « le plus beau quartier de Lyon » ([HAC1858, p. 73]), la Guillotière pâtit d'une très mauvaise image dans les guides Joanne et sa visite est déconseillé aux voyageurs :

> Les Brotteaux touchent à LA GUILLOTIÈRE, ville populeuse, laide, malpropre, que traverse la route du Dauphiné, de la Savoie et de l'Italie, et où les étrangers n'ont absolument rien à voir, si ce n'est, outre la ligne que l'inondation de 1856 a marquée sur toutes les maisons, les traces des ravages qu'y a faits le Rhône en s'y frayant un nouveau lit.
> [HAC1858, p. 73]

Le panorama de Fourvière ne se limite pas à la seule ville, il permet d'embrasser du regard une très vaste étendue, comme les guides ne se privent pas le souligner :

> On voit à ses pieds la ville et ses alentours, les deux rivières avec leurs ponts, de tous côtés une campagne bien cultivée, et, plus loin, à l'E. (si le temps est clair) on découvre le Mont Blanc, éloigné de plus de 30 lieues ; plus au S. les Alpes du Dauphiné, les montagnes de la Grande-Chartreuse et le Mont Pilat; enfin à l'O., les montagnes d'Auvergne.
> [HAC1865, p. 15]

[1133] « La Guillotière et Les Brotteaux […] ont été progressivement individualisées sur la base de leur différence d'activité. Cette différenciation va perdurer et se durcir dans cette deuxième moitié de siècle, en répondant sans la résumer totalement à une différenciation observable sur le terrain. » : P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 72.

Les multiples lieux d'observation successifs du panorama de Fourvière

Plusieurs lieux d'observation ont existé successivement ou simultanément sur la colline de Fourvière[1134]. Chacun a participé à la mise en tourisme du panorama permettant de contempler la ville et le paysage s'étendant à l'est et au sud. Le premier bâtiment attesté dans les guides est une tour carrée en bois construite en 1831-1832 par l'architecte Jean Pollet, sur le projet d'un spéculateur privé, Adolphe Gouhenant[1135]. Comptant quatre étages, l'édifice nommé « Observatoire de Fourvière » mesure 40 mètres de haut et domine la ville[1136], comme on peut le voir dans de nombreuses estampes. Pensé comme un « temple des arts et des sciences », il est équipé d'instruments d'optiques, de physique, d'un petit cabinet d'histoire naturelle et les visiteurs peuvent y contempler des tableaux[1137]. Un belvédère a été aménagé au sommet, ce qui en fait le premier lieu d'observation spécifiquement créé pour contempler le panorama depuis Fourvière. Dans son guide publié en 1853, Charles Joseph Chambet consacre plus de deux pages à cet observatoire et le décrit très positivement :

> Quand l'œil a parcouru, avec cette émotion que fait naître l'aspect des grandes choses, toutes les lignes lointaines de l'immense tableau, une curiosité de détails s'empare de l'observateur. Chaque point arrête la lunette sur son pivot. Ici c'est un château en ruine : grâce à M. *Gouhenant* et à ses excellents télescopes, nous n'avons plus besoin des courses des curieux à travers les torrents et les montagnes pour connaître notre pays dix lieues à la ronde, pour trouver cette ruine que vous voyez si bien avec son pan crénelé, à moitié renversé, et tout couvert de lierre. L'observatoire de Fourvières est l'exécution heureuse et belle d'une pensée qui n'est pas sans grandeur. Les astronomes y trouvent un télescope de huit pouces de diamètre, dont la force est remarquable, une très belle lunette achromatique de six pouces, dont l'effet est plus bel encore ; enfin les simples curieux et les étrangers, un spectacle vraiment magnifique, dont il est difficile de se faire une idée, quand on n'en a pas éprouvé la vive émotion.[1138]

[1134] *Ibid*., p. 67.
[1135] Voir à ce sujet : Paula Selzer et Emmanuel Pécontal, *Adolphe Gouhenant : French revolutionary, utopian leader, and Texas frontier photographer*, Denton, États-Unis d'Amérique, UNT Press, 2019, p. 3-35. Les auteurs racontent qu'Adolphe Gouhenant s'était lourdement endetté pour ce projet et fit faillite dès la fin de la construction de l'observatoire de Fourvière.
[1136] G. Gardes, *Lyon, l'art et la ville*, 1988, *op. cit*., tome 2, p. 61.
[1137] P. Selzer et E. Pécontal, *Adolphe Gouhenant…*, 2019, *op. cit*.
[1138] Chambet aîné, *Nouveau guide pittoresque de l'étranger à Lyon*, Paris, Maison et Lyon, Brunet, 1853, p. 154-155 [en ligne]. URL : https://books.google.fr/books?id=dOIDAAAAYAAJ (consulté le 27/01/2022).



Figure 102 : L'observatoire de Fourvière dans le plan du guide [HAC1861]

Il fait aussi l'objet de quelques articles élogieux dans la presse lyonnaise et même étrangère[1139]. Le deuxième édifice mis à disposition des Lyonnais et des voyageurs pour admirer le panorama est la chapelle de Fourvière. Plus précisément, c'est le nouveau clocher de cette église, construit en 1851-1852 et qui est surmonté d'une statue dorée de la Vierge, œuvre de Joseph Fabisch (1812-1886) inaugurée le 8 décembre 1852. Pierre-Yves Saunier raconte que la tour en bois de l'Observatoire de Fourvière est très mal acceptée par les milieux catholiques lyonnais (mais aussi des laïcs), car elle fait de l'ombre à la chapelle voisine et sa présence dans le paysage est fortement critiquée[1140]. Dans les années 1840-1850, un intense mouvement visant le dégagement des alentours de la chapelle – et donc la démolition de l'observatoire en bois – se développe. Il aboutit partiellement : la Commission de Fourvière rachète cet édifice et fait démolir les deux étages supérieurs en 1858. La chapelle domine à nouveau le sommet de Fourvière et le paysage lyonnais.

Un peu plus loin, au nord sur la colline, se trouve un autre lieu appartenant à un particulier, Pierre Gay (1824-1878)[1141] : le passage Gay, ouvert en 1861. Cette voie permet de rejoindre le chemin de Montauban. Ce n'est pas un simple chemin : Pierre Gay y a rassemblé des antiquités tout le long du chemin et fait payer un droit de passage[1142]. Un restaurant est situé au nord. Dans la partie sud du passage Gay, à côté de la montée des Anges se trouve un pavillon-observatoire, qui a été « décoré d'un clocheton chinois pour l'exposition universelle de 1872[1143] ». Ce bâtiment se distingue aisément sur le flanc de la colline de Fourvière (Figure 105). Un quatrième

[1139] P. Selzer et E. Pécontal, *Adolphe Gouhenant…*, 2019, p. 24-25.
[1140] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIXe siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 324-328.
[1141] M. Vanario, *Les rues de Lyon…*, 2002., *op. cit.*, p. 138.
[1142] Michel Lenoble, « Les vestiges antiques de l'Angélique à Lyon 5e », *Revue archéologique de l'Est*, 2018, tome 67, § 10-12 [en ligne]. URL : http://journals.openedition.org/rae/10697 (consulté le 27/01/2022).
[1143] G. Gardes, *Lyon, l'art et la ville*, 1988, *op. cit.*, tome 2, p. 62.

lieu d'observation apparaît avec la construction de la nouvelle église de Fourvière (1872-1884), qui devient basilique en 1897. L'observatoire panoramique de Fourvière est situé dans le tour nord-est de la basilique et équipé « d'une table d'orientation annulaire de 27,551 m de diamètre extérieure couvrant une surface de 12 m².[1144] » La terrasse de la basilique devient aussi rapidement un endroit d'où l'on peut admirer la vue sur Lyon et au-delà. Enfin, le dernier édifice destiné à observer le panorama depuis le sommet de la colline est la tour métallique, située à l'entrée du passage Gay. Construite en 1892-1894, pour l'exposition universelle de 1894, cette tour de 85 mètres 90 se caractérise pour l'époque par sa modernité et son niveau d'équipement : ascenseur hydraulique, restaurant, observatoire avec lunettes et tables d'orientation[1145]. Également appelée « observatoire Gay », elle rencontre un franc succès lors de son ouverture et des spectacles de projection y sont organisés. Pendant l'Occupation, la tour est fermée et concernée par un projet de démolition pour récupérer le métal, mais celui-ci n'aboutit finalement pas. Elle est achetée par l'ORTF en 1953 et à partir de cette date, elle n'est plus ouverte au public[1146]. Malgré cela, elle continue d'être mentionnée dans les guides sur Lyon.

Les guides ne mentionnent pas toujours précisément l'observatoire qu'ils recommandent aux voyageurs. La formule générique « observatoire de Fourvière » est parfois employée indifféremment pour qualifier la tour en bois de Pollet ou le pavillon-observatoire Gay. Les auteurs ne tiennent d'ailleurs pas vraiment compte de l'emplacement réel depuis lequel ils décrivent le panorama de Fourvière. Pourtant, la vue à 360° que l'on avait depuis la tour métallique n'était évidemment pas exactement la même que celle possible depuis la terrasse ou la tour de la basilique. Il faut aussi préciser également que le restaurant Gay (passage Gay) possédait une terrasse orientée au nord-ouest, qui offrait un point de vue particulier sur le défilé de Pierre-Scize et les quartiers voisins. Les quelques cartes postales figurant ce restaurant montrent également que cette terrasse était équipée de plusieurs lunettes destinées à l'observation du paysage. On y voit aussi que le restaurant proposait des cartes postales à la vente.

[1144] *Idem.*
[1145] *Idem.*
[1146] *Idem.*



Figure 103 : Anonyme, *Lyon. – Vue prise du Sommet-Observatoire de l'Ascenseur de la Tour de Fourvière*, carte postale [BML, B01CP69000 000251]

Le passage Gay et ses bâtiments sont vantés dans plusieurs guides locaux et nationaux dans les années 1860. Adrien Péladan y consacre même un guide en 1863[1147]. Dans son *Guide de l'amateur & l'étranger à Lyon* (1864), on trouve une vignette faisant la promotion du passage Gay (Annexe 7). La même image est présente dans plusieurs guides Joanne, en tant que vignette publicitaire, mais aussi parfois sous une forme réduite dans le texte du guide, au sein de l'entrée « Lyon ». C'est le cas dans les éditions [HAC1872, p. 5] et [HAC1873, p. 297] (Annexe 7). D'ailleurs, ces éditions sont les seules du corpus à décrire deux panoramas. En plus de la vue depuis le clocher de la chapelle de Fourvière (p. 297), le panorama visible depuis l'observatoire Gay (« pavillon chinois ») est largement détaillé :

> Un autre passage, le *passage Gay* (5 cent.), conduit en outre du haut de la montée des Carmes, n° 27, à Fourvière. C'est dans ce passage que se trouve un **observatoire** (entrée 50 cent.), d'où l'on jouit d'un coup d'œil peut-être unique au monde. Lyon s'y découvre, pour ainsi dire, dans tout son entier et dans toute sa splendeur. La vue s'étend au delà jusqu'à une distance de 40 lieues pour ne s'arrêter, au nord, qu'au Mont-d'Or, à l'ouest, aux montagnes d'Izeron, à l'est, aux cimes du Mont-Blanc, et au sud, à celles du Mont-Pilat. Des lunettes à grande portée permettent de fouiller les diverses contrées des départements du Rhône, de l'Ain, de l'Isère, de la Loire, etc. Le propriétaire met en outre à la

[1147] Adrien Péladan, *Guide historique de Lyon à Fourvières par le passage Gay*, Roanne, imp. Ferlay, 1863 [en ligne]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k852054m (consulté le 27/12/2021).

> disposition des visiteurs des stéréoscopes américains, avec une variété infinie des sites les plus remarquables de la Suisse, de l'Italie et du Nouveau-Monde. De nombreux vestiges romains ont été découverts dans ce passage. On déjeune bien dans le *restaurant Gay*, situé à côté de l'observatoire.

La présence de ce passage laudatif sur le panorama, mais aussi toutes les informations sur le passage Gay et son intérêt pour le voyageur, ainsi que la vignette gravée représentant ce lieu, ne laissent guère de doutes. Tout porte à penser qu'il s'agit ici d'une publicité déguisée pour la propriété de monsieur Gay. Cette hypothèse est d'ailleurs renforcée par la présence d'une réclame (non illustrée) pour le passage Gay dans le cahier publicitaire de nombreux guides Joanne publiés dans les années 1870-1880[1148].

Dans un texte de la Revue des Deux Mondes publié en 1874, le journaliste et critique littéraire Émile Montégut (1825-1895) se plaint de l'ostensible connivence (supposée ?) entre le guide Joanne et le propriétaire du passage Gay :

> Tout près de l'église s'élève sur une terrasse un léger pavillon connu sous le nom de l'observatoire Gay, où l'on se rend pour contempler dans toute son étendue le panorama de Lyon et de la campagne voisine. Les touristes manquent d'autant moins de rendre visite à ce pavillon qu'il leur est recommandé en termes d'un enthousiasme frénétique par [un] certain écriteau qu'ils rencontrent à la montée et qui est bien le modèle le plus accompli de la réclame à l'américaine qui se puisse rêver. « Montez, montez à l'observatoire Gay, dit cet écriteau. Vue splendide ; c'est plus beau que l'Italie, la Suisse et la Savoie. » Suit une citation du Guide de M. Joanne, couronnée par cette phrase sublime, où se trahit tout entière la noble confiance des âmes modernes en leur probité réciproque : *réclame absolument gratuite et non payée*. Voilà qui est fait pour donner une singulière idée de la presse à laquelle l'auteur de l'écriteau a pu avoir affaire, ou de l'opinion que doit nécessairement s'être formée de la nature des écrivains cet enjoué cicerone en chambre. La vue est belle en effet, et l'on serait tout disposé à la trouver telle, si l'exagération agaçante de cette réclame n'engageait pas à lui trouver quelques imperfections.[1149]

[1148] Une recherche dans Google Books a permis de vérifier que cette réclame pour le passage Gay se trouve dans au moins une quinzaine d'éditions des séries IGF et Diamant portant sur divers espaces. Par exemple : Adolphe et Paul Joanne, *Paris-Diamant*, Paris, Hachette (Guides Diamant), 8e édition, 1876, p. 84 du cahier publicitaire [en ligne]. URL : https://books.google.fr/books?id=uM9CAAAAYAAJ (consulté le 27/01/2022).

[1149] Émile Montégut, « Impressions de voyage et d'art. VII. Souvenirs du Lyonnais », *Revue des Deux Mondes*, XLIVe année, troisième période, tome 4, 1er juillet 1874, p. 830 [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=JngyAQAAMAAJ (consulté le 27/01/2022).



Figure 104 : Le pavillon Gay à Fourvière, photographie non datée [MHL, inv 1275.8, recto]



Figure 105 : Gabriel Joguet, [Vue sur la Croix-Rousse, depuis Fourvière, vers 1875] [BML, P0546 SA 06-25]

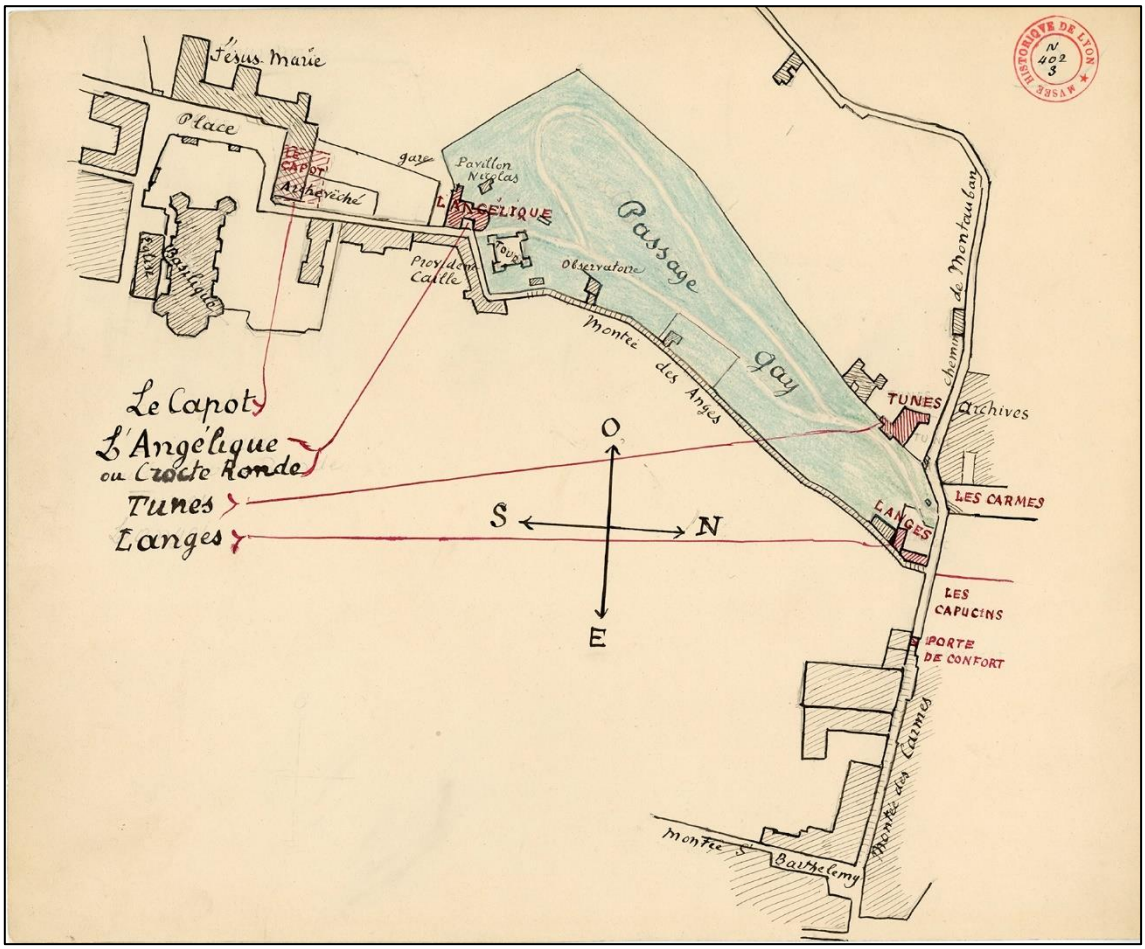


Figure 106 : Anonyme, [Plan à la plume du quartier du Passage Gay], 1928 [MHL, N 402.3].



Figure 107 : Détail du plan de Lyon du guide [HAC1914] figurant le pavillon de l'observatoire Gay et la tour métallique

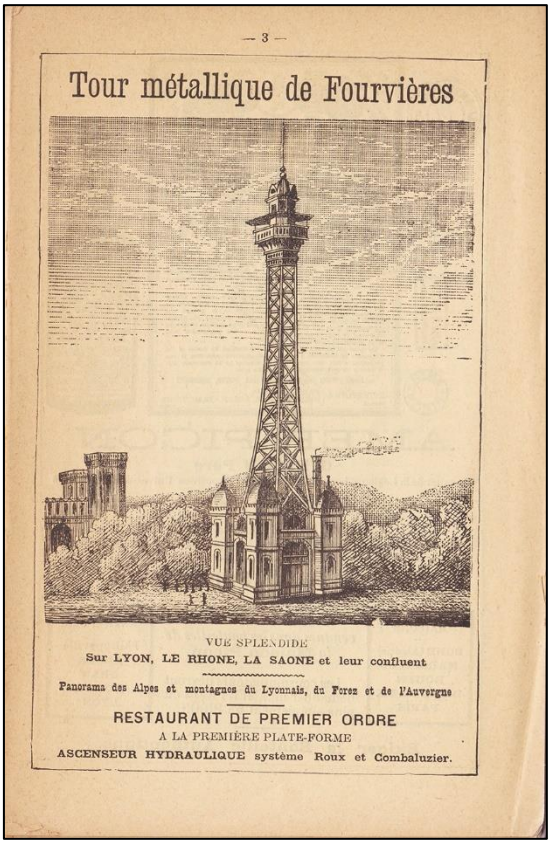


Figure 108 : Publicité pour la tour métallique dans le guide [HAC1897]

5.3.2. Naissance d'une conscience patrimoniale : l'invention du « Vieux Lyon »[1150]

La seconde moitié du XIX^e^ siècle se caractérise par un intérêt croissant envers certaines rues et immeubles anciens, construits majoritairement pendant la Renaissance et au XVII^e^ siècle. C'est surtout sous l'impulsion d'acteurs locaux (en particulier des écrivains, des artistes et des photographes) que cette conscience patrimoniale naît et se développe au fil des décennies. Dans le cas lyonnais, Nathalie Mathian date des années 1840 les débuts de « l'attention et [des] mesures prises en faveur de l'habitat privé et du tissu urbain[1151] ». Il convient de retracer ici les grandes étapes de cette prise en compte du patrimoine lyonnais, en particulier l'architecture de ses rues et quartiers anciens, puis de présenter la manière dont les guides des grandes collections s'y intéressent au cours de la période 1840-1920.

Démolitions et transformations urbaines (fin du XVIII^e^- début du XIX^e^ siècle)

La période révolutionnaire a constitué un moment important à Lyon en termes de destructions, démolitions et reconfigurations urbaines. À la suite du Siège de Lyon (août-octobre 1793), la Convention nationale décrète le 12 octobre 1793 que la ville sera détruite : « Lyon n'est plus ». La ville est débaptisée et renommée « Ville-Affranchie » puis « Commune-Affranchie »[1152]. Le château de Pierre-Scize et la place Bellecour sont les premiers lieux frappés par les démolitions, à cause de la symbolique qu'ils représentent (prison royale dominant la ville, place royale bordée de beaux immeubles)[1153]. Une liste de 438 immeubles devant être détruits est établie[1154]. Dans les faits, le décret de la Convention n'est pas appliqué, mais il donne l'occasion aux autorités locales de procéder à « des opérations d'urbanisme opportunistes[1155] ». La première d'entre elles est la démolition de « cent soixante maisons des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles bordant la Saône, de façon à établir un quai continu entre Pierre-Scize et la Quarantaine et du côté de Saint-Nizier[1156] ». De nombreux édifices religieux sont également détruits dans les décennies

[1150] Je reprends ici le titre du texte de Philippe Dufieux, qui constitue la synthèse la plus récente sur l'évolution de la considération patrimoniale pour ces quartiers anciens : Philippe Dufieux, « L'"invention" du Vieux Lyon », dans Paul Chopelin et Pierre-Jean Souriac, *Nouvelle histoire de Lyon et de la métropole*, Toulouse, Privat, 2019, p. 313-320.
[1151] Nathalie Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », dans Philippe Poirrier et Loïc Vadelorge (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la culture, 2003, p. 123.
[1152] Paul Chopelin, « La Révolution et l'Empire. Le traumatisme d'une guerre civile occultée », dans Paul Chopelin et Pierre-Jean Souriac, *Nouvelle histoire de Lyon et de la métropole*, Toulouse, Privat, 2019, p. 530.
[1153] B. Gauthiez, *The production of urban space…*, 2020, *op. cit.*, p. 185.
[1154] *Idem.*
[1155] P. Chopelin, « La Révolution et l'Empire… », 2019, *op. cit.*, p. 530.
[1156] N. Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », 2003, *op. cit*., p. 124.

qui suivent la Révolution, tandis que des immeubles sont reconstruits dans plusieurs endroits de la ville[1157].

Dans les années 1820-1840, des érudits et des artistes lyonnais commencent à s'intéresser aux édifices menacés de disparition ou en mauvais état. En cette période où la mode est aux voyages pittoresques et romantiques, il s'agit surtout de conserver la mémoire des édifices religieux médiévaux et antiques, tout en les mettant en lumière. Les dessins[1158], les albums d'estampes, la *Revue du Lyonnais* (fondée en 1835) et les ouvrages portant sur l'histoire et l'architecture lyonnaise constituent alors le moyen privilégié par ces acteurs pour diffuser l'image des quartiers et édifices anciens. Plusieurs publications d'envergure sont à noter, tel *Lyon ancien et moderne* (1843)[1159], qui défendent l'étude des maisons anciennes, par différents procédés : relevé architectural, archéologie, vues pittoresques, recherches historiques et artistiques. Fondée en 1830, la Société académique d'architecture de Lyon fait partie des acteurs en pointe sur ce sujet, à travers son président, l'architecte Antoine-Marie Chenavard (1787-1883)[1160] et ses membres. L'action collective de cette société dans les années 1840-1860, par l'intermédiaire de publications et de concours archéologiques, permet de rendre visible aux Lyonnais l'intérêt de la connaissance et de la préservation de l'habitat privé ancien[1161]. En parallèle, plusieurs édifices commencent à être protégés au titre des monuments historiques. La liste nationale de 1840 publiée par la Commission des monuments historiques contient les mentions des « aqueducs antiques » et de quatre églises lyonnaises : la basilique Saint-Martin d'Ainay, l'église Saint-Nizier, l'église Saint-Paul et l'église Saint-Bonaventure des Cordeliers[1162]. La liste de 1862 ajoute « les bains romains » (grotte Bérelle, réservoir antique situé sur la colline de Saint-Just) et trois autres églises : la cathédrale Saint-Jean (et la manécanterie), l'église Saint-Irénée et le portail de l'église Saint-Pierre[1163].

[1157] B. Gauthiez, *The production of urban space…*, 2020, *op. cit.*, p. 183-184.
[1158] Notamment ceux de Paul Saint-Olive (1799-1879).
[1159] N. Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », 2003, *op. cit.*, p. 126.
[1160] *Ibid*., p. 128.
[1161] François-Régis Cottin, « La société académique d'architecture de Lyon et le patrimoine architectural lyonnais », dans Musée historique de la Ville de Lyon, *Urbanisme et patrimoine à Lyon. 1850-1950. Naissance d'un musée*, catalogue d'exposition, Lyon, Musée Gadagne, 1998, p. 43-49.
[1162] Prosper Mérimée, *Rapport au ministre de l'intérieur (monuments historiques)*, « Liste des monuments pour lesquels des secours ont été demandés et que la Commission a jugé dignes d'intérêt », Paris, imprimerie royale, 1840, p. 31 [en ligne]. URL : https://mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr/les-monuments-historiques-avant-1913 (consulté le 21/12/2021).
[1163] Ministère d'État, *Note, circulaires et rapports sur le service de la conservation des monuments historiques*, « Liste des monuments historiques de la France », Paris, imprimerie impériale, 1862, p. 123 [en ligne]. URL : https://mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr/les-monuments-historiques-avant-1913 (consulté le 21/12/2021).

Évolution du nom et des espaces concernés : du « vieux Lyon » au « Vieux Lyon »

Avant d'aller plus loin, il est intéressant de noter que cette appellation « Vieux Lyon » – ou plutôt vieux Lyon, sans la majuscule[1164] – n'a pas toujours désigné uniquement les quartiers de la rive droite de la Saône, comme c'est le cas aujourd'hui. À la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ siècle, le vieux Lyon ne correspondait pas à un seul ensemble géographique délimité. Comme l'indique Claudius Jamot dans son *Inventaire général du vieux Lyon* publié en 1903, le vieux Lyon regroupe pour lui l'ensemble des « maisons ou sujets encore debout, et qui ont une valeur au point de vue de l'art et de l'histoire lyonnaise[1165] ». Il précise que son travail est le « résultat de recherches longues et minutieuses, faites […] dans tous les quartiers de la ville[1166] ». Le plan de son ouvrage montre la diversité des espaces concernés, qui ne se limitent pas aux quartiers Saint-Jean, Saint-Georges et Saint-Paul :

> L'ordre adopté pour suivre cet inventaire avec facilité est le suivant :
>
> PREMIÈRE PARTIE. – *Les quartiers de la rive droite de la Saône* :
> 1° Les hauts quartiers de la ville
> 2° Les quartiers de Vaise et Saint-Paul ;
> 3° Les quartiers de Saint-Jean et Saint-Georges.
>
> DEUXIÈME PARTIE. – *Les quartiers entre le Rhône et la Saône*
>
> TROISIÈME PARTIE. – *La Guillotière*.[1167]

La délimitation des espaces désignés par le nom de vieux Lyon a donc évolué au cours du XIX^e^ et du XX^e^ siècle, comme l'explique Pierre-Yves Saunier :

> Jusqu'à la régénération des années 1850-60, le terme désigne surtout les quartiers du centre de la ville. C'est par exemple pour désigner ces derniers que les différents rapports préparant ces projets de régénération parlent de « vieux Lyon ». Au fur et à mesure de leur disparition, le terme se cantonne sur la rive droite de la Saône, et se dote de la double majuscule : Vieux Lyon, écrit-on alors. Aujourd'hui, le Lyonnais a du mal à imaginer qu'il y a un vieux Lyon entre Rhône et Saône, autour de la rue Mercière.[1168]

[1164] Il faut préciser que j'emploie ici « vieux Lyon » pour qualifier les quartiers anciens de Lyon de manière générale, dans la conception qui était alors de mise au XIX^e^ siècle (ce vieux Lyon comprenait la rue Mercière, par exemple). En revanche, j'utilise « Vieux Lyon » dans son sens actuel, pour désigner les quartiers anciens de la rive droite de la Saône : Saint-Georges, Saint-Jean et Saint-Paul.

[1165] Claudius Jamot, *Inventaire général du vieux Lyon. Maisons, sculptures, inscriptions*, Lyon, A. Rey et C^ie^, 1903, p. 5.

[1166] *Idem.*

[1167] *Ibid*., p. 6.

[1168] P.-Y. Saunier, « De la pioche des démolisseurs au patrimoine lyonnais… », 1996, *art. cit*., p. 71, note 11.

L'inventeur de cette dénomination pour désigner les quartiers de la rive droite de la Saône semble être l'artiste lyonnais Hippolyte Leymarie (1809-1844), en 1838[1169].

Pierre-Yves Saunier indique que les guides lyonnais de la première moitié du XIX^e^ siècle ne s'intéressent pas aux rues et aux maisons anciennes des quartiers de la rive droite de la Saône. Les rares « choses à voir » signalées dans le quartier Saint-Jean sont des édifices monumentaux, comme la cathédrale Saint-Jean et la loge du Change[1170]. Juliette Davenne, qui a étudié l'évolution de la perception du vieux Lyon dans plusieurs guides lyonnais du XIX^e^ siècle, indique aussi que la cathédrale Saint-Jean (et la manécanterie) « est le seul monument du Vieux Lyon toujours signalée et présentée dans les guides », tout en précisant que cet édifice fait souvent l'objet de critiques pour son hétérogénéité architecturale et ses restaurations[1171]. Les rues anciennes de Saint-Jean (tout comme celles de Saint-Georges et de Saint-Paul) ont alors une image extrêmement négative pour les voyageurs, mais aussi pour une bonne partie des Lyonnais, y compris les érudits. Léon Boitel (1806-1855) qualifie par exemple Saint-Jean de « quartier mort[1172] ». Comme le souligne Juliette Davenne :

> […] le jugement qui domine dans ces guides est le suivant : l'ensemble n'a pas de valeur, non seulement parce que la Renaissance n'est pas à la mode, mais surtout parce qu'on ne voit pas l'ensemble Renaissance, à cause de la saleté, des bâtisses ajoutées dans les cours... L'architecture y est assez mal connue, et les études qui existent, par exemple celles de l'abbé Suchet ne sont, à leur tour, inconnues, ou du moins, mal connues de la plupart des gens.[1173]

La considération de certains acteurs pour cet espace commence à changer dans les années 1840-1850. Plusieurs raisons expliquent cette évolution : le nouvel intérêt pour l'architecture de la Renaissance, le développement des recherches sur l'histoire locale, mais aussi la démolition d'autres rues et immeubles anciens dans la ville. Pour Pierre-Yves Saunier, ce regain d'intérêt d'artistes et d'érudits pour ces quartiers anciens s'explique par les transformations brutales que

[1169] *Ibid*., p. 71. ; Nathalie Mathian, « L'activité de la Commission du Vieux-Lyon », dans Musée historique de la Ville de Lyon, *Urbanisme et patrimoine à Lyon. 1850-1950. Naissance d'un musée*, catalogue d'exposition, Lyon, Musée Gadagne, 1998, p. 19.
[1170] P.-Y. Saunier, « De la pioche des démolisseurs au patrimoine lyonnais… », 1996, *art. cit*., p. 69-70.
[1171] Juliette Davenne, *Du Lyon pittoresque au secteur sauvegardé : la constitution de la valeur patrimoniale du Vieux Lyon*, partie « I.A.2.b. Les monuments retenus : descriptions et jugements. », mémoire de fin d'études, Université Lumière Lyon 2, Institut d'études politiques de Lyon, 1997 [en ligne]. URL : https://memoires.sciencespo-lyon.fr/internet/MFE1997/davennej/these.html (consulté le 03/01/2022).
[1172] Léon Boitel et al, *Lyon vu de Fourvières, esquisses physiques morales et historiques*, Lyon, L. Boitel, 1833, p. 245, cité par P.-Y. Saunier, « De la pioche des démolisseurs au patrimoine lyonnais… », 1996, *art. cit*., p. 72.
[1173] J. Davenne, *Du Lyon pittoresque au secteur sauvegardé…,* 1997, *op. cit.*, partie « I.A.2. La perception d'un ensemble Renaissance au XIX^e^ siècle : "quelques monuments remarquables"... ».

subissent les rues de la Presqu'île. La mutation urbaine en cours produit une prise de conscience chez ces acteurs :

> […] il faut remarquer que cette nouvelle préoccupation pour les vieux quartiers de la rive droite de la Saône se manifeste au moment où se concluent les premières opérations de rénovation du vieux centre de la presqu'île (rue Centrale). On retrouve ce lien entre la disparition des formes du passé urbain et leur exaltation au début des années 1870, lorsque la destruction du quartier Saint-Paul déclenche toute une série d'articles sur les bâtiments disparus.[1174]

Un intérêt progressif pour les maisons anciennes

Dans les années 1850, les démolitions d'immeubles anciens sont nombreuses dans la Presqu'île, avec les travaux initiés par le préfet Claude Marius Vaïsse pour le percement de grandes artères dans le sens nord-sud[1175]. Certains fragments sont sauvés et déposés au musée des Beaux-arts (Palais Saint-Pierre), mais « seul l'exceptionnel échappe aux destructions[1176] ». Dans les années 1860-1870, c'est le quartier Saint-Paul qui est fortement réaménagé pour la construction de la gare ferroviaire puis l'élargissement des voies de circulation autour de la rue Octavio Mey[1177]. Les quartiers de la Martinière et Grôlée subissent des démolitions importantes à la fin des années 1880[1178]. Au fil des démolitions opérées ailleurs la ville, la rive droite de la Saône – et surtout le quartier Saint-Jean – devient de plus en plus pour certains acteurs locaux « ce Lyon qui risque de disparaître » et dont il faut conserver la mémoire. C'est d'abord par le dessin et la photographie, avec l'action des artistes, de la Société académique d'architecture (puis celle de la Commission municipale du vieux Lyon). Cette préoccupation est aussi appuyée dans les années 1880-1910 par la parution de plusieurs ouvrages qui témoignent de l'activité locale en faveur d'une reconnaissance du patrimoine lyonnais, mais d'abord dans une dimension nostalgique et conservatrice. Ce sont les livres d'Auguste Bleton[1179] et d'Aimé Vingtrinier[1180], au sein desquels « la référence aux quartiers de la rive droite de la Saône est désormais

[1174] P.-Y. Saunier, « De la pioche des démolisseurs au patrimoine lyonnais… », 1996, *art. cit.*, p. 73.
[1175] B. Gauthiez, *Lyon, entre Bellecour et Terreaux…*, 1999, op. cit., p. 42 et suiv.
[1176] N. Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », 2003, *op. cit.*, p. 131.
[1177] Dominique Bertin, « Les grandes étapes de l'urbanisme à Lyon au XIX^e siècle », dans Musée historique de la Ville de Lyon, *Urbanisme et patrimoine à Lyon. 1850-1950. Naissance d'un musée*, catalogue d'exposition, Lyon, Musée Gadagne, 1998, p. 16.
[1178] N. Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », 2003, *op. cit.*, p. 134.
[1179] Auguste Bleton (sous le pseudonyme Monsieur Josse), *À travers Lyon*, Lyon, A. Storck, 1887 ; Auguste Bleton, *Lyon pittoresque*, Lyon, Bernoux et Cumin, 1896.
[1180] Emmanuel Vingtrinier, *Le Lyon de nos pères*, Lyon, Bernoux, Cumin et Masson, 1901 ; Emmanuel Vingtrinier, *Vieilles pierres lyonnaises*, Lyon, Cumin et Masson, 1911.

omniprésente dans l'iconographie et le texte[1181] ». Il s'agit avant tout de parler du « Lyon qui s'en va », à travers le texte mais aussi l'image, avec les estampes de Joannès Drevet[1182].

Peu à peu, l'étude et l'inventaire de ces quartiers se développe, mais la logique de protection et de préservation du bâti n'est pas encore la priorité, malgré l'état de dégradation avancé des immeubles anciens. La Commission municipale du Vieux Lyon est créée le 3 mai 1898 par le maire Antoine Gailleton[1183]. Composée de vingt-deux membres, elle est « l'incarnation de la première attention portée au Vieux Lyon par les pouvoirs publics[1184] ». Ses objectifs sont proches de la Commission du Vieux Paris fondée en 1897 : « faire l'inventaire des vestiges, vérifier l'état de ceux qui peuvent être conservés, photographier ou relever ceux voués à disparaître[1185] ». Sa vocation est l'étude[1186]. Dépourvue de moyens sur le plan pratique, elle n'a pas pour fonction de protéger ou de sauvegarder le bâti ancien. Sa mission consiste à « saisir les derniers éléments pittoresques avant leur destruction et à transmettre à la postérité une image encore vivante, mais fragile, du patrimoine quotidien.[1187] » Lors de ses premières années d'activité, la Commission du Vieux Lyon publie un inventaire de cinq cents maisons anciennes[1188]. Nathalie Mathian souligne l'importance de ce document de référence rédigé par l'architecte Claudius Jamot (1833-1913) et contenant des photographies de Jules Sylvestre :

> Il s'agit du premier recensement complet des édifices privés, jugés dignes d'intérêt, compris entre le Moyen Âge et le XIX^e^ siècle. Ce guide est agrémenté de photographies et chaque édifice a une courte notice descriptive […]
> La présentation par quartier et par rue ainsi que le plan de repérage incitent à une découverte géographique, qui apprend aux Lyonnais à être attentifs aux éléments artistiques qui les environnent et les sensibilise progressivement à leur sauvegarde. Il a en effet le mérite de formuler le vœu que certains d'entre eux soient classés au titre des monuments historiques et a soin d'en préciser la liste.[1189]

[1181] P.-Y. Saunier, « De la pioche des démolisseurs au patrimoine lyonnais… », 1996, *art. cit*., p. 75-76.
[1182] Jean-Baptiste Drevet, dit Joannès Drevet (1854-1940) est un artiste lyonnais, notamment connu pour ses nombreuses vues de Lyon gravées à l'eau-forte et illustrant les ouvrages d'Auguste Bleton et Emmanuel Vingtrinier précédemment cités. Pour plus de détails, voir : P. Dufieux, « L'"invention" du Vieux Lyon », 2019, *op. cit.*, p. 314-315.
[1183] N. Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », 2003, *op. cit*., p. 134.
[1184] J. Davenne, *Du Lyon pittoresque au secteur sauvegardé…,* 1997, *op. cit.*, partie « IB. La Commission du Vieux Lyon. »
[1185] N. Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », 2003, *op. cit*., p. 134.
[1186] J. Davenne, *Du Lyon pittoresque au secteur sauvegardé…,* 1997, *op. cit.*, partie « I.B.2.a. Signification de la création de la Commission. »
[1187] N. Mathian, « L'activité de la Commission du Vieux-Lyon », 1998, *op. cit*., p. 25.
[1188] C. Jamot, *Inventaire général du vieux Lyon…*, 1903, *op. cit.*
[1189] N. Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », 2003, *op. cit*., p. 134.

La Commission charge Jules Sylvestre d'une mission photographique en 1901-1902 : « trois albums sont constitués, l'un consacré à Saint-Paul, l'autre à la rive droite de la Saône et le troisième à la Presqu'île[1190] ». Le MHL conserve un exemplaire de chaque album. Maryline Desaintjean a étudié les deux premiers dans son mémoire de master en 2013[1191]. Elle souligne l'importance de « cet inventaire par le médium photographique […] [qui] confère au document la valeur de preuve historique et la fonction de mémorial iconographique.[1192] » Ces photographies ont connu plusieurs autres réutilisations : dans l'*Inventaire général du vieux Lyon* de Claudius Jamot, mais aussi à travers des projections commentées par des membres de la Commission[1193].

La mission photographique de Jules Sylvestre et l'*Inventaire général du vieux Lyon* de Claudius Jamot constituent les deux grandes opérations de la Commission du Vieux Lyon. En revanche, l'action de la Commission est extrêmement limitée en pratique dès ses premières années d'existence, faute de moyens financiers suffisants et d'un soutien réglementaire permettant d'empêcher certaines démolitions[1194]. Au début du XX^e^ siècle, « la valeur artistique de la rive droite de la Saône n'est reconnue que par une élite curieuse et cultivée[1195] » : ce sont les artistes et les érudits membres des sociétés savantes locales qui s'intéressent aux quartiers anciens de la ville et à leur richesse architecturale. Les pouvoirs publics locaux (municipalité) et nationaux (Commission des monuments historiques) n'agissent pas en faveur de la protection et la préservation du bâti ancien de ces quartiers. Toutefois, dans les années 1900-1920, la municipalité permet l'aboutissement du projet de « musée du vieux Lyon » dans l'hôtel de Gadagne. Cette étape importante consacre encore davantage Saint-Jean comme le cœur du Vieux Lyon.

Plusieurs guides lyonnais avaient dès le début du XIX^e^ siècle signalé des maisons anciennes du quartier Saint-Jean. Par exemple, Nicolas-François Cochard accorde en 1817 plusieurs lignes à la galerie Philibert de l'Orme (8 rue Juiverie) et qualifie la rue Juiverie « d'une des plus belles

---

[1190] N. Mathian, « L'activité de la Commission du Vieux-Lyon », 1998, *op. cit.*, p. 22.
[1191] Maryline Desaintjean, *Le rôle des images et des représentations dans l'émergence du patrimoine à Lyon (1800-1914)*, mémoire du master 2 Culture de l'écrit et de l'image, Lyon, ENSSIB, 2013, vol 1., p. 76-87 [en ligne].
URL : https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/notices/64175-le-role-des-images-et-des-representations-dans-l-emergence-du-patrimoine-a-lyon-1800-1914 (consulté le 03/01/2022).
[1192] *Ibid.*, p. 87.
[1193] *Idem.*
[1194] N. Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », 2003, *op. cit.*, p. 134-135 ; J. Davenne, *Du Lyon pittoresque au secteur sauvegardé…,* 1997, *op. cit.*, partie « I.B.2.a. Signification de la création de la Commission. ».
[1195] *Ibid.*, « Introduction ».

de la ville[1196] ». Juliette Davenne signale également le guide d'Adrien Péladan, publié en 1864, qui contient l'« une des premières références aux "maisons remarquables" en les distinguant des monuments[1197] ». L'auteur y précise la logique de sa sélection d'adresses à voir dans le quartier Saint-Paul :

> **Quartier Saint-Paul. – Maisons remarquables.**
>
> Le quartier de Saint Paul a conservé de nombreuses et incontestables traces de son opulence passée. Nous voulons parler des maisons remarquables qu'il renferme, maisons qui comptent parmi les plus belles de Lyon, malgré leur ancienneté, et auxquelles aucunes des constructions modernes ne sauraient être comparées [...] Nous n'allons indiquer ici que les demeures tout à fait exceptionnelles, et qui sont plus dignes d'intérêt que bien des monuments.[1198]

Si les guides locaux s'intéressent alors à certaines maisons anciennes de ces quartiers, il n'en est pas encore de même dans les guides des grandes collections. Au sein du corpus principal, c'est dans le guide [HAC1854] que l'on trouve la première mention des maisons anciennes du vieux Lyon. Frédéric Bernard, l'auteur du guide, oppose « les belles rues » (de la Presqu'île) et « les rues curieuses » (la plupart étant situées à Saint-Jean) :

> Maintenant visitons les belles rues et les rues curieuses. Les belles rues sont la rue *Centrale,* qui est la rue Vivienne de Paris, puis les rues *Saint-Dominique*, de la *Préfecture*, du *Plat*, *Vaubecœur, Saint-Pierre*, *Sala*, etc. Les rues curieuses par leurs maisons historiques sont celles du *Bœuf, Tupin, Grolée,* des *Trois-Maries, de la Juiverie, Ramassac* (sic), du *Palais-Grillet*, et de *Saint-Jean*.
> [HAC1854, p. 233]

Dans ce même ouvrage, la dernière vignette de l'entrée « Lyon », intitulée « Vieille maison à Lyon » représente l'une de ces « maisons historiques », sans autre précision[1199]. Dans le guide [HAC1858], la modernité et le progrès sont mis en avant, notamment à travers les percées de la Presqu'île et le tout récent réseau public de distribution d'eau. Les démolitions de maisons

[1196] Cité par J. Davenne, *Du Lyon pittoresque au secteur sauvegardé…,* 1997, *op. cit.*, partie « I.A.2.b. Les monuments retenus : descriptions et jugements. »
[1197] *Idem.*
[1198] Adrien Péladan, *Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans ses environs*, Paris, Duprat, 1864, p. 143 [en ligne]. URL : https://books.google.fr/books?id=1uFrFuIU714C (consulté le 03/01/2022). Ce passage est cité par J. Davenne, *Du Lyon pittoresque au secteur sauvegardé…,* 1997, *op. cit.*, partie « I.A.2.b. Les monuments retenus : descriptions et jugements. »
[1199] [HAC1854, p. 235]. Aucune date ni localisation n'est indiquée, ce qui ne permet pas de savoir avec certitude de quel immeuble il s'agit.

anciennes sont donc considérées par l'auteur comme une amélioration, car elles rendent possible des embellissements urbains :

> Au-dessous du pont de Nemours s'étendent sur la rive gauche les *quais Villeroy* et *Saint-Antoine,* les plus beaux quais de la Saône, dégagés depuis quelques années des maisons qui s'élevaient à l'entrée du pont de pierre, élargis, plantés d'arbres et bordés d'élégants magasins.
> [HAC1858, p. 90]

En effet, dans ce guide, l'expression « pioche des démolisseurs » a une connotation très positive : les transformations urbaines en cours permettent de moderniser la ville, d'aérer les rues et donc d'améliorer l'image de Lyon.

> Sans doute, la vieille ville n'a pas été entièrement détruite, et les amateurs en retrouveront encore dans tous les quartiers des vestiges considérables ; mais, chaque mois, ses rues les plus étroites, les plus sombres, les plus puantes, les plus insalubres, tombent sous la pioche des démolisseurs. De larges et longues voies de communication ont été ouvertes ou vont s'ouvrir à travers les épais massifs que sillonnaient un trop grand nombre d'allées.
> [HAC1858, p. 66]

Plus loin, un paragraphe est consacré aux maisons anciennes de la rive droite de la Saône, mais aucune adresse précise n'est encore indiquée. Il se termine avec une phrase qui témoigne de la menace qui pèse sur ces rues, au moment même où de grandes percées sont en cours de l'autre côté de la rivière.

> Les amateurs de vieilles maisons en trouveront encore un certain nombre dans les anciens quartiers de la noblesse et de la magistrature, c'est-à-dire le long de la rive droite de la Saône, au-dessous de Fourvières, entre Saint-Paul et Saint-Georges. On a souvent proposé, pendant ces dernières années, de démolir tous ces quartiers pour y élever divers édifices publics dont la reconstruction est jugée nécessaire ; mais aucun des projets mis en avant n'a encore été adopté.
> [HAC1858, p. 102].

Le guide *Lyon et ses environs* [HAC1872] marque une étape importante au sein du corpus, car il est le premier à mentionner explicitement une dizaine de maisons anciennes du vieux Lyon, dans plusieurs quartiers, au sein de la section thématique « Boulevards. Rues. Passages. ». On

note d'ailleurs la première présence d'une traboule (entre la rue Saint-Jean et la rue du Bœuf), sans que ce terme ne soit encore utilisé.

> Les amateurs de vieilles maisons en trouveront encore un certain nombre, des XV^e^ et XVI^e^ s., dans les anciens quartiers de la noblesse et de la magistrature, c'est-à-dire le long de la rive droite de la Saône, au-dessous de Fourvière, entre les églises Saint-Paul et Saint-Georges.
> Nous signalerons particulièrement : – rue *Saint-Jean* : n° 1 (trois lions sculptés), n° 7 (trois étages de fenêtres à accolades), n^os^ 29, 37 (pinacles à la façade et puits de la Renaissance dans la cour) ; du n° 24 de la rue Saint-Jean à la *rue des Bœufs* (*sic*), n° 1, règne un couloir ogival voûté d'arêtes et donnant accès dans un assez bel escalier ; – la rue *Juiverie* (Renaissance), – *place du Change*, le n° 2, dont la façade est éclairée par trois belles fenêtres en ogive, du XV^e^ s., avec meneau ; – *montée Saint-Barthélemy*, n°1, un escalier de la Renaissance où un buste d'Henri IV rappelle que ce prince a couché dans cette maison (?) ; – *rue Grenette*, au n^o^ 14, on peut voir encore au 1^er^ étage une grille en fer, ou étaient exposés autrefois les banqueroutiers ; – les *quais de Bondy* et *de l'Archevêché*.
> [HAC1872, p. 51-52]

Le guide [HAC1882, p. 267-268] contient une section intitulée « Maisons anciennes » : ce type d'objet est cette fois totalement indépendant des rues. Une vingtaine d'années plus tard, Maurice Paillon, auteur du guide [HAC1905], mentionne à plusieurs reprises la Commission du Vieux Lyon, dans la partie consacrée au « Quartier Saint-Jean » (p. 28-30) et celle portant sur le quartier Saint-Paul. Ces citations et les indication précises sur les maisons anciennes signalées laissent supposer qu'il a utilisé l'*Inventaire général du vieux Lyon* de Claudius Jamot, publié deux ans plus tôt.

> [Le quartier Saint-Paul offre encore de fort curieuses maisons à visiter.
> La Commission municipale du Vieux-Lyon signale, entre autres : – *rue Lainerie*, 11, la *maison Dupré*, dont les dispositions sur cour sont des plus remarquables (ogival et Renaissance), tour d'escalier monumentale ; même rue, 10, escalier du plus haut intérêt, à vis sans noyau central, chef-d'œuvre de coupe de pierre ; même rue, 14, façade du XV^e^ s., fenêtres sculptées à pinacles et clochetons, et petite niche sur l'angle ; même rue, 18, admirable escalier à pans coupés ; – *rue Juiverie*, 4, *hôtel Paterin* (dite la maison Henri IV) : la partie la plus intéressante est la cour d'honneur au niveau de la montée Saint-Barthélemy (*V.* p. 37) ; même rue, 8, la *maison des Bullioud* contient « ce chef-d'œuvre de science et d'art universellement connu sous le nom de Galerie Philibert de l'Orme » ; même rue, 22, *hôtel des Baronat*, belle façade ogivale avec animaux grotesques, cour remarquable, riches banquettes aux fenêtres en fer forgé.]
> [HAC1905, p. 38]



MUSÉE DU VIEUX-LYON — ÉGLISE SAINT-PAUL 57

Guignol et Gnafron, anciennes marionnettes du père Henri et de Bruyère, successeur de Laurent Mourguet.

Metiers et Inventions. — Métier à la grande tire, employé pour la fabrication des étoffes façonnées avant l'invention de Jacquard; métier de guimperie (fabrication de fils); premier cinéma Lumière (1896).

Au n° 8 de la rue de Gadagne, galerie voûtée, rampe en fer forgé et grande niche sculptée de la Renaissance. Faisant un crochet à g., on prend la *rue Juiverie* : n^os 22 et 20, grandes façades gothiques

Photo Sylvestre.

Maison dite de Henri IV (hôtel Paterin).

très simples mais bien conservées, avec quelques modillons ornés de têtes d'animaux grotesques; n° 23, *maison de Jérôme Landillon* (1617), remarquable par une série de mufles de lions en forte saillie sur la rue; n° 8, *maison des Bullioud* : dans la cour, belle galerie Renaissance dite de Philibert Delorme, qui la fit en 1536, à son retour d'Italie; n° 4, **maison de Henri IV* ou hôtel Paterin (au fond de la cour : vaste maison de la fin du XVI^e s., de style classique, mais reproduisant les dispositions du Moyen âge, escalier extérieur et galeries; on la voit mieux de la montée Saint-Barthélemy).

On débouche sur la *place Saint-Paul* (gare de Lyon Saint-Paul) que l'on traverse pour gagner l'église Saint-Paul.

L'**église Saint-Paul** passe pour avoir été fondée au VI^e s. par St Sacerdos, évêque de Lyon. Dans son état actuel, le gros œuvre remonte au XII^e s.; elle a été complètement mais intelligemment

Figure 109 : Photographie de la maison Henri IV dans le guide [HAC1944, p 57]

On constate que malgré un retard par rapport aux guides locaux, les guides des grandes collections se font progressivement l'écho de cette (re)découverte de l'intérêt des rues anciennes. Le traitement des maisons anciennes de la Presqu'île et surtout de l'ensemble devenu « Vieux Lyon » est cependant assez différent entre la collection française de l'éditeur Hachette et les deux collections étrangères. Les guides Joanne mentionnent beaucoup plus tôt et de manière plus détaillée les maisons anciennes. Les guides Baedeker commencent à intégrer les adresses de plusieurs maisons anciennes du quartier Saint-Jean à partir du début du XX^e siècle, dans le guide [BAE1901]. En revanche, les guides Murray ne comportent aucune mention de ce type. Il faut attendre la nouvelle collection des Blue Guides et l'édition [BLU1926] – qui utilise les données des guides Bleus dans le cadre du partenariat entre les deux éditeurs – pour trouver la mention de maisons anciennes situées dans les quartiers Saint-Jean et Saint-Paul.

La période 1840-1920 marque une étape importante dans les grands guides de voyage sur Lyon, car certaines rues du vieux Lyon accèdent au statut de « choses à voir », pour elles-mêmes mais surtout pour plusieurs maisons anciennes qui s'y trouvent. Jusqu'alors, la seule voie lyonnaise parfois considérée comme une « chose à voir » dans ces guides était la rue de la République, axe principal pour les touristes entre Bellecour et Terreaux, réputée pour ses nombreux magasins et son aspect moderne. Dans le dernier quart du XIX^e siècle, quelques autres rues sont

jugées dignes d'intérêt pour leur aspect pittoresque, leur ancienneté et l'architecture des maisons anciennes.

Le musée du vieux Lyon (Gadagne)

Dans le dernier quart du XIX^e^ siècle, plusieurs personnalités lyonnaises œuvrent en faveur de la création d'un musée historique à Lyon[1200], sur le modèle du musée Carnavalet à Paris. Cette idée est relayée par la presse locale et au tout début du XX^e^ siècle, la Commission municipale du Vieux Lyon et le SIL appuient fortement ce projet. L'hôtel de Gadagne, situé dans le quartier Saint-Jean, est alors dans un état de délabrement important, comme en témoignent les photographies de cette époque. En 1902, la municipalité lyonnaise achète le bâtiment situé aux n^os^ 10-12 rue de Gadagne et des travaux sont engagés[1201]. Contrairement à la protection des maisons anciennes du quartier, « la création du musée Gadagne fait l'objet d'efforts et d'une politique suivie de la part de la ville[1202] ». Une exposition sur le compagnonnage est présentée dans les salles rénovées de l'hôtel de Gadagne en avril-mai 1912[1203]. Il faut souligner le rôle de Félix Desvernay (1852-1917), bibliothécaire et historien, qui fut l'un des plus ardents promoteurs du musée historique. En 1914, il est chargé de l'organisation de la section du vieux Lyon dans le cadre de l'Exposition internationale urbaine. À cette occasion, il parvient à rassembler de nombreux objets et documents ayant trait à l'histoire lyonnaise. Félix Desvernay rédige le catalogue imprimé de cette exposition du vieux Lyon[1204], qui préfigure en quelque sorte ce que sera le musée historique quelques années plus tard. Le maire de Lyon Édouard Herriot inaugure le musée Gadagne en juillet 1921, en présence d'Henri Focillon, directeur des musées de la ville. À cette époque, le musée historique est aussi appelé « musée du vieux Lyon » et compte alors seulement trois salles d'exposition. Les autres parties de l'hôtel de Gadagne sont occupées par des logements. La Ville de Lyon achète en 1922 une autre partie du bâtiment, celle située au 14 rue de Gadagne[1205]. C'est Henri Focillon qui organise les premières salles du musée historique. Les collections présentées sont alors constituées d'une partie des fonds Rosaz et Morel, ainsi que de dépôts du musée des Beaux-arts (Palais Saint-Pierre).

[1200] P.-Y. Saunier, « De la pioche des démolisseurs au patrimoine lyonnais… », 1996, *art. cit.*, p. 80. ; Philippe Dufieux, « Le musée du Vieux-Lyon et ses pourvoyeurs : les origines des collections historiques », dans Musée historique de la Ville de Lyon, *Urbanisme et patrimoine à Lyon. 1850-1950. Naissance d'un musée*, catalogue d'exposition, Lyon, Musée Gadagne, 1998, p. 27-41.

[1201] *La Construction lyonnaise*, 1^er^ mai 1904, 26^e^ année, n° 9, p. 103 ; J. Davenne, *Du Lyon pittoresque au secteur sauvegardé…,* 1997, *op. cit.*, partie « I.B.2.b. « Compte rendu de ses travaux depuis sa création ».

[1202] *Ibid*., partie « I.B.2.a. Signification de la création de la Commission. ».

[1203] « L'exposition compagnonnique », *Lyon universitaire*, onzième année, 19 avril 1912, n° 489, p. 2 [en ligne]. URL : http://collections.bm-lyon.fr/PER00311701?page=2 (consulté le 21/12/2021).

[1204] Félix Desvernay, *Le Vieux-Lyon à l'Exposition urbaine de 1914*, Lyon, impr. Rey, 1915.

[1205] P. Dufieux, « Le musée du Vieux-Lyon et ses pourvoyeurs… », 1998, *op. cit.*, p. 34.

Les guides des grandes collections se font rapidement l'écho de la création du musée. Les auteurs des éditions des années 1900-1920 signalent le projet de musée lorsqu'ils mentionnent l'hôtel de Gadagne.

> […] même rue, 10. 12 et 14, hôtel de Gadagne (en retour à g., grille d'un très curieux assemblage; ce superbe hôtel est destiné à devenir un musée historique, une partie ayant été acquise par la Ville) […]
> [HAC1905, p. 30]

À partir des années 1920, en plus de signaler l'intérêt architectural de l'hôtel de Gadagne, les guides décrivent le musée et ses collections :

> Au. S. de la place, la rue de Gadagne offre, au n° 8, une galerie voûtée, une rampe de fer forgé et une grande niche sculptée Renaissance ; aux n^{os} 10, 12 et 14, s'élève l'**hôtel de Gadagne* (mon. hist.), ancienne demeure de Guillaume de Gadagne, sénéchal de Lyon et lieutenant-général du Lyonnais, Forez et Beaujolais ; restauré récemment, il abrite le musée municipal du Vieux-Lyon.
> Le **musée du Vieux-Lyon**, ouvert les sam., dim. et jeudi après-midi, est consacré aux collections historiques de la ville et aux souvenirs du passé ; il est encore en voie d'organisation.
> [HAC1923a, p. 45][1206]

Dans l'entre-deux guerres, les quartiers anciens de la rive droite de la Saône (autour de Saint-Jean) sont désormais devenus le « Vieux Lyon » ou « vieux Lyon ». Les guides de voyage font partie des documents qui entérinent cette évolution. C'est surtout le cas de la collection des guides Bleus Hachette :

> Le **vieux Lyon** étend son dédale de rues étroites, bordées de maisons anciennes, entre la Saône et les pentes de Fourvière que gravissent de rapides escaliers. Le commerce s'est presque entièrement retiré de ce quartier, ce qui le rend infiniment triste mais le protège de toute modernisation.
> [HAC1931, p. 557]

[1206] À la suite de cet extrait se trouve une description en seize lignes des salles du musée, par étage (que je n'ai pas reproduite ici pour des raisons de place).

Les guides Baedeker et Blue Guides emploient plus volontiers « Altstadt » ou « old town », mais l'idée est sensiblement la même : l'espace situé entre Saint-Georges et Saint-Paul est le vieux quartier lyonnais, la ville ancienne.

> Beyond the cathedral is the *Palais de Justice* (1835), one of the few modern buildings in the quarter. It is worth while to explore the squalid, narrow streets of the old town, whose tall houses and quaint courts and stairs recall Edinburgh.
> [BLU1926, p. 32]

> The narrow streets in the old quarter to the N. of the cathedral retain a number of interesting *Old Houses*, e.g. in the Rue St-Jean, Rue du Boeuf, etc. The *Palais de Justice* (Pl. C 4) is a heavy building in the classical style, by Baltard (1832-42). In the Rue de Gadagne, the continuation of the Rue du Bœuf, is the attractive Hôtel de Gadagne (Nos. 10-14 ; 14th cent.), which was fitted up in 1921 as the *Musée du Vieux-Lyon* (Pl. C 3), a museum illustrating the history of the city (adm., see p. 5).
> [BAE1931, p. 16]

Cependant, si les guides mentionnent explicitement des rues et des maisons anciennes de ces quartiers, le Vieux Lyon ne fait pas encore partie des espaces touristiques privilégiés au sein des itinéraires de visite. Dans les guides Bleus des années 1930, le Vieux Lyon a un intérêt secondaire : il est recommandé seulement aux touristes qui ont le temps et l'envie d'aller le visiter après avoir vu la Presqu'île et Fourvière.

> *N. B. – Les touristes qui ne disposent plus que d'une heure, pour achever la visite de Lyon seront amenés à négliger la visite du vieux Lyon pour monter de suite à la basilique de Fourvière (p. 560) par le funiculaire dont la gare est à l'extrémité de l'avenue de la Bibliothèque.*
> [HAC1931, p. 527]

Il y a là une différence importante avec la promotion touristique du quartier par les acteurs locaux. En effet, les livrets-guides du SIL font une place de plus en plus importante au Vieux Lyon entre 1902 et 1913[1207]. Le SIL publie d'ailleurs en 1912 un guide spécifique pour ce quartier : *Lyon ancien. Guide du touriste dans le Vieux Lyon*[1208]. Comme l'indique Antoine Rivoire, ce « modeste opuscule de 16 pages […] [contient], en une brève et sèche énumération,

[1207] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIXe siècle…*, 1992, *op. cit.*, p. 75-76 ; J. Davenne, *Du Lyon pittoresque au secteur sauvegardé…,* 1997, *op. cit.*, partie « I.A.2.b. Les monuments retenus : descriptions et jugements. »
[1208] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIXe siècle…*, 1992, *op. cit.*, p. 76.

les principales curiosités que nos vieux quartiers renferment ». Il fait l'objet de plusieurs rééditions[1209]. Antoine Rivoire publie d'ailleurs dans les années qui suivent un autre guide (quatre fois plus volumineux) sur le même sujet : *Promenades dans le Vieux Lyon. Visite méthodique des antiquités lyonnaises*[1210]. De même, les guides POL mentionnent et décrivent l'architecture de maisons des quartiers Saint-Paul et Saint-Jean dès le début du XX^e^ siècle, dans l'itinéraire de visite proposé[1211].

5.3.3. Changement de statut : le rôle des acteurs locaux dans la promotion touristique de Lyon

La charnière des XIX^e^ et XX^e^ siècles est un moment crucial pour l'image touristique de Lyon. En quelques années, ce sont à la fois le rang de Lyon parmi les grandes villes françaises, la promotion de son rayonnement en discours et actions et l'implication de plusieurs acteurs majeurs qui sont des sujets centraux. Il convient de présenter ici ces changements pour bien comprendre leur importance au niveau local, puis de quelle manière ils influencent les grandes collections de guides et comment celles-ci répercutent certains discours locaux.

Un nouvel acteur, le Syndicat d'initiative de Lyon (SIL)

La création de cet organisme et ses principales actions ont déjà été présentées (chapitre 2), il n'est donc pas pertinent de répéter ici les mêmes informations. Cependant, il importe de souligner plusieurs éléments qui montrent l'implication très forte du SIL dans les premières années du XX^e^ siècle, en lien avec le statut et le rayonnement touristique de la ville. Cet acteur prend les rênes de la propagande touristique et médiatique de Lyon au début du XX^e^ siècle, en étant très actif sur plusieurs fronts : publications de livrets-guides, brochures et revue ; diffusion de vues de Lyon ; campagnes de publicités dans des périodiques et journaux en France et à l'étranger. Il se félicite lors de son assemblée générale de 1906 des premiers effets de ses actions :

[1209] Antoine Rivoire, préface annotée de la première édition de son ouvrage *Promenades dans le Vieux Lyon. Visite méthodique des antiquités lyonnaises*. Cet exemplaire est conservé aux AML (1839 W 202) et peut être daté d'après 1929 (car il contient le verso d'une lettre adressée par la Chambre de commerce à Antoine Rivoire, datée du 24 janvier 1929, qui est réemployée ici en tant que complément pour ses annotations).
[1210] Antoine Rivoire, *Promenades dans le Vieux Lyon. Visite méthodique des antiquités lyonnaises*, Lyon, SIL, s. d., 64 p.
[1211] Gustave Toursier, *Guide pratique de Lyon et de sa région*, Lyon, Société des Guides POL, 1909, p. 40-41. Une photographie de l'hôtel de Gadagne prise par Gustave Toursier est aussi présente p. 41.

> Les efforts soutenus du *Syndicat d'initiative* produisent chaque année des résultats meilleurs. De l'avis de tous, on n'avait encore jamais vu à Lyon autant d'étrangers admirant nos monuments ou parcourant nos rues, leur Joanne ou leur Bædecker à la main. L'énorme réclame faite en faveur de notre ville et de ses environs par le Syndicat, coïncidant avec le développement intensif du tourisme, en est la seule cause. Nous possédons des merveilles qu'il fallait révéler pour qu'on vienne les visiter. Ces résultats sont si encourageants que nous sommes résolus à faire mieux encore.[1212]

Le SIL est le premier défenseur de la réputation de Lyon et il joue pleinement ce rôle, comme le montre ses réactions à chaque fois que la ville est critiquée. Par exemple, le président du SIL se plaint en 1913 à *L'écho d'Alger* qui avait publié un article au sujet de Lyon, en mentionnant les brouillards fréquents. Le journaliste mis en cause lui répond sur un ton humoristique :

> Lyon, seconde ville de France – les Marseillais vont sans doute réclamer – est superbe, aux larges rues d'une propreté incomparable, à faire rougir la blanche Alger. Les habitants s'y montrent des plus affables et le « gras-double » y jouit d'une renommée universelle ! Malheureusement, en un de mes articles, j'ai osé prétendre que le brouillard habitait cette opulente cité, brouillard malsain comme tous les brouillards. Et aussitôt des protestations d'arriver dans ma boîte aux lettres. […]
> Soit ! Ils ont raison. Le brouillard lyonnais n'existe qu'à l'état de légende ! Le brouillard lyonnais, c'est de la blague ! […]
> M. le Président du Syndicat d'initiative de Lyon m'accuse, en se servant de sa machine à écrire, d'être injuste vis-à-vis d'une ville qui a, malgré tout, quelque valeur. Non, Monsieur le Président du Syndicat d'initiative, c'est vous qui êtes injuste. Lyon n'a pas, *malgré tout*, quelque valeur. Lyon en est rempli ! Lyon est une ville dont la France a le droit de s'enorgueillir et avec laquelle, ainsi que vous le dites, nous sommes heureux d'entretenir des relations aussi bonnes que suivies.[1213]

Lorsque l'agglomération lyonnaise est touchée par la fièvre typhoïde en 1928, le SIL réplique en envoyant des notes à certains journaux, comme *L'Œuvre*, pour rétablir la réputation de sa ville :

[1212] SIL, « Les étrangers à Lyon », *Lyon-Touriste*, 1er mars 1906, 1re année, n° 3, p. 3.
[1213] Guilleri, « La vie drôle. Lyon », *L'Écho d'Alger*, 23 novembre 1913, p. 1 [en ligne]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75746604/f1.item.r (consulté le 21/08/2021).

> Lyon, 22 décembre. — *On nous communique la note suivante* :
> Des informations inexactes ayant circulé hors de Lyon au sujet de l'épidémie de fièvre typhoïde qui a atteint certaines communes de la banlieue lyonnaise et qui vient de prendre fin, le Syndicat d'Initiative de Lyon et de la région tient à rappeler les faits et les chiffres suivants, rigoureusement exacts […][1214]

Le SIL indique que cette maladie a touché des communes de banlieue, mais pas Lyon. Il souligne que la contamination des eaux est la faute d'une compagnie privée et en aucun cas celle du service municipal. Enfin, la note s'achève ainsi :

> Aujourd'hui, l'épidémie de banlieue est complètement terminée. Aucun cas n'a été constaté le 20 décembre. Lyon, ainsi que la ville voisine de Villeurbanne, est resté complètement indemne. L'état sanitaire de notre ville demeure toujours l'un des plus parfaits qui soient en France.[1215]

Le SIL est coutumier de ce genre de réactions destinées à défendre mordicus l'image de Lyon, comme le montre le contenu de la revue *Lyon-Touriste*. On y trouve ainsi un article pointant que Marseille et Paris connaissent aussi des brouillards (« Il n'y a donc pas qu'à Lyon ! »[1216]). Dans un autre article, le président du SIL Antoine Rivoire prouve à grand renfort de relevés météorologiques qu'il pleut presque autant à Paris et à Marseille qu'à Lyon, dont la réputation de « ville humide » est par conséquent infondée[1217].



Figure 110 : Syndicat d'initiative de Lyon, vue publicitaire sur un carnet de timbres-poste [MHL, N 727.1.7]

[1214] « Il n'y a plus de cas de typhoïde dans la banlieue lyonnaise », *L'Œuvre*, 23 décembre 1928, p. 4 [en ligne]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4618291h/f4.item.r (consulté le 21/08/2021).
[1215] *Idem.*
[1216] SIL, « Les victimes du brouillard », *Lyon-Touriste*, 1er janvier 1909, 4e année, n° 1, p. 6.
[1217] Antoine Rivoire, « L'atmosphère de Lyon », *Lyon-Touriste*, 1er avril 1908, 3e année, n° 4, p. 1-2.

Lyon - Marseille, la rivalité pour le rang de deuxième ville de France

En 1901, le recensement national de la population française marque un tournant majeur pour Marseille et Lyon. Pour la première fois, il est officiellement attesté que Marseille est devenue une commune plus peuplée que Lyon, avec 491 161 habitants contre 459 099. Derrière Paris, la hiérarchie est bousculée et Lyon devient la troisième ville de France par la population. Déjà, au tout début de l'année 1901, le statisticien Victor Turquan[1218] s'était penché sur la question dans un article, en s'essayant à un pronostic :

> L'année 1901, dans le courant de laquelle l'administration de l'Intérieur procèdera au dénombrement quinquennal de la population des communes de la France, apportera un notable changement dans le classement des principales villes de notre pays. […] Une question intéressera principalement la population de deux villes, passionnément éprises de leur suprématie, et de leur renommée de grande cité. L'une d'elles s'enorgueillit d'être "la seconde capitale" de la France.[1219]

Il pointe le fait que les Lyonnais tiennent vraiment à ce rang de deuxième ville de France et évoque les solutions envisagées pour s'y maintenir :

> Mais pour en en revenir à Lyon et à Marseille, on s'est ému dans la première de ces villes de la déchéance […] qu'elle subirait en passant au troisième rang, et quelques bons esprits ont examiné s'il ne convenait pas, dans le but de lui conserver sa suprématie, ou du moins sa supériorité numérique sur Marseille, de lui annexer les faubourgs, notamment les quartiers suburbains qui forment avec Lyon une seule et même agglomération sans solution de continuité, comme Caluire-Cuire, comme Villeurbanne, comme La Mulatière. […] On pourrait faire à Lyon ce qui a été fait il y a quarante ans pour Paris, et annexer à la ville tout le territoire compris dans la ligne des fortifications […] ceci dit, en vue de réconforter l'amour-propre du Lyonnais, qui y tient beaucoup, Lyon resterait la seconde ville de France.[1220]

Le nouveau maire de Lyon Victor Augagneur (élu en 1900) prépare un projet qui consisterait à annexer plusieurs communes voisines de Lyon. D'abord officieuse à partir de 1901, cette

[1218] Victor Turquan (1857-1907) était géographe et statisticien. En 1901, il occupe la fonction de chef de la statistique générale au ministère du Commerce et de l'Industrie.
[1219] Victor Turquan, « La seconde ville de France. - Lyon, ou bien Marseille ? - Pronostics sur le prochain recensement », *Revue scientifique*, n° 1 (1er semestre), 4e série, Tome 15, 5 janvier 1901, p. 16-19.
[1220] *Idem.*

procédure est officiellement lancée en mars 1903[1221]. Le projet d'extension territoriale va de pair avec celui de la suppression de l'octroi, et l'importance de l'enjeu démographique est bien présente dans les discours du maire de Lyon, qui considère que les communes périphériques sont responsables d'un exode d'une partie de la population lyonnaise, alors attirée par les nouveaux emplois industriels. En particulier, la ville de Villeurbanne a connu une très forte croissance démographique à la fin du XIX^e^ siècle, puisqu'elle est passée de 14 058 habitants en 1886 à 28 581 habitants en 1901[1222]. Victor Augagneur prévoit d'annexer des parties des communes de Bron, Caluire-et-Cuire, Saint-Fons, Saint-Rambert-l'Île-Barbe et Vénissieux, ainsi que la totalité de Villeurbanne. La population communale lyonnaise passerait alors à 498 799 habitants[1223], ce qui permettrait de supplanter Marseille et de revenir au deuxième rang des villes de France par la population. Il s'agit également « de réduire la densité urbaine de Lyon[1224] ». Cette tentative d'annexion se heurte à une très forte hostilité des habitants et des élus des communes périphériques concernées, notamment à Villeurbanne[1225]. Le projet n'aboutit pas pendant le mandat de Victor Augagneur. Le nouveau maire de Lyon Édouard Herriot (élu en 1905) commence par retirer le projet de loi d'annexion, mais sous la pression du conseil municipal (en particulier d'Antonin Gourju), il doit le relancer. Cependant, la méthode a fortement changé. Il n'est plus question de l'autoritarisme de son prédécesseur : Édouard Herriot recherche le dialogue avec les communes voisines visées par le projet[1226]. Les années suivant le recensement de 1901 sont donc marquées par cet épisode de tentative d'annexion, qui est motivée en grande partie par le fait que des acteurs lyonnais n'acceptent pas cette nouvelle troisième place dans la hiérarchie des villes françaises[1227]. L'extrait d'une délibération municipale de 1909 en fournit une nette illustration :

> M. GOURJU[1228]. – Marseille, par exemple, qui a entre cinq et six fois la superficie de Lyon… […]
>
> M. LE MAIRE. – Ce n'est pas ce qu'elle a de mieux !

[1221] Sur ce projet d'annexion des communes voisines, voir : Boris de Rogalski Landrot, *La fabrique matérielle et symbolique de la ville : le cas de Villeurbanne de 1900 à 1950*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, École normale supérieure de Lyon, 2014, en particulier « 1.1 La tentative d'annexion de Villeurbanne par Lyon de 1901 à 1909 », p. 53 et suiv. [en ligne].
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01066746 (consulté le 21/10/2021).
[1222] *Ibid*., p. 14.
[1223] *Ibid*., tableau 1, p. 581.
[1224] *Ibid*., p. 68.
[1225] *Ibid*., p. 109.
[1226] *Ibid*., p. 129.
[1227] Hiérarchie qui ne prend en compte que la population communale.
[1228] Antonin Gourju (1847-1926) était un avocat et homme politique lyonnais. Il fut conseiller municipal de Lyon à partir de 1896, et sénateur du Rhône de 1900 à 1909 puis de 1920 jusqu'à son décès en 1926.

> M. GOURJU. – Cela lui permet de se dire la seconde ville de France. J'admets volontiers que ce détail nous laisse assez indifférents ; en tout cas, il est certain que, si elle est la première ville italienne de France, puisque sa population compte 120.000 italiens, et celle de Lyon seulement 20.000, il lui est assez difficile de prétendre être la seconde ville française. Mais c'est là un petit côté de la question.[1229]

Il n'aurait pas été pertinent de consacrer ici davantage de lignes à ce sujet s'il était resté une simple histoire de rivalité entre Lyon et Marseille entretenue par les édiles de chaque commune. En réalité, le sujet devient très commenté dans les publications lyonnaises, au conseil municipal, mais également dans certains journaux locaux et nationaux. Il était donc nécessaire d'étudier plus précisément cet épisode et ses conséquences pour l'image de Lyon (image locale, mais aussi extérieure). L'analyse des publications touristiques des années 1900-1930 permet de mettre en lumière les arguments développés par les différents acteurs impliqués pour défendre la primauté lyonnaise face à Marseille. Un discours bien rôdé se retrouve alors dans les guides POL et ceux du SIL, ainsi que dans la revue *Lyon-Touriste*. Dans les années 1910, une partie de ce discours fait même son apparition dans certains guides Hachette de portée nationale. Il se maintient quelques années, puis disparaît progressivement des éditions des années 1920-30, malgré quelques survivances. Comme cette rivalité a perduré pendant plusieurs décennies, je me permets ici de déroger à la chronologie adoptée dans ce chapitre pour citer quelques extraits postérieurs à 1920.

La comparaison des présentations de Lyon et Marseille dans la littérature de voyage et la presse, à partir de 1901 permet de se rendre compte de l'infusion progressive – mais néanmoins limitée – du discours lyonnais dans les guides français. Au niveau local, l'un des acteurs lyonnais les plus impliqués pour défendre la suprématie de sa ville n'est autre qu'Antoine Rivoire, le président du SIL. À la suite du recensement de 1906, afin de démontrer que Lyon est bien selon lui la deuxième ville de France, il publie dans la revue *Lyon-Touriste* un article intitulé « La population des grandes Villes ». En comparant Paris à Londres et Lyon à Marseille, il déroule des arguments sur la superficie des villes et les possibilités d'annexion de communes voisines (qui dénotent son chauvinisme sur le plan national et local) :

> L'usage veut, quand on parle d'une grande ville et que l'on désire faire connaître son importance, de n'employer qu'un seul chiffre, celui de sa population. Cet usage, malheureusement trop répandu, conduit à une appréciation tout à fait

[1229] *Bulletin municipal officiel de Lyon*, Procès-verbaux des séances, Séance du 8 février 1909, p. 47.

> fausse et de nature à induire complètement en erreur, ainsi qu'il me sera facile de le prouver par les exemples qui vont suivre. […] À la vérité, surface pour surface, je dis que la population de Paris est supérieure à celle de Londres et que, par conséquent, Paris est bien la première et la plus importante ville de l'Europe. Prenons maintenant un autre exemple : *Lyon* et *Marseille*. Au dernier recensement, Marseille a accusé 517.498 habitants, Lyon 472.114 habitants seulement. Donc Marseille dépasse Lyon de 45.384 unités. Certes, Marseille est très fière de ce résultat et vite elle a revendiqué ce titre que Lyon a porté pendant des siècles, de deuxième ville de France. […] Si Lyon voulait s'étendre dans les mêmes proportions que Marseille, il devrait s'annexer un grand nombre de villages. […] La population ainsi obtenue pour Lyon serait d'environ 600.000 habitants ; Marseille en aurait encore pour longtemps à l'atteindre. Donc Lyon est bien toujours la deuxième ville de France.[1230]

On note l'emploi combiné du conditionnel pour la démonstration et du présent de l'indicatif pour la conclusion, qui montre bien la volonté des acteurs lyonnais de réaffirmer la place de Lyon dans la hiérarchie des villes françaises. Les guides POL du début du XX^e^ siècle[1231] adoptent exactement la même stratégie. Par exemple, l'édition de 1909 du *Guide pratique de Lyon et sa région* contient le passage suivant pour présenter la ville :

> Lyon compte (1906) 472.114 hab., sans comprendre dans ce chiffre les communes de l'agglomération lyonnaise, qui ne forment en réalité qu'une seule et même ville avec Lyon, auquel elles doivent être annexées. Lyon est donc bien la deuxième ville de France, car sa population, ainsi comprise, serait de 567.498 hab. Sa superficie actuelle n'est que de 4.440 hectares (Marseille (1906), 517.000 hab., 22.800 hectares).[1232]

Au fil des éditions, le discours devient un peu moins tranché, mais il est toujours présent au début des années 1920 au sein des guides POL, avec encore l'argument de la différence de superficie et l'annexion présentée comme certaine (et prochaine) des communes voisines :

> **Population.** – Lyon compte, depuis la guerre, 750.000 hab. au moins, sans comprendre dans ce chiffre les communes importantes de l'*agglomération lyonnaise*, qui ne forment en réalité *qu'une seule et même ville* avec Lyon, auquel elles doivent être annexées. Lyon est probablement encore la deuxième ville de France, car le chiffre de sa population ainsi établi dépasserait peut-être celui de

[1230] Antoine Rivoire, « La population des grandes Villes », *Lyon-Touriste*, 1^er^ avril 1907, 2^e^ année, n° 4, p. 1-2.
[1231] Pour rappel, les guides POL sont édités à Lyon par Gustave Toursier.
[1232] *Guide pratique de Lyon et sa région*, Lyon, Société des guides POL, 1909, p. 9.

> Marseille. Sa superficie actuelle n'est que de 4.400 hectares – (Marseille occupe une superficie de 22.800 hectares).[1233]

Il est plus surprenant que les arguments mis en avant par les acteurs lyonnais se retrouvent dans plusieurs guides Hachette. Les guides [HAC1902], [HAC1905] et [HAC1912] ne contiennent aucune mention du rang de Lyon dans la hiérarchie des villes françaises, les auteurs n'indiquant (pour la population) que le nombre officiel d'habitants de la commune. En revanche, le guide [HAC1914] – qui est une monographie locale (*Lyon et ses environs*) – marque un changement notable :

> **LYON**, ch.-l. du dép. du Rhône, siège d'un archevêché dont le titulaire porte le titre de « primat des Gaules », d'une cour d'appel et d'une université, immense camp retranché dont le Gouverneur est généralissime de l'armée des Alpes (XIV^e^ et XV^e^ corps), cité industrielle considérable, célèbre surtout par ses soieries, est une grande et belle ville de 523,796 hab. (recensement de 1911) qui dispute à Marseille le rang de « seconde ville de France ». Officiellement Marseille l'emporte avec ses 550,000 hab., mais il faut tenir compte que ce chiffre englobe toute la vaste banlieue marseillaise, tandis que Lyon est immédiatement environné de communes suburbaines indépendantes qui en sont les véritables faubourgs. En réalité, l'agglomération lyonnaise considérée dans son ensemble atteint près de 700,000 hab.
> [HAC1914, p. 5]

Il est très surprenant de retrouver dans le guide de la plus grande collection touristique française un passage qui se démarque par une certaine subjectivité, alors qu'en règle générale, la présentation des localités dans les guides de voyage des grands éditeurs est extrêmement factuelle et sans explications de ce type, à la manière des encyclopédies. Certes, on peut juger ici que l'information sur la taille de l'agglomération a tout à fait sa place dans ce paragraphe, mais la proximité avec le discours tenu par les acteurs lyonnais ne laisse guère de doute sur les intentions de l'auteur de ce passage. Malheureusement, la personne en charge de cette édition [HAC1914] n'a pas pu être identifiée. On sait cependant que Maurice Paillon (qui a été présenté dans le chapitre 2) a rédigé plusieurs guides Joanne *Lyon et ses environs*, et contribué au guide régional [HAC1912] ainsi qu'au guide Bleu [HAC1923a] sur la vallée du Rhône. Pour rappel, Maurice Paillon exerce la fonction d'administrateur du SIL lors des premières années d'existence de cet organisme : on peut supposer qu'en tant que « Lyonnais d'adoption » (il vit à Oullins avec sa famille), il n'est pas tout à fait neutre sur ce sujet de la rivalité Lyon-Marseille

[1233] Gustave Toursier (dir.), *Guide pratique de Lyon et de sa région*, Lyon, Société des guides POL, 11^e^ édition, vers 1922, p. 15.

pour le rang de deuxième ville de France. Des recherches complémentaires seraient nécessaires pour préciser le rôle de Maurice Paillon dans cette histoire, mais étant d'un côté l'un des contributeurs des guides Hachette pour la région lyonnaise et de l'autre un membre actif du SIL, la probabilité qu'il ait pu jouer un rôle important dans l'infusion des arguments lyonnais au sein des guides Hachette paraît forte. Une autre possibilité serait que le président du SIL Antoine Rivoire ait pu influencer le directeur de collection des guides Joanne, Marcel Monmarché, qui était en lien avec le SIL puisqu'il avait demandé son inscription comme membre du syndicat en 1909. D'ailleurs, Antoine Rivoire est remercié par Marcel Monmarché dans la préface du guide [HAC1923a] parmi d'autres personnes qui ont fourni des renseignements sur la vallée du Rhô. Après la création de la collection des guides Bleus (toujours dirigée par Marcel Monmarché), la présentation de Lyon semble redevenir plus neutre :

> **LYON**, ch.-l. du départ. du Rhône, siège d'un archevêché dont le titulaire porte le titre de « primat des Gaules », d'une cour d'appel et d'une université, cité industrielle considérable, célèbre surtout par ses soieries, est une grande et belle ville qui comptait, au recensement de 1911, 523,796 hab., et en 1921, 561,592 hab. La ville est immédiatement environnée de communes suburbaines indépendantes qui en sont les véritables faubourgs.
> [HAC1925, p. 3]

Toutefois, l'affaire n'est pas terminée, car on retrouve encore dans le guide Hachette de niveau régional ([HAC1920a], *Bourgogne, Franche-Comté, Morvan, Jura, Lyonnais*) les arguments développés au début du XX^e^ siècle par les acteurs lyonnais. La présentation est en réalité la même que dans le [HAC1914], avec quelques éléments supplémentaires liés à la Première Guerre mondiale (ce qui montre qu'il y a eu une mise à jour d'une partie du contenu).

> **LYON**, ch.-l. du départ. du Rhône, siège d'un archevêché dont le titulaire porte le nom de « primat des Gaules », d'une cour d'appel et d'une université renommée, immense camp retranché dont l'importance s'est accrue pendant la guerre, cité industrielle considérable, célèbre surtout par ses soieries, est une grande et belle ville de 523,796 hab. (recensement de 1911) qui dispute à Marseille le rang de « seconde ville de France ». Officiellement Marseille l'emporte avec ses 550,000 hab., mais il faut tenir compte que ce chiffre englobe toute la vaste banlieue marseillaise, tandis que Lyon est immédiatement environné de communes suburbaines indépendantes qui en sont les véritables faubourgs. En réalité, l'agglomération lyonnaise considérée dans son ensemble atteint près de 700,000 hab., non compris le supplément considérable de

> population qu'elle a dû à la guerre.
> [HAC1920a, p. 295]

Onze ans plus tard, toujours dans le titre régional consacré à la Bourgogne, à la Franche-Comté et au Lyonnais ([HAC1931]), le propos n'a pas beaucoup changé. Là encore, il se démarque de la plupart des guides du même éditeur par une neutralité toute relative qui laisse deviner l'avis de l'auteur. Tout en reconnaissant que Lyon est officiellement la troisième ville de France, il expose la suprématie de l'agglomération lyonnaise, avec ici l'argument de la différence de superficie que l'on a déjà vu employé auparavant par plusieurs acteurs lyonnais :

> LYON, ch.-l. du départ. du Rhône et de la 14^{e} région militaire, siège d'un archevêché dont le titulaire porte le nom de « primat des Gaules », d'une cour d'appel et d'une université renommée, cité industrielle considérable, célèbre surtout par ses soieries, est une grande et belle ville qui compte (1931) 579,763 hab. La ville est immédiatement environnée de communes indépendantes qui en sont les véritables faubourgs et comptent environ 160,000 hab., en sorte que si Lyon est, après Marseille (711,000 hab.), la 3^{e} ville de France, l'agglomération lyonnaise l'emporte sur Marseille qui englobe dans son territoire de petites montagnes presque désertiques.
> [HAC1931, p. 521]

On voit que cet argument est le seul qui est resté : ici, plus question d'annexion prochaine des communes suburbaines. Finalement, plus de trente ans après, on retrouve ici (sans chauvinisme) ce que défendait Antoine Rivoire dans son texte sur la population des grandes villes : il est nécessaire de faire la différence entre commune et agglomération urbaine lorsque l'on classe et compare les villes selon leur population. Finalement, c'est dans la seconde moitié des années 1930, et notamment dans les guides [HAC1939a] et [HAC1939b] que le propos est neutralisé, avec ce qui semble un bon compromis pour les deux villes. D'une part, la hiérarchie communale est clairement entérinée (Marseille deuxième, Lyon troisième). D'autre part, la spécificité lyonnaise est explicitement indiquée, mais en gommant la subjectivité présente dans les éditions précédentes : ici, le guide présente Lyon comme une commune marquée par une continuité urbaine avec ses voisines, le tout composant une agglomération très peuplée.

> LYON (V. *Rens. prat* ; chemin de fer, p. 48), ch.-l. du départ. du Rhône et de la 14^{e} Région militaire, siège d'un archevêché, d'une Cour d'appel et d'une Université, cité industrielle célèbre par ses soieries, est une belle ville de 570,622 hab, formant avec les communes environnantes une agglomération de 755,000 hab. Elle occupe un site admirable au confluent du Rhône et de la Saône, ainsi

> que les collines de la Croix-Rousse au N. du confluent et Fourvière à l'O. de la Saône.
> [HAC1939b, p. 337]

Le corpus principal contient cependant un retour du discours de mise en avant de l'importance de Lyon, à la toute fin du XX^e^ siècle, dans le guide [HAC1991] de niveau régional. Pourtant dirigé par deux universitaires et caractérisé par un haut niveau d'érudition, ce guide présente Lyon d'une manière que n'aurait pas reniée les acteurs lyonnais du début du siècle, en particulier ceux du SIL :

> Capitale régionale, deuxième ville de France, elle revendique pour 1992 son admission dans le triangle sud-européen (Milan-Barcelone-Lyon), s'internationalise et se modernise, cherche à devenir une vraie capitale indépendante de Paris.
> [HAC1991, p. 493-494]

Enfin, pour terminer sur l'éditeur français, il convient de signaler une différence d'échelle géographique sur ce sujet de la rivalité entre Lyon et Marseille. Le discours lyonnais a infusé dans certains guides Hachette, mais pas dans tous. Il y a une nette distinction à faire selon la couverture géographique, entre d'une part les monographies locales et les guides régionaux portant sur la Bourgogne, le Jura, la Franche-Comté et le Lyonnais, et d'autre part les guides portant sur tout le pays. C'est au sein des premiers ouvrages, c'est-à-dire ceux dans lesquels il y a une description de Lyon, mais pas de Marseille, que le discours lyonnais a percé. En revanche, dans les guides Hachette de couverture nationale qui contiennent des entrées « Lyon » et « Marseille » – du [HAC1920b] au [HAC1990] – la présentation de Lyon a toujours été très factuelle, avec la mention du nombre officiel d'habitants, sans autre commentaire.

Qu'en est-il dans les grandes collections allemandes et anglaises ? On constate que le discours lyonnais n'est pas du tout présent dans les guides étrangers étudiés, qui ne donnent que des informations factuelles d'après les recensements officiels. Baedeker présente ainsi Marseille comme « la seconde ville de France » [BAE1910, p. 396]. La présentation de Lyon dans le même guide se fait l'écho du projet d'annexion qui a été rendu officiel lors des années précédentes, mais le contenu demeure factuel, sans aucune prise de position :

> Jusqu'en 1901, elle était pour la population la seconde ville de France ; elle n'est plus que la troisième, avec 472 114 hab., après Paris (2 763 393) et Marseille (517 498) ; mais il est question de lui faire reprendre le second rang en lui annexant une partie de sa banlieue, notamment la commune de Villeurbanne (p. 30).
> [BAE1910, p. 10].

Il n'y a pas de guide anglais sur la France dans le corpus pour les années 1900-1920, car la dernière édition des guides Murray est [MUR1892] et la nouvelle collection des Blue Guides ne voit le jour qu'à la fin des années 1910. Le guide [BLU1926] choisit une manière originale (et contradictoire) de présenter les deux villes, avec ici une précision dans l'entrée consacrée à Marseille mais pas dans celle relative à Lyon :

> **LYONS** (544,723 inhab.), in French *Lyon*, is the largest town in France after Paris and Marseilles. It is the chief town of the department of the *Rhône*, the seat of an archbishop and a university, and the centre of a large entrenched camp. Commercially it is famous especially for its manufactures of silk.
> [BLU1926, p. 20]

> **MARSEILLES**, capital of the department of Les Bouches-du-Rhône, is the chief port and the third largest town in France (474,233 inhab.), though the commune, with its numerous suburbs, ranks in population (586,341) after Paris alone.
> [BLU1926, p. 127]

La rivalité entre Lyon et Marseille pendant les premières décennies du XX^e^ siècle est un épisode non négligeable, qu'il était ici nécessaire de développer. L'examen comparé de plusieurs guides de voyage et de publications touristiques montre qu'à travers les recensements de population, l'enjeu n'était pas mineur pour l'image des deux villes. Du côté de Lyon en particulier, la perte de la deuxième place dans la hiérarchie des villes françaises en 1901 a été très mal vécue par certains édiles et notables, qui n'ont alors pas ménagé leurs efforts pour imposer leur discours rôdé, d'abord au niveau local, puis dans certaines publications d'envergure nationale, comme la presse mais aussi les guides Hachette. Sur le plan statistique, cette rivalité est allée très loin. Plusieurs chercheurs ont en effet établi que la municipalité lyonnaise a faussé les recensements de population entre les années 1910 et le milieu des années 1930 :

> Il arrive que l'erreur soit volontairement introduite par l'organisme collecteur. Ainsi par exemple la population de Lyon a été systématiquement surestimée de 1911 à 1936 (jusqu'à plus de 100000 personnes) pour des raisons de prestige municipal ; là aussi l'examen minutieux des chiffres révèle la supercherie (voir J. Bienfait, 1968 et 1970).[1234]

Jean Bienfait a consacré en 1968 deux articles très détaillés à ce cas de manipulation statistique avéré. Il considère que « la rivalité démographique des deux grandes villes […] peut avoir été, à Lyon, la cause déterminante du gonflement des effectifs recensés[1235] ». L'extrait suivant résume bien l'ampleur de l'affaire, qui culmine avec le recensement de 1936 :

> En 1936 le fait fut assez notoire pour que le démographe Gaston Bardet ait pu écrire, quelques années plus tard, et en exagérant à peine : « II n'est un secret pour personne que Lyon et Marseille ont fait exécuter de fausses fiches portant pour chacune de ces villes sur des centaines de milliers de personnes. »[1236]

Comme l'indique Nicolas Verdier, la fraude avait conduit en 1936 à « une surévaluation des populations de Lyon (+ 120 000 habitants) et de Marseille (+ 250 000 habitants) »[1237]. En 1946, lors du premier recensement sous l'égide de l'INSEE, assorti « d'un contrôle sérieux des données établies par les agents recenseurs[1238] », la population des deux villes fut corrigée : celle de Lyon passa à 460 748 habitants, et celle de Marseille à 636 264 habitants. Les recensements de population pour Lyon et Marseille entre les années 1910 et les années 1940 sont donc à prendre avec un fort recul critique et certainement pas sans discernement.

Pour l'image d'une ville, en particulier celle construite et défendue par les acteurs locaux, le cas de Lyon est fort intéressant. Que ce soit par la rivalité avec Marseille, déclenchée par le recensement national de 1901 ou par la volonté de se présenter comme une seconde capitale après Paris, ceux qui ont œuvré au XX^e^ siècle pour le rayonnement de Lyon ont cherché à diffuser un discours visant à défendre un certain rang dans la hiérarchie des villes françaises.

[1234] Jean-Pierre Grimmeau, « La critique des sources statistiques en géographie humaine », *Bulletin de la Société géographique de Liège*, 1983, n° 19, p. 27 [en ligne].
URL : https://popups.uliege.be/0770-7576/index.php?id=5226 (consulté le 22/08/2021).
[1235] Jean Bienfait, « La population de Lyon à travers un quart de siècle de recensements douteux (1911-1936). Premier article : les données du problème », *Revue de géographie de Lyon*, 1968, vol. 43, n° 1, p. 79 [en ligne].
URL : http://www.persee.fr/doc/geoca_0035-113x_1968_num_43_1_2625 (consulté le 15/06/2017).
[1236] *Ibid*., p. 69.
[1237] Nicolas Verdier, « Urbanité et recensement de 1793 à 1851 dans les communes françaises de la façade méditerranéenne », dans Enrico Iachello et Paolo Millitello (dir.), *Il Mediterraneo delle città* Franco Angelli, 2011, p. 220-232 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00631341/document (consulté le 08/06/2017).
[1238] J. Bienfait, « La population de Lyon… Premier article…», 1968, *art. cit.*, p. 78.

Comme on l'a vu, pour ce qui est de la littérature touristique, ils ont en partie (et temporairement) réussi leur pari, en rendant présents leurs arguments dans certains guides Hachette. Il ne faut pas négliger la survivance de ce discours parmi les acteurs lyonnais au cours de la seconde moitié du XX^e^ siècle et du début du XXI^e^ siècle, comme le montrent certaines publications dont l'objectif non dissimulé est de défendre mordicus le rang de cette ville, voire de restaurer sa primauté considérée comme perdue depuis longtemps[1239]. Il ne s'agit pas toujours de querelles de clocher sans importance entre des villes en compétition : le cas des recensements de population trafiqués est éclairant sur l'importance de ces enjeux de hiérarchie et compétition entre grandes villes (encore plus dans un contexte de rayonnement international, tant sur le plan économique que touristique). Le sujet du discours sur la suprématie lyonnaise mériterait d'être approfondi par l'étude d'autres sources (délibérations municipales, presse et magazines, discours politiques, monographies locales). Cet exemple montre en tout cas son intérêt pour la construction de l'image de Lyon dans les guides de voyage et la manière dont les éditeurs et les auteurs peuvent être influencés (ou pas) par le discours local.

5.4. Synthèse cartographique : l'espace lyonnais construit par les guides entre 1840 et 1920

Avant de conclure ce chapitre, il est utile de faire la synthèse géohistorique de l'évolution de l'image de Lyon et de l'espace du voyageur construits par chaque collection, pendant cette première période chronologique. L'objectif ici n'est pas de présenter de manière très détaillée chaque guide à travers un atlas cartographique, mais de mettre en évidence les grandes tendances et évolutions au sein des collections étudiées. Une sélection de cartes réalisées d'après les couches du SIG vise à mettre en lumière les principaux changements au sein d'une série ou d'une collection. La comparaison de l'image de l'espace construit par chaque collection s'avère particulièrement éclairante quant aux choix des « choses à voir ».

Pour ce faire, il est nécessaire de traiter d'abord chaque collection à part avant d'avoir une vue d'ensemble, car cela permet de mettre en évidence les différentes logiques à l'œuvre chez les éditeurs. Pour rappel (chapitre 3), chaque guide du corpus principal a fait l'objet d'un relevé exhaustif des objets présents, puis une nature a été attribuée à ces objets parmi les catégories « choses à voir », « espace de circulation » et « perception visuelle ». Les objets identifiés comme « choses à voir » ont été spatialisés dans le SIG, sous forme de figurés ponctuels, avec

[1239] Alain Renaud, *Lyon, un destin pour une autre France*, Paris, L'Harmattan, 2014.

distinction par type d'objet (édifice civil ou religieux, statue ou fontaine, places, pont ou quai, espace vert, voie, maison ancienne, vestiges, cimetières, autre).

Cette sous-partie présente quelques cartes réalisées parmi les 33 guides du corpus principal publiés entre 1840 et la fin des années 1910. Il faut d'emblée préciser que ces cartes et leur commentaire ne concernent que les objets jugés comme étant des « choses à voir » (chapitre 4). Sauf mention contraire, les objets qui font partie de l'espace de circulation sont donc absents de ces cartes. C'est par exemple le cas des gares de chemin de fer et stations de transport (funiculaires), de la plupart des ponts, des quais et des voies de circulation (cela dépend des guides), ainsi que de certaines places qui n'ont pas la fonction de « choses à voir »[1240]. Il convient d'indiquer également que dans les guides de la seconde moitié du XIX^{e} siècle adoptant encore pour l'entrée « Lyon » une structure thématique de la visite de la ville, la qualification de la nature de certains objets reste parfois peu évidente. Elle peut donc être discutée, malgré les critères cités précédemment. Par ailleurs, ces guides contiennent encore peu de formulations explicites enjoignant les lecteurs à aller voir un objet en particulier. C'est par l'interprétation du contexte associé à chaque objet que l'on est en mesure de juger si sa nature relève davantage de la « chose à voir » ou de l'espace de circulation. Lorsque la nature de certains objets est peu évidente, cela est précisé dans le commentaire des cartes.

5.4.1. Cartes de synthèse des guides Murray entre 1843 et 1892

Six éditions du guide Murray consacré à la France ont été analysées, entre la première édition [MUR1843] et la 18^{e} et dernière [MUR1892]. L'évolution du traitement de l'espace lyonnais dans ces guides est présentée ci-dessous, à travers des cartes faisant apparaître les dynamiques de permanence et de changements.

33 « choses à voir » ont été répertoriées dans la première édition du guide Murray contenant une partie sur Lyon ([MUR1843]). La Carte 19 fait apparaître une concentration de ces objets dans la partie centrale de la ville, sur la Presqu'île, entre Ainay (basilique Saint-Martin d'Ainay) et le bas des pentes de la colline de la Croix-Rousse (condition des Soies). On remarque qu'entre la place des Terreaux et celles des Cordeliers, il y a huit objets, qui sont des édifices religieux et civils et une place : église Saint-Bonaventure, église Saint-Nizier, bibliothèque municipale, église Saint-Pierre, hôtel de ville, palais des Arts, place des Terreaux, Grand Théâtre. Sur la rive droite de la Saône, on perçoit une très légère logique de regroupement autour de la

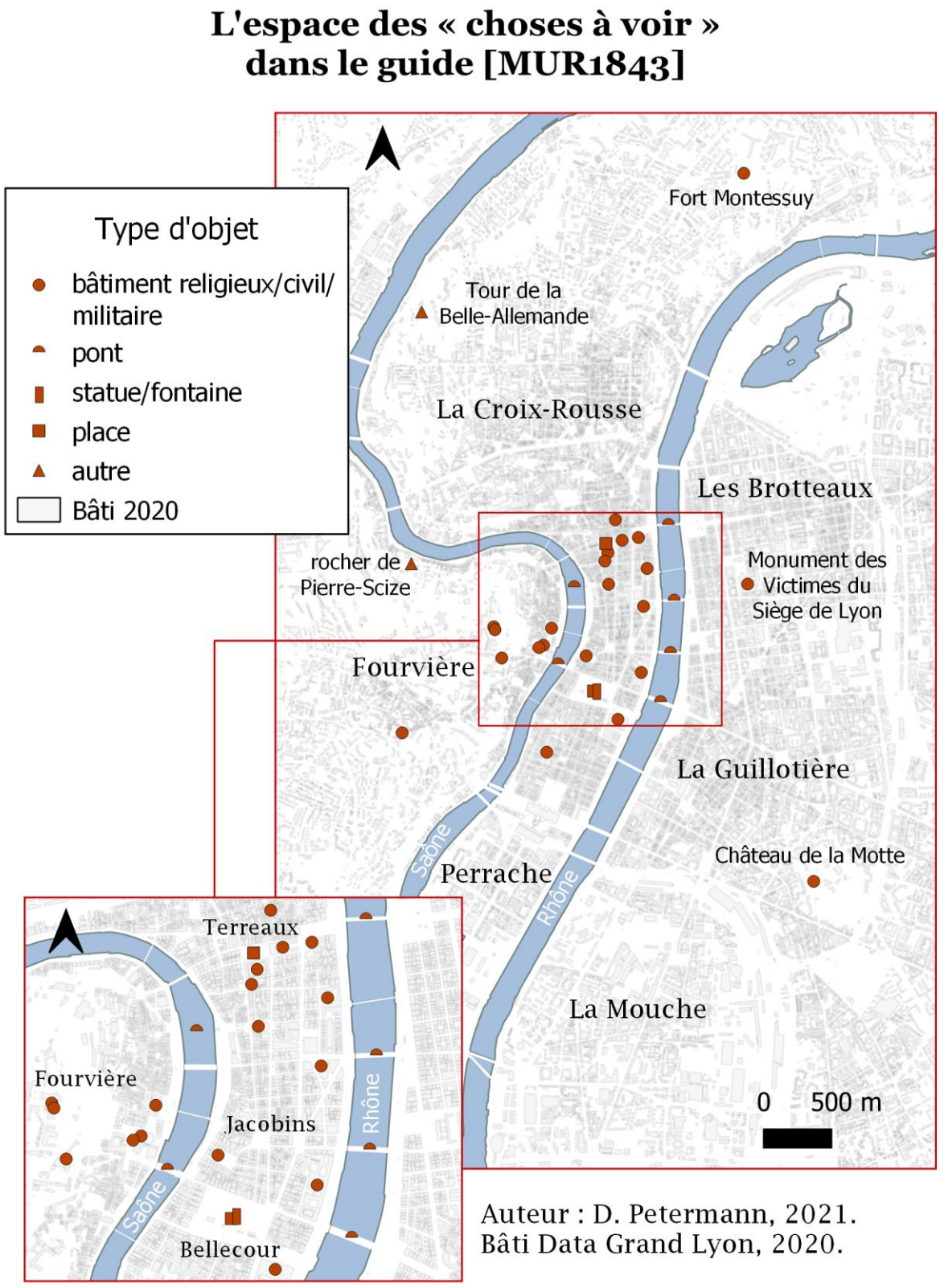
[1240] Comme indiqué dans le chapitre 4, il s'agit des places qui ne sont pas décrites, ni citées pour elles-mêmes, mais uniquement pour permettre au lecteur de repérer un autre objet, par exemple un monument ou une fontaine s'y trouvant ou un autre objet situé à proximité.

cathédrale (manécanterie, cathédrale Saint-Jean et palais de justice juste au nord) : nous avons vu plutôt que ces objets étaient décrits l'un après l'autre, selon une logique de proximité qui n'est pas pleinement adoptée dans ce guide. Le sommet de la colline de Fourvière est également l'un des principaux lieux de visite, avec l'église de Fourvière et la tour voisine de l'observatoire en bois (celle construite en 1831-1832). Il possède déjà un statut particulier, lié au panorama sur Lyon. Plusieurs objets sont en revanche isolés et éloignés des autres : le fort Montessuy (au nord), la tour de la Belle-Allemande (au nord sur la rive gauche de la Saône), le rocher de Pierre-Scize (rive droite de la Saône), l'église Saint-Irénée (au sud-ouest) et, à l'est, de l'autre côté du Rhône, seuls deux objets sont présents : le château de la Motte (sud-est, après la Guillotière) et le monument aux Victimes du Siège de Lyon (quartier des Brotteaux). Enfin, le guide cite trois ponts sur la Saône et quatre sur le Rhône, tout en précisant les dégâts causés à ces infrastructures par la grande crue de 1840 :

> The bridges over the Saône, between L'Île Barbe and La Mulatière, are 10 in number, or rather were, for, by the *inundation* of 1840, 4 were destroyed, and 2 others seriously injured.
> [MUR1843, p. 373]

Un paragraphe distinct est d'ailleurs dédié à cette inondation et le texte mentionne le pont Seguin (en face du palais de Justice) en précisant qu'il a été détruit en 1840[1241]. L'édition suivante ([MUR1852]) est pratiquement identique. Le nombre d'objets identifiés comme étant des curiosités reste le même (33). Seuls deux changements sont à relever : l'entrée dans le guide comme « chose à voir » du jardin des Plantes, sur les pentes de la colline de la Croix-Rousse, et la sortie de l'église Saint-Bonaventure. Il y a donc une très forte inertie entre ces deux éditions. En fait, le guide [MUR1852] reprend à l'identique de très nombreuses parties de la première édition. L'édition [MUR1861] montre encore une faible évolution dans le choix des curiosités par le guide. On note tout de même la disparition de la Tour de la Belle-Allemande (pourtant encore existante), objet qui était isolé au nord-ouest, et l'apparition de plusieurs autres, qui portent le total des « choses à voir » à 30. Près de l'église Saint-Irénée, ce sont les vestiges de l'aqueduc du Gier (dans l'enceinte du fort Saint-Irénée) qui sont explicitement cités par le guide comme une curiosité. Les autres changements concernent la partie centrale de la ville : le palais du Commerce et de la Bourse, récemment construit, est mentionné pour la première fois, tout comme la statue de Napoléon inaugurée en 1852 sur la place du même nom (actuelle place Carnot, quartier Perrache) et celle du maréchal Suchet (1858), place Tolozan.

[1241] Je ne l'ai pas spatialisé comme « chose à voir » du fait de l'absence de sa destruction.



Carte 19 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [MUR1843]

L'édition suivante ([MUR1873]) est davantage marquée par le changement, comme le montre la carte des « choses à voir », qui contient 33 objets. Plusieurs curiosités présentes auparavant

disparaissent du guide : la tour de l'observatoire de Fourvière[1242], le château de La Motte et le jardin des Plantes qui a été modifié (il est toutefois encore présent dans la partie consacrée à l'histoire de Lyon, mais plus dans la visite de la ville). Le bâti militaire occupe une place plus importante que précédemment. Le fort de Loyasse, sur la colline de Fourvière est d'ailleurs présent dans la partie relative aux promenades. Le fort Montessuy est encore cité et le guide mentionne également les forts du Colombier et de la Vitriolerie et le parc d'Artillerie, tous trois situés sur la rive gauche du Rhône. Dans cette partie de la ville, on voit pour la première fois apparaître dans les guides Murray – avec du retard par rapport aux collections Hachette et Baedeker – le parc de la Tête d'Or (au nord du quartier des Brotteaux). Ce guide accuse très clairement un retard dans la mise à jour des informations : il mentionne ainsi comme « chose à voir » la place Louis-Napoléon (pourtant renommée place Perrache en 1871) et la statue de Napoléon I^{er} située sur cette place, alors qu'elle n'est plus visible en 1873 (elle a été déboulonnée en 1870). Cette édition utilise encore les anciens noms de voies : il y a donc un décalage entre le contenu du guide et l'espace actuel de la ville, praticable par les voyageurs.

L'édition [MUR1881] apporte son lot de nouveauté, avec une actualisation des informations. Ce guide marque la disparition définitive du rocher de Pierre-Scize parmi les curiosités : dans les guides Murray, il n'y a désormais plus aucun objet situé dans la partie nord-ouest de Lyon, autour de la Saône[1243]. Les deux forts situés côté rive gauche du Rhône (Colombier et Vitriolerie) sont toujours cités, mais on ne peut plus affirmer qu'ils sont ici des « choses à voir » : ils sont donc absents, tout comme le parc d'artillerie qui n'est lui plus du tout mentionné. Les théâtres (Célestins et Grand-Théâtre) ne sont pas représentés, car ils sont seulement présents dans les renseignements pratiques de cette édition et n'ont plus leur place dans la partie consacrée à la visite proprement dite. Dans le quartier de la cathédrale, la manécanterie est absente. En revanche le palais archiépiscopal fait son apparition comme nouvel objet. La statue de Jacquard – alors située place Sathonay depuis 1840 – entre aussi dans ce guide, tout comme la fontaine ronde de la place des Terreaux, à proximité. On note qu'un objet situé au sud de la gare de Perrache apparaît dans cette édition : il s'agit de la place de l'Hippodrome[1244]. En résumé, quelques nouveaux objets apparaissent, mais le nombre de choses à voir diminue très légèrement (passant à 29). Cela est surtout dû au fait que certains objets, bien que toujours présents dans le guide, ont changé de nature (par exemple, ils font partie de la section

[1242] Les deux étages supérieurs de cette tour ont été démolis en 1858.
[1243] Hormis l'île Barbe, plus au nord, mais celle-ci est traitée dans les environs de Lyon et non dans la visite de la ville.
[1244] Place aménagée dans les années 1840. Inventaire général du patrimoine culturel Auvergne-Rhône-Alpes, « Hippodrome, puis place de l'Hippodrome », Dossier IA69000826 [en ligne].
URL : https://patrimoine.auvergnerhonealpes.fr/dossier/hippodrome-puis-place-de-l-hippodrome/de36b023-f84a-4362-998f-4b34dd21910a (consulté le 27/01/2022).

« renseignements pratiques »). On note en tout cas certaines actualisations qui avait manqué dans l'édition de 1873.

Enfin, la dernière édition du guide Murray sur la France [MUR1892] reste encore très proche des précédentes, avec cependant quelques évolutions notables parmi les curiosités. Il faut relever une augmentation considérable des objets ayant la nature de « choses à voir » (37). Le fort Montessuy (au nord), la place de l'Hippodrome (au sud, quartier Perrache) et le cimetière de Loyasse (à l'ouest) disparaissent : l'étendue spatiale des « choses à voir » se réduit fortement. En revanche, plusieurs objets récents situés dans la Presqu'île apparaissent désormais dans le texte, ce qui renforce la concentration au cœur de la ville : la statue d'Ampère (1888), le musée de la Propagation de la foi, la place des Jacobins et la fontaine s'y trouvant (1885). Le jardin des Plantes, présent dans les premières éditions, revient dans celle-ci en tant que curiosité. Contrairement à l'édition de 1873, et dans la continuité de celle de 1881, le guide [MUR1892] a fait l'objet d'une mise à jour récente : on le remarque car il cite comme « chose à voir » plusieurs monuments ou édifices construits dans les années précédentes, tel le monument des Enfants du Rhône (inauguré en 1887), situé à proximité du parc de la Tête d'Or et la nouvelle église de Fourvière (achevée en 1884). Fait notable, un objet situé dans le quartier de la Croix-Rousse, au nord du boulevard de ce nom, fait son entrée dans le guide : il s'agit de l'atelier de M. Carquillat, tisseur, situé rue d'Isly sur le plateau de la Croix-Rousse et qui était visité par les personnalités politiques de passage à Lyon[1245]. C'est le seul guide du corpus qui mentionne l'adresse d'un atelier de soierie.

Les deux cartes des guides Murray font apparaitre deux logiques. D'une part, il y a une concentration des « choses à voir » dans la Presqu'île entre la gare de Perrache et la place des Terreaux, sans que la densité d'objets ne soit toutefois très forte. On remarque des ruptures dans la continuité de l'espace touristique construit dans cette collection. Cela s'explique par la très faible absence de logique spatiale dans la conception de la visite de la ville au sein des guides Murray. D'autre part, on note la présence d'une dizaine d'objets isolés, en périphérie de l'espace central (celui pratique par les voyageurs). Comme les cartes précédentes l'ont montré, hormis quelques rares objets, tel le parc de la Tête d'Or et le monument des Victimes du Siège

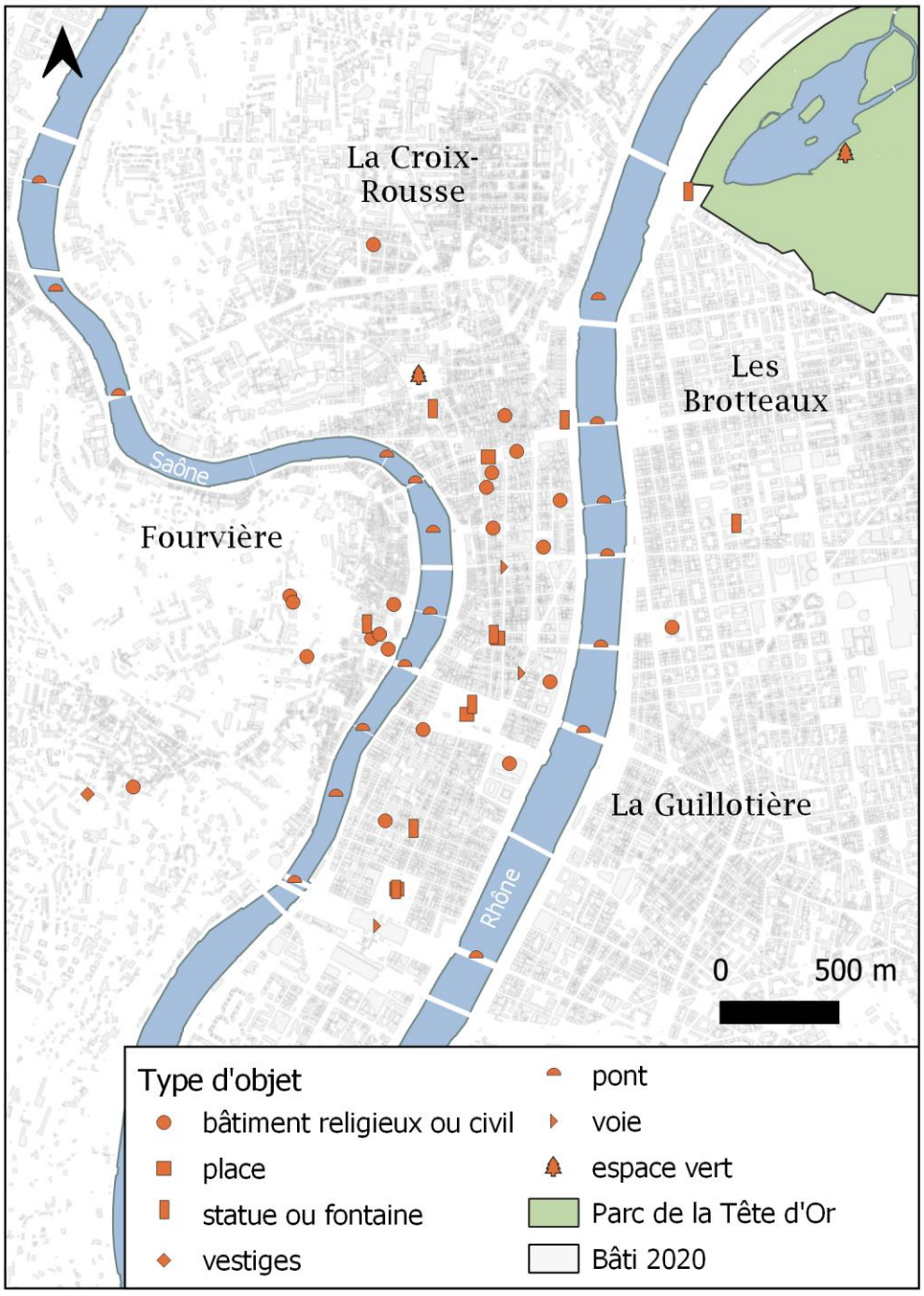
[1245] L'atelier de Michel-Marie Carquillat (1802-1884) est notamment connu par ses tableaux tissés, comme celui représentant la visite du duc d'Aumale le 24 août 1841 et dédié au roi par M. Carquillat en 1844. Carquillat est aussi l'auteur du portrait de Joseph Marie Jacquard, qui rencontra un grand succès et fit la renommée de son tisseur. Il réalisa ensuite des portraits tissés de la famille impériale française et d'autres personnalités importantes, comme Abraham Lincoln, Pie IX et Victor-Emmanuel II. Son atelier était devenu l'une des visites obligées des dirigeants français et étrangers en voyage à Lyon.
Pour plus d'informations, voir : Gérard Corneloup, « Michel-Marie Carquillat », dans Patrice Béghain et al., *Dictionnaire historique de Lyon*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2009, p. 235.

de Lyon (première chapelle expiatoire des Brotteaux), la plupart de ces curiosités isolées n'ont pas une grande stabilité dans les guides de cette collection : leur présence est fluctuante. Surtout, elles ne sont pour la plupart sans doute pas pratiquées par les voyageurs. Au total, le nombre d'objets considérés comme « choses à voir » – donc méritant la visite – reste limité dans les six éditions étudiées, même si les deux dernières éditions en contiennent davantage (surtout parce que davantage de ponts sont cités). Pour autant, il convient ici d'indiquer que d'autres objets sont présents dans les guides Murray, mais ils ont une nature différente. Certains relèvent de l'espace de circulation, dans une forme particulière, car ces guides ne sont pas encore structurés en itinéraires de visite. Certaines voies, places, ponts et autres objets de ce type sont donc mobilisés essentiellement soit sous forme de liste tendant à l'exhaustivité, soit comme point de repère spatial, afin d'indiquer aux lecteurs où se trouvent les « choses à voir » :

> On the opposite side of the Saône, about ½ m. lower down, at the end of a street running up from the Pont d'Ainay, is the *Church of the Abbey of Ainay*, a very remarkable monument […]
> [MUR1861, p. 386]

Dans les années 1860-1870, les guides Murray accusent un retard considérable dans la mise à jour de certaines informations et l'intégration de nouvelles « choses à voir ». L'un des exemples les plus frappants est le cas du musée d'art et d'industrie (créé en 1858 et ouvert au public en 1864) qui n'est cité que dans la dernière édition ([MUR1892]), alors que les collections concurrentes l'ont mentionné et ont décrit ses salles bien plus tôt (dès les années 1860).

L'espace des « choses à voir » dans le guide [MUR1892]



Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 20 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [MUR1892]

5.4.2. Cartes de synthèse des guides Baedeker entre 1865 et 1914

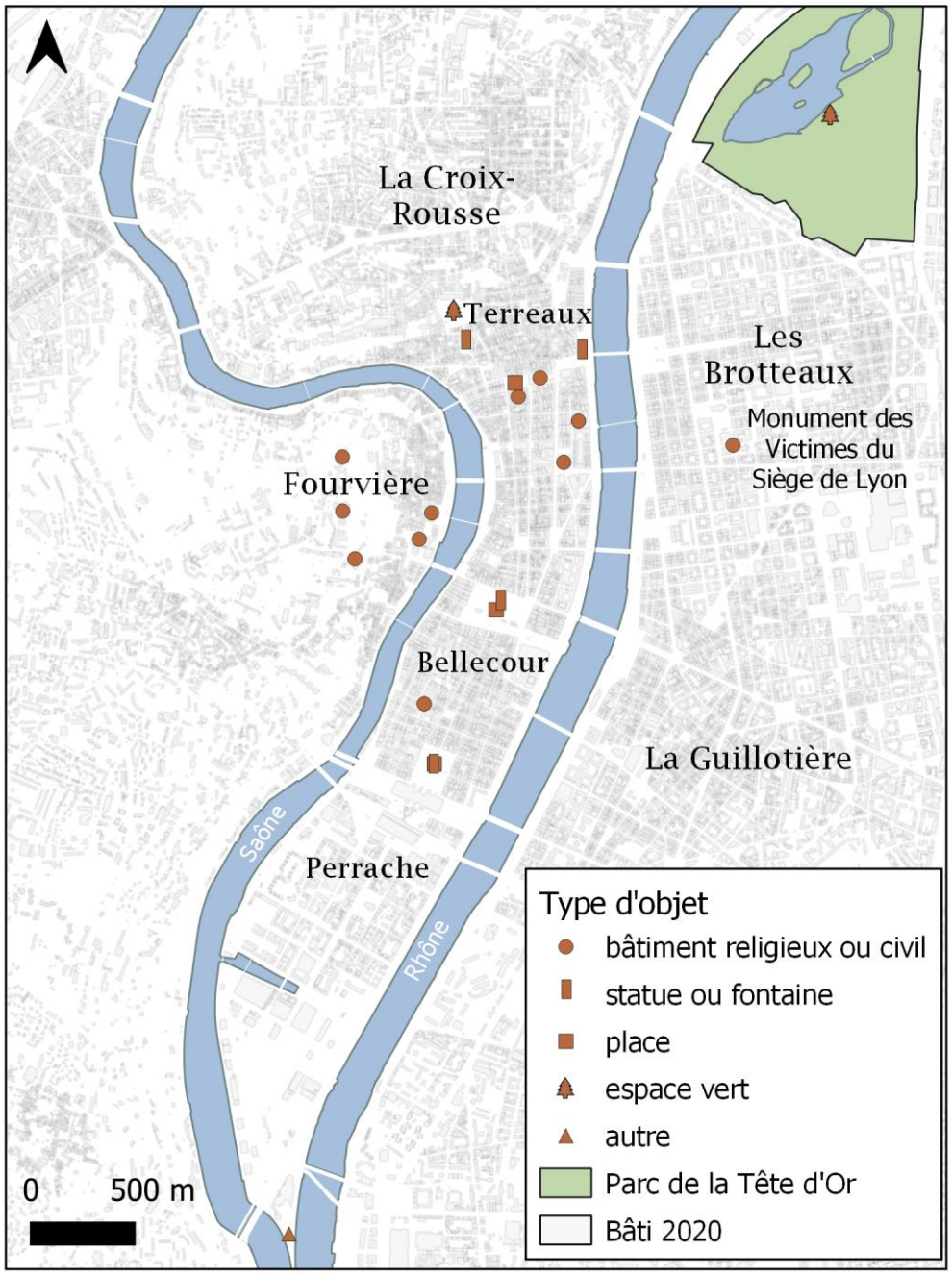
La spatialisation des « choses à voir » dans les guides Baedeker de la première moitié de la période étudiée (1840-1920) montre une évolution notable dans le choix des objets lyonnais considérés comme intéressants pour les voyageurs.

Les trois premières éditions étudiées sont en tous points identiques en ce qui concerne les « choses à voir ». Il s'agit de trois variantes linguistiques d'un même titre portant sur l'Italie du Nord, dans lequel Lyon est présent au tout début : une édition en français [(BAE1865]), une édition en anglais ([BAE1868a]) et une édition en allemand ([BAE1868b]). Ces trois guides comportent pour l'entrée « Lyon » seulement 21 curiosités identifiées, ce qui est peu si l'on compare aux guides Murray de la même période, qui en contiennent au moins une trentaine. Ce faible nombre d'objets s'explique par la taille réduite de la partie consacrée à Lyon dans ces guides sur l'Italie du Nord. Lyon n'est qu'une ville-étape dans un itinéraire transnational et c'est à ce titre que la ville est décrite, succinctement. La Carte 21 montre une distribution spatiale éclatée. On y voit surtout des objets assez éloignés les uns des autres, ce qu'on peut expliquer comme étant une conséquence directe de l'organisation interne de la partie sur Lyon, qui est alors thématique et pas encore structurée en parcours de visite. C'est particulièrement visible dans la partie centrale de la Presqu'île : seule la basilique d'Ainay est présente dans la zone située entre la place Napoléon (actuelle place Carnot) et la place Bellecour (toutes deux aussi citées avec leur monument central respectif, la statue de Napoléon I^{er} et celle de Louis XIV). Du côté de la rive droite de la Saône, le guide ne décrit que cinq objets comme « choses à voir » : la cathédrale Saint-Jean et le palais de justice (au bord de la rivière), l'Antiquaille, l'église de Fourvière et l'observatoire Gay (sur la colline). Seuls deux objets sont présents sur la rive gauche du Rhône, dans le quartier des Brotteaux : le monument des Victimes du Siège de Lyon (première chapelle expiatoire) et le parc de la Tête d'Or, qui a été aménagé quelques années auparavant. C'est autour de la place des Terreaux que l'on retrouve le plus grand nombre de curiosités, sans qu'il n'y ait là non plus une logique géographique affirmée ou explicite. Parmi les objets présentés, il y a ceux que l'on retrouve dans tous les guides sur Lyon de cette période : palais Saint-Pierre, bibliothèque municipale (alors au lycée Ampère), hôtel de ville. À proximité de la place des Terreaux, deux statues de grands hommes sont indiquées : celle du maréchal Suchet, sur la place Tolozan, (à l'est) et celle de Jacquard, sur la place Sathonay (à l'ouest). Ce choix est donc le même que dans les guides Murray. Enfin, le jardin des Plantes, situé sur les pentes de la Croix-Rousse, est mentionné. Il faut noter que le palais du Commerce et de la Bourse, édifice récemment construit (1856-1860), est également recommandé dans ces trois guides.

On remarque que le confluent de la Saône et du Rhône est présent, ce qui rappelle une caractéristique des ouvrages de la première moitié du XIX^e^ siècle (c'est d'ailleurs un lieu souvent cité dans les récits de voyage depuis la fin du XVIII^e^ siècle). Il s'agit de la seule « chose à voir » située dans la partie sud de la ville et il a un rôle secondaire (visite facultative selon le guide). Les cartes font bien apparaître que de très larges portions de l'espace urbain sont ignorées dans ces trois guides, en ce qui concerne les curiosités : il n'y en a aucune entre la gare de Perrache et le confluent, aucune dans les quartiers de Guillotière, la Mouche et plus à l'est. On remarque également que la partie nord-ouest de Lyon autour de la Saône, qui constituait l'entrée principale des voyageurs avant l'arrivée du chemin de fer, est laissée de côté. Les guides Baedeker ne recommandent pas d'objets situés dans cette zone de la ville. Une grande partie de la colline de Fourvière est aussi délaissée (quartiers de Saint-Just et de Saint-Irénée).

Le titre suivant ([BAE1885]) est un guide-itinéraire portant sur le Midi de la France. Il marque un changement majeur dans la présentation de l'espace lyonnais et en particulier le renouvellement des « choses à voir » (Carte 22). Parmi les guides Baedeker étudiés (et même au sein du corpus, toutes collections confondues), c'est en effet le premier à organiser la visite de Lyon sous une forme spatiale, à travers un unique itinéraire. Ce passage d'une structure thématique à une organisation géographique résulte en la très forte augmentation du nombre d'objets ayant le statut de curiosités : 47 contre 21 auparavant, soit plus du double. Cet exemple est significatif de l'importance du mode de description de la ville : ici, le fait de construire autour d'un parcours occasionne des choix différents dans la sélection des curiosités décrites. C'est surtout la partie centrale de la ville, entre la place Bellecour et celles des Terreaux, qui bénéficie de cette évolution : l'Hôtel-Dieu et sa chapelle, le théâtre Bellecour (rue de la République), la place de la République, la place des Jacobins et sa fontaine, la place des Célestins et le théâtre du même nom. Plus au nord, on trouve des églises qui étaient absentes des éditions précédentes : Saint-Bonaventure (place des Cordeliers), Saint-Nizier et Saint-Pierre. La fontaine des Terreaux, la place de la Comédie et le Grand-Théâtre renforcent encore la concentration de « choses à voir » dans cette partie de la ville. Sur la rive droite de la Saône, le nombre d'objets considérés comme tels passe de cinq à onze. Autour de la cathédrale, les nouvelles curiosités sont la manécanterie, la place Saint-Jean et sa fontaine (inaugurée en 1845). Le Grand-Séminaire (actuel lycée Saint-Just) fait également son apparition et plus loin, sur la colline, le cimetière de Loyasse est cité.

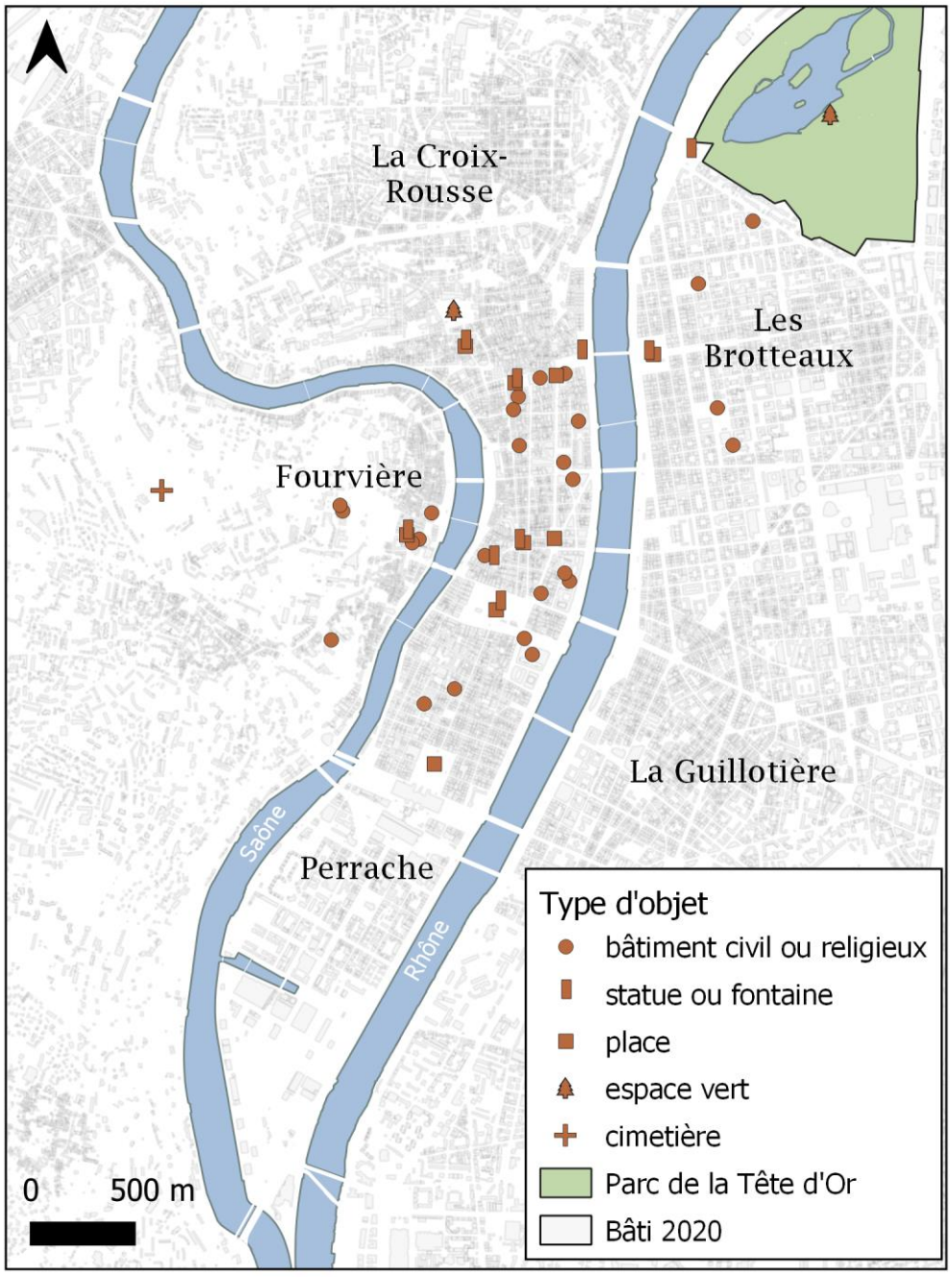
L'espace des « choses à voir » dans les guides [BAE1865], [BAE1868a] et [BAE1868b]



Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 21 : L'espace des « choses à voir » dans les guides [BAE1865], [BAE1868a] et [BAE1868b]

L'espace des « choses à voir » dans le guide [BAE1885]



Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 22 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [BAE1885]

De nouveaux objets sont présents dans le quartier des Brotteaux, portant le nombre des « choses à voir » sur la rive gauche du Rhône à huit : outre le parc de la Tête d'Or et le monument des Victimes du Siège de Lyon (première chapelle expiatoire des Brotteaux) déjà présents dans les éditions précédentes, le guide [BAE1885] recommande dans ce quartier deux églises, Saint-Pothin et la Rédemption, ainsi que la place Morand et le monument dédié à la Ville de Lyon s'y trouvant (édifié en 1865). À proximité du parc de la Tête d'Or, le guide mentionne le monument des Enfants du Rhône, « érigé depuis peu en mémoire de la défense nationale en 1870-71 » (p. 185), alors qu'il n'a pas encore été officiellement inauguré (ce sera le cas deux ans plus tard, le 30 octobre 1887). Enfin, ce guide fait aussi une place au musée Guimet, ouvert en 1879, qui est signalé par un astérisque : ses collections sont décrites en une vingtaine de lignes. Les cartes réalisées montrent que de larges espaces demeurent encore ignorés du guide, en tout cas en ce qui concerne la présence d'objets jugés dignes d'intérêt. Aucun n'est signalé au sud de la gare de Perrache (on note que le confluent n'est désormais plus mentionné), aucun au nord du jardin des plantes (sur le haut des pentes de la Croix-Rousse et sur le plateau), aucun non plus au sud du cours Lafayette, dans le quartier de la Guillotière (rive gauche du Rhône). En résumé, ce guide se caractérise par une forte augmentation des « choses à voir » sur le plan quantitatif, marquée notamment par une actualisation du contenu et le changement d'organisation de la visite. Des objets récents sont cités et décrits.

Le guide [BAE1891] consiste en une traduction en anglais de l'édition française. La ville y est également présentée sous la forme d'un unique itinéraire. Le contenu de cette édition est très proche de la française, mais on remarque encore un souci accru d'actualisation du contenu de la part de l'éditeur allemand. Le guide [BAE1891] contient trois nouvelles curiosités : la place Ampère, le monument à Ampère érigé en 1888 et le monument de la République situé place Perrache, construit en 1889, ce qui porte le total des « choses à voir » à 50. Ces trois objets viennent renforcer un peu plus la concentration de « choses à voir » dans la partie centrale de la Presqu'île. Désormais, plus de la moitié des objets que le guide juge dignes d'intérêt sont situés entre Perrache et la place des Terreaux. Il faut signaler quelque chose de surprenant : cette édition comporte une erreur notable dans la partie consacrée à la visite de la ville. Le guide cite (p. 213) un monument de la Révolution, situé place Perrache et indique (p. 222) dans une description plus longue, un monument de la République, situé place de la République. En réalité, il s'agit d'un seul et même objet, le monument de la République, œuvre du sculpteur Émile Peynot et de l'architecte Victor Auguste Blavette. Ce monument n'a jamais été situé place de la République, il était localisé place Perrache (actuelle place Carnot). C'est le seul guide du corpus qui comporte une telle erreur. Je n'ai donc spatialisé que le monument situé place Perrache. Ce guide est un exemple étonnant de « chose à voir » fictive, par erreur : le

monument de la République place de la République n'existe pas dans la réalité, mais il est présent dans l'espace présenté par le guide.

Le guide Baedeker suivant correspond à l'édition anglaise [BAE1898a] du même titre. Peu d'évolutions sont à noter : le nombre de « choses à voir » identifiées passe à 55. En fait, dix objets font leur entrée tandis que cinq disparaissent de cette édition. Le principal constat à faire concerne les fontaines et les statues qui sont mentionnées pour la première fois : fontaine Bartholdi (1892), buste de Raspail (1884), buste de Thiers (1893), statue du docteur Bonnet (Hôtel-Dieu, 1862), statue du botaniste Bernard de Jussieu (1892) et monument à Joséphin Soulary (1895, poète lyonnais). Il y a une expansion sur la rive gauche du Rhône, dans le quartier de la Guillotière, au sud du cours Lafayette, avec notamment la mention de la Préfecture (1890, cours de la Liberté), du temple protestant (1884) et de plusieurs statues. On note aussi la présence de deux nouvelles curiosités sur la colline de Fourvière : la tour métallique (1894, avec son observatoire), récemment construite, et un ensemble de vestiges antiques, les cinq tombeaux romains situés place de Choulans (actuelle place Wernert), découverts en 1885. En résumé, on relève une nouvelle fois la volonté de mise à jour du contenu, par la prise en compte d'objets récemment construits ou aménagés.

Publié la même année, le guide [BAE1898b] correspond quant à lui la première édition du nouveau titre *Die Riviera*, en allemand. Étrangement, ce guide compte moins de curiosités que le précédent [BAE1898a] : 48 contre 55 (aucun nouvel objet, sept objets en moins). Les objets qui ne sont plus mentionnés sont le musée de la Propagation de la Foi, l'église de la Charité, le cimetière de Loyasse, le Grand Séminaire, le théâtre des Célestins, la fontaine de la place des Célestins et l'ancien jardin des Plantes. En revanche, les nouvelles « choses à voir » qui étaient apparues dans le guide [BAE1898a] sont bien présentes dans ce guide en allemand qui traite Lyon de la même manière que le titre *Italie du Nord* : en tant que ville étape dans l'itinéraire vers la destination finale, la Riviera.

Le guide [BAE1901], édition en français (couverture régionale, Sud-Est de la France), constitue une nouvelle étape majeure pour la collection allemande dans la présentation de l'espace lyonnais. 81 objets ayant le statut de « choses à voir » ont pu être identifiés, ce qui représente une très forte augmentation par rapport aux guides [BAE1891] et [BAE1898b]. Le changement important est ici l'apparition de la mention précise d'adresses de maisons anciennes présentant un intérêt pour le touriste. Ce guide indique ainsi sept maisons dans la rue Mercière, située dans la Presqu'île, entre la place des Jacobins et le pont du Change, ainsi que l'ancien hôtel de ville de Lyon, au n°13 rue de la Poulaillerie. Pour la première fois dans les guides Baedeker étudiés,

le quartier situé au nord de la cathédrale Saint-Jean est aussi recommandé pour ses maisons anciennes : il y en a huit dans la rue Saint-Jean et trois dans la rue du Bœuf. Au total, ce sont donc dix-neuf nouveaux objets de ce type qui font leur entrée dans le guide comme « choses à voir » (soit un peu moins d'un quart du total). Parmi les autres évolutions notables, il y a les nouvelles mentions de plusieurs vestiges archéologiques gallo-romains situés sur la colline de Fourvière et la colline Saint-Irénée : outre les cinq tombeaux romains de la place Choulans, on trouve désormais les restes d'aqueduc romain rue du Juge-de-Paix (actuelle rue Roger-Radisson) et les vestiges d'aqueduc dans l'enceinte du fort Saint-Irénée. L'église Saint-Just et le temple protestant, situé sur la rive gauche du Rhône, sont aussi présents dans cette édition. Ce guide comporte encore de nouveaux objets décoratifs : le monument commémorant Sadi Carnot, place de la République (1900), les statues du général Duphot (1769-1797) et du poète Victor de Laprade (dans les jardins de la nouvelle Préfecture) et le monument du chansonnier Pierre Dupont dans le jardin des Chartreux. Comme on le voit, les fontaines et les statues sont de plus en plus présentes dans les guides Baedeker au début du XX^{e} siècle. Trois objets sont absents de cette nouvelle édition : le musée Guimet, qui a fermé en 1889 pour être transféré à Paris, la fontaine ronde de la place des Terreaux (enlevée et remplacée par la fontaine Bartholdi) et le théâtre Bellecour.

En résumé, il y a une concentration de plus en plus forte dans la partie centrale de la ville, entre Perrache et Terreaux (37 objets), et plus particulièrement entre les places Bellecour et des Terreaux (29 objets). Un deuxième espace dense en « choses à voir » commence à se constituer sur la rive droite de la Saône, entre la place Saint-Jean et la place du Change (16 objets, notamment des maisons anciennes citées pour leur architecture). Pour la première fois, de nouvelles curiosités situées au nord de la place des Terreaux sont apparues (jardin des Chartreux et monument à Pierre Dupont). On remarque aussi la présence d'objets au sud du cours Lafayette. Cependant, de larges parties de l'espace lyonnais restent encore ignorées du guide, comme précédemment.

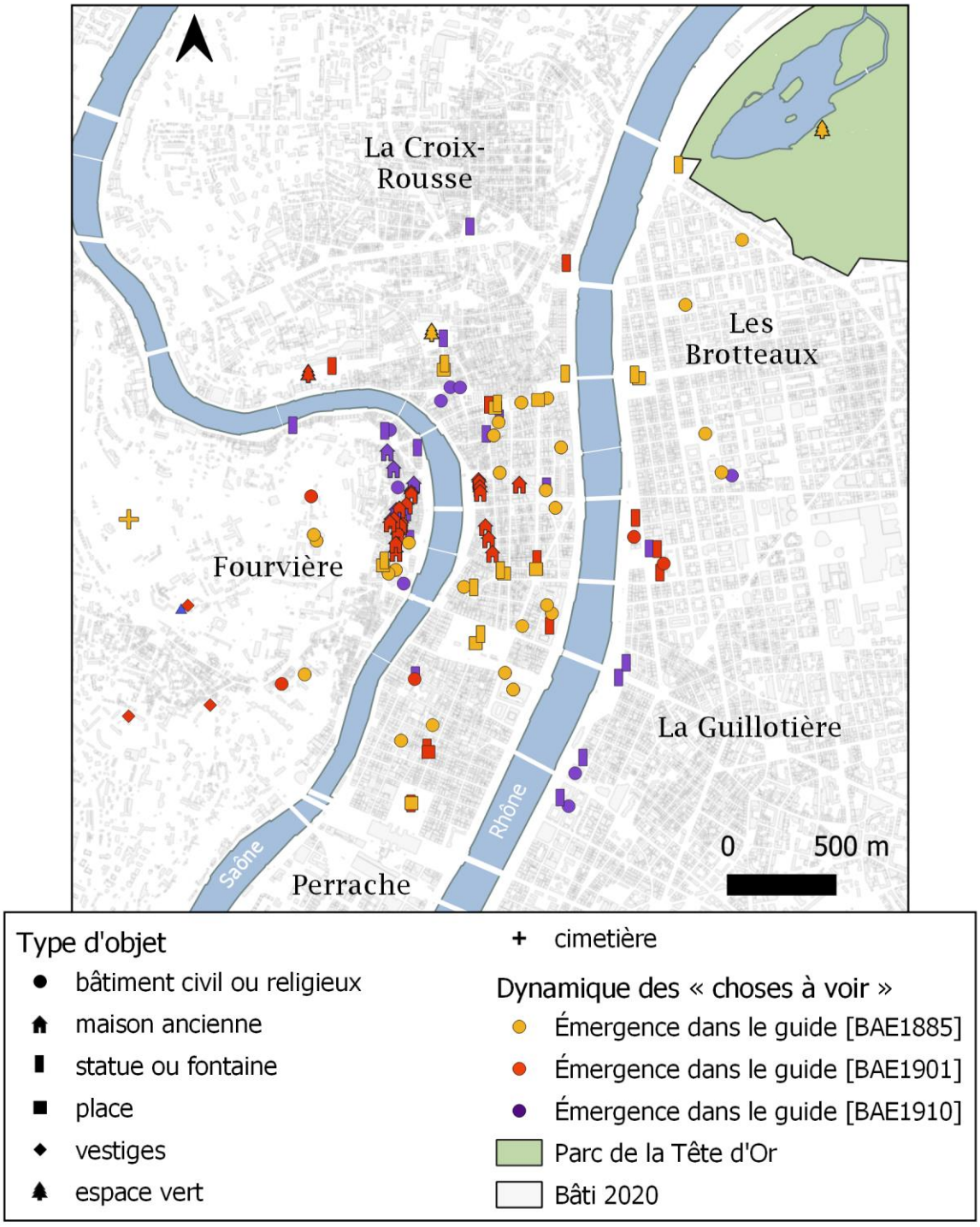
L'édition [BAE1910] se place dans la même logique, avec toutefois quelques différences. Le nombre de « choses à voir identifiées » est de 92, mais il est à nuancer, car il y a en fait un mouvement très important : dix-neuf objets sortent du contenu du guide et 30 nouveaux font leur apparition. Parmi ceux qui disparaissent, on retrouve les maisons anciennes de la rue Mercière précédemment citées. Dans cette édition, la rue Mercière est mentionnée de manière générale pour ses maisons anciennes, mais aucune adresse précise n'est indiquée : la « chose à voir » est la rue. De même, trois maisons de la rue Saint-Jean et une de la rue du Bœuf précédemment citées sont absentes de cette nouvelle édition, sans qu'on ne sache pourquoi.

Plusieurs bâtiments à vocation religieuse ne sont plus mentionnés : l'église Saint-Just, l'église Saint-Pothin, la chapelle de l'Hôtel-Dieu et le Grand Séminaire. Enfin, le cimetière de Loyasse et la fontaine des Célestins sont également absents.

Venons-en maintenant aux nouveaux objets. La carte montre une densification des « choses à voir » sur la rive droite de la Saône. Désormais, le guide cite 25 objets situés entre la place Saint-Jean et l'église Saint-Paul. Parmi les nouvelles entrées, il y a surtout des maisons anciennes (place du Change, rue Juiverie, rue Gadagne, rue Saint-Jean, maison Henri IV), mais aussi l'église Saint-Paul et la statue du chancelier Gerson (1880, au nord), le palais des Expositions, quai de Bondy (1902-1906) et l'ancien archevêché, près de la cathédrale. Sur la colline de Fourvière, la porte fortifiée de Fourvière est citée. On note aussi l'apparition dans ce guide d'un objet situé quai Pierre-Scize, la statue de l'Homme de la roche, qui est installée depuis 1849 dans un emplacement creusé dans le rocher. De nouveaux objets urbains décoratifs sont présents dans le guide et contribuent à une expansion de l'espace des « choses à voir ». Parmi ceux-ci, certains étaient déjà apparus dans le guide [BAE1898b]. Sur la rive gauche du Rhône, c'est le cas des bustes de Raspail et de Thiers, près du pont de la Guillotière, auxquels s'ajoutent désormais la statue du chirurgien Ollier (1904), sur la place du même nom et le buste de Félix Mangini (1907, ingénieur et homme politique) dans les jardins de la Préfecture. Dans ce quartier, le guide cite pour la première fois comme « choses à voir » les bâtiments des facultés de Droit et des Lettres et des facultés des Sciences et de Médecine, récemment construits[1246]. Le monument à Jacquard (inventeur du métier à tisser mécanique programmable), qui était installé place Sathonay, n'est pas un nouvel objet, puisqu'il était déjà signalé depuis l'édition [BAE1885]. Cependant, son déplacement sur la place de la Croix-Rousse (1901) marque aussi un élargissement de l'espace touristique, faisant de ce monument – dans la collection Baedeker – le premier objet situé au-delà du boulevard de la Croix-Rousse (au nord). Un peu plus au sud, il y a le monument d'Auguste Burdeau (1903, écrivain et homme politique), se trouvant dans le jardin des Plantes. Comme les maisons anciennes de la rue Mercière ne sont plus présentes, la carte montre une concentration moins forte dans la Presqu'île, mais il ne faut pas s'y tromper : de nouveaux objets sont apparus, autour de Saint-Nizier et de la place des Terreaux. Outre le monument à Jean-Pierre Pléney (1784-1864, négociant et bienfaiteur des orphelins), inauguré en 1897 place Meissonier, qui est à nouveau mentionné, les bâtiments de la Martinière et la salle Rameau font leur entrée dans le guide. Il s'agit du dernier guide Baedeker en langue française au sein du corpus.

[1246] Ils étaient déjà cités dans plusieurs guides Baedeker précédents mais je considère que leur nature était alors différente, qu'ils n'étaient pas encore des « choses à voir ».

Dynamique des « choses à voir » dans les guides [BAE1885], [BAE1901] et [BAE1910]



Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 23 : Dynamique des entrées de « choses à voir » dans les guides [BAE1885], [BAE1901] et [BAE1910]

La Carte 23 représente la dynamique des « choses à voir » dans les éditions [BAE1885], [BAE1901] et [BAE1910]. On y voit les entrées dans chacune des éditions. La carte met clairement en lumière l'important mouvement entre chacune de ces éditions : si le guide [BAE1885] avait déjà été marqué par l'entrée de nombreux objets, les suivants se caractérisent par l'émergence de la catégorie des maisons anciennes dans les quartiers Saint-Jean et dans la rue Mercière. L'édition [BAE1910], l'étendue des « choses à voir » s'agrandit, avec des objets situés sur la rive gauche du Rhône, au nord du quartier Saint-Jean et entre la Saône et la place des terreaux.

Enfin, le guide [BAE1914] consiste en une version diminuée – en anglais – du guide [BAE1910]. 17 objets disparaissent, portant le total de « choses à voir » dans ce guide à 75. Ce sont surtout les mentions d'adresses des maisons anciennes dans les rues situées entre la place Saint-Paul et la place Saint-Jean (rues Saint-Jean, du Bœuf, Juiverie et Gadagne, place du Change) qui ont été supprimées, mais ces rues restent nommées de manière générale pour leurs maisons intéressantes. Parmi les autres objets sortis du guide, il y a le monument à Joséphin Soulary, place Saint-Clair. L'église de la Charité, n'a pas été ici considérée comme un objet distinct de l'hôpital de la Charité, car sa mention est présente dans la description de l'hospice[1247].

En résumé, la comparaison des cartes de spatialisation des « choses à voir » des différentes éditions des guides Baedeker publiées entre 1865 et 1914 fait apparaître une évolution somme toute assez linéaire, marquée par plusieurs changements majeurs, en particulier au début du XX^{e} siècle. Les trois premières éditions – au contenu identique – dessinent un espace touristique éclaté, constitué de seulement 21 curiosités. Ces guides adoptent encore une structure thématique : l'absence d'organisation spatiale est rendue assez évidente par la carte réalisée. Par exemple, la mention du confluent, point isolé tout au sud de la Presqu'île, ou celles du parc de la Tête d'Or et du monument des Victimes du Siège de Lyon (première chapelle expiatoire des Brotteaux) sur la rive gauche du Rhône montrent qu'il n'y a pas de logique géographique dans la conception de la visite de la ville. Le titre régional *Le Midi de la France depuis la Loire et y compris la Corse* [BAE1885] marque un tournant majeur dans la collection Baedeker et de manière générale au sein du corpus. Pour la première fois dans cette collection, la visite de Lyon est organisée selon un unique itinéraire, suivant une logique géographique. La carte fait apparaître une concentration de « choses à voir » sur certaines portions de l'itinéraire, en particulier en Presqu'île entre les places Bellecour et des Terreaux. On remarque davantage de

[1247] Par conséquent, un seul point a été conservé pour cet édifice dans la carte.

proximité entre les objets, alors que se devine le rôle sous-jacent de certains axes de circulation, qui permettent au visiteur d'effectuer la liaison entre les curiosités (rue de la République, pont Tilsitt).

Comme nous l'avons vu dans le commentaire individuel des guides, plusieurs éléments saillants sont à mettre en évidence. À la différence de la collection Murray, les guides Baedeker des années 1880-1910 se caractérisent par des mises à jour très régulières et un souci accru d'actualisation : ils intègrent rapidement de nouveaux objets récents (monuments, édifices). Du point de vue thématique, on observe à partir des années 1880 l'augmentation parmi les curiosités des objets urbains décoratifs : fontaines, statues et monuments situés dans l'espace public ou dans la cour d'édifices accessibles aux piétons. Cela est particulièrement visible dans les guides [BAE1898a], [BAE1901] et [BAE1910] : l'expansion de l'espace touristique dans certains lieux se fait d'abord et avant tout par l'intermédiaire de ce type d'objets, comme le montre le cas de la statue de Jacquard. Parallèlement, les guides se mettent à citer précisément certaines adresses de maisons anciennes situées dans le quartier Saint-Jean et dans certaines rues de la Presqu'île (dont la rue Mercière), au même moment où des acteurs locaux s'y intéressent fortement pour leur architecture (Commission municipale du Vieux Lyon créée en 1898). La carte de dynamique d'entrée des « choses à voir » présentes dans les guides Baedeker entre 1885 et 1910 rend nettement visible l'importance quantitative de ces objets au fil des éditions. Ces maisons anciennes constituent des « grappes » denses, situées autour de plusieurs voies. Cependant, de nombreuses zones demeurent en dehors de l'espace touristique construit par les guides Baedeker : une très grande partie de la rive gauche du Rhône (la plupart des curiosités s'y trouvant sont soit à proximité immédiate du fleuve, soit relativement isolées). Les pentes de la colline de la Croix-Rousse et le plateau de la Croix-Rousse plus au nord demeurent aussi largement oubliés, tout comme le sud de la Presqu'île, de la gare de Perrache au confluent du Rhône et de la Saône. La colline de Fourvière dessine un espace touristique éclaté, constitué presque essentiellement d'édifices religieux et de vestiges archéologiques sans lien entre eux. Enfin, la partie nord-ouest de Lyon – si importante historiquement comme axe de circulation et entrée principale dans la ville – se trouve aussi mise à l'écart du « Lyon touristique » tel que présenté par les guides Baedeker. La différence avec les premiers guides Murray s'explique ici par le changement dans les modalités d'entrée à Lyon : depuis le milieu des années 1850, le train permet aux voyageurs d'arriver directement à la gare de Perrache.

Guide	BAE1865	BAE1868a	BAE1868b	
Entrées	–	0	0	
Sorties	–	0	0	
Permanence	–	21	21	
Total « Choses à voir »	**21**	**21**	**21**	
Guide	**BAE1885**	**BAE1891**	**BAE1898a**	
Entrées	–	+3	+10	
Sorties	–	0	-5	
Permanence	–	47	45	
Total « Choses à voir »	**47**	**50**	**55**	
Guide	**BAE1898b**	**BAE1901**	**BAE1910**	**BAE1914**
Entrées	0	+36	+30	0
Sorties	-7	-3	-19	-17
Permanence	48	45	62	45
Total « Choses à voir »	**48**	**81**	**92**	**75**

Tableau 11 : Dynamique des « choses à voir » dans les guides Baedeker entre 1865 et 1914

5.4.3. Cartes de synthèse des guides Hachette, entre 1854 et 1914

Étant donné le nombre plus important de guides Hachette dans le corpus principal (32 sur 61) et la présence de plusieurs séries en parallèles dans le catalogue de cet éditeur, j'ai fait le choix ici de ne pas présenter une carte de spatialisation des choses à voir pour chacun d'entre eux, mais plutôt une sélection ciblant quelques éditions parmi les plus importantes en termes de changements dans l'image de l'espace lyonnais. Pour la période 1840-1820, le corpus principal contient dix-sept guides Hachette publiés entre 1854 et 1914, qui appartiennent à la collection des guides Joanne. La particularité de cette collection par rapport à ses concurrentes étrangères (pour la France) est d'avoir publié des titres correspondant à plusieurs échelles différentes : du transnational (Europe) au local (monographies de ville). Il est important de conserver cette logique multiscalaire dans l'analyse et la présentation des résultats. Dans cette optique, je présente ici les cartes réalisées en distinguant les guides selon leur niveau de couverture géographique : transnational et national, régional (IGF et itinéraires De Paris à Lyon), monographies locales (Lyon et ses environs).

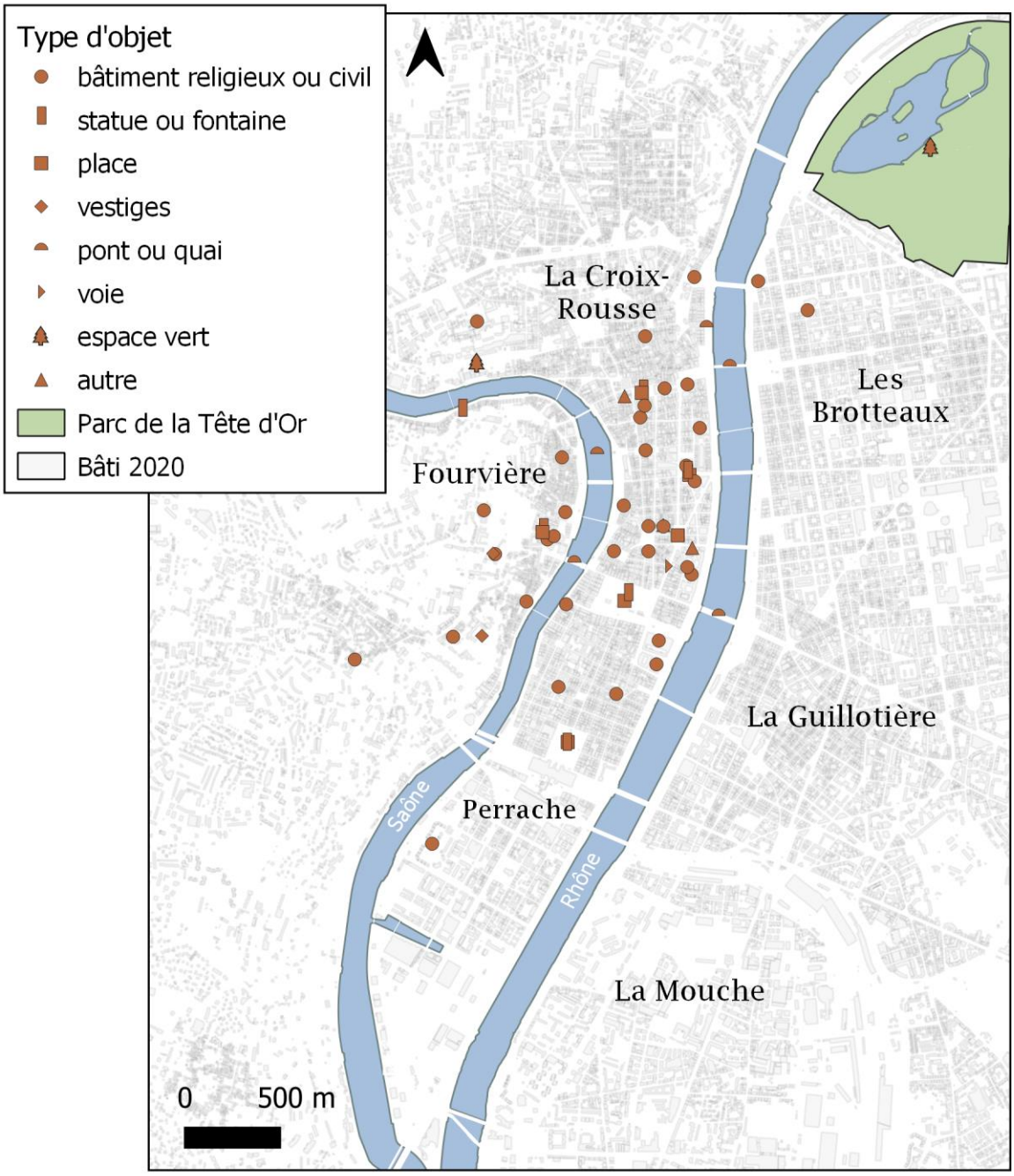
La caractéristique principale des guides de l'éditeur français par rapport aux collections étrangères se situe dans la quantité d'objets cités : il y a beaucoup plus de « choses à voir » dans les guides Joanne (Hachette) que dans les guides Murray et Baedeker. La difficulté réside ici dans l'identification de la nature de certains objets, en particulier dans les guides Hachette de cette période qui adoptent presque tous une structure thématique dans la présentation des « choses à voir ». L'adoption de l'organisation spatiale de la visite de la ville n'intervient qu'au tout début du XX^e^ siècle avec les guides [HAC1902] et [HAC1905] et leurs éditions postérieures, mais elle n'est définitivement consacrée qu'après la Première Guerre mondiale dans les nouveaux guides Bleus. En revanche, quelques éléments de parcours dans la ville apparaissent déjà dans les guides Joanne sur Lyon au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle : d'abord sous la forme des promenades recommandées dans la sous-entrée correspondante ou pour certains objets (« Antiquités » sur la colline de Fourvière), puis dans la rubrique « Emploi du temps » / « Direction » (comme nous l'avons vu dans le chapitre 4).

Guides d'échelle transnationale et nationale

Dans le corpus, parmi les guides Joanne de l'éditeur Hachette publiés dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, il y a un seul guide de couverture européenne [(HAC1860)] et deux guides (Diamant) de couverture nationale ([HAC1868] et [HAC1887]). Ces trois éditions peuvent être étudiées ensemble car elles présentent à peu près les mêmes caractéristiques. Comme d'autres localités, Lyon est y présentée de manière synthétique, dans un style quasi-télégraphique, sous forme de listes de « choses à voir ». L'entrée Lyon est traitée en moins d'une dizaine de pages[1248]. Ces guides sont en quelque sorte un condensé des guides-itinéraires *De Paris à Lyon* et de l'IGF qui sont publiés à la même période. La structuration adoptée est thématique : description générale de la ville (situation, quartiers, panorama depuis Fourvière), édifices religieux, édifices civils (dont les théâtres et hôpitaux), quais et ponts du Rhône et de la Saône, places et monuments, musées et collections, antiquités, promenades, excursions (environs de Lyon).

[1248] Six pages sur deux colonnes pour le guide [HAC1860, p. 119-124], neuf pages sur deux colonnes pour le guide [HAC1868, p. 16-24] et six pages sur deux colonnes pour le guide [HAC1887, p. 9-14]. Pour ce dernier, les renseignements pratiques sont situés à la fin de l'ouvrage et non dans l'entrée « Lyon ».

L'espace des « choses à voir » dans le guide [HAC1860]



Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 24 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [HAC1860]

Le premier constat est le suivant : à échelle équivalente, ces guides Joanne comptent environ deux fois plus de choses à voir que leurs concurrents Murray et Baedeker contemporains. C'est là une différence notable quant à l'intérêt pour certains objets. Sur le plan géographique, l'espace lyonnais construit par ces trois guides est assez similaire, malgré quelques légères différences. Les deux tiers des curiosités sont concentrés sur la Presqu'île, dans un périmètre allant au sud des pentes de la Croix-Rousse au nord à la place Carnot (alors dénommée place Napoléon puis place Perrache) au sud. C'est là que se trouvent les lieux et objets les plus importants, en particulier les deux grands musées, les places majeures et la majorité des églises principales. Environ un quart des objets sont situés sur la rive droite de la Saône (notamment sur la colline de Fourvière et autour de Saint-Jean). Les maisons anciennes situées dans les rues entre Saint-Paul et Saint-Georges sont seulement citées de manière générale, en une phrase [HAC1868, p. 18]. Il n'y a pas encore de prise en compte de l'échelle du quartier : la logique de ces guides reste celle des édifices ou ensembles remarquables isolés (église Saint-Paul, loge du Change, groupe cathédral et place Saint-Jean). Sur la colline de Fourvière, le traitement est le même : les édifices religieux et les vestiges antiques sont isolés, il n'y a pas encore de logique de regroupement dans un but de visite. Il faut également signaler la présence de plusieurs curiosités au nord-ouest de la ville, le long du quai Pierre-Scize (statue de l'homme de la roche, jardin botanique de l'école vétérinaire et statue de Bourgelat). Le guide [HAC1868] mentionne aussi l'église Saint-Pierre-ès-liens de Vaise. Trois curiosités sont situées dans la partie sud de la Presqu'île, dans le quartier Perrache, entre le confluent et la gare. Il s'agit d'un bâtiment destiné à la production, l'arsenal d'artillerie, d'une église, Sainte-Blandine (1863-169) et de la place de l'Hippodrome attenante. Dans les guides [HAC1860] et [HAC1887], seules quelques « choses à voir » sont situées sur la rive gauche du Rhône. Ce sont des lieux de loisirs (Jardin d'hiver, Colisée ou Alcazar) et bien sûr, le grand parc lyonnais (parc de la Tête d'Or). L'édition [HAC1868] cite davantage d'objets dans le quartier des Brotteaux (huit) : outre les trois précédents, il y a la place Louis XVI (puis Morand) et le monument de la Ville de Lyon s'y trouvant depuis 1865, ainsi que trois édifices religieux. Quelques vestiges sont mentionnés dans les sous-entrées « Antiquités » : les restes d'aqueducs dans les environs de Lyon[1249], la citerne Bérelle (Saint-Just) et le réservoir situé dans le clos de l'Antiquaille. Les deux guides Diamant *France* citent aussi « les ruines de l'hémicycle d'un *théâtre*, au quartier Saint-Just » [HAC1868, p. 19]. Ce guide mentionne à la même page « les vestiges d'un *canal souterrain*, le long de la rive dr. du Rhône de Miribel à Lyon »[1250].

[1249] Ils n'ont pas été spatialisés ici car leur mention dans les guides n'est pas très précise, les aqueducs étant présentés dans leur ensemble.
[1250] Il s'agit des galeries souterraines communément appelées « arêtes de poisson ». Je n'ai pas spatialisé cet objet.

La faible variation du nombre total de « choses à voir » entre ces trois éditions est trompeuse : en effet, si l'on s'intéresse de près aux entrées et sorties, on remarque que le mouvement est important, puisque près de la moitié des objets considérés comme dignes d'intérêt sont renouvelés entre le [HAC1860] et le [HAC1868], et près du tiers entre le [HAC1868] et le [HAC1887]. Les objets concernés par cette intermittence sont essentiellement les hôpitaux et les établissements de bienfaisance, ainsi que certains édifices religieux d'importance secondaire[1251] et des objets qui n'existent plus à la date de la nouvelle édition (colonne du méridien place des Cordeliers, ancienne fontaine de la place des Jacobins, statue de Napoléon I^{er}). Dans l'ensemble, ces guides Joanne sont à jour sur les mutations de l'espace lyonnais (démolitions, constructions, aménagements). Par exemple, le [HAC1887] mentionne la nouvelle fontaine de la place des Jacobins (1885), la nouvelle église Notre-Dame de Fourvière (1872-1884, future basilique), le musée Guimet aux Brotteaux (ouvert en 1879) et le théâtre Bellecour (1879). Les objets qui n'ont plus de matérialité dans la ville ne sont plus cités. Ainsi, dans cette même édition [HAC1887], la place Carnot est absente, sans doute car à ce moment-là il n'y a plus en son centre de monument remarquable[1252].

Guide	HAC1860	HAC1868	HAC1887
Entrées	–	+27	+18
Sorties	–	-19	-22
Permanence	–	35	40
Total « Choses à voir »	**54**	**62**	**58**

Tableau 12 : Dynamique des « choses à voir » dans les guides [HAC1860], [HAC1868] et [HAC1887]

Guides d'échelle régionale

Comme indiqué dans le chapitre 2, deux séries de guides de niveau régional coexistent au sein du corpus principal. La plupart font partie de la série IGF, mais ce n'est pas le cas de tous. Il y a d'une part les éditions du guide itinéraire *De Paris à Lyon* : [HAC1854], [HAC1861], [HAC1873] et [HAC1882], auquel il faut rajouter le guide *De Paris à Genève et à Chamonix par Mâcon et par Lyon* ([HAC1858]). D'autre part, le corpus contient la première édition du titre *Jura et Alpes françaises* ([HAC1877]), la première édition du titre *Lyonnais, Beaujolais,*

[1251] Parmi les objets présents dans le [HAC1868] et absents du [HAC1887], on compte l'église de l'Immaculée-Conception, la Chapelle de l'Enfant-Jésus, l'église Saint-Pierre de Vaise, le séminaire de Fourvière (actuel lycée Saint-Just).
[1252] La statue de Napoléon I^{er} a été déboulonnée en 1870 et le monument de la République n'est pas encore en place (son inauguration a lieu en 1889).

Bresse ([HAC1890]) et enfin deux éditions du guide *Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais* : [HAC1902] et [HAC1912]. Au total, ce sont neuf guides de niveau régional, publiés sur une période de soixante ans.

Monographies locales

Cinq éditions du titre *Lyon et ses environs* ont été étudiés pour cette première période. Il s'agit des guides [HAC1872], [HAC1885], [HAC1897], [HAC1905] et [HAC1914]. Le faible intervalle entre chacune de ces éditions (une dizaine d'années environ)[1253] permet un suivi précis des changements et des permanences. La principale évolution du titre *Lyon et ses environs* au cours de cette période est l'adoption d'une organisation géographique de la ville avec l'édition de 1905, qui est conservée dans les éditions suivantes, dont celle de 1914. En revanche, les guides [HAC1872], [HAC1885] et [HAC1897] ont une structure thématique. On constate assez peu de changements dans les thématiques entre ces trois éditions. Certaines d'entre elles, jugées moins importante, disparaissent au fur et à mesure des éditions. C'est le cas des sections « Service des eaux », « Sociétés savantes », « Cimetières » et « Fortifications », qui sont présentes dans les guides de 1872 et de 1885, mais absentes de celui de 1897. Alors qu'on trouve deux sections « Places. – Statues. – Fontaines. » et « Boulevards. – Rues. – Passages. », il n'y en a plus qu'une seule dans le guide de 1897, intitulée « Places, rues, statues, fontaines, maisons curieuses, etc. » et qui correspond à la fusion des deux précédentes.

Hormis des changements, l'organisation générale des objets reste la même dans ces trois éditions avec les autres rubriques thématiques stables. Après la présentation historique, la première section du guide est « Situation. – Aspect général. – Population. – Notre-Dame de Fourvière. ». Elle est suivie de la présentation des « Quais et ponts » – d'abord ceux de la Saône, ensuite ceux du Rhône – puis les « Antiquités », « Édifices religieux », « Édifices civils », « Théâtres. – Salles de concerts et de réunions. », « Instruction publique », « Établissements de bienfaisance et de prévoyance », « Musées et collections » (la plus longue en nombre de pages), « Industrie et Commerce » et « Promenades ». Le choix de cette structure par thèmes a des conséquences importantes sur celui des « choses à voir ». Dans cette collection comme dans les autres, le passage à l'organisation géographique est le plus grand bouleversement dans la

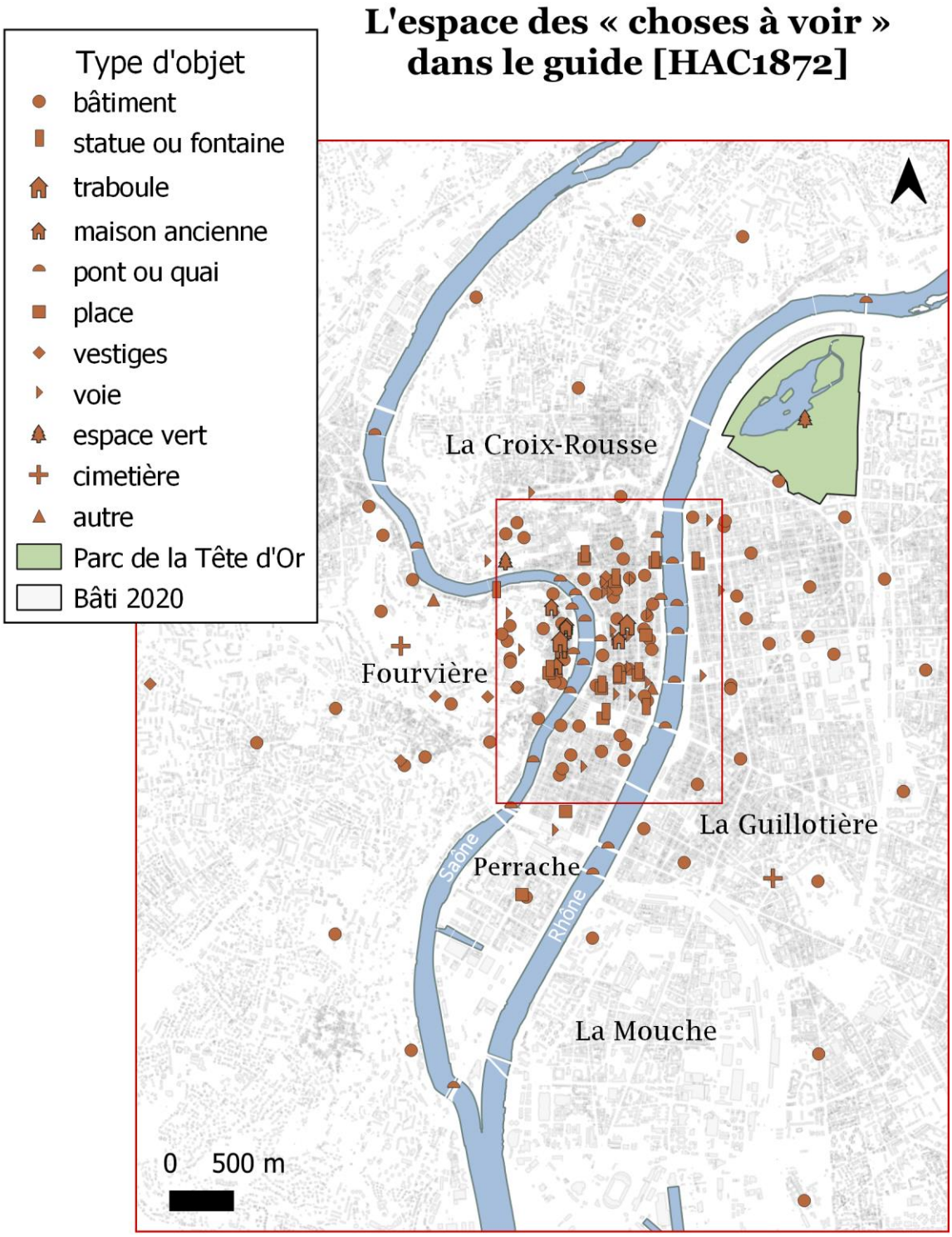
[1253] Il importe de rappeler qu'entre ces cinq éditions, il y a eu d'autres parutions du titre *Lyon et ses environs* : la première série de monographie (guides Diamant) compte sept éditions : 1870, 1872, 1876, 1877, 1880, 1883 et 1885. La deuxième série de monographie (guides Joanne) compte seize éditions : 1886, 1888, 1891, 1893, 1894, 1895, 1897, 1899, 1900, 1903, 1905, 1906, 1910, 1912, 1914 et 1918.

sélection des curiosités, puisque que l'ensemble du contenu est reconfiguré selon une logique d'itinéraires : l'espace de circulation relie désormais les « choses à voir » entre elles.

Quelles sont les principales caractéristiques de ces éditions du titre *Lyon et ses environs* entre 1872 et 1914 ? Dans l'ensemble, on note peu de différences entre cette monographie et les guides régionaux de l'IGF ou le titre *De Paris à Lyon*[1254]. Comme cela a déjà été expliqué, l'éditeur Hachette a pour habitude de réutiliser très largement le contenu d'un titre à l'autre (que ce soit le texte, les cartes et plans, les vues). Il n'est donc pas très étonnant de retrouver beaucoup de similitudes et de remplois entre les guides de niveau régional et ceux de niveau local.

La Carte 25 représentant l'espace des « choses à voir » du guide [HAC1872] fait nettement apparaître la différence quantitative entre ce guide Hachette et ceux de ses concurrents étrangers. Ici, il y a 186 objets qui sont des « choses à voir ». On compte sept maisons anciennes et deux traboules, une dizaine de statues et de fontaines, des ponts et quais, vingt-trois voies et six vestiges. Le reste, ce sont des édifices civils, religieux et militaires. Il faut remarquer la densité d'objets situés sur la rive droite de la Saône, autour de Saint-Jean et le fait que ce guide cite aussi un certain nombre d'églises et d'édifices religieux localisés sur la rive gauche du Rhône, aux Brotteaux et au-delà. Les forts de la ceinture militaire lyonnaise sont également tous cités. Les éditions suivantes sont aussi caractérisées par un très grand nombre de « choses à voir », souvent plus de 200. Cela montre que ce sont ces guides monographiques qui contiennent le plus d'objets et sont en cela comparables aux livrets-guides du SIL et aux guides POL sur Lyon.

[1254] D'ailleurs, les guides *Lyon et ses environs* [HAC1872] et *De Paris à Lyon* [HAC1873] sont presque en tous points identiques, preuve qu'il n'y a pas forcément une logique multiscalaire dans le choix des « choses à voir » (mais plutôt un souci pratique d'économie poussant au « recyclage » du contenu).



Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 25 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [HAC1872]

5.4.4. Synthèse générale de la période 1840-1920

Plusieurs éléments sont à retenir pour cette première période de 80 ans. Au milieu du XIX^e^ siècle, de grands changements ont lieu dans la matérialité de la ville (démolition et percées dans la Presqu'île) et son accès (arrivée du chemin de fer reliant Lyon à Paris et à Marseille). Ils entraînent des conséquences directes sur le choix des objets mentionnés par les guides. C'est surtout frappant pour l'exclusion de la partie nord-ouest de la ville, autour du défilé de Pierre-Scize, qui avait été si importante aux siècles précédents. Hormis un objet décoratif tout à fait singulier (la statue de l'Homme de la roche), cette zone est absente des guides. Hachette traite parfois de l'école vétérinaire et de l'église Saint-Pierre de Vaise, mais c'est tout.

L'une des grandes différences entre ls éditeurs est le type de structure adoptée pour la visite de la ville. Les guides Murray conservent de 1843 à 1892 l'organisation à dominante thématique. C'est aussi le cas d'Hachette jusqu'en 1905-1910 environ. En revanche, Baedeker choisit la logique géographique (par itinéraire) dès 1885. Ce choix a des conséquences sur l'espace des « choses à voir ». Dès cette période, le cœur touristique de Lyon est défini par cette sélection : c'est l'espace situé entre Bellecour, Terreaux et Saint-Jean/Fourvière. Les nouveaux quartiers aménagés avec les travaux du Second Empire ont là une importance capitale, mais ce n'est pas la seule raison. La présence des principales collections artistiques au palais Saint-Pierre, puis l'ouverture du musée d'art et d'industrie dans les années 1860 renforcent la prépondérance de cet espace. Les places sont peu à peu ornées de statues ou de fontaines. Là-dessus, les trois collections sont proches : elles font de cet espace situé entre les places Bellecour et des Terreaux le centre de la visite de la ville. La rive droite de la Saône entre le pont Tilsitt et le pont du Change doit surtout son rang à la cathédrale Saint-Jean, en tout cas jusqu'à ce que l'intérêt des rédacteurs se porte également sur les maisons anciennes des rues du quartier. Il n'y a pas de grande différence entre les collections Baedeker et Hachette sur ce point. Murray en revanche ne traite pas de cette catégorie, mais étant donné que la dernière édition sur la France et contenant une entrée « Lyon » date de 1892, on ne peut guère savoir si l'éditeur anglais aurait également porté son attention sur ces objets, comme le font Joanne dès les années 1850-1860 et Baedeker à la fin du XIX^e^ siècle.

Comme expliqué précédemment, Fourvière devient au début de la période le haut-lieu de Lyon par excellence, préalable de la visite et placé en premier dans les guides adoptant une structure thématique. Il est net que cet espace (autour de la chapelle puis de la basilique et des autres observatoires) a un rôle à part, qui tient davantage dans ces grandes collections au panorama qu'à l'importance religieuse. On remarque que tous les éditeurs portent une attention aux

vestiges antiques, mais avec des différences. C'est Hachette qui s'y intéresse le plus, allant même jusqu'à construire un parcours permettant de voir plusieurs restes d'aqueduc, dont le rampant des Massues pourtant assez éloigné sur la colline. Le profil visé est celui du voyageur-archéologue, mais il est probable que peu d'utilisateurs de guides visitant Lyon soient allés jusqu'à ce lieu.

La rive gauche du Rhône a également un rôle particulier : c'est un espace touristique éclaté, une sorte d'archipel de « choses à voir ». Il n'y a pas vraiment de logique d'itinéraire : en dehors du parc de la Tête d'Or et de l'éphémère (premier) musée Guimet, les guides étrangers en font peu de cas. Le traitement d'Hachette est là fort différent : il cite les établissements de spectacle situés dans le quartier des Brotteaux, tout comme les églises et les établissements de bienfaisance (santé). L'installation croissante de statues de grands hommes dans ce quartier est aussi une dynamique que l'éditeur français prend en compte, alors que c'est moins le cas de Baedeker qui se contente de celles situées à proximité du Rhône (Ollier, Raspail, Thiers).

Les pentes et le plateau de la Croix-Rousse marquent la plus grande différence entre les collections étrangères et la collection française. Les premières mentionnent certes ce quartier et s'attardent sur la soierie, mais à part quelques exceptions comme le guide [MUR1892] qui recommandent la visite de l'atelier de M. Carquillat, cet espace est peu pris en compte. Quelques curiosités émergent et se maintiennent néanmoins sur les pentes de la colline. C'est le cas de l'église Saint-Bruno des Chartreux chez Baedeker, et aussi du jardin des Chartreux. Mais dans l'ensemble, peu d'objets situés au nord de la place des Terreaux trouvent grâce aux yeux des rédacteurs des guides étrangers. Là encore, le déplacement de la statue de Jacquard de la place Sathonay à celle de la Croix-Rousse est intéressant, car les guides Baedeker (et Hachette) n'excluent pas cet objet de la liste des « choses à voir ». Au contraire, c'est par lui que l'espace touristique progresse à la Croix-Rousse. Son maintien comme curiosité malgré le changement de lieu montre en tout cas l'importance de cette personnalité lyonnaise, en lien avec la soierie et la figure du canut en cours de mythification. Hachette se distingue en consacrant une section particulière à la Croix-Rousse dans ses guides monographiques à partir du début du XX^{e} siècle, même si elle a une place secondaire.

Enfin, une bonne partie de l'espace de la commune de Lyon demeure absent des guides, en tout cas dans le périmètre des itinéraires et des « choses à voir ». Le quartier Perrache au sud de la gare (et y compris le confluent), avec ses usines, prisons et autres bâtiments repoussoirs est très clairement exclu du « Lyon touristique ». Derrière les voûtes de la voie ferrée, derrière la gare Perrache et le beau cours du Midi, il n'y a rien d'intéressant, sauf pour les premiers guides

Hachette et Baedeker : ceux de l'éditeur français mentionnent par exemple la place de l'Hippodrome et l'église Sainte-Blandine, tandis que ceux de l'éditeur allemand recommandent la promenade menant au confluent. Vaise, la Mouche, la Guillotière sont les autres quartiers délaissés soit par leur absence de mention, soit par un commentaire très négatif dans le cas du quartier ouvrier de la Guillotière dans les guides Joanne des années 1850-1870.

Il faut à nouveau souligner pour cette période le rôle capital du changement de modalité dans la visite de la ville. Plus que des considérations d'ordre esthétiques, c'est bien le passage à l'itinéraire qui fait apparaître de nouvelles « choses à voir ». Cela concerne surtout celles qui sont secondaires et qui doivent leur présence dans le parcours à leur proximité avec les zones de concentration des principales curiosités. Les guides [BAE1885] d'une part et [HAC1905] d'autre part sont les deux pivots de cette évolution. Le pragmatisme de Baedeker dans ce domaine (comme dans celui de la cartographie) est ici manifeste : c'est le premier des trois grands éditeurs à adopter l'organisation spatiale et à penser la visite en fonction des préoccupations pratiques des touristes. Le rôle des plans carroyés est là aussi à souligner, mais on voit qu'Hachette et Murray n'en profitent pas pour passer tout de suite à une logique spatiale. Seul Baedeker fait ce choix et l'entérine immédiatement. Le guide [HAC1905] montre que Maurice Paillon, un Lyonnais qui rédige un ouvrage pour une ville qu'il connaît bien a une autre vision, en cherchant à organiser la visite selon des quartiers cohérents et petits, donc permettant de voir des objets dans un périmètre et un temps restreints. Je suppose qu'il a été influencé par les livrets-guides du SIL et les guides POL qui avaient déjà commencé à structurer leur itinéraire de visite suivant cette logique.

Enfin, des changements ont aussi lieu dans les catégories de « choses à voir ». Plusieurs types d'objets qui sont présents dans les guides des années 1840-1880 disparaissent ensuite : c'est le cas du bâti militaire (forts, casernes) et de la plupart des établissements de santés (sauf les principaux hôpitaux), et enfin des cimetières. L'abandon de la logique encyclopédique, notamment chez Hachette explique en grande partie cette évolution.

CHAPITRE 6.
Lyon, une ville touristique ?
Une image plutôt figée : 1920-2000

Après la Première Guerre mondiale, le secteur de l'édition touristique est marqué par un certain nombre de changements. Plusieurs nouvelles collections voient le jour (guides Bleus, Blue Guides : chapitre 2). Un nouveau genre de guide est apparu à la fin du conflit avec l'émergence du tourisme de mémoire lié aux batailles[1255]. L'éditeur Michelin publie ainsi des guides des champs de bataille dès 1917[1256]. Cependant, sur le plan général, l'édition touristique est fortement ralentie dans les années d'après-guerre. En 1918, de nombreux employés des maisons d'éditions ont été tués au front et le coût des impressions connaît une nette augmentation, avec la hausse du prix du papier[1257]. La mise à jour des éditions de guides est devenue très compliquée, à cause des destructions et de la désorganisation générale du pays. Dans la préface du guide Hachette *Bourgogne, Franche-Comté, Morvan, Jura, Lyonnais* (1920), le directeur de collection des Guides Bleus, Marcel Monmarché, avertit ainsi le lecteur :

> Mais malgré tant d'efforts et de concours dévoués, je dois avertir les lecteurs que notre travail, accompli pendant la guerre et dans la période de l'armistice s'est heurté à bien des difficultés […] : beaucoup d'hôtels, de casinos, d'établissements publics transformés en hôpitaux n'ont pas encore rouvert ; partout les prix d'hôtel (*sic*) ont subi et subiront encore des fluctuations […], les services des chemins de fer, des voitures publiques, etc., ont été complètement bouleversés ; certains musées, châteaux, etc., ont été provisoirement fermés aux visiteurs.
> [HAC1920a, p. VI]

Malgré ces difficultés, cette période de l'entre-deux-guerres se caractérise par une poursuite de l'expansion touristique dans le pays. Le Touring Club de France demeure très actif, tout comme certains syndicats d'initiative, dont celui de Lyon. À Lyon, l'exposition internationale urbaine n'a pas la réussite escomptée : elle s'est arrêtée plus tôt que prévu en 1914 avec le début de la

[1255] L'attrait pour le tourisme de catastrophe n'est cependant pas nouveau : par exemple, les voyageurs britanniques du XIX^e^ siècle étaient intéressés par les destructions de la Révolution française.
Voir : I. Baudino, *Les voyageuses britanniques au XVIII^e^ siècle…*, 2015, *op. cit.*, p. 22-23.
[1256] À ce propos, voir : Susanne Brandt, « Le voyage aux champs de bataille », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°41, janvier-mars 1994, p. 18-22 [en ligne]. URL : www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1994_num_41_1_3262 (consulté le 19/08/2021) ; S. L. Harp, « *Touring the Trenches*…», 2001, *op. cit.*, p. 89-125.
[1257] Nicolas Hubé, Ivan Chupin et Nicolas Kaciaf, *Histoire politique et économique des médias en France*, Paris, La Découverte, 2009, p. 46.

guerre. Dans l'entre-deux guerres, il s'agit de réorienter la communication pour attirer des touristes. Les forts liens qui avaient tissés avec la presse et d'autres acteurs allemands avant 1914 ont été brisés net par le conflit mondial. La cible privilégiée est désormais la clientèle touristique anglophone, et notamment nord-américaine.

6.1. « La plus jeune des plus anciennes cités d'Europe[1258] »

6.1.1. Fourvière, un nouvel espace touristique

La colline de Fourvière continue d'être un lieu majeur pour les voyageurs visitant Lyon. La fonction didactique du panorama sur la ville (et ses environs) est toujours mise en avant dans les guides des grandes collections. Cette dimension se maintient tout au long de la période 1840-2000, comme le montre l'exemple du guide [HAC1991], dans la droite lignée de ses prédécesseurs de la seconde moitié du XIX^e^ siècle :

> On ne saurait trop recommander de commencer la visite de Lyon par la colline de Fourvière : d'une part, elle fut le premier site de la ville ; d'autre part, l'observation de la cité depuis ses hauteurs permet de comprendre la manière dont elle s'est progressivement formée.
> [HAC1991, p. 502]

Rien n'a changé concernant le rôle préalable du panorama de Fourvière dans les guides. La permanence est saisissante, entre les années 1840 et les années 1890, les phrases sont presque identiques. Cependant, un changement se produite dans l'espace de la colline de Fourvière présenté aux touristes. La dimension archéologique de ce quartier prend progressivement de l'importance. Certes, les vestiges des aqueducs et les ruines du théâtre situé sur les pentes de la colline ont été mentionnées dès les premières éditions. Ce qui change dans les années 1930-1940, c'est la patrimonialisation des lieux et l'établissement d'une nouvelle curiosité : le site archéologique des théâtres romains, mis au jour par les fouilles archéologiques et rapidement valorisé. La première mention du nouveau théâtre antique mis au jour sur la colline de Fourvière apparaît dans le guide [HAC1939a], ce qui montre bien la rapidité d'actualisation de ce type

[1258] Slogan présent sur une carte de vœux offerte par le Syndicat d'initiative de Lyon – Office du tourisme de Lyon et communauté (sans date), qui figure au recto une reproduction d'une estampe ancienne : « Lyon vu de la Croix-Rousse – bois gravé de la fin du XVI^e^ siècle » et au verso le texte suivant, en français, anglais, allemand, italien et espagnol : « LYON… la plus jeune des plus anciennes cités d'Europe » (AML, 1839W/201 : Office du tourisme de Lyon).

d'information qui devient immédiatement un argument touristique supplémentaire (et de taille) pour Lyon :

> Lyon possède d'intéressants vestiges de la ville romaine, notamment un théâtre récemment exhumé […].
>
> [HAC1939a, p. 348]

Cette mention est reprise à l'identique dans le guide [HAC1944]. Le guide [HAC1991] affirme l'importance du site archéologique de Fourvière et plus largement de cet ensemble patrimonial :

> Lyon peut s'enorgueillir de posséder aujourd'hui l'un des plus beaux ensembles archéologiques de France, que la construction d'un musée moderne à proximité a heureusement complété.
> [HAC1991, p. 504]

6.1.2. Une ville moderne au passé riche

Au cours du XX^e^ siècle, certains acteurs lyonnais tentent de faire l'amalgame entre le passé et le présent de la ville, sur les plans politique, médiatique et également touristique. Le syndicat d'initiative est l'un des fers de lance de cette image élaborée par les acteurs locaux pour mettre en avant des atouts relevant de l'histoire lyonnaise (fondation, vestiges patrimoine) et de la modernité présente (urbanisme, aménagement, commerce).

La ville de Lyon est réputée depuis longtemps pour ses vestiges antiques et son passé gallo-romain. On sait par exemple que les voyageurs étrangers des XVIII^e^ siècle-début XIX^e^ siècles venaient voir les restes d'aqueduc à Fourvière et les collections archéologiques conservées au palais Saint-Pierre (taurobole, tables claudiennes, etc.)[1259]. Au début du XX^e^ siècle, plusieurs ensembles archéologiques ou vestiges isolés ont fait l'objet de protection patrimoniale. Les tombeaux romains de Trion sont classés monuments historiques le 12 août 1905[1260], tout comme les restes de l'aqueduc antique de Saint-Just enclavés dans le fort Saint-Irénée quelques mois plus tard (24 janvier 1906[1261]). Le site archéologique de Fourvière commence également à être

[1259] I. Baudino, *Les voyageuses britanniques au XVIII^e^ siècle…*, 2015, *op. cit.*, p. 21.
[1260] Base Mérimée, « Tombeaux romains de Trion », notice PA00117991 [en ligne].
URL : https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/merimee//PA00117991 (consulté le 23/08/2021).
[1261] Base Mérimée, « Aqueduc gallo-romain du Gier… », notice PA00117782 [en ligne].
URL : https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/merimee//PA00117782 (consulté le 23/08/2021). La grotte Bérelle situé dans le quartier Saint-Just avait quant à elle déjà été classée monument historique en 1862.

protégé en 1905 : le 5 septembre pour « les vestiges d'un théâtre romain » et le 6 octobre pour « les vestiges d'un odéon »[1262]. Cette protection au titre des monuments historiques est ensuite élargie en 1933 (puis 1935) aux abords des deux théâtres, concomitamment des débuts du chantier de fouilles dirigé par les archéologues Pierre Wuilleumier (dès 1933) puis Amable Audin (à partir de 1953)[1263].



Figure 111 : Carte de vœux du SIL (AML)

Dans les guides de voyage du corpus principal, les vestiges antiques étaient déjà bien présents dès le milieu du XIX^e^ siècle, dans la continuité des récits, guides et monographies des XVIII^e^-XIX^e^ siècles. Parmi les objets régulièrement présents se trouvent des vestiges d'aqueducs gallo-romains situés sur la colline de Fourvière. Ils sont parfois cités dans la partie « histoire de Lyon » et non dans la visite de la ville. Quelques fois, la mention d'un reste d'aqueduc est présente dans les guides, mais sans localisation précise. La grotte Bérelle[1264] (citerne antique située sous la cour de l'actuel lycée Saint-Just et classée monument historique en 1862) fait aussi partie des vestiges signalés :

[1262] Base Mérimée, « Site archéologique de Fourvière », notice PA00117984 [en ligne].
URL : https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/merimee//PA00117984 (consulté le 23/08/2021).
[1263] M. Lenoble (dir.), *Atlas topographique de Lugdunum. Volume I…*, 2018, *op. cit.*, p. 355-357.
[1264] *Ibid.*, « Feuille 13. Grotte Bérelle », p. 464 et suiv.

> On donne le nom de *Bains romains* à une citerne située au-dessous de l'église Saint-Just. Elle est formée par une triple enceinte de portiques voûtés, communiquant les uns aux autres, et mesure 17 mètres de longueur sur 15 de largeur et 6^{m},50 de hauteur. Les murs de 1 mètre d'épaisseur sont enduits d'un ciment rouge ; aussi dur que les pierres qu'il recouvre.
>
> [HAC1854, p. 234]

À la fin du XIX^{e} siècle, une nouvelle curiosité archéologique apparaît dans les guides. Il s'agit des tombeaux romains de la place Choulans (actuelle place Wernert), qui ont été « découverts en 1885 lors d'un chantier [et classés] comme monument historique par arrêté du 12 août 1905[1265] ». Le guide [HAC1890] leur consacre une description courte mais relativement détaillée :

> En construisant la gare de Saint-Just, on amis à découvert, en 1885, les restes d'une nécropole gallo-romaine remontant à la fin du règne d'Auguste. Cinq des principaux **tombeaux** ont été réédifiés dans le même quartier sur la place de Choulan (*sic*) : dans le haut, groupe de trois tombeaux de *Julius Severanius, Quintus Valerius* et *Julia* ; au milieu, tombeau de *Quintus Calvius Turpio,* Sévir ; dans le bas, tombeau de *Satrius*.
> [HAC1890, p. 83]

Ils sont également rapidement mentionnés (et localisés via le plan) dans les guides Baedeker en allemand, anglais (1898) et français (1901), avec les deux vestiges d'aqueduc situés sur la colline, qui font l'intérêt principal de cette partie du quartier de Fourvière.

> Au delà de ses églises (descentes, v. ci-dessous), ce quartier n`a guère de curiosités que des *restes d'aqueduc romain,* à l'extrémité de la rue du Juge-de-Paix (pl. B4) et à dr. derrière la caserne du Fort Dubois-Crancé (pl. A5) ; puis cinq *tombeaux romains* (I^{er} s.), sur la place de Choulans (pl. B5), trouvés là où est la gare de St-Just (p. 6).
> [BAE1901, p. 13]

Le guide [HAC1905] les signale parmi les curiosités secondaires du quartier de Fourvière :

> […] entre Saint-Irénée et la gare du ch. de fer de Mornant sur la *place de Choulans* (Pl. E, 5), cinq **tombeaux** provenant d'une nécropole gallo-romaine remontant à la fin du règne d'Auguste.
> [HAC1905, p. 37]

[1265] L. Baldasseroni, *Du macadam au patrimoine…*, 2019, *op. cit.,* p. 475. Il mentionne le conflit d'usages entre aménagements urbains et patrimonialisation, avec le désintérêt de certains Lyonnais pour cet ensemble de tombeaux, qui « fait l'objet de plusieurs demandes de déplacement entre les années 1930 et 1980 pour favoriser la circulation et le stationnement dans la partie la plus urbanisée et la moins large de la rue. »

Le cas de cet ensemble de tombeaux est intéressant, car il s'agit d'un objet situé en périphérie des principaux lieux de visites et qui nécessite un détour à pied pour s'y rendre. Néanmoins, il est cité dans la plupart des guides du corpus (souvent en tant que « chose à voir » secondaire), et ce dès sa découverte et valorisation dans l'espace public. Au XX^e^ siècle, la dimension antique de la colline de Fourvière est par conséquent renforcée, avec plusieurs sites ou objets archéologiques relevant d'époques et de catégories différentes (aqueducs, théâtres, tombeaux). Cette évolution est perceptible et l'image de Lyon véhiculée par les guides subit là sa principale modification, vers le milieu du XX^e^ siècle.

Le guide [HAC1944, p. 65-67] contient une sous-section intitulée « Lyon Gallo-Romain » qui organise un parcours pour aller voir tour à tour les restes de l'aqueduc de la rue du Juge-de-Paix (actuelle rue Roger-Radisson), l'église Saint-Irénée et sa crypte, les tombeaux de la place Wernert, la place des minimes (mention de fouilles remblayées depuis), puis « **le parc Magneval**, acheté par la Ville pour donner accès aux ruines romaines ». S'ensuit une description des « ***ruines du grand théâtre romain**, en cours de dégagement » sur la moitié de la page 66 et la suivante. Le texte indique que la visite des fouilles est possible[1266]. Enfin, cet itinéraire consacré au « Lyon Gallo-Romain » s'achève par l'Antiquaille et son caveau souterrain, qui a acquis une forte symbolique en lien avec les martyrs chrétiens (Saint-Pothin et Sainte-Blandine). Dans ces guides, Lyon change de statut, elle devient vraiment une ville antique pour les touristes. Il ne s'agit plus ici de quelques maigres vestiges éparpillés ci et là, comme c'était le cas dans les guides de la seconde moitié du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ siècle. Désormais, c'est tout un ensemble antique cohérent qui rappelle l'importance de cette ville dans l'histoire lointaine (« capitale ») :

> **Lyon Gallo-Romain.** – Avant de voir les restes des monuments Gallo- Romains qui confèrent à la colline de Fourvière son cachet particulier, il est bon d'évoquer ce que fut l'antique capitale de la Gaule Lyonnaise.

Le point culminant du discours vantant l'ancienneté de la ville est l'organisation du bimillénaire de Lyon en 1958, pour célébrer les 2 000 de la naissance de la ville et mettre encore davantage en avant son riche passé. Cet événement occupe les acteurs lyonnais travaillant à la promotion de la ville pendant plusieurs années. Lyon peut alors compter sur une campagne médiatique importante au niveau local mais aussi national et international, notamment en direction des

[1266] [HAC1944, p. 66] : « Visite des fouilles : le samedi, de 14 à 16 h., ainsi que les 1^er^ et 3^e^ dim. de chaque mois (sauf jours de fête légale). »

touristes. Par exemple, le numéro 23 d'*Air France revue* (juin 1958) consacre deux articles au bimillénaire de Lyon[1267], qui donnent la parole à Tetsuro Furukari, ambassadeur du Japon à Paris, et à Louis Pradel, maire de Lyon. Ce dernier présente les manifestations se déroulant à Lyon en 1958 à l'occasion du bimillénaire. Son discours est représentatif de cette nouvelle image promue par les acteurs lyonnais :

> LYON, ville austère, qui a la réputation de se livrer difficilement, fête actuellement le 2.000e anniversaire de sa naissance. Métropole de la Gaule antique, cité aux cent visages, ville des penseurs et des poètes, mais aussi centre économique et port fluvial, Lyon fait surgir tous ses attraits pour rendre hommage à ses créateurs. […]
> Cette année n'offre pas une simple rétrospective. Lyon se tourne vers l'avenir, et 1958 est une année d'engagements vers les destinées futures.
> De grandes réalisations sont en cours : un axe routier ouvert en plein cœur de la cité, deux nouveaux ponts sur le Rhône, une salle omnisports parmi les plus modernes de France, un marché-gare de conception hardie, un institut de recherche scientifique, des quartiers neufs, un nouvel aéroport verront, soit leur achèvement, soit leur création en 1958.[1268]

Le SIL publie plusieurs brochures et sa revue *Quinze jours à Lyon*, avec deux numéros hors-série consacrés au bimillénaire[1269]. Cette dynamique continue dans les années 1960 : le dossier de candidature pour l'organisation des Jeux Olympiques d'été de 1968 contient encore plusieurs passages jouant sur ces deux atouts d'une ville moderne au riche passé :

> À 50 minutes de Paris par avion, à 3 h 55 par fer, la capitale des Gaules, riche d'un passé plus que bi-millénaire, s'enorgueillit d'être la plus moderne des villes anciennes.[1270]

Un peu plus loin dans le même document se trouve une photographie en noir et blanc du théâtre antique de Fourvière, sous laquelle on lit le passage suivant :

[1267] Air France, *Air France revue*, juin 1958, no 23, p. 53-60. [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65557104 (consulté le 24/08/2021).
[1268] *Ibid*., p. 54. Les cinq derniers paragraphes sont consacrés à la desserte aérienne de Lyon et à la « relance de l'aérodrome de Bron ».
[1269] Syndicat d'initiative – Office du tourisme de la Ville de Lyon, Numéros hors-série de *Quinze Jours à Lyon*, septembre 1957 et décembre 1957 (AML, 1839W/201 : Office du tourisme de Lyon).
[1270] LYON 1968 : XIXe JEUX OLYMPIQUES…, 1964, *op. cit.*

> Ville plus que bimillénaire, Lyon, fidèle à la tradition antique et au baron Pierre de Coubertin, souhaiterait apporter à cette XIX^e^ Olympiade l'équilibre nécessaire entre les Jeux du corps et ceux de l'esprit.
> Par son passé riche de souvenirs, la ville de Lyon possède 23 musées et des œuvres d'un grande richesse.
> De nombreuses expositions pourront y être organisées.[1271]

Dans les guides, il faut cependant attendre le dernier tiers du XX^e^ siècle pour trouver une photographie représentant des vestiges archéologiques : il s'agit d'une vue aérienne rapprochée du théâtre antique de Fourvière présente dans le guide [HAC1971, pl. VI].

6.1.3. Une ambition nationale et européenne

Sous le long mandat d'Édouard Herriot (maire de Lyon de 1905 à 1957[1272]), Lyon cherche à peser davantage sur le plan français et européen. Cela passe notamment par l'organisation de grands événements, comme des congrès et des expositions thématiques. La collaboration de la plupart des acteurs lyonnais – municipalité, Chambre de commerce, SIL, université, industriels et commerçant – est manifeste, comme le montre les publications précédemment citées, telle celle de 1906[1273]. Ce dynamisme aboutit à l'organisation d'une exposition internationale et urbaine en 1914, qui constitue la troisième grande exposition de cette envergure après celles de 1872 et 1894[1274]. Elle se tient dans le quartier de la Mouche et au confluent du Rhône et de la Saône, deux espaces jusque-là à l'écart de la ville qui est présentée aux touristes. Malgré un beau succès initial, cette manifestation est durement affectée par le début de la Première Guerre mondiale[1275]. Cette exposition n'est cependant pas un échec total : elle permet aux acteurs lyonnais de faire une nouvelle fois la preuve de leur capacité à travailler ensemble et à accueillir un grand nombre d'étrangers dans leur ville. Dans la foulée des années précédentes, la municipalité lyonnaise continue son activité à l'international, en envoyant « élus et techniciens à l'étranger.[1276] » La ville est aussi active sur le plan du tourisme réceptif, en accueillant de nombreux voyages d'étude[1277].

[1271] *Idem.*
[1272] Excepté pendant l'Occupation, de 1940 à 1945.
[1273] *Lyon et la région lyonnaise en 1906*, Lyon, A. Rey & C^ie^, 2 volumes.
[1274] M.-A. Privat-Savigny (dir.), *Lyon, centre du monde !...*, 2013, *op. cit.*
[1275] D. Petermann, « L'exposition à travers la presse », 2013, *op. cit.*
[1276] Renaud Payre, « Lyon dans les réseaux de villes », dans Maria-Anne Privat-Savigny (dir.), *Lyon, centre du monde ! L'exposition internationale urbaine de 1914*, catalogue d'exposition, Lyon, musées Gadagne, Fage Éditions, 2013, p. 330.
[1277] *Ibid*., p. 330-332.

Fondée en 1916, la Foire de Lyon est le grand événement lyonnais du XX^e^ siècle, et sans doute l'une des plus grandes réussites de la ville. Dès l'origine, la Foire de Lyon est promue sous l'angle du patriotisme français, pour concurrencer celle de Leipzig[1278]. Les guides Hachette se font rapidement l'écho de cette manifestation, dans un contexte de rivalité franco-allemande très forte après la Première Guerre mondiale.

> **La Foire de Lyon.** — Une foire internationale annuelle, destinée à remplacer la foire de Leipzig, a été créée en 1916, à Lyon, où elle a lieu chaque année, du 1^er^ au 15 mars. C'est une foire d'échantillons où sont conviés tous les fabricants du monde, sauf ceux des pays ennemis ; elle se tient dans des stands édifiés sur les quais ou les places de la ville et qui sont loués aux adhérents. Un vaste palais, qui contiendra 5,000 stands et env. 1,500 à 3,000 chambres, doit s'élever sur le quai de la Tête-d'Or ; il coûtera 20 millions et a pour architecte M. Meysson.
> Le nombre des adhérents à la Foire a été de 1,342 en 1916, de 2,614 en 1917 et de 3,231 en 1918 ; le chiffre des affaires traitées a passé successivement de 52 millions (1916) à 180 millions (1917) et à 750 millions (1918).
> [HAC1920a, p. 304]

En février 1951, la compagnie aérienne Air France a consacré un numéro spécial de son bulletin *Échos de l'air* à la Foire de Lyon[1279]. Ce document présente sur douze pages les atouts de Lyon et sa région, avec un focus sur l'économie, l'industrie et le commerce. La page 3 insiste sur l'importance de cet événement :

> Un rendez-vous international.
> À côté de quelque quatre mille exposants de France et de l'Union Française, la Foire Internationale de Lyon réunissait l'année dernière 650 participants étrangers. Leurs stands étaient généralement situés parmi les stands français consacrés à des articles de même nature ; cette présentation permettant aux visiteurs d'apprécier au maximum les qualités spécifiques des diverses productions nationales.
> La Foire d'Échantillons de Lyon semble destinée à devenir l'un des grands bureaux d'affaires européens. Il est manifeste que l'importance de la participation étrangère ne cessera de s'amplifier, au fur et à mesure de l'évolution progressive vers la stabilité économique et la liberté des échanges.[1280]

[1278] P. Jourdan, *Foire de Lyon : cent ans d'histoires, 1916-2016*, 2016, *op. cit.*
[1279] Air France, *Échos de l'air*, février 1951, n° 45 [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96052757 (consulté le 24/08/2021).
[1280] *Ibid*, p. 3.



Figure 112 : Couverture du numéro spécial de la revue Air France consacré à Lyon (1951)

Le tourisme n'est pas oublié dans ce numéro. Richement illustrées de dessins et photographies[1281], les pages 8 et 9 contiennent une présentation de la ville qui reprend plusieurs poncifs du discours lyonnais de promotion à destination des touristes : « carrefour admirablement situé » entre Nord et Midi, « titre flatteur de Capitale de la Gastronomie mondiale », « Le Rhône, la Saône et le Beaujolais », etc. Les deux pages suivantes enchaînent sur la « Cité mystique » et la « ville de négoce », en présentant les quartiers, rues et monuments lyonnais : Saint-Jean, Bellecour, Terreaux, Croix-Rousse, etc.

Les guides mettent aussi en avant certaines productions lyonnaises pour leur réputation :

> Une place spéciale doit être réservée à *l'horticulture* (7 millions), pour la renommée mondiale de ses cultures et de ses créations florales, notamment en ce qui concerne le rosier.
> [HAC1923a, p. 12, dans la partie « Industrie et commerce »]

[1281] Trois photographies en noir et blanc : « La Saône à Lyon », « La colline de Fourvière vue des quais de Saône », « Le cours de Verdun » et trois dessins : « La cathédrale St-Jean (XII^{e}-XVI^{e} siècle) » (façade), « Place des Terreaux » (fontaine Bartholdi), « … Lyon, ville des contrastes, est la patrie natale de ce joyeux luron, de "Guignol" » (quatre marionnettes du théâtre de Guignol).

Le SIL demeure actif dans les années 1950-1960. Au début de l'année 1962, « une grande réunion est organisée à la chambre de commerce de Lyon pour inaugurer le Comité régional du Tourisme, "Rhône-Loire", réunissant cinq départements.[1282] » L'objectif de ce nouvel organe est de rassembler les forces vives au niveau régional pour améliorer l'attractivité touristique de la France et de ses territoires, dans un esprit de collaboration entre les divers offices de tourisme. La position du maire de Lyon Louis Pradel est particulièrement intéressante :

> Le Maire, Louis Pradel, après avoir souligné l'œuvre d'accueil accomplie chaque jour par le syndicat d'initiative lyonnais a déclaré cependant que Lyon ne devait pas avoir la vocation d'un lieu de séjour prolongé mais celle d'un point agréable d'étape suffisant pour parcourir les plus beaux quartiers de la ville, et les sites environnants. Et pourquoi pas, de faire de Lyon une plaque tournante, distributrice de touristes aux régions voisines.[1283]

Ce discours est exactement le même que celui qui a présidé à la création du SIL au tout début du XX^e^ siècle. Il est étonnant de voir que 60 ans plus tard, la stratégie lyonnaise en matière de tourisme est toujours similaire à celle de 1901-1902 : l'entente entre syndicats d'initiative voisins et le rôle de Lyon comme « point initial des Voyages Circulaires dans le CENTRE et le SUD-Est de la France[1284] ».

6.2. Les espaces absents de l'image de Lyon

6.2.1. La place mineure du système productif

Lyon est une ville industrielle de grande importance aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Elle compte de nombreux établissements localisés principalement dans les quartiers de Vaise (au nord-ouest), Perrache (au sud) et La Mouche (au sud-est), mais aussi aux Brotteaux (nord-est), ainsi que dans d'autres parties de la ville et de l'agglomération (Villeurbanne, Saint-Fons, Vénissieux, La Mulatière, Oullins). La diversité et la répartition spatiale de ces activités est visible dans la documentation cartographique disponible : par exemple, la carte industrielle du Rhône en

[1282] Laurent D., « Offensive touristique avec le syndicat d'initiative de Lyon », *L'Influx*, 25/05/2020 [en ligne]. URL : https://www.linflux.com/lyon-et-region/info-retrouvee/offensive-touristique-avec-le-syndicat-dinitiative-de-lyon/ (consulté le 27/01/2022).
[1283] *Idem.*
[1284] SIL, *Lyon-Pittoresque*, Lyon, 1902, p. 60.

1932[1285] et les cartes de l'atlas de l'aventure industrielle de l'agglomération lyonnaise[1286]. Le travail de référence sur le sujet est la thèse de Michel Laferrère, *Lyon, ville industrielle*[1287], qui contient une analyse des composantes de l'industrie lyonnaise à la fin des années 1950, à travers notamment des cartes de localisation très précises. L'extrait suivant permet de comprendre l'importance industrielle de Lyon à cette époque :

> La carte des usines illustre bien la croissance simultanée de la ville et de ses industries. Lyon est au cœur d'un rassemblement d'environ 440.000 travailleurs dont 55% vivent directement de l'industrie. Le mélange des usines et des ensembles résidentiels est un caractère assez général non seulement des zones périphériques et de la banlieue, mais aussi des quartiers urbains de la rive gauche du Rhône et de Vaise ; de sorte qu'il est bien difficile d'étudier pour Lyon les règles d'un « urbanisme industriel » prévoyant une croissance harmonieuse de la ville et des usines qui la font vivre. […] en général, le travail industriel lyonnais est divisé en une multitude d'entreprises de toutes dimensions, entre lesquelles les échanges de services sont continuels. Ainsi, l'agglomération lyonnaise présente certains aspects du « complexe industriel », c'est-à-dire d'un rassemblement d'entreprises grandes et petites, dont les spécialités s'épaulent les unes les autres pour élaborer quelques produits nobles du genre tissus de nouveauté, machines spéciales, gros véhicules, matières plastiques, etc.[1288]

Il est clair que Lyon – et son agglomération, l'actuelle métropole de Lyon (59 communes) – a un passé industriel extrêmement riche, en particulier au XIX^e^ siècle, comme le souligne Michel Laferrère : « de 1820 à 1920, cette ville fut sans doute l'un des plus grands centres de techniques industrielles du monde occidental[1289] ». L'étude de la représentation du système productif lyonnais dans les guides de voyage des grandes collections (et d'autres documents similaires) est pertinente pour comprendre la place qui lui est accordée par les éditeurs. Pour cela, il est nécessaire d'examiner les mentions d'éléments industriels et techniques, en particulier à partir des années 1920.

[1285] "Les cartes industrielles de France : Rhône", plan de situation des industries à Lyon, dressé par Saint-Denis, géomètre, édité par la société de Documentation industrielle, 1932, éch. diverses, imp., Lyon, Archives municipales, 2 S 456.
[1286] Florence Berthet, Anne Gigolotti et Sarah Wasserstrom, *Atlas de l'aventure industrielle de l'agglomération lyonnaise*, Agence d'urbanisme de l'agglomération lyonnaise, 2009 [en ligne].
URL : https://www.patrimoine-lyon.org/documents/1933.pdf (consulté le 21/11/2021).
[1287] Michel Laferrère, *Lyon, ville industrielle : essai d'une géographie urbaine des techniques et des entreprises*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.
[1288] *Ibid*., p. X.
[1289] *Ibid*, p. 499.

Devenu « l'un des arsenaux de la défense nationale »[1290] pendant la Première Guerre mondiale, la région lyonnaise voit se développer l'activité industrielle dans plusieurs secteurs au cours de la première moitié du XX^e^ siècle (chimie, automobile, construction électrique[1291]). Il est frappant de constater que cette réalité est quasiment absente de l'image de Lyon élaborée et diffusée par les grandes collections de guides. En effet, on constate qu'au début du XX^e^ siècle – et en particulier après 1914-1918 – la sélection du contenu tend à écarter progressivement les objets relatifs au système productif lyonnaise. En termes de « choses à voir », cette composante disparaît presque complètement des guides. Les mentions de l'importance industrielle de la troisième ville de France (et son agglomération) sont presque uniquement réduites à quelques phrases dans la partie introductive qui présente la ville.

> Lyons is the chief centre of the silk industry of France, the city and its environs possessing over 100,000 looms, employing over 150,000 hands. Other industries, fostered by the vicinity of the St-Etienne coalfield and, within recent years, by hydro-electric works in the Isère district and elsewhere (comp. p. 49), include chemical and pharmaceutical products, dyeworks, machinery, motor-cars, provisions, clothing and underclothing, and leather goods. The wine trade is important also. The *Foire de Lyon*, an international sample fair instituted in 1916, begins on the first Monday in March and lasts a fortnight (Palais de la Foire, see p. 18).
> [BAE1931, p. 6]

Dans le reste de la partie consacrée à Lyon, et notamment dans la « Visite de la ville », les éléments industriels sont absents. Les grands quartiers industriels (Vaise, Perrache, La Guillotière, La Mouche) sont à peine mentionnés et lorsqu'ils le sont, c'est souvent pour indiquer qu'ils ne présentent aucun intérêt pour le touriste.

L'industrie est traitée différemment dans les guides édités par des Lyonnais et dans ceux des grandes collections, même s'il y a quelques tendances communes. Nous avons précédemment l'importance de la soierie dans les guides de la période 1840-1920. Chez Hachette, Baedeker et les Blue Guides, cette activité industrielle continue d'éclipser toutes les autres comme composante de l'image de Lyon à destination des touristes. Dans les guides de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, la soierie était citée dans la présentation générale de la ville, mais aussi dans la partie consacrée à la visite de la ville, avec quelques (rares) lieux ayant le statut de « choses à

[1290] Pierre Cayez, « Industries anciennes et industries nouvelles à Lyon au début du XX^ème^ siècle ». *Histoire, économie et société*, 1994, 13^e^ année, n° 2. p. 321-342 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.3406/hes.1994.1699 (consulté le 19/08/2021).
[1291] Pierre Vernus, « Commerce et industrialisation : une dynamique ancienne », dans R. Payre (dir.), *Lyon ville internationale…*, 2013, *op. cit.*, p. 32.

voir » (Condition des soies, atelier de Carquillat). En revanche, dans ceux du XX^e^ siècle, la soierie n'est plus traitée exactement de la même manière. Un lieu en particulier concentre désormais presque l'essentiel du discours sur l'activité industrielle de la soierie à Lyon : le musée d'art et d'industrie, devenu en 1891 le musée historique des Tissus. Il est situé dans le Palais du Commerce et de la Bourse jusqu'en 1946, année où il déménage dans l'hôtel de Villeroy, au n^o^ 34, rue de la Charité. Une exception est tout de même à signaler sur le plan géographique : le quartier de la Croix-Rousse (et les pentes de la colline) devient irrémédiablement associé à la soierie au XX^e^ siècle, et surtout à la figure mythifée du canut lyonnais, y compris lorsque cette activité périclite dans ses rues pour s'établir dans d'autres communes de la région[1292].

> Vient ensuite le quartier des Terreaux, placé au-dessous de la Croix-Rousse, où était le centre du tissage ; c'est là que s'exerce exclusivement le commerce des soies et de la soierie. Il présente une grande activité, qui, vers certaines heures, de 17 h. à 19 h. notamment, lui donne une physionomie toute spéciale. […] Après l'introduction du commerce des soies, ce quartier devint le centre des ouvriers tisseurs, les *canuts*, population ouvrière très originale par son organisation du travail, ses mœurs patriarcales, son langage et son accent qui ont passé dans le théâtre de Guignol (p. 13). Aujourd'hui abandonnée par la grande industrie, la Croix-Rousse tend à devenir un quartier bourgeois.
> [HAC1925, p. 15]

À la lecture de ces remarques sur la très faible place accordée à l'industrie lyonnaise, il peut paraître logique que des guides s'adressant à des voyageurs choisissent volontairement de laisser de côté tout un pan de l'image de la ville, à savoir l'essentiel de son activité économique et industrielle. Dans le cas de Lyon, il semble nécessaire d'aller plus loin que ce simple constat. En effet, les guides locaux font quant à eux une part plus importante aux éléments industriels et techniques, même s'ils semblent assez rapidement suivre le discours promotionnel des grands éditeurs, en laissant de côté la mise en valeur du système productif. On constate une évolution dans les publications du SIL au début du XX^e^ siècle. Si la mission principale de cette association est de faire la promotion touristique de la ville et d'y attirer les voyageurs étrangers, il faut rappeler que la plupart de ses membres (négociants, industriels, banquiers) ont aussi pour but d'attirer des investisseurs et des capitaux afin de dynamiser l'activité économique de Lyon. Le SIL est d'ailleurs l'un des acteurs majeurs de la Foire de Lyon en ce début de XX^e^ siècle, à travers les figures d'Achille Lignon et Antoine Rivoire.

[1292] P.-Y. Saunier, *Lyon au XIX^e^ siècle*…, 1992, *op. cit.*, p. 389-391.

L'exemple du quartier de Vaise dans les éditions successives du livret-guide du SIL *Lyon-Pittoresque* est assez éclairant. Dans la première édition (1902), le quartier de Vaise dispose d'une section située en bonne position dans le guide (elle précède la partie consacrée aux Terreaux et à la Croix-Rousse). Cette section sur Vaise est courte, mais le caractère industriel de cet espace est bien présent.

LYON-VAISE

> Il y a un demi-siècle à peine, Vaise constituait une petite bourgade indépendante de Lyon. Sa situation, au bord de la Saône (rive droite), sur le passage des voies ferrées et fluviales desservant la grande ville, devait bien vite lui donner l'extension qui l'a faite aujourd'hui un quartier de Lyon des plus industriels. Usines et entrepôts occupent en entier son territoire ; ce sont là ses seuls monuments, et si leur visite n'en serait pas pour cela moins intéressante, nous ne pouvons les citer dans le cadre restreint de ce guide.[1293]

Cette partie sur Vaise contient une photographie de la gare d'eau de Vaise (Figure 113). Au premier plan, des bateaux sont amarrés et en arrière-plan, trois grandes cheminées d'usine se démarquent bien au sein du bâti industriel du quartier.



Figure 113 : Photographie de la gare d'eau de Vaise dans le livret-guide du SIL (1902)

[1293] SIL, *Lyon-Pittoresque,* Lyon, 1902, p. 27-28.

Or, dans l'édition suivante (1903), cette image de la gare d'eau de Vaise a disparu, elle a été supprimée du guide. On peut avancer plusieurs hypothèses concernant ce choix. Les membres du SIL ont peut-être jugé que cette image d'un quartier industriel avec ses grandes cheminées n'avait pas sa place dans une publication touristique dont l'objectif est de faire la promotion de la ville pour attirer des touristes. Faut-il y voir également une tension entre les multiples objectifs des membres du SIL, à savoir d'un côté la promotion touristique (et commerciale) de Lyon et de l'autre la présentation exhaustive des établissements industriels, à la manière des annuaires ? On peut s'interroger. En tout cas, dans l'édition 1908 de *Lyon-Pittoresque,* la partie consacrée à Vaise a subi des changements notables : on remarque notamment que le terme « industriels » y a été remplacé par « mouvementés ».

> Il y a un demi-siècle à peine, Vaise n'était qu'une petite bourgade indépendante de Lyon. Sa situation, au bord de la Saône (rive droite), sur le passage des voies ferrées et fluviales desservant la grande ville, devait bien vite lui donner l'extension qui l'a faite aujourd'hui un quartier de Lyon les plus mouvementés[1294].

Une vue générale de Lyon, dans laquelle on voyait au premier plan des cheminées d'usines et des établissements industriels au sud de Perrache, n'est plus présente dans les livrets-guides du SIL à partir de 1929 (Figure 114).

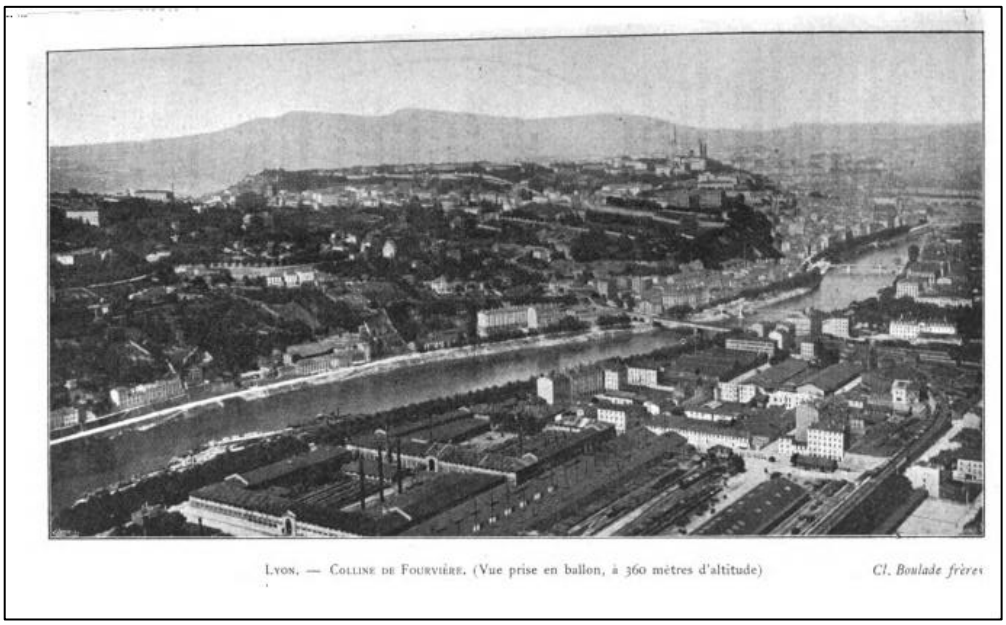


Figure 114 : Vue aérienne de Lyon, livret-guide du SIL (1929)

[1294] SIL, *Lyon-Pittoresque,* Lyon, 1908, p. 46

L'industrie n'est pour autant pas totalement absente dans les livrets-guides du SIL de cette période, puisque l'on trouve une section intitulée « Lyon, centre intellectuel, commercial & industriel »[1295]. Cependant, concernant l'industrie, cette partie mentionne surtout la soierie et le textile, et très peu les autres activités industrielles. Si l'industrie n'est plus guère présente dans les documents à visée médiatique et promotionnelle, elle garde une bonne place dans les publications spécialisées (par exemple certains journaux et les travaux de la Chambre de commerce et d'industrie). Par ailleurs, la revue du SIL *Lyon-Touriste*, mentionne aussi des visites d'usines de la part de délégations étrangères[1296], et même s'il est à ce jour encore assez mal connu, le tourisme d'affaires a eu une part assez importante à Lyon au XX^e^ siècle, en particulier grâce à la Foire de Lyon[1297]. Enfin, du côté des grandes collections, il faut signaler que l'éditeur Hachette a consacré deux ouvrages à l'industrie lyonnaise dans la bibliothèque des guides Bleus à la fin des années des années 1950. Intitulé *Géographie industrielle de Lyon*[1298], ce titre en 2 volumes n'est pas un guide de voyage, mais une sorte d'encyclopédie sur l'industrie lyonnaise. Il consacre des chapitres aux grands noms comme Berliet, Rhône-Poulenc, Rhodiacéta ou Lumière (entre autres), mais là aussi c'est la soierie qui domine l'image technique et industrielle de Lyon : « Lyon, capitale de la soierie, laboratoire des textiles. Pour l'étranger que l'on interroge chez lui, à Oslo, à Rio de Janeiro, à New York ou à Londres, Lyon, c'est d'abord la soierie.[1299] ». À travers l'exemple lyonnais, on constate qu'avec l'évolution du tourisme au cours du XX^e^ siècle, les guides des grandes collections s'adressent de moins en moins aux voyageurs d'affaires, alors que c'était davantage le cas dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle (descriptions d'éléments techniques, mentions de « choses à voir » industrielles).

La place de l'industrie et des systèmes techniques dans l'image de Lyon mériterait d'être étudiée de manière plus approfondie. En particulier, le rôle joué par la Foire dans le tourisme d'affaires – l'un des principales caractéristiques de Lyon – gagnerait à être analysé en relation avec la littérature spécialisée destinée aux voyageurs. Ces dernières années, plusieurs travaux ont pointé le manque d'intérêt porté au riche passé industriel lyonnais, regrettant que cette

[1295] SIL, *LYON-Guide officiel illustré*, Lyon, 1930, p. 37-41.
[1296] Par exemple, « une caravane composée de professeurs et d'étudiants russes » en juillet 1907, tel qu'indiqué dans le numéro suivant : SIL, « Assemblée générale annuelle », *Lyon-Touriste*, 3^e^ année, n^o^ 3, 1^er^ mars 1908, p. 4.
[1297] P. Jourdan, *Foire de Lyon : cent ans d'histoires, 1916-2016*, 2016, *op. cit.*

[1298] Georges-Paul Menais, *Géographie industrielle de Lyon*, Paris, Hachette (Bibliothèque des guides Bleus), 1958-1960, 2 vol. Une géographie industrielle de Paris est parue en 1957 dans la même collection.
[1299] *Ibid*., p. 13.

composante importante de l'histoire de l'agglomération soit un angle mort des politiques publiques[1300].

6.2.2. Lyon, capitale gastronomique ? Un décalage entre image locale et image construite par les grandes collections

Parmi les composantes attendues de l'image externe de Lyon, un autre thème majeur doit être traité : la cuisine et la gastronomie lyonnaise. Depuis la célèbre formule de Curnonsky en 1935, « Lyon, capitale de la gastronomie[1301] », cette ville est réputée pour les métiers de bouche, ses cuisiniers et ses cuisinières (les mères lyonnaises) et son offre de restauration[1302]. Il semblerait donc logique que les guides de voyage des grands éditeurs fassent une large place à la gastronomie lyonnaise lorsqu'ils présentent cette ville et ses atouts pour les touristes[1303]. Pourtant, Julia Csergo indique qu'« historiquement, peu de productions alimentaires caractérisent le Lyonnais[1304] ». Cette historienne a étudié la place de la gastronomie dans plusieurs guides de voyage des XIX^e^ et XX^e^ siècles (guides Richard, guides locaux). Elle indique que dans les années 1820-1860, certains guides signalent bien quelques spécificités culinaires lyonnaises, comme « charcuterie et fromages Monts d'Or, café et chocolat, bières, brioches[1305] ». À part ces produits considérés comme remarquables, c'est surtout par l'information citée sur les établissements lyonnais (sélection de restaurants et cafés) que l'alimentation est présente dans les guides de cette période. Julia Csergo relève cependant un tournant dans le dernier tiers du XIX^e^ siècle :

> Mais c'est à partir des années 1870, avec la réputation croissante des restaurants des « mères », que se dessine le profil d'une ville où l'on mange bien, c'est-à-dire d'une ville où les restaurants sont nombreux, de qualité, et offrent un excellent rapport qualité/prix, tant dans les établissements populaires, « où l'on dîne abondamment pour le prix modique de 1,50 franc », que dans les restaurants à 2 et 3 francs ou les grandes maisons – « C'est à Lyon lorsqu'on ne compte pas

[1300] Voir à ce sujet : Nadine Halitim-Dubois (dir.), « Lyon et son patrimoine industriel : un paradoxe patrimonial », *L'Archéologie industrielle en France*, n°54, juin 2009, vol. 6, n° 54, p. 4-94.
[1301] Il s'agit du titre même de son ouvrage : Curnonsky et Marcel Grancher, *Lyon capitale mondiale de la gastronomie*, Lyon, Les éditions Lugdunum, 1935.
[1302] Paul Chopelin, « La capitale mondiale de la gastronomie », dans Paul Chopelin et Pierre-Jean Souriac, *Nouvelle histoire de Lyon et de la métropole*, Toulouse, Privat, 2019, p. 789-797.
[1303] Julia Csergo, « La gastronomie dans les guides de voyage : de la richesse industrielle au patrimoine culturel, France XIX^e^-début XX^e^ siècle », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne].
URL : http://insitu.revues.org/722 (consulté le 08/06/2017).
[1304] Julia Csergo, « Lyon, première "capitale mondiale de la gastronomie" 1925-1935 », dans Julia Csergo et Jean-Pierre Lemasson (dir.), *Voyages en gastronomies. L'invention des capitales et des régions gourmandes*, Autrement, 2008, p. 35.
[1305] *Ibid*., p. 37.

> avec sa bourse, qu'on peut faire les meilleurs repas », affirme le *Guide de l'étranger* de 1872.[1306]

Julia Csergo écrit aussi que la gastronomie ne devient un sujet réellement mis en avant par les acteurs lyonnais qu'après la Première Guerre mondiale. D'après ses recherches, c'est à partir des années 1920 que la gastronomie devient l'une des composantes de l'image de capitale régionale que les acteurs lyonnais essaient de construire[1307].

> Préoccupée par la modernisation de son industrie et de son commerce, Lyon semble, jusque dans les années 1920, attacher assez peu d'importance à la réputation gastronomique qui est la sienne. Dans les guides locaux édités pour les expositions internationales de 1872, 1894 et 1914, ou pour la Foire de Lyon (entre 1917 et 1925), contrairement à l'industrie, au patrimoine bâti et même à Guignol, la gastronomie ne fait pas partie des arguments de promotion de la ville ; constat surprenant alors que la réputation de la table lyonnaise commence à s'affirmer dans les Guides Bleus, qui indiquent à partir de 1923 : « La cuisine lyonnaises jouit d'une réputation justifiée, il est exceptionnel de trouver dans une très grande ville, des tables aussi raffinées et aussi abondantes. »[1308]

À la lumière de l'analyse du corpus principal, il faut nuancer le constat fait par Julia Csergo sur la place de la gastronomie lyonnaise dans l'image de la ville diffusée vers l'extérieur et en particulier les touristes. En effet, dans les guides des grandes collections, les mentions relatives à la réputation culinaire de Lyon ne sont pas pléthore. La section des renseignements pratiques comporte une liste fournie de restaurants, cafés et parfois quelques adresses de brasseries, mais il est rare de trouver des mentions concernant la cuisine lyonnaise (et encore moins à la gastronomie) avant l'entre-deux guerres. Quelques guides Joanne de la fin du XIX^e^ siècle en contiennent tout de même, tels le [HAC1887, p. 644] avec la mention suivante : « Excellentes matelotes chez la veuve Guy, aux Étroits ». Les guides Bleus de niveau régional ou national des années 1920-1930 accordent une place relative (mais restreinte) à ce thème. Au sein du corpus principal, dans les ouvrages publiés par Hachette, la brève entrée dédiée aux « Spécialités gastronomiques » apparaît simultanément dans les guides [HAC1920a] et [HAC1920b], soit juste après la Première Guerre mondiale et la création de la nouvelle collection des guides Bleus.

[1306] *Ibid*., p. 38.
[1307] *Idem.*
[1308] *Ibid*., p. 42.

> **Spécialités gastronomiques** (la cuisine lyonnaise est très renommée ; elle bénéficie des produits de choix qu'envoient à Lyon le Charollais, la Bresse et la vallée du Rhône : bétail, volailles, poissons, fruits) : – saucisson de Lyon ; gras-double à la lyonnaise ; quenelles.
> [HAC1920a, p. 300-301]

On retrouve cette entrée dans la première édition du guide Bleu *France automobile en un volume* [HAC1938], qui consacre une courte entrée aux spécialités gastronomiques (dans les renseignements pratiques précédant la présentation générale de la ville) :

> **Spécialités gastronomiques :** — *saucisson* de Lyon ; *gras double* à la Lyonnaise ; *quenelles de brochet ; langoustes à la crème ;* vins du Beaujolais et des Côtes de Rhône ; la pâtisserie est également de 1er ordre.
> [HAC1938, p. 201]

Le guide monographique *Lyon et ses environs* [HAC1944] comporte lui aussi le même type d'entrée, légèrement plus développée, en lui attribuant explicitement le statut de capitale gastronomique (mais on comprend que pour l'auteur, Lyon n'est pas la seule en France) :

> **Spécialités gastronomiques** : — *saucissons* ; cervelas ; *gras double* à la lyonnaise ; *quenelles* de brochet ; langoustes à la crème ; gratin d'écrevisses ; terrines de volaille et de gibier ; vins du Beaujolais (Fleurie, Brouilly, Morgon, Chenas, Juliénas, Moulin-à-Vent, etc.) et des Côtes du Rhône ; — Lyon est une des capitales de la gastronomie française : *V.* p. 5.
> [HAC1944, p. 9][1309]

Le renvoi à la page 5 du guide correspond à une phrase importante présente dans le dernier paragraphe de présentation de la ville, qui précède les renseignements pratiques. Après avoir traité de l'importance des vestiges gallo-romains, du patrimoine bâti religieux, du patrimoine urbain ancien, des musées et de la situation géographique de Lyon en tant qu'atout pour l'attractivité touristique, le guide indique :

> Enfin, la cuisine lyonnaise jouit d'une réputation justifiée ; il est exceptionnel de trouver dans une très grande ville des tables aussi raffinées et aussi abondantes : c'est que Lyon est au carrefour de plusieurs régions fameuses par leurs produits : la Bresse avec ses volailles, le Charolais avec son bétail, le Beaujolais avec ses

[1309] Une entrée similaire – avec quelques mineures différences, mais la même mention de capitale de la gastronomie française – est aussi présente dans le guide [HAC1939b, p. 397].

vins, la vallée du Rhône avec ses fruits, la Dombes avec ses poissons.
[HAC1944, p. 5]

Ce passage reprend en réalité exactement celui du guide régional [HAC1939a]. La présence d'une telle remarque dans un guide uniquement consacré à Lyon marque néanmoins un changement important, car les précédents guides monographiques Hachette publiés dans la collection Joanne ([HAC1914)] et la série Diamant ([HAC1925]) n'accordaient aucune ligne particulière à la gastronomie lyonnaise. Dans les guides Hachette des années 1950-1960 consacrés à la France entière, cette spécificité lyonnaise est de moins en moins développée. Si l'édition [HAC1950] reprend le contenu du guide [HAC1938][1310], l'édition [HAC1960] est quant à elle beaucoup plus avare. Elle se contente de quelques mots dans un style télégraphique, au sein d'un petit paragraphe présentant Lyon (partie « renseignements pratiques »).

Spécialités gastronomiques : — *saucisson* de Lyon ; *gras double* à la Lyonnaise ; *quenelles de brochet* ; *langoustes à la crème* ; vins du Beaujolais et des Côtes de Rhône.
[HAC1950, p. 210]

LYON (213) P Rhône. – Métropole économique et culturelle du Sud-Est. Foire internationale en avril-mai. Cinq théâtres, deux « guignols » lyonnais. Festival musical de Lyon-Charbonnières au printemps. Soieries. Cuisine réputée ; vins du Beaujolais et des Côtes-du-Rhône. Golf 18 trous de Saint-Genis-Laval, 8 k. S.-O. Stades nautiques.
[HAC1960, p. 904]

Le guide [HAC1971] – consacré uniquement à Lyon est ses environs – contient presque exactement le même passage que le guide [HAC1944] dans la partie introductive, ainsi que l'entrée suivante dans les renseignements pratiques :

Spécialités gastronomiques : — saucissons ; gras double à la Lyonnaise ; quenelles ; cervelas en brioche ; gratins de queues d'écrevisses ; terrine de volaille et de gibier ; poulardes de Bresse demi-deuil ; feuilletés aux morilles ; etc.
[HAC1971, p. 12]

[1310] Seule une mention relative à la pâtisserie n'est plus présente dans le guide [HAC1950].

Dans la collection anglaise The Blue Guides, les mentions relatives à la gastronomie lyonnaises sont également peu nombreuses et présentes dans la présentation générale de la ville. Cependant, on note une petite différence qui n'est pas anodine. Alors que la collection française Hachette souligne sans ambiguïté l'importance et la réputation de la cuisine lyonnaise, les guides anglais sont moins catégoriques, avec notamment cette phrase qui laisse planer un sous-entendu relatif à l'autocélébration locale :

> It was long famous for its manufactures of silk, and more recently for its synthetic fibres, metallurgical, and chemical products, while it prides itself as a gastronomic centre.
> [BLU1984, p. 693][1311]

Pourtant, dans ce même guide, il y a plusieurs évocations culinaires au sein de la visite de la ville. Dans la partie consacrée au quartier du Vieux Lyon, au moment de décrire l'un des bâtiments de la rue du Bœuf, le guide indique :

> Its courtyard should be entered for a view of the staircase-tower — the *Tour Rose* — which gives its name to the excellent restaurant now established here, which preserves painted beams in upper rooms.
> [BLU1984, p. 701]

Et dans le paragraphe suivant, le guide digresse sur la cuisine lyonnaise à partir de l'anecdote d'une voyageuse britannique de la fin du XVIII^e^ siècle, en concluant sur ce que vaut cette cuisine aujourd'hui :

> Mrs Piozzi remarked on the luxuries of the Lyonnais at table, where she counted 'six and thirty dishes when we dined, and twenty-four when we supped. Everything was served up in silver at both places, and all was uniformly magnificent, except the linen, which might have been finer . . .'. And, she added, these 'are merchants, I am told, with whom I have been living'. The quality of the food in Lyon, rather than its quantity and the plate, is now more worthy of comment.
> [BLU1984, p. 701]

[1311] Cette phrase est reprise à l'identique dans l'édition [BLU1997].

La dernière édition du Blue Guide France étudiée ici ajoute une mention (entre parenthèses) très brève et peu précise aux Halles de Lyon au sein de la présentation du quartier de la Part-Dieu, sans les nommer explicitement ni les recommander spécifiquement :

> Crossing to the E bank of the Rhône by the Pont Wilson, you can follow the Rue Servient past (left) the Préfecture du Rhône (1890) to approach, beyond the Rue Garibaldi (near which is the colourful food market), the recently developed area—on the site of former barracks—known as La Part-Dieu (although some have suggested that other powers have inspired it), the whole dominated by the Tour de la Part-Dieu, a cylindrical structure with a pyramidal roof.
> [HAC1997, p. 668]

Dans le dernier quart du XX^e^ siècle, on commence à percevoir des mentions relevant davantage de la recommandation touristique au sujet de la gastronomie. C'est particulièrement éclairant dans le guide [HAC1990] portant sur la France entière, qui présente Lyon comme une « étape gastronomique » (p. 1023). Mais si l'on regarde de plus près, la seule mention tenant du conseil aux voyageurs n'est pas présente dans la partie consacrée à la ville de Lyon, mais dans celle portant sur ses environs. C'est en effet dans l'entrée « 5 — Mont d'Or lyonnais » que le guide indique :

> Au N.-O. de la ville, le mont d'Or offre de belles promenades sur de charmantes petites routes. Principales étapes : Champagne-au-Mont-d'Or, Saint-Didier (deux châteaux), Limonest (alt. 400 m), le mont Verdun (625 m), Poleymieux (500 m) avec une maison de l'Artisanat et des Traditions populaires, la Croix-Rampeau** (vue étendue), la maison natale d'Ampère (1775-1836 ; père de l'électricité), le mont Thou *(accès au sommet interdit)*, mont Cindre, Saint-Cyr, et enfin Collonges*, chez Paul Bocuse, la grande étape gastronomique du Lyonnais.
> [HAC1990, p. 1030]

Pour être complet, il faut tout de même signaler que ce guide donne aussi quelques précisions sur certains restaurants lyonnais dans la section des renseignements pratiques, par exemple :

> ¶¶¶¶ *Léon de Lyon*, 1, rue Pleney, 69001 (Pl. B2),78.28.11.33. f. 6-21 août, dim. et lun. midi. Cuisine lyonnaise de J.-P. Lacombe. Produits frais. Terrine de langoustines, sauté de gigot d'agneau. Bonne cave.
> [HAC1990, p. 1159]

En résumé, l'étude des guides du corpus principal permet toute de même de confirmer en grande partie ce qu'a écrit Julia Csergo. En effet, en dehors de très courtes mentions dans la partie introductive présentant Lyon, la présence de la gastronomie lyonnaise se limite presque intégralement à la section des renseignements pratiques, c'est-à-dire à la liste des restaurants, brasseries et cafés. C'est dans cette partie relevant concrètement de l'annuaire touristique – et bien distincte de la visite de la ville – que l'on trouve quelques commentaires sur les établissements recommandés pour la qualité de leur offre culinaire. En revanche, la mention d'informations ou de recommandations relatives à la gastronomie dans la partie consacrée à la visite de la ville relève de l'exception. Les lieux de la gastronomie lyonnaise sont quasiment absents des « choses à voir ». La cuisine et la gastronomie occupent une très faible place dans les guides des grandes collections. Cela s'explique notamment par le fait que dans ces ouvrages, pendant très longtemps, ce sont l'architecture, les panoramas et les vues, les collections artistiques et historiques qui constituent les sujets jugés intéressants pour les voyageurs (conformément aux goûts des élites intellectuelles). Au sein de ces guides, l'alimentation demeure longtemps une information qui ne mérite pas une rubrique dédiée et développée. À part en de rares exceptions, elle est seulement mentionnée à deux titres : dans les renseignements pratiques (où manger, quoi et à quel prix) et en tant qu'information générale sur la ville (au même titre que l'industrie).

6.2.3. Dans l'ombre des guides : les espaces ignorés

Après avoir traité ces deux grands thèmes (industrie et gastronomie), il convient désormais de revenir à une approche géographique de l'image de Lyon. Nous avons vu que les grandes collections de guides construisent pour chaque ville leur propre image d'un espace touristique avec des objets ayant des natures différentes : d'un côté, ceux relevant des « choses à voir » et de l'autre, ceux qui constituent l'espace de circulation (chapitre 4.). Le travail de repérage, relevé et spatialisation des objets présents dans chacun des 61 guides du corpus principal permet de faire apparaître cet espace lyonnais et de suivre son évolution pendant un siècle et demi. Comme cela a été indiqué en introduction, pour être complète, l'étude de l'image de Lyon nécessite également de mettre en évidence les lieux et les objets qui n'en font pas partie, qui sont en dehors de l'espace touristique construit par les guides. Il s'agit de s'intéresser maintenant à ces espaces et objets qui ne sont pas considérés comme dignes d'intérêt par les auteurs de ces ouvrages.

À l'échelle des quartiers, l'analyse des guides du corpus montre bien que certains espaces sont exclus du « Lyon touristique ». C'est très clair pour les quartiers à dominante industrielle ou considérés comme tels : Vaise, Gerland et La Mouche, le sud de la Presqu'île (de Perrache au Confluent), la Guillotière et l'est de Lyon (l'actuel 8e arrondissement), et les communes voisines (Villeurbanne par exemple). Même le plateau de la Croix-Rousse – auquel est pourtant associée la soierie – est absent pendant une longue période de ce qui fait intérêt pour les touristes dans ces guides (les pentes de la colline et quelques objets situés autour du boulevard de la Croix-Rousse sont tout de même cités, surtout dans les guides Hachette)..

Il importe de s'arrêter sur un cas très significatif : le confluent de Lyon. Ce lieu est en effet l'une des caractéristiques topographiques majeures de la ville, qui la distingue de beaucoup d'autres territoires en France et dans le monde. Il s'agit de l'un des espaces lyonnais les plus vantés et mentionnés dans la littérature de voyage de la fin du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe siècle[1312]. Pourtant, l'étude des guides du corpus principal permet de mettre en lumière une trajectoire particulière pour le confluent dans l'image de la ville. Son traitement est vraiment spécifique. D'un côté, on peut certes confirmer que le confluent est présent dans l'intégralité des guides du corpus, car il est systématiquement mentionné au sein de la présentation générale de la ville, comme on le voit dans les éditions suivantes :

> *Lyon* (170 à 310 m. d'altit.), anc. capitale du *Lyonnais* et actuellement chef-lieu du départ, du *Rhône* et du XIVe corps d'armée, siège d'un gouvernement militaire, d'un archevêché, d'une université, d'une école supérieure de commerce et de tissage, de l'école de santé militaire, etc., occupe une magnifique situation, au confluent du *Rhône* et de la *Saône,* bordés de 20 kil. de beaux quais, et sur les versants des collines qui en forment le bassin.
> [BAE1910, p. 10]

> **LYON,** 570,622 hab., chef-lieu du départ. du Rhône, siège d'un archevêché, d'un gouvernement militaire, d'une cour d'appel et d'une université renommée, importante cité industrielle, occupe le confluent du Rhône et de la Saône ainsi que les collines abruptes de la Croix-Rousse au N. du confluent et de Fourvière à l'O. de la Saône ; à l'E. du Rhône s'étendent en plaine les quartiers des Brotteaux et de La Guillotière. L'alt. de la ville basse est de 169 m.
> [HAC1938, p. 200]

[1312] I. Baudino, *Les voyageuses britanniques au XVIIIe siècle…*, 2015, *op. cit.*, p. 20.

> **LYON,** anglicised as **Lyons,** the third largest town of France, a sprawling industrial city of 418,500 Lyonnais, part of an extensive conurbation, and préfecture of the *Rhône*, is sited just N. of the confluence of the Saône and the Rhône, two great rivers which gave it strategic and commercial importance.
> [BLU1984, p. 693]

Cette mention du confluent se rapporte à la situation géographique de la ville, avec la Saône et le Rhône qui se rejoignent à cet endroit. Comme le montrent les extraits ci-dessus, c'est bien la situation privilégiée qui est ici relevée, pour son importance stratégique qui fait de Lyon un carrefour majeur dans le Sud-Est de la France, et ce depuis très longtemps[1313]. En revanche, en tant que lieu et objet spatial, le confluent ne bénéficie pas du même traitement dans la partie consacrée à la visite de la ville. Si l'on analyse sa place dans l'espace lyonnais construit par les guides, il est juste d'affirmer que le confluent est mis à l'écart pendant une très grande partie de la période 1840-2000. Pourtant, parmi les premiers guides du corpus, certains le mentionnaient et recommandaient d'ailleurs aux voyageurs de se rendre à la pointe de la Presqu'île pour admirer ce lieu singulier [HAC1854, p. 216]. Les guides Baedeker sur l'Italie du nord en font aussi un endroit à aller voir pour les voyageurs qui le souhaitent (tout en conseillant de prendre les transports à disposition, étant donné la longue distance à parcourir).

> Pour s'avancer jusqu'au point où le Rhône et la Saône unissent leurs eaux (½ h. de la gare de Perrache), on peut prendre l'omnibus de la place de la Charité jusqu'au pont de la Mulatière, 25 c. ; une digue en maçonnerie les sépare. Il est intéressant d'observer les caractères opposés des deux rivières ainsi rapprochées : le Rhône, clair et rapide, vrai fleuve de montagne ; la Saône, fangeuse et sombre, trahissant à peine le mouvement de ses eaux. Ils sont sillonnés, l'un et l'autre, par des navires à vapeur.
> [BAE1865, p. 17][1314]

Il est frappant de constater ici une grande différence entre les guides des grandes collections et les guides locaux. En effet, dans la première moitié du XX^e^ siècle, le confluent fait partie de l'un des quatre itinéraires recommandés par les livrets-guides du SIL (par exemple celui de 1929). Plusieurs raisons expliquent sans doute le choix effectué dans les collections Murray, Baedeker, Hachette et Blue Guides. La principale tient sans doute à l'image négative du quartier situé entre les lignes de chemin de fer de la gare de Perrache et le confluent. Longtemps appelée par

[1313] On retrouve aussi ce type de présentation de la situation privilégiée de Lyon dans des manuels scolaires, par exemple en 1944 : A.-M. Thiesse, *Ils apprenaient la France*, 1997, *op. cit*., chap. 3, § 28-31.
[1314] Le même passage est présent en anglais dans le guide [BAE1868a, p. 12] et en allemand dans le guide [1868b, p. 10].

les Lyonnais « derrière les voûtes », la partie sud de la Presqu'île est considérée comme un repoussoir touristique pendant une très grande partie de la période, car elle concentre les usines, les prisons et d'autres lieux qu'il n'est pas recommandé de fréquenter pour un touriste visitant Lyon. La distance entre la gare de Perrache et le confluent est aussi très certainement l'un des critères pratiques qui peut expliquer l'exclusion de ce lieu dans les guides des grandes collections : aucun itinéraire n'y mène.

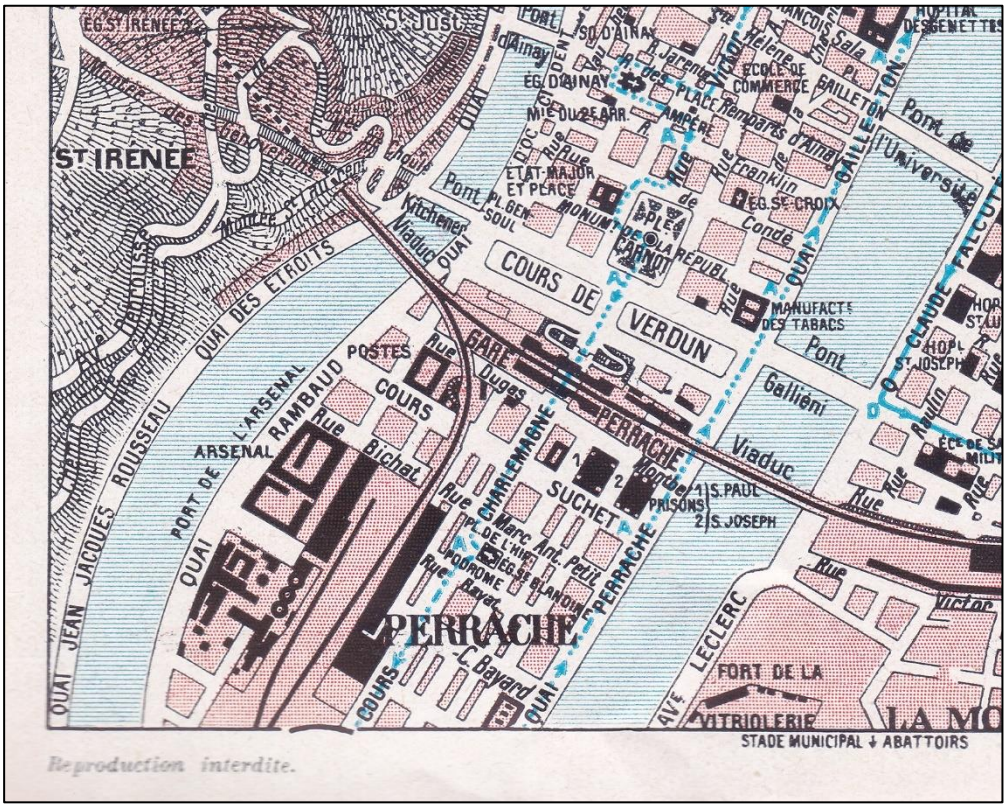


Figure 115 : Itinéraire de visite dans le quartier Perrache (SIL, Lyon-Pittoresque, 1929)

Il est également intéressant de noter que certains lieux de loisirs qui pourraient légitimement intéresser les touristes ne sont pas du tout mentionnés. C'est par exemple le cas de la piste de ski artificielle de la Sarra, située sur le versant nord de la colline de Fourvière, qui a été en service entre 1964 et 1975. Il s'agit de la « première piste de ski artificielle installée en Europe, en milieu urbain.[1315] » Étrangement, les guides [BLU1966] et [HAC1971] n'en font absolument pas mention. Une hypothèse peut être émise pour expliquer l'absence de cette piste de ski parmi les activités touristiques dont le guide fait état. La principale raison doit tenir au public visé par les guides. Les grandes collections étudiées sont qualifiées de culturelles, c'est-à-dire qu'elles

[1315] Gérard Corneloup, « Pistes de ski », dans Patrice Béghain et al., *Dictionnaire historique de Lyon*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2009, p. 1014.

s'adressent à une classe sociale cultivée (et aisée). On s'en rend compte très nettement en les lisant : l'accent est mis avant tout sur le patrimoine architectural, les musées et les points de vue, c'est-à-dire les normes intellectuelles de l'élite. Il est donc probable que la clientèle de ces guides a les moyens d'aller faire du ski dans les Alpes, sur de vraies pistes avec de la neige naturelle, et n'est sans doute pas intéressé par la petite piste artificielle de Lyon, qui est surtout fréquentée par les Lyonnais ou des habitants de la région. Cet équipement a connu un certain succès, surtout à ses débuts, mais à cause de l'usure du revêtement, il a été contraint de fermer en 1975[1316]. Il est signifiant que le seul guide du corpus mentionnant cette piste soit le [HAC1991], mais pas dans les « choses à voir », bien au contraire. Dans la partie consacrée à l'histoire de Lyon (sous partie : « L'après Herriot »), la référence à ce lieu est fort négative :

> Mais cette politique fut également marquée par d'incontestables échecs. Les plus patents furent la création d'une inutile piste de ski à Fourvière et, au bord du Rhône, d'une vaste piscine découverte qui ne peut servir qu'en été.
> [HAC1991, p. 499-500]

6.3. Institutionnalisation et diversification de l'image de Lyon : années 1970-2000

6.3.1. Le développement du tourisme urbain

L'après Seconde Guerre mondiale est marqué par le développement du tourisme de masse, en particulier des voyages en automobile (et toujours en train) à travers la France et l'Europe[1317]. L'aviation commerciale connaît également une très forte croissance (que certains qualifient même de « véritable révolution » en ce qui concerne les déplacements à but touristique[1318]), avec de nombreuses liaisons continentales et intercontinentales. De nouveaux acteurs – publics et privés – apparaissent et les stratégies d'attractivité touristique prennent de plus en plus d'importance dans les politiques publiques (État et collectivités locales)[1319]. Dans le secteur de l'édition touristique, le début des années 1970 voit la création de plusieurs collections de guides qui connaissent un succès fulgurant en quelques années. Lonely Planet et le Guide du Routard proposent en effet des ouvrages pratiques qui sont en rupture avec les autres collections de

[1316] *Ibid*., p. 1015.
[1317] S. Cousin et B. Réau, « L'avènement du tourisme de masse », 2011, *art. cit*., § 9.
[1318] Équipe MIT, *Tourismes 1. Lieux communs*, 2008 (2002), *op. cit.*, p. 207.
[1319] *Ibid*., p. 197.

guides alors existantes[1320]. Le jeune public des *backpackers*[1321] est la cible prioritaire de ces nouveaux guides, au sein desquels la thématique culturelle et patrimoniale n'est plus la seule qui compte, bien au contraire. Peu à peu, ces guides et ceux d'autres collections naissantes (telle le Petit Futé, créé en 1976) marquent un rééquilibrage entre des informations touristiques relevant de la catégorie des « choses à voir » (ou à visiter) et d'autres renseignements ou conseils à visée beaucoup plus pratique : où dormir, où manger, à quelles activités se livrer, etc. Une étude comparative de l'évolution des rubriques des diverses collections de guides depuis les années apporterait sans doute des éléments intéressants, mais on peut en tout cas affirmer que cette période constitue un tournant majeur en ce qui concerne les changements dans le contenu et les objectifs de nombreux guides.

D'autre part, le secteur du patrimoine connaît aussi des mutations importantes. Sous l'impulsion de divers acteurs (associations, professionnels, etc.), il y a progressivement un élargissement de la notation de patrimoine au niveau mondial dans les années 1980[1322], qui a des conséquences sur ce que les guides considèrent comme relevant des « choses à voir ». Le rôle des images dans la mise en tourisme des lieux est aussi le sujet de recherches ces dernières années[1323]. Des objets qui n'étaient jusque-là pas vraiment ou pas du tout considérés comme dignes d'intérêt commencent à le devenir. En France, c'est le cas du patrimoine industriel, du patrimoine militaire, des édifices et monuments construits aux XIX^{e} et XX^{e} siècles, mais aussi du « petit patrimoine »[1324]. La législation sur la protection du patrimoine bâti et notamment urbain évolue avec plusieurs dates importantes. Les secteurs sauvegardés sont instaurés par la loi dite Malraux du 3 août 1962 : le quartier du Vieux Lyon est le premier à en bénéficier officiellement au niveau national, le 12 mai 1964[1325]. Trente ans plus tard, en 1994, une zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager (ZPPAUP[1326]) est créée sur les pentes de la Croix-Rousse.

[1320] A. Antonescu, *La dynamique du champ mondial des lieux touristiques…,* 2016, *op. cit.*, p. 100-101.
[1321] Terme anglais qu'on peut traduire par routard, bourlingueur.
[1322] Rodney Harrison, *Heritage. Critical Approaches*, Londres/New York, Routledge, 2013, cité par Julie Deschepper, « Notion en débat. Le patrimoine », *Géoconfluences*, mars 2021 [en ligne]. URL : http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/patrimoine (consulté le 27/01/2022).
[1323] Maria Gravari-Barbas (dir.), *Le patrimoine mondial : mise en tourisme, mise en images*, Paris, L'Harmattan, 2020.
[1324] Thibault Le Hégarat, « Un historique de la notion de patrimoine », 2015 [en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01232019 (consulté le 27/01/2022) ; Patrice Béghain et Michel Kneubühler, *Dictionnaire historique du patrimoine*, Fage éditions, Lyon, 2021.
[1325] N. Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », 2003, *op. cit.*, p. 123.
[1326] Zone de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager. Ce dispositif a été créée par la loi n° 93-24 du 8 janvier 1993, qui faisait suite à la loi n° 83-8 du 7 janvier 1983 qui avait institué les ZPPAU. Depuis la loi n° 2016-925 du 7 juillet 2016, ces espaces sont désormais nommés « site patrimonial remarquable ».

Comme l'indique l'équipe MIT, « la mise en tourisme relève d'un jeu complexe d'acteurs, mais les combinaisons varient dans le temps et dans l'espace[1327] ». La fin du XX^e siècle est marquée par un renouveau du tourisme urbain[1328], qui est dû à de multiples facteurs : temps libre disponible, moyens de communications, mise en image des destinations, changements dans les pratiques touristiques (vers davantage de « consommation »), ainsi que la prise de conscience des acteurs locaux, notamment politiques[1329]. Le tourisme urbain s'appuie dès lors sur la patrimonialisation des lieux et en particulier des quartiers anciens[1330]. Cependant, tous les objets ne bénéficient pas de la même considération de la part des acteurs touristiques, en particulier des auteurs de guides. En 2000, Maurice Agulhon remarquait, à propos des villes de Provence, que les statues et fontaines disparaissent des guides touristiques au cours du XX^e siècle[1331]. L'analyse du corpus principal permet de faire le même constat pour Lyon. Le relevé systématique des mentions des fontaines, statues et monuments (hors architecture) situés dans l'espace public qui sont cités dans les guides révèle une nette diminution, surtout à partir des années 1980, et en particulier dans les guides d'échelon national. À tel point que dans le guide Hachette Rhône-Alpes de 2007, quelques années après la fin de la période ici prise en compte, les seuls objets de carrefour mentionnés sont des monuments importants et fortement symboliques : fontaine Bartholdi sur la place des Terreaux, fontaine de la place des Jacobins, statue équestre de Louis XIV sur la place Bellecour, monuments aux morts du Parc de la Tête-d'Or, etc. La diminution effective d'objets urbains décoratifs pendant la Seconde Guerre mondiale – destructions de statues et fontaines envoyées à la fonte sous le régime de Vichy – n'est pas la seule explication. L'étude des guides permet d'affirmer qu'il y a bien eu un processus de sélection évident concernant ce type de monuments, sans doute lié à l'évolution de l'intérêt qui leur est porté. Visiblement, seuls quelques-uns (les plus célèbres) sont encore jugés dignes d'être mentionnés, alors que la grande majorité subit une sorte de déclassement patrimonial. Ils sont relégués au rang du mobilier urbain et ne semblent plus avoir un quelconque intérêt pour les auteurs de guides.

6.3.2. La construction des spécificités lyonnaises

Le XX^e siècle et en particulier sa seconde moitié sont aussi une période intéressante à étudier pour l'image de Lyon. En effet, les villes (et d'autres territoires) commencent peu à peu à entrer

[1327] Équipe MIT, *Tourismes 1. Lieux communs*, 2008 (2002), *op. cit.*, p. 197.
[1328] Mathis Stock et Léopold Lucas, « La double révolution urbaine du tourisme », *Espaces et sociétés*, 2012, vol. 3, n° 151, p. 15-30 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.3917/esp.151.0015 (consulté le 11/10/2017).
[1329] Philippe Duhamel et Rémy Knafou, *Mondes urbains du tourisme*, Paris, Belin, 2007.
[1330] Olivier Lazzarotti, *Patrimoine et tourisme : histoire, lieux, acteurs, enjeux*, Paris, Belin, 2011.
[1331] M. Agulhon, « Le choix des "choses à voir" », 2000, *op. cit.*

dans une logique de concurrence, de manière beaucoup plus marquée qu'auparavant. Cet objectif d'attractivité touristique (mais aussi économique et culturelle) conduit les acteurs locaux – et parfois extérieurs – à travailler à l'élaboration et au développement de composantes distinctives, afin de rendre leur ville singulière et la démarquer des autres destinations, tout en figurant en bonne place dans les classements internationaux[1332]. Dans le cas de Lyon, un nouvel objet original fait peu à peu son apparition dans les guides : il s'agit des traboules. Ces traverses[1333] situées dans les quartiers du Vieux Lyon et de la Croix Rousse, auxquelles plusieurs usages anciens ont été prêtés, sont devenues aujourd'hui l'une des spécificités lyonnaises omniprésentes dans les discours sur la ville (alors que ce type de passage couvert existe également dans d'autres villes[1334]). Certains guides de la fin du XIX^e^ siècle mentionnent déjà ce type d'objet dans la liste des maisons anciennes du vieux Lyon (Presqu'île et rive droite de la Saône). Ainsi, le guide [HAC1872, p. 52] signale : « du n° 24 de la rue Saint-Jean à la *rue des Bœufs* (*sic*), n° 1, règne un couloir ogival voûté d'arêtes et donnant accès dans un assez bel escalier ». Dans la même page, le texte cite également :

> […] derrière Saint-Nizier, un passage voûté a nervures qui fait communiquer deux cours de maisons (XV^e^ s.) avec la *rue des Forces*, n° 2, et la *rue de la Poulaillerie*, n° 3 (porte ogivale).
> [HAC1872, p. 52]

L'étude du corpus permet donc d'infirmer ce qu'a écrit René Dejean :

> La plus ancienne évocation des traboules à des fins touristiques daterait d'Antoine Rivoire, Président fondateur du Syndicat d'initiative en 1905. On lui doit d'avoir célébré cette curiosité dans un guide sur Lyon.[1335]

Le terme « traboule » en tant que nom n'existe pas à la fin du XIX^e^ siècle. C'est le verbe « trabouler » qui est attesté en premier dans le Littré de la Grand'Côte de Nizier du Puitspelu (Clair Tisseur) publié en 1894[1336]. René Dejean indique d'ailleurs que « l'appellation "traboule" n'a rien d'officiel[1337] » à Lyon. On ne trouve pas d'occurrences du terme « traboule » avant le

[1332] Matthieu Adam et Georges-Henry Laffont, « Conjuguer singularité et conformité pour se positionner sur le marché international de l'urbain. Confluence et le renouvellement de l'image de Lyon », *Confins*, 2018, n° 36 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.4000/confins.14614 (consulté le 25/10/2021).
[1333] B. Gauthiez, *Espace urbain : vocabulaire et morphologie*, 2003, *op. cit.*, p. 176.
[1334] René Dejean, « Origine des traboules », *Traboules de Lyon : histoire secrète d'une ville*, Brignais, Ed. des Traboules, J. Honoré, 2000 (1988), p. 140-141.
[1335] Ibid., p. 146
[1336] R. Dejean, « Origine des traboules », *Traboules de Lyon*, 2000 (1988), *op. cit.*, p. 139.
[1337] *Ibid*., p. 143.

milieu du XX^e^ siècle dans les guides étudiés, mais quelques-unes sont présentes comme « choses à voir », au même titre que les autres maisons anciennes sélectionnées.

> Beyond the cathedral is the *Palais de Justice* (1835). It is worth while to explore the squalid, narrow streets of the old town, whose tall houses and quaint courts and stairs recall old Edinburgh, many of the courts communicating with two streets by vaulted passages called "traboules".
> [BLU1954, p. 40]

> Une traboule est un "passage" entre deux rues à travers les maisons des vieux quartiers de Lyon (Croix-Rousse) et (Saint-Jean)
> [HAC1991, p. 873]

Les traboules ne sont pas citées sous ce nom ni particulièrement mises en valeur dans les guides Hachette de la première moitié du XX^e^ siècle. Quelques lignes y sont consacrées dans le guide [HAC1971], au sujet de celles de de la Croix-Rousse (p. 58) et celles du Vieux Lyon (p. 67). Dans le guide [HAC1991], une rubrique leur est vraiment dédiée : « le circuit des traboules ». On retrouve cette section sous la forme de deux encadrés distincts dans la quatrième édition de ce titre, en 2007[1338].

En revanche, les illuminations du 8 décembre sont très peu mises en avant dans les guides. On Elle sont mentionnées dans la plupart des guides Hachette du corpus, dès Deux types de mentions relatives à cette fête populaire née à Lyon au milieu du XIX^e^ siècle sont présents dans les ouvrages étudiés. Le premier est une référence historique au pèlerinage de Fourvière :

> **Pèlerinage de Fourvière**. – La basilique est ouverte tous les jours de l'année et il s'y dit, tous les matins, de nombreuses messes. C'est pendant le mois de mai et aux fêtes de la Vierge qu'il y a le plus d'affluence. Les solennités les plus intéressantes sont celles du 8 *septembre* (Nativité) ou l'archevêque bénit la ville du haut de la colline, et surtout celle du 8 *décembre* (Immaculée Conception), une des grandes fêtes lyonnaises les plus caractéristiques ; le soir, la basilique et la ville entière sont illuminées et la foule parcourt les principales rues ou les magasins inaugurent leurs étalages de Noël et du Nouvel An.
> [HAC1944, p. 13]

[1338] Nathalie Pujo (dir.), *Rhône-Alpes*, Paris, Hachette (Guides Bleus), 2007, p. 104 et 118.

Il s'agit le plus souvent d'une courte rubrique à la fin de la partie des renseignements pratiques., mais on trouve aussi cette mention dans la description de la basilique de Fourvière ([HAC1971, p. 73] ou à la suite de celle du panorama [BAE1910, p. 26[1339]]. Il faut signaler que le guide [HAC1971, p. 22] recommande « la très intéressante visite guidée du vieux Lyon illuminé » organisée par le SIL[1340].

Quant à Guignol, sa place est aussi mineure : il est certes souvent mentionné dans la rubrique des renseignements pratiques, mais les mentions des spectacles ou d'autres allusions sont peu nombreuses dans les guides des grandes collections.

> On pourra aussi assister à une représentation d'un des Guignols lyonnais, pièces locales en *canut*, argot lyonnais, ou parodies d'opéra plus faciles à comprendre.
> [HAC1914, p. 15]

Élevé tout près de la station du funiculaire Saint-Jean et inauguré en 1912, le monument à Laurent Mourguet (1769-1844, le créateur de Guignol), est cité quelques années après sa construction, mais n'est jamais une « chose à voir » importante. Son rôle est moindre que les statues successives de Jacquard à la Croix-Rousse.

> De la place Saint-Jean, le visiteur se dirigera au S. sur le cours de la Bibliothèque et la gare des funiculaires. Près de la gare, sur la place du Doyenné, s'élève le *monument de Laurent Mourguet*, le créateur du théâtre Guignol ; les sculptures sont de F. Girardet et Pierre Aubert.
> [HAC1920a, p. 330]

6.3.3. Vers la reconnaissance internationale : l'amorce d'une nouvelle image externe de Lyon

L'analyse du corpus principal se clôt à la fin des années 1990, avec le guide [BLU1997], soit un an avant un événement retentissant pour la reconnaissance internationale de Lyon. Le 5 décembre 1998, le site historique de Lyon est inscrit au patrimoine mondial de l'humanité par

[1339] « La fête religieuse du 8 décembre (Immaculée Conception) est célébrée à Lyon par des illuminations des églises de Fourvière et de grand nombre de maisons particulières, qui offrent, des quais et de la colline, des coups d'œil magnifiques. »

[1340] Il n'est pas indiqué à quelle fréquence a lieu cette visite, ni à quelle période de l'année. L'absence de précisions laisse penser qu'elle n'est pas réservée au 8 décembre.

l'UNESCO[1341]. Il s'agit de l'aboutissement d'un long processus de candidature, qui avait débuté une dizaine d'années plus tôt et fédéré un certain nombre d'acteurs lyonnais. Présidé par Denis Trouxe, « adjoint au maire de Lyon délégué à la Culture et au Patrimoine[1342] », le comité de pilotage de la candidature était composé de « représentants de la Ville de Lyon et de l'Office du Tourisme, du Conseil Général du Rhône, de la Région Rhône-Alpes, de membres de services déconcentrés de l'État tels la DRAC et de divers acteurs des milieux associatifs concernés[1343] ». Un groupe de travail coordonné par Régis Neyret[1344] et Didier Repellin, architecte en chef des monuments historiques. Il regroupe des directeurs et directrices d'institutions patrimoniales lyonnaises (Gadagne, AML, musée de la civilisation gallo-romaine), des architectes des bâtiments de France et d'autres acteurs du patrimoine et de l'histoire lyonnaise[1345].

L'UNESCO a retenu deux critères en décembre 1998 :

> Critère (ii) : Lyon représente un témoignage exceptionnel de la continuité de l'installation urbaine sur plus de deux millénaires, sur un site à l'énorme signification commerciale et stratégique, où des traditions culturelles en provenance de diverses régions de l'Europe ont fusionné pour donner naissance à une communauté homogène et vigoureuse.
>
> Critère (iv) : De par la manière particulière dont elle s'est développée dans l'espace, Lyon illustre de manière exceptionnelle les progrès et l'évolution de la conception architecturale et de l'urbanisme au fil des siècles.[1346]

Cette reconnaissance de l'intérêt historique et patrimonial du centre ancien de Lyon a constitué un atout indéniable pour l'attractivité touristique de la métropole lyonnaise ces quinze-vingt dernières années. En effet, selon Bruno Delas, « seul le tourisme d'affaires était structuré avant la reconnaissance UNESCO. C'est donc avec l'UNESCO que Lyon a découvert le tourisme d'agrément, ce qui explique qu'elle soit partie, pratiquement de zéro, (le tourisme cultuel étant un secteur traditionnel qui ne peut être négligé) »[1347]. Comme l'indique Nathalie Mathian,

---

[1341] UNESCO, *Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel comité du patrimoine mondial*, Vingt-deuxième session, Kyoto, Japon, 30 novembre - 5 décembre 1998, p. 32.
URL : http://whc.unesco.org/archive/1998/whc-98-conf203-18f.pdf (consulté le 21/11/2021).
[1342] Annabelle Cheval, *Sur le site historique de Lyon inscrit au Patrimoine mondial. La Ville de Lyon et le Conseil Général du Rhône : deux stratégies de communication complémentaires*, mémoire de fin d'études, Institut d'Études Politiques de Lyon, 2000, « Introduction » [en ligne].
URL : https://memoires.sciencespo-lyon.fr/internet/MFE2000/chevala/these.html (consulté le 23/01/2022).
[1343] *Idem.*
[1344] Régis Neyret (1927-2019) est alors président de Patrimoine Rhônalpin. Il a auparavant été président de la Renaissance du Vieux Lyon, de 1961 à 1964.
[1345] A. Cheval, *Sur le site historique de Lyon…*, 2000, *op. cit.*, « Introduction ».
[1346] UNESCO, *Convention concernant la protection du patrimoine mondial*, 1998, *op. cit.*, p. 32.
[1347] Bruno Delas, « Lyon ou les quatre paradoxes du patrimoine urbain », dans Maria Gravari-Barbas et Sébastien Jacquot (dir.), *Villes françaises du patrimoine mondial et tourisme. Protection, gestion, valorisation*, Actes de la journée organisée par la Chaire UNESCO « Culture, Tourisme développement », l'IREST et l'EIREST, Université

« cette distinction a un double mérite, celui de faire prendre conscience des richesses d'un site et celui de donner une formidable impulsion au tourisme.[1348] » Les retombées touristiques du label Patrimoine mondial de l'UNESCO demeurent cependant difficiles à évaluer dans le cas lyonnais. C'est surtout dans le domaine de la communication et du marketing territorial que les effets ont été ressentis le plus rapidement, car « l'inscription sur la liste du Patrimoine mondial constitue une véritable image de marque pour un site inscrit »[1349]. Elle devient l'argument premier du discours de promotion touristique de la plupart des villes reconnues par l'UNESCO[1350]. Pourtant, à la toute fin des années 1990, quelques mois après la décision d'inscription, la labellisation UNESCO de Lyon est loin d'être un élément moteur de l'image touristique de la ville.

> Un sondage IPSOS sur la vision de la ville qu'ont les Lyonnais et plus largement les Français, réalisé pour la municipalité, dévoilait ainsi que neuf Français sur dix et 45% des Lyonnais ignoraient encore, en juin 99, que la Cité des Canuts était entrée dans les rangs du Patrimoine de l'Humanité.[1351]

En septembre 1999, le conseil municipal de Lyon vote « un plan de communication sur trois ans, relatif à l'image de Lyon suite à la reconnaissance de la valeur de son patrimoine.[1352] » L'étude d'Annabelle Cheval met en évidence « les perceptions différentes de l'événement et de la communication à déployer à ce sujet[1353] » entre d'un côté la Ville de Lyon et de l'autre le Conseil général du Rhône. Elle note que « la reconnaissance de Lyon par l'Unesco le 5 décembre 1998 intervient à point nommé pour stimuler l'activité touristique et redorer l'image de la ville[1354] ». La municipalité lyonnaise est l'acteur principal, qui se saisit de cette opportunité. Le 8 décembre 1998, le maire Raymond Barre signe « une convention avec l'État pour accélérer la restauration du patrimoine[1355] ». Entre fin 1998 et les premières années du XXIE siècle, c'est donc une progressive prise de conscience de la richesse patrimoniale et des atouts touristiques de Lyon qui a lieu parmi les acteurs lyonnais, élus, spécialistes et habitants. Comme nous l'avons vu en introduction de cette thèse, Lyon ne figure alors pas parmi les

---

Paris 1 Panthéon-Sorbonne, la Convention France-Unesco, ICOMOS-France, 2010, p. 54 [en ligne].
URL : https://whc.unesco.org/document/137203 (consulté le 21/11/2021).

[1348] N. Mathian, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », 2003, *op. cit.*, p. 144.

[1349] B. Delas, « Lyon ou les quatre paradoxes du patrimoine urbain », 2010, *op. cit.*, p. 54.

[1350] Francesco Bandarin, « Tourisme et patrimoine, les enjeux urbains d'un couple complexe », dans M. Gravari-Barbas et S. Jacquot (dir.), *Villes françaises du patrimoine mondial et tourisme*, 2010, *op. cit.*, p. 9.

[1351] A. Cheval, *Sur le site historique de Lyon…*, 2000, *op. cit.*, « Introduction ».

[1352] *Idem.*

[1353] *Idem.*

[1354] *Ibid.*, « Première partie : de l'opportunité et de la nécessité d'une communication territoriale sur le site historique de Lyon inscrit au patrimoine mondial ».

[1355] *Idem.*

grandes destinations touristiques d'agrément en France et en Europe et pâtît d'un grand manque d'attractivité et de notoriété. Tout au long du XX^e siècle, elle s'est développée en tant que ville de tourisme d'affaires, avec la Foire de Lyon. Elle est également surtout perçue comme une ville de passage, une étape mais pas une destination pour les touristes qui vont à la mer ou à la montagne. Ce constat est bien identifié par la municipalité lyonnaise[1356]. Le plan de communication triennal (1995-2001) constitue le début d'une mutation importante pour remodeler l'image de la ville. La reconnaissance du site historique de Lyon s'inscrit « pleinement dans la recherche de rayonnement international proclamée par Raymond Barre […] dès son entrée en fonction[1357] » en 1995. Il juge que « le problème de l'image de Lyon [est] ainsi un problème central[1358] ». La communication sur l'inscription UNESCO se décline de différentes manières. Localement, une exposition permanente itinérante intitulée « Lyon, Patrimoine Mondial de l'Humanité » est d'abord présentée aux musées Gadagne entre juin et octobre 1999, dans les différentes mairies d'arrondissement jusqu'au printemps 2000[1359]. Les campagnes de communication visent les Lyonnais, mais aussi les Rhônalpins[1360]. Un logo « Patrimoine mondial » est créé par l'Office du tourisme du Grand Lyon, adopté par la Ville et mis à la disposition des acteurs souhaitant s'impliquer dans la promotion de Lyon[1361]. L'Office de tourisme et l'Association pour le Développement de la Région Lyonnaise (ADERLY) sont également moteurs dans cette nouvelle communication : il y a une forte volonté de fédérer de nombreux acteurs lyonnais autour d'elle[1362]. La Ville choisit en avril 2000 comme slogan « Lyon, capital de vie[1363] ». Divers supports de communication sont créés, dont un *Guide du site historique de Lyon*, en français et en anglais, distribué largement[1364]. Des plaques explicatives et commémoratives en français et en anglais sont aussi apposées en divers lieux du site historique[1365]. Au tournant du XXI^e siècle, les acteurs lyonnais sont donc lancés dans une nouvelle dynamique, avec le rayonnement international et notamment l'attractivité touristique comme objectifs. L'importance de l'inscription par l'UNESCO pour le rayonnement international et l'attractivité de Lyon a fait l'objet de plusieurs études depuis une quinzaine d'années[1366]. C'est dans ce contexte qu'en 2007 est créée Only Lyon, « la première marque

[1356] *Ibid*., « Première partie. I. B. 2. La possibilité d'une communication de prestige vers l'extérieur ».
[1357] *Ibid*., « Première partie. I. B. 1. La possibilité d'une communication valorisante au niveau local ».
[1358] *Ibid*., « Première partie. I. B. 2. La possibilité d'une communication de prestige vers l'extérieur ».
[1359] *Ibid*., « Première partie. II. A. 2. Un principe reconnu, une obligation minimale dépassée ».
[1360] *Idem.*
[1361] *Ibid*., « Première partie. II. B. 1. Une sensibilisation recherchée ».
[1362] *Idem.*
[1363] *Ibid*., « Deuxième partie. II. 1. A. La Ville de Lyon ou le choix d'une stratégie ambitieuse ».
[1364] *Idem.*
[1365] *Idem.*
[1366] Notamment : Sarah Russeil, *L'Espace transnational, ressource ou contrainte pour l'action internationale des villes à la fin du XX^e siècle ? : Analyse comparée de la fabrique et de la gestion du « Patrimoine Mondial » à Lyon et à Québec*, thèse de doctorat en science politique, Université Lumière Lyon 2, 2006 [en ligne]. URL :

territoriale française », qui regroupe treize acteurs locaux dans un objectif affirmé de développement économique[1367]. Sur le plan de l'image construite et diffusée par des acteurs extérieurs, dont les éditeurs de guides de voyage, le changement de statut de Lyon commence à se produire effectivement dans les premières années du XXIe siècle, et surtout après 2005-2007.

Ce sujet sort du cadre chronologique de cette thèse et nécessiterait une étude dédiée à travers les guides publiés à partir de 2000. Il est tout de même possible d'apporter quelques éléments et pistes, à partir d'un état des lieux des publications des vingt dernières années, car celles-ci permettent de faire plusieurs hypothèses, auxquelles des études ultérieures pourront peut-être éventuellement apporter des réponses. Dans sa thèse, Sarah Russeil indique que « les critères de définition du patrimoine mondial engendrent la production de nouveaux récits et de nouveaux discours sur les sites estampillés patrimoine mondial[1368] ». Au tout début du XXIe siècle, les effets de l'inscription du site historique de Lyon sur l'attractivité touristique sont encore contrastés. Claude Origet du Cluzeau relativise ainsi la réussite en soulignant qu'après une forte augmentation du nombre de touristes venus à Lyon lors des trois premières années suivant l'inscription UNESCO, la fréquentation a ensuite connu une nette baisse[1369].

Néanmoins, le bilan des années 2000 et 2010 tend à montrer un effet certain de cette labellisation mondiale sur l'image externe de Lyon, en particulier concernant le tourisme d'agrément dans sa dimension internationale. À la suite de l'inscription du site historique de Lyon au Patrimoine Mondial de l'UNESCO en 1998, de la nouvelle politique de communication de la municipalité à partir de 1999[1370], des aménagements urbains (restaurations, requalifications) et du développement de l'activité d'accueil de voyageurs, Lyon est de plus en plus reconnue ces dernières années comme une destination touristique secondaire, présentée comme idéale pour un séjour de 3-4 jours ou un week-end. Un rapide examen des guides publiés depuis une vingtaine d'années est révélateur de ce changement d'image et de statut touristique. En effet, ces nouveaux titres mettent en avant la dimension *city break* de la ville : *Un Grand Week-End à Lyon* (Hachette Tourisme, depuis 2005), *Lyon week-end* (Guide vert Michelin, depuis 2010), *Lyon en quelques jours* (Lonely Planet, depuis 2009).

---

http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2006/russeil_s (consulté le 21/11/2021) et R. Payre (dir.), *Lyon ville internationale…*, 2013, *op. cit*.

[1367] Matthieu Adam, « Marketing. La quête du capital symbolique », dans Matthieu Adam et Émeline Comby, *Le capital dans la cité. Une encyclopédie critique de la ville*, Paris, Amsterdam, 2020, p. 215-216.

[1368] S. Russeil, *L'Espace transnational…*, 2006, *op. cit.*, p. 421.

[1369] Claude Origet du Cluzeau, « Volatile Tourism Demand in European Cities and Role of Local Populations », dans Peter Keller et Thomas Bieger (dir.), *Marketing efficiency in tourism : coping with volatile demand*, Berlin, Erich Schmidt, 2006, p. 221.

[1370] A. Cheval, *Sur le site historique de Lyon…*, 2000, *op. cit.*

L'exemple de l'édition 2007 du guide Hachette *Rhône-Alpes* – explorée dans un précédent travail[1371] – paraît assez révélateur de l'évolution de l'image de Lyon alors en cours dans les années 2000. Cette édition marque un net recul par rapport au guide [HAC1991] à la fois sur le plan quantitatif (forte baisse du nombre d'objets cités) et géographique (périmètre). La logique adoptée est une sélection accrue d'objets situés dans un espace restreint, qui est en définitive très proche de celui que les cartes de spatialisation de l'ensemble de la période 1840-2000 donnent à voir ci-après. Le guide Bleu de 2007 va à l'essentiel : l'espace couvert est moins large que dans le [HAC1991] et se rapproche en fait plutôt de celui du guide [HAC1990], qui portait sur la France entière. Par exemple, le quartier de Vaise est traité en cinq lignes, les bâtiments récents du quartier de la Part-Dieu sont regroupés en un court paragraphe, les quartiers de Montchat et la Duchère ne sont même pas mentionnés. En revanche, la grande nouveauté réside dans la mise en avant de la reconnaissance internationale du site historique par l'UNESCO et des autres protections patrimoniales dont bénéficie la ville de Lyon. La page 99 s'intitule « Patrimoine mondial de l'UNESCO » et présente l'histoire du projet ainsi que le périmètre du site inscrit, qui figure d'ailleurs sur la carte de la métropole lyonnaise insérée dans cette édition (p. 91). Un encadré est aussi consacré au secteur sauvegardé du Vieux Lyon (p. 93). Il serait pertinent de poursuivre cette recherche après 1998 pour voir comment l'image de Lyon dans les guides a évolué.

6.4. Synthèse cartographique : l'espace lyonnais construit par les guides entre 1920 et 2000

Il convient de terminer ce chapitre en exposant et en commentant les résultats de l'analyse géohistorique des 28 guides du corpus principal publiés entre 1920 et 2000. Comme dans le chapitre 5, chaque collection est ici d'abord traitée à part, avant de présenter la synthèse pour l'ensemble des guides de la période.

6.4.1. Cartes de synthèse des Blue Guides entre 1926 et 1997

Le premier guide de la nouvelle collection anglaise The Blue Guides comportant une partie sur Lyon est le [BLU1926]. Si une certaine filiation avec les guides Murray est revendiquée, le contenu a été entièrement revu et il y a de grandes différences entre l'espace lyonnais de ces

[1371] D. Petermann, « Le patrimoine lyonnais représenté… », 2018, *op. cit.*

deux collections. Le partenariat alors en cours avec l'éditeur français Hachette (chapitre 2) explique que cette première édition du titre *Southern France with Corsica* soit beaucoup plus proche des guides Bleus contemporains que des guides Murray en ce qui concerne l'organisation de la visite de Lyon et le choix des objets présentés. Le recensement et la spatialisation des « choses à voir » du guide [BLU1926] fait apparaître une forte augmentation numérique (Carte 26). Alors que les six éditions des guides Murray – de [MUR1843] à [MUR1892] – contenaient pour Lyon entre trente et soixante curiosités, on relève dans ce guide [BLU1926] 75 objets ayant le statut de « choses à voir ». Le mouvement entre les deux collections anglaises est ainsi très important : si l'on compare le [MUR1892] (dernière édition du guide Murray sur la France) et le [BLU1926], on compte une cinquantaine de nouvelles « choses à voir » dans cette première édition du Blue Guide. L'intervalle de 24 ans entre ces deux guides est l'une des explications logiques de cette forte augmentation. En effet, le guide [BLU1926] prend en compte divers objets qui sont apparus dans la ville depuis 1892 : tour métallique de Fourvière (1894), palais des expositions (quai de Bondy, 1902-1906), monument à Sadi Carnot (1900), musée des Arts décoratifs (ouvert en 1925), musée Colonial de la Chambre de commerce (installé en 1924 dans l'hôtel de Villeroy, au n° 34 rue de la Charité, entre Bellecour et Perrache)[1372].

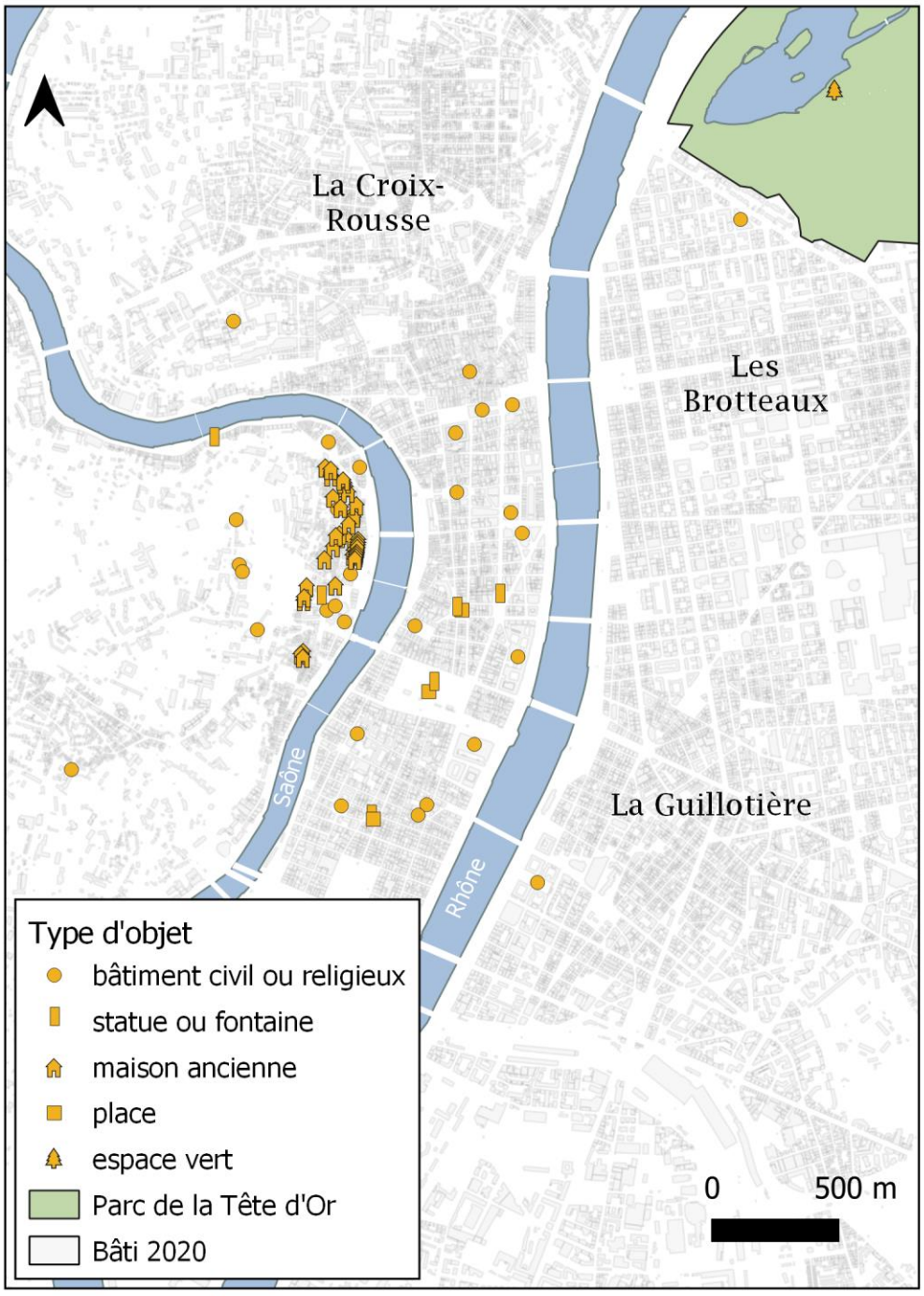
Du point de vue spatial, on constate un resserrement assez net de l'espace touristique autour de la rive droite de la Saône, avec une très forte densité entre la place Saint-Jean et la place Saint-Paul (actuel quartier du Vieux Lyon). Cette prolifération s'explique avant tout par la prise en compte d'un nouveau type d'objet par le guide, mais aussi par l'adoption de l'organisation géographique de la visite (itinéraire). Comme dans les guides Joanne des années 1850-1870 et les guides Baedeker publiés au tournant du XX^{e} siècle, il s'agit des maisons anciennes situées dans les rues des quartier Saint-Jean et Saint-Georges. Parmi les 75 objets ayant le statut de « choses à voir » dans le guide [BLU1926], 36 sont des maisons anciennes, situées rue Saint-Jean, rue Gadagne, rue du Bœuf, rue des Trois-Maries, place du Change, rue Juiverie et montée Saint-Barthélémy (maison Henri IV). On peut aussi ajouter les bâtiments formant l'hôtel de Gadagne (10-12-14 rue de Gadagne), qui abrite le tout nouveau musée du Vieux Lyon (inauguré en 1921). Au total, plus de la moitié des « choses à voir » (44) de ce guide se trouvent au pied de la colline de Fourvière, sur la rive droite de la Saône, entre la rue Saint-Georges au sud et l'église Saint-Paul au nord. Sur la Presqu'île, les changements sont moins nombreux. Le nombre de curiosités situées entre la condition des Soies (juste au nord de la place des Terreaux)

[1372] Jean-François Klein, « Pour une pédagogie impériale ? L'Ecole et le Musée colonial de la Chambre de commerce de Lyon (1890-1947) », *Outre-mers*, 2007, tome 94, n° 356-357, p. 55 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.3406/outre.2007.4282 (consulté le 31/01/2022).

et la gare de Perrache est de 21, soit une de plus que dans le guide [MUR1892] pour cette zone. Toutefois, cette stabilité numérique masque quelques changements notables à signaler. Au sud tout d'abord, la place Carnot est seulement présente comme élément de repérage et le monument de la République n'est même pas mentionné, ce qui ne manque pas d'étonner. Par rapport au guide [MUR1892], on note d'ailleurs la disparition de plusieurs statues et fontaines. Outre le monument de la République, sont aussi absents le monument des Enfants du Rhône (rive gauche du Rhône), la statue du maréchal Suchet et celle de Jacquard (désormais située place de la Croix-Rousse). Sur la rive gauche du Rhône, il y a une « choses à voir » en moins (trois contre quatre pour le guide [MUR1892]). Le monument des Victimes du Siège de Lyon (Brotteaux, remplacé par une autre chapelle expiatoire), la Préfecture et le monument des Enfants du Rhône sont absents, tandis que les bâtiments de l'université et le musée Guimet font leur apparition dans le guide [BLU1926].

Le guide [BLU1954] correspond à la 2e édition de ce titre dans la collection The Blue Guides, 28 ans après la première. Pendant ce long intervalle, le partenariat avec Hachette a pris fin et la collection anglaise a tracé sa propre voie. Le contenu du [BLU1954] est très proche de la première. On compte un total de 70 « choses à voir », c'est-à-dire cinq de moins que dans le guide [BLU1926]. Plus précisément, treize nouveaux objets font leur entrée tandis que dix-huit sortent du guide. Parmi les curiosités qui ne sont plus présentes dans cette nouvelle édition, treize correspondent à des maisons anciennes situées sur la rive droite de la Saône (quartiers Saint-Jean et Saint-Georges). L'espace touristique présenté s'agrandit un peu au sud-ouest, sur la colline de Fourvière, avec la mention de plusieurs vestiges antiques, en particulier le théâtre et l'odéon dont les fouilles ont commencé en 1933. On remarque en revanche que la rive gauche du Rhône est toujours en grande partie ignorée, puisqu'il n'y a que trois « choses à voir » y étant situées (parc de la Tête d'Or, musée Guimet, bâtiments de l'Université).

L'espace des « choses à voir » dans le guide [BLU1926]



Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 26 : L'espace des « choses à voir » du guide [BLU1926]

Le guide [BLU1966] correspond à un nouveau titre dans cette collection : *The South of France*. Le nombre de « choses à voir » identifiées s'élève ici à 72, mais cette faible augmentation apparente cache en réalité un mouvement plus important : dix-sept sorties contre dix-neuf entrées. La dynamique des sorties est sensiblement la même que pour l'édition précédente, car seize maisons anciennes situées entre Saint-Paul et Saint-Georges sont absentes de ce guide. Cette diminution de la mention des maisons anciennes dans ces quartiers est à signaler, alors que deux ans plus tôt le Vieux Lyon a fait l'objet d'une protection particulière (secteur sauvegardé). En revanche, l'emprise touristique lyonnaise dans ce guide connaît une forte expansion spatiale, en particulier au nord (quartier de la Croix-Rousse) et à l'est (parc de Parilly, inauguré après la Seconde Guerre mondiale). Parmi les nouveaux objets, on compte des lieux d'exposition ouverts récemment (musée de l'Imprimerie et de la Banque, inauguré en 1964 et maison Magneval qui préfigure le musée de la Civilisation gallo-romaine à Fourvière), des équipements modernes dignes d'une grande ville (palais des Congrès internationaux, parc de Parilly), des vestiges antiques récemment découverts (supposé « temple de Cybèle », amphithéâtre sur les pentes de la Croix-Rousse) et quelques bâtiments du Vieux Lyon (loge du change, quatre maisons anciennes). On remarque surtout que de nouvelles « choses à voir » situées sur le plateau de la Croix-Rousse font leur apparition : église Saint-Augustin, portail de l'École normale des institutrices (MH) et Gros Caillou. Ces objets étaient présents dans les guides Hachette depuis au moins le début du XX^e^ siècle.

Le guide [BLU1984] correspond à la première édition d'un nouveau titre, simplement intitulé *France* et qui se distingue des éditions précédentes dans la collection The Blue Guides car il s'agit d'un volume très épais (923 p.) consacré à tout le pays (et non plus à une grande région comme auparavant). La légère augmentation du nombre de « choses à voir » se poursuit (75). Cependant, le mouvement est toujours important, avec dix-sept sorties et vingt entrées. Parmi les objets qui disparaissent du guide, il y a plusieurs statues et fontaines publiques (fontaine de la place des Jacobins, statue d'Ampère, monument de la République, fontaine de la place Saint-Jean, monument à Sadi Carnot[1373], statue de l'Homme de la Roche), ainsi que des bâtiments religieux (église Saint-Augustin, église Saint-Bruno des Chartreux, chapelle du lycée Ampère). Pour la première fois dans cette collection, l'adresse précise d'une traboule est explicitement indiquée (traboule du 2 rue des Trois-Maries au 19 rue Saint-Jean). Les objets situés sur le plateau de la Croix-Rousse qui étaient apparus dans le guide [BLU1966] ne sont plus présents dans le guide [BLU1984], à l'exception du Gros Caillou. Le parc de Parilly est aussi absent, tout comme l'université (quai Claude-Bernard). L'espace lyonnais touristique se réduit donc

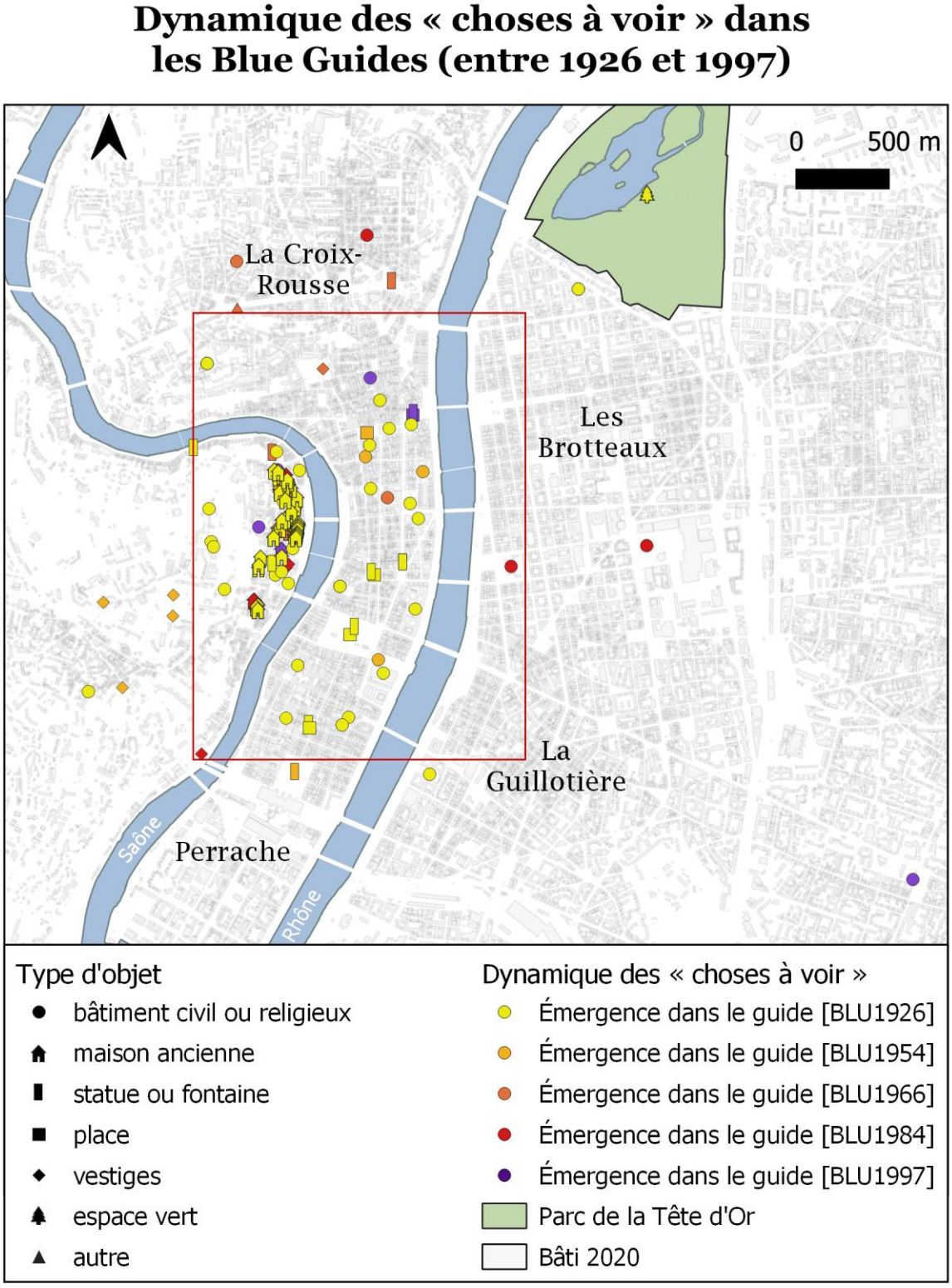
[1373] Ce monument a été démantelé au moment des travaux du métro en 1975.

dans cette édition, mais on remarque qu'une nouvelle curiosité située rive gauche du Rhône est mentionnée : l'auditorium Maurice-Ravel, inauguré en 1975 dans le quartier de la Part-Dieu.

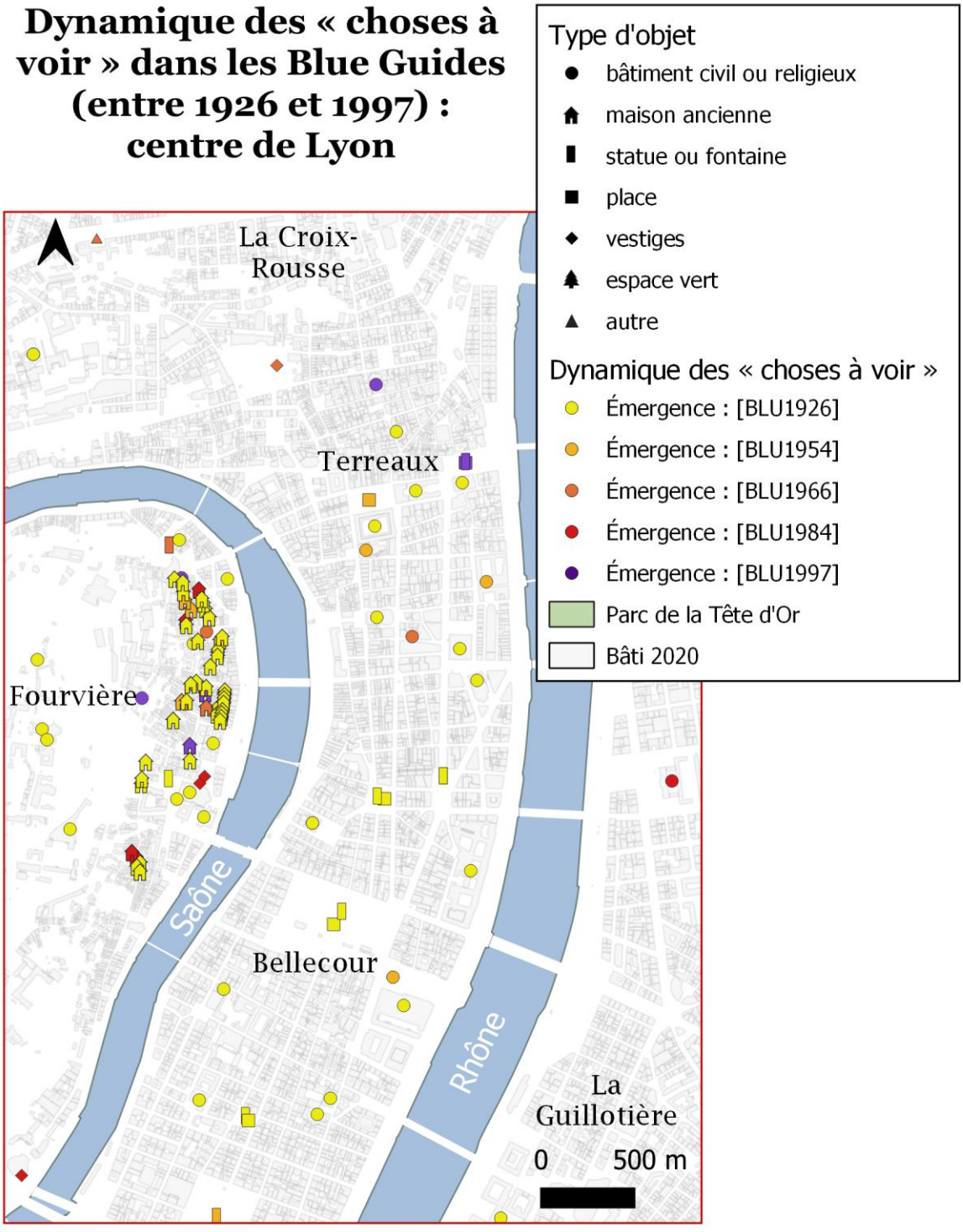
Enfin, le dernier guide de la collection The Blue Guides étudié correspond à la 4e édition du titre *France* ([BLU1997]). Le total des « choses à voir » répertoriées s'élève à 81, soit une nouvelle augmentation, qui se décompose de la manière suivante : trois sorties et neuf entrées. Le mouvement d'entrées/sorties s'est donc ralenti. Si l'auditorium de la Part-Dieu n'est plus mentionné, on remarque que l'espace touristique s'élargit encore à l'est grâce à la présence de l'Institut Lumière (créé en 1982). Quelques objets déjà nommés dans de précédentes éditions de la même collection font ici leur retour (église Saint-Bruno des Chartreux et Saint-Polycarpe), tandis que plusieurs maisons anciennes du quartier Saint-Jean sont aussi mentionnées. Les sculptures d'Ipoustéguy (1920-2006) situées place Louis-Pradel depuis décembre 1982, en particulier celle de Louise Labé (écrivaine du XVIe siècle), sont citées. Dans la partie « C. Fourvière, and Roman Lyon », on note la différence de traitement entre la basilique et le site archéologique. Ian Robertson ne consacre que quelques lignes à l'édifice religieux, et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il considère que son intérêt pour les touristes est limité :

> The most convenient approach to the summit of the hill of Fourvière (from Forum vetus) is by taking the funicular from the Gare St-Jean to N.-D.-de-Fourvière, with its four towers. This basilica (1872-96) was erected in fulfilment of a vow made during the Franco-Prussian War, as was the Sacré-Coeur in Paris. It is only of interest for its marble and mosaic decoration in extraordinary taste, which should be seen to be believed.
> [BLU1997, p. 667]

Les trois quarts de cette section sont dédiés à la description du site archéologique : musée gallo-romain, théâtre et odéon, supposé « sanctuaire de Cybèle », vestiges d'aqueduc. Le texte mentionne aussi les tombeaux romains de la place Wernert, la crypte de l'église Saint-Irénée et conseille de descendre à pied par la montée de Choulans, pour aller voir les vestiges de la basilique funéraire Saint-Laurent de Choulans, situés dans un immeuble récent construit tout près de l'entrée du tunnel de Fourvière. Cette dernière édition étudiée dans la collection des Blue Guides est un exemple significatif de la dimension prise par le patrimoine archéologique de la colline de Fourvière et de ses alentours dans l'image de Lyon véhiculée par cet éditeur anglais.



Carte 27 : Dynamique des entrées de « choses à voir » dans les Blue Guides (entre 1926 et 1997)



Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 28 : Dynamique des entrées de « choses à voir » dans les Blue Guides (entre 1926 et 1997) : centre de Lyon

Guide	BLU1926	BLU1954	BLU1966	BLU1984	BLU1997
Entrées	-	+13	+19	+20	+9
Sorties	-	-18	-17	-17	-3
Permanence	-	57	53	58	72
Total « Choses à voir »	**75**	**70**	**72**	**75**	**81**

Tableau 13 : Tableau récapitulatif des entrées/sorties des « choses à voir » dans la collection The Blue Guides entre 1926 et 1997

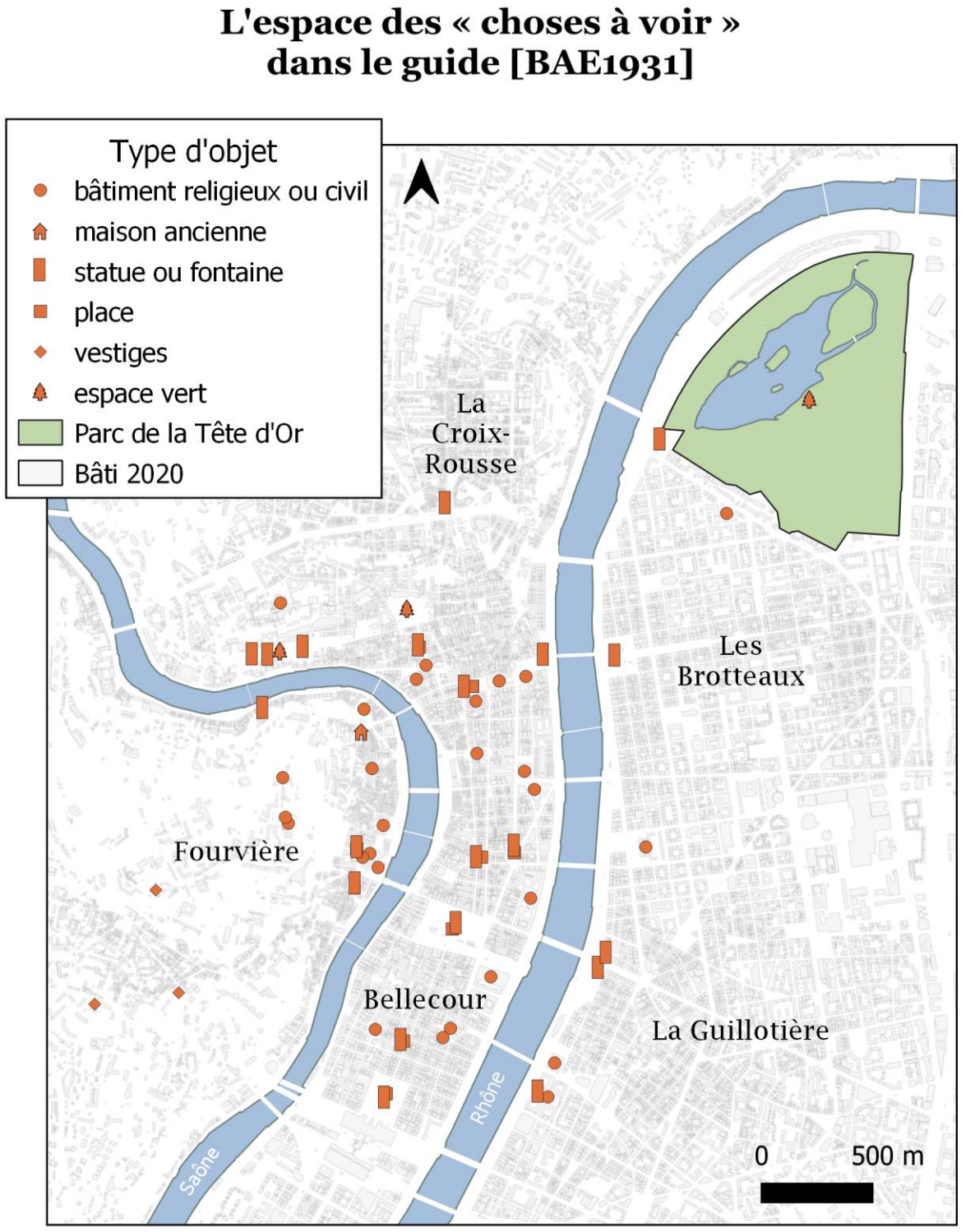
6.4.2. Cartes de synthèse des guides Baedeker entre 1930 et 1994

L'entre-deux-guerres est pour Baedeker une période très difficile, à cause de plusieurs facteurs, en particulier la défaite allemande de 1918. Non seulement la Première Guerre mondiale a fait perdre à l'éditeur ses précieux collaborateurs britanniques, les frères Muirhead, mais en plus ceux-ci se sont associés avec Hachette, son concurrent français, en lançant une nouvelle collection internationale comprenant deux séries jumelles : les Blue Guides et les guides Bleus[1374]. L'avantage majeur pour les partenaires français et anglais est la non-concurrence entre les deux collections, ainsi que la mise en commun de la documentation graphique et bien souvent des contenus textuels adaptés à chaque public. En parallèle, Baedeker cesse de publier des guides en français portant sur la France et le rythme de ses publications en anglais et allemand se réduit aussi fortement. Il faut attendre 1930 pour que paraisse une nouvelle édition du titre *Die Riviera* comportant une partie sur Lyon (soit dix-sept ans après la précédente, en 1913[1375]).

Le guide [BAE1930] marque un net recul avec seulement 61 « choses à voir » contre 75 dans le guide [BAE1914]. Parmi les objets sortants, on compte neuf statues et fontaines. La version anglais, publiée un an plus tard ([BAE1931]) est très proche de l'édition allemande et compte seulement deux objets supplémentaires (pour un total de 63 curiosités) : le monument de Xavier Privas (chansonnier lyonnais) situé dans le jardin des Chartreux et le monument aux morts du parc de la Tête d'Or, inauguré le 5 octobre 1930[1376]. La Carte 29 fait notamment apparaître une disparition de curiosités sur la rive gauche du Rhône, autour de la Préfecture, ainsi qu'en

[1374] H. Morlier, « Les guides Joanne devenus Bleus… », 2019, *op. cit.*, p. 213-214.
[1375] L'édition du guide Baedeker *Die Riviera* de 1913 ne fait pas partie du corpus principal étudié ici. La Bibliothèque Diderot de Lyon (BDL) en conserve un exemplaire.
[1376] Projet de Tony Garnier, avec les sculpteurs Jean-Baptiste Larrivé (1875-1928), Louis Berthola (1891-1973) et Claude Grange (1883-1971).

Presqu'île. Les statues et fontaines, au nombre de vingt, représentent près d'un tiers des choses à voir de ce guide (20).



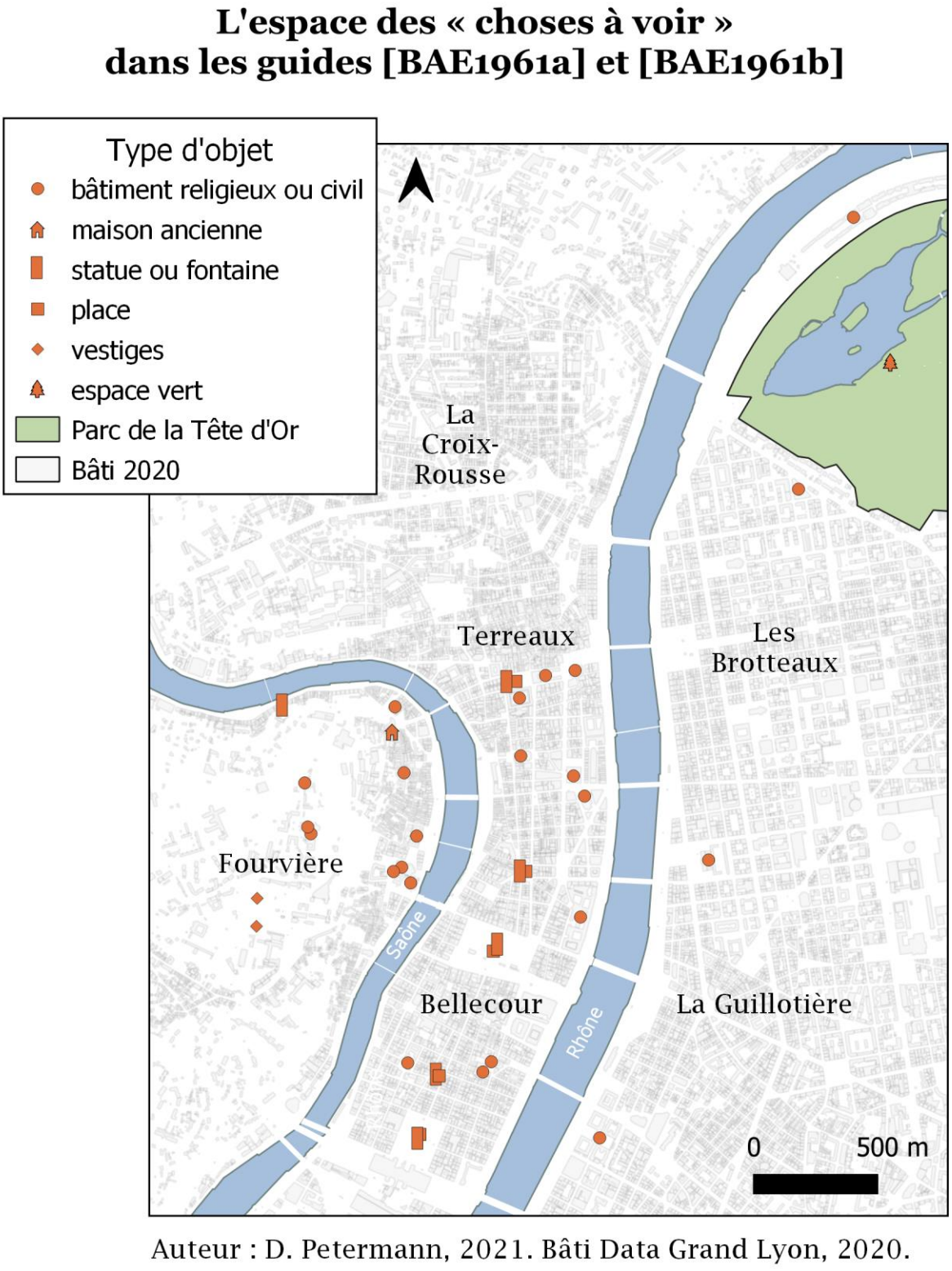
Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 29 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [BAE1931]

Plus de vingt ans séparent ce Baedeker des suivants du corpus, en raison de la Seconde Guerre mondiale qui a fortement affecté l'éditeur allemand (chapitre 2). En 1961, il publie simultanément deux guides consacrés à la France. Le guide [BAE1961b] correspond à la troisième édition en allemand du titre *Frankreich von Flandern bis Korsika* (première édition : 1959). Le guide [BAE1961a] en est la version anglaise : *France, including Corsica*. Il s'agit du dernier guide Baedeker en langue anglaise au sein du corpus. Ces deux ouvrages – au contenu presque identique – comptent respectivement 39 et 38 « choses à voir » pour Lyon, ce qui constitue de nouveau une très sérieuse diminution par rapport aux titres précédents. Celle-ci s'explique sans doute par le changement d'échelle du guide, qui porte désormais sur la France entière et non plus sur une partie du pays comme c'était le cas avant la Première Guerre mondiale (Sud-Est, Riviera) : la partie sur Lyon est beaucoup moins développée qu'auparavant. La seule différence entre ces deux éditions de 1961 concerne la mention dans la version allemande d'un « *Musée Gallo-Romain*[1377] » (p. 343) sur la colline de Fourvière[1378].

La Carte 30 montre une contraction de l'espace touristique lyonnais chez Baedeker. C'est particulièrement frappant au nord de la place des Terreaux, où il n'y a plus aucune curiosité : les statues se trouvant dans le jardin des Chartreux, l'église Saint-Bruno des Chartreux, le jardin des Plantes, celle du sergent Blandan sur la place Sathonay, la statue de Suchet (plusieurs ont été fondues sous Vichy), la salle Rameau et les bâtiments de la Martinière sont absents de ces deux guides. On remarque aussi la disparition parmi les curiosités de certains vestiges archéologiques situés sur la colline de Fourvière (tombeaux de la place Choulans, morceaux d'aqueducs rue du Juge-de-Paix et au fort Saint-Irénée), qui sont les plus éloignés par rapport à la centralité touristique. Enfin, plusieurs statues se trouvant sur la rive gauche du Rhône sont absentes de ces deux guides. Au total, ce sont quatorze statues et fontaines qui disparaissent entre le guide [BAE1931] et ces deux éditions [BAE1961a] et [BAE1961b], dont la fontaine de la place Saint-Jean, le monument à Sadi Carnot (place de la République), le monument des Enfants du Rhône et le buste de Laurent Mourguet (créateur de Guignol). La considération pour ces objets décoratifs a énormément baissé : la plupart ne sont plus jugés dignes de mention. L'exemple lyonnais confirme donc le constat fait par Maurice Agulhon pour d'autres espaces[1379].

[1377] En français dans le texte.
[1378] Il ne s'agit pas encore du musée gallo-romain construit par l'architecte Bernard Zehrfuss et inauguré en 1975. Il est probable qu'il soit ici question de la maison Magneval où sont exposés des objets archéologiques, comme l'indique de son côté le guide [BLU1966].
[1379] M. Agulhon, « Le choix des "choses à voir" », 2000, *op. cit*.



Carte 30 : L'espace des « choses à voir » dans les guides [BAE1961a] et [BAE1961b]

Il convient ensuite de faire une petite entorse dans cette présentation chronologique pour traiter du guide [BAE1980], car il s'agit de la 11e et dernière édition du titre *Frankreich von Flandern bis Korsika*, qui se situe donc dans la continuité. En réalité il y a très peu de choses à en dire car ce guide est extrêmement proche des éditions parues en 1961, en particulier la version allemande [BAE1961b]. Une nouveauté est cependant à noter, mais elle a peu d'importance pour ce qui relève de l'image de Lyon : le musée de l'Automobile situé à Rochetaillée-sur-Saône (inauguré en 1960), situé à 11 km au nord de Lyon, est ici cité pour la première (et la dernière) fois dans les guides Baedeker étudiés.

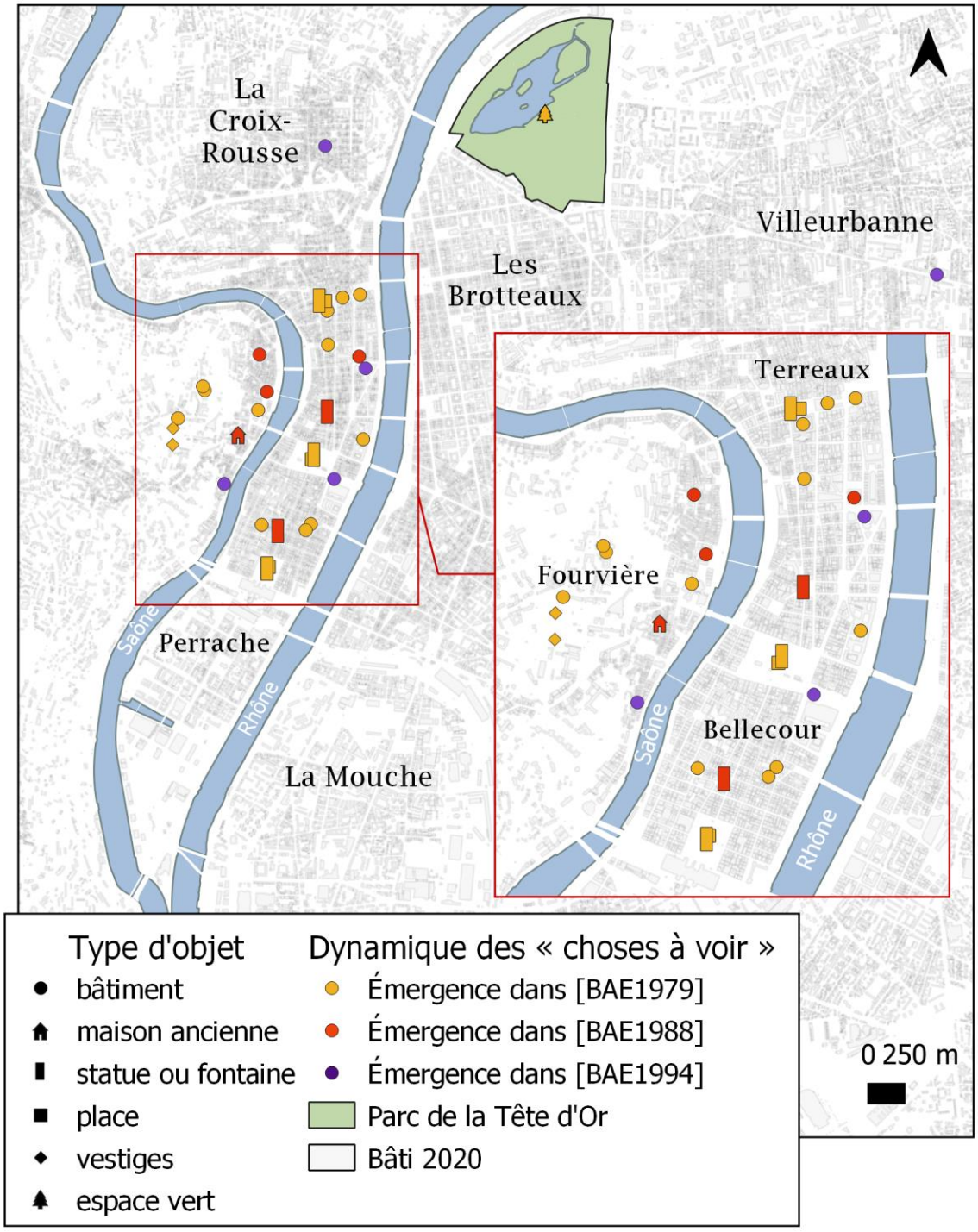
Le guide [BAE1979] correspond à la première édition d'un nouveau titre dans la collection Baedeker, *Frankreich*, qui est lancé un an avant l'arrêt du précédent titre *Frankreich von Flandern bis Korsika* (1959-1980). Ce guide marque encore un changement notable, puisque que le discours relatif à Lyon se réduit encore. La partie consacrée à la ville se présente sur seulement trois pages (deux pages de texte avec une photographie et une page contenant un plan du centre de Lyon). Il n'y a désormais plus que 21 « choses à voir », c'est-à-dire que ce changement de titre entre [BAE1980] et [BAE1979] résulte en la disparition de presque la moitié des objets jugés dignes d'intérêt. Ce nombre de 21 correspond d'ailleurs au plus faible total de curiosités dans la collection Baedeker avec les trois premiers guides étudiés, au XIXe siècle : [BAE1865], [BAE1868a], [BAE1868b]. Le discours touristique porté sur Lyon se réduit fortement, et l'espace touristique dessiné également, comme le montre bien la Carte 30. En définitive, le parc de la Tête d'Or demeure la seule « choses à voir » stable située sur la rive gauche du Rhône. Sur la rive droite de la Saône, il n'y a plus que les édifices religieux majeurs (basilique de Fourvière, chapelle de Fourvière, primatiale Saint-Jean) et le site archéologique (théâtre, odéon, musée de la Civilisation gallo-romaine). Le quartier du Vieux Lyon (*Altstadt*) est seulement cité à la fin, avec la mention d'ordre générale des rues Saint-Jean, du Bœuf, Juiverie et Gadagne, sans qu'une seule adresse de maison ancienne ne soit explicitement mentionnée. Le nombre de curiosités situées en Presqu'île entre Perrache et Terreaux diminue également, passant de vingt à quatorze. En termes de catégories, on note encore la disparition (entre autres) de trois statues et fontaines, de bâtiments publics (université, palais de justice, préfecture, bibliothèque municipale, palais du Commerce et de la Bourse, palais de la Foire), de musées (Gadagne, Automobile, Guimet/Muséum) et de quelques églises (Saint-Paul, Saint-Bonaventure des Cordeliers). Sur la colline de Fourvière, la tour métallique (dont l'accès est interdit au public depuis 1954) est aussi absente de ce guide.

Le guide [BAE1988] est la 4e édition du même titre *Frankreich*. Le nombre de « choses à voir » augmente légèrement, passant à 26 (une sortie, six entrées). Cinq objets font ici leur retour : le

palais du Commerce et de la Bourse, la statue d'Ampère et la fontaine de la place des Jacobins (Presqu'île), le musée Gadagne (musée historique/marionnettes) et le palais de Justice (quartier Saint-Jean). Le café du Soleil, dans le quartier Saint-Georges fait son apparition (en lien avec Guignol, ce qui est très rare dans le corpus). En revanche, la chapelle de Fourvière n'est cette fois-ci plus du tout mentionnée. L'espace touristique demeure ici restreint, car les « choses à voir » entrant dans ce guide se situent toutes en Presqu'île et dans le Vieux Lyon, à l'exception du parc de la Tête d'Or.

Le dernier guide Baedeker du corpus ([BAE1994]) correspond à la septième édition du même titre *Frankreich*. 31 « choses à voir » ont été relevées, soit de nouveau une légère augmentation par rapport à l'édition précédente. La Carte 31 montre un élargissement de l'espace touristique à l'est, du fait de l'entrée dans le guide de la médiathèque de Villeurbanne (actuelle Maison du Livre, de l'Image et du Son, qui est ici citée pour son architecte, le suisse Mario Botta). C'est la première fois dans cette collection que Villeurbanne est pris en compte dans l'espace des « choses à voir ». Un nouvel objet apparaît au nord, sur le plateau de la Croix-Rousse : la maison des Canuts (musée créé en 1970). Les autres curiosités sont situées dans la partie de la ville déjà considérée comme touristique (à noter tout de même l'apparition du musée des automates, dans le quartier Saint-Georges). Il faut également signaler que le quartier de la Part-Dieu est présent dans cette édition, mais les objets cités n'ont pas le statut de « choses à voir » (gare, parking circulaire, centre commercial, tour du Crédit Lyonnais), car ils sont seulement cités.

Dynamique des « choses à voir » dans le guide *Frankreich* : [BAE1979] à [BAE1994]



Auteur : D. Petermann, 2021. Bâti Data Grand Lyon, 2020.

Carte 31 : Dynamique des entrées de « choses à voir » dans les guides Baedeker *Frankreich* (entre 1979 et 1994)

Guide	BAE1930	BAE1931	
Entrées	-	+2	
Sorties	-	0	
Permanence	-	61	
Total « Choses à voir »	**61**	**63**	
Guide	**BAE1961a**	**BAE1961b**	**BAE1980**
Entrées	-	+1	+1
Sorties	-	0	0
Permanence	-	38	39
Total « Choses à voir »	**38**	**39**	**40**
Guide	**BAE1979**	**BAE1988**	**BAE1994**
Entrées	-	+6	+5
Sorties	-	-1	0
Permanence	-	20	26
Total « Choses à voir »	**21**	**26**	**31**

Tableau 14 : Synthèse des dynamiques de « choses à voir » dans les guides Baedeker entre 1930 et 1994

6.4.3. Cartes de synthèse des guides Hachette entre 1920 et 1991

Comme dans le chapitre précédent, il est question ici de présenter une sélection de cartes de spatialisation des « choses à voir » pour quelques éditions les plus importantes des guides Hachette relatifs à Lyon et surtout pour mettre en évidence les principales dynamiques et caractéristiques de cette collection. Pour la période 1920-2000, le corpus principal contient quinze guides Hachette publiés entre 1920 et 1991, dans la collection des guides Bleus (et la sous-série des guides Diamant pour quelques-uns). L'évolution principale sur le plan général réside dans la création de cette nouvelle collection en 1919, qui succède à la collection des guides Joanne. Le catalogue évolue, avec plusieurs logiques parallèles : les monographies locales *Lyon et ses environs*, les guides régionaux et la publication d'un nouveau titre en quatre volumes sur la France entière (à l'exception de Paris). Comme indiqué précédemment, au niveau lyonnais, le changement majeur est l'adoption d'une organisation géographique de la ville, avec un itinéraire de visite articulant espace de circulation et espace des « choses à voir ». Le choix opéré ici est le même que dans le chapitre 5 : la conservation d'une logique multiscalaire dans l'analyse et la présentation des cartes de spatialisation.

Guides d'échelle nationale

La première édition du nouveau titre *La France en 4 volumes* consacré à la partie sud-est du pays est le guide [HAC1920b]. Il est suivi trois ans plus tard d'une deuxième édition, [HAC1923b]. L'entrée « Lyon » est presque identique dans ces deux éditions, tant dans le texte que dans le choix des « choses à voir ». L'édition [HAC1923b] n'est en réalité qu'une simple mise à jour, avec quelques rares nouveaux objets. L'une des nouvelles mentions concerne le « musée du *vieux-Lyon* consacré aux collections historiques de la ville et aux souvenirs du passé » (p. 146), qui a été inauguré en 1921[1380]. Les hôtels Bertaud et de Lacroix-Laval, situés rue de la Charité entre Perrache et Bellecour, sont également présents dans cette deuxième édition, avec l'indication que le second est destiné à abriter « le *musée lyonnais des Arts décoratifs* (en préparation) » (p. 134). Enfin, dans le parc de la Tête d'Or, le guide [HAC1923b, p. 149] mentionne le « *monument aux morts* de la grande guerre (en construction) ». Ce sont les seuls changements relatifs aux curiosités entre ces deux éditions. L'espace touristique lyonnais dans ces deux guides est restreint : on note très peu de changements par rapport aux guides régionaux Joanne du début du XX^e^ siècle. La visite de la ville est ici encore plus condensée car le guide se place à une échelle nationale (bien que ce titre porte seulement sur la partie sud-est de la France, l'un des quatre volumes). Les descriptions sont plus courtes, le texte va à l'essentiel pour la grande majorité des « choses à voir » signalées. L'itinéraire principal de visite est classique, très proche des guides Baedeker contemporains, avec la division tripartite de la ville. Deux espaces sont encore relativement en marge du parcours principal, comme le montre leur présence réduite dans le texte, en quantité (quelques lignes), en termes de sélection des objets et d'affichage (taille réduite des caractères). Les pentes de la colline de la Croix-Rousse sont ainsi présentées comme une option, un itinéraire possible mais facultatif :

> Si l'on veut monter des Terreaux à la Croix-Rousse, on prendra de préférence le tram Perrache-Croix-Rousse, qui suit le cours des Chartreux, d'où l'on a une vue magnifique sur la vallée de la Saône […]
> [HAC1920b, p. 146 et HAC1923b, p. 145]

L'itinéraire se réduit à quelques objets et lieux : la vue sur la ville depuis le cours des Chartreux, la statue de Pierre Dupont dans le jardin des Chartreux, l'église Saint-Bruno-des-Chartreux, la statue de Jacquard sur la place de la Croix-Rousse, et enfin le Gros Caillou et le monument à Sully Prudhomme place Bellevue. Le texte est strictement identique entre les deux éditions, et

[1380] Le nouveau musée est mentionné, mais les maisons anciennes de la rue Gadagne qui l'abritent étaient déjà présentes dans la première édition [HAC1920b].

on remarque d'ailleurs qu'une erreur n'a même pas été corrigée entre 1920 et 1923 : la place Bellevue est désignée comme « place Bellerne » dans le [HAC1920b, p. 146] et dans le [HAC1923b, p. 145][1381].

De même, le quartier du Vieux Lyon (autour de Saint-Jean) fait l'objet d'une courte mention, dans la deuxième partie intitulée « LA VILLE ANCIENNE ». À la suite de la description de la cathédrale Saint-Jean, plusieurs maisons anciennes situées dans les rues du quartier sont signalées au sein d'un paragraphe en petits caractères :

> Dans toutes les rues avoisinantes se trouvent de vieilles maisons, les plus intéressantes du **vieux Lyon**. Signalons : *rue Saint-Georges*, n^os^ 3, 6, 7 ; *rue Tramassac*, n^os^ 8, 18, 22 ; *rue Saint-Jean*, n^os^ 7, 9, 11 ; 37, 12, 24 ; *rue de Gadagne* ; n^os^ 8, 10, 12, 14 ; *rue du Bœuf,* n^os^ 1, 6, 11, 19 ; *place du Change*, n^o^ 2 ; *rue Trois-Marie*, n^os^ 4, 7, 8, 9, 11, 15, etc.
> [HAC1920b, p. 147]

Il y a un intérêt pour cette catégorie de « choses à voir », mais il est encore relatif et secondaire dans ces guides Hachette du début des années 1920. On note tout de même que le nom du « vieux Lyon » est désormais utilisé pour qualifier les rues situées entre Saint-Georges et la place du Change.

En 1938, Hachette publie un nouveau titre – dont il a déjà été question dans le chapitre 2 – qui consiste en un seul ouvrage consacré au pays : *France automobile en un volume* [HAC1938]. Le découpage de la couverture nationale n'est plus de mise. Jusqu'à la fin du XX^e^ siècle, ce titre France sera publié à intervalle réguliers, le plus souvent chaque année. Les guides [HAC1938], [HAC1950], [HAC1960] et [HAC1990] étudiés ici permettent de suivre l'évolution de la description de l'espace lyonnais et du choix des curiosités. La visite de la ville part de la place Bellecour. La Carte 32 représente la dynamique des sorties de « choses à voir » entre ces quatre éditions. On voit que ces guides sont marqués par une grande stabilité de la majorité des choses à « voir », sauf entre le guide [HAC1960] et le guide [HAC1990], où l'on note onze objets qui ne sont plus présents, et notamment ceux situés sur la rive gauche du Rhône (y compris le parc de la Tête d'Or). Entre les éditions [HAC1938], [HAC1950] et [HAC1960], les seuls objets qui ne sont plus cités sont quelques maisons anciennes dans le Vieux Lyon (rue Saint-Jean) et rue Mercière. Cette carte fait surtout apparaître le périmètre très restreint de l'espace des « choses

[1381] Il s'agit très certainement d'une coquille typographique, mais il est étonnant qu'elle n'ait pas fait l'objet d'une correction dans la deuxième édition, au moment de la mise à jour des informations.

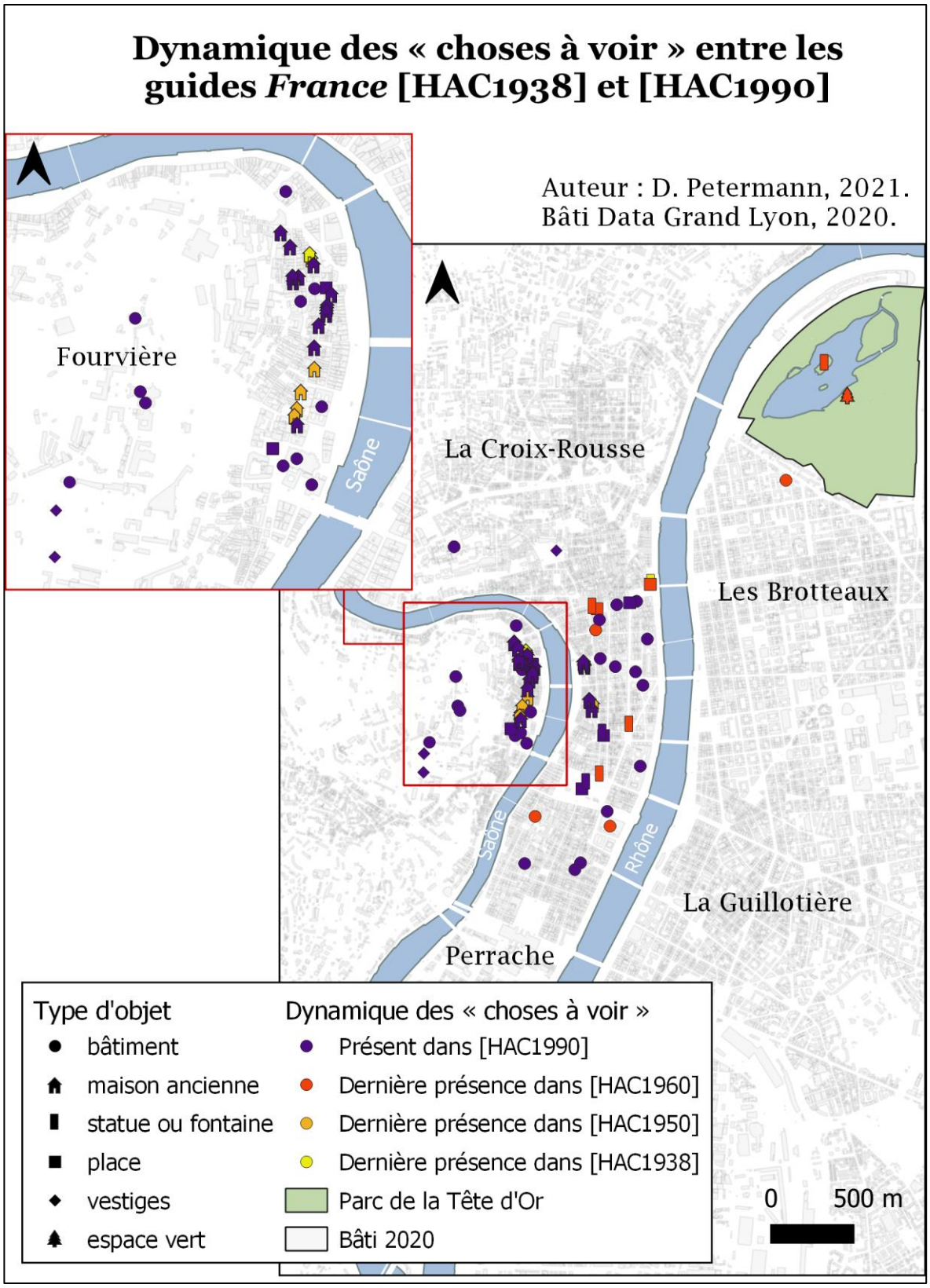
à voir » dans ce titre portant sur toute la France. Il y a beaucoup moins de curiosités dans les guides nationaux que dans les guides régionaux ou ne portant que sur Lyon et ses environs.

Guide	HAC1938	HAC1950	HAC1960	HAC1990
Entrées	-	22	5	3
Sorties	-	3	5	11
Permanence	-	40	57	51
Total « Choses à voir »	**43**	**62**	**62**	**54**

Tableau 15 : Dynamique des « choses à voir » dans les éditions du guide *France* ([HAC1938] à [HAC1990])

Guides régionaux

En parallèle du guide de couverture nationale, Hachette continue à publier des guides régionaux. Ici, il n'y a pas de rupture entre les dernières éditions des guides Joanne et les premières des guides Bleus. Lyon est traité dans des titres couvrant la Bourgogne, le Jura, la Franche-Comté et le Lyonnais, avec trois éditions [HAC1920a] et [HAC1931] et [HAC1939]. Il y a aussi le guide Bleu portant sur la vallée du Rhône [HAC1923a] et le guide automobile Diamant portant sur une vaste région du nord-est de la France, de l'Alsace au Lyonnais [HAC1939a]. Ces guides demeurent proches dans leur contenu, mais Hachette suit de près les changements dans la ville. Les nouveaux musées sont ainsi immédiatement intégrés : musée du Vieux Lyon (Gadagne) dès le début des années 1920, musée des arts décoratifs. C'est surtout le dernier guide du corpus, Rhône Alpes ([HAC1991]), qui renouvelle très fortement l'image de l'espace touristique, avec la prise en compte d'une plus large partie de la ville et d'objets relevant d'autres types de patrimoine que les catégories classiques (édifices remarquables, maisons anciennes, statues et fontaines). La Carte 33 représente les « choses à voir » principales de ce guide [HAC1991], c'est-à-dire seulement une partie des curiosités présentes dans ce guide. Dans cet ouvrage, les 94 « choses à voir » principales sont signalées par un pictogramme (triangle blanc). On remarque la présence d'objets situés à la Duchère, qui sont des constructions récentes (église du plateau, tour panoramique, église de Balmont, musée des sapeurs-pompiers). Il y a également de nombreux objets situés sur la rive gauche du Rhône, à Montchat, Part-Dieu, Monplaisir, Grange-Blanche, Gerland. La majorité sont cependant situées dans le quartier des Brotteaux. Dans la Presqu'île, sur la rive droite de la Saône et à Fourvière, on retrouve la plupart des objets qui sont présents depuis des décennies dans les guides.

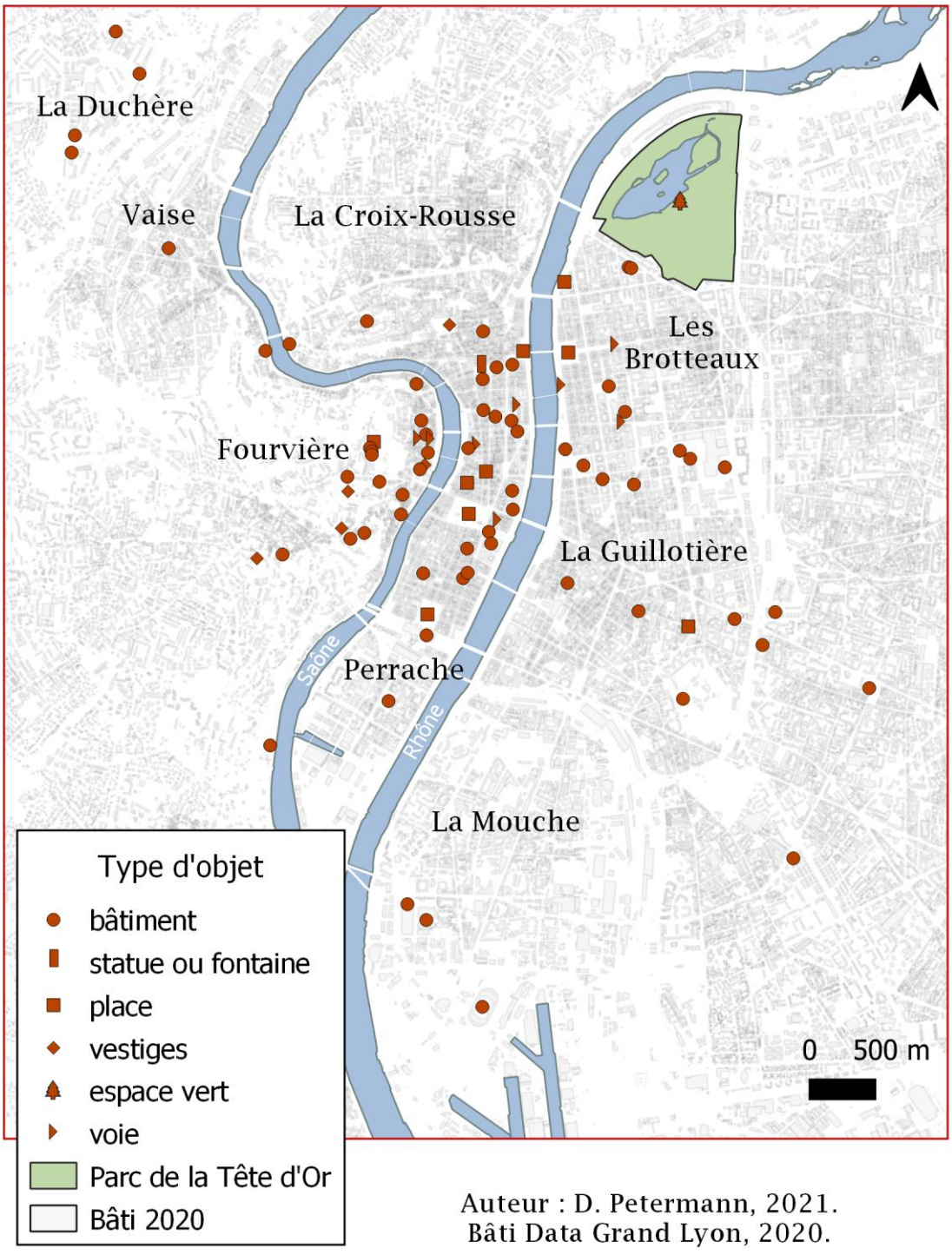


Carte 32 : Dynamique des sorties de « choses à voir » entre le guide [HAC1938] et le guide [HAC1990]

Monographies locales

Pour cette période, trois éditions du titre *Lyon et ses environs* ont été étudiées : [HAC1925], [HAC1944] et [HAC1971]. La première est publiée dans la série des guides Diamant, tandis que les deux autres font partie des guides Bleus illustrés. Ces guides adoptent tous les trois une organisation géographique de la visite de la ville. Ils demeurent très proches dans le choix des « choses à voir », en étant caractérisés par un très grand nombre (environ 200), très largement supérieur à tous les autres titres portant sur la France dans le corpus. Le guide [HAC1971] se distingue par un élargissement de l'espace touristique vers le nord-ouest, avec la prise en compte du quartier de la Duchère, alors que celui de 1944 avait lui commencé à mentionner Villeurbanne (Gratte-Ciel, hôtel de ville, palais du travail, stadium) et Bron (parc de Parilly, aéroport). L'exemple du guide [HAC1925] a déjà été traité par différentes cartes dans le chapitre 3 : je renvoie les lecteurs à ces cartes.

Les principales « choses à voir » du guide *Rhône-Alpes* [HAC1991]



Carte 33 : Les principales « chose à voir » du guide [HAC1991]

6.5. 1840-2000 : La forte permanence de l'espace lyonnais dans les guides

6.5.1. Un espace des « choses à voir » restreint et figé

Le relevé et la spatialisation des objets présents dans les guides du corpus principal a permis de mettre en évidence plusieurs tendances importantes au cours de la période étudiée (1840-2000). Au cours de cette deuxième période de 80 ans, plusieurs tendances sont à signaler. Tout d'abord, concernant les éditeurs, il faut rappeler que la Première Guerre mondiale a fortement modifié le rapport de force entre Baedeker et ses concurrents. L'éditeur allemand a cessé de publier des ouvrages en français sur la France et se concentre désormais sur les clientèles germanophones et anglophones. Hachette a créé un partenariat avec les frères Muirhead qui possèdent désormais le fonds des guides Murray. Deux nouvelles collections jumelles ont vu le jour : les guides Bleus côté français et les Blue guides côté anglais. Désormais, toutes ces collections adoptent une logique géographique pour la visite de la ville, avec des itinéraires.

La première remarque que l'on peut faire au sujet de l'image de l'espace lyonnais dans les guides du corpus pour la période 1920-2000 concerne le traitement différencié selon les collections. En effet, si elle reste comparable dans les grandes lignes, l'évolution de chaque collection à travers ses éditions successives consacrées à Lyon est particulière. Il y a au cours de cette deuxième période un fort rétrécissement de l'espace des « choses à voir » dans les guides Baedeker. C'est une diminution sur le plan quantitatif, qui est surtout nette après la Seconde Guerre mondiale. Elle est due en partie au changement d'échelle dans cette collection : à partir de 1959, l'éditeur publie un guide de couverture nationale dédié à la France, en un seul volume. Lyon n'y est plus traitée qu'en quelques pages, soit beaucoup moins que dans les guides des années 1885-1931 couvrant le Sud-Est ou la Riviera. Du côté des Blue Guides, il y a une stabilité du nombre de « choses à voir » par édition (de 75 pour le guide [BLU1926] à 81 pour le guide [BLU1997]), mais en réalité le mouvement d'entrées et de sorties des objets d'une édition à l'autre n'est pas négligeable, surtout entre 1954 et 1984. Néanmoins, cette nouvelle collection anglaise construit un espace lyonnais des « choses à voir » plus large que celui des guides Murray. Il se rapproche davantage de celui d'Hachette, ce qui est logique puisque le guide [BLU1926] était une version adaptée des guides Bleus. La collection des Blue Guides trace tout de même sa propre voie dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, dans le choix des curiosités.

Enfin, Hachette continue de traiter Lyon selon plusieurs échelons géographiques, du local au national. Le rythme des éditions se ralentit néanmoins, en partie à cause de la Seconde Guerre mondiale, mais pas seulement. Cela est surtout visible au niveau local : alors qu'il y avait eu trois éditions du titre *Lyon et ses environs* entre 1921 et 1932 (avec le [HAC1925]), les publications suivantes sont plus espacées ([HAC1944], 1964, [HAC1971]). La comparaison des guides Hachette montre des logiques fort différentes dans le choix des « choses à voir » en fonction du niveau géographique des ouvrages. Les guides *France* sont ainsi sensiblement proches de ceux de ses concurrents, avec un nombre de curiosités limité (40-60 environ), c'est-à-dire plus que Baedeker, mais moins que les Blue Guides. En revanche, les guides régionaux et les monographies locales contiennent un nombre beaucoup plus élevé de curiosités : cela concerne surtout les maisons anciennes, les statues et les fontaines, les édifices religieux (églises) et certain édifices civils (établissements d'enseignement, musées) et quelques vestiges.

Pour l'ensemble de cette période, l'espace des « choses à voir » dans les guides étudiés se caractérise par une très forte permanence et par sa faible étendue. Il se compose globalement de la partie de la Presqu'île située entre la gare de Perrache et les pentes de la Croix-Rousse, de la rive droite de la Saône avec le quartier du Vieux Lyon et quelques objets situés sur la colline de Fourvière. Enfin la rive gauche du Rhône est réduite à un archipel d'objets, presque tous situés à proximité immédiate du fleuve. Certains objets – qu'on peut qualifier d'« incontournables » – sont omniprésents comme curiosités dans les guides tout au long de la période. C'est le cas de plusieurs grands édifices religieux : la primatiale Saint-Jean, l'église Saint-Nizier, la basilique Saint-Martin d'Ainay, la chapelle de Fourvière et la basilique de Fourvière (à partir de sa construction). Des édifices civils comme l'hôtel de ville ou les principaux musées ont aussi le même statut. Enfin, le parc de la Tête d'Or est devenu très rapidement un objet incontournable dès sa création, qui se caractérise par une extrême stabilité dans le corpus. À proximité, l'ensemble muséum d'histoire naturelle/musée Guimet (rouvert en 1909)[1382] redevient un motif de visite dès les années 1910. Sur la rive gauche du Rhône, le quartier des Brotteaux contient quelques objets jugés intéressants (notamment des églises), mais demeure toute de même moins attractif que les espaces déjà riches en « choses à voir ». À part quelques exceptions, la rive gauche du Rhône demeure structurée sans véritable itinéraire de visite qui permette de faire un parcours efficace entre les curiosités.

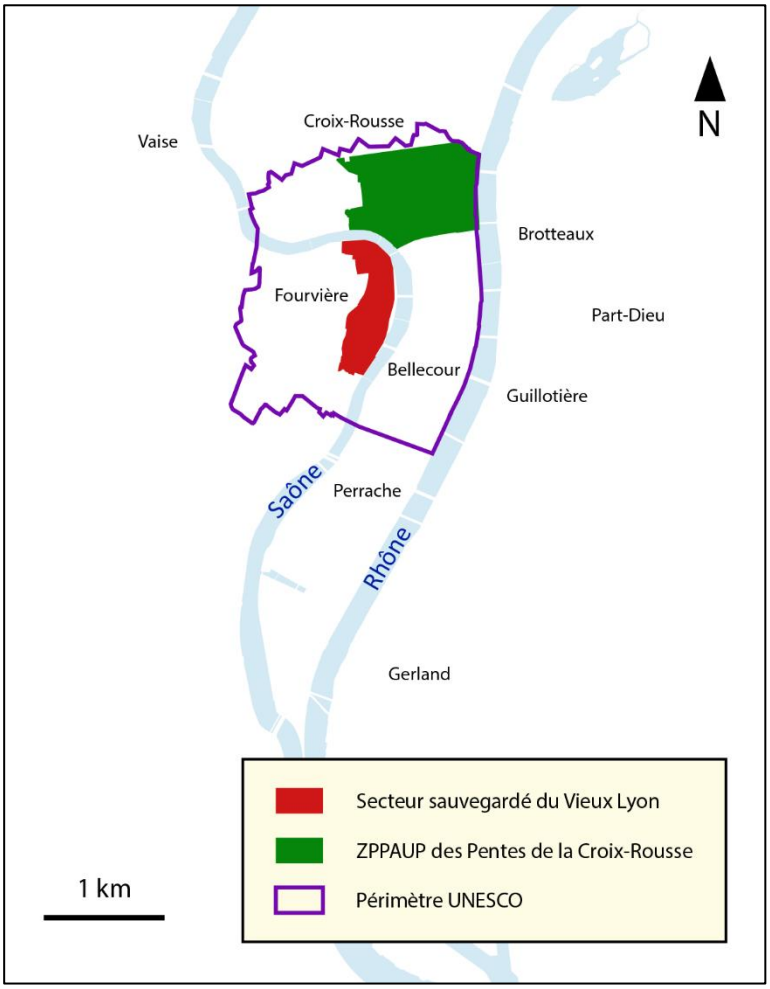
La place des pentes de la Croix-Rousse et du plateau de la Croix-Rousse est en revanche assez instable pendant la période 1840-2000, avec un traitement qui ne manque pas d'étonner. Les

[1382] Patrice Béghain, « Musée Guimet », dans Patrice Béghain et al., *Dictionnaire historique de Lyon*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2009, p. 888.

premiers guides ne comportent pas vraiment de « choses à voir » situées dans cette partie-là, à l'exception de la condition des Soies, dans le bas des pentes (rue Saint-Polycarpe). Peu à peu, d'autres objets commencent à apparaître : l'église Saint-Polycarpe et l'église Saint-Bruno des Chartreux, le cours de Rouville et le jardin des Chartreux. Mais ils se caractérisent par une certaine intermittence, étant tantôt présents, tantôt absents selon les éditions. D'autres objets du quartier sont encore moins stables (par exemple, l'église Saint-Augustin n'est présente que dans le guide [BLU1966]). Hormis Hachette qui propose un parcours secondaire dans ses guides de niveau local, les autres ouvrages ne s'intéressent guère à ces quartiers, en dehors de quelques éléments remarquables. Pendant toute cette période, le quartier de la Croix-Rousse n'est pas mis en tourisme par ces grandes collections : l'espace lyonnais dans les guides ne prend pas en compte le plateau de la Croix-Rousse, se limitant au boulevard du même nom. Le transfert de la statue de Jacquard de la place Sathonay vers la place de la Croix-Rousse (en 1901) constitue un cas intéressant, puisque cet objet a conservé son statut de « chose à voir » après avoir changé de lieu. Dans les guides du corpus, cette statue est restée pendant longtemps la seule curiosité située au nord du boulevard de la Croix-Rousse (et à proximité immédiate de celui-ci d'ailleurs). Ce n'est qu'à la fin de cette seconde période, dans les années 1980-1990, que l'image du quartier (Canuts, soierie) commence à se développer, en particulier dans la collection anglaise, avec les éditions ([BLU1984] et [BLU1997]) qui mentionnent la maison des Canuts, l'un de seuls objets situés de l'autre côté du boulevard de la Croix-Rousse, au nord. Là aussi, c'est une continuité avec la période précédente en termes de désintérêt pour les objets de ces quartiers. On ne peut donc pas parler d'un véritable élargissement de l'espace touristique lyonnais sur la colline de la Croix-Rousse dans les guides des grandes collections, bien au contraire. On remarque en réalité que la prise en compte de ce quartier demeure fort instable et surtout très limitée au niveau des « choses à voir ». Dans le corpus, ce qui se rapporte au nom de « Croix-Rousse », ce sont quelques objets situés pour la plupart sur les pentes de la colline, entre la place des Terreaux et le boulevard de la Croix-Rousse. Cette tendance se poursuit jusqu'à la fin du XX^{e} siècle, ce qui ne manque d'étonner, car on aurait plutôt supposé que la Croix-Rousse soit un espace largement plus traité par les guides et surtout, beaucoup plus tôt que la fin du XX^{e} siècle.

De manière générale, il faut en fait attendre quelques guides Hachette de la seconde moitié du XX^{e} siècle pour constater un élargissement de l'espace touristique lyonnais dans les grandes collections. Le guide *Rhône-Alpes* [HAC1991] constitue en ce sens une exception notable et un cas très intéressant, par l'augmentation considérable du nombre de « choses à voir » et la prise en compte d'un espace beaucoup plus large que précédemment. Ce nouveau titre traite en particulier de quartiers de Lyon et de communes voisines qui étaient jusque-là très largement

(voire complètement) ignorées par les guides. Cependant, on ne peut pas qualifier ce moment de tournant majeur, car cette évolution n'est que de courte durée, restant isolée au sein des grandes collections. En effet, comme j'ai pu le constater en étudiant la 4e édition du guide Bleu *Rhône-Alpes* (2007), la refonte de ce titre dans les années 2000 fait disparaître de nombreux objets, et elle reconstruit un espace touristique encore restreint, bien loin de celui présenté en 1991[1383].



Carte 34 : Carte des ensembles urbains lyonnais bénéficiant d'une protection au titre de leur valeur historique et patrimoniale (à la fin du XXe siècle)

Sur le plan géographique, il est frappant de constater que l'espace touristique construit par les guides des grandes collections depuis le milieu du XIXe siècle correspond pratiquement à celui du site historique de Lyon reconnu par l'UNESCO en 1998 (Carte 34). En effet, à l'exception des quelques éléments situés sur la rive gauche du Rhône – en réalité surtout le parc de la Tête

[1383] D. Petermann, « Le patrimoine lyonnais représenté… », 2018, *op. cit.*, p. 92-93.

d'Or et quelques musées – plus des trois quarts des « choses à voir » présentes dans les guides du corpus principal sont situées dans un périmètre allant de la gare de Perrache au haut des pentes de la Croix-Rousse, avec aussi de fortes concentrations dans le quartier du Vieux Lyon et autour de Fourvière (quartier religieux et site archéologique). Quant à elles, « les limites du site historique reconnu par l'UNESCO correspondent à l'hypercentre de Lyon, soit l'emprise de la ville au sein de ses remparts, telle que, grosso modo, elle se présentait jusqu'au XIX^e^ siècle[1384] ».

En termes de catégories, les analyses et les cartes réalisées ici font apparaître le rôle prépondérant des objets patrimoniaux que sont les monuments historiques et les lieux de collections**.** Depuis le milieu du XIX^e^ siècle, les guides des grandes collections s'adressent à des voyageurs cultivés, d'où l'insistance sur les lieux de culture (ce que l'on retrouve évidemment pour d'autres villes, et notamment les capitales et les grandes villes comme Paris[1385]). Les musées lyonnais sont les objets concentrant le plus important volume de texte, ce qui s'explique aisément : la très grande majorité des guides du corpus consacrent de larges passages à la description des collections. C'est évidemment le cas pour le plus grand musée de Lyon au cours de la période 1840-2000, le palais Saint-Pierre, qui regroupe pendant longtemps les principales collections patrimoniales de la ville (Beaux-arts, histoire, archéologie, numismatique, etc.). Le musée d'art et d'industrie, devenu musée historique des Tissus en 1891, occupe également une place majeure dans les guides étudiés, et fait l'objet d'un plan de niveau (chez Hachette[1386]). La création de nouveaux musées est l'un des éléments qui participent à une recomposition de l'espace construit pas les guides. C'est le cas du musée gallo-romain, sur la colline de Fourvière (ouvert en 1975), qui compose avec les vestiges archéologiques voisins (théâtre, odéon et sanctuaire supposé de Cybèle) l'un des nouveaux lieux importants pour les touristes dans la seconde moitié du XX^e^ siècle. Dans une moindre mesure, le musée du Vieux Lyon, situé dans l'hôtel de Gadagne, est un élément structurant de ce quartier dans les guides, à partir de sa création au début des années 1920. Le rôle des collections patrimoniales apparaît très clairement comme l'un des principaux critères dans la hiérarchie des objets adoptée par les grands éditeurs. Le déplacement d'une collection majeure à un autre endroit s'ensuit d'une évolution significative de la quantité de texte associée aux objets concernés : l'ancien bâtiment et le

[1384] *Lyon, ville historique, ville-projet. Site historique de Lyon. Patrimoine mondial – UNESCO*, Genouilleux, Éditions La passe du vent, 2016, 80 p. [en ligne].
URL : https://www.lyon.fr/projets-urbains/perimetre-unesco/lyon-ville-historique-ville-projet
(consulté le 23/01/2022).
[1385] É. Cohen, « La hiérarchie monumentale de Paris… », 2000, *op. cit.* ; É. Cohen, « Cartographies et images du centre de Paris… », 2007, *op. cit.* ; L. Lepan et P. Duhamel, « Un discours mis en image… », 2012, *art. cit.*
[1386] Un plan du musée des Tissus est attesté dans les guides [HAC1912], [HAC1914], [HAC1920a], [HAC1920b], [HAC1923a], [HAC1923b], [HAC1925], [HAC1931], [HAC1939a], [HAC1939b], [HAC1944]. Le guide [HAC1971] en contient trois (rez-de-chaussée, premier et deuxième étages).

nouveau bâtiment abritant désormais cette collection. L'exemple le plus évocateur est celui du musée des Tissus. Lorsqu'il était situé dans le palais du Commerce et de la Bourse, cette curiosité était l'une des plus importantes en termes de quantité de discours. Le déplacement du musée en 1946 dans l'hôtel de Villeroy (au 34 rue de la Charité) a pour conséquence dans les guides une relégation du palais du Commerce et de la Bourse dans la hiérarchie des « choses à voir ». À partir de cette date, il ne reste plus que quelques lignes relatives au bâtiment (et surtout à l'assassinat du président de la République Sadi Carnot en 1894 devant cet édifice), alors qu'en parallèle l'hôtel de Villeroy qui abrite désormais ce musée connaît une forte promotion dans cette même hiérarchie des « choses à voir ».

Au début du XX^e^ siècle, on voit apparaître de manière explicite un nouveau type d'objet ayant le statut de « chose à voir ». Il s'agit des maisons anciennes situées dans les rues de la rive droite de la Saône (aujourd'hui quartier du Vieux Lyon) et dans quelques rues de la Presqu'île (rue Mercière principalement). Certains guides Hachette de la seconde moitié du XIX^e^ siècle comportaient déjà des références à ces maisons anciennes ([HAC1872] par exemple), mais c'est véritablement au tournant du siècle qu'elles commencent à être citées de plus en plus souvent dans les guides, en particulier chez Baedeker et Hachette, puis dans la collection anglaise The Blue Guides à partir du guide [BLU1926]. Ces objets ne sont en général pas décrits ou alors seulement en quelques mots, mais leur adresse précise dans la rue est indiquée – au moyen du numéro – et certaines sont même signalées par une étoile ou un astérisque. Le quartier du Vieux Lyon devient celui qui concentre le plus de « choses à voir » de ce type. Les guides citent en général plusieurs maisons intéressantes pour leur architecture dans les rues Saint-Jean, Juiverie, Lainerie, des Trois-Maries et du Bœuf, ainsi que place du Change. Parmi toutes les maisons anciennes, celle qu'on appelle « Maison Henri IV » occupe une place tout à fait particulière. Situé à l'angle de la montée Saint-Barthélémy et de la rue Juiverie (au n°4 de cette voie en réalité), ce bâtiment est cité même dans les guides qui ne mentionnent pas d'autres maisons anciennes du quartier. Il est aussi représenté en photographie dans les monographies Hachette *Lyon et ses environs*, et dans la revue *Lyon-Touriste* du SIL.

D'abord peu nombreux dans les guides de la période 1840-1870, les objets décoratifs urbains (statues et fontaines) commencent à être de plus en plus présents dans le dernier quart du XIX^e^ siècle. C'est au tout début du XX^e^ siècle que leur place dans le guide est au plus fort, dans un contexte marqué par la statuomanie[1387] : Lyon est loin d'être la seule ville concernée par ces édifications de monuments dans l'espace public et leur mise en valeur dans les ouvrages

[1387] C. Bertho-Lavenir, « La statuaire publique dans les guides de voyage… », 2005, *op. cit.*

pratiques destinés aux voyageurs. Le constat est particulièrement valable pour les guides Baedeker et Hachette. Ces ouvrages font la part belle aux monuments commémoratifs (République, guerre de 1870-1871) et aux statues des grands hommes, qu'il s'agisse d'anciens souverains (Louis XIV, Napoléon I^{er}), de figures militaires (Suchet, Blandan), de Lyonnais passés à la postérité comme Jacquard ou Mourguet, d'artistes ou de poètes. Les mentions de la plupart de ces objets disparaissent progressivement après la Seconde Guerre mondiale, leur nombre dans les guides diminuant peu à peu. Cette évolution peut certes être expliquée en partie par des raisons purement matérielles : la période 1880-1920 a vu l'érection d'un nombre important de statues et d'autres monuments publics dans l'espace urbain lyonnais. La Seconde Guerre mondiale constitue aussi une période marquante dans l'évolution matérielle des statues et fontaines dans la ville, mais pour la raison inverse. À la suite de la loi du 11 octobre 1941, plusieurs de ces objets ont été enlevés de l'espace public, de manière définitive (fondus) ou temporaire (replacés après la guerre). Cependant, ces éléments contextuels ne peuvent à eux seuls expliquer complètement pourquoi ces statues et ces fontaines constituent l'une des catégories importantes dans les guides de la période 1880-1940, alors que ce n'est plus le cas dans la seconde moitié du XX^{e} siècle. Maurice Agulhon et d'autres chercheurs ont montré qu'au cours du XX^{e} siècle, il y a progressivement un changement de regard sur ce « peuple de statues » qui se multiplie dans de nombreuses villes et villages de France[1388]. Le rejet devient de plus en plus fort, la quantité nuit à la qualité et ces objets sont peu à peu déconsidérés, pour la plupart, si bien que l'envoi à la fonte d'un grand nombre de statues par le gouvernement de Vichy n'a pas causé de réactions unanimes pour la plupart d'entre-elles. L'objet décoratif le plus stable de Lyon dans les guides des grandes collections est sans conteste la statue équestre de Louis XIV, présente dans l'intégralité des guides étudiés. Certains cas sont cependant surprenants. Par exemple, la fontaine Bartholdi est absente de tous les guides anglais publiés après son inauguration (Blue Guides), sans qu'on n'en comprenne la raison, alors qu'elle est présente depuis son inauguration dans les guides Baedeker et Hachette relatifs à Lyon.

En termes d'imagibilité de la ville telle que définie par Kevin Lynch[1389], on peut ici mettre en évidence plusieurs limites très fortes. Le boulevard de la Croix-Rousse constitue une limite qui n'est que très rarement franchie dans les guides du corpus principal. Seule la statue de Jacquard située place de la Croix-Rousse conserve une grande stabilité, mais elle n'est en réalité qu'à quelques mètres du boulevard. C'est surtout à la toute fin de la période, dans les années 1980-1990 que de nouveaux objets du quartier de la Croix-Rousse apparaissent. Une autre limite,

[1388] M. Agulhon, « La "statuomanie" et l'histoire », 1978, *art. cit.*, p. 145–172 ; J. Lalouette, *Un peuple de statues*, 2018, *op. cit.*
[1389] K. Lynch, *L'image de la Cité*, 1998 (1969), *op. cit.*, p. 11.

attendue celle-ci et très forte dans les imaginaires des Lyonnais, est constituée par le chemin de fer qui traverse Lyon. Les quartiers de la Mouche et de Perrache, tous deux situés « derrière les voûtes », restent pendant très longtemps à l'écart de l'espace lyonnais touristique présenté dans ces guides. Le quartier de la Mouche/Gerland est d'abord cité pour le stade municipal, puis le complexe sportif qui est aménagé autour dans les années 1960 (palais des sports). Enfin, la patrimonialisation de la halle Tony Garnier constitue – chez Hachette seulement, dans le guide [HAC1991] – un motif de mention pour cette partie-là de la ville. Quant au quartier Perrache, de la gare au confluent, cet espace est exclu de l'image de la ville dans ces grandes collections : pas d'itinéraires, pas de « choses à voir », alors que les collections locales (SIL, POL) y portent un intérêt, même limité. Il y a même un changement important à souligner concernant les itinéraires dans les guides Hachette : à partir des années 1930, les guides nationaux font débuter les parcours place Bellecour et non plus place Perrache. Ici, comme lors de la période précédente, il ne faut pas négliger les évolutions dans les modes de transport (importance prise par la voiture par rapport au train). Lyon a été marquée au XX^{e} siècle par de grands travaux d'urbanisme qui ont fortement modifié le paysage urbain. Les grands axes routiers, l'échangeur de Perrache, les tunnels de Fourvière et de la Croix-Rousse, le nouveau quartier de la Part-Dieu : tous n'ont pas été forcément intégrés ou même simplement cités dans les guides.

On constate surtout de fortes permanences par rapport à la période précédente en ce qui concerne les espaces jugés intéressants et les autres. Vaise, le défilé de Pierre-Scize, les quais de Saône au nord demeurent exclus des guides, tout comme le quartier de Perrache. L'espace situé entre Bellecour, Terreaux et Saint-Jean/Fourvière demeure jusqu'à la fin de la période le centre du Lyon touristique. C'est encore renforcé par le maintien des maisons anciennes comme catégorie dans le guide, notamment dans le Vieux Lyon qui a été classé secteur sauvegardé en 1964. En revanche, la plupart des statues et fontaines disparaissent : seules les plus importantes continuent à être mentionnées dans les guides. L'installation de musées (arts décoratifs, colonial puis Tissus) dans deux hôtels particuliers du XVIII^{e} siècle situés rue de la Charité crée un nouveau petit pôle important entre Perrache et Bellecour.

Les derniers guides du corpus font apparaître des dynamiques intéressantes. Le [HAC1991] doit être vraiment jugé à part, par l'ampleur du traitement quantitatif et qualitatif des "choses à voir ». Au sein du corpus, c'est finalement le seul guide qui modifie aussi largement l'étendue de l'espace lyonnais jugé intéressant pour les touristes. La grande tendance des autres guides est la forte permanence, avec très peu de renouvellement d'une édition à l'autre. Le cas des guides Baedeker est intéressant à étudier. Cet éditeur avait traité de manière fine l'espace lyonnais au cours des années 1860-1910, en étant notamment le premier à créer des itinéraires

de visite, selon une logique spatiale, rationnelle. Dans cette deuxième période, on suit une évolution qui se caractérise par un traitement de plus en plus limité des choses à voir, avec un resserrement sur une trentaine d'objets jugés digne d'intérêt. Pour les guides Baedeker *Frankreich* (série Allianz, à partir de 1979), cet éditeur abandonne même l'itinéraire et fait tenir l'entrée « Lyon » dans seulement deux pages de texte et un plan.

6.5.2. L'espace urbain dans les guides : temporalités et trajectoires

L'une des particularités du contenu des guides que cette recherche a permis de mieux comprendre est l'enchevêtrement de multiples temporalités au sein de la partie consacrée à la visite de la ville. Si le présent, c'est-à-dire ce qui est visible et visitable à la date de publication, en constitue évidemment la part la plus importante, on trouve aussi des passages qui font référence au passé et au futur des objets et de la ville. Par conséquent, il est important de s'intéresser à la dimension temporelle qui est également présente, de manière évidente ou sous-jacente. Pour cela, voyons comment le guide mobilise des dates, des éléments passés, présents ou futurs, en relation avec les objets spatiaux. Les rédacteurs de guides mobilisent la dimension temporelle sous différentes formes et à des fins diverses, parfois contradictoires.

Les différentes temporalités : passé, présent et futur

Une partie des éléments temporels se trouvant dans les guides de voyage concernent un passé plus ou moins lointain. L'histoire y est mobilisée de différentes manières. Dans chaque partie sur Lyon, une rubrique ou sous-partie historique est présente, le plus souvent placée entre la présentation générale de la ville et entre la visite de la ville. Il en a déjà été question dans le chapitre 2, donc il s'agit d'évoquer maintenant son rapport avec les objets spatiaux. La partie historique est en général assez déconnectée de l'espace urbain, mais il est à noter que parfois elle mobilise des objets spatiaux, que l'on retrouve (ou pas) ensuite dans la partie consacrée à la visite de la ville. Les premiers guides du corpus, vers le milieu du XIX^{e} siècle, font une large place aux anecdotes et autres récits historiques ou légendaires, en association avec un lieu ou édifice. C'est l'une des particularités fortes de ce type de littérature, que l'on trouve encore dans certains guides actuels.

La partie consacrée à la visite de la ville est pertinente à analyser du point de vue des temporalités. En effet, certains guides contiennent des descriptions de plusieurs lignes portant non pas sur des objets existants, mais sur des objets qui n'ont plus de matérialité dans l'espace

de la ville, parce qu'ils ont subi une démolition programmée (ou plus rarement, une destruction résultant de catastrophe naturelle). On peut se demander quels sont les objets disparus qui ont la primeur du guide (alors que l'immense majorité de ce qui n'existe plus n'est pas évoquée) et quelles sont les représentations qui y sont associées. Pour Lyon, plusieurs cas sont particulièrement frappants et témoignent également d'une prise en compte progressive de l'importance du « Lyon qui s'en va », voire de la naissance d'une conscience patrimoniale qui apparaît peu à peu dans ces publications. Dès le milieu du XIX^e^ siècle, les collections de guides montrent un intérêt pour des objets en particulier et les transformations en cours. Par exemple, le texte du guide [HAC1861] mentionne la « destruction regrettable » du jardin des Plantes sur les pentes de la colline de la Croix-Rousse. Il a aussi été question précédemment du cas du rocher de Pierre-Scize. C'est en effet l'un des lieux qui est cité dans plusieurs guides pour ce qu'il était dans le passé (forteresse dominant le Saône, prison royale, lieu pittoresque).

Deux autres cas méritent l'attention. L'exemple le plus notable dans les guides Hachette et les Blue Guides étudiés concerne l'hôpital de Charité. Ce vaste édifice, construit au XVII^e^ siècle, était situé entre la place Bellecour et le quai du Rhône. Il a été démoli en 1934-1935, afin de libérer l'espace nécessaire à la construction du nouvel hôtel des Postes. À l'époque, la population locale s'était émue de la disparition programmée d'un édifice emblématique du patrimoine lyonnais. Les pétitions adressées au maire Édouard Herriot ne permirent toutefois pas d'empêcher la démolition de l'hôpital, mais seulement de sauver le clocher de la chapelle[1390]. Tous les guides Hachette du corpus publiés à partir du milieu des années 1930 mentionnent le clocher en tant que « chose à voir », bien qu'il ne soit pas visitable. « Unique vestige architectural[1391] » du bâtiment disparu, le clocher sert désormais de support pour raconter l'histoire de l'ensemble hospitalier disparu. L'édition [HAC1971, p. 25] cite l'inscription placée sur le clocher, tandis que celle de 1991 consacre de nombreuses lignes à l'hôpital de la Charité, en rappelant sa période de construction, son rôle et le contexte de sa démolition. Il en est de même dans les quatre éditions des Blue Guides postérieures à la démolition de cet édifice. Le guide [BLU1984] contient d'ailleurs un choix d'adjectif particulièrement approprié, en référence au contexte de démolition de cet hôpital :

[1390] Patrice Béghain et Michel Kneubühler, *La perte et la mémoire : vandalisme, sentiment et conscience du patrimoine à Lyon*, Lyon, Fage éditions, 2015, p. 193-194.
[1391] [HAC1991, p. 524].

> From its S.E. comer, in the adjacent *Pl. Antoine-Poncet*, rises the Tower (1665) of the *Hospice de la Charité*, built by Martellange, the remainder of which was uncharitably demolished in 1934 to make way for the *Post Office*.
> [BLU1984, p. 694-695]

Le cas du pont de la Guillotière est également révélateur. D'abord en bois, puis en pierre, cet ouvrage construit au Moyen Âge fut jusqu'en 1774 l'unique pont permettant de franchir le Rhône à Lyon. Ce pont ancien a été démoli en 1952-1953 et remplacé par un ouvrage moderne, portant le même nom. Le toponyme « pont de la Guillotière » existe donc toujours actuellement, bien qu'il ne désigne plus le même ouvrage (ce qui est assez fréquent pour les ponts). Dans les guides publiés avant 1952, l'ancien pont de la Guillotière est presque toujours cité, mais son statut oscille entre élément de l'espace de circulation et « chose à voir ». Au même titre que l'ancien pont du Change, il se démarque tout de même des autres ponts lyonnais par son ancienneté et son architecture. Dans les guides adoptant une organisation thématique, le pont de la Guillotière est cité, comme de nombreux autres ouvrages de franchissement, à travers la description des quais et des ponts :

> Le pont de la Guillotière, le plus ancien des ponts de Lyon, comprend 11 arches irrégulières en pierre, avec fermes en fonte. Il a 10 mèt, 80 c. de largeur et 351 mèt. 29 c. de longueur.
> [HAC1877, p. 75]

Dans certains guides Hachette, il est même signalé comme curiosité principale, avec un astérisque :

> IIII. La ville nouvelle. – De la place Bellecour par la rue de la Barre, on va franchir le **pont de la Guillotière* (du XII^{e} s., mais élargi et souvent réparé).
> [HAC1950, p. 214]

Après la démolition de l'ancien pont de la Guillotière et la construction du nouveau, seuls quelques guides publiés font mention de l'ouvrage médiéval désormais disparu :

> From the N.E. corner of the latter extend the Rue du President-Herriot, and the Rue de la République, the main arteries of this quarter, and the Rue de la Barre, which leads to the *Pont de la Guillotière* (1957). The previous 12C bridge, built of reused Roman masonry, withstood German sappers in 1944, only to be dismantled nine years later.
> [BLU1984, p. 695-696][1392]

> Jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, il n'y avait qu'un seul pont pour entrer dans Lyon, le pont de la Guillotière dont la construction avait commencé en 1182. Il reliait les actuelles places Bellecour et Gabriel-Péri. C'est pourquoi tous les voyageurs en provenance des Alpes, du Piémont, du Dauphiné ou du Midi convergeaient vers lui.
> [HAC1991, p. 547][1393]

Il n'est en revanche plus cité dans les guides Hachette France des années 1950-1990. Il faut également signaler que ces deux objets ne sont plus du tout présents dans les guides Baedeker de la seconde moitié du XX^e^ siècle. Les exemples précédents montrent cependant qu'un objet peut devenir paradoxalement plus intéressant du point de vue touristique (et patrimonial) une fois qu'il n'existe plus, après sa démolition. Les rédacteurs de guides peuvent profiter de la présence dans l'espace public d'un reste de l'édifice démoli pour raconter son histoire. Dans d'autres cas, comme celui du pont de la Guillotière, l'intégralité du propos porte sur l'ancien objet, celui qui n'est plus présent dans la matérialité de la ville. En revanche, le nouveau, celui qui l'a remplacé, ne suscite aucun intérêt de la part des auteurs.

D'autres modalités sont à signaler. Par exemple, le guide peut mentionner le passé très récent d'un lieu, c'est-à-dire des modifications qui se sont produites depuis la précédente édition :

> La *place des Cordeliers* était encore, il y a peu de temps, ornée d'une colonne cannelée de 20 mèt. de haut., indiquant le méridien, et qu'on a depuis enlevée pierre par pierre, pour la remplacer par une fontaine monumentale en fonte.
> [HAC1861, p. 66]

Les aménagements récents en d'autres parties de la ville sont parfois l'occasion de références au passé, comme ici dans le cas des promenades :

[1392] L'édition suivante ([BLU1997, p. 661] contient exactement le même passage.
[1393] Ce type de mention est encore présent dans une notice intitulée « pont de la Guillotière » au sein de la 4^e^ édition du guide Bleu *Rhône-Alpes* publiée en 2007[1393].

> Il y a quelques années, Lyon ne possédait pas — à part le Jardin des plantes détruit en partie pour l'établissement du chemin de fer de la Croix-Rousse, et converti en square — de promenades proprement dites.
> [HAC1873, p. 399]

Après le passé, il est temps de voir une temporalité se situant à la fois entre présent et futur : il s'agit des projets en cours. Le guide présente parfois des objets qui ont déjà une matérialité dans la ville, mais qui ne sont pas encore achevés au moment où le guide a été écrit.

> **L'église de Notre-Dame de Fourvière** (pl. C 4) est au contraire un monument fort curieux par son originalité, mais massif et d'un goût douteux. La construction n'en était pas encore achevée en 1884.
> [BAE1885, p. 176]

Autre cas : les objets qui vont être construits, mais dont les travaux n'ont pas encore commencé. Cela concerne aussi bien des statues que des bâtiments.

> The Rue de la République farther on traverses the small *Place de la République* (Pl. D, 4), whence the new Rue Carnot leads N. E. to the Pont Lafayette (p. 26). A monument to Carnot is to be erected in the place.
> [BAE1898, p. 25]

> Le long du quai de la Tête-d'Or, où se trouvent un certain nombre de stands permanents pour la Foire d'Echantillons (p. 304), on va construire un vaste et somptueux palais qui contiendra 5,000 stands et environ 1,500 à 2,000 chambres pour les vendeurs.
> [HAC1920, p. 339]

Comme nous l'avons vu avec le cas des projets de viaducs pour relier les deux collines de Fourvière et Croix-Rousse, le guide annonce parfois des idées qui ne sont encore qu'à l'état de propositions. Les rédacteurs s'avancent, et on constate que des projets cités dans les guides n'ont jamais été réalisés.

> Le *pont de l'Archevêché* ou *pont Tilsitt*, qui vient ensuite, a été commencé dans les dernières années du XVIII^e^ siècle, et achevé en 1808 par l'architecte Caron. Il passe avec raison pour le plus beau pont de Lyon ; mais il doit être entièrement reconstruit, car ses piles trop massives nuisent à l'écoulement des eaux, et empêchent le passage des bateaux quand la Saône est grosse.
> [HAC1861, p. 63]

> La *place Sathonay,* récemment plantée de marronniers, servait autrefois d'entrée au jardin des Plantes. On a placé au milieu, au-dessus d'une fontaine, une statue en bronze de Jacquard, par M. Foyatier ; il est depuis longtemps question de remplacer cette statue, qui soulève de trop nombreuses critiques.
> [HAC1861, p. 66]

> Le **Muséum d'histoire naturelle** (ouvert au public le jeudi et le dimanche de chaque semaine, de 11 h. à 4 h., et tous les autres jours de la semaine aux mêmes heures pour les étudiants) a pris depuis quelques années des développements considérables. Aussi le local qui lui est consacré est-il devenu absolument insuffisant ; un palais spécial consacré au domaine de l'histoire naturelle doit être construit au parc de la Tête-d'Or
> [HAC 1890 p. 307]

Sont également signalés des objets qui sont toujours présents et intacts, mais dont la fonction va changer prochainement :

> L'*église St-Pierre* (pl. D 3), rue Paul-Chenavard, à côté du palais, a un portail roman du IX^e^ s., mais le reste est du XVII^e^ s. ; elle est désaffectée et sera transformée en musée de sculpture ; une nouvelle église St-Pierre a été construite rue du Bât-d'Argent (pl. D 3).
> [BAE1910, p. 23]

> L'hôtel-Dieu (1,000 à 1,500 lits), qui sera prochainement désaffecté et remplacé par le nouvel hôpital Edith-Cavell ou de Grange-Blanche (p. 336) […]
> [HAC 1920a, p. 306]

> […] rue de Gadagne, hôtel de Gadagne (n^os^ 10, 12 et 14), destiné à devenir un musée historique, une partie ayant été acquise par la Ville.
> [HAC1920a, p. 330]

Nous avons également vu plus tôt le cas des statues envoyées à la fonte entre 1941 et 1943, qui sont citées dans le guide [HAC1944]. Enfin, il existe également des passages faisant état de la disparation prochaine de bâtiments :

> L'*hôtel de* la *préfecture* (place de ce nom) l'ancien couvent des Dominicains ou Jacobins, va être démoli, la préfecture étant transférée à l'hôtel de ville.
> [HAC1860, p. 122]

> […] un passage donne accès au monument des Victimes du siège de 1793 (Pl. 16), chapelle expiatoire où reposent, dans une crypte que l'on peut visiter, les restes de 200

> prisonniers qui furent mitraillés par Collot-d'Herbois en 1793, et du comte de Précy, qui commandait l'armée lyonnaise. C'est un édifice singulier, dont la porte s'ouvre dans une immense pyramide. Condamné à disparaître, il sera remplacé par la superbe chapelle byzantine récemment élevée dans le voisinage.
> [HAC1902, p. 364]

La trajectoire des objets et les mentions relatives à un avenir proche sont aussi à prendre en compte sous l'angle de la patrimonialisation, avec là aussi plusieurs constats concernant les « choses à voir ». L'étude approfondie de ces 61 éditions de guides révèle que certains objets aujourd'hui disparus totalement ou partiellement ont été considérés pendant plusieurs décennies comme des « choses à voir » principales ou secondaires. Dans certains cas, les rédacteurs de guides réagissent à la disparition effective ou prévue d'objets jugés dignes d'intérêt. Ils prennent parfois position[1394], comme dans le cas du guide [HAC1991], au sujet de la montée de la Grande-Côte et de la rue Mercière :

> Cependant, il ne reste plus que des tronçons isolés de ce qui fut un ensemble architectural remarquable. La paupérisation, la vétusté et la prostitution amenèrent les municipalités lyonnaises à pratiquer des démolitions regrettables, que seule freina la loi Malraux. Très récemment, le superbe hôtel Cardon (→ encadré), à l'angle de la rue Ferrandière, échappa de peu à la destruction au profit d'un projet immobilier.
> [HAC1991, p. 534]

Cet enchevêtrement de temporalités parfois sur les mêmes lieux font percevoir un espace lyonnais « palimpseste » dans certains guides, avec plusieurs strates temporelles. Cet enjeu, qui n'a jusqu'à présent pas fait l'objet d'études géohistoriques mobilisant un SIG, mérite qu'on s'y intéresse. Les objets disparus ont souvent été remplacés rapidement par de nouvelles constructions ou de nouveaux aménagements, si bien que leur spatialisation dans un SIG pose un certain nombre de questions méthodologiques, telle que la possibilité de superposer des objets situés au même endroit mais à des dates différentes, alors qu'ils sont cités ensemble dans le texte du guide. Dans le chapitre 3, nous avons vu que la spatialisation dans le SIG a permis d'avoir des états successifs d'entités spatiales, à travers les éditions du corpus. Cependant, le contenu du guide, en termes d'objets cités comme curiosités, peut aussi être en décalage avec l'espace réel de la ville dans laquelle évoluent les touristes auxquels s'adressent ces documents.

[1394] Les auteurs de ce guide préconisent également la restauration des maisons de la rue Royale, sur la rive droite du Rhône, dans le premier arrondissement ([HAC1991, p. 537]).

Enjeux méthodologiques : spatialité et trajectoire individuelle de chaque objet

Cette dimension n'a pas pu être étudiée complètement dans ce travail, en raison notamment de la difficulté conceptuelle et technique que pose la gestion et l'étude de ces temporalités, en particulier dans le SIG. Dès lors que l'on opte pour une approche spatiale de l'histoire, en utilisant un SIG, de nouveaux questionnements apparaissent, tant sur le plan pratique que théorique. La principale interrogation porte sur ce qu'il est possible de faire, les limites et les besoins relatifs à une approche géohistorique centrée sur les objets. Dans l'idéal, il faudrait disposer d'une cartographie à la même date que les données extraites du corpus, car il est nécessaire de connaître la configuration de l'espace urbain réel à la date des guides[1395]. Cela concerne la cartographie de référence (fond de carte) pour pouvoir analyser et représenter spatialement ces données : la solution adoptée dans cette thèse – utilisation comme cartographie de référence des couches cartographiques actuelles (bâti, pont, voies, etc.) n'est pas réellement satisfaisante, car il y a un décalage avec les données extraites des guides. En effet, sur une période de 150 ans, une ville comme Lyon a subi d'importantes modifications urbanistiques et architecturales : démolitions, percements, constructions, patrimonialisation, végétalisation, etc. L'espace réel de Lyon en 1843 est en partie très différent de celui de 1997. Il serait donc nécessaire de suivre les changements qui se sont produits dans l'espace matériel de la ville : par exemple, le pont du Change n'existe plus aujourd'hui, mais il a été présent au-dessus de la Saône jusqu'en 1974, et était considéré comme une « chose à voir » dans certains guides. J'ai soulevé ce sujet de l'étude du temps et du changement dans l'espace urbain à plusieurs reprises au cours de ma recherche, à l'occasion de séminaires et d'ateliers du laboratoire EVS[1396]. Cela ouvre des pistes de réflexion et d'expérimentation à creuser, en lien avec le regard patrimonial sur ce qui n'est plus et les réflexions urbanistiques sur la ville de demain dans ces ouvrages.

Il convient ici d'expliquer que compte tenu de ma problématique de recherche, j'ai développé pour la spatialisation dans le SIG une approche qui prend en compte les guides en tant qu'unité principale d'étude. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 3, cela passe par la création de couches cartographiques correspondant à chaque édition du corpus. Une autre possibilité d'analyse de ces données serait d'entrer par la dimension des objets : il s'agirait alors de suivre

[1395] Comme indiqué dans le chapitre 3, les plans parcellaires numérisés par les AML sont d'une grande aide, mais ils gagneraient à être géoréférencés et vectorisés dans un SIG, et rendus disponibles sous cette forme.
[1396] Notamment à travers les communications suivantes : Damien Petermann, « Comment représenter les variations temporelles dans les systèmes d'information géographique ? », séminaire "Épistémologie des liens entre temporalités et spatialités" de l'Atelier 7 d'EVS « Épistémologie et heuristique », 25 mars 2016 ; Arnaud Bellec et Damien Petermann, « Questions de "Changement" : le point de vue des données », Café MéthodoC' - retours d'expérience et questionnements, laboratoire EVS, 5 avril 2016.

la trajectoire individuelle des objets dans les guides plutôt que l'évolution de l'espace urbain construit par les guides. Pour terminer ce chapitre, il est utile de donner quelques exemples de trajectoires de « choses à voir », afin de montrer l'intérêt de ce questionnement, tout en concluant sur les questions de changement et de permanence de l'image de l'espace lyonnais dans les guides.

Les quatre « moments-clés » employés par Andreea Antonescu dans sa thèse sur la dynamique du champ mondial des lieux touristiques sont opératoires pour étudier la trajectoire des objets, y compris à une échelle urbaine comme dans le cas de Lyon représenté dans les guides. Elle distingue l'émergence, l'arrêt définitif, la permanence et l'intermittence[1397]. En adaptant légèrement cette méthodologie avec deux états et deux mouvements complémentaires, je propose ici quatre paires de paramètres qui permettent de dresser le profil de la trajectoire individuelle de chaque objet.

Émergence : Date de première présence (entrée) de l'objet dans un guide du corpus.
L'objet était absent avant cette date, il devient présent dans le corpus.
→ associé à Présence et Entrée
Arrêt définitif : Date de dernière présence (sortie) de l'objet dans un guide du corpus[1398].
L'objet était présent avant cette date, il devient désormais absent définitivement.
→ associé à Absence et Sortie

Permanence : Présence constatée de l'objet entre deux dates (début/fin) ou sur toute une période en continu.
Cas de figure 1 : L'objet est présent à la première date et à la dernière date de la période mais on ne connaît pas son mouvement entre ces deux dates, s'il a été présent en continu ou s'il est sorti puis entré à nouveau dans le corpus.
Cas de figure 2 : L'objet est présent de la première date à la dernière date de la période, sans discontinuité : il est donc stable toute la période, omniprésent dans le corpus.
→ associé à Présence
Intermittence : Discontinuité constatée dans la présence : l'objet est concerné par au moins un mouvement d'entrée puis de sortie du corpus. La sortie peut être temporaire ou définitive. Il peut y avoir plusieurs mouvements d'entrée/sortie.
→ associé à Entrée et Sortie

[1397] A. Antonescu, *La dynamique du champ mondial des lieux touristiques…,* 2016, *op. cit.*, « Chapitre 6. Deux siècles d'histoire du tourisme : une évolution quantitative des lieux touristiques », p. 183-231.
[1398] *Ibid.*, p. 200 : « […] un lieu a "arrêté" sa fonction touristique à partir de la période suivant sa dernière mention »

Entrée : L'objet qui était absent à la date précédente est constaté présent à la nouvelle date.
La première entrée correspond à l'émergence et donc à une présence.
→ Associé à Émergence et Présence
Sortie : L'objet qui était présent à la date précédente est constaté absent à la nouvelle date.
La dernière sortie correspond à une absence, et l'arrêt définitif est constaté à la date suivante.
→ Associé à Émergence et Présence

Présence : L'objet est constaté présent dans le corpus à une date.
→ Associé à Émergence, Permanence, Intermittence et Entrée
Absence : L'objet est constaté absent dans le corpus à une date.
Dans les deux cas, on ne on ne connait pas forcément l'état de l'objet aux dates précédentes et suivantes.
→ Associé à Arrêt définitif, Intermittence, et Sortie

En résumé, avec la première paire Émergence/Arrêt définitif, on s'intéresse au moment de la première entrée et de la dernière sortie du corpus. La paire permanence/intermittence porte sur la dynamique de l'objet sur toute une période (à chaque date de la période) ou entre deux termes (début et fin). La paire Entrée/Sortie correspond à chaque mouvement entre les dates. Enfin, la paire Présence/Absence concerne un état à une date précise.

Il convient de préciser que l'on peut suivre la trajectoire à plusieurs échelles : au sein de tout le corpus, au sein d'une collection ou au sein d'un titre dans une collection de guides. À partir de ces quatre paires de paramètres, il est possible de mettre en évidence plusieurs types de profils de trajectoires pour les objets :

Profil A – Objet entré définitivement (jamais sorti depuis son apparition) : présence continue du début à la fin, à chaque date (permanence totale, très forte stabilité).
Profil B – Objet stable après son émergence, mais ensuite sorti définitivement (n'est plus entré après cette sortie) : arrêt définitif et absence constatée après cette date, l'objet n'est plus présent dans les « choses à voir » à la date de fin du corpus.
Profil C – Objet entré et sorti au moins une fois du corpus (un mouvement constaté), mais présent à la date de fin du corpus : intermittence et présence C1 : objet sorti une seule fois (faible intermittence) C2 : objet sorti plusieurs fois (forte intermittence)

Profil D – Objet entré et sorti au moins une fois du corpus (un mouvement constaté), mais absent à la date de fin du corpus : intermittence et arrêt définitif C1 : objet sorti une seule fois (faible intermittence) C2 : objet sorti plusieurs fois (forte intermittence)
Profil E – Objet jamais entré dans le corpus : cela correspond à tous les objets qui ne font pas partie de l'espace lyonnais construit par le guide, tous ceux qui sont exclus de l'image de Lyon

Tableau 16 : Différents types de profils de trajectoire individuelle

Il importe aussi de comprendre la raison d'une absence au sein du corpus. Deux cas de figure sont à distinguer : celui de l'absence car l'objet n'est pas ou plus présent dans l'espace lyonnais, matériellement (il n'est pas encore construit ou a été démoli/enlevé) et celui de l'absence car l'objet, qui a toujours une matérialité dans la ville, n'est plus jugé digne d'intérêt par les rédacteurs des guides.
Voici une gamme de couleur proposée pour visualiser les trajectoires des objets :

Paramètre	Couleur
Émergence (et donc première entrée)	
Entrée	
Présence	
Pas de matérialité dans la ville (l'objet n'existe pas/plus)	
Absence (existe dans la ville mais n'est pas dans le guide)	
Sortie	
Arrêt définitif (consécutif à la dernière sortie)	

Tableau 17 : Légende appliquée aux paramètres de trajectoire

L'intermittence et la permanence sont interprétables en regardant la ligne de chaque objet dans les tableaux réalisés ci-après. Pour illustrer l'intérêt de suivre les trajectoires de chaque objet, ces tableaux présentent les résultats concernant un échantillon de quinze objets représentatifs de la diversité des dynamiques. J'ai cherché à sélectionner ici des objets qui ont des profils différents, afin de montrer les multiples possibilités, et cela aux trois échelles : tout le corpus (61 guides), une collection ou un titre.

Le Tableau 18 présente ces objets dans tout le corpus. Le choix correspond à neuf éditions d'échelle régionale ou nationale que je considère comme faisant partie des plus importantes parmi les 61 guides étudiés, avec notamment le plus ancien et le plus récent guide du corpus.

	MUR 1843	HAC 1861	BAE 1885	HAC 1902	BLU 1926	HAC 1938	BAE 1961b	HAC 1990	BLU 1997
Basilique Saint-Martin d'Ainay									
Loge du Change									
Parc de la Tête-d'Or									
Fontaine Bartholdi (Terreaux)									
Statue du maréchal Suchet									
Basilique Notre-Dame de Fourvière									
Rocher de Pierre-Scize									
Fontaine (place Saint-Jean)									
Maison Henri IV									
Vestiges d'aqueduc (fort Saint-Irénée)									
Église Saint-Just									
Condition des soies									
7 rue Saint-Jean									
Théâtre antique de Fourvière (vestiges)									
Monument des Enfants du Rhône									

Tableau 18 : Trajectoires de quinze objets dans le corpus principal, entre 1843 et 1997

Le Tableau 19 présente ces mêmes objets dans la collection The Blue Guides (cinq éditions étudiées entre 1926 et 1997).

Blues Guides (BLU)	BLU1926	BLU1954	BLU1966	BLU1984	BLU1997
Basilique Saint-Martin d'Ainay					
Loge du Change					
Parc de la Tête-d'Or					
Fontaine Bartholdi (Terreaux)					
Statue du maréchal Suchet					
Basilique Notre-Dame de Fourvière					
Rocher de Pierre-Scize					
Fontaine (place Saint-Jean)					
Maison Henri IV					
Vestiges d'aqueduc (fort Saint-Irénée)					
Église Saint-Just					
Condition des soies					
7 rue Saint-Jean					
Théâtre antique de Fourvière (vestiges)					
Monument des Enfants du Rhône					

Tableau 19 : Trajectoires de quinze objets dans la collection The Blue Guides (1926-1997)

Le Tableau 20 présente ces quinze mêmes objets dans le titre *Lyon et ses environs* (huit éditions étudiées entre 1872 et 1971).

Lyon et ses environs (HAC)	**1872**	**1885**	**1897**	**1905**	**1914**	**1925**	**1944**	**1971**
Basilique Saint-Martin d'Ainay								
Loge du Change								
Parc de la Tête-d'Or								
Fontaine Bartholdi (Terreaux)								
Statue du maréchal Suchet							citée	
Basilique Notre-Dame de Fourvière								
Rocher de Pierre-Scize								
Fontaine (place Saint-Jean)								
Maison Henri IV								
Vestiges d'aqueduc (fort Saint-Irénée)								
Église Saint-Just								
Condition des soies								
7 rue Saint-Jean								
Théâtre antique de Fourvière (vestiges)								
Monument des Enfants du Rhône								

Tableau 20 : Trajectoires de quinze objets dans le titre Hachette *Lyon et ses environs* (de 1872 à 1971)

La lecture et la comparaison de ces trois tableaux permettent de faire plusieurs constats à partir de ces exemples. Le premier tableau est à prendre avec davantage de recul que les autres, car le fait d'avoir choisi des édition appartenant à des collections différentes a pour conséquence de donner parfois une vision imprécise du mouvement à l'œuvre pour certains objets. Par exemple, la trajectoire de la loge du Change paraît à première vue très intermittente. Cependant, cette intermittence n'est qu'un premier aperçu : elle invite à aller regarder en détail dans chaque collection ce qu'il en est. En effet, l'information transmise par cette trajectoire au sein du corpus, toutes collections comprises, c'est que la loge du Change n'est pas caractérisée par une stabilité, au sens où elle est absente de certaines éditions importantes des guides anglais et allemands. Si l'on regarde de plus près, et notamment les deux autres tableaux, on voit que cet objet a connu une trajectoire totalement stable (permanence) dans le *titre Lyon et ses environs* (Hachette), mais ce n'est pas le cas dans la collection des Blue Guides, avec une émergence (entrée) seulement dans l'édition [BLU1966].

Ces tableaux donnent à voir des profils de trajectoires assez différents les uns des autres. L'un des constats importants à faire ici est la mise en évidence de logiques diverses selon les échelles : guides d'échelle régionale/nationale, collection prise seule, guide monographique Hachette. On voit que le titre *Lyon et ses environs* est celui qui contient le plus d'objets parmi ces quinze, avec de fortes permanences. Onze objets sur quinze n'ont pas connu de sortie : à partir de leur première entrée (émergence), leur trajectoire est totalement stable. Les quatre objets qui connaissent une intermittence au sein de ce titre correspondent à des logiques qui ont été mises en lumière précédemment. Il y a le renouveau de l'intérêt pour les vestiges antiques (ici plus tôt que dans d'autres guides, dès 1925). Le cas du rocher de Pierre-Scize est particulier : il réapparaît dans ce guide de niveau local, même si sa mention est succincte. Enfin, à l'exception de la statue du maréchal Suchet qui a été fondue pendant l'Occupation, tous les objets sont présents à la fin de la période, dans la dernière édition de ce titre ([HAC1971]). Le tableau concernant les Blue Guides montre de fortes différences avec celui relatif à Hachette. Plusieurs objets sont totalement absents de ces guides anglais. On constate en revanche la permanence des deux maisons anciennes (maison Henri IV) et 7 rue Saint-Jean, situées dans le quartier du Vieux-Lyon.

En résume, l'examen croisé de ces trois tableaux fait apparaître des profils forts différents, que l'on peut commenter rapidement. Tout d'abord, certains objets sont caractérisés par une totale permanence : ici, l'exemple est fourni par la basilique Saint-Martin d'Ainay, présente du début à la fin de la période. Les tableaux résument bien sa trajectoire, et je peux confirmer que cet objet est une « chose à voir » dans l'intégralité du corpus. Il illustre parfaitement le cas des

« choses à voir » incontournables, celles qui sont les plus importantes dans l'image de Lyon d'après les guides. D'autres bâtiments religieux et civils ont la même trajectoire : par exemple, la cathédrale Saint-Jean et l'hôtel de ville. La place Bellecour et la statue de Louis XIV font partie des objets omniprésents dans le corpus. Le deuxième profil qui est lui aussi marqué par une totale stabilité concerne des objets qui n'existaient pas au début de la période, mais ont tout de suite été intégrés dans les guides dès leur création/construction. Ici, les exemples du parc de la Tête-d'Or et de la basilique de Fourvière sont représentatifs de ces objets qui sont devenus eux aussi incontournables, à quelques exceptions près[1399].

D'autres profils, marqués par une certaine stabilité malgré quelques légères intermittences ou une émergence plus tardive, sont caractéristiques de l'évolution de la prise en compte de nouvelles catégories d'objets dans l'image de Lyon construite et véhiculée par les guides. C'est le cas des maisons anciennes : la maison Henri IV est la maison ancienne la plus souvent mentionnée comme « chose à voir » dans le corpus. Dans certaines éditions qui citent de manière générale les rues, c'est même parfois la seule. Celle de la rue Saint-Jean (n° 7) permet de voir que c'est vraiment vers le début du XX^e^ siècle que cette catégorie devient de plus en plus importante, notamment dans les guides de niveau local et dans la collection anglaise. Le cas des statues et des fontaines, qui a déjà été évoqué précédemment, est aussi bien perceptible ici : il y a des statues/fontaines qui sont marquées par une forte stabilité – et encore, cela dépend des collections, comme le montre l'étrange absence de la fontaine Bartholdi dans les Blue Guides – et d'autres qui disparaissent des guides au cours du XX^e^ siècle. Si certaines, telle la statue du maréchal Suchet, ont effectivement été enlevées définitivement de l'espace public, d'autres qui sont encore en place ne sont plus considérées comme des « choses à voir » dans la plupart des guides.

Ces tableaux font aussi apparaître des traitements différents pour certains objets, comme ici les vestiges de l'aqueduc situé dans le fort Saint-Irénée. En revanche, on voit que le théâtre gallo-romain de Fourvière, déjà mentionné dans certains guides de la fin du XIX^e^ siècle, devient l'un des éléments incontournables de l'image de Lyon dans les guides après la Seconde Guerre mondiale. Cela permet de préciser que si la composante « passé antique » de Lyon est fortement mobilisée à partir du milieu du XX^e^ siècle, dans l'image élaborée par les acteurs locaux mais aussi dans celle véhiculée par les grandes collections de guides, elle se concentre pratiquement en un seul lieu : le site archéologique de Fourvière, avec le théâtre et l'odéon. En revanche, les

[1399] Par exemple, le parc de la Tête d'Or est absent du guide [HAC1990], mais c'est vraiment une anomalie, car cette édition ne mentionne aucun objet situé sur la rive gauche du Rhône. C'est d'ailleurs le seul guide Hachette du corpus publié après la création du parc de la Tête d'Or à ne pas le citer.

restes d'aqueduc situés plus loin sur la colline sont absents de la plupart des guides (en revanche traités dans les guides consacrés seulement à Lyon chez Hachette).

À travers ces trois tableaux de trajectoires individuelles, il s'est agi de montrer l'intérêt d'une approche ciblant les objets, dans une perspective géohistorique. Elle est complémentaire de celle ciblant les guides comme unité d'étude, qui a été mise en œuvre dans cette thèse. La trajectoire des objets peut aussi tout à fait être l'objet d'une approche spatiale, en complément de l'approche temporelle. En suivant ce principe, il est pertinent de réaliser des cartes suivant la même logique que celles qu'Andreea Antonescu a faites dans sa thèse pour montrer la dynamique des lieux touristiques dans le monde[1400].

[1400] A. Antonescu, *La dynamique du champ mondial des lieux touristiques…,* 2016, *op. cit.*, annexes.

Conclusion : une meilleure connaissance de l'image de Lyon dans le temps

L'analyse approfondie d'un corpus principal de 61 guides de voyage publiés entre 1843 et 1997 dans les collections d'éditeurs d'envergure internationale (Murray, Baedeker, Hachette et The Blue Guides) a permis de mettre en évidence la manière dont l'image de Lyon a été construite et façonnée par ces acteurs extérieurs à la ville.

Une image figée donnant à voir un espace touristique restreint

Cette étude permet de confirmer l'une des hypothèses de départ, à savoir que l'image de l'espace touristique lyonnais évolue très peu pendant la période étudiée. Du milieu du XIX^e^ siècle à la fin du XX^e^ siècle, l'inertie de cette image est très forte au sein des guides : la majorité des « choses à voir » et des itinéraires se situent dans la Presqu'île, entre la gare de Perrache et la place des Terreaux (sud-nord), dans les quartiers de Saint-Jean, Saint-Georges et Saint-Paul (actuel Vieux Lyon) et sur une partie de la colline de Fourvière, avec une concentration autour de la chapelle et de la basilique. Dans la seconde moitié du XX^e^ siècle, un nouveau pôle apparaît sur les pentes de Fourvière, autour des vestiges archéologiques récemment exhumés et mis en valeur (théâtre antique, odéon, puis musée de la Civilisation gallo-romaine). Sur la Presqu'île, les pentes de la Croix-Rousse commencent à être intégrées dans l'espace des guides assez tardivement et uniquement à travers quelques objets qui demeurent à l'écart des itinéraires principaux. Quant au plateau de la Croix-Rousse, son traitement dans les grandes collections ne manque pas d'étonner : ce n'est qu'à la toute fin du XX^e^ siècle qu'une première mise en tourisme commence à s'esquisser dans ces documents, en particulier dans les collections étrangères. Il faut attendre le début du XXI^e^ siècle pour que ce quartier devienne l'un des espaces les plus importants dans les guides touristiques sur Lyon. Au sud, le remblai ferroviaire de Perrache constitue une limite pour quasiment tous les guides à partir du dernier tiers du XIX^e^ siècle. « Derrière les voûtes[1401] », l'espace allant de la gare au confluent du Rhône et de la Saône est exclu de l'image de Lyon pour les touristes, en tout cas dans la pratique, puisqu'aucun

[1401] Maryannick Chalabi, Véronique Belle et Nadine Halitim-Dubois, *Lyon : le confluent « derrière les voûtes »*, Lyon, Lieux dits éd., 2005.

itinéraire n'y mène (à l'exception des guides Baedeker sur l'Italie du nord) et que ce quartier n'est presque jamais présent dans la section consacrée à la visite de ville. Les quartiers situés au nord-ouest de Lyon, de part et d'autre de la Saône, sont aussi absents de l'espace des « choses à voir » : en particulier, le défilé de Pierre-Scize qui a constitué l'entrée principale de Lyon pendant des siècles a subi un effacement rapide de l'image de la ville. Ici, les raisons principales sont l'évolution des mobilités (transport de voyageurs), avec la disparition progressive du château et du rocher de Pierre-Scize à partir de la Révolution française. La liaison ferroviaire achevée par la compagnie PLM dans les années 1850 rend possible l'arrivée des voyageurs directement au cœur de la Presqu'île (gare de Perrache). De fait, le défilé de Pierre-Scize perd son importance, laquelle avait déjà été entamée dans la première moitié du XIX^{e} siècle : son paysage urbain est fortement modifié, tandis qu'immédiatement au nord, le quartier de Vaise est en cours d'industrialisation. Cet espace n'a dès lors plus sa place dans les guides de voyage des grandes collections. Enfin, durant un siècle et demi, la rive gauche du Rhône demeure un espace très peu mis en valeur par les éditeurs. À la différence des quartiers de la Presqu'île et de la rive droite de la Saône largement traités, cette partie de la ville n'est pratiquement jamais structurée en itinéraires au sein des guides du corpus. L'image des quartiers des Brotteaux et de la Guillotière se caractérise par un éparpillement des rares « choses à voir » s'y trouvant, lesquelles sont très éloignées les unes des autres et sans lien évident (musée Guimet, préfecture, université, et quelques églises, statues et fontaines). Le parc de la Tête d'Or a un statut particulier, puisqu'il est devenu dès sa création dans les années 1850 l'un des lieux incontournables à visiter à Lyon. À la fin du XX^{e} siècle, le nouveau quartier de la Part Dieu apparaît dans les guides, mais de manière très discrète, sans que ses différents éléments ne soient vraiment considérés comme des « choses à voir ». Cette partie orientale de l'agglomération lyonnaise reste encore en marge, mais on commence enfin à percevoir un élargissement à la fois spatial et patrimonial des objets dignes d'intérêt dans les années 1990, dans des quartiers jusque-là délaissés par les guides des grandes collections : La Mouche (Halle Tony Garnier), Monplaisir (Institut Lumière), Villeurbanne (Gratte-Ciel, maison de l'image et du son). Concernant Villeurbanne, il s'agit surtout des édifices cités pour leur architecture. Le guide [HAC1991] constitue de ce point de vue l'exemple le plus abouti en matière de prise en compte très large de la diversité des objets et des lieux jugés digne d'intérêt. Cependant, au regard du reste du corpus, mais aussi des guides du début du XXI^{e} siècle, cet ouvrage dirigé par des universitaires doit être vu comme une exception dans la manière de traiter l'espace lyonnais à destination des touristes. L'analyse de l'écrasante majorité des guides étudiés fait au contraire apparaître une image figée de la ville représentée à l'adresse des visiteurs, caractérisée par un espace restreint. Le travail de spatialisation effectué dans le SIG et la cartographie des itinéraires et des « choses à voir » permet de percevoir cela très distinctement.

Lyon, ville-étape ou destination touristique ?

L'image de Lyon construite et véhiculée par des acteurs extérieurs constitue un paradoxe intéressant au cours de la période étudiée. Grâce à sa position privilégiée et à son développement historique, cette ville est un lieu de passage pour de nombreux voyageurs, car elle occupe une place majeure dans les réseaux de communication en France et en Europe. Cette importance est encore renforcée au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles (navigation fluviale, axes routiers[1402], voies ferrées, aéroports). Pourtant, ce statut de carrefour demeure finalement assez peu valorisé sur le plan touristique par les grands éditeurs de guides. L'étude des guides et d'autres documents montre qu'entre 1840 et 2000, Lyon n'est pas réellement considéré comme une destination touristique en soi, au sens où la ville n'est souvent présentée qu'en tant qu'étape au sein d'un voyage plus long ou comme un centre logistique permettant de visiter les régions environnantes (Savoie, Dauphiné, Beaujolais, vallée du Rhône). Les grandes collections de guides de voyage construisent une image de la ville qui n'est pas la même que celles des acteurs locaux, bien que ces images se recoupent par moments et se recouvrent partiellement. Parfois, Lyon est cité par les acteurs extérieurs comme « deuxième ville de France », mais très rarement en tant que « capitale » (même régionale), sauf pour quelques thématiques particulières comme la soierie, la gastronomie ou la Résistance. D'ailleurs, dans ces grandes collections de guides, Lyon est une ville qui ne fait pas partie d'une région clairement délimitée. À la différence d'autres espaces assez nettement circonscrits géographiquement et disposant d'une identité touristique beaucoup plus forte – comme la Normandie ou la Bretagne – la région lyonnaise occupe une position mouvante, pas vraiment fixée, ce que les acteurs du tourisme (au niveau local et au niveau national) admettent d'ailleurs, en essayant de tirer parti de cette faiblesse. On retrouve au sein des diverses collections des découpages géographiques variés. Lyon dépend toujours dans ces guides d'autres régions plus attractives sur le plan touristique : Bourgogne, Jura, vallée du Rhône. Le Lyonnais est généralement cité en dernier dans ces guides régionaux (chez Hachette notamment). Pendant toute la période, Lyon est considéré avant tout comme une ville-étape, au cœur des principaux réseaux, mais pas comme une destination à part entière qui vaut à elle seule le voyage. D'ailleurs, cette ville n'est pas vraiment associée à une image dominante sur le plan du tourisme d'agrément, comme c'est le cas par exemple d'autres grandes villes françaises (Paris, Nice, Marseille). Aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, l'image de Lyon n'est pas vraiment comparable à celles d'autres villes françaises ou européennes, en particulier sur le

[1402] En particulier la route nationale 7. Voir à ce sujet : Pierre-Louis Ballot, *Identité de la route vs identité des territoires : formes et échelles de la patrimonialisation et de l'appropriation d'un axe fonctionnel national : analyse appliquée à la route nationale 7*, thèse de doctorat en géographie, Université Grenoble Alpes, 2020 [en ligne]. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-03080164 (consulté le 21/11/2021).

plan de l'attractivité touristique. En revanche, Lyon se caractérise par sa fonction de ville de foire (comme Leipzig), en attirant des voyageurs d'affaires, tout particulièrement à partir de 1916 grâce à l'organisation annuelle de la Foire de Lyon, qui constitue dès lors un très fort enjeu en termes de rayonnement international pour les divers acteurs lyonnais impliqués[1403].

Influences et décalage avec l'image locale

Il n'existe pas une image dominante qui singularise Lyon au sein du paysage touristique national. L'image de Lyon dans les guides des grandes collections est construite à travers une combinaison de composantes entremêlées, sans que l'une ne prenne vraiment le dessus sur les autres : la ville de la soierie (même lorsque les ateliers n'y sont plus actifs), la ville au riche passé antique (surtout après la Seconde Guerre mondiale), la ville des affaires et du commerce (Foire de Lyon), la ville religieuse avec le quartier de Fourvière. Il est étonnant que ces guides laissent plutôt de côté plusieurs composantes que l'on s'attendrait à trouver dans l'entrée « Lyon », car elles sont très présentes dans les représentations et les discours locaux : la gastronomie, l'importance industrielle et la culture à dimension identitaire (Guignol). De même, alors que la soierie demeure tout au long de la période l'une des composantes omniprésentes dans la présentation générale de Lyon, elle n'a pas vraiment de matérialité géographique dans la visite de la ville présentée par les guides. Comme nous l'avons vu, la mise en tourisme (et en images) du quartier de la Croix Rousse est très tardive dans ces grandes collections, même si Hachette s'intéresse plus tôt que ses concurrents aux pentes de la colline et à quelques objets particuliers (Gros Caillou par exemple). Chez Baedeker et dans les Blue Guides, la Croix-Rousse commence à apparaître dans l'espace des « choses à voir » à la toute fin de la période étudiée (années 1980-1990). C'est là l'un des enseignements de ce travail : l'image locale très forte de quartiers distincts n'est pas forcément la même que celle que l'on retrouve dans les collections internationales de guides de voyage. Les nouveaux éléments de connaissance apportés ici précisent et complètent les précédentes recherches sur l'image de Lyon aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, qui s'étaient jusqu'alors surtout focalisées sur le rôle des acteurs locaux dans la construction et la maîtrise des représentations de leur ville[1404].

Il en ressort que l'image élaborée et véhiculée entre les années 1840 et 2000 par ces guides de portée nationale est finalement assez peu affectée par le discours local. Certes, on constate des moments d'évolution importants, au cours desquels des éléments du discours local infusent

[1403] P. Jourdan, *Foire de Lyon : cent ans d'histoires, 1916-2016*, 2016, *op. cit.*
[1404] Je renvoie en particulier aux travaux de Pierre-Yves Saunier cités dans cette thèse.

dans les guides (le statut de deuxième ville de France, la patrimonialisation du Vieux Lyon et des traboules, le site archéologique de Fourvière), mais ceux-ci demeurent plutôt rares. En revanche, des thèmes majeurs pour les acteurs lyonnais (élus, SIL/Office de tourisme) ne sont guère repris par les grandes collections de guides. Ainsi, la place de la gastronomie est mineure tout au long de la période, tout en étant un peu plus développée dans les collections des guides Joanne et des guides Bleus (Hachette), mais pas au niveau de ce qu'en disent les guides lyonnais et les discours locaux. On s'étonne de la présence négligeable de Guignol au sein du corpus principal : elle est réduite à quelques brèves mentions générales ou ponctuelles au sujet des théâtres. Enfin, c'est la faible part consacrée à la dimension industrielle et commerciale de l'agglomération lyonnaise qui frappe le plus. Pourtant présente dans certains discours locaux, ainsi que dans d'autres documents produits par des acteurs extérieurs, cette dimension mérite à peine la mention dans les guides des grandes collections, surtout après la Première Guerre mondiale. À ce titre, la longue description du service des eaux et de son fonctionnement dans le guide [HAC1858] apparaît comme une anomalie au sein d'un corpus qui exclut de fait pratiquement tout ce qui a trait à la capacité productive lyonnaise, hormis la soierie. La centrale hydroélectrique de Cusset – dont on sait pourtant qu'elle était visitée par certains hôtes de marque – est absente des guides étudiés. Les quartiers fortement industrialisés – Vaise, Perrache, La Mouche, La Guillotière – n'intéressent pas les grands éditeurs, et par ricochet, cela devient aussi le cas des auteurs de guides locaux, comme le montre l'exemple des premières éditions du livret-guide du SIL. C'est sans doute sur ce thème que l'image véhiculée par les acteurs extérieurs influence le plus l'image locale, en écartant des espaces jugés non dignes d'intérêt pour la clientèle des guides, car considérés comme repoussoirs et inintéressants pour les voyageurs.

Les guides, outil de vulgarisation des connaissances ?

Si l'image de Lyon dans ces guides se caractérise par une forte permanence, l'étude diachronique d'un corpus sur plus de 150 ans a également révélé une évolution générale notable. Les guides de voyage du milieu du XIX^e^ siècle et ceux de la fin du XX^e^ siècle ont beaucoup de points communs, mais ils se distinguent fortement sur le plan de la vulgarisation de l'état des connaissances de leur époque. De manière générale, les guides de voyage ont connu leur plus grande mutation sur le plan éditorial, avec l'évolution du profil de leur clientèle. Les premiers guides du corpus s'adressaient à la nouvelle catégorie des touristes se déplaçant pour l'agrément – rentiers, aristocrates, grands bourgeois – mais pas seulement. On voit très bien qu'ils visaient aussi d'autres profils de voyageurs : les savants (érudits, archéologues), les

artistes, les marchands et ceux qui voyageaient pour les affaires (c'est particulièrement le cas pour Lyon). Il ne s'agissait donc pas encore de guides touristiques comme ceux d'aujourd'hui, qui s'adressent à un très large public. La principale différence tient au contenu présenté sur les territoires. Nous avons vu que les guides Joanne et Baedeker en particulier contenaient des informations utiles aux voyageurs venus à Lyon, non pas pour le plaisir, mais pour le travail scientifique ou les affaires. Par ailleurs, les guides de cette époque étaient rédigés par des auteurs réputés ou en tout cas spécialistes, qui lisaient et citaient les travaux scientifiques et savants récents. Ces guides étaient en quelque sorte des passeurs de science[1405], qui donnaient à voir une synthèse adaptée de l'état actuel des connaissances scientifiques et culturelles. Au cours du XX^e^ siècle, en tout cas pour la France, les guides ont progressivement changé de régime. Le décalage entre les connaissances scientifiques établies et la traduction de celles-ci dans l'image de la ville a pris de plus en plus d'ampleur, en particulier dans les nouvelles collections de guides.

Il faut signaler que les grandes collections étudiées ici – qui se distinguent des autres par leur vocation culturelle revendiquée, visant un public avec un important bagage intellectuel – sont sans doute celles qui sont le plus restées en marge de ce phénomène, mais elles n'ont pas non plus été épargnées. Le guide [HAC1991], très différent de tous les autres étudiés, correspond à une tentative de rééquilibrage par Hachette. En confiant sa rédaction à deux enseignants-chercheurs lyonnais en histoire, Françoise Bayard et Yves Lequin (qui ont aussi associé des conservateurs d'institutions culturelles et des spécialistes de Lyon), l'éditeur français visait à proposer un guide érudit. Sur ce plan, ce fut un pari réussi, car la qualité scientifique y est largement supérieure à ce que l'on trouve à l'époque dans la plupart des collections concurrentes. Cependant, cet ouvrage ressemble beaucoup – pour sa partie consacrée à Lyon du moins – à une sorte d'histoire générale de Lyon à travers l'espace urbain. Il semble que ces nouveaux guides régionaux Hachette n'ont pas vraiment rencontré leur public, puisqu'au terme de seulement quelques éditions, leur contenu a été revu en profondeur, avec un allègement considérable, tant au niveau de la quantité que de la qualité scientifique des informations renseignées. En parallèle, on remarque au même moment chez Hachette et dans d'autres collections qu'une mutation est en cours. Il s'agit de la réduction de la place de la visite de la ville au sens strict – donc des itinéraires et des « choses à voir » – au profit de nouveaux thèmes axés sur la consommation et l'expérience : manger, dormir, sortir, etc. À la fin des années 1990,

[1405] Pour reprendre et poursuivre l'idée mise en avant par Ariane Devanthéry, « Du savoir spécialisé au savoir vulgarisé : Réflexion autour de la naissance des guides de voyage "modernes" », dans Gilles Bertrand et Alain Guyot (dir.), *Des "passeurs" entre science, histoire et littérature : Contribution à l'étude de la construction des savoirs (1750-1840)*, Grenoble, UGA Éditions, 2011, p. 109-123 [en ligne].
URL : http://books.openedition.org/ugaeditions/581 (consulté le 21/01/2014).

certains éditeurs assument de publier de nouvelles séries de guides « avec [une] volonté de tout mettre sur le même plan[1406] ». C'est notamment le cas des titres dédiés au tourisme urbain de court séjour, portant sur les grandes villes européennes.

Cette transformation finit par toucher aussi les grandes collections de guides au tournant des années 2000. On note cependant dans ces collections qui visent un public cultivé la prégnance des grandes catégories générales du tourisme et des systèmes de valeurs développés au XIX^e^ siècle (chapitre 4). Les dimensions artistique et historique prédominent et se maintiennent tout au long de la période étudiée, avec tout de même une actualisation correspondant à l'élargissement patrimonial dans le dernier tiers du XX^e^ siècle. Les principales « choses à voir » correspondent à des typologies que l'on retrouve pour de nombreuses autres villes : musées, panorama et vues, édifices religieux et civils (surtout monumentaux), statues et fontaines. Au milieu du XIX^e^ siècle, l'image dominante de Lyon construite par ces acteurs est celle d'une grande ville de province, présentant un certain potentiel, mais encore sous-dotée en équipements publics et en monuments digne de son statut. Comme dans de nombreuses autres villes, le discours des guides se focalise avant tout autour des collections artistiques (palais Saint-Pierre, musée des Tissus), de quelques monuments historiques, le plus souvent des édifices religieux anciens (église Saint-Martin d'Ainay, cathédrale Saint-Jean, église Saint-Nizier, hôtel de ville), et en partie sur la dimension esthétique et pittoresque (vues des quais, panorama depuis Fourvière). Puis on assiste à une prise en considération progressive d'autres thèmes, objets et lieux. Les auteurs des guides sont particulièrement attentifs au discours local et à ce que les acteurs lyonnais mettent eux-mêmes en lumière, comme le montre l'exemple du Vieux Lyon ou les connaissances sur les vestiges antiques (aqueducs au XIX^e^ siècle, théâtre et odéon au XX^e^ siècle). À l'international, à travers les collections de guides anglaises (Murray, The Blue Guides) et allemande (Baedeker), l'image de Lyon renvoyée aux voyageurs n'est en définitive pas très différente de celle élaborée par le groupe français Hachette, mais elle est davantage synthétique, avec une sélection plus restreinte de « choses à voir », ce qui s'explique surtout par une question d'échelle, car ces éditeurs ne publient pas de monographies de villes françaises (excepté Paris).

Les cartes des guides continuent quant à elles de susciter un imaginaire du déplacement propre à chaque publication, mais celui-ci peut s'avérer trompeur pour les visiteurs. Nous l'avons vu, les plans des guides répondent également de plus en plus à des logiques de sélection et de

[1406] Parole prononcée par Catherine Marquet (au sujet des nouvelles séries Hachette « Un grand week-end à… » et « Guides Hachettes Vacances ») dans « Table ronde II… », 2000, *op. cit.*, p. 669.

hiérarchisation du contenu : toutes les informations utiles à la visite ne sont pas présentes pour des raisons éditoriales et pratiques. Par exemple, l'absence d'indications sur le relief ou l'état des voies (pavés, escaliers, chemins praticables) peut tromper le promeneur sur le temps nécessaire ou la difficulté de la déambulation pour rejoindre certains endroits. Les plans des guides anciens (jusqu'au cours du XX^{e} siècle) correspondaient davantage à la topographie réelle des villes. C'est notamment très marqué chez Baedeker, avec la représentation du relief. Les cartes de certains guides récents ou d'autres documents à visée touristique (brochures du SIL et des offices de tourisme) sont en revanche souvent très simplifiées : le plan opère une contraction ou une distorsion des distances qui ne correspondent pas à la réalité pour un piéton (on retrouve cela dans les plans de transport public également).

Promouvoir Lyon auprès des voyageurs : des logiques différentes

La mise en tourisme de Lyon par des acteurs locaux et des acteurs extérieurs (comme les grands éditeurs de guides) est un processus qui existe au moins depuis le milieu du XIX^{e} siècle, avec plusieurs degrés et moments importants. Depuis cent cinquante ans, lorsqu'un nouvel acteur local apparaît, il commence par déplorer l'absence de tourisme à Lyon et s'affirme alors comme son premier promoteur. C'est exactement ce qu'a fait le SIL à partir de 1901-1902, à travers une intense activité de propagande touristique (guides, revue, publicités, timbres). On constate que depuis sa fondation en 2007, l'organisme de marketing territorial Only Lyon se revendique comme créateur de la nouvelle image de Lyon, en affirmant parfois que le tourisme lyonnais n'existait pas (ou quasiment pas) avant le début du XXI^{e} siècle. La réalité historique est plus nuancée : des guides existent sur cette ville depuis au moins le début du XIX^{e} siècle. Ils sont d'abord le fait d'acteurs locaux, puis de grands éditeurs (Murray, Baedeker et Hachette) disposant de moyens permettant une très large diffusion de leurs publications à l'échelle européenne (et bientôt d'autres continents). Ce n'est pas par hasard qu'Hachette décide de lancer en 1870 un guide monographique sur Lyon et ses environs : cet éditeur considère alors que la deuxième ville du pays présente un potentiel pour sa clientèle (notamment parisienne), au même titre que d'autres grandes villes françaises. Nous avons vu que les voyageurs, puis les grands éditeurs de guides élaborent pour chacune des villes traitées une image particulière, qui s'appuie en partie sur des discours locaux, mais se caractérise également par des spécificités propres à chaque collection. Les images construites et présentées par ces grandes collections sont cependant très proches les unes des autres, en particulier parce qu'elles s'adressent au même type de public : une classe sociale cultivée et aisée, qui visite les villes selon une grille de catégories mentales classiques (art, architecture, histoire, littérature). Cette étude montre

qu'il existe une image « extérieure » dominante pour cette ville, qui est en quelque sorte le mélange de celle construite par chaque éditeur de guide. On peut l'appeler « extérieure » car elle répond à une logique touristique globale, dans le cadre du tourisme national et international : il s'agit de s'adresser aux potentiels voyageurs en mettant en valeur l'intérêt et les caractéristiques des différentes destinations traitées dans ces ouvrages imprimés. Si les acteurs locaux ont parfois leur mot à dire, il faut pour cela que les grands éditeurs les écoutent et rien ne garantit que ceux-ci reprennent tous le même discours ou la même image, comme nous l'avons vu pour le statut de deuxième ville de France, qui n'a pas réussi à percer ni se maintenir en dehors de la sphère lyonnaise. Les grands éditeurs de guides doivent en effet composer avec un double objectif paradoxal. D'une part, il s'agit de mettre en valeur chaque territoire, en le distinguant des autres. D'autre part, le guide est l'un des documents les plus standardisés, pour d'évidentes raisons éditoriales et commerciales[1407] : il doit aussi présenter tous ces territoires au sein d'un même ouvrage, selon des catégories identiques, avec une hiérarchie des « choses à voir », sans toutefois vraiment privilégier l'un par rapport aux autres. À l'inverse, les acteurs locaux cherchent à promouvoir leur propre ville, dans une logique de concurrence touristique et économique entre territoires (qui n'a pourtant pas toujours existé, comme le montre l'esprit des fédérations de syndicats d'initiative dans la première moitié du XX^{e} siècle). Les objectifs et les moyens adoptés sont alors bien différents. Chaque éditeur touristique généraliste cherche à valoriser à la fois individuellement et dans un ensemble cohérent les territoires qu'il a sélectionnés pour les touristes. Pour mettre en valeur un pays, les guides convoquent chaque destination jugée intéressante et réalisent finalement un ensemble promotionnel composé d'une pluralité d'espaces, sans que l'un ne soit particulièrement mis en avant par rapport aux autres.

Des perspectives méthodologiques pour l'étude du texte, des plans et des vues

Le travail de spatialisation et de cartographie effectué ici apporte une meilleure compréhension de la manière dont chaque guide aborde les espaces à travers chaque matériau spécifique : une première image au moyen du texte, une deuxième au moyen de la cartographie, et une autre troisième au moyen de l'iconographie, même si cette dernière image est partielle et éclatée, donc mineure. Les images de la même ville construite par le texte, d'une part, et par les plans, d'autre part, ne coïncident pas tout à fait. Au cours de la période étudiée, elles deviennent de

[1407] « Une collection de guides, c'est une entreprise commerciale. Un point c'est tout », parole prononcée par Jean-Michel Dulin (Michelin) dans « Table ronde II… », 2000, *op. cit.*, p. 675.

plus en plus étroitement liées, jusqu'à être interdépendantes à travers le système de coordonnées alphanumériques et du carroyage cartographique. Les représentations iconographiques créent a priori une image de la ville à visiter, qui se confronte à la réalité lors du séjour effectif sur les lieux. Ces dernières années, de nouvelles expérimentations numériques se développent autour de la spatialisation des photographies prises par les touristes et postées sur les réseaux sociaux (Instagram et Twitter essentiellement)[1408]. La géolocalisation est l'une des métadonnées de l'image qui est récupérée automatiquement, ce qui rend possible une représentation de l'espace touristique dans sa dimension visuelle, à travers la mise en évidence des lieux les plus photographiés (densité, répartition spatiale).

Cette recherche visait aussi à comprendre et exposer la manière dont les acteurs touristiques sélectionnent et composent une image particulière d'une ville, Lyon (et potentiellement, de toute ville). L'intégration des informations extraites du texte, des plans et des illustrations dans le SIG a permis de croiser les données spatiales contenues dans les trois matériaux qui constituent le guide et de comprendre les logiques de mise en ordre géographique par leurs auteurs. Les cartes produites à partir de ces analyses rendent accessibles très concrètement les résultats de la recherche : la construction et l'évolution de l'image touristique d'une ville à partir de l'exploitation d'un corpus de guides. Il est d'ailleurs envisagé de partager les données spatiales créées dans le cadre de cette thèse, car elles présentent un intérêt pour d'autres travaux géohistoriques sur Lyon et pour les institutions patrimoniales locales. Cette recherche met en évidence plusieurs enjeux importants pour l'étude géohistorique des villes et de leurs représentations. C'est le cas du suivi des objets urbains dans le temps et l'espace, qui est facilité par l'existence de données et outils adaptés (*gazetteer*, inventaires, cartographies de référence). Par ailleurs, l'étude conjointe des plans urbains et des documents textuels dans une perspective diachronique ou pour une période spécifique apparaît comme une approche très intéressante à approfondir et à tester pour d'autres territoires (et d'autres sujets). Cela peut accompagner le développement de l'analyse textuelle en géographie[1409]. Plusieurs sujets de recherche peuvent être potentiellement explorés à travers ces sources littéraires, iconographiques et cartographiques, en particulier sur la dimension de la valorisation de patrimoine urbain. Cette méthodologie documentée et reproductible peut être appliquée à d'autres sources médiatiques : presse, magazines, revues, sites web, documents de communication, catalogues des agences de voyages, documentation patrimoniale au niveau régional et national, voire international. De telles recherches permettraient de mettre davantage en évidence la coexistence en parallèle de

[1408] Voir les travaux d'Eric Fischer : « Local & Tourists », Mapbox [en ligne].
URL : https://labs.mapbox.com/labs/twitter-gnip/locals/#5/38.000/-95.000 (consulté le 01/12/2021).
[1409] É. Comby, Y. Mosset, et S. de Carrara (dir.), *Corpus de textes…*, 2016, *op. cit.*

diverses images du même territoire, voire leurs discordances, leurs convergences, et leurs concurrences à travers les photographies, cartes postales, timbres, estampes, tableaux ou dessins.

Guide imprimé et prolongements numériques

L'intérêt de l'étude des itinéraires de visite est renouvelé aujourd'hui par le développement des applications numériques, qui comprennent une forte dimension spatiale (repérage, déplacement, recommandations des points d'intérêt). Ces dernières années, le guide de tourisme imprimé est l'un des types de publications qui résiste le mieux à la concurrence des formats et appareils numériques (liseuse électronique, smartphone[1410]). Dans sa forme actuelle, il se révèle finalement être un médium bien optimisé pour la visite d'un territoire (plan dépliant, petit format, clarté de la mise en page, sélection, hiérarchisation et présentation des contenus). Les premiers contenus touristiques disponibles sous forme numérique n'ont pas encore remplacé le guide de voyage imprimé, loin de là. Jusqu'à la démocratisation des smartphones et tablettes tactiles autour de 2010, la consultation des contenus touristiques présents sur des sites web s'effectuait presque exclusivement depuis un ordinateur, soit avant, soit après le voyage, mais pas pendant celui-ci. C'était très contraignant et les guides de voyage conservaient alors un fort avantage. Si ces dernières années le smartphone concurrence davantage le guide imprimé sur certains points, ce dernier demeure en pratique l'un des instruments d'aide à la visite les plus employés. Dans les prochaines années (cette mutation a déjà commencé), il est probable que les applications mobiles touristiques – et donc le guidage en lui-même ? – soient marquées par une évolution importante dans le rapport entre les différents matériaux (textes, illustrations, cartes). Grâce aux capacités des données géospatiales et de la géolocalisation, on peut supposer que le matériau cartographique devrait prochainement constituer l'élément principal autour duquel s'articuleront les autres contenus touristiques. Au sein des guides imprimés du corpus, nous avons vu que c'est le texte qui renvoie au plan, mais pas le contraire. À l'inverse, dans de nombreuses applications mobiles, c'est la cartographie qui structure l'organisation du contenu : c'est par la carte que l'utilisateur peut accéder au texte et aux images relatifs à un lieu. Aujourd'hui, comme le montrent certaines études[1411], les visiteurs utilisent plutôt le web (mobile) pour les informations rapidement périssables (hébergement, restauration, logistique), alors que le guide imprimé reste encore très employé pour les « choses à voir » et la découverte

[1410] Corinne Bouchouchi, « Un smartphone fait-il un bon guide de voyage ? », *L'Obs*, 14/06/2019 [en ligne]. URL : https://www.nouvelobs.com/voyage/20190614.OBS14385/un-smartphone-fait-il-un-bon-guide-de-voyage.html (consulté le 01/12/2021).
[1411] M. Mieli et M. Zillinger, « Tourist information channels as consumer choice… », 2020, *art. cit.*

d'un territoire, en qualité de prescripteur auréolé d'une solide réputation, qui s'est construite au fil des décennies, en particulier dans les grandes collections. En parallèle, il convient aussi de souligner que le plan de ville – isolé ou dans un guide – demeure un élément indispensable pour le repérage, l'orientation et le déplacement dans l'espace[1412].

Perspectives de recherche et de valorisation

Cette recherche a posé des jalons qui permettent de mieux comprendre comment des acteurs extérieurs agissent dans leur propre intérêt – avant tout commercial – pour modeler l'image d'une ville. L'étude des grandes collections de guides de la période 1840-2000 apporte des bases qui gagneront à être approfondies de diverses manières. Tout d'abord, sur le plan de l'évolution de l'image de Lyon par les collections touristiques, il semble que l'analyse d'autres collections françaises et étrangères (Michelin, Fodor, Nagel, Lonely Planet, le Routard, Gallimard) selon la même méthodologie permettrait de préciser les différences et les similitudes entre les publications de ces acteurs. Au-delà, il faudrait poursuivre l'analyse sur la période 2000-2020 à travers les grandes collections de guides qui existent toujours aujourd'hui. Une telle étude mériterait aussi d'être élargie à d'autres ensembles éditoriaux : autres séries de guides, documents de communication touristiques (agences de voyages, compagnies de transport, etc.). Évidemment, la question de la confrontation de cette image à celle qui est construite et fortement contrôlée par Only Lyon depuis 2007 se pose à tout chercheur qui souhaitera s'atteler à ce sujet[1413]. Les stratégies de marketing territorial à l'œuvre depuis une vingtaine d'années, en particulier dans les grandes métropoles (comme New York ou Amsterdam) et reprises par les acteurs lyonnais, visent à correspondre aux standards internationaux tout en se démarquant de la concurrence[1414]. Ce double objectif paradoxal renforce la nécessité de maîtriser l'image de la ville diffusée vers l'extérieur (mais aussi vers l'intérieur). L'influence des acteurs locaux sur la construction de l'évolution de l'image de leur ville n'a jamais été aussi forte qu'aujourd'hui. Les logiques économiques et politiques d'attractivité et de développement territorial utilisent le tourisme comme l'un des principaux leviers. Il en résulte un brouillage fort entre image de la ville construite localement et image élaborée par des acteurs extérieurs. La dernière campagne d'Only Lyon pour les World Travel Awards 2021 (catégorie « Première destination urbaine d'Europe ») est un exemple révélateur

[1412] Cédric Calvignac et Christophe Jalaudin, « L'équipée touristique ou le rôle des équipements portables dans l'exploration d'un lieu méconnu », *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, 2014, vol. 33, n° 2 [en ligne]. URL : https://journals.openedition.org/teoros/2698 (consulté le 25/11/2021).
[1413] M. Adam, « Marketing. La quête du capital symbolique », 2020, *op. cit.*, p. 211-223.
[1414] M. Adam et G.-H. Laffont, « Conjuguer singularité et conformité… », 2018, *art. cit*.

de cette stratégie[1415]. Pendant des mois, Only Lyon a communiqué à grands renfort d'affiches, de publications numériques sur les réseaux sociaux et de messages destinés aux divers acteurs lyonnais (en particulier les professionnels du tourisme), afin d'inciter fortement tous les Lyonnais à voter pour leur ville. Si Lyon n'a pas remporté ce « trophée[1416] », Only Lyon considère qu'il s'agit tout de même d'une victoire pour le rayonnement de Lyon à l'international, en particulier sur le plan touristique[1417], et s'en félicite. Avec un acteur aussi omniprésent et actif localement, la tenue de discours nuancés et critiques, notamment émis par des chercheurs, parait être un exercice difficile. En tout cas, la place des chercheurs dans l'étude de l'image actuelle de Lyon repose sur leur capacité à interroger ces sources et ces discours de promotion par des acteurs locaux ou extérieurs.

Sur ce point, l'étude de la période 1840-2000 développée dans cette thèse permet de prendre du recul et de replacer dans le temps long l'action des différents acteurs, ainsi que les composantes dominantes dans l'image de la ville à destination d'un public ciblé (les voyageurs/touristes). Nous avons vu qu'au plan local, malgré quelques ébauches, l'histoire du syndicat d'initiative de Lyon (SIL) reste à faire. Le rôle pionnier de cet organisme dans la mise en tourisme de la ville et ses environs demeure encore à ce jour à peine identifié en surface, mais les quelques recherches menées en archives et bibliothèque patrimoniale ont permis de se rendre compte qu'il existe là un grand potentiel d'étude. L'exploitation croisée de la revue *Lyon-Touriste*, des archives du SIL et de ses autres publications apparaît comme tout à fait pertinente. Une telle recherche devrait permettre de mieux comprendre la spécificité locale de Lyon sur le plan touristique et médiatique dans la France du XX^{e} siècle, ainsi que les jeux d'acteurs au niveau local (municipalité, élus locaux, Chambre de commerce et d'industrie, associations, hôteliers, artisans, commerçants).

Malgré l'intense activité du SIL à partir de 1902, la mise en tourisme de Lyon n'est pas une franche réussite tout au long du XX^{e} siècle, si l'on se place à nouveau sur le plan du tourisme d'agrément et international. Certes, Lyon a été une ville très importante pour le tourisme d'affaires, à travers la Foire de Lyon, mais les acteurs locaux n'ont pas réussi à rivaliser avec d'autres grandes villes en termes d'attractivité touristique générale. Ce qui transparaît aussi

[1415] Campagne « Vous l'aimez ? Votez pour elle », Only Lyon, 2021 [en ligne]. URL : https://www.lyon-france.com/vous-l-aimez-votez-pour-elle (consulté le 25/10/2021). Le propos est le suivant : « Pourquoi voter ? Pour crier son amour et sa fierté pour sa ville, son pays. Pour exprimer sa solidarité envers les professionnels du tourisme, de la culture, de la gastronomie et de l'événementiel. Pour ensemble, faire briller Lyon ! La destination qui réunira le plus grand nombre de votes sera désignée gagnante. »
[1416] C'est la ville de Moscou (Russie) qui a été désignée vainqueure.
[1417] Marie Allenou, « World travel awards : Lyon couronnée deuxième meilleure destination urbaine d'Europe », *Lyon Capitale*, 22/10/2021 [en ligne]. URL : https://www.lyoncapitale.fr/actualite/world-travel-awards-lyon-couronnee-deuxieme-meilleure-destination-urbaine-d-europe/ (consulté le 25/10/2021).

dans la comparaison entre l'image diffusée par les locaux et celle véhiculée par les grands éditeurs, c'est le décalage entre une vision locale tournée d'abord vers elle-même – avec une grande part d'autocélébration, qui semble encore largement présente aujourd'hui à travers le positionnement de Lyon dans les grandes catégories internationales – et une image qui paraît beaucoup plus équilibrée (et neutralisée) dans les grandes collections de guides. S'il y a parfois eu communauté d'intérêts entre les acteurs lyonnais et les grands éditeurs de guides (notamment français, tels Hachette au niveau national, comme nous l'avons vu avec le SIL), il n'en demeure pas moins que chacun s'est avant tout préoccupé de ses propres objectifs. Par conséquent, l'image de la ville qui résulte des choix des auteurs écrivant pour les grandes collections parvient à se démarquer assez nettement du discours local.

Cette recherche a également montré qu'il est temps de considérer le guide de voyage comme un document riche sur les plans matériels et au niveau du contenu qu'il renferme. Il est désormais nécessaire que les travaux portant sur des corpus de guides s'attachent à prendre en compte de manière systématique la cartographie et l'iconographie comme des matériaux à part entière, dignes d'intérêt, et pas seulement le texte. La méthodologie proposée ici donne un certain nombre de pistes à éprouver sur d'autres corpus. Elle peut encore être explorée, complétée et solidifiée, en particulier au niveau technique et théorique, afin d'exploiter encore davantage le potentiel de ces matériaux. Sur ce plan, il y a de la place pour les géographes et les spécialistes d'une approche géohistorique, et en particulier les chercheurs qui étudient les cartes, les images topographiques et la dimension culturelle des documents présentant les territoires. La comparaison avec d'autres ensembles de sources qui vulgarisent l'état des connaissances sur un même espace présente un potentiel a priori assez fécond : les guides de voyage sont en ce sens à rapprocher des manuels scolaires[1418], mais aussi des encyclopédies généralistes et des géographies ou dictionnaires géographiques, tant sur le plan matériel (structure, appareil illustratif et cartographique) qu'au niveau des choix présidant à la présentation du contenu et à l'élaboration d'une image particulière des espaces traités.

Il importe aussi de mentionner le rôle que peuvent et doivent jouer les institutions patrimoniales – archives, musées, bibliothèques publiques et universitaires – dans l'accessibilité de ces sources illustrées, dont l'étude rencontre encore à ce jour de multiples freins qui en limitent les possibilités. Je pense notamment à la qualité de numérisation de l'iconographie (cartes et vues), à la conservation d'éditions successives bien identifiées, mais également à l'ouverture des contenus numérisés par l'adoption de licences et de conditions de réutilisations non

[1418] Sur ce sujet, voir : A.-M. Thiesse, *Ils apprenaient la France*, 1997, *op. cit.* [en ligne].
URL : http://books.openedition.org/editionsmsh/2486 (consulté le 23/08/2021).

contraignantes pour les chercheurs (et le public dans son ensemble). Il y a là des perspectives stimulantes, qui devraient notamment susciter l'intérêt des collectivités locales, pour une meilleure connaissance historique, géographique et culturelle de leur territoire. Les images topographiques anciennes constituent un type de sources présent en abondance dans les fonds et collections patrimoniales locales, mais qui demeure trop peu étudié : le cas des dizaines de milliers de cartes postales anciennes numérisées mais très rarement exploitées est révélateur de ce problème[1419]. Le développement de l'open data territorial constitue aujourd'hui une avancée majeure, qui gagne à être couplée à un véritable open data culturel et scientifique. Comme je l'ai largement évoqué au sujet des guides, mais aussi plus succinctement des cartes postales et de la cartographie, la mise en commun des sources anciennes représentant la ville et des données spatiales actuelles – *gazetteer*, cartographie de référence, imagerie aérienne et satellite, spatialisation des objets urbains – est un enjeu capital pour les années à venir. Dans cette optique, j'envisage de valoriser prochainement le corpus de guides étudié, en particulier les numérisations et le texte brut vérifié des ouvrages qui sont dans le domaine public, afin de les rendre largement accessibles[1420].

Cette recherche va pouvoir participer pleinement au projet de conférence internationale sur l'histoire de la cartographie (ICHC)[1421], piloté par Bernard Gauthiez et Enali de Biaggi, qui sera organisée à Lyon en 2024 en lien avec plusieurs institutions culturelles[1422]. La cartographie et les images du voyage sont l'un des axes de cette conférence. Par l'ampleur des éléments soulevés, des méthodes mises au point et du corpus analysé, le travail de recherche développé dans la thèse pourra être mobilisé et poursuivi a posteriori, en lien avec divers partenaires, aussi bien sur le plan scientifique que patrimonial (expositions). Avec l'ensemble des facettes qui la composent, l'image de Lyon est un sujet riche qui présente encore beaucoup de matière à exploiter pour les chercheurs, selon différentes approches.

[1419] L. Baldasseroni et D. Petermann, « Le goût des photographies anciennes en ligne… », 2019, *art. cit.*
[1420] Pour davantage d'informations sur cette valorisation, j'invite les lecteurs à suivre mon carnet de recherche *L'image de Lyon* : https://imagelyon.hypotheses.org/ [en ligne].
[1421] La 30e édition de la Conférence internationale sur l'histoire de la cartographie (ICHC), intitulée « Confluences - interdisciplinarity and new challenges in the history of cartography », se tiendra à Lyon en juin 2024.
[1422] Le comité d'organisation piloté par Enali De Biaggi et Bernard Gauthiez rassemble des chercheurs du laboratoire Environnement Ville Société (UMR 5600), mais aussi des membres de la BNF et d'autres laboratoires de recherche français. L'évènement sera organisé en partenariat avec l'Université de Lyon, l'UMR 5600 - EVS et la Métropole de Lyon, ainsi que plusieurs institutions culturelles lyonnaises, notamment les AML et les ADRML.

Sources et données

A. Corpus principal

La liste suivante contient les références complètes des 61 guides de voyage qui constituent le corpus principal (pour plus d'informations, se reporter au chapitre 2 et à l'annexe 1). Ces ouvrages sont présentés par ordre chronologique (années de publication des éditions), avec l'indication entre crochets de la référence relative au lieu de conservation de chaque exemplaire étudié (une collection publique, ma collection personnelle ou une autre collection privée). Pour les guides numérisés et disponibles en ligne, les URL des exemplaires consultés sont également précisées[1423].

[MUR1843] – John MURRAY III, *Handbook for travellers in France*, Londres, John Murray, Paris, Galignani frères, Stassin et Xavier, Leipzig, Longman (Handbooks for travellers), 1re édition, 1843, XXXIX-595 p., 5 cartes [Bodleian Libraries, 20480 e. 159].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=-AEIAAAAQAAJ

[MUR1852] – John MURRAY III, *Handbook for travellers in France*, Londres, John Murray, Paris, A. & W. Galignani & co, Stassin et Xavier (Handbooks for travellers), 4e édition, 1852, XL-575 p., 5 cartes [Bodleian Libraries, 20480 e. 159].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=cQIIAAAAQAAJ

[HAC1854] – Frédéric BERNARD, *De Paris à Lyon et à Troyes, avec une carte du chemin de fer. Ouvrage illustré de 80 vignettes dessinées d'après nature par Lancelot*, Paris, Hachette (Bibliothèque des Chemins de fer, Guides-itinéraires), 1854, XIV-281 p., carte, 80 gravures [Princeton University Library, DC16 .B476 1854].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=abtCAAAAYAAJ

[HAC1858] – Adolphe JOANNE, *De Paris à Genève et à Chamonix, par Mâcon et par Lyon, Itinéraire descriptif et historique, contenant un panorama de la chaîne du mont Blanc, 4 cartes et 3 plans de villes*, Paris, Hachette, s. d. [1858], IV-352 p., 4 cartes, 3 plans, un panorama [New York Public Library, KFA (Joanne, A. L. De Paris à Genève)]
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=_bsBAAAAYAAJ

[HAC1860] – Adolphe JOANNE, *Guide du voyageur en Europe, France, Belgique, Hollande, Iles britanniques, Allemagne, Danemark, Suède, Norvège, Russie, Suisse, Savoie, Italie, Malte,*

[1423] Toutes les URL indiquées dans la partie « Sources et données » sont fonctionnelles en date du 30/01/2022.

Grèce, Turquie d'Europe, Espagne, Portugal, Paris, Hachette, 1re édition, s. d. [1860], X-1119-XXV p., 1 carte [Bibliothèque nationale de Naples,
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=Y9YC8kKutmoC

[HAC1861] – Adolphe JOANNE, *Réseau du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, Première partie : Bourgogne, Franche-Comté, Nivernais, Morvan, Bourbonnais, Jura, Beaujolais, Bresse, Bugey, Lyonnais, Savoie, avec 11 cartes, 5 plans de villes et 1 panorama*, Paris, Hachette, 1861, LXXVII-513 p., 11 cartes, 5 plans, 1 panorama. [collection particulière - Bernard Gauthiez].

[MUR1861] – T. L. MEARS, *Handbook for travellers in France*, Londres, John Murray, Paris, A. & W. Galignani & co, Xavier (Handbooks for travellers), 8e édition, 1861, XXXIV-622 p., cartes et plans de ville [Brigham Young University, DC 16 .H36x 1861].
URL de la version numérisée : https://archive.org/details/handbookfortrave1861john

[BAE1865] – Karl Baedeker, *L'Italie, manuel du voyageur. Première partie : l'Italie septentrionale jusqu'à Livourne, Florence et Ancône*, Coblence, Karl Baedeker (Manuel du voyageur), 3e édition, 1865, XX-457 p., 5 cartes, 16 plans [Princeton University Library, DG416 .B3 1865].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=DX1KAAAAYAAJ

[BAE1868a] – Karl Baedeker, *Northern Italy, as far as Leighorn, Florence and Ancona, and the island of Corsica*, Coblence, Karl Baedeker et Londres, Williams & Norgate et Paris, Haar & Steinert (Handbook for travellers), 1re édition, 1868, XXIV-430 p., 6 cartes, 20 plans [Harvard University, Geog 1539.8].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=8WwNAAAAYAAJ

[BAE1868b] – Karl Baedeker, *Italien, Handbuch für Reisende. Erster Theil : Ober-Italien bis Livorno, Florenz, Ancona und die Insel Corsica*, Coblence, Karl Baedeker (Handbuch für Reisende), 4e édition, 1868, XXVIII-371 p., 6 cartes, 24 plans [Harvard University, Geog 1538.20].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=VFYNAAAAYAAJ

[HAC1868] – Adolphe JOANNE, *La France, avec 8 cartes*, Paris, Hachette (Guides Diamant), 1868, XIX-517 p., 8 cartes [Université du Wisconsin à Madison, G39 J62].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=H8LVAAAAMAAJ

[HAC1872] – Adolphe JOANNE, *Lyon et ses environs, Deuxième édition contenant un appendice sur l'exposition de 1872*, Paris, Hachette (Guides Diamant), 2e édition, 1872, XLIII-186 p., 25 gravures, 2 plans, 1 carte, nombreuses publicités [collection personnelle].

[HAC1873] – Adolphe JOANNE, *De Paris à Lyon, Itinéraire contenant 3 cartes, 2 plans et 124 vignettes dessinées d'après nature par Hubert Clerget, Lancelot et Thérond, Quatrième édition,* Paris, Hachette, 4e édition, 1873, VIII-424 p., 3 cartes, 2 plans, 124 gravures

[BNF, 8-L27-126 (C)].
URL de la version numérisée : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5696251s

[MUR1873] – John MURRAY III, *Handbook for travellers in France. Part. II*, Londres, John Murray et Paris, Galignani and co (Handbooks for travellers), 12e édition, 1873, 326 p., cartes et plans de villes [Bodleian Libraries, 20480 e.159].
URL de la version numérisée :
https://solo.bodleian.ox.ac.uk/permalink/f/89vilt/oxfaleph014095263

[HAC1877] – Adolphe JOANNE, *Jura et Alpes françaises, avec 21 cartes et 4 plans et 2 panoramas,* Paris, Hachette, 1877, LV-1088 p., 21 cartes, 4 plans, 2 panoramas [BML, SJ G 146/12].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=FRWlO-Hmv5wC

[MUR1881] – Henry William PULLEN et Matilda BETHAM-EDWARDS (révision), *Handbook for travellers in France. Part II*, Londres, John Murray et Paris, Galignani and Co (Handbooks for travellers), 15e édition, 1881, XII-348 p., cartes et plans de villes [University of Chicago, DC16.M9 c.2].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=5Yw_AQAAMAAJ

[HAC1882] – Paul JOANNE, *De Paris à Lyon, 3 cartes, 2 plans et 84 gravures*, 1882, VI-360 p., 3 cartes, 2 plans et 84 gravures [BNF, 8-L27- 126 (B)].

[BAE1885] – *Le Midi de la France depuis la Loire et y compris la Corse*, Leipzig, Karl Baedeker et Paris, Paul Ollendorff (Manuel du voyageur), 1re édition, 1885, XLVI-362 p., 11 cartes, 17 plans, 1 panorama [University of Virginia, DC16.K37 1885].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=8LhBAAAAYAAJ

[HAC1885] – Paul JOANNE, *Lyon et ses environs, contenant 22 gravures, 1 plan et 1 carte*, Paris, Hachette (Guides Diamant), 1885, XX-168 p., 1 carte, 1 plan, 22 gravures, nombreuses publicités [collection personnelle].

[HAC1887] – Paul JOANNE, *La France*, Paris, Hachette (Guides Diamant), 1887, XXXIV-694 p., 2 cartes [IMEC, fonds Hachette].

[HAC1890] – Paul JOANNE, *Lyonnais, Beaujolais et Bresse, 3 cartes et 2 plans*, Paris, Hachette (guides Joanne, IGF), 1890, XXIII-237 p., 3 cartes, 2 plans [BML, 300349].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?vid=BML37001103516600

[BAE1891] – *Southern France from the Loire to the Spanish and Italian Frontiers including Corsica*, Leipzig, Karl Baedeker (Handbook for travellers), 1re édition, 1891, XXVI-502 p., 14 cartes, 19 plans [New York Public Library, KGB].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=3EQQAAAAYAAJ

[MUR1892] – Henry William PULLEN (révision), *Handbook for travellers in France. Part II*, Londres, John Murray et Paris, Galignani and Co (Handbooks for travellers), 18e édition [Stanford University Libraries, 914.4 .M982 ED.18].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=eFk7AQAAMAAJ

[HAC1897] – *Lyon*, Paris, Hachette (guides Joanne), 1897, 64 p., 1 carte, plans, gravures et photographies, nombreuses publicités [collection personnelle].

[BAE1898a] – *South-Eastern France, including Corsica*, Leipzig, Karl Baedeker (Handbook for travellers), 3e édition, 1898, XXIV-322 p., 15 cartes, 14 plans, 1 panorama [Harvard University, Geog 1518.3].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=Ge0NAAAAYAAJ

[BAE1898b] – *Die Riviera, das südöstliche Frankreich, Korsika, die Kurorte an den oberitalienischen Seen und am Genfer See*, Leipzig, Karl Baedeker (Handbuch für Reisende), 1re édition, 1898, XX-291 p., 20 cartes, 24 plans [University of Chicago, DG975.R6B22 1898].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=4G1AAQAAMAAJ

[BAE1901] – *Le Sud-Est de la France du Jura à la Méditerranée et y compris la Corse*, Leipzig, Karl Baedeker et Paris, Paul Ollendorff (Manuel du voyageur), 7e édition, 1901, XXVIII-436 p., 19 cartes, 18 plans de villes, 1 panorama [BNF, 8-L26-72 (A)].
URL de la version numérisée : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2052372

[HAC1902] – Paul JOANNE, *Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais*, Paris, Hachette (guides Joanne, IGF), 1902, 48*-XXVIII-391 p., 12 cartes, 19 plans [BML, 391396].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?vid=BML37001104422139

[HAC1905] – Maurice PAILLON, *Lyon et ses environs*, Paris, Hachette (guides Joanne), 1905, 71 p., 1 carte, 4 plans, gravures [BML, 374254].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=Zx6FPTyggkYC

[BAE1910] – *Le Sud-Est de la France, du Jura à la Méditerranée y compris la Corse*, Leipzig, Karl Baedeker / Paris, Paul Ollendorff (Manuel du Voyageur par Karl Baedeker), 9e édition, 1910, XXXVI-547 p., 23 cartes, 28 plans de villes, 2 panoramas [collection personnelle].

[HAC1912] – *Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais, 75 cartes et 23 plans*, Paris, Hachette (guides Joanne), 1912, XXVIII-570 p., 75 cartes, 23 plans, nombreuses publicités. Guide revu et corrigé par Émile Semence et Maurice Paillon [collection personnelle].

[BAE1914] – *Southern France including Corsica*, Leipzig, Karl Baedeker et Londres, T. Fischer Unwin et New York, Chas. Scribner's sons (Handbook for travellers), 6e édition, 1914, XXVI-648 p., 42 cartes, 63 plans, 1 panorama [University of Toronto - Robarts Library, HF. B1394s].
URL de la version numérisée : https://archive.org/details/southernfrancein00karl

[HAC1914] – *Lyon et ses environs*, Paris, Hachette (guides Joanne), 1914, IV-64 p., 3 cartes, 5 plans, 14 gravures, nombreuses publicités [collection personnelle]. Ce guide contient un supplément (4 pages) consacré à l'Exposition internationale et urbaine de Lyon en 1914.

[HAC1920a] – Marcel MONMARCHÉ (dir.), *Bourgogne, Franche-Comté, Morvan, Jura, Lyonnais*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus), 1920, LXXIV-620 p., 55 cartes et 29 plans [Princeton University Library, 1513.226.9].
URL de la version numérisée : http://catalog.hathitrust.org/Record/009016351.

[HAC1920b] – Marcel MONMARCHÉ (dir.), *De Paris aux Alpes et à la Méditerranée, Réseau P.-L.-M.*, Paris, Hachette et Londres, Macmillan and C° Ltd (Les Guides Bleus), 1920, XXXIX-534 p., 20 cartes, 1 panorama et 61 plans [Université de Californie, DC603.3.M66 1920].
URL de la version numérisée : https://hdl.handle.net/2027/uc1.b3867108.

[HAC1923a] – Maurice PAILLON (révision), *Vallée du Rhône, Cévennes, Lyonnais, Velay, Vivarais, Gorges du Tarn*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus), 1re édition, 1923, LX-541 p., 33 cartes, 31 plans. [collection personnelle].

[HAC1923b] – Joannès DALBANNE (révision), *France en 4 volumes. Sud-Est : le réseau P.-L.-M.*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus), 2e édition, 1923, XLVIII-526 p., 23 cartes, 1 panorama, 61 plans [collection personnelle].

[HAC1925] – *Lyon et ses environs*, Paris, Hachette (guides Diamant), 1925, 64 p., 1 carte, 6 plans, 14 gravures, nombreuses publicités [collection personnelle].

[BLU1926] – *Southern France. With Corsica*, Londres, Macmillan & Co. Ltd. / Paris, Hachette (The Blue Guides), 1re édition, 1926, XXXVIII-488-24 p., 1 atlas de 24 feuilles, 70 cartes et plans [collection personnelle].

[BAE1930] – *Riviera, südöstliches Frankreich, Korsika, oberitalienische Seen, Bozen, Meran, Genfer See*, Leipzig, Karl Baedeker (Handbuch für Reisende), 6e édition, 1930, XXXII-504 p., 43 cartes, 42 plans de villes, 5 plans de bâtiment [Bibliothèque universitaire Lettres et Sciences Humaines (Ramon Llull) Université Paul-Valéry Montpellier, Y 53152].

[BAE1931] – *The Riviera. South-Eastern France and Corsica. The Italian Lakes and Lake of Geneva*, Leipzig, Karl Baedeker et Londres, George Allen & Undwin Ltd et New York, Chas. Scribner's sons (Handbook for travellers), 1re édition, 1931, 82 cartes et plans [Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, BPUN F 61789].

[HAC1931] – Georges MONMARCHÉ, Jacques LECOMPTE-BOINET, *Bourgogne, Franche-Comté, Jura, Lyonnais*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus), 1931, LXXXIX-620 p., 22 cartes, 27 plans [collection personnelle].

[HAC1938] – Georges MONMARCHÉ et Robert DORÉ, *France automobile en un volume*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus), 1938, XXXII-808 p., 206 plans de ville en noir et en couleurs, 1 carte routière de la France [collection particulière - Bernard Gauthiez].

[HAC1939a] – Georges MONMARCHÉ, *Bourgogne, Morvan, Nivernais, Lyonnais*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus), 1re édition, 1939 (1947), 7-LXIV-451 p., 13 cartes, 27 plans [collection personnelle]. Cet exemplaire contient un feuillet rose de sept pages, intitulé « Changements et nouveautés » et daté 1947.

[HAC1939b] – Gaston BEAUVAIS (préface), *Vosges, Jura, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Lyonnais*, Paris, Hachette (guides automobiles Diamant), 1939, XXXII-428 p., 16 cartes, 62 plans, nombreuses publicités [collection personnelle].

[HAC1944] – *Lyon et ses environs*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus Illustrés), 1944, 80 p., 1 plan général en couleurs, 5 plans en noir et blanc, 20 photographies en noir et blanc [collection personnelle].

[HAC1950] – Georges MONMARCHÉ et al., *France automobile en un volume*, Paris, Hachette, (Les Guides Bleus), 1950, XXIV-840 p., 205 plans de villes en noir et en couleurs, 1 carte routière de la France [BNF, 8 L25 113 (1950)].

[BLU1954] – *Southern France. With Corsica*, Londres, E. Benn Limited (The Blue Guides), 2e édition, 1954, XLVI-572-24 p., 1 atlas complet, 49 cartes et plans [collection personnelle].

[HAC1960] – Georges MONMARCHÉ et al., *France*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus), 1960, XXX-1049 p., 197 plans de villes en couleur, 1 carte routière de la France[1424].

[BAE1961a] – Oskar STEINHEIL et al., *France, including Corsica*, Fribourg, Karl Baedeker / Londres, George Allen & Unwin Ltd / New York, The Macmillan Company (Baedeker's Touring Guides), 1961, 463 p., 32 cartes et plans, 60 dessins [collection personnelle].

[BAE1961b] – Oskar STEINHEIL et al., *Frankreich, von Flandern bis Korsika*, Stuttgart, Baedekers Autoführer-Verlag (Baedekers Autoreiseführer), 3e édition, 1961, 464 p., 32 cartes et plans, 60 dessins [collection personnelle].

[BLU1966] – *The South of France. Provence and the French Alps*, Londres, E. Benn Limited (The Blue Guides), 1re édition, 1966, XL-288 p., 27 cartes et plans [collection personnelle].

[HAC1971] – Denise BERNARD-FOLLIOT, *Lyon et ses environs*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus Illustrés), 1971, 98 p., 1 plan général en couleurs, 5 plans en noir et blanc, 8 photographies en noir et blanc [collection personnelle].

[1424] J'ai consulté et photographié en 2014 l'exemplaire de ce guide *France*, qui était alors conservé à la BML (cote : B 487856). Ce guide a été désherbé entre 2014 et décembre 2017 : il ne fait plus partie des collections de la BML.

[BAE1979] – Rosemarie ARNOLD et al., *Frankreich*, Stuttgart, Baedeker Stuttgart (Baedekers Allianz-Reiseführer), 1re édition, 1979, 332 p., 188 images, 60 cartes, plans et plans de niveau, 1 grande carte routière [Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg, B 1980/147].

[BAE1980] – Peter BAUMGARTEN et al., *Frankreich, von Flandern bis Korsika*, Stuttgart, Baedekers Autoführer-Verlag (Baedekers Autoreiseführer), 11e édition, 1980, 464 p., 32 cartes et plans, 59 dessins [collection personnelle].

[BLU1984] – Ian ROBERTSON, *France*, Londres, E. Benn Limited / New York, W. W. Norton & Company (The Blue Guides), 1re édition, 1984, 923 p., 60 plans de villes, photographies en noir et blanc [collection personnelle].

[BAE1988] – Rosemarie ARNOLD et al., *Frankreich*, Stuttgart/Fribourg, Baedeker (Baedekers Allianz Reiseführer), 4e édition, 1988 (1987-1989), 375 p., 188 images, 60 cartes, plans et plans de niveau, 1 grande carte routière [collection personnelle].

[HAC1990] – *France*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus), 1990, 1253 p., 47 plans de ville, 88 cartes [collection personnelle].

[HAC1991] – Françoise BAYARD et Yves LEQUIN (coord.), *Rhône-Alpes*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus), 1re édition, 1991, 912 p., cartes, plans, photographies en couleurs [collection personnelle, don de Régis Neyret].

[BAE1994] – Rosemarie ARNOLD et al., *Frankreich*, Ostfildern (Kemnat) bei Stuttgart, Baedeker (Baedekers Allianz-Reiseführer), 7e édition, 1994, 768 p., 58 plans de ville, 22 cartes générales, 20 dessins, 12 plans, 1 grande carte [Karlsruhe Badische Landesbibliothek, 96A 50941]

[BLU1997] – Ian ROBERTSON, *France*, Londres, A & C Black / New York, W. W. Norton (The Blue Guides), 4e édition, 1997, 889 p., cartes et plans [collection personnelle].

B. Recueil secondaire

La liste suivante contient les références des guides du SIL et de la Société des guides POL qui composent le recueil secondaire. Ces ouvrages sont présentés par éditeur et ordre chronologique de parution, avec l'indication de la référence relative au lieu de conservation de chaque exemplaire étudié (ma collection personnelle, une collection publique ou une collection privée). Pour les guides numérisés et disponible en ligne, les URL sont également précisées.

B1. Livrets-guides du syndicat d'initiative de Lyon (SIL)

Lyon-Pittoresque, Lyon, Syndicat d'initiative de Lyon, 1902, 64 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [BML, 446552].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=-tzWf5adEaIC

Lyon-Pittoresque, Lyon, Syndicat d'initiative de Lyon, 1903, 64 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [BML, 372754].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=BAbBrGJCpEAC

Lyon-Pittoresque, Lyon, Syndicat d'initiative de Lyon, 1906, 96 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [BML, 446552].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=gaFZeu6wbU8

Lyon-Pittoresque, Lyon, Syndicat d'initiative de Lyon, 1907, 96 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [BML, 446552].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=GbgqpgteIwkC

Lyon-Pittoresque, Lyon, Syndicat d'initiative de Lyon, 1908, 96 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [BML, 446552-3].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=rScM6EDLQTQC

Lyon-Pittoresque, Lyon, Syndicat d'initiative de Lyon, 1912, 112 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [BML, 372754].
URL de la version numérisée : https://books.google.com.ua/books?id=bEWJRLie3UIC

Lyon-Pittoresque, Lyon, Syndicat d'initiative de Lyon, 1913, 112 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [BML, 446552-5].
URL de la version numérisée : http://google.com/books?id=t5TTlVZP3FAC

Lyon-Pittoresque, Lyon, Syndicat d'initiative de Lyon, 1928, 104 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [collection personnelle].

Lyon – Guide officiel illustré, Paris, Éd. Mayeux, 1929, 68 p. (renseignements pratiques manquants), carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [collection personnelle].

Lyon – Guide officiel illustré, Paris, Éd. Mayeux, 1930, 68 p. (renseignements pratiques manquants), carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [collection personnelle].

Lyon – Guide officiel illustré, Paris, Éd. Mayeux, 1931, 64 p. (renseignements pratiques manquants), carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [collection personnelle].

Lyon – Guide officiel illustré, Paris, Éd. Mayeux, 1933, XII-64 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [collection personnelle].

Lyon – Guide officiel illustré, Paris, Éd. Mayeux, 1935, VIII-64 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [MHL, B 2467].

Lyon – Guide officiel illustré, Paris, Éd. Mayeux, 1938, VII-76 p., carte, plan, photographies en noir et blanc, nombreuses publicités [AML, 1839W202].

Autres publications du SIL :

Lyon ancien. Guide du touriste dans le Vieux Lyon, Lyon, Syndicat d'initiative de Lyon, 1912.

RIVOIRE Antoine, *Promenades dans le Vieux Lyon. Visite méthodique des antiquités lyonnaises*, Lyon, Syndicat d'initiative de Lyon, s. d., 64 p. [Exemplaire annoté de la première édition conservé aux AML, 1839 W 202].

B2. Guides POL

DUVIVIER Paul, *Guide pratique de Lyon et de ses environs*, Valence sur Rhône, G. Toursier éditeur, Société des Guides POL, s. d. (vers 1903), XIX-196 p., 5 plans, 2 cartes, 22 gravures [BNF 8-LK7-33690].

TOURSIER Gustave, *Guide pratique de Lyon et de sa région*, Lyon, Société des Guides POL, 1909, V-103 p., 1 plan [AML 1C/4602].

TOURSIER Gustave, *Guide pratique de Lyon et de sa région*, Lyon, Société des Guides POL, s. d. (vers 1913), 104-LXXIX p., 17 plans, 7 cartes, 23 gravures [collection personnelle].

Guide pratique de Lyon et de sa région, Lyon, Société des Guides POL, 11e édition, s. d. (vers 1922), 96-84 p., 14 plans, 6 cartes, 22 gravures, 1 table d'orientation [collection personnelle].

Guide pratique de Lyon et de sa région, Lyon, Société des Guides POL, 12e édition, s. d., 96-48 p., 14 plans, 6 cartes, 22 gravures, 1 table d'orientation [collection personnelle].

Guide pratique de Lyon et de sa région, Lyon, Société des Guides POL, 13e édition, 1930-1931, 96-73 p., 12 plans, 14 gravures, 1 table d'orientation [collection personnelle].

BÉRERD Francis (dir.), *Guide pratique de Lyon et de sa région*, Lyon, Société des Guides POL, 15e édition, 1941, 95 p., 15 plans, 3 cartes, 1 table d'orientation [AML 1C/307278].

BÉRERD Francis (préface), *Guide pratique de Lyon et de sa région*, Lyon, Société des Guides POL, 19e édition, 1956, 96 p., 15 plans, 5 cartes, 1 table d'orientation [collection personnelle].

C. Autres sources primaires

Cette section regroupe la plupart des sources primaires consultées dans le cadre de cette recherche et qui constituent un troisième ensemble hétérogène. Les informations de localisation et cote/numéro d'inventaire sont indiquées entre crochets. Ce répertoire n'a pas de prétention à l'exhaustivité.

C1. Archives et documentation historique relatives à Lyon

Syndicat d'initiative de Lyon :

Création d'un Syndicat d'initiative dans l'intérêt de la Ville de Lyon et ses environs, s. d., 4 p. [MHL, 1895.8].

Le Syndicat d'initiative de Lyon et de ses environs, vers 1904, 2 p. [MHL, N 1724.2].

Office du tourisme de Lyon, 1952-1997. Brochures : "15 jours à Lyon", "Lettre d'information", "Newsletter", "Le journal de Lyon congrès", différentes publications de l'Office du tourisme et de l'Union Départementale des Syndicats d'Initiative, programmes, cartes de vœux [AML, 1839 W/201].

Syndicat d'initiative de Lyon, 1906-1971. Brochures : "Lyon pittoresque", "promenades dans le Vieux Lyon", "Guide officiel illustré". Expositions organisées par le Syndicat d'initiative. Documentation sur Lyon [AML, 1839W/202].

Syndicat d'initiative de Lyon, *Avec les compliments du Syndicat d'initiative de Lyon et Région à l'occasion de ses 3 x 20 ans*, 1965, 16 p. [AML, 1C/651023].

Commission des monuments historiques :

Prosper Mérimée, *Rapport au ministre de l'intérieur (monuments historiques)*, « Liste des monuments pour lesquels des secours ont été demandés et que la Commission a jugé dignes d'intérêt », Paris, imprimerie royale, 1840, p. 31 [en ligne]. URL : https://mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr/les-monuments-historiques-avant-1913 (consulté le 21/12/2021).

Ministère d'État, *Note, circulaires et rapports sur le service de la conservation des monuments historiques*, « Liste des monuments historiques de la France », Paris, imprimerie impériale, 1862, p. 123 [en ligne]. URL : https://mediatheque-patrimoine.culture.gouv.fr/les-monuments-historiques-avant-1913 (consulté le 21/12/2021).

Ville de Lyon :

Minutes de la correspondance du maire, 1er janvier-31 mars 1816 (n° 1-641) [AML, 92 II 3].

Ville de Lyon, Délibérations du conseil municipal de Lyon (1790-2000) [AML, 1217WP/1-208, 2018WP/1-68] [en ligne].

URL : http://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ac69v2/deliberation.php

(consulté le 01/06/2021).

Ville de Lyon, *Bulletin municipal*, [BML, MAGASI MAGREG 950204].

Conseil général du Rhône :

Conseil général du Rhône, *Rapports et délibérations* [BNF, 8-LK16-322] [en ligne].

URL : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb345215433/date.r (consulté le 01/06/2020).

Cour royale de Lyon :

Jurisprudence de la Cour royale de Lyon, « Responsabilité civile. – Imprudence, inobservation des réglemens. Le sieur Randu c. Maggia », 16 février 1826, p. 127-131 [BNF, 8-F-284] [en ligne].

URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54579545/f132.image.r (consulté le 03/01/2022).

Journal officiel :

Journal officiel de la République française, 37e année, no 75, 16 mars 1905, p. 1720 [en ligne].

URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6253426m/f16.item (consulté le 21/08/2021).

C2. Presse française et étrangère, périodiques

Bulletin de la Société de géographie et d'études coloniale de Marseille, 1907, tome 31 [en ligne]. URL : https://books.google.fr/books?id=zZ5IAQAAMAAJ (consulté le 08/12/2021).

« Chronique de Lyon et du département du Rhône », *Le Rhône : journal de Lyon, de l'Est et du Midi : politique, littéraire, artistique, scientifique et industriel*, 31 mars-1er avril 1841, n° 10, p. 2 [BML, 5577].

Illustrirte Zeitung, n° 3704, 25 juin 1914 [BML, 210285].
URL d'un autre exemplaire numérisé (Ohio State University) et disponible en ligne :
https://archive.org/details/IllustrirteZeitung1421914Teil3Von3MAIJUN1914/page/n397/
(consulté le 07/01/2022).

HORME Baron (de l'), « Le lieutenant-colonel Péchiné d'Esperrières du régiment Royal-Pologne-cavalerie », *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, 15 décembre 1933, n° 134, p. 267-191 [BNF] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97619010/f22.image.r (consulté le 03/01/2022).

JOUBERT Louis, « Les Œuvres et les Hommes. Le "journal de l'Atlantique" », *Le Correspondant*, 1er janvier 1912, p. 811 [BNF] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k415146c/f864.item (consulté le 07/12/2021).

La Construction lyonnaise, 1er mai 1904, 26e année, n° 9, p. 103 [BML, MAGASI MAGREG 950029].

Le Monde Illustré, n° 2987, 27 juin 1914 [MHL, E 70] et [BML, 210284].

LERMINA Jules, « Lyon », *Le tour de France*, Paris, La librairie illustrée, 22e livraison, 1876, p. 337-432 [BML, 145641] [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?vid=BML37001103486929 (consulté le 21/12/2021).

« L'exposition compagnonnique », *Lyon universitaire*, onzième année, 19 avril 1912, n° 489, p. 2 [BML, MAGASI MAGREG 950015] [en ligne].
URL : http://collections.bm-lyon.fr/PER00311701?page=2 (consulté le 21/12/2021).

« Lyon à l'exposition internationale », *Revue internationale*, édition spéciale, 1914, Lyon [MHL, N. 107].

« Lyon à Montbrison », *Le Crédit*, 16 décembre 1872, 2e année, n° 50, p. 5 [BNF, V-4624] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5625554t/f5.item.r (consulté le 03/01/2022).

« Lyon et le Rhône », *L'Illustration économique et financière*, numéro spécial, supplément au numéro du 8 mars 1924, 145 p. L'exemplaire consulté est conservé au centre de documentation d'EVS-CRGA (Université Jean Moulin Lyon 3).

MONTAIGLON A. (De), « Un voyageur anglais à Lyon sous Henri IV », *Revue du Lyonnais*, 1880, n° 9, p. 326-336 [en ligne].
URL : https://collections.bm-lyon.fr/PER00289593 (consulté le 21/08/2021).

MONTÉGUT Émile, « Impressions de voyage et d'art. VII. Souvenirs du Lyonnais », *Revue des Deux Mondes*, XLIVe année, troisième période, tome 4, 1er juillet 1874, p. 825-864 [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=JngyAQAAMAAJ (consulté le 27/01/2022).

MORNAND Félix, « La ville de Lyon. Physionomie générale. Édifices modernes. Ouverture d'un jardin d'hiver. », *L'Illustration, journal universel*, n° 255, vol. X, 15 janvier 1848, p. 311-314 [BML, 23326] [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=ysSRV6UkQwwC (consulté le 25/08/2021).
Une numérisation de meilleure qualité est disponible sur Internet Archive [en ligne].
URL : https://archive.org/details/lillustrationjou10pari/page/310 (consulté le 25/08/2021).

RIVOIRE Antoine, « La population des grandes Villes », *Lyon-Touriste*, 1er avril 1907, 2e année, n° 4, p. 1-2 [BML, MAGASI MAGREG 953180].

SIL, *Lyon-Touriste*, journal officiel du Syndicat d'initiative de Lyon et de ses environs, mensuel puis trimestriel, 1906-1944 [BML, MAGASI MAGREG 953180].

Touring Club de France, *Revue mensuelle du Touring-club de France*, 1891-1919 [BTV, 2012-362146] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34350057f/date (consulté le 25/11/2021).

« Tourisme », *Le Petit Parisien*, 30 décembre 1903, p. 6 [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k561287r/f4.item.r (consulté le 5/12/2021).

TURQUAN Victor, « La seconde ville de France. - Lyon, ou bien Marseille ? - Pronostics sur le prochain recensement », *Revue scientifique*, n° 1 (1er semestre), 4e série, Tome 15, 5 janvier 1901, p. 16-19.

C3. Guides de voyage et de tourisme

Cette sous-partie rassemble les guides aussi consultés dans le cadre de la thèse, mais qui ne font pas partie du corpus principal et du recueil secondaire. Les éditions sont ici regroupées par

éditeur et listées par ordre chronologique de parution. Les guides lyonnais sont présentés dans une partie dédiée.

Guides Murray

MURRAY John (III), *The handbook of travel-talk : or, Conversations in English, German, French and Italian*, Londres, John Murray, 1844.

MURRAY John (III), *A Handbook of Travel-Talk, being a collection of questions, phrases, and vocabularies, in English, German, French and Italian ; intended to serve as interpreter to English travellers abroad, or foreigners visiting England*, Londres, John Murray, 15e édition, 1858, XIV-322 p. [en ligne].
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=Qbs9AAAAYAAJ (consulté le 09/08/2021).

MURRAY John (III), *Handbook for visitors in Paris*, Londres, John Murray, 1864, 1re édition, 259 p.

MURRAY John (III), *Handbook for travellers in France. Part. I*, Londres, John Murray et Paris, Galignani and co (Handbooks for travellers), 12e édition, 1873, XXXII-385-13 p. [en ligne].
URL de la version numérisée :
https://solo.bodleian.ox.ac.uk/permalink/f/89vilt/oxfaleph014095263 (consulté le 12/12/2021).

PLAYFAIR Robert Lambert (Sir), *Handbook of the Mediterranean, its cities, coasts and islands for the use of general travellers and yachtsmen*, Londres, John Murray, 1re édition, 1881, 2 parties en un volume, XLIV-266+VI-246 p.

Guides Baedeker

BAEDEKER Karl, *Paris und Umgebung, nebst Rouen, Havre, Dieppe, Boulogne und den Eisenbahn-Strassen vom Rhein bis Paris*, Coblence, Karl Baedeker (Handbuch für Reisende), 1855, XVIII-368 p.

BAEDEKER Karl, *La Suisse, les lacs italiens, Milan, Turin, Gênes et Nice*, Coblence, Karl Baedeker (manuel du voyageur), 4e édition, 1859, XLV-374 p.
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=pqNCAAAAYAAJ (consulté le 12/01/2021).

BAEDEKER Karl, *Paris, Rouen, Le Havre, Dieppe, Boulogne et les chemins de fer de la frontière à Paris*, Coblence, Karl Baedeker (manuel du voyageur), 1re édition, 1865, XVIII-286 p.

BAEDEKER Karl, *Paris including routes from London to Paris and from Paris to the Rhine and Switzerland*, Coblence, Karl Baedeker (Handbook for travelers), 1re édition, 1865, XVIII-282 p.

BAEDEKER Karl, *L'Italie. Troisième partie : L'Italie du Sud, la Sicile et les Iles Lipari*, Coblence, Karl Baedeker (manuel du voyageur), 1re édition, 1867, XXXII-362 p.
URL de la version numérisée : https://books.google.fr/books?id=on3KDYviHckC (consulté le 12/01/2021).

BAEDEKER Karl, *Italie Septentrionale, jusqu'à Livourne, Florence, Ancône, et l'Ile de Corse*, Coblence, Karl Baedeker (manuel du voyageur), 5e édition, 1870, XXVIII-388 p.

BAEDEKER Karl, *Espagne et Portugal, manuel du voyageur*, Leipzig, Karl Baedeker et Paris, Paul Ollendorff (manuel du voyageur), 1re édition, 1900, XC-588 p.

ABEND Bernhard et SCHLIEBITZ Anja, *Frankreich*, Ostfildern, Baedeker, 17e édition, 2020, 842 p.

Guides Hachette

JOANNE Adolphe et ISAMBERT Émile, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, Paris, Hachette (Guides Joanne), 1861, XLIV-1104 p. [en ligne] [Bibliothèque nationale de Naples].
URL : https://books.google.fr/books?id=R-j547MvrRIC (consulté le 27/01/2022).

JOANNE Adolphe, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Mont- Blanc, de la Vallée de Chamonix et des vallées du Piémont*, Paris, Hachette (Guides Joanne), 1865, CX-872 p. [University of Wisconsin-Madison] [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=KtrVAAAAMAAJ (consulté le 27/01/2022).

JOANNE Adolphe et Paul, *Paris-Diamant*, Paris, Hachette (Guides Diamant), 8e édition, 1876, LXXX-374 p. [en ligne] [Université de Princeton].
URL : https://books.google.fr/books?id=uM9CAAAAYAAJ (consulté le 27/01/2022).

JOANNE Paul, *La Suisse : Chamonix et les vallées italiennes*, Hachette, Paris (Guides Joanne), 1887, LXXV-671-64 p. [BML, 391409] [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=b7SapjymDVMC (consulté le 27/01/2022).

AMBRIÈRE Francis (dir.), *Bourgogne, Morvan, Nivernais, Lyonnais*, Paris, Hachette (Les Guides Bleus), 1951, LXXVIII-483 p., cartes, plans [MHL, B 319].

PUJO Nathalie (dir.), *Rhône-Alpes*, Paris, Hachette (Guides Bleus), 2007, 509 p. [BML, D00 GUI].

Guides Michelin

Manufacture française du pneu Michelin, *Vallée du Rhône, Vivarais, Lyonnais*, Paris, Pneu Michelin (Les Guides Verts), 1re édition, 1969, 179 p.

Manufacture française du pneu Michelin, *Vallée du Rhône : Vivarais – Lyonnais*, Paris, Pneu Michelin (Les Guides Verts), 5e édition, 1980, 176 p., cartes, plans et illustrations [collection personnelle].

Michelin travel partner, *Lyon & sa région : St-Étienne, Vienne, Beaujolais Forez, Dombes, Bugey*, Boulogne-Billancourt, Michelin travel partner (Le Guide Vert), 2018, 473 p. [BU Lyon 2, LYON MIC].

Guide Nagel

Peter BAUMGARTEN, *La Lune : la sélénologie et son expression à travers les âges*, Genève, Les Éditions Nagel (Encyclopédies de voyage Nagel), 1970, 180 p., 7 illustrations en couleurs, 96 illustrations en noir et blanc.

Guide Gallimard

JAMET Pierre, et al., *Lyon-Rhône*, Paris, Nouveaux-Loisirs (Guides Gallimard), 1re édition, 2000, 336 p.

Guides lyonnais

Il s'agit de guides édités à Lyon et dont l'auteur est (le plus souvent) un Lyonnais.

COCHARD Nicolas-François, *Le conducteur de l'étranger à Lyon ou description des curiosités, des monuments et des antiquités que cette ville renferme*, Lyon, Chambet, 1815, IV-158 p. [BML, 806960] [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=WveDTv2_me8C (consulté le 27/01/2022).

CHAMBET (aîné), *Nouveau guide pittoresque de l'étranger à Lyon*, Paris, Maison et Lyon, Brunet, 1853, p. 154-155 [en ligne] [NYPL, KGC (Chambet, C. J. Nouveau guide pittoresque)].
URL : https://books.google.fr/books?id=dOIDAAAAYAAJ (consulté le 27/01/2022).

CHAMBET (aîné), *Nouveau guide pittoresque de l'étranger à Lyon*, Lyon, Ballay et Conchon, 1856, 286 p.

FORTIS François-Marie, *Voyage pittoresque et historique à Lyon, aux environs et sur les rives de la Saône et du Rhône*, Paris, Bessange, 1821, 2 vol., (LXXIIJ-443 ; 511 p.) [BML, 475695].

Comité de patronage de l'exposition de 1914, *Lyon : guide historique et artistique*, Lyon, A. Rey, 1914, XIV-226 p., plans et illustrations [en ligne] [University of Toronto].
URL : https://archive.org/details/lyonguidehistori00lyon (consulté le 10/06/2020).

PÉLADAN Adrien, *Guide historique de Lyon à Fourvières par le passage Gay*, Roanne, imp. Ferlay, 1863 [BNF, 8-LK7-10923] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k852054m (consulté le 27/12/2021).

PÉLADAN Adrien, *Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans ses environs*, Paris, Duprat, 1864 [BML, 314019] [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=1uFrFuIU714C (consulté le 03/01/2022).

Autres guides et ouvrages à vocation utilitaire

GIRAULT DE SAINT-FARGEAU Eusèbe, *Guide pittoresque du voyageur en France*, Paris, Firmin Didot Frères, 1838, tome 2 [BNF, 2009-38687] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5734396p/ (consulté le (03/01/2022).

REICHARD Heinrich August Ottokar, *Handbuch für Reisende aus allen Ständen*, Leipzig, Weygand, 1784, IV-666 p. [BML, SG J 301/5] [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=Hmfj1IJ3C38C (consulté le (03/01/2022).

REICHARD Heinrich August Ottokar, *Guide des voyageurs en Europe*, Weimar, Bureau d'industrie, 2 vol., 1793.

REICHARD Heinrich August Ottokar, *Guides des voyageurs en Europe*, Weimar, Bureau d'industrie, 3e édition, 1805, tome premier, CCXXVIII-276 p. [G-10918] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65349314.r (consulté le (03/01/2022).

VAYSSE DE VILLIERS Jean, *Description routière et géographique de l'Empire français*, Paris, Potey, 1813, tome 1, 237 p. [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?id=KX__4D7K-LsC (consulté le 03/01/2022).

C4. Récits de voyage

JANIN Jules, *Voyage en Italie*, Paris, E. Bourdin, 1842.

HUGHES John, *Itinerary of Provence and the Rhone, Made During the Year 1819*, Londres, J. Cawthorn, 1822.

LAVALLÉE Joseph, *Voyage dans les départements de la France*, tome 7, Paris, s. éd., 1796.

PLUMPTRE Anne, *A Narrative of a Three Year's Residence in France…,* vol. 1, Londres, 1810.

TWAIN Mark, *Le Voyage des innocents - Un pique-nique dans l'Ancien Monde*, Paris, François Maspéro, traduit par Fanchita Gonzalez-Batlle, 1982.
URL de la version originale numérisée (1869) :
https ://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.274187/page/n163/ (consulté le 09/08/2021).

STARKE Mariana, *Travels in Europe Between the Years 1824 and 1828*, Londres, John Murray, 1828. Une version numérisée est disponible sur Internet Archive [en ligne].
URL : https://archive.org/stream/travelsineurope03stargoog#page/n6/mode/2up (consulté le 09/08/2021).

VERNEUR J.-T., *Journal des voyages*, 1824, Paris, Tome 7.

C5. Cartes et plans

Ne sont cités ici que les plans directement en lien avec la thèse et qui ont été les plus consultés pour ce travail.

Anonyme, [Plan à la plume du quartier du Passage Gay], 1928, dessin à la plume, 26,5 x 32,3 cm [MHL, N 402.3].

Laurent et Claude-Joseph Dignoscyo, *Plan topographique de la ville de Lyon et de ses environs, en 6 feuilles*, 1861, 1/5000, lithographie, 140 x 165 cm [AML, 1541 WP 015].

Les cartes industrielles de France : Rhône, plan de situation des industries à Lyon, dressé par Saint-Denis, géomètre, édité par la société de Documentation industrielle, 1932, éch. diverses, imp. [AML, 2 S 456].

Plans parcellaires de Lyon au 1500 et 1/2000 (1861-1995) [AML, série 4S et série 5S] [en ligne]. URL : https://recherches.archives-lyon.fr/editorial/page/994b6a3b-ef9b-4e93-8878-b2a96a7307ee (consulté le 21/11/2021).

Plusieurs plans de la Société des guides POL, numérisés et disponibles en ligne :

Édouard Fonné, d'après Saint-Denis, *Lyon*, vers 1910, 1/20000 [AML, 3S0303] [en ligne].
URL : http://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ark:/18811/ecb9cf4871e52849e067afee10b69450 (consulté le 21/11/2021).

Édouard Fonné, *Lyon*, 1935, 1/15000, 52 x 68 cm [BNF, département Cartes et plans, GE C-19989] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53205908g (consulté le 21/11/2021).

Édouard Fonné, *Lyon*, 1936, 1/16000, 53 x 71 cm [BNF, département Cartes et plans, GE C-15358] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b531213926 (consulté le 21/11/2021).

Édouard Fonné, *Lyon*, 1942, 1/16000, 54 x 64 cm [BNF, département Cartes et plans, GE C-15442] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b531213909 (consulté le 21/11/2021).

C6. Vues urbaines

Il s'agit ici d'une sélection d'images topographiques (vues de Lyon) utilisées dans le cadre de la thèse.

Anonyme, [Le pavillon Gay à Fourvière], s. d. , photographie en noir et blanc [MHL, inv 1275.8, recto et verso].

Anonyme, *Lyon et l'Auvergne, 1888*, album de 71 photographies [BNF, PETFOL-VE-1403] [en ligne]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8446993s (consulté le 30/07/2021).

Anonyme, *Lyon. – Le Palais de la Bourse*, s. d., photographie noir et blanc (carte postale), 9 x 14 cm, Paris, Neurdein [BML, B01CP69000 000672] [en ligne].
URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_01ICO001014cd41d7ed34b2
(consulté le 30/07/2021).

Anonyme, *Lyon. – Vue prise du Sommet-Observatoire de l'Ascenseur de la Tour de Fourvière*, photographie noir et blanc (carte postale), 9 x 14 cm, Paris, L. L. [BML, B01CP69000 000251] [en ligne]. URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_01ICO001014cd2cb6ddfa8b (consulté le 30/07/2021).

Édouard Baldus, *Inondations du Rhône à Lyon et Avignon*, École nationale des ponts et chaussées, 1856, 7 photographies noir et blanc sur papier salé [BNF, PH72P] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b1200108s (consulté le 13/11/2021).

Édouard Baldus, *Chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée*, 1861, 69 photographies noir et blanc [J. Paul Getty Museum, 84.XO.401] [en ligne].
URL : https://www.getty.edu/art/collection/objects/32581 (consulté le 28/01/2022).

Becquet frères, d'après un dessin d'Isidore Laurent Deroy, *Lyon. Vue du Pont de Tilsitt et de la Cathédrale. 220.*, vers 1855-1857, lithographie coloriée, 20,9 x 30 cm, série « La France en miniature » [MHL, N 3506.17].

Pierre Bonnaud, *Chocolat des trois frères*, 1901, affiche (photochromolithographie), 63 x 46 cm, Société lyonnaise de photochromogravure, Lyon [BML, AffP0301] [en ligne].
URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_02AFF01000AffP0301 (consulté le 21/12/2021).

Roger Broders, *Foire de Lyon. La grande réunion mondiale*, s. d. (années 1920), affiche (lithographie en couleurs), 106,5 x 76,5 cm, Cornille & Serre Imprimeurs, Paris, compagnie Paris-Lyon-Méditerranée [AML, 2Fi 374] [en ligne]. URL :http://www.fondsenligne.archives-

lyon.fr/ark:/18811/7ead76da184f978da87e91c2d3f98b36 et [BML, AffM0416] [en ligne].
URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_02AFF01000AffM0416 (consultés le 04/01/2022).

Alexandre-Hyacinthe Dunouy, *Vue de Pierre Scize*, vers 1788-1793, huile sur toile, 99 x 147,5 cm [MHL, 240].

Nicolas-Victor Fonville, *Vue du quai de Bourg-Neuf (prise du Rocher de Pierre-Scize)*, milieu du XIX^e^ siècle, lithographie [MHL, 55.69.5].

Jean-Baptiste Gadola (éditeur), *Panorama des quais du Rhône (Vue prise du pont de la Guillotière - Rive gauche du fleuve)*, lithographie Laurant et C^ie^, vers 1850 [MHL, N 3013.11].

Hugo d'Alesi, *Tour métallique de Fourvières*, s. d. (fin du XIX^e^ siècle), lithographie, 105,5 x 73,5 cm, Imp. A. Bellier et cie, Paris, Bordeaux [BML, AffM0355] [en ligne].
URL : http://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_02AFF01000AffM0355 (consulté le 23/08/2021).

Marcel Jacquier, *Lyon, une des plus jolies villes d'Europe*, s. d., lithographie, 97 x 135 cm, [AML, 2Fi 790] et [BML, AffG0137].
URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_02AFF01000AffG0137
(consulté le 08/06/2020).

Gabriel Joguet, [Vue sur la Croix-Rousse, depuis Fourvière, vers 1875], photographie noir et blanc, 17,5 x 23,5 cm [BML, P0546 SA 06-25] [en ligne]. URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_01ICO001014cd14ec43fedd (consulté le 23/08/2021).

Théodore de Jolimont, *Lyon. Le pont de Pierre sur la Saône*, 1833, lithographie, 12,4 x 19,6 cm, figures par Victor Adam, lithographie par Monthelier et Tirpenne, imp. lith. de Bernard et Bichebois aîné [MHL, 55.49.8a].

Théodore de Jolimont, *Le Rocher de Pierre-Scize*, 1833, lithographie, 26 x 33 cm [MHL, 55.47.39].

William Marlow, [Une vue du château de Pierre-Scize à Lyon], seconde moitié du XVIII^e^ siècle, huile sur toile, 74,5 cm x 99 cm, collection privée (vendu chez Sotheby's, Londres, 28/10/2010, lot 207) [en ligne].
URL :
https://commons.wikimedia.org/w/index.php?title=File:William_Marlow_Pierre_Scize_74.5_99_cm.jpg&oldid=336549350 (consulté le 03/01/2022).

Victor Muzet, Gabriel Joguet, [Recueil. Vues de Lyon et du Dauphiné], 1846-1870, album de 37 photographies [BNF, 4-VZ-317] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10525738v (consulté le 30/07/2021).

Rauch et Devilliers, *Ancien château de Pierre-Scize*, estampe figurant dans le *Guide pittoresque du voyageur en France* d'Eusèbe Girault de Saint-Fargeau (1838) [BNF, 2009-38687] [en ligne]. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5734396p/f170.item (consulté le 30/07/2021).

Charles Tichon, Semaine d'aviation de Lyon, 1910, affiche (lithographie en couleurs), 159 x 120,5 cm [BML, AffG0124] [en ligne].
URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_02AFF01000AffG0124 (consulté le 30/07/2021).

Adrian Zingg, *Ancien château de Pierre-Scize*, s. d., dessin à la plume et au lavis, 17 x 28 cm, [MHL, 53.220].

C7. Autres documents et ouvrages relatifs à Lyon

BLETON Auguste (sous le pseudonyme Monsieur Josse), *À travers Lyon*, Lyon, A. Storck, 1887, VII-297 p. [BNF, Lk7-25372] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k35082z (consulté le 23/08/2021).

BLETON Auguste, *Lyon pittoresque*, Lyon, Bernoux et Cumin, 1896, VIII-7-322 p. [BML, 126058] [en ligne].
URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO0100137001103764986 (consulté le 23/08/2021).

BOITEL Léon, et al, *Lyon vu de Fourvières, esquisses physiques morales et historiques*, Lyon, L. Boitel, 1833, XXIV-572 p. [BML, 442936] [en ligne]. URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO0100137001101052889 (consulté le 23/08/2021).

CHISHOLM Hugh (dir.), « Lyons », *The Encyclopædia Britannica, a dictionary of arts, sciences, literature and general information*, Cambridge, Encyclopaedia Britannica Company, 11e édition, vol. XVII, 1910-1911, p. 174-176.

CURNONSKY et GRANCHER Marcel, *Lyon capitale mondiale de la gastronomie*, Lyon, Les éditions Lugdunum, 1935, 245 p. [BML, 453768].

DESVERNAY Félix, *Le Vieux-Lyon à l'Exposition urbaine de 1914*, Lyon, impr. Rey, 1915, 322 p. [BML, 147864] [en ligne].

URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO0100137001104796193 (consulté le 23/08/2021).

JAMOT Claudius, *Inventaire général du vieux Lyon. Maisons, sculptures, inscriptions*, Lyon, A. Rey et C^ie^, 1903, 64 p. et 15 photogravures [BML, 356226].

« Lyon », dans Marcellin BERTHELOT (dir.), *La Grande encyclopédie, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une société de savants et de gens de lettres, 22. Lemot-Manzoni*, Paris, Lamirault et C^ie^, 1896, p. 824-836 [University of Michigan] [en ligne].
URL : https://archive.org/details/agf6662.0022.001.umich.edu/page/824/mode/2up (consulté le 30/01/2022).

LYON 1968 : XIX^e^ JEUX OLYMPIQUES | LYON 1968 : XIX OLYMPIC GAMES, Lyon, dossier de candidature officiel, 1964 [Centre d'études olympiques, MB 1388] [en ligne].
URL : https://library.olympics.com/Default/doc/SYRACUSE/25665/lyon-1968-xixe-jeux-olympiques-lyon-1968-xix-olympic-games (consulté le 23/08/2021).

Lyon et la région lyonnaise en 1906, Lyon, A. Rey & C^ie^, 2 volumes, XVIII-915 p. et 674 p.

Lyon, ville historique, ville-projet. Site historique de Lyon. Patrimoine mondial – UNESCO, Genouilleux, Éditions La passe du vent, 2016, 80 p. [en ligne].
URL : https://www.lyon.fr/projets-urbains/perimetre-unesco/lyon-ville-historique-ville-projet (consulté le 23/01/2022).

MEGGLÉ Armand (dir.), *Atlas, guide économique et touristique des régions de France et d'Algérie. 6. XIII^e^ région économique. Lyonnais, Languedoc (partie), Dauphiné (partie), Bourgogne (partie)*, Paris, Comité national des Conseillers du Commerce extérieur, 1923, 138 p. [BML, 148317].

MENAIS Georges-Paul, *Géographie industrielle de Lyon*, Paris, Hachette (Bibliothèque des guides Bleus), 1958-1960, 2 vol., XI-315 + XI-239 p. [collection personnelle].

Société de géographie de Lyon, *Lyon et la région lyonnaise. Études et documents*, Lyon, Imprimerie Emmanuel Vitte, 1894, LXVI-151 p. [BML, 320103] [en ligne].
URL : https://books.google.fr/books?vid=BML37001103691528 (consulté le 23/08/2021).

STENDHAL, *Mémoires d'un touriste*, Paris, Ambroise Dupont, 1838, 2 tomes, 797 p. [BNF, Res-8-L29-44] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1030170 (consulté le 23/08/2021).

VINGTRINIER Emmanuel, *Le Lyon de nos pères*, Lyon, Bernoux, Cumin et Masson, 1901, VIII-334 p. [BNF, FOL-LK7-33803] [en ligne].
URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8515079 (consulté le 23/08/2021).

VINGTRINIER Emmanuel, *Vieilles pierres lyonnaises*, Lyon, Cumin et Masson, 1911, II-328 p. [BML, 153359] [en ligne].
URL : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO0100137001104369538 (consulté le 23/08/2021).

ZIMMERMANN Maurice, *Lyon et la Région lyonnaise*, Lyon, Société des Études locales dans l'enseignement public, 1913, 155 p.

C8. Romans

HUYSMANS Joris-Karl, *Là-bas*, Paris, Tresse & Stock, 11e édition, 1895 (1891), 441 p. [en ligne]. URL : https://fr.wikisource.org/wiki/L%C3%A0-bas (consulté le 22/01/2022).

VERNE Jules, *Clovis Dardentor*, Paris, J. Hetzel et Cie, 1900, 242 p. [en ligne].
URL : https://fr.wikisource.org/wiki/Clovis_Dardentor (consulté le 10/12/2021).

D. Bases de données et données spatiales

AML, « Index des voies de Lyon », 21/07/2021 [en ligne]. URL : https://recherches.archives-lyon.fr/editorial/page/a9a1838c-bccf-4c1d-999d-02aaa3bc45cb (consulté le 06/08/2021).

CORNELOUP Gérard, THÉVENON Bruno, GUÉDEL Isabelle, « Inventaire des statues lyonnaises établi par la Direction des Affaires Culturelles », s. d., format XLS. Fichier numérique transmis par Tristan Vuillet (AML).

Data Grand Lyon, couches cartographiques vectorielles diverses sur Lyon (cadastre, ponts, hydrographie, etc.), 2020-2021 [en ligne]. URL : https://data.grandlyon.com/ (consulté le 21/11/2021).

DE BIAGGI Enali, couches cartographiques vectorielles des tramways de Lyon entre 1881 et 1930, chemin de fer historiques, équipements, 2020, format shapefile.

GAUTHIEZ Bernard, Fichiers informatiques de la forme vecteur du plan de Lyon en 1824-32, 2008, format shapefile [en ligne]. URL : https://journals.openedition.org/geocarrefour/4542 (consulté le 18/10/2021).

GAUTHIEZ Bernard, couches cartographiques vectorielles du bâti et de l'occupation du sol, 2020, format shapefile.

Ville de Lyon (Service des espaces verts), couches cartographiques vectorielles « EV_Monument » et « EV_Fontaine », format shapefile (points). Fichiers numériques transmis par Tatiana Bouvin et Daniel Sevenier (Service des espaces verts).

Bibliographie

Littérature scientifique (ouvrages et articles)

ADAM Matthieu, « Marketing. La quête du capital symbolique », dans Matthieu ADAM et Émeline COMBY, *Le capital dans la cité. Une encyclopédie critique de la ville*, Paris, Amsterdam, 2020, p. 211-223.

ADAM Matthieu, et LAFFONT Georges-Henry, « Conjuguer singularité et conformité pour se positionner sur le marché international de l'urbain. Confluence et le renouvellement de l'image de Lyon », *Confins*, 2018, n° 36 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.4000/confins.14614 (consulté le 25/10/2021).

ADHÉMAR Jean, *La France romantique : les lithographies de paysage au XIXe siècle*, Paris, Somogy éditions d'art, 1997 (1937), 143 p.

ADLER Judith, « Origins of sightseeing », *Annals of Tourism Research*, 1989, vol. 16, n° 1, p. 7-29 [en ligne].
URL : https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/0160738389900285 (consulté le 15/03/2021).

AELBRECHT Patricia (dir.), « Géographie des guides et récits de voyage », *Belgeo. Revue belge de géographie*, 2012, n° 3 [en ligne]. URL : https://belgeo.revues.org/7132 (consulté le 08/06/2017).

AELBRECHT Patricia, « Editorial : Géographie des guides et récits de voyage », *Belgeo. Revue belge de géographie*, 2012, n° 3 [en ligne]. URL : http://belgeo.revues.org/7136 (consulté le 08/06/2017).

AGULHON Maurice, « Le choix des "choses à voir" », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 577-586.

AGULHON Maurice, « La "statuomanie" et l'histoire », *Ethnologie française*, 1978, vol. 8, nos 2/3, p. 145–172.

AKERMAN James R., « Travel, Tourism, and Place Marketing », dans Mark MONMONIER (dir.), *The History of Cartography, Vol. 6 : Cartography in the Twentieth Century*, Chicago, University of Chicago Press, p. 1620-1639.

ANTONESCU Andreea, *La dynamique du champ mondial des lieux touristiques. Constitution et analyse d'une base de données historique à partir d'un corpus de guides de voyages*, thèse de doctorat en études du tourisme, Université de Lausanne, 2016.

ANTONESCU Andreea et STOCK Mathis, « Reconstruire la mondialisation du tourisme. Une approche géo-historique », 2011 [en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00716562/ (consulté le 08/06/2021).

ARNAUD Jean-Luc, *Analyse spatiale, cartographie et histoire urbaine*, Marseille, Éd. Parenthèses, 2008, 233 p.

ASCHAN-LEYGONIE Christina, CUNTY Claire, et DAVOINE Paule-Annick, *Les systèmes d'information géographique : principes, concepts et méthodes*, Malakoff, Armand Colin, 2019, 224 p.

ASSOUN Paul-Laurent, « L'"effet Baedeker" : note psychanalytique sur la catégorie de guide de tourisme », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne].
URL : https://journals.openedition.org/insitu/582 (consulté le 23/08/2021).

AUDIN Marius, *Bibliographie iconographique du Lyonnais*, t. II, 2ème partie, fascicule 1, « Plans et vues générales », Lyon, imprimerie A. Rey, 1910, 46 p.

AUPIAIS Grégory, « Les représentations de la Bretagne dans l'iconographie postale française au XXe siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2005, 112-1 [en ligne].
URL : http://journals.openedition.org/abpo/1132 (consulté le 20/06/2021).

AUTHIER Jean-Yves, et al., *Sociologie de Lyon*, Paris, La Découverte, 2010, 126 p.

BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, traduit par Olivier Daria, Paris, Gallimard, 1978, 488 p.

BALDASSERONI Louis, *Du macadam au patrimoine, modernisation de la voirie et conflits d'usages : l'exemple de Lyon, fin XIXe-fin XXe siècles*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, 2019.

BALDASSERONI Louis et PETERMANN Damien, « Le goût des photographies anciennes en ligne : de la mise en bouche à l'indigestion », *La Gazette des Archives*, 2019, n° 253, p. 83-93 [en ligne]. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02525451 (consulté le 30/07/2021).

BALLOT Pierre-Louis, *Identité de la route vs identité des territoires : formes et échelles de la patrimonialisation et de l'appropriation d'un axe fonctionnel national : analyse appliquée à la route nationale 7*, thèse de doctorat en géographie, Université Grenoble Alpes, 2020 [en ligne].
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-03080164 (consulté le 21/11/2021).

BANDARIN Francesco, « Tourisme et patrimoine, les enjeux urbains d'un couple complexe », dans Maria GRAVARI-BARBAS et Sébastien JACQUOT (dir.), *Villes françaises du patrimoine mondial et tourisme. Protection, gestion, valorisation*, Actes de la journée organisée par la Chaire UNESCO « Culture, Tourisme développement », l'IREST et l'EIREST, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, la Convention France-Unesco, ICOMOS-France, 2010, p. 9-11 [en ligne]. URL : https://whc.unesco.org/document/137203 (consulté le 21/11/2021).

BARTHES Roland, *Mythologies*, « Le "Guide bleu" », Paris, Éditions Points, 1970 (1957), p. 113-117.

BAUDINO Isabelle, *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle : l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, 262 p.

BAYARD Françoise, « Relier les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse à Lyon (1847-1990) », dans *Mondes réels, mondes virtuels*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2021 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.4000/books.cths.15920 (consulté le 21/12/2021).

BÉGHAIN Patrice, et KNEUBÜHLER Michel, *Dictionnaire historique du patrimoine*, Fage éditions, Lyon, 2021, 1018 p.

BÉGHAIN Patrice, et KNEUBÜHLER Michel, *La perte et la mémoire : vandalisme, sentiment et conscience du patrimoine à Lyon*, Lyon, Fage éditions, 2015, 319 p.

BÉGHAIN Patrice, et al., *Dictionnaire historique de Lyon*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2009, 1504 + CLIX p.

BÉGUIN Michèle, PUMAIN Denise et PASCARD Élisabeth, *La représentation des données géographiques : statistique et cartographie*, Paris, Armand Colin, 1994, 192 p.

BERGMAN Bosse, « Guides to a geography of tourism », *Belgeo. Revue belge de géographie*, 2012, n° 3 [en ligne]. URL : http://belgeo.revues.org/7176 (consulté le 08/06/2017).

BERTHO-LAVENIR Catherine, « La statuaire publique dans les guides de voyage (1850-1930) », dans Ségolène LE MEN, Aline MAGNIEN et Sophie SCHVALBERG (dir.), *La Statuaire publique au XIX^E siècle*, Paris, Centre des Monuments nationaux/MONUM/Éditions du Patrimoine, 2005, p. 56-67.

BERTHO-LAVENIR Catherine (dir.), *La visite du monument*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2004, 214 p.

BERTHO-LAVENIR Catherine, « Suivre le guide ? », *Les cahiers de médiologie*, 1999, vol. 1, n° 7, p. 151-163 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-mediologie-1999-1-p-151.htm (consulté le 08/06/2017).

BERTHO-LAVENIR Catherine, *La roue et le stylo : comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Éd. O. Jacob, 1999, 438 p.

BERTIN Dominique, « Les grandes étapes de l'urbanisme à Lyon au XIX^e siècle », dans Musée historique de la Ville de Lyon, *Urbanisme et patrimoine à Lyon. 1850-1950. Naissance d'un musée*, catalogue d'exposition, Lyon, Musée Gadagne, 1998, p. 15-17.

BERTIN Jacques, *La graphique et le traitement graphique de l'information*, Bruxelles, Zones sensibles, 2017 (1977), V-270 p.

BERTRAND Gilles, « La bataille des images à l'heure des premiers voyages pittoresques illustrés. Quelle place pour Florence et la Toscane dans la vogue éditoriale francophone des années 1780-1820 ? », *Image & Narrative*, 2021, vol. 22, n° 2, p. 9-24 [en ligne].
URL : http://www.imageandnarrative.be/index.php/imagenarrative/article/view/2707
(consulté le 23/08/2021).

BERTRAND Gilles, « Préface », dans Ariane DEVANTHÉRY, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin, 1780-1920*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016, p. 7-13.

BERTRAND Gilles, « Lyon dans le voyage d'Italie : tradition consolidée ou expérience mouvante (XVIII^e-début XIX^e siècle) ? », dans Isabelle BAUDINO (dir.), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle. L'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 35-62.

BERTRAND Gilles, *Le Grand Tour revisité : Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e – début XIX^e siècle*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 2008, VIII-791 p. [en ligne]. URL : https://books.openedition.org/efr/1974 (consulté le 19/08/2021).

BERTRAND Gilles, « Voyage et lectures de l'espace urbain. La mise en scène des villes renaissantes et baroques dans les guides en langue française pour l'Italie au XVIII^e siècle », *Histoire urbaine*, 2005/2, n° 13, p. 121-153 [en ligne]. URL : https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2005-2-page-121.htm (consulté le 06/08/2021).

BERTRAND Gilles, « L'expérience géographique de l'Italie dans les guides de voyage du dernier tiers du XVIII^e siècle », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 377-390.

BIENFAIT Jean, « La population de Lyon à travers un quart de siècle de recensements douteux (1911-1936). Deuxième article : examen critique des listes nominatives », *Revue de géographie de Lyon*, 1968, vol. 43, n° 2, p. 95-132 [en ligne].

URL : http://www.persee.fr/doc/geoca_0035-113x_1968_num_43_2_2626
(consulté le 15/06/2017).

BIENFAIT Jean, « La population de Lyon à travers un quart de siècle de recensements douteux (1911-1936). Premier article : les données du problème », *Revue de géographie de Lyon*, 1968, vol. 43, n° 1, p. 63-94 [en ligne]. URL : http://www.persee.fr/doc/geoca_0035-113x_1968_num_43_1_2625 (consulté le 15/06/2017).

BLACK Jeremy, *The British and The Grand Tour*, Abingdon, Oxon/New York, Routledge, 2011 (1985), 173 p.

BLACK Jeremy, *France and the Grand Tour*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003, XII+234 p.

BLASIO Silvia, « '(An) emotion recollected in tranquillity'. Le voyage en France de William Marlow et son étape à Lyon », dans Isabelle BAUDINO (dir.), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle. L'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 63-76.

BOEGLIN Noémie, *Représentations romanesques de la modernité parisienne dans le « Grand XIX^ème siècle », 1830-1913*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, Université de Lyon, 2018.

BOEGLIN Noémie, et al., « Pour une cartographie romanesque de Paris au XIX^e siècle. Proposition méthodologique », *Conférence Spatial Analysis and GEOmatics*, Nice, 2016, p. 1-15 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01619600 (consulté le 21/08/2021).

BONIN Sophie, « Paysages et représentations dans les guides touristiques. La Loire dans la collection des Guides-Joanne, Guides Bleus (1856 à nos jours) », *L'Espace géographique*, 2001, tome 30, n° 2, p. 111-126 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.3917/eg.302.0111(consulté le 21/08/2021).

BONIN Sophie, « Voir la Loire dans la collection des Guides Joanne, Guides Bleus », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 511-526.

BONNEAU Marie-Christine et VIOLIER Philippe, « Lecture et invention de l'espace dans les guides des villes de l'Ouest de la France de 1898 à 1998 », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 557-570.

BOUILLON Marie-Ève, *Naissance de l'industrie photographique. Les Neurdein, éditeurs d'imaginaires (1863-1918)*, thèse de doctorat en histoire et civilisations, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2017.

BOYER Marc, *Histoire générale du tourisme du XVIe au XXIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005, 327 p.

BOYER Marc, « Comment étudier le tourisme ? », *Ethnologie française*, 2002/3, vol. 32, p. 393-404 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.3917/ethn.023.0393 (consulté le 16/08/2021).

BOYER Marc, *Histoire de l'invention du tourisme, XVIe-XIXe siècles : origine et développement du tourisme dans le Sud-Est de la France*, La Tour d'Aigue, Éd. de l'Aube, 2000, 332 p.

BOYER Marc, *Le tourisme de l'an 2000*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1999, 256 p.

BRANDO Carmen, et al., « Introduction. Humanités numériques et analyses spatiales : enjeux et perspectives », *Humanités numériques*, 2021, nº 3 [en ligne].
URL : https://journals.openedition.org/revuehn/2038 (consulté le 16/08/2021).

BRANDT Susanne, « Le voyage aux champs de bataille », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, mars 1994, nº 41, p. 18-22 [en ligne]. URL : http://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1994_num_41_1_3262 (consulté le 04/11/2015).

BRUCE David M., « Baedeker : the Perceived "Inventor" of the Formal Guidebook - a Bible for Travellers in the 19th Century », dans *Giants of Tourism*, CABI, 2010, p. 93-110.

BRUYÈRE Gérard, « Brève histoire du musée des Beaux-Arts, 1re partie 1800-1830 », *Bulletin municipal de la Ville de Lyon*, 31 mai 2010, nº 5849.

BRUYÈRE Gérard, CHIRON Noëlle, et DUREAU Jeanne-Marie, *Forma urbis : les plans généraux de Lyon, XVIe-XXe siècles*, Lyon, Archives municipales de Lyon, 1997, 249 + 60 p.
Une deuxième édition numérique, revue et corrigée (1999), était consultable en ligne sur le site des AML jusqu'en 2021. Une version archivée en juillet 2016 est tout de même consultable sur la Wayback Machine d'Internet Archive [en ligne].
URL : https://web.archive.org/web/20160725022357/https://www.archives-lyon.fr/static/archives/contenu/old/fonds/plan-g/04.htm (consulté le 03/01/2022).

BRUYÈRE Gérard, et. al., *Fragile mémoire : catalogue illustré des clichés sur verre : sous-séries 3 Ph, 10 Ph, 15 Ph, 38 Ph*, Lyon, Archives municipales de Lyon, 1997, 323 p.

BURGELIN Olivier, « Le tourisme jugé », *Communications*, 1967, vol. 10, nº 1, p. 65-96 [en ligne]. URL : https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1967_num_10_1_1144 (consulté le 21/04/2021).

BUZARD James, *The Beaten Track*, Oxford University Press, 1993.

CAQUARD Sébastien et JOLIVEAU Thierry, « Penser et activer les relations entre cartes et récits », *Mappemonde*, 2016, n° 118 [en ligne].
URL : http://mappemonde.mgm.fr/118as1/ (consulté le 24/11/2021).

CALVIGNAC Cédric, et JALAUDIN Christophe, « L'équipée touristique ou le rôle des équipements portables dans l'exploration d'un lieu méconnu », *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, 2014, vol. 33, n° 2 [en ligne].
URL : https://journals.openedition.org/teoros/2698 (consulté le 25/11/2021).

CHABAUD Gilles, « Les guides de Paris du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle. Remarques sur une construction historique », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 71-80.

CHABAUD Gilles, et al., *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle : villes, paysages, voyages*, Actes du colloque, Université Paris VII-Denis Diderot, 3-5 décembre 1998, Paris, Belin, 2000, 704 p.

CHABAUD Gilles et MONZANI Pierre, *Les guides de Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles, Images de la ville*, mémoire de maîtrise, Paris I, 1979.

CHALABI Maryannick, BELLE Véronique, et HALITIM-DUBOIS Nadine, *Lyon : le confluent « derrière les voûtes »*, Lyon, Lieux dits éd., 2005, 159 p.

CHAPELLE Pierrette, *La fabrique d'une revue de voyages illustrée, 1860-1914 : « Le Tour du monde »*, Paris, Classiques Garnier, 2019, 328 p.

CHARRE Alain, *Catalogue des vues et plans de Lyon au XVIII^e siècle*, mémoire de maîtrise, Université Lyon 2, 1972, 1 vol.

CHEVAL Annabelle, *Sur le site historique de Lyon inscrit au Patrimoine mondial. La Ville de Lyon et le Conseil Général du Rhône : deux stratégies de communication complémentaires*, mémoire de fin d'études, Institut d'Études Politiques de Lyon, 2000 [en ligne].
URL : https://memoires.sciencespo-lyon.fr/internet/MFE2000/chevala/these.html (consulté le 23/01/2022).

CHEVALIER Michel, « Géographie et paragéographies », *Espace géographique*, 1989, vol. 18, n° 1, p. 5-17 [en ligne].
URL : http://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1989_num_18_1_2818
(consulté le 08/06/2017).

CHEVRIER Marie-Hélène, *Pratiques et valeurs spatiales, pèlerines et touristiques : grands et petits lieux de pèlerinage aujourd'hui*, thèse de doctorat en géographie, Université de Lyon, 2016 [en ligne]. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01449623 (consulté le 03/01/2022).

CHMURA Sophie, *Espace bâti, urbanisme et patrimoine à Rennes XVIIIe-XXIe siècle : représentations et images*, thèse de doctorat en histoire, Université Rennes 2, 2007 [en ligne]. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00189968/ (consulté le 18 juillet 2017).

CHOPELIN Paul, « La Révolution et l'Empire. Le traumatisme d'une guerre civile occultée », dans Paul CHOPELIN et Pierre-Jean SOURIAC, *Nouvelle histoire de Lyon et de la métropole*, Toulouse, Privat, 2019, p. 501-552.

CHOPELIN Paul, « La capitale mondiale de la gastronomie », dans Paul CHOPELIN et Pierre-Jean SOURIAC, *Nouvelle histoire de Lyon et de la métropole*, Toulouse, Privat, 2019, p. 789-797.

CHOPELIN Paul et SOURIAC Pierre-Jean, *Nouvelle histoire de Lyon et de la métropole*, Toulouse, Privat, 2019, 958 p.

CHUPIN Ivan, HUBÉ Nicolas, et KACIAF Nicolas, *Histoire politique et économique des médias en France*, Paris, La Découverte, 2012, 128 p.

CLOZIER René, « *Les Albums des Guides Bleus*, Hachette, 1955 », *L'information géographique*, 1956, vol. 20, n° 2, p. 80-81 [en ligne].
URL : www.persee.fr/doc/ingeo_0020-0093_1956_num_20_2_6458_t1_0080_0000_5 (consulté le 20/12/2021).

COËFFÉ Vincent, « Chapitre IV. L'apparition du guide touristique : voir les choses, choses à voir », dans *Hawaï : La fabrique d'un espace touristique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 51-56.
URL : http://books.openedition.org/pur/34557 (consulté le 19/08/2021).

COHEN Évelyne, « Les guides de voyages et de tourisme. Bibliographie indicative 1990-2010 », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, no 15 [en ligne].
URL : http://insitu.revues.org/726 (consulté le 07/10/2013).

COHEN Évelyne, « Cartographies et images du centre de Paris dans les guides de tourisme des XIXe et XXe siècles », dans *Paris, cartographies littéraires*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2007, p. 201-222.

COHEN Évelyne, « Perspectives », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 651-654.

COHEN Évelyne, « La hiérarchie monumentale de Paris au XXe siècle. Les étoiles dans les guides de tourisme consacrés à Paris », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 439-457.

COHEN Évelyne, *Paris dans l'imaginaire national de l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000, 396 p. [en ligne].
URL : https://books.openedition.org/psorbonne/1236 (consulté le 23/01/2022).

COHEN Évelyne et TOULIER Bernard, « Les guides de tourisme, un patrimoine et un objet d'étude », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne].
URL : http://insitu.revues.org/723 (consulté le 07/10/2013).

COHEN Évelyne, VAJDA Joanne et TOULIER Bernard (dir), « Le patrimoine des guides : lectures de l'espace urbain européen », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne].
URL : http://insitu.revues.org/111 (consulté le 09/08/2021).

COMBY Émeline, *Pour qui l'eau ? Les contrastes spatio-temporels des discours sur le Rhône (France) et le Sacramento (Etats-Unis)*, thèse de doctorat en géographie, Université Jean Moulin Lyon 3, 2015 [en ligne].
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01238033 (consulté le 17/01/2022).

COMBY Émeline, MOSSET Yannick, et CARRARA de Stéphanie (dir.), *Corpus de textes : composer, mesurer, interpréter*, Lyon, ENS Éditions, 2016, 192 p [en ligne].
URL : https://books.openedition.org/enseditions/7328 (consulté le 19/08/2021).

CORBIN Alain, *Le territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, 1990 (1988), 407 p.

COTTIN François-Régis, « La société académique d'architecture de Lyon et le patrimoine architectural lyonnais », dans Musée historique de la Ville de Lyon, *Urbanisme et patrimoine à Lyon. 1850-1950. Naissance d'un musée*, catalogue d'exposition, Lyon, Musée Gadagne, 1998, p. 43-49.

COTTIN François-Régis, « Le carrefour de Lyon à la fin de l'Ancien Régime », dans *Le Rhône. Naissance d'un département*, Archives départementales du Rhône, Lyon, 1990, p. 51-58.

COUSIN Saskia et RÉAU Bertrand, « L'avènement du tourisme de masse », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, 2011, n° 22, p. 14 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-les-grands-dossiers-des-sciences-humaines-2011-3-p-14.htm (consulté le 08/06/2017).

CSERGO Julia, « La gastronomie dans les guides de voyage : de la richesse industrielle au patrimoine culturel, France XIX^e^-début XX^e^ siècle », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/722 (consulté le 08/06/2017).

CSERGO Julia, « Lyon, première "capitale mondiale de la gastronomie" 1925-1935 », dans Julia

CSERGO et Jean-Pierre LEMASSON (dir.), *Voyages en gastronomies. L'invention des capitales et des régions* gourmandes, Autrement, 2008, p. 33-49 [en ligne].
URL : http://www.cairn.info/voyages-en-gastronomies--9782746712188-page-33.htm (consulté le 19/08/2021).

DANIEL Malcolm R. et BERGDOLL Barry, *The photographs of Edouard Baldus*, New York, Metropolitan Museum of Art / Montréal, Canadian centre for architecture, 1994, Appendix 8, p. 293.

DAMIEN Elsa, « Les guides dans la culture touristique de la première moitié du XIX^e siècle », *Chroniques italiennes*, automne 2003, n° 71/72, p. 191-206 [en ligne]. URL : http://chroniquesitaliennes.univ-paris3.fr/PDF/71-72/Damien72.pdf (consulté le 26/07/2018).

DAMIEN Elsa, *La Notion de guide à l'épreuve du tourisme naissant. Les Voyageurs anglo-saxons en Italie à l'ère industrielle*, thèse de doctorat en études italiennes, Université Paris III - Sorbonne Nouvelle, 2004.

DAVENNE Juliette, *Du Lyon pittoresque au secteur sauvegardé : la constitution de la valeur patrimoniale du Vieux Lyon*, mémoire de fins d'études, Université Lumière Lyon 2, Institut d'études politiques de Lyon, 1997, 184 p. [en ligne]. URL : https://memoires.sciencespo-lyon.fr/internet/MFE1997/davennej/these.html (consulté le 03/01/2022).

DE BIAGGI Enali, « Dinâmicas de representações espaciais e dados cartográficos em Lyon no início do século XX : uma primeira abordagem », *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, 2016, n° 64, p. 75-98 [en ligne]. URL : http://www.revistas.usp.br/rieb/article/view/119477 (consulté le 25/04/2018).

DE BIAGGI Enali et PADOVESI FONSECA Fernanda, « Mapping the Metropolis : Analysing Map Production in Lyon and São Paulo in the First Half of the Twentieth Century », dans *Dissemination of Cartographic Knowledge: 6th International Symposium of the ICA Commission on the History of Cartography*, 2016, Cham, Springer International Publishing, 2018, p. 15-32 [en ligne].
URL : https://www.springer.com/gp/book/9783319615141 (consulté le 25/04/2019).

DEHS Volker, « La bibliothèque de Jules et Michel Verne », *Verniana*, 2010-2011, vol. 3, p. 51-118 [en ligne].
URL : http://verniana.com/volumes/03/A4/Bibliotheque.pdf (consulté le 10/12/2021).

DEJEAN René, *Traboules de Lyon : histoire secrète d'une ville*, Brignais, Ed. des Traboules, J. Honoré, 2000 (1988), 196 p.

DELAS Bruno, « Lyon ou les quatre paradoxes du patrimoine urbain », dans Maria GRAVARI-BARBAS et Sébastien JACQUOT (dir.), *Villes françaises du patrimoine mondial et tourisme. Protection, gestion, valorisation*, Actes de la journée organisée par la Chaire UNESCO « Culture, Tourisme développement », l'IREST et l'EIREST, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, la Convention France-Unesco, ICOMOS-France, 2010, p. 54-57 [en ligne].
URL : https://whc.unesco.org/document/137203 (consulté le 21/11/2021).

DESAINTJEAN Maryline, *Le rôle des images et des représentations dans l'émergence du patrimoine à Lyon (1800-1914)*, mémoire du master 2 Culture de l'écrit et de l'image, Lyon, ENSSIB, 2013, 2 volumes, 117 p. et 46 p. [en ligne]. URL : https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/notices/64175-le-role-des-images-et-des-representations-dans-l-emergence-du-patrimoine-a-lyon-1800-1914 (consulté le 03/01/2022).

DESCHEPPER Julie, « Notion en débat. Le patrimoine », *Géoconfluences*, mars 2021 [en ligne].
URL : http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/patrimoine (consulté le 27/01/2022).

DEVANTHÉRY Ariane, *Itinéraires : guides de voyage et tourisme alpin, 1780-1920*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016, 351 p.

DEVANTHÉRY Ariane, « Quelles stratégies pour dire l'espace dans un guide de voyage ? L'entrée "Lausanne" dans quelques guides entre 1714 et aujourd'hui », *Études de lettres*, 2013, n° 1-2, p. 91-108 [en ligne]. URL : http://edl.revues.org/486 (consulté le 21/01/2014).

DEVANTHÉRY Ariane, « Du savoir spécialisé au savoir vulgarisé : Réflexion autour de la naissance des guides de voyage "modernes" », dans Gilles BERTRAND et Alain GUYOT (dir.), *Des "passeurs" entre science, histoire et littérature : Contribution à l'étude de la construction des savoirs (1750-1840)*, Grenoble, UGA Éditions, 2011, p. 109-123 [en ligne].
URL : http://books.openedition.org/ugaeditions/581 (consulté le 21/01/2014).

DEVANTHÉRY Ariane, « Entre itinéraires et trajets : représentations des déplacements dans les guides de voyage au tournant du XIXe siècle », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/661 (consulté le 07/10/2013).

DEVANTHÉRY Ariane, « Un regard sur la Suisse des débuts du tourisme : les guides Joanne au XIXe siècle », dans Guillaume POISSON et Marie-Jeanne HEGER-ÉTIENVRE (dir.), *Entre attraction et rejet : deux siècles de contacts franco-suisses, XVIIIe-XIXe s.*, Paris, M. Houdiard, 2011, p. 79-102.

DEVANTHÉRY Ariane, « Entre espaces perçus et espaces à percevoir : une lecture du trajet de Saint-Maurice à Martigny présenté par quatre guides de voyage (1788-1908) », *Vallesia*, 2010, n° 65, p. 155-188 [en ligne]. URL : https://doc.rero.ch/record/258140 (consulté le 08/06/2017).

DEVANTHÉRY Ariane, « À la défense de mal-aimés souvent bien utiles : les guides de voyage. Propositions de lecture basées sur des guides de la Suisse de la fin du XVIIIe siècle et du XIXe siècle », *Articulo - Journal of Urban Research*, 2008, no 4 [en ligne].
URL : http://articulo.revues.org/747 (consulté le 21/01/2014).

DEVANTHÉRY Ariane et REICHLER Claude (dir.), *Vaut le voyage ? : histoires de guides*, Genève, Éditions Slatkine, 2019, 271 p.

DUFIEUX Philippe, « L'"invention" du Vieux Lyon », dans Paul CHOPELIN et Pierre-Jean SOURIAC, *Nouvelle histoire de Lyon et de la métropole*, Toulouse, Privat, 2019, p. 313-320.

DUFIEUX Philippe, « Le musée du Vieux-Lyon et ses pourvoyeurs : les origines des collections historiques », dans Musée historique de la Ville de Lyon, *Urbanisme et patrimoine à Lyon. 1850-1950. Naissance d'un musée*, catalogue d'exposition, Lyon, Musée Gadagne, 1998, p. 27-41.

DUHAMEL Philippe et KNAFOU Rémy, *Mondes urbains du tourisme*, Paris, Belin, 2007, 366 p.
DUPUY Lionel, « Jules Verne et la géographie française de la deuxième moitié du XIXe siècle », *Annales de géographie*, 2011/3, n° 679, p. 225-245 [en ligne].
URL : https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2011-3-page-225.htm (consulté le 10/12/2021).

DURAND Jean-Dominique, « Lyon, ville du patrimoine mondial », dans Paul CHOPELIN et Pierre-Jean SOURIAC, *Nouvelle histoire de Lyon et de la métropole*, Toulouse, Privat, 2019, p. 563-564.

DUREAU Jeanne-Marie, et al., « Guide provisoire des sources sur les plans généraux de Lyon aux Archives municipales », dans BRUYÈRE Gérard, CHIRON Noëlle, et DUREAU Jeanne-Marie, *Forma urbis : les plans généraux de Lyon, XVIe-XXe siècles*, Lyon, Archives municipales de Lyon, 1997.

DZIUB Nikol, « Voyage et publicité dans les *Murray's Handbooks for Travellers* », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, 2018, vol. 10, no 1 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.7202/1055403ar (consulté le 21/12/2021).

ELISSALDE Bernard, « Guides, modes d'emploi », *Espaces Temps*, 1986, vol. 33, no 1, p. 27-30 [en ligne]. URL : http://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_1986_num_33_1_3316 (consulté le 08/06/2017).

ENZENSBERGER Hans Magnus, « A Theory of Tourism », *New German Critique*, traduit par Gerd Gemünden et Kenn Johnson, 1996, no 68, p. 117-135 [en ligne].
URL : https://www.jstor.org/stable/3108667 (consulté le 21/04/2021).

ENZENSBERGER Hans Magnus, « Une théorie du tourisme », dans *Culture ou mise en condition ?*, traduit par Bernard Lortholary, Paris, René Julliard, 1965, p. 151-174.

ENZENSBERGER Hans Magnus, « Vergebliche Brandung der Ferne. Eine Theorie des Tourismus », *Merkur*, août 1958, n° 126 [en ligne]. URL : https://www.merkur-zeitschrift.de/hans-magnus-enzensberger-vergebliche-brandung-der-ferne/ (consulté le 21/04/2021).

ESTIER Delphine, « Paysages urbains de Lyon aux XVI^e^-XVII^e^ siècles : le regard des artistes forains et étrangers », dans Jean-Louis GAULIN et Susanne RAU (dir.), *Lyon vu/e d'ailleurs, 1245-1800 : échanges, compétitions et perceptions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2009, p. 161-180 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.4000/books.pul.13242 (consulté le 03/01/2022).

FAUGIER Étienne, *L'économie de la vitesse : l'automobilisme et ses enjeux dans le département du Rhône et la région de Québec (1919-1961)*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, Université Lumière Lyon 2/Université Laval (Québec), 2013.

FAURE-JARROSSON Benoît et RÉGNIER-ROUX Daniel (dir.), « Lyon et ses territoires », *Revue d'histoire de Lyon*, n° 2-3, 2018, 368 p.

FERRETTI Federico, *Élisée Reclus : pour une géographie nouvelle*, Paris, éditions du CTHS, 2014, 447 p.

FLAMINIO Silvia, *(Se) représenter les barrages : (a)ménagement, concessions et controverses*, thèse de doctorat en géographie, Université de Lyon, 2018.
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01998701 (consulté le 05/07/2021).

FLINZ Carolina, CARPI Elena, et FARINA Annick, *Le guide touristique : lieu de rencontre entre lexique et images du patrimoine culturel (Vol. I)*, Florence, Firenze University Press, 2018, 234 p. [en ligne]. URL : https://doi.org/10.36253/978-88-6453-693-4 (consulté le 27/07/2018).

FONTAINES Gérard, *La culture du voyage à Lyon de 1820 à 1930*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2003, 325 p.

FORTIER-KRIEGEL Anne, « Les "grands sites" créés par les ouvrages d'art ferroviaires », *Revue d'histoire des chemins de fer*, 2005, n° 32-33 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.4000/rhcf.571 (consulté le 03/01/2022).

FOURNIER-ANTONINI Guenièvre, *Barcelone, Gênes et Marseille : cartographies et images, XVI^e^-XIX^e^ siècle*, Turnhout, Brepols, 2012, 800 p.

FRANCON Marc, « Les lieux du drame : l'histoire théâtralisée du Guide Vert », dans Catherine BERTHO-LAVENIR (dir.), *La visite du monument*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2004, p. 145-157.

FRANCON Marc, *Le guide vert Michelin : l'invention du tourisme culturel populaire*, Paris, Economica, 2001, 289 p.

FRANCON Marc, « L'univers touristique Michelin », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 113-120.

GALANT Ivanne, *Séville dans les guides de voyage français et espagnols (XIX-XX^e^ siècles)*, thèse de doctorat en études hispaniques et hispano-américaines, Université Grenoble Alpes, 2016, 783 p.

GAMBLIN Sandrine, « Thomas Cook en Égypte et à Louxor : l'invention du tourisme moderne au XIX^e^ siècle », *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, 2006, vol. 25, n° 2, p. 19-25 [en ligne]. URL : http://teoros.revues.org/1476 (consulté le 05/01/2015).

GARDES Gilbert, *Le voyage de Lyon : regards sur la ville*, Lyon, Horvath, 1993, 385 p.

GARDES Gilbert, *Lyon, l'art et la ville*, Paris, CNRS Éditions, 1988, 2 vol., 188+253 p.

GAULIN Jean-Louis, et RAU Susanne (dir.), *Lyon vu/e d'ailleurs, 1245-1800 : échanges, compétitions et perceptions*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2009, 228 p.

GAUTHIEZ Bernard, et al., « Un conte de deux villes : une géohistoire comparée de São Paulo et Lyon, 500 000 habitants en 1920 », *Confins*, 2021, n° 50 [en ligne].
URL : https://journals.openedition.org/confins/36448 (consulté le 08/07/2021).

GAUTHIEZ Bernard, *The production of urban space, temporality and spatiality : Lyons, 1500-1900*, Oldenbourg/Berlin/Boston, De Gruyter, 2020, XI+257p.

GAUTHIEZ Bernard, « What mapping reveals : silk and the reorganization of urban space in Lyons, c. 1600-1900 », *Urban History*, 2020, vol. 47, n° 3, p. 448-466.

« Géographie urbaine et espaces du voyage : les voyageuses britanniques à Lyon, fin XVIII^e^-début XIX^e^ siècle », dans Isabelle BAUDINO (dir.), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e^ siècle. L'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 77-96.

GAUTHIEZ Bernard, « Lyon en 1824-32 : un plan de la ville sous forme vecteur d'après le cadastre ancien », *Géocarrefour*, 2008, vol. 83, n° 1, p. 57-67 [en ligne].
URL : https://geocarrefour.revues.org/4542 (consulté le 13/05/2014).

GAUTHIEZ Bernard, « Un inventaire, des inventaires », dans *Secteurs sauvegardés, ZPPAUP et PLU patrimoniaux, actes du séminaire de Chinon*, Paris, Association nationale des villes et pays d'art et d'histoire et des villes à secteur sauvegardé et protégés/ministère de la Culture et de la Communication, 2007, p. 121-128.

GAUTHIEZ Bernard, *Espace urbain : vocabulaire et morphologie*, Paris, Monum, éditions du patrimoine, 2003, 493 p.

GAUTHIEZ Bernard, *Lyon, entre Bellecour et Terreaux : urbanisme et architecture au XIX^e siècle*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1999, 132 p.

GAUTHIEZ Bernard et ZELLER Olivier, « Lyon, the spatial analysis of a city in the 17-18th centuries. Locating and crossing data in a GIS built from written sources », dans Susanne RAU et Ekkehard SCHÖNHERR, *Mapping spatial relations, their perceptions and dynamics*, Heidelberg/Londres/New-York, Springer Verlag, 2014, p. 97-118.

GENEVOIS Sylvain, « Le voyage d'Ulysse. Comment cartographier un mythe ? », *Cartographie(s) numérique(s)*, 31 mars 2019 [en ligne].
URL : https://cartonumerique.blogspot.com/2019/03/le-voyage-d-ulysse.html (consulté le 24/11/2021).

GOODWIN Gráinne et JOHNSTON Gordon, « Guidebook publishing in the nineteenth century : John Murray's Handbooks for Travellers », *Studies in Travel Writing*, 2013, vol. 17, n° 1, p. 43-61 [en ligne].
URL : http://dx.doi.org/10.1080/13645145.2012.747791 (consulté le 08/06/2017).

GORP Bouke (van), « Guidebooks and the Representation of "Other" Places », dans *Strategies for Tourism Industry - Micro and Macro Perspectives*, InTech, Rijeka, 2012, p. 3-32 [en ligne].
URL : https://www.intechopen.com/books/strategies-for-tourism-industry-micro-and-macro-perspectives/guidebooks-and-the-representation-of-other-places (consulté le 08/06/2017).

GRAVARI-BARBAS Maria (dir.), *Le patrimoine mondial : mise en tourisme, mise en images*, Paris, L'Harmattan, 2020, 226 p.

GREGORY Ian N., et al., « Crossing Boundaries: Using GIS in Literary Studies, History and Beyond », dans *Keys for architectural history research in the digital era*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2014 [en ligne].
URL : http://journals.openedition.org/inha/4931 (consulté le 20/11/2018).

GREGORY Ian N., *A place in history : a guide to using GIS in historical research*, Oxford, Oxbow Books, 2003, 80 p.

GREGORY Ian N. et GEDDES Alistair, *Toward Spatial Humanities : Historical GIS and Spatial History*, Indiana University Press, 2014, 235 p.

GRIMMEAU Jean-Pierre, « La critique des sources statistiques en géographie humaine », *Bulletin de la Société géographique de Liège*, 1983, n° 19, p. 19-29 [en ligne].
URL : https://popups.uliege.be/0770-7576/index.php?id=5226 (consulté le 22/08/2021).

GRISARD Jacques-Jules, *Notice sur les plans et vues de la ville de Lyon, de la fin du XV^e^ au commencement du XVIII^e^ siècle*, Lyon, impr. de Mougin-Rusand, 1891.

GRISHMAN Ralph et SUNDHEIM Beth, « Message understanding conference - 6 : A brief history », Copenhague, 1996, p. 466-471 [en ligne].
URL : http://www.aclweb.org/anthology/C96-1079 (consulté le 19/08/2021)

GRITTI Jules, « Les contenus culturels du Guide bleu », *Communications*, 1967, vol. 10, n° 1, p. 51-64 [en ligne].
URL : http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1967_num_10_1_1143 (consulté le 04/06/2016).

GUILCHER Goulven, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », *In Situ*, 2011, n° 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/499 (consulté le 07/08/2021).

GUILCHER Goulven, « Entre continuité et innovation : les guides touristiques en langue française de 1900 à 1960 », dans Martine BREUILLOT et Thomas BEAUFILS (dir.), *Les Guides de voyage : au fil du Rhin et ailleurs…,* Strasbourg, Université Marc Bloch, 2005, p. 9-16.

GUILCHER Goulven, « Les guides Bradshaw (Londres et Manchester 1844-1939) », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 mars 2001, n° 79, p. 6-9.

GUILCHER Goulven, « Les guides Francis Coghlan », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 janvier 2001, n° 78, p. 3-6.

GUILCHER Goulven, « Les guides Samuel Leigh, de Londres (1815-1843) », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 novembre 2000, n° 77, p. 4-7.

GUILCHER Goulven, « Les guides Madrolle », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 septembre 2000, n° 74, p. 5.

GUILCHER Goulven, « Les guides Thomas Cook », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 mai 2000, n° 74, p. 3-7.

GUILCHER Goulven, « Les guides Murray », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 janvier 2000, n° 72, p. 6-9.

GUILCHER Goulven, « Naissance et développement du guide de voyage imprimé : du guide unique à la série, une stratégie de conquête des lecteurs ? », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 81-93.

GUILCHER Goulven, « Les guides Baedeker II », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 novembre 1999, n° 70, p. 5-9.

GUILCHER Goulven, « Les guides Baedeker I », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 septembre 1999, n° 70, p. 4-7.

GUILCHER Goulven, « Les guides de la conversation en langue étrangère », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 mai 1999, n° 68, p. 4-8.

GUILCHER Goulven, « Madame de Genlis et son Manuel du voyageur 1799-1848 », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 janvier 1999, n° 66, p. 4-7.

GUILCHER Goulven, « Heinrich August Ottokar Reichard (1751-1828) et ses guides touristiques », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 septembre 1998, n° 64, p. 3-6.

GUILCHER Goulven, « Les manuels de conseils aux voyageurs (fin XVIII^e^-XX^e^) », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 mai 1998, n° 62, p. 5-7.

GUILCHER Goulven, « Guides Hyacinthe Langlois », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 mars 1998, n° 61, p. 5-6.

GUILCHER Goulven, « Les Guides Galignani », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 janvier 1998, n° 60, p. 4-6.

GUILCHER Goulven, « Les Guides-Chaix », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 juillet 1997, n° 57, p. 4-6.

GUILCHER Goulven, « La collection des guides pratiques Henry A. De Conty », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 mai 1997, n° 56, p. 5-6.

GUILCHER Goulven, « Les guides Richard (1836-1855) », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 26 mars 1997, n° 55, p. 4-7.

GUILCHER Goulven, « Les guides Richard (1824-1836) », *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, 6 février 1997, n° 54, p. 4-6.

GUILCHER Goulven, « Les guides des chemins de fer, pratiques anglaises et françaises », dans *Écritures du chemin de fer*, Paris, Klincksieck, 1997, p. 22-36.

GUILLOT Catherine, « Le Portail de la Tourette à Lyon : un témoignage des demeures champêtres de la Croix-Rousse », *Les carnets de l'Inventaire : études sur le patrimoine – Région Rhône-Alpes*, 27 janvier 2012 [en ligne].
URL : http://inventaire-rra.hypotheses.org/603 (consulté le 26/01/2022).

GUIMET Hubert, *Jean-Baptiste et Émile Guimet. À la confluence de l'art, de la science et de l'industrie*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2018, 192 p.

GUINARD Pierre, « "Lyon pittoresque" : vues de Lyon à travers estampes, dessins et photographies », dans Pierre VAISSE (dir.), *L'esprit d'un siècle : Lyon 1800-1914*, Lyon, Fage Éditions, Ville de Lyon, 2007, p. 18-23.

HAYNES Christine, *Lost Illusions: The Politics of Publishing in Nineteenth-Century France*, Cambridge (Massachussetts)/Londres, Harvard University Press, 2010, 328 p.

HALITIM-DUBOIS Nadine (dir.), « Lyon et son patrimoine industriel : un paradoxe patrimonial », *L'Archéologie industrielle en France*, juin 2009, vol. 6, n° 54, p. 4-94.

HANCOCK Claire, *Paris et Londres au XIX^e siècle : représentations dans les guides et récits de voyage*, Paris, CNRS Éditions, 2003, 357 p.

HANCOCK Claire, « "City of business" contre ville du plaisir : Londres et Paris dans les guides touristiques du XIX^e siècle », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 329-338.

HARDOUIN-FUGIER Élisabeth, « Qui a renversé l'éléphant ? Constructeurs et détracteurs de la basilique de Fourvière (1870-1896) », *Cahiers d'Histoire*, 1982, vol. 27, p. 97-124.

HARP Stephen L., « Time and tourism : taylorism in guides to the french regions », *Entreprises et histoire*, 2007, n° 47, p. 61-72 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-entreprises-et-histoire-2007-2-p-61.htm (consulté le 08/06/2017).

HARP Stephen L., *Marketing Michelin : advertising & cultural identity in twentieth-century France*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2001, 356 p.

HARRISON Rodney, *Heritage. Critical Approaches*, Londres/New York, Routledge, 2013, 268 p.

HÉLARD André, « *The things to be seen* : John Ruskin et Mr. Murray », dans Ariane DEVANTHÉRY et Claude REICHLER (dir.), *Vaut le voyage ? : histoires de guides*, Genève, Éditions Slatkine, 2019, p. 155-164.

HÉRAULT Marie, « La diffusion d'un certain imaginaire curatif du territoire niçois à travers les guides touristiques du XIXe siècle », *Histoire de l'art*, 2018, vol. 2, no 83 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02289359 (consulté le 26/02/2021).

HINRICHSEN Alex, *Baedeker's Reisehandbücher 1832-1990 : Bibliographie 1832-1944 ; Verzeichnis 1948-1990 ; Verlagsgeschichte mit Abbildungen und zusätzlichen Übersichten*, 2e éd., Bevern, U. Hinrichsen, 1991, 344 p.

HOOCK Jochen, « Introduction », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 13-16.

L'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, Paris, Imprimerie nationale, 1964, 26 p.

JACOB Nicolas, « La carte topographique en courbes de niveaux : une difficile genèse au XIXe siècle », *Cartes & Géomatique*, revue du Comité français de cartographie, décembre 2018, n° 238, p. 59-68 [en ligne].
URL : https://www.lecfc.fr/new/articles/238-article-5.pdf (consulté le 22/01/2022).

JAMPY Marc, *Expériences de presse, Lyon 1870-1914*, thèse de doctorat en histoire, Université Jean Moulin Lyon 3, 2013 [en ligne]. URL : https://theses.fr/2013LYO30016 (consulté le 23/08/2021).

JAUMAIN Serge, « Écrire l'histoire du Québec pour les touristes », *IdeAs*, automne-hiver 2018, n° 12 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.4000/ideas.4330 (consulté le 03/01/2022).

JAUMAIN Serge et LOIR Christophe (dir.), « Les guides de voyages : une source pour l'histoire de Belgique », *Archives et Bibliothèques de Belgique*, 2003, vol. LXXIV, n° 1-4, p. 11-203.

JENDRON Isabelle (dir.), *L'art du voyage : 150e anniversaire des Guides Bleus*, Paris, Hachette, 1991, 126 p.

JITWONGNAN Jarukan, *Les marques axiologiques dans les guides de voyage sur la Thaïlande : typologie, cibles de l'évaluation et stéréotypes*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université Grenoble Alpes, 2019 [en ligne].
URL : http://www.theses.fr/2019GREAL021 (consulté le 05/12/2021).

JOURDAN Pierre, *Foire de Lyon : cent ans d'histoires, 1916-2016*, Lyon, GL EVENTS, 2016, 111 p.

KEIGHREN Innes M., WITHERS Charles W. J. et BELL Bill, *Travels into Print : Exploration, Writing, and Publishing with John Murray, 1773-1859*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 2015, XIII-364 p.

KLEIN Jean-François, « Pour une pédagogie impériale ? L'Ecole et le Musée colonial de la Chambre de commerce de Lyon (1890-1947) », *Outre-mers*, 2007, tome 94, n° 356-357, p. 55 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.3406/outre.2007.4282 (consulté le 31/01/2022).

KNAFOU Rémy, et al., « Une approche géographique du tourisme », *L'espace géographique*, 1997, tome 26, n° 3, p. 193-204 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.3406/spgeo.1997.1071 (consulté le 31/01/2022).

KOSHAR Rudy, « "What Ought to Be Seen" : Tourists' Guidebooks and National Identities in Modern Germany and Europe », *Journal of Contemporary History*, 1998, vol. 33, nº 3, p. 323-340 [en ligne].
URL : http://www.jstor.org/stable/261119 (consulté le 06/08/2021)

KUVASNEY Eliane, et al., « Retour sur les activités du projet junior IMAGO - Image(s) de la ville », *Revue Marketing Territorial*, été 2018, n°1 [en ligne].
URL : http://publis-shs.univ-rouen.fr/rmt/index.php?id=211 (consulté le 25/10/2021).

LAFERRÈRE Michel, *Lyon, ville industrielle : essai d'une géographie urbaine des techniques et des entreprises*, Paris, Presses universitaires de France, 1960, XII+541 p.

LALOUETTE Jacqueline, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (France, 1801-2018)*, Paris, Éditions Mare et Martin, 2018, 605 p.

L'AULNOIT Béatrix (de) et ALEXANDRE Philippe, *Thomas Cook : 1808-1892 : l'inventeur des voyages*, Paris, Robert Laffont, 2018, 259+8 p.

LAZZAROTTI Olivier, *Patrimoine et tourisme : histoire, lieux, acteurs, enjeux*, Paris, Belin, 2011, 302 p.

LE BERRE Maryvonne, MATHIEU Patricia et ROCHE Jean-Marc, « Des guides et des cartes », *Mappemonde*, décembre 1987, n° 4/87, p. 41-47 [en ligne].
URL : http://www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/Mappe487R.html (consulté le 12/12/2021).

LEFEBVRE Michèle, « Les guides touristiques d'hôtels montréalais, 1857-1917 – Une stratégie publicitaire », *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, 2013, nº 5 [en ligne].
URL : http://www.erudit.org/fr/revues/rbanq/2013-n5-rbanq0763/1017693ar/ (consulté le 08/06/2017).

LEFORT Isabelle, « L'invention du tourisme à Lyon : du syndicat d'initiative à Only Lyon », dans Renaud PAYRE (dir.), *Lyon ville internationale : la métropole lyonnaise à l'assaut de la scène internationale*, Libel, Lyon, 2013, p. 260-272.

LÉGER Danielle, « L'industrie de l'hospitalité et l'édition de guides touristiques – Le cas de Québec et des hôtels d'escale, 1874-1917 », *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, 2013, n° 5 [en ligne]. URL : http://www.erudit.org/fr/revues/rbanq/2013-n5-rbanq0763/1017694ar/ (consulté le 08/06/2017).

LE HÉGARAT Thibault, « Un historique de la notion de patrimoine », 2015 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01232019 (consulté le 27/01/2022).

LE MEN Ségolène, MAGNIEN Aline et SCHVALBERG Sophie (dir.), *La Statuaire publique au XIXe siècle*, Paris, Centre des Monuments nationaux/MONUM/Éditions du Patrimoine, 2005, 217 p.

LENOBLE Michel (dir.), *Atlas topographique de Lugdunum. Volume I, Lyon-Fourvière*, Dijon, Société archéologique de l'Est de la France, 2018, 580 p.

LENOBLE Michel, « Les vestiges antiques de l'Angélique à Lyon 5e », *Revue archéologique de l'Est*, 2018, tome 67, p . 227-248 [en ligne]. URL : http://journals.openedition.org/rae/10697 (consulté le 27/01/2022).

LEPAN Laurie et DUHAMEL Philippe, « Un discours mis en image : Paris à travers les Guides Joanne - Guides bleus (1863 à 2010). Une approche exploratoire et diachronique de l'espace touristique », *Mondes du Tourisme*, 2012, n° 6, p. 6-22 [en ligne].
URL : https://tourisme.revues.org/231 (consulté le 08/06/2017).

LERIVRAY Bernard, *Guides bleus, guides verts et lunettes roses*, Paris, Éditions du Cerf, 1975, 158 p.

LÉVY Bertrand, « Géographie et littérature : une synthèse historique », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, vol. 146, n° 1, 2006, p. 25-52 [en ligne].
URL : https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2006_num_146_1_1513 (consulté le 08/06/2017).

LÉVY Bertrand, « Voyage et tourisme : malentendus et lieux communs », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 2004, vol. 144, n° 1, p. 123-136 [en ligne].
URL : http://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2004_num_144_1_1490 (consulté le 08/06/2017).

LÉVY Bertrand, « L'évolution de l'image touristique de Genève dans la littérature et la paralittérature touristique aux XIXe et XXe siècles. Quelques réflexions sur le "tourisme jeune" », dans *Premiers États Généraux du Jeune tourisme lémanique. Genève (Suisse)*. Genève, CAHJ, 1999, p. 10-14 [en ligne]. URL : https://archive-ouverte.unige.ch/unige:18057 (consulté le 08/06/2017).

LÉVY Bertrand et MATOS Rafael, « L'image comparée de Genève dans les sources littéraires et touristiques au XX^e siècle : un regard épistémologique », *Itinera*, 1999, vol. 22, p. 183-192 [en ligne]. URL : https://archive-ouverte.unige.ch/unige:18527 (consulté le 08/06/2017).

LÉVY Jacques et LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie*, Paris, Belin, 2003, 1033 p.

LISTER William Brian Collins, *A bibliography of Murray's handbooks for travellers and biographies of authors, editors, revisers and principal contributors*, Dereham, Norfolk, Dereham Books, 1993, 187 p.

LIVERSIDGE Michael, « "… A Few Foreign Graces and Air…": William Marlow's Grand Tour Landscapes », dans Clare HORNSBY (dir.), *The Impact of Italy : The Grand Tour and Beyond*, British School at Rome., Londres, 2000, p. 83-99.

LOTTMAN Herbert R., *Jules Verne : an exploratory biography*, New York, St. Martin's Press, 1996, XIV-366 p.

LOUSTAU Pierre, GAIO Mauro, et NODENOT Thierry, « Interprétation automatique d'itinéraires à partir d'un corpus de récits de voyages pilotée par un usage pédagogique », *Revue des Nouvelles Technologies de l'Information,* 2008, E 13, p. 177-206 [en ligne].
URL : https://editions-rnti.fr/?inprocid=1001237 (consulté le 03/01/2022).

LYNCH Kevin, *L'image de la Cité*, traduit par Marie Françoise Vénard et Jean-Louis Vénard, Paris, Dunod, 1998 (1969), 221 p.

MACCANNELL Dean, *The tourist : a new theory of the leisure class*, Londres, Macmillan, 1976, 214 p.

MACCANNELL Dean., *The Ethics of Sightseeing*, Berkeley, University of California Press, 2011, 288 p.

MAGRI-MOURGUES Véronique, « Les enjeux pragmatiques du récit de voyage », *Travaux du cercle linguistique de Nice*, 1996, n° 18, p. 17-34 [en ligne]. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00596416 (consulté le 08/06/2017).

MALAURIE Christian, *La carte postale, une œuvre : ethnographie d'une collection*, Paris, L'Harmattan, 2003, 254 p.

MANFREDINI Julie, *Les syndicats d'initiative : naissance de l'identité touristique de la France*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2017, 358 p.

MARTINEZ William, « Vers une cartographie géo-lexicale », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/590 (consulté le 08/06/2017).

MATHIAN Nathalie, « Quelques jalons dans la protection du tissu urbain à Lyon », dans Philippe POIRRIER et Loïc VADELORGE (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la culture, 2003, p. 123-144.

MATHIAN Nathalie, « L'activité de la Commission du Vieux-Lyon », dans Musée historique de la Ville de Lyon, *Urbanisme et patrimoine à Lyon. 1850-1950. Naissance d'un musée*, catalogue d'exposition, Lyon, Musée Gadagne, 1998, p. 19-25.

MATHIAN Nathalie, FERRIOL Céline et HALLEREAU Isabelle, *Sur les traces de Mérimée : naissance d'un sentiment patrimonial*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2003, 77 p.

MERGER Marie-France, « Patrimoines et points de vue : images de la Toscane dans quelques Guides Bleus du XX^e^ siècle (éd. 1921, 1932, 1950, 1968 et 1985) », dans Rachele RAUS, Gloria CAPPELLI, et Carolina FLINZ, *Le guide touristique : lieu de rencontre entre lexique et images du patrimoine culturel (Vol. II)*, Florence, Firenze University Press, 2017, p. 31-45 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.36253/978-88-6453-514-2 (consulté le 27/07/2018).

MICHEL Serge, *Chemins de fer en Lyonnais, 1827-1957*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986, 189 p.

MIELI Micol, et ZILLINGER Malin, « Tourist information channels as consumer choice: the value of tourist guidebooks in the digital age », *Scandinavian Journal of Hospitality and Tourism*, 2020, vol. 20, n° 1, Routledge, p. 28-48 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.1080/15022250.2020.1717991 (consulté le 06/08/2021).

MILLIOT Vincent, « L'espace parisien dans les imprimés de large circulation (XVI^e^-XVIII^e^ siècles) : une archéologie de la lecture des guides urbains ? », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 59-70.

MISTLER Jean, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Paris, Hachette, 1964, 407 p.

Équipe MIT, *Tourismes 3. La révolution durable*, Paris, Belin, 2011, 332 p.

Équipe MIT, *Tourismes 1. Lieux communs*, Paris, Belin, 2008 (2002), 319 p.

Équipe MIT, *Tourismes 2. Moments de lieux*, Paris, Belin, 2005, 349 p.

MOCELLIN Catherine, « Partie I. Maîtriser les aspects techniques de la numérisation » dans *Numériser et mettre en ligne*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2010 [en ligne]. URL : http://books.openedition.org/pressesenssib/423 (consulté le 21/08/2021).

MOLLIER Jean-Yves, « Septième partie. Les guides dans la construction de l'identité nationale. L'image de l'autre. Introduction », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 573-576.

MOLLIER Jean-Yves, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999, 554+12 p.

MOLLIER Jean-Yves et CACHIN Marie-Françoise, « A Continent of Texts : Europe 1800-1890 », *dans A Companion to the History of the Book*, Malden, Blackwell Publishing, 2007, p. 303-314.

MONCLA Ludovic, et. al., « Mapping urban fingerprints of odonyms automatically extracted from French novels », *International Journal of Geographical Information Science*, 2019, vol. 33, n° 12, p. 2477-2497 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02070456 (consulté le 30/10/2021).

MONCLA Ludovic, et al., « An automatic extraction method of static and dynamic spatial contexts from texts », *Conférence Internationale Francophone sur l'Extraction et la Gestion de Connaissance (EGC 2018)*, Paris, 23 janvier 2018 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01695643 (consulté le 03/01/2022).

MONCLA Ludovic, *Automatic reconstruction of itineraries from descriptive texts*, thèse de doctorat en informatique, Université de Pau et des Pays de l'Adour et Universidad de Zaragoza, 2015 [en ligne]. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01249999 (consulté le 04/01/2022).

MONDENARD Anne (de), *La mission héliographique : cinq photographes parcourent la France en 1851*, Paris, Éditions du Patrimoine, 2002, 319 p.

MONNOYEUR Pierre, *Les guides, la vitesse, les images : le tourisme à Genève et dans sa région aux XIX^e^ et XX^e^ siècles*, Genève, La Baconnière/Arts, 2012, 54 p.

MORCRETTE Quentin, *Tracer la route : les cartes d'itinéraire du papier à l'écran, usages et représentations : contribution pour une étude diachronique comparée (France/États-Unis)*, thèse de doctorat en géographie, Université de Lyon, 2018 [en ligne].
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02145228 (consulté le 30/01/2022).

MORET Frédéric, « L'espace et le temps des guides. Représentations et déformations de l'espace urbain parisien dans les guides, 1855-1900 », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 429-437.

MORETTI Franco, *Atlas of the European novel, 1800-1900*, Londres/New York, Verso, 1999, XI+206 p.

MORLIER Hélène, *Les Guides Joanne (1841-1919) : généalogie, hégémonie et renaissance d'une collection nationale de guides touristiques*, thèse de doctorat en histoire et civilisations, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2019, 2 vol.

MORLIER Hélène, « Les guides Joanne devenus Bleus : d'autres vainqueurs de la Grande Guerre », dans Yves-Marie EVANNO et Johan VINCENT (dir.), *Tourisme et Grande Guerre - Voyage(s) sur un front historique méconnu (1914-2019)*, Plœmeur, Codex, 2019, p. 207-223.

MORLIER Hélène, « Les Guides Joanne : invention d'une collection », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/524 (consulté le 06/11/2015).

MORLIER Hélène, *Les Guides-Joanne : genèse des Guides-bleus - Itinéraire bibliographique, historique et descriptif de la collection de guides de voyage, 1840-1920*, Paris, Les Sentiers débattus, 2007, 639 p.

MÜLLER Susanne, *Die Welt des Baedeker : Eine Medienkulturgeschichte des Reiseführers 1830-1945*, Francfort, Campus Verlag, 2012, 355 p.

Musée historique de la Ville de Lyon, *Urbanisme et patrimoine à Lyon. 1850-1950. Naissance d'un musée*, catalogue d'exposition, Lyon, Musée Gadagne, 1998, 80 p.

NORDMAN Daniel, « Les guides-Joanne. Ancêtres des Guides Bleus », dans Pierre NORA (dir.), *Les Lieux de mémoire, II. La Nation, 1*, Gallimard, 1986, p. 529-567.

OLSON Kory, « Maps for a New Kind of Tourist : The First Guides Michelin France (1900–1913) », *Imago Mundi*, 2010, vol. 62, n° 2, p. 205-220 [en ligne].
URL : http://dx.doi.org/10.1080/03085691003747142 (consulté le 21/12/2015).

ORIGET DU CLUZEAU Claude, « Volatile Tourism Demand in European Cities and Role of Local Populations », dans Peter Keller et Thomas Bieger (dir.), *Marketing efficiency in tourism : coping with volatile demand*, Berlin, Erich Schmidt, 2006, p. 219-229.

OTNESS Harold M., « A Baedeker to Travel Guide Series », *Reference Services Review*, 1980, vol. 8, n° 2, p. 13-20 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.1108/eb048678 (consulté le 03/01/2022).

OTTOGALLI-MAZZACAVALLO Cécile, « Des femmes à la conquête des sommets : Genre et Alpinisme (1874-1919) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 2006, n° 23 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.4000/clio.1896 (consulté le 13/11/2021).

OUALID EL ALAOUI Hind, *L'avènement du patrimoine et la construction de l'image touristique de Montréal*, thèse de doctorat en études urbaines, Université du Québec à Montréal, 2015 [en ligne]. URL : https://patrimoine.uqam.ca/publication/lavenement-du-patrimoine-et-la-construction-de-limage-touristique-de-montreal-these-de-hind-oualid-el-alaoui-2015/ (consulté le 18/01/2018).

OUELLET Réal, *La relation de voyage en Amérique, XVI^e-XVIII^e siècles : au carrefour des genres*, Paris, Hermann, 2014, 165 p.

OZOUF-MARIGNIER Marie-Vic, « Des Guides Joanne au Guide Vert Michelin : points, lignes, surfaces », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, nº 15 [en ligne].
URL : http://insitu.revues.org/566 (consulté le 08/06/2017).

PADOVESI FONSECA Fernanda, KUVASNEY Eliane et PETERMANN Damien, « O dossiê: "Imagens plurais da cidade, séculos XIX-XXI" », *Confins*, 2018, n° 36 [en ligne].
URL : http://journals.openedition.org/confins/14188 (consulté le 21/10/2021).

PAYRE Renaud (dir.), *Lyon ville internationale : la métropole lyonnaise à l'assaut de la scène internationale*, Libel, Lyon, 2013, 287 p.

PAYRE Renaud, « Lyon dans les réseaux de villes », dans Maria-Anne PRIVAT-SAVIGNY (dir.), *Lyon, centre du monde ! L'exposition internationale urbaine de 1914*, catalogue d'exposition, Lyon, musées Gadagne, Fage Éditions, 2013, p. 330-333.

PÉGÉ-DEFENDI Nathalie, « Une invitation au tourisme : l'affiche ferroviaire française (1880-1936) », *Revue d'histoire des chemins de fer*, 2003, n° 27 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.4000/rhcf.1914 (consulté le 04/01/2022).

PELLETIER André, et. al., *Histoire de Lyon : des origines à nos jours,* Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2007, 955 p.

PETERMANN Damien, « Liste des guides de voyage/tourisme de ma collection personnelle », *L'image de Lyon* [carnet de recherche], 08/06/2020 [en ligne].
URL : https://imagelyon.hypotheses.org/1395 (consulté le 06/08/2021).

PETERMANN Damien, « Le patrimoine lyonnais représenté dans les guides de voyage Hachette (XX^e siècle -début XXI^e siècle) », dans Carolina FLINZ, Elena CARPI et Annick FARINA (dir.), *Le guide touristique : lieu de rencontre entre lexique et images du patrimoine culturel (Vol. I)*, Firenze University Press, 2018, p. 79-98 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02516116 (consulté le 19/08/2021).

PETERMANN Damien, « L'importance de l'entrée nord de Lyon dans la construction de l'image de la ville (1750-1860) », dans Tatiana DEBROUX, Yannick VANHAELEN et Judith LE MAIRE, *L'entrée en ville : aménager, expérimenter, représenter*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2017, p. 149-158 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-02594336 (consulté le 19/08/2021).

PETERMANN Damien, « A imagem de Lyon nos guias de viagem (1900-1950) : uma abordagem geo-histórica das representações urbanas », *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, décembre 2016, nº 65, p. 120-144 [version française disponible en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01429573/document (consulté le 10/06/2017).

PETERMANN Damien, « Apports de la cartographie numérique à la valorisation du patrimoine culturel. Création d'un outil numérique pour le Musée d'histoire de Lyon », *Cartes & Géomatique*, revue du Comité français de cartographie, décembre 2015, n° 226, p. 117-125 [en ligne]. URL : http://www.lecfc.fr/new/articles/226-article-11.pdf (consulté le 24/08/2021).

PETERMANN Damien, « Bibliographie sur les représentations iconographiques de Lyon : 1500-1900 », *L'image de Lyon* [carnet de recherche], 23/10/2015 (dernière mise à jour : 14/05/2020) [en ligne]. URL : https://imagelyon.hypotheses.org/74 (consulté le 13 novembre 2021).

PETERMANN Damien, « Voyageurs et images urbaines de Lyon au XVIII^e siècle », 2014 (mis à jour en 2016) [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01276707/document (consulté le 10/06/2017).

PETERMANN Damien, « L'exposition à travers la presse », dans Maria-Anne PRIVAT-SAVIGNY (dir.), *Lyon, centre du monde ! L'exposition internationale urbaine de 1914*, catalogue d'exposition, Lyon, musées Gadagne, Fage Éditions, 2013, p. 145-149 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01090488 (consulté le 30/07/2021).

PETERMANN Damien, « Représentations et vues de Lyon », dans Maria-Anne PRIVAT-SAVIGNY (dir.), *Lyon au XVIII^e : un siècle surprenant*, catalogue d'exposition, Lyon, musées Gadagne, Paris, Somogy, 2012, p. 8-12 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01090498 (consulté le 30/07/2021).

PETERMANN Damien, *La représentation de l'architecture lyonnaise dans la peinture et la gravure (1630-1815)*, mémoire de master 1 Histoire sous la direction de Christine Gouzi, Université Jean Moulin Lyon 3, 2 vol., 2011.

PICON-LEFEBVRE Virginie, « Les représentations photographiques d'Angkor dans les guides touristiques contemporains », dans Maria GRAVARI-BARBAS, *Le patrimoine mondial : mise en tourisme, mise en images*, Paris, L'Harmattan, 2020, p. 57-75.

PLANTIER Michel, *Gustave Toursier et l'Union Régionale des Rhodaniens*, Nîmes, éditions Lacour, 2011, 231 p.

PRIVAT-SAVIGNY Maria-Anne (dir.), *Lyon, centre du monde ! L'exposition internationale urbaine de 1914*, catalogue d'exposition, Lyon, musées Gadagne, Fage Éditions, 2013, 335 p.

PRIVAT-SAVIGNY Maria-Anne (dir.), *Lyon au XVIII^e : un siècle surprenant*, catalogue d'exposition, Lyon, musées Gadagne, Paris, Somogy, 2012, 319 p.

RAFFESTIN Sven, « Le manuel du voyageur en Suisse de Adolphe Joanne », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 2002, vol. 142, nº 1, p. 9-18 [en ligne].
URL : https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2002_num_142_1_1450 (consulté le 02/04/2018).

RAMSAY Lucie, *L'image de Montréal dans les guides touristiques*, mémoire de master, Université du Québec, Institut national de la recherche scientifique, Québec, 2003, 124 p.

RAU Susanne, *Räume der Stadt : eine Geschichte Lyons 1300-1800*, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2014, 572 p.

RAUCH André, « Le voyageur et le touriste », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, nº 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/533 (consulté le 08/06/2017).

RAUCH André, « Du Joanne au Routard : le style des guides touristiques », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 95-112.

RAUS Rachele, CAPPELLI Gloria, et FLINZ Carolina, *Le guide touristique : lieu de rencontre entre lexique et images du patrimoine culturel (Vol. II)*, Florence, Firenze University Press, 2017, 218 p. [en ligne].
URL : https://doi.org/10.36253/978-88-6453-514-2 (consulté le 27/07/2018).

REICHLER Claude, « Les guides dans le mouvement du tourisme », dans Ariane DEVANTHÉRY et Claude REICHLER (dir.), *Vaut le voyage ? : histoires de guides*, Genève, Éditions Slatkine, 2019, p. 253-261.

RENAUD Alain, *Lyon, un destin pour une autre France*, Paris, L'Harmattan, 2014, 267 p.

RENUCCI Janine, « Aperçus sur le tourisme culturel urbain en Rhône-Alpes : l'exemple de Lyon et de Vienne », *Géocarrefour*, 1992, nº 67-1, p. 5-18 [en ligne].
URL : https://www.persee.fr/doc/geoca_0035-113x_1992_num_67_1_5791 (consulté le 31/03/2018).

ROCHE Daniel, « Le voyageur en chambre : réflexion sur la lecture des récits de voyage », dans *L'Histoire grande ouverte. Hommages à Emmanuel Le Roy Ladurie*, Paris, 1997, p. 550-558.

ROGALSKI LANDROT Boris (de), *La fabrique matérielle et symbolique de la ville : le cas de Villeurbanne de 1900 à 1950*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, École normale supérieure de Lyon, 2014 [en ligne]. URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01066746 (consulté le 21/10/2021).

RONCAYOLO Marcel, « Les guides comme corpus de la connaissance urbaine », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne]. URL : http://insitu.revues.org/559 (consulté le 08/06/2017).

RONCAYOLO Marcel, « Deuxième partie : La porosité des guides avec d'autres genres. Introduction », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 122-128.

RUSSEIL Sarah, *L'Espace transnational, ressource ou contrainte pour l'action internationale des villes à la fin du XXe siècle ? : Analyse comparée de la fabrique et de la gestion du « Patrimoine Mondial » à Lyon et à Québec*, thèse de doctorat en science politique, Université Lumière Lyon 2, 2006 [en ligne].
URL : http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2006/russeil_s (consulté le 21/11/2021).

SAUNIER Pierre-Yves, « De la pioche des démolisseurs au patrimoine lyonnais : le "Vieux Lyon" au XIXe siècle », *Le monde alpin et rhodanien*, Musée dauphinois, 1996, n°1, p. 69-82 [en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002846 (consulté le 08/06/2021).

SAUNIER Pierre-Yves, « Lyon du fauteuil à la poche : le guide touristique au XIXe siècle », *Revue française d'histoire du livre*, 1995, n° 92-93, p. 287-312 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00002794 (consulté le 09/12/2018).

SAUNIER Pierre-Yves, *L'esprit lyonnais, XIXe-XXe siècle : genèse d'une représentation sociale*, Paris, CNRS éditions, 1995, 233 p.

SAUNIER Pierre-Yves, « Représentations sociales de l'espace et histoire urbaine : les quartiers d'une grande ville française, Lyon au XIXe siècle », *Histoire Sociale/Social History*, juillet 1994, vol XXIX, n°57 [en ligne].
URL : http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002796 (consulté le 09/12/2018).

SAUNIER Pierre-Yves, « Haut-lieu et lieu haut : la construction du sens des lieux Lyon et Fourvière », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juin 1993, vol. 40, n° 2, p. 202-227 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002821/document (consulté le 08/06/2017).

SAUNIER Pierre-Yves, « Le guide touristique, un outil pour une possible histoire de l'espace : autour des guides de Lyon 1800-1914 », *Géographie et cultures*, 1993, n° 13, p. 35-54
[en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002779 (consulté le 12/08/2021).

SAUNIER Pierre-Yves, *Lyon au XIXe siècle : les espaces d'une cité*, thèse de doctorat en histoire, Université Lumière - Lyon II, 1992, 1278 p [en ligne].
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00008880/ (consulté le 12/08/2021).

SAUNIER Pierre-Yves, « De la poupée de bois à l'emblème patrimonial : Guignol de Lyon », *Le monde alpin et rhodanien*, 1992, n°3-4, p.57-88 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002795 (consulté le 08/06/2021).

SAUNIER Pierre-Yves, « Tempêtes dans une petite plaque d'émail bleu, les noms de rues à Lyon au XIX^e^ siècle », *Cahiers d'histoire, Comité historique du Centre-Est*, 1990, p. 133-154 [en ligne]. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00002818 (consulté le 12/08/2021).

SELZER Paula et PÉCONTAL Emmanuel, *Adolphe Gouhenant : French revolutionary, utopian leader, and Texas frontier photographer*, Denton, États-Unis d'Amérique, UNT Press, 2019, xx+430 p.

SEOANE Annabelle, *Les mécanismes énonciatifs dans les guides touristiques : entre genre et positionnements discursifs*, Paris, L'Harmattan, 2013, 351 p.

SNITER Christel, « La fonte des Grands hommes. Destruction et recyclage des statues parisiennes sous l'Occupation », *Terrains & travaux*, 2007/2, n° 13, p. 99-118 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.3917/tt.013.0099 (consulté le 23/01/2022).

SMITH David A. et MANN Gideon S., « Bootstrapping toponym classifiers », dans *Proceedings of the HLT-NAACL 2003 workshop on Analysis of geographic references - Volume 1*, Stroudsburg, 2003, p. 45-49 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.3115/1119394.1119401 (consulté le 23/01/2022),

SMITH Paul, *The History of Tourism : Thomas Cook and the Origins of Leisure Travel*, Londres, Routledge, 1998, 144 p.

STOCK Mathis et LUCAS Léopold, « La double révolution urbaine du tourisme », *Espaces et sociétés*, 2012, vol. 3, n° 151, p. 15-30 [en ligne]. URL : https://doi.org/10.3917/esp.151.0015 (consulté le 11/10/2017).

« Table ronde II. Conception et élaboration d'un guide de tourisme de nos jours », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVI^e^ au XX^e^ siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 663-690.

TAVEAUX-GRANDPIERRE Karine, « De la transformation de la presse en industrie culturelle par la diffusion », *Communication et langages*, 2001, vol. 130, n° 1, p. 86-99 [en ligne].
URL : http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_2001_num_130_1_3111 (consulté le 23/10/2017).

TERNOIS Daniel, « Peintres et dessinateurs néerlandais à Lyon du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle », dans *Le Rôle de Lyon dans les échanges artistiques.* Cahier 2 *: Séjours et passages d'artistes à Lyon (1500-1800)*, Lyon, Université Lyon 2, Institut d'Histoire de l'art, 1976, p. 25-68.

THIESSE Anne-Marie, *Ils apprenaient la France : l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France et des mondes contemporains », 1997, IX-131-[32] p. [en ligne].
URL : http://books.openedition.org/editionsmsh/2475 (consulté le 23/08/2021).

TISSOT Laurent, « L'hôtellerie de luxe à Genève (1830-2000). De ses espaces à ses usages », *Entreprises et histoire*, 2007, nº 46, p. 17-33 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-entreprises-et-histoire-2007-1-p-17.htm (consulté le 08/06/2017).

TISSOT Laurent, « "On entre par le portail ouest". Soif de connaissances et exigences utilitaires dans les guides de voyage au XIXe siècle », dans Catherine BERTHO-LAVENIR (dir.), *La visite du monument*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2004, p. 123-144.
URL : https://libra.unine.ch/Publications/Laurent_Tissot/8124 (consulté le 08/06/2017).

TISSOT Laurent, *Construction d'une industrie touristique aux 19e et 20e siècles. Perspectives internationales.*, Neuchâtel, Éditions Alphil, 2002, 410 p.

TISSOT Laurent, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIXe siècle*, Lausanne, Payot Lausanne-Nadir, 2001, 302 p.

TOULIER Bernard, « L'influence des guides touristiques dans la représentation et la construction de l'espace balnéaire », dans Gilles CHABAUD et al., *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 239-258.

UNESCO, *Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel comité du patrimoine mondial*, Vingt-deuxième session, Kyoto, Japon, 30 novembre – 5 décembre 1998, p. 32.
URL : http://whc.unesco.org/archive/1998/whc-98-conf203-18f.pdf (consulté le 21/11/2021).

URBAIN Jean-Didier, « Le touriste et l'Histoire. Voyages d'agrément et envies du passé », *Le Débat*, 2013, nº 177, p. 59-71 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-le-debat-2013-5-p-59.htm (consulté le 08/06/2017).

URBAIN Jean-Didier, *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, 2e éd., Paris, Payot, 1993, 270 p.

URRY John et LARSEN Jonas, *The tourist gaze 3.0*, Londres, Sage, 2011, 282 p.

VAILLOT Benoit, *La mémoire retrouvée d'Auguste Burdeau. Construction et déconstruction d'une postérité*, mémoire de séminaire de 4e année, Institut d'étude politiques de Lyon, 2012, 155 p.

VAISSE Pierre (dir.), *L'esprit d'un siècle : Lyon, 1800-1914*, Lyon, Fage éditions, Ville de Lyon, 2007.

VAJDA Joanne, « Espaces publics en Europe dans les guides de voyage : pratiques et représentations. 1950-1970 », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne].
URL : http://insitu.revues.org/683 (consulté le 07/10/2017).

VAJDA Joanne, « Introduction », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne].
URL : http://insitu.revues.org/769 (consulté le 08/06/2017).

VAJDA Joanne, « Les guides de voyage en Europe (XIXe-XXe siècle), instruments de diffusion d'une culture architecturale », *Sociétés & Représentations*, 2010, vol. 30, n° 2, p. 141-156 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2010-2-page-141.htm (consulté le 07/10/2013).

VAJDA Joanne, et al., « Guides de voyage et lectures urbaines dans l'espace européen (XIXe-XXe siècles) », *Le Temps des médias*, 2009, n° 13, p. 255-261 [en ligne].
URL : http://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2009-2-p-255.htm (consulté le 08/06/2017).

VAJDA Joanne, « Paris en huit jours : À la découverte de la ville à travers les guides, les journaux pour touristes et les récits de voyage, 1855-1937 », *Sociétés & représentations*, 2006, vol. 21, n° 1, p. 255-273 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-255.htm (consulté le 07/10/2013).

VANARIO Maurice, *Les rues de Lyon à travers les siècles (XIVe au XXIe siècles)*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2e éd., 2002. 333+XVI p.

VENAYRE Sylvain, *Panorama du voyage, 1780-1920 : mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, 651 p.

VERDIER Nicolas, « Les formes du voyage : cartes et espaces des guides de voyage », *In Situ. Revue des patrimoines*, 2011, n° 15 [en ligne].
URL : https://insitu.revues.org/573 (consulté le 08/06/2017).

VERDIER Nicolas, « Urbanité et recensement de 1793 à 1851 dans les communes françaises de la façade méditerranéenne », dans Enrico IACHELLO et Paolo MILLITELLO (dir.), *Il Mediterraneo delle città* Franco Angelli, 2011, p. 220-232 [en ligne].
URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00631341/document (consulté le 08/06/2017).

VERDIER Nicolas, et CHALONGE Ludovic, « La question des échelles en géohistoire. Les bureaux de la poste aux lettres du XVIIIe siècle à nos jours », *Cybergeo*, 2018 [en ligne].
URL : https://doi.org/10.4000/cybergeo.29116 (consulté le 23/01/2022).

VERGOPOULOS Hécate, *Tourisme et curiosités : approche communicationnelle du légendaire dans les guides de voyage imprimés*, thèse de doctorat en communication, Université d'Avignon et des pays de Vaucluse/Université du Québec (Montréal), 2010 [en ligne].
URL : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00585410 (consulté le 08/06/2021).

VERNUS Pierre, « Commerce et industrialisation : une dynamique ancienne », dans Renaud PAYRE (dir.), *Lyon ville internationale : la métropole lyonnaise à l'assaut de la scène internationale*, Libel, Lyon, 2013, p. 26-35.

VERZIER Jean-Joseph, *La Lithographie dans les vues de Lyon*, Lyon, impr. de M. Audin, 1938, VIII-56 p.

VIGIER Denis et al., « Classification des entités nommées dans l'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers par une société de gens de lettres (1751-1772) », *7ème Congrès Mondial de Linguistique Française*, Montpellier, 2020 [en ligne].
URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02578029/ (consulté le 03/01/2022).

VILLERBU Tangi, « Fabrication et usage du guide de voyage », *Sociétés & Représentations*, 2006, vol. 21, n° 1, p. 275-295 [en ligne]. URL : http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-275.htm (consulté le 16/03/2015).

VIOLIER Philippe, et al., *Le tourisme en France 2 : Approche régionale*, ISTE Éditions, 2021, 234 p.

VOISIN Bruno, *La Saône au cœur de Lyon. Deux mille ans d'histoire qui ont fait la ville*, Lyon, Libel, 2014, 175 p.

WEIRAUCH Vincent Elias, *Struktur, Funktion und Entwicklung der Karten in den Baedeker-Reiseführern der Jahre 1827 – 1945*, mémoire, Technische Universität, Dresde, 2013, 100 p. [en ligne].
URL : https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:14-qucosa-140788 (consulté le 04/01/2022).

ZELLER Olivier et GAUTHIEZ Bernard, « Se repérer à Lyon à l'époque moderne », *Histoire urbaine*, 2018, vol. 53, n° 3, p. 37-62 [en ligne]. URL : https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2018-3-page-37.htm (consulté le 23/08/2021).

Outils de travail et projets numériques accessibles en ligne

AML, « Date de création des arrondissements », 2021 [en ligne]. URL : https://www.archives-lyon.fr/sites/aml/files/2021-03/dates_creation_arrondissements.pdf (consulté le 21/10/2021).

Austrian Centre for Digital Humanities, *travel!digital. Exploring People and Monuments in Baedeker Guidebooks (1875-1914)*, 2014-2017 [en ligne].
URL : https://traveldigital.acdh.oeaw.ac.at/projekt/kurzinfo (consulté le 03/01/2022).

British Library, *Picturing Places* [en ligne].
URL : https://www.bl.uk/picturing-places (consulté le 21/08/2021).

École Polytechnique Fédérale de Lausanne, *Time Machine* [en ligne].
URL : https://www.timemachine.eu/ (consulté le 21/08/2021).

FISCHER Eric, « Local & Tourists », Mapbox [en ligne].
URL : https://labs.mapbox.com/labs/twitter-gnip/locals/#5/38.000/-95.000 (consulté le 01/12/2021).

Inventaire Général du Patrimoine Culturel de la Région Auvergne-Rhône-Alpes [en ligne].
URL : https://patrimoine.auvergnerhonealpes.fr/ (consulté le 25/10/2021).

New York Public Library, *Navigating the Green Book* [en ligne].
URL : https://publicdomain.nypl.org/greenbook-map/ (consulté le 23/08/2021).

NILSON Ingrid et NILSON Åke, *Baedeker Datenbank und Kenner-Referenz*, 2015 [en ligne].
URL : http://bdkr.com (consulté le 08/06/2020).

Université de Lancaster, *Mapping the Lakes : A Literary GIS* [en ligne].
URL : http://www.lancaster.ac.uk/mappingthelakes (consulté le 30/07/2021).

Université de l'Oregon, *The Interactive Nolli Map Website* [en ligne].
URL : http://nolli.uoregon.edu/ (consulté le 20/12/2020).

Université de l'Oregon, *Imago Urbis: Giuseppe Vasi's Grand Tour of Rome* [en ligne].
URL : http://vasi.uoregon.edu/ (consulté le 20/12/2020).

Université Paris Nanterre/BNF/Collex Persée, *BaOIA – Boîte à Outils d'Intelligence Artificielle* [en ligne]. URL : https://baoia.huma-num.fr (consulté le 08/01/2022).

Articles de presse récents

ALLENOU Marie, « World travel awards : Lyon couronnée deuxième meilleure destination urbaine d'Europe », *Lyon Capitale*, 22/10/2021 [en ligne].
URL : https://www.lyoncapitale.fr/actualite/world-travel-awards-lyon-couronnee-deuxieme-meilleure-destination-urbaine-d-europe/ (consulté le 25/10/2021).

BOUCHOUCHI Corinne, « Un smartphone fait-il un bon guide de voyage ? », *L'Obs*, 14/06/2019 [en ligne]. URL : https://www.nouvelobs.com/voyage/20190614.OBS14385/un-smartphone-fait-il-un-bon-guide-de-voyage.html (consulté le 01/12/2021).

BOFFET Laurence, « Ils découpaient des cartes anciennes à la bibliothèque de Toulouse : sept voleurs jugés à Bordeaux », *France 3 Occitanie*, 14/05/2018 [en ligne]. URL : https://france3-regions.francetvinfo.fr/occitanie/haute-garonne/toulouse/ils-decoupaient-cartes-anciennes-bibliotheque-toulouse-sept-voleurs-juges-bordeaux-1474857.html (consulté le 10/12/2021).

HOUDAYER Géraldine, « Las de la pression, le chef trois étoiles Sébastien Bras demande à sortir du guide Michelin », *France Bleu Haute-Garonne*, 20/09/2017 [en ligne].
URL : https://www.francebleu.fr/infos/economie-social/las-de-la-pression-le-chef-trois-etoiles-sebastien-bras-demande-a-sortir-du-guide-michelin-1505919284
(consulté le 26/01/2022).

Émissions de radio et autres enregistrement audios

GUILCHER Goulven, « Naissance du guide de voyage moderne au XIX^e^ siècle », conférence audio dans le cadre du séminaire Horizons du voyage : écrire et rêver l'univers, 12 novembre 2001, 58 min. [en ligne]. URL : https://crlv.org/conference/naissance-du-guide-de-voyage-moderne-au-xixe-si%C3%A8cle (consulté le 21/08/2021).

Je signale également les podcasts suivants :

> Plusieurs émissions de la Radio Télévision Suisse (RTS) auxquelles Ariane Devanthéry a participé ces dernières années pour présenter ses ouvrages, par exemple : « Histoire des guides de voyage », *Versus-Penser*, RTS, 4 avril 2017, 38 min. [en ligne].
> URL : https://www.rts.ch/audio-podcast/2021/audio/histoire-des-guides-de-voyages-25474797.html (consulté le 01/12/2021).

« Une Histoire des routes et des chemins, Épisode 2 : L'invention des guides de voyage, un itinéraire de Paris au Havre », *La Fabrique de l'histoire*, France Culture, 20 juin 2017, 52 min. [en ligne]. URL : https://www.franceculture.fr/emissions/la-fabrique-de-lhistoire/histoires-des-routes-24-linvention-des-guides-de-voyage-un (consulté le 27/01/2022).

Expositions patrimoniales

« Invitation au voyage dans l'Europe du XVII^e^ siècle. L'œuvre gravé d'Israël Silvestre (1621-1691) », exposition organisée à la BML du 17 septembre au 31 décembre 2009 [en ligne]. URL : https://www.bm-lyon.fr/expo/09/silvestre/ (consulté le 25/10/2021).

« L'esprit d'un siècle : Lyon, 1800-1914 », manifestation organisée par la Ville de Lyon, constituée de plusieurs expositions présentées dans les institutions culturelles municipales d'avril 2007 à janvier 2008.

« Lyon, centre du monde ! L'exposition internationale urbaine de 1914 », exposition présentée aux musées Gadagne du 21 novembre 2013 au 27 avril 2014 [en ligne].
URL : https://www.gadagne-lyon.fr/mhl/lyon-centre-du-monde (consulté le 26/01/2022)

« Lyon l'internationale ! », exposition présentée aux AML du 15 mai au 31 octobre 2013.

« Suivez le guide ! La librairie Hachette et ses guides de voyage 1853-1936 », exposition organisée par Hélène Morlier et présentée à l'IMEC (Caen, 2007), à la BTV (Paris, 2007) et à la Bibliothèque municipale de Saint-Pierre-des-Corps (2009).

Liste des figures

Figure 1 : Couverture du numéro spécial de l'*Illustration économique et financière* consacré à Lyon (1924) 60
Figure 2 : Une du n° 3704 du journal *Illustrirte Zeitung* (1914) 61
Figure 3 : Une du numéro spécial du journal *Le Monde Illustré* (1914) 61
Figure 4 : Plan de Lyon présent dans l'encyclopédie *Brockhaus' Konversations-Lexikon* (14e édition, 1912) 65
Figure 5 : *Encyclopédie générale* de Berthelot (1896), p. 825. 67
Figure 6 : Becquet frères, d'après Isidore Laurent Deroy, *Lyon. Vue du Pont de Tilsitt et de la Cathédrale. 220.*, vers 1855-1857, lithographie coloriée [MHL, N 3506.17] 70
Figure 7 : Théodore de Jolimont, *Lyon. Le pont de Pierre sur la Saône*, 1833, lithographie [MHL, 55.49.8a]. 72
Figure 8 : Édouard Baldus, *Lyon, Chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée*, 1861, [J. Paul Getty Museum, 84.XO.401] 75
Figure 9 : Anonyme, *Lyon. – Le Palais de la Bourse*, s. d., carte postale, Neurdein [BML, B01CP69000 000672] 76
Figure 10 : Charles Tichon, Semaine d'aviation de Lyon, 1910, affiche [BML, AffG0124] 77
Figure 11 : Hugo d'Alesi, *Tour métallique de Fourvières*, s. d. (fin du XIXe siècle),lithographie, [BML, AffM0355] 79
Figure 12 : Sélection de quatre timbres représentant Lyon 81
Figure 13 : Plan parcellaire de Lyon au 1/2000 (secteur 11, 1933, AML, 5S 011 02] 83
Figure 14 : Couverture du dossier de candidature de Lyon aux Jeux Olympiques de 1968 86
Figure 15 : Couverture du guide [HAC1914] avec mention du prix 95
Figure 16 : Deux tickets d'entrée pour une visite de monument, retrouvés dans mon exemplaire du guide [HAC1939b] 99
Figure 17 : Première page des feuillets roses pour 1947 présents dans mon exemplaire du guide [HAC1939a] 100
Figure 18 : Dos de plusieurs guides Baedeker, Hachette et Blue Guides (collection personnelle) 102
Figure 19 : Couverture du guide [MUR1873] 117
Figure 20 : Couverture du guide [BLU1926] 117

Figure 21 : Le partenariat entre les collections *The Blue Guides* et les guides Bleus présenté au début du guide [BLU1926] 118
Figure 22 : Couverture du guide [BAE1910] 121
Figure 23 : Couverture du guide [HAC1885] 129
Figure 24 : Couverture du guide [HAC1923b] 137
Figure 25 : Déclaration du SIL en qualité d'association (1905) 144
Figure 26 : Page de titre du livret-guide du SIL, *Lyon-Pittoresque* (1913) 145
Figure 27 : Marcel Jacquier, *Lyon, une des plus jolies villes d'Europe*, s. d., lithographie, [AML, 2Fi 790] 151
Figure 28 : Publicité du SIL dans l'Agenda PLM de 1921 151
Figure 29 : Présentation de *Quinze jours à Lyon*, brochure publiée par le SIL 153
Figure 30 : Couverture d'un numéro de *Quinze Jours à Lyon*, une publication bimensuelle du SIL dans la seconde moitié du XX^{e} siècle 154
Figure 31 : Pages du guide POL (12^{e} édition, s. d.) 156
Figure 32 : Couverture du G*uide pratique de Lyon et sa région*, 1955 (POL) 157
Figure 33 : Répartition des 61 guides du corpus principal par collection 168
Figure 34 : Répartition des guides du corpus principal par langue 168
Figure 35 : Répartition chronologique des guides du corpus principal 169
Figure 36 : Répartition des guides du corpus principal par échelle géographique 170
Figure 37 : Tableau d'assemblage de la série des guides Diamant (Hachette) présent en regard de la page de titre du guide [HAC1939b] 171
Figure 38 : La page 288 du guide Baedeker *South-Western France* (1895), comportant une description synthétique de Lyon 176
Figure 39 : Page du titre du guide [HAC1877] appartenant à la série IGF des guides Joanne 178
Figure 40 : Première page de l'index du guide [MUR1892] 181
Figure 41 : Première page du cahier publicitaire du guide [HAC1905] 183
Figure 42 : Première page du catalogue de la collection Baedeker, présent au début du guide [BAE1910] 184
Figure 43 : Catalogue des guides Joanne présent dans le guide [HAC1912] 185
Figure 44 : Catalogue illustré des guides Joanne (1911) 186
Figure 45 : Catalogue des guides Bleus présent à la fin du guide [HAC1923a] 186
Figure 46 : Début de l'entrée "Lyon" dans le guide [BAE1910] 187
Figure 47 : Couverture du guide [HAC1931] 193
Figure 48 : Page du titre du guide [HAC1931] figurant les quatre patronages officiels 195
Figure 49 : Détail d'une carte-index présente dans le guide [HAC1931] 197

Figure 50 : Jaquette du guide [BAE1961b] 200
Figure 51 : Titre courant du guide [MUR1861] 205
Figure 52 : Grandes divisions du guide [HAC1914, p. 15] 214
Figure 53 : Brève explication de l'usage des astérisques dans le guide [HAC1923a] 219
Figure 54 : Liste des symboles utilisés dans le guide [HAC1990] 220
Figure 55 : Une page du guide [HAC1877] avec le texte présenté en deux colonnes 221
Figure 56 : Exemple de paragraphe thématique dans le guide [HAC1991] 222
Figure 57 : Indications marginales dans le guide [BAE1994] 222
Figure 58 : Table méthodique du guide [HAC1873], distinguant les gravures des cartes et plans 225
Figure 59 : Légende du plan de Lyon du guide [HAC1858] 226
Figure 60 : Extrait du plan du centre de Lyon du guide [BAE1931] 229
Figure 61 : Plan de Lyon dans le guide [BAE1961a] 232
Figure 62 : Plan du centre de Lyon dans le guide [BLU1966] 234
Figure 63 : Extrait du plan de Lyon du guide [HAC1912] 235
Figure 64 : Extrait du plan du guide [BAE1910] 236
Figure 65 : Plan dépliant (quadrillé) de Lyon présent dans le guide [HAC1897]. 238
Figure 66 : Extrait du plan de Lyon du guide [HAC1931] avec des indications de villes 238
Figure 67 : Plan de Lyon dans un guide POL (1910, AML) 239
Figure 68 : Exemple de crevé dans le plan de Lyon du guide [BAE1910] 239
Figure 69 : Page du guide [BAE1910] contenant un plan de niveau (Palais Saint-Pierre) 240
Figure 70 : Plan de l'Exposition de 1914 dans le guide [HAC1914] 241
Figure 71 : Dessin présent dans l'entrée « Lyon » du guide [BAE1980] 242
Figure 72 : La Saône, la cathédrale et le coteau de Fourvière - guide [HAC1925] 243
Figure 73 : Photo de la fontaine Bartholdi dans le guide [HAC1905] 244
Figure 74 : Photo de la fontaine Bartholdi dans le guide [HAC1944] 245
Figure 75 : Gravure figurant la basilique Saint-Martin d'Ainay - guide [HAC1905] 247
Figure 76 : Capture d'écran de la carte numérique du projet *Navigating the Green Book* (Cluster View) 258
Figure 77 : Capture d'écran de la carte numérique du projet *Navigating the Green Book* (Heatmap View) 258
Figure 78 : Page du guide [HAC1872] scannée en mode bitonal (artefacts) 263
Figure 79 : Synthèse des étapes d'acquisition de la donnée textuelle à partir des guides 265

Figure 80 : Liste des noms nouveaux substitués aux noms anciens [HAC1872, p. XLIV] 272
Figure 81 : Un plan de Lyon (quadrillé) non déplié lors de la numérisation par Google Books 287
Figure 82 : Fonctionnement d'une jointure attributaire 309
Figure 83 : Extrait de la table attributaire de la couche des « choses à voir » du guide [HAC1925] 314
Figure 84 : Capture d'écran de QGIS - la géolocalisation des points de vue 322
Figure 85 : Gotlib et René Goscinny, « Sites et curiosités », 1965, extrait d'une planche publiée dans les Dingodossiers 331
Figure 86 : Explication et histoire des étoiles dans le guide [BAE1988] 385
Figure 87 : Numérotation d'une division spatiale dans le guide [HAC1990] 393
Figure 88 : Différents corps de caractères dans le guide [BAE1868b] 394
Figure 89 : Itinéraire secondaire en corps plus petit dans le guide [HAC1905, p. 50] 395
Figure 90 : Panorama des curiosités de Madrid, guide des Voyageurs en Europe (1805, p. 52) 396
Figure 91 : Extrait du plan dépliant de Lyon du guide [HAC1971] 397
Figure 92 : Une photographie de la façade de l'église Saint-Nizier [HAC1944, p. 24-25] 398
Figure 93 : Symbole du guide [HAC1990] 401
Figure 94 : Sommaire de l'entrée "Lyon" dans le guide [MUR1892] 410
Figure 95 : Vue de la Saône vers 1776 (Lallemand) 435
Figure 96 : William Marlow, [Une vue du château de Pierre-Scize à Lyon], seconde moitié du XVIII^e siècle, huile sur toile (collection privée) 442
Figure 97 : Alexandre-Hyacinthe Dunouy, *Vue de Pierre Scize*, vers 1788-1793 [MHL, 240] 443
Figure 98 : Adrian Zingg, *Ancien château de Pierre-Scize*, s. d., dessin [MHL, 53.220] 444
Figure 99 : Nicolas-Victor Fonville, *Vue du quai de Bourg-Neuf (prise du Rocher de Pierre-Scize)*, lithographie [MHL, 55.69.5] 448
Figure 100 : Rauch et Devilliers, *Ancien château de Pierre-Scize*, estampe figurant dans le *Guide pittoresque du voyageur en France* de Girault de Saint-Fargeau (1838) 450
Figure 101 : Théodore de Jolimont, *Le Rocher de Pierre-Scize*, lithographie [MHL, 55.47.39] 451
Figure 102 : L'observatoire de Fourvière dans le plan du guide [HAC1861] 479

Figure 103 : Anonyme, *Lyon. – Vue prise du Sommet-Observatoire de l'Ascenseur de la Tour de Fourvière*, carte postale [BML, B01CP69000 000251] 481
Figure 104 : Le pavillon Gay à Fourvière, photographie non datée [MHL, inv 1275.8, recto] 483
Figure 105 : Gabriel Joguet, [Vue sur la Croix-Rousse, depuis Fourvière, vers 1875] [BML, P0546 SA 06-25] 484
Figure 106 : Anonyme, [Plan à la plume du quartier du Passage Gay], 1928 [MHL, N 402.3]. 484
Figure 107 : Détail du plan de Lyon du guide [HAC1914] figurant le pavillon de l'observatoire Gay et la tour métallique 485
Figure 108 : Publicité pour la tour métallique dans le guide [HAC1897] 485
Figure 109 : Photographie de la maison Henri IV dans le guide [HAC1944, p 57] 496
Figure 110 : Syndicat d'initiative de Lyon, vue publicitaire sur un carnet de timbres-poste [MHL, N 727.1.7] 502
Figure 111 : Carte de vœux du SIL (AML) 546
Figure 112 : Couverture du numéro spécial de la revue Air France consacré à Lyon (1951) 552
Figure 113 : Photographie de la gare d'eau de Vaise dans le livret-guide du SIL (1902) 557
Figure 114 : Vue aérienne de Lyon, livret-guide du SIL (1929) 558
Figure 115 : Itinéraire de visite dans le quartier Perrache (SIL, Lyon-Pittoresque, 1929) 569

Liste des tableaux

Tableau 1 : Catégories du guide [HAC1854] 207
Tableau 2 : Catégories du guide [HAC1861] 208
Tableau 3 : Informations de repérage dans le guide [BAE1865] 209
Tableau 4 : Structure des guides [HAC1902] et [HAC1905] 212
Tableau 5 : Exemple de combinaisons (structure interne des guides) 217
Tableau 6 : Moyenne de signes par ligne dans les guides du corpus 221
Tableau 7 : Exemple de variations de noms pour un objet spatial dans les guides du corpus principal 273
Tableau 8 : Typologie des « chose à voir » du guide [HAC1925] 314
Tableau 9 : Les rapports d'opposition mis en évidence par Jules Gritti (1967) 360
Tableau 10 : Les places dans le guide [HAC1858] 425
Tableau 11 : Dynamique des « choses à voir » dans les guides Baedeker entre 1865 et 1914 532
Tableau 12 : Dynamique des « choses à voir » dans les guides [HAC1860], [HAC1868] et [HAC1887] 536
Tableau 13 : Tableau récapitulatif des entrées/sorties des « choses à voir » dans la collection The Blue Guides entre 1926 et 1997 588
Tableau 14 : Synthèse des dynamiques de « choses à voir » dans les guides Baedeker entre 1930 et 1994 595
Tableau 15 : Dynamique des « choses à voir » dans les éditions du guide *France* ([HAC1938] à [HAC1990]) 598
Tableau 16 : Différents types de profils de trajectoire individuelle 620
Tableau 17 : Légende appliquée aux paramètres de trajectoire 620
Tableau 18 : Trajectoires de quinze objets dans le corpus principal, entre 1843 et 1997 621
Tableau 19 : Trajectoires de quinze objets dans la collection The Blue Guides (1926-1997) 622
Tableau 20 : Trajectoires de quinze objets dans le titre Hachette *Lyon et ses environs* (de 1872 à 1971) 623

Liste des cartes

Carte 1 : Le plan du guide [HAC1944] géoréférencé dans le SIG 291
Carte 2 : Emprise du plan général du guide [HAC1925] 293
Carte 3 : Comparaison de l'emprise des plans de trois guides (Baedeker, SIL, Hachette) 294
Carte 4 : Emprise des plans partiels des guides [BAE1914] et [HAC1925] 295
Carte 5 : Localisation ponctuelle des « choses à voir » dans le guide [HAC1925] 310
Carte 6 : Localisation ponctuelle des « choses à voir » du guide [HAC1925] (centre de Lyon] 311
Carte 7 : Typologie des « choses à voir » dans le guide [HAC1925] 313
Carte 8 : Géolocalisation du point de vue des photographies du guide [HAC1925] 316
Carte 9 : Localisation des points de vue cités dans le texte du guide [HAC1925] 317
Carte 10 : Quantité de discours des « choses à voir » du guide [HAC1925] 319
Carte 11 : Quantité de discours des « choses à voir » du guide [HAC1925] (partie centrale) 320
Carte 13 : Densité des 130 points de vue spatialisés (5 classes, Jenks) 324
Carte 14 : Densité des 130 points de vue spatialisés (cercles proportionnels) 327
Carte 15 : Spatialisation des itinéraires de visite du guide [HAC1925] 329
Carte 16 : Spatialisation des quatre itinéraires de visites recommandés dans le livret-guide du SIL de 1929 330
Carte 17 : Tracé de l'itinéraire de visite principal du guide [HAC1944] 403
Carte 18 : Carte de synthèse des objets présents dans au moins l'une des rubriques « Principales curiosités », « Chief attractions » et « Bei beschränkter Zeit » des guides [BAE1898a], [BAE1898b], [BAE1901], [BAE1910], [BAE1930], [BAE1931] 412
Carte 19 : Carte de synthèse des objets présents dans au moins l'une des rubriques « Principales curiosités », « Direction », « Emploi du temps » des guides [HAC1882], [HAC1890], [HAC1897], [HAC1902], [HAC1905], [HAC1912], [HAC1914], [HAC1923a], [HAC1931], [HAC1939a], [HAC1944], [HAC1971] 413
Carte 20 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [MUR1843] 516
Carte 21 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [MUR1892] 520
Carte 22 : L'espace des « choses à voir » dans les guides [BAE1865], [BAE1868a] et [BAE1868b] 523
Carte 23 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [BAE1885] 524

Carte 24 : Dynamique des entrées de « choses à voir » dans les guides [BAE1885], [BAE1901] et [BAE1910] 529
Carte 25 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [HAC1860] 534
Carte 26 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [HAC1872] 539
Carte 27 : L'espace des « choses à voir » du guide [BLU1926] 583
Carte 28 : Dynamique des entrées de « choses à voir » dans les Blue Guides (entre 1926 et 1997) 586
Carte 29 : Dynamique des entrées de « choses à voir » dans les Blue Guides (entre 1926 et 1997) : centre de Lyon 587
Carte 30 : L'espace des « choses à voir » dans le guide [BAE1931] 589
Carte 31 : L'espace des « choses à voir » dans les guides [BAE1961a] et [BAE1961b] 591
Carte 32 : Dynamique des entrées de « choses à voir » dans les guides Baedeker *Frankreich* (entre 1979 et 1994) 594
Carte 33 : Dynamique des sorties de « choses à voir » entre le guide [HAC1938] et le guide [HAC1990] 599
Carte 34 : Les principales « chose à voir » du guide [HAC1991] 601
Carte 35 : Carte des ensembles urbains lyonnais bénéficiant d'une protection au titre de leur valeur historique et patrimoniale (à la fin du XX^{e} siècle) 605

Crédits iconographiques

Les références des documents numérisés provenant des collections publiques sont indiquées dans la thèse, au sein de la partie « Sources ». Sauf mention contraire, ces documents sont dans le domaine public.

Les références des autres images sont indiquées en note de bas de page ou en légende.

Les reproductions de documents de ma collection personnelle ont été effectuées par mes soins.

Comme l'autorise l'exception pédagogique et de recherche, j'ai reproduit un nombre limité de documents étant encore protégés par le droit d'auteur patrimonial.

Les images des 4 timbres reproduits dans le chapitre 1 proviennent du Dicotimbre de La Poste :

Achille Ouvré, *Lyon, Pont de la Guillotière*, timbre, 1939, 40 x 26 mm [en ligne]. URL : https://www.laposte.fr/toutsurletimbre/connaissance-du-timbre/dicotimbre/timbres/lyon.-pont-de-la-guillotiere-450 (consulté le 31/01/2022).

Albert Decaris, *Vue aérienne de Lyon*, timbre, 1949, 40 x 26 mm [en ligne]. URL : https://www.laposte.fr/toutsurletimbre/connaissance-du-timbre/dicotimbre/timbres/lyon-26-pa (consulté le 31/01/2022).

André Spitz, Charles Mazelin, *Bimillénaire de Lyon, Le théâtre romain de Fourvière*, timbre, 1957, 40 x 26 mm [en ligne]. URL : https://www.laposte.fr/toutsurletimbre/connaissance-du-timbre/dicotimbre/timbres/bimillenaire-de-lyon-1124 (consulté le 31/01/2022).

Jacques Gauthier, *Basilique Notre-Dame de Fourvière*, 1996, 26 x 40 mm [en ligne]. URL : https://www.laposte.fr/toutsurletimbre/connaissance-du-timbre/dicotimbre/timbres/basilique-notre-dame-de-fourviere.-lyon-1896-1996-3022 (consulté le 31/01/2022).

Annexes

Annexe 1 : Liste des guides du corpus principal, avec leur dénomination réduite

Annexe 2 : Fiche résumé guide (FRG) - modèle

Annexe 3 : Fiche résumé guide (FRG) - exemple

Annexe 4 : Fiche illustration - exemple

Annexe 5 : Publicités du SIL pour la promotion de Lyon

Annexe 6 : Livrets-guides et autres documents du SIL

Annexe 7 : Images de l'observatoire et du passage Gay

Annexe 1 : Liste des guides du corpus principal, avec leur dénomination réduite

Afin d'éviter des lourdeurs dans la mention fréquente des 61 guides du corpus principal au sein de la thèse, j'ai choisi d'adopter une dénomination réduite, entre crochets, contenant trois lettres et la date d'édition de chaque guide. Je conseille vivement aux lecteurs de se reporter à cette liste afin de connaître les éditions citées.

Les références complètes de ces guides sont présentes dans la partie **Sources et données.**

Explication de la dénomination réduite :

La dénomination réduite des guides adopte le format suivant : trois lettres correspondant à l'éditeur/la collection, suivies directement (sans espace) de quatre chiffres correspondant à l'année de publication de l'édition.

Lorsque deux guides du même éditeur sont parus la même année, j'ai ajouté (à la fin de la mention) la lettre **a** ou **b** pour les distinguer. Pour les guides Baedeker, la lettre **a** correspond à l'édition en langue anglaise et la lettre **b** à l'édition en langue allemande. Pour les guides Hachette, les lettres **a** et **b** n'ont pas de signification de ce type, car les guides Hachette du corpus sont tous en langue française.

Guides Murray : [MURxxxx] → exemples : [MUR1843], [MUR1892]
Blue Guides : [BLUxxxx] → exemples : [BLU1926], [BLU1997]
Guides Baedeker : [BAExxxx] → exemples : [BAE1865], [BAE1994]
Guides Hachette (guides Joanne puis guides Bleus) : [HACxxxx] → exemples : [HAC1854], [HAC1991]

Les 61 guides du corpus principal, dans l'ordre chronologique de publication :

Nom réduit	Titre du guide (abrégé)	Édition
MUR1843	Handbook for travellers in France	1re
MUR1852	Handbook for travellers in France	4e
HAC1854	De Paris à Lyon et à Troyes	1re
HAC1858	De Paris à Genève, par Mâcon et par Lyon	1re
HAC1860	Guide du voyageur en Europe	1re
HAC1861	Réseau du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, Première partie	1re
MUR1861	Handbook for travellers in France	8e
BAE1865	Italie septentrionale	3e
BAE1868a	Northern Italy	1re
BAE1868b	Ober-Italien	4e
HAC1868	France (La)	1re
HAC1872	Lyon et ses environs	2e
HAC1873	De Paris à Lyon	4e
MUR1873	Handbook for travellers in France	12e
HAC1877	Jura et Alpes françaises	1re
MUR1881	Handbook for travellers in France	15e
HAC1882	De Paris à Lyon	
HAC1885	Lyon et ses environs	
BAE1885	Le Midi de la France	1re
HAC1887	France (La)	
HAC1890	Lyonnais, Beaujolais et Bresse	1re
BAE1891	Southern France	
MUR1892	Handbook for travellers in France	18e
HAC1897	Lyon et ses environs	
BAE1898a	South-Eastern France	
BAE1898b	Die Riviera	1re
BAE1901	Le Sud-Est de la France	
HAC1902	Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais	1re
HAC1905	Lyon et ses environs	
BAE1910	Le Sud-Est de la France	
HAC1912	Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais	

Nom réduit	Titre du guide (abrégé)	Édition
HAC1914	Lyon et ses environs	
BAE1914	Southern France	
HAC1920a	Bourgogne, Franche-Comté, Morvan, Jura, Lyonnais	1re
HAC1920b	France en 4 volumes. De Paris aux Alpes et à la Méditerranée	1re
HAC1923a	Vallée du Rhône, Cévennes, Lyonnais, Velay, Vivarais, Gorges du Tarn	1re
HAC1923b	France en 4 volumes. Sud-est : le réseau P.-L.-M.	2e
HAC1925	Lyon et ses environs	
BLU1926	Southern France with Corsica	1re
BAE1930	Die Riviera	6e
HAC1931	Bourgogne, Franche-Comté, Jura, Lyonnais	1re
BAE1931	The Riviera, South-Eastern France and Corsica	1re
HAC1938	France automobile en un volume	1re
HAC1939a	Bourgogne, Morvan, Nivernais, Lyonnais	1re
HAC1939b	Vosges-Jura, Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Lyonnais, Franche-Comté	1re
HAC1944	Lyon et ses environs	
HAC1950	France automobile en un volume	
BLU1954	Southern France	2e
HAC1960	France	
BAE1961a	France, including Corsica	1re
BAE1961b	Frankreich von Flandern bis Korsika	3e
BLU1966	The South of France	1re
HAC1971	Lyon et ses environs	
BAE1979	Frankreich	1re
BAE1980	Frankreich von Flandern bis Korsika	11e
BLU1984	France	1re
BAE1988	Frankreich	4e
HAC1990	France	
HAC1991	Rhône-Alpes	1re
BAE1994	Frankreich	7e
BLU1997	France	4e

Annexe 2 : Fiche résumé guide (FRG) – modèle

Fiche-type créée pour renseigner les informations essentielles de chaque guide répertorié.

TITRE ABRÉGÉ

Auteur(s) :
Éditeur :
Date ; édition :
Collection :
Titre complet :
Langue :

Exemplaires disponibles :

Description physique :
Nombre de pages :
Illustrations :
Plans :
Publicités :

Partie sur Lyon :

Visuel :

Couverture du guide / Page de titre du guide

Notes :

Annexe 3 : Fiche résumé guide (FRG) – exemple

Exemple de fiche résumé guide (FRG) complétée pour un guide Hachette de 1939.

VOSGES - JURA - LORRAINE - ALSACE - BOURGOGNE - LYONNAIS

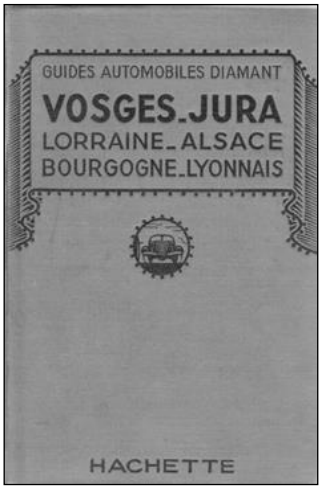
Auteur(s) : Gaston Beauvais (préface)
Éditeur : Hachette
Date ; édition : 1939
Collection : Guides Diamant
Titre complet : VOSGES - JURA - LORRAINE - ALSACE - BOURGOGNE - LYONNAIS
Langue : Français

Exemplaires disponibles : Collection personnelle.

Description physique :
Nombre de pages : XXXII-428 p. / 16 cm
Illustrations : Non
Plans : Oui
Publicités : Oui

Partie sur Lyon : p. 337-350 + Renseignements pratiques : p. 388-398

Visuel :





Notes :
Guide acheté d'occasion, fait partie de ma collection personnelle. Plans intacts.

Annexe 4 : Fiche illustration - exemple

[I_1905.3]

Place Bellecour

Légende complète : « Place Bellecour. — Cliché Neurdein »
Info auteur/agence : « Cliché Neurdein »

Guide : Maurice Paillon, *Lyon et ses environs*, Hachette, Guide Joanne, 1905. [HAC1905]
Localisation dans le guide : p. 25
Type : photographie en noir et blanc

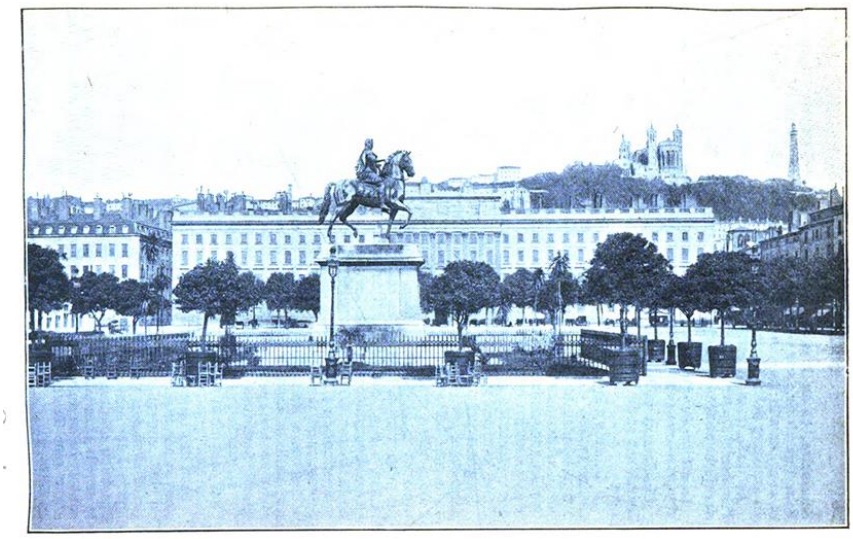
Caractéristiques de l'image :
Format : pleine page - paysage
Dimensions : inconnues

Datation de prise de vue : inconnue (avant 1905)

Contenu de l'image :
Éléments génériques : place - arbre - architecture - colline - statue - église - barrière
Éléments identifiés : colline de Fourvière - place Bellecour - statue équestre de Louis XIV - tour métallique - basilique de Fourvière - cathédrale Saint-Jean (partie)

Informations spatiales :
Localisation du point de vue : Place Bellecour, côté est
Orientation du point de vue : vers l'Ouest

Image :



Place Bellecour. — Cliché Neurdein.

Annexe 5 : Publicités du SIL pour la promotion de Lyon



LES GRANDS HOTELS

TOURISTES VENEZ A LYON !

UNE DES PLUS JOLIES VILLES DE L'EUROPE

LYON Ville magnifiquement située au confluent du Rhône et de la Saône et dominée par deux belles collines. — Agglomération de 1.000.000 d'habitants. — Très beaux et nombreux monuments anciens et modernes. — 25 ponts. Sites superbes. — Panoramas immenses et pittoresques. Vastes places, belles avenues, quais splendides uniques au monde. — Cuisine particulièrement réputée. — Siège d'une Université, d'une Cour d'Appel, d'un Corps d'Armée, d'un Archevêché, d'une Préfecture. — Point de départ de l'inoubliable *Descente du Rhône.*

Sur demande, le SYNDICAT d'INITIATIVE, Place Bellecour envoie contre 50 centimes en timbres une très belle brochure illustrée de nombreuses photographies.

LYON

GRAND NOUVEL HOTEL

11, Rue Grolée, 11

LE PLUS GRAND

LE PLUS TRANQUILLE

LE MEILLEUR

Adresse Télégraphique NOUVOTEL

TÉLÉPHONE 2.95, 22.86 et 29.95

LE GRAND HOTEL

Place de la Bourse

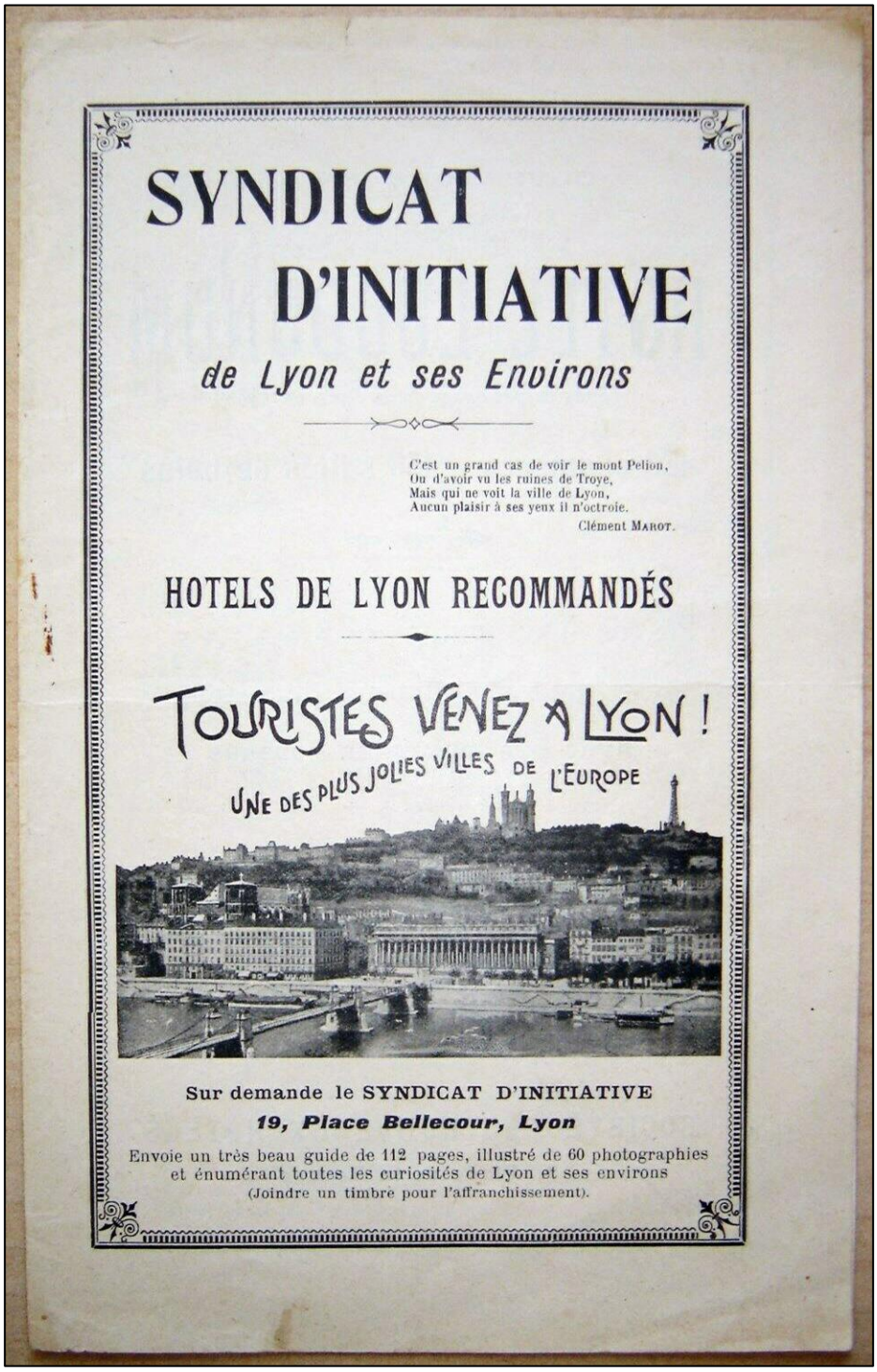
TOUT LE CONFORT MODERNE
TÉLÉPHONE : 16-33

DUCHEZ,
DIRECTEUR GÉNÉRAL

— 225 —

Digitized by Google

Publicités pour Lyon dans l'Agenda PLM de 1921, p. 225



Tract publicitaire du SIL (s. d., collection privée)

TOURISTES VENEZ A LYON !

UNE DES PLUS JOLIES VILLES DE L'EUROPE



DE JUIN A SEPTEMBRE

EXCURSIONS JOURNALIÈRES

EN

CARS-AUTOMOBILES

ORGANISÉES PAR LE

SYNDICAT D'INITIATIVE

DE LYON :

1° Autour de Lyon

tous les jours; sauf le dimanche, pour la 1/2 journée ou la journée

Au col de la Luère — à Ars et à Cibeins — à Ste-Catherine-sous-Riverie — à Crémieu, aux Grottes de la Balme, à Pérouges — dans la Vallée d'Azergues — aux Monts du Lyonnais.

2° Visite de la Ville

tous les jours de 15 à 18 h. 30

sur demande de 3 personnes, au moins

Tous les renseignements sont donnés au Syndicat d'Initiative de Lyon, *Place Bellecour*, où il est prudent de retenir ses places à l'avance.

TOURISTES VENEZ A LYON !

UNE DES PLUS BELLES VILLES DE L'EUROPE



LYON *Ville magnifique située au confluent du Rhône et de la Saône et dominée par deux belles collines. — Agglomération de 1.000.000 habitants. Très beaux et nombreux monuments anciens et modernes. — 27 ponts — Sites superbes. — Panoramas immenses jusqu'aux Alpes. — Vastes places, belles avenues, quais splendides. — Cuisine particulièrement réputée. — Siège d'une Université, d'une cour d'Appel, d'un corps d'Armée, d'un Archevêché, d'une Préfecture. — Par sa situation que ses deux fleuves et ses deux collines rendent si pittoresque, par ses magnifiques rues et places, par ses quais uniques au monde, par ses superbes monuments anciens et modernes,* **LYON** *est une des plus belles villes que puissent visiter les touristes.*

Demander au SYNDICAT D'INITIATIVE, place Bellecour, la brochure illustrée de 70 photos qu'il envoie contre 2 francs en timbres (3 fr. 50 en mandat international pour l'étranger).

Double page publicitaire du SIL dans le Guide Pratique de Lyon (POL, 12e édition, collection personnelle)

TOURISTES venez à LYON !

une des plus jolies villes de l'Europe.

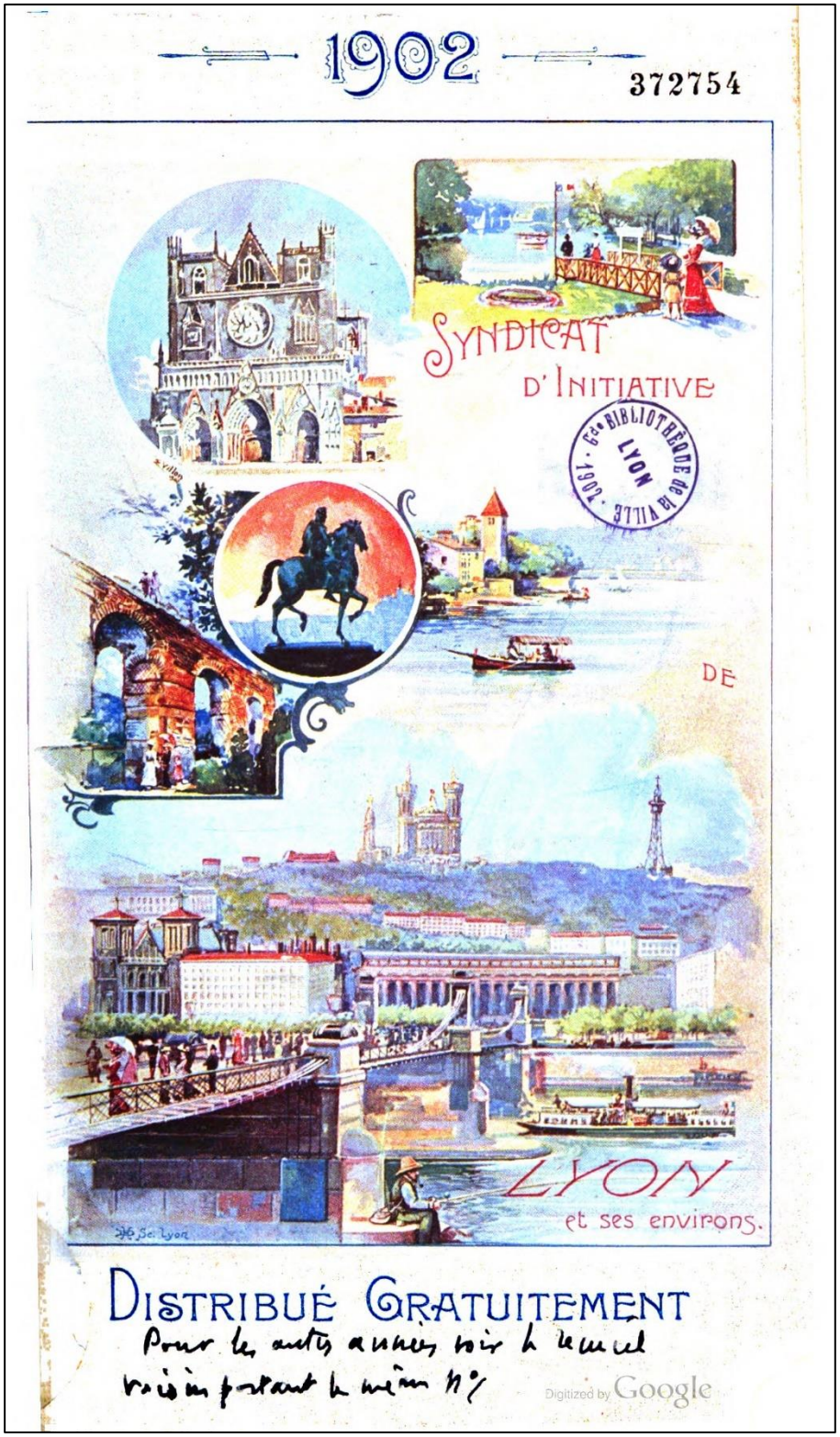
LYON

VILLE MAGNIFIQUE, située au confluent du Rhône et de la Saône et dominée par deux belles collines. — Agglomération de 1.000.000 d'habitants. — Très beaux et nombreux monuments anciens et modernes. — 26 ponts. — Sites superbes. — Panoramas immenses et pittoresques. — Vastes places, belles avenues, quais splendides. — Cuisine particulièrement réputée. — Siège d'une Université, d'une Cour d'Appel, d'un Corps d'Armée, d'un Archevêché, d'une Préfecture.

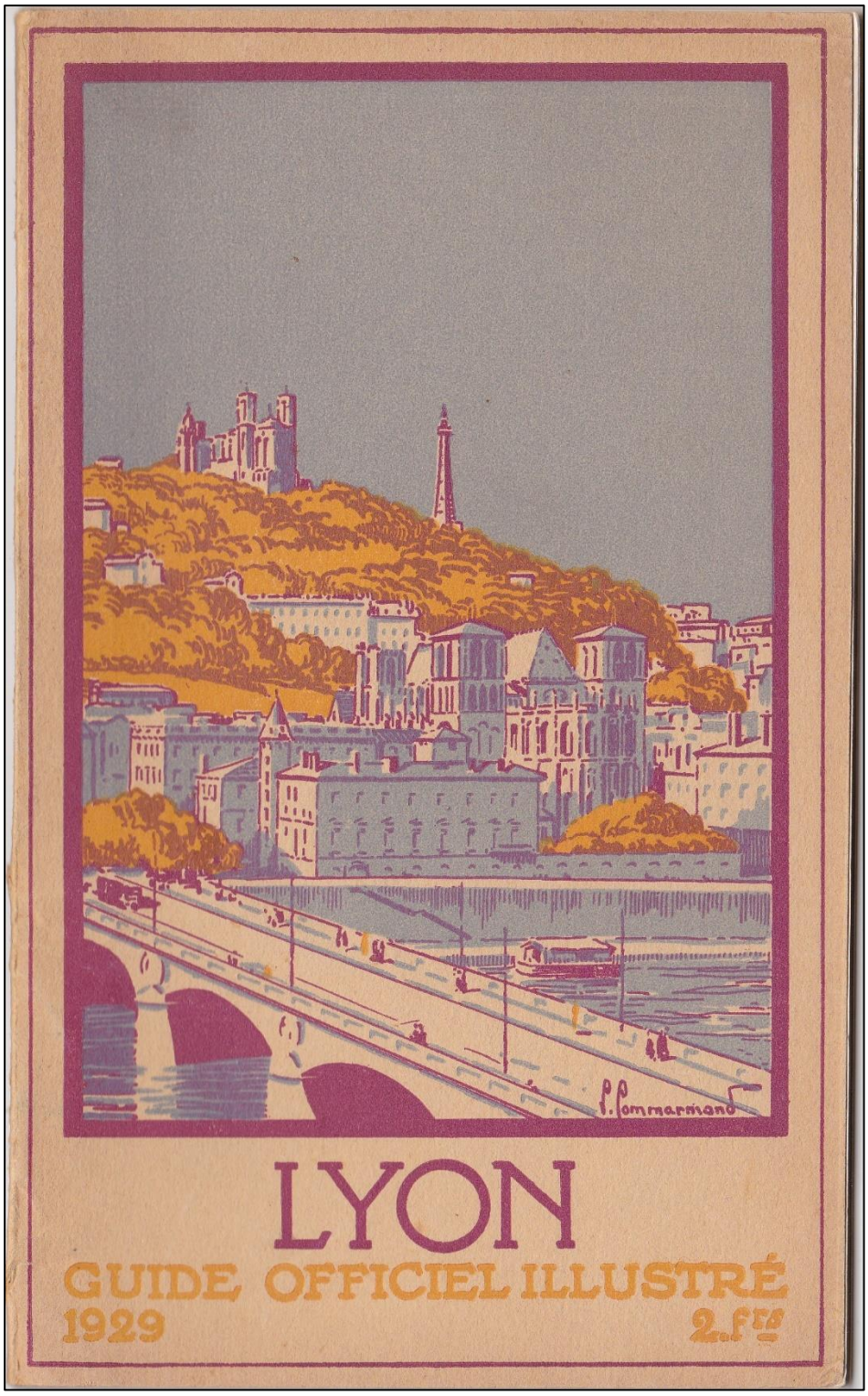
Par sa situation, que ses deux fleuves et ses deux collines rendent si pittoresque, par ses magnifiques rues et places, par ses quais uniques au monde, par ses superbes monuments anciens et modernes, LYON est une des plus belles villes que puissent visiter les touristes.

Publicité du SIL pour Lyon parue dans *Le Guide Sam : pour l'expansion économique française dans le Levant,* 1er janvier 1927

Annexe 6 : Livrets-guide du SIL et autres documents liés



Couverture du livret guide *Lyon-Pittoresque* de 1902 (1re édition)
[BML, 372754]



Couverture du livret guide *Lyon-Guide officiel illustré de 1929*
(nouveau titre, 1re édition, collection personnelle)



Couverture du livret guide Lyon-Guide officiel illustré de 1931 (collection personnelle)

SYNDICAT D'INITIATIVE DE LYON

CONSEIL D'ADMINISTRATION

PRÉSIDENT

MM. A. LIGNON, président du Tribunal de Commerce, membre de la Chambre de Commerce.

VICE-PRÉSIDENTS

PERRIN, ✻, président du Syndicat des Cuirs et Peaux.
MICHALLET, ✪ A., ancien président de la Chambre syndicale des Limonadiers, Restaurateurs et Hôteliers.
L. MOREL, président honoraire des Maîtres Imprimeurs, conseiller prud'homme.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

J. PEY, ✻, secrétaire de l'Union des Chambres syndicales Lyonnaises.

SECRÉTAIRE ADJOINT

A. MILLET, industriel, ancien juge au Tribunal de Commerce.

TRÉSORIER

QUINSON, négociant en soieries, délégué du Touring-Club.

TRÉSORIER ADJOINT

DUPLESSY, président du Syndicat des Limonadiers, Restaurateurs et Hôteliers.

ADMINISTRATEURS DÉLÉGUÉS

L. MOREL, 139, avenue de Saxe.
A. MILLET, 97, rue de Vendôme.

CONSEILLERS

BEAUVISAGE, ✻, ✪ I., professeur à la Faculté des sciences, adjoint au maire de Lyon.
BLETON, ✻, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
COSTE-LABAUME, ✻, président de l'Association de la Presse quotidienne, conseiller général.
DESVERNAY, ✪ I., administrateur de la Bibliothèque de la ville.
FOURNIER, ✪ A., conseiller général, président du Conseil des Prud'hommes.
GUÉRIN Ferdinand, banquier, membre de la Chambre de Commerce.
LARUE, ✻, administrateur délégué de la Cie générale de Navigation.
PAILLON, secrétaire général de la section de Lyon du Club Alpin.
PIATTON, ingénieur, conseiller municipal.
ROBIN Frédéric, ✻, avocat, premier adjoint au maire de Lyon.
TAVERNIER René, ✻, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.

DIRECTEUR

J. GAUTHIER, 4, place Le Viste.

Liste des membres du Conseil d'administration du SIL,
***Lyon-Pittoresque* (1902)**



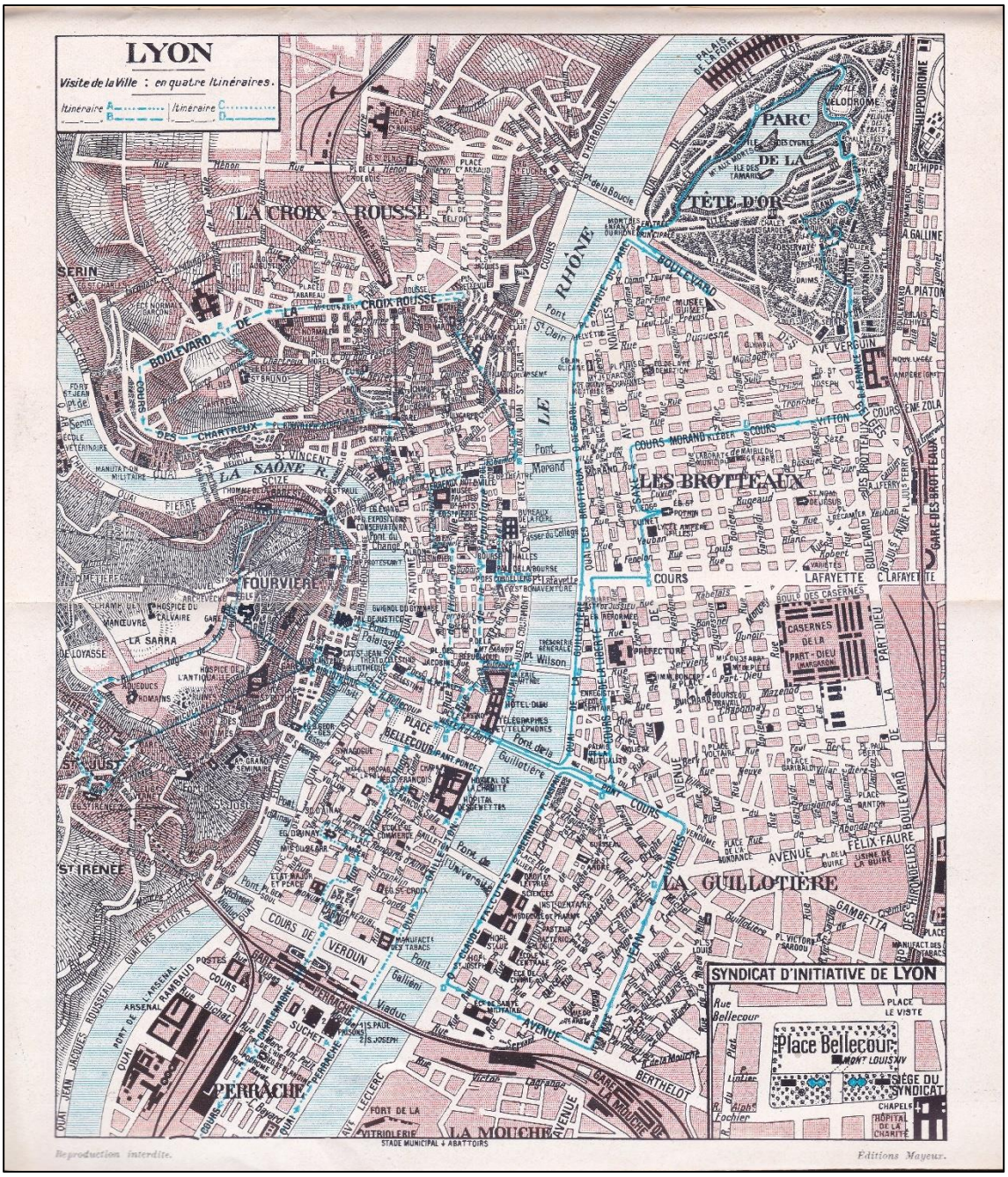
Couverture de *Quinze jours à Lyon pendant la Foire*, 1950
(collection personnelle)



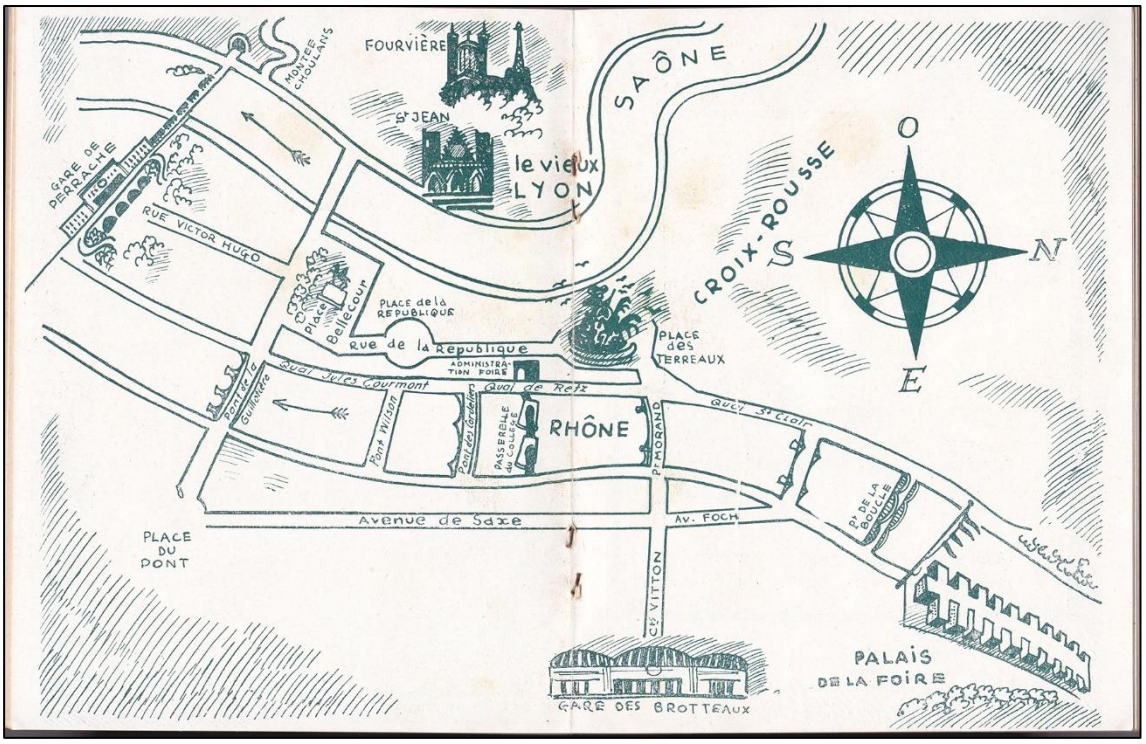
4e de couverture de *Quinze jours à Lyon pendant la Foire*, 1950
(collection personnelle)



Publicité présente dans LYON – Guide officiel illustré, 1929 (collection personnelle)



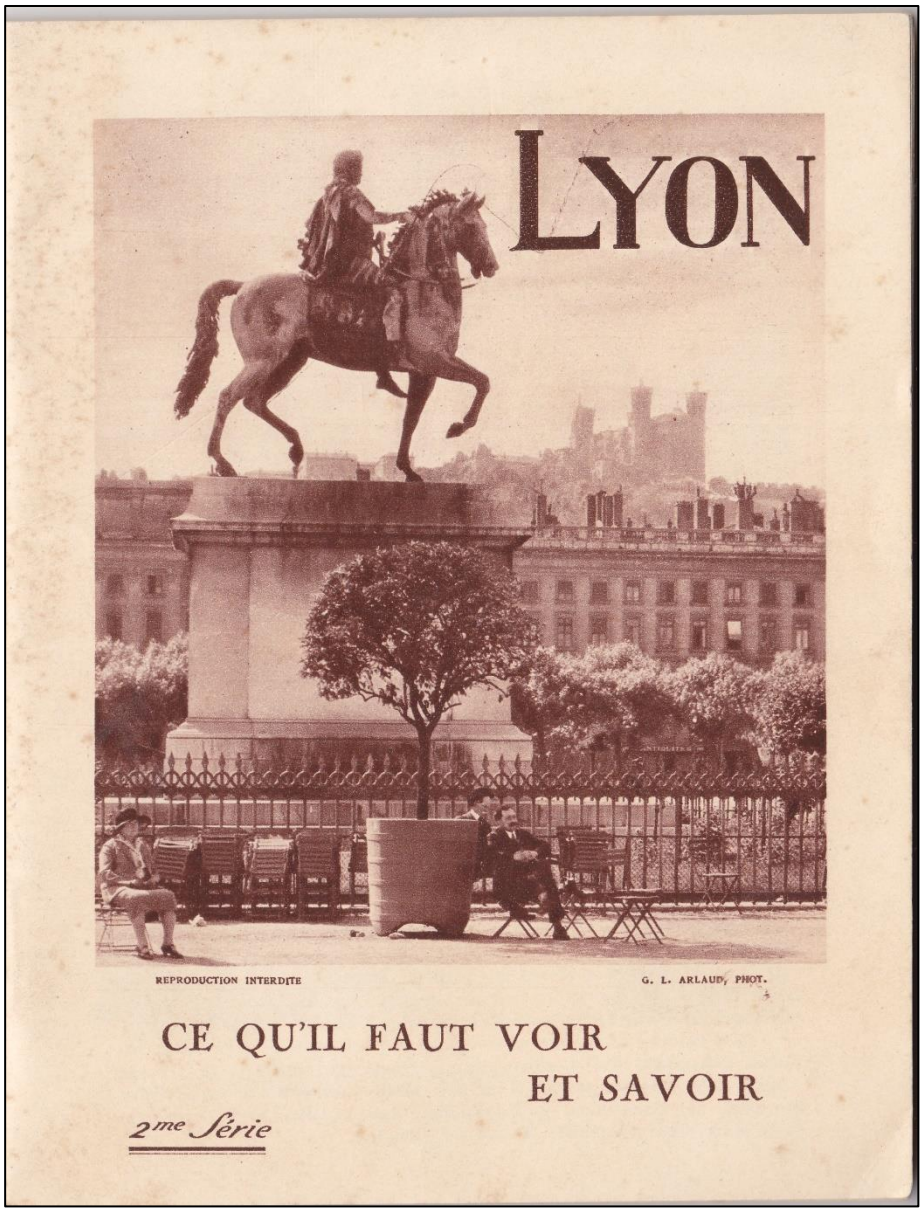
Plan de Lyon avec le tracé de 4 itinéraires de visite,
LYON – Guide officiel illustré, 1929
(collection personnelle)



Plan de Lyon simplifié présent dans *Quinze jours à Lyon pendant la Foire*, 1950 (collection personnelle)

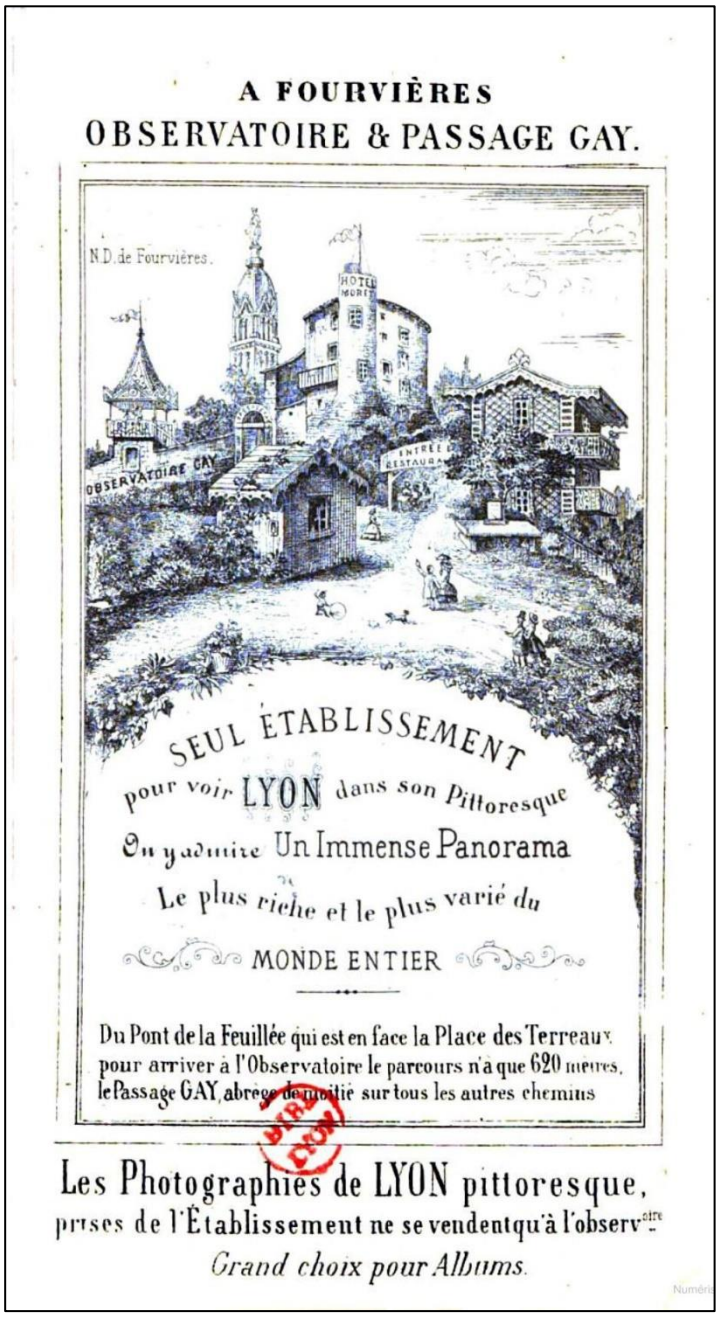


Lyon, albums de vues photographiques, années 1930 ou 1940 (collection personnelle)



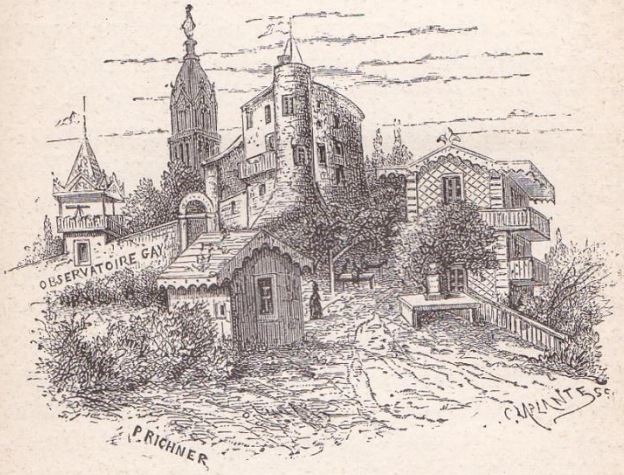
***Lyon. Ce qu'il faut voir et savoir*, 2me série,**
album édité par le photographe Georges-Louis Arlaud
(collection personnelle)

Annexe 7 : Images de l'observatoire et du passage Gay



Publicité pour le passage Gay, présente à la fin du
Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans les environs
d'Adrien Péladan, 1864 (BML, 806970)

dédiée à la Vierge et appelée Fourvière, de *foro vetere*, l'ancien forum. On la nomma d'abord Notre-Dame de Bon-Conseil. Agrandie vers 1168, dédiée en 1173 à saint Thomas de Cantorbéry, qui en avait vu jeter les nouveaux fondements, élevée en 1192 au rang de collégiale par Jean de Bellesme et Étienne

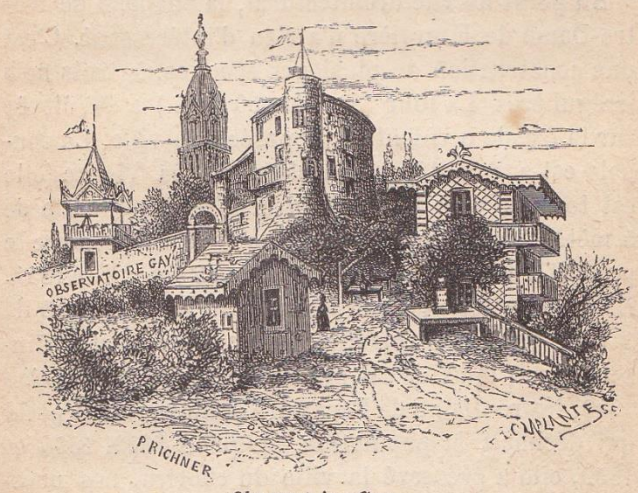


Observatoire Gay.

de Saint-Amour, elle reçut en 1476 la visite de Louis XI, qui créa Notre-Dame de Fourvière châtelaine de 25 villages. Les protestants la dévastèrent en 1562. Elle fut longtemps abandonnée. Au XVII^e^ s. seulement, la foule y revint à la suite d'une peste. On l'agrandit au XVIII^e^ s. La Révolution l'épargna, tout en la dépouillant de ses ornements. Réouverte en 1798 par des schismatiques, elle fut fermée après le concordat, sur l'ordre du cardinal Fesch, qui la

Vignette gravée du passage Gay, présente dans le guide Diamant *Lyon et ses environs* [HAC1872] (collection personnelle)

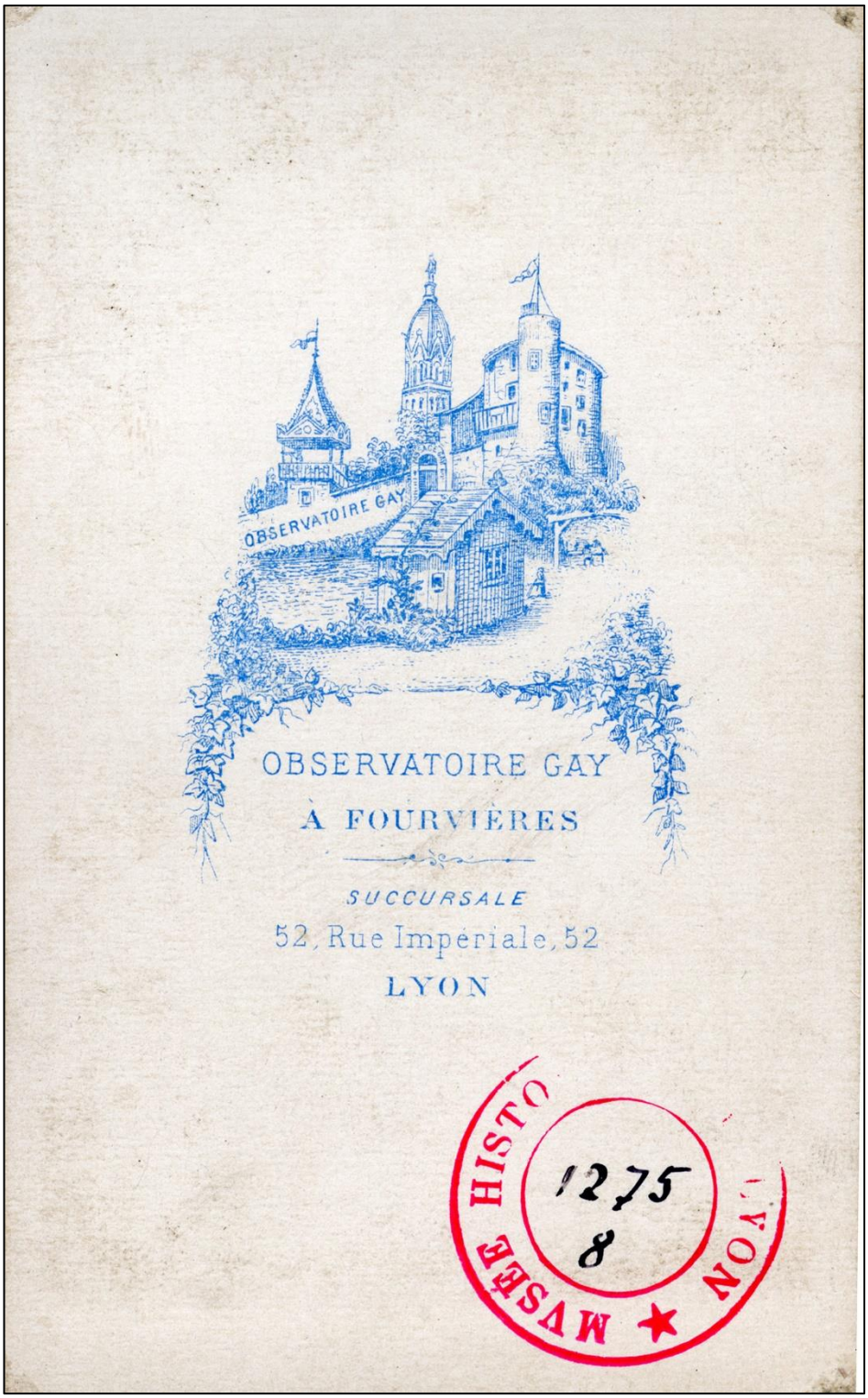
La chapelle de Notre-Dame de Fourvière doit son nom au forum romain qui s'élevait jadis à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. En 840, ce forum s'écroula ; avec ses débris, on construisit une chapelle dédiée à la Vierge et appelée Fourvière, de *foro vetere*, l'ancien forum. On la nomma d'abord Notre-Dame de Bon-Conseil. Agrandie vers 1168, dédiée en 1173 à saint Thomas de Cantorbéry, qui en avait vu jeter les nouveaux fondements, élevée en 1192 au rang de collégiale par Jean de Bellesme et Étienne



Observatoire Gay.

de Saint-Amour, elle reçut en 1476 la visite de Louis XI, qui créa Notre-Dame de Fourvière châtelaine de 25 villages. Les protestants la dévastèrent en 1562. Elle fut longtemps abandonnée. Au XVII^e^ s. seulement, la foule y revint à la suite d'une peste. On l'agrandit au XVIII^e^ s. La Révolution l'épargna, tout en la dépouillant de ses ornements. Réouverte en 1798 par des schismatiques, elle fut fermée

Vignette gravée du passage Gay, présente dans le guide Diamant *Lyon et ses environs* [HAC1885] (collection personnelle)



Le pavillon Gay à Fourvière, vignette non datée (MHL, inv 1275.8, verso)



Timbre humide, Passage Gay (MHL, N 3461.16)

LYON

GRAND HOTEL BELLECOUR

ANCIEN HOTEL **BEAUQUIS. — BRON,** PROPRIÉTAIRE

Hôtel agrandi, restauré et meublé à neuf. — Façade d'entrée sur la **place Bellecour,** près le grand bureau de poste et l'église de la Charité. — Grands et petits appartements pour familles. Installation confortable. — Salons et appartements au rez-de-chaussée. Table d'hôte. Interprètes. Voitures, omnibus.

GRAND HOTEL DE BORDEAUX & DU PARC

Le plus près et le plus en vue de la gare de Perrache.

LAPAIRE, propriétaire. — Maison de premier ordre. — **Nouveaux** agrandissements. — Salons et appartements pour familles. Bon restaurant. — *English spoken.* — *Hier spricht man deutsch.*

CAFÉ-RESTAURANT JEAN MADERNI

Rue de Lyon, 19, *et place de la Bourse, en face la Bourse, la Banque et le Grand-Hôtel.* — Grands salons pour noces et dîners de corps, depuis 20 jusqu'à 150 couverts. Entrée spéciale par le grand escalier, place de la Bourse. Dîners à la carte et à prix fixe. Service au dehors pour dîners et soirées. — On parle toutes les langues.

AU PLUS BEAU PANORAMA DU MONDE

Observatoire, Restaurant et Passage Gay.

Seul établissement pour voir le splendide panorama de Lyon.

ÉLIXIR ANTI-RHUMATISMAL DE SARRAZIN-MICHEL

A AIX (BOUCHES-DU-RHONE)

Guérison sûre et prompte des Rhumatismes aigus et chroniques, Goutte, Lumbago, Sciatique, Migraine, etc. — 10 francs le flacon.

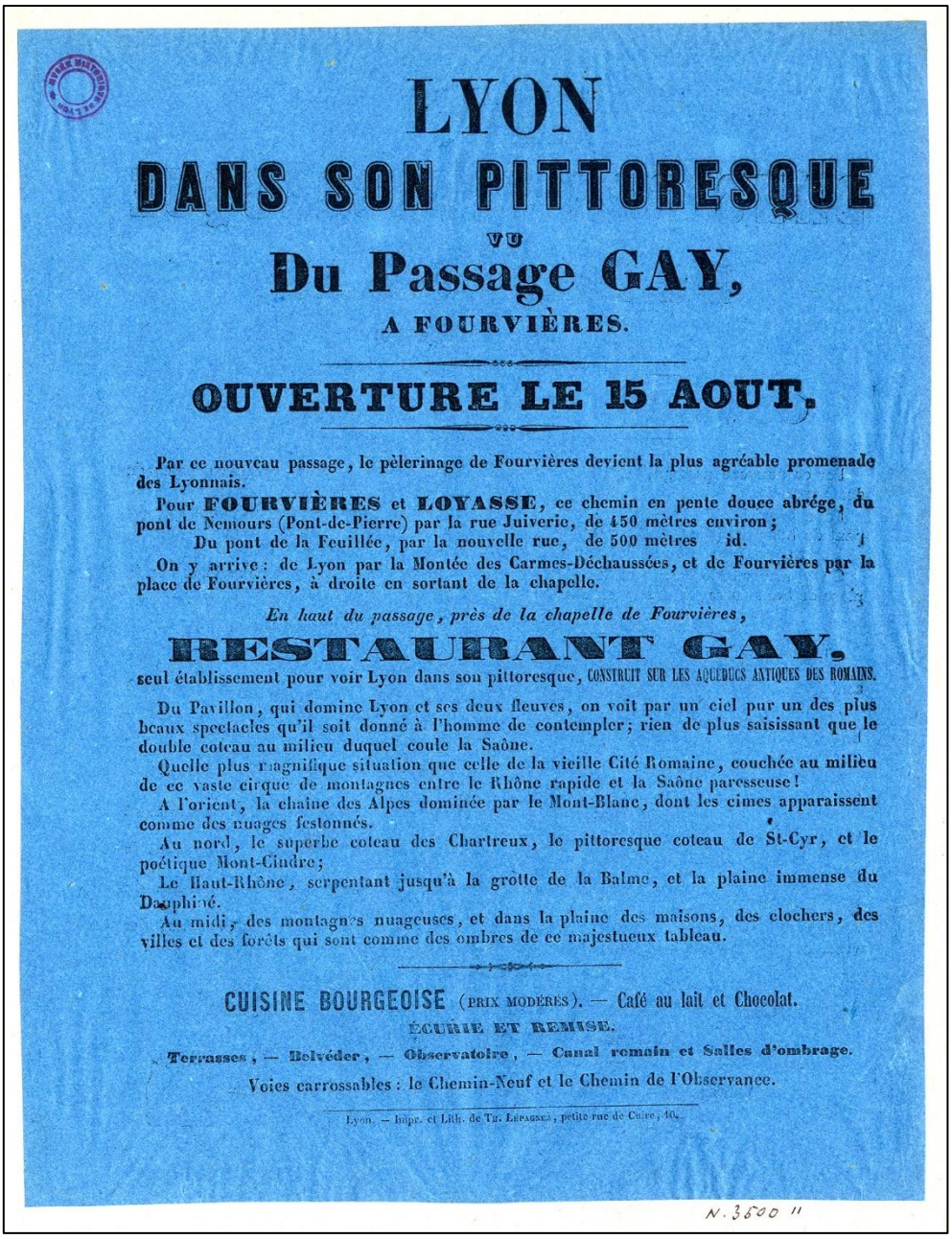
A Paris : MM. **Dorvault, Truelle, Lefebvre, Faure-Darasse, Hugot, Adrian et C^ie^,** droguistes. — Au détail : Blayn, pharm., rue du Marché-Saint-Honoré, 7; **Léchelle,** pharm., rue Lamartine; **Dethan,** pharm., rue du Faub.-Saint-Denis, 90; **Lionnet,** pharm., boulev. Malesherbes, 61; D^r^ **André Lebel,** 113, rue Lafayette. Et chez les principaux pharmaciens de chaque ville.



PLUS DE FEU. — 50 ans de succès. — 5 fr. — Liniment Boyer-Michel, d'Aix. — Guérison sûre des **Boiteries, Entorses, Foulures, Ecarts, Molettes, Courbes, Vésignons,** etc. A Paris, chez BLAYN, pharm., 7, rue du Marché-Saint-Honoré; ANDRÉ LEBEL, phar., 113, r. Lafayette; DETHAN, pharm., rue du Faub.-Saint-Denis, 90; LIONNET, pharm., boulev. Malesherbes, 61. — Et chez les principaux pharmaciens de chaque ville.

Numérisé par Google

Publicités pour des établissements lyonnais dans le guide Diamant Paris (1876)



LYON
DANS SON PITTORESQUE
VU
Du Passage GAY,
A FOURVIÈRES.

OUVERTURE LE 15 AOUT.

Par ce nouveau passage, le pèlerinage de Fourvières devient la plus agréable promenade des Lyonnais.

Pour **FOURVIÈRES** et **LOYASSE**, ce chemin en pente douce abrége, du pont de Nemours (Pont-de-Pierre) par la rue Juiverie, de 450 mètres environ;
Du pont de la Feuillée, par la nouvelle rue, de 500 mètres id.

On y arrive : de Lyon par la Montée des Carmes-Déchaussées, et de Fourvières par la place de Fourvières, à droite en sortant de la chapelle.

En haut du passage, près de la chapelle de Fourvières,

RESTAURANT GAY,

seul établissement pour voir Lyon dans son pittoresque, CONSTRUIT SUR LES AQUEDUCS ANTIQUES DES ROMAINS.

Du Pavillon, qui domine Lyon et ses deux fleuves, on voit par un ciel pur un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler; rien de plus saisissant que le double coteau au milieu duquel coule la Saône.

Quelle plus magnifique situation que celle de la vieille Cité Romaine, couchée au milieu de ce vaste cirque de montagnes entre le Rhône rapide et la Saône paresseuse!

A l'orient, la chaîne des Alpes dominée par le Mont-Blanc, dont les cimes apparaissent comme des nuages festonnés.

Au nord, le superbe coteau des Chartreux, le pittoresque coteau de St-Cyr, et le poétique Mont-Cindre;

Le Haut-Rhône, serpentant jusqu'à la grotte de la Balme, et la plaine immense du Dauphiné.

Au midi, des montagnes nuageuses, et dans la plaine des maisons, des clochers, des villes et des forêts qui sont comme des ombres de ce majestueux tableau.

CUISINE BOURGEOISE (PRIX MODÉRÉS). — Café au lait et Chocolat.

ÉCURIE ET REMISE.

Terrasses, — Belvéder, — Observatoire, — Canal romain et Salles d'ombrage.

Voies carrossables : le Chemin-Neuf et le Chemin de l'Observance.

Lyon. — Impr. et Lith. de Th. Lepagnez, petite rue de Cuire, 10.

N. 3500 11

Lyon dans son pittoresque vu du Passage Gay, carte-réclame (MHL, N 3500 11)

Table des matières

REMERCIEMENTS **7**

RÉSUMÉ **17**

ABSTRACT **18**

SOMMAIRE **19**

NOTE DE L'AUTEUR **21**

SIGLES ET ABRÉVIATIONS **23**

GLOSSAIRE **25**

INTRODUCTION : L'IMAGE DE LYON AU PRISME DES GUIDES DE VOYAGE **31**

Cadre et objectifs **32**

Une recherche pluridisciplinaire, entre géographie et histoire **35**

État de l'art : les guides, Lyon et l'image d'une ville **38**

Un développement des recherches sur les guides de voyage 38

Une meilleure connaissance de l'histoire et du territoire lyonnais 44

Étudier l'image d'une ville : au croisement des approches disciplinaires 46

Cadre spatial et chronologique de l'étude **48**

Une étude articulée en six chapitres **54**

CHAPITRE 1. LE GUIDE DE VOYAGE, UNE SOURCE POUR ÉTUDIER L'IMAGE DE LA VILLE **57**

1.1. Une typologie des documents renseignant sur l'image de la ville **58**

1.1.1. L'image de Lyon construite par les récits de voyage, la presse et les ouvrages spécialisés 58

Presse généraliste et spécialisée, périodiques 58

Récits de voyage 62

Encyclopédies et dictionnaires géographiques 63

1.1.2. Lyon en images à travers les sources iconographiques 67

Estampes et dessins 67
Cartes postales et photographies urbaines 72
Affiches et publicités 76
Timbres 79
Cartes et plans 81
1.1.3. La promotion de Lyon dans d'autres publications destinées aux voyageurs 83
1.1.4. Le rôle de la documentation délibérative et administrative locale dans la promotion de Lyon 84

1.2. Le guide de voyage : définition d'un objet géographique 86
1.2.1. Du récit au guide : évolution, porosité du genre et intertextualité 87
1.2.2. Les principales caractéristiques des guides de voyage (années 1840-2000) 97
1.2.3. Le guide de voyage, un objet géographique 102

CHAPITRE 2. LYON DANS LES GRANDES COLLECTIONS INTERNATIONALES DE GUIDES DE VOYAGE 111

2.1. Rassembler trois ensembles de sources : corpus principal, recueils secondaire et tertiaire 111
2.1.1. Le corpus principal : quatre grands éditeurs de guides de voyage 111
Deux collections anglaises : les guides Murray et The Blue Guides 113
Une collection allemande : les guides Baedeker 119
Un éditeur français : Hachette (guides Joanne puis guides Bleus) 123
La constitution du corpus principal 139
2.1.2. Le recueil secondaire : deux collections lyonnaises de guides 143
Le Syndicat d'initiative de Lyon et de ses environs (SIL) 143
Les guides POL 154
2.1.3. Autres documents utilisés : un regroupement tertiaire hétérogène 157
Une grande variété de documents produits par divers acteurs du tourisme 158
Les documents produits par les institutions publiques et les spécialistes 163

2.2. Focus sur le contenu des guides du corpus principal 167
2.2.1. Un corpus international et multilingue 168
2.2.2. De l'échelle locale à l'échelle continentale 170
Les monographies locales 171
Les guides de niveau régional 172
Les guides de niveau national 173
Les guides transnationaux 174

2.3. Le contenu des guides et de l'entrée « Lyon » 174
2.3.1. Présentation du contenu général des guides 177
2.3.2. L'entrée « Lyon » et ses sections 187

2.4. Évolution de la structure des guides du corpus 190
2.4.1. L'itinéraire ferroviaire 190
2.4.2. L'itinéraire automobile 195
2.4.3. Le classement par ordre alphabétique 202

2.5. La structure de l'entrée « Lyon » dans les guides du corpus 203
2.5.1. L'organisation thématique et l'inventaire 204
2.5.2. La division géographique et l'itinéraire 210

2.6. Synthèse des combinaisons d'organisation interne 216

2.7. Les trois matériaux du guide 218
2.7.1. Le primat du texte 218
2.7.2. La cartographie : de l'accessoire à l'indispensable 223
2.7.3. Les vues illustrées : une place secondaire 241

CHAPITRE 3. MÉTHODOLOGIE DE L'ÉTUDE GÉOHISTORIQUE DU GUIDE DE VOYAGE 249

3.1. État de l'art et considérations méthodologiques 250
3.1.1. Étude des relations entre texte et espace dans la littérature de voyage 250
3.1.2. Freins actuels à l'accessibilité et à l'exploitation des guides 259

3.2. L'étude des données spatiales à partir du texte 261
3.2.1. Étapes d'acquisition et de traitement des informations textuelles 261
La numérisation du matériau textuel 261
La reconnaissance optique de caractères et la vérification du texte brut 264
Le repérage et le relevé exhaustif des informations spatiales 266
Nommer les entités spatiales dans la base de données 271
3.2.2. Méthodologie d'analyse du texte des guides 275
La quantité de discours des entités spatiales 275
Spatialisation des itinéraires de visite 280

3.3. L'étude des données spatiales contenues dans les plans 284
3.3.1. Numérisation : de fortes contraintes d'acquisition de la donnée cartographique 285
3.3.2. Géoréférencement des plans numérisés 289
3.3.3. Tracé de l'emprise des plans 292
3.3.4. Étude et spatialisation des légendes 296

3.4. L'étude des vues de Lyon présentes dans les guides 296
3.4.1. Relevé exhaustif des vues urbaines 297
3.4.2. Recherche du point de vue : une métadonnée particulière 298
3.4.3. Création d'une base de données iconographique 302

3.5. La constitution d'un SIG sur les guides de Lyon 302
3.5.1. Choix du système cartographique de référence 303
3.5.2. Création des couches cartographiques et spatialisation des objets 305
Méthodologie de spatialisation des objets 305
Contraintes de la spatialisation dans le cadre d'une approche géohistorique 307
3.5.3. Analyses spatiales et cartographie : quelques exemples 308
Cartes de localisation 309
Cartes statistiques 318
Carte d'itinéraires 328

CHAPITRE 4. ESPACE TOURISTIQUE ET NATURE DES OBJETS DANS LES GUIDES 331

4.1. Spécificités du guide de voyage 332

4.2. Distinguer les natures des objets spatiaux 333
4.2.1. Les « choses à voir » dans la littérature de voyage 336
Autres expressions et formules employées 342
Les manuels de conversation à l'usage des voyageurs 344
4.2.2. Analyse de la notion de « chose à voir » 346
Sightseeing et tourist gaze 349
Mention des « choses à voir » par les chercheurs 353
Le système de valeurs des curiosités 356

4.3. Identifier les « choses à voir » dans le texte 376
4.3.1. Quantité et densité de discours 376
4.3.2. Termes axiologiques : adjectifs qualificatifs et superlatifs 379
4.3.3. Codes et marquages typographiques 383
4.3.4. Ordre de présentation 391

4.4. Les « choses à voir » dans la cartographie des guides 395

4.5. Les « choses à voir » dans l'appareil illustratif des guides 397

4.6. La construction d'un espace touristique par les guides : articuler les « choses à voir » et la circulation 399

4.7. Les rubriques « Emploi du temps » et « Principales curiosités » 405
4.7.1. Une section calibrée pour voir l'essentiel 405
4.7.2. Spatialisation des rubriques « Emploi du temps »/« Direction » 410

4.8. Une définition complexe de l'espace touristique construit par chaque guide 414
4.8.1. Typologie des « choses à voir » 415
Les édifices religieux 415
Les édifices civils 416
Les espaces verts 416
Le bâti militaire 417
Les vestiges antiques 417
Les statues et les fontaines 418
Les ponts et les quais 420
Les maisons anciennes 421
Les voies (rues) 422
Les places 424
Les autres objets 429
4.8.2. Le rôle des « choses à voir » et des itinéraires dans la construction d'un espace touristique 430

CHAPITRE 5. CONSTRUIRE L'IMAGE DE LYON À DESTINATION DES VOYAGEURS : 1840-1920 433

5.1. Lyon vu par des acteurs extérieurs : années 1840-1860 434
5.1.1. Les guides de voyage, producteurs d'un discours standardisé 434
5.1.2. Lyon dans les guides au milieu du XIXe siècle : une ville peu attractive 435
Intérieur / Extérieur 436
Le climat de Lyon 438
5.1.3. Une image héritée : le cas de l'entrée nord de Lyon 440
Un lieu pittoresque, qui frappe les esprits 441
La disparition progressive d'un paysage urbain remarquable 446

5.2. Les changements dans l'image de Lyon (seconde moitié du XIXe siècle) 452
5.2.1. Une ville transformée sous le Second Empire 452
5.2.2. Une nouvelle image de modernité 455
Promenades, jardins et parcs 456
La mise en valeur des progrès techniques 460
5.2.3. Un corpus de « choses à voir » en expansion 473

5.3. Une première mise en tourisme de Lyon : fin du XIXe siècle-début XXe siècle 474
5.3.1. La montée en puissance de Fourvière, préalable de la visite 474
Découvrir Lyon depuis le sommet de la colline de Fourvière 474
Les multiples lieux d'observation successifs du panorama de Fourvière 478

5.3.2. Naissance d'une conscience patrimoniale : l'invention du « Vieux Lyon » 486
Démolitions et transformations urbaines (fin du XVIIIe- début du XIXe siècle) 486
Évolution du nom et des espaces concernés : du « vieux Lyon » au « Vieux Lyon » 488
Un intérêt progressif pour les maisons anciennes 490
Le musée du vieux Lyon (Gadagne) 497
5.3.3. Changement de statut : le rôle des acteurs locaux dans la promotion touristique de Lyon 500
Un nouvel acteur, le Syndicat d'initiative de Lyon (SIL) 500
Lyon - Marseille, la rivalité pour le rang de deuxième ville de France 503

5.4. Synthèse cartographique : l'espace lyonnais construit par les guides entre 1840 et 1920 513
5.4.1. Cartes de synthèse des guides Murray entre 1843 et 1892 514
5.4.2. Cartes de synthèse des guides Baedeker entre 1865 et 1914 521
5.4.3. Cartes de synthèse des guides Hachette, entre 1854 et 1914 532
Guides d'échelle transnationale et nationale 533
Guides d'échelle régionale 536
Monographies locales 537
5.4.4. Synthèse générale de la période 1840-1920 540

CHAPITRE 6. LYON, UNE VILLE TOURISTIQUE ? UNE IMAGE PLUTÔT FIGÉE : 1920-2000 543

6.1. « La plus jeune des plus anciennes cités d'Europe » 544
6.1.1. Fourvière, un nouvel espace touristique 544
6.1.2. Une ville moderne au passé riche 545
6.1.3. Une ambition nationale et européenne 550

6.2. Les espaces absents de l'image de Lyon 553
6.2.1. La place mineure du système productif 553
6.2.2. Lyon, capitale gastronomique ? Un décalage entre image locale et image construite par les grandes collections 560
6.2.3. Dans l'ombre des guides : les espaces ignorés 566

6.3. Institutionnalisation et diversification de l'image de Lyon : années 1970-2000 570
6.3.1. Le développement du tourisme urbain 570
6.3.2. La construction des spécificités lyonnaises 572
6.3.3. Vers la reconnaissance internationale : l'amorce d'une nouvelle image externe de Lyon 575

6.4. Synthèse cartographique : l'espace lyonnais construit par les guides entre 1920 et 2000 580
6.4.1. Cartes de synthèse des Blue Guides entre 1926 et 1997 580
6.4.2. Cartes de synthèse des guides Baedeker entre 1930 et 1994 588
6.4.3. Cartes de synthèse des guides Hachette entre 1920 et 1991 595
Guides d'échelle nationale 596

Guides régionaux 598
Monographies locales 600

6.5. 1840-2000 : La forte permanence de l'espace lyonnais dans les guides 602
6.5.1. Un espace des « choses à voir » restreint et figé 602
6.5.2. L'espace urbain dans les guides : temporalités et trajectoires 610
Les différentes temporalités : passé, présent et futur 610
Enjeux méthodologiques : spatialité et trajectoire individuelle de chaque objet 617

CONCLUSION : UNE MEILLEURE CONNAISSANCE DE L'IMAGE DE LYON DANS LE TEMPS 627

Une image figée donnant à voir un espace touristique restreint 627

Lyon, ville-étape ou destination touristique ? 629

Influences et décalage avec l'image locale 630

Les guides, outil de vulgarisation des connaissances ? 631

Promouvoir Lyon auprès des voyageurs : des logiques différentes 634

Des perspectives méthodologiques pour l'étude du texte, des plans et des vues 635

Guide imprimé et prolongements numériques 637

Perspectives de recherche et de valorisation 638

SOURCES ET DONNÉES 643

A. Corpus principal 643

B. Recueil secondaire 649
B1. Livrets-guides du syndicat d'initiative de Lyon (SIL) 650
B2. Guides POL 651

C. Autres sources primaires 652
C1. Archives et documentation historique relatives à Lyon 652
C2. Presse française et étrangère, périodiques 654
C3. Guides de voyage et de tourisme 655
Guides Murray 656
Guides Baedeker 656
Guides Hachette 657
Guides Michelin 657

Guide Nagel 658
Guide Gallimard 658
Guides lyonnais 658
Autres guides et ouvrages à vocation utilitaire 659
C4. Récits de voyage 659
C5. Cartes et plans 660
C6. Vues urbaines 661
C7. Autres documents et ouvrages relatifs à Lyon 663
C8. Romans 665

D. Bases de données et données spatiales 665

BIBLIOGRAPHIE 667
Littérature scientifique (ouvrages et articles) 667
Outils de travail et projets numériques accessibles en ligne 700
Articles de presse récents 701
Émissions de radio et autres enregistrement audios 701
Expositions patrimoniales 702

LISTE DES FIGURES 703

LISTE DES TABLEAUX 709

LISTE DES CARTES 711

CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES 713

ANNEXES 715
Annexe 1 : Liste des guides du corpus principal, avec leur dénomination réduite 716
Annexe 2 : Fiche résumé guide (FRG) – modèle 719
Annexe 3 : Fiche résumé guide (FRG) – exemple 720
Annexe 4 : Fiche illustration - exemple 721
Annexe 5 : Publicités du SIL pour la promotion de Lyon 722
Annexe 6 : Livrets-guide du SIL et autres documents liés 725
Annexe 7 : Images de l'observatoire et du passage Gay 736
TABLE DES MATIÈRES 742